REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIIe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIIe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME DOUZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1922

CORRESPONDANCE
D'ERNEST RENAN
ET DU
PRINCE NAPOLÉON

Ce fut en juillet 1879, le jour même où l'on apprit à Paris la mort du Prince impérial, que je fus, par la princesse Mathilde, présenté au prince Napoléon. Jusque-là, bien que je l'eusse souvent rencontré, j'avais évité les rapprochements. Il me semblait que ma fidélité m'en faisait un devoir. Ce jour-là, j'eus avec lui, à Saint-Gratien, une conversation qui dura plusieurs heures et où, très franchement, il s'expliqua sur sa politique. Je dis loyalement les objections que me suggérait ma médiocre expérience. Il n'eut point de peine à en triompher.

De ce jour, je marchai à sa suite, dans les voies où il s'était engagé : je fus, durant dix années, son serviteur et son ami. Je me trouvai là avec quelques hommes dont j'appréciais hautement l'intégrité, la loyauté et l'intelligence, qui furent et qui sont demeurés mes amis. Lors de l'aventure boulangiste, il me parut que le Prince faisait fausse route. Je le lui écrivis. Il m'appela à Prangins pour me communiquer certaines promesses qui devaient lever mes objections. Je ne fus point convaincu; j'assistai avec une profonde tristesse au désagrègement des forces nationales. Quand le flot se retira, il ne restait, de toute l'œuvre ancienne, que quelques pierres éparses et de la boue.

Le Prince partit pour Rome et il y mourut. Dans son testament, daté du 25 novembre 1889, il avait écrit : « Si M. Frédéric Masson, mon cher ami, ou M. A. Philis, veulent écrire mes

Mémoires, je prie mon fils de leur en faciliter les moyens et de les y encourager. Bien des points de l'histoire contemporaine en seraient éclaircis. »

Seul juge de l'opportunité d'une publication, le prince Louis-Napoléon a voulu, avant d'ouvrir les archives de Prangins, que les causes de polémique fussent éteintes et que les personnages qui pouvaient avoir joué un rôle dans le drame dont le prince Napoléon devait rendre compte, eussent disparu. Je ne saurais avoir la prétention d'écrire les Mémoires du prince, même d'après ses papiers personnels; d'accord avec le prince Louis Napoléon, qui veut bien me continuer les sentiments dont son père m'avait honoré, je voudrais seulement, parmi les correspondances qu'il avait entretenues avec ses contemporains et dont certaines ont été conservées, en choisir qui le montrassent dans les milieux qu'il préférait, avec ceux qu'il honorait de sa confiance et de son amitié. L'on a cherché en pareil cas à réunir aux lettres les réponses, de façon à former ainsi un ensemble de pièces se complétant et s'expliquant l'une l'autre. Ainsi pour Mme Sand, et pour Ernest Renan; les lettres de Mme Sand ont été communiquées par sa petite-fille; celles de Renan par sa fille. Celle-ci y a même joint les brouillons de certaines de ces lettres auxquelles il attachait une importance particulière.

Quelques notes très brèves suffiront pour éclaircir des détails ou fournir sur des personnages des indications précises.

De la correspondance du prince Napoléon avec Ernest Renan, bien des lettres ont dû être égarées. Si, moyennant la parfaite bonne grâce de madame Noémi Renan, on a pu joindre ici aux lettres du Prince quelques lettres de Renan, il n'est pas moins vrai que cette correspondance, qui fut interrompue de 1861 à 1889 et dont subsistent des pièces qui, comme des assises de monuments détruits, attestent les gloires passées et les font regretter, est singulièrement défectueuse... 1861, ce sont presque les débuts de Renan et jusqu'à leur mort, le Prince et le savant restent en communion. Ils échangent leurs pensées politiques et, bien plus que par des lettres, qui s'écourtent fatalement, par des conversations le long du lac Léman, dans les bois de chênes, vers le promontoire où le Prince érigea une statue de bronze à Napoléon, médiateur de la Confédération suisse.

FRÉDÉRIC MASSON.

A S. A. I. le Prince Napoléon.

Paris, 14 décembre 1861.

Prince,

Les lettres que Votre Altesse avait bien voulu me donner pour la Syrie, m'ont rendu de tels services dans la mission scientifique que Sa Majesté l'Empereur m'avait confiée, que je regarde comme un devoir de demander à Votre Altesse la permission d'aller lui présenter mes devoirs et mes remerciements. M. Dominique Khadra, jeune Maronite distingué, qui m'a été fort utile durant toute ma mission, et qui a accompagné jusqu'à Paris les objets provenant de nos fouilles, serait aussi fort honoré s'il plaisait à Votre Altesse de me permettre de le Lui présenter (1).

Agréez, Prince, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse le très humble et très obéissant serviteur.

E. Renan.

Paris, 1er novembre 1862.

Monseigneur,

Votre Altesse voudrait-elle me permettre de placer sous son patronage une affaire que j'ai fort à cœur. Un jeune collègue, dont Votre Altesse connaît déjà sans doute le rare talent, M. Taine, sollicite, en ce moment, la place de professeur de littérature vacante à l'École Polytechnique. M. Taine est, à mes yeux, l'un des esprits les plus profonds et les plus pénétrants de ce siècle. Son goût désintéressé des choses de l'esprit, la droiture et la fermeté qu'il porte dans la recherche du vrai, m'ont inspiré pour lui les sentiments de la plus haute estime et de la plus vive affection. Je crois que le mouvement et le charme qu'il a dans l'esprit, le désignent admirablement pour la fonction qu'il sollicite, et où il s'agit surtout d'éveiller à la réflexion, sur les choses morales, une jeunesse tout occupée d'études positives. La place de M. Taine eût été marquée depuis longtemps dans l'enseignement supérieur, si une direction plus large présidait à l'administration de l'Instruction publique, et si l'indépendance

(1) Sur la lettre figure l'indication suivante : Audience vendredi 20 à une heure et quart.

d'esprit de cet éminent écrivain n'eût été, jusqu'ici, un obstacle à sa carrière. Sa nomination serait un acte de politique éclairée, une vraie victoire de l'esprit libéral que nous serions heureux de devoir à Votre Altesse. Elle dépend surtout du général Coffinières, commandant de l'École, et des membres du Conseil de perfectionnement, parmi lesquels je me permettrai de nommer à Votre Altesse, le général Favé, l'amiral Dubruykem, le général Lebaron, le général Picbert, le général Forgeot, MM. Leverrier, Bommart, Poncelet, Michel Chevalier. Ce dernier est déjà tout acquis à la candidature de M. Taine.

Excusez, Monseigneur, la liberté que j'ose prendre, et agréez l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse le très humble et très obéissant serviteur.

E. Renan.

De la main du Prince : Quelques mots très aimables pour lui dire que je suis tout sympathique à la nomination de M. Taine, que tout mon appui lui est acquis et que je viens d'écrire très vivement pour lui au général Coffinières, un de mes amis.

Signaler très vivement au général Coffinières.

Nous intercalons ici deux lettres de H. Taine, au prince Napoléon (1) :

26 novembre 1862.

Monseigneur,

J'ai su par mes amis, M. Michel Chevalier et M. Renan, l'intérêt que Votre Altesse avait bien voulu prendre à ma candidature. Je dois sans doute à leur intervention une partie de cet intérêt ; mais ma gratitude n'en demeure pas moins entière, et je prie Votre Altesse d'en agréer l'expression.

Dans le cours de cette campagne malheureuse, je me suis aperçu que la liberté de mes opinions m'avait nui. Ce n'est pas la première fois, et sans doute ce ne sera pas la dernière. Beaucoup de gens refusent de tolérer une direction indépendante, même lorsqu'elle est, comme la mienne, purement historique et spéculative. Je n'en suis que plus reconnaissant envers les personnes qui veulent bien soutenir, de leur bienveillance, cette liberté et cette loyauté de la recherche, et si

(1) Inédites. Publiées avec l'autorisation de M. Louis Paul-Dubois.

j'avais besoin de raisons nouvelles pour persévérer dans la voie où je marche, vos encouragements, Monseigneur, suffiraient pour m'y attacher.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur.

H. TAINE.

Note du Prince : Serais bien aise de le voir, s'il veut venir vendredi à 1 heure

27 avril 1865.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse la note qu'Elle a bien voulu me demander sur les examens de Saint-Cyr.

Je vous remercie d'abord d'avoir cru, sans que j'eusse besoin de vous l'affirmer, que je n'avais pas perdu le sens, et fait des prédications aux candidats; il va de soi qu'un fonctionnaire, dans un pareil poste, s'interdit toute appréciation personnelle; j'ai engagé toutes mes paroles d'examinateur, je n'ai réservé que ma liberté d'écrivain.

On me reproche d'avoir interrogé sur Voltaire, Rousseau et Luther. Ces noms sont sur le programme que je n'ai pas fait et que je suis tenu de suivre. A propos de ces personnages j'ai demandé : une courte biographie, la liste des ouvrages, l'abrégé le plus succinct, rien que des faits incontestés; quant aux autres points, mon questionnaire tout entier a été rédigé, page à page, d'après l'*Histoire moderne* et l'*Histoire du moyen-âge* de M. Duruy, ministre de l'Instruction publique, livres classiques et prescrits pour la préparation à Saint-Cyr.

On a dit que plusieurs questions étaient difficiles, et au-dessus de l'intelligence ou de l'instruction des candidats.

Voici ce qui se passe : sur vingt élèves, il y en a deux ou trois fort instruits et fort intelligents; après les questions simples, l'examinateur passe aux questions moins simples, pousse le jeune homme, tâche de voir s'il sait comparer et raisonner. Nous sommes obligés, pour noter sa valeur, de trouver sa limite, et, là-dessus, les sténographes qu'on nous envoie, les préparateurs d'examens mécaniques qui copient mécaniquement nos questions, concluent que nous exigeons de tous les élèves des réponses que nous demandons seulement à quelques-uns.

L'instruction historique des candidats est en général solide et assez complète; sur 250 élèves admis, il y en a 120 qui savent

fort bien le cours, et 60 autres qui le savent très suffisamment. De tous les examens, ceux d'histoire et de géographie sont les meilleurs.

L'examen d'histoire a, toujours et sans exception, été fait en présence, sous le contrôle et avec le concours d'un second examinateur; mais deux autres collègues y ont assisté plusieurs fois; tous les trois sont prêts à déclarer que jamais aucune question alarmante ou inconvenante n'a été posée, que jamais une appréciation douteuse ou agressive n'est intervenue, que j'ai toujours pris soin d'écarter les sujets où l'esprit de parti pouvait trouver prise. Les attaques que j'ai subies s'adressent non à mes examens mais à ma personne. J'ai eu le malheur d'écrire des livres de critique, de philosophie et d'histoire, et sur ce terrain quiconque reste indépendant, est attaqué.

Agréez, Monseigneur, avec mes vifs et sincères remerciements, l'hommage de ma reconnaissance et de mon respect.

H. Taine.

Note du Prince : Lire à l'Empereur (1).

A Ernest Renan.

Paris, le 19 octobre 1863.

Mon cher monsieur Renan,

J'ai reçu avant-hier seulement, à mon retour de Suisse, votre lettre du 6 octobre.

Vous pouvez compter sur tout mon concours pour vous être agréable dans la personne de votre recommandé, M. Gaillardot. Je vais écrire au ministre du Commerce de qui dépend la position que vous voudriez voir accorder à M. Gaillardot.

Recevez, mon cher monsieur Renan, la nouvelle expression de tous mes sentiments affectueux.

Napoléon (Jérôme).

Paris, Palais Royal, ce mercredi 25.

Mon cher monsieur Renan,

Je reçois la réponse de Mme Sand; elle me dit : « Je vous

(1) On trouvera le résultat de l'intervention directe du prince Napoléon dans les *Mémoires du maréchal Randon*, tome II, p. 89, où il publie la lettre adressée par l'Empereur au ministre de la Guerre pour maintenir H. Taine en fonction. Voir *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, t. II, p. 277.

autorise de tout mon cœur à donner copie de ma lettre à M. Renan; mais ce n'est qu'une lettre, et je ne sais pas me résumer, mon jugement est donc très incomplet, et ne va pas au fond des choses. »

Voici sa lettre (1) :

« Je voudrais bien causer avec vous de votre élection : il y a des esprits étroits et égoïstes, je désire vous voir nommer pour *notre cause* et nos idées, bien plus que pour vous. J'ai un plan de conduite. Venez, je vous prie, en parler avec moi. Par caractère, j'aime peu les conseils, je crois qu'il faut agir par ses propres inspirations plus que d'après celles des autres, fussent-ils amis. Je vous développerai ce que je crois utile. Recevez, monsieur, l'expression de tous mes sentiments d'affection.

« Votre tout dévouée. »

A S. A. I. le Prince Napoléon.

Paris, 18 octobre 1864.

Monseigneur,

Puisque Votre Altesse me l'a permis, je me permets de lui exposer en peu de mots ce dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir ce matin, relativement à mon désir de faire quelques nouvelles fouilles en Syrie.

Il ne s'agit pas d'une mission, ni d'une continuation de mission. Faisant un voyage tout privé pour mes travaux personnels, et passant très près du théâtre de mes anciennes fouilles, j'éprouve le désir de reprendre, sur un seul point, des recherches que, par des circonstances indépendantes de ma volonté, je dus laisser inachevées. Pour cela, je ne demande aucun secours pécuniaire. Un certain appui, de la marine seulement, me serait nécessaire. Et d'abord, l'enlèvement des objets trouvés serait impossible, si un navire de l'État ne venait les prendre. En outre, le point où je désire faire cette nouvelle fouille (Oum-el-Awamid, entre Tyr et Saint-Jean-d'Acre) est isolé, peu sûr, entouré de populations hostiles à la France. Je doute que je puisse m'y installer, si je ne suis amené par un navire de l'État. Si la marine pouvait me donner quelques hommes pour

(1) Voir la lettre de George Sand au prince Napoléon du 19 novembre 1863. *Correspondance*, t. IV, p. 364 et suiv. Cette lettre était une critique, — ou une apologie, — de la *Vie de Jésus*.

rervir de noyau au petit groupe des travailleurs, ce serait assusément ce qu'il y aurait de mieux. Tout cela ne pourrait se régler qu'avec le commandant de la station de Syrie, mais si S. M. l'Empereur daignait me donner un ordre pour que le commandant de ladite station me prêtât tout l'appui qui serait compatible avec les nécessités du service, ce complément de fouilles, auquel ma conscience scientifique me fait tenir, deviendrait facile, et, je crois, fructueux.

La durée de la fouille ne serait pas de plus d'un mois; pour que ce plan pût se réaliser, il faudrait qu'on pût commencer dès le mois de novembre.

Agréez, Monseigneur, avec l'expression de ma vive reconnaissance, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur.

E. Renan.

Paris, 3 février 1868.

Monseigneur,

Votre Altesse a eu pour moi tant de bontés que je ne puis publier ces pages, où j'émets quelques vues générales sur notre temps, sans les lui avoir communiquées (1). J'y joins un second exemplaire, pour le cas où Votre Altesse jugerait opportun de remettre ces épreuves à l'Empereur. Je la laisse entièrement juge de ce dernier point, n'osant croire que l'Empereur puisse distraire, pour une telle lecture, quelque part de son attention.

Agréez, Monseigneur, l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur.

E. Renan.

Note de la main du Prince : Communiqué à l'Empereur le 8 février

Paris, 31 janvier 1870.

Monseigneur,

Voici la copie de la lettre que j'ai adressée à M. Segris (2).

(1) *Questions contemporaines*, par Ernest Renan, membre de l'Institut.

(2) M. Segris, député, l'un des chefs du Centre droit, avait été appelé par Émile Ollivier à faire partie de son ministère et dans cette évolution profonde de l'Empire, il avait reçu le portefeuille de l'Instruction publique. On devait penser qu'un des actes du nouveau ministère serait une réparation offerte à Renan.

Le dernier paragraphe diffère légèrement du projet que j'avais communiqué à Ollivier.

Dans la première rédaction, je proposais au ministre de consulter le Collège sur la situation. Une telle consultation étant en dehors des usages pratiqués jusqu'ici, je me suis borné, pour la rédaction définitive, à demander qu'on fît faire, conformément aux règlements, les présentations du Collège et de l'Institut.

Veuillez, Monseigneur, agréer l'expression des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

De Votre Altesse, le très dévoué serviteur.

E. Renan.

Projet de lettre.

Paris, 29 janvier 1870.

Monsieur le Ministre,

Je regarde comme un devoir de vous soumettre quelques réflexions qui me sont suggérées par un attachement sincère à des études auxquelles j'ai déjà fait plus d'un sacrifice.

Nommé professeur de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France, sur la présentation des professeurs du Collège et de l'Institut, je fis ma première leçon le 23 février 1862. Le 26 du même mois, un arrêté de M. le ministre de l'Instruction publique suspendit le cours. Je n'ai pas à discuter ici cet arrêté, ni à rechercher si la phrase qui y servit d'occasion (phrase calquée presque mot à mot sur un passage de Bossuet (1)), devait légitimement amener une telle conséquence. Cet examen serait inutile à mon argumentation présente. Il me suffit, pour le moment, de faire remarquer que la suspension du 26 février 1862 n'avait nullement le caractère d'une destitution. Des assurances écrites de la main de S. M. l'Empereur, et de celle de M. Rouland, ministre de l'Instruction publique, me faisaient espérer que ladite suspension serait de courte durée.

Cette promesse ne se vérifia pas. Le 2 juin 1864, parut au *Moniteur* un décret ayant, en ce qui me concernait, deux effets : 1° de transférer à un autre objet les fonds alloués à ma chaire ;

(1) *Histoire universelle ;* 2e partie, ch. IV.

2° de me nommer à une fonction incompatible, d'après les règlements existants, avec l'enseignement. Convaincu de la noblesse hors ligne et de la particulière excellence du Collège de France, je répondis le lendemain à M. le Ministre que je me résignais à la perte de mon traitement, mais qu'il m'était impossible d'admettre qu'une chaire au Collège de France, obtenue sur la libre désignation de mes confrères et collègues, pût être échangée contre une haute fonction, si honorable qu'elle fût. Le 12 juin parut un décret ainsi conçu : « M. Renan demeure révoqué de ses fonctions au Collège de France. »

Cette révocation était évidemment irrégulière. Il est bien vrai que, par le décret du 6 mars 1852, le ministre de l'Instruction publique nomme et révoque tous les professeurs de l'enseignement supérieur. Mais le décret du 11 juillet 1863 a fixé les formes dans lesquelles une pareille révocation peut être prononcée. Ce dernier stipule des garanties, la comparution devant un tribunal, le droit pour l'inculpé de présenter sa défense de vive voix, ou par écrit. Aucune de ces formes ne fut observée à mon égard. On a dit, je le sais, que le décret du 11 juillet 1863 ne s'applique pas au Collège de France. Cela est insoutenable. Le décret du 11 juillet 1863 s'applique (ce sont les termes mêmes) à tout l'enseignement supérieur et secondaire. Or, le Collège de France fait partie de l'enseignement supérieur. Le Collège de France n'est pas compris dans ce qu'on appelle improprement l'Université; mais il est évident qu'il est, comme le Muséum, l'École des Chartes, etc., un établissement d'enseignement public. Nierait-on cette proposition, évidente par elle-même, j'alléguerais un texte sans réplique : c'est le décret du 9 mars 1852, qui range expressément le Collège de France dans le *corps enseignant*. A moins de soutenir que le Collège de France fait partie de l'enseignement primaire, il faut donc admettre que le décret du 11 juillet 1863 s'applique à lui.

Je vais plus loin, et je soutiens que, même en l'absence du décret du 11 juillet 1863, ma destitution aurait été irrégulière. Le décret du 9 mars 1852 appelle la révocation « une peine. » Or, une peine suppose « une faute. » Le décret du 12 juin, qui a déclaré que je « demeure destitué, » n'a allégué d'autre motif que le décret du 2 juin. Celui-ci ne me reprochait aucune faute. Il affirmait seulement que « depuis deux ans la chaire n'était point remplie par des raisons d'ordre public qui subsistaient

dans toute leur force. » Ce n'est pas là une faute de nature à entraîner une pénalité. Dira-t-on que la suspension avait eu pour cause première une faute par moi commise en ma leçon d'ouverture? Mais comment cette prétendue faute, qui, le 20 février 1862, amenait une suspension momentanée, a-t-elle pu, deux ans et demi après, justifier une destitution ? L'axiome : *Non bis in idem,* n'a jamais été plus complètement violé.

Ces motifs, tout graves qu'ils sont, n'auraient pas été suffisants pour me décider à soumettre cette affaire au jugement de Votre Excellence, s'il ne s'y mêlait des considérations d'un ordre supérieur.

Pour remplir la tâche principale à laquelle j'ai consacré ma vie, et qui est de contribuer selon mes forces à relever les études sémitiques anciennes de l'abaissement où, malgré d'honorables exceptions, elles sont restées en France depuis Richard Simon, l'enseignement du Collège de France m'a toujours paru nécessaire. Les livres ne suffisent pas au progrès de la science ; il y a une partie de l'enseignement qui ne se transmet que de vive voix et par le contact direct de l'élève et du professeur. Laissez-moi dire, monsieur le Ministre, qu'il est injuste que cette forme de l'activité scientifique me soit interdite. Sorti le premier du concours d'agrégation de philosophie en 1848, docteur ès lettres depuis 1852, membre de l'Institut depuis 1856, honoré en 1861 de la présentation du Collège de France et de l'Institut, j'ai bien le droit de croire que ce n'est pas le manque de titres suffisants qu'on peut alléguer contre moi. Ce qu'on peut alléguer, c'est qu'un parti religieux considérable qui me tient pour un ennemi, s'oppose à ma réintégration. Eh bien! je ne puis croire que cette fausse appréciation dure encore. Voilà six ou huit ans que les faits qui ont provoqué contre moi l'opposition de certains groupes religieux sont des faits accomplis. Les surprises et les malentendus de la première heure sont passés. On a pu mieux juger mon caractère, mon but et ma méthode. Il n'y a que des personnes mal informées qui puissent croire que j'ai voulu détruire quoi que ce soit en un édifice social, selon moi, trop ébranlé. J'ai usé, au risque de me tromper, comme tout le monde, de la liberté de la raison et de la critique; je n'ai jamais travaillé à l'affaiblissement d'un sentiment noble, ni d'une conviction élevée. La violence de mes adversaires ne m'a pas arraché un mot d'aigreur; le droit de légitime réponse, je

me le suis même interdit. Non, je ne puis croire qu'il soit bon pour cette Église de France, dont j'ai été mieux placé que personne pour apprécier les grandes parties, je ne puis croire qu'il soit bon pour elle que l'enseignement public, auquel j'avais droit, m'ait été obstinément interdit parce que cette Église y opposa son *veto*, et que l'État se soumet à ce *veto*. Quand un jour, mis en présence d'autres adversaires qui n'auront pas ma modération, l'Église m'invoquera comme un apologiste contre des attaques injurieuses et destructives, les catholiques éclairés regretteront peut-être d'avoir entravé la vie d'un respectueux dissident que les plus injustes procédés ne poussèrent jamais au delà du point où il voulut s'arrêter.

Pour m'accorder, et, si j'ose le dire, pour accorder sur ce point à l'opinion libérale une juste satisfaction, il n'est pas nécessaire d'ailleurs de revenir sur la mesure qui m'a frappé. La chaire est vacante depuis trois ans. La bonne administration, sinon le règlement, veut qu'il y soit pourvu. Que Votre Excellence demande, selon le décret organique, les présentations du Collège de France et de l'Institut. Je m'offrirai de nouveau aux suffrages des deux Compagnies (1). Si elles me présentent une seconde fois, il ne se trouvera pas un homme sensé pour reprocher au gouvernement de l'Empereur d'avoir suivi l'avis de corps si graves et si hautement autorisés.

Veuillez agréer, monsieur le Ministre, l'expression de mon profond respect.

E. Renan.

P.-S. — Je me permets de transmettre à Votre Excellence : 1° un exemplaire de ma leçon d'ouverture; 2° un volume où j'ai inséré toutes les pièces de cette affaire, et une lettre que j'adresserai à mes collègues pour leur expliquer ma conduite dans tout cela.

A S. A. I. le prince Napoléon.

Paris, 2 février 1870.

Monseigneur,

Puisque Votre Altesse veut bien approuver ma démarche, ce que j'oserai lui demander, serait d'en dire un mot à Ollivier.

(1) Si je n'ai pas figuré aux présentations de décembre 1864, c'est que ces présentations ont été demandées pendant que j'étais en Orient. (Note de Renan.)

J'ai communiqué ma lettre à Ollivier, quoique l'affaire ne rélève pas de son département, d'abord, à cause de l'amitié que j'ai toujours eue pour lui, et puis, parce que j'ai voulu éviter tout ce qui ressemblerait à de l'importunité ou de la taquinerie. Je voudrais vraiment qu'Ollivier prît un quart d'heure pour réfléchir à cette affaire. Elle aura son importance comme signe du temps. J'approuve tout à fait que, dans les affaires ecclésiastiques les plus graves, celle du Concile, par exemple, le Gouvernement adopte le principe de l'abstention et de l'indifférence; mais la conséquence de cette conduite, est qu'il en fasse autant dans les questions d'instruction et de science Quand l'État se permet de faire quelques observations à l'Église sur les dogmes qu'elle est en train d'élaborer, l'Église répond à l'État : « Ne vous mêlez pas de mes affaires. » Vraiment, quand l'Église vient dire à l'État : « Tel de vos professeurs me déplait, » l'État a bien aussi le droit de lui répondre : « Vous ne voulez pas que je me mêle de vos affaires, ne vous mêlez pas des miennes. » D'ailleurs, dans la rédaction définitive de ma lettre, que j'ai remise à Votre Altesse et à M. Segris, je ne demande en réalité que l'observation des règles établies. A toute interpellation, le ministre a une réponse bien simple à faire : « Ai-je mal fait de demander les présentations? Le règlement m'y obligeait. Ai-je mal fait de nommer celui qui m'était présenté? L'usage invariable de toutes les administrations et le simple bon sens m'y obligeaient. »

Il n'est pas possible qu'Ollivier ne comprenne pas cela. Je serai infiniment reconnaissant à Votre Altesse, si Elle veut bien attirer son attention sur ce point, et je reste, avec le plus profond respect,

De Votre Altesse, le très dévoué serviteur,

E. Renan.

Note de la main du Prince : A quelle heure voir Ollivier pour lui en parler? Voir M. Renan.

Sèvres, 7 août 1870.

Monseigneur,

Votre Altesse a bien voulu m'associer à ce brillant voyage du Pôle, qui restera l'un des meilleurs souvenirs de ma vie (1).

(1) Au moment où la guerre fut déclarée, le Prince Napoléon ayant avec lui un certain nombre d'amis, parmi lesquels E. Renan, était en route vers les régions

Je croirais manquer à un devoir, en ne me mettant pas aujourd'hui à la disposition de Votre Altesse. Si Votre Altesse pense que je peux lui être utile en quelque chose, Elle n'a qu'un mot à dire pour que je sois à ses ordres.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur,

De Votre Altesse, le très humble et très dévoué serviteur.

E. Renan.

Versailles, 19 mai 1871.

Monseigneur,

Il y a deux ou trois jours seulement, j'ai appris par Mme la princesse Mathilde la résidence actuelle de Votre Altesse. Notre vie, d'ailleurs, a été si troublée en ces derniers temps, que ces jours-ci sont, à la lettre, les premiers moments de paix dont nous ayons joui depuis l'heure fatale où nous vîmes, non sans de tristes pressentiments, Votre Altesse s'éloigner de Meudon.

Vous connaissez trop mes sentiments, Monseigneur, pour n'avoir pas été assuré que ma pensée n'a pas cessé un moment d'être tournée vers le sort de Votre Altesse. Que vous aviez été prophète, et que de fois je me suis rappelé le mot que vous me dites le matin à Tromsoë, en me montrant la dépêche qui nous fit tourner le cap, du Spitzberg vers la France! Votre Altesse n'a été coupable ni de cette guerre insensée, ni de ce qui a suivi. Pour un esprit aussi philosophique et une âme aussi élevée que la vôtre, ce doit être là une grande consolation.

Ici, l'avenir est plus sombre que jamais : l'incapacité, l'indécision sont à leur comble.

Quelle que soit l'hypothèse politique destinée à prévaloir, il est un point bien essentiel au bien de ce pauvre pays, c'est qu'il ne soit pas privé à jamais des lumières de Votre Altesse. Il faudra qu'en toute hypothèse, Votre Altesse rentre parmi nous, et apporte à la politique ses conseils, à l'histoire et à la critique ses lumineuses indications. Votre Altesse doit être trop désabusée pour chercher, dans la conduite de sa vie, autre chose que l'accomplissement du devoir : le devoir a lié sa destinée à la France; plus le sort de ce malheureux pays est sombre et mystérieux, moins nous pouvons l'abandonner.

arctiques qu'il avait déjà explorées plusieurs fois. Il dut revenir à l'improviste, par des voies rapides, le 15 juillet, pour retrouver l'Empereur.

Dès qu'il sera possible, j'irai présenter mes devoirs à Votre Altesse, et alors je pourrai lui dire en détail ce qui maintenant exigerait des pages. Je la prie, en attendant, de croire aux sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Son tout dévoué serviteur,

E. RENAN.

A Ernest Renan

Londres, Claridge's Hôtel, ce 23 mai.

Mon cher monsieur Renan,

Quelle joie de recevoir des nouvelles, et de France, et de vous ! Les douleurs de l'absence du pays sont bien réelles. Que j'ai souvent pensé à vous, à votre article de la *Revue* sur les conséquences du triomphe de la révolution brutale et aveugle ! Vous avez été prophète, comme je l'ai été pour la guerre étrangère. Quel avenir ! Cependant je ne puis me résoudre à croire à la décadence complète de notre pays. Je me cramponne à un espoir que ma raison n'entrevoit pas encore. Peut-on dire : *je veux croire?* enfin c'est ce que je fais, mais mieux que personne vous savez ce que le *doute patriotique* a de cruel et d'affreux !

La période aiguë semble toucher à sa fin, la lutte va finir. Je suis décidé à faire mon devoir envers mon pays ; toute intrigue me répugne, mais je ne discuterai jamais les services à rendre, si j'en suis capable.

L'espoir que vous me donnez me touche : je serais si heureux de vous revoir ! Préférez-vous la Suisse ou l'Angleterre ? Je penche pour la campagne, en Suisse ; dites-moi si cela cadre avec vos projets. Vous devriez y venir passer quelques jours à notre chalet de Prangins, avec Mme Renan. — Quant à moi, voici mes projets. Attendre ici encore huit ou dix jours la prise complète de Paris, ensuite aller pendant plusieurs semaines chez moi en Suisse, où ma famille est restée. Dites-moi ce que vous entrevoyez. Je vous serre bien affectueusement la main.

A S. A. I. le prince Napoléon.

Sèvres, 15 juin 1871.

Monseigneur,

Ces effroyables énormités (1) m'avaient rempli d'une telle stu-

(1) L'Incendie de Paris par la Commune.

peur que j'ai un peu tardé à répondre à la lettre de Votre Altesse. Je n'ai pas besoin de dire à Votre Altesse combien je serai heureux qu'Elle me permette d'aller lui présenter mes devoirs à Prangins. A la fin du mois de juin, les cours du Collège de France seront terminés; le moment de l'élection (1), où quelques personnes persistent à vouloir m'engager, quels que soient à cet égard mon scepticisme et mon indifférence, sera passé également. Il est vrai qu'à cette date Votre Altesse sera peut-être entraînée ailleurs par d'autres devoirs.

Je n'ai jamais plus redouté qu'en ce moment, une part de responsabilité dans les affaires de mon pays; je plains sincèrement les hommes honnêtes et consciencieux qui sont chargés de résoudre un tel problème; je ne refuserais pas cependant, si un tel devoir m'était imposé; ce serait une lâcheté. Ainsi que vous, Monseigneur, je regarde la Révolution du 4 septembre comme un malheur et un crime, comme l'œuvre de cet étroit parti républicain, toujours assez fort pour empêcher tout établissement durable, mais pas assez pour faire triompher sérieusement son utopie. Comme vous, je crois aussi que la seule issue est l'appel au pays. Jamais Assemblée n'osera trancher la question dynastique : d'abord, parce qu'une Assemblée ne saurait faire une monarchie durable dans un pays aussi mobile et aussi contradictoire que la France; et puis, parce que les honnêtes provinciaux qui composent une Assemblée, bons bourgeois, n'ayant rien de l'homme politique des pays aristocratiques, reculeront devant une telle responsabilité. Ainsi, tout en abhorrant le plébiscite, ils y viendront; mais ils y viendront le plus tard possible, et en tâchant, d'ici là, d'engager le pays. Votre Altesse doit bien croire que mes sentiments sont toujours les mêmes, et que ce que j'écrivais sur la Monarchie constitutionnelle en France je le crois encore. Plus que jamais, seulement, je vois l'importance de la capacité personnelle des gouvernants. Ce pauvre pays, bien que possédant d'admirables ressources, ne tirera pas de son sein une réforme sérieuse; il faut qu'il soit pris, gouverné, remanié; mais pour qu'une telle œuvre soit durable, il faut qu'elle soit exécutée par de grandes âmes et des esprits supérieurs. Ces grandes âmes, où sont-elles? Autour de qui pourraient-elles se grouper? Une chose, au moins, bien hors de

(1) Direction du Collège de France

doute pour moi, ce sont les services que Votre Altesse peut et doit rendre à la France. Il faut que nous la voyions parmi nous, apportant à tant de questions complexes les ressources de son grand et lucide esprit.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

De Votre Altesse, l'affectueux et dévoué serviteur

E. RENAN

A Ernest Renan.

Chalet de Prangins, près Nyon, canton de Vaud, Suisse.
Ce 10 juillet 1871.

Mon cher monsieur Renan,

Votre lettre du 15, arrivée à Londres, m'a rejoint ici, où je suis auprès de ma famille, dans un calme extérieur, mais dans une grande anxiété et agitation intérieures. Je ne puis me faire à la déchéance de notre patrie, si grande il y a un an, si malheureuse aujourd'hui! Il est vrai que la maladie existait, qu'elle était bien profonde quand nous naviguions ensemble, et que ce que nous voyons, n'est que le fait de la lumière qui a éclairé nos affreuses plaies.

N'abandonnez pas votre projet, et venez me voir avec M[me] Renan, ou seul, comme vous voudrez. Je reste ici ; quand vous pourrez venir, prévenez-moi seulement quelques jours à l'avance. Je n'insiste pas davantage, mais sachez que, quand vous viendrez, vous serez toujours reçu en ami aimé et admiré. Avez-vous repris vos travaux? Voyez-vous quelquefois M. Berthelot? On m'écrit que M[me] d'Agoult a été reprise de son affreux mal en rentrant à Paris : le savez-vous? (1) Toutes mes pensées, toutes mes aspirations vont vers la France et mes amis, et j'éprouve cependant une certaine amertume à m'y fixer. La solitude est un besoin, et la douleur non dérangée une consolation presque.

Vous n'avez pas été nommé aux réélections, je ne sais si je dois le regretter ; peut-être est-ce encore trop tôt, et faut-il mieux attendre ; cette Assemblée ne produira plus rien de bon, elle a rempli sa mission qui était de faire une déplorable paix

(1) Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult (Daniel Stern) morte à Paris le 5 mars 1876.

nécessaire, mais il y a des sacrifices qui tuent celui qui les fait : n'est-ce pas le cas de l'Assemblée?

Ce que nous avons est un provisoire ; que l'expérience se fasse! Je vous serre la main, et vous renouvelle l'assurance de toute mon affectueuse amitié.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Ma cousine Julie (1) m'écrit souvent de la campagne près de Tivoli ; elle me parle de vous avec grande amitié.

J'ai de mauvaises nouvelles d'Allemagne : les Prussiens croient que les difficultés vont recommencer sous peu; ils se renforcent encore, et se tiennent militairement et financièrement prêts à nous battre encore; ils croient que le sentiment public chez nous voudra se venger, et ils se préparent à une nouvelle lutte.

Ce 1er septembre 1871.

Mon cher monsieur Renan,

Tout souvenir de vous m'est précieux, c'est vous dire combien votre lettre m'a fait plaisir. Je vous envoie une brochure que j'ai publiée sur ma mission en Italie (2), tenant à ce que vous ne la receviez pas comme tout le monde. J'ai bien pensé à nos conversations du bord, en écrivant quelques lignes sur notre voyage en Norvège!

Je n'ai pas reçu l'épreuve de l'*Essai* que vous m'annoncez, et que votre imprimeur devait m'envoyer; faites-lui réparer cet oubli. Pourquoi renoncez-vous à aller à Rome? il faut voir le Pape et la Papauté dans sa figure du moyen âge, une fois encore avant sa chute ou sa transformation, comme on voit un monument avant sa démolition : cela vaut bien de petits ennuis.

N'oubliez pas, si vous allez à Milan et à Venise, avec Mme Renan, que Genève et Prangins sont sur votre route du Mont-Cenis, ouvert, et que l'on vous y recevra avec bonheur. Je vous serre la main, et vous renouvelle l'assurance de toute ma vive amitié.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

(1) Julie Bonaparte, mariée, le 30 août 1847 au marquis del Gallo de Roccagiovine et petite-fille de Lucien et de Joseph Bonaparte.

(2) *La Vérité à mes Calomniateurs*, par le prince Napoléon. Paris, E. Dentu, 1871, 8° de 16 pages.

Croyez-vous que le dernier message du président de la République (1) lui ouvrirait l'Académie française, s'il n'y était déjà? Je ne sais si on va supprimer la garde nationale, mais ce qui est certain c'est qu'elle a trouvé son *écrivain*, digne d'elle et de ses tambours.

A S. A. I. le Prince Napoléon.

Sèvres, 2 septembre 1871.

Monseigneur,

J'ai bien tardé à dire à Votre Altesse combien ont été précieux pour moi les jours qu'Elle m'a permis de passer auprès d'Elle; mais Votre Altesse ne peut jamais douter de mes sentiments. La sérénité philosophique de Votre Altesse, la froideur et le calme de ses jugements, la haute vertu chrétienne de Mme la princesse Clotilde, me sont apparus, au milieu de tant de spectacles attristants, comme une consolation et une espérance. Nos promenades à Saint-Cergues, à Ferney, m'ont laissé un profond souvenir. La nature et les souvenirs d'un passé meilleur font oublier les abaissements qu'on a sous les yeux.

J'ai donné ordre à mon imprimeur, de faire passer à Votre Altesse, quand elles seront corrigées, les épreuves d'un essai que j'imprime en ce moment, sur la façon dont j'entendrais la réforme intellectuelle et morale de la France (2). J'y ai tout dit avec ma sincérité habituelle; mais je sais que je prêche dans le désert. Je ne publie ces pages que par acquit de conscience, et pour obéir à une sorte de devoir. La réforme de notre pauvre pays devrait être une œuvre de science et de raison; or, la science et la raison sont plus éloignées que jamais du gouvernement des choses humaines. On va de plus en plus à la médiocrité; on ne fera rien, on ne réformera rien; le pays s'enfoncera dans ses routines, jusqu'à ce que de nouvelles catastrophes viennent le réveiller, et celles-là même, peut-être, ne le corrigeront pas.

J'ai à peu près renoncé au projet dont j'avais touché un mot à Votre Altesse, d'un voyage de Rome vers les mois d'octobre et novembre. La situation me paraît trop tendue; je déteste les esclandres; je craindrais qu'entre le parti clérical, qui veut paraître insulté, et le parti libre-penseur, qui se croit obligé de

(1) Message du 1er septembre 1871.

(2) *La Réforme intellectuelle et morale*, par Ernest Renan, membre de l'Institut. Paris, M. Lévy, 1871, 8°.

répondre aux provocations des cléricaux, ma présence ne devînt un prétexte à des manifestations ou plutôt à des cancans. Il est probable que nous ferons seulement, ma femme et moi, une promenade à Milan, à Venise, à Florence.

Que Votre Altesse me permette de nouveau de la remercier des bonnes heures qui se sont écoulées pour moi à Prangins, et de lui présenter l'expression du profond respect avec lequel je suis

Son bien dévoué serviteur.

E. RENAN.

Sèvres, 4 octobre 1871.

Monseigneur,

Aujourd'hui mon éditeur, sur mon ordre, a dû vous expédier les épreuves du travail dont je m'étais permis de parler à Votre Altesse. Je ne réclame pour ce travail d'autre mérite que celui de la sincérité, et d'une grande absence de parti pris. L'élévation d'esprit de Votre Altesse, qui la met si fort au-dessus des illusions du vulgaire, saura me rendre cette justice, qu'aucun parti probablement ne me rendra. Le train de ce monde n'est conduit que par la foi et les convictions absolues; mais après tant de déceptions, comment l'homme réfléchi ne céderait-il pas par moments au doute et à l'hésitation?

Je ne voudrais jamais contribuer, ni peu, ni beaucoup, à faire manquer l'expérience de la République; je reconnais même qu'à quelques égards l'état d'extrême affaiblissement où est la France est une des conditions les meilleures pour l'établissement de ce Gouvernement; mais qu'un tel régime ne puisse aboutir qu'a une décadence de plus en plus prononcée, à l'inverse en un mot de ce que doit faire un peuple qui veut se réformer et prendre sa revanche, c'est ce que je vois bien clairement. Que fera le pays? Je crains qu'il ne s'enfonce de plus en plus dans son indécision, qu'il n'ose rien faire de caractérisé. C'est un enfant à qui on demande de résoudre les questions qui tiennent en suspens les meilleurs esprits. Les parties naïves de la nation, guidées par un instinct dynastique qui a sa légitimité, sont peut-être les mieux inspirées; mais, là même, l'effroyable désastre de Sedan a imprimé de profondes traces. Il est donc probable que les élections des conseils généraux, qui auraient pu avoir tant d'importance, seront insignifiantes et contradictoires comme résultat. Comment un pays qui n'a que des aspirations

obscures et opposées entre elles, exprimerait-il une volonté claire?

Votre Altesse, qui n'a pas commis les fautes qui ont amené cette situation, saura remplir les devoirs de la position grande, mais difficile que le sort lui a faite. *La Vérité à mes calomniateurs* est une page décisive. Je suis bien fier de l'avoir reçue de Votre Altesse. Dans ces tristes jours, Votre Altesse a su, à chaque heure, faire son devoir, quelque pénible qu'il fût; en se bornant à publier les pièces officielles, Votre Altesse a su donner à son apologie une force toute particulière. Cette grande et loyale fidélité à l'Empereur, dont Votre Altesse ne s'est pas départie un moment, est, en notre triste siècle, comme un souvenir d'un autre âge, d'un âge meilleur.

Nous partirons le 14 de ce mois, ma femme et moi, pour notre petite promenade d'un mois à Venise. Nous aurions répondu à la permission que nous a donnée Votre Altesse d'aller lui présenter nos devoirs, ainsi qu'à Mme la princesse Clotilde, si nous n'avions avec nous, en allant, mon beau-frère, Arnold Scheffer, que sa santé affaiblie oblige d'aller passer l'hiver à Venise.

Nous irons par la route la plus directe. Nous n'avons pas encore de plan arrêté pour le retour; si cela m'est possible, Votre Altesse peut croire que je ne perdrai pas l'occasion de passer par Prangins.

Agréez, Monseigneur, l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

De Votre Altesse, le très dévoué serviteur.

E. RENAN.

A Ernest Renan

Prangins, 30 novembre 1871.

Mon cher monsieur Renan,

J'ai tardé à vous répondre, vous sachant absent, et voulant lire et méditer votre travail dont je n'ai reçu que la première partie; je vous suppose de retour; moi-même, je pars avec ma femme pour passer quelques semaines en Angleterre.

Vos belles pages philosophiques m'ont vivement intéressé, mais elles contiennent tant et tant de questions, d'indications, de solutions, qu'il faut du temps pour s'en former des idées

exactes. Peut-être même sommes-nous, et moi en particulier, trop sous le coup de la *politique* pour juger sainement de cette haute philosophie : n'est-elle pas un peu éclectique? N'y a-t-il pas des tendances souvent opposées? Je sais bien que, quand il s'agit de l'humanité, même d'un pays, on ne peut être logique comme en mathématiques, mais c'est pour cela qu'il m'a fallu beaucoup de réflexion pour me permettre d'avoir une opinion. Il faut non seulement comprendre ce que vous dites, mais en tirer les conséquences et compléter ce que vous ne faites qu'indiquer dans un cadre restreint. La philosophie indique les remèdes vrais, la politique les remèdes relatifs, c'est-à-dire possibles. Vous le reconnaissez vous-même dans quelques-unes de vos belles pages qui semblent se réfuter. — Sur beaucoup de points, nous sommes d'accord; sur d'autres, il me faudrait des explications. Ne voyez dans ces quelques lignes, non une présomptueuse critique, mais la preuve des aperçus que votre travail m'a ouverts, et des réflexions qu'il m'a fait faire. Quand pourrons-nous avoir de ces intéressantes et utiles conversations qui m'ont inspiré pour vous une si vive amitié? Vous passerez probablement votre hiver à Paris, et moi en Italie, peut-être à Rome ou à Naples, où j'irai vers le mois de janvier. Je suis très désireux d'avoir la fin de votre étude; répondez-moi à Prangins d'où on me fera parvenir votre lettre.

Je crois qu'à la réunion de l'Assemblée, nous aurons du nouveau, peut-être une crise qui se traduira par le remplacement du provisoire actuel, par un autre provisoire; je m'attends à des mesures d'exil, de proscription pour nous, mais cela ne me préoccupe pas; ce sont de petits incidents dans le grand drame qui se déroule! Je vous serre la main, mon cher monsieur Renan, et vous renouvelle l'expression de toute ma vive amitié.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Je vous envoie une adresse à mes électeurs que j'ai publiée à la suite d'affaires que j'ai eues en Corse, au Conseil général. Je ne demande le plébiscite que comme la seule base qui puisse nous servir d'abri et soutenir un peu notre pauvre société aujourd'hui; je suis aussi édifié que qui que ce soit sur ses défauts. Mais c'est encore ce qu'il y a de mieux, ou de moins mauvais. Pour le moment, je ne vois pas d'autre base

pour un gouvernement un peu stable en France, où nous avons usé et abusé de tout. Il faut se servir de ce qui reste et de toutes les bases à donner à un pouvoir; aujourd'hui, le vote du peuple direct est la seule possible, la légitimité n'étant pas admissible.

A Son Altesse le prince Napoléon

Paris, 8 décembre 1871.

Monseigneur,

A moins d'une erreur que je regarde comme peu probable, les feuilles que Votre Altesse a reçues sont toute la partie neuve du volume que je publie en ce moment. Le reste, à part la nouvelle lettre à M. Strauss, n'est guère composé que de réimpressions, que je n'ai pas cru devoir faire envoyer à Votre Altesse. Le volume a paru avant-hier; depuis plusieurs jours, j'ai donné ordre à Lévy de vous en adresser un exemplaire à Prangins.

Indécis, hésitant sur les solutions pratiques, oui sans doute je le suis, Monseigneur, et quand on n'est mené que par le sentiment abstrait du bien public, quand on n'a pas le devoir pressant qui incombe à ceux que leur naissance ou un mandat de leurs concitoyens a chargés de prendre les partis décisifs, il est difficile de ne pas hésiter. Les bases pour toute reconstruction, quelle qu'elle soit, sont ébranlées dans notre malheureux pays. Le pays ne sait pas ce qu'il veut, et des hommes politiques, aussi chétifs que ceux qui composent la plus grande partie de la Chambre, ne sont pas capables de vouloir pour lui. Certainement, la majorité du pays, pour des motifs très divers, veut la monarchie; mais inintelligente et maladroite, cette majorité saura difficilement réaliser sa volonté. Si l'armée avait une opinion, cette opinion triompherait; car l'armée est, à l'heure présente, la seule force. Mais je suis porté à croire qu'elle est, comme le pays, indécise, sceptique, dégoûtée, uniquement soucieuse de s'abstenir. Par quelques côtés, on devrait se croire à une époque de *pronunciamientos*; mais je doute que le soldat s'y prêtât. Il n'aspire qu'au repos, n'a nulle confiance en ses chefs, chercherait à rester neutre.

Comme Votre Altesse, je crois que la seule issue est l'appel au pays, et je l'ai dit, page 77, mais il est difficile de faire un plébiscite autrement que par *oui* et par *non* sur un fait accompli.

Le plébiciste confirme un pouvoir établi ; il ne peut guère servir à susciter un pouvoir non encore existant ; une lamentable guerre civile est peut-être au bout de tout cela.

Il est clair que si le pays doit se relever, il reprendra la monarchie; mais il est possible qu'il ne se relève pas. Le malade est peut-être trop affaibli pour le remède qui le sauverait; le patriotisme est plus éteint qu'il n'a jamais été ; les divisions des partis n'ont jamais été plus égoïstes ; la majorité du pays qui ne pense ni ne sent, qui ne veut que s'enrichir, est arrivée au dernier degré du matérialisme et de la nullité politique. Pour les personnes qui, comme moi, ont besoin d'un sol légal, d'un état stable et accepté, pour déployer utilement leur activité, ces moments sont cruels. On ne se soutient qu'en faisant sa tâche de tous les jours, par pur sentiment du devoir.

Un petit voyage que nous avons fait à Venise et dans le nord de l'Italie, nous a fait un vif plaisir. Quelle joie de voir un pays sensé d'accord sur tous les points essentiels, attaché à son gouvernement légitime! Les progrès accomplis dans ce beau pays que je n'avais pas vu depuis vingt-deux ans, m'ont rempli de consolation.

Que Votre Altesse me pardonne mes tristes pensées, et veuille bien agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A Ernest Renan

4 janvier 1872.

Mon cher monsieur Renan,

Je suis heureux de la nouvelle année qui m'apporte votre aimable lettre du 1er janvier. Recevez tous mes vœux et ceux de ma femme, pour vous et Mme Renan ; votre souvenir est vivant dans notre chalet. J'ai été en retard pour répondre à une lettre de vous du *6 décembre*, que j'ai reçue à Londres (1); elle me donne des détails que je pressentais sur votre speech au Cercle Cavour. Sans doute, un de nos plus grands maux, est que la France n'est ni droitière, ni communarde, et cependant, et de plus en plus, il n'y a que ces deux partis en présence, et c'est eux qui nous ménagent encore de si grands malheurs.

(1) Cette lettre n'a pas été retrouvée.

C'est une bascule perpétuelle, et la masse flottante se porte *contre* celui des deux partis qu'elle déteste et craint *le plus dans le moment*, quitte à changer de côté quelques semaines après. La France est-elle capable de se gouverner elle-même, ou à peu près, par une assemblée? J'en doute beaucoup : toute l'histoire, depuis 1789, n'est qu'une longue suite de dictatures : les faits ne prouvent-ils pas que nous ne sommes pas gouvernables autrement? Je vous dis cela quoique rien ne soit plus opposé à mes sentiments, à mes opinions, mais je n'exprime pas mes désirs, je *constate* ce que le passé m'apprend. Je ne pense pas comme vous au sujet d'un plébiscite. Dans le monde des affaires, de l'intelligence, dans le haut, *oui*, tous les pouvoirs auront la majorité, et presque les mêmes voix; dans le bas, *non;* il y a l'immense *masse* populaire inerte, qui n'agit pas, mais qui, à un moment donné, sort de son apathie et *vote*, quand elle est poussée par un *sentiment*, par un prestige, bien diminués je le reconnais, mais qui existe encore. C'est de là que *peut* venir un retour.

Le départ de notre ambassadeur à Rome va faire du scandale, et la droite va attaquer M. Thiers, là où il aura raison, tandis que *tous* ses autres côtés sont *faibles* et *condamnables*. Allons, les *rouges* et les *noirs* nous perdent, je commence à douter de la résurrection et souffre comme vous, et avec vous, sans cependant croire que nous ayons le droit de ne pas faire, chacun dans notre sphère, le possible pour sortir le pays de son impasse. Si Dante a dit que le plus grand chagrin était de se souvenir des temps heureux dans la misère présente, je dis que la seule consolation est de souffrir avec des esprits et des cœurs élevés que l'on aime. C'est à vous que je pense, mon cher monsieur Renan.

Mille amitiés.

Votre affectionné.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

(A suivre.)

FRAGILITÉ

DEUXIÈME PARTIE (1)

5 février.

Je viens de refermer ma porte et d'éclairer ma chambre; mon émotion commence à se calmer. Hâtons-nous de noter les merveilleuses circonstances de cette soirée où le destin, plus fort que ma volonté et précipitant les événements avec une violence inattendue, vient de dissiper un peu de l'ombre qui m'entourait.

Nous avions ce soir à dîner quelques camarades, dont le capitaine Lignerolle, commandant le groupe cycliste de la division. C'est dire que Segonne, notre chef de table, et notre cuisinier Sudre avaient tenu à se surpasser, car, comme chacun sait, il n'est pas de plus fieffé gourmand que Lignerolle et l'on trouve toujours à sa table un menu choisi et d'excellents vins. Il ne fallait pas être en reste avec lui, et le capitaine Jaquet avait recommandé à notre camarade de soigner spécialement le dîner.

Tout marcha à merveille. Segonne s'était procuré les meilleurs crus du Rhin auxquels on fit honneur, et la gaîté régna sans discontinuer. Au dessert, nous étions dans cet état d'abandon et de bien-être que procurent les vins généreux et la bonne chère. Les corps étaient appesantis, mais les têtes s'échauffaient et le ton des voix s'élevait; chacun laissait aller sa verve et exprimait sa pensée sans contrainte.

On parlait naturellement des Allemands et de la facilité avec

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

laquelle ils avaient accepté notre installation chez eux, on convint même qu'ils y mettaient, en général, une bonne grâce inattendue. Et, peu à peu, la conversation dévia : on en vint à parler de la femme allemande. La femme est un sujet de discussion toujours bien accueilli, quand on cause entre hommes après un bon dîner. Ici, l'attrait d'un cas nouveau ajoutait au plaisir. Chacun pouvait exprimer une opinion originale depuis le juvénile et ardent Segonne, jusqu'à Lignerolle qui, après avoir passionnément aimé les femmes, affecte maintenant envers elles un scepticisme teinté de mépris.

Aussitôt on sentit l'intérêt de la conversation se réveiller, et, au travers de la fumée des cigares, je distinguai dans les yeux une étrange étincelle. Plus que tout autre j'étais heureux de connaître l'avis de mes camarades sur un tel sujet. Depuis que je connais Mme Reichberg, cette question est devenue pour moi la plus troublante des énigmes. C'est pourquoi, au lieu de me mêler à la conversation, je me bornai à écouter attentivement les opinions émises par chaque convive.

L'accord complet se fit d'abord sur un point : le manque de dignité avec lequel les femmes allemandes, du haut en bas de l'échelle sociale, cherchaient à s'attirer les hommages des Français. Le gros Claudon nous refit le récit de son aventure avec la pâtissière de la Kammererstrasse. Segonne ne nous cacha pas que *Frau* Kneipfer, la femme de l'avocat chez lequel il loge, lui avait laissé clairement entendre qu'elle serait heureuse, malgré ses quarante printemps, de faire plus intimement connaissance avec l'ardeur des vingt ans de notre Benjamin. Chacun apportait son témoignage pour affirmer la dépravation des Wormsiennes. Je fus sur le point de prendre la parole pour protester. Dans l'atmosphère alourdie du repas, mon souvenir évoquait la dame en noir de la loge, sa réserve, sa grâce lointaine et inaccessible. N'aurais-je pas dû protester, en songeant à elle, contre l'opprobre collectif où elle se trouvait englobée? Mais l'amour-propre fait faire bien des sottises et commettre bien des lâchetés. Je me tus par ressentiment contre notre hôtesse, pour la façon hautaine dont elle se tient éloignée de nous et dont elle nous marque sa haine de la France.

Claudon, très échauffé, le visage cramoisi, enfla la voix :

— Messieurs, déclara-t-il, il ne faut voir là que l'éternel recommencement des faits. Vérité historique, le goût des Alle-

mandes pour le galant soldat français... Rappelez-vous Berlin après Iéna!

Nul ne songeait à le contredire. Seul, le capitaine Jaquet semblait étonné de cette unanimité dans la réprobation.

— Messieurs, dit-il, je vous trouve sévères. Je n'ai pas comme vous, heureuse jeunesse, butiné toutes les fleurs de ce pays, mais j'ai beaucoup observé. Chaque soir en sortant du cercle, je vais flâner sur la Marktplatz et dans la Kammererstrasse et, à l'inverse de ce que vous affirmez, j'admire la tenue décente des femmes d'ici, à quelque rang qu'elles appartiennent. Pas de malheureuse rôdant à la recherche du passant attardé, pas de fille quêtant une aventure dans les cafés.

Segonne s'esclaffa :

— Mais, mon capitaine, elles ne feraient pas leurs frais! Quel homme serait assez sot pour payer un plaisir qu'il peut trouver gratis ?

Le capitaine Jaquet haussa les épaules.

— Mon petit Segonne, vous exagérez. Je vous soupçonne d'avoir porté vos recherches sentimentales dans un milieu trop complaisant. Si, au lieu de faire vos enquêtes parmi les vendeuses de chez Silbermann, vous les aviez dirigées vers la bonne société et la bourgeoisie bien pensante, vous n'en auriez pas rapporté des conclusions aussi cruelles.

— Jaquet, je vous arrête.

C'était le capitaine Lignerolle qui avait parlé. Depuis le début de la discussion, je l'observais. Adossé à sa chaise, le cigare aux dents, il écoutait. Quelle curieuse figure, ce Lignerolle! Pas beau, certes, et, de plus, fortement marqué par les excès d'une vie agitée, il a cependant encore un charme incompréhensible sous ses cheveux gris et drus, avec ses paupières fripées sous lesquelles l'œil est resté d'une vivacité étonnante, avec son nez aux narines sans cesse frémissantes, sa moustache très noire coupée court, ses joues creusées par deux profondes rides et sa forte mâchoire inférieure. Il a quarante-six ans et, à certains moments, en paraît à peine trente-cinq, alors qu'à d'autres il semble avoir dépassé la cinquantaine. D'où vient l'attrait que, sans conteste, il exerce encore sur les femmes? Peut-être d'une voix extraordinaire, grave, vibrante et douce comme une caresse ; peut-être aussi de la maîtrise qu'il possède sur son geste et sur sa parole, de sa taille restée svelte et souple.

Mais, sans aucun doute, son expérience du cœur féminin, de ses faiblesses, est son meilleur auxiliaire. Toujours est-il que cet homme saura plaire jusqu'au seuil de la vieillesse.

Tandis que je le contemplais, je ne pouvais m'empêcher de songer à sa vie remplie d'aventures où la femme tient toute la place. Il y a laissé, avec la plus grande partie d'une fortune jadis considérable, toutes les illusions qu'un homme de son âge peut avoir encore sur l'amour. Pourtant, son pouvoir de séduction est resté intact et il n'a rien changé à son existence. Tout en méprisant ses conquêtes, il continue à en profiter, comme poussé par l'habitude ou la fatalité.

On conçoit que son avis dans la discussion en cours était intéressant à connaître. Aussi, dès qu'il eut parlé, tous les regards convergèrent sur lui. Souriant, il s'accouda à la table, tira quelques bouffées de son cigare et dit :

— A mon tour de vous raconter mon histoire. Elle vous paraîtra sans doute incroyable, et pourtant, je vous l'affirme, je n'exagérerai rien dans mon récit et ne rapporterai que ce que j'ai vu de mes propres yeux. Je loge, vous le savez, chez Bauer fils, le gros propriétaire de vignobles; mais ce que vous ne savez sans doute pas, c'est que les Bauer, appartiennent à l'une des plus vieilles et des plus riches familles de la région. Je fus reçu fort correctement par le jeune Bauer et traité comme il convient, mais mon hôte, au début, se tenait sur la réserve. Fut-il heureux de constater que je ne pillais pas ses œuvres d'art et ne cassais rien dans la maison? Peut-être. Toujours est-il qu'il s'apprivoisa peu à peu et sa correction se changea en une amabilité très empressée. Et, la semaine dernière, il m'aborda avec force révérences et me dit : « Monsieur le capitaine, nous donnons demain un dîner intime à la maison. Ce serait pour ma femme et pour moi un grand honneur si monsieur le capitaine acceptait d'y prendre part. » Je fus d'abord un peu étonné de cette invitation Je voulus refuser; et puis, poussé par la curiosité, je me décidai à acquiescer. Mon gaillard parut ravi : « Nous serons, expliqua-t-il, quatre jeunes ménages très gais; il y aura aussi la nièce de l'un de nos amis. » Il cligna de l'œil, eut un petit rire gras et, baissant la voix comme pour dire une chose indécente, il me souffla à l'oreille : « La demoiselle est très, très jolie, monsieur le capitaine, et elle parle merveilleusement bien le français. Nous la mettrons à côté de vous. »

« Il tint parole. Le lendemain, j'avais comme voisine de table une appétissante Allemande de vingt-cinq ans, un peu grasse, mais dont la peau était d'une blancheur et d'une finesse telle qu'on en rencontre bien rarement. Outre les Bauer, il y avait les Gartösel, les gros richards qui possèdent ce colossal hôtel en pâtisserie et confitures de la Banhofstrasse, von Lürfel, le propriétaire de la grande tannerie et le docteur Goldbach, tous ces messieurs accompagnés de leurs épouses, naturellement. Smokings et toilettes copieusement décolletées, exhibition de bijoux vrais ou faux, mais remarquables autant par leur grosseur que par leur mauvais goût, table trop luxueusement servie ; néanmoins, un ensemble pas désagréable à regarder après quatre années de front. Sans doute, la beauté des dîneuses était loin d'être parfaite, mais notre œil commence à s'habituer à ce type féminin où nous savons de temps en temps trouver quelque détail agréable à regarder. D'ailleurs, tout ceci importe peu. Écoutez la suite.

« Après le poisson du Rhin parut la première bouteille que voulait nous faire goûter notre hôte. Quand le domestique eut servi chaque convive, il se retira. Un silence quasi religieux s'était fait et, fort intrigué, je me demandais à quelle cérémonie j'allais assister. Le jeune Bauer sourit et inclina sa tête chauve à la ronde comme s'il saluait la société, ou comme s'il entendait donner une autorisation. Alors... Alors je vis ceci. Chaque homme plaça son bras droit en croix sur le bras gauche de sa voisine et saisit le verre de celle-ci, tandis que chaque femme prenait celui de son cavalier, puis ils restèrent tous immobiles, le regard fixé sur le maître de maison. Bauer inclina de nouveau la tête d'un geste circulaire. Aussitôt tous les convives portèrent le verre qu'ils tenaient à leurs lèvres.

Le capitaine Lignerolle s'arrêta un instant, but lentement une gorgée d'eau-de-vie, puis, clignant de l'œil du côté du capitaine Jaquet, il poursuivit :

— Représentez-vous bien le tableau. Bras enlacés, chaque couple buvait, l'homme dans le verre de la femme, la femme dans celui de l'homme. Les verres furent vidés d'un trait, puis reposés à leur première place. Cela fait, hommes et femmes s'embrassèrent sur les lèvres. J'avoue que je demeurai quelque peu interloqué. Seul, je n'avais pas bougé pendant que se déroulait cette scène. Bauer s'en aperçut. Il me regarda pendant un

moment avec des yeux troubles, hésita, puis se mit à rire d'un rire forcé. Enfin, il se décida à m'interpeller : « Eh! monsieur le capitaine, ne rendez-vous pas raison à votre dame? Ce serait lui faire un cruel affront! » Je regardai ma voisine. Elle avait l'air pincé d'une personne à qui l'on vient de manquer gravement. Je résolus de me soumettre sans plus tarder aux usages de la maison. M'inclinant vers elle, je lui dis : « Mademoiselle, excusez-moi si je vous ai sottement offensée et croyez que la crainte d'être indigne d'une telle faveur m'a seule empêché d'échanger mon verre avec le vôtre. » Elle se rasséréna aussitôt et laissa mon bras prendre sur le sien la position rituelle. Nous vidâmes chacun le verre que nous avions saisi, puis, celui-ci posé, je cherchai les lèvres de ma compagne...

De nouveau, Lignerolle se tut, ferma les yeux avec un imperceptible sourire, comme s'il retrouvait un plaisir ancien puis il continua :

— Elles étaient en tout point parfaites et ne cherchèrent point à se retirer les premières. Allez donc trouver dans le monde, en France, des hôtes aussi complaisants! Notez que cette galante cérémonie ne se passait pas entre époux, ce qui eût manqué d'imprévu, mais entre voisins de table et elle se produisit à chaque nouveau cru qu'il nous fut donné de déguster. Il y en eut une bonne douzaine. A la fin du dîner, qui dura trois heures d'horloge, tous les convives étaient ivres, toute contrainte était bannie et les baisers s'échangeaient sans attendre le signal du jeune Bauer. Celui-ci d'ailleurs était bien trop occupé de frau Gartösel pour se soucier de ses invités. Frau Bauer ne quittait plus les bras de von Gartösel. Les chaises s'étaient tellement rapprochées qu'elles ne formaient pour chaque couple qu'un seul siège. Je n'avais plus à garder aucune retenue avec ma jeune et grasse voisine; vous pouvez croire que je me montrai suffisamment galant pour lui faire oublier ma première offense et mes hommages ne semblèrent pas l'effaroucher ni lui déplaire. On resta à table jusqu'à onze heures moins cinq. A ce moment, la crainte de la patrouille, chargée d'arrêter les citadins circulant après l'heure prescrite, dégrisa quelque peu ceux qui avaient à regagner leur demeure. Nous nous séparâmes avec des témoignages bruyants de sympathie, non sans que je fusse invité par herr von Lürfel à recommencer deux jours plus tard la même fête dans son magnifique hôtel

de la Siegfriedstrasse. Je m'y rendis et y trouvai ma petite Allemande. La cérémonie se déroula d'une manière identique et ma compagne ne se montra pas plus farouche, au contraire... Vous croirez peut-être, après cela, que j'ai obtenu d'elle tout ce qu'un homme peut désirer? Hélas! ce serait mal connaître les femmes de ce pays. Elles recherchent uniquement des sensations malsaines. Ma voisine de table ne me reconnaît plus quand je la salue dans la rue. Il faut, pour qu'elle se souvienne, que nos lèvres se retrouvent après avoir vidé le premier verre de vin du Rhin. Demain, nous recommençons chez son oncle, herr doctor Goldbach...

Le capitaine Lignerolle ferma de nouveau les yeux, comme pour savourer son cigare, mais on devinait que sa pensée errait au loin, dans le trésor caché de son souvenir. On s'était tu. Voilà ce que nous n'avions pas encore vu : la bestialité allemande s'épanchant librement derrière les rideaux tirés, les volets clos. Donc, du haut en bas, nous trouvions la même dépravation plus ou moins voilée; là nous la découvrions masquée sous une apparence de dignité exagérée, solennelle, bouffie: ailleurs, elle s'affichait, insolente et triviale; partout elle régnait. Partout... et pourtant ici...

Les conversations avaient repris, tandis que la bouteille de kirchwasser faisait encore une fois le tour de la table. On ne se sépara que fort tard. Devant la porte d'entrée, où je les accompagnai, nos hôtes me firent leurs adieux, non sans tumulte, et leurs voix remplissaient d'un vacarme insolite la rue endormie. Je rentrai.

La maison semblait morte. Seuls, dans la cuisine lointaine, des bruits de vaisselle et de couverts remués prouvaient que nos ordonnances veillaient encore. Je m'arrêtai un instant dans la galerie. Quel charme avait ce silence après le brouhaha de la soirée! J'avais la tête lourde, la bouche amère et pressentais une nuit agitée. Je résolus d'aller dans la salle à manger boire un verre d'eau fraîche. Je fis un pas, mais la stupeur m'empêcha d'aller plus loin. Dans l'embrasure de la porte, Mme Reichberg était là et m'attendait.

Je crus d'abord que j'étais ivre et que mes yeux étaient le jouet de quelque mirage. Mais je fis encore quelques pas et me trouvai ainsi tout près de l'apparition; je ne pouvais plus en douter : c'était bien elle, plus pâle, avec des yeux plus grands

qu'au théâtre. Elle semblait bouleversée par une fièvre intérieure ; sa main crispée sur le loquet de la porte était agitée d'un tremblement nerveux et sa poitrine soulevait la robe noire à coups précipités. Son regard suivait chacun de mes mouvements.

Renonçant à entrer dans la salle à manger dont elle barrait l'entrée, je pressai le pas, m'inclinai en passant devant elle et me dirigeai vers l'escalier. J'avais déjà le pied posé sur la première marche quand derrière moi une voix appela :

— Monsieur Darral...

C'était bien celle que j'avais entendue l'autre soir, si chaude, si douce, si poignante ! Très ému, je m'arrêtai.

— Monsieur Darral, je vous prie, voulez-vous m'accorder quelques minutes ?

Elle avait dit ces mots sans aucun accent, mais avec un léger tremblement dans la voix. Je me raidis pour dominer mon émoi. Après tout, c'était encore l'Ennemie qui était devant moi. Cette pensée me traversa l'esprit comme un éclair et je sentis une grande force me pénétrer. La phrase dite à Chassaing me revenait : « Souvenez-vous... souvenez-vous... » et je devinais le besoin de lutte qui me possédait.

Sans répondre, je redescendis la première marche et me dirigeai vers Mme Reichberg d'un pas ferme et la tête haute. Elle ouvrit la porte de la salle à manger, s'y glissa. Je la suivis.

Non loin de la table où traînaient encore les cendriers et les verres à liqueur, nous étions face à face et si près l'un et l'autre que, malgré le martèlement de mes tempes, j'entendais sa respiration haletante. Les lourds parfums du dîner, la fumée des cigares qui, pareille à un brouillard matinal, traînait autour du lustre allumé, la demi-ivresse où je me trouvais, recommençaient à obscurcir mes idées. Mais je ramassai toutes mes forces pour être de taille à lutter, car je sentais que cette femme allait attaquer.

Elle avait baissé les yeux et s'appuyait à la table comme si maintenant son courage l'abandonnait et si elle ne trouvait plus en elle la volonté qui l'avait soutenue jusque-là. Je restai muet, craignant d'entendre ma propre voix et de ne pouvoir l'empêcher de trembler. Comment assister d'un cœur léger aux angoisses d'une femme, même si elle vous déteste ?

Alors, elle me regarda. Puis elle parla très bas et on sentait dans ses paroles de la lassitude, du regret :

— J'avais cru... on dit que les Français sont chevaleresques...

Puis elle s'arrêta, comme si elle n'avait plus la force d'aller plus loin et je fus bouleversé en voyant que des larmes mouillaient ses yeux. Un grand effroi me saisit : aurais-je commis, sans m'en douter, quelqu'un des nôtres aurait-il commis dans cette maison un acte capable de nous humilier devant une femme? Mais décidé à suivre ma résolution jusqu'au bout et craignant malgré tout quelque ruse, je demeurai silencieux. Elle fit un grand effort et poursuivit :

— Je n'ai pas voulu être indiscrète, je vous assure... Mais vos invités parlaient assez fort pour que toutes leurs paroles fussent entendues dans le salon, sans qu'on prêtât l'oreille. J'ai tout entendu... Quelle infamie!

Sa voix, d'abord très basse, s'était élevée peu à peu, mais continuait de trembler. On devinait la blessure dont souffrait sa fierté et cependant son accent laissait deviner plus de tristesse que de colère. Tout en l'écoutant, je reprenais mon calme et me préparais à ne laisser passer aucune parole déplacée. Je dis d'un ton ferme :

— Il n'y a aucune infamie à dire ce que l'on a vu et ce que l'on ne vous a pas demandé de taire.

Elle poussa un cri, comme si je l'avais frappée. Un éclair était passé dans ses yeux et elle mordit ses lèvres pour arrêter les paroles qui jaillissaient de son cœur; mais elle baissa aussitôt les paupières, comme pour se recueillir. Quand elle les releva, je ne vis plus dans ses yeux qu'une expression douloureuse. Elle continua, et sa voix était redevenue très douce :

— Comment avez-vous pu croire tout cela?... Comment n'avez-vous pas pensé que tous ces récits étaient exagérés, que, même involontairement, vos amis se laissaient influencer par leurs idées préconçues, par leur rancune contre tout ce qui est allemand?

Elle attendit un instant, pensant peut-être que j'allais approuver ses paroles, mais je restai impassible. Mon regard s'était abaissé machinalement vers la table et suivait le mince ruban de fumée montant d'un cigare abandonné. C'était le cigare de Lignerolle. Dans le nuage léger qu'il créait à hauteur de mes yeux, je croyais voir le tableau à la Jean Veber : l'orgie des Bauer. Et je savais bien que Lignerolle n'avait rien exagéré. Mme Reichberg reprit :

— Dans tous les cas, pourquoi ont-ils jugé toutes les femmes de notre Allemagne d'après quelques créatures sans mœurs et sans religion? Il y a partout de telles exceptions. Ce sont elles qui s'imposent les premières à l'attention et font mal juger toute une nation. Vous avez parlé de quelques femmes qui sont notre honte; vous n'avez rien dit des millions d'autres qui sont notre fierté. Comment en auriez-vous parlé? La vertu se cache, le vice s'affiche. Comprenez-vous, monsieur Darral?

Le regard perdu dans la fumée bleue, je me taisais toujours. A quoi bon essayer de la convaincre? Elle mettait à défendre les siens un acharnement aveugle : amour-propre ou patriotisme blessé, il y avait là un sentiment respectable contre lequel je ne pouvais m'insurger. Nos yeux sont malhabiles à voir les péchés de nos frères; l'étranger qui passe en a la perception aiguë. A la place de Mme Reichberg, j'eusse agi de même, mais mon sourire devait lui montrer que ses paroles me laissaient incrédule.

Elle eut un mouvement d'impatience et se tut de nouveau. Un silence lourd d'hostilité nous sépara une fois de plus. Elle ferma les yeux encore. Quand elle les rouvrit, je lus dans son regard une telle détresse que la pitié, je le sentis, commença à faire plier ma volonté. Mais elle maîtrisa aussitôt cet abandon passager, fit un pas vers moi et, me regardant dans les yeux, elle me dit :

— Et moi? Qu'avez-vous à me reprocher, à moi? Je pense n'avoir rien fait qui vous permette de me placer au rang de celles dont vous parliez tout à l'heure. Eh bien! quand vous avez gardé le silence, alors que tous ces hommes accusaient les femmes allemandes, vous qui vivez sous mon toit, j'ai bien senti votre volonté de me laisser insulter, moi aussi... Oh! c'est mal!... c'est mal!...

Elle ne baissa pas la tête, elle resta toute droite en face de moi, elle ne cessa pas de me regarder. Mais une grosse larme se forma au bord de sa paupière et tout doucement, comme une perle rare où jouait le reflet des lumières, glissa le long de sa joue. J'en fus bouleversé. Les pleurs des femmes sont leur vraie force. Leur clarté souvent trompeuse fait plus pour nous convaincre que le plus adroit discours, car elles obligent notre raison à écouter notre cœur, et, quand notre cœur commande,

comment lui résisterions-nous? Mais je ne voulais pas lui laisser voir le changement qui s'opérait en moi.

— Quelle raison, dis-je avec froideur, aurais-je eu de prendre votre défense? Je ne sais rien de vous et vous avez tout fait pour que je vous ignore. Vous ne savez qu'imaginer, vous et votre père, pour me marquer votre hostilité. Je serais vraiment bien sot de plaider une cause que personne ne me confie.

Elle sourit tristement.

— Voilà bien les Français, dit-elle. Ils se refusent à croire tout ce qui ne se manifeste pas à eux avec ostentation. Monsieur, croyez-moi : si, depuis que vous êtes ici, je vous évite, ce n'est ni par antipathie personnelle, ni pour vous faire sentir ma haine des Français, car, je vous le jure, cette haine n'existe pas dans mon cœur..

Elle avait prononcé cette dernière phrase en appuyant sur chaque mot et en me regardant bien en face et, en vérité, elle paraissait sincère. Elle continua :

— Je vais vous dire la raison de ma conduite. Quand on ne veut pas tenter la calomnie, il vaut mieux paraître trop fière que trop facile, surtout aux yeux de ses ennemis. Or, pour vous, Français, la plus petite amabilité venant d'une femme est une marque de faiblesse et un encouragement au *flirt*.

Pour la première fois, elle laissa son regard errer sur le désordre de la table et une légère rougeur teinta la pâleur de sa joue. Alors, elle dit :

— Et puis, je ne vous connaissais pas. Comment aurais-je pu ne pas me méfier?

Comme je ne trouvais rien à répondre, elle se dirigea lentement vers la porte et, la main sur le loquet, elle me considéra un instant par-dessus son épaule. Puis, son visage se détendit et prit une expression de calme, de sérénité, comme si elle goûtait profondément la joie d'avoir soulagé son cœur. Je crois même qu'un léger sourire releva le coin de sa lèvre.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle très doucement.

Je m'inclinai profondément. Elle avait déjà disparu.

Et maintenant que je suis seul, entouré de la grande paix nocturne, je m'interroge en m'efforçant de ne pas laisser les multiples influences extérieures égarer mon jugement. N'est-il pas vraisemblable, en effet, que le profond émoi dont j'ai été agité en présence de Mme Reichberg vient plutôt de sa beauté et

de ses larmes que de ses paroles? J'ai été victime des apparences. Elles travestissent la vérité et faussent le raisonnement. Là est notre infériorité, à nous qui, devant la femme, ne savons pas voir au delà des manifestations immédiates de sa tristesse ou de sa douleur; la séduction féminine est là pour en cacher, même inconsciemment, les vraies causes; elle nous rend crédules et confiants comme des enfants. Mais je me souviens maintenant que Mme Reichberg est Allemande. Ah! que n'est-elle Américaine, Anglaise, Italienne, Roumaine, que sais-je? Devant ses affirmations et ses pleurs, je m'en serais voulu de douter; mais ici, la méfiance est la règle, puisque le mensonge est partout.

Et cependant, combien cette pâle et mince jeune femme ressemble peu à celles que nous voyons autour de nous! En elle, rien de germanique. Au contraire, tout est grâce et délicatesse, et je trouve autant de différence entre elle et le colonel von Kurthausen, son père, qu'entre une marquise de La Tour et un grenadier de Frédéric. Mais je me souviens aussi de ce que me disait des Allemands mon grand-oncle Le Haussoy. Peut-être avait-il connu, lui aussi, des femmes dans le genre de Mme Reichberg, et c'est peut-être à elles qu'il songeait dans ses discours.

Ne nous fions pas à cette première impression que trop de circonstances exceptionnelles ont fait naître. Soyons prudent. Attendons.

6 février.

Je ne l'ai pas revue et le vide, de nouveau, s'est fait dans la maison. Je suis toujours chez l'Ennemie.

Pourquoi essaierais-je de me donner le change? Ma déception est extrême et il n'y a rien là, en fait, qui soit contraire à mes idées et à mes résolutions. Pris dans sa masse, le peuple allemand est haïssable et cette haine est en moi, j'en suis certain, pour toujours; je ne la renie pas en constatant le charme d'un individu et il m'est agréable, pendant cet interminable séjour en pays ennemi, de voir dans son intimité une femme belle et attirante, parlant admirablement le français.

Peut-être Mme Reichberg regrette-t-elle d'avoir fait le premier pas et attend-elle que je fasse le second. Mais qu'elle n'y compte pas. Je m'incline devant la femme, mais je me méfie de l'Allemande : elle pourrait se rappeler au bon moment les leçons reçues du colonel von Kurthausen, du professeur Otto Reichberg et m'infliger l'affront de ne pas me recevoir. Elle me

trouvera sans doute peu entreprenant pour un Français. Tant mieux! Il n'est pas mauvais de détruire certaines légendes et elle verra ainsi que le *flirt* n'est pas l'occupation principale de notre vie.

Mais comme je regrette la lumière de ses yeux!

7 février.

D'Auxelles habite une maison située en face des vieux remparts. On y accède par une douzaine de marches s'engouffrant sous une voûte cintrée revêtue de grossière mosaïque. C'est là que j'ai été sonner ce soir, sur le coup de quatre heures, ayant à faire une communication à mon camarade de la part du capitaine. La nuit commençait à tomber, le froid piquait et le brouillard montait lentement des jardins dénudés garnissant les anciens fossés.

J'ai attendu un temps assez long. Enfin, une lumière parut derrière la verrière de la porte et un glissement de savates se fit entendre. Le battant s'ouvrit et une petite vieille au corps cassé en forme de potence se montra. Elle tenait une chandelle allumée à la main et s'efforçait de lever la tête pour me dévisager. Elle ne répondit rien à ma demande, mais, faisant demi-tour, se mit à déambuler dans un long corridor qui s'allongeait en face de l'entrée. Après avoir refermé la porte, je me mis à suivre la bonne femme dont les savates, traînant sur le carreau, faisaient un bruit pareil au halètement monotone d'une machine à piston. La chandelle qu'elle tenait dans un long flambeau de fer forgé brillait au-dessus de son dos courbé et faisait danser sur le mur nu des ombres fantastiques. J'avais l'impression d'être conduit par une sorcière au fond de son antre.

Elle s'engagea dans un autre couloir plus étroit, ouvrit sans frapper la porte située à son extrémité, puis, me laissant la place nécessaire pour passer, elle s'arrêta. Des voix que j'avais entendues auparavant se turent aussitôt. Je pénétrai dans la pièce éclairée par le jour mourant, tandis que la vieille refermait la porte derrière moi. Je distinguai une grande table carrée couverte de livres et de papiers, autour de laquelle trois personnages étaient assis. Dans l'un d'eux je reconnus d'Auxelles à son uniforme clair : les autres m'étaient inconnus, autant que je pouvais en juger dans la demi-obscurité.

D'Auxelles eut d'abord un mouvement de surprise, puis, s'étant levé, vint au-devant de moi. J'étais fort ennuyé, le sachant prêt à toutes les excentricités et ne me souciant pas d'être mêlé à l'une d'elles. Mais il ne me donna pas le temps de lui dire l'objet de ma visite et, gardant ma main dans la sienne après me l'avoir serrée, il m'entraîna vers les deux inconnus assis dans la pénombre. Ceux-ci se levèrent à mon approche, tandis que d'Auxelles, de sa voix de fausset, me présentait :

— Monsieur le grand rabbin, monsieur le professeur Tschwisky, je vous présente mon camarade, le lieutenant Darral, un artiste, un lettré des plus délicats dont la guerre a fait un officier.

Je l'aurais envoyé au diable, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je m'inclinai froidement; les deux ombres me rendirent mon salut sans mot dire. D'Auxelles, aussi à son aise que si cette entrevue était décidée depuis longtemps, se multipliait pour mettre de la cordialité entre nous. Il m'installa dans une sorte de fauteuil en bois garni de maigres coussins, puis déclara :

— Attendez, je vais donner de la lumière.

Et, montant sans façon sur la table, il alluma trois bougies fichées dans un lustre de cuivre en forme de couronne et suspendu au plafond par trois chaînes. Alors la pièce médiocrement éclairée m'apparut vaste, carrée et blanchie à la chaux. Dans un des angles, un lit de forme ancienne et à baldaquin rectangulaire était garni de rideaux cramoisis. Aux murs étaient accrochés quelques tableaux qui, à distance, me parurent être de très vieilles peintures sur bois. Deux bahuts grossiers complétaient l'ameublement. Sur la table, au milieu d'un amoncellement de papiers, s'étalaient trois grands volumes *in-folio* reliés de cuir aux teintes passées, dont l'un, couvert de caractères indéchiffrables, était ouvert devant moi.

Très ennuyé, j'entendais d'Auxelles qui, tout en fermant les volets intérieurs de la fenêtre, me disait de son agaçante voix de crécelle :

— Mon cher, quand vous êtes entré, monsieur le rabbin, qui est toute obligeance et toute science, m'expliquait les textes contenus dans ces incunables gisant là, devant vous. Ils reproduisent en hébreu des manuscrits datant du premier siècle de notre ère...

Ayant complètement clos les volets, il avait fait pivoter une chaise et s'était installé dessus à califourchon. Les bras croisés sur le dossier, il me fixait de ses yeux noirs et brillants où je devinais le pétillement qu'ils ont toujours dans ses moments de belle humeur. Il continua :

— Figurez-vous que les Juifs de Worms ne sont pas des Juifs ordinaires et je suis bien heureux de connaître leurs origines, grâce à la grande complaisance de monsieur le grand rabbin et de monsieur le professeur Tschwisky. Je rêve de composer ici quelque plaquette sur un tel sujet. Vous ignorez sans doute qu'en l'an 558, la colonie juive de Worms protesta solennellement contre la condamnation du Christ et que cet acte de courage lui valut, au cours des siècles, de multiples privilèges. Voilà des Juifs comme on en vit peu tout le long de l'histoire.

Tandis qu'il continuait d'étaler son érudition toute fraîche, j'examinais les deux hommes placés en face de moi. Le grand rabbin était facilement reconnaissable. Cinquante ans peut-être, ou soixante, on n'aurait su le préciser, tellement sa maigreur, le cuir parcheminé de sa peau, l'immobilité des muscles de son visage, lui donnaient une apparence extraordinaire ; il ressemblait à ces bonshommes de cire que l'on voit dans certains musées et, sans le remuement de ses mains dont il frottait lentement les paumes, on eût pu le croire inanimé. Ses paupières constamment baissées se soulevèrent à peine une ou deux fois derrière ses lunettes et me permirent tout juste d'apercevoir deux yeux gris et extrêmement petits. Ils me jetèrent un regard aigu, furtif. Sous le nez recourbé, sa moustache poivre et sel semblait faite par deux traits de pinceau qui, descendant de chaque côté de la bouche, allaient rejoindre une barbe raide et courte dépassant à peine le menton. Cette coupe de moustaches et de barbe dégageait entièrement ses lèvres dont l'épaisseur et la pâleur avaient quelque chose de maladif. Il était vêtu d'une redingote râpée, mais d'une propreté absolue.

Le professeur Tschwisky faisait avec lui un contraste frappant. C'était un gros homme à la chevelure opulente et inculte, à la barbe désordonnée. Entre deux yeux sans cesse en mouvement pendait, telle une trompe, un long nez d'une taille démesurée dont l'extrémité était sillonnée d'une infinité de veinules cramoisies. Le professeur portait une sorte de veste d'un gris verdâtre toute maculée de taches graisseuses. Les manches trop

courtes laissaient passer des poignets velus et des mains aux doigts courts et épais. Sous sa veste entrebâillée on voyait l'enflure de son ventre coupée par la ceinture d'un pantalon sans bretelles. Il était aussi agité que le rabbin était impassible et se remuait sur sa chaise comme s'il était assis sur des épingles. Il n'osait interrompre d'Auxelles, mais plusieurs fois il ouvrit une bouche énorme où manquaient de nombreuses dents et je crus qu'il allait parler. Mais, ayant jeté un regard au rabbin, il refermait aussitôt ses mâchoires et reprenait un instant l'immobilité.

Cependant la faconde de mon camarade commençait à diminuer. Le mutisme par lequel j'accueillais son discours le gênait peut-être ; toujours est-il qu'il se tut soudain. J'en profitai pour lui dire froidement le but de ma visite et, ma commission terminée, je me levai pour me retirer. Mais *herr doctor* Tschwisky ne l'entendait pas ainsi. Il sauta de sa chaise avec agilité et courut se placer entre la porte et moi, comme pour m'en interdire l'accès. Puis, avec un rictus qui fendit sa bouche jusqu'aux oreilles, il me dit :

— Monsieur l'officier ne partira pas sans trinquer avec nous?

Sans me laisser le temps de refuser, il avait disparu et je fus obligé, par politesse, de demeurer, un instant de plus. Comme le silence se prolongeait et que la gêne augmentait, le rabbin fit un effort visible et, d'une voix blanche, me dit :

— Monsieur le lieutenant est-il content de son séjour à Worms?

Je convins que mon sort était enviable et que la ville me plaisait par sa propreté, son air de joie et de santé. A ce moment, le professeur rentra portant une bouteille à long col et quatre verres qu'il posa sur la table. Puis il nous versa à tour de rôle, et en commencant par moi, un joli vin clair couleur de topaze. *Herr* Tschwisky engloutit d'un trait le contenu de son verre. Sansattendre plus longtemps, il le remplit une seconde fois et le contenu en disparut aussi rapidement, tandis que ses yeux luisaient de plaisir. Le rabbin esquissa à peine le geste de boire, puis, ayant reposé son verre avec précaution, il me demanda en recommençant à se frotter doucement les mains :

— Serait-il indiscret de demander à monsieur l'officier chez lequel de nos concitoyens il est logé?

Cette façon de me parler à la troisième personne m'agaçait, mais, dans l'espoir de recueillir quelque renseignement sur

Mme Reichberg, je m'empressai de satisfaire sa curiosité. Au nom que je prononçai, le rabbin souleva vivement ses paupières et son regard fouilla un instant dans le mien comme pour y découvrir ma pensée, puis aussitôt il referma les yeux, et la même impassibilité s'étendit sur son visage. Quant à Tschwisky, en train de se servir une troisième rasade, il resta en suspens, la bouteille dressée et me considérant d'un air prodigieusement intéressé. Cependant le rabbin, hochant lentement la tête, laissa tomber de sa même voix sans timbre :

— Mme Reichberg et M. le colonel von Kurthausen sont des personnes de la plus haute honorabilité.

Il n'alla pas plus loin, mais Tschwisky ne put pas retenir sa langue plus longtemps.

— Monsieur l'officier, dit-il, est certainement logé dans une des plus riches demeures de Worms et il doit jouir de tout le confort et de tout le luxe qu'on peut désirer, mais je doute cependant qu'il soit traité avec la considération que l'on doit à son hôte.

Je fis un geste pour protester. Il ne sembla pas s'en apercevoir et continua :

— Cette famille est en vérité l'une de celles où l'on conserve avec le plus de soin les traditions... comment dites-vous?... les traditions chauvines d'avant la révolution allemande. Elle appartient à cette caste qui, toujours acharnée à combattre chez nous les idées démocratiques, a été la cause unique de la colossale et néfaste guerre.

Étonné d'une telle déclaration, je gardai néanmoins le silence, ne me souciant pas de prendre le parti de cet ivrogne contre Mme Reichberg. J'en étais arrivé à oublier totalement la personnalité antipathique du colonel pour ne plus songer qu'à sa fille et à m'imaginer que le professeur n'en voulait qu'à elle. Cependant Tschwisky continuait :

— Il ne faut pas médire de nos ennemis et je sais que les Reichberg ne nous aiment pas, nous autres démocrates. Mais il ne m'est pas défendu de dire ce que chacun sait, à savoir que ces gens sont d'un orgueil démesuré, d'un esprit rétrograde et que leur culte pour notre ancien *Kaiser* leur ferait commettre les pires actions. Si les Français devaient se méfier de quelqu'un à Worms, c'est de ceux qui habitent l'hôtel Reichberg.

Il me sembla que les lèvres incolores du rabbin esquissaient

un sourire. Je fis effort pour paraître égayé de ce discours.

— Pftt!... Dans le pays que nous occupons, sachez, cher monsieur, que nous ne nous soucions ni des Reichberg ni de personne. Soyez sans crainte, le colonel et sa fille resteront bien tranquilles et se contenteront de nous faire grise mine, ce qui est leur droit et ce dont je me gausse.

Ceci dit et ayant vidé mon verre, je remerciai le gros homme de son accueil et, après l'avoir salué ainsi que son compagnon, je me retirai. Dans le couloir obscur, d'Auxelles me reconduisit. A peine la porte refermée, il fut pris d'un rire convulsif dont il s'efforça d'éteindre le bruit en plaçant le creux de sa main devant sa bouche.

— Savez-vous, me dit-il, que vous n'avez guère été aimable pour mes deux savants?

— Écoutez, d'Auxelles, je regrette si je vous ai déplu, mais....

— Ne vous excusez pas! Vous êtes dans votre droit. Pas plus que vous d'ailleurs, je n'éprouve de sympathie pour ces deux gaillards, mais ils me sont précieux et je m'en sers. Le rabbin est un puits de science où j'aime me rafraîchir. Quant à l'autre, c'est une outre toujours à demi pleine. Quand elle est pleine entièrement, et cela arrive souvent, je ne perds pas mon temps. Après son cinquième verre, mon bonhomme ne peut mesurer ses paroles. Alors, il est intéressant à écouter. Envieux, jaloux, il nourrit une haine féroce contre le militarisme prussien. Il a eu maille à partir, jadis, avec un *Rittmeister* de dragons qui lui a botté les chausses, et sa rancune s'est étendue à tout ce qui porte l'uniforme en Allemagne. Quand il est ivre, il oublie à qui il parle et me confie ses rancœurs. J'ai appris ainsi bien des choses et espère en apprendre d'autres qui peuvent nous être utiles ici.

Il avait ouvert la porte d'entrée. Dans la nuit, le brouillard était devenu tellement opaque que nous distinguions à peine la lueur du bec de gaz allumé en face de la porte sur le bord du fossé. Le froid très vif nous saisit. Je serrai la main que me tendit d'Auxelles.

— Je vous admire, lui dis-je. Pour moi, je serais totalement incapable d'écouter une engeance pareille.

Le rire convulsif, de nouveau, le secoua.

— Chacun ses goûts, Darral. Moi, je veux mettre à profit le temps que nous avons à perdre ici. J'aime mieux la société de mes deux doctes juifs que celle de votre guerrier teuton et de

votre belle dame, si l'on peut appeler société la présence de gens toujours enfermés sous triple verrou. Allons, sans rancune, à ce soir.

— A ce soir.

Je descendis à petits pas la pente raide qui me ramenait vers la Speyerstrasse, me dirigeant avec peine dans l'obscurité ouatée par le brouillard. Le bruit d'un chant à plusieurs voix, d'abord lointain, mais qui se rapprochait, montait jusqu'à moi. C'était l'heure où les ouvriers des usines Kheyl, leur journée terminée, remontent vers le centre de la ville. Le chant, une sorte de marche militaire à la cadence lente, venait d'un groupe d'entre eux qui me frôla au moment où je débouchai dans la rue. Le corps droit, la casquette à courte visière rejetée en arrière et portant en sautoir la musette ayant contenu leur repas de midi, ils marchaient au pas sur le milieu de la chaussée, martelant le pavé de leurs talons au rythme de la chanson. Je m'arrêtai et une grande mélancolie m'envahit, tandis que j'écoutais cette mélopée guerrière dont le son, peu à peu, diminuait. Les voix hautes, maintenant, rappelaient la modulation aiguë des fifres, tandis que les voix basses, répétant une note monotone, ressemblaient à un lointain roulement de tambour. Puis tout se tut...

8 février.

Je l'ai revue.

Je l'ai revue et ma rancœur ne fait que croître. C'était à la pâtisserie Koth où la société élégante de Worms va chaque soir pour goûter. Elle y était avec son père et deux énormes dames empanachées. Quand ils sortirent et qu'elle arriva à ma hauteur, je me levai pour la saluer. Elle affecta de ne pas me voir et, devant tous les Allemands réunis là, elle détourna la tête.

Pourquoi m'a-t-elle infligé cet affront? Nul pourtant, même l'Allemand le plus hostile, n'aurait pu trouver à redire, si elle m'eût rendu mon salut. A-t-elle eu la volonté de m'humilier ou celle de me faire sentir qu'elle ne désirait pas pousser plus loin nos relations de voisinage? Je crois que son orgueil, l'orgueil allemand, l'empêche de me tendre la main, et c'est la seule main allemande que je voudrais sentir dans la mienne. Quelle pitié!

9 février.

Je descendais de cheval. En pénétrant dans la galerie, je l'aperçus qui m'attendait à la même place que l'autre soir. Le

soleil d'hiver pénétrait par la haute verrière et l'enveloppait d'une lumière pâle. Émergeant de la robe noire, son cou, un peu de sa gorge et ses bras jusqu'au-dessus du coude étaient nus. Une légère teinte rosée animait la blancheur de son visage et elle semblait intimidée comme une petite fille ayant à demander une faveur rare.

— Pardonnez-moi de vous importuner, monsieur, dit-elle, mais j'ai un grand service à vous demander.

— Je suis à vos ordres, madame.

Je m'étais efforcé de répondre sans empressement et même avec quelque hauteur. Au fond de moi-même, j'éprouvais une grande satisfaction en voyant cette femme renoncer à sa fierté et solliciter mon appui. Mais je cherchais à me dominer pour ne point laisser paraître un sentiment d'où, je le sentais, toute noblesse était bannie. En réalité, ma seule crainte était qu'elle n'eût préjugé de ma puissance et n'attendît de moi une aide impossible. Sa rougeur augmenta, et sa voix tremblait un peu.

— Voilà..., dit-elle.

Mais elle n'alla pas plus loin et elle courba la tête comme si une honte soudaine l'empêchait de parler. Je ne pouvais détourner mes yeux de son front penché vers moi. Ses cheveux noirs, simplement relevés et sans aucun apprêt, l'encadraient comme une œuvre précieuse, et c'était en effet une merveille de proportions et de forme. Joyau d'ivoire serti d'ébène, il me parut la marque d'une intelligence et d'une volonté extraordinaires. Qualités secondaires et souvent dangereuses chez une femme, dira-t-on. Chez Mme Reichberg elles apparaissent nécessaires, car, sans elles, sa beauté aurait quelque chose de trouble, d'inquiétant. Il y a dans les mouvements de son corps, dans l'enveloppement de ses gestes, dans le frémissement de ses lèvres et la ligne caressante de ses traits, dans la meurtrissure de ses yeux, quelque chose de voluptueux, comme un hymne païen adressé à la vie, mais, en revanche, on devine en elle une volonté capable de dompter sa nature. Elle paraît ainsi un être à part, d'un charme inexprimable, à la fois sensuel et pur, et ce contraste, loin de choquer, attire. Je perçus nettement tout cela pendant les quelques minutes de silence où elle pencha son front vers moi. Mais elle releva la tête et, me fixant de nouveau :

— Je viens, dit-elle, d'apprendre par un télégramme que ma sœur est gravement malade. Son mari a été tué sous Verdun

et elle vit seule dans notre terre de Blumenwald, près Coblentz, avec ses trois petites filles et deux vieux serviteurs. Je voudrais pouvoir me rendre bien vite auprès d'elle. Mais on m'a dit qu'il fallait beaucoup de temps pour obtenir un laisser-passer... au moins trois jours... Alors, j'ai pensé que peut-être vous voudriez..., vous pourriez...

C'était un service facile à lui rendre et, malgré ma rancœur, j'étais heureux de pouvoir m'en charger sans avoir à faire le premier pas. Cependant, je parvins à conserver un visage impassible et même maussade.

— Je vais, dis-je, tâcher de vous avoir ce papier le plus vite possible.

Et, tournant le dos brusquement, je m'éloignai sans ajouter un mot. Je ne sais si elle comprit la cause de ma mauvaise humeur et si elle se souvenait de notre rencontre de la veille, mais elle me laissa m'éloigner sans rien dire. Le colonel de Vaulmirant, qui commande le cercle de Worms, est un vieil ami de ma famille et je n'eus aucune peine à obtenir le laisser-passer demandé. Je le mis dans une enveloppe sur laquelle j'écrivis le nom de mon hôtesse et je retournai rapidement vers l'hôtel. Mon absence n'avait pas duré vingt minutes.

Elle devait épier mon retour, car, au moment où j'appelai une femme de chambre pour lui remettre le pli, la porte du salon s'ouvrit brusquement. Mme Reichberg alla d'un pas rapide vers la domestique et lui arracha l'enveloppe des mains, puis, arrêtée en face de moi, elle me regarda d'un air de reproche. Je dis simplement :

— C'est fait.

Et je commençai à m'éloigner vers l'escalier. De nouveau, une vive rougeur envahit son visage. Elle étendit le bras vers moi comme pour m'arrêter, mais elle eut soin de ne pas me toucher. Comme je l'interrogeais du regard, je vis qu'elle prenait une résolution subite. Elle dit :

— Venez.

Elle entra dans le salon. Intrigué, je la suivis. C'était la vaste pièce dans laquelle m'avait reçu, à mon arrivée, le colonel von Kurthausen. Elle était en partie plongée dans l'ombre, car, sur les trois fenêtres qui auraient pu l'éclairer, deux avaient leurs volets clos. Près de l'autre était un grand piano, devant lequel Mme Reichberg s'assit. Le clavier était ouvert et une partition

placée sur le pupitre. Ces détails me frappèrent tout de suite, car je n'avais jamais entendu le son d'un piano dans la maison. Pourtant ce que je voyais me laissait supposer que la jeune femme venait d'en jouer. Aurait-elle poussé son parti pris de ne rien me livrer d'elle jusqu'à ne faire de la musique que quand je m'absente ?

— Asseyez-vous, me dit-elle, en me désignant un fauteuil. Et tandis que j'obéissais, elle décachetait l'enveloppe et parcourait rapidement le laisser-passer. Alors elle sourit, contente, et dit :

— Merci.

Je protestai froidement que j'avais fais là une chose très naturelle et que tout autre eût faite à ma place. Elle me regarda un instant en silence, puis :

— Pourquoi, dit-elle, me parlez-vous aussi durement ? que vous ai-je fait ?

L'occasion était belle de lui dire toute ma pensée. J'en profitai aussitôt.

— Je vais vous parler avec franchise, madame. J'avais espéré, après notre loyale explication de l'autre jour, que je verrais se produire un changement dans votre attitude à mon égard. Je croyais que, vivant sous le même toit par la volonté du destin, nous pourrions nous comporter comme deux êtres ayant du moins de l'estime l'un pour l'autre. Allons donc ! Grâce à vous, nous sommes comme deux ennemis obligés d'habiter la même demeure. Vous fuyez ma présence, ma parole, mon regard même. Enfin, vous m'avez hier, en public, infligé l'affront de ne pas répondre au salut que je vous adressais.

Je m'étais animé en parlant et je crois que la colère faisait un peu trembler ma voix. Mme Reichberg ne bougeait pas. Cette fois encore, elle avait incliné son beau front et semblait égarée dans un rêve. Quand je me tus, elle ne répondit pas. Un silence pénible régna. Enfin elle releva la tête et de nouveau nos regards se pénétrèrent de toute leur force. Alors seulement, elle dit avec douceur :

— Vous ne m'avez pas comprise, sans quoi vous ne m'adresseriez pas un tel reproche.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que mes actes sont dictés par la prudence et par le désir de pouvoir, au contraire, être vis-à-vis de vous telle que vous le désirez et telle que je le désire.

Mon cœur se mit à battre un peu plus vite, mais je m'efforçai de rester froid, presque hostile.

— J'avoue que je comprends de moins en moins.

— Je vais vous expliquer, puisque vous vous obstinez dans vos soupçons. La haine existe entre les peuples qui se sont déchirés et nous ne pouvons rien à cela. Je serais heureuse d'entretenir avec vous des relations de bon voisinage, mais il faut que tout le monde l'ignore en dehors d'ici. J'ai pensé que le meilleur parti était de paraître vous ignorer aux yeux du monde, tout en ayant pour vous, ici, les égards dus à un hôte courtois et obligeant...

Je regardais Mme Reichberg. Le soleil l'éclairait de trois quarts et je voyais sur sa nuque inclinée un mince reflet d'or mat. Elle avait détourné la tête et semblait contempler en elle-même toutes les difficultés qu'elle avait surmontées à force de volonté et de patience pour calmer les doutes des siens, empêcher leurs soupçons. J'admirai le petit front obstiné derrière lequel tout ce plan avait germé, toutes ces résolutions avaient été prises, et je me traitai tout bas de brute pour n'avoir pas deviné immédiatement le courage et l'adresse avec lesquels cette frêle jeune femme les avait exécutées. Mais elle continuait :

— Aujourd'hui je dois vous remercier et je le fais de tout mon cœur. Père saura, chacun ici saura le grand service que vous m'avez rendu. C'est une dette contractée envers vous. Désormais nous pourrons nous voir plus souvent, et nous parlerons de la France que j'aimais tant... avant!

Elle avait prononcé cette dernière phrase avec un tel accent de sincérité qu'elle me sembla un hommage à la beauté, à la douceur, aux vertus innombrables de ma patrie. Ces simples mots m'avaient ému comme un aveu; ils créaient un premier lien entre nous.

Maintenant, les paupières baissées, un imperceptible sourire aux lèvres, elle semblait poursuivre l'essaim fugitif de ses souvenirs. Un instant, j'entendis en moi une voix déjà lointaine qui me rappelait mes serments. N'allais-je pas les violer en abandonnant la ligne de conduite que je m'étais tracée, en me rapprochant d'une Allemande, fille d'un des hommes qui ont voulu et préparé le crime de cette guerre? Mais, en vérité, les paroles de Mme Reichberg revenaient à ma mémoire et influençaient ma raison. Je me persuadai qu'en admirant cette femme parée de

tant de qualités rares, je ne reniais rien de mon passé ni de mes promesses.

Je la contemple. Elle a deviné mon regard et le supporte avec plaisir, je le sens. Ce silence est exquis ; d'autres paroles gâteraient le pacte tacite que nous venons de conclure. Goûtons le charme de cet instant.

Très lentement, sans que je m'en aperçoive, elle a fait tourner le siège mobile du tabouret où elle est assise; elle a tendu ses beaux bras vers le piano et ses doigts effleurent à peine les touches. La musique s'élève tout doucement, comme un frémissement de l'atmosphère tiède. Quelques mesures à peine distinctes d'abord, et puis un air que je connais, un air que j'aime, un air français. Quelle femme étrange! Comment a-t-elle pu amener jusqu'ici, dans cette Allemagne hautaine et violente, la voluptueuse musique de Moret? Et, malgré moi, je chantonne à demi-voix les paroles passionnées :

Entends mon âme qui pleure...

Elle n'a même pas tourné la tête. Sans doute elle a compris mon goût pour cette musique instinctive, prenante, qui émeut à la fois notre cœur et nos sens d'une atteinte directe. Qui aurait cru cette chose possible quelques heures plus tôt? Les barrières sont tombées; le temps des suspicions, des incompréhensibles silences, du vide hostile est passé et nos âmes se rapprochent. Les notes montent dans la paix du soir qui descend, semblables à des gémissements d'amour. Et nous arrivons aux dernières paroles :

Les cerises de ta bouche sont mûres pour le baiser...

Elle s'est arrêtée tout à coup et s'est tournée vers moi. Un instant nos regards se pénètrent. Le mien descend instinctivement jusqu'à sa bouche, tandis que ce dernier vers chante encore à mon oreille. La lumière du couchant éclaire nettement un coin de ses lèvres entr'ouvertes, le reste se perd dans l'ombre. Je songe à la mélodie troublante et, pour cacher mon émoi, je dis :

— Comment connaissez-vous cela ?

— Je connais toute votre musique et j'aime celle-ci parmi tant d'autres. Je suis contente que vous paraissiez l'aimer comme moi. Je vois en elle l'expression même de notre vie, de

notre amour, de nos désirs. N'est-il pas vrai? Elle n'a pas besoin des procédés, des conventions, dont sont esclaves beaucoup de vos maîtres et des nôtres. Ceux-ci parviennent sans doute à l'élégance, à la noblesse, à la pureté de ligne; ils ne nous prennent pas brutalement aux sources mêmes de notre vie comme le fait cette mélodie de Moret.

Tout en parlant, elle s'est levée.

— Excusez-moi d'interrompre si vite votre première visite, mais j'ai un express à six heures. J'espère ne pas être absente longtemps et, dès mon retour, nous nous reverrons. J'ai envie de connaître votre pensée sur bien des choses et nous referons de la musique, puisque vous paraissez l'aimer.

— Je serai très heureux de vous écouter encore. Nous entendons de même façon les voix que beaucoup n'entendent pas ou ne comprennent pas.

Elle me serre la main d'une étreinte simple et ferme.

— Je vais dire adieu à mon père et je me sauve. Mes bagages sont prêts.

Tout en parlant, elle a ouvert la porte et est sortie dans la galerie. Là, elle se retourne encore vers moi.

— Au revoir, à bientôt, dit-elle.

Et une fois encore, elle me tend sa main que j'effleure de mes lèvres. Puis elle se dirige vers le cabinet de travail du colonel, tandis que je remonte dans ma chambre.

Au pied de l'escalier se trouvait, auprès des bagages de sa maîtresse, la grande femme au visage flasque. Elle m'a regardé avec admiration et je crois que je lui ai souri.

10 février.

Il y a quelque chose de changé dans la maison. Mon acte d'hier a sans doute accompli ce miracle. En rentrant de la manœuvre, ce matin, j'ai trouvé sur ma table un grand vase de cuivre rempli d'œillets roses. A la place où j'écris d'habitude se trouvait un magnifique sous-main en cuir fin et souple et, à côté de mon petit encrier de poche, vieux compagnon de guerre dont je m'étais servi jusqu'ici, trônait un encrier de bronze aux proportions imposantes.

Maintenant les domestiques ne fuient plus à mon approche et, quand je les croise, elles ne manquent pas de me saluer d'un

Guten morgen ou d'un *Guten tag* accompagnés d'un sourire. Je respire enfin.

Seul, le vieux Kurthausen m'évite toujours. Cet après-midi, il sortait de son cabinet de travail situé à une extrémité de la galerie, à l'instant où je quittais la bibliothèque placée à l'autre bout. Quand il m'aperçut, sa haute silhouette tourna lentement sur elle-même et rentra dans la pièce d'où elle venait; j'aurais cru voir, tant son mouvement semblait automatique, un de ces personnages qui, dans les carillons du vieux temps, apparaissent au moment où l'heure sonne, font un petit tour et rentrent dans la cachette d'où ils sont sortis.

11 février.

Elle n'est partie que depuis hier et déjà son absence me semble longue. Une inquiétude commence à poindre en moi devant cette constatation inattendue. Je me questionne, je fouille ma conscience et mon cœur. Je suis vis-à-vis de moi-même comme un médecin qui cherche et hésite devant des manifestations où il est possible de voir les premiers symptômes d'une maladie. Bien d'autres passeraient outre, sans se soucier du lendemain, mais j'ai toujours eu le souci de m'engager dans des voies bien droites. N'y a-t-il pas péril à m'avancer plus avant dans celle-ci? Méfions-nous des fleurs qui l'embaument et en cachent peut-être les bords dangereux.

Mme Reichberg est loin et je puis envisager ma situation avec un calme parfait. J'écoute ma raison, mon cœur et mes sens. En vérité, je crois que mon inquiétude est vaine et elle serait déjà évanouie si Mme Reichberg n'était pas Allemande. Voilà certainement la cause de mon trouble. Je ne puis admettre qu'une femme de ce pays détesté possède une force de séduction aussi grande; cela m'humilie. Mais, précisément, la cause de ce bouleversement me rassure. Le fait que Mme Reichberg est Allemande me tranquillise pour l'avenir, car je pourrai être curieux d'elle, ressentir du plaisir à remuer avec elle des idées, à causer d'art, à goûter son talent musical : je ne pourrai jamais oublier à quelle race elle appartient et ce seul souvenir m'empêchera de m'égarer. Je suis sûr de moi.

12 février.

Ce matin, j'ai trouvé des fleurs fraîches sur ma table.

On parle beaucoup entre Français du mouvement sépara-

tiste qui se dessinerait dans les pays rhénans. Certains voient déjà une république indépendante se constituant, renversant ses anciennes idoles et servant de bouclier à la France contre les entreprises des barbares. Ils font grand cas des réunions tenues à Mayence et où quelques centaines d'individus ont réclamé la constitution immédiate de l'État nouveau et sa reconnaissance par les vainqueurs. A mon avis, ces manifestations n'agissent en rien sur la masse de la population et sont dues à la propagande, aux sollicitations des autorités alliées. Comme on dit vulgairement, le peuple ne marche pas. Ici, on est bien allemand.

C'est à quoi je songeais cet après-midi en flânant dans une des petites ruelles à pente raide qui mènent au terre-plein de la cathédrale, quand je me suis heurté à d'Auxelles. Il sortait d'une des vieilles maisons à façade contournée et à murailles lépreuses qui bordent ces passages étroits où le soleil ne pénètre jamais.

— Que diable allez-vous faire dans des taudis pareils? lui demandai-je.

— Ne raillez pas, Darral, il n'est pas nécessaire qu'une maison paye de mine pour y trouver bon accueil et apprendre des choses intéressantes.

En disant ces mots, il avait cette expression mi-sardonique, mi-sérieuse qui laisse toujours son interlocuteur déconcerté. Il avait aussitôt détourné la tête et regardait d'un œil immobile le pavé pointu et inégal. Il paraissait déjà ne plus penser aux paroles que nous venions de prononcer et poursuivre je ne sais quelle idée fixe. C'était bien toujours le même étrange garçon sans cesse à la poursuite d'un but plus ou moins futile et mettant à l'atteindre sa ténacité indomptable. Rien ne peut alors détourner son attention ni sa volonté d'aboutir et son mépris pour tout ce qui l'entoure confine à l'inconscience. Certainement, il était parti à la poursuite de sa chimère préférée.

Je me dirigeai vers le jardin qui orne le parvis de la cathédrale et il me suivit sans mot dire. Pour rompre le silence, je lui demandai si, grâce à ses relations avec les habitants de Worms, il s'était fait une opinion sur le soi-disant mouvement séparatiste rhénan. Il haussa les épaules avec commisération.

— Je pense, dit-il, que vous n'êtes pas assez naïf pour croire un mot de tous ces racontars. Les gens d'ici sont Allemands

jusqu'à la moëlle et partisans convaincus de la manière prussienne.

— Je partage votre opinion.

— D'ailleurs, croyez-le bien, il y a des hommes dévoués au *Reich* qui veillent au grain et sont renseignés mieux que nous sur les sentiments de leurs concitoyens. Ils travaillent à notre insu et à notre barbe pour que subsiste en Rhénanie tout le vieux système d'avant-guerre. Ils créent petit à petit un mouvement d'hostilité contre notre occupation et veulent susciter des protestations populaires contre nous. Vous verrez bientôt que ce travail de termite porte ses fruits. D'ailleurs, que faisons-nous pour l'arrêter? Ma parole! notre service de renseignements est aveugle et sourd, ou bien nos grands chefs sont d'une mansuétude inexplicable, coupable...

— Vous me stupéfiez, d'Auxelles. Parlez-vous sérieusement?

Au lieu de me répondre, il m'offrit une cigarette, en prit une et l'alluma avec précaution. Le soleil d'hiver éclairait crûment la masse rougeâtre de la vieille cathédrale qui nous dominait de ses hautes tours aux murs épais comme ceux d'un donjon. Sous nos pas le gravier de l'allée criait doucement. Le froid du soir commençait à se faire sentir et nul promeneur ne se risquait dans le jardin accolé à l'église et surélevé par rapport à la rue adjacente. Nous étions seuls.

D'Auxelles, à son tour, me questionna :

— Connaissez-vous le capitaine Wolf?...

— Wolf?... Wolf?... Le nom ne me dit rien... Quel régiment?

— Je vous parle de *Herr Hauptmann* Wolf, ex-officier du régiment d'infanterie prussien n° 32, retiré à Worms depuis la révolution et présentement comptable à la *Pfalzische Bank*.

— Comment voulez-vous ?...

— Je vous demande cela, dit-il, parce que ce Wolf fréquente la maison que vous habitez et qu'il est même le meilleur ami, le confident, du colonel von Kurthausen et de votre belle hôtesse.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

Il eut soudain comme une crise de ce rire convulsif qui lui est particulier et ressemble à un gloussement rauque, puis, sans paraître voir le geste d'énervement que je ne pus contenir, il me prit la main de force, la serra et s'éloigna à grandes foulées de ses longues jambes en me criant :

— Méfiez-vous de ce Wolf, mon cher... C'est un homme dangereux.

Et il avait déjà tourné l'angle de la tour du midi que j'entendais encore le gloussement de son rire. Qu'a-t-il voulu dire?

13 février.

Ce matin, j'ai rencontré le capitaine Lignerolle au cours de ma promenade à cheval. Il revenait lui-même de galoper au bord du Rhin et me proposa de l'accompagner jusqu'au quartier.

J'acceptai et nous nous engageâmes dans l'allée longeant le jardin public. Il m'offrit une cigarette, en prit une, puis me passa son briquet. Nous chevauchâmes quelque temps botte à botte en fumant. Un soleil blafard perçait les nuages et la température était trop douce : on sentait que de nouvelles averses se préparaient. Sous le pas de nos chevaux le sable de l'allée, détrempé, clapotait. Pour rompre le silence, je demandai à Lignerolle s'il avait assisté à d'autres agapes analogues à celles qu'il nous avait racontées l'autre jour.

— Ces gens-là m'écœurent... fit-il. Ah! ils peuvent nous dire corrompus!... Je suis bien content de les connaître maintenant, tels qu'ils sont et non tels que je les croyais. J'en ai assez et je ne mettrai plus les pieds chez eux.

Nous entrions dans la ville, et le pavé de la Siegfriedstrasse sonnait sous les fers de nos chevaux. Lignerolle se tut. Déjà sa colère le quittait et son rictus, de nouveau, contractait son visage. Il me regarda du coin de l'œil, puis, soudain :

— Et votre hôtesse?... la dame hautaine aux yeux sombres?... Où en êtes-vous, mon cher?

La question me déplut. Je répondis sèchement :

— M[me] Reichberg est, je crois, d'un autre monde que celui dont vous me parlez. Je la connais peu, car elle ne cherche guère les occasions de me voir, mais les rares fois où nous nous sommes parlé, j'ai eu l'impression d'avoir devant moi une femme d'une haute valeur morale et d'une réserve parfaite.

Lignerolle eut un ricanement :

— Enfant que vous êtes! Vous n'avez donc rien appris depuis que vous êtes dans ce pays? Vous n'avez donc pas remarqué qu'on y entend sans cesse les mots de considération, de dignité, de vertu? Ils plastronnent, ils parlent du haut de leur cravate et se drapent dans le vieil honneur allemand... Tout cela

n'est que l'éternelle hypocrisie germanique, et les Bauer, eux aussi, m'étaient apparus au début comme des modèles de probité morale. Allons donc! Arrachez le masque et vous ne verrez plus que l'animal.

Il jeta sa cigarette. Nous étions arrivés devant la caserne d'infanterie; Lignerolle me serra la main avant de franchir la grille. Je lui dis en m'efforçant de sourire :

— Vous avez peut-être raison, mon capitaine, mais, malgré tout, je ne me risquerai pas à tenter cet assaut : je ne veux pas mettre un officier français en posture ridicule...

Lignerolle qui s'éloignait se retourna :

— Vous avez tort, dit-il; celle-là en vaut la peine...

Abandonnée à elle-même, sa jument allongeait le pas vers l'écurie. Lignerolle, à demi retourné sur sa selle, la main gauche appuyée sur la croupe de sa monture, me regardait encore de ses petits yeux pétillant d'ironie. Au moment où, après l'avoir salué, je faisais faire demi-tour à mon cheval, il me cria :

— Et elle y viendrait... comme les autres...

Phrase banale dite par un homme qu'ont gâté trop de succès faciles auprès des femmes et qui ne connait pas celle dont il parle.

Elle est loin, mais je la sens toujours près de moi. Elle l'a voulu ainsi. Sur ma table les fleurs, chaque jour renouvelées, me la rappelleraient, s'il en était besoin.

Voilà quatre jours qu'elle est partie.

14 février.

Je plains ceux qui ne sentent pas la douceur de voir quelques mots de sympathie sur une carte venant d'un pays lointain, ignoré Ils ne peuvent éprouver l'émotion charmante que j'ai ressentie ce matin en lisant cette simple phrase :

Gruss aus Blumenwald.

KATHE REICHBERG.

J'ai regardé longtemps la grande écriture aux jambages fins, élancés et tracés fermement. De l'autre côté, une photographie montrait une vaste maison blanche, sans style, perdue dans les arbres d'une forêt s'étendant à l'infini. C'est donc là qu'elle est

en ce moment, là qu'elle pense à moi et qu'elle a tenu à me le prouver par cette carte.

Son acte peut paraître insignifiant à ceux qui vivent sous d'autres cieux : ici, il est la preuve d'une bravoure peu commune, car ces mots risquaient d'être vus et lus par son père, par ses domestiques et surtout par les innombrables fonctionnaires espions et mouchards que le gouvernement du Reich entretient à Worms, dans le service des postes comme ailleurs.

Que n'est-elle là en ce moment? Je tâcherais de la voir, non seulement pour la remercier, mais aussi pour me renseigner sur ce que je constate en ce moment dans cette maison et qui m'inquiète. D'elle, je ne crains rien, mais je me méfie du colonel von Kurthausen. Les paroles du professeur Tschwisky me reviennent sans cesse à la mémoire et je ne puis m'empêcher de les rapporter à la transformation que je remarque dans les habitudes du vieillard. Avant le départ de sa fille, les soirées se passaient ici dans le calme le plus absolu. Au contraire, depuis que Mme Reichberg a quitté Worms, le colonel ne cesse pas de recevoir visite sur visite et, ce soir, il a donné un dîner dont les échos sont venus jusqu'à nous.

Dès cinq heures de l'après-midi, j'avais remarqué dans la galerie un va-et-vient inaccoutumé des domestiques. Vaisselle, linge, pièces d'argenterie étaient portés dans la pièce où, nous abandonnant la salle à manger, les maîtres de maison ont coutume de prendre leurs repas. Quand, après le dîner, nous sortîmes dans la galerie, le bruit du festin arriva jusqu'à nous. On devait boire ferme à la table du colonel von Kurthausen. Au moment où nous passions, une bonne sortit de la salle en emportant un panier à vin rempli de bouteilles vides. Par la porte un instant entrebâillée nous entendîmes un grand fracas de vaisselle et de couverts, mais les conversations n'arrivèrent jusqu'à nous que comme un chuchotement, car les convives parlaient à voix basse. Nos Allemands se méfiaient.

Mon retour eut lieu vers dix heures. Au moment précis où je débouchais à l'une des extrémités de la galerie, la porte située à l'autre bout s'ouvrait et les hôtes du colonel s'apprêtaient à sortir. Le premier qui parut sur le seuil m'aperçut et eut un mouvement d'hésitation, mais, poussé sans doute par ceux qui le suivaient, il prit son parti et s'avança directement de mon côté.

J'eus alors une sensation extrêmement fugitive, mais bien

nette, une sensation déjà éprouvée: celle qui nous étreignait, pendant la guerre, au moment d'engager le combat. Sans doute des ondes hostiles venaient de ces hommes et se heurtaient à celles, non moins hostiles, nées de ma méfiance. Nous nous trouvions soudain, eux et moi, face à l'ennemi. La haine héréditaire s'était rallumée et avait échauffé le sang de mes veines. Je me dirigeai vers le fond de la galerie d'un pas délibéré avec la volonté bien arrêtée de ne pas tolérer la moindre incorrection à mon égard. Je me sentais extraordinairement grandi par l'uniforme que je portais. N'était-il pas ici comme le drapeau de ma patrie?

D'un coup d'œil rapide, je jugeai les inconnus. Ils étaient cinq et marchaient en file les uns derrière les autres. Kurthausen, sorti le dernier, les suivait. Aucun doute possible : visage, allure, expression, tout les trahissait. C'étaient des officiers. Leurs jaquettes et leurs vestons ne pouvaient donner le change, on les eût reconnus, même s'ils eussent eu un masque sur le visage. Je crus sentir que l'atmosphère de la pièce se chargeait d'orage.

Il est impossible d'expliquer la rapidité avec laquelle notre esprit, dans certains cas, arrive à peser le pour et le contre, à former un projet et à prendre une décision. En moins d'une seconde, je crus prévoir ce qui se passerait lorsque nous allions nous rencontrer : jamais ces hommes à l'orgueil démesuré ne me salueraient les premiers et, malgré mon désir, je ne me sentais pas le droit strict de leur imposer ce salut, étant non dans ma maison, mais chez celui qui les avait reçus; je l'admis très vite et renfermai en moi le regret de ne pouvoir les contraindre à rendre ainsi, en ma personne, hommage à leurs vainqueurs. Dans le même moment, je décidai que, tenant le milieu de la galerie, je ne dévierais pas d'un centimètre ni à droite, ni à gauche et les obligerais à me céder le pas. Piètre avantage, dira-t-on. Il est vrai. Mais je ne trouvais aucun autre moyen d'imposer la déférence qui m'était due, à moi, soldat français, dans l'Allemagne vaincue. D'ailleurs, pour qui connaît la morgue de l'officier allemand, cette simple marque de supériorité devait leur être cruelle à supporter.

J'arrivai à deux pas de celui qui marchait le premier, un colosse me dépassant de la tête, à visage blafard, aux traits grossiers de Bambara. Qu'allait-il arriver? Je ne voulais ni ne

pouvais céder, j'étais seul, je n'avais aucune arme sur moi et d'un coup de poing la brute était de taille à m'assommer sur place. Nous nous frôlions presque. Je mis toute mon âme et toute la force de notre gloire dans le regard que je plongeai dans le sien. Il comprit. Au moment où j'allais être contraint à lever la main pour l'écarter, il fit un pas de côté, m'évita. Au passage, leurs yeux chargés de rancune me fixaient. Seul, le colonel ne me regarda pas. Il marchait à la suite des autres et l'on eût dit qu'il ne m'avait pas vu. Appuyé sur sa canne, tirant la jambe, il s'efforçait de marcher aussi vite qu'eux. Quand il m'eut dépassé, il interpella un des officiers en l'appelant par son nom : Wolf.

Ce fut le premier d'entre eux, le colosse à visage de Bambara, qui se retourna et répondit.

15 février.

Elle est revenue.

Elle est arrivée à midi pendant que nous déjeunions. Je l'ai deviné à une sorte de frémissement qui passa dans la maison. Nul autre que moi ne le perçut à notre table. Instinctivement, mon oreille se refusa dès lors à suivre les conversations de mes camarades et toute mon attention se porta sur le moindre bruit du dehors.

Je ne l'ai pas vue de la journée et un peu de fièvre m'agita tout l'après-midi. Je sortis plusieurs fois de ma chambre et me rendis dans la bibliothèque où je n'avais rien à faire, puis je remontai aussitôt ; tout cela dans l'espoir de la rencontrer.

Nous dînâmes tôt ce soir, car nous avions retenu une loge au théâtre. La peur du ridicule, seule, m'empêcha de n'y point aller. Et, après le repas, comme je sortais de ma chambre où j'avais été chercher mon manteau, je la vis. Elle sortait de son appartement. Au mouvement instinctif que je fis vers elle, une sorte de crainte parut dans ses yeux et elle s'arrêta, la main posée sur le loquet de la porte. Je m'arrêtai également, interdit. Ne sachant plus que faire, nous nous regardions sans mot dire, mais je repris très vite possession de moi car, devant notre attitude bizarre, elle ne put s'empêcher de rire. Et elle dit gaîment :

— Bonjour.

Alors je m'avançai vers elle et pris la main qu'elle me tendait. Nous fîmes quelques pas ensemble.

— Vous voyez, dit-elle, que je ne suis pas restée longtemps absente. La santé de ma sœur était déjà meilleure quand je suis arrivée et j'avais hâte de rentrer ici.

Le mot merci me vint aux lèvres, mais je me contins à temps. Elle ajouta :

— Je sais que vous allez au théâtre ce soir... Vous êtes en retard... Allez vite ! Et amusez-vous bien.

— Madame, répondis-je, vous avez été très bonne de ne pas m'oublier complètement pendant votre séjour à Blumenwald et votre souvenir de là-bas m'a causé une grande joie.

— Vraiment? Il vous faut peu de chose. Sachez que j'en ai envoyé autant à tous mes amis.

— Vous me comptez donc parmi vos amis?

— Chut ! ne parlons pas de cela maintenant. Allez vite rejoindre vos camarades.

Nous arrivions en haut de l'escalier. Elle s'arrêta, me regarda doucement sous ses paupières baissées ; puis elle me dit à voix presque basse :

— Nous nous reverrons demain.

16 février.

Je rentrais ce soir à la nuit close; la galerie n'était pas encore éclairée et j'avançais à tâtons. En passant devant le salon, j'entendis le son du piano ; les épaisses tentures l'assourdissaient et il n'arrivait à moi que comme une chanson lointaine. Je m'approchai et tendis l'oreille. C'était un murmure indécis comme l'ombre presque complète qui m'entourait, comme le sentiment inconnu dont mon âme est agitée. Je m'approchai plus près encore et m'appuyai au chambranle de la porte en retenant mon souffle. Je sursautai tout à coup : la galerie venait de s'éclairer subitement ; une femme de chambre que je n'avais pas entendue avait allumé l'électricité et me surprenait dans la position fâcheuse du monsieur qui écoute aux portes.

Feignant le plus grand calme, je m'avançai vers elle et la priai de demander à sa maîtresse si elle pouvait me recevoir. La domestique frappa et disparut dans le salon. Pendant un court instant, je fus saisi par la crainte d'avoir commis une maladresse : si elle n'était pas seule..., si elle allait refuser de m'accueillir !... J'aurais dû m'informer d'abord.

La femme de chambre reparut et, s'inclinant devant moi,

me fit signe d'entrer. Je franchis le seuil et entendis la porte qu'on refermait derrière moi. Mme Reichberg, debout devant le piano ouvert, me souriait.

Une seule lampe était allumée et l'éclairait de face ; tout le reste du salon était obscur. La silhouette toujours vêtue de noir se distinguait à peine sur le fond sombre, mais la pâleur de son visage était comme lumineuse et ses lèvres très rouges s'entr'ouvraient un peu. J'eus un mouvement d'hésitation : j'aurais voulu demeurer là plus longtemps, loin d'elle, afin de fixer à jamais dans mon souvenir la vision que j'avais dans les yeux. Mais un commun instinct nous poussa l'un vers l'autre et unit nos mains. En vérité, sa joie semblait égale à la mienne.

Elle s'assit dans une large bergère et me força à prendre un siège plus bas, tout près d'elle, non loin du grand feu de bois qui flambait dans la cheminée et l'éclairait de biais, mettant des taches dorées sur la blancheur de son visage et de son cou. Il faisait bon. Le calme le plus complet nous entourait et pas un instant la pensée ne me vint que le colonel von Kurthausen pouvait venir troubler notre tête-à-tête.

— Eh bien ! dit-elle, direz-vous encore que les Allemands sont des sauvages ?

— C'est-à-dire que je ne puis croire que vous soyez Allemande.

Elle eut un rire léger, puis, se penchant vers moi et me regardant de ses beaux yeux grands ouverts, elle me dit lentement, en appuyant sur chaque mot :

— Je ne suis pas Allemande, je suis Prussienne ! Oui, Prussienne, née à Kœnigsberg, berceau de tous les Kurthausen depuis trois siècles. Si j'habite ici, c'est que j'ai épousé un Hessois. Je veux finir ma vie dans cette chère vieille maison de Worms où j'ai goûté le vrai bonheur et où palpitent pour moi tant de souvenirs.

Je me taisais et la contemplais avec angoisse. Comment cette femme en laquelle vivaient tant de qualités subtiles et tant de grâce pouvait-elle être Prussienne? J'avais peine à la croire et un étonnement où perçait sans doute quelque hostilité devait paraître sur mon visage, car elle se pencha un peu plus et me dit :

— Écoutez-moi. Je vous supplie de faire un effort. Arrachez

tout préjugé de votre cœur. Voyez. Je suis Prussienne et j'aime notre Allemagne d'un amour ardent. Malgré cela, j'ai aimé votre France et je continue de l'aimer... Ne songez pas seulement à ceux qui nous mènent. Ils ont hérité du passé un tempérament guerrier. Ce passé pèse sur nous et nous entraîne. Mettons de côté ceux qui, parmi nous, rêvent encore de gloire militaire et de conquêtes. Ce sont des fous, moins nombreux que vous ne le croyez. Mais pensez à l'immense foule de ceux qui souffrent et se taisent. Soyez juste envers eux. Ne nous haïssez pas tous.

Pendant qu'elle parlait, et tout en l'écoutant, je sentais l'effroi m'envahir. Il me semblait que je m'engageais sur une pente dont j'ignorais le terme et dont, en toute autre occasion, j'aurais fui les bords, d'instinct. Mais ici, cette pente m'attirait comme un mirage... Cependant l'occasion était belle pour dire à une Allemande tout ce que j'avais dit si souvent et avec tant de force à des Français. Elle aurait ainsi connu la haine que nous devons avoir et entretenir pieusement contre toute la nation allemande après ce qu'elle a voulu et ce qu'elle a fait. Cette femme opposait seulement à mes convictions de pauvres phrases vides, contredites par la foule innombrable des faits. Je pouvais enfin vider mon cœur devant elle, dire ce qu'il me dicte depuis quatre ans... Et voici quelles furent mes paroles :

— Pouvais-je supposer qu'il fût des Allemandes telles que vous? Je n'avais vu jusqu'ici que carnage, incendies, ruines...

J'avais à peine dit ces mots que je m'arrêtai, accablé de ma lâcheté. Dans le silence qui suivit, je crus entendre monter vers moi comme une plainte infinie, les voix des milliers de morts, les voix de ceux qui les pleurent. Et, dominant ce grand sanglot, une autre voix me disait : « Que fais-tu? Où vas-tu? »

Mme Reichberg s'était renversée dans la bergère et, les mains aux accoudoirs, le regard perdu au loin, elle parlait maintenant d'une voix changée, comme voilée de mélancolie.

— Je hais la guerre plus que vous, non seulement parce que ma patrie en sort affreusement meurtrie, mais parce qu'elle nous a volé quatre ans de vie. Songez à cela : quatre années d'une existence si courte, quatre années qui auraient pu être remplies de bonheur et qui ne nous apportèrent que des larmes. La vie est une chose adorable, quand on sait en jouir. Je l'aimais. J'étais heureuse, et tout à coup ce cataclysme s'est abattu sur

le monde et a anéanti la source de toutes mes joies. Alors, je me suis consacrée à nos soldats et j'ai été les soigner au front. En me penchant sur leurs blessures, je m'enivrais de douleur pour oublier tout ce que j'avais perdu. Mais, je vous le dis, ces quatre années sont rayées de ma vie.

Je l'écoutais. Et, mêlé à sa voix, il me semblait maintenant entendre un autre tumulte, martellement de nos routes par les bottes à talons ferrés, chants tudesques poussés par des milliers de guerriers casqués marchant gaiement vers Paris. J'aurais dû lui crier : « Voilà ceux qui nous ont volé ces quatre années que vous pleurez, et voilà pourquoi le peuple allemand tout entier est détestable! » Mais la réalité vivante était devant moi, avec l'éclat sombre de ses yeux, le rouge de sa bouche au dessin délicat dans la pâleur de son visage.

Mais, déjà, sur un ton plus bas et comme en confidence, Mme Reichberg me confia quel était désormais le but de sa vie. En l'écoutant, je demeurai stupéfait. Elle m'exposa tout le plan d'une œuvre gigantesque et irréalisable dont elle avait eu l'idée au front, parmi toutes les misères qu'elle devait soulager. Elle consistait à organiser une vaste association internationale de femmes pour empêcher toute guerre dans l'avenir. Le premier groupement serait constitué en Allemagne, dans cette Allemagne accusée de ne rêver que de guerres. De là, elle rayonnerait, solliciterait les autres nations, et nul doute que partout des groupements semblables se formeraient, puis s'uniraient. Elle avait confié ses projets à d'autres dames qui, comme elle, étaient aux armées; elle en avait reçu une approbation enthousiaste et continuait à rester en relations avec elles par correspondance. Sitôt la paix signée, commencerait la réalisation : sa grande fortune y serait consacrée tout entière. En me confiant son secret, Mme Reichberg parlait avec vivacité et sans hésiter, comme on parle d'un projet bien mûri et depuis longtemps arrêté. Elle parlait d'une voix nette et tranchante que je ne lui connaissais pas, une voix d'homme d'affaires.

En vérité, ma pensée était loin de toutes ces chimères. J'entendais le murmure de sa voix, mais, après le premier moment d'étonnement, je ne me souciai plus de ses discours. Je goûtais à la contempler un plaisir mélangé d'amertume. Une sorte de torpeur délicieuse m'envahissait ; je m'enlizais et trouvais une volupté à ma détresse. J'aurais dû me débattre et je jouissais en

silence du danger qui m'entourait. C'était attirant et périlleux comme le vertige.

Mais elle s'aperçut soudain, à l'éclat et à la fixité de mon regard, de l'émoi qu'elle mettait dans tout mon être, car elle s'arrêta tout à coup au milieu d'une phrase, détourna les yeux et rougit légèrement. Cependant, elle fit un effort sur elle-même, me regarda de nouveau et dit avec un sourire un peu triste :

— Pardonnez-moi. Je me suis laissé entraîner à vous confier le secret de mes rêves ; je vous ai livré toute ma raison de vivre et c'est une folie de ma part. Mon excuse est que vous seul ici pouvez me comprendre. Mon existence est presque une existence de recluse, je ne sors presque jamais depuis la guerre et ne reçois que très rarement. Ce n'est pas à mon père que je pourrais expliquer mon âme ; il ne comprendrait pas. C'est un cœur excellent et, sous sa rude apparence, il cache une bonté à toute épreuve, mais il a toujours vécu et pensé en soldat, comme ses ancêtres, et il obéit plus volontiers aux traditions et aux principes qu'à sa tendresse.

En l'entendant prononcer le mot de père, ma conscience assoupie se réveilla, me rappela la question que je voulais poser. Je lui racontai les allées et les venues dans la maison, le dîner de l'avant-veille, bref, le changement complet qui, dès son départ, s'était manifesté dans les habitudes du colonel. La jeune femme, les mains croisées sur les genoux, me laissait parler sans m'interrompre et, tout en me regardant du coin de l'œil, riait doucement.

— Vous êtes un véritable enfant, dit-elle, et vous voyez du danger partout. Mais vous avez bien fait de me confier vos craintes ; cela me permettra de les dissiper sur-le-champ. Voici la simple vérité. Mon père a profité de mon absence pour voir ses amis personnels, qui ne sont pas les miens et m'ennuient même prodigieusement. Ce sont tous des militaires forcenés, le capitaine Wolf, le major von Becke et les autres... Ils me fatiguent avec leurs perpétuelles discussions sur la tactique, la stratégie, la discipline et l'artillerie lourde. Père le sait et, par affection pour moi, il se prive souvent du plaisir qu'il a de les voir, de causer avec eux. Il était bien naturel qu'en mon absence il rattrapât le temps perdu, et je le lui ai conseillé moi-même. Voilà. Êtes-vous tranquille maintenant ?

Un grand bruit qui éclata dans la galerie nous arracha à la

douceur de notre tête-à-tête. Mes camarades arrivaient pour le dîner et, tout en retirant leurs manteaux, continuaient, sans baisser le ton, la conversation commencée.

— Déjà! dit-elle tout bas, comme si elle craignait d'être entendue.

— Déjà!

Et comme nous nous taisions, la voix perçante de Segonne arriva jusqu'à nous. Il disait :

— Nous serons toujours les mêmes : bons jusqu'à la bêtise. A la place du général j'aurais, d'abord, fait coffrer le chef de police et prévenu le bourgmestre qu'à la première algarade de ce genre, je le coffrerais de même... Ensuite, nous aurions vu... Avec les Boches, il n'y a pas d'autre façon...

La porte de la salle à manger, en se fermant, nous empêcha d'entendre la suite. Le bruit d'un meuble bousculé et d'un objet en porcelaine qui se brisa en mille pièces me fit retourner la tête vers Mme Reichberg. Elle s'était levée si brusquement qu'elle avait fait tomber un vase rempli de fleurs placé près d'elle. Le visage de la jeune femme était devenu encore plus pâle et ses sourcils s'étaient froncés. Je m'avançai vivement vers elle.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je, stupéfait de ce changement.

Elle haussa les épaules et passa la main sur ses yeux comme pour en chasser une image désagréable.

— Rien, me répondit-elle d'une voix où l'on sentait de l'irritation.

Et, sans ajouter un mot, elle alla vivement vers la porte, l'ouvrit, puis, se tournant vers moi :

— Je sais, dit-elle, pourquoi cet homme a dit cela

Sans me donner le temps de placer une parole, elle ajouta :

— Vous serez toujours injustes!

Et, brusquement, elle s'enfuit. Je restai seul. Ce changement d'humeur, la manière brutale dont elle me quittait, dissipaient d'un seul coup l'engourdissement où j'étais plongé. Il me sembla qu'un courant d'air froid avait traversé la tiédeur de la pièce. En même temps, ma curiosité excitée me poussa aussitôt vers la salle à manger.

Segonne me renseigna aussitôt.

Cette nuit, une main inconnue a collé dans tous les quartiers de la ville un grand nombre d'affiches rédigées en alle-

mand et portant ce titre en lettres énormes : « Première liste des femmes de Worms ayant eu des relations avec ceux qui se disent nos vainqueurs et violent nos foyers. » Une trentaine de noms suivaient avec, en face, l'adresse des intéressées. Au bas de l'affiche on lisait cette phrase imprimée en caractères gras : « Nous donnons le nom de ces femmes pour que chacun, dès maintenant, se détourne d'elles avec horreur. Elles déshonorent notre ville et leur pays. D'autres affiches suivront, car nous possédons déjà le nom de plus de deux cents femmes qui, comme les précédentes, ont outragé par leur conduite ce que nous avons de plus sacré : la patrie allemande. Quand l'ennemi quittera Worms, elles seront fouettées publiquement sur la Marktplatz et leurs cheveux seront rasés pour les indiquer plus sûrement au mépris de tous. »

S'adressant à moi, Segonne ajouta :

— Hein? Qu'en dites-vous? Dirait-on que nous sommes vainqueurs et maitres dans la ville? Les voilà qui organisent à l'avance et à notre barbe leurs petites vengeances personnelles. Tout ceci, au fond, est tourné contre nous : le titre seul de l'affiche suffirait à le prouver. Et le seul fait que ces gens-là aient pu librement afficher leur factum pendant la nuit montre comment notre police est faite et quelle crainte elle leur inspire.

Le capitaine Jaquet restait silencieux, mais sur son visage, où malgré lui se reflète la moindre de ses pensées, je lisais nettement sa contrariété. D'Auxelles, énigmatique et muet, avait ce demi-sourire dont on ignore toujours s'il révèle de la gaieté ou un mépris mélangé d'ironie. Quant à Bladier, sa colère n'était pas moins grande que celle de Segonne. Sa large face aux traits rudes était agitée par des sentiments violents dont il s'efforçait vainement de ne rien laisser voir.

Tout à coup, il éclata :

— Et savez-vous, Darral, savez-vous ce qu'a imaginé le général comme sanction à cette manifestation indécente?... Ne cherchez pas, vous ne trouveriez pas. Mais figurez-vous un peu ce qu'un général allemand eût fait à sa place : la municipalité arrêtée et gardée comme otage jusqu'à ce que le coupable se dénonce ou soit dénoncé ; une amende de cinq ou six cent mille marks à la ville, etc., etc. Le nôtre!... Il a appelé cette canaille de bourgmestre dans son cabinet et, bien gentiment, lui a

fait la morale... Ah! notre manie des discours!... Vous voyez d'ici l'effet que cela a produit sur le Boche. Naturellement, il a relevé la tête et déclaré : *primo*, que le coupable lui était complètement inconnu; *secundo*, que s'il le connaissait, il aurait le regret de ne pouvoir le livrer, cette affaire ne visant aucunement les troupes d'occupation et ne relevant pas de l'autorité militaire française... *Herr Burgmeister* aurait dû sortir de chez le général entre deux gendarmes...

— Eh bien?

Bladier partit d'un grand éclat de rire où l'on croyait entendre un grincement de dents.

— Il l'a tout bonnement menacé, en cas de récidive... Devinez... Vous ne devinerez jamais!... Il l'a menacé de faire avancer d'une heure la fermeture des cafés... Ah! ah! ah!... Elle est bonne!... Nous serons toujours les mêmes devant cette racaille... faibles jusqu'à la stupidité... Sacr...

Dans sa moustache il marmonna encore quelques jurons. Nous eûmes beaucoup de peine, le capitaine Jaquet et moi, à le calmer.

Je partage sa colère. L'Allemand, chacun le sait, ne s'incline que devant la force. Mais je n'arrive pas à m'expliquer la fureur de Mme Reichberg quand elle entendit les paroles de mon ami. Pourquoi ce départ sans un mot d'adieu, sans un signe? Quel contraste entre l'abandon des heures que nous venions de passer ensemble et ce silence hautain, presque méprisant!

Cette femme est une énigme. On croit l'avoir déchiffrée et l'on crie victoire, on tend les bras pour saisir la réalité du rêve, et ce n'est plus qu'une ombre mystérieuse, irréelle.

MARCEL DUPONT.

(La troisième partie au prochain numéro.)

UN CENTENAIRE OUBLIÉ

JOACHIM DU BELLAY

Les lettres françaises viennent de fêter plusieurs centenaires et le monde les a aidées à célébrer celui de Molière. Joachim du Bellay ne réclamait point tant d'honneur. C'est entre Français, et presque entre écrivains, qu'il eût convenu de l'évoquer. Mais aucune commémoration n'a rappelé ce grand poète aux esprits qui lui gardent un culte fervent ; aucune cérémonie n'a eu lieu dans ce pays d'Anjou qu'il a aimé si tendrement et qu'il a fait entrer dans la littérature. Il ne faut pas que l'an s'achève sans que nos voix saluent l'auteur des *Regrets* et s'unissent un instant autour de son souvenir.

Joachim du Bellay est né en 1522, au château de la Turmelière, près du bourg de Liré dans le val de Loire, en face de la rive bretonne du fleuve. Il n'y a plus de discussion sur cette date, qu'attestent un de ses poèmes latins les plus précis et l'inscription funéraire composée au lendemain de sa mort et insérée dans son *Tombeau*. L'année a été définitivement fixée par son dernier biographe, M. Chamard, et les récentes éditions de ses œuvres, celle d'Ernest Courbet comme celle de la « Société des textes français modernes, » ne reviennent pas sur ce point.

Au temps de Sainte-Beuve, il est vrai, on croyait plutôt à 1525. Sur le monument d'Ancenis, qu'inaugurèrent en 1894 des discours de Hérédia et de Brunetière, une décision de Léon Séché a fait inscrire 1524. Mais une erreur, même sur la pierre, reste une erreur; et il paraît hasardé, pour une question de ce genre, d'en remontrer au poète lui-même et à ses amis. A dé-

faut d'une pièce d'archives, qui ne viendra peut-être jamais, tenons pour acquise la date qu'ils ont donnée (1).

La mémoire de notre Du Bellay reste entourée d'un sentiment particulier et d'une sorte d'affection familière. Ces pages suffiront mal à l'expliquer; elles voudraient surtout inviter d'autres couronnes à se poser sur ce cher tombeau. Il n'y aura pas que des Français à prendre part à cet hommage. Depuis le brillant essai de Walter Pater, maint écrivain de langue anglaise s'est épris de Joachim; aujourd'hui, c'est l'Italie, avec un Neri ou un Addamiano, qui poursuit, sur les sources utilisées par lui, les enquêtes si neuves de notre Vianey et de notre Villey. On connaissait son culte pour Pétrarque et pour Arioste; il nous fut révélé qu'en écrivant la *Défense et illustration de la langue française*, il a jeté pêle-mêle, dans le flot de son argumentation en faveur de la langue nationale, des morceaux entiers d'auteurs italiens ayant soutenu avant lui contre le latin les droits de leur « toscan. » Ces emprunts ne diminuent guère l'intérêt du célèbre opuscule, qui vaut par ses qualités de combat et par quelques préceptes décisifs. A ses titres de poète Du Bellay ajoute l'honneur d'avoir signé le manifeste du nouveau lyrisme français, dont les modèles n'ont pas épuisé leur force, puisque la moderne poésie s'y règle encore.

On possède une anecdote charmante de ce printemps de nos lettres. C'est la rencontre d'hôtellerie, sur la route de Poitiers, où se connurent Joachim du Bellay et Pierre de Ronsard. Celui-ci, sur ses vieux jours, aimait la raconter à ses amis. Deux jeunes gentilshommes, presque du même âge, nés en des provinces voisines, se découvrent quelques liaisons communes, une lointaine parenté, et surtout ce lien plus fort que ceux du sang, le même goût passionné pour la poésie. Ce qui traîne sous ce beau nom chez les rimeurs de cour à la mode les déconcerte et les irrite. Ils rêvent d'un art nouveau, qui mènerait leur

(1) Voyez Henri Chamard, *Joachim du Bellay, 1522-1560*, Lille, 1900, p. 19; abbé Bourdeaut, *La jeunesse de J. du Bellay*, Angers, 1912, p. 46-48. Les mots des *Regrets*, qui ont égaré Sainte-Beuve et d'autres, prouvent simplement que Du Bellay, à Rome, était incertain de l'âge de Ronsard ; du moins, n'hésitait-il pas sur le sien, quand il écrivait à Gordes, au plus tard en 1557 :

Jam mea cycnæis sparguntur tempora plumis...
Et faciunt septem lustra peracta senem.

nom à la gloire. Ni le Vendômois, ni l'Angevin, n'ont encore rien publié; mais ils peuvent se confier l'un à l'autre quelques essais, puisque le public va lire en même temps leurs premiers vers dans le recueil de leur aîné, Jacques Peletier, du Mans. Ce Peletier, mathématicien, conteur et poète, un des plus complets esprits de ce temps, fort au courant des choses d'Italie, cultive sur la poésie des idées tout à fait nouvelles, au moins en France. Il a déjà endoctriné Ronsard, et c'est lui apparemment qui indiquera à Du Bellay les livres éloquents où les théoriciens de la péninsule soutiennent que chaque écrivain doit se servir de sa langue maternelle pour « l'illustrer » et l'enrichir. Il enseigne à ses disciples, qu'il veut nourris d'abord et solidement de l'antiquité latine, l'art de transporter les richesses de celle-ci dans leur français, afin de les recueillir comme un héritage légitime. Ainsi vont aux astres les Italiens; pourquoi des Français n'iraient-ils point?

Dans la salle d'auberge où Ronsard confie à Du Bellay son désir de renommée, celui-ci, non moins ardent sous des apparences plus calmes, écoute avec enchantement l'écho de son propre cœur. Il jure à son nouvel ami de se consacrer avec lui à doter la France d'une poésie digne d'elle. Mais le Vendômois l'honore aussitôt d'une révélation plus secrète. L'imitation des anciens Romains ne servirait qu'à demi leur grand dessein. Il est une autre littérature, la grecque, véritable source de celle de Rome et dont les trésors longtemps ignorés s'offrent au plus noble « pillage. » Ronsard et son jeune cousin, Jean-Antoine de Baïf, y furent exercés à Paris, dans la maison de celui-ci, par un précepteur incomparable, qui connaît tout, traduit tout, s'attaque aux auteurs les plus difficiles et qui a conduit ses élèves émerveillés de la vénérable épopée d'Homère aux odes chantées sur la lyre de Pindare le Thébain. Réunis à présent sous la discipline de ce Jean Dorat au collège de Coqueret, sur la montagne de l'Université, ils passent leur vie en découvertes joyeuses, dans un véritable sanctuaire du dieu Apollon. Les leçons du maître sont tellement entraînantes, qu'on se lève la nuit afin d'étudier davantage et de prolonger l'enchantement. L'avenir de la poésie exige que Joachim vienne s'enrôler dans la « brigade » pour les beaux combats qu'on va livrer.

Il n'y a nulle hardiesse à se figurer ainsi les premiers entretiens des deux poètes. Ajoutons-y leur flamme, leur naïveté, et

aussi la verdeur de leur mépris pour les écrivains du jour, ces vendeurs d' « épiceries » dont le succès soulève, à la veille de toutes les révolutions littéraires, les mêmes colères de la jeunesse.

Précieux renfort pour la petite bande, l'Angevin fut rejoindre à Paris Ronsard et Baïf, et il s'établit entre eux une étroite camaraderie et une parfaite communauté d'idées. Il importe peu que Du Bellay n'ait point regagné l'avance que ses compagnons avaient sur lui pour le grec et qu'il soit resté presque tout latin, alors que l'hellénisme envahissait de plus en plus leur horizon; l'essentiel fut que chacun d'eux, selon ses forces et ses dispositions, se vouât sans réserve à la tâche bien définie où tout leur avenir s'engageait. Tandis qu'ils se préparaient, par un long et dur noviciat, à servir leurs Muses choisies et à affronter l'épreuve publique, les chapitres de la *Défense et illustration* sortaient peu à peu des chaudes causeries de Coqueret. Tout n'y est pas d'égale valeur, ni d'une argumentation sans réplique. Il faut y voir avec indulgence l'ouvrage collectif d'un de ces cénacles qui, de nos temps encore, mettent au jour les « jeunes revues, » s'imaginant apporter au monde une révélation indispensable. On croit entendre la voix de Ronsard dans quelques véhémentes apostrophes, par exemple ces passages fameux où les genres traditionnels de notre poésie sont renvoyés en bloc « aux jeux floraux de Toulouse et au puy de Rouen. » Qu'y a-t-il au fond de cette violence? un souci, assurément très louable, de l'honneur de la nation française, mais aussi l'impatience de jeunes gens pressés qui se poussent d'emblée au premier rang et croient que l'art de leur pays doit dater d'eux.

Cette attitude impertinente, qui irrite nécessairement les contemporains, la postérité l'applaudit, quand le génie l'a justifiée. Elle entraîne d'ordinaire les parties vivantes et curieuses du monde lettré. Il faut toutefois que des œuvres s'y joignent, et les nouveaux venus tenaient leurs vers en réserve au moment où l'on discutait leur prose. Ils jetaient coup sur coup sous les presses de Paris, Ronsard les quatre livres des *Odes*, ornés d'une hautaine préface, Du Bellay son recueil de *Vers lyriques* et les cinquante premiers sonnets de *l'Olive*. Leur succès fut combattu, mais rapide et universel. Après la ville, la cour et bientôt tout le royaume raffolèrent des nouveaux rimeurs. Rhétoriqueurs et marotiques étaient réduits au silence. Il n'y a pas d'exemple d'une victoire de ce genre aussi totale, aussi prompte, et rien

ne montre mieux à quel point le long travail de l'humanisme avait préparé les esprits.

Dans cette fameuse « guerre contre l'ignorance, » qui décida des destinées de notre poésie, Joachim du Bellay, par timidité naturelle autant que par sincère modestie, s'était assigné lui-même la seconde place. Il ne voulait être que le principal lieutenant du « capitaine de bataille. » Mais le chef savait le mérite qui revenait à un tel rôle. C'est à ses côtés qu'il tint à marquer toujours, pour son siècle et pour les suivants, le rang de son ami dans l'école. Après avoir assisté à sa vie difficile et à sa fin prématurée, il disait avec un accent qui ne trompe pas :

Je pleurais Du Bellay qui était de mon âge,
De mon art, de mes mœurs et de mon parentage,
Lequel, après avoir d'une si docte voix
Tant de fois rechanté les Princes et les Rois,
Est mort pauvre, chétif, sans nulle récompense,
Sinon du fameux bruit que lui garde la France.

Leur carrière aurait dû se poursuivre du même pas qu'au départ, puisque leur double maîtrise était reconnue par tous les disciples et que leurs œuvres se publiaient alternativement parmi des sympathies semblables. Ils étaient « les deux lumières de France, comme tous les hommes de bon jugement les estiment. » Mais Du Bellay vécut longtemps hors de France, et la mort l'arracha au travail deux ans à peine après son retour. Ronsard devait survivre un quart de siècle, et l'on peut se demander quelle place eût été occupée auprès de lui, si s'était continuée une œuvre détachée peu à peu de son sillage et dont l'originalité singulière s'affirmait par les *Regrets*. Leurs deux noms restèrent associés, tant que dura le prestige de la Pléiade. Notons même qu'un bon critique, demeuré fidèle à celle-ci en plein XVIIe siècle, Guillaume Colletet, regardait la réputation de Du Bellay comme conservée de son temps « toute pure et toute entière, » alors qu'on se dégoûtait des « nobles hardiesses » de Ronsard : « Et je ne doute point aussi, ajoutait-il, si le ciel eût prolongé ses années, qu'il n'eût rendu la palme douteuse entre lui et le grand Ronsard, et qu'il n'eût même enfin remporté sur lui le titre glorieux de prince de nos poètes. »

Dès leurs débuts, en cette fatidique année 1550 qui vit paraître leurs premiers recueils, on peut suivre chez eux une

inspiration parallèle, que différencie seulement un tempérament particulier. Du Bellay s'est hâté de tenir sa partie dans le concert lyrique de la « brigade, » appliquant ainsi son propre précepte : « Chante-moi ces Odes inconnues encore de la Muse française, d'un luth bien accordé, au son de la lyre grecque et romaine. » Il s'exerce, toujours suivant la *Défense*, à « convertir les anciens en sang et nourriture, » empruntant ses sujets, ses images, les mouvements de sa pensée, à Horace, à Ovide, à tous les modèles latins exploités en même temps par Ronsard, et mêlant comme lui la fable antique à la louange des princes et des amis. Il l'égale même un instant dans l'ode *De l'immortalité des poètes*, où s'expriment avec force et hardiesse tant d'idées chères au groupe entier, la valeur incomparable du travail poétique, l'assurance du laurier sans fin, le dédain pour le vulgaire ignorant et pour l'idéal grossier des courtisans de la fortune :

Mais moi, que les Grâces chérissent,
Je hais les biens que l'on adore,
Je hais les honneurs qui périssent,
Et le soin qui les cœurs dévore...
Rien ne me plaît, hors ce qui peut déplaire
Au jugement du rude populaire.

Il est encore un domaine où les deux jeunes maîtres se rencontrent et se complaisent à s'attarder. Ils sont l'un et l'autre, dès la première heure, des « poètes du terroir. » Ils se rattachent à leur province par tous les liens de leur jeunesse et veulent en être l'honneur. Ils ont l'orgueil de leur race, mais plus encore le profond sentiment de ce qui les unit à la terre de leur berceau. Le futur chantre du « petit Liré » célèbre déjà son Anjou, comme Ronsard son Vendômois. Il en évoque les paysages à travers des allusions mythologiques, dont tous ces poètes abusent; mais, s'il lui plaît de faire, à son tour, « l'élection de son sépulcre, » il demande à reposer près de quelque fontaine de ces bords de la Loire, que le « Tibre latin » ne lui fera pas oublier. La première de ses odes est intitulée *les Louanges d'Anjou au fleuve de Loyre*. Plus tard, les charmantes adaptations de poésie paysanne qu'on trouve dans ses *Jeux rustiques*, y compris celle du *Moretum* virgilien, se montrent remplies de noms angevins, d'allusions aux usages locaux, et l'œuvre antique qui l'a inspiré est tellement « repensée » par lui qu'il semble tirer le sujet tout entier de l'observation de son pays.

Moins helléniste que latiniste, Du Bellay est aussi beaucoup moins paganisé que Ronsard. Il accepte, à l'occasion, une franche inspiration religieuse, et en tire même un assez grand nombre de vers pour songer à les grouper sous le titre de *la Lyre chrétienne*. Une série de ce genre chez Ronsard serait bien courte. Joachim n'a cependant pas une personnalité assez forte pour se soustraire à celle de son ami, tant qu'il reste dans son proche voisinage. Il sent lui-même que ses strophes les mieux venues doivent paraître assez pâles à côté de pièces vigoureuses, qu'il est le plus empressé de tous à admirer. Il évite de se mesurer avec le « prince de la lyre » (*Gallicæ lyræ princeps*, comme il l'appelle en ses poésies latines). Comment a-t-on pu croire qu'il eût indiscrètement cherché, en donnant ses Odes un peu avant celles de Ronsard, à devancer la première publication de celui-ci? Des circonstances matérielles expliqueraient sans doute cette précipitation apparente, à laquelle tout défend d'attacher de l'importance. L'originalité essentielle et la prééminence de Ronsard étaient parfaitement assurées devant le public, puisque Du Bellay n'empiétait en rien sur la partie de son œuvre à laquelle le grand inventeur tenait le plus, et lui laissait tout l'honneur de l'imitation pindarique :

Divin Ronsard, qui de l'arc à sept cordes
Tiras premier au but de la mémoire
Les traits ailés de la Française gloire,
Que sur ton luth hautement tu accordes...
Fameux harpeur et prince de nos odes...

L'auteur de la *Défense* a proclamé cette gloire fraternelle dans ses préfaces et dans ses poèmes; il a honoré en toute occasion « l'inimitable main de ce Pindare français » et, pour éviter toute équivoque, montré à son lecteur « l'Ode, quant à son vrai et naturel style, représentée en notre langue par Pierre de Ronsard... Et te l'ai bien voulu ramentevoir, lecteur, afin que tu ne penses que je me veuille attribuer les inventions d'autrui. » Il le répétait encore dans l'ode *Contre les envieux poètes*, où il marquait nettement ses propres inventions :

La France n'avait qui pût
Que toi, remonter de cordes
De la Lyre le vieil fût,
Où bravement tu accordes

Les douces thébaines odes.
Et humblement je chantai
L'olive dont je plantai
Les immortelles racines.
Par moi, les Grâces divines
Ont fait sonner assez bien
Sur les rives angevines
Le sonnet italien.

C'était alors à l'*Olive* que Du Bellay attachait l'espoir de son succès. Ce recueil de sonnets, le premier que les libraires de Paris eussent imprimé (le recueil lyonnais de Pontus de Tyard est de la même année), lui constituait un juste titre à la renommée. Peu importait que chaque pièce fût tirée d'un original italien. C'est précisément le service que rendaient ces poètes à notre langue, de la faire bénéficier d'un seul coup de toute l'expérience d'un art antérieur et longuement mûri par le temps. L'originalité de Du Bellay consistait dans l'architecture de son livre, qui s'élevait peu à peu du premier sourire de l'amour à la conversion religieuse de l'amant. Dans le détail, il mettait à la disposition de ses confrères, par des modèles déjà excellents de composition et de facture, le poème favori des Italiens, le moule où, depuis deux siècles et demi, se coulaient leur ingéniosité sentimentale et leur subtile verbosité. « Sonne-nous, disait la *Défense*, ces beaux sonnets, non moins docte que plaisante invention italienne. » L'*Olive* et le livre premier des *Erreurs amoureuses* du futur évêque de Chalon sont deux recueils entièrement composés de sonnets sur un même sujet, à la façon des pétrarquistes d'Italie. La nouveauté était importante, le petit poème ne s'étant guère présenté qu'isolé chez Marot, Scève ou Saint-Gelais. On sait quelle extraordinaire fortune il devait trouver dans notre poésie. Aucune contestation de priorité ne paraît s'être établie entre les deux amis de Ronsard, qui avaient travaillé en même temps; ce n'est qu'après la mort de Joachim que Pontus s'avisa de réclamer un droit sur ce point. C'était son meilleur titre de gloire, ce qui l'excuse de s'en être montré jaloux.

Les *Erreurs*, à vrai dire, ne sont guère inférieures à l'*Olive* et lui ressemblent par plus d'un côté. Ces œuvres d'artifice doivent une première part de leur inspiration à la *Parfaite amie* d'Antoine Héroët, une autre, plus certaine, aux divers Italiens

à la mode, une autre enfin à ces traités philosophiques de toute sorte qui répandaient chez nous la doctrine platonicienne de l'Amour. Du Bellay a cependant une sensibilité trop vive pour n'en pas montrer l'élan, même sous les formes les plus conventionnelles de la pensée. C'est avant tout l'idée abstraite de la beauté féminine et la chaste passion d'un pur amant qui font le double thème, un peu monotone, de ces cent quinze sonnets en vers dissyllabiques, qui n'annoncent rien des *Regrets*. Mais cette guirlande précieuse ne se déroule point autour d'une image tout à fait fictive ; l'Olive de ses vers d'amour serait sa cousine Olive de Sévigné, mariée à dix-huit ans à un gentilhomme breton, Mathurin du Gué. Il semble bien que sans fournir aucune précision, il y caresse le souvenir des tendresses profondes et contrariées de sa jeunesse.

Du Bellay n'a point connu l'éducation par un père lettré, les vives amitiés de l'adolescence, les voyages, les succès de cour, qui ont donné à Ronsard une connaissance précoce de la vie. Une existence souvent éprouvée, remplie par des soucis de famille et d'argent, aggravée d'une demi-surdité, vouée à une médiocrité de fortune indigne de son nom et de sa haute parenté, voilà ce qu'on devine à l'origine de certains découragements du poète. Ce n'est pas en vain qu'il intitule une plaintive allégorie « Chant du désespéré. » L'affection de quelques familiers, l'appui fidèle d'un ménage parisien dévoué aux lettres, celui de Jean de Morel, lui apportaient d'appréciables consolations. Il en trouvait aussi chez Marguerite de France, sœur du Roi, qui l'assista dans ses déceptions et lui rendit plus d'une fois confiance en lui-même, princesse d'âme généreuse que toute la Pléiade honore comme Joachim, mais qu'il est seul à célébrer avec son cœur. Aurait-il cependant ajouté des pages bien fortes à sa production première, alors qu'il avouait sa lassitude de la poésie, dont si peu de fruits matériels lui étaient venus, et qu'il employait son talent, comme par passe-temps, à traduire sans éclat deux chants de l'Énéide, une héroïde d'Ovide, et d'autres moindres ouvrages de latinité ancienne ou moderne? Ne décelait-il pas ses dispositions intimes en choisissant, pour clore un nouveau recueil, la libre traduction de l'*Adieu aux Muses* de Buchanan, dont il s'appropriait la tristesse? Joachim avait trente ans, et l'occasion d'être lui-même ne s'était pas encore offerte.

Il la dut à l'Italie, et cette maîtresse de la Renaissance put le modeler plus directement qu'aucun de nos poètes. Le cardinal Jean du Bellay, son cousin, l'emmena avec lui à Rome, où Henri II le chargeait d'une mission particulière. Ayant longtemps vécu à la cour pontificale, initié à toutes les formes de la culture italienne, bon versificateur latin à ses heures, le cardinal, qui avait longtemps gardé à sa table maître François Rabelais, ne pouvait être indifférent à la présence auprès de lui d'un lettré et d'un poète tel que Joachim. Comprit-il la qualité de son génie? On le croirait malaisément. Il employa surtout le dévouement d'un parent fidèle à diriger une maison fastueuse et compliquée, où le gentilhomme de compagnie se doublait d'un intendant de confiance. Par les occupations fastidieuses de sa charge, dont il a su se plaindre élégamment, Joachim ne crut point d'abord acheter trop cher le plaisir de vivre à Rome et d'en explorer à loisir tous les trésors. Mais son séjour devait durer plus de quatre années, loin des amitiés les plus chères et sans contact avec la province natale. Son « journal » poétique en sonnets, qui devint le recueil des *Regrets*, enregistre avec amertume les déceptions de sa carrière et une observation toute satirique des mœurs, alors qu'il a commencé de l'écrire dans l'enthousiasme d'un humaniste mis en joie par l'étude enchantée de l'antiquité. Telle est la double inspiration des deux recueils publiés à son retour et suffisants pour sa gloire : les *Antiquités de Rome* et les *Regrets*.

Le concert de notre poésie s'y enrichit de quelques notes entièrement nouvelles. Les *Antiquités*, où l'on veut voir le témoignage des premières surprises du voyageur, traduit l'admiration d'un Français nourri de littérature romaine, devant les imposants vestiges de la dominatrice du monde. De ces vastes espaces remplis de ruines sortait cette émouvante méditation sur la chute des empires et la force destructive du temps, où la littérature de l'Italie, depuis le latin de Pétrarque, avait pris un de ses thèmes favoris. L'Écossais Buchanan, lié à Paris avec Joachim, s'était essayé lui-même à le traiter. Quant à la vision de la petite Rome primitive, démesurément grandie avant sa chute, elle était déjà dans Properce, dans Ovide, dans Rutilius. Ces restes de l'*Urbs* auguste, dont rien ne pouvait donner l'idée à un Français du Nord, étonnaient nos compatriotes, dès qu'ils mettaient le pied sur le sol du Latium.

Si Du Bellay a des prédécesseurs parmi nos humanistes, il n'en a pas parmi nos poètes. Il a vu le premier ces murs puissants, témoin des plus hauts faits de l'histoire, que tant d'honneur n'a point préservés de l'écroulement, et il a exprimé par des vers justes et précis la majesté de la ruine et du paysage qu'elle ennoblit.

Cette expression est le bien propre du poète. On trouve assez peu de textes italiens qu'il ait réellement transposés, tels que le fameux sonnet de Baldassare Castiglione : *Superbi colli voi, sacre ruine...*, devenu en français : « Sacrés coteaux, et vous, saintes ruines... » Traitant le sujet en latin dans une grande élégie intitulée *Romæ descriptio*, il y porte la même sincérité directe et plus d'éloquence encore. Lorsqu'il a des modèles, son mérite est de faire rendre par notre « vulgaire, » avant toute autre langue transalpine, cette « poésie des ruines, » dont l'avenir tirera maint chef-d'œuvre. Rappelons-nous ici ce qu'un autre art a produit au siècle suivant, avec Poussin et Claude Lorrain, dont Chateaubriand dira que « ce sont des yeux français qui ont vu le mieux la lumière de l'Italie. » C'est aussi une voix française qui a convié le monde à goûter Rome d'une certaine façon et à y chercher des émotions souveraines.

A son évocation des siècles morts, Du Bellay a su mêler les allusions à la Rome nouvelle, qui se bâtissait sous ses yeux et qui trouvait parfois, dans la démolition des monuments antiques, des matériaux pour ses églises rajeunies et ses magnifiques palais :

Toi qui de Rome, émerveillé, contemples
L'antique orgueil qui menaçait les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,

Juge, en voyant ces ruines si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puisqu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragments encor servent d'exemples.

Regarde après, comme de jour en jour,
Rome fouillant son antique séjour
Se rebâtit de tant d'œuvres divines :

Tu jugeras que le démon Romain
S'efforce encor d'une fatale main
Ressusciter ces poudreuses ruines

Ses distiques latins rendent le même son :

Aspice templa Deûm sublimibus alta columnis
Et quam nunc similis Roma sit ipsa sui.
Aspice quæ passim Romana palatia surgant,
Quæque sit antiqui frons rediviva loci.

Du Bellay a réussi à faire passer en un français très net ces nobles lieux communs de l'humanisme. Il ouvre, en même temps, par les *Regrets*, une voie plus large encore et plus féconde. Il invente la poésie personnelle, au sens où nous l'entendons et la pratiquons aujourd'hui. C'est celle qui comporte l'observation quotidienne de la vie, s'attache à noter l'influence des êtres et des lieux sur les mouvements de l'âme, et dont l'analyse intérieure se résout toujours en mélancolie. Du Bellay en fournit déjà une définition, quand il montre le poète

Se plaignant à ses vers, s'il a quelque regret,
Se riant avec eux, leur disant son secret,
Comme étant de son cœur les plus sûrs secrétaires.

Avant d'en venir à son désenchantement célèbre, il a contemplé d'un regard amusé et perspicace les tableaux variés que le monde romain offre à l'étranger. Devant cette matière inattendue, la malice française se réveille dans l'humaniste. Là encore, Joachim a peu d'initiateurs, même parmi les bons satiriques italiens, et ce sont les vers d'un des nôtres qui notent le mieux, à cette heure, les gestes, les passions, les vices, les ridicules de la Rome papale, l'agitation fiévreuse, les intrigues et les grandeurs mêlées de cette capitale de l'univers.

Le secrétaire d'un cardinal Du Bellay, futur doyen du Sacré-Collège, est placé pour tout voir et pour tout savoir. S'il ne paraît pas soupçonner le grand mouvement de science et de réforme catholique qui se prépare et va rendre son prestige religieux à la cité de la Renaissance, il suit à merveille, par ses petits côtés, le jeu de la politique générale. Les nouvelles qui affluent de la terre entière lui donnent des sujets à versifier, car elles font à Rome l'entretien de tous :

Ici le vil faquin discourt des faits du monde.

Joachim a été promptement admis dans les compagnies savantes de la ville. Il en a rencontré dès l'abord chez le cardinal Farnèse, dans ce grand palais presque achevé, où son cardi-

nal et lui-même ont reçu l'hospitalité de l'amitié et où il a écrit (je l'ai démontré ailleurs) ses premiers vers romains. Jean du Bellay, à son tour, réunira bientôt les beaux esprits et les antiquaires dans une villa somptueuse, aux jardins remplis de statues et de fragments antiques, qu'il fait aménager dans les immenses ruines des Thermes de Dioclétien. Son cousin prend part avec lui à toute la vie intellectuelle de Rome. Au palais Farnèse, il voit travailler Michel-Ange architecte ; à la Sixtine, Michel-Ange peintre. Il est en relations avec les meilleurs lettrés, informé des affaires les plus hautes, aux écoutes de l'écho des consistoires, de la chronique des ambassades et des Palais apostoliques. Mais il ne dédaigne ni les spectacles de la rue, ni les propos libres de Pasquino. Il a peint de petits *quadri* ingénieux, où chaque touche de pinceau met de l'ironie ou du sourire : les cavalcades et mascarades du carnaval, les cérémonies, la morgue des dignitaires et la rudesse des moines, l'avidité des banquiers et le luxe des courtisanes, les manèges étalés de l'ambition et du plaisir, le choc, plus dur qu'ailleurs, entre les intérêts profanes et sacrés, et ce mélange des nations et des langues qui prête à la métropole de la chrétienté son caractère et son attrait. De jour en jour l'œil mieux ouvert, Joachim a fini par la bien connaître. Entre tant d'images qu'il veut nous en donner, en voici une peu citée, d'un raccourci fort habile, où le poète nous montre successivement les quatre principaux quartiers de la ville. C'est une assez piquante « promenade dans Rome : »

Si je monte au Palais, je n'y treuve qu'orgueil,
Que vice déguisé, qu'une cérémonie,
Qu'un bruit de tambourins, qu'une étrange harmonie,
Et de rouges habits un superbe appareil.

Si je descends en Banque, un amas et recueil
De nouvelles je treuve, une usure infinie,
De riches Florentins une troupe bannie
Et de pauvres Siennois un lamentable deuil.

Si je vais plus avant, quelque part où j'arrive,
Je treuve de Vénus la grand bande lascive
Dressant de tous côtes mille appas amoureux.

Si je passe plus outre, et de la Rome neuve
Entre en la vieille Rome, adonques je ne treuve
Que de vieux monuments un grand monceau pierreux.

Le gai quercynois Olivier de Magny, qui rime, auprès de Du Bellay, les sonnets des *Soupirs* visiblement imités des siens, prend de la vie romaine ce qu'elle offre d'agréments, et se borne à railler à la gauloise ce qu'elle a de corrompu. Le sérieux de Joachim l'empêche de se « romaniser » sur ce point. Le moraliste septentrional, le croyant fidèle qui est en lui, ressent une réelle souffrance de ce qui, d'abord, amusa sa curiosité. Comme il pleure en chrétien la mort de ce vertueux pontife, l'humaniste Marcel II, dont la présence éphémère sur la chaire de Saint Pierre promettait un vigoureux nettoyage des « étables d'Augée ! » Il est, ce jour-là, l'interprète de ses doctes amis et des bonnes gens du *popolino*. Dans toute cette critique impitoyable des mœurs publiques de son temps (on sait qu'au retour il n'épargnera pas Genève), il a pris exactement à son usage le ton libre de l'esprit romain. En publiant ses vers à Paris, Joachim produira, sans s'en douter, quelque scandale. De bonnes âmes s'en alarmeront; ses ennemis y trouveront des armes; ils indisposeront même contre lui son cardinal; mais on ne voit pas qu'un de ses compagnons de séjour ait contesté sa véracité, ou lui ait fait grief de la vivacité de ses peintures.

Le milieu où il a vécu l'a blessé par trop de côtés pour qu'il ait jamais pu s'en accommoder, comme font à Rome tant d'autres « forestiers, » et la mission du cardinal, en se prolongeant tant d'années, a fini par lui infliger la contrainte d'un véritable exil. Ses amis restés en France continuent à mener une existence dont il a connu la douceur et pardonné les heures difficiles. Sa pensée les visite sans cesse, et c'est pour qu'ils ne l'oublient pas lui-même, pour qu'on lui garde sa place au foyer des lettres, qu'il cisèle avec leur nom les fins bijoux qu'il leur envoie. Une suite de sonnets attendris répète aux échos du Tibre la chère louange de Madame Marguerite. D'elle et de tous il veut être plaint pour ses misères, après avoir été probablement jalousé pour le « beau voyage. » Il conte, de manière âpre ou plaisante, ses tracas, ses fatigues, ses déceptions; il accentue les traits amers sur son entourage; il avoue l'isolement de son cœur :

O beaux discours humains ! je suis venu si loin
Pour m'enrichir d'ennui, de vieillesse et de soin
Et perdre en voyageant le meilleur de mon âge...

Il envie Ronsard, qui acquiert des titres à la faveur royale, et Baïf, qui a le bonheur d'être toujours amoureux :

Moi chétif, cependant, loin des yeux de mon Prince,
Je vieillis malheureux en étrange province,
Fuyant la pauvreté, mais, las! ne fuyant pas

Les regrets, les ennuis, le travail et la peine,
Le tardif repentir d'une espérance vaine,
Et l'importun souci, qui me suit pas à pas.

Dans ces dispositions, les instants heureux de son passé, la grâce du pays de Loire, la simplicité des mœurs françaises, lui apparaissent sous un jour nouveau. Voici, dans sa mémoire, pour charmer une heure de tristesse, les bords lumineux de son fleuve, où le vanneur de blé dit sa chanson « à la chaleur du jour, » les toits de fine ardoise des villages angevins, dont la fumée monte dans la paix du soir; voici, sur ces collines rustiques où s'est éveillée sa jeune muse, « le clos de *sa* pauvre maison, » qu'il préférera désormais à l'habitation des palais illustres. Toutes ces images, qu'effacèrent un instant les magnificences romaines, lui deviennent plus chères, embellies du voile de l'éloignement et transfigurées par le souvenir. C'est là, pense-t-il, qu'il fait bon vivre et qu'il faut revenir pour passer « le reste de son âge » :

Felix qui mores multorum vidit et urbes,
Sedibus et potuit consenuisse suis.
Ortus quæque suos cupiunt...
Quando erit, ut notæ fumantia culmina villæ
Et videam regni jugera parva mei!

Le sonnet d'Ulysse, qu'on trouve esquissé dans son latin, ne dit qu'une partie de ses regrets. C'est la plainte de « la douceur angevine; » celle d'une belle âme bien française, et qui se sent telle, résonne sur un ton plus viril :

France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle ;
Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois...

On voudrait que tout jeune Français sût poursuivre par cœur ce beau sonnet national. Si le premier vers rappelle Virgile, si

l'image de l'agneau vient d'un Panfilo Sasso, en quoi l'originalité du poème en souffre-t-elle? Les réminiscences du lettré se sont fondues dans un mouvement lyrique conduit avec fermeté et qu'anime la plus juste idée de la patrie.

Pour rendre des sentiments aussi personnels, le poète ne s'est pas contenté de l'instrument d'autrui. Nul avant lui n'avait su enclore tant de visions dans les limites d'une construction poétique aussi étroite. L'art s'y montre tellement sûr, et la nuance si parfaite, que le sonnet même d'un Ronsard, mis en comparaison, semble parfois du travail grossier. Du Bellay n'a pas seulement, comme il s'en vante avec raison, ajouté au sonnet italien cette façon de « tomber » en beauté, qui caractérisera désormais le nôtre. Il s'est fait une langue sobre, aisée, colorée, d'un plein naturel, « doux-coulante, » disait Belleau, qui contraste avec le style laborieux des écrivains d'alors :

Et peut-être que tel se pense bien habile
Qui, trouvant de mes vers la rime si facile,
En vain travaillera me voulant imiter.

Cette forme nouvelle « de simplement écrire, » Du Bellay ne l'abandonne plus, à partir de son retour d'Italie. Elle brille aux meilleures pages des *Jeux rustiques*, qui furent son dernier recueil et seraient son chef-d'œuvre, si les *Regrets* n'existaient pas. Comptons-la comme un présent de plus fait à notre lyrisme par un maître qui l'a comblé.

Joachim du Bellay est mort à Paris à trente-sept ans, le 1er janvier 1560. Qu'aurait pu donner encore ce poète délivré des entraves de l'école, enrichi par une expérience exceptionnelle de la vie et par une forte observation morale? Quelle musique eût rendue ce luth si pur, exactement accordé sur une grande âme, désireuse et capable de s'exprimer? Cette question traverse la rêverie, quand on écoute en soi-même les échos d'un chant immortel.

PIERRE DE NOLHAC.

NOTES

SUR

L'ITALIE NOUVELLE

III[1]

ROME

Rome, 30 octobre 1921.

La Rome vivante étouffe dans sa robe de pierre. Tout est plein. Qui néglige de retenir sa chambre risque d'errer d'hôtel en hôtel, sous l'œil goguenard des portiers. L'afflux des voyageurs se mesure à l'insolence de ces gens-là : plus de courbettes; leur casquette galonnée vissée sur la tête, ils daignent à peine vous répondre d'un grognement : ils sont vos maîtres, vous êtes leurs humbles serviteurs. La chasse aux appartements, qui n'est pas moins passionnée qu'à Paris, ne donne pas plus de résultats. Il est vrai que l'on construit davantage : au Testaccio, au Monte Mario, des maisons s'élèvent; on en bâtit même sur ce Monte Sacro, où nous savons par notre Histoire romaine que la plèbe irritée se retira. C'était le temps heureux où, pour la calmer, il suffisait d'une fable assez simplette, comme celle des membres et de l'estomac : les fables servent toujours, mais il en faut de plus compliquées. On m'avait beaucoup vanté ces maisons nouvelles ; j'ai voulu les aller voir ; j'aurais mieux fait de m'en abstenir, pour garder intacte mon admiration.

(1) Voyez la *Revue* des 15 août et 1er octobre.

Dans les rues centrales, la circulation est difficile. Pour prendre les petits autobus ou les lourds tramways, c'est à certaines heures une vraie bataille, où il faut jouer bravement des coudes ; les plus faibles restent sur le carreau. On était plus patient autrefois, dans la Ville Éternelle. Il est vrai que dès avant la guerre, sa physionomie s'altérait, suivant la triste loi de nos civilisations modernes, qu'il faut subir en tous pays. Par la brèche une fois ouverte dans la paisible cité des Papes, que de changements s'étaient introduits ! Aucune des Romes successives ne respecta la Rome qui la précédait ; toujours celle qui naissait voulut s'installer, non pas à côté de celle qui mourait, mais sur elle ; les palais du Rinascimento furent bâtis avec les marbres du Forum, et les églises avec les colonnes des temples païens. De même, lorsqu'on dut improviser en hâte la capitale de la troisième Italie, l'administration s'empara de la Rome pontificale : c'est tout dire. Et l'on continuait, au cours des années plus proches de nous : on écrasait le Capitole sous la masse du monument à Victor-Emmanuel ; il était même question d'un plan régulateur qui aurait englouti tout le passé, si on l'avait laissé faire. Mais si Rome changeait, les Romains, au moins, changeaient peu. Ces gens graves n'étaient pas encore des gens pressés. Il n'aimaient pas se hâter, et trouvaient ridicules les étrangers qui couraient follement à travers la ville. Maintenant, ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes ; Rome a la fièvre ; elle n'a pas échappé à la crise générale, et il est facile de distinguer les signes extérieurs de la maladie : une agitation continue, un mouvement sans répit. On voit des gens qui se précipitent, qui s'en vont, trépidants, vers leurs affaires : et ce sont des Romains. Ici comme partout au monde, le temps, qui jadis ne coûtait rien, est devenu de l'argent. Mes hôtes d'autrefois, qui m'hébergeaient à petit profit, m'expliquent que leurs maigres ressources ne leur suffisent plus pour vivre ; et dès lors ils trafiquent, achètent et revendent, vont à l'affût des occasions, se remuent tant qu'ils peuvent. Adieu les belles indolences; le farniente, qui était un luxe à la portée de toutes les bourses, est hors de prix.

A cette fièvre nouvelle des habitants ajoutons celle des hôtes. Arrivent les députés, les fonctionnaires qu'une vie politique plus intense, et quelquefois tragique, appelle vers la capitale ; les anciens soldats, les anciens officiers, qui ont toujours

quelque intérêt à débrouiller ici, et qui n'emploient pas volontiers la manière douce ; les hommes d'affaires, qui viennent secouer les employés des ministères, et réveiller le zèle somnolent d'une armée de bureaucrates, qui s'est considérablement accrue. Arrivent, de tous les points de l'horizon, les étrangers qui, quatre années durant, n'avaient pu satisfaire leur nostalgie de Rome, et qui apportent tous les remous de la guerre dans la nouvelle Cosmopolis

La vie contemporaine est mal à l'aise dans une ville qu'elle ne peut pas transformer entièrement à son usage. Elle déferle contre les vieux palais de pierre ; elle en ronge les bases, pour qu'on y insère bars, boutiques, et cinémas : ils n'en font pas moins obstacle à ses mouvements ; ils la contraignent, ils la gênent ; ils la contemplent de haut, majestueux et sombres, comme les témoins d'une civilisation séculaire qui ne veut pas abdiquer. Elle essaye de faire passer ses tramways et ses automobiles dans des rues construites pour les carrosses des cardinaux ; et c'est chaque fois un problème. Elle va chercher plus loin, dans de plus vastes espaces, vers les quartiers de la périphérie, son cadre normal. Mais une longue habitude, et une attraction invincible la ramènent vers le centre ; et l'on s'écrase au Corso.

Novembre 1921.

Je croyais que la France était un pays qui avait particulièrement souffert de la guerre ; saigné à blanc ; ravagé sur une bonne partie de son territoire ; appauvri, chargé de dettes envers des créanciers multiples, incapable de se faire rembourser son dû par son principal débiteur; sans frontières naturelles pour le protéger contre une revanche à prévoir ; un pays qui a compris, après un moment d'attente, qu'il ne devait rien espérer que de lui-même, et qui peine à sa propre reconstruction. On s'instruit en voyageant ; je commence à connaître mon erreur. De même, je savais que nous avions beaucoup de défauts : je ne savais pas que nous en avions tant. Voyez jusqu'à quel point nous poussons la malice : les vices contraires s'excluent, d'ordinaire : nous avons trouvé le moyen de les concilier, et nous les possédons tous à la fois.

Si je m'amusais à mettre bout à bout les jugements que j'ai entendu porter sur notre compte pendant mon séjour de ce côté des Alpes, sans tenir compte de la valeur des témoignages et en

me contentant de les accumuler, j'arriverais à quelque chose comme ceci :

« Nous sommes d'une indifférence révoltante à l'égard de l'Italie, et nous ne nous soucions pas plus d'elle que si elle n'existait pas; nous l'ignorons, purement et simplement... Nous passons notre temps à contrecarrer la politique de l'Italie, qui nous trouve sur son chemin chaque fois qu'elle veut faire un pas; voire nous avons organisé contre elle une manière de complot, dont les résultats se font sentir tous les jours... Nous proposons des échanges annuels de professeurs; c'est pour favoriser notre propagande. Nous les suspendons : c'est pour empêcher la propagande italienne. La France ne fait pas assez de propagande en Italie, c'est pour cela que nous y sommes si mal jugés. La France fait trop de propagande en Italie, c'est pour cela qu'on réagit contre elle... Nous sommes impérialistes, tout hérissés de canons et de baïonnettes; nous aspirons à l'hégémonie continentale, et nous sommes prêts à entreprendre des guerres de conquêtes. Nous sommes un peuple épuisé, dont la natalité diminue de jour en jour : bientôt, il n'y aura qu'à entrer chez nous sans coup férir. Nous sommes cléricaux. Nous sommes anti-cléricaux. Nous sommes de très fins politiques, capables de trouver les alliés les plus inattendus. Nous sommes, en matière de relations internationales, d'une gaucherie déplorable, et nous avons trouvé le secret de mettre le monde entier contre nous... »

Ainsi de suite. Ajoutons quelques jugements péremptoires : par exemple : M. Poincaré a pris une attitude hostile à l'Italie au moment de l'affaire du *Manouba :* il est classé; quoi qu'il ait dit ou fait depuis lors, son cas est clair; il compte au nombre des réprouvés; il fait partie du complot. Souvenons-nous toujours que Lamartine avait appelé l'Italie la terre des morts; et qu'Émile Zola n'avait pas lu les *Promessi sposi*...

UNE CONSULTATION

C'est un de ces diplomates étrangers qui ont fait de Rome leur séjour d'élection; il n'y a guère que Rome où l'on puisse oublier ainsi sa propre patrie; Rome ou Paris. Il a vécu longtemps à Paris; vieillissant, il est venu s'établir à Rome. Sceptique, pour avoir vu de trop près, dans trop de pays divers, tous les manèges des hommes, il conserve cependant sa curiosité; il prétend qu'il n'y a pas d'autre plaisir au monde que de

regarder, dans un observatoire confortable, la comédie de tous les jours. L'après-midi, sa voiture le porte vers la Villa Borghèse; le soir, au moment où le soleil se couche dans sa gloire, il le contemple du haut du Pincio. Il m'emmène et je me laisse enlever. Il me fait faire le tour de la Villa, et je lui fais faire le tour de l'Europe; il se prête au jeu et bavarde, — non sans plaisir.

— Pour ce qui est de l'Autriche, me dit-il, cette grande haine, qui était un des sentiments les plus profonds de la conscience italienne, a naturellement disparu avec son objet. L'Autriche ne représente plus qu'un lambeau de territoire, avec une ville qui fait des prodiges pour conserver une vie factice : comment la détesterait-on ? Quelques explosions de colère rétrospective; et une vigilance soupçonneuse, qui s'oppose à toute tentative de reconstitution, réelle ou supposée : voilà tout ce qui reste du passé. La vengeance a été si complète, le triomphe si éclatant, qu'on se trouve comme désarmé. L'habitude d'avoir un ennemi à détester manque tout d'un coup : dans l'orgueil de la victoire entre une nuance d'étonnement. Il est noble, mais dangereux, d'avoir un adversaire plus fort que soi; il est agréable d'avoir un adversaire légèrement inférieur; avoir un adversaire réduit à l'état de pygmée, voilà qui est délicieux, mais déconcertant. Les Italiens se portent volontiers, à présent, vers ce pays qu'ils considéraient naguère comme l'abomination de la désolation; ils cherchent tout naturellement le bénéfice du change. Vous avez dû rencontrer déjà nombre de petits bourgeois se vantant d'avoir acheté à Vienne qui des souliers, qui des appareils photographiques, qui des fourrures. On a l'impression d'être millionnaire, quand on contemple dans sa sacoche des liasses de billets de mille couronnes : et en fin de compte, mille couronnes, cela fait treize lires. Il y a quelque joie, puérile si l'on veut, mais intense à jouer au Crésus à peu de frais, pour rapporter au logis des acquisitions avantageuses : *utile dulci*. Deux mille couronnes pour ma chambre d'hôtel, mille pour mon déjeuner, quinze cents pour mon dîner : quelle profusion ! quelle munificence ! Et pourtant, voyez un peu : j'ai moins dépensé, en définitive, que je n'aurais fait à Milan ou à Gênes; et je reviens vêtu d'une superbe pelisse, qui ne m'a pour ainsi dire rien coûté.

« Pour l'Allemagne : c'est le même sentiment qu'avant la

guerre, si vous voulez : je crois pourtant saisir plus d'une nuance nouvelle. Vous avez bien du mal à comprendre, vous autres Français, qui projetez volontiers votre personnalité sur l'univers, que la psychologie italienne à l'égard de l'Allemagne n'a rien de comparable à la vôtre. Tandis que l'Autriche était pour l'Italie un pays allié et ennemi, l'Allemagne était un pays ami et allié. Elle n'est plus une nation alliée : elle reste une nation amie. La trame qu'elle avait patiemment ourdie pendant un demi-siècle était trop solide pour que trois années de guerre aient suffi à la rompre. Aussi, dès l'armistice, les Allemands sont-ils revenus. Ils se sont réinstallés comme si de rien n'était, accueillis sans rancune. J'en ai vu trois sur le Corso, hier encore; reconnaissables entre mille, grands, lourds, la face balafrée, la tête rasée; et quand on se serait mépris à ces signes, sachez qu'ils portaient leur chapeau vert suspendu à leur veste, au moyen d'un de ces petits appareils extraordinairement pratiques, où vous reconnaîtrez le génie de l'Allemagne. Ils ne se sentaient même pas ridicules, avec ce chapeau vert qui ballottait sur leur poitrine : ils se retrouvaient chez eux; ils reprenaient possession d'un sol familier. A Rome, ils sont partout, à peu près comme devant. Ils ont repris leur propagande, et on se demanderait comment ils peuvent en faire les frais, au cours du mark, si on ne savait qu'ils la considèrent comme une opération commerciale : à raison de tant, elle doit rapporter tant, dans tant d'années; le placement est sûr. Prospectus, catalogues, échantillons, visites à domicile, ils ne négligent rien pour reconquérir le marché, et ils y réussissent. Remarquez ce simple trait, qui vous en dira long. En France, inondés que vous étiez par des articles à bas prix défiant toute concurrence, vous avez fait de « marchandise allemande » le synonyme de « camelote, » — c'est bien le mot que vous employez, n'est-ce pas? En Italie, c'est tout le contraire; la marchandise allemande comporte une idée de supériorité en soi. Si vous hésitez à faire une emplette, le vendeur vous dit gravement : « C'est de la marchandise allemande; » ce qui veut dire : « Vous ne trouverez rien de mieux. » L'objet est le même, j'imagine, en Italie et en France; le vendeur cherche à vendre : c'est la psychologie de l'acheteur qui est radicalement opposée.

« Les Allemands sont revenus, sûrs de retrouver les sympathies anciennes, soutenus aussi par un parti bruyant, qui

clame éperdument leurs vertus. Car ils ont des amis dévoués, intéressés et même désintéressés, qui ont été obligés de se taire au cours de la guerre, et qui rattrapent le temps perdu. Ils s'en donnent à cœur joie, je vous prie de le croire; ils plaignent ces Allemands loyaux, ces pauvres Allemands qui ont été les victimes d'une conspiration universelle, et qui continuent à représenter la haute culture en même temps que la justice et le droit. Dirai-je que ces hérauts de la Germanie rencontrent tout crédit? C'est ici que je crois discerner plus d'une nuance nouvelle. Sans doute, quelques bonnes âmes estiment que les atrocités allemandes sont pure calomnie ; il y a des gens qui nient jusqu'à l'évidence. Mais d'une façon générale, on s'est rendu compte que ces demi-dieux, qui passaient pour tout-puissants, mais débonnaires, avaient pris avec la morale quelques petites libertés regrettables. On n'oubliera pas de sitôt la violation de la neutralité belge, par exemple; rien n'a été plus sensible à la conscience du pays que cet abus de la force. On est moins dupe du masque courtois et de la parole affable; on se méfie. Quelques-unes de leurs victimes directes, comme les prisonniers de guerre, leur ont voué une haine tenace. Leur prestige continue à être grand : mais il est un peu mêlé.

« Comme ils se rendent compte de cet état d'esprit, ils cherchent à le corriger par un redoublement de prévenances. Mais voici autre chose : cette inondation des produits allemands n'est pas sans inquiéter, car plus d'une industrie nationale a dû s'arrêter devant une concurrence impossible à soutenir. Des cris d'alarme retentissent de temps à autre, qui ont eu leur écho jusqu'à la Chambre même. Les nationalistes, qui sont comme les vigies du grand navire italien, perchés dans les mâts pour signaler de loin tous les écueils, n'ont pas manqué d'attirer l'attention sur ce danger qui va grandissant. Vous ne vous étonnerez pas, si je vous dis qu'en outre les Allemands se sont arrangés pour provoquer eux-mêmes l'inquiétude de l'Italie. Ils sont toujours ainsi : leur politique est rusée, tenace, et admirable à ceci près, qu'au moment critique ils commettent toujours une erreur grossière, qui démolit leur jeu et leur vaut d'être battus. Donc, l'Italie est entrée en possession du Haut-Adige, et elle s'est mise à administrer les territoires conquis dans un esprit de parfaite tolérance, respectant les institutions, les coutumes, la langue du pays, envoyant là-bas des fonction-

naires non seulement impartiaux, mais germanophiles. Il en est vite résulté que ses nouveaux sujets, inspirés par les Bavarois leurs voisins et amis, loin d'être reconnaissants d'un procédé si honnête, ont bientôt considéré l'Italie avec le plus grand mépris. Elle nous traite humainement, donc elle est faible, et elle a peur de nous; c'est ainsi qu'ils ont raisonné : et en conséquence, ils se sont refusés à reconnaître sa juridiction, sa souveraineté; ils ont prétendu se dérober à l'obligation du service militaire, exigeant une milice locale et indépendante; quand le Roi est allé visiter les territoires annexés à la couronne, ils ont profité de l'occasion pour affirmer devant lui leur nationalité persistante. Le *Deutscher Verband* se dresse contre l'Italie. Et l'Italie, quelque bonne opinion qu'elle ait de la vertueuse Bavière, principale cause du mal, trouve qu'en l'espèce elle manque au moins de savoir-vivre et de bon goût.

« Ainsi les Allemands sont accueillis à peu près comme autrefois : toute la différence est dans l'à peu près. Mettez encore, dans cet à peu près, une nuance de contentement malicieux. Ils ont pourtant été battus, ces rois de la guerre, ces officiers qui possédaient le secret de la tactique et de la stratégie, ces ingénieurs si fiers de leurs canons monstrueux, ces savants qui mettaient leur science au service de la destruction ; ils ont été battus par les Italiens; et tout battus qu'ils soient, ils sont trop contents de revenir en Italie...

« L'Angleterre : situation privilégiée. Maîtresse des mers, impérieuse et têtue, c'est un pays avec lequel il ne fait pas bon plaisanter. Comme elle est séparée de l'Italie par une respectable étendue de terre et d'eau, comme on ignore généralement son langage, et que d'ailleurs les Anglais sont gens fort réservés, il n'y a pas entre les deux pays de ces piques d'amour-propre qui finissent par envenimer les meilleurs rapports. Depuis le XVIIIe siècle, il est entendu que les Anglais sont des gens riches, et qui savent se servir de leurs richesses : ce principe n'a pas varié. En effet, l'Angleterre ne lésine point. On n'ose guère la critiquer, quoi qu'elle fasse. Son alliance ne cesse pas d'être considérée comme le plus grand des biens. Quand sa politique est favorable à l'Italie, on l'exalte ; quand elle est défavorable, on proteste, mais faiblement. Ce sont à peine des reproches, sauf de la part de quelques énergumènes qui tiennent à se singulariser ; ce sont des plaintes, des soupirs. Notez toutefois, puisque

votre curiosité se plaît aux nuances, une nuance nouvelle dans ces rapports traditionnels. Même à l'égard de l'Angleterre, les jeunes seront moins respectueux que leurs aînés ; ils se montreront plus indépendants, parce qu'ils se sentent plus forts. Verra-t-on, quelque jour, de l'anglophobie en Italie, je veux dire de l'anglophobie ouverte et déclarée? Je ne sais ; il faudrait que l'Angleterre y mît beaucoup du sien.

« Les Yougo-Slaves : voisins peu commodes pour l'Italie. J'ai remarqué que ces questions de murs mitoyens tournaient toujours mal.

« La Russie : il n'est peut-être pas de pays en Europe où elle excite plus d'intérêt. Les socialistes, quelque désillusion qu'ils aient éprouvée à son égard, ont toujours une tendance à la considérer comme la Terre Promise : il faut bien qu'ils aient un endroit, n'est-ce pas? où abriter leur rêve. Les intellectuels étudient sa littérature avec une curiosité passionnée. Pas de mois, j'allais dire pas de semaine, où ne paraisse en librairie quelque traduction d'auteur russe : les versions françaises, dont on s'était contenté jusqu'ici, ont paru insuffisantes, tronquées, faussées, donnant de l'âme russe une idée inexacte : on veut la voir telle qu'elle est, la connaître dans son intégrité, se débarrasser de tout truchement étranger entre elle et l'Italie. Les industriels espèrent trouver à bon compte sur le marché russe les matières premières qu'ils doivent payer fort cher ailleurs, en même temps qu'ils écouleront là-bas leurs produits manufacturés. Dans cette course d'obstacles que les nations européennes ont engagée vers la Russie, et dont le premier prix doit représenter non seulement des milliards, mais le salut économique, ils s'estiment avantageusement placés, et tiennent à conserver leur avance, comme il est juste. Je me demande seulement s'il ne s'agit pas là d'une course de petits chevaux, où ce ne sont jamais les joueurs, mais toujours le croupier qui gagne, pour finir. »

Là-dessus, mon compagnon feint d'avoir dit tout ce qu'il avait à dire, et ne veut plus se livrer qu'à des considérations esthétiques, pleines d'intérêt sans doute, mais que je n'écoute plus, je l'avoue, qu'avec une attention diminuée. — Et la France? ne me parlera-t-il pas de la France? — Il me regarde du coin de l'œil. Je lui jure que je l'écouterai sans broncher, quoi qu'il puisse advenir; et que d'ailleurs je suis cuirassé,

après tout ce que j'ai moi-même entendu. Je ne le tiendrai pas quitte avant qu'il ne m'ait donné son avis. Il se résigne, et accoudé maintenant sur le parapet du Pincio, devant le ciel qui devient couleur de pourpre et couleur d'or, il reprend le fil de son discours.

— Laissez-moi vous dire d'abord que la France a commis d'insignes maladresses. Il fut un moment où toute l'Italie allait vers vous d'un élan spontané; ce moment, vous n'avez pas su le saisir; et Dieu sait quand il reviendra! Vous avez blessé l'Italie dans ses intérêts, car, une fois la paix signée, vous avez donné au moins l'illusion que vous souteniez contre elle vos anciens ennemis. Vous l'avez blessée dans son orgueil : vous lui avez marchandé sa part de gloire; vous avez mésestimé son effort, qui a été aussi considérable qu'on pouvait humainement l'espérer; vous n'avez pas compris l'immense sacrifice que la guerre représentait pour elle. Vous l'avez blessée dans son amour-propre. Qui dira jamais le tort que la « blague, » cet article de Paris, vous a fait dans le monde? Que vous vous moquiez de vous-mêmes, de votre président, de vos ministres, de vos écrivains, avec une férocité charmante, c'est votre affaire; mais tenez-vous-en là, — n'est-ce point suffisant? — et n'allez pas aussi vous moquer des autres, qui prennent pour des offenses mortelles ce qui n'est que taquinerie. Il y a des mots, de simples mots, qui vous ont fait plus de tort qu'une défaite. Vous êtes des gens charmants, qui ne gardez pas rancune à ceux que vous avez offensés : ceux-ci ont quelques petites raisons de ne pas oublier aussi vite. Bref, vous n'avez été ni justes, ni habiles; soyons sincères : vous avez été injustes, et parfaitement maladroits.

« Seulement, les effets ont dépassé les causes. Un vent d'hostilité à la France a passé sur tout le pays, et il a tourné à la tempête. Je comprends qu'il y ait eu amertume : je comprends mal tant de fureur. Tout ce que fait la France est mal fait; rien n'arrive qui ne soit la faute de la France. Les nouvelles les plus invraisemblables courent d'un bout à l'autre de la Péninsule et trouvent crédit, quand elles vous font du tort. Je ne sais si vous avez prêté attention à l'histoire du cuirassé *Vedette* : c'est une des plus amusantes que j'aie recueillies au cours de ma carrière. Un beau jour, toute la presse annonce un fait inouï, qui va jusqu'au Conseil des ministres : la France a donné à la Serbie

un cuirassé, — rien de moins, — un cuirassé qui s'appelle *Vedette*. Indignation, diatribes, insultes, naturellement. Or, il ne s'agissait pas du cuirassé *Vedette*, lequel n'a jamais existé ; mais d'une vedette, d'une barque à quatre rameurs, qui stationnait à Belgrade depuis le début de la guerre, et dont la France n'exigeait pas le retour. Passe encore, si c'était un fait isolé; mais les exemples du même genre sont en grande abondance et il s'agit d'un procédé constant. Les journaux consacrent des colonnes à des nouvelles sensationnelles qui prêtent un rôle odieux à la France : ces nouvelles se trouvent être fausses de tout point, et on les dément quinze jours après par deux lignes au bas d'une page. Si l'on imprimait que vous avez fait sauter le Palais de Justice, — ce qu'à Dieu plaise, car il est bien laid ! — ou volé le château Saint-Ange, il y aurait des gens pour le croire. Une certaine presse est comme enragée contre vous; il existe à Rome des journaux dont la tâche essentielle semble être de déverser chaque matin des calomnies sur votre compte; je ne crois pas qu'en Allemagne même, on fasse mieux dans le genre. En Allemagne, cela se comprend : en Italie, cela étonne tout de même un peu.

« Vous jouissez du traitement de la nation la plus favorisée : et je le prouve. Vous avez contre vous les socialistes, qui vous accusent tous les jours d'être les réactionnaires, les bourgeois, les impérialistes qui retardent le règne de la paix universelle. Vous n'avez pas pour vous les fascistes, qui vous accusent de faire obstacle à la politique d'expansion de l'Italie. Et les populaires, qui n'ont pas oublié votre anticléricalisme d'autrefois, qui connaissent assez mal la France catholique, et qui ont de nombreux liens avec l'Allemagne, ne vous aiment pas. Vous faites l'union.

« D'ici, on vous voit sous un jour singulier : c'est peut-être une des raisons qui expliquent que vos ennemis soient si nombreux, et que vos amis se taisent. On s'imagine que vous avez tiré de la guerre des avantages considérables, inouïs ; on grossit, on multiplie ces avantages imaginaires ; on se figure une France en pleine prospérité, riche, heureuse ; son commerce est actif, son industrie florissante : une France de rêve. De là, rien n'est plus facile que de passer à l'idée d'une France égoïste, qui pourrait aider l'Italie si elle le voulait, et qui ne le veut pas; qui refuse par malice ce qu'elle pourrait concéder sans

peine. D'où l'irritation ; et comme les images une fois formées dans l'esprit des peuples sont tenaces et obstinées, d'où une injustice qui, au lieu de s'atténuer, s'accroît. Votre politique a bien changé depuis dix-huit mois; vous avez soutenu l'Italie dans des circonstances délicates et difficiles : des publications officielles ont enregistré votre effort. Auprès de la masse, c'est jusqu'à présent peine perdue. On ne vous sait pas gré de ce que vous faites; on vous sait mauvais gré de ce que vous ne faites pas...

J'ai tout écouté sans sourciller, suivant ma promesse. Il y a profit, souvent, à s'entretenir avec des hommes sans illusions. Celui-ci n'en a guère. Mais j'aurais préféré, malgré tout, qu'il épargnât un peu les miennes. J'en veux garder au moins quelques-unes, s'il est vrai que ce sont elles qui commandent, à la fin, la réalité.

A FRASCATI

Quel accès de gaîté nous prit hier, dans le vieux petit tramway qui nous conduisait hors de Rome, vers les collines, vers Frascati ? Un compagnon de route m'a rejoint; mieux qu'un compagnon, un ami. Journaliste en vacances, ce Milanais va visiter la Sicile, qu'il ne connaît pas, et s'arrête à Rome, qu'il ne connaît guère. Il a l'air, lui aussi, d'un étranger en promenade; il fait un voyage d'exploration, plein de découvertes : chaque découverte excite son humour d'homme du Nord, et ses yeux brillent de plaisir derrière son lorgnon. L'amitié, le soleil, l'excursion, l'air libre, et je ne sais quel démon, nous mirent en tête une gaîté puérile que tous les détails de la route entretenaient, qui gagna nos voisins, et qui nous rendit parfaitement heureux.

Que nous étions bien, à l'auberge où l'on fit durer deux heures notre déjeuner! Notre optimisme résista même à cette épreuve, tant il était solide. Sans compter qu'il y eut un intermède fourni par l'arrivée de nouveaux riches, qui nous donnèrent la comédie. L'homme invita son chauffeur à s'asseoir à sa table, de façon que nul n'ignorât qu'il avait un chauffeur. La femme fit manger son chien dans son assiette; elle portait aux oreilles de si gros diamants, qu'il était clair qu'elle avait tous les droits. Mon ami était fort scandalisé, prétendant qu'on n'aurait jamais vu pareil spectacle à Milan : et je l'assurais, pour mon compte, qu'on pouvait le voir tous les jours, en tous pays,

dans les heureux temps de l'après-guerre. Le fait est que nous avions affaire à des nouveaux riches de la bonne espèce. Lorsque l'hôte leur apporta du beau vin blond de Frascati, ils lui demandèrent s'ils n'en avait pas du « plus meilleur. »

Après avoir erré sur la place coquette, où nous prîmes le frais sous les platanes; après avoir vagué par les rues, et poussé jusqu'à l'église, il nous fallut bien remplir notre devoir de touristes, et songer à visiter une des villas célèbres qui sont parmi les curiosités du lieu. Sans hésiter, nous choisîmes la plus proche, et c'était la villa Aldobrandini. Une ruelle sordide, un raidillon, une grille : et nous nous trouvons dans un décor de rêve, devant le palais le plus majestueux, au milieu du parc le plus paisible et le plus grave. On dirait le jardin de la Belle au bois dormant : la Belle repose sans doute derrière les fenêtres grillées de cette villa massive comme une forteresse, et harmonieuse cependant. La nature y est recueillie; si la mousse n'étouffait nos pas dans les allées, nous profanerions ce grand silence; on n'entend que le murmure des eaux, qui s'échappent inlassablement des fontaines baroques; et ce murmure même est discret et doux. L'automne doit se plaire en ces lieux, sous ces bosquets aux feuilles fauves, près de ce bassin verdâtre où dort une barque de pierre. Nous allons vers les terrasses, vers les balustrades qu'ornent de grands vases patinés par le temps; et dans nos âmes déjà pleines de révérence, nous faisons entrer l'immensité du paysage qui s'étend devant nous. Au premier plan, et comme sous nos pieds, Frascati avec ses toits grisâtres, sa place fleurie, ses palmiers ondoyants, et son chemin de fer qui, vu de cette hauteur, a l'air d'un jouet pour enfants ingénieux. Tout de suite après s'étend cette triste campagne romaine, qui n'a pu se débarrasser encore de la marque que Chateaubriand a mise sur elle; aussi morne, aussi solitaire que lorsqu'il la découvrait, il y a cent vingt ans. Elle est dominée, cet après-midi, par un ciel malade aux reflets changeants; des nuages noirâtres, ourlés de blanc, y glissent avec lenteur, projetant des taches d'ombre sur le sol dénudé. Au lointain, le fouillis des maisons de la Ville; et surgissant au milieu d'elles, le dôme de Saint-Pierre, cette pierre milliaire de la chrétienté. A l'Ouest, la mer d'Ostie : le soleil vient la frapper par une éclaircie, et elle étincelle comme les écailles dorées de quelque poisson monstrueux.

Alors, notre gaîté est devenue mélancolie; et cette mélancolie encore nous était douce. Mais voici qu'une amertume s'est élevée du fond de nos âmes. Elle ne naissait pas sans raison, cette aigreur qui pour un temps troubla l'accord de notre amitié; elle traduisait le malentendu qui séparerait pour longtemps nos deux pays, si nous n'y prenions garde. Comme nous sortions de la villa Aldobrandini, nous avions croisé des trappistes allemands, qui de leur couvent descendaient vers Frascati. Mon ami me demanda si nous professions toujours, en France, la même hostilité envers les Allemands, à la vérité excessive; et si nous ne reviendrions pas bientôt à des sentiments plus humains, nécessaires à la pacification de l'Europe. Je lui demandai, en échange, s'il ne préférait pas réserver sa pitié aux victimes desdits Allemands, à nos quinze cent mille morts, à nos villes détruites. Là-dessus, piqué, il me répondit que les Français étaient toujours les mêmes, qu'ils ne se lasseraient jamais de faire valoir leurs sacrifices, lesquels étaient grands, à la vérité, mais non pas supérieurs à ceux des autres peuples, à ceux de l'Italie, par exemple. Et ce fut, peu à peu, l'habituel reproche : que l'Italie en avait assez d'être traitée par nous en sœur cadette ; que ce rôle de servante, que nous prétendions lui faire éternellement jouer, la révoltait, à la fin. En vain je lui affirmais qu'une telle attitude était bien loin de notre pensée : il frémissait; et le point sensible étant touché, il répétait ses propos sur la France vaniteuse, inamicale, hostile. Vexé à mon tour, je déchargeai mon cœur. Je prononçai le vilain mot de jalousie; je lui dis que cette passion-là, pour peu avouable qu'elle fût, expliquerait bien des choses. Je lui dis que notre patience, si peu compatible avec notre caractère et pourtant si manifeste, risquait de s'épuiser, après tant de provocations venues de l'Italie. Que serait-il arrivé, si nous avions retenu seulement le quart, seulement la dixième partie des propos tenus contre nous? Si nous avions rendu calomnie pour calomnie, insulte pour insulte? Si nous avions interprété les offenses comme telles? Si, à des gestes de violence, nous avions répondu par une violence égale? Mais il ne voulait rien entendre; et nos propos cherchaient à devenir blessants.

Or, dans le temps même où nous pensions nous aimer moins, notre affection profonde, attentive au danger, travaillait obscurément dans nos âmes. Elle agit sur lui; elle lui inspira de

dire qu'à cette étrange époque, où aucun peuple n'est heureux, les amours-propres sont excessifs, et les sensibilités maladives : j'en demeurai volontiers d'accord; et aussitôt j'avouai que dans notre dure épreuve de près de cinq années, nous étions devenus plus brusques et plus susceptibles à la fois.

— Ah! me dit-il d'un ton radouci, si seulement la France et l'Italie n'étaient pas si proches! si nous n'avions pas de frontière commune! Si un détroit, un tout petit détroit nous séparait, par la permission du Ciel! comme nos relations seraient plus calmes!

— Ah! lui dis-je en souriant, comme nous nous entendrions mieux, si notre langue vous était moins familière! si vous n'étiez pas si attentifs à la moindre phrase du plus insignifiant de nos journaux! Les choses désobligeantes que disent de vous les Allemands ou les Anglais, vous ne les comprenez guère; et c'est bien heureux pour vous. Qu'un Français se permette seulement une plaisanterie, un mot, et il est perdu. Les philosophes nous ont déjà enseigné que, pour s'aimer un peu plus, il fallait se connaître un peu moins.

— C'est vrai, dit-il d'un air affable; je n'y avais pas pensé. Mais écoutez ceci. Vous vous plaignez de ce que nous nous en prenons à la France, toujours à la France : et tout au contraire, vous devriez vous en féliciter. Car enfin, on ne récrimine que contre ceux qui en valent la peine : qu'importent les propos des indifférents? Même si je le comprenais, un Hottentot ou un Patagon pourrait me dire ce qu'il voudrait sans m'émouvoir. Mais si c'est mon frère ou mon cousin qui me parle mal, je bondis aussitôt. Nous ne vous critiquons que par sympathie. Le jour où nous ne vous ferons plus de reproches, méfiez-vous : ce jour-là, vous nous serez devenus étrangers...

Je lui réponds que nous préférerions peut-être une faveur moins exclusive et une sollicitude moins jalouse. Mais il est hors de doute que s'il est un nom qui retentit partout en Italie, depuis les Alpes jusqu'à la mer, souvent pour le blâme, rarement pour l'éloge, toujours présent et vivant, — c'est le nom de France.

Ainsi nous nous retrouvâmes; et notre accord fut, comme notre discorde, l'histoire de nos deux peuples qui se répétait en nous.

SOUS LE CIEL DE ROME

Sous le ciel de Rome, les choses ne se passent pas tout à fait comme à Paris. Personne ne pourra qualifier cette vérité de paradoxale : c'est parce qu'on l'oublie, cependant, que naissent beaucoup de malentendus; et les malentendus engendrent les inimitiés.

Parmi tant de mots qu'il est difficile ou impossible de rendre en français, il y a le *sfogo* : au moins peut-on chercher à l'expliquer. Agité par quelque émotion forte, l'Italien ne cherche pas à se contenir; au contraire, il faut qu'il manifeste extérieurement sa colère ou sa joie. Si c'est de la colère, il entend, parbleu! s'emporter tout de suite; elle lui monte à la tête comme une ivresse subite; il est du premier coup au paroxysme de la passion. Il ne ressemble pas à ces peuples qui commencent une discussion avec calme, se montent progressivement, et arrivent ainsi à une sorte de fureur concentrée. Au contraire; comme il est vif en toutes choses, son premier mouvement est rapide, et volontiers excessif. Ce moment psychologique est quelquefois à craindre, surtout quand il se produit chez les gens du peuple. qui, n'étant pas maîtres d'eux-mêmes, ne se contentent pas d'invoquer désobligeamment la Madone, et se livrent à des violences qu'ils ont ensuite lieu de regretter. Mais le plus souvent, il n'est pas dangereux, à condition qu'on veuille bien le subir sans résistance inopportune, qu'on ne le prenne pas au tragique et qu'on attende le second moment, celui où le calme va sûrement revenir. Notre voisin se fâche d'abord; quand il apprend une nouvelle qui le blesse, il ne s'inquiète pas de savoir si elle est fausse ou vraie; il nous dit des choses désagréables; il réagit instantanément, sans retenue ni mesure. Fort bien; laissons passer sa fâcherie; soyons assez sages pour ne pas nous fâcher également; prenons quelque peu patience; concédons-lui le luxe des propos imagés, des phrases malsonnantes, voire des gestes vifs : cet orage, qui a éclaté dans un ciel serein, passera vite; et nous discuterons ensuite de bonne amitié. En échange, il nous fera grâce de tel ou tel de nos travers, que nous ne voyons point parce qu'il est nôtre, et qui le blesse également.

Un second trait dont il faut tenir compte, c'est l'habitude de la violence. En fut-il toujours ainsi? Peut-être; il ne serait pas difficile de trouver dans la littérature italienne des violents en

grand nombre, de Dante à Carducci. En tout cas, la guerre a exaspéré ce sentiment. Pendant une longue suite d'années, il n'y a guère eu d'autre maxime politique en Italie que le laisser faire; et l'on ne s'en trouvait pas trop mal, puisque les choses finissaient toujours pas s'arranger comme d'elles-mêmes. Mais au moment de la tourmente, et davantage encore après qu'elle fut passée, on s'aperçut que l'autorité s'en était allée, et puis le sens même de l'autorité. Dans la lutte des partis, plus de frein; chacun cherche à s'imposer par la force. Si ceux qui veulent rétablir l'ordre procèdent à coups de trique et de revolver, que penser des autres? Il est vrai qu'ils procédaient à coups de bombes. Les plus tranquilles se sont aperçu que, pour obtenir quelque chose, il fallait crier, menacer, tempêter. Ils ont naturellement adopté cette méthode, puisqu'elle était la seule qui leur fût laissée. Et par une pente non moins naturelle, ils se sont mis à l'appliquer aussi à la politique extérieure : ce qui ne va pas sans quelques inconvénients. Non pas, certes, ceux qui sont au pouvoir : harcelés par leurs adversaires et par leurs partisans, et obligés de tenir compte des réalités qui échappent à la foule, ceux-là sont bien embarrassés pour agir, et bornent leur ambition à se tirer d'affaire du mieux qu'ils peuvent. Non pas les sages de la nation. Mais les autres se laissent volontiers séduire par l'attrait de l'aventure, et par le plaisir de la violence. On en a vu d'illustres exemples.

L'étranger, qui n'a pas toujours occasion de ne fréquenter que les sages, qui écoute l'homme dans la rue, qui lit *le Phare* ou *l'Informateur* de l'endroit, est stupéfait. Il se demande à quoi riment ces défis, ces menaces. S'il parle avec un Italien qui se pique de connaître les affaires de l'Europe, celui-ci le traite comme un juge irrité, qui interroge un accusé soupçonné de crime. Que pensez-vous de l'Italie? Pourquoi votre pays ne rend-il pas justice à l'Italie? D'où vient qu'en telle circonstance, à telle date, tel de vos ministres a prononcé tel mot? — L'infortuné, sur qui l'on fait peser tant de responsabilités redoutables, se sent confondu. Or ce ton de violence est simplement la mode du jour. C'est ainsi qu'on se parle entre fascistes et socialistes, entre socialistes et communistes, entre populaires et libéraux. Peut-on imaginer rien de plus impérieux, rien de plus exalté, rien de plus surprenant pour un observateur désintéressé, que le ton habituel d'un journal fasciste? Ce qui est

simple ne fait plus d'effet; on force la note : c'est une exaspération continue. On ne se contente pas d'affirmer : on crie. Voilà ce dont il faut tenir compte : ici encore ne prenons pas au tragique tout ce que nous lisons, tout ce que nous entendons; sachons en rabattre, et transposons, si nous voulons comprendre ce que parler veut dire.

Les plus étonnés, ce sont encore les Italiens qui vivent hors d'Italie; qui, par leur nombre, leur activité, leur épargne, ne constituent pas une des moindres forces du royaume; qui aiment leur patrie d'un amour aussi profond, mais différent, avertis qu'ils sont par l'expérience de l'étranger. Ils se rendent compte des périls que présentent ces méthodes insolites, lorsqu'on veut les transporter hors des frontières du pays, et prennent soin d'avertir de temps à autre leurs compatriotes, leur demandant de faire un peu moins la grosse voix. La France connaît mal l'Italie, hélas! c'est trop certain. Mais pour la lui faire mieux connaître, convient-il de malmener les Français, de les menacer même? A vrai dire, ces remontrances n'ont guère de succès. Quand on vit dans une atmosphère d'orage, comment écouter les voix calmes du lointain?

Le ciel de Rome m'a donné, ce soir, un spectacle grandiose. Alors que j'avais vu la Ville, tant et tant de fois, pour les premières découvertes ou pour les rêveries, d'un des observatoires qui l'environnent, de loin, de près, des monts Albains, de la terrasse de la Villa Médicis, du Janicule, mais toujours d'un point extérieur à elle : je l'ai contemplée aujourd'hui du haut d'une maison amie qui s'élève au milieu de la cité, sur la place de Venise; de sorte que je me figurais être dans son cœur même. J'étais parmi ses monuments, qui s'étageaient autour de moi, sous moi, comme à la portée de ma main; je n'avais qu'à me mouvoir pour varier chaque fois le décor; et pourtant j'étais toujours au centre de Rome. C'était un amas d'architectures grandioses, des forêts de colonnes, des amoncellements de toits, des superpositions de coupoles; non pas une de ces vues d'avion, où tout apparaît simplifié, schématisé, réduit à des proportions géométriques, mais la multiplicité des détails, la variété des matériaux donnaient à cette ville aérienne l'apparence d'une végétation touffue, vue par ses cimes. Rien non plus de brutal ou de heurté, sauf la blancheur encore crue du monument à Victor-Emmanuel, qui paraissait être mis au premier

plan pour faire contraste ; une patine uniforme, étendue par le temps, fondait les rouges foncés, les ocres bruns, les ors ternis, dans une harmonie à la fois délicate et riche.

Or voici que le ciel s'assombrissait, prenait des teintes gris de fer, des teintes de plomb. Un immense nuage venait sur la ville, et la menaçait toute. Il cachait les collines à l'horizon, envahissait le ciel, se rabattait comme une cape de métal, prêtant à tout le décor, corniches, campaniles, dômes, et statues, une teinte funèbre. La chaleur était étouffante; on respirait un air embrasé; tout mouvement devenait une fatigue, et presque une peine; on se sentait nerveux, et comme inquiet.

Maintenant, le gris tournait au noir; le nuage et le soir tombaient à la fois sur Rome. Des éclairs verdâtres, sillonnant le ciel irrité, laissaient voir au lointain, en de nettes et rapides silhouettes, les cyprès et les pins parasols qui appréhendaient la tourmente.

Je m'enfuis, espérant regagner mon logis avant que l'ouragan se déchaînât. Mais à peine avais-je franchi la porte du palais, que la pluie se mit à tomber. Elle tombait à torrents, comme on dit qu'elle tombe aux pays des grandes sécheresses, lorsqu'après s'être longtemps amassée elle crève enfin le ciel; elle tombait par paquets, giclant le long des maisons, chaque gouttière transformée en fontaine, chaque ruisseau transformé en torrent. On l'entendait crépiter sur les dalles de pierre, tandis que le tonnerre scandait sa chute de ses grondements. Le porche où je m'étais réfugié, sur le Corso, était assiégé par elle, avec fureur. L'eau s'élevait dans la rue et l'inondait; les pâtés de maisons devenaient des manières d'îles, où nous fûmes pour une heure prisonniers.

Tout se calma. Le ciel reparut, paisible et plein d'étoiles. Plus un nuage; plus un éclair. Dans les rues qui se dégorgeaient, les promeneurs reparurent. On aurait cru à un rêve, n'eût été la fraîcheur de l'air, et la transparence de l'atmosphère lavée, que l'on saisissait malgré la nuit.

Alors je fus romantique, pour une fois; et je crus voir dans cet orage si brusque, si vite suivi d'une paix si profonde; oui, je crus voir dans ces rapides vicissitudes, dans cette violence et dans cette sérénité, le caractère de Rome.

LE PALAIS FARNÈSE ET SON HOTE

Il n'aura pas son effigie sur les cartes postales; on ne le montrera pas, dans les histoires illustrées, caracolant sur un cheval fougueux; les rues ne porteront pas son nom. Et cependant, M. Barrère n'en est pas moins un des grands capitaines de la guerre. Jouons au petit jeu des questions : si l'Italie était restée l'alliée de l'Allemagne? Si elle était restée neutre, c'est-à-dire si elle s'était enrichie en ravitaillant l'Allemagne de tout son pouvoir, que serait-il arrivé?

Or, quand M. Barrère vint s'installer au palais Farnèse, Dieu sait si la France et l'Italie paraissaient destinées à s'allier un jour! Des rues étroites qui débouchent sur la place de l'ambassade, on voyait paraître de temps à autre de petites troupes, généralement armées de tomates, que les carabiniers dispersaient aussitôt qu'elles avaient terminé leur manifestation. A ces signes, il était difficile de reconnaître une sympathie marquée. L'ambassadeur eut son idée stratégique : il pensa qu'il n'était pas possible que les deux pays fussent ennemis; il pensa que les faits eux-mêmes avaient tort, et que la réalité n'était pas vraie. Il n'est pas toujours facile de ramener les choses qui sont, à ce qu'elles devraient être : c'est pourtant cette bataille pour l'idéal que M. Barrère voulut tenter. Il comprit l'instinct profond qui, en Italie, travaillait pour la France, parce qu'il portait en lui un instinct profond qui travaillait pour l'Italie. Rome le jugeait trop Français, et Paris trop Italien : fort bien. Pendant des années, il lutta. Sa tactique était simple : la droiture. Si le mot de diplomatie (on dit même, aujourd'hui, « la vieille diplomatie ») évoque l'idée de manœuvres, de compromissions, d'habiletés menues, ce mot ne convient pas à M. Barrère. Il eut Loyauté comme devise. Il est de la lignée des Foch : il est, comme lui, un caractère, un homme. Un homme qui sait vouloir, mais qui n'ignore rien des tendresses humaines, et qui est aimé parce qu'il aime.

M. Barrère a grande allure; si le mot distingué n'existait pas, il faudrait l'inventer pour lui; il est très simple et très grand seigneur. Haut de taille, élancé, l'immense salle du palais Farnèse où il tient ses assises semble avoir été faite à sa mesure; il est à son aise dans ce noble décor. Son regard, vif et profond, semble vouloir lire dans les âmes. Il s'est toujours

réservé du temps pour la pratique des sports, d'où sa santé physique et morale; de même qu'il a toujours accordé à son esprit quelques moments de détente, de façon qu'au lieu d'être écrasé par ses occupations, il les domine. M. Barrère a son violon d'Ingres; et c'est précisément un violon.

Sur la place du palais Farnèse, il a vu paraître les Romains qui acclamaient la France, et qui unissaient les deux drapeaux tricolores : j'imagine quelle émotion dut étreindre, ce jour-là, son cœur passionné, généreux. Il fut un des plus sûrs artisans de la victoire. Puis, comme tout le monde, au moment où il croyait la bataille finie, il s'est aperçu qu'elle recommençait sous une autre forme. Elle le trouve fidèle à son poste, droit et ferme, n'ayant rien changé à ses sentiments ni à son vouloir. Il persiste à croire que la seule réalité qui compte, c'est l'amour de l'Italie et de la France. Je connais des pays où l'on n'aurait pas eu assez d'honneurs pour le remercier de toute une vie passée au service d'une grande cause. Que l'hôte du palais Farnèse soit assuré, au moins, de notre reconnaissance : et qu'il mesure la grandeur de son œuvre à la haine effrénée que les germanophiles lui ont vouée.

D'UN HOMME D'AFFAIRES

— Si vous tenez vraiment, en France, à ce que nos relations s'améliorent, soyez enfin pratiques. De grâce ! plus de toasts, ni de discours; plus de banquets. Surtout, ah ! surtout, ne nous parlez plus des sœurs latines. Dans les manifestations qui n'ont pas de résultats concrets, immédiats, l'Italie ne voit pas seulement une rhétorique inutile ; elle les interprète comme une mainmise sur sa liberté. Sa susceptibilité, particulièrement ombrageuse à l'égard de la France, n'est guère moins vive à l'égard des autres nations, soyez-en sûrs. Voyez son attitude en politique étrangère : elle a été trop longtemps inféodée à une alliance pour se soumettre à un autre joug; elle veut garder farouchement sa liberté; elle prétend réserver chaque fois sa décision, sans se lier à un pays plutôt qu'à un autre, et en ne tenant compte que de ses intérêts. Je ne sais pas si la chose est possible; je ne veux même pas discuter la question de savoir si elle est souhaitable : c'est un état d'esprit que je constate sans le juger.

« Mais étant donné les difficultés de toute nature où elle

se débat, elle serait extrêmement sensible à un concours pratique, à une aide qui lui serait offerte à titre de réciprocité. Prêtez-lui votre appui, s'il est possible, dans son relèvement économique. Ayez ici des banques, qui trouveront leur avantage en faisant le sien. Prêtez-nous des capitaux à des conditions favorables. Considérez, par exemple, la question du change. Oui, je sais bien que le vôtre n'est pas fameux, que vous avez perdu votre position privilégiée; je n'ignore pas que le problème est d'une complexité déconcertante. Mais enfin, supposez que, par miracle, la France montre à l'Italie qu'elle veut l'aider efficacement à sortir de son embarras : vous regagneriez en un jour plus de sympathies que vous n'en avez perdu en deux ans.

« Essayez de multiplier avec nous les relations commerciales; de toutes les raisons d'aimer son voisin, la meilleure est encore l'intérêt bien entendu; on n'en a pas trouvé d'autre qui dure. Déchirons le grand livre du passé; ouvrons un compte nouveau sur une page blanche; tâchons d'y inscrire des opérations qui soient favorables à tous les deux, et le reste viendra par surcroît.

UNE IMAGE SACRÉE

Je résume ici mes impressions.

En ces années d'après-guerre, l'Italie a été prise d'un violent accès de francophobie. Le fait est hors de doute; j'essaie de l'expliquer par des raisons historiques, et de le constater sans être ému : mais c'est en vain. Le rêve d'une amitié sereine qui aurait suivi la grande tourmente était trop beau, je le sais bien. Je sais bien qu'il en va de même entre tous les États; j'entends les clameurs et les protestations qui s'élèvent d'un bout à l'autre de l'Europe; quel voisinage est sans alarmes? quelles relations sans aigreur? Tout au long de leur histoire, Italiens et Français se sont montrés difficiles, ombrageux : cela ne les a pas empêchés de s'aimer, et de le faire voir, une fois venue l'heure des décisions suprêmes; je le sais bien. Hier un Italien, s'adressant à un de ses jeunes compatriotes qui revenait de Paris, lui remontrait gravement que l'on ne pouvait pas être un bon Italien, si l'on aimait la France. Ce propos, qui d'ailleurs suppose une forte dose de bêtise, est révoltant : mais à vrai dire, nous en avons entendu bien d'autres dans le passé;

si on veut en trouver une collection entière, il suffit de lire un livre qui porte un titre célèbre, le *Misogallo*, et qui est signé d'un nom illustre, Alfieri. Des lettrés, des professeurs, attaquent notre science, notre culture, notre langue, avec une fureur presque maladive : consolons-nous, ils n'arriveront jamais à être aussi grossiers, quoi qu'ils fassent, que leurs ancêtres du dix-huitième siècle. On remonterait ainsi le cours des siècles, qu'on y retrouverait toujours la même querelle, dont celle-ci n'est qu'une des phases. Le moment est mauvais : il y en a eu de pires. Ils ont passé : celui-ci passera. Il semble même, — est-ce parce que je le désire ? — qu'on entrevoit, dans un ciel déjà moins troublé, des signes d'apaisement.

Mais tandis que je me tiens ces discours philosophiques, et que je fortifie la raison par l'histoire, je n'en ai pas moins de tristesse. Il y a eu autre chose, cette fois, qu'un des jeux alternés de la politique ; il y a eu contre nous une conspiration des cœurs. Je me rappellerai longtemps cet ami délicat, chez qui j'allais l'autre jour, l'âme en joie, et qui, comme je lui demandais un livre, me répondit : « Prenez aussi la statistique des morts de la guerre, de notre guerre : on n'a pas l'air de la connaître en France. » J'ai trop souffert de sentir ces piqûres, de voir ces mines revêches, de saisir ces regards soupçonneux, pour que je me sente si facilement consolé. J'ai le sentiment d'une injustice à notre égard; car si nous avons commis des fautes, elles sont hors de proportion avec le traitement qu'on nous inflige. Et surtout, j'ai de l'amertume à penser que ces belles fleurs d'estime et d'amitié, qui auraient dû être sacrées puisqu'elles avaient poussé sur les champs de bataille, se sont fanées si tôt.

Ainsi je ne puis rester impassible ; aussi longtemps que je n'habiterai pas Sirius, les considérations historiques sur les vicissitudes de nos deux pays ne me contenteront pas. Je serais capable de les contempler sans m'émouvoir, que je ne le voudrais pas davantage: je tiens, au contraire, à prendre parti. Entre les deux images opposées qui symbolisent l'attitude de l'Italie à l'égard de la France, mon choix est fait; je ne changerai plus.

L'une des deux est récente ; elle date exactement du 23 septembre 1921. Une mission militaire italienne, sur l'invitation officielle du Gouvernement français, est venue rendre hommage

aux soldats italiens tombés sur notre front; elle a été reçue par nous, à Paris, à Reims, à Bligny, avec une amitié que justifient les lois de l'hospitalité, la camaraderie des armes, et le caractère même de la commémoration. En retour, le Gouvernement de Rome invite une mission militaire française à venir rendre hommage à ceux de nos soldats qui sont tombés sur le front italien. Cette mission arrive; elle est accueillie avec froideur à Turin, avec hostilité à Milan; elle est insultée à Venise. Nos généraux, choisis parmi les plus glorieux, sont hués. Notre drapeau est sifflé à son apparition Notre ambassadeur est publiquement offensé. La population assiste à la scène, goguenarde; et le lendemain, la presse, tout en avouant qu'il s'agit là d'un acte contraire à toutes les lois de l'hospitalité, commente le fait avec une manière de satisfaction (1). Image pénible, accompagnée de pénibles légendes; le déshonneur n'en est pas pour nous, mais elle ne laisse pas de se présenter quelquefois à l'esprit avec la force d'une obsession.

Pourtant, nous devons l'écarter; non parce que nous sommes un peuple frivole et léger, qui oublie tout, comme on nous en accuse; nous avons suffisamment montré, je pense, que nous savions nous souvenir. Pour l'écarter, cette image qui nous blesse, il faut évoquer l'autre, si éclatante qu'aucune ne peut soutenir la comparaison avec elle, et que toutes s'estompent et s'effacent devant sa splendeur. Ce n'est pas une image arrêtée et figée; elle est mouvante, et vivante encore. Je vois toutes les villes d'Italie, depuis Milan jusqu'à Naples, et la Sicile aussi, et la Sardaigne, tressaillir à l'idée du danger que court la France. C'est à la fin du mois d'août 1914; on vit dans une atmosphère lourde et angoissée; on raconte que les armées de l'empereur d'Allemagne ont envahi la Belgique, ont pris Liège, et descendent, descendent vers la France avec la régularité d'une machine dont rien ne peut plus arrêter le mouvement. Elles s'en vont vers Paris, la grande ville menacée de la destruction que ces armées formidables apportent partout où elles passent; déjà la flamme des incendies monte à l'horizon. Telles sont les nouvelles qui arrivent en Italie. On se dispute les éditions des journaux, on va le soir lire les télégrammes; les gens qui ne se connaissent pas s'abordent et s'interrogent; une fièvre tient éveillées tard dans

(1) Signalons ici, toutefois, parmi les protestations qui se sont élevées, le noble et vigoureux article du *Corriere della Sera*, intitulé : *Seminatori di viltà*.

la nuit les foules anxieuses; la population de Milan, la grand ville, vit dans un état d'exaltation continue: on dirait que Milan est menacé, comme Paris. Alors tous, ceux de Turin, ceux de Venise, ceux de Rome, sentent s'éveiller dans leur cœur une grande pitié pour la France qu'ils aiment. Car ils l'aiment, ils le sentent bien maintenant, d'un amour profond, insoupçonné, comme un instinct qui se réveille. Et cette pitié n'est pas la sympathie lointaine et peureuse des neutres; elle est courageuse et efficace; elle pousse vers l'action. Le sort en est jeté; rien ne pourra s'opposer au flot qui emporte successivement tous les obstacles dressés devant lui. Comme on les accumule! Comme on cherche à détourner, à endiguer, au nom de la sagesse, au nom de l'intérêt, ce flot irrésistible! C'est en vain; devant la mer gênoise, d'Annunzio prêche la croisade; l'Italie ne séparera pas ses destinées de celles de la France.

Cette image-là, je veux l'avoir toujours présente devant les yeux. Il faut qu'elle soit autre chose qu'un souvenir émouvant, et qu'elle dirige ma conduite, afin que, par sa vertu, elle me conduise toujours vers ceux qui, dans l'un et dans l'autre pays, travaillent à l'union des esprits et des cœurs. N'a-t-elle pas quelque chose de sacré? Comme font les gens pieux qui portent toujours une relique des saints, et qui la contemplent lorsqu'ils sont sur le point de tomber en tentation, je la garderai. Je ne la garderai pas pour moi-même, je m'efforcerai de la montrer aussi à ceux qui doutent. Elle agira, s'il est vrai que les puissances de haine sont toujours moins fortes, à la fin, que les puissances d'amour.

AUTOUR DU VATICAN

Je n'accomplirais pas tout entier mon dessein, si avant de quitter Rome je n'obtenais une audience du Vatican; je l'ai demandée, j'attends qu'un des huissiers traditionnels m'apporte la feuille blanche.

C'est ici la ville des prêtres. Ils sont revenus maintenant, ces séminaristes étrangers qui sont comme des figurants dans le décor de la ville; ceux-ci, dont la soutane noire est barrée d'une large ceinture de couleur; et ceux-là, tout de rouge habillés, que le peuple appelle des écrevisses; et les Écossais, qui jouent bravement au foot-ball sur les pelouses de la villa Borghèse, en remontant leur robe jusqu'à la ceinture. On les ren-

contre par les rues, les chefs des missions lointaines qu'appelle la Propagande, bronzés, barbus, aguerris. Voici les évêques étrangers, que la guerre avait retenus dans leurs Amériques, et qui viennent *ad limina.* Passent les cardinaux dans leurs voitures; on entrevoit un lambeau de rouge, une figure ridée; comme leur rang princier leur interdit d'aller à pied dans les rues de Rome, ils se font conduire vers la campagne : hors des portes seulement, ils se dégourdiront les jambes et se réchaufferont au soleil.

Oui, des prêtres de toute espèce vivent ici, depuis les plus humbles qui, n'ayant pas grand chose à offrir, offrent cependant à Dieu tout ce qu'ils ont, jusqu'aux plus grands personnages de la hiérarchie romaine, jusqu'à la puissance suprême qui veille derrière les murs du Vatican. A Saint-Pancrace, sur la hauteur, se trouvent une osteria que connaissent bien les promeneurs du dimanche et un pauvre couvent. On me conduit à l'osteria pour dîner; mais on me fait traverser d'abord la modeste église près du couvent, parce qu'on veut me faire faire la connaissance de Padre Paolo. Justement, Padre Paolo est là, qui gourmande les enfants du catéchisme : un moine tout menu dans sa robe de bure, tout ridé, aux yeux innocents. Padre Paolo est peintre : il peint, en miniature, des madones qui n'ont rien à envier aux maîtres florentins. — Padre Paolo, très touché de ce compliment, se défend avec gaucherie, comme font les simples. Padre Paolo est poète; il compose des vers dans le genre de Métastase, sur les mêmes sujets, avec les mêmes rimes; il paraît qu'il a fait une poésie satirique aussi vigoureuse que du Juvénal. — Padre Paolo rougit de plaisir. Padre Paolo est musicien; il a une voix magnifique qu'il fait retentir quand il le veut bien, pour les fidèles et pour ses amis. — Padre Paolo ne se tient plus d'aise. « Padre Paolo, ne viendriez-vous pas nous rejoindre un peu plus tard, vers l'heure où l'on se met à table, pour nous tenir compagnie? » Non, Padre Paolo ne viendra pas. La semaine dernière, il a cédé à une tentation du même genre; il s'est attardé; il a failli trouver porte close lorsqu'il est rentré au couvent, à huit heures sonnant : une seconde de plus, et c'en était fait. Le Prieur, qui est rigoureux, ne tolérerait pas une telle liberté.

Nous nous installons sous les grands lauriers de l'osteria; et qui apparaît, au bout d'un temps? Padre Paolo en personne. Il

n'y avait pas de feu, explique-t-il, à la cuisine du couvent; alors il est venu demander à l'hôtesse de lui faire cuire un œuf, qu'il apporte : un œuf, ce sera tout son dîner; un œuf, et un peu d'herbes...

Asseyez-vous, Padre Paolo; ne faites pas tant de façons entre amis; prenez une tranche de ce beau jambon rose, buvez un verre de ce vin généreux des châteaux romains. Vous prendrez bien aussi des pâtes, qui sont exquises, ici. Et ce poulet, Padre Paolo, le dédaignerez-vous? Padre Paolo se défend, accepte, s'assied, boit et mange. Il s'anime; il tire de dessous sa robe une de ses œuvres, qu'il avait prise, dit-il, par hasard : une madone toute bleue, sur un fond d'or, l'œil est seulement un peu de travers. Il récite des vers, dont il fait valoir les beautés, en les commentant. Il rit.

Mais quelqu'un dérange la fête. Hélas! on vient chercher Padre Paolo de la part du Prieur. Il est huit heures cinq. Padre Paolo a oublié son œuf, et le règlement. Il sera puni; il sera condamné à s'agenouiller au milieu de la salle à manger des moines, et le Prieur le regardera sévèrement. Frères lointains de saint François d'Assise, humbles âmes, vous peuplez encore les couvents et les églises; vous êtes les innocents et les simples; et plaise à Dieu que nous ne péchions jamais plus que vous!

Je ne me lasserais jamais de contempler le petit monde qui fourmille autour du Vatican, employés, scribes, secrétaires, journalistes. Ils n'ont pas le moins du monde la morgue des employés de nos administrations civiles; au contraire; ils sont prêts à l'expansion et à la confidence, possèdent des secrets d'État, et font circuler dans Rome les nouvelles les plus contradictoires, toutes également fondées, à en croire leurs auteurs. — Il paraît, raconte l'un, que le Pape veut aller en Amérique : voilà pourquoi il songe à un rapprochement avec le Quirinal, de façon à sortir librement de Rome. La ligne d'Ostie ne passe pas bien loin des jardins du Vatican : une légère extension territoriale, et voilà le Souverain Pontife qui gagne une petite gare qu'on bâtirait tout exprès, qui s'embarque à Ostie, qui débarque à New-York. Un Pape en Amérique, vous voyez l'effet! — Le cardinal Gasparri a eu hier un entretien personnel avec M. Nitti, souffle cet autre; ce n'est pas le premier. — Je sais de bonne source, dit un Monsignore, que les pourparlers pour ramener vers Rome l'Église russe ont fait des progrès décisifs.

— Ou bien : « Le Pape est malade, le Pape est très malade, son médecin est tout à fait inquiet. » Cette dernière révélation revient avec une curieuse régularité, et la presse s'y laisse prendre presque chaque fois. Il n'y en a qu'une qui soit plus fréquente : celle du très prochain départ du Cardinal Secrétaire d'État.

Plus haut, voici ceux qui savent vraiment les choses et qui ne les disent pas ; les membres des tribunaux, les membres des commissions, les membres des congrégations ; les futurs envoyés extraordinaires, les futurs nonces, les futurs cardinaux, que leurs fonctions désignent d'avance pour le chapeau rouge. Tous les ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur, ceux qui la protègent, ceux qui amènent vers elle l'eau du ciel, ceux qui s'occupent des ceps ou des feuilles, ceux qui recueillent les grappes, ceux qui font la vendange, ceux qui préparent les jeunes pousses, afin qu'elle soit éternellement vive. Et il y a aussi ceux qui l'émondent. Je vais voir quelquefois un de ces bons ouvriers, un des plus jeunes et des plus aimables. Je me hâte de dire qu'il ne m'a jamais rien révélé qui ne fût pertinemment connu de tous ; parmi les vertus de la diplomatie pontificale, il possède au plus haut degré la discrétion ; il est entendu, lorsque j'arrive chez lui, que je ne viens pas pour savoir, mais seulement pour le plaisir. J'aime sa gravité romaine et sa dignité souriante. Fin connaisseur, il tient toujours en réserve quelque tableau, quelque vase, quelque intaille, qu'il montre volontiers à l'admiration de ses amis. Il a mille occupations, sans jamais avoir l'air pressé, car il est de ceux qui pensent qu'un air affairé n'avance rien aux affaires. Il est large et libéral, tout en professant peu de goût pour les aventures ou les expériences hasardées ; son esprit est sage et fin. Il a pour la France une secrète affection, qu'il n'avoue jamais, mais qu'il laisse voir quelquefois. Tous les hauts fonctionnaires du Vatican sont-ils semblables à lui ? En ce cas, les affaires de la chrétienté sont entre bonnes mains.

Et, tout en haut, le Pape qui a commencé son règne quand éclatait la guerre, Benoît XV.

AUTOUR DE LA QUESTION ROMAINE

La question romaine est, une fois de plus, à l'ordre du jour. Que de discussions ! que d'articles ! que de fausses nouvelles, faites pour être démenties ! Que de démentis, faits pour n'être

pas crus! Que d'agitation! que de bavardages! Comme il passionne l'Italie, et comme il passionne le monde, ce problème resté sans solution depuis un demi-siècle! On a tant et tant écrit à son propos, depuis la guerre, que la Consulta a réuni dans une brochure spéciale les différents avis que la presse italienne et la presse étrangère ont exprimés : nouveau dossier versé à cet interminable débat. La publication n'est pas officielle, mais officieuse seulement; je ne pense pas qu'elle soit tout à fait désintéressée.

A en croire les prophètes qui vaticinent dans les salles de rédaction, ou devant les tables du café Aragno, les temps sont révolus, et le Pape n'attendrait qu'une occasion propice pour franchir les portes de bronze. A vrai dire, ces mêmes prophètes ont annoncé, aussi, plusieurs occasions propices, qui n'ont pas vu se produire l'événement prédit : ce qui prouve que pour garder en ces matières quelque crédit, il vaut mieux s'en tenir aux généralités. Pour moi, qui ne fais pas métier de savoir l'avenir, et qui me contente de noter ici les mouvements d'opinion, à mesure que je les discerne ou qu'on veut bien me les montrer, sans prendre parti, je remarque :

En premier lieu, une diminution du nombre des irréductibles, des gens qui considéraient que le Quirinal aurait commis une véritable trahison s'il avait consenti à établir avec le Vatican quelque rapport que ce fût. La génération qui a fait le *Risorgimento* est désormais éteinte, ou peu s'en faut; elle ne compte plus que quelques représentants tout chargés d'années, qui s'inclinent vers le sol. Derrière les cortèges patriotiques, on voit encore quelques vieux garibaldiens à chemise rouge; mais ce sont des reliques du passé; le rouge n'est plus à la mode, la mode est aux chemises noires des fascistes. Certes, les adversaires du Vatican ne désarment pas; mais leur travail reste obscur, secret; et, sur l'opinion du moment, de peu de pouvoir.

Le désir d'un rapprochement est favorisé, en second lieu, par des considérations pratiques. En fait, le règlement des affaires courantes entraîne entre Gouvernement et Papauté d'incessantes relations. Elles seraient plus faciles, plus nettes, si on cessait de se livrer au jeu qui consiste à parlementer en feignant de ne se connaître pas. Des sous-secrétaires d'État, des ministres ont leurs entrées au Vatican; et le Vatican les ignore! Cela devient une fiction diplomatique : autant l'abandonner.

En troisième lieu : quel Gouvernement soucieux de ses intérêts ne voudrait entretenir avec le chef de la catholicité des relations suivies, maintenant qu'il existe en Italie un parti catholique qui compte parmi les plus puissants, et qui aura demain peut-être la majorité? Il va de soi que le Vatican reste en dehors de l'action de ce parti, qu'il ne perd jamais une occasion d'affirmer son indépendance, et qu'il a toute sorte de raisons, en effet, d'empêcher la confusion de s'établir. Mais quoi? penseront toujours les gouvernants; à des catholiques, le Pape n'aura-t-il pas son mot à dire? Un homme comme don Sturzo, par exemple, lui échappe en tant que secrétaire politique des Populaires; en tant que prêtre, il dépend de lui. Du jour où l'on a abrogé le *non expedit*, on a pris une nouvelle route, qu'il faudra bien suivre jusqu'au bout; et au bout de la route, on trouve l'accord.

Sentiment moins net, qui n'est pas explicitement affirmé, mais qui ne laisse pas d'agir sur certains esprits : avoir comme alliée une Puissance qui voit venir à elle, en humbles pèlerins, des représentants du monde entier; une Puissance qui envoie de ses représentants dans tout l'univers, qui est présente partout, et, dans quelques endroits, souveraine; une Puissance qui couvre l'Orient de ses écoles, de ses congrégations, de ses missions. Pour un Gouvernement qui aspire à faire une politique mondiale, quelle tentation! quel mirage! Ce n'est pas seulement le Sacré Collège qui a un intérêt majeur à ce que le Pape soit toujours un Italien! c'est le Gouvernement lui-même.

Voilà pour ceux qui constituaient, jadis, un des deux camps en présence. Pour les catholiques, d'autre part, je crois pouvoir noter plusieurs changements : deux au moins ont leur importance.

L'idée d'un rétablissement possible du pouvoir temporel, non pas même sous sa forme ancienne, qui ne serait plus concevable, mais sous une forme atténuée, intéresse beaucoup moins les esprits. Si on fait exception d'une infime minorité d'intransigeants, elle apparaît comme désuète. On connaissait l'action spirituelle exercée par le Vatican sur le monde : la guerre l'a montrée plus étendue et plus profonde encore qu'on ne pouvait le supposer; elle l'a pour ainsi dire rafraîchie et ravivée : aujourd'hui, cette action éclate aux yeux, dans sa force et sa continuité. En comparaison, que représente le pouvoir temporel?

Entre la politique d'un Léon XIII à l'égard de l'Italie, et ses sentiments intimes, il n'y avait pas divorce. Aujourd'hui s'est produit le dédoublement que voici. D'une part, la Papauté reste fidèle à l'attitude de neutralité que son caractère mondial lui impose; elle l'a montré pendant la guerre; elle continue à le montrer aujourd'hui. Elle est au-dessus des patries, les dominant toutes. Mais d'autre part, un Pape ne croit plus devoir, en prenant la tiare, renoncer à son amour pour son pays. Au contraire, il manifeste volontiers cet amour dans ses conversations privées; il participe à ses joies comme à ses deuils; si une calamité vient à le frapper, il ne feint pas de l'ignorer. Un Monsignore me suggère cette formule : « Maintenant, le Pape aime tous les peuples d'un amour paternel, et l'Italie d'un amour filial. »

Tels sont les différents mouvements d'opinion que l'on m'indique ici. A vrai dire, il n'y manque que l'essentiel : c'est à savoir la pensée du Pape lui-même. Lorsque Benoît XV, le Pape de la guerre, regarde Rome du haut des chambres du Vatican, quelles idées naissent dans son esprit? quelles volontés? quels désirs? Heureux qui pourrait les rapporter! Ce n'est pas moi. « On fait trois pas en avant, deux pas en arrière, » me souffle encore un ancien attaché à la diplomatie pontificale, qui aime les images; « de sorte qu'on avance tout de même un peu. » Soit. A la vérité, il semble que la guerre ait changé quelques données du problème, sans en fournir encore la solution.

AUTOUR DU PAPE

Ce qui fait la grandeur du Vatican, ce ne sont pas ces escaliers majestueux, ces cours, ces antichambres, ces passages, ces voûtes, ces couloirs, dédale où le visiteur se trouve étrangement perdu. Ce n'est pas la perspective de ces salons en enfilades qui, sous leurs vastes plafonds à caissons, à fresques, à volutes, tendus de soie, de damas, de brocart, font éclater la gamme des rouges et des ors. Tapisseries, tableaux, sculptures, grands Christs d'ivoire, lourdes pendules, tables de mosaïque ou de marqueterie, consoles, tapis étendus sur les dalles de marbre poli : ces salons immenses ont recueilli l'apport de tous les siècles et de tous les pays, pour la montre et pour l'apparat. Profusion qui fatigue, éclat que l'on souhaiterait plus discret, abondance où l'on voudrait voir davantage l'œuvre du goût, entassement de

richesses l'une sur l'autre accumulées; ensemble qu'il est impossible de changer sans doute, puisqu'il représente l'héritage du passé, mais qui ne répond plus à notre temps, qui date d'une époque où l'on croyait qu'il n'y avait aucune puissance qui ne s'accompagnât de splendeur, et où le faste était la mesure du pouvoir : non, ce n'est pas cela qui fait la majesté de ces lieux.

Ce qui fait la grandeur du Vatican, c'est encore moins la minuscule armée qui monte ici la garde. Dès l'entrée, les Suisses au justaucorps bariolé, appuyés sur leur hallebarde, ne laissent pas de faire sourire. Il est vrai que leur costume a été dessiné par Michel-Ange; cela ne les sauve pas du ridicule, ces soldats habillés comme on voit au théâtre les archers de Guillaume Tell, et qui ne sont en effet que des figurants. Des soldats, nous savons ce que c'est, maintenant. Qui de nous, à quelque pays qu'il appartienne, ne les a vus quand ils revenaient du front, déguenillés, boueux, grandioses sous leur uniforme terni, et atteignant dans leur simplicité la beauté suprême? Des soldats, ce ne sont pas des concierges, des huissiers, ou des domestiques. A quoi servent ceux-ci, désormais? Qui songe à les attaquer? Et si on les attaquait, quelle résistance opposeraient-ils? Tout au plus faut-il des gardes pour assurer la police des palais; mais non pas de prétendus soldats; car il semble qu'on ne doive plus jouer au soldat, après cette guerre. Et voici, à mesure qu'on continue sa route à travers les demeures du Prince de la paix, des gendarmes tout chargés de buffleteries, où pendent leurs cartouchières vides; des soldats qui ressemblent vaguement aux mobiles de 1870, avec leur tunique, leurs parements lie de vin, et leurs petits képis; et des officiers de cavalerie à la taille cambrée, reluisants, haut casqués, avec des cimiers, des plumets, des aigrettes, qui évoquent l'idée du casque homérique d'Hector; ils font claquer leurs talons en saluant, à l'allemande. Que sais-je encore? Toute une variété d'uniformes, de cuirasses, de bottes, de galons, de décorations; musée rétrospectif sorti des armoires, souvenir des temps héroïques où il importait d'effrayer l'ennemi par son seul aspect : vain appareil, qu'il ne faut pas prendre au tragique sans doute, qu'il faut expliquer par la persistance de la tradition, mais qui choque aujourd'hui. Car à supposer que ces soldats de parade veuillent représenter la force, ce n'est pas la force de ce monde qu'on attendrait ici. Quel pontife fera le geste qui débarrassera ses antichambres de ces guerriers?

Ce qui fait la grandeur du Vatican, c'est le vieillard en robe blanche qui porte sur ses épaules fatiguées le poids d'une tâche surhumaine. Ses traits sont marqués par la souffrance ; sa main qui bénit est effilée, amaigrie. Un feu brille dans ses yeux creusés. Quand apparaît le successeur de Pierre, on oublie le décor, et le lieu, et l'entourage; on ne songe plus aux antichambres ni aux gardes, ou l'on s'étonne d'avoir pu y songer; toutes les préoccupations qu'on avait apportées jusqu'au seuil s'effacent et s'évanouissent, comme si elles se consumaient à la flamme de l'esprit.

A LA FONTAINE DE TREVI

Le charme de Rome conserve sa puissance. Gardons-nous d'imiter ces dilettantes qui, ne retrouvant plus l'exacte qualité de leur plaisir, déclarent qu'il n'y a plus de plaisir possible. Qui ne sait que la vie romaine a perdu de son nonchaloir; et qu'elle est devenue plus difficile et plus dure? Pourtant, son rythme s'est moins accéléré qu'à Paris, à Londres, ou à New-York. Jouissons de cette différence, qui nous laisse encore une marge entre ce qu'elle était hier, et ce que nous retrouverons demain. Et puis, la Ville Éternelle renferme des îles heureuses où il suffit d'aborder pour oublier toutes les tempêtes. Les batailles entre fascistes et socialistes n'émeuvent pas les ruines du Forum; elles n'empêchent pas le lierre de pousser sur les marbres du Palatin ; elles ne troublent pas l'harmonie des buis, des roses, et des pins parasols, sveltes et graves, qui parent les jardins de la Villa Médicis; leur écho n'ébranle pas les murs du Colisée. Nulle part au monde la nature ne donne une leçon de sérénité plus olympienne, l'histoire une plus sûre leçon de sagesse. Dès qu'on revoit ces lieux sacrés, on est repris par le charme de Rome.

Sur le point de les quitter, si vous voulez y revenir un jour, il y a un rite qu'il faut remplir. Allez à la fontaine de Trevi ; celle-là, et non pas une autre, parmi les eaux jaillissantes qui épandent dans toute la ville leur murmure et leur fraîcheur. Pour nouer le lien mystérieux qui attachera votre âme, il vous est facile de provoquer vous-même l'enchantement. Vous vous arrêtez devant la fontaine, vous prenez une monnaie et vous la lancez dans la vasque. Ainsi vous aurez accompli le sacrifice qui vous vaudra le retour ; vous serez désormais sous le charme;

et quand vous iriez jusqu'au bout du monde, vos yeux ne se fermeront pas qu'ils n'aient revu le ciel de Rome.

Je ne manquerai pas d'accomplir le geste rituel; je veux avoir la joie de penser, au lointain, que je ne puis pas ne pas revenir à l'appel de ces eaux. Mais je n'entends pas le fracas de leur chute, qui couvre d'ordinaire tous les bruits environnants; elles ne tombent plus, en nappes, en gerbes, en poussière irisée, en écume neigeuse, du haut du vaste portique qui nuit et jour les versait à profusion. Des hommes circulent entre les jambes de Neptune, et caressent familièrement les Tritons : Neptune paraît courroucé, et les Tritons, penauds, soufflent en vain dans leurs conques marines. Ces hommes nettoient, frottent, brossent; comme s'ils ne savaient pas que le limon doit couvrir la barbe du Dieu, ils raclent les mousses, ils arrachent les viscosités. Qui aurait pensé que ces divinités de pierre avaient besoin, pour leur toilette, de ces petits hommes qui grimpent irrévérencieusement sur leur dos?

Tant pis. La vasque n'est pas tellement desséchée, qu'une flaque d'eau propice ne puisse encore recueillir mon offrande. Je la jette, sous l'œil des passants qui ont vu trop souvent pareil spectacle pour en être encore étonnés. J'ai peur qu'elle ne profite aux serviteurs plus qu'aux maîtres des eaux. C'est leur affaire : j'ai lié partie, pour mon compte, avec les dieux du retour.

PAUL HAZARD.

(A suivre.)

L'ACTIVITÉ
DE LUDENDORFF

Pour n'être plus en activité de service, le général Ludendorff n'en reste pas moins actif. Après la guerre, alors que la révolution prenait mauvaise tournure et menaçait de dévorer ceux qui, comme lui, avaient joué naguère un rôle politique trop marqué, il chercha refuge en Suède. Il y composa ses « Souvenirs de Guerre, » qu'il publia dès 1919, comme s'il avait hâte de démontrer que la défaite allemande ne pouvait être imputable qu'à ses alliés, à son Gouvernement, à son Parlement, à tout enfin, sauf à ses propres faiblesses. Plus tard, lorsque Berlin fut rentré dans le calme, il réintégra son domicile. Il n'y demeura que peu de temps, mais ce fut assez pour que sa main pût se reconnaître dans le coup d'État manqué de von Kapp de mars 1920; après quoi, il se dirigea vers la Bavière et s'installa définitivement à Munich.

Il y habite, au Sud de la ville, le faubourg de Ludwigshöhe; c'est un quartier de gens riches où banquiers, hauts fonctionnaires en retraite, commerçants d'importance, conseillers de toute espèce, possèdent des villas; la sienne est la plus belle.

Qu'y fait-il? Mais d'abord, pourquoi ses préférences se sont-elles portées sur Munich plutôt que sur toute autre ville de l'Allemagne? Y possédait-il des proches parents, des amis préférés? Non. Jadis y avait-il tenu garnison et gardait-il de ce passé un souvenir particulièrement attachant? Pas davantage. Alors? Alors la question se pose de savoir si Munich n'offrirait pas cette particularité d'être la seule grande ville du Reich où certaines

personnalités peuvent librement déployer leur action. Si nous apprenions, par exemple, que Munich est la capitale d'un État de bourgeois et paysans catholiques, réactionnaires, nationalistes, monarchistes, conservateurs, exempts, ou presque, de toute contre-partie ouvrière, prêts à relever le trône des Wittelsbach, — les Wittelsbach, en comparaison de qui les Hohenzollern ne sont que des parvenus, — c'est-à-dire capables de donner le bon exemple au reste de l'Allemagne et, au besoin, de le lui imposer, qu'en déduirions-nous? Que le milieu est essentiellement favorable à qui professe des opinions réactionnaires, à qui ne se borne pas à avoir des convictions personnelles, mais entend aussi convaincre les autres et, le cas échéant, les contraindre, pour qui le vieux dicton : « Qui veut la fin veut les moyens, » est autre chose qu'une vaine formule. Nous en déduirions qu'un homme de cette sorte ne risque, en Bavière, d'être inquiété ni pour ses opinions, ni même pour ses agissements, et qu'en des circonstances graves, il pourrait compter sur la complicité occulte, sinon déclarée, des citoyens et des pouvoirs publics.

En vérité, si la Bavière et Ludendorff étaient bien le pays et l'homme que nous venons de dire, nous saurions pourquoi celui-ci habite celui-là.

I. — LA RÉACTION EN BAVIÈRE

La Bavière est-elle cela? Elle l'est, à n'en pas douter. Au lendemain de la guerre, un mouvement révolutionnaire y éclata comme dans toute l'Allemagne. Un certain Kurt Eisner détrôna les Wittelsbach et proclama la république; c'était une république communiste bien rose en comparaison de la rouge dictature de Moscou. Ce coup de surprise, une infime minorité l'avait pu réussir dans le désarroi de l'heure, mais la durée n'en pouvait être qu'éphémère en un pays centralisé, à population instruite et disciplinée, où 80 pour 100 des habitants, — un député bavarois l'a déclaré à la tribune du Reichstag, — étaient foncièrement monarchistes. Dès que bourgeois et paysans furent revenus de leur stupeur, la république d'Hoffmann, successeur de Kurt Eisner assassiné, fut balayée en un instant. Le même mouvement de réaction, tenté à Berlin où les partis avancés dominent, n'avait pu réussir; il se fit à Munich sans difficulté.

Cependant, l'étiquette républicaine fut provisoirement conser-

vée; mais on mit à la tête du Gouvernement un von Kahr, réactionnaire avéré, dont le premier soin fut d'instituer l'état de siège, afin d'être mieux à même de réprimer toute tentative, — qu'elle s'exerçât par la parole, par l'écrit ou par l'action, — en faveur du régime disparu. Armée et police, sérieusement reconstuées, se mirent naturellement à la dévotion du nouveau pouvoir. Les troubles d'ailleurs ne présentèrent aucune gravité; ils furent d'autant moins sérieux que, dès le début de son administration, von Kahr avait su faire usage d'arguments assez frappants pour décourager les récidives.

Cependant, un beau jour, le Gouvernement de Berlin, harcelé par ses socialistes, s'aperçut que l'état de siège, disparu du reste de l'Allemagne avec les circonstances qui l'avaient justifié, demeurait toujours appliqué en Bavière. Il fit à Munich des observations. La fraction la moins fanatique du parti réactionnaire bavarois, désormais assez fort pour faire lui-même sa police conservatrice, comprit que l'état de siège, gênant à certains égards pour tout le monde, lui était inutile. Elle en accepta donc la suppression, malgré l'opposition des monarchistes intransigeants (1). Von Kahr, qui trouvait le moyen commode, refusa de s'en dessaisir et donna sa démission. L'opération une fois faite, on lui offrit de nouveau le ministère qu'il refusa pour accepter de devenir préfet de Haute-Bavière, la province la plus conservatrice de tout le pays.

Avec le comte Lerchenfeld, dont l'étiquette politique était de même couleur, mais moins accentuée que celle de son prédécesseur, les choses continuèrent à marcher comme auparavant, l'état de siège excepté. Le nouveau chef du Gouvernement resta forcément prisonnier des mêmes hommes dont von Kahr inspirait les actes, les anciens ministres de ce dernier étant à peu près tous demeurés en fonctions. Sur six, quatre appartenaient au parti populaire ou « populiste, » c'est-à-dire nationaliste et monarchiste ; un seul était démocrate ; celui de l'Intérieur était tout dévoué à son ancien chef ; quant à celui de la Justice, — si paradoxal que cela puisse paraître, — il était le protecteur attitré des sociétés plus ou moins secrètes qui s'épanouissent librement en Bavière.

(1) Notamment le parti de Ludendorff qui entrevoyait la possibilité de faire de von Kahr, victorieux du Reich à Munich, un chancelier de l'Empire.

***

Si des associations secrètes existent en Allemagne, c'est évidemment qu'elles poursuivent des buts difficilement avouables. Beaucoup sont issues de sociétés que le Reich dut interdire pour satisfaire nos justes réclamations et qui maintenant se dissimulent ou se masquent ; un plus grand nombre abritent leurs véritables tendances sous le couvert de statuts licites. Des groupements ouvertement monarchistes pourraient être considérés comme abusifs par le Gouvernement de Berlin. En adoptant des buts inoffensifs ou mêmes dignes de ses encouragements, — entretien du sentiment patriotique ou de la culture allemande à l'intérieur comme à l'extérieur; prédication de la paix et de la liberté ; accession de l'Allemagne à la Société des nations ; défense du germanisme, notamment dans les pays de langue allemande, etc., — on le met dans l'impossibilité de sévir, à supposer qu'il en ait le pouvoir. Comment, en effet, blâmer d'aussi louables intentions ? Comment encore s'opposer à la formation d'associations amicales entre gens de même profession, — celle des armes spécialement, — qui cherchent à s'entr'aider ? Les anciens combattants, les sous-officiers et soldats d'un régiment, les ex-officiers, ceux ayant appartenu à une même arme en particulier, de même les sous-officiers, ne peuvent être régulièrement exclus du droit d'association. Ils en profitent largement.

Tout cela serait bien, si ces unions se mouvaient dans le cadre mutualiste que leur assignent généralement leurs statuts. Or les groupements civils, — nous parlerons plus loin des militaires, — sont stipendiés par les partis de droite ; sous prétexte de patriotisme, ils font ouvertement campagne pour le rétablissement de la monarchie. Par le fait même, ils sont pangermanistes, attaquent le traité de Versailles, attaques interdites, en toute légalité, puisque le dit traité est devenu loi de l'État allemand au même titre que les autres lois.

Malgré cela, les 2 et 6 mars 1922 à Berlin, les 7 mars et 2 avril à Magdebourg, le 15 mai à Hanovre, de grandes réunions se sont tenues pour protester contre la responsabilité allemande dans la déclaration de guerre. Le même sujet est développé, — on imagine dans quel sens, — par les publications émanant du « Comité exécutif des grandes associations

allemandes, » de la « Ligue pour la protection de la culture allemande, » de l' « Association Fichte. » D'autres groupes s'adressent au Gouvernement pour le sommer de rendre publics les documents qui peuvent être de nature à innocenter l'Allemagne de toute complicité dans les événements de 1914 : « Office central des associations patriotiques de Dresde, » « Ligue populaire de vigilance allemande de Munich, » « Ligue pangermaniste, » « Groupement de propagande patriotique, » « Ligue de protection des populations de race allemande, » etc. La « Ligue féminine internationale pour la paix et la liberté » proteste avec violence contre l'occupation par les Alliés des territoires rhénans.

On n'en finirait pas de noter les formes diverses que les Allemands savent donner à leur campagne de protestation contre les conséquences de leur défaite militaire. Ils ne se bornent d'ailleurs pas à gémir sur les faits accomplis, ils préparent aussi l'avenir. Une foule d'associations se sont donné pour objet la réintégration dans le Reich des Allemands qui en ont été séparés ou sont menacés de l'être, — Memel, Dantzig, Silésie, Schleswig, Alsace, Sarre, — et même l'incorporation de ceux qui n'en ont jamais fait partie, — Vorarlberg, Tyrol, Styrie, Carinthie, Bohême, etc. — D'autres, visant plus loin, cherchent à atteindre ceux de leurs compatriotes qui vivent à l'étranger de manière à les rassembler en un seul faisceau. L' « Association pour le germanisme à l'étranger » s'est entendue avec la « Ligue de protection des populations de race allemande, » pour réserver à cette dernière le monopole de l'action dans les pays limitrophes du Reich, tandis qu'elle opère elle-même au delà. Elle compte bien d'ailleurs conclure un accord avec la « Ligue mondiale des Allemands à l'étranger » et la « Ligue des Allemands à l'étranger, » afin d'éviter toute dispersion d'efforts et de diminuer les frais généraux. L'idée a même été lancée et mise à exécution d'une « Ligue mondiale des Allemands, » — tout court, — et si l'essor de cette nouvelle institution demeure encore incertain, c'est que son étiquette pangermaniste est tout de même un peu trop transparente et que certains Allemands trouvent prématuré un aussi rapide affichage de visées encore bien capables d'effaroucher le monde. En revanche, les unions germano-quelque chose se multiplient : germano-suédoise, géorgienne, mexicaine, turque, flamande, grecque, russe, chinoise.

De même, la hantise de récupérer les colonies perdues se perpétue par le moyen de la « Société coloniale allemande, » de la « Ligue des amis des colonies, » de la « Fédération des colons de l'Afrique orientale, » etc.

Les anciens militaires ne se sont pas, plus que les civils, renfermés dans les limites de leurs statuts légaux. On sait que les associations connues sous le nom d' « Einwohnerwehr » (Défense des habitants) ne devaient tout d'abord pourvoir qu'à la protection des citoyens paisibles contre les violences révolutionnaires. Mais, pour protéger quelqu'un contre des périls de ce genre, des armes sont nécessaires. Or, lorsque d'anciens soldats ont entre les mains des fusils et des mitrailleuses, il est bien tentant pour leurs chefs de leur en faire mésuser, si ces chefs sont tous, comme en Allemagne, d'anciens officiers dont la disparition du régime impérial a froissé les sentiments et compromis les intérêts. La pente étant naturelle, les *Einwohnerwehren* sont rapidement devenues des associations monarchistes. Bien plus, par devoir patriotique dans une nation où l'armée nationale est réduite à ne plus pouvoir légalement se mobiliser, elles constituent les noyaux tout indiqués d'une éventuelle levée en masse; c'est une armée extra-légale de réservistes.

L' « Organisation du forestier Escherich » ou « Orgesch, » spécifiquement bavaroise, était analogue, mais avec cette circonstance spéciale qu'après avoir étendu ses ramifications dans toute l'Allemagne, elle débordait hors des frontières, notamment sur le Tyrol et le Vorarlberg dont les Bavarois espèrent et préparent l'annexion; sa filiale en ces pays est maintenant la « Ligue André Hofer. » (1)

La « Technische Nothilfe » (Aide technique d'urgence) est, de même, censée représenter une sorte de garde civique composée de spécialistes de diverses professions, tous volontaires, prêts à se substituer aux ouvriers en grève. En apparence, son seul but est d'assurer le fonctionnement des services publics et de satisfaire ainsi aux besoins impérieux des populations. Mais sous la direction d'anciens officiers, elle est devenue une institution militariste et monarchiste qui servirait en outre à multiplier

(1) Il est assez piquant de rappeler qu'en 1809, lorsque Napoléon donna le Tyrol à la Bavière, son alliée, André Hofer fut le chef de l'insurrection populaire en faveur de l'Autriche!

les cadres spécialistes de la Reichswehr, si la levée en masse venait à être ordonnée. Certains journaux de droite ont même été jusqu'à réclamer sa convocation périodique, afin de la maintenir en constant état d'entraînement. Naturellement, le Gouvernement, sans parler de certains personnages opulents, lui vient pécuniairement en aide. N'est-il pas juste qu'elle soit rémunérée des services rendus ou à rendre? Aussi le nombre de ses adhérents va-t-il sans cesse en croissant et ses tendances s'orientent-elles de plus en plus vers la réaction (1).

A côté de ces organisations à caractère nettement militaire, il en existe une foule d'autres qui tendent indirectement au même but : Unions d'anciens combattants, Associations régimentaires, Ligues ou Associations nationales d'officiers, Fédérations de soldats nationalistes, Casque d'acier, etc. Toutes semblent avoir pour unique objet le développement de la solidarité entre leurs membres, mais le Reich n'a pas manqué de tirer parti d'une aussi excellente occasion pour bâtir un système de mobilisation acceptable, à défaut des procédés normaux qu'il ne peut plus employer. Dans chaque régiment de la Reichswehr, une unité : compagnie, escadron, batterie, est officiellement dépositaire de la tradition d'un corps de troupe de l'ancienne armée. L'unité de tradition entretient avec la société régimentaire correspondante des relations étroites qui se traduisent par des réunions communes où, pratiquement, le régiment se trouve reconstitué, hommes et cadres. On y peut même, avec un peu de doigté, passer une revue d'appel, éliminer les soldats trop âgés ou les classer dans des unités territoriales, remplacer les disparus, établir, en résumé, le contrôle nominatif du régiment mobilisé et des formations auxiliaires auxquelles il donnerait naissance en cas de levée générale. Il va sans dire que tout prétexte est bon pour provoquer de ces rassemblements où, si l'on prépare en secret la mobilisation, on ne se gêne nullement pour faire publiquement de la politique nationaliste, exalter les sentiments patriotiques, prêcher la revanche, regretter le régime impérial et en souhaiter la résurrection.

Les ligues d'officiers opèrent un travail analogue. Elles se sont récemment agglomérées en une fédération portant le titre

(1) Les *Einwohnerwehren* ont été dissoutes, mais elles se sont reformées sous différentes formes : *Burgerwehr*, pompiers, sociétés sportives, etc. La *Technische Nothilfe* existe toujours.

de « Sauvegarde de l'honneur » et se sont efforcées, en mars et avril derniers, de provoquer dans toute l'Allemagne, et notamment à Munich, sous l'égide de Bismarck, d'importantes manifestations monarchistes. Une revue intitulée *Armée allemande* a été fondée en vue de maintenir vivace le souvenir de la gloire militaire de l'armée et de la marine impériales et de resserrer les liens unissant leurs anciens membres.

Quant à la « Fédération des soldats nationalistes, » au « Casque d'acier » et autres associations du même genre, — car il en existe beaucoup d'autres, — elles sont toujours prêtes, de même que les corps francs qui n'ont disparu qu'officiellement : corps Rosbach et Oberland, brigade Ehrhardt (devenue Organisation Consul, quoiqu'on nie), à fournir de ces détachements plus ou moins importants, mais toujours bien armés que nous avons vus récemment opérer, — avec quelle audace et quelle organisation ! — en Haute-Silésie. Le meurtre même ne les effraie pas.

Or, la Bavière est la terre de prédilection de toutes ces sociétés dont l'action reste toujours plus ou moins occulte. C'est là que se sont réfugiées toutes les personnalités qui, en d'autres États, pourraient avoir à craindre les indiscrétions de magistrats trop zélés; c'est de là qu'elles donnent leurs instructions; elles y sont sûres de pouvoir se livrer à leurs intrigues, qui ailleurs seraient probablement considérées comme séditieuses. Lorsque le Gouvernement bavarois fut sommé par le Reich, — lequel en était lui-même activement sollicité par la Commission de contrôle interalliée siégeant à Berlin, — de dissoudre les *Einwohnerwehren* et l'*Orgesch*, il résista longtemps et, s'il consentit finalement à la dissolution, c'est après avoir trouvé le moyen de laisser ses prétendues victimes subsister sous d'autres noms et avec un caractère moins apparent. Quant au désarmement, il l'effectua à sa manière, c'est-à-dire qu'il profita très habilement de la circonstance pour faire rendre leurs armes aux seuls groupements soupçonnés de pactiser avec la République; aux autres il laissa le temps et les moyens de tout mettre en lieu sûr, même hors de la frontière bavaroise.

La République, en effet, voilà l'ennemi. Et cela parce que tout Bavarois bien pensant identifie république et bolchévisme dont il a horreur. Contre lui, tout moyen est licite. On a pu entendre au Landtag un orateur du parti populaire désavouer de la manière suivante ses coreligionnaires politiques du Reichstag

qui avaient approuvé les lois sur la défense de la République dont nous aurons bientôt à parler : « Les nationalistes qui, depuis la Révolution, ont assassiné des républicains n'ont agi que par idéalisme... et aussi pour maintenir les organisations militaires édifiées pour la défense de la Patrie. »

Le Gouvernement central étant républicain, et même quelque peu socialiste, c'est-à-dire révolutionnaire, donc bolchéviste, les Bavarois, par réaction, exagèrent leurs sentiments monarchistes. Ils ne perdent aucune occasion de manifester en faveur de l'ancienne famille royale. Lorsqu'en présence du Gouvernement, l'Université de Munich fêta son quatrième centenaire, l'assistance, qui se composait en majeure partie d'étudiants et d'officiers, — dont le général commandant la Reichswehr, — réserva une enthousiaste ovation à « son cher kronprinz Ruprecht, » et le ministre de l'Instruction publique en exercice se fit l'apologiste des Wittelsbach. Le jour des funérailles de l'ex-roi Louis III, tous les princes furent l'objet des plus grands égards de la part des ministres et des hauts fonctionnaires, sans parler de la foule des gens énergiques qui demeurent en Bavière pour y conspirer contre la République. Vers le milieu de juin dernier, les paysans du haut pays réclamaient ouvertement le rétablissement de la royauté aux cris de « Vivat Rupertus! » Le plan était fait ; d'aucuns prétendent même que la date du coup d'État était fixée : 28 juin. Par l'assassinat de Rathenau (24 juin) et la vague d'indignation qu'il souleva dans une grande partie de l'Allemagne, contribuèrent à faire retarder l'échéance. Le 27, à un congrès comprenant les représentants de plus de 500 groupes monarchistes, le conseiller de commerce Zenz fut obligé de faire la démonstration de l'inopportunité de l'heure et, comme on lui faisait remarquer que les paysans pourraient bien ne plus être retenus, il dit : « Faites-les patienter, ce n'est que partie remise. » Le 28 juillet, quand les quelques socialistes du Landtag réclamèrent l'expulsion des membres de l'ancienne famille régnante, le rapporteur fit rejeter la proposition en prouvant surabondamment que les Wittelsbach avaient droit à la reconnaissance du peuple bavarois et que nulle loi, fût-elle d'Empire, n'étoufferait ce sentiment dans les cœurs.

A la fête du 15e régiment d'infanterie, à Neuburg, Ruprecht fut salué par l'ancien colonel du titre d'Altesse royale, la

Reichswehr lui rendit les honneurs et défila devant lui, le peuple lui fit des ovations sans nombre et les divers orateurs renouvelèrent entre ses mains le serment de fidélité aux Wittelsbach ainsi qu'à l'étendard noir, blanc et rouge de l'Empire (1).

Le Reich, depuis quelques mois, a interdit ces sortes de manifestations; la Bavière ne songe pas à imiter son exemple.

***

Donc, en Bavière, le bolchévisme s'identifie avec la république qui, à son tour, est personnifiée par le Gouvernement de Berlin; ceci suffirait, sans même tenir compte de tendances particularistes datant de loin, pour que la Bavière prît ombrage de toute injonction venant de la capitale du Reich. L'histoire récente des lois pour la défense de la République en est une bien frappante illustration.

Après Kurt Eisner, Gareis, Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg, Erzberger, — Maximilien Harden et Scheidemann ne doivent qu'au hasard de ne pas faire partie de cette énumération, — Rathenau vient de payer de sa vie le tort d'être ou de paraître républicain. L'ombre de gouvernement qui siège à Berlin n'a encore pris aucune des mesures qu'il avait déclarées indispensables, après l'assassinat d'Erzberger, pour protéger le nouveau régime et ses fidèles. Cette fois, l'opinion publique s'émeut et l'appareil gouvernemental ose se mettre en mouvement. Le président Ébert prend des ordonnances qui, soumises par le chancelier Wirth au Reichsrath et au Reichstag, se proposent de conjurer les dangers dont la République est menacée. « Le péril est à droite, » dit, à la tribune, le chancelier. En effet, deux lois sont présentées. La première, dite « de Défense de la République » et qui peut avoir effet rétroactif, punit les crimes et les délits commis contre les institutions légales et leurs représentants. Criminels et délinquants seront désormais jugés par un tribunal spécial, sorte de haute cour de justice composée de magistrats et de personnages choisis par le Président de la République. Les États, comme le Reich, sont autorisés à dissoudre toute association et à interdire toute manifestation ou publication de nature soit à troubler l'ordre public, soit à nuire au régime établi; les membres des anciennes familles régnantes

(1) On sait que, depuis la révolution, le drapeau national est noir, or et rouge.

peuvent être l'objet d'arrêtés d'expulsion, s'ils participent à des actes anti-gouvernementaux. La seconde loi, qui n'est qu'une conséquence de la première, institue au ministère de l'Intérieur à Berlin un « Office central de police criminelle, » dont les pouvoirs de recherche s'étendent à l'ensemble du territoire allemand.

Tous les États adhèrent, sauf un : la Bavière. Dès avant le vote, son ministre à Berlin, M. von Præger, a protesté brutalement contre les empiètements du Gouvernement central sur la souveraineté de son pays. Il a déclaré que « la Bavière était lasse du Reich, » — lire République, — parce qu'après s'être vu ravir ses droits souverains en fait de législation, d'armée et de finances, elle constatait maintenant qu'on s'attaquait à sa justice et à sa police. Or, elle n'admettra jamais que ses ressortissants soient jugés par un tribunal non bavarois; jamais elle ne tolérera que des agents de police viennent instrumenter sur son sol au nom d'une autorité extérieure. Les *Dernières nouvelles de Munich*, journal relativement indépendant, déclarent que le calme ne renaîtra en Bavière que quand les lois seront retirées. Les populistes, en effet, se sont fortement émus; ils sont partis en guerre, non contre l'unité allemande, — von Præger dit lui-même que ses compatriotes sont fidèles au Reich jusqu'à la moelle des os, — mais contre le Gouvernement républicain, coupable d'attentat contre les libertés bavaroises.

Lerchenfeld, influencé par le bruit qu'ils font, adresse à von Præger des félicitations pour son attitude, mais n'en est pas moins embarrassé, car si les monarchistes, à qui ce geste doit plaire, l'assaillent de sommations à la résistance, la fraction modérée de la droite et les quelques démocrates du Landtag penchent vers un compromis, tandis que socialistes et communistes, trop peu nombreux pour imposer leur volonté par des moyens légaux, parlent de grève générale. Dans cette alternative, il fait télégraphiquement rentrer dans leurs garnisons toutes les troupes de la Reichswehr qui sont en train de s'exercer dans les camps et se met ainsi en mesure de réprimer les troubles, de quelque côté qu'ils naissent.

Cependant, la force du parti réactionnaire est telle que le Gouvernement bavarois ne veut, ni ne peut lui résister. A la majorité des voix, il décide de faire paraître une ordonnance spéciale acceptant les lois de défense de la République, mais sous

réserve que l'exécution en sera exclusivement confiée au ministère public et aux tribunaux bavarois; de même, la police criminelle d'Empire ne pourra pas exercer de mandats en Bavière.

Lerchenfeld, qui ne fut peut-être pas personnellement très chaud partisan de cette décision destructrice de l'œuvre du Gouvernement central, en tente cependant la justification. Il dit : « Le tribunal d'Empire, tel qu'on le prépare, ne sera composé ni de juges de profession, ni d'échevins, ni de jurés, mais au contraire de personnages non indifférents aux questions politiques; le peuple bavarois en grande majorité voit dans ces dispositions une violation des droits fondamentaux du citoyen et des principes d'une vraie démocratie(!) Aussi manifeste-t-il une émotion considérable et menace-t-il de troubler l'ordre. Or, l'article 49 de la constitution de Weimar autorise les États à prendre d'eux-mêmes des mesures lorsqu'il y a péril en la demeure. C'est incontestablement le cas pour la Bavière; donc l'ordonnance bavaroise est légale. » Lerchenfeld ne manque pas non plus de s'élever contre la rétroactivité dont le principe vient d'être inscrit dans la loi, « ce qui est en opposition avec les règles du droit. » Il manque d'autant moins d'élever cette protestation qu'il sait quelle émotion produit parmi ses administrés la perspective de poursuites possibles contre les auteurs de la série de crimes et d'attentats commis depuis deux ans avec la connivence de la police, de l'armée et du Gouvernement bavarois. Il n'ignore pas que les assassins de Gareis et d'Erzberger vivent en paix sous sa propre protection et que celui de Kurt Eisner jouit, en fait, non seulement d'une complète liberté, mais d'une grande popularité. Et puis il faut bien aussi que le procès, pour la forme, qui vient d'être intenté à l'Organisation Consul, ce repaire de cambrioleurs et d'assassins, n'échappe pas aux juges bavarois qui, gagnés à la réaction, sont seuls assez experts pour régler, à la satisfaction de l'opinion publique, les affaires politiques de ce genre. A aucun prix, le Reich ne doit avoir droit de regard, et encore moins de direction, dans ces sortes de débats.

L'apparition de l'ordonnance bavaroise, annoncée à Berlin par von Prœger, y jette un profond émoi. Tout d'abord, on y parle de l'envoi à Munich d'un commissaire extraordinaire muni de pleins pouvoirs ; on y envisage même l'idée d'une exécution militaire de la Bavière; tout cela est en effet constitutionnel. Mais on se rend bientôt compte que nulle mobilisation n'est

possible contre un État aussi puissant; d'ailleurs, la Reichswehr consentirait-elle à servir d'instrument de contrainte? Quant à l'emploi que préconisent les socialistes du grand remède déjà utilisé contre von Kapp, la grève générale, que signifierait-il dans un pays où la grande majorité de la population est précisément organisée pour lui faire échec? On réfléchit donc.

De son côté, Lerchenfeld en fait autant, car la Bavière du Nord, — la seule qui comprenne quelques centres industriels importants, — lui fait savoir, par la voie de 21 municipalités, qu'elle n'admettra pas la mise en question de son attachement à l'Empire. Nuremberg, en particulier, affirme sa fidélité au Reich et proteste contre l'inobservation par Munich de lois conformes à la Constitution. Le chef du parti populiste, lui-même influencé, déclare au Landtag qu'à Berlin, en réfléchissant calmement, on doit pouvoir trouver une formule qui respecte les droits des États particuliers, tout en accordant au Reich ce qui lui est dû. C'est un évident appel au compromis, à la condition toutefois que le Reich commence par en faire les frais.

A Berlin, si l'on déclare l'ordonnance « inconstitutionnelle et non valable, » on n'en note pas moins avec satisfaction que le gouvernement bavarois n'a pas mis en cause la formule républicaine de l'État, et l'on exprime l'espoir qu'il ne se dérobera pas davantage aux exigences que, dans l'intérêt de l'unité allemande, le Gouvernement du Reich se verra dans l'obligation de formuler. En attendant, la parole est passée au président Ébert.

C'est un homme prudent qui sait fort bien à quelles extrémités monarchistes il acculerait la Bavière, s'il se montrait par trop intransigeant et usait de tous les droits à lui conférés par la Constitution. D'accord avec son chancelier et avec le président du Reichstag, il adresse à Lerchenfeld une lettre bien douce pour lui conseiller de retirer son ordonnance, moyennant quoi des concessions lui seront faites.

Lerchenfeld ne peut rien décider sans l'assentiment de ses chefs de partis; il met plusieurs jours à répondre et, lorsqu'il le fait, en restant d'ailleurs sur ses premières positions parce qu'on ne lui permet pas d'autre attitude, il prend soin de laisser la porte ouverte à de nouveaux pourparlers : « son ordonnance n'est pas contraire à la Constitution ; c'est lui qui est respon-

sable de l'ordre en Bavière ; la surexcitation y est grande et, si tout accord était réellement impossible, il ne prendrait pas la responsabilité des graves événements qui se produiraient infailliblement ; or, il veut bien s'entendre, mais à la condition que les États confédérés aient leurs droits souverains sauvegardés dans le présent et qu'on ne les supprime ou ne les modifie désormais qu'avec leur préalable assentiment. »

Appelé à Berlin pour conférer avec Ébert et Wirth, il emmène son ministre de l'Intérieur et son ministre de la Justice. Il a l'intention de demander que la Bavière reste maîtresse de sa justice et de sa police, ce qu'il espère assez facilement obtenir, mais il voudrait aussi que la Constitution fût amendée dans un sens fédéraliste, c'est-à-dire que 14 voix suffisent dorénavant au Reichsrath — la part de la Bavière est déjà de 10 — pour faire repousser toute modification à la Constitution.

Sur le premier point, l'entente se fait et tout semble réglé, car la seconde prétention est évidemment insoutenable, tant une Bavière de 7 millions d'habitants seulement prendrait d'importance dans un Reich qui en compte plus de 60 (1). Rien au contraire n'est fini, parce que Lerchenfeld n'a pas de pleins pouvoirs; il doit retourner à Munich pour consulter et son Gouvernement et ses chefs de partis.

Or, s'il est approuvé par le premier (2), les autres ne sont pas satisfaits. Ils refusent de le suivre et se livrent à une active propagande auprès des paysans pour leur prouver que l'adoption du texte de Berlin, même amendé, serait le signal de l'expulsion des Wittelsbach. Les manifestations se multiplient ; on parle de plébiscite ; des placards injurieux pour le Reich sont affichés et répandus dans la foule, distribués dans le Parlement ; des manifestants qui soupçonnent le Landtag de vouloir sanctionner l'accord de Berlin, envahissent l'assemblée aux cris de « démission; » repoussés par la police, ils se ruent, — drapeaux et

(1) La Haute-Cour comprendra une Chambre spéciale à l'Allemagne du Sud ; les policiers du Reich qui auront à enquêter dans un État s'y devront tenir en étroit contact avec ceux de cet État; ils n'auront même à intervenir que dans les affaires graves intéressant la collectivité. Pour le choix des juges de la Cour de justice, on ne tiendra compte que de l'aptitude. Enfin les membres des ex-familles régnantes ne pourront être expulsés qu'en cas de récidive. La rétroactivité des lois est abandonnée.

(2) Le seul ministre démocrate a démissionné; il a été aussitôt remplacé par un réactionnaire modéré.

musiques en tête, — vers la légation de France où, cette fois sans obstacles, ils peuvent proférer injures et menaces contre notre pays. Les nationalistes reprochent amèrement à Lerchenfeld son voyage à Berlin; ils l'accusent de capitulation, l'invitent à céder la place à un Gouvernement plus énergique, — présidé par von Kahr sans doute, — qui saura soutenir, selon les principes de Bismarck, les droits des États confédérés contre la tendance du Reich à l'absorption. Von Kahr triomphe en effet; il prend la direction de la résistance; il détourne la question et va partout discourant contre la France, « cette ennemie héréditaire qui demeure armée jusqu'aux dents, pour mieux réduire l'Allemagne à l'esclavage; » il rappelle comment, en 1807, la Prusse sut préparer la régénération du peuple allemand; aujourd'hui, c'est lui, von Kahr, qui, combattant les lois du Reich, lutte pour les libertés du peuple!

Le Landtag apeuré, — tous les chefs des groupes réactionnaires de province se sont réunis à Munich, — repousse le compromis de Berlin; tout est à recommencer. Le *Vorwaerts* a bien raison d'écrire qu'il existe en Bavière deux Gouvernements: l'un officiel qui n'est rien moins que solide et l'autre, pas officiel du tout, qui organise la réaction contre la République en attendant qu'il s'empare du pouvoir.

De nouveau les ministres de l'Intérieur et de la Justice sont dépêchés à Berlin. Lerchenfeld, instruit par l'expérience, se tient cette fois sur une réserve absolue et ne les accompagne pas. En revanche, il use de sa propre ordonnance pour réclamer du Gouvernement central l'interdiction en Bavière du journal communiste berlinois *le Drapeau rouge* qui a pronostiqué la continuation de la « haute-trahison » de la Bavière, et il suspend de son propre chef *le Moniteur de Miesbach*, — feuille bavaroise, — qui s'est permis d'inviter ses lecteurs à marquer leur mécontentement du soudain revirement du Gouvernement bavarois dans son conflit avec le Reich.

A Berlin, les deux ministres annoncent que Munich n'approuve pas sans réserves le précédent compromis et demandent qu'il soit procédé à un nouvel examen des points litigieux. En fait, ils ne réclament que des éclaircissements destinés à donner quelques apaisements aux irréductibles, — du moins ils le croient, — et ils les obtiennent sans beaucoup de peine. Le chancelier est trop heureux de prendre l'engagement de respecter désormais les

droits des États en général et de la Bavière en particulier. Finalement, l'accord se fait.

Mais, pour les monarchistes, à quoi servirait l'accord? A ramener le calme, donc à consolider la République et, par suite, à compromettre le retour de la monarchie; ce n'est pas ce qu'ils veulent. Un des leurs, député, avait déjà dit : « Le parti populaire bavarois a pour tâche actuelle d'examiner de quelle façon et par quels moyens il doit lutter contre la dictature berlinoise ainsi que, » — la différence est pour lui inexistante, — « contre la dictature du prolétariat. » L'opposition monarchiste ne désarme donc pas, et nous pouvons être assurés qu'elle ne désarmera pas. Elle entend arriver à ses fins; rien ne l'arrêtera. La guerre est déclarée par les réactionnaires bavarois au régime républicain (1).

Si l'on en veut d'autres preuves, point n'est besoin de les aller chercher bien loin. Lorsque le baron Léoprechting qui, avant d'habiter Munich, avait pris une plus ou moins grande part au coup d'État de von Kapp, fut convaincu d'avoir servi d'informateur au ministre du Reich en Bavière, — le comte Zech, — on le condamna pour haute trahison. Interpellé à ce propos par les socialistes, Lerchenfeld déclara qu'il avait déjà fait des représentations à Berlin et qu'en tout cas il considérait la présence du comte Zech à Munich comme désormais inutile. Il ajouta qu'il espérait bien voir le Reich ne plus solliciter de ses agents des rapports secrets sur la Bavière, « de tels procédés ne se pouvant admettre que vis-à-vis d'un État étranger. » Zech, après une courte absence, est rentré à son poste, mais tout porte à penser qu'il n'y vieillira pas.

La comparaison entre les visites que firent à Munich, à quelques semaines d'intervalle, le président Ébert et le maréchal Hindenburg, offre aussi un bien instructif contraste. Sans doute, lorsque vint le Président, les personnages officiels ne se montrèrent pas discourtois et le sujet de leurs discours était tout indiqué : union des États et du Reich. Mais l'attitude de la population fut bien différente. La nouvelle de la visite déchaîna les

(1) Il est juste de dire que communistes et socialistes indépendants ne sont pas sans quelque responsabilité en cette affaire. Leurs appels à la révolution sociale ont pour effet certain d'incliner vers les partis de droite tous les adversaires du désordre et, en Bavière, le règne de Kurt Eisner a laissé un tel souvenir que son retour est envisagé comme une insupportable calamité.

nationalistes ; l'un d'eux, dans une réunion publique à Wurzbourg, couvrit le Président d'injures ; ceux de Munich votèrent une motion sommant le Gouvernement de faire le nécessaire pour que le voyage n'eùt pas lieu, « attendu qu'Ébert personnifie la révolution, qu'il ne peut être considéré comme un président légal et que son arrivée apparaîtrait à la population bavaroise comme une provocation monstrueuse. » En guise de bienvenue, le Président put lire dans les journaux une lettre ouverte, à lui adressée, où toutes les associations patriotiques protestaient contre la Constitution « de fortune » de Weimar et le système politique qu'elle a inauguré. Quand il débarqua, sociétés nationalistes et ligues d'officiers s'en furent, en signe de protestation, déposer une couronne, enrubannée aux anciennes couleurs impériales, sur la tombe du roi Louis III, tandis que la foule s'efforçait de brûler le drapeau de la République que les autorités s'étaient difficilement résolues à faire hisser sur un bâtiment ministériel. Pour amener le cortège de la gare au domicile du comte Lerchenfeld, on dut procéder à de nombreuses arrestations et, sur le parcours, on entendit plus de sifflets que l'on ne vit se soulever de chapeaux.

Hindenburg s'annonce, et tout change. Les partis monarchistes mobilisent tous leurs adhérents pour lui faire une entrée triomphale. Les murs sont littéralement couverts d'affiches invitant les habitants à pavoiser aux couleurs bavaroises (1) et impériales : de leur côté, les ligues militaires ont convoqué le ban et l'arrière-ban de leurs membres, car elles veulent présenter au maréchal, lors de la parade qui doit avoir lieu au Jardin royal, tout ce que la Bavière compte d'officiers ayant servi dans l'armée et la marine. La question est posée de savoir si la Reichswehr participera officiellement à la réception ; le ministre central de la Guerre refuse, mais l'indignation des monarchistes est telle que Lerchenfeld est obligé de demander le retrait de cette décision ; le ministre capitule : sans doute la Reichswehr n'ira pas au Jardin royal où doivent se tenir toutes les associations dont un certain nombre sont d'ailleurs interdites, mais Hindenburg la pourra passer en revue sur un autre emplacement !

A la gare, le maréchal est reçu par von Kahr, son hôte, et

(1) Bleu et blanc.

par Ludendorff; il en sort au milieu des acclamations frénétiques d'une foule immense. Le lendemain, il se rend d'abord chez les étudiants qu'il exhorte à conserver, « par le moyen de l'instruction militaire, le sentiment de la grandeur et de l'unité allemandes, grâce à quoi la patrie sortira un jour de sa misère et de sa honte présentes. » Il fait visite, non seulement aux autorités, mais encore aux princes Ruprecht et Léopold; il dépose une couronne sur le tombeau du roi Louis III. Près de la porte de la Victoire, le général von Moehl, commandant de la Reichswehr, lui présente ses troupes dont il fait les dépositaires des traditions militaires d'autrefois et, « si certains Allemands n'étaient pas assez fiers pour se souvenir de leur glorieux passé, la Reichswehr se chargerait de le leur rappeler. » A cette allocution, Hindenburg répond qu'avec l'aide de Dieu, l'Allemagne reprendra bientôt sa place en Europe, à la condition qu'elle observe ses anciens principes de fidélité. Il salue la Reichswehr, aujourd'hui gardienne de l'esprit de l'ancienne armée qui, sous son inspiration, vola de victoire en victoire.

Ceci fait, sous des ovations indescriptibles, le maréchal se rend au Jardin royal où sont rassemblées, avec bien d'autres, toutes les associations d'officiers et d'anciens combattants. Beaucoup de ces hommes ont revêtu l'uniforme, contrairement d'ailleurs aux prescriptions de Berlin; tous sont rangés autour d'étendards noir, blanc et rouge.

Au musée de l'Armée, l'apparat militaire revêt la forme des cérémonies d'avant 1914. Des généraux, — dont Ludendorff, — tous les ministres, y compris leur président, tous les princes sont présents. En accueillant le maréchal, le général bavarois comte Bothmer, parlant au nom de l'armée « royale » bavaroise, déclare « qu'un jour viendra où, dans un cliquetis d'armes et un fracas de tonnerre, un immense appel préludera à la restauration de l'Allemagne; » ce jour-là, « les Bavarois n'oublieront pas leur vieille devise, *In treue fest* (1); ils seront prêts à mourir pour l'Empereur et le Reich, pour le Roi et la Bavière. » Ses vœux ne vont pas seulement au glorieux chef des armées, mais « au fidèle nautonier qui tint ferme la barre du commandement jusqu'au jour où la trahison terrassa l'armée allemande jusqu'alors invaincue. » De son voyage, « Hindenburg

(1) Inébranlable dans la fidélité.

emportera la certitude que la Bavière est encore aussi fidèle à l'Empire allemand qu'elle le fut à l'heure où elle partit pour la guerre sacrée. » Ruprecht prend à son tour la parole, et il le fait non point à titre d'ancien commandant de groupe d'armées sur le front français, mais « comme chef suprême de l'armée bavaroise. » Dans sa réponse, Hindenburg emploie vis-à-vis des princes toutes les formules de l'ancien régime. Il entend consacrer au service de la patrie jusqu'au dernier jour de sa vie ; il presse chacun de faire son devoir, afin que reviennent des jours meilleurs dont il annonce d'ailleurs le retour. Pour finir, il lance trois « Hoch » en l'honneur de l'armée bavaroise, laquelle, — personne vraiment ne s'en douterait, — a officiellement cessé d'exister en même temps que la monarchie.

La ville, qui est somptueusement pavoisée de drapeaux bavarois et impériaux, n'étale pas une seule bannière républicaine. Le ministère de la Guerre lui-même, tout couvert de blanc et de bleu, n'a pas osé se soustraire à la règle !

Hindenburg est parti pour la Haute-Bavière, mais on peut être sûr que, si cela ne dépend que des monarchistes, il repassera par Munich. L'essai qu'ils ont fait de lui comme instrument de propagande a tellement réussi qu'ils ne voudront pas perdre l'occasion de recommencer.

Telles furent les réceptions réservées par Munich au président Ébert et au maréchal Hindenburg ; l'une fut manifestement antirépublicaine et l'autre notoirement monarchiste.

*
* *

Naturellement, la haine qu'on porte en Bavière à tout ce qui rappelle la Révolution entraîne d'autres conséquences. Si la Révolution a fait la République, celle-ci a signé le « honteux » traité de Versailles. Monarchistes et nationalistes ont donc le devoir de combattre, avec la République, le traité qu'elle s'efforce, soi-disant, d'appliquer et dont elle perpétue la honte ; ils haïssent non moins évidemment la France qui en réclame l'exécution.

La liste serait longue de leurs manifestations, et fastidieuse l'énumération des discours qu'ils y prononcent. Pour la bonne compréhension de la Bavière d'aujourd'hui, il en faut cependant savoir quelque chose. Voici quelques exemples, pour la seule ville de Munich et pour la courte période d'un mois de l'été 1922.

Fin mai, dans une conférence faite à une section du parti populaire, von Kahr dit que tous les efforts de l'Allemagne doivent tendre vers le rétablissement de son armée, malgré le traité de Versailles, car « une grande Puissance ne peut se passer de la force et du courage d'en user. » Il joint à cette déclaration une profession de foi monarchiste.

Le 1er juin, un congrès du parti du Centre décide, lui aussi, de reprendre vigoureusement la lutte contre « l'infâme traité de Versailles.

Le 9 juin, le cirque Krone déborde d'une foule considérable qu'une savante publicité est parvenue à réunir pour entendre parler du mensonge des responsabilités de la guerre. La même question est reprise le 28 et une page ne contiendrait pas la liste des sociétés signataires de l'affiche de convocation.

Le 13 juin, la « Ligue pour la protection des populations de race allemande » procède à la bénédiction d'un nouvel étendard. A cette occasion, elle déploie le drapeau impérial, chante la « Garde au Rhin » et fait un accueil enthousiaste à un descendant de Bismarck qui exalte l'esprit de lutte comme étant seul capable de sauver l'Allemagne de la ruine.

Le lendemain 14, c'est la ligue « Oberland, » — aussi dangereuse que l'organisation Consul, parce qu'elle poursuit des fins et fait usage de moyens analogues, — qui donne une grande fête. Un Germano-Américain qui a gratifié de 15 millions de marks les soldats atteints de maladies nerveuses, dit « qu'à l'exemple de milliers et de milliers de ses compatriotes, il est convaincu que l'Allemagne n'est pas responsable de la guerre, que les 14 propositions de Wilson n'ont jamais correspondu à la mentalité américaine, que le monde entier considère les Allemands comme les véritables vainqueurs de la guerre, » et il conclut : « Comptez sur vous, l'avenir vous appartient. » On l'applaudit frénétiquement et on le porte en triomphe.

Ce même jour, « l'Association contre la honte noire » tient ses assises au cirque Krone devant plusieurs centaines de personnes. L'orateur, un conseiller d'État, refait le discours qu'il a prononcé huit jours auparavant à Lindau. La violence de son langage et aussi sa crudité sont inconcevables. Il commence par faire le procès de l'impérialisme et du militarisme français qui, depuis des siècles, « font le malheur de l'Europe. » Richelieu, Louis XIV, Turenne, Napoléon, Poincaré-la-Guerre, tout y

passe. Il dénonce, chemin faisant, le « vol » de la Silésie, puis, abordant le sujet même de sa conférence, il brosse un terrifiant tableau des méfaits commis par les troupes dites « noires » en pays rhénans ; s'aidant de statistiques soi-disant officielles, il énumère complaisamment les vols, les viols, les meurtres qui leur sont imputés ; il étale les dangers que font courir à la population les tares physiologiques et les maladies endémiques des troupes exotiques ; il insiste sur l'ignominie de l'administration française qui jette à la rue d'honorables et paisibles familles allemandes, pour installer à leur place des maisons publiques dont, suprême impudeur, elle met l'entretien à la charge du Gouvernement allemand.

Le thème est bien connu, mais la fréquence de son usage, nos démentis, les publications d'enquêtes menées par des alliés ou même des neutres, l'absence de troupes réellement noires sur le Rhin, rien n'en affaiblit l'action sur les auditoires allemands. Ce jour-là, chaque période du discours est scandée par des applaudissements, des cris de haine, des vociférations et des injures contre la France. L'orateur excite lui-même son public par de grossières saillies et finit par déclarer que les frères allemands de Rhénanie ne peuvent pas plus longtemps demeurer dans la souffrance, et qu'il faut immédiatement voler à leur secours. Le président, qui sait cependant bien que la réunion n'a été autorisée que sous la réserve de garder la forme d'une manifestation en faveur de l'hygiène publique (?), renchérit sur l'orateur, propose « au nom de la race blanche et de la civilisation » et fait adopter une motion de flétrissure contre la France. A la sortie, on chante la « Garde au Rhin, » « l'Allemagne au-dessus de tout, » et l'on part en cortège, manifester devant les hôtels habités par les membres de la commission de contrôle interalliée. La police locale arrive, mais reste inerte ; pour une circonstance aussi peu intéressante, ses officiers n'ont pas daigné l'accompagner. Certains agents encouragent même les manifestants : « N'hésitez pas à frapper fort ! Sortez cette engeance ! Nous ne ferons rien contre vous ! » La police d'État finit par intervenir, car le cas pourrait s'aggraver et le Gouvernement encourir des responsabilités. Nul doute que sans cette circonspection, la bande des énergumènes du cirque Krone ne se serait livrée aux pires extrémités contre les représentants alliés.

Au cours du mois de juin, d'autres cas analogues se pro-

duisent, toujours en Bavière, mais hors de Munich. Du 23 au 27, à Nuremberg, à l'occasion d'une exposition de machines agricoles, une série de fêtes se déroulent. Là, en temps normal, les partis de gauche dominent ceux de droite, mais les organisateurs ont pris soin de faciliter le voyage à une foule de paysans qui, eux, ne sont rien moins que républicains; aussi l'exposition dégénère-t-elle en manifestation nationaliste et monarchiste. Un concours hippique présidé par le général Liman von Sanders, le même qui fut en Turquie avant et pendant la guerre, détermine une explosion d'enthousiasme en faveur de l'armée. Une collecte au profit de l'aviation et des exhibitions de propagande correspondantes fournit une excellente raison de protester contre les traités et leurs auteurs. Un cortège de paysans revêtus de costumes régionaux est une occasion, trop favorable pour qu'on la néglige, de faire défiler des Hauts-Silésiens, des Schleswickois, des Alsaciens et même des Tyroliens; leur passage provoque de bruyantes ovations. Le ministre de l'Agriculture passe inaperçu dans le temps que Ludendorff et le grand-duc de Mecklemburg sont reçus en triomphateurs. Le drapeau républicain est arraché à la caserne de police et à la gare; partout on chante « l'Allemagne au-dessus de tout » et on moleste ceux qui, par hasard, ne se découvrent pas. Il faut qu'arrive la nouvelle de l'assassinat de Rathenau pour que les partisans de la République, indignés, osent se livrer à quelques contre-manifestations.

On se tromperait d'ailleurs en pensant qu'en Bavière, les partis de gauche professent moins de haine que ceux de droite pour le traité de Versailles et pour la France. Tout dernièrement, un député qui porte cependant l'étiquette « démocrate, » réclamait, à l'occasion de la discussion du budget de l'Instruction publique, la suppression de l'enseignement obligatoire du français et son remplacement par l'anglais; la commission du Landtag l'approuva unanimement. Les républicains purs, ou supposés tels, ne font eux-mêmes à la France aucun crédit; au cours d'une réunion de protestation contre l'assassinat de Rathenau, un ancien ministre socialiste dénonçait notre pays comme le foyer de la réaction, le complice de l'Angleterre et de l'Amérique en vue d'une restauration monarchique. Le chef des socialistes-nationaux de Munich ne s'est pas montré moins violent : « Nous ne reconnaîtrons jamais le traité de Ver-

sailles; il doit être déchiré et jeté aux pieds de nos adversaires. »

Et tout cela se passe dans le temps même où les fêtes régimentaires succèdent à d'autres fêtes régimentaires. En l'espace de quelques jours seulement : fète des anciens gardes du corps; assemblée générale de soixante-neuf sociétés d'officiers qui votent leur rapprochement, par régiment, avec les associations de sous-officiers et de soldats; fête commémorative des troupes de communications; grande manifestation en l'honneur de la marine. Dans toutes ces occasions, le traité de Versailles est copieusement honni et la République ouvertement bafouée!

Ce n'est pas tout. Les anciens du 1er régiment d'infanterie défilent au pas de parade devant les princes Ruprecht et Alphonse; ils applaudissent à tout rompre d'ex-généraux qui célèbrent leur participation à la guerre, vantent leur fidélité à la monarchie et insistent sur l'impérieuse nécessité de restaurer l'ancienne armée allemande. Les soldats de l'ancien 20e régiment d'infanterie se réunissent pour faire honneur au prince François, lequel compte à leur association et protège la ligue des officiers; ils s'entendent prédire par un colonel de naguère qu'ils seront encore dans l'avenir « un sujet d'effroi pour l'ennemi. »

Telle est la Bavière d'aujourd'hui. Si incomplet qu'il soit, le tableau suffit cependant pour donner une idée de l'atmosphère qu'on respire à Munich et pour faire présumer des opinions comme des occupations de ceux qui, libres de leur choix, viennent là faire une cure et chercher l'air le plus favorable à leur santé politique.

II. — LUDENDORFF ET LA RÉPUBLIQUE

Ludendorff est un de ceux qui profitent de la villégiature munichoise. Que fait-il à Munich? A l'en croire : la guerre au bolchévisme, rien de plus. La guerre au bolchévisme est en effet le leit-motiv de toutes les déclarations qu'il fait aux journalistes étrangers. A son sens, le bolchévisme, s'il n'est vaincu, submergera l'Europe. Or, il ne sera vaincu et la Russie ne sera restaurée, — la résurrection de cette Puissance, intimement liée à la disparition de ses maîtres actuels, commande l'équilibre économique de notre continent, — que si les grandes nations, et notamment l'Angleterre, la France et l'Allemagne, se liguent contre leur commun adversaire. Seulement, cette entente,

Ludendorff ne la considère comme possible qu'après toute concession faite par un seul camp, — le nôtre naturellement, — c'est-à-dire après revision en faveur de l'Allemagne du traité de Versailles.

Pour donner plus de poids à son opinion, il ne se borne pas aux paroles, mais passe aux actes; il opère lui-même en Allemagne et confie à son ancien subordonné, le colonel Bauer, établi à Vienne, le soin de travailler en Europe centrale; seulement, quand il parle aux Allemands, ses discours, — comme on va le voir, — ne restent pas empreints de la même discrétion que ses confidences à nos journalistes.

Les exemples de l'activité de Ludendorff sont innombrables; comme il faut se borner, nous ne relaterons ici que les plus caractéristiques ou les moins connus, mais le lecteur ne devra pas oublier que Ludendorff donne de sa personne dans la plupart des manifestations munichoises.

En février 1921, la société « Maréchal Schlieffen » composée d'officiers ayant servi sous les ordres de ce célèbre général, fusionne avec l' « Association des anciens officiers d'état-major. » Ludendorff préside. Il invite ses auditeurs à poursuivre leurs études militaires en vue du règlement de comptes qui, tôt ou tard, aura lieu avec la France, « ce mauvais génie de l'Europe, cet ennemi héréditaire de l'Allemagne. »

En mai s'organise à Munich une « Journée des aviateurs allemands. » Il s'agit d'honorer la mémoire de ceux qui sont tombés pendant la guerre. Hindenburg et Ludendorff sont présidents d'honneur du comité. Le *Journal du soir de Munich*, célébrant les fastes de l'aviation, fait précéder son article d'une lettre autographe de Ludendorff : « Le corps de l'aviation allemande a remporté, durant la guerre, de brillantes victoires; partout il a récolté gloire et honneur; il a mérité les éloges de son chef suprême, » — l'Empereur, — « ce qui l'engage envers lui pour toujours. Que les anciens aviateurs, et aussi leurs camarades des autres armes, servent la patrie, dans sa détresse actuelle, avec le même courage, la même fidélité et la même énergie que pendant la guerre. » Il réclame, — et il donne l'exemple, — « des actes et non des paroles. » En présence des princes, car ils sont de toutes ces réunions, et, fait plus étrange, devant tous les ministres en exercice, un ancien aviateur dit : « Dans la misère commune, nous devons tous redevenir des camarades... Il nous

faut être nationalistes jusqu'à la moelle... Ayons confiance dans notre propre force; n'oublions pas qu'il existe encore dix millions d'Allemands sur les douze qui ont, pendant quatre ans, résisté victorieusement à l'ennemi; il n'y a donc pas lieu de désespérer... Plus d'adversaires de droite ou de gauche; l'adversaire est sur le Rhin. Tout ce qui est allemand doit rester allemand, tout ce qui était allemand, toutes les régions de langue allemande doivent redevenir allemandes. Nous sommes aujourd'hui les esclaves de l'étranger : libérons-nous. » Les autres discours sont à l'avenant et soulèvent, cela va sans dire, d'enthousiastes acclamations.

En juillet 1921, alors que certains milieux réclament à grands cris l'annexion du Tyrol à la Bavière et préconisent un raid à la manière de d'Annunzio à Fiume ou de Zeligowski à Wilna, Ludendorff fait le voyage d'Innspruck pour déconseiller l'entreprise, mais seulement parce que le moment n'est pas favorable et qu'il vaut mieux attendre le règlement de la question de Haute-Silésie.

Du 10 au 13 août 1921, il assiste à la réunion générale et secrète des organisations militaristes. Il accepte le titre et les fonctions de chef suprême qui lui sont offerts, non sans faire remarquer combien il est surveillé par les espions de l'Entente et du gouvernement de Berlin. Cela ne l'empêche ni d'accuser le chancelier de lâcheté, ni d'exhorter les chefs des organisations à conserver leurs commandements effectifs jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'au moment où, sortant de l'ombre, il jugera l'heure venue de faire sentir publiquement son action.

En septembre, il retourne à Innspruck où il prend part à une nouvelle réunion des principaux conspirateurs monarchistes de Bavière et des régions limitrophes. Il y parle des sociétés régimentaires de l'Allemagne du Nord qui se sont substituées à l'*Orgesch* officiellement disparue; il assure que, sous sa direction supérieure, le « Casque d'acier » et « l'Ordre des jeunes Allemands » donnent l'impulsion à l'ensemble; il prêche l'abstention dans les luttes politiques intérieures, mais indique le but à poursuivre, à savoir l'épanouissement grandissant d'un immense mouvement nationaliste qui finira par imposer à la France la revision du traité de Versailles.

Après une longue tournée en Allemagne du Nord auprès des sociétés dont il est devenu grand maître, il revient à Munich

où il préside une réunion d'officiers et de chefs d'associations occultes. Il y note avec satisfaction l'accroissement des effectifs des groupements analogues de l'Allemagne du Nord et les régularités des réunions, ce qui ne peut que contribuer à la force du mouvement. Il assure que quatre millions de citoyens en font partie et que, si les sections fonctionnent comme elles le doivent, il pourra toujours envoyer quelques centaines d'hommes là où besoin sera. Le malheur est que ces hommes sont à peu près exclusivement équipés et armés en fantassins; artillerie et aviation leur font défaut et plusieurs années d'un dur labeur seront nécessaires pour mettre sur pied une armée capable de résister à l'ennemi.

Le 8 avril 1922, Ludendorff célèbre son 58e anniversaire. Il remercie la foule de ses partisans qui lui apportent leurs félicitations et fait appel à l'union du peuple allemand en vue de la revanche; à défaut du mot, le sens y est.

En mai de la même année, il se multiplie. Il est le 11 à Berlin à une séance du Comité de la « Ligue des soldats nationalistes » dont il est président d'honneur (1). Il y prononce l'allocution suivante : « Tous les efforts de l'association doivent tendre vers ce but suprême : la résurrection de l'Allemagne libre. Nous voulons l'épuration à l'extérieur comme à l'intérieur; tout ce qui n'est pas proprement allemand doit disparaître... Nous traversons en ce moment une grave période de difficultés intérieures; seule une monarchie, parce qu'elle est forte, parce qu'elle domine tous les partis, est capable de ramener l'union entre nous et d'écarter les sujets de discorde entre États; seule elle nous offre les garanties d'ordre, faute de quoi il n'y a pas de relèvement national... A mon avis, la situation ne s'améliorera que le jour où l'esprit qui régnait au front pendant la guerre animera la nation tout entière. L'œuvre de régénération exige le concours de tous les hommes de bonne volonté. A ce point de vue, c'est un véritable scandale que de voir nos gouvernants se priver de l'appui de tous ceux qui ont bien servi la patrie. Pour mon compte, j'éprouve une joie profonde à constater que, dans l'association des soldats nationalistes, toutes les classes de la société sont confondues, ainsi qu'elles l'étaient dans

(1) A la suite de la promulgation des lois de défense de la République, les réunions de cette société, avec beaucoup d'autres, ont été légalement supprimées dans tous les États du Reich, hormis la Bavière.

l'ancienne armée. C'est là votre force. Puisque vous voulez travailler dans le sens que je vous indique, je vous appuierai de toutes mes forces et collaborerai intimement avec votre président. »

Le 18 mai, au cours d'une manifestation organisée par le « Cercle d'étudiants de Munich » et à laquelle assiste le prince Ruprecht avec une foule d'officiers, Ludendorff déclare dans l'enthousiasme général : « Fidèle aux principes de Bismarck, le peuple allemand doit rester plus uni qu'aucun autre peuple... Notre premier souci doit être de libérer notre pays de l'étranger ; tout ce qui peut nous séparer n'est, auprès de cela, que secondaire. Nous avons malheureusement oublié les leçons de Bismarck sur la force et quand le glorieux chancelier eut donné sa démission, nous n'avons pas su utiliser la nôtre... Le mensonge de la responsabilité allemande dans la guerre a été percé à jour lors du récent procès Fechenbach (1)... L'Allemagne n'a plus aujourd'hui ni liberté, ni droits, parce qu'elle est sans force. Il est trop tard pour suivre la grande leçon donnée par Bismarck, mais il est de notre devoir d'y revenir et de rétablir la volonté du peuple allemand ; nous y parviendrons en reprenant l'esprit de l'ancienne armée : sacrifice, désintéressement, discipline et obéissance. »

Le 24 mai, à la manifestation ultra-réactionnaire de la « Ligue nationale des officiers, » à Augsbourg, il recommande au peuple de « rester fidèle à lui-même, uni dans toutes ses classes, de garder opiniâtrément la volonté de défendre la patrie et de croire en ses chefs. »

Le 24 mai, à la fête commémorative des troupes bavaroises de communication, il prétend qu'avant la guerre, l'Allemagne

(1) Fechenbach était un ancien secrétaire de Kurt Eisner. Il s'était réfugié à Halle qui n'est pas en Bavière, soit dit en passant : c'est là que le Gouvernement bavarois, moins pointilleux pour lui-même que pour les autres, le fit arrêter par ses policiers. Traduit devant un tribunal pour crime de haute trahison, il y fut l'objet d'une véritable parodie de justice. Son crime? Avoir communiqué au journal français *le Temps*, — qui proteste d'ailleurs, — une lettre dérobée aux archives des Affaires étrangères bavaroises. Il est vrai que cette lettre, datée de juillet 1914, était adressée par le ministre de Bavière à Berlin (comte Lerchenfeld) au président du Conseil bavarois (comte Hertling, devenu depuis chancelier) et prouvait que, dès le 20 juillet 1914, l'Allemagne, qui le nia toujours, était au courant du contenu de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie. Le tribunal, naturellement, tout en reconnaissant l'authenticité du document, conclut qu'il avait été inexactement communiqué et condamna le coupable.

n'appelait sous les armes que 54 pour 100 de ses hommes valides, tandis que la France en enrôlait 82 pour 100, « ce qui prouve bien que les Allemands ne voulaient pas la guerre. »

Au début de juin, à Erfurth, à l'assemblée de l'« Ordre des jeunes Allemands, » il prononce un discours sur lequel la presse a fait le silence mais qu'une petite feuille de province a publié : « C'est toi, simple feldgrauer (1), qui es le héros de la guerre mondiale. C'est devant toi que nos ennemis tremblent encore aujourd'hui, car ils ont fait ta connaissance pendant la guerre. Que les Anglais, ces égoïstes qui ne songent qu'à leurs intérêts, se claquemurent dans leur île, mais nous, Allemands, nous vivons sur le continent, entourés d'ennemis; notre devoir est de nous unir, de nous sentir les coudes et de présenter un front unique à nos oppresseurs. Que faut-il pour cela ? L'esprit des rois de Prusse, l'esprit d'avant 1914, celui qui nous animait lorsqu'on nous força à faire la guerre. Nous ne devons avoir qu'un but et vous le connaissez : libérer le pays de ses oppresseurs. Nous n'y parviendrons pas sans la force. Un jour naîtra où nous ferons appel à chacun de vous pour la liberté de la grande Allemagne. »

Si, le 25 juin 1922, Ludendorff n'est pas avec les 25 à 30 000 pangermanistes qui ont choisi le village de Caub comme lieu de réunion parce que Blücher y passa le Rhin en 1814, c'est que l'assassinat de Rathenau date de la veille; cet événement fait véritablement trop de bruit en Allemagne pour que Ludendorff commette l'imprudence de tenir la promesse qu'il a faite au Comité d'organisation. De beaucoup de côtés, en effet, son arrestation est réclamée; peut-être même, après une perquisition opérée à son domicile, — pour la forme sans doute, — est-il astreint à demeurer prisonnier sur parole durant quelques jours. Mais, lui présent, les discours de Caub n'auraient pas été modifiés. Or, tous furent d'une violence inouïe, tous célébrèrent la gloire de l'ancien régime, condamnèrent la République et dénoncèrent l'occupation des Pays rhénans comme une insulte insupportable; plusieurs se terminèrent par un appel non déguisé au coup d'État : « En avant sans crainte ! Haut la tête pour l'audacieuse aventure ! La jeunesse allemande, sur les bords du Rhin allemand, rebâtira ce que le destin est parvenu à détruire. »

(1) En France, on dirait : petit soldat bleu horizon

A Munich, au sein de l'« Association des sous-officiers bavarois, » Ludendorff rappelle les exploits des sous-officiers pendant la guerre; puis, passant à l'examen de la situation politique, déclare : « A présent, nous ne sommes plus les maîtres chez nous, nous ne sommes que des esclaves travaillant au profit des capitalistes étrangers ; notre patrie ne peut être sauvée par aucun régime, aucun parti, si tous les vrais patriotes ne s'unissent pour la restaurer. Naguère encore, notre peuple accomplit des prodiges ; cela lui donne le droit de vivre. Réapprenons la fierté d'être Allemands ! »

Tout récemment, une nouvelle association s'est formée entre titulaires de la croix de fer de 1re classe ; Ludendorff en assume la présidence. Son but? Cultiver par tous les moyens les vieilles traditions de la monarchie.

* * *

Tout cela est-il assez clair? Et n'est-il pas vraiment remarquable que Ludendorff, si enclin à jeter le cri de guerre contre les seuls bolchévistes lorsqu'il s'adresse à des étrangers, n'effleure que peu ou point le sujet lorsqu'il parle à des Allemands? En ce dernier cas, c'est la République qui, directement et indirectement, fait tous les frais.

Il n'y a point là de contradiction. Si l'armée allemande qui, sous le commandement de Ludendorff, volait, — comme chacun sait, — de victoires en victoires, fut finalement battue, c'est que des traîtres la frappèrent par derrière. Les coupables? Les révolutionnaires qui proclamèrent la République avec son inévitable cortège : la défaite hideuse, les désordres intérieurs, les humiliations extérieures, les mesures antinationales, le bolchévisme pour tout dire. Ludendorff, comme tout Bavarois conservateur, assimile donc bolchévisme à république. Interrogez-le sur ce sujet et il vous dira que le traité de Rapallo lui donne raison, et aussi l'assassinat de Rathenau, car il ne douta pas, — au début du moins, — que les meurtriers de cet homme d'État ne fussent des adeptes de la dictature du prolétariat !

En fait, les bolchévistes de Moscou ne sont là que pour la façade, celle que regarde l'étranger; mais ce sont ceux de Berlin qu'il vise. Sans doute, si, comme il le désire, les grandes Puissances parvenaient à s'entendre pour détruire les Lénine, Trotzki et consorts, ce serait tout avantage, car l'armée alle-

mande devrait participer à l'opération, il faudrait donc qu'elle fût et Ludendorff proclame qu'à l'heure actuelle, elle n'existe pas; cela revient à dire qu'elle serait d'abord à renforcer. Première aubaine! Les nouveaux maîtres de la Russie, d'autre part, ne manqueraient pas de lui garder quelque reconnaissance de son intervention. Deuxième avantage, puisque l'opération, qui resterait à accomplir en Allemagne même, pourrait d'abord se faire avec un instrument de lutte bien supérieur à celui d'aujourd'hui et que la restauration monarchique, bien loin de se heurter à une propagande antagoniste, serait regardée avec bienveillance par les gouvernants russes. Car, pour finir, il faudra toujours en arriver à combattre les bolchévistes de l'intérieur, c'est-à-dire les républicains; à ce point de vue, la situation serait donc excellente. A défaut de lutte préliminaire contre les soviets de Moscou et des avantages y afférents, le but à atteindre n'en demeure pas moins fixé, mais force est alors de se contenter des moyens avoués ou provisoirement inavouables qu'on est parvenu à garder ou à se procurer.

De tout ce que nous savons, il résulte qu'en Allemagne la guerre est ouverte entre la réaction et la république. Reste aux monarchistes, conduits par Ludendorff, à engager ouvertement la bataille, — on n'en est encore qu'aux marches d'approche, — ou plutôt la première bataille, car, à coup sûr, plusieurs devront être livrées. Pour le moment, il s'agit de conquérir la Bavière et d'y rétablir la royauté; l'exemple, la persuasion et, au besoin, la force entraîneront le reste de la nation (1).

De tout ce qui précède on peut conclure avec certitude que la bataille de Bavière serait aujourd'hui sûrement gagnée. Les républicains eux-mêmes ne se font aucune illusion. Voici ce que disait à la « Ligue de la Jeune République, » en mai der-

(1) On peut constater déjà que la maladie nationaliste et monarchiste est contagieuse et c'est bien sur quoi comptent les royalistes de Bavière. Le Gouvernement de la république badoise, et notamment son ministre de l'Intérieur, un social-démocrate, avait, en 1921, interdit les réunions des sociétés régimentaires, sachant fort bien qu'elles favorisent l'esprit de réaction et justifient le soupçon de tous ceux qui estiment que le pangermanisme, loin d'être mort, n'a rien abdiqué de ses prétentions de jadis. En 1922, le même Gouvernement et le même ministre de l'Intérieur, non seulement tolèrent les fêtes régimentaires, mais les encouragent en y assistant aux côtés du grand-duc détrôné ou de ses représentants. La violence des propos qui sont tenus dans ces réunions (6, 7 et 8 mai, 10, 11 et 12 juin, 1er, 2 et 3 juillet, 12, 13 juillet, 9 et 10 septembre, ne le cède en rien à celle des discours prononcés dans l'État voisin.

nier, un de ses plus actifs propagandistes : « La puissance des royalistes et séparatistes », — toute réserve est à faire sur ce dernier qualificatif, — « du Sud de la Bavière est telle que, sans résistance appréciable, ils pourraient, d'un moment à l'autre, proclamer la restauration de la monarchie et même l'annexion du Tyrol et de Salzburg... Dans les cols des Alpes, ils possèdent assez de dépôts d'armes... La Reichswehr et la police de sûreté sont avec Ludendorff : il ne faut pas compter sur une sérieuse opposition de la bourgeoisie. » D'ailleurs, si le Gouvernement de Berlin a mis tant de formes et pris tant de précautions dans sa lutte avec Lerchenfeld à propos des lois de défense de la République et s'il a finalement capitulé, c'est qu'au fond, il partage, lui aussi, cette opinion ; il a évité le pire.

Mais, dira-t-on, puisque la victoire est assurée, au moins en Bavière, pourquoi Ludendorff ne livre-t-il pas bataille? D'abord, tout s'accorde à faire penser qu'à une certaine époque, le jour de l'attaque était fixé, 28 juin, lorsque survint l'assassinat de Rathenau, en admettant que ce meurtre n'ait pas lui-même marqué le début des hostilités actives. Alors on a dû donner contre-ordre. Le spectacle offert par le reste de l'Allemagne a paru montrer, en effet, qu'au premier succès, nécessaire mais insuffisant, il serait probablement plus difficile qu'on ne l'avait imaginé d'en faire succéder d'autres.

Depuis ce moment, le parti monarchiste bavarois et plus généralement allemand, bien qu'il n'ait qu'un chef, est divisé en deux fractions : l'une, celle des violents, pousse à une action immédiate; l'autre, celle des modérés, veut attendre encore, développer ses moyens et augmenter ses troupes avant de se lancer dans l'aventure. Les extrémistes de droite appartiennent naturellement à la première fraction. Ce sont les plus dangereux adversaires de la République allemande, parce que, dédaignant l'arme actuelle de leurs coreligionnaires politiques, la persuasion, ils veulent attaquer tout de suite et sont par conséquent obligés de se préparer dans l'ombre. La plus puissante de leurs sociétés secrètes est la fameuse organisation « Consul » dont il a tant été parlé à propos du meurtre de Rathenau, et dont Escherich a tenu dernièrement à se dégager, preuve du passage aux modérés du trop célèbre forestier.

Sans vouloir faire de prédiction, chose toujours dangereuse, on peut avancer, en effet, que von Kahr et Escherich sont

aujourd'hui sortis du camp des violents. Leurs nombreuses proclamations de la fin d'août, en vue de refréner l'ardeur de leur partisans, trop pressés à leur gré, en sont des confirmations.

Ludendorff qui, au printemps 1922, penchait plutôt pour une action rapide, semble aujourd'hui vouloir temporiser, mais, comme le disait le conseiller de commerce Zenz, ce n'est que partie remise. Sait-on même si, dans la période difficile que traverse actuellement le Reich, le chef ne sera pas entraîné par ses propres troupes? L'avenir nous le dira.

Quoi qu'il en soit, aucune illusion n'est possible; extrémistes et modérés marchent vers le même but; leur vitesse seule diffère. Et ce but, bien loin de comporter, comme certains le croient, la séparation de la Bavière d'avec le Reich, tend, au contraire, à une unification plus complète que jamais de l'ancien Empire tout entier, peut-être même agrandi, sous l'égide d'une monarchie nationale et forte, capable de dominer tous les partis et, au besoin, de les réduire à l'impuissance.

Une fois la situation intérieure ainsi réglée, on avisera, que les Alliés le veuillent ou non, à donner à la situation extérieure une solution bien allemande. Ce sera la deuxième phase, depuis l'armistice, de l'activité de Ludendorff; il indiquera les moyens, car il est de taille non seulement à les faire naître, mais encore à les diriger.

Spectateurs au plus haut point intéressés, nous n'apporterons jamais trop d'attention à suivre le déroulement du drame et si, quelque jour prochain, la République allemande, qui déjà n'est certes pas inoffensive, venait à succomber sous les coups du redoutable adversaire qu'est pour elle l'ancien premier quartier-maître général, disons-nous bien qu'après un entr'acte de plus ou moins longue durée, la pièce continuerait avec des acteurs supplémentaires que la France, quoi qu'elle fasse, ne pourrait éviter de fournir.

* * *

UNE NOUVELLE HISTOIRE

DE L'ART FRANÇAIS

Que ce fût en Provence ou en Normandie, en Bourgogne ou dans l'Ile-de-France, dans n'importe quelle province française, qui de nous, à la fin d'une journée de promenade, n'éprouva une sorte d'orgueil filial en se rappelant les chefs-d'œuvre que les hasards de la route venaient de mettre sous ses yeux? Il est immense, le trésor de notre art, malgré les guerres, les révolutions et les bandes noires : cathédrales et monastères, châteaux et logis bourgeois, pavillons de chasse et fabriques de jardins, cloîtres et calvaires, vitraux et tapisseries, tombes et statues, et tant de rares bibelots conservés dans les armoires de nos églises ou dans les vitrines de nos musées! Et toutes ces richesses sont si bien d'accord avec nos goûts et nos rêves, elles s'accommodent si harmonieusement à la lumière et aux aspects de notre pays, elles portent si visiblement la marque de leur origine, que nous les sentons nôtres. A la joie que nous donnent tant de beautés diverses, se mêle la fierté d'être les héritiers d'un tel passé. Les chefs-d'œuvre de notre art nous donnent une sûre leçon de patriotisme.

Cette leçon, il faut aller la chercher sur place. Ni les descriptions ni même les reproductions les plus parfaites ne valent la contemplation des œuvres mêmes : les images ne sont bonnes que pour éveiller une curiosité ou réveiller un souvenir. A parcourir la France, pour peu qu'il ait l'œil exercé et l'imagination sensible, chacun comprendra l'extraordinaire diversité du génie français. Mais comment découvrir ses origines, suivre les variations de ses formes et l'admirable continuité de son esprit, sans le secours de l'histoire et de l'archéologie?

Nous possédons beaucoup d'histoires de l'art français. Elles ont été le plus souvent rédigées par des littérateurs dont le seul souci était de rapporter, avec plus ou moins d'éloquence, leurs propres impressions devant les monuments et les œuvres d'art. D'autres n'étaient que d'arides manuels où, époque par époque, les œuvres étaient minutieusement cataloguées, répertoires précieux pour le chercheur, rebutants pour le lecteur. D'autres encore ne faisaient que développer une thèse préconçue et ne mettaient en lumière que les œuvres d'art propres à étayer le système. La belle publication dirigée par M. André Michel et qui, sous une forme accessible à tous, présente un tableau complet des arts depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, ne traite pas uniquement de l'art français; puis elle est l'ouvrage d'un grand nombre de collaborateurs, qui, bien qu'animés du même esprit et accoutumés aux mêmes méthodes, n'ont pas toujours la même façon d'entendre leur tâche; c'est un travail analytique qui honore la science et la critique françaises, mais laisse place à une œuvre plus individuelle et plus synthétique. Cette synthèse, M. Louis Gillet vient de la tenter en composant un ample « discours » sur l'histoire des Arts en France, « discours » qui forme un des volumes de la grande *Histoire de la nation française* de M. Hanotaux, où naguère prenait place l'*Histoire religieuse* de M. Georges Goyau (1). Tout est ici nouveau : le plan, la méthode, l'inspiration; mais la plus grande nouveauté est celle-ci, que des temps de la préhistoire jusqu'aux derniers essais des cubistes, c'est la même main qui tient la plume, la même pensée qui circule à travers toutes les pages du livre.

La tentative était hardie. Dès qu'il s'agit d'embrasser tout le passé de la France, il faut en connaître les monuments, du moins les plus caractéristiques, car, ainsi que M. Louis Gillet l'observe, il y a pour chaque période de notre art un ou deux types d'où dérivent, avec quelques variantes, toutes les créations du même temps. Ces types, — la liste en serait longue, — M. Louis Gillet les a vus de ses yeux, et il nous les fait voir dans leur atmosphère, dans leur paysage; à chaque page, il nous livre ses impressions de voyage dans leur charmante fraîcheur. Cet

(1) *Histoire des arts en France*, par M. Louis Gillet, illustrations de M. René Piot, 1 vol. in-4° (Collection de l'*Histoire nationale de la France*, publiée sous la direction de M. G. Hanotaux ; Plon, éditeur.

historien n'a point travaillé dans son *studio*, devant une collection de photographies.

Contempler les œuvres ne suffit pas, si l'on veut échapper au reproche de légèreté et de « littérature. » Depuis une soixantaine d'années, il s'est poursuivi, en France et ailleurs, un abondant travail d'investigation qui a dissipé beaucoup de légendes, substitué des constats précis à d'invraisemblables hypothèses, remis au point, par une sûre chronologie des œuvres et des artistes, les questions d'origines et d'influences. Enfin il y a dans l'histoire de l'art des époques ténébreuses où l'on en est réduit à interroger des fragments à demi brisés ou des monuments travestis par les restaurations : pour interpréter ces indices incertains les antiquaires ont rivalisé d'ingéniosité, parfois de fantaisie. Ces recherches, ces hypothèses, ces conjectures, il faut, pour les connaître, avoir dépouillé les traités, études, notices, notes et notules que l'archéologie a entassés dans ses manuels et ses bulletins. M. Louis Gillet s'est acquitté de cette besogne avec une conscience qu'attestera quiconque eut une fois l'occasion d'étudier une des mille questions qu'il a, en passant, signalées d'une ligne. Bien des livres surchargés de références inspirent moins de confiance que cet exposé qu'on dirait écrit de verve, tant l'allure en est libre, entraînante, mais où chaque mot, on le devine, fut mûrement pesé.

Se promener sur les routes et dans les musées de France, plaisir de dilettante; s'initier aux doctes et subtiles disputes des archéologues, passe-temps austère, souvent un peu fastidieux. Il eût été facile de distribuer les matériaux ainsi rassemblés dans des compartiments méthodiques, siècle par siècle ou style par style. Mais l'ambition de M. Louis Gillet a été d'en faire un livre, un vrai livre où rien d'essentiel ne serait omis et où tout se fondrait en une vivante synthèse. « Si ce livre, écrit-il, a un mérite, c'est d'effacer les antithèses, les divisions tranchées, l'arbitraire des coupures par « siècles » à l'aide desquelles les manuels font trop souvent l'histoire, et de restaurer à la place la continuité et les nuances de la vie. » Ce livre a encore d'autres mérites, mais celui-là est assurément le plus original.

Tout devait rendre odieux à M. Louis Gillet l'appareil didactique aujourd'hui cher à certains historiens. Dans son ouvrage règne une sorte de lyrisme qui ne peut s'accommoder des classements artificiels. Il aime trop passionnément les chefs-d'œuvre

pour les traiter à la manière de ces naturalistes qui épinglent des papillons sur des bouchons de liège; il les aime pour eux-mêmes et pour la joie qu'ils lui ont donnée. Il n'a point la superstition des dates : n'y eut-il pas toujours parmi les artistes des précurseurs et des attardés? Il ne croit pas non plus aux formules creuses que ressassent les personnes dépourvues de toute sensibilité artistique : beauté classique et beauté romantique, art païen et art chrétien, des mots bons à inscrire sur le couvercle des boîtes à fiches!

Écrivant l'histoire des arts en France, il ramène tout à la tradition nationale, et son unique objet est de montrer que jamais elle ne fut interrompue. Mais à ce mot de tradition dont on a si étrangement abusé, il rend son sens véritable. Quand il arrive au temps de la Renaissance où tant de critiques ont voulu voir une brisure, il s'arrête : « Il faut, dit-il, reproduire ici une profonde observation de Lanson, entrevue déjà par Choisy et Viollet-le-Duc. Ah! si l'architecture ne tenait qu'à quelques formes de pilastres, à un système d'agencement et de proportions, la Renaissance serait peut-être la contradiction de toute notre histoire; mais il ne dépend pas de nous d'échapper à la tradition. *La tradition n'est pas ce qu'on accepte du passé, c'est le legs qu'on en porte malgré soi dans le sang.* On n'est pas plus maître de la renier qu'on ne l'est d'éluder les lois de l'hérédité. La tradition, c'est la race et le tempérament, c'est la continuité elle-même de la vie. » Cette *continuité*, — le mot revient souvent sous la plume de M. Gillet, — il est impossible de ne la point sentir et admirer, à mesure que se déroule l'œuvre des siècles et que passent sous nos yeux les images dont cette histoire est illustrée.

L'auteur a eu en M. Georges Piot le plus précieux des collaborateurs. Dans les dessins et les aquarelles dont il a accompagné le texte, cet artiste de grand talent a, lui aussi, raconté à sa manière l'histoire de l'art français. C'est la première fois croyons-nous, que l'on voit tous les chefs-d'œuvre qui font la gloire de la France, depuis les monuments gallo-romains jusqu'aux sculptures de Carpeaux et aux peintures de Manet, *interprétés* par un artiste qui y a mis tout son cœur, tout son goût, toute son intelligence. *Interprétés*, car ni ces libres esquisses au trait, ni ces ardentes aquarelles ne sont de serviles copies des originaux. Avec l'adresse la plus délicate, M. Piot a

souligné des particularités de style ou de procédé, afin de nous rendre plus sensible le caractère des œuvres qu'il représentait. Plus d'une remarque ingénieuse fut peut-être suggérée à M. Louis Gillet par ces pénétrantes images.

*
* *

M. Louis Gillet a composé moins un tableau de l'art français qu'une histoire de la tradition française. Une pensée maitresse domine et anime tout son ouvrage : notre art est sorti des entrailles de notre race. Formée par la connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité, la France est restée fidèle à l'enseignement de ses premiers maîtres ; jamais elle n'a perdu les qualités qu'elle tenait de ses origines, ni dans les siècles où elle-même a créé des formes nouvelles, ni dans ceux où elle a subi la passagère invasion de modes étrangères. Son art est la fleur d'une civilisation lentement cultivée par Rome et l'Orient et qui s'est épanouie au XIIe siècle. Depuis, des nuages ont pu traverser le ciel ; mais au premier rayon de soleil, on a toujours constaté que la rose de France avait gardé les mêmes couleurs et les mêmes parfums.

Il s'est trouvé des historiens pour déplorer la conquête romaine et regretter que nos ancêtres n'aient pu développer leur civilisation à l'abri des influences latines. Ce que nous savons de la civilisation des Celtes n'est pas pour justifier cette thèse sentimentale. De l'art antérieur à la venue des légions romaines peu de débris ont été retrouvés sur le sol gaulois ; et ces poteries et ces vases de bronze ne sont même pas des productions indigènes : ils avaient été importés par les Phocéens de Marseille. Point d'architecture; des huttes et quelques essais de fortification militaire. Or, moins d'un siècle après la conquête, la Gaule tout entière était couverte de ces monuments magnifiques dont les ruines n'ont point péri : aqueducs, arcs de triomphe, thermes, temples et amphithéâtres. Art utilitaire, art grossier, art de décadence, que n'a-t-on pas dit de ces monuments romains en les comparant aux divines créations des époques helléniques? Mais, depuis longtemps, en Grèce, la lumière s'était éteinte. Ce que Rome apportait à la Gaule, c'était, avec la puissante, l'inébranlable solidité de son architecture, l'art semi-oriental des Alexandrins. Elle bâtissait des routes et des ponts indestructibles, mais en même temps elle plaçait dans ses théâtres, ses

palais et ses temples, d'admirables copies des plus illustres modèles de la statuaire grecque. Elle initiait ainsi à la grande civilisation de la Méditerranée une race à l'esprit agile et à l'imagination sensible pour qui la leçon ne fut point perdue. En effet, l'acclimatation se fit très vite, sans résistance. Bientôt apparurent dans la sculpture des tombeaux une certaine familiarité, un amour du réel qui déjà différaient de la beauté classique. Reprenant une remarque de Choisy, M. Louis Gillet écrit avec une justesse d'expression que goûteront tous ceux qui ont bien regardé certaines œuvres de la période gallo-romaine : « Il est très difficile de mesurer exactement la part propre des Gaulois dans les œuvres de l'époque romaine qui recouvrent notre sol. Que l'on prenne pourtant les plus beaux, les plus précieux de tous : le temple incomparable de la Maison Carrée de Nîmes, le charmant tombeau des Jules, dit le mausolée de Saint-Remy. Il y a dans ces chefs-d'œuvre quelque chose qui n'est ni de Rome, ni de la Grèce. Les proportions, l'emploi des colonnes, le décor de l'architrave n'ont plus rien qui rappelle l'antique, et sont d'un goût exquis que n'a jamais eu Rome. Les éléments classiques sont mis en usage avec une liberté, un génie délicat qui font songer plutôt aux œuvres d'un Philibert Delorme qu'à celles d'un Vitruve. On dirait des petits monuments de la Renaissance... En trois siècles, la Gaule avait fait son éducation. Dans ces œuvres gallo-romaines, comme dans certains vers d'Ausone, on trouve peu de traits du Romain : on y sent déjà le Français. »

Viennent les Barbares, ils n'anéantiront pas les germes déposés en Gaule par la civilisation antique. Au siècle dernier, une école historique a prétendu qu'en se ruant sur l'Occident, ces tribus sauvages avaient interrompu la tradition latine, qu'elles avaient infusé un sang nouveau dans les veines du vieux monde, que la poésie et l'art du Moyen-âge avaient été la revanche d'Arioviste sur César ; elle a célébré le bienfait des invasions et divinisé l'instinct de ces brutes déchaînées à travers l'Europe. De cette théorie, dont Courajod fut le passionné défenseur, il ne reste plus rien. Fustel de Coulanges avait déjà montré que les Barbares n'ont modifié ni le caractère originel ni les mœurs héréditaires des peuples auxquels ils se sont mêlés. M. Bédier et M. Mâle ont achevé la preuve en établissant que les poèmes et les monuments des XIIe et XIIIe siècles ne doivent

rien à la Germanie. C'est sur le sol de la vieille Gaule fécondé par la conquête romaine que fleuriront les premiers chefs-d'œuvre du Moyen-âge. Mais auparavant sept siècles s'écouleront, sept siècles enveloppés de ténèbres.

De l'architecture mérovingienne on sait peu de chose, mais on sait que la plupart des constructions romaines ne furent point détruites par les Barbares qui s'y installèrent et les entretinrent tant bien que mal. Des temples furent alors transformés en églises, des amphithéâtres en forteresses. En revanche, quelques bibelots admirablement travaillés et qui datent de cette période ont été recueillis dans nos musées : il y eut alors des joailliers et des orfèvres d'un goût délicat et d'une habileté surprenante. C'est dans ces ouvrages raffinés qu'on a voulu voir l'éveil du goût « barbare. » Mais quand on les regarda et étudia de plus près, il fallut bien les restituer à leur véritable patrie d'origine : Byzance ou la Perse. « La décoration germanique était en réalité une décoration orientale, et ce qu'on avait pris pour l'ouvrage du noir Alberich, c'était le présent de l'aurore, le caprice du génie persan. »

La même obscurité règne sur les temps carolingiens. Mais le décor des étoffes et des bijoux, comme la forme des premières églises révèle que l'influence orientale va toujours grandissant. Le plan de la Chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle, tel qu'on peut le reconstituer, après tant de remaniements et de restaurations, est emprunté aux églises circulaires d'Asie-Mineure. M. Gillet a fait une vivante peinture de la pénétration de l'Orient en France grâce aux trafiquants juifs ou syriens et grâce aux pèlerins des Lieux Saints. Il a énuméré et décrit les rares œuvres d'art des sept ou huit siècles qui se sont écoulés de la chute de l'Empire romain à la fin de l'Empire de Charlemagne. « Pendant cette longue période, conclut-il, la France n'est pas parvenue à un art original. Elle a fait mieux ; elle a sauvé la civilisation. Elle assimila les Barbares. Elle garda la tradition. Elle réussit même à l'enrichir, y ajouta (ou y réintégra) le monde oriental. Elle écoute, elle reçoit, elle accueille, elle choisit les fils dont elle composera son œuvre. Elle fait son métier de France. »

Elle continue de le faire, lorsqu'aux environs de l'an mil, elle se couvre d'innombrables églises, toutes bâties sur le plan basilical. C'est dans son héritage latin qu'elle trouve les principes

du style roman. Puis, lorsque, pour sauver ces églises de l'incendie qui les menace à tout instant, on imagine de substituer une voûte de pierre à leur voûte de bois, c'est encore à l'architecture romaine que les Français demandent des exemples et des leçons. Des archéologues ont soutenu que ce système avait été importé de la Grèce ou de l'Orient à Rome. D'autres pensent que le Moyen-âge français l'a directement emprunté à l'Orient par l'intermédiaire de l'Espagne. Dispute encore pendante, mais où il est inutile de prendre parti, lorsque, comme M. Gillet, on n'a d'autre objet que de montrer l'origine purement méditerranéenne de l'art français et de ruiner, une fois pour toutes, la théorie romantique des influences « nordiques. » Pour les mystiques de la Barbarie, la cathédrale est la fille du génie septentrional : ses colonnes, ses arceaux, ses ombres et ses clartés, tout son « mystère » est un ressouvenir nostalgique de la forêt ancestrale! Mais il importe peu de savoir si c'est à Rome ou en Grèce, ou en Égypte ou en Perse, qu'on doit chercher les prototypes de l'église romane, de son plan cruciforme, de ses piliers, de ses voûtes en berceau, de ses coupoles et de ses tours; ce qui est inadmissible, c'est l'hypothèse d'une influence septentrionale. Là-dessus les dates et l'archéologie apportent des arguments irréfutables, et d'ailleurs superflus, car il suffit d'un coup d'œil sur les édifices qu'en moins d'un demi-siècle, les ordres monastiques français élevèrent dans la Provence, le Périgord, le Poitou, l'Auvergne et dans la Bourgogne d'où rayonne, souveraine et magnifique, la grande école clunisienne. Floraison sans égale dans l'histoire de l'humanité, et miraculeusement variée, car le style, la structure, le décor, la couleur de la construction se modifient d'une province à l'autre, selon le tempérament des bâtisseurs et selon les matériaux à leur portée. Mais considérez ces chefs-d'œuvre de l'art roman : Saint-Gilles, Saint-Front de Périgueux, Notre-Dame-la-Grande, Notre-Dame-du-Port, la Trinité de Caen, Vézelay : est-ce que tous n'avouent pas la même filiation?

A bâtir et orner tant de belles églises, il se forme en France une école glorieuse d'architectes et de sculpteurs. Le génie de la nation s'affine et s'assouplit; il est mûr pour produire un art original et qui ne devra rien ou presque rien à l'antiquité : c'est l'art gothique, ou, pour mieux parler, ogival, puisque de l'invention de la croisée d'ogives dérive toute l'architecture

nouvelle : grâce à cette trouvaille, les piliers seront plus élancés, le plein des murailles sera diminué et remplacé par des vitraux, les arcs-boutants changeront l'aspect extérieur de l'édifice, et le décor lui-même subira l'effet de ce renouvellement.

Où fut inventée la croisée d'ogives? L'Allemagne prétendait autrefois avoir donné au monde l'art gothique que Gœthe avait baptisé l'art allemand : il y a longtemps que, même en Allemagne, cette opinion a été combattue et réfutée. Depuis, on a cru reconnaître le premier essai de construction ogivale dans les quatre arceaux du déambulatoire de l'église de Morienval. Maintenant on affirme que l'emploi de la croisée d'ogives a été pour la première fois enseigné aux Normands par des architectes lombards. A quoi M. Gillet répond avec un grand bon sens : « L'invention n'est rien; ce qui compte, c'est l'usage et le parti qu'on en tire. L'Angleterre qui a eu peut-être des voûtes d'ogives à Durham à la fin du XIe siècle, est revenue dans la suite aux voûtes en plein cintre. La France n'offre pas d'exemple d'une telle régression: elle n'a jamais fait un pas en arrière. C'est elle qui s'est emparée de l'idée et qui l'a faite sienne, qui l'a choisie entre toutes les formules rivales, en a aperçu la souplesse et la simplicité, y a reconnu le principe d'une architecture nouvelle qu'elle devait imposer plus tard à la Normandie elle-même. L'art gothique est donc bien réellement l'art français. » En fait, ce fut Suger qui fit élever à Saint-Denis la première église gothique. C'est sur le domaine royal que s'élevèrent les premières cathédrales bâties selon la formule nouvelle; c'est en partant de l'Ile de France que l'*opus francigenum* s'est répandu dans toute l'Europe pour y régner en maître pendant trois siècles et plus.

Peut-être l'Antiquité avait-elle entrevu ce procédé de construction, mais elle n'en fit rien. En l'adoptant, en le prenant pour point de départ de son architecture, la France créait donc un art véritablement original, pur de tout alliage. Mais pour le développer, pour le porter au point de perfection que nous savons, il fallait la raison disciplinée, l'imagination lucide d'une race nourrie de la moelle antique. Sans doute *l'ordre* gothique n'a rien de commun avec *l'ordre* des anciens, mais les plus beaux édifices religieux du Moyen-âge sont ceux où il y a le plus de raison, le plus de logique, ceux où *l'ordre* nouveau a

été le plus rigoureusement observé. De la coupole de la cathédrale de Coutances le regard plonge sur l'église entière, et la miraculeuse perfection du plan de l'édifice que nous découvrons à nos pieds, nous remplit de cette même joie que nous ressentons devant la Maison Carrée ou devant le Grand-Trianon. Les grands ouvrages du XIIIe siècle français portent la marque de l'esprit *classique*.

La sculpture du Moyen-âge n'est pas, comme l'architecture ogivale, une création directe de la France. L'Antiquité n'a pas seulement formé et réglé le goût de nos statuaires, elle leur a donné un enseignement plus immédiat. Pour la sculpture purement ornementale des premières églises romanes, c'est l'Orient qui a fourni des modèles. Mais lorsqu'on commença de sculpter le tympan des portails et d'y représenter des scènes de l'Écriture et des images vivantes, l'Orient qui n'a connu que la sculpture plate et la gravure sans relief, ne pouvait plus rien apprendre à nos imagiers. Ceux-ci durent alors se tourner vers l'antiquité gréco-romaine et lui demander les premiers principes d'un art depuis longtemps aboli. Le foyer s'alluma en Aquitaine. Pour connaître les origines de la sculpture française, il faut aller au musée de Toulouse et au cloître de Moissac. Du Languedoc le mouvement gagna la Bourgogne, puis toute la France. Les anathèmes de saint Bernard ne purent l'arrêter. Si la chrétienté les eût écoutés, quel appauvrissement pour la civilisation ! Mais le grand moine avait distingué le paganisme latent que recélait cette renaissance de la plastique ancienne.

Les meilleures pages de M. Louis Gillet sont celles où il a conté la genèse de notre sculpture, décrit le portail royal de Chartres et caractérisé la physionomie et le talent de chacun des anonymes qui collaborèrent au sublime chef-d'œuvre, sommet de l'art français.

Aux XIVe et XVe siècles, dans l'architecture, dans l'art de la tapisserie, dans la peinture, dans la sculpture, à travers les variations du goût, rien n'interrompt la tradition. Cependant non content d'en établir la continuité, M. Gillet voudrait faire entrer dans le cadre français les grands artistes, même étrangers, qui ont travaillé en France. Aussi est-il quelque peu embarrassé quand il rencontre Claus Sluter. Ce Hollandais s'accommode très mal de la naturalisation, bien qu'il ait passé sa vie à Dijon. Courajod, qui ne perdit jamais une occasion de mon-

trer l'art français soumis à des influences septentrionales, annexa l'auteur du Puits de Moïse à l'« école bourguignonne. » M. Gillet voit en lui « un rameau détaché de l'école de Paris, » mais s'empresse d'ajouter que cette école « est presque entièrement inconnue et anéantie, » ce qui rend sa première assertion un peu conjecturale. Est-il donc nécessaire de classer dans une école bourguignonne ou parisienne ce génie étrange et solitaire ? Il a exercé un grand empire sur les imaginations en Allemagne et même en France ; ses admirateurs et ses imitateurs ont précipité le violent courant de réalisme qui s'est, au XVe siècle, formé dans tous les arts ; cependant, si grande qu'ait été la vogue de ses ouvrages, beaucoup d'autres sculpteurs, dans le même temps, perpétuèrent le style et l'esprit des imagiers d'autrefois. Au moment même où Sluter sculptait le portail de la Chartreuse de Champmol, un maître dont on ignore le nom exécutait sur la façade du château de La Ferté-Milon le Couronnement de la Vierge, « un des plus parfaits chefs-d'œuvre de la sculpture française, » dont la noble et tranquille élégance ne rappelle en rien la manière tumultueuse et forcenée de Sluter. Et la Vierge du Marturet et l'Ange du Lude et la Sainte Marthe de Troyes et tant d'autres statues, restées dans nos églises ou réfugiées dans nos musées, attestent que des sculpteurs de Reims à Michel Colombe, une lignée d'artistes a gardé intactes les qualités essentielles du goût français.

Cette lignée se continuera au seizième siècle, elle est encore vivante parmi nous. L'admiration des génies étrangers, même les plus séduisants, même les plus impérieux, ne l'a jamais rendue infidèle à ses origines.

On sait les disputes des historiens au sujet de la Renaissance. Selon les uns, elle a dissipé les ténèbres où le Moyen-âge avait plongé l'humanité : ce fut une libération. Au gré des autres, elle a perverti l'instinct national et inauguré l'ère des imitations et des artifices : ce fut un asservissement. Pour la France, — et l'on comprendra que dans une « histoire de la nation française » l'auteur s'en tienne à ce point de vue, — les deux thèses opposées sont dénuées de sens. Le Moyen-âge demeure la période la plus glorieuse de notre art, et la critique académique n'a pu détourner les Français d'admirer les œuvres extraordinaires du treizième siècle. D'autre part, il est certain qu'au quinzième siècle, mal à l'aise dans des formes qui se desséchaient ou se

compliquaient à l'excès, notre art aspirait à un renouveau. Une évolution était fatale : elle se fit en France, — comme dans le reste de l'Europe. Mais a-t-elle rompu toute tradition? L'imagination des artistes fut-elle bouleversée à ce point qu'ils répudièrent le *legs qu'on porte malgré soi dans le sang?*

Non. L'italianisme fut une mode imposée par les rois, acceptée par les artistes : qui n'eût alors subi le prestige éblouissant de la Renaissance italienne? Mais ce ne fut qu'une mode. Des architectes, des sculpteurs, des peintres italiens furent appelés d'outre-monts et travaillèrent chez nous selon les idées et la manière de leur pays, tandis que des architectes français décoraient nos églises et nos châteaux d'ornements, de rinceaux et d'arabesques empruntés à l'art florentin. La Renaissance a été, avant tout, le retour à ces sources lointaines où l'art français avait trouvé ses premières inspirations. Au seizième siècle, la France n'a point, comme d'autres, *découvert* l'Antiquité, car jamais elle n'avait cessé d'en écouter les leçons et d'en vénérer les reliques. Il y avait quinze siècles que le trésor gréco-romain faisait partie de son patrimoine spirituel. Comment elle a adapté Vitruve à ses besoins et à ses goûts, comment, jusque dans son classicisme, elle a toujours conservé des réminiscences de l'art médiéval, c'est ce que montre l'étude attentive des œuvres de Pierre Lescot, de Philibert Delorme, de Jean Bullant, de Jean Goujon et de Germain Pilon. Ici encore il faut citer la forte conclusion de M. Gillet : « Deux générations suffisent pour opérer, presque sans efforts, cette transformation étonnante. On dirait qu'elles mêlent sans peine leurs deux antiquités, la double tradition gothique, puis romaine, qu'elles portent dans leur sang. Elles sauvent du passé le meilleur, l'ordre, la grâce, la logique, le goût de la nature et de la vérité. La France s'est donné le luxe de se recommencer tout entière à un moment de son histoire : parce qu'il lui a plu ainsi et que tel fut son bon plaisir. Elle parla avec autant d'aisance son éloquence classique que son vieux *roman* du Moyen-âge. C'est que les deux langages sont toujours du français. »

On aimerait à suivre l'historien lorsqu'il trace un tableau brillant de l'art de Versailles, conte les destinées de la peinture au XVIIe et au XVIIIe siècle, insiste, comme il convient, sur la grande œuvre monumentale qui, à la veille de la Révolution, s'accomplissait dans toutes les villes de France. Mais nous en

avons dit assez pour faire voir la pensée qui a guidé l'auteur et formé la trame de son livre.

Parvenu au XIXe siècle, M. Louis Gillet a pris le sage parti de négliger les « tendances » et les systèmes, de s'attacher beaucoup plus aux œuvres mêmes qu'à l'accablante littérature dont elles furent le prétexte. Il a, sans peine, découvert la trace de la double tradition française dans notre école de peinture, la plus riche et la plus diverse qui fut jamais. Il a pu, pour la sculpture, mener une étude analogue. Il s'est orienté de son mieux parmi les productions incohérentes de l'architecture.

Enfin, il n'a pas hésité à pousser son étude jusqu'à l'année 1922, entreprise peut-être téméraire. S'il s'agit de nos contemporains, tout ce que nous pouvons dire, c'est le plaisir ou l'ennui qu'ils nous ont donné; cette critique impressionniste est un agréable divertissement. Mais dès que nous voulons déterminer la place que l'un d'eux occupera dans l'histoire de l'art, nous nous exposons à quelques déboires. M. Gillet a vu le risque, et, pour tâcher de s'y soustraire, il a fait les honneurs de son dernier chapitre à un très grand nombre d'artistes. Souhaitons que dans une vingtaine d'années aucun de ces noms ne soit tombé dans l'oubli. Mais, même si cette suprême énumération étonne un peu le lecteur de 1942, M. Gillet n'en aura pas moins élevé à la gloire de l'art français un beau monument, solide et harmonieux.

André Hallays.

SHAKSPEARE EST-IL SHAKSPEARE?

L'Affaire Shakspeare n'est pas encore enterrée. Comme l'antique phénix, elle semble avoir la faculté de renaître indéfiniment de ses cendres. A peine quelque théorie retentissante s'est-elle apaisée qu'une autre « découverte » non moins sensationnelle fait rebondir la question. Aujourd'hui, c'est le *Mercure de France* qui publie, pour l'édification des lecteurs français, la toute dernière « preuve » que Shakspeare n'est pas Shakspeare (1). Le colonel de l'armée américaine Fabyan, avec l'aide de Mmes E. W. Gallup et K. Wells, a, paraît-il, réussi à composer une autobiographie que Francis Bacon aurait dissimulée par une méthode cryptographique dans son œuvre et, chose encore plus surprenante, dans les œuvres d'une demi-douzaine de ses contemporains. Cette histoire est le plus stupéfiant des romans-feuilletons. L'auteur du *Novum Organum* nous y révèle froidement qu'il est le fils légitime de la reine Elizabeth, le frère du comte d'Essex, qu'il fut épris et aimé de Marguerite de Valois, etc., etc., et, apportant une bien opportune confirmation des hypothèses patiemment et successivement échafaudées par les critiques dits baconiens, il revendique la composition d'une partie de l'œuvre de Peele, de Spenser, de Greene, de Marlowe et, naturellement, de Shakspeare : « J'ai caché de nombreux et graves secrets dans mes poèmes publiés tantôt sous les noms de Peele et de Spenser, tantôt sous mon propre nom, tantôt sous le nom d'autres auteurs qui ont soumis au public des ouvrages d'un caractère mixte, prose et poésie. A Robert Greene j'ai confié la plus grande part

(1) En même temps, M. Abel Lefranc reprend ses démonstrations sur « le Secret de Shakspeare » dans la revue belge, *le Flambeau* (V. aussi l'interview rapportée dans le n° d'*Excelsior* du 9 septembre 1922).

de mes travaux... Marlowe est aussi un des noms de plume dont je me suis servi avant de prendre William Shakspeare comme masque, dans le dessein de rester inconnu. » Ce *Baco Redivivus* est, on le voit, au courant des dernières théories; il connaît même le titre de l'ouvrage de M. Abel Lefranc, *Sous le Masque de Shakspeare !*

Ce prétendu « document nouveau, » — est-il besoin de le dire? — n'a pas plus de valeur documentaire que les relations semblables déjà obtenues à l'aide de chiffres arbitrairement choisis et plus ou moins arbitrairement employés. Il ne se distingue des précédents que par sa longueur inusitée et par l'audace imaginative qui a présidé à sa confection. Mais il n'importe : son extravagance même assurera son succès et va mettre en émoi les amateurs de romanesque.

Voilà donc qu'est rouverte la question de l'identité de Shakspeare, et l'on peut s'attendre à de nouvelles et âpres controverses. On avait pourtant quelques raisons de croire que l'intérêt de semblables discussions était complètement épuisé. Car, au fond, c'est déjà une vieille histoire. Il y a près de trois quarts de siècle qu'une critique aventureuse s'efforce d'enlever au Shakspeare de Stratford le droit d'être lui-même. C'est d'Amérique que nous est venue la révélation de ce qu'on a appelé « le plus grand des mystères. » En 1848, le consul américain de Vera-Cruz, Joseph-C. Hart, sans doute victime de ses loisirs, émit des doutes sur l'authenticité du théâtre shakspearien. Il fut suivi de près par un auteur anonyme qui, dans le *Chambers's Journal* du 7 août 1852, arriva à cette conclusion inattendue que Shakspeare « dut avoir un poète à son service. » Plus hardie, une Américaine, miss Delia Bacon, dont la raison ne devait pas résister au choc de cette découverte, acquit la conviction que son grand homonyme, Francis Bacon, avait écrit les pièces signées par Shakspeare. Cette fois était allumée la lanterne contre laquelle allaient venir battre des ailes toute sorte de papillons étourdis. Un Anglais, W.-H. Smith, dans une lettre à lord Ellesmere, donna l'essor à cette théorie. Dès lors, des « baconiens » surgirent de tous côtés, ardents et excités. Ce fut une manie de démonstrations, aussi extravagantes les unes que les autres. On se jeta sur « l'homme de Stratford » pour le chasser avec mépris de son royaume usurpé. On alla jusqu'à

inventer, par des prodiges d'ingéniosité, des chiffres qui, habilement appliqués, composaient des phrases à la syntaxe indécise, mais affirmant, quand on les pressait un peu, que Bacon était bien l'auteur de l'œuvre shakspearienne. D'autres critiques, plus entreprenants, élargirent le cercle de leur investigation. Un homme de loi américain, Appleton Morgan, découvrit que le théâtre de Shakspeare devait être attribué à Bacon, à Raleigh et à quelques autres. Sur quoi, un certain Th.-W. White, perfectionnant le système, fit de Shakspeare une sorte d'Homère moderne, un simple nom appliqué à un assemblage de pièces écrites par différents auteurs. Deux Allemands, P. Alvor et K. Bleibtreu, suscitèrent un autre prétendant, Roger Manners, comte de Rutland; et cette thèse fut reprise avec chaleur et abondamment développée par un écrivain belge, M. C. Demblon. Puis survint M. Lefranc, qui, de toute son autorité et avec un savoir-faire peu commun, proposa William Stanley, sixième comte de Derby. Enfin, tout récemment, M. J. T. Looney voulut nous persuader que Shakspeare n'était que le prête-nom du grand-chambellan de la reine Elizabeth, le brillant, mais très léger Edward de Vere, vicomte Bulbeck, seigneur de Scales, comte d'Oxford, dix-septième du nom.

Si l'on n'y met pas un terme, toute la cour d'Élizabeth y passera. Et ce pourrait être divertissant. Mais l'on ne joue pas impunément avec l'erreur. Je ne connais pas de critique vraiment au courant des études shakspeariennes qui se soit jamais laissé prendre à ces aberrations. Il n'en va pas de même de la majorité des lecteurs. Le bon sens ne suffit pas à réfuter de fausses opinions, quand elles s'abritent sous la carapace d'une pesante érudition. De très bons esprits, faute d'avoir à leur disposition un arsenal de contre-arguments, ne savent plus où accrocher leur confiance et se laissent envahir par le doute. L'accueil fait à la plus romanesque des élucubrations baconiennes prouve que certains milieux lettrés se laisseraient volontiers gagner à une théorie dont la raison française avait jusqu'ici discerné sans peine l'inanité. Il est temps de réagir et, en reprenant cette question *ab imis fundamentis*, de dissiper, une fois pour toutes, une incertitude qui finirait par obscurcir complètement la vérité. C'est ce travail de simple mise au point que je me suis proposé dans les pages qui vont suivre.

On pourrait réfuter les différentes théories simplement en les exposant les unes après les autres, dans l'ordre de leur apparition. Car les hypothèses se succèdent en se combattant. Chaque nouveau venu se sent pris d'un respect immense pour les efforts destructifs de ses prédécesseurs ; mais il se met aussitôt en devoir de culbuter l'argumentation qui supporte toute autre solution que la sienne. En sorte que ces frères ennemis sont les meilleurs auxiliaires des critiques « orthodoxes. » Quand on a fini de lire l'une quelconque de ces démonstrations, on est toujours persuadé que les explications antérieures sont inacceptables. Seule, la dernière demeure triomphante, sur des ruines. Pas pour longtemps d'ailleurs, car aussitôt surgit une nouvelle interprétation qui réduit celle-là en poudre.

Mais ce jeu deviendrait aisément fastidieux. Les arguments sont multiples autant que subtils. Ils ne peuvent, en général, être compris que de gens initiés aux problèmes épineux qui font de la critique élizabethaine le plus embrouillé des casse-tête chinois. Et ce serait un travail infini. Car chaque auteur ne tarit pas sur son sujet. M. Lefranc, pour sa part, a écrit six cent cinquante pages; M. Looney, bien que plus bref, n'en a pas moins de cinq cent cinquante à son actif. Il ne saurait donc être question, dans les limites d'un article, d'entreprendre l'herculéenne besogne de chasser ces nuées de raisons. Aussi bien cela n'est-il pas nécessaire. Ces hypothèses, irréconciliables dans leurs constructions, s'apparentent l'une à l'autre dans leur partie destructive. Elles s'appuient toutes sur une réfutation préalable, — et indispensable, — de la croyance orthodoxe. Et leurs auteurs, pour anéantir ce que l'on appelle la « légende stratfordienne, » font tous usage du même genre de preuve. Il est donc possible de limiter son effort à ces préliminaires essentiels de toute démonstration, en réfutant la réfutation. C'est prendre le mal à la racine. Si l'on parvient à établir que le point de départ sur lequel tout repose est une pure illusion, une de ces erreurs qui parfois se jouent de notre esprit, il va de soi que toutes les déductions et conclusions tirées de ces fausses prémisses n'ont aucune valeur. Elles se disperseront aussitôt comme une de ces images aériennes qu'un coup de vent défait et emporte.

Toutes les théories formulées jusqu'ici s'appuient, en effet, sur une affirmation que l'on traite comme vérité évidente. Il

existe une « antinomie complète, » nous dit-on, entre l'œuvre shakspearienne et l'homme dont elle porte le nom. Quand, d'un côté, on se représente l'acteur Shakspeare d'après ce que nous savons de lui, « de ses origines, de sa vie, de son milieu, de ses goûts; » quand, de l'autre côté, on songe à l'insurpassable beauté des pièces, « ces joyaux insignes parmi les plus précieux du patrimoine de l'humanité, » on sent naître en soi la conviction qu'il est impossible de les rattacher « en aucune façon à la biographie de l'homme qui est censé les avoir écrites. » Et, pour soutenir cette assertion, on développe les termes d'une violente antithèse. On prend d'abord la vie de Shakspeare et l'on trace le plus noir des portraits. Shakspeare devient le fils d'un « cultivateur ruiné » de Stratford. Il n'aurait reçu qu'une instruction tout à fait rudimentaire, si même il fréquenta jamais une école, car d'aucuns vont jusqu'à essayer de prouver qu'il ne savait ni lire ni écrire. Il débuta à l'âge d'homme en mettant à mal une paysanne qu'il fut contraint d'épouser. Et ce trait révélateur de la grossièreté de ses instincts n'est pas unique dans une existence, où ne se rencontrent que « des faits tous vulgaires et souvent peu favorables. » Il s'enfuit de Stratford, abandonnant sa femme, mena à Londres une vie certainement honteuse, — puisqu'on le perd de vue pendant plusieurs années, — se fit voleur, assure M. Demblon, occupa en tout cas dans un théâtre la plus vile des situations, au mieux celle de « valet d'acteurs, » et ne sortit jamais de ce milieu d'histrions « dont on sait assez les mœurs et les pratiques cyniques. » C'était d'ailleurs un homme intéressé « que l'appât du gain seul conduisait, » « un créancier impitoyable, » qui défendit avec âpreté l'argent sordidement amassé, « une manière de Shylock, » qui n'hésitait pas à « frapper son voisin dans sa chair, » allant jusqu'à faire emprisonner un de ses « amis d'enfance, » et qui finit par se retirer dans sa « bourgade » pour y mener l'existence du « gros propriétaire tranquille, » en compagnie d'autres usuriers comme lui. Bref, un personnage fort peu sympathique, qui semble n'avoir pas eu d'amis, un homme de rien, un rustre sans éducation, sans cœur et sans scrupules, et dont tous « les actes sont non seulement exclusifs de toute grandeur, mais même ne comportent que médiocrité de sentiments ou platitude de caractère. »

Et en regard de cet homme vulgaire, on évoque l'âme qui

emplit l'œuvre. C'est « une âme unique, l'une des plus vibrantes, l'une des plus compréhensives qui aient paru dans le monde. » Au travers de la page imprimée, on devine l'esprit le plus savant de son siècle et peut-être de tous les siècles. S'il y a une chose qui s'impose, affirme-t-on, « c'est la culture étonnante, ample, inattendue, merveilleusement riche du dramaturge. Son emploi de la mythologie ancienne, pour ne choisir qu'un aspect entre bien d'autres, révèle une connaissance de ce domaine toujours présente et sûre. Que dire de sa prestigieuse éloquence d'homme nourri de la pure moelle des modèles antiques? » Cet écrivain, au surplus, connaissait à fond le monde de la cour. « Jamais les milieux princiers et aristocratiques, leurs idées, leurs sentiments n'ont été compris avec une pénétration plus intime, plus nuancée. De même la signification de la race, de la noblesse, du sang, n'a jamais rencontré un interprète plus sympathique. » Et tous les anti-stratfordiens, depuis les baconiens jusqu'à M. Lefranc, s'accordent à affirmer que l'auteur de cette œuvre « ne pouvait être qu'un membre de l'aristocratie anglaise, un patricien, familier par sa naissance et par son éducation avec la politique, les mœurs, les traditions, les idées, les sentiments, les préoccupations et le langage des classes sociales les plus élevées et les plus policées de l'époque élizabethaine. »

Or cet axiome à termes antithétiques si exactement balancés, qui a servi de point de départ à toutes les discussions et sans l'acceptation duquel toutes les thèses s'écroulent, constitue une double erreur. Il s'est produit dans le développement des études shakspeariennes un phénomène curieux. A mesure que les recherches se faisaient plus minutieuses et, en apparence, plus précises, on a vu s'élever un véritable mirage à la poursuite duquel on a vite perdu le sens de la réalité. Les critiques ont voulu connaître dans ses particularités la carrière de cet écrivain prodigieux : il a semblé que si l'on pouvait pénétrer dans l'intimité de l'homme, on apprécierait l'œuvre avec plus de sûreté. Mais il a fallu constater que, dans le cas de Shakspeare, — comme d'ailleurs pour tous les gens appartenant à cette époque déjà lointaine, — le temps a fait d'irrémédiables ravages. Des documents ont disparu qui nous fourniraient aujourd'hui une explication simple et naturelle de la plupart de nos étonnements. Nous devons renoncer à écrire une biographie détaillée et complète de Shakspeare.

Quand il s'agit d'un littérateur de troisième ordre, on prend facilement son parti de semblables ignorances; quand il s'agit de l'auteur d'*Hamlet*, la déconvenue est grande. Si grande que, de dépit, semble-t-il, on en a conclu que nous ne savons rien, que tout est mystère. Alors, à la faveur de ce mystère, l'imagination s'est donné libre cours, comme un enfant enfermé dans une chambre peuple l'obscurité d'êtres fantastiques. Des idées fixes se sont formées, et pour les soutenir, — de fort bonne foi, d'ailleurs, — on a omis nombre de faits, — les plus intéressants, nous le verrons, — qui avaient l'inconvénient de tirer l'homme de ce néant où l'on veut le faire rentrer à toute force. En même temps, par une tendance contraire, on a grossi démesurément certains détails et on leur a donné une importance qu'ils ne sauraient avoir quand ils ne sont plus isolés. Ainsi a pris naissance un Shakspeare travesti, ombre de lui-même, n'ayant avec le vrai Shakspeare qu'une lointaine ressemblance. Ce n'est pas un portrait, c'est une caricature!

Cependant qu'on rapetissait l'auteur, on portait l'œuvre sur des hauteurs où elle disparaissait à nos yeux. Dès lors, Shakspeare ne parla plus aux foules que comme le Dieu de Moïse, « du milieu du feu, de la nuée et des ténèbres. » Ce sont les romantiques, aidés par une critique à prétentions philosophiques venue d'Allemagne, qui ont accompli cette métamorphose. Émerveillés de la richesse des pièces et dans leur mépris du siècle précédent, ils se sont pris à considérer le théâtre shakspearien non seulement comme incomparable, mais aussi comme insondable. On en a fait une de ces œuvres transcendantes qui confondent la petitesse de l'esprit humain, une sorte de Bible de la pensée moderne. Rappelez-vous l'enthousiasme délirant avec lequel Victor Hugo, chez nous, a parlé de celui qu'il place parmi les « hommes océans. » Si forte a été cette idolâtrie que les rites en sont aujourd'hui établis. L'éblouissement continue, et même ceux qui n'ont jamais lu une pièce shakspearienne sont persuadés que Shakspeare a été un de ces génies absolus qui échappent à notre jugement.

Ces deux erreurs de sens contraire, en divergeant de plus en plus, ont dissocié les éléments d'une union naturelle, créant cette idée d'une incompatibilité entre l'auteur et l'œuvre, source inépuisable d'hypothèses. La contradiction sur laquelle les antistratfordiens ont construit leurs théories n'aurait jamais pu

exister si, à l'interprétation fidèle de la réalité, on n'avait substitué une vision fausse, fille monstrueuse d'une prévention aveugle et d'un enthousiasme irréfléchi. Et cette constatation nous impose la méthode à suivre. Pour rétablir la vérité, il suffira de reprendre les faits et de les présenter dans la simplicité de leur témoignage, débarrassés de toutes les interprétations fantaisistes qui les ont obscurcis ou infléchis.

***

Traçons donc à notre tour le portrait de l'auteur tel qu'il apparaît dans les documents. Et d'abord, d'où sortait Shakspeare? Par sa mère, il était petit-fils de Robert Arden, fermier aisé de Wilmcote, et ainsi il tenait, de loin il est vrai, à l'une des plus influentes familles du Warwickshire, les Ardens de Park Hall. Du côté paternel, d'après un mémorandum conservé au College of Arms, et dont l'authenticité est inattaquable, il pouvait se vanter d'avoir eu comme ancêtres des hommes qui, « pour leurs vaillants et loyaux services, avaient été avancés et récompensés par le très sage prince, le roi Henry VII, de glorieuse mémoire. » Son père, John Shakspeare, était un marchand aisé de Stratford, gantier d'après les registres de la cité, boucher ou lainier selon la tradition. Peut-être exerçait-il les trois professions. Car c'était à coup sûr un homme d'importance. Les livres du corps de ville sont pleins de son nom et nous permettent de suivre dans le détail son active carrière. Il joua dans l'administration de Stratford un rôle de premier plan, et gravit avec une rapidité surprenante tous les degrés des fonctions municipales : surveillant de la fabrication de la bière, constable, *affeeror*, c'est-à-dire juge pour menus délits, chambellan, trésorier, alderman, bailli, juge de paix et enfin principal alderman. L'année 1572 mit le comble à ces petites grandeurs. « A l'assemblée du 18 janvier, les aldermen et les bourgeois de Stratford décidèrent de s'en remettre entièrement à la discrétion de M. Adrien Quiney, le bailli, et de M. John Shakspeare pour tout ce qui intéressait le bien et les affaires de la cité. »

Mais, a dit l'auteur d'*Henry IV*, « la fortune ne vient jamais les deux mains pleines. » A peine arrivé au faîte des honneurs, l'alderman Shakspeare eut des revers. En 1578, nous apprenons qu'il contracte des dettes. Peu après, il hypothèque le domaine d'Asbies apporté en dot par sa femme ; il vend une partie de

ses terres ; il est si gêné qu'on doit le dispenser de certaines taxes. En 1586, il était complètement ruiné, et par honte, ou de peur des recors, il n'osait plus aller aux séances du corps de ville.

Au moment où la pauvreté s'installa au foyer paternel, William Shakspeare avait environ quatorze ans. Il lui fallut gagner sa vie. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, les gens de Stratford répétaient que le poète, avant d'entrer au théâtre, avait été apprenti boucher. Mais pourquoi n'aurait-il pas eu, étant enfant, la possibilité de s'instruire, ou, plus tard, de profiter de ses loisirs pour continuer de lire ? Aubrey, écrivant entre 1669 et 1696, nous informe que lorsque l'apprenti boucher « tuait un veau, il le faisait dans le grand style et en prononçant un discours, » ce qui était pour le moins l'indice d'une vocation littéraire déjà débordante. Et Ben Jonson, qui l'a connu intimement, lui a reproché de « savoir peu de latin et encore moins de grec. » C'est donc qu'il connaissait tout au moins les rudiments de ces deux langues. On ne peut pas aller là contre.

Que William Shakspeare ait été précoce, nous n'en saurions douter. Il avait à peine dix-huit ans, quand il s'amouracha d'une femme qui était son aînée de huit ans. Et il semble bien avoir commis le péché dont Prospero, dans *la Tempête*, conjure solennellement Ferdinand de s'abstenir : cinq mois après son mariage, on enregistra la naissance de sa fille Susanna. A cette révélation les anti-stratfordiens se voilent la face, comme si le génie et la chasteté étaient inséparables ! Je ne donnerai pas cet acte comme une preuve de vertu ; mais il ne me déplaît pas, je l'avoue, d'apprendre que le jeune Shakspeare avait un tempérament ardent. Cette exubérance amoureuse ne messied pas à qui veut peindre les passions humaines dans toute leur violence.

On a prétendu que Shakspeare se montra fort mauvais mari. Qu'un jeune homme de dix-huit ans se lasse vite d'une femme de vingt-six, c'est une aventure assez fréquente. « Que toujours la femme prenne un mari plus âgé qu'elle ; de cette manière elle sera de même user que lui et son pouvoir se maintiendra en équilibre, » dit le duc Orsino dans *le Soir des Rois*. Mais que ce soit la raison pour quoi Shakspeare quitta Stratford, rien ne nous permet même de le supposer. Au

XVIIe siècle, on donnait de ce départ une explication différente. Shakspeare, avec de joyeux compagnons, aurait braconné dans le parc de sir Thomas Lucy, châtelain des environs. L'irascible propriétaire fit poursuivre les délinquants. Shakspeare se vengea en écrivant une ballade où sir Thomas était fort mal traité. D'où des persécutions nouvelles qui obligèrent le faiseur de libelles à s'éloigner du pays. Je ne vois pas pourquoi on se refuserait à admettre cette tradition. Le braconnage était, à cette époque, un divertissement très répandu et auquel se livraient les jeunes gens des meilleures familles. Simon Forman a rapporté le cas de John Thornborough qui, lorsqu'il étudiait à Oxford, passait son temps avec des caramades à « voler des daims et des lapins. » Ce qui ne l'empêcha pas de devenir évêque de Worcester et l'une des gloires de l'Église anglicane. Et il est remarquable que dans *les Joyeuses Commères de Windsor* nous trouvions une allusion à la mésaventure de Shakspeare. Car on ne saurait douter que le juge Shallow, qui accuse Falstaff d'avoir pénétré dans son parc et d'y avoir tué des daims, ne soit une amusante satire du gentilhomme de Stratford. Le jeu de mots sur *Lucy* et les *Luces* (brochets) qui figuraient dans les armes de Shallow, comme dans le blason du réel sir Thomas, en est la preuve.

Quoi qu'il en soit, Shakspeare partit de Stratford, vers 1585, et alla à Londres, alors comme aujourd'hui, rendez-vous de tous les ambitieux. Il devait être attiré par le théâtre, puisque des renseignements concordants nous le montrent s'y faufilant par la porte basse, en qualité de « serviteur » dit Dowdall, dans « une très modeste situation, » dit Rowe, comme « call-boy » ou aide-souffleur, précise Malone, un peu tardivement. Peut-être même commença-t-il par garder des chevaux à la porte pendant les représentations, comme l'a affirmé sans preuves Samuel Johnson. Mais s'il débuta humblement, il se fit vite remarquer : les vocations bien décidées ne se laissent pas étouffer. Il se vit confier des rôles; puis il retoucha des pièces pour la compagnie. En sept ans, — ce qui n'est pas excessif pour un homme de génie, — il avait parcouru tout ce chemin. En 1592 il était déjà célèbre, à telles enseignes qu'il excitait l'envie de ses confrères. Un nommé Robert Greene, auteur prolifique de romans et de pièces qui eurent un certain succès, homme d'ailleurs de peu de scrupules, débauché et querelleur, dans un pam-

phlet écrit sur son lit de mort, laissa percer sa jalousie contre ceux qui l'avaient remplacé dans la faveur du public. Il attaqua surtout l'un d'eux, « un parvenu paré des plumes de ses prédécesseurs, » et qui,

Cachant un cœur de tigre dans la peau d'un acteur,

s'imagine être aussi capable de faire ronfler le vers blanc que le meilleur d'entre les écrivains. Or, le vers cité parodiait un vers d'*Henri VI*, et, afin que nul ne s'y trompât, Greene qualifia son ennemi « d'ébranle-scène — *shake-scene* — du pays, » faisant un transparent jeu de mot sur *Shake-speare*. Le sens de cette diatribe est clair, bien qu'on feigne parfois de le discuter. Ce qui irritait cet envieux, c'était de voir un simple acteur, « un bouffon orné des couleurs » des autres, prétendre écrire des pièces tout comme les dramatistes d'éducation universitaire. C'est un texte bien gênant pour les anti-stratfordiens : aussi n'aiment-ils pas s'y attarder.

Cependant Shakspeare n'avait pas renoncé à son métier d'acteur. Nous savons qu'à la Noël de 1594 il joua deux fois devant la reine comme membre de la troupe du grand chambellan. C'était la plus fameuse des compagnies du temps et elle avait toujours été patronnée par de très puissants seigneurs. Elle avait d'abord appartenu au comte de Leicester ; en 1588, elle était passée au service de Lord Strange, comte de Derby ; depuis 1594, elle était sous la protection du grand chambellan, Henry Carey, lord Hunsdon.

Prenant texte d'un décret royal qui énumère les historiens parmi les vagabonds, on va répétant que la situation de comédien, au XVIIe siècle, était méprisée. Mais il faut faire une distinction. Sans doute les troupes ambulantes, qui allaient de ville en ville, pouvaient souvent, à juste titre, être assimilées aux mauvais sujets qui infestaient les routes de la vieille Angleterre. Mais il n'en allait pas de même, — et le statut en question faisait soigneusement la différence, — des troupes « appartenant à quelque baron du royaume ou autre personnage honorable de rang plus élevé. » Celles-ci faisaient partie de la maison du gentilhomme dont elles portaient le nom. Et nous savons que certains acteurs, dans le Londres d'alors, jouaient volontiers au grand seigneur.

On pouvait voir, dit une satire de 1602, ceux qui « autrefois

auraient voyagé, leur paquet sur le dos, aller maintenant à cheval par les rues, sous l'œil admiratif de la foule, se rengorgeant dans de somptueux costumes de satin, suivis d'un page... Ils achetaient des terres et on en faisait des chevaliers. » C'est précisément, nous allons le voir, le cas de Shakspeare. « Serviteur » du cousin de la reine, le tout-puissant Lord Hunsdon, il avait ses entrées à la Cour. Là il pouvait se concilier les bonnes grâces des seigneurs qui se piquaient de lettres. D'après Sir William Davenant, Lord Southampton, — celui-là même à qui sont dédiés *Vénus et Adonis* et *Lucrèce*, — avait pris notre acteur en telle affection qu'il lui donna en une seule fois mille livres. Heming et Condell nous ont d'autre part rapporté que les comtes de Pembroke et de Montgomery avaient comblé leur auteur préféré de marques de faveur. Shakspeare était également connu du comte de Rutland, pour qui il composa une « devise, » à l'occasion du tournoi donné à Whitehall, le 24 mars 1613.

Et sur les talons du succès marcha la fortune. On peut constater, en effet, que, par un synchronisme significatif, du moment où William Shakspeare réussit à Londres, on voit son père, à Stratford, surmonter ses difficultés pécuniaires. Dès 1587, John Shakspeare cherche à purger l'hypothèque qui grevait le domaine d'Asbies et offre de rembourser son créancier, John Lambert. Il engage à son tour des procès pour recouvrer des dettes. Il recommence à jouer un rôle dans sa ville. En 1596, il a si bien relevé la tête qu'il juge le moment venu de se faire octroyer des armoiries. De ceci les anti-stratfordiens parlent peu, ou point. Il est pourtant indiscutable que John Shakspeare adressa une demande au College of Arms. Rien ne manquait à ses titres, dûment énumérés. Il invoque le fait qu'il a été bailli, juge de paix et principal magistrat de Stratford, et qu'il possédait des terres dépassant en valeur la somme de cinq cents livres. Il rappelle que ses ancêtres avaient déjà été distingués par le roi Henry VII et il n'oublie pas de mentionner son mariage avec la fille et héritière d'Arden, gentleman. C'était avoir plus de droits qu'il n'était nécessaire et, — contrairement à ce qu'on a prétendu sans raison, — John Shakspeare obtint les armes convoitées : « D'or sur bande de sable, une lance du premier, et pour cimier ou ornement un faucon, aux ailes étendues argent, debout sur une tresse de ses couleurs, tenant une lance d'or acérée, » avec pour devise : « Non sans Droict. » Encore

aujourd'hui on peut voir ce blason sculpté sur le monument que la famille éleva à Shakspeare dans l'église de Stratford.

On a supposé que William Shakspeare poussait son père en cette affaire. C'est bien possible, c'est même certain. Car notre acteur était évidemment entiché de noblesse : le reste de sa vie va le prouver. Et dès que son père eut reçu ses armoiries, il se mit en devoir d'acheter New Place, une maison seigneuriale bâtie à Stratford par Sir Hugh Clopton. Shakspeare la restaura et, au XVIIe siècle, c'était la plus belle demeure de la ville, si bien que la reine Henriette, traversant le Warwickshire, en 1643, la choisit pour y tenir sa cour.

C'est à ce moment que dut naître chez Shakspeare le désir d'aller un jour mener la vie du châtelain aisé dans sa ville natale. Je constate, en tout cas, que les pièces shakspeariennes écrites vers cette époque (1596-1598) sont pleines de souvenirs de Stratford. *L'induction* de *la Mégère apprivoisée* (1596-1597) met en scène un certain Christopher Sly, le fils du vieux Sly de Burton-Heath. Or, un Stephen Sly habitait Stratford et à Barton-on-Heath résidait John Lambert, ce parent qui avait pris hypothèque sur le domaine des Shakspeare. C'est à Wincot, à l'auberge de Marion Hackett, que Sly, le joyeux chaudronnier, avait l'habitude de s'enivrer; et une famille Hackett vivait précisément dans la paroisse de Quinton dont Wincot faisait partie. C'est dans *les Joyeuses Commères de Windsor* (1598), on s'en souvient, que se trouve l'allusion à Sir Thomas Lucy, le vieil ennemi de Shakspeare. Dans la deuxième partie d'*Henry IV* (1598) la maison du juge Shallow est placée dans le Gloucestershire, comté sur les limites duquel s'étendait la commune de Stratford, et il est fait mention des collines voisines du Cotswold, célèbres pour leurs fêtes rustiques. Quand Davy demande au juge, son maître, de soutenir William Visor de Wincot contre Clement Perkes de la Colline, il donne les noms de personnages qui demeuraient près de Stratford : un cousin de Shakspeare avait même épousé la fille d'un John Perkes de Snitterfield. L'auteur, convenons-en, prenait un singulier intérêt aux lieux et aux gens que l'acteur Shakspeare pouvait connaître!

Une chose est certaine : William Shakspeare ne cessa pas de se rattacher par tous les moyens au lieu de sa naissance. Bien qu'il habite Londres, il considère Stratford comme son domicile

légal. Désormais, dans tous les documents juridiques, il se fait appeler « Mr William Shakspeare de Stratford-on-Avon, » et il ne manque jamais de faire suivre son nom du titre de « gentleman, » auquel il avait maintenant droit. Pour soutenir son rang, il arrondit son domaine, achetant tout ce qui était achetable. Il pouvait le faire aisément, car il n'avait pas besoin d'être cupide pour s'enrichir : l'argent affluait de toutes parts. Nous avons vu que le métier d'acteur était fort lucratif. Mais à ces profits réguliers s'ajoutaient les libéralités que Shakspeare recevait de la Cour et de ses protecteurs. En outre, depuis 1598, il était actionnaire du théâtre du Globe : ce qui constituait pour lui une abondante source de revenus. On a calculé qu'il devait gagner bon an mal an, près de six cents livres, soit l'équivalent d'une centaine de mille francs en monnaie d'aujourd'hui.

Et comme il arrive à ceux qui possèdent de l'argent en abondance, il fit des placements et eut des procès pour faire rentrer de mauvaises créances. C'est sur l'existence de ces procès qu'a été fondée l'accusation d'usure dont dont s'arment bruyamment les anti-stratfordiens. On peut se demander, à vrai dire, pourquoi un homme préoccupé de ses intérêts ne pourrait pas être en même temps un grand écrivain. A ce compte, il faudrait rayer de notre littérature Balzac, ce Sgakspeare du roman français, dans la vie duquel, on le sait, les questions d'argent ont tenu une si grande place. Mais ce que l'on n'a pas remarqué, c'est que la plupart du temps Shakspeare n'intervenait pas directement dans ses affaires. Il ne paraissait même pas à Stratford pour signer les actes d'achat. Il s'en remettait du soin de gérer sa fortune à son frère ou à son cousin Thomas Greene. C'est en particulier Greene qui agit contre John Addenbrooke et sa caution Horneby.

On a fait beaucoup de bruit autour de ces poursuites. La vérité est que cet Addenbrooke, transformé gratuitement en pauvre diable, est qualifié dans les documents de « generosus » ou « gentleman : » il était de petite noblesse. D'autre part, il ne s'agissait pas de recouvrer une dette ordinaire, comme on le répète à tort, mais de faire respecter un droit établi par lettres patentes du roi Edward VI, — probablement quelque redevance se rapportant aux dîmes dont Shakspeare avait acheté le fermage en 1605. Et voilà comment sur de fausses interprétations on a fondé une accusation de cupide cruauté.

Pourtant il suffit de lire attentivement les pièces du procès pour y voir clairement énoncé ce que j'affirme ici. Mais les lit-on seulement? En revanche, plusieurs documents disent une tout autre histoire. Ce n'est assurément pas un hasard si nous n'entendons plus parler de procès, dès l'instant où Shakspeare s'est retiré à Stratford, et où par conséquent il s'occupe de ses affaires en personne. Quand des gens étaient dans l'embarras, ou quand la ville se trouvait à court d'argent, c'est à Shakspeare, qualifié d' « affectionné concitoyen » que l'on s'adressait. Et « M. Shakspeare » déliait aussitôt les cordons de sa bourse. Au surplus, si les vers qu'on lui attribue sur John-a-Combe, surnommé Dix-pour-Cent, sont bien de lui, il ne ménageait pas ses railleries aux prêteurs rapaces. Étrange usurier qui se moquait de l'usure!

Cependant qu'il se préparait une retraite à Stratford, Shakspeare menait à Londres une vie non exempte d'incidents. Nous avons, quoi qu'on en ait dit, sur son séjour dans la capitale des renseignements qui nous permettent de saisir l'homme dans quelques-unes de ses attitudes caractéristiques. Manningham nous a transmis dans ses Mémoires, à la date du 13 mars 1601, une anecdote fort peu édifiante, je l'avoue, mais qui ne manque pas de saveur si elle se rapporte à l'auteur des *Joyeuses Commères de Windsor*. Au temps où Richard Burbage jouait le rôle de Richard III, nous dit-on, une dame de la Cité était à ce point éprise de cet acteur fameux qu'avant de quitter le théâtre, elle l'invita à venir chez elle cette nuit-là sous le nom de Richard III. Shakspeare ayant surpris la conversation se présenta le premier, fut bien accueilli et était à son affaire quand arriva un message disant que Richard III était à la porte. Sur quoi Shakspeare fit répondre que Guillaume (William) le Conquérant venait avant Richard III. Assurément, celui qu'on voudrait faire passer pour un sot illettré ne manquait pas d'esprit.

Quand Jacques monta sur le trône, il prit la troupe de Burbage sous sa protection et Shakspeare devint « serviteur du Roi. » Encore un fait que les anti-stratfordiens oublient volontiers. Il a cependant quelque importance; car notre acteur, de ce jour, prenait rang parmi les petits officiers de la Cour, et marchait avec les « Grooms » de la Chambre Royale. C'est en cette qualité que Shakspeare reçut de la Garde-robe quatre

mètres et demi de drap écarlate pour le manteau qu'il devait porter, lors du couronnement, dans le cortège où il figura à sa place.

Nous savons aussi que, vers 1602-1604, il habitait dans la même maison qu'un perruquier français de Silver Street, un nommé Christophe Montjoie, originaire de Crécy. Dans la famille de notre compatriote Shakspeare se trouva jouer un rôle assez curieux. Ce Montjoie avait une fille Marie, qui l'aidait dans son métier. Il employait aussi un autre Français répondant au nom de Stephen Bellot. Stephen était, semble-t-il, le type du bon apprenti et dame Montjoie se dit que ce pourrait être un parti acceptable pour sa fille en même temps qu'un successeur tout trouvé pour la maison. Mais comment ouvrir les yeux de Bellot? On s'adressa au locataire, M. Shakspeare. Faisait-on fond sur son éloquence ou sur sa bonté? Je ne sais, mais le trait prouve tout au moins qu'on voyait en lui un homme sûr et complaisant. On lui demanda d'être le porteur de propositions alléchantes : Marie et avec elle cinquante livres de dot! « M. Shakspeare » accepta et fit comme les bons auteurs dramatiques qui finissent leurs pièces par un mariage : il décida Bellot à demander Marie.

Mais la comédie faillit tourner au drame. Le beau-père et le gendre se querellèrent, et huit ans plus tard, en 1612, Bellot mena Montjoie devant les tribunaux, réclamant la dot qui, prétendait-il, n'était pas encore payée. « M. Shakespeare de Stratford-on-Avon, gentleman, âgé de quarante-huit ans, » fut cité comme témoin. Et nous avons sa déposition. Il ne peut que répéter ce que d'autres avaient déjà affirmé : il était exact qu'il se fût entremis dans ce mariage. Mais son désir de rester neutre est évident et il se refuse à prendre parti. Il distribue des mots aimables de droite et de gauche; pour le reste, il ne se souvient ni de l'importance de la dot, ni de la date à laquelle elle devait être payée. M. Shakspeare méritait certainement l'épithète de « gentil » que ses contemporains lui décernaient.

On place aussi vers l'année 1602 son aventure avec la belle hôtelière d'Oxford. Au cours de ses voyages entre Londres et Stratford, il fit, paraît-il, la connaissance de la vive et spirituelle Mrs Davenant. Nous avons vu qu'il savait plaire aux femmes. Et en 1606 naquit William Davenant, le futur auteur dramatique, qui passait pour le filleul — ou le fils — de Shakspeare.

Mais qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire? Elle commença à se répandre vers 1680 et d'une façon assez étrange. Peut-être n'a-t-elle aucun fondement dans la réalité.

Cependant le moment était venu de réaliser le grand rêve. Shakspeare avait fait œuvre de travailleur infatigable. Il possédait de l'argent plus qu'à suffisance, et il avait pu reconstituer la fortune paternelle à l'endroit même où elle s'était écroulée. Depuis 1601, il avait succédé à son père comme chef de famille. Sa fille Susanna avait épousé John Hall, médecin réputé de Stratford. Shakspeare jugea qu'il pouvait maintenant aller jouir parmi les siens de la considération due à ceux qui savent perpétuer le foyer fondé par leurs ancêtres. Vers 1611, il se retira dans sa ville natale.

Si nous en croyons des souvenirs qui ont persisté pendant tout le XVIIe siècle, il aurait mené une vie fastueuse, dépensant, a dit John Ward, le « vicaire » de Stratford, jusqu'à mille livres par an, somme énorme pour l'époque et qui correspondait à quelque deux cent mille francs de notre monnaie. Il n'aurait pas non plus dédaigné de se mêler au monde bruyant des tavernes où, tout en étudiant parfois quelque type curieux, il prenait part avec entrain à d'éloquentes buveries. Ce n'est pas impossible. N'oublions pas que Shakspeare vivait dans la vieille Angleterre, le pays des chansons, du rire, des aventures et des copieuses libations, — le pays de Falstaff, enfin! C'est même d'une fièvre contractée à la suite d'une trop joyeuse réunion où figuraient ses vieux amis Ben Jonson et Drayton que Shakspeare serait mort en 1616. Il est certain que la maladie vint subitement. On n'eut même pas le temps de mettre au propre le testament préparé par le notaire et c'est sur un simple brouillon que Shakspeare apposa sa signature, dont l'écriture tremblée révèle, d'une manière tragique, l'épuisement du moribond.

On a beaucoup épilogué sur ce testament. On a reproché à Shakspeare de n'avoir pas mentionné ses œuvres ni inventorié sa bibliothèque. Comme s'il était habituel dans des actes dressés par un notaire de faire des examens de conscience intellectuels ou de prévoir la curiosité de la postérité! Le document, pour qui sait le lire, est rédigé dans la forme la plus naturelle. L'homme à prétentions aristocratiques qu'était Shakspeare a voulu transmettre sa fortune à un seul de ses enfants, dans l'espoir avoué de la voir passer à des héritiers mâles par droit de

primogéniture. C'est pourquoi il institue sa fille aînée légataire universelle. Cette clause le dispensait naturellement d'énumérer en détail ses possessions; et elle explique qu'il n'ait réservé à sa femme qu'un souvenir, son « second lit, » soit qu'il eût déjà, de son vivant, pourvu à son avenir par une dotation, soit enfin, plus simplement, qu'il fût sûr des bons sentiments de sa fille. Au surplus, l'énumération des legs particuliers révèle chez le mourant le souci d'être juste et de donner à tous ceux qui l'approchèrent un témoignage de son affection. A sa seconde fille Judith il laisse trois cents livres et sa coupe en vermeil; à sa petite fille son argenterie; à sa sœur, — délicate attention, — la jouissance de la maison paternelle de Henley Street, plus vingt livres et des vêtements; à ses trois neveux, cinq livres chacun; à son filleul, vingt shillings; à son ami Thomas Combe, son épée; de petites sommes à plusieurs de ses concitoyens; aux pauvres dix livres. Il se rappelle même les vieux camarades de théâtre, restés à Londres, Heming, Burbage, Condell, et il lègue à chacun d'eux vingt-six shillings huit pence pour acheter une bague.

L'homme qui venait de disparaître avait fait une impression profonde sur ses contemporains. Si, au XVIIe siècle, on n'est pas allé aussi loin dans l'admiration extatique qu'au XIXe siècle, on ne se rendait pas moins compte que Shakspeare laissait loin derrière lui les meilleurs dramatistes. Les foules marquaient leur préférence en emplissant le théâtre toutes les fois que l'on jouait l'une de ses pièces. Son nom devint rapidement un appât dont les éditeurs peu scrupuleux se servaient pour faciliter la vente de leurs publications. Les œuvres du temps sont pleines d'allusions à son théâtre; on citait des phrases de lui comme on le faisait des meilleurs parmi les anciens. On le discutait même à la scène; dans le *Return from Parnassus*, joué à Saint-John's College, Cambridge, vers 1601-1602, Burbage et Kempe, s'entretenant des écrivains du moment, affirment bien haut que leur « camarade Shakspeare l'emporte sur tous ses rivaux, sans même omettre Ben Jonson. » Il est impossible de résumer tous les éloges qui, depuis 1598, année où le critique Meres compara Shakspeare à Plaute et à Sénèque, sont allés à celui que l'on considérait comme la gloire du théâtre anglais.

Naturellement de ces éloges la meilleure part s'adresse à l'écrivain. Mais il est faux qu'au travers de ces appréciations

l'homme ne se puisse jamais entrevoir. Henry Chettle, auteur qui eut quelque vogue entre 1590 et 1603, s'excusant d'avoir publié l'attaque de Greene dont il a été parlé plus haut, et voulant réhabiliter l'acteur dénigré injustement, a rendu hommage à « sa conduite civile » et à « la droiture de son caractère, preuve de son honnêteté. » Nous avons surtout l'opinion de Ben Jonson. Ce témoignage est d'une importance singulière : il suffit sans autre pour détruire toutes les thèses anti-stratfordiennes. Ben Jonson était lui-même acteur et auteur; il était au courant des moindres bruits qui circulaient dans le milieu des théâtres et des lettres; il entretenait commerce d'amitié avec Shakspeare, à qui il avait confié un rôle dans deux de ses pièces : *Every Man in his Humour* (1598) et *Séjan* (1603). D'après Sir Nicholas l'Estrange, il aurait même pris Shakspeare comme parrain de l'un de ses enfants. Si quelqu'un pouvait donc juger notre auteur avec pleine connaissance des faits et du fond du cœur, c'était Ben Jonson. Et en effet, aussi bien dans l'élégie de circonstance écrite pour l'in-folio de 1623 que dans ses notes ou *Discoveries* (qui n'étaient pas destinées à la publication), il a parlé de Shakspeare en des termes où l'on sent trembler une affection sincère pour un rival dont la gloire était peut-être inquiétante, mais qui avait su, par ses manières séduisantes, amadouer toute jalousie et forcer le chemin de ce cœur loyal, quoique rude : « J'aimais l'homme, a-t-il dit, et j'honore sa mémoire en deçà de l'idâlatrie, autant que personne. Il était en effet honnête et d'un naturel ouvert et franc. » (Notez que ce sont presque les termes dont s'était déjà servi Chettle.) Dans les vers polis et sincères de Shakspeare Ben Jonson voit comme le reflet de « l'esprit et des manières » du poète qu'il pleure. Et il l'appelle tendrement : « Mon Shakspeare! Mon bien-aimé! Doux cygne d'Avon! Mon gentil Shakspeare! »

Et tous ceux qui ont connu Shakspeare, ses confrères en poésie comme Skoloker, ses camarades de théâtre comme Heming et Condell, les bourgeois de Stratford comme Richard Quiney, répètent : « Doux Shakspeare! Gentil Shakspeare! Bienveillant (friendly) Shakspeare! » Cette unanimité est saisissante. Ces épithètes, à n'en pas douter, devaient résumer avec exactitude la qualité essentielle de Shakspeare, celle qui frappait tout d'abord, comme elle perce encore aujourd'hui au travers des documents. Elles suffisent presque pour peindre l'homme, car

elles disent éloquemment, mieux peut-être que de longues descriptions, ce qui faisait l'irrésistible charme de la nature de Shakspeare : la facilité de l'abord, la douceur des manières, l'agrément de la conversation, la bonté naturelle, la sûreté des rapports, l'ouverture de cœur, cette puissance de sympathie, en un mot, qui est le propre des âmes bien nées, et de ceux qui, ayant vécu et connaissant par expérience le bon et le mauvais de la vie, sont acquis à l'indulgence et recueillent en retour l'amour de leurs semblables.

Tel est l'homme que les documents, interrogés sans prévention, nous permettent d'évoquer. Ce portrait est bien différent de l'image grotesque que l'on voudrait imposer à notre bonne foi. Celui que l'on nous présente comme un rustre avait en réalité vu le jour dans cette bourgeoisie commerçante, intelligente et probe, de bon conseil et active, où les Tudors, en rois avisés, n'hésitaient pas à recruter leur meilleurs serviteurs : témoins le cardinal Wolsey et le grand chambellan Thomas Cromwell. Par sa mère il tenait même à la noblesse du comté. Le « valet d'acteurs » que l'on affirme avoir végété dans un milieu vulgaire et méprisé fut protégé par de très grands seigneurs, eut ses entrées à la Cour et « charma la reine Élisabeth et le roi Jacques. » Il avait d'ailleurs des prétentions à la naissance et il vit ces prétentions officiellement reconnues par l'attribution d'un blason. L'usurier impitoyable était simplement un homme à qui la fortune avait souri, et qui, ayant reçu la récompense due à son mérite, vivait sur un grand pied, se montra toujours serviable et sut se faire aimer.

Car celui que l'on prétend avoir été sans amis gagnait par la douceur de son caractère les gens qui l'approchaient et il avait même trouvé grâce devant le plus bourru de ses rivaux littéraires. Cet illettré, — ne voit-on pas à quel point la chose eût été invraisemblable ? — passait au sû de tout le monde pour le plus grand dramatiste de son temps. Ajoutons un trait qui domine tous les autres et les unit : la valeur vraiment humaine de son existence. S'il se faisait surtout remarquer par ses qualités, Shakspeare semble avoir eu aussi sa part de faiblesses ; en tout cas, son expérience fut sans égale. Il avait fréquenté tous les milieux : milieu du peuple et de la bourgeoisie dans son enfance ; milieux hétéroclites, parfois louches, des tavernes, tout le long de sa carrière d'acteur ; milieux

aristocratiques aux heures du succès et de l'intimité avec ses protecteurs. En vérité, on ne pourrait souhaiter vie mieux faite pour expliquer une œuvre qui a donné une peinture si exacte et si complète de toutes les conditions humaines.

*
* *

Mais n'anticipons pas. Prenons maintenant le second terme de l'opposition d'où sont issues toutes les thèses anti-stratfordiennes, et projetons la lumière des faits sur l'œuvre comme nous l'avons projetée sur la biographie. Certains critiques, avons-nous dit, ont trouvé dans le théâtre shakspearien de multiples manifestations du savoir de l'auteur. Shakspeare aurait été ainsi organisé qu'il absorbait voracement les connaissances les plus diverses. Il aurait approfondi le droit, l'histoire, les littératures modernes et antiques, la médecine, la botanique, l'ornithologie, les sports, etc. On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer les sciences où Shakspeare serait passé maître.

Quand on examine les preuves avancées par ces enthousiastes, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles sont d'une futilité incroyable. Ceux qui ont voulu démontrer l'étendue de l'érudition shakspearienne ont été abusés par leur propre ardeur. A force d'accumuler les commentaires autour de l'œuvre, ils ont fini par ne plus distinguer le texte d'avec l'exégèse, et ils ont porté au crédit de Shakspeare ce qui était simplement la poussière soulevée par eux-mêmes au cours de leurs laborieuses recherches. Quand on se reporte aux pièces, et qu'on les débarrasse du fatras sous lequel on les a ensevelies, il faut bien se rendre à l'évidence et constater que les passages d'où l'on a conclu à l'omniscience de Shakspeare sont fort peu nombreux et, en général, d'une parfaite insignifiance. Prenons, puisqu'on nous y convie, les allusions à l'antiquité classique. Aussi bien, c'était, à l'époque de la Renaissance, la pierre de touche du savoir. Piller les anciens pour coudre des lambeaux de leurs idées sur la toile de son style était une habitude à laquelle aucun écrivain ne pouvait se soustraire, car de la richesse de cette ornementation dépendait toute réputation de bel et bon esprit. Et Shakspeare a sacrifié à cette mode tyrannique. Mais alors qu'un Ben Jonson a littéralement recouvert sa pensée de ces incrustations étrangères, tellement son cerveau était encombré de phrases latines et grecques, il faut souvent tourner des

dizaines de pages dans l'œuvre shakspearienne avant de tomber sur quelque souvenir antique. Il y a des pièces où les allusions sont en quantité négligeable : dans *Othello* j'en ai relevé six, trois dans *Richard II*, dans *Mesure pour Mesure* deux seulement.

Quand on détermine le genre de ces emprunts, on s'aperçoit vite qu'ils appartiennent tous à ce fonds commun, composé de phrases ressassées, où chacun pouvait à l'époque s'approvisionner de citations à peu de frais. Et ce qui, dans le cas de Shakspeare, montre bien le caractère purement mécanique du procédé, c'est que notre auteur, quand il rappelle quelque légende ou quelque anecdote historique, n'en retient que le trait le plus banal ; et il le présente de la manière la plus vague, comme si les faits n'étaient pas suffisamment présents à sa mémoire pour donner le branle à son imagination. Dans les pièces citées plus haut, par exemple, il a pris comme termes de comparaison : les ailes de Cupidon, la hauteur de l'Olympe, les têtes de l'hydre, le tonnerre de Jupiter, le visage de Diane, le feu de Prométhée ; — le tempérament guerrier de Mars, la chute de Phaéton, les flots de Neptune ; — la rivalité de César et de Pompée et la statue de Pygmalion. Jamais un détail précis ou rare qui nous permette de supposer une connaissance vraiment intime de l'histoire ou de la mythologie ancienne. En réalité, il n'y a pas une seule de ces allusions qui n'ait pu être acquise par un homme sans culture, simplement en écoutant parler les gens ou en regardant les tapisseries et les tableaux qui ornaient les maisons élizabethaines.

Les contemporains, eux, ne s'y trompaient pas. Ils avaient tous remarqué combien Shakspeare était peu familier avec les œuvres de l'antiquité. Ben Jonson relevait cette insuffisance de son ami quand il lui reprochait de « savoir peu de latin et encore moins de grec. » L'auteur du *Jonsonius Virbius* est même allé jusqu'à laisser entendre que Shakspeare comprenait à peine le latin. Ce fait était si évident que l'on s'en servait comme d'un témoignage pour ou contre Shakspeare, dans les comparaisons qu'on établissait à satiété entre lui et le pédantesque Ben Jonson. Rowe a rapporté à ce propos une anecdote significative. Un jour sir John Suckling, sir William Davenant, Endymion Porter, M. Hales d'Eaton et Jonson discutaient les mérites de Shakspeare. Sir John Suckling prenait sa défense,

tandis que Ben relevait « son manque de savoir et son ignorance des anciens. » Mr Hales, qui avait écouté en silence, à la fin, impatienté, s'écria : « Si Mr Shakspeare n'a pas lu les Anciens, du moins ne les pille-t-il pas. » On ne saurait mieux dire. Il y a peu d'écrivains appartenant à la période de la Renaissance qui aient moins tiré de ce que l'on regardait à cette époque comme l'inépuisable et unique source de toute sagesse.

On pourrait faire les mêmes observations sur les autres sciences dont on a généreusement prêté la connaissance à Shakspeare. Les termes de droit dont il s'est servi ne sortent pas du vocabulaire limité qu'un homme ayant hérité, passé des contrats, acheté et vendu des propriétés, engagé des procès, pouvait retenir, sans même y prendre garde : ce sont les termes les plus usuels du jargon juridique. De même les comparaisons empruntées à la fauconnerie étaient d'usage courant, traînaient chez tous les poètes, et, si elles nous paraissent étranges, c'est parce que ce sport a complètement disparu de notre vie. Il n'était pas non plus nécessaire d'avoir pâli sur les livres d'histoire naturelle pour savoir que les vipères sortent par le beau temps, que la fourmi ne travaille pas en hiver, que les chenilles rongent les feuilles, que les papillons ne montrent leurs ailes enfarinées qu'en été ; — ou encore, que l'ivraie et les mauvaises herbes poussent au milieu du blé, que les bardanes s'accrochent aux vêtements, que le pavot a une vertu soporifique, que les osiers croissent le long des ruisseaux murmurants et que les narcisses paraissent en mars avant les hirondelles. Car tels sont, — on peut s'en assurer en ouvrant une pièce au hasard, — et le genre et la portée des remarques que Shakspeare a faites sur le monde animal ou végétal.

Et à côté de ces notions si modestes, combien d'erreurs décelant chez notre auteur l'ignorance de tout ce qui, ne pouvant être acquis par l'usage de la vie, doit nécessairement s'apprendre dans les livres! Est-il besoin de rappeler les bévues historiques qu'il a naïvement lâchées dans nombre de ses pièces? Je ne parle pas de son mépris pour la couleur locale : on n'avait pas de son temps le goût des reconstitutions savantes. Mais Shakspeare commet des anachronismes difficiles à expliquer chez « l'un des hommes les plus instruits qui aient jamais existé, » — lorsqu'il fait, par exemple, citer Aristote par Hector ou qu'il suppose l'usage de l'artillerie au XIe siècle. Il y a aussi dans son

esprit des lacunes surprenantes, à moins d'admettre que ce Rubens du drame historique ne connaissait de l'histoire anglaise que les pages se rapportant aux sujets qu'il mettait à la scène. Et que dire de ses fantaisies géographiques? Dans son imagination, tous les pays devenaient de vagues contrées dont l'unique caractéristique consistait à être placées au bord de la mer Sans parler de la Bohême, Vérone, Padoue, Milan possèdent indistinctement un port où les personnages débarquent et d'où ils s'embarquent à volonté. Je crois bien que pour Shakspeare la terre n'existait qu'à l'image de l'Angleterre, cette « île précieuse enchâssée dans une mer d'argent. » Jamais écrivain de génie n'a fait montre d'une pareille simplicité intellectuelle, toutes les fois qu'il lui fallait quitter le monde de l'expérience et des intuitions psychologiques pour s'engager dans les dédales compliqués du savoir.

Médiocre « érudit, » Shakspeare n'a pas eu davantage la passion de la métaphysique. Ici encore on a voulu voir en lui un écrivain qui aurait atteint au faîte de la sagesse humaine : il aurait pénétré les mystères les plus obscurs et dévoilé le sens caché de toutes choses! Certes Shakspeare nous a donné de l'univers une représentation d'une complexité incomparable. Il a noté les troublantes antinomies dont notre âme est composée. Il a eu le sentiment aigu de l'angoissante énigme de l'existence. Mais on peut affirmer hardiment que de cette énigme il n'a jamais cherché à donner une explication. Il n'a pas connu la joie, qui est celle du manipulateur d'idées pures, d'errer dans les chemins indécis de la spéculation, à la poursuite d'une vérité que l'on essaie d'emprisonner dans les filets d'un système. Il y a dans son œuvre tous les éléments d'une métaphysique; mais ils s'y trouvent, comme dans la vie, à l'état de pensée implicite et encore engagés dans la complexité des choses d'où il reste à les extraire. On peut, avec les trésors d'observation amassés dans ses pièces, composer la donnée de tous les grands problèmes qui ont exercé l'ingéniosité des philosophes depuis que le monde existe. Mais Shakspeare n'a pas eu le désir de résoudre ces problèmes; il n'a même pas tenté de les formuler clairement. Il a pétri son œuvre de passions, de vices, de vertus, de ridicules, d'actes, de gestes, jamais de dissertations ni de théories. Ce n'est pas un penseur original, — pas même un penseur au sens modeste du mot.

Faire ces constatations, ce n'est pas diminuer l'œuvre ; c'est, au contraire, la mettre en sa vraie place et permettre de mieux apprécier ce qui en fait la grandeur. Ayant à défendre Shakspeare contre le reproche d'ignorance qu'on lui adressait de toutes parts au XVII[e] siècle, Dryden avait déjà remarqué très justement : « Ceux qui l'accusent d'avoir manqué de savoir, lui accordent en réalité le plus grand des éloges. Il était savant naturellement ; il n'avait pas besoin des lunettes des livres pour lire la nature ; il lui suffisait de regarder en lui-même, et il la trouvait là. »[1] Dire, en effet, de Shakspeare qu'il ne s'est pas livré aux abstraites jouissances que procure l'érudition ou la philosophie, c'est tout simplement signaler chez lui l'absence de certaines aptitudes, inutiles à l'auteur dramatique et qui peuvent même, quand elles sont trop développées, paralyser cette faculté très particulière que l'on appelle le don du théâtre.

Le théâtre est le moins intellectuel des genres littéraires. Il a sa technique et ses moyens d'expression, qui sont très différents de ceux du roman ou de la poésie. L'auteur dramatique qui veut nous communiquer sa vision du monde, n'a pas recours à la description et à l'analyse ; il ne fait pas appel à notre esprit pour évoquer les milieux et les êtres. Il agit sur le spectateur directement et par l'intermédiaire des sens. Il n'a pas à éveiller l'idée des choses en s'adressant à notre entendement : il reproduit les choses elles-mêmes. Il ne raconte pas des actes : il les montre s'accomplissant sous nos yeux. Il n'a pas à interpréter les passions, puisque ces passions se manifestent devant nous dans leur emportement ! Pour reproduire l'image de la vie, le dramatiste ne devra donc pas combiner à froid les sentiments ; il devra être avant tout doué d'une sensibilité spéciale qui lui permettra d'imaginer, engendrés d'un seul coup et en pleine action, les êtres auxquels son esprit donne naissance. Toute intervention de l'attention ou de la réflexion ne pourrait qu'étouffer en lui la vibration de cette sensibilité et glacer le pouvoir de susciter comme dans un rêve éveillé la vision dramatique.

Or cette imagination Shakspeare l'a possédée à un degré suprême, et c'est surtout par elle qu'il est Shakspeare. Il appartient à cette classe d'écrivains privilégiés qui recréent la vie bien plus qu'ils ne la copient. Doué d'une sympathie universelle, il pouvait dépouiller sa propre personnalité, vivre l'exis-

tence des autres, s'identifier avec les êtres qu'il évoquait, partager leurs joies et leurs peines. Il était littéralement ce qu'il lui plaisait d'être. Son âme passait de corps en corps et se transformait indéfiniment. Il ressentait avec une égale force les titaniques révoltes d'un Lear et l'angélique soumission d'une Desdémone; la canaillerie vantarde et luxurieuse d'un Falstaff et la vertu sévère, la pureté immaculée d'une Isabelle; l'honnêteté intransigeante d'un Kent et les fourberies cyniques d'un Iago; les tendres pudeurs d'une Cordelia et les inassouvissables sensualités d'une Cléopâtre; les élégances alanguies d'un grand seigneur et les grossiers appétits d'un rustre ou d'un filou. On dirait qu'il avait recueilli en lui et élaboré les expériences et les sentiments de toutes les conditions humaines.

C'est pourquoi il est impossible de soutenir que le théâtre shakspearien soit essentiellement aristocratique. Shakspeare n'eût pas été de son temps s'il n'avait pas fait dans ses pièces une large place aux puissants de la terre, et s'il n'avait pas complaisamment montré à son public les préoccupations politiques, les intrigues, les affectations mondaines de la classe qui, dans une société fortement hiérarchisée, attirait tous les regards. Mais ce serait rétrécir singulièrement son œuvre que d'en faire avant toute chose une peinture des milieux princiers. Comment certain critique a-t-il pu affirmer que « presque tout le théâtre shakspearien, à une ou deux exceptions près, se déroule dans les cours des rois ou chez les grands, » quand la formule dramatique de Shakspeare consiste précisément à mélanger intimement tous les tons? Même dans les pièces historiques l'auteur s'évade sans cesse des palais et nous invite, avec un plaisir manifeste, à courir les aventures par les grandes routes et jusque dans les bouges. Shakspeare n'a jamais admis ces distinctions littéraires qui excluent les êtres inférieurs de l'ambiance des héros. Il a représenté la vie totale de son époque, sans restrictions ni retranchements, telle qu'il la voyait se manifester dans l'infinie variété des types humains et des classes sociales. A ses rois, ministres et grands seigneurs, il a mêlé, en une promiscuité souvent cordiale, une multitude de petits personnages, roturiers ou vilains, dont les humbles pensées et les passions plus grossières contrebalancent les nobles sentiments des autres: — propriétaires campagnards, naïfs et étroits; bourgeois cossus et bons vivants; maîtres d'école emphatiques

et pédants ; médecins aux philtres infaillibles ; apothicaires besogneux ; acteurs ambulants ; marchands et boutiquiers ; usuriers de grande envergure ou pickpockets de la pègre ; hôteliers fripons et beaux parleurs ; marins et gens de guerre au libre langage, quelquefois sans scrupules, souvent poltrons, toujours aventureux ; gens de police ineptes et importants ; paysans et bergers, simples et crédules ; petits artisans, tailleurs, menuisiers, chaudronniers, tisserands, briquetiers, cordonniers, bouchers, forgerons, raccommodeurs de soufflets, jardiniers, fossoyeurs. Il ne manque pas un seul spécimen d'humanité dans ce théâtre vaste comme le monde et qui comprend jusqu'à cette lisière effilochée formée par le groupe inquiétant des truands, bourreaux, marchands d'orviétans, entremetteuses et mendiants, — oiseaux de lupanar et de prison.

Et l'on ne saurait prétendre que cette humanité inférieure ait été représentée avec moins de vérité ou une sympathie moins pénétrante. Nul auteur du temps, pas même Ben Jonson, n'a donné de la vie bourgeoise une image comparable, pour l'exactitude et le relief, à celle que Shakspeare a tracée dans ses *Joyeuses Commères*. S'il y a un milieu qui ait été peint dans son théâtre avec une précision et un naturel qui fassent illusion, c'est bien celui des joyeux drilles qui criaient, chantaient, se battaient et faisaient pis encore dans ces « moutiers au diable » qu'étaient les tavernes élizabethaines. J'en appelle à vous, ventripotent Falstaff, immortel ivrogne, coureur de mauvais lieux, chenapan vantard et couard, et à vos acolytes poltrons et coquins, — Bardolph, le « Chevalier de la Lampe Ardente, » dont la trogne bourgeonnante « brille comme un feu de charbon, tantôt rouge et tantôt bleue ; » Pistol, braillard à la gueule belliqueuse, mais à l'épée pacifique ; Nym, le caporal sentencieux, dont de fréquentes libations ont pu embuer l'esprit, mais non exciter le courage, car il « ne cassa jamais d'autre tête que la sienne, et encore c'était contre un poteau, un soir qu'il était ivre ; » Doll Tearsheet la bien-nommée, poupée fardée aussi libérale de gros mots que de son corps pourri ; Dame Quickly, hôtesse brouillonne, criarde et sentimentale, mélange de prostituée et d'entremetteuse ! Tous ces héros et héroïnes du ruisseau protestent avec véhémence, en leur langue poissarde, et de toute leur vie crapuleuse, contre les gens qui voudraient faire de leur créateur le peintre des seules élégances

aristocratiques. Et que de figures inoubliables se détachent du groupe de la canaille et se bousculent dans ma mémoire pour revendiquer ici leur place! Barnardine, le criminel endurci, jovial jusque dans les bras de l'exécuteur et qui refuse de se laisser conduire au billot, sous prétexte qu'ayant trop bu la veille, il ne se sent aucun goût pour la mort; Abhorson, le bourreau scrupuleux, qui ne veut pas accepter pour aide un débauché, afin de ne pas déshonorer son « art; » Dogberry, le constable, pompeux et important, radoteur et emphatique, montagne de sottise satisfaite, portrait éternellement vrai de l'homme de rien qu'une bribe d'autorité emplit de suffisance; Autolycus, le truand, colporteur au bagout irrésistible et aux tours inépuisables, artiste en filouterie, poète sous les loques d'un gueux, enfant des grandes routes, vagabond de génie! Comme ils sont vivants, ces déshérités de la vie! S'ils n'ont pas l'ampleur des caractères qui tirent de leur rôle dans l'intrigue d'exceptionnelles occasions de développement, dans leur cadre restreint ils n'en atteignent pas moins à un relief si intense que l'on ne comprendrait pas que l'auteur les eût peints avec tant de vérité, s'il n'avait pas eu l'occasion de vivre parmi eux.

Quand on connait les habitudes d'un grand seigneur de l'époque, il est *a priori* difficile d'admettre qu'un Bacon, un Rutland, un Derby, enfermés dans le cercle étroit de la Cour, l'esprit tout plein d'intrigues et de desseins politiques, si différents du monde grossier qui grouillait à leurs pieds, aient pu avoir une compréhension si nette, si familière, si pénétrante, si sympathique aussi, de cette humanité vulgaire. Mais il y a mieux. Nous savons que l'auteur du théâtre shakspearien appartenait à une condition infiniment plus modeste. C'est lui-même qui nous l'a révélé dans ses *Sonnets*. Cette partie de l'œuvre est en général passée sous silence par les critiques anti-stratfordiens. C'est pourtant la seule où Shakspeare parle en son propre nom, celle par conséquent où nous pouvons espérer trouver quelques renseignements sur l'homme même. Il est vrai que son témoignage est fatal aux thèses qui veulent transformer le dramatiste en un grand seigneur. Car, dans ses *Sonnets*, l'auteur chante son adoration pour un jeune patricien, ami éclairé des lettres et qui a bien voulu lui accorder sa protection. Auprès de cet influent Mécène il a trouvé « pour ses vers une généreuse assistance; » c'est de lui qu'il tient la puissance de sa Muse, et

c'est à lui qu'il ambitionne de se dévouer pour toujours. Il lui abandonne même, sans lutter, une maîtresse frivole, mais tendrement aimée. Car devant son bienfaiteur il s'incline très bas, il se confond en hyperboliques, presque serviles, protestations. Si grande est la distance qui sépare les deux hommes que le poète en est comme étourdi ; et, pris de honte, il maudit la Fortune, qui, en le plaçant dans une situation inférieure, l'a obligé de prostituer son talent aux foules :

Hélas ! il est vrai, je suis allé de côté et d'autre
Et je me suis exposé aux yeux du public en habit de bouffon.
(Sonnet 110)

Oh ! pour l'amour de moi, grondez la Fortune,
Déesse responsable de mes actions pernicieuses ;
Elle n'a pas su à ma vie mieux pourvoir
Que par des moyens publics engendrant des manières publiques.
De là vient que mon nom reçoit un opprobre
Et que ma nature est presque rabaissée
Au métier qu'elle exerce...
(Sonnet 111)

Mais quel était donc le métier exercé par le poète ? Celui d'acteur, évidemment. C'est le sens le plus naturel qu'on puisse donner aux mots : « Je me suis exposé aux yeux du public en habit de bouffon (I made myself a motley to the view) ; » « des moyens publics engendrant des manières publiques. » C'est, en effet, l'interprétation généralement acceptée. Si l'on estime que ces termes ne sont pas assez clairs et peuvent prêter à la discussion, il suffit de consulter le théâtre pour trouver la confirmation de cette conjecture. Nous avons tout d'abord la scène d'*Hamlet* où l'auteur, par la bouche de son principal interprète, a donné des conseils aux comédiens de son temps. En une seule tirade, Shakspeare n'a pas seulement fait une critique singulièrement précise du mauvais goût où les acteurs tombaient fréquemment, mais il a encore énoncé les principes qui devraient au théâtre régler la diction, le maintien et les gestes. Ces préceptes sont si justes, et révèlent chez celui qui les a formulés une connaissance si intime de la profession qu'aujourd'hui encore, de l'aveu de M. Lefranc, ils forment « un exposé complet de l'art de la déclamation. »

Dans la même pièce, Shakspeare a aussi laissé voir son sen-

timent sur la querelle qui divisait alors le monde des théâtres. Au moment où *Hamlet* fut écrit, les enfants de la Chapelle Royale, installés depuis 1597 au théâtre privé de Blackfriars, avaient un tel succès qu'ils avaient réduit les troupes des autres théâtres, — celle du Globe, en particulier, — à aller chercher en province des profits qu'elles ne trouvaient plus à Londres. Contre cette ingratitude du public, Shakspeare s'est élevé non sans amertume et il a pris la défense des comédiens adultes. Dans ce passage, le dramatiste, sortant de son impassibilité coutumière, s'est montré à nous dans une si vive lumière avec ses jalousies d'acteur et ses préoccupations d'actionnaire que M. Lefranc n'a pu s'empêcher d'émettre l'hypothèse, — bien surprenante pour qui sait les préjugés des milieux aristocratiques élizabethains! — que Lord Derby, son candidat, avait dû songer à monter sur les planches, et que peut-être même ce désir avait été, « sous l'empire de quelque caprice ou de quelque nécessité, et dans le mystère le plus complet, un moment réalisé! »

C'est surtout dans l'extraordinaire valeur scénique du théâtre shakspearien que l'on peut reconnaître la main de l'acteur. Cet argument que j'ai gardé pour la fin peut, au premier abord, paraître le moins convaincant de tous. Mais, si l'on veut bien y réfléchir, il a une force singulière; car seul un homme connaissant le théâtre du dedans et non du dehors, par la pratique et non d'inspiration, pouvait posséder assez pleinement les ressources techniques de son art pour en tirer de pareils effets. Ceci demande à être expliqué. Je n'ai nullement l'intention de soutenir qu'un acteur est nécessairement un grand dramatiste : nous avons d'innombrables preuves du contraire. Il n'en est pas moins vrai que le don de l'acteur et le don dramatique sont de même nature. Comme le dramatiste, l'acteur a le pouvoir d'habiter le corps de personnages divers dont il vit l'existence par un effort d'imagination. Seulement son aptitude à sortir de lui-même est de caractère essentiellement physique. Il n'intervient dans la création des êtres fictifs que pour traduire en gestes, en expressions de physionomie, en inflexions de voix les mouvements d'âme dont les mots ne sont et ne peuvent être que les signes inanimés. Il réalise ce que l'autre a suggéré. Il fait passer dans le domaine du concret ce qui, sans lui, devrait rester une évocation pour l'esprit. Il complète donc le travail du créateur. L'homme qui

à son imagination de dramatiste peut joindre l'imagination de l'acteur, atteindra à une perfection que l'écrivain qui n'est qu'écrivain, — si doué fût-il, — ne saurait jamais obtenir. C'est la raison pourquoi Molière chez nous n'a jamais été égalé.

Car, chez le dramatiste ainsi organisé, il y a création totale. A mesure qu'en lui l'auteur voit se former la vision des êtres, et au même moment où il se penche sur eux pour les écouter parler et saisir leurs pensées, l'acteur intervient et trouve les attitudes, les intonations dont il accompagnerait les paroles en les prononçant. Du coup s'établit l'accord nécessaire entre les sentiments et leur expression matérielle. Nous n'avons plus affaire simplement à des âmes, à des esprits, à des cœurs : nous sommes en présence d'hommes en chair et en os qui vivent.

Or, c'est en cela que réside l'insurpassable supériorité du théâtre shakspearien. Les caractères ne sont pas seulement vrais et profonds, riches en valeur psychologique ; leur vie physique est tout aussi intense que leur vie morale. Quand Shakspeare composait un personnage, il ne se bornait pas à en concevoir les idées ou les émotions; il imaginait en même temps sa figure, son maintien, sa démarche; et cette vision toute corporelle devenait aussitôt matière dramatique, s'imposait aux autres personnages, se réfléchissait dans le dialogue, témoignant encore aujourd'hui du double travail qui s'accomplissait dans l'esprit de l'auteur. « Pourquoi ce bandeau sur le front? Il me semble que vous froncez bien le sourcil depuis quelque temps. » dit Lear à sa fille, car en entrant en scène il remarque du coup le visage renfrogné de la duchesse. Quand Shakspeare livre son Othello aux tortures de la jalousie et sent monter dans le cœur du Maure les pensées homicides, il ne se le représente pas simplement comme un malheureux déchiré jusque dans le tréfonds de l'âme; il suit sur son visage bronzé la décomposition des traits et les mouvements de fureur. Et il communique sa vision à Desdemone qui s'écrie, gagnée par l'épouvante : « Ah! je lis des pensées de mort dans vos yeux qui roulent... Hélas! pourquoi rongez-vous ainsi votre lèvre inférieure ? » Cette évocation des attitudes par l'auteur était si précise qu'elle nous a parfois valu des portraits d'un relief saisissant, comme lorsque Ophélie nous montre fixée dans son souvenir l'image affolante du prince de Danemark, « le pourpoint défait, nu-tête, les genoux s'entre-choquant, avec, dans le regard, une telle expres-

sion de détresse qu'on l'eût dit relâché par l'enfer pour venir nous en conter les horreurs. » Il n'y a pas un personnage pour lequel chaque acteur ne puisse trouver les indications qui lui permettront de composer le rôle, physiquement aussi bien que psychologiquement, tant les jeux de physionomie ont été réglés avec minutie et d'avance par son illustre camarade. C'est ce qui explique aussi pourquoi les pièces shakspeariennes ne perdent rien à la lecture : le texte garde en quelque sorte l'image de la représentation que l'auteur s'était donnée à lui-même en écrivant.

De même que Shakspeare prêtait un corps aux caractères en accompagnant les paroles des gestes et des mouvements appropriés, il adaptait non moins naturellement la matière dramatique aux exigences de la scène. Nul n'a su comme lui créer ce que l'on pourrait appeler la vie « théâtrale. » Cette qualité, — qu'il ne faut pas confondre avec la vie dramatique, — se reconnaît à l'aisance avec laquelle l'action se déroule sous nos yeux et d'une manière qui fait toujours illusion. Les scènes se succèdent et s'enchaînent par une observation si sûre de l'optique du théâtre que, pas une minute, nous n'avons conscience des conventions auxquelles le spectacle est nécessairement soumis. Les personnages entrent, sont happés par l'intrigue, subissent la gêne de concentrations inévitables, et cependant ils respirent à l'aise ; ils se disposent en groupes ou s'éparpillent sur le tréteau dont ils ne peuvent pas dépasser les étroites limites, et ils semblent avoir l'univers pour se mouvoir. C'est que Shakspeare écrivait face au public et non face à la scène. Il traduisait spontanément les agitations humaines en termes dramatiques, parce que le langage du théâtre était pour lui un dialecte naturel acquis par la pratique. Il avait l'avantage de faire en lui-même cette épreuve de la pièce par les planches, épreuve qui, d'ordinaire, n'est possible qu'aux répétitions et avec la collaboration du metteur en scène.

Qu'on n'aille pas objecter que nous avons peut-être aujourd'hui sous les yeux un texte retouché par les comédiens en vue de la représentation. Les choses que j'ai en l'esprit ne sont pas des améliorations de détail, des remaniements ou de simples placages. Elles sont intimement liées à la conception tout entière ; elles intéressent la chaîne même du tissu dramatique. Il y aurait une étude bien instructive à faire pour montrer le

mécanisme d'une pièce shakspearienne. On verrait alors comment Shakspeare combine une intrigue à la fois pour produire des effets de variété et pour laisser aux interprètes des moments de repos ; avec quel naturel il amène les entrées et les sorties des personnages et règle leurs évolutions; l'instinct qui lui fait adapter la diction au rythme psychologique, ici mettant un vers incomplet, que l'acteur remplira d'un geste, là prolongeant une tirade pour laisser à un mouvement le temps de se produire, toujours réalisant ce synchronisme si difficile à obtenir, — demandez aux comédiens qui ont tant de fois à se débattre contre des textes injouables, — entre les paroles et les actions, entre le souffle nécessaire pour prononcer les unes et l'effort physique que commandent les autres.

Cette étude d'où ressortirait l'habitude que l'auteur avait des planches pour les avoir arpentées, il est impossible de la faire ici. Mais il sera peut-être suffisant de lui substituer un témoignage qui, parce qu'il émane d'un homme du métier, a l'avantage de présenter un jugement fondé sur l'expérience de la scène. M. H. B. Irving, fils du célèbre acteur, et qui a lui-même tenu quelques-uns des plus importants parmi les rôles shakspeariens, a bien marqué la supériorité professionnelle de notre écrivain, lorsqu'il a dit : « Nous autres, gens de théâtre, nous savons que Shakspeare vit encore aujourd'hui sur la scène parce que, seul parmi tous ses contemporains, il a été non seulement un très grand poète, mais aussi le dramatiste par excellence. Il connaissait d'une manière intime l'instrument mis à sa disposition ; il connaissait le secret des effets dramatiques qui, pour l'homme de théâtre, correspondent au mécanisme de l'histoire bien contée ou du poème bien ordonné. En un mot, Shakspeare possédait son métier d'homme de théâtre ; c'était le maître artisan, quelquefois même le simple ouvrier de son temps. Ce n'était pas un génie de cabinet, mais des planches. »

Ainsi une étude précise de l'œuvre aboutit à cette constatation que l'auteur du théâtre shakspearien était doublé d'un acteur. Voilà qui nous éloigne singulièrement du patricien que les anti-stratfordiens rêvent de placer sur le trône dont ils déclarent la vacance. Et l'on a vu, d'autre part, combien les traits de la personnalité que l'on peut saisir au travers de cette œuvre si impersonnelle correspondent peu à l'idée que s'en sont faite ces critiques inutilement novateurs. L'homme qui a

écrit les pièces shakspeariennes n'était pas un Bacon, pas même un Ben Jonson. Il n'avait aucun goût pour l'érudition, il laissa voir au contraire, dans toutes ses productions, une bienheureuse ignorance de la science poudreuse ensevelie dans la nécropole des livres.

Seulement, il avait pour suppléer à son manque de culture raffinée ce qui est essentiel quand on veut faire du théâtre : un tempérament à la fois passionné et serein, j'entends capable de ressentir en imagination toutes les émotions, mais aussi de s'en affranchir pour garder l'impassibilité nécessaire au créateur d'âmes; une puissance de sympathie si vibrante et si large qu'elle réconciliait toutes choses dans un amour sans bornes de la vie; enfin, une intelligence, trop sûre pour n'être pas due à l'expérience, de tous les milieux composant le monde complexe, bariolé et tumultueux de l'Angleterre élizabethaine. Il n'y a pas là un seul trait qui soit en contradiction, — qui ne s'accorde même tout naturellement, — avec ce que nous savons des origines, de l'éducation, de l'existence diverse et du caractère de William Shakspeare, l'acteur dont cette œuvre porte le nom depuis plus de trois siècles.



Avec le rétablissement d'une harmonie certaine entre l'œuvre et l'auteur s'évanouit l'irritant mystère qui a abrité toute sorte de folles hypothèses. A vrai dire, la question de l'authenticité du théâtre shakspearien n'a pu se poser qu'à la faveur d'une déconcertante ignorance de faits indiscutables. Les contemporains de l'auteur qui jugeaient de près, n'ont jamais éprouvé le moindre doute. Leur opinion vaut bien la nôtre. Ils connaissaient l'homme pour l'avoir vu vivre parmi eux; ils aimaient sa nature expansive, gracieuse et bienveillante; ils avaient assisté à la production des chefs-d'œuvre dont ils appréciaient librement les beautés comme les insuffisances. Et lorsqu'ils faisaient en eux la synthèse de leurs impressions, ils retrouvaient dans les pièces l'image familière de celui à qui on les attribuait : « Voyez! a dit Ben Jonson, de même que le visage d'un père se perpétue dans sa postérité, de même la race de Shakspeare, son esprit, ses manières, resplendissent dans ses vers bien tournés, sincères et polis. » Ils n'étaient frappés d'aucun étonnement; ils admiraient seulement l'aisance et la profusion avec lesquelles

leur dramatiste favori répandait les richesses de sa pensée : « Il avait une imagination excellente, a dit encore Ben Jonson, des conceptions magnifiques et de suaves expressions, en quoi il s'épanchait avec une telle facilité qu'il était parfois nécessaire de l'arrêter. » Heming et Condell, camarades de théâtre de Shakspeare, ont répété de leur côté : « C'était un heureux imitateur de la nature, et aussi son très suave interprète. Son esprit et sa plume allaient du même train. Ce qu'il pensait, il l'exprimait avec une telle facilité que nous avons à peine trouvé une rature dans ses manuscrits. » Cette facilité paraissait toute naturelle, car on l'expliquait le plus simplement du monde, — par le génie dramatique.

Il faut s'en tenir à cette interprétation, la seule vraie parce qu'elle laisse à l'inspiration sa part légitime. Shakspeare, selon la définition qu'il a lui-même donnée du théâtre, a voulu « présenter un miroir à la nature, montrer à la vertu ses propres traits, au vice sa propre image, au corps du siècle sa forme et son empreinte. » Pour cela, il n'était pas nécessaire d'être un fureteur de bibliothèques ni d'appartenir à une caste. Il fallait avoir vécu, connaître les hommes, posséder son métier et, pour le reste, s'en fier à cette voix intérieure, venue on ne sait d'où, qui transporte les poètes et leur dévoile les beautés de l'univers. Ceux qui, dans leur présomption, ont substitué des théories, sorties tout armées de leur cerveau, à des croyances transmises par les siècles et approuvées par les meilleurs écrivains du passé, ont commis une étrange inconséquence. Ils ont cru qu'il suffisait de rompre avec la tradition et de chercher la nouveauté pour trouver la vérité. Comme si, en pareil cas, la vérité pouvait, sans se détruire, faire abstraction de ce fait primordial : l'opinion de ceux qui ont vu et qui, parce qu'ils avaient vu, savaient! En critique, comme en toutes choses, à vouloir couper le fil qui nous rattache au passé, on court le risque de se perdre dans les détours de l'erreur. C'est la pathétique aventure survenue aux baconiens et autres anti-stratfordiens. Ils sont comme des voyageurs surpris par un brouillard et qui, dans leur détresse, courent de tous côtés à la poursuite de formes trompeuses qui toujours se dérobent. Les gens sensés ont mieux à faire que de se joindre à cette chasse affolante et sans objet.

Albert Feuillerat.

A LA RECHERCHE DE LA PATRIE

AVEC L'ARMÉE VOLONTAIRE

(1917-1918)

III[1]

X. — LA MESSE DE PAQUES

Cette année-là, Pâques tombait tard, le 21 avril du style russe. Nous ignorions où il nous serait donné de fêter ce jour, mais, instinctivement, l'approche de ces Pâques nous emplissait d'espoir. En Russie, cette fête printanière est toujours celle de l'espérance et du renouveau.

Nous avancions dans la direction du Don.

A Lejanka, où, pour la première fois, nous avions pris contact avec les bolchévistes au début de la campagne, nous fûmes reçus dans la maison du prêtre. C'était la semaine de la Passion ; on faisait cuire les pains pour la fête, on teignait les œufs en couleur. Nous comptions bien passer Pâques dans cette demeure hospitalière. Les bolchévistes semblaient avoir renoncé à nous poursuivre ; nous jouissions d'un temps de répit ; nous allions à l'église entendre les messes, avec les sœurs Engelgardt ; entre temps, nous rêvions de notre nouveau paradis, Novotcherkassk, qui nous semblait aussi beau qu'Ekaterinodar perdu.

Ainsi nous atteignîmes le samedi de la semaine de la Passion : comment douter que nous dussions fêter Pâques ici même ? Les bolchévistes en décidèrent autrement. Dès le matin, ils ouvrirent le feu sur Lejanka. Les obus arrivaient en assez

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 15 octobre.

bon ordre, prenant pour cible le clocher de l'église, autour duquel étaient campés les généraux Alexéïeff et Denikine avec leur état-major.

Adieu, pains de Pâques, « koulitchis, » « paskhas » et œufs rouges! Il fallut évacuer sur l'heure Lejanka : nous reprîmes la marche vers le Don, en direction d'Egorlitzkaïa.

L'étape fut enlevée avec allégresse. D'abord, nous allions vers le Don, nous nous pressions pour ne pas manquer la messe de Pâques.

Déjà la nuit était venue : la lune s'était levée dans un ciel brumeux. Soudain, de l'obscurité surgirent des moulins, annonçant l'approche du village. Chacun se hâta. Les chevaux accélérèrent leur allure. Des maisons apparurent çà et là. Fiévreusement, nous nous mîmes à chercher chacun son logis, et, peu après, nous prîmes tous le chemin de l'église.

La messe de Pâques était commencée.

L'église pleine de monde était brillamment éclairée. Il y faisait très chaud, en raison de la foule qui s'y pressait et de la flamme des cierges. La sueur perlait aux fronts. Mais quel délice d'entendre notre superbe : « Jésus est ressuscité! »

Je regardais les Cosaques, je regardais mes amis : des larmes de joie, des larmes de résurrection perlaient aux yeux.

— Jésus est ressuscité, disait le prêtre.

— En vérité, il est ressuscité, répondait l'assistance.

Maintenant encore j'entends les paroles sacrées. Et je revois ces humbles figures illuminées par la lueur des cierges; je ressens encore en moi ce transport inoubliable et immense qui alors me plongea dans le bonheur.

Oui, Jésus est ressuscité, et nous aussi, nous ressusciterons!

Les sons du grand chant, si triste, mais si magnifique par la force, l'espérance et la plénitude de bonheur qu'il semble dégager, serrent le cœur si délicieusement que le cierge tremble dans la main et les larmes dans les yeux reflètent tous les feux des autres cierges, tandis qu'un immense flot de joie gonfle le cœur.

Le prêtre et le général Alexéïeff s'embrassent, et, après lui, c'est Denikine.

On ne peut plus se retenir, on pleure sans savoir pourquoi.

XI. — VÉRA ENGELGARDT ET BOB EROFÉEV

La magnifique épopée de notre lutte avec les bolchévistes fit naître beaucoup de héros. Combien d'entre eux, dont ne se souviendra pas l'histoire, mériteraient de ne pas être oubliés!

Des êtres absolument opposés de caractère et qui semblaient n'avoir aucun point commun furent rapprochés par un même idéal. D'un même élan, ils lui consacrèrent leurs jeunes existences, et la mort, cette grande égalitaire, acheva de les unir.

Je veux parler de celles que nous appelions les « demoiselles » Engelgardt, et du charmant Bob Eroféev.

Au cours de ces impressions, le lecteur a bien souvent vu revenir les noms des demoiselles Engelgardt. C'étaient deux sœurs qui avaient fait leurs études au couvent Smolny. Dès le début de la guerre, elles entrent à l'union Kauffmann (infirmières de la Croix Rouge.) Leurs deux frères sont au front, l'un au régiment de cuirassiers, l'autre au régiment Semenovsky. Toute cette jeunesse s'est envolée au front unanimement. Tatiana Engelgardt partit pour la Serbie et participa à la tragédie de l'armée serbe.

La Révolution, avec ses continuelles persécutions de l'armée et des officiers, avec ses « conquêtes » qui couvrirent de honte le glorieux titre de soldat, et de sang celui d'officier, entraîne les deux sœurs sur la voie d'un nouveau dévouement à l'armée. Elles se donnent de toute leur âme à l'Armée volontaire. Pendant toute la durée de la campagne, on ne peut assez admirer l'énergie, la bonne humeur, la ténacité de ces jeunes filles qui supportaient si allégrement de si cruelles épreuves. Elles étaient, parmi nous, l'élément de noblesse, l'exemple qui ne nous permettait pas de nous relâcher, de faiblir, de céder aux mesquineries de la vie quotidienne. Nous avions avec nous des « demoiselles : » la seule vue de ces jeunes filles d'une tenue si parfaite, d'une humeur si égale, ne se plaignant jamais de rien, opérait sur nous et nous empêchait de nous « laisser aller. » Elles ennoblissaient tout ce qui approchait d'elles.

Véra était la cadette. Grande et assez forte, elle avait des traits accusés qu'éclairaient de grands yeux superbes et un sourire d'une infinie séduction.

Lorsque se termina notre campagne, je perdis de vue les deux sœurs pendant un assez long temps.

L'aînée se maria avec un de nos compagnons d'armes.

Véra s'engagea avec son frère Youri, pour l'expédition que le général Vrangel préparait dans le Kouban, expédition brillamment menée, mais compromise par le peu d'élan des Cosaques, et qui fut loin de donner les résultats espérés.

C'est par les journaux que j'appris la mort de Véra Engelgardt.

Voici ce que j'écrivis alors sous l'impression de cette mort tragique :

« Cette admirable jeune fille, digne, par son caractère, des meilleurs peintres de l'âme féminine russe, a été massacrée par les soldats rouges dans le Kouban. Son crime fut de n'avoir pas voulu abandonner un officier blessé, son frère, et de l'avoir défendu contre la pègre déchaînée.

« Sa biographie est courte, comme toute l'histoire de la renaissance de la Russie, son exploit superbe et rapide comme un météore fendant l'espace céleste.

« C'était une jeune fille réfléchie et stoïque, de Tourguénef ou de Tolstoï, sans l'âme maladive des héroïnes de Dostoïevsky, ni la charmante médiocrité de celles de Tchékhov ; une vraie jeune fille russe et, pardonnez-moi, messieurs les démocrates, une charmante demoiselle russe.

« Et voilà que cette exquise demoiselle, cette noble sœur de charité, a disparu. Elle est morte sous le signe de la Croix rouge, non comme une victime inutile, mais comme une héroïne.

« Il y avait en Véra Engelgardt tant d'élan, tant d'abnégation qu'elle devait inévitablement aller au-devant de cette fin héroïque.

« Si jamais on lui érige un monument, il faudra l'orner d'un côté de l'insigne de notre première campagne « en récompense d'une témérité au feu et d'une abnégation remarquables » qu'elle porta avec une juste fierté, et de l'autre côté de la croix des braves, la croix de Saint-Georges.

« La couronne d'épines et la croix de Saint-Georges, voilà ce qu'a mérité cette superbe jeune fille russe, toute brûlante d'amour pour la Patrie. »

* * *

Nos cœurs ne battront pas pour rien,
Le vin célébrant la gloire ;
Nos chants résonneront souverains ;
Gaiement nous fêterons les hussards.
(Dernière chanson des *Hussards* de Eroféev.)

D'une tout autre sorte était notre ami commun Eroféev,

que nous appelions Bobby. Je ne connais pas d'homme qui, l'ayant rencontré, n'en ait emporté la meilleure et la plus charmante impression.

Autant Véra Engelgardt était grave et réservée, autant notre Bobby était exubérant et gai.

Étant cosaque lui-même, il fut affecté pendant quelque temps à un régiment cosaque; mais il le quitta bientôt pour le glorieux régiment d'Akhtirsk, à la tête duquel il devait tomber. Pour tous ceux qui connaissent l'armée russe, l'union en un seul être d'un vrai cosaque et d'un vrai hussard semblera étrange. Et pourtant, Eroféev parvint à la réaliser.

Il était de taille moyenne, la figure ronde, non point beau, mais excessivement attrayant. Fait rare chez les cosaques, il était admirablement bien élevé et possédait ce sentiment inné de tact qui le faisait aimer de tous, du simple cosaque aux chefs les plus haut placés. Grand mangeur, grand buveur, il gardait toujours ses manières charmantes, son esprit, sa rayonnante gaieté. Ce jeune homme de vingt-cinq ans avait toute sorte de talents. Il faisait très bien les vers, les mettait en musique, jouait de la guitare et de la balalaïka, chantait agréablement, avait l'art de conter, des dons d'écrivain et de caricaturiste remarquables.

Si les Français se vantent de leur « guerre en dentelles, » nous pouvons nous vanter de la joyeuse guerre que fit Bob Eroféev.

En voici un souvenir. J'habitais à Rostov chez un Arménien de mes amis. Un matin de printemps, je fus réveillé par de grands coups donnés dans les volets. J'ouvris ma porte, de fort mauvaise grâce. Sur le palier, au garde-à-vous, se tenait Bobby, déclamant :

— Messieurs les officiers des régiments Akhtirsky, Bielogorodsky et Starodoubovsky (12e division du nom du général Kalédine) ont l'honneur de vous prier d'approcher de la fenêtre.

Il fit demi-tour, fit sonner ses éperons et s'esquiva.

Je m'en fus à la fenêtre et l'ouvris. Immédiatement, je reçus en pleine figure plusieurs branches d'acacia en fleur, humides de rosée. Ces messieurs, partant au front, en manière d'adieu à leurs amis, leur apportaient ces fleurs suaves qu'ils avaient coupées avec leurs épées. En notre temps, dur et sanglant, un journaliste pouvait-il recevoir un cadeau plus aimable que ces charmantes fleurs matinales ?

Bobby, au combat, restait le même. On disait de lui qu'il partait à l'attaque avec une balalaïka et dansait avec un accordéon sur les parapets des tranchées devant les Allemands médusés. C'était une sorte de bohème militaire, ignorant de la pose et de la vanité. Les grands mots sur le sentiment du devoir n'étaient pas de son goût : il faisait la guerre et la faisait bravement, parce que cela devait être ainsi, mais, comme il redoutait l'ennui par-dessus tout, il faisait la guerre gaiement.

Bobby périt après une audacieuse charge de cavalerie. Les hussards, lui en tête, s'en revenaient à leur campement, lorsqu'on le vit s'affaisser sur la selle. Il était mort. Lui que les balles avaient épargné tant de fois, une balle le tua net. La bataille était terminée. Mais à la guerre, qui dira les limites du hasard et de ses sanglants caprices?

C'est à Paris que j'appris la triste nouvelle. Notre cher Bobby n'était plus; l'ami cher, le hussard valeureux, l'homme d'esprit n'étaient plus! La flamme de sa jeune vie s'est éteinte; et son œuvre, jeune et fraîche, comme des fleurs humides d'acacia, a péri. Il n'a rien laissé derrière lui. Seuls nous, ses amis, rappelons son talent, sa bravoure et cette gaieté qui ne le quitta pas jusqu'à la mort.

Véra Engelgardt! Bob Eroféev!

Comme ils furent éloignés et proches en même temps!

Véra Engelgardt accomplissait un devoir. L'âme de François d'Assise et de Charlotte Corday était en elle. Bob, lui, ne songeait pas au devoir : c'est sa jeunesse enthousiaste et charmante qui lui mit l'épée à la main.

Mais si grand était l'élan de cette jeune fille et de ce jeune homme vers le sacrifice pour la Patrie, que leurs destins, bien qu'ils ne se soient pas connus, se rejoignent. Ils sont pareillement tombés sous la main de leurs frères russes, et leurs tombes sont inconnues.

Je revois les grands yeux, ouverts à la russe, de Véra Engelgardt et le gai regard de Bobby Eroféev.

Étrangers l'un à l'autre, les souffrances et les épreuves de la Patrie ont fait leurs existences pareilles : et de même leur dévouement et leur mort au champ d'honneur ont réuni leur image dans mon souvenir. Par les calmes nuits étoilées, lorsque s'apaisent les bruits de la grande cité, je m'incline, occasionnel annaliste, devant leurs mémoires et, vainement, dans les

cieux, je cherche les doux yeux rayonnants de Véra Engelgardt et le gai et charmant regard de notre hussard.

XII. — LA DEUXIÈME CAMPAGNE DU KOUBAN (JUIN 1918).

L'armée des généraux Alexéïeff et Denikine se remettait peu à peu des fatigues de la précédente campagne. Des officiers nouveaux arrivaient chaque jour sur le Don, venant de Russie à travers l'Oukraïne. L'armée grossissait. Le moral n'y était peut-être plus le même que celui qui régna lors de l'incomparable première campagne. Il y avait beaucoup trop de nouveaux qui enviaient les vieux et ces derniers, il faut l'avouer, ne manquaient pas de souligner encore cette différence. Les armées de cette seconde campagne n'en présentaient pas moins des unités admirables, qui surpassaient encore celles qui marchèrent sur Moscou en 1919.

Il était impossible de maintenir l'armée inactive. Alexéïeff et Denikine avaient des obligations d'honneur envers les cosaques du Kouban, qui nous avaient suivis sur le Don exclusivement pour renforcer nos rangs. Au Kouban, des émeutes avaient lieu sans cesse; notre armée y était attendue comme une libératrice. Ces raisons déterminèrent les généraux Alexéïeff et Denikine à reprendre la route d'Ekaterinodar sur le Kouban.

Cette fois, je n'étais plus avec l'armée; mais je m'efforçais, en éditant mon journal, le *Vetchernee Vremia* (le *Temps du Soir*), de rester en contact avec elle. Cette dernière n'évitait plus les rencontres avec l'ennemi, mais, au contraire, était résolument passée à l'offensive. A l'extrême gauche du front, les centres principaux étaient les villages Torgovaïa et Velikokniageskaïa, où les rouges avaient de grands entrepôts, ainsi que la stanitza Tikhoreizkaïa, où les entrepôts étaient encore plus importants.

Dès le début, nous eûmes à enregistrer de belles victoires, mais aussi, hélas! un grand malheur: la mort du général Markoff.

Il venait d'arriver à Novotcherkassk pour prendre un peu de repos; une brillante conférence qu'il y prononça lui valut des acclamations sans fin. Le même soir, je le rencontrai à l'Hôtel d'Europe. Il était encore tout environné de cet éclat qui rayonne d'un grand succès. Il était heureux, spirituel, gai. Son visage, qui avait quelque chose de Don Quichotte, s'éclairait d'un large sourire.

Je ne devais plus le revoir. Quatre jours ne s'étaient pas écoulés, j'appris qu'il avait été mortellement blessé le 12 juin à la bataille de Chablievka près de Torgovaïa : il mourut le 13 juin.

Enchanté du résultat de la bataille, il était très en forme. Il sortit de sa maisonnette, sans être accompagné de personne. A ce moment, une explosion retentit non loin de là. Les officiers accoururent : ils virent le général tombé sans connaissance. Ç'avait été le dernier coup de canon tiré par les rouges.

Le général Serge Léonidovitch Markoff n'avait que quarante ans, lorsqu'il fut fauché par la mort.

Toute sa carrière avait été liée à celle de Denikine. Lorsque ce dernier, en 1917, fut nommé général en chef de l'armée du Sud Ouest, Markoff devint le chef de son état-major. Mais la Révolution et son chef, Kerensky, n'estimaient pas les grands soldats. Après le « complot » de Korniloff, Kerensky fit emprisonner Denikine et Markoff. Tel était le traitement que la Révolution réservait aux meilleurs généraux russes. Alexéïeff était en disgrâce, Korniloff emprisonné à Bykhoff et Denikine avec Markoff à Berditcheff.

Markoff parvint à s'enfuir sous un déguisement. Il rejoignit l'armée d'Alexéïeff et de Korniloff sur le Don et, à la tète des marins restés fidèles, prit immédiatement en mains la direction de la défense de Rostov, du côté de Bataïsk. Dans la première campagne, à la tête du 1er régiment d'officiers, il se couvrit de gloire près de Lejanka, Korenovskaïa et Ekaterinodar; mais c'est près de Medvedovskaïa, comme je l'ai dit, qu'il sauva littéralement l'armée.

Dans ses unités (le premier régiment d'officiers et le premier régiment du Kouban, plus tard régiment du général Alexéïeff), la discipline était très rigoureuse. Vif et emporté, Markoff pouvait être parfois injuste, mais il y avait tant de noblesse dans son caractère, tant d'énergie et de bravoure illimitée, que personne ne songeait à se plaindre de sa brusquerie. Autant que de bravoure, il avait de magnifiques talents et une connaissance accomplie du rude métier militaire. Et ce beau soldat, tout de même que Korniloff, périt d'une main russe.

Après sa mort, le général Denikine lança l'ordre du jour suivant :

« L'armée russe vient de subir une perte cruelle : le géné-

ral lieutenant (1) Markoff a été mortellement blessé le 12 juin à la prise de la stanitza Chablievskaïa.

« Ce chevalier, ce héros patriote au cœur ardent, c'est peu dire qu'il vivait, il brûlait d'amour pour sa Patrie et pour la gloire des armes. Les tirailleurs de la brigade de fer honorent ses exploits de la grande guerre. Dans des combats incessants au cours de deux campagnes il avait toujours été épargné par les balles. Le destin a voulu que ce grand patriote russe succombât sous une main fraternelle.

« Que son souvenir soit éternel !

« Afin de commémorer le souvenir du premier commandant du 1[er] régiment d'officiers, ce régiment sera dorénavant dénommé 1[er] régiment d'officiers du général Markoff. »

Markoff mourut en pleine connaissance, en suppliant les officiers qui l'entouraient de ne pas abandonner la cause sacrée de la lutte pour la Patrie.

« Dites à mes Cosaques, recommanda-t-il, en leur léguant son icône, que, s'ils étaient prêts à mourir pour moi, c'est pour eux, aujourd'hui que je meurs. Ne perdez pas l'espérance ! Croyez, comme je le crois moi-même, que la Russie redeviendra grande, une et puissante. »

Ainsi ce chevalier sans peur et sans reproche nous adjurait, jusqu'à ses derniers moments, de continuer la lutte contre les oppresseurs.

Après la fin tragique de Markoff, le colonel Koutepoff restait seul de tous ceux qui avaient pris part à la première campagne : il lui fut donné de jouer un grand rôle dans notre armée.

La Révolution le trouva commandant, à titre temporaire, le régiment Préobrajenski : il y faisait régner une discipline de fer, y maintenant les vieilles traditions de Pierre le Grand qu'il considérait comme sacrées. Toujours calme et maître de lui, il était l'antithèse vivante du général Markoff.

Lors de la deuxième campagne du Kouban, il commandait une brigade. Près de Korenovka, une manœuvre habile du chef bolchéviste, l'infirmier Sorokine, menaça de couper l'armée. Koutepoff sauva la situation. Sous son commandement, l'armée bouscula les rouges et atteignit Ekaterinodar qu'elle prit d'assaut au début du mois d'août. Koutepoff y entra le premier. Lancé à

(1) Général commandant une division.

la poursuite de l'ennemi, il le refoula en direction de Novorossiisk, qu'il occupa également, mais sans s'y arrêter : ce n'est qu'à la « frontière » géorgienne près de Gagre qu'il mit terme à ses brillants succès; et encore ce n'était pas de sa faute !

Ainsi, en deux mois, la deuxième campagne du Kouban, commencée le 10 juin 1918, amena notre armée aux bords de la Mer-Noire. Toute la partie Nord et Ouest de la région du Kouban était libérée.

XIII. — LA DERNIÈRE ŒUVRE DU GÉNÉRAL ALEXÉÏEFF SUR LA TERRE

Lorsque le général Alexéïeff entreprit la tâche de créer l'Armée, il dit à ses proches : « C'est ma dernière œuvre sur la terre. »

Sa santé était plus que chancelante : malade des reins, il était en réalité hors d'état de supporter les fatigues et les privations de la campagne du Kouban ; les soucis et le surmenage hâtèrent sa mort qui survint le 25 septembre de notre style (8 octobre du style nouveau).

Le nom du général Alexéïeff était bien connu à l'étranger, chez les alliés comme chez nos ennemis.

Dès le début de la guerre, nommé immédiatement chef d'état-major au front Sud-Ouest, c'est Alexéïeff qui prépare le brillant début de nos opérations en Galicie, lorsque nos armées marchent jusqu'aux Carpathes, ayant pris Przemysl et menaçant Cracovie. Lorsque les affaires se gâtèrent au front Nord, il eut mission de sauver l'armée : il parvint à la conduire sur la Dvina où s'arrêta définitivement l'élan de l'ennemi.

Quand l'Empereur résolut d'assumer personnellement la charge du commandement suprême, Alexéïeff fut nommé chef de son état-major : de fait, c'est à lui qu'incomba tout le poids du commandement.

La Révolution l'installe d'abord dans les fonctions de généralissime; mais le relâchement de la discipline, les comités et les soviets des soldats lui répugnent : il donne sa démission.

Ma première rencontre avec lui eut lieu en 1915, à Siedletz où se trouvait alors l'état-major de l'armée du Nord-Ouest. Je le trouvai dans une petite pièce, toute tapissée de cartes et de plans, qui lui servait de bureau.

Il prévoyait de grands déboires. Sans munitions, sans une

efficace mobilisation de l'industrie, nous étions réduits à une sorte d'impuissance. A son avis, l'opération des Dardanelles était une erreur; mieux aurait valu soutenir l'armée serbe, car ce n'est qu'en Orient qu'il voyait une décision possible.

A ce moment, on lui apporta des nouvelles des premières intoxications par les gaz. Cette première attaque allemande par les gaz nous avait causé des pertes terribles.

Alexéïeff bondit de sa place, frappa du poing sur la table, cria que c'était une infamie et une honte. C'était d'autant plus imprévu qu'il venait de dire que nous avions sous-estimé l'armée allemande et principalement le corps d'officiers.

— Ils n'ont pas assez de tuer notre soldat, ils veulent l'avilir, le torturer, le voir se tordre à leurs pieds.

Ses petits yeux, sous les lunettes et les broussailles des sourcils, lançaient des éclairs; il ne pouvait se contenir. Son amour profond du soldat ne pouvait pardonner ce moyen de lutte inédit et vil.

Lorsque je le revis à Novotcherkassk, il savait que la maladie ne lui ferait pas grâce, et il se hâtait de faire « sa dernière œuvre sur la terre, » l'Armée volontaire. Il était au travail depuis le matin jusqu'avant dans la nuit. Tous les préparatifs, le côté financier et civil, les pourparlers avec les nouvelles autorités cosaques, étaient entre ses mains.

Il ne s'entendait pas très bien avec le général Korniloff. Le caractère autoritaire de ce dernier n'admettait pas la séparation des pouvoirs. Alexéïeff lui cédait systématiquement, sachant combien Korniloff était nécessaire à l'armée. Mais celui avec lequel il était en complète sympathie, c'était Denikine, « le meilleur homme et général russe, » comme il me l'écrivit.

La campagne lui réservait de terribles souffrances physiques. C'est en vain que son médecin, M. Keline, et Mme N. Schtéinina insistaient pour qu'il prît une voiture et voyageât avec un peu de confort. Il refusa toujours : il faisait route sur un étroit chariot qui secouait sans pitié son vieux corps malade.

Il garda jusqu'au bout tout son génie. Sa vision tranquille de l'avenir, la foi en la sainteté de sa dernière œuvre, la certitude qu'il ne vivrait plus longtemps et un sentiment profondément religieux, toute cette belle énergie morale le soutenait.

Au milieu de septembre, arriva à Ekaterinodar le ministre de la République géorgienne Gegetchkori. Son ton arrogant et

sans-gêne mit Alexéïeff hors de lui. Très doux de nature, il s'enflammait, parfois, d'une colère qu'il ne pouvait maîtriser, toujours pour ce qui se rapportait à son service, ou, mieux, à sa mission. Il ne put se contenir, se leva et quitta la réunion. Un léger refroidissement qu'il prit devait lui être funeste ; le 25 septembre (8 octobre), juste au moment où nous reçûmes la nouvelle que l'Allemagne, s'avouant vaincue, demandait la paix, il mourut.

Son fils, le capitaine Alexéïeff, m'a raconté qu'il lui lisait les derniers télégrammes arrivés, mais le général était déjà sans connaissance.

J'étais assis dans le grenier qui me servait de salle de rédaction, à Novotcherkassk, lorsqu'on me téléphona : « Un télégramme est arrivé d'Ekaterinodar pour vous : ordre de vous le communiquer immédiatement : le général Alexéïeff est mort cette nuit. » Ce fut pour moi un coup de massue. Je me rappelle que je chancelai et n'eus que le temps de m'asseoir. Nous étions loin de soupçonner que la maladie de notre général dût avoir un si prompt dénouement. Et puis, nous voulions espérer que Dieu sauverait notre grand « vieillard. »

Le commandant en chef, le général Denikine, lança cette belle proclamation :

« Aujourd'hui s'est terminée la vie pleine d'exploits, de souffrances et d'abnégation, du général Michel Vassilievitch Alexéïeff. Ses joies de famille, sa paix intérieure, tous les biens de sa vie privée, il les a offerts en sacrifice au service de la Patrie.

« Le dur joug du métier d'officier, un labeur continu, la vie de combat, la tâche, immense par sa responsabilité, de chef de toutes les forces armées de l'Empire russe pendant la grande guerre et la guerre volontaire, voilà son calvaire. Calvaire illuminé d'une honnêteté cristalline et d'un amour ardent de la Patrie.

« Lorsque l'armée disparut et qu'un péril menaça la Russie, il fut le premier à lancer l'appel aux officiers et aux soldats russes.

« Il donna ses dernières forces à sa création, l'Armée volontaire. Malgré les dures épreuves de notre terrible campagne, c'est avec l'espoir au cœur et une foi entière dans son œuvre, qu'il marchait avec elle, par le Chemin de la Croix, vers son but, le salut de la Patrie.

« Dieu n'a pas jugé devoir lui faire voir la nouvelle aurore. Mais cette aurore viendra.

« Et la résolution où sera toujours l'Armée volontaire de continuer ses exploits et ses sacrifices jusqu'à la fin, sera comme une couronne de fleurs précieuses sur la tombe toute fraiche du « Récolteur de la Terre Russe. »

Les funérailles d'Alexéïeff à la cathédrale d'Ekaterinodar rassemblèrent une foule immense. Dans la ville il était impossible de trouver ne fût-ce qu'un brin de fleurs : elles étaient toutes sur sa tombe.

Ainsi, dans le Kouban lointain, de même que Korniloff, succomba un grand patriote et martyr russe.

Lorsque notre armée dût quitter Novorossiisk, la veuve du défunt, A. N. Alexéïéva, et la femme de son fils, E. A. Alexéïéva, parvinrent à faire évacuer les cendres du général en Serbie où elles ont été déposées dans une cathédrale.

Le corps du général Korniloff avait été brûlé par une foule démente et dispersé aux quatre vents; celui d'Alexéïeff a été hospitalisé par la Serbie fraternelle. Nous voulons voir là un symbole. Dans ce dernier exil, le général Alexéïeff, une fois de plus, associait son nom à la cause des Alliés, à laquelle il resta irréductiblement fidèle.

Et nous attendons! Nous en avons la ferme espérance : cet exil ne sera pas éternel et un jour viendra où nous nous inclinerons devant sa sainte tombe dans notre Moscou.

Boris Souvorine.

REVUE LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE FRANÇAISE DE BELGIQUE (1)

Deux livres ont paru, l'un avant la fin de la guerre, l'*Anthologie des écrivains belges*, de M. Dumont-Wilden, l'autre après la victoire, cette année même, l'*Histoire des lettres françaises de Belgique*, de M. Maurice Gauchez, deux livres dont la signification mérite d'être notée. La Belgique venait de prouver, d'une terrible et superbe manière, sa vive qualité de nation, qualité que l'Allemagne avait feint de lui méconnaître; et, puisque la littérature est aussi, pour son grand honneur, un signe de nationalité, le noble pays a montré l'œuvre de ses écrivains.

Dès avant la guerre, l'Allemagne, selon sa coutume, traitait la littérature belge comme, au début de la guerre, elle a voulu traiter la Belgique : elle chapardait ou annexait aux lettres boches les écrivains qui lui semblaient de prise avantageuse. En 1910, l'Allemand Stephan Zweig, auteur d'une monographie d'Émile Verhaeren, écrit : « Cette terre germanique, où Maeterlinck trouva sa vraie patrie, est devenue aussi pour Verhaeren une patrie d'adoption. » Voilà, en une seule phrase, deux contre-vérités fort insolentes.

Vers la même époque, la France affirmait la réalité d'une littérature belge. M. Raymond Poincaré la célébrait dans une conférence qu'il fit à Anvers en 1908. Un critique français, M. Albert Heumann, consacrait, en 1913, au *Mouvement littéraire belge d'expression fran-*

(1) *Histoire des lettres françaises de Belgique des origines à nos jours*, par M. Maurice Gauchez (Édition de la Renaissance d'Occident). — Cf. *Anthologie des écrivains belges*, par L. Dumont-Wilden (Librairie Crès, 1918); et *le Mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880*, par M. Albert Heumann, préface de M. Camille Jullian (Mercure de France, 1913).

çaise un ouvrage très attentif, auquel M. Camille Jullian donnait une préface très importante.

L'historien de l'ancienne Gaule protestait contre une opinion fausse, selon laquelle la Belgique serait une « création artificielle, » l'œuvre des diplomates, le nom donné à un territoire sur la possession de quoi les grandes nations voisines et rivales ne s'entendaient pas. Il montrait que « la nature ou la vie de la terre » justifiait l'existence d'une Belgique, « terre bien délimitée qui est faite pour vivre d'elle-même et par elle-même. » Il montrait que cette Belgique a « ses originalités » plus marquées et plus évidentes que d'autres pays dont l'existence individuelle n'est pas contestée. Il écrivait : « Le bilinguisme de la Belgique ne l'empêche pas d'être une nation, individuelle et originale. Ce qui fait l'originalité d'un peuple, c'est la façon dont il travaille avec les éléments divers que la race ou la langue lui apportent. Il est à lui-même son Prométhée, suivant le mot étincelant et juste de Michelet. Or, il n'y a pas en ce moment dans l'Europe de peuple qui, au même degré que la Belgique, travaille à la fois son âme et sa terre, qui vive davantage de l'école, du foyer et de la forge. Laissez-le faire quelques années encore et il sortira de là l'individualité nationale la plus intéressante, la plus sympathique qu'on puisse voir. » Cela était écrit à la veille de la guerre. M. Camille Jullian traitait de misérable ou de fou quiconque aurait l'idée de supprimer la Belgique et posait ce principe : « Nul n'a le droit de toucher aux nations qui tiennent à vivre. » Survint la guerre : l'Allemagne a prétendu nier l'individualité de la Belgique; et celle-ci a rendu indiscutable cette vérité, qu'elle est une nation qui tient à vivre. Si l'on en doutait, on avait tort et l'on n'en doute plus.

Une nation qui tient à vivre n'a-t-elle pas sa littérature? Et l'on dirait *a priori* : comment n'aurait-elle pas sa littérature, qui atteste sa volonté de vivre et son entente d'une vie particulière?

Elle pourrait ne pas l'avoir encore. Il faut du temps pour que se produise une littérature, chef-d'œuvre lentement élaboré d'une conscience nationale. Les provinces qui sont devenues la Belgique ont subi de rudes tribulations et d'une extraordinaire diversité, elles ont enduré toutes les dominations étrangères, elles ont essayé toutes les politiques, avant de se grouper et d'obtenir leur indépendance collective. La Belgique ne s'est constituée sous la forme de son autonomie qu'en 1830; et la véritable littérature belge n'a pas un demi-siècle d'existence.

Il est vrai que M. Maurice Gauchez en fait remonter les origines

beaucoup plus loin, jusqu'aux origines de notre langue. Ne réclame-t-il pas, pour la Belgique, la *Cantilène de sainte Eulalie?*

Nous n'allons pas lui disputer cette pauvre Cantilène, où l'on trouve le premier balbutiement d'un langage qui est en peine de se dégager du latin; mais ce document, précieux pour les linguistes, n'a point de qualité littéraire. Le manuscrit de la Cantilène, et qui contient aussi les œuvres de saint Grégoire de Naziance, est aujourd'hui conservé à la bibliothèque de Valenciennes. On croit qu'elle fut composée en Picardie. Or, M. Maurice Gauchez nous avertit, dans sa préface, que, pour l'époque du Moyen-âge, il étend son étude aux « anciennes frontières » de la Belgique; ainsi, Arras, Lille, Valenciennes lui « fournissent un contingent respectable d'auteurs. » S'il ne s'agissait que de la *Cantilène de sainte Eulalie*, peu importerait, somme toute; mais il s'agit de toute une abondante partie de notre littérature médiévale. Soit, par exemple, la chantefable si jolie d'*Aucassin et Nicolette :* Gaston Paris a dit que la patrie de l'auteur « pourrait bien » être l'Artois ou Arras même; et M. Gauchez consacre un chapitre de son histoire des lettres belges à la chantefable d'*Aucassin et Nicolette.* « Plusieurs raisons inclinent à croire que c'est au Nord et en Picardie que naquit et se développa » le *Roman de Renart:* et voilà Renart qui, de la littérature française, passe à la littérature belge. Jean Froissart est né à Valenciennes et il mourut à Chimay : M. Gauchez le range aussitôt dans le « contingent » des auteurs qu'il procure à la littérature belge. Etc., etc.

La littérature française est assez riche et les liens qui l'unissent à la littérature belge sont assez amicaux pour qu'elle veuille consentir de tels cadeaux et d'autres sans mauvaise humeur. Néanmoins je préfère l'opinion que présente M. Dumont-Wilden, dans la préface de son *Anthologie.*

Les origines de la littérature belge, dit-il, se confondent avec les origines de la langue française. En effet, pendant le Moyen-âge, les petites cours des principautés belges ont été des centres littéraires importants. Les comtes de Hainaut, les comtes de Flandre, les ducs de Brabant, les princes-évêques de Liège ont accueilli les trouvères de France. Il est possible que la *Cantilène de sainte Eulalie* ait été écrite sur le sol de la Belgique. Froissart est un Wallon, Commines un Flamand. Jean Lemaire de Belges, au XVe siècle, put être considéré comme un précurseur de Marot. De tels écrivains témoignent que, dès le commencement de la littérature française, il y ait, « chez ces populations du nord de l'ancienne Gaule que l'histoire et les traités

ont séparées du vieux tronc français », un goût des livres et une aptitude littéraire indiscutables. M. Dumont-Wilden ajoute : « Mais peut-on les considérer comme les ancêtres d'une littérature spécifiquement belge? A l'époque où ils écrivaient, personne n'avait de la nationalité la conception que nous avons aujourd'hui... Quant à une nationalité belge, on ne pouvait même pas l'entrevoir dans les limbes. Aussi la logique et le bon sens sont-ils d'accord avec la tradition pour placer Froissart, Commines et Jean Lemaire exclusivement dans l'histoire de la littérature française à la formation de laquelle ils ont collaboré. » C'est la vérité même, formulée par un Belge, qui d'ailleurs a le bel et juste orgueil de son pays.

Posons bien cette vérité, qui va nous servir à caractériser la littérature française de Belgique, littérature toute récente.

Si l'on s'obstinait au vain ouvrage de rattacher la présente littérature belge aux écrivains français de race ou flamande ou wallone qui ont flori pendant le Moyen-âge, si l'on cherchait à établir une continuité belge depuis le Moyen-âge et depuis la *Cantilène de sainte Eulalie* jusqu'à nos jours, on n'éviterait pas de rencontrer la difficulté que voici : la continuité qu'on cherche n'existe pas. M. Maurice Gauchez trouve encore des écrivains belges au XVIe siècle : un Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, singulier pamphlétaire, né à Bruxelles, loué par Quinet d'avoir ajouté des mots heureux et pittoresques à l'idiome de Gargantua, mots qu'il empruntait au vif et joyeux peuple de Flandre; un Robert III de La Marck, sire de Fleuranges, compagnon d'enfance de François Ier et qui, en 1525, prisonnier au château de l'Écluse, « pour passer son temps plus légèrement que n'être oiseux, » écrit ses Mémoires. Mais le XVIIe et le XVIIIe siècle belges. au dire de M. Gauchez, sont « pauvres » et à peu près nuls. Certes, il y a bien, au XVIIIe siècle, le prince de Ligne. Il est né à Bruxelles; il fait honneur à son pays natal. Le comptera-t-on comme un écrivain belge? M Dumont-Wilden répond : « Ce grand seigneur cosmopolite, qui se disait lui-même *Français en Autriche, Autrichien en France, l'un ou l'autre en Russie*, fut le représentant accompli de l'Europe française au XVIIIe siècle. Que la jeune Belgique littéraire, en quête d'ancêtres, s'enorgueillisse de son œuvre illustre et charmante, rien de mieux : ce n'est cependant rien moins qu'un écrivain national. » Pourquoi les Belges de langue française n'ont rien, ou quasi rien donné à la littérature aux siècles où la littérature française était le plus magnifiquement florissante, c'est là un fait assez difficile sans doute à expliquer, si l'on note qu'en même temps ces

mêmes Belges cultivaient d'autres arts de la plus belle manière et, dans la peinture, atteignaient à la splendeur. Et c'est pourtant un fait.

Alors, on le voit, cette continuité d'une littérature belge, qu'on cherche et qui aboutirait à la littérature actuelle de Belgique, cette continuité est rompue. Les écrivains contemporains de Belgique ne dérivent pas des écrivains belges du Moyen-âge, ni du Renart, ni de Froissart, ni de Commines, et ni de Jean Lemaire qui eut certainement une influence plus visible sur notre Marot que sur Émile Verhaeren ou M. Maeterlinck.

La littérature française de Belgique date du XIXe siècle, et de la fin du XIXe siècle.

Avant 1880, remarque M. Dumont-Wilden, personne, en Belgique même, ne s'avisa de parler d'une littérature belge.

Deux écrivains pourtant sont à signaler, deux précurseurs, dans la période qui mène aux abords de 1880, Charles Decoster et Octave Pirmez, l'un Flamand, l'autre Wallon, tous deux extrêmement caractérisés.

Decoster est fameux pour sa *Légende de Thyl Uylenspiegel et de Lamme Goedzak*, un livre étonnant, une espèce d'épopée de la Flandre. Son Thyl, un personnage de vieilles anecdotes populaires : un vaurien, vagabond, joyeux drille, « de la race des Panurge et des Arlequin, » dit M. Gauchez; oui, mais un Panurge ou un Arlequin de Flandre. Ses aventures se déroulent dans ce pays plantureux ; ses aventures sont énormes ; parmi des ripailles, des goinfreries, des soûleries que les kermesses des anciens peintres flamands illustrent à merveille. « Voir le peuple, disait Decoster, le peuple surtout. La bourgeoisie est partout la même. Va pour le peuple ! » Et sa Légende de *Thyl Uylenspiegel* est peuple admirablement, d'une exubérance et d'une richesse de vie, d'un entrain qui va de la jovialité naïve à l'héroïsme. Decoster écrit un français joli et simple ; et, puisqu'il est regardé comme le premier écrivain belge de langue française, dans la chronologie, on voit, dès ce commencement de la littérature belge, la facilité avec laquelle l'esprit de Belgique s'accommode bien du français, lui donne sa couleur et le tourne à sa guise, sans l'offenser non plus.

Pirmez est tout différent de son émule Decoster. Il a beaucoup plus de recueillement, de vie intérieure et de rêverie. Decoster ne demeure pas en lui-même ; il est dehors, au gré d'une imagination turbulente. Pirmez, lui, se retire et songe. Il aime infiniment les paysages, mais pour les trouver en bel accord avec sa pensée, faite de

souvenirs et menée à la philosophie. Du reste, il a beaucoup d'ardeur, mais toute mentale, pour ainsi dire, et beaucoup d'invention, mais il invente des idées. Il recherche le silence, comme Charles Decoster le grand vacarme. Il est un solitaire, comme l'autre est l'homme des foules. Il ne voulait pas séparer la vie et la pensée ; il disait que « la page d'un livre doit être vivante comme la prairie, » et il écrivait : « Certains moralistes n'ont qu'un riche plafond au-dessus d'eux, d'autres ont le ciel étoilé. » La méditation de la nature lui était poésie et vérité. Il écrivait encore : « Il est des âmes placées aux confins du monde invisible et toujours ensevelies dans la pénombre. » M. Maurice Gauchez loue justement la mélancolie gracieuse de Pirmez et les « syllabes assourdies » de son langage où il entend « tous les accents de l'âme tendre et ondoyante de la Wallonie. » L'on peut trouver quelque ressemblance entre Pirmez et Maurice de Guérin.

Voilà, aux approches de 1880, quand va se manifester, avec une remarquable vivacité, la littérature belge, ses deux annonciateurs l'un pour la Flandre et l'autre pour la Wallonie.

Qu'arriva-t-il, en 1880? MM. Albert Heumann, Dumont-Wilden et Maurice Gauchez sont d'accord pour attribuer une grande importance, à peu près décisive, à la fondation d'une revue qui tout d'abord fit du bruit et de la besogne, *la Jeune Belgique*. Voici ce que dit M. Albert Heumann : « En 1880, toute une génération de jeunes hommes, élevés en un pays prospère, enrichis des idées neuves qui, depuis la guerre franco-allemande, circulaient à travers la Belgique et les excitaient, se trouvent prêts au combat. Car il ne s'agit de rien de moins que d'un combat et le premier caractère de ce mouvement littéraire, c'est d'être, à l'origine, un mouvement révolutionnaire. L'attaque fut soudaine... » Un garçon de vingt ans, Maurice Warlomont, sous le pseudonyme de Max Waller, lance *la Jeune Belgique*. Pour collaborateurs, il a des poètes tels que MM. Albert Giraud, Iwan Gilkin, Valère Gille, puis Camille Lemonnier, Verhaeren, Eekhoud, d'autres encore. *La Jeune Belgique* « se rue à l'assaut des idées bourgeoises et fanées dont quelques pédants s'enorgueillissaient et plante sur leurs débris le drapeau de l'art libre et de la pensée fière. » M. Maurice Gauchez donne plus de détails, et un peu compliqués, où l'on voit que *la Jeune Belgique* est le résultat d'une agitation qui durait depuis quelque temps. Elle a été précédée par d'autres revues et des journaux, la *Semaine des étudiants*, le *Type* : et ces deux publications rivales se firent une guerre assez violente pour qu'intervînt l'autorité universitaire, qui les supprima toutes les deux. Max Waller, chassé de l'uni-

versité de Louvain, se rendit à Bruxelles; et c'est là qu'il donna le nom de *la Jeune Belgique* à une *Jeune revue littéraire* qui avait d'abord été *la Chrysalide*.

Si *la Jeune Belgique* eut tant d'influence et marque l'éclatant début de la littérature belge, il faut accorder au moins quelque louange à ce jeune homme qui eut la vie courte et fervente, Max Waller, mort à vingt-neuf ans, après avoir dépensé plus d'activité, bravé plus de périls, goûté plus d'amitié, provoqué plus de rancune et agi, somme toute, avec plus de fière imprudence que personne. Il a laissé un recueil de poèmes charmants, où le badinage est tendre et la gaieté un peu triste, où il y a de l'habileté, de l'esprit, de la gentillesse et du cœur.

La Jeune Belgique avait pris cette devise : « Soyons nous! » qui a bien l'air d'affirmer une volonté, comme on dit, nationaliste. Ces jeunes gens ne s'étaient-ils pas résolument promis de créer une littérature belge?

Ce n'est pas l'avis de M. Dumont-Wilden ; il y a là, dit-il, une équivoque : « Dans la suite, quelques initiateurs du mouvement crurent peut-être entrevoir la possibilité de fonder une littérature belge qui, s'exprimant en français, n'en eût pas moins été réellement autonome ; mais, au moment où, jeunes étudiants de Louvain ou de Bruxelles, ils rêvèrent pour la première fois d'accéder au Parnasse, ils ne donnèrent pas à leur titre une signification aussi ambitieuse... » Pourtant, ce titre de *la Jeune Belgique* et la devise ?... Eh! répond M. Dumont-Wilden, de jeunes poètes de Marseille ou de Rouen appelleraient semblablement leur petite revue *la Jeune Provence* ou *la Jeune Normandie ;* ce n'est, tout au plus, que du régionalisme... Je le veux bien : seulement, le régionalisme d'une nation, c'est, après tout, ce qu'on appelle nationalisme.

M. Dumont-Wilden argumente. Rien de moins « national », dit-il, que les premiers essais, poésie ou prose, des fondateurs de *la Jeune Belgique*. Poètes, ils commencent par imiter Baudelaire, Leconte de Lisle, Théophile Gautier, Banville, les Parnassiens. Prosateurs, ils prennent pour maîtres nos réalistes, Flaubert, les Goncourt, Zola, Daudet, Maupassant. Drôles de nationalistes, qui d'abord se mettent à l'école de l'étranger!... M. Dumont-Wilden consent que, dans les années suivantes, lorsque leur talent se fut affermi, ces jeunes écrivains de Belgique se montrèrent plus différents de leurs maîtres : « et ces différences se manifestent toujours dans le même sens : elles ne sont pas bien profondes, mais elles sont incontestables et elles

sont *nationales.* » C'est l'opinion de M. Dumont-Wilden, et qui ne me semble ni exactement juste ni absolument fausse.

Il n'y avait pas de littérature belge. Voici de jeunes écrivains qui ont le projet de créer une littérature belge : croit-on qu'ils vont y réussir du jour au lendemain ? Et, parce que ces jeunes écrivains ne réussissent pas sans retard à créer une littérature belge, faut-il douter de leur intention ? Leur réussite, fût-elle un peu lente, m'étonne plus que sa lenteur.

En littérature, ailleurs aussi, l'on n'improvise rien. Il y a, dans l'invention même, de la continuité. Or, ces jeunes Belges de 1880, qu'avaient-ils à continuer, dans leur pays ? L'auteur de la *Sainte Eulalie*, Froissart, Commines, Jean Lemaire de Belges ? Non ! Decoster ou Pirmez ? Non : si intéressante que soit l'œuvre de ce Flamand, l'œuvre de ce Wallon, ce n'est pourtant pas de là que va naître une littérature, comme on dit que la littérature grecque naquit des poèmes d'Homère !

Les jeunes Belges de 1880 se sont trouvés dans la situation la plus incommode : ils ne continuaient, chez eux, personne.

Qu'ont-ils fait ? Ce qu'ils avaient de mieux à faire ; et ce qu'ils ne pouvaient pas éviter de faire : écrivains de langue française, ils se sont adressés à la littérature française.

Et ils ont eu confiance que leur volonté d'être eux-mêmes, de rester malgré tout des écrivains belges n'aurait point à souffrir de cette obligation qu'ils acceptaient sans la redouter, cette obligation de continuer une littérature existante et florissante auprès d'eux. Voilà, si je ne me trompe, la véritable signification de leur entreprise intelligente.

Est-ce que leur confiance a été trompée ? Mais non.

Un Camille Lemonnier n'est-il pas un écrivain belge ? Et cependant, il a subi, dans sa jeunesse, et plus qu'un autre, l'influence des romanciers de Paris. L'un de ses romans les plus célèbres, et qu'on a vilipendé, qu'on a vanté aussi, *Happe-chair*, a bien de l'analogie avec le *Germinal* de Zola. *Germinal* est de 1885 ; *Happe-chair*, de l'année suivante. Il est probable que Lemonnier tenait le sujet de son livre, l'avait conçu, l'avait esquissé pour le moins, avant de lire *Germinal*. Mais *Germinal* n'est pas le premier roman qui révèle la manière de Zola ; et Lemonnier parait évidemment l'élève de Zola et de nos réalistes. N'est-il que cela ? Plus tard, et sans effort, par le seul épanouissement de sa pensée et de son art, il se dégage de cette première tutelle. Ses meilleurs ouvrages composent, comme le dit M. Dumont-

Wilden, « le roman du paysage belge. » *Le Vent dans les moulins* « évoque la Flandre agricole ; » *Comme va le Ruisseau* est une « gracieuse idylle toute parfumée de la senteur des bois ardennais ; » *le Petit homme de Dieu*, le « poème de la Flandre mystique » ; et veuillez lire *Au Cœur frais de la forêt :* ce roman de nature vivante et frissonnante, plein d'air et de grand air, plein d'une poésie où se mêlent l'odeur des arbres, le bruit des feuilles, la solitude, la lumière et les émois de la sensibilité, ne vous rappellera aucun roman de nos réalistes. Camille Lemonnier, vers la fin de sa vie, écrivait : « Je ne me suis jamais séparé des choses et des hommes qui m'entouraient. J'ai eu la passion de la vie, de toute la vie mentale et physique. Si elle fut pour moi la cause d'erreurs nombreuses, elle fut aussi l'aboutissement des puissances de mon être et me valut des joies infinies. Peut-être, avec un goût mieux calculé, aurais-je pu atteindre à des altitudes que je n'ai fait qu'entrevoir. J'ai le sentiment d'avoir été un homme, un simple homme de travail, de lutte et d'instincts, plus encore qu'un homme de lettres au sens exclusif du mot. J'ai vécu surtout avec ténacité la vie des gens de mon pays. » L'œuvre de Camille Lemonnier n'est pas toute admirable, mais fort belle souvent, et elle a toute ce caractère qu'il indique : elle est de son pays et flamande.

Il semble que, pour affirmer leur qualité belge, la plupart des romanciers qui ont été les amis, les émules de Lemonnier, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier, aient un grand soin de peindre le pays de leur naissance et de donner ainsi à leurs ouvrages une couleur de chez eux. Une couleur : car ils sont peintres ; c'est une remarque très juste de M. Albert Heumann. Camille Lemonnier, le Verhaeren des *Flamandes*, Georges Eekhoud, Eugène Demolder « brossent à larges coups de pinceau des fresques lumineuses, exubérantes de vie païenne, qui rappellent les somptueuses décorations de Rubens, les beuveries de Jordaens, les kermesses de Teniers, toujours la vie plantureuse et sensuelle. » D'autres, des conteurs tels que M. Louis Delattre et M. Maurice des Ombiaux, deux Wallons, peignent d'une autre sorte, à petites touches délicates, et avec ces nuances fines que l'on aime dans les menus tableaux de vie intime. L'art de M. Albert Giraud, poète parnassien, M. Albert Heumann le compare à celui de Van Dyck ; et l'art de Georges Rodenbach et de Van Lerberghe, à celui de Memling. Je ne dis pas que ces comparaisons ne soient un peu arbitraires. Mais M. Albert Heumann conclut et, cette fois, sans qu'il y ait à le contredire aucunement : « Tous ces écrivains sont d'abord, des coloristes. C'est à la couleur qu'ils s'attachent ; plutôt

que d'analyser des impressions, ils les extériorisent en couleurs. Avec leurs plumes, ils s'expriment comme les artistes d'autrefois avec leurs pinceaux. Les mêmes paysages, la même atmosphère, qui inspiraient les aïeux, les inspirent aujourd'hui. » C'est la vérité. Ainsi, la littérature belge qui, par la langue et, en outre, par une direction qu'elle a demandée et qu'elle a reçue, dérive en quelque façon de la littérature française, dérive aussi d'un art belge, d'une âme ancienne et qui, jadis, s'est magnifiquement révélée par le moyen de la peinture.

Sans doute, y a-t-il peu de pays au monde qui aient été décrits avec autant de soin, de fidélité, d'amour que la Belgique par la récente école de ses romanciers. Petit pays sur les beautés duquel vivent les talents les plus divers, nombreux et fervents! Wallons et Flamands rivalisent à qui peindra mieux la terre natale, les mœurs des habitants, leurs joies ou leurs souffrances, leur train de vie, jour après jour, avec un sentiment si tendre qu'il est parfois comme voilé de quelque ironie, afin de se montrer sans impudeur. On a dit que « toutes les nuances de l'âme wallone » se trouvaient réunies dans l'œuvre de M. Albert Mockel. Toute la Wallonie est dans les livres souriants et un peu mélancoliques de M. Louis Delattre, dans ses *Carnets d'un médecin de village*, dans son *Parfum des buis*. M. Georges Eekhoud, écrivain sans douceur, rude écrivain, d'une violence par moments trop déchaînée, mais puissant et original, est le peintre et le poète des polders et de la Campine anversoise; les vagabonds que l'on rencontre là et aux alentours du port sont les héros que préfère son imagination de réaliste et romantique en même temps. La Campine est également le pays où M. Georges Virrès, bourgmestre de Lummen, se plaît à observer les coutumes et l'âme difficile des paysans. Les petits bourgeois du Condroz et de la Hesbaye sont les modèles de M. Hubert Krains, qui les connaît jusqu'en leurs défauts et inconvénients.

Maints poètes belges sont merveilleusement de leur pays. Tel, l'un des plus singuliers, M. Max Elskamp, l'auteur des *Salutations*, des *Enluminures*, et des *Six chansons du pauvre homme pour célébrer la semaine en Flandre*. Il chante et célèbre la Flandre, avec ses sanctuaires et ses cloîtres, avec la joie de ses travaux, ses bêtes. Il esquisse de jolis paysages d'eaux et de plaines, villes et villages, et les gens occupés à vivre, et les clochers tout ajourés, et l'aube en or aux horizons, — Flandre douce aux alouettes !... Un coup de vent passe, et tout s'incline, arbres, mâts, croix, roseaux; et la mer au

loin se gonfle et s'agite pour la kermesse des bateaux, verts, bleus, beauprés en l'air. Et voici la nuit, grise et noire ; dans les maisons chaudes, on s'endort, les bras en croix sur le cœur. Ce sont de petites images, simples de dessin, très nettes, vives de couleurs, images de Flandre. M. Victor Kinon a composé les ravissantes *Chansons du petit pèlerin à Notre Dame de Montaigu :* c'est, depuis le départ jusqu'à l'arrivée, puis au retour, avec piété, tout bonnement, un pèlerinage belge ; et tous les détails sont notés, avee une double dévotion catholique et belge. Émile Verhaeren a chanté, selon le titre de son poème le plus ample et qu'il a publié de 1904 à 1912, « toute la Flandre, » ses héros, ses campagnes, ses dunes, ses blés mouvants, ses villes à pignons, surtout son âme abondante, exaltée, avide et contente.

Que les écrivains belges consacrent à leur pays, à la peinture et la louange de leur pays, leur talent de peintres et de poètes, il ne faut pas s'en étonner : un sentiment naturel et touchant les y engage. En second lieu, ils marquent ainsi, comme je l'indiquais, leur qualité originale et suivent le précepte que *la Jeune Belgique* a formulé dès le premier jour : soyons nous, soyons Belges et très évidemment Belges.

C'est à merveille. Et qu'ils cèdent à la généreuse impulsion de leur génie, l'on ne saurait que les en complimenter. Leur pays est assez riche et varié, assez plaisant et pittoresque et, de toute façon physique et morale, est assez magnifique pour alimenter leur rêverie. Mais ils n'ont plus besoin de cette précaution, s'il ne s'agit que d'une précaution ; dès maintenant, ils sont maîtres de leur individualité, qui les distingue et les signale.

Quelques-uns d'entre eux, qui s'émancipent et prennent leur plus large liberté, gardent leur caractère. Au surplus, il importe assez peu désormais de savoir ce qu'il y a de belge, ou de moins belge, dans la poésie et dans la philosophie de M. Maurice Maeterlinck. Sa poésie et sa philosophie sont de lui ; et, comme il est de son pays, sa grande renommée est à la gloire de la jeune et féconde littérature belge.

On a un peu oublié aujourd'hui, injustement, un poète qui était le contemporain de M. Maeterlinck, mais qui est mort trop jeune il y a quinze ans, Charles Van Lerberghe. Il a été l'un des précurseurs et des inventeurs de la nouvelle poésie belge. Sa *Chanson d'Ève*, en dépit de quelques défauts, restera l'une des œuvres les plus étranges, les plus jolies et pensives de notre époque. Il l'a composée à Florence, le bel été de l'année 1901, dans le manoir de Torre del Gallo, sur la colline d'Arcetri, d'où la ville insigne se découvre. Il avait pour

compagnon M. Albert Mockel ; et celui-ci raconte : « Il y avait un jardin qui était une sorte de Paradis terrestre, tout hanté de beaux fantômes et de ces souvenirs de la Renaissance dont l'air même est saturé, à Florence. C'est là que nous écrivions, l'après-midi et le soir, après nous être pénétrés, le matin, dans les églises et les musées, de pure beauté... » *La Chanson d'Ève* : le premier éveil du monde; et l'humanité enfantine occupée à prendre possession du monde créé pour elle et qu'elle crée, pour ainsi dire, une seconde fois, en l'apercevant, le comprenant et le trouvant beau. C'est aussi le premier éveil de la jeunesse et le symbole du monde qui renaît à chaque fois que des yeux nouveaux le contemplent.

Charles Van Lerberghe a été l'ami de nos symbolistes. Certes, il a subi leur influence ; mais il a compté parmi eux et n'a pas moins donné qu'il n'avait reçu.

La première troupe des poètes de *la Jeune Belgique*, en 1880, choisit pour maîtres les Parnassiens : le symbolisme n'existait pas encore. Dès que se produisit chez nous le symbolisme, — excellente idée, mais qui se produisit avec un peu d'extravagance, — il eut en Belgique le plus grand succès. On devait s'y attendre. Ces Jeunes Belges, des révoltés et qui manquaient un peu d'information, allaient vite à la nouveauté du moment. Le vers libre les tenta, comme le naturalisme ; toutes audaces les séduisaient.

Voici le danger. La littérature belge est née sous les auspices de notre littérature à la fin du XIXe siècle, l'une des époques de notre littérature qui ne semble pas faite pour éduquer opportunément une jeune littérature. Les écrivains belges ont toute leur indépendance acquise. Mais ils écrivent en français, langue non pas toute neuve et qui dépendrait d'un chacun. Cela borne la liberté des écrivains belges, et français. Les uns et les autres, — les Belges en particulier, n'ayant pas de littérature classique à eux, — doivent se rattacher fortement, et avec une docilité qui n'a point gêné personne, au XVIIe siècle français, que nul écrivain de langue française ne saurait négliger sans méfaire.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

GYMNASE : *Judith*, drame en trois actes et sept tableaux, par M. Henry Bernstein. — ODÉON : *La Dent rouge*, pièce en quatre actes et six tableaux, par M. H.-R. Lenormand. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Chevalier de Colomb*, drame en trois actes et en vers, par M. François Porché.

Les figures historiques ne sont pas immuables. Elles vivent à travers les siècles, et, comme tout ce qui vit, elles sont soumises à la loi du changement. Chaque génération les imagine à sa manière, c'est-à-dire à sa ressemblance. M. Henry Bernstein était parfaitement libre de nous donner son interprétation de l'histoire de Judith : à nous de voir ce qu'il a fait de cette histoire magnifique, qui symbolise quelques-uns des plus beaux sentiments de l'humanité.

Est-il besoin de rappeler le récit biblique? Béthulie est à la veille de succomber sous les coups d'Holopherne. Inspirée par le Seigneur. une femme, dans sa faiblesse et son courage, conçoit le projet de délivrer la ville aux abois, de sauver une civilisation menacée. Elle est belle, elle est chaste. Que ce soit Judith ou Charlotte Corday, la veuve ou la jeune fille, nul soupçon ne ternit ces âmes immaculées. Un seul amour : celui de leur pays. Une seule passion : la religion de la patrie. Elles brillent d'un pur éclat au ciel moral.

Voici maintenant les faits de la pièce. Dès la première scène, il apparaît que nous sommes transportés dans une tout autre atmosphère. Des pures régions du sacrifice nous sommes précipités dans le trouble royaume de la sensualité. Judith, qui vient de surprendre sa servante Ada en flagrant délit d'adultère, lui fait subir l'interrogatoire le plus scabreux et le plus précis. Elle exige que cette fille ardente lui détaille tous les secrets de sa chair. Ces confidences font courir en elle un frisson qu'elle ne retrouve pas dans ses souvenirs. Car

l'expérience conjugale l'a laissée déçue et curieuse. Elle aspire à des jouissances qu'elle n'a pas connues.

Un autre trait de sa physionomie, c'est le désir de faire parler d'elle. Poétesse, elle ne résiste pas au plaisir de nous dire que tout Béthulie sait ses vers par cœur. C'est une femme de lettres atteinte de ce goût de la publicité qui n'est pas rare chez ceux et même, dit-on, chez celles qui écrivent.

Telle est la femme, sur laquelle nous sommes renseignés aussi congrûment et incongrûment qu'il est possible. Nous savons, à ne pouvoir nous y tromper, quelles cordes fera vibrer chez elle l'idée, saisie au vol, d'assassiner Holopherne. C'est à ses yeux le beau geste qui fera d'elle la grande vedette de l'actualité. Et puis, un attrait singulier la pousse vers un homme si différent de ceux qu'elle a rencontrés jusqu'ici. Ce barbare sanguinaire la changera des israélites distingués qui lui font une cour respectueuse.

Sous la tente d'Holopherne. La décoration est du plus pur genre ballet russe. Du rouge, du noir, par grandes traînées. Cela n'a rien à voir avec l'antiquité juive, rien avec le goût de chez nous, ni avec aucune sorte de goût. Un art, si tant est que ce soit un art, rudimentaire et somptueux, un luxe criard, un ambigu de modernisme et de barbarie. Dans ce cadre l'auteur nous présente un Holopherne atroce et bon enfant, exécuté suivant le poncif qui a servi dans tous les drames romantiques pour les rôles de tyrans. Cet Holopherne-là, nous l'avons vu en empereur romain et en podestat de la Renaissance. L'acteur qui joue le rôle en Néron glabre, ajoute encore à la ressemblance. Ce monstre d'orgueil et de débauche, dégoûté de la toute-puissance et de la volupté, ah ! que nous le connaissons ! Que nous connaissons ce fantoche creux et sonore, pour petits enfants en âge de croire à Croquemitaine! Habitué qu'il est à se méfier, cette captive trop parfumée ne lui dit rien qui vaille. Ayant deviné qu'elle est venue pour le tuer, il la menace d'ignobles supplices. Ne tremblez pas! Elle ne court aucun danger.

Holopherne est un homme qui s'ennuie. Il est las des caresses résignées que lui prodigue le troupeau des captives. Alors, cette petite juive, qui vous a l'air d'un paquet de nerfs, éveille chez lui un désir. Et tel est le paroxysme auquel atteint bientôt ce désir: comme Arnolphe, pour lui prouver son amour, offrait à Agnès de s'arracher tout un côté de cheveux, Holopherne invite Judith à le tuer. Il lui met le cimeterre à la main. C'est le décapité par persuasion... Cette invention est-elle sublime? En tout cas, elle est bien invrai-

semblable... Judith, enthousiasmée, tombe dans les bras d'Holopherne, ou, pour mieux dire, elle s'y jette avec une impudeur qui est tout à fait dans la tonalité générale de la pièce.

Hélas! il faut que la fatalité s'en soit mêlée. Tandis qu'auprès d'elle Holopherne, satisfait, dort d'un bon sommeil, elle ne dort pas. Elle est envahie par cette tristesse dont parle un adage qui, dans son latin, brave l'honnêteté. Encore une déception! Alors, par dégoût d'elle-même, elle tranche la tête de cet imbécile. Ah! ceux qui, sur la foi de pieux annalistes, ont célébré l'acte libérateur de Judith, ont beaucoup à déchanter. De la boue et du sang, ce n'est pas même ce que J.-J. Weiss appelait un beau crime. Racine s'est moqué de ce financier qui pleurait sur Holopherne « si méchamment mis à mort par Judith. » Ce financier n'avait pas tout à fait tort, si c'est de cette *Judith* là qu'il venait.

De retour à Béthulie, Judith est célébrée comme l'héroïne de la patrie. Mais elle sait quelle pauvre héroïne elle a été et combien près de faillir à la mission qu'elle s'était donnée. L'acclamation populaire la trouve indifférente et inquiète. Gloire ou amour, il semble qu'elle soit pareillement incapable d'en goûter la jouissance.

Aussi bien, depuis qu'elle a tué Holopherne, elle se remet à l'aimer. Vous souvenez-vous d'une charmante comparaison de l'Anthologie? Pour exprimer l'âme agitée de Médée, le poète Apollonius la compare au reflet d'une étoile dans l'eau fraîchement versée d'un vase. Ainsi Judith ballottée de la haine au désir, du désir à la rancune, de la rancune au regret, et maintenant éperdue d'amour posthume. Nous la verrons passer sur le cadavre d'un jeune guerrier qui s'est tué pour elle, et, dans les éclairs de la tempête, gravir la colline douloureuse vers le poteau où a été clouée la tête d'Holopherne. Horreur! Déjà les corbeaux ont fait leur sinistre besogne. Rien ne manque au macabre de cette vision qui évoque fâcheusement l'image du Golgotha.

M. Bernstein a-t-il voulu mettre à la scène un de ces drames qui se déroulent en cours d'assises, — une femme qui a tué son amant, — et a-t-il jugé, avec raison d'ailleurs, qu'il convenait d'en revêtir la louche horreur d'un costume vaguement antique et d'une archéologie sans prétentions? A-t-il voulu donner d'une aventure consacrée par l'admiration des siècles une version réaliste? S'est-il plu à faire de la femme forte de l'Écriture le type de l'inconstante et de l'impuissante? Le procédé est connu. C'est celui qui fait d'Hercule un timide et de Pénélope une cascadeuse. Il sert ordinairement pour la parodie et

l'opérette; et il faut avouer qu'il y est mieux à sa place que dans une œuvre poussée au grave et même au lyrique.

Mme Simone anime d'une vie intense le rôle de Judith : elle y prodigue les ressources de son talent si personnel et y dépense une force nerveuse vraiment extraordinaire. M. Grétillat est un Holopherne trop conventionnel. M. Alcover s'est fait justement remarquer dans le rôle de l'eunuque. Et Mme France Ellys a remporté, dans le rôle de la bonne Ada, un grand succès très mérité.

La Dent rouge n'est pas une bonne pièce. Cela se passe en pays de montagne. Une jeune fille, dont le père s'est enrichi, s'éprend d'un fameux chasseur de chamois et l'épouse. Les pires déceptions l'attendent dans la famille de grossiers paysans où l'a conduite sa mauvaise étoile. Haïe de sa belle-mère, battue par son mari, traitée par tous de sorcière, elle serait lynchée, si le curé de l'endroit ne la protégeait contre ces brutes. Il faut dire qu'elle a été, sans le vouloir, funeste à son mari. Désaccoutumé par elle de son périlleux métier d'alpiniste, il se tue dans l'ascension de la Dent Rouge. Il y a dans cette pièce touffue, une innocente, une veillée de Noël, une rixe et une mort en scène. Le tout dans le noir. Ce n'est pas seulement la salle, c'est la scène qui est plongée dans une obscurité où on ne voit, — *et on n'entend*, — goutte.

La place me manque pour parler du *Chevalier de Colomb* que vient de nous donner la Comédie-Française. Mais je ne veux pas attendre à la prochaine chronique pour dire tout le plaisir que j'ai pris à cette belle représentation. Un premier acte remarquable par le mouvement et la couleur, un drame aux lignes simples, des récits enflammés, celui du conquistador au premier acte, celui, au troisième acte, du capitaine d'infanterie qui nous émeut en nous faisant songer à nos poilus et à leurs officiers, une langue poétique ferme et souple, où éclatent des vers d'une heureuse venue : toutes les qualités du poète et de l'auteur dramatique se retrouvent, mais singulièrement élargies et mûries, dans cette pièce frémissante et de grande allure, où M. François Porché est bien près d'avoir réalisé sa noble conception du drame en vers.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La paix paraît assurée dans le Proche-Orient; mais il est certain que l'Europe a été à deux doigts d'une nouvelle guerre qui, vraisemblablement, ne serait pas restée localisée aux alentours du Bosphore. Lorsque le général Ismet pacha, délégué du gouvernement d'Angora, prit contact à Moudania avec les généraux Harington, Charpy et Mombelli, il fut surpris de s'entendre dicter des conditions quelque peu différentes de celles qui avaient été débattues, dans les conversations de Smyrne, entre Moustapha Kemal et M. Franklin-Bouillon. Le général Harington, quand il revint, le 10, de Constantinople à Moudania, était porteur d'un ultimatum qu'il se disposait à remettre au représentant d'Angora si les conditions des Alliés n'avaient pas été acceptées; cette journée devait donc décider de la paix ou de la guerre, et le général anglais, tout en travaillant de tout son cœur à la paix, restait persuadé qu'on allait à la guerre. Mais l'accord de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la France, affirmé et précisé à Paris le 7, produisit en Orient les heureux effets qu'il ne manque jamais d'entraîner dès qu'il apparaît sincère, solide et durable. Ismet pacha, s'adressant au général Harington, s'enquit « si c'était bien là son dernier mot » et, sur sa réponse affirmative, il céda; la convention d'armistice fut signée le 11 à 6 heures 30 du matin.

Aux termes de cette convention, l'armée hellénique doit se retirer, dans un délai de quinze jours, sur la rive droite de la Maritza; des forces alliées occuperont cette même rive droite, y compris Karagatch (gare d'Andrinople), jusqu'à la conclusion de la paix; la Thrace orientale sera remise aux Turcs, par les soins des Alliés dans un délai de trente jours après l'évacuation par les Grecs. Environ sept bataillons alliés seront répartis, les Français à Andrinople, Kirk-Kilissé, Lulé-Bourgas, les Italiens à Tchorlou, les Anglais à Rodosto, Kechan, Ouzoun-Keupru. Les Turcs n'enverront en Thrace que 8000 hommes de gendarmerie; leurs troupes devront rester en Asie,

en deçà d'une ligne que la convention détermine. Les contingents alliés resteront jusqu'à la conclusion de la paix sur les positions qu'ils occupent présentement (c'est-à-dire les Détroits).

M. Austen Chamberlain, dans son discours du 13, M. Lloyd George dans son discours du 14, ont attribué le mérite de cet heureux résultat pacifique à la politique du Cabinet britannique. Ils n'en ont convaincu personne. Les faits sont aussi clairs que la lumière du jour. Des fanfares de défi comme la fameuse note du 16 septembre, émanée du Cabinet du Premier Ministre, n'annonçaient pas des intentions pacifiques ; et si les signatures échangées à Moudania, et scellées par la loyale poignée de main du général Harington et d'Ismet pacha, avaient pu être remises en question, c'eût été par le discours injurieux et violent de M. Lloyd George à Manchester le 14 octobre. Une attitude résolue, confirmée par l'envoi discret de troupes et de vaisseaux de renfort, convenait au Gouvernement britannique et restait dans la logique de sa politique ; associée à une intervention médiatrice de la France et de l'Italie, elle pouvait contribuer à une solution pacifique ; mais telle n'a pas été la méthode de M. Lloyd George ; il n'a pas cessé de tenir un langage provocateur qui aurait mis le feu aux poudres si, sur place, la politique anglaise, n'avait été servie par des hommes d'expérience et de sang-froid : sir Horace Rumbold et le général Harington. La patience et la discipline des soldats anglais n'a été égalée que par la patience et la discipline des troupes victorieuses de Moustapha Kemal.

Nous avons, sur les mérites de ceux qui ont été les bons artisans de la paix, une déclaration de Moustapha Kemal qui, prononcée devant la Grande Assemblée avant le discours de M. Lloyd George, en est en quelque sorte la réfutation préalable. « Dès que je suis arrivé à Smyrne, la politique a fait son apparition, et voici comment. Le général Pellé voulait causer avec moi. Il venait officieusement, mais en réalité il était envoyé par son Gouvernement. Le général me demanda de ne pas marcher sur Constantinople ni sur Tchanak, parce qu'il s'agissait de zones neutres... Je lui répondis que j'en ignorais l'existence. Entre temps, je recevais une dépêche de M. Franklin-Bouillon, un ami personnel à moi, qui voulait me parler à ce titre. Je lui répondis qu'il pouvait me rencontrer à Smyrne. Lorsqu'il fut arrivé, je constatai qu'il venait non seulement de la part du Gouvernement français, mais aussi de la part de l'Angleterre et de l'Italie. On nous adressa en même temps une note dans laquelle les Puissances alliées nous demandaient immédiatement

la cessation des hostilités, mais nous étions obligés de débarrasser notre territoire de nos ennemis jusqu'à ses frontières naturelles. Notre Gouvernement n'a pas l'intention de verser le sang pour la réalisation de ses projets s'il peut en obtenir la réalisation par la paix. Par conséquent, si l'ennemi se retirait au delà de nos frontières de 1914, nous n'avions plus besoin de continuer les hostilités. Quant à la question des Détroits, c'est nous qui avions été les premiers à demander leur liberté. C'est d'après ces considérations que nous avons accepté la réunion de la Conférence de Moudania. » S'il fallait un témoignage anglais, nous aurions, entre autres, celui du général Townshend dans la *Pall Mall Gazette* du 21 : « Si nous n'avons pas été entraînés dans une terrible guerre, nous le devons à la sagesse de M. Poincaré et de nos représentants dans les Détroits. » La paix n'a été possible que par la décision prise à Paris, le 23 septembre, par les Alliés de reconnaître aux Turcs la possession de la Thrace jusqu'à la Maritza; elle a été facilitée par l'intervention amicale des Français qui ont inspiré confiance aux Turcs et ont obtenu d'eux le respect de la zone neutre et la signature de l'armistice. M. Lloyd George a célébré sa « politique d'Orient qui a amené la paix en Europe; » il a voulu monter au Capitole, mais il a trouvé la Roche Tarpéienne.

Des discours de M. Chamberlain, le 13 octobre, et de M. Lloyd George, le 14, il ressort que la politique britannique en Orient a poursuivi deux desseins. D'abord un objectif général : les Turcs ayant fait la guerre, sans aucune nécessité ni provocation, à l'Angleterre, à la France et à la Russie, s'étant mis, corps et âmes, au service de l'Allemagne, et ayant profité de la guerre pour se livrer à d'affreux massacres sur leurs propres sujets chrétiens, devaient subir les conséquences de leurs fautes; la paix ne leur laisserait donc que l'Anatolie sous le contrôle des Puissances victorieuses. Cette politique, nous l'avons montré ici, n'a échoué que par la catastrophe de la Russie, la carence des États-Unis et surtout par les fautes de la politique britannique et, en particulier, par le caractère antifrançais qu'elle a pris dès l'armistice. C'est cette politique qui a suscité le nationalisme turc et soulevé Moustapha Kemal; c'est elle aussi qui a rendu nécessaires les accords d'Angora que M. Chamberlain et M. Lloyd George nous reprochent encore avec tant d'acrimonie. M. Lloyd George a même, à ce propos, fait une découverte; il a parlé de « la défaite française en Cilicie; » on ne peut qu'admirer la fécondité de son imagination.

Restait l'objectif spécial de la politique anglaise : les Détroits. M. Lloyd George, M. Chamberlain lui-même parlent des Détroits, de « la liberté des Détroits, » comme d'une conquête que l'on voudrait arracher à la Grande-Bretagne. « Nous avons été avertis par nos conseillers compétents, dit M. Chamberlain, que notre position de Tchanak était indispensable pour assurer le contrôle complet des Détroits et le libre passage des cuirassés ; » et il s'en prend à M. Asquith, à lord Grey, qui en ont demandé l'évacuation, à la France qui a retiré ses soldats de la rive asiatique. M. Lloyd George, lui, affirme que le but de la politique anglaise était « d'assurer la liberté des Détroits pour le commerce de toutes les nations ; » il ajoute qu'il s'agit d'empêcher ce qui s'est produit en 1914, la fermeture des Détroits. « Laisser fermer les Détroits eût été abandonner le fruit le plus important de notre victoire sur les Turcs qui nous coûta tant de vies et tant d'argent. » Il insiste : « Nous avons obtenu la liberté des Détroits, ce qui est d'un intérêt de premier ordre, non pas seulement pour l'Empire britannique mais pour l'humanité entière. » Qu'est-ce donc au juste que M. Lloyd George entend par ce mot vague : « liberté des Détroits? » Qu'est-ce que Tchanak, sinon un symbole qui signifie, pour les électeurs anglais, mainmise de la Grande-Bretagne sur les Détroits? Le colonel Repington, le critique militaire bien connu, écrivant dans le *Daily Telegraph* du 17, déclare sans ambages : « Nous n'avons pas encore réglé la question turque. Nous avons seulement obtenu le temps de reprendre haleine pour la régler... Aujourd'hui, comme en 1915, on ne peut obtenir, dans les Détroits, une décision, au sens militaire du mot, que par un choc entre les armées ; » et il demande que, pour le cas où la conférence de la paix échouerait, le Gouvernement britannique prépare l'armée de sa politique et « se concerte avec ses amis des Balkans sans attendre qu'une nécessité survienne. »

Voilà un langage sincère. Pour qui connaît et la tradition de l'impérialisme britannique et l'histoire de la « question des Détroits, » il est évident qu'après avoir, à contre-cœur, abandonné, par les conventions de 1915, les Détroits et Constantinople à l'Empire des Tsars, le Cabinet de Londres a pensé que la catastrophe de la Russie et la défaite des Turcs lui offraient une occasion inespérée d'en assurer le contrôle à l'Empire britannique; il a poursuivi un plan de mainmise économique, politique et religieuse (1) sur Constantinople

(1) Voyez, sur ce point particulier, le livre si révélateur du Père Michel d'Herbigny : *L'Anglicanisme et l'orthodoxie gréco-slave* (Paris, Bloud et Gay, 1 v. in-8).

et les Détroits. C'est l'échec de ce plan que M. Lloyd George et ses amis voudraient nous imputer quand ils ne devraient l'attribuer qu'à leurs propres fautes; l'opinion anglaise ne s'y est pas trompée; elle charge de leurs responsabilités M. Lloyd George et son Gouvernement; c'est sur cet écueil qu'est venue s'échouer la fortune politique du grand politicien gallois. Écoutons M. Garvin, qui, dans son *Observer*, fut si longtemps l'appui le plus ferme du Premier Ministre et, disait-on même, son inspirateur : « Les intérêts *légitimes* (c'est nous qui soulignons) britanniques dans les Détroits sont limités par ceux de la Turquie et des autres nations. Que cela nous plaise ou non, c'est un fait que le Gouvernement britannique doit se rappeler, en vue de la Conférence du Proche-Orient. D'autre part, un arrangement avec la France constitue la question la plus urgente de notre politique extérieure. Il faut rétablir non seulement une coopération pratique, mais une loyale concorde entre les deux pays, ou bien il se produira une hostilité déclarée. Nous pouvons faire davantage pour la reconstruction de l'Europe en travaillant avec et par la France. » Échec en Orient, rapprochement avec la France : les deux termes sont liés. Au point de vue de la politique extérieure, c'est tout le sens de la crise politique qui a renversé M. Lloyd George.

La question des Détroits a, depuis plus d'un siècle, tenu une très grande place dans la politique britannique; or, la question des Détroits, c'est Constantinople, c'est toute l'histoire de la rivalité anglo-russe; sous les controverses juridiques du *mare clausum* et du *mare liberum*, il y a toujours eu des intérêts politiques très précis et très âpres. Pour s'assurer le libre passage des Détroits, la Russie a cherché tantôt à exercer sur la Turquie tout entière une sorte de protectorat (comme au temps du traité d'Unkiar-Skélessi, 1833), tantôt à la démembrer. Le Gouvernement du Tsar a cru toucher au but par les accords de 1915. Par l'une ou l'autre des deux méthodes, il s'agit, pour la Russie, de sortir de cette prison de la Mer-Noire où l'Angleterre prétend l'enfermer. Quand la Russie exerce en Turquie une influence prépondérante, c'est l'Angleterre qui demande l'ouverture des Détroits ; quand la Russie est faible, c'est elle au contraire qui réclame la liberté des Détroits et c'est l'Angleterre qui la lui refuse; ce fut le cas notamment de 1856 à 1871. La Russie, — il est bon de s'en souvenir, — fit payer à la France, en 1871, la faute de s'être associée, en 1855, à la Grande-Bretagne pour l'enfermer dans la Mer-Noire et lui interdire d'y faire flotter son pavillon de guerre. Entre la Turquie et la Russie, en 1914, c'est la question des Détroits qui est

en jeu; c'est à cause d'elle que la Turquie se jette dans la bataille et c'est la possession des Détroits que la Russie regarde comme la juste compensation d'une guerre longue et coûteuse. La République des Soviets reprend la tradition russe: la Turquie est faible, elle s'allie à elle, elle la protège; elle acheminait, ces jours derniers, des divisions vers le Caucase; elle avertissait la Pologne que si la guerre éclatait entre la Turquie et l'Angleterre, la situation deviendrait très grave; alliée de la Turquie, la Russie disposerait des Détroits et pourrait les fermer à ses adversaires. L'Angleterre adopte naturellement la politique opposée : démembrer la Turquie, occuper les Détroits.

Ainsi s'éclaire, à la lumière de l'histoire, la politique d'aujourd'hui. Que signifie « liberté des Détroits? » En temps de paix, pour la navigation commerciale, les Détroits sont libres. C'est donc du passage des vaisseaux de guerre en temps de paix et des bateaux de commerce en cas d'une guerre où la Turquie serait impliquée qu'il s'agit. Si la Russie peut avoir besoin, comme durant la guerre contre le Japon, de faire passer sa flotte de la Mer-Noire par les Détroits, on voit moins bien ce que les escadres anglaises iraient faire dans la Mer-Noire; on comprend, au contraire, l'intérêt, pour les navires marchands qui vont chercher les blés et les pétroles de la Mer-Noire, de pouvoir franchir en tout temps les Détroits. Mais si les Détroits sont libres, en temps de paix comme en temps de guerre, même si le passage est réglementé comme celui du canal de Suez, la souveraineté et l'indépendance de la Turquie ne sont-elles pas menacées ? La liberté des Détroits, pour n'être pas un vain mot, doit être assurée à l'encontre des entreprises de trois Puissances : celle qui possède les rives des Détroits, celle qui, enfermée dans la Mer-Noire, aspire à en tenir les issues, celle enfin qui dispose de la suprématie navale ; car ce sont les seules qui, en ayant les moyens, peuvent avoir la tentation de confisquer à leur profit cette liberté. La tentative de l'Angleterre pour devenir la gardienne de la liberté des Détroits a échoué et cet échec entraîne la chute du Cabinet Lloyd George ; l'opinion britannique paraît se prononcer sagement pour la politique du droit commun ; les Détroits seraient remis à la garde de la Société des Nations dont la puissance morale compense la faiblesse matérielle : c'est la solution juste. On voit mieux, maintenant, quel va être le sens des élections anglaises et quelle est la vraie portée des mots : Tchanak, liberté des Détroits. On comprend aussi quels intérêts antagonistes la Conférence pour la paix et la Conférence pour les Détroits vont être appelées à concilier.

Les Turcs sont avertis. Ils ont gagné, par la modération dont ils ont fait preuve dans la victoire, la possession de la Thrace; mais tout danger n'a pas disparu pour leur pays, — le langage du colonel Repington suffirait à le prouver, — l'écueil, pour eux, serait une politique d'intransigeance et de nationalisme outrancier. Quand nous voyons certains d'entre eux demander, au service de la Dette et aux banques de Constantinople, l'expulsion de leurs employés grecs ou arméniens, préparer la nationalisation des chemins de fer, annoncer l'intention de confisquer les biens des chrétiens qui ont quitté Smyrne; quand nous apprenons qu'à Smyrne les autorités ont prétendu empêcher le Consulat de France d'arborer son drapeau, que des cimetières chrétiens, et en particulier le cimetière latin, ont été profanés, nous ne pouvons nous empêcher de regarder l'avenir avec inquiétude. Le projet de constituer et l'espoir de faire prospérer un Empire ottoman réduit à ses seuls sujets de race turque est une utopie dangereuse; vouloir expulser tous les chrétiens comme n'étant pas des Ottomans, et en même temps fusiller comme Ottomans traîtres à leur patrie ceux d'entre eux qui ont été faits prisonniers dans les rangs grecs, ce n'est pas seulement odieux, c'est absurde. L'expulsion des chrétiens serait la ruine économique irrémédiable de la Turquie. Nous regrettons aussi de lire, sous la plume du distingué représentant à Paris du Gouvernement d'Angora, l'affirmation que les massacres de 1915 ont été précédés et s'expliquent par « un soulèvement en masse des Arméniens. » Combien l'Europe tendrait plus volontiers la main à une Turquie qui viendrait lui dire : Les massacres, trop réels, ont été organisés chez nous, avec les encouragements de l'Allemagne qui nous avait entraînés dans la guerre, par quelques hommes dont Talaat fut le plus coupable; ce passé atroce est aujourd'hui le passé; dans la Turquie nouvelle, régénérée par sa victoire après avoir été punie par sa défaite, il n'y aura plus de distinction de races ni de religions; ce sera l'égalité et la liberté pour tous! Un tel régime, qui aurait sauvé la Turquie en 1908, serait encore aujourd'hui pour elle le chemin de la paix et de la prospérité. Moustapha Kemal et ses lieutenants sont dignes de le comprendre et capables de guider enfin leur pays dans cette voie qu'ont suivie toutes les nations civilisées et hors de laquelle il n'y a pas de salut.

Le jeudi soir 19 octobre, M. Lloyd George a remis à Sa Majesté George V la démission du Cabinet britannique. Ce grand événement se rattache directement aux affaires d'Orient. Un grand nombre d'unio-

nistes qui avaient jusqu'ici soutenu le cabinet de coalition ont estimé que la politique personnelle de M. Lloyd George compromettait gravement les intérêts de l'Empire britannique à l'extérieur : pour sauver l'Allemagne, il a suscité le juste mécontentement de la France, et l'Allemagne est à la veille d'une catastrophe économique et politique; pour sauver la Grèce, il a exposé l'Angleterre à une guerre avec la Turquie au risque de provoquer la dislocation de l'Empire britannique, et la Grèce est finie comme Puissance asiatique. Son succès à la conférence de Washington n'a été remporté qu'aux dépens de la France, et les États-Unis sont toujours aussi éloignés, — M. Hoover vient encore de l'affirmer, — de se prêter à une liquidation des dettes interalliées. A Gênes et à La Haye, il a échoué dans sa tentative prématurée et mal conduite pour faire rentrer la Russie des Soviets dans la vie politique et économique de l'Europe. Même sa politique libérale en Irlande et en Égypte, que sans doute l'histoire retiendra à son honneur, lui est imputée à grief par une grande partie des conservateurs. A l'intérieur, la formule des inquiétudes unionistes a été donnée par M. Stanley Baldwin : « M. Lloyd George, qui a brisé le parti libéral, pourrait maintenant briser le parti conservateur. » Fallait-il donc persévérer dans cette politique de la coalition qui avait conduit et gagné la guerre avec M. Lloyd George ou bien revenir aux anciens partis et aux anciens programmes ?

Déjà la question s'était posée en mars et M. Lloyd George avait réussi à recoller sa majorité disjointe; après six ans de pouvoir, il se croyait l'homme indispensable. La crise orientale et l'approche des élections générales ont réveillé les consciences et ravivé les inquiétudes des conservateurs. M. Chamberlain, *leader* du parti aux Communes, avait convoqué pour le 19 une réunion des députés unionistes; il s'était abstenu d'y convier les pairs ; ceux d'entre eux qui y furent convoqués en qualité de membres du Cabinet, comme lord Curzon, s'abstinrent d'y paraître. Une élection partielle à Newport où le candidat conservateur l'emporta, contre l'attente générale, sur ses concurrents libéral et travailliste, encouragea la résistance du parti aux directions de M. Chamberlain qui, le 13, dans son discours de Birmingham, avait préconisé chaleureusement le maintien de la coalition. Le 19, la rue, la première, parla ; une foule très animée hua M. Chamberlain, lord Birkenhead, et sir Laming Worthington Evans. Dans la salle M. Chamberlain, président, prêcha l'union des conservateurs, le maintien de la coalition avec les libéraux, et agita le péril travailliste. Une motion proposée par M. Pretyman déclarait que « le parti

conservateur, tout en ne se refusant pas à coopérer avec les libéraux coalitionistes, doit se présenter à l'électorat comme parti indépendant, avec son propre chef et son propre programme. » Un bref discours de M. Bonar Law décida de la bataille. Déjà sa lettre du 7 octobre au *Times* avait, nous l'avons noté, le caractère d'une candidature aux fonctions de Premier Ministre; puisque le chef qui jusqu'ici manquait aux conservateurs jugeait nécessaire de sortir de sa retraite, affirmait la nécessité d'un changement de gouvernement et de politique, et laissait entendre qu'il était prêt à assumer la charge du pouvoir et à présider aux élections, les hésitants se sentirent rassurés; 187 voix contre 87 se prononcèrent pour l'indépendance du parti conservateur : la coalition était morte.

Mis au courant par M. Chamberlain, le Premier Ministre réunit ses collègues et s'en fut à Buckingham Palace porter au Roi sa démission. Le soir même, George V faisait appeler M. Bonar Law et le chargeait de former le nouveau ministère. L'homme d'État conservateur se mettait aussitôt en campagne; mais il fallait avant d'aboutir qu'il fût proclamé leader du parti; cette formalité traditionnelle a été accomplie à l'unanimité le 23, M. Bonar Law a été officiellement investi de la charge de Premier Ministre le 24. Le Cabinet est composé exclusivement de conservateurs : lord Derby, ancien ambassadeur à Paris, dont on n'a pas oublié l'ardente campagne pour une alliance franco-anglaise, devient ministre de la Guerre ; lord Curzon reste au Foreign Office, lord Salisbury devient Président du Conseil privé, lord Cave lord chancelier, M. Stanley Baldwin, chancelier de l'Échiquier, M. Bridgeman va à l'Intérieur, le duc de Devonshire aux Colonies, M. Amery à l'Amirauté, M. Wood à l'Instruction publique, sir Philip Lloyd Greame au Commerce, lord Peel devient secrétaire pour l'Inde, sir Arthur G. Boscaven, ministre de l'Hygiène, sir Robert Sanders de l'Agriculture, etc. Le premier acte du nouveau ministère a été de prononcer la dissolution de la Chambre des Communes; les élections sont fixées au 15 novembre.

Comment le parti conservateur s'y présentera-t-il? Le vote du 19 l'a séparé en deux fractions inégales; la minorité compte 87 membres, mais parmi eux sont restées plusieurs personnalités éminentes, treize membres du Cabinet Lloyd George, parmi lesquels M. Chamberlain, lord Balfour, lord Birkenhead, sir Robert Horne, sir Laming Worthington Evans, lord Crawford, lord Lee. On paraissait croire, durant les premiers jours, qu'une sorte de parti du Centre allait se constituer qui aurait compris les conservateurs et les libéraux coalitionistes; il

semble plus probable que l'union conservatrice va se reformer pour les élections. Sa chute paraît avoir ravivé chez M. Lloyd George les instincts démagogiques que comprimait son ancienne majorité conservatrice : « Il adore la lutte, déclarait Mme Lloyd George; la lutte le stimule, et sa santé physique et morale n'est jamais plus satisfaisante que lorsqu'il est plongé dans la bataille.» A peine était-il descendu du pouvoir qu'on l'a vu, le 20, partir pour Leeds et, à chaque station importante, haranguer la foule; il n'a pas prononcé moins de sept discours, attaquant avec véhémence les conservateurs qui l'ont abandonné, se vantant d'avoir seul, en Orient, sauvé la paix européenne, rappelant son plus beau titre de gloire, c'est-à-dire la guerre et la victoire. « Le fardeau du pouvoir n'est plus sur mes épaules, mais j'ai l'épée à la main, » s'est-il écrié. Cette épée, contre qui va-t-il la brandir? Évidemment contre ceux qu'il appelle « les échauffés du conservatisme ; » mais par qui sera-t-il suivi? Jusqu'à présent, son escrime n'a fait tort qu'à lui-même; son attitude agressive pourrait bien refaire l'unité du parti conservateur et assurer son succès aux élections. Les élections ne tarderont pas à nous édifier sur les véritables sentiments des hommes et des femmes d'Angleterre pour le grand tribun.

La plupart des journaux anglais, depuis l'*Observer* jusqu'au *Times*, constatent que c'est l'attitude de M. Lloyd George à l'égard de la France qui a entraîné la politique anglaise hors de sa voie. Le *Times* dit excellemment : « La grande erreur de la récente politique britannique a été d'entretenir l'idée que la Grande-Bretagne pourrait chercher en Europe des intérêts spéciaux et séparés sans tenir compte de la France. » Au moment où M. Lloyd George quitte le pouvoir, il n'appartient pas aux Français, qui n'ont pas ménagé à sa politique les critiques qu'ils estimaient justifiées, de lui jeter la pierre; ils ne sauraient oublier l'énergie avec laquelle il a conduit la guerre et la résolution qui lui a fait, en une heure de détresse, réaliser l'unité du commandement, qui a été la source de la victoire; il faut bien constater cependant que la politique de M. Lloyd George a subi des échecs dans la mesure même où elle était contraire aux intérêts légitimes de la France. C'est que notre pays a eu, pendant la guerre, et a encore aujourd'hui qu'il s'agit de réaliser et de consolider la paix, cette singulière fortune que les intérêts de tous les peuples civilisés sont solidaires des siens. Si M. Lloyd George, au lieu d'imaginer et de dénoncer au monde la légende d'une France impérialiste et militariste, avait, depuis l'armistice, solidement appuyé la politique

britannique à celle de la France, soutenant nos intérêts là où ils sont prépondérants, invoquant notre appui là où dominent ceux de la Grande-Bretagne, l'Allemagne ne serait pas aujourd'hui au bord de l'abîme, l'Orient ne serait pas troublé et menacé d'un nouveau conflit. Il n'est jamais trop tard pour revenir à la politique du bon sens et de la vérité; la presse anglaise et la nôtre le proclament à l'unisson et ce sera le programme du nouveau Cabinet britannique. M. Bonar Law est un loyal *gentleman* écossais; si son extérieur est froid et réservé, son cœur est chaud et sa parole sage; il a donné maintes preuves de ses sympathies pour cette France sur le sol de laquelle ses deux fils sont tombés face à l'ennemi; nous ne lui demanderons pas de sacrifier les intérêts essentiels du grand pays dont il assume la direction, mais nous sommes assurés qu'il comprend l'étroite solidarité d'intérêts qui, aujourd'hui comme hier, unit les vainqueurs de la Grande Guerre.

Tandis qu'une crise politique aiguë éclatait en Angleterre et que M. Lloyd George quittait le pouvoir, et, rentré dans la lutte, faisait blanc de son épée, le Parlement français ouvrait dans le calme sa session extraordinaire. A la Chambre, la longue liste des interpellations variées s'écoule peu à peu sans passionner l'opinion; quelques-unes, celle par exemple de M. Paul Reynaud sur les réparations, sont écoutées avec profit. Les événements d'Orient ont montré que le redressement si nécessaire de la politique française est réalisé et la constitution en Angleterre d'un nouveau ministère présage que son isolement va cesser. A la Commission des Réparations, un débat très vif a été provoqué à l'improviste, le 14 octobre, par Sir John Bradbury avant la chute du Cabinet Lloyd George; il s'est continué le 21 par un contre-projet de M. Barthou; nous aurons à revenir sur cette discussion; elle prépare le grand et décisif débat qui doit s'ouvrir à Bruxelles avant la fin de l'année sur la question des réparations liée à celle des dettes interalliées. M. Poincaré, M. Bonar Law et M. Giolitti, si, comme on l'assure, il est sur le point de remplacer M. Facta, vont se trouver en présence de la faillite allemande : l'heure des résolutions va bientôt sonner; elle ne surprendra pas M. Poincaré.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

CORRESPONDANCE
D'ERNEST RENAN
ET DU
PRINCE NAPOLÉON

II (1)

A Ernest Renan.

11 février 1872.

J'ai bien tardé, mon cher monsieur Renan, à répondre à votre lettre de décembre. J'ai reçu et *relu* votre livre qui m'est parvenu par Lévy. Un voyage que j'ai fait à Londres et une maladie assez longue motivent mon long silence! Je suis presque humilié pour notre pauvre pays de pronostics si désolants à faire! Je vois des abîmes de tous côtés, et l'appel au peuple avec un gouvernement très fort, peu libéral, comme *dernière* ressource, tel un médecin qui ne voit pour son malade qu'une opération césarienne comme seul remède! C'est absolument triste. La maladie est affreuse, le remède assez triste aussi.

Un de mes amis de Paris m'écrit qu'ayant appris que j'avais l'intention de passer deux ou trois semaines à Rome, à la fin de ce mois, vous aviez dit : « Il ne devrait pas se rendre à Rome en ce moment, il y a beaucoup de raisons pour cela. »

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

J'ai tout lieu de croire le renseignement exact, mon cher monsieur Renan, et comme j'attache grand prix à votre avis, vous seriez bien aimable de me développer, en quelques lignes, les *raisons* que je voudrais pouvoir apprécier, avant de me décider, mon départ étant presque arrêté.

Mes amitiés à M[me] Renan. On m'écrit que M. Berthelot est assez malade à Naples. Le soleil italien m'attire beaucoup; ici nous sommes au milieu des brouillards.

Je vous serre affectueusement la main.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

A S. A. I. le Prince Napoléon.

Paris, 12 février 1872.

Monseigneur,

Effectivement, causant il y a quelques jours avec une personne qui est en relations avec Votre Altesse, je lui exprimai quelques doutes sur l'opportunité du séjour que Votre Altesse voudrait faire à Rome. Ce sont moins des objections formelles que des appréhensions tirées de la situation singulièrement tendue de cette ville. Votre Altesse a eu une part de premier ordre dans la fin du pouvoir temporel de la papauté. C'est là à mes yeux un véritable titre de gloire, le pouvoir temporel des papes étant devenu quelque chose de tout à fait funeste à l'Europe, à la France, à la civilisation et à la religion entendue dans un sens élevé. Mais, justement à cause de cela, la présence de Votre Altesse à Rome ne sera pas un événement ordinaire. On y attachera une foule de significations; on ne croira pas que Votre Altesse y sera allée seulement pour se reposer et chercher un climat meilleur pour sa santé. Si la présence de Votre Altesse est l'objet de manifestations favorables de la part des libéraux italiens, on glosera; si elle provoque les récriminations des cléricaux, on glosera encore. Les relations du Gouvernement italien avec le Gouvernement actuel de la France, relations rendues très difficiles par les exigences du parti clérical, seront mêlées à tout cela. On y attribuera une part à Votre Altesse. Les pétitions des évêques, à l'effet d'obtenir que le Gouvernement français n'envoie pas de ministre près du roi d'Italie à Rome, viendront, dit-on, à la Chambre, ces jours-ci. Il

peut en résulter des situations délicates. Tout acte de fermeté du Gouvernement italien sera présenté comme l'effet d'une instigation de Votre Altesse.

J'ai presque honte de me faire l'interprète de si basses pensées; mais les personnes de votre rang, Monseigneur, sont obligées de compter avec l'opinion, et l'opinion est toujours sotte et cancanière. Maintenant, je ne voudrais pas que Votre Altesse attachât à ces appréhensions plus d'importance qu'elles n'en avaient dans mon esprit, c'est-à-dire de simples nuances fugitives, quand je les avais signalées à la personne qui me fit part des intentions de Votre Altesse.

Bien plus encore qu'au moment où j'écrivais mon dernier Essai, je crois qu'un appel au pays peut seul servir de clef à la situation inextricable où nous sommes. Cet appel donnerait seul, au Gouvernement qui en sortirait, la force qui lui serait nécessaire. Mais je doute que l'Assemblée vienne à ce parti. De toutes parts, l'ami de l'ordre et de la légalité se heurte à des impossibilités.

M. Berthelot a été, en effet, bien malade; il est à peu près rétabli; il va partir pour Naples ces jours-ci.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

E. R.

A Ernest Renan.

Prangins, ce 30 mars 1872.

Mon cher monsieur Renan,

Depuis votre lettre du 12 février, j'ai passé un mois à Rome; j'y ai bien souvent parlé de vous avec ma cousine, et j'y ai encore plus pensé. Julie m'a communiqué votre avis sur le séjour de l'apôtre Pierre. Je vous ai souvent regretté dans mes longues courses et visites avec MM. de Rossi, et P. Rosa. Cette ville a un grand charme, et pouvoir oublier le présent pendant quelques heures par jour, et s'absorber dans une étude attachante de l'antiquité, est une véritable jouissance!

Souvent j'ai réfléchi à ce que vous me disiez de la possibilité d'un schisme, et il me paraît moins impossible que je ne le croyais. Ce qui est certain, c'est que l'état actuel à Rome ne peut durer, ni pour l'Italie, ni pour le pape. Cela va mal pour

tous les deux! mais le pouvoir temporel me paraît tout à fait condamné, même dans l'esprit de beaucoup de prêtres, car figurez-vous que j'en ai vu plusieurs; les Italiens sont, dans la forme, moins exclusifs et intolérants que le clergé français. L'Assemblée se déconsidère de plus en plus chez nous; c'est M. Thiers qui en a le bénéfice momentané : il espère arriver à la délivrance de notre territoire par les Allemands, et écrire ce succès dans l'histoire. Je le désire plus que je ne le crois, ayant moins de confiance dans la finesse et les petits moyens que dans une conduite nette et franche, convenant seule à la démocratie nécessaire dans laquelle nous vivons. Je sais ce que ce mot doit soulever en vous : votre dernier livre me le dit.

J'ai retrouvé quelques amis à Rome, entre autres, Augier, et Amaury Duval, le peintre. Je reste quelques semaines à Prangins. Dites-moi ce que vous devenez; je vous serre affectueusement la main, et offre mes hommages à Mme Renan. Votre affectionné.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Londres, Claridge's Hôtel, ce 29 avril 1872.

Mon cher monsieur Renan,

Votre lettre est venue me rejoindre dans cette grande ville bien triste et bien noire, où mes affaires m'ont appelé pour deux ou trois semaines; après Rome, la transition était brusque, et l'opposition peu agréable!

J'ai lu votre lettre avec d'autant plus d'intérêt que je viens d'Italie, où je me suis sans cesse posé les problèmes sur lesquels vous me donnez votre opinion. — Je crois, comme vous, que l'ancienne organisation de l'Église catholique ne peut durer; la transformation est évidente : pas un homme intelligent, même à Rome, ne croit à une restauration du pouvoir papal comme dans le passé. Mais qu'arrivera-t-il? Vous prévoyez un schisme provoqué par une double élection du pontife; je ne crois pas qu'une double élection ait lieu, parce que le Gouvernement italien, peu prévoyant, fort étranger à la direction des affaires de l'Église, ne pourra trouver ni dix cardinaux, ni dix évêques qui suivront ses conseils, et qui nommeront un pape modéré et conciliant; il en est un peu des catholiques modérés par leurs idées, comme des républicains modérés; ce serait bon, si cela

existait et était possible, mais ils n'ont *aucune force :* les deux extrêmes seuls sont en force, tout intermédiaire a disparu, et ne se reconstitue pas! C'est certes un malheur des temps : en religion, *papistes* ou *libres-penseurs;* en politique, *rouges* ou *autoritaires*, voilà où nous en sommes!

Ce qui m'a surtout frappé, c'est combien les gens papalins sont peu éclairés, et étrangers à tout ce qui se passe dans le monde; ce sont des fanatiques, fatalistes *sans passion,* — en général les Italiens en ont peu. Ainsi attendez-vous, à la mort de Pie IX, à avoir un seul successeur, produit d'une élection fanatique, surtout si elle se fait à Rome. Hors de la ville éternelle, elle serait moins vive parce que l'élu voudrait rentrer au Vatican, et que ce serait le seul *appât* capable de leur arracher un peu de modération, et une renonciation *tacite* au pouvoir temporel.

Quand publierez-vous votre prochain volume? Que j'ai pensé souvent que vous devriez publier vos idées sur l'état actuel de la question religieuse! Et où pourriez-vous le faire mieux qu'après avoir étudié sur place, à Rome, le personnel et les idées papales; vous l'avez fait pour la politique, pourquoi ne le faites-vous pas pour la religion? Vous le feriez avec cette modération, ce bon sens, ce charme, cette hauteur que vous mettez dans vos écrits.

Je vous serre la main, mon cher monsieur Renan. Votre affectionné.

Napoléon (Jérôme).

A S. A. I. le prince Napoléon.

Sèvres, 14 juillet 1872.

Monseigneur,

J'ai appris, seulement il y a quelques jours, que Votre Altesse était revenue à Prangins, et je me suis réjoui de la savoir dans ce beau séjour où Elle m'a permis l'an dernier de passer quelques jours auprès d'Elle. Ce lac délicieux, ces splendides sommets de neige, ces fraiches côtes boisées de Saint-Cergues, m'ont laissé le plus vif souvenir, et je ne doute pas que Votre Altesse, qui sait si bien sentir tout ce qui est beau, ne trouve là, encore cette année, le calme et l'oubli du présent.

Notre pauvre pays, malgré sa pesanteur politique, a plus de

bon sens que ceux qui le gouvernent. Il commence à s'habituer à l'instable, il vit avec son mal de mer. Il est évident qu'un grand changement s'est opéré depuis 1848. L'immense majorité du pays, à cette époque, avait la foi monarchique ; cette foi s'est affaiblie. Le pays n'aura plus la force de faire par lui-même une restauration monarchique. Certes, si cette restauration se fait, il y applaudira; mais il fournira peu de vapeur pour la faire. La France est à prendre, mais elle ne se donnera plus. Comme pour le moment, on ne lui demande qu'une chose qui n'exige pas grand effort moral : payer — (chose qui est pour lui la plus facile, vu ses immenses économies), il paiera, créera même la quantité d'ordre matériel sans laquelle la vie n'est pas possible; mais, quant aux vraies réformes, à celles qui referaient une nation, une hiérarchie sociale, une armée, une instruction publique, un enseignement moral et religieux, nous en sommes plus loin que jamais. Est-ce que Votre Altesse ne songerait pas à publier, sur la situation, les vues lumineuses qu'elle possède, et qui viennent d'une connaissance si profonde de son siècle? Ou, mieux encore, que ne travaille-t-elle à ces Mémoires qu'Elle doit à l'histoire de son temps, et où tant d'énigmes seront éclaircies?

La question de la succession de Pie IX posera le problème de la papauté dans toute sa gravité. Il est clair que les conclaves à l'ancienne manière, avec leurs petites intrigues, leurs allées et venues de courriers d'ambassade et de cardinaux protecteurs, sont impossibles. La papauté est devenue une sorte de lamaïsme; la succession tend à se faire par une sorte de cooptation ou de désignation du prédécesseur. Dans l'état actuel de la conscience catholique, le pape qui aura cette désignation de l'Infaillible décédé, sera le vrai pape pour la grande majorité; mais les schismes auront là une porte toute ouverte. Je crois bien, en effet, comme Votre Altesse me le disait dans sa dernière lettre, qu'à la prochaine vacance, l'anti-pape italo-allemand, en supposant qu'on réussît à le créer, n'aurait pas grand succès dans la catholicité, dominée qu'elle sera par l'ascendant extraordinaire de Pie IX mort; mais qu'au bout de quelque temps, l'unité catholique soit tout à fait compromise à ce jeu-là, c'est ce sur quoi je n'ai aucun doute. L'unité catholique supposait le pouvoir temporel; le pouvoir temporel disparu, l'unité catholique disparaîtra. Les Italiens sont naïfs de croire qu'ils garderont la papauté

universelle dans la ville de Rome devenue la capitale d'un État particulier : la conséquence de la constitution du royaume d'Italie, c'est le départ de la papauté. Pour Dieu ! qu'ils la laissent partir, et ne se mettent pas, comme ils firent lors du grand schisme, à courir après elle.

J'ai beaucoup travaillé en ces derniers temps, et fort avancé mon quatrième volume des *Origines du Christianisme*, consacré à Néron, à l'Apocalypse, à la prise de Jérusalem. Quoique mes souvenirs de Rome soient très précis, j'ai éprouvé cependant, plus fortement que jamais, en écrivant ce volume, le désir de revoir cette ville extraordinaire. Nous y ferons probablement un petit voyage vers le mois d'octobre. Si Votre Altesse était à cette époque à Prangins, je lui demanderais la permission d'aller lui présenter mes devoirs. Il y a tant de choses que les lettres ne comportent pas et qui n'appartiennent qu'aux libres entretiens !

Veuillez, Monseigneur, agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse, le très dévoué serviteur.

E. Renan.

Si Votre Altesse n'a pas encore le volume de *Mélanges* de M. Strauss, en tête duquel j'ai mis une préface, je le lui ferai expédier par mon éditeur, ou par le traducteur, M. Charles Ritter, qui demeure à Morges.

A Ernest Renan.

Londres.

Mon cher monsieur Renan,

J'ai reçu votre dernière lettre au moment de quitter Prangins. Ma destinée voyageuse m'a amené à Londres pour des affaires, j'en repars dans quelques jours, et c'est à Prangins qu'il faut me répondre. Si vous et Mme Renan vous serez bien reçus à Prangins, vous n'en doutez pas, j'espère ! Quand vous irez en Italie, arrêtez-vous donc chez nous, j'y compte. Que de jolies promenades nous vous ferons faire ! Notre pauvre pays n'est pas en train de se remettre ; tel que les malades qui n'ont pas même la force de suivre un traitement, *il reste où il est* ; le pays garde ce qu'il a ; ce n'est pas même un provisoire, c'est *un fait*,

voilà tout. *Une Assemblée constituante*, qui ne peut rien constituer, *un chef*, soi-disant parlementaire, qui gouverne sans la majorité dans le Parlement, *une minorité* qui a pour doctrine la souveraineté du peuple, et qui, par-dessus tout, craint un appel sincère fait par le *pouvoir actuel* au peuple ! Une armée qui peut tout et ne fait rien, qui déteste les rouges et les Prussiens, et justement, et ne les empêche pas d'arriver. M. Thiers amènera les rouges, ceux-ci les Prussiens, qui nous guettent, *je le sais*. Voilà notre avenir ! Pour le moment, l'opinion, si légère, se laisse éblouir par l'emprunt, qui est une vaste machine à faire gagner de l'argent, aux banquiers étrangers surtout, par les avantages scandaleux qu'on leur a faits ! Quel nom donner à ce gâchis? Oh! non, pour l'honneur de la République même, cela ne peut s'appeler de ce nom, — une République sans constitution, c'est-à-dire sans lois, avec un chef qui est et peut tout, sans liberté de la presse qu'on supprime, avec quarante départements en état de siège et que je les défie de lever, avec des hommes comme les Favre, Ferry et compagnie, non cela n'est pas la République ! Si ce Gouvernement était possible chez nous, vous savez que je l'aimerais assez; mais pour cette forme, il faut, avant et par dessus tout, de la *vertu* et de la *modération*, deux qualités qui nous font absolument défaut. Mais vous sentez ces choses beaucoup mieux que moi, mon cher monsieur Renan, vous qui avez, ce qui manque si totalement chez nous, l'élévation du cœur et de l'esprit.

En nous voyant, nous causerons du pape. Mon séjour à Rome m'a beaucoup intéressé. Je serai chez moi, à Prangins, dans quinze jours. Venez-y en octobre. Je n'ai pas reçu le volume des *Mélanges* de Strauss avec préface de vous. Dès mon retour, je le demanderai à Lausanne. Mille amitiés.

Prangins, ce 12 septembre 1872.

Mon cher monsieur Renan,

Votre lettre me fait grand plaisir, puisqu'elle m'annonce votre visite pour le 23, lundi. Je n'ai reçu qu'hier 11, votre lettre datée de Sèvres, le 8 ; la poste est bien inégale, ou probablement bien indiscrète. Donnez-moi quelques renseignements sur votre visite ; Mme Renan vous accompagne, j'espère? Vous demeurerez tous les deux chez nous? Quoique mal, nous pour-

rons vous loger. Pourrez-vous nous donner deux jours? Nous nous promènerons. Sachant l'heure de votre arrivée, je vous enverrai chercher.

Mille amitiés, et au revoir.

Prangins, ce 18 septembre 1872.

Mon cher monsieur Renan,

J'ai reçu votre lettre du 13, de Sèvres, seulement le *16*, elle a mis trois jours au lieu d'un! Tout est bien convenu ; vous logerez chez nous, ainsi que Mme Renan ; nous vous installerons le moins mal possible. Je vous attends le *23, lundi;* il est difficile de fixer si vous pourrez prendre à Genève le train de Nyon à onze heures et demie ou à une heure et demie : cela dépend de l'exactitude de l'arrivée à Genève du train de Paris, souvent en retard, et qui manque le départ pour Nyon de onze heures et demie, surtout quand on a du bagage. Je me fais une grande joie de vous revoir, et de causer de l'avenir de notre pauvre pays! Mes amitiés à Mme Renan, et à bientôt.

Votre affectionné.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

A S. A. I. le prince Napoléon.

Mandela, octobre 1872.

Monseigneur,

J'ai beaucoup tardé à écrire à Votre Altesse. J'attendais à le faire que j'eusse vu la princesse Julie. Avec sa bonté ordinaire, la Princesse nous a gardés trois jours, et c'est de Mandela que j'écris ces lignes à Votre Altesse. Nous avons trouvé ici M. Hébert qui doit à ces harmonieuses montagnes de la Sabine tant de belles inspirations. Les traits sûrs et rapides qui sont en tête de cette lettre, donneront à Votre Altesse, l'idée la plus juste du pittoresque séjour où nous venons de passer quelques-unes des meilleures heures dont nous ayons le souvenir. La princesse Julie s'est fait ici une vie qui, pour une personne de sentiments aussi élevés, réalise les plus essentielles conditions du bonheur. Le bien qu'elle répand autour d'elle, et auquel s'associe si dignement le marquis (1), contente son noble cœur et lui suffit.

(1) Le marquis del Gallo di Roccagiovine, son mari.

Mandela est dans une position charmante; il y a là une vue admirable des montagnes, de délicieuses échappées sur l'Anio et la Digence, une fontaine adorable, que je soupçonne d'avoir été autrefois quelque déesse, comme celles auxquelles Horace offrait des sacrifices, dépossédée aujourd'hui de ses honneurs divins, mais non de son pittoresque.

Avec Hébert, j'ai fait de ravissantes promenades, et, quoique le temps nous ait empêchés d'aller à Roccagiovine et à Subiaco, j'ai pu prendre le sentiment complet de ce classique pays. Combien on est heureux de s'abstraire ainsi des tristesses d'un monde en décadence qui semble prendre à tâche d'exclure de son sein tout idéal, toute poésie!

J'ai vivement regretté l'acte illégal dont Votre Altesse a été l'objet en France. Votre Altesse était sûrement dans son droit, et le Gouvernement a commis une grande faute (1), mais la France est à l'état d'un malade que tout bruit agace. Je crois que Votre Altesse servira mieux le pays et le principe qu'elle représente en restant dans sa solitude de Prangins, qu'elle peut rendre si fructueuse, en écrivant ses Mémoires, ses *Commentaires* sur les choses du temps. Le jour où Votre Altesse peut être utile au pays n'est pas venu. Les Orléans ont, suivant moi, fait une faute capitale en rentrant en France, puisque cette rentrée les oblige, ou à se déclarer républicains, — ce qui, pour des princes, est une abdication, — ou à faire une opposition au Gouvernement, ce qui semblerait, de leur part, un acte antipatriotique et intéressé. Je désire vivement que Votre Altesse ne commette jamais une faute qui la mette dans cette fâcheuse alternative.

Mon voyage d'Italie m'enchante tellement, par les merveilles que je vois, que je n'ai pas le temps de m'arrêter à ce que je trouve d'un peu superficiel et étourdi dans les tendances maintenant dominantes. Quelques mots que j'ai dits au Cercle Cavour

(1) Le prince Napoléon, conseiller général de la Corse, muni d'un passeport régulier du consul général de France à Genève, régulièrement visé à Turin, Bruxelles, Londres, se rendit le 8 octobre 1872, accompagné de sa femme, la princesse Clotilde, au château de Millemont, appartenant à son ami M. Maurice Richard. Il y fut arrêté le 11 octobre sur les ordres de M. Thiers, président de la République, et de M. Victor Lefranc ministre de l'Intérieur, par M. Georges Patinot, chef du cabinet du préfet de Police. Il fut conduit à la frontière et expulsé de France. Ce fut seulement après quelques jours que M. Thiers fit présenter un projet de loi ayant pour objet de légaliser sa conduite.

ont été inexactement rapportés par les journaux. Je n'ai pas dit une puérilité comme celle-ci : « La question de la papauté est résolue. » — Je crois l'unité de l'Italie fondée, si elle reste fidèle à la Maison de Savoie ; je ne crois nullement au rétablissement du pouvoir temporel ; mais, plus que jamais, je pense que la papauté quittera l'Italie, et ne se réconciliera pas avec le royaume. L'unité de la catholicité me semble de plus en plus menacée, et la faute en sera attribuée, dans l'histoire, à l'immense orgueil du pape Pie IX.

Comment remercierai-je Votre Altesse des bontés qu'Elle a eues pour nous à Prangins ? Ma femme a été particulièrement heureuse qu'il lui ait été donné d'admirer de près les hautes vertus, la force d'âme, la sérénité chrétienne de M[me] la princesse Clotilde. Permettez-moi, Monseigneur, de présenter à la Princesse et à Votre Altesse, l'expression des sentiments du plus profond respect.

E. Renan.

M. Hébert me charge de vous offrir l'assurance de ses sentiments les plus dévoués. L'affection de la princesse Julie vous est si connue que je craindrais de ne vous rien apprendre, en vous disant quel a été le fond de tous nos entretiens.

A Ernest Renan.

Prangins, le 17 novembre 1872.

Quel charmant dessin d'Hébert, en tête de votre aimable lettre, mon cher M. Renan ! Ce n'est plus seulement dans mes archives, que je mettrai vos lettres, mais parmi mes objets d'art ; il est vrai qu'ils ne sont plus nombreux, depuis l'incendie de la Commune (1) !

Vous avez bien deviné qu'en allant en France, je ne voulais pas y rester ; mais j'ai voulu éclaircir ma position, savoir si, oui ou non, j'étais exilé, en avoir les bénéfices en même temps que les inconvénients, ne pas rester dans une fausse position ;

(1) Les objets d'art réunis par le Prince, les collections rapportées de ses voyages les précieuses bibliothèques, ses portraits de famille ont été en grande partie détruits lors de l'incendie du Palais-Royal. Le séquestre avait été apposé par ordre de M. Thiers, bien qu'aucune réclamation n'eût été formulée ; le Prince payait en effet chaque jour la dépense de toute la maison.

aujourd'hui *elle est nette*, et j'attends dans ma solitude.

Je vous suppose rentré à Paris avec Mme Renan, pour votre cours au Collège de France. Je n'ai pas cru un mot de ce que les journaux ont publié sur vos paroles au Cercle Cavour, mais je voudrais bien les connaître et les lire. Ne pensez-vous pas que le temps que vous étudiez et allez nous montrer dans votre prochain volume, l'établissement de l'Empire romain, a une ressemblance avec notre état en France? Je ne fais aucune allusion au rétablissement de l'Empire, non certes, mais à l'état de trouble, de décomposition de la société romaine à cette époque, à sa démoralisation : tout cela ressemble à chez nous. Il y a un tableau de Rome, à la chute de la République, dans cet ennuyeux Mommsen, qui m'a beaucoup frappé.

Ma cousine Julie m'a écrit tout son *enchantement* de vous avoir chez elle; je l'envie : quelles promenades, quelles causeries dans ce cadre, sur cette terre, dans ces souvenirs, aujourd'hui surtout que, pour penser à ce que l'on aime, il faut regarder *en arrière*, car l'avenir est trop triste! Je ne partage pas l'avis de Dante, non, il y a de la jouissance, triste souvent, mais attachante, dans les souvenirs : toutes les illusions que l'on sème sur cet aride chemin que laisse derrière vous le temps, vous les retrouvez un peu, en regardant dans le passé.

Le trouble de Paris, qui me semble assez grand, vous laisse-t-il le loisir de bien travailler?

Je ne crois pas que nous touchions encore à la crise finale; il s'écoulera encore quelques mois, et *puis*, la nouvelle catastrophe rouge, et *puis!* Dieu le sait, et peut-être aussi nos ennemis les Prussiens!

Je vous serre bien affectueusement la main, mon cher M. Renan, l'ami des mauvais jours, encore plus que des bons.

A S. A. I. le prince Napoléon.

Paris, 6 décembre 1872.

Monseigneur,

Nous ne sommes rentrés à Paris que lundi dernier, 2 décembre. Nous avons tiré la corde le plus possible : rentré à Paris à sept heures du matin, j'ai fait mon cours à deux heures de l'après-midi. Je tenais essentiellement à ne pas être en

retard pour éviter l'inconvénient d'une affiche et d'une annonce particulière.

Que je suis fier que Votre Altesse ait bien vu que le *speech* que m'ont prêté les journaux italiens était faux pour une grande part! Effectivement, ces Italiens ont un art admirable pour vous faire dire ce qu'ils désirent que vous ayez dit. Mais ils y mettent tant de bonne grâce et de courtoisie qu'on est désarmé. Ce que j'ai bien réellement dit, c'est que je crois le royaume d'Italie fondé, et à l'abri de tout danger grave, au moins jusqu'à la mort du roi Victor-Emmanuel. Le parti républicain ne sera un inconvénient sérieux qu'alors, et quant aux troubles qui pourraient éclater dans des parties anarchiques, telles que Naples, je crois que l'armée du Nord suffira tout à fait à les réprimer. Ce que j'ai dit encore, c'est que la restauration du pouvoir temporel est très peu probable, que même la France rangée au trône légitime de Henri V (hypothèse qui a peu de chances) ne referait pas l'expédition de 1849. Le parti légitimiste met, à l'heure qu'il est, cette restauration dans son programme, mais, s'il était au pouvoir, il se verrait obligé d'y renoncer. Mais ce que je n'ai pas dit, c'est que la question papale était résolue. Je pense, au contraire, que cette question est à ses débuts, et qu'elle traversera les phases les plus étranges. Sur ce point, les Italiens sont presque tous superficiels. Ils s'imaginent naïvement que la situation actuelle peut durer presque indéfiniment, que la papauté s'accointera dans la situation secondaire qui lui est faite au Vatican. Je ne le crois pas; le fanatisme catholique réagira, même sur la tiédeur du Sacré Collège, et engagera la lutte. Il y aura une papauté exaltée qui finira par quitter Rome, ou qui, si elle y reste, portera ses protestations aux derniers excès. Mais cette papauté ne sera pas assez forte pour briser le royaume, à moins qu'un jour elle ne se réconcilie politiquement avec l'Empire allemand, lequel, dans ses embarras avec les démocrates, pourra fort bien être tenté d'accepter le marché du parti catholique.

La crise où nous sommes engagés est sans issue. La droite ne veut à aucun prix du renouvellement partiel, qui est pourtant la seule solution légale. Elle n'attend qu'une occasion pour amener M. Thiers à une démission qu'elle acceptera sur le champ. Alors, elle considérera un Gouvernement militaire qui fera des coups d'État, des proscriptions. Elle croit ainsi écraser

le parti démocratique, et elle y réussira peut-être. Mais ce qu'elle ne voit pas, c'est que la victoire ne sera pas pour elle. La France est monarchique; elle n'est pas *droitière*. Aucun militaire n'est en mesure d'exercer la dictature pour son compte, en son nom ; aucun ne se souciera de l'exercer pour l'Assemblée ; donc le militaire, maître de la situation, jouera au Monck ; or ce ne sera ni pour Henri V, ni pour les Orléans. Tout cela est dans l'hypothèse où la droite réussirait à forcer M. Thiers à la retraite ; ce qui est probable, mais pas sûr.

Je prie Votre Altesse de croire à mes sentiments les plus affectueux, et les plus respectueusement dévoués.

E. R.

Paris, 1er janvier 1873.

Monseigneur,

Que Votre Altesse me permette, par ces lignes, les premières que je trace au début de cette mystérieuse année, de lui présenter, ainsi qu'à Mme la princesse Clotilde, des souhaits dont elle connaît la sincérité. La philosophie de Votre Altesse est trop ferme et trop élevée pour qu'Elle pût accepter d'autres vœux que ceux que comportent la nécessité des temps étranges où nous vivons, et le bien du pays. Naïve à sa manière, mais très vraie assurément, est la théorie de l'Évangile, sur la prière, interdisant de demander au Père céleste ceci ou cela, et voulant que l'on dise seulement : que ta volonté soit faite. La crise que traverse notre pauvre pays ne fait que s'aggraver. La trêve n'est qu'une apparence ; les diverses fractions de l'Assemblée opposées à M. Thiers pour des motifs très divers, sont plus décidées que jamais à réduire sa présidence à un vain titre, ou à provoquer de sa part une démission qui serait sur le champ acceptée. Peu de personnes dans la droite comprennent que c'est là une politique des plus superficielles, puisque l'armée dont on se servirait pour faire des réactions blanches, ne ferait pas ces réactions pour les beaux yeux de l'Assemblée, et irait au delà, à une restauration monarchique dont la grande majorité de l'Assemblée ne veut pas. Il se peut que M. Thiers remporte la victoire, c'est-à-dire obtienne une majorité d'une vingtaine de voix, qui lui permette d'enlever, dans un moment d'embarras, un renouvellement partiel qui lui donnerait ensuite une majorité suffi-

sante; mais cela n'est nullement sûr. On ne vit jamais mieux combien le gouvernement d'une Assemblée est étroit, égoïste, inintelligent. La popularité de M. Thiers, qui est réelle, vient en grande partie de ce que le pays voit en lui une garantie contre les excès d'une Assemblée qui ne représente en rien le pays, mais qui, néanmoins, ne peut être dissoute sans grave danger pour le pays. Si M. Thiers était un prince ou un militaire, il ferait un coup d'État, réussirait infailliblement, puis obtiendrait, pour ses plébiscites, les mêmes majorités que l'empereur Napoléon III; je vais plus loin, je pousse le paradoxe jusqu'à soutenir que ceux qui voteraient pour lui seraient à peu près le même personnel qui votait pour l'empereur Napoléon III.

Pendant ce temps, le pays s'énerve, se démoralise, de plus en plus. Rien ne se réforme, tout s'abaisse; la funeste politique cléricale, fondée sur l'affaiblissement de la raison politique, s'affirme de plus en plus. Que Votre Altesse doit souffrir, et que je souffre avec Elle!

Je la prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

E. Renan.

Paris, 15 janvier 1873.

Monseigneur,

Votre Altesse ne peut douter que ma pensée ne l'ait accompagnée dans les graves et tristes événements de ces derniers jours. La mort de l'Empereur (1) est un événement pour le monde entier et, pour moi, une véritable peine. La nature de l'Empereur m'était sympathique, et le souvenir des bontés qu'il eut pour moi, a complètement effacé le souvenir de quelques actes qu'il fit, comme tant d'autres, à contre-cœur. J'avais presque pris date pour aller à Chislehurst lui présenter ma *Mission de Phénicie*, dont l'impression est enfin presque achevée. Je serais certainement allé aux funérailles, si je n'avais pensé que des relations qui n'allèrent jamais jusqu'à la politique, ne m'assignaient point une place au jour des regrets officiels. Mais quant aux vrais regrets, ceux du cœur, l'Empereur n'en aura pas de plus sincères que les miens. Il aimait le vrai et le bien; sa politique était, au fond, plus élevée que celle des esprits superficiels

(1) 9 janvier 1873.

qui, comme s'ils n'avaient jamais péché, osent lui jeter la première pierre.

Son nom restera attaché à quelques-unes des plus grandes choses de l'histoire du monde, et même en France, son règne fera époque, et devra servir, à quelques égards, de leçon aux politiques de l'avenir. En somme, il pécha surtout par faiblesse, et pour avoir subordonné son instinct, qui était presque toujours juste et profond, à d'étroites et funestes suggestions.

Qui pourra, mieux que Votre Altesse, dire ce qu'il y eut de grand au point de vue moral dans son attitude, si indignement calomniée, aux jours néfastes qui précédèrent Sedan? Il y a là des vérités que Votre Altesse doit à l'histoire, et que seule elle peut révéler; car elle fut étrangère aux fautes qui amenèrent ces cruels malheurs.

Puisse l'élévation d'esprit et de cœur, qui est en Votre Altesse, l'inspirer en ces jours difficiles, et lui dicter la conduite la meilleure pour les intérêts de notre malheureux pays! Ses conseils vont avoir une importance majeure, et Elle est trop au-dessus des ambitions vulgaires, pour ne pas demander uniquement ses inspirations au patriotisme le plus pur et au désir le plus désintéressé du bien général.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Son affectueux et dévoué

E. RENAN.

A Ernest Renan.

Londres, Claridge's Hôtel, 1er février 1873.

Mon cher monsieur Renan,

Dans ma profonde douleur, j'ai éprouvé une grande consolation à recevoir votre lettre et l'expression de votre sympathie pour l'illustre mort. J'ai beaucoup souffert de cette perte, et un de mes plus grands chagrins a été d'être si vite rappelé aux misères humaines par ce qui s'est passé sur le tombeau à peine sous terre (1). Aussi, profondément *dégoûté*, je quitte Londres, et vais à Prangins et en Italie, décidé à m'éloigner, au moins momentanément, de toute politique active, me réfugiant dans l'étude, et tâchant de m'y absorber.

(1) Le prince Napoléon s'était, à Chislehurst même, trouvé en opposition avec l'impératrice Eugénie au sujet des volontés suprêmes de l'Empereur.

N'ajoutez aucune foi aux stupidités que disent et diront les journaux, je méprise trop les critiques pour m'y mêler en rien.

Mes amitiés à Mme Renan, je vous serre affectueusement la main.

J'irai, de Milan, passer une partie de l'hiver à Rome.

Prangins, ce mercredi 19.

Mais avec un véritable et grand plaisir, mon cher monsieur Renan : venez déjeuner *demain jeudi 20, à midi, avec Mme Renan.* J'enverrai une voiture vous chercher à Nyon, au bateau qui arrive à 11 h. 45, et qui quitte Ouchy à 9 h. 45 du matin. Quelques heures avec vous sont une bonne fortune. Vous nous trouverez dans un affreux désordre, déménageant.

Mille amitiés, à demain. — Votre affectionné.

Dieppe, Grand Hôtel, 28 juillet 1874.

Mon cher monsieur Renan,

Il paraît à Paris un journal *hebdomadaire* qui voudrait avoir votre collaboration. Seriez-vous disposé à lui donner la valeur de trois ou quatre articles sur la question qu'il vous conviendrait de choisir? L'état du catholicisme en Italie et en Allemagne? le futur conclave? ou tout autre sujet? La direction, parmi laquelle j'ai *quelques amis*, me prie de faire cette démarche auprès de vous. Je vous serai bien reconnaissant si vous voulez accepter cette proposition. — Quant aux conditions, si vous me répondez oui sur le principe, je vous indiquerai le journal et le directeur à Paris, et il se rendrait chez vous. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est un journal libre-penseur qui voudrait relever sa rédaction par un nom tel que le vôtre. Si vous le pouvez, dites oui, je vous prie, vous me rendrez un véritable service. — En tout cas, je compte sur votre discrétion pour n'en parler à personne, quelle que soit votre décision.

Je suis ici pour prendre des bains de mer, et y reste encore huit ou dix jours. — Mille amitiés, mon cher monsieur Renan, j'espère que vous ne trouverez pas ma démarche indiscrète.

Votre affectionné.

Dieppe, ce vendredi 31 juillet 1875.

Je n'ai reçu que ce matin, mon cher monsieur Renan, votre lettre d'avant-hier, 29. Elle me cause un vif plaisir, je n'avais pas

espéré vous voir ici; vous dire que vous y serez le bienvenu est, j'espère, inutile. *Je vous attends donc*, le plus tôt sera le mieux; prévenez-moi par un télégramme; je vous enverrai chercher à la gare, et j'ai une modeste chambre d'auberge qui vous attend. Nous causerons de l'étude que l'on désire tant que vous fassiez; en face de notre belle plage, nous causerons du présent si triste, et un peu de notre voyage du Nord, il y a quatre ans!

Faites toutes mes amitiés à Mme Renan, priez-la bien de ne pas vous retenir; vous devriez venir demain samedi. Mille amitiés, et toute mon impatience de vous serrer la main.

Votre affectionné.

Paris, jeudi, 29 octobre 1874.

Mon cher monsieur Renan,

Merci de votre grand et bel ouvrage sur votre mission en Phénicie (1). Merci surtout de votre souvenir. J'y suis très sensible, vous connaissez ma grande estime et ma sincère amitié.

Votre affectionné.

Paris, jeudi 8 juin 1876, 7 heures soir.

Mon cher monsieur Renan,

Je reçois deux dépêches: Mme Sand est morte. Voulez-vous venir déjeuner demain à midi pour arranger notre départ? Flaubert m'écrit qu'il faut qu'il soit à Rouen le lundi 12.

Je lui écris pour qu'il vienne déjeuner demain.

Amitiés.

Paris, vendredi 4 heures soir.

Voici, mon cher monsieur Renan, la réponse de Maurice Sand que je reçois à l'instant : « Enterrement demain samedi midi, venez. » Ainsi, après dîner, nous irons ensemble à la gare. Tout à vous.

A S. A. I. le prince Napoléon.

Paris, 3 mars 1877.

Monseigneur,

Je ne renonce jamais qu'à la dernière extrémité au plaisir

(1) L'ouvrage : *Mission de Phénicie*, dirigée par M. Ernest Renan, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, a commencé de paraître en 1864, et se compose de 9 livraisons de texte et de 7 livraisons et demie de planches.

de voir Votre Altesse. Hélas! cette fois encore, le mal est plus fort que moi. Je ne pourrai me rendre demain à l'aimable invitation de Votre Altesse pour le dîner. Ce retour de Hollande a été pour moi une vraie retraite de Russie. Je crains d'être cloué pour longtemps.

J'ai trouvé la Reine beaucoup mieux que quand je l'ai vue à Paris (1). Le mal me paraît enrayé. Sa Majesté m'a chargé de transmettre à Votre Altesse l'expression des sentiments les plus affectueux. Le prince Alexandre, qui jouit de la popularité la plus méritée, m'a chargé également de le rappeler au souvenir de Votre Altesse.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

E. Renan.

Paris, vendredi 8 juin 1877.

Mon cher monsieur Renan,

Je réfléchis à notre conversation d'hier au sujet du travail que vous voulez faire sur ma cousine Sophie (2). Mes papiers sont à Prangins; dans les circonstances présentes, je ne pense pas pouvoir y aller d'ici à un mois; impossible d'envoyer quelqu'un chercher les lettres de ma cousine : il y en a une telle quantité, elles traitent d'objets si divers, souvent si intimes, que moi seul puis faire ce travail; en tout cas, il sera long, et doit être fait avec tact et beaucoup de soin. Je ne pense pas que cela puisse coïncider avec la date d'un mois que vous m'avez indiquée. Je veux vous prévenir, afin que vous modifiiez peut-être votre projet de travail. Il ne faut pas compter sur les lettres; pour tout autre renseignement, je suis à votre disposition, heureux de rendre ce dernier service à mon amie qui aurait été heureuse et fière de voir sa vie appréciée par un esprit et un cœur comme le vôtre, si bien faits pour la comprendre.

Recevez, mon cher monsieur Renan, l'expression de toute mon amitié. Votre affectionné.

(1) La Reine Sophie, reine des Pays-Bas, avec laquelle le prince Napoléon a entretenu depuis son extrême jeunesse une correspondance des plus intimes.
(2) La Reine des Pays-Bas.

Paris, le 14 mars 1878.

Monseigneur,

Je sors de chez Charles Buloz (je dirai à Votre Altesse pourquoi je n'ai pas suivi la voie de Mazade).

M. Buloz est très heureux; il a lu et accepte avec empressement, ne regrettant qu'une chose, c'est qu'il n'y en ait pas davantage. Il voudrait surtout, intégralement, la lettre du général Türr. Il va faire composer le morceau, et viendra en causer avec Votre Altesse.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A Ernest Renan.

Paris, jeudi 14 mars 1878.

Mon cher monsieur Renan,

En rentrant, je trouve votre billet; je vous en remercie, sans bien comprendre ce qui s'est passé. Comment M. Charles Buloz a-t-il lu le manuscrit (1)?

Comment l'a-t-il pour le faire composer?

Après vous avoir vu, j'ai consulté M. Maxime Du Camp, ainsi que cela avait été convenu entre nous; Du Camp m'a dit qu'il verrait M. Buloz *après le 15*, et me donnerait réponse. — Je n'en ai plus entendu parler, et votre mot me fait croire que l'affaire a été beaucoup plus vite que nous ne le croyions. J'ignore entièrement ce qui s'est passé.

Si M. Buloz peut venir me voir, il me trouvera tous les jours de huit heures du matin à midi, ou de trois à cinq heures. Je désire beaucoup corriger moi-même les épreuves. La lettre complète du général Türr est avec mes papiers à Prangins; elle contient des longueurs sans intérêt.

J'attends vos éclaircissements pour savoir comment M. Buloz a lu le manuscrit? — Mes amitiés les plus affectueuses.

Paris, dimanche 7 mai 1878.

Je vous remercie, mon cher monsieur Renan, des épreuves

(1) *Les alliances de l'Empire de 1869 à 1870* par le prince Napoléon Bonaparte (Jérôme), article paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1876, et publié sous forme de brochure in-18 chez Dentu.

que vous m'avez communiquées; j'ai été très vivement intéressé, tout en trouvant ces entretiens bien transcendants (1). Je voudrais bien reconnaître les personnages dont je me doute, vous me les nommerez. Je regrette de n'avoir pas trouvé la fin de votre lettre à M. Berthelot; les épreuves s'arrêtant à la page 160.

Mille amitiés de votre affectionné.

Paris, ce lundi 8 juillet.

Cher monsieur Renan,

Depuis votre élection à l'Académie (2), je ne vous ai pas vu. J'ai évité Paris depuis quelques semaines; me voilà de retour pour quelques jours seulement. Voulez-vous venir dîner chez moi demain mardi 9, à 7 heures, en très petit comité? Je tiens à vous serrer la main avant les absences de l'été, et vous dire que je félicite l'*Académie française*, encore plus que vous, de votre nomination. Amitiés. Votre affectionné.

A S. A. I. le Prince Napoléon.

Paris, 8 juillet 1878.

Monseigneur,

A demain mardi. Heureux et flatté autant qu'on peut l'être de vos félicitations.

E. RENAN.

A Ernest Renan.

Paris, ce jeudi 17 avril 1879.

Cher monsieur Renan,

Je *relis* ce matin votre *lettre à un ami d'Allemagne* (3). Mon émotion est grande : quelle noblesse d'idée, quel style, au service de la vérité! Sans tout approuver, sans partager tous vos raisonnements, *tous* vos jugements, je suis séduit, fasciné, convaincu sur beaucoup de points. Ma vieille amitié pour vous me donne le droit de venir vous le dire. Vous êtes un homme de bien, un

(1) *Caliban*, suite de *la Tempête*, drame philosophique, Paris, 1878, in-8°.

(2) Élu à l'Académie française, le 13 juin 1878, en remplacement de Claude Bernard et reçu le 3 avril 1879.

(3) *Lettre à un ami d'Allemagne*, par Ernest Renan, de l'Académie française, Paris 1879, in-8°.

penseur, un grand écrivain, un noble cœur. Ce n'est pas un amour-propre exagéré qui dicte mes éloges; l'affection et l'estime que je vous porte m'en donnent le droit : recevez-les comme un témoignage de profonde et sincère amitié, cher monsieur Renan.

Paris, 28 juillet 1880.

Cher monsieur Renan,

Je lis dans un journal de ce matin, une lettre que j'ai écrite à Sainte-Beuve en 1867(1), sans me rendre compte comment le journal a pu l'insérer sans l'assentiment de M. Calmann-Lévy. Je ne me plains pas de la publication, mais je me plains vivement qu'elle ait été tronquée. J'accepte tout à fait la responsabilité de ce que j'ai écrit, cela prouve que mes opinions n'ont pas été modifiées par les événements, mais je veux que le public puisse juger le document dans son entier, et non coupé par le caprice d'un rédacteur. C'est convenable et de droit. Ayant bien voulu être l'intermédiaire dans cette affaire dont vous m'avez parlé, je compte sur votre obligeance pour prier M. Calmann-Lévy d'exiger la publication intégrale de ma lettre dans *le Figaro*.

Recevez, mon cher monsieur Renan, l'assurance de toute mon amitié.

A S. A. I. le Prince Napoléon.

Paris, 17 janvier 1883.

Monseigneur,

Je désire que Votre Altesse sache que, dès qu'on pourra approcher d'Elle, son philosophe et ami sera heureux d'aller lui présenter ses devoirs et contribuer à la distraire (2). Ma politique ressemble un peu à la rhétorique de Chrysippe, que Cicéron déclarait excellente pour apprendre à se taire. Ma politique, à moi, est excellente pour apprendre à ne rien faire.

(1) On trouvera cette lettre de 32 pages d'impression, dans *C.-A. Sainte-Beuve. Nouvelle Correspondance*, avec des notes de son ancien secrétaire. Paris, Calmann-Lévy, 1880, in-12.

(2) Le prince Napoléon arrêté pour la publication d'un manifeste avait été incarcéré à la Conciergerie (16 janvier 1883). *Appendice.*

Votre Altesse, sans se croire obligée de la suivre, a quelquefois pris plaisir à l'écouter. Elle sait, en tout cas, avec quels sentiments de respect je suis

Son très affectueusement dévoué,

E. RENAN.

Paris, 19 décembre 1886, au Collège de France.

Monseigneur,

J'allais écrire à Votre Altesse pour me rappeler à son souvenir, quand la princesse Mathilde m'a dit que Votre Altesse désirait l'indication d'une personne qui pût l'aider dans le travail préparatoire de ses Mémoires. Ai-je besoin de vous dire, Monseigneur, avec quelle joie j'ai accueilli l'annonce d'une œuvre qui sera, j'en suis sûr, lumineuse pour l'histoire du XIXe siècle, et léguera à l'avenir l'image complète de votre rare esprit.

J'ai cherché, dans le cercle de mes connaissances, le jeune homme qui pourrait vous être le plus utile. C'est, je crois, un M. Henri Bachellier, âgé d'environ vingt-huit ans, originaire de Nantes. Son histoire est singulière. Engagé dans la prêtrise par les idées dominantes de son pays, il a rempli les fonctions d'aumônier de la princesse Gisèle, et a longtemps vécu dans l'entourage de la Maison royale de Bavière. Ses relations avec Dœllinger et l'atmosphère relativement libre qu'on respire dans le catholicisme de l'Allemagne du Sud, lui ont rendu insupportable l'esprit de notre clergé, surtout dans les provinces de l'Ouest. Il a tout à fait rompu avec son ancien état. C'est un homme très bien élevé, d'un esprit cultivé, écrivant bien en français, sachant parfaitement l'allemand. Je le crois très honnête. Son ignorance totale du monde parisien, et sa naïveté de Breton, redoublée par son séjour en Bavière, lui a fait faire, à son arrivée à Paris, quelques maladresses, qui l'ont dépouillé à peu près de ce qu'il avait. Il a cru aux journaux! Je crois qu'il conviendrait à Votre Altesse, si Votre Altesse daignait, pendant quelque temps, le prendre à l'essai.

Une difficulté, c'est que mon pauvre compatriote, plus doué de cœur que de froide raison, et plus en règle avec le droit de nature qu'avec le droit canon, a contracté dans un petit village de Bavière une union, pour lui sacrée, et à laquelle il ne man-

quera que le sacrement catholique. Ce jeune couple pourrait, ce me semble, demeurer à Nyon, où la vie doit être fort bon marché. Chaque matin, M. Bachellier viendrait reprendre son travail près de Votre Altesse. Je crois, en tout cas, que ce ne peut être là une objection insoluble.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'assurance de mes sentiments respectueusement et affectueusement dévoués.

E. Renan.

A Ernest Renan.

Rome, Hôtel de Londres, place d'Espagne,
le 24 décembre 1886.

Mon cher monsieur Renan.

Votre souvenir si aimable m'est précieux. Je vous remercie de vous être occupé du rédacteur que je cherche : dès mon retour à Prangins, je m'en occuperai; mais c'est plus qu'un copiste qu'il me faut : je cherche un homme capable de rédiger, de coordonner mes souvenirs, et mes nombreuses notes et lettres, au courant de la politique des trente dernières années : est-ce bien l'homme convenable?

Hier, j'ai passé la journée à Mandela; votre souvenir y est très vif; j'ai su que vous y aviez été cinq fois. Ma pauvre cousine va bien mieux que l'on ne devait s'y attendre après la mort tragique de son fils (1). Le pays est curieux, l'hospitalité excellente. La tristesse du paysage couvert de neige, était trop d'accord avec mes sentiments pour ne pas me plaire. Votre nom, ainsi que celui de Mme Renan, y ont été souvent prononcés; c'est vous dire que ma journée m'a beaucoup plu. Je vous renouvelle, mon cher monsieur Renan, l'expression de tous mes meilleurs souvenirs. Votre affectionné.

A S. A. I. le prince Napoléon.

Paris, 12 mars 1887.

Monseigneur,

M. Calmann-Lévy, mon éditeur et mon ami, sort de chez moi, et me prie de transmettre à Votre Altesse un vif désir

(1) Napoléon de Roccagiovine, ancien officier à la Légion Étrangère française, s'était tué dans des circonstances tragiques.

qu'il a, et que je comprends à merveille : c'est d'être l'éditeur du volume que prépare Votre Altesse sur l'empereur Napoléon Ier.

J'ai toujours été très content de la maison Lévy. Pour la correction des épreuves en particulier, on trouve dans cette maison de précieuses ressources, d'excellents correcteurs, réellement instruits, et suppléant à l'insuffisance de ce que présentent à cet égard, les imprimeries.

Votre Altesse sait les sentiments de haute estime et de grande amitié que j'ai pour M. Taine. Il y a un an, il me fit lire ses deux articles à Menthon Saint-Bernard. Je lui dis ce que j'y trouvais de partial et d'injuste. Quand j'ai appris que Votre Altesse se proposait de reprendre le sujet, j'en ai éprouvé une vive joie, car je sens d'avance quelle fête ce sera, pour tous les esprits éclairés, de lire les jugements de Votre Altesse sur une matière qu'elle connaît si à fond.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression de ma plus respectueuse affection.

E. RENAN.

A Ernest Renan.

Prangins, 16 mars 1887.

Cher monsieur Renan,

Mes projets ne sont pas encore fixés sur l'intention qu'on me prête d'écrire sur Napoléon Ier : le sujet est bien vaste (1)!

Je suis indigné des dernières publications de M. Taine; que de haine, de partialité, etc.! j'en dirais plus s'il n'était votre ami, mais il dépasse la mesure. Si l'occasion se présente, je profiterai de votre aimable proposition pour M. Calmann-Lévy.

Mes respectueuses amitiés à Mme Renan, et recevez l'expression de toute mon ancienne et vive amitié.

Prangins, 31 mai 1887.

Mon cher monsieur Renan,

J'ai reçu le volume de vos *Discours et Conférences*, et suis très touché de votre souvenir en me l'envoyant. J'assistais à

(1) Le Prince publia cette même année (1887) chez Calmann-Lévy le livre intitulé : *Napoléon et ses détracteurs*, par le prince Napoléon.

votre conférence sur : *Qu'est-ce qu'une nation?* (1) Je me souviens combien elle m'a frappé. Je la relirai avec plaisir dans une plus fâcheuse situation pour moi, mais avec la même estime et admiration pour l'auteur. Mes amitiés à M[me] Renan, et recevez l'assurance de tous mes meilleurs sentiments.

Votre affectionné.

A S. A. I. le prince Napoléon.

Paris, 1er juin 1888.

Monseigneur,

Je me permets de vous adresser un tirage à part d'un article de notre *Histoire littéraire*, où j'ai cherché à faire revivre un pauvre homme d'il y a six cents ans, qui s'évertua à trouver quelques mots de vérité et ne réussit que très imparfaitement (2). J'avais espéré un moment que je pourrais, en ce mois de juin, présenter mes devoirs à Votre Altesse. Si ma santé me l'avait permis, je serais allé représenter le Collège de France au Centenaire de l'Université de Bologne, et sûrement, j'aurais fait tous mes efforts pour joindre quelque part Votre Altesse, et lui demander la faveur d'un de ces entretiens sur les choses divines et humaines qui m'étaient si chers autrefois. Il m'est resté, de toutes mes épreuves de l'hiver, un grand fond de fatigue; je n'aurais pu faire face à toutes ces cérémonies de gala.

Je ne renonce cependant pas à l'espoir de voir encore l'Italie et Votre Altesse. A quelque mois d'octobre, j'irai chercher, au delà des monts, un peu de ce soleil que la Bretagne me dispense avec parcimonie, et alors, si Votre Altesse veut me le permettre, je goûterai, en dépit de ces tristes lois d'exil, le plaisir que j'avais autrefois de m'entretenir avec un des premiers esprits de mon siècle. Votre supériorité, Monseigneur, doit vous consoler des tristesses du temps présent.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'asurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus affectueusement dévoués.

E. Renan.

(1) *Discours et Conférences*, par Ernest Renan. Paris, 1887, in-8.

(2) *Le livre des secrets aux philosophes ou dialogues de Placide et Times*, par M. Ernest Renan. Extrait de l'Histoire littéraire de la France.

A Ernest Renan.

Prangins, 5 juin 1888

Mon cher monsieur Renan,

Très touché de votre souvenir en m'envoyant votre brochure, je vous en remercie. Votre aimable lettre m'est particulièrement précieuse, quoique je ne mérite pas vos éloges.

Si vous allez en Italie, n'oubliez pas Prangins, presque sur votre chemin. Nos tristesses patriotiques sont grandes, mais les échanger avec un esprit aussi éminent que le vôtre, serait un grand soulagement pour mon exil. A Bologne, on vous espérait et attendait avec joie.

Permettez que Mme Renan trouve ici l'expression de tous les sentiments d'amitié avec lesquels je suis votre affectionné et dévoué.

A S. A. I. le prince Napoléon.

Rosmapamon, près Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
16 septembre 1880.

Monseigneur,

Je viens tard pour féliciter Votre Altesse d'un événement que tous ses amis ont salué avec bonheur (1). Mais Votre Altesse sait, et veut bien agréer, la nuance particulière du sentiment qui m'unit à Elle. C'est à la fois une rare estime pour un des plus grands esprits de mon siècle, et une juste gratitude pour des services de premier ordre rendus à la cause de l'esprit humain, qui est ma religion, à moi. Les services de cet ordre restent le plus souvent sans récompense. Nous savons un gré infini à l'Italie d'avoir ravivé, par cette haute alliance, les glorieux souvenirs de 1859. Plus que jamais, vous serez, Monseigneur, le bon génie qui, en cette question capitale des rapports de la France et de l'Italie, fera entendre les paroles de raison et de paix. Vous rappellerez le passé à ceux qui l'oublient. Vous plaiderez pour cette pauvre France, toujours occupée à couper l'arbre qu'elle a planté, à piétiner la moisson qu'elle a semée, et que pourtant, on ne cesse pas d'aimer.

Que j'aurais voulu causer avec Votre Altesse des problèmes

(1) Le mariage de S. A. I. la princesse Laetitia Napoléon avec S. A. R. Amédée de Savoie, duc d'Aoste, ci-devant roi d'Espagne (1845-1890).

qui s'accumulent à l'horizon de notre vieille Europe, et que si peu savent comprendre! Que j'en veux aux lois d'exil qui me privent de ce qui était autrefois une de mes plus douces accoutumances!...

Certes, si l'hiver m'amène à chercher un peu de soleil en Italie, je demanderai la permission à Votre Altesse d'aller lui présenter mes devoirs, n'importe où Elle sera. Je vieillis; les jambes sont mauvaises ; mais la tête et le cœur sont entiers.

Je prie Votre Altesse de vouloir bien agréer l'expression respectueuse de mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

A Ernest Renan.

Prangins, 21 septembre 1888.

Mon cher monsieur Renan,

Une lettre aussi aimable que la vôtre est toujours la bienvenue. Je suis très heureux du mariage de ma fille; tout s'est bien passé, quoique je sois peut-être trop philosophe pour aimer une cour où la position d'un proscrit et d'un Français pouvait être difficile dans la situation présente. Ma famille a été parfaite, mais le premier ministre est malveillant et hostile, il n'y a pas d'illusion à se faire. L'opinion n'est pas trop mauvaise en Italie, mais le Gouvernement est détestable. Me voilà heureux de me retrouver dans ma retraite, et de détourner la tête des fêtes allemandes qui auront lieu à Rome.

Vous revoir serait une grande satisfaction. Si vous allez en Italie, venez à Prangins avec Mme Renan : je serais si heureux de vous y donner l'hospitatité! Vous adoucirez mon exil, et, à nos âges, il ne faut pas trop tarder à serrer la main de ses amis avant le grand voyage. L'état de la France n'est pas satisfaisant; tout y est indécis et confus; il y a un grand affaissement dans notre société. J'espère que nous vivrons assez pour voir le relèvement, mais souvent j'en doute! Que je serai heureux d'en causer avec vous!

Recevez, mon cher monsieur Renan, l'expression de mon amitié dévouée.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Je désire que Mme Renan trouve ici l'assurance de ma sincère amitié.

A S. A. I. le prince Napoléon

Paris, 3 avril 1889.

Monseigneur,

Que d'émotions, que de joies, j'ai éprouvées en lisant ces récits qui ont mis dans un si grand jour le courage et le sang-froid de Votre Altesse ! (1) Je me suis rappelé le fjord de Drontheim, et tant de circonstances où j'ai vu Votre Altesse déployer une si remarquable présence d'esprit. Il faut la vaillance de Votre Altesse pour n'être pas restée un moment sous le coup d'une épreuve qui a fait frémir tous ceux qui en ont lu les détails. Nous prions Votre Altesse de recevoir à ce sujet nos bien sincères félicitations.

La santé de ma femme ayant été un peu altérée, je vais la mener faire une petite promenade pendant nos vacances de Pâques. Nous avons choisi Ouchy, sous Lausanne, dont la position sur le lac nous a toujours beaucoup plu. Nous y serons à peu près du 15 au 28 avril.

Certainement, si Votre Altesse, durant cet intervalle de temps, est à Prangins, je lui demanderai la permission d'aller lui présenter mes devoirs. J'aimerais tant à l'entretenir des questions qui se posent en ce moment d'une façon si impérieuse pour notre cher pays !

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

E. Renan.

A Ernest Renan.

Prangins, 10 avril 1889.

Mon cher monsieur Renan,

L'espoir de vous voir bientôt me cause une grande joie. D'Ouchy à Prangins, ce n'est pas loin, vous savez si vous y serez bien reçus, ainsi que Mme Renan. Je regrette d'apprendre qu'elle est souffrante. L'air de la Suisse vous fera du bien.

(1) Le Prince allant de Belgique en Angleterre le 30 mars 1889, sur *la Comtesse de Flandre*, par temps de brouillard, ce navire fut rencontré par *la Princesse Henriette* allant de Douvres à Ostende. L'avant de *la Comtesse de Flandre* fut enfoncé ; l'eau envahit la chaudière qui fit explosion. Le navire coula par l'avant, mais l'arrière resta à flot. Le capitaine, le second, quatre passagers et dix matelots avaient péri.

Je me retrouve sur mon lac après d'assez vives émotions, mais ma vie si agitée m'y a habitué. Je n'en suis pas à un naufrage près!

Venez, nous causerons de notre chère France dont l'avenir me paraît bien incertain. Recevez, mon cher monsieur Renan, l'expression de toute ma vive amitié.

Votre affectionné.

Prangins, 22 avril 1889.

Mon cher monsieur Renan,

Je suis heureux de vous savoir notre voisin, et bien désireux de vous voir ainsi que Mme Renan. Voulez-vous venir déjeuner le mercredi 24 à midi? Indiquez-moi l'heure de votre arrivée à Nyon (il y a un train de Lausanne, arrivant à onze heures vingt-trois du matin); ma voiture vous y attendra.

Recevez, mon cher monsieur Renan, l'assurance de toute mon amitié. Votre affectionné.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Télégraphiez-moi, j'aurai votre réponse plus rapidement.

Nous n'avons pas retrouvé de lettres postérieures à cette date de 1889. Aussi bien la fin approchait pour les deux correspondants. Le Prince est mort à Rome le 18 mars 1891; Ernest Renan est mort à Paris le 2 octobre 1892.

DIX-HUIT MOIS

DANS

LES PRISONS BOLCHÉVISTES[1]

1918-1921

I. — LES DERNIERS JOURS DE KIEV

En automne 1918, je me trouvais à Kiev, alors au pouvoir de ce « prince d'opérette, » l'hetman Skoropadsky. Lorsque la guerre mondiale prit fin, au mois de novembre de la même année, les Alliés victorieux exigèrent la retraite des troupes allemandes de tous les territoires occupés de l'ancien Empire russe. La position de l'illustre hetman en devint très difficile, car ni lui, ni son Gouvernement n'étaient populaires en Ukraine.

La seule force nationale sur laquelle le général Skoropadsky pût s'appuyer était un régiment de Petits-russiens, qui avaient été prisonniers de guerre en Allemagne. Les Allemands, qui ne négligeaient aucune occasion d'en arriver à leurs fins, avaient inspiré à ces hommes l'idée d'une Ukraine indépendante (Samostiynaïa) et leur avaient suggéré par une propagande savante que leur contrée avait toujours souffert sous le joug de la Russie.

Cependant le fameux aventurier ukrainien Petlioura, prévoyant que les Alliés exigeraient la retraite des Allemands de l'Ukraine, et que l'hetman se trouverait par terre entre deux chaises, rassembla ses troupes et marcha sur Kiev. Ces troupes

étaient composées de la racaille ukrainienne, — adolescents de seize dix-sept ans, voleurs et bandits, — et d'un petit nombre de troupes régulières venant de Galicie. Il n'hésita pas à les lancer contre Skoropadsky. Les Allemands n'avaient pas encore abandonné l'Ukraine, mais ils restèrent strictement neutres, se conformant aux prescriptions des Alliés. La majorité des troupes de l'hetman passa du côté de Petlioura : celui-ci, en effet, était très populaire parmi les paysans à cette époque, — son mot d'ordre étant à peu de chose près celui des bolchévistes : la terre et tous les biens des propriétaires fonciers, ainsi que les fabriques, — tout fut promis aux paysans. Les troupes de Petlioura atteignirent Kiev sans presque rencontrer de résistance.

Les vrais patriotes russes avaient toujours envisagé l'hetman comme un ambitieux, un fantoche, — créature et protégé des Allemands. Personne de nous, à Kiev, ne se considérait comme « sujet ukrainien. » Mais notre situation était désespérée, et il ne nous restait qu'à nous ranger de son côté. Il était clair que la défaite du général Skoropadsky, et la victoire de Petlioura, ne présageaient rien de bon; et il était également clair que Petlioura, avec ses bandes indisciplinées, composées d'éléments bolchévistes, ne demeurerait que peu de temps à Kiev, et serait balayé, à son tour, par les hordes des tyrans et des meurtriers bolchévistes.

A peine Petlioura eut-il entrepris son offensive sur Kiev, que tous les officiers de l'armée russe se levèrent pour la défense de la ville-mère, ancienne capitale de la Russie. Mais, hâtivement organisés en « régiments » et en « compagnies, » ils n'étaient qu'une poignée de héros en comparaison des forces de Petlioura, soutenu par toute la population de l'Ukraine. Mon mari venait de quitter Kiev pour aller à Odessa, et de là, secrètement, en Roumanie, pour négocier avec les autorités francaises, qui se rendaient mal compte de la situation tragique en Ukraine. Il les avait suppliées de remplacer les troupes allemandes par les troupes des Alliés, prévoyant que Petlioura marcherait contre l'hetman, ouvrant ainsi la porte aux bolchévistes. Tout arriva comme il l'avait prévu et prédit : mon mari se trouva entièrement coupé de Kiev, et je ne le revis qu'à peu près trois ans plus tard, après ma fuite de la Sovdépie, en juillet 1921.

La défense de Kiev dura trois semaines, — défense héroïque

qui équivalait à un suicide. Dans la nuit du 30 novembre-1er décembre, devant une attaque vigoureuse de Petlioura, nos « troupes » furent obligées de battre en retraite. La capitulation devant Petlioura équivalait à une capitulation devant des sauvages, qui tuaient et torturaient leurs victimes sans jugement ni merci. Une partie des officiers furent faits prisonniers par le « chef socialiste de l'Ukraine indépendante » (Samostiynaïa); quelques-uns parvinrent à s'échapper : d'autres encore se cachèrent où ils purent. J'avais beaucoup de parents et d'amis parmi les défenseurs de Kiev : les frères Shébéko, le prince Kantacuzène, K. Arapoff et autres. Ils trouvèrent presque tous un abri temporaire au Consulat d'Italie, — grâce à la belle et généreuse attitude du Consul, — en attendant le moment où on pourrait leur faciliter le moyen de quitter la ville. Mon neveu, K. Arapoff, fut malheureusement fait prisonnier et interné, avec un groupe de cinq cents officiers, au Musée pédagogique, transformé en camp militaire. Petlioura ayant quelque difficulté à subvenir à la nourriture de tant d'officiers, nous entendîmes un jour le bruit d'une détonation... une bombe avait été jetée dans ce « musée humain... » par inadvertance, disait-on... Il n'y eut heureusement pas beaucoup de victimes, et K. Arapoff resta en vie.

L'hetman, au cours de ces journées tragiques, parvint à s'enfuir de Kiev, avec l'aide de ses amis, les Allemands, qui l'emmenèrent secrètement en Allemagne. Ainsi finit l'épopée de Skoropadsky, dernier hetman de l'« Ukraine indépendante ! »

Nous nous réveillâmes au matin du 14 décembre, pour contempler Kiev décoré de « Jovto-blankïtny prapors, » ce qui veut dire, en dialecte galicien : « drapeaux bleus et jaunes. » Toutefois, malgré tous ces « prapors, » Kiev reçut ses nouveaux maitres sans enthousiasme ; chacun était sombre et accablé, prévoyant toutes les horreurs qui l'attendaient. Petlioura commença par arrêter tous les ministres et autres fonctionnaires de l'hetman. Le brave général Keller, qui avait commandé les « forces » de Kiev, fut aussi arrêté, et traîtreusement tué par une balle dans le dos, ainsi que son aide de camp, le chevalier-garde Pantéléeff, pendant qu'on les transférait, la nuit, d'un lieu de détention à un autre.

Nous fîmes de notre mieux, pendant ces journées terribles, pour sauver autant d'officiers qu'il nous fut possible en proté-

geant leur fuite. Nul ne se souciait de servir sous les ordres de ce bandit de Petlioura. Tout le monde fuyait devant le spectre approchant du bolchévisme.

Pourquoi n'ai-je pas fui de Kiev à cette époque avec mon fils André ? Telle est la question que tout le monde me pose. La raison en est que je ne suis pas une femme nerveuse, et que je ne me laisse pas facilement aller à la panique. Je pensais bien qu'il serait pénible de vivre sous le régime des bolchévistes; j'étais faite à l'idée des visites domiciliaires et des « réquisitions. » Mais il ne me venait même pas à l'esprit que mon fils, un garçon de quinze ans, ou moi, une femme, nous pussions être arrêtés, et cela d'autant plus que mon mari n'avait jamais été fonctionnaire de l'État sous le régime impérial. Les conditions du voyage étaient si épouvantables, l'avenir si incertain... tout cela m'empêchait de suivre l'exemple de mes amis, qui tous, sans exception, fuyaient Kiev à l'aveuglette. Je m'en suis depuis amèrement repentie. Mais à quoi bon s'abandonner à un repentir tardif ? Il ne dépend pas de nous autres, mortels, de régler notre sort. Dieu décide pour nous, et le destin voulait sans doute que j'eusse à subir une dure épreuve !

Je reviens à mon récit. Petlioura avait occupé Kiev le 1er/14 décembre 1919 : il y resta jusqu'au 25 janvier-7 février, époque à laquelle il fut chassé par les hordes des bolchévistes. Bien que la vie sous régime de cet aventurier fût loin d'être douce, l'arrivée des bolchévistes, quoique prévue et inévitable, nous plongeait dans la terreur et le désespoir.

La défense de Kiev par les troupes de Petlioura fut loin d'être valeureuse. Nous entendîmes, pendant deux jours, une faible canonnade, dans l'éloignement, à 60 verstes approximativement de Kiev, tandis qu'on procédait à l'entière évacuation de la ville. Le 25 janvier (7 février), je me rendis au Kreshtchatick (1), pour assister à l'entrée triomphale à Kiev des « troupes victorieuses de la République russe, fédéraliste et socialiste des paysans et des ouvriers » Comme dit le dicton russe, « ç'aurait été risible, si ce n'était point si triste. » Il y avait foule dans les rues, mais c'était plutôt une foule de flâneurs et de curieux que de gens sympathisant avec les bolchévistes. Vers trois heures de l'après-midi, quelques cavaliers montés sur de

(1) Rue principale de Kiev.

maigres rosses passèrent au galop par le Kreshtchatick, venant du Podol (1). Des torchons rouges étaient attachés à leurs casquettes, leurs épaules et leurs bras. C'était la cavalerie. Derrière eux venait l'infanterie, suivie de l'artillerie... quelques canons couverts de rouille, traînés par des gens qui avaient un air de bandits. Je restai bouche bée... c'était cela, les troupes de l'Armée rouge! ces diables à demi ivres, à demi imbéciles, ressemblant à peine à des êtres humains? La foule les contemplait en silence : ni hourrahs, ni acclamations d'aucun genre n'accueillirent leur arrivée. Trois ou quatre maigres délégations communistes, envoyées par quelques fabriques et usines de Kiev; un orchestre jouant « l'Internationale » et la jouant faux... telle était la réception solennelle en l'honneur des autres maîtres de l'Ukraine. Un miteux petit juif d'environ dix-huit ans apparut soudain au balcon de l'Hôtel de Ville, et cria en grasseyant :

— Hourrah au Gouvernement des Soviets!

Et ce fut tout...

Mais les bolchévistes firent mieux. Résolus à opérer eux-mêmes, ils se mirent dès le lendemain en devoir de décorer Kiev. Des torchons rouges furent suspendus partout: de grandes étoiles rouges pentagones, — véritables insignes maçonniques, — furent accrochées à toutes les maisons; d'énormes placards furent exposés dans toutes les rues, portant des devises démagogiques, où se révélait une idéologie d'hystériques : « Paix aux villages, — guerre au Palais! » — « Prenez garde, bourjouïs (2), nous allons allumer la torche d'un incendie mondial! » — « Gorgez-vous de vos ananas et hâtez-vous de dévorer vos perdrix, bourjouïs, car vos derniers jours sont venus (3)! »

Nous n'avions ni ananas, ni perdrix à nous mettre sous la dent, mais il semblait effectivement que nos derniers jours étaient venus. Je ne parlerai pas de toutes les misères et de toutes les persécutions que nous avions à souffrir de la part des bolchévistes : tout cela n'est que trop bien connu, hélas! Mais, si vous aviez le malheur d'appartenir, en plus, à une famille de l'aristocratie et de porter un titre, leur tyrannie, leurs tracasseries et leurs sarcasmes n'avaient plus de bornes.

(1) Quartier commercial et juif de Kiev.

(2) Altération de « bourgeois ».

(3) Toutes ces inscriptions étaient rimées en russe.

J'habitais avec mon fils une jolie maison privée à la Bankovaïa 15, appartenant à ma tante, Mme V. I. Cette maison avait été occupée, dès les premiers jours de l'entrée des bolchévistes, par les membres de la « Tché-Ka » (« Tchrézvytchaïka » ou Commission extraordinaire). On avait commencé par nous laisser une chambre à chacun, mais bientôt, on ne songea plus qu'à nous faire déloger ; il ne se passait pas un jour que des vauriens de commissaires, de matelots ou de soldats ne fissent irruption chez nous en déclarant :

— Vous allez être chassés d'ici, vous autres bourjouïs ; à notre tour à présent d'habiter de jolies maisons...

Ils finirent par nous faire descendre au sous-sol ; cela valait encore mieux que d'être chassés définitivement de la maison, car dans ce cas-là, on ne vous permettait de rien emporter, sauf deux robes et un peu de linge de rechange.

L'hiver et le printemps s'écoulèrent ainsi. Nos locataires, — si l'on peut les appeler de ce nom, — changeaient souvent : ce furent d'abord le sous-commandant de la ville de Kiev, l'Arménien Aivazian, et un certain Andréeff, qui furent remplacés par les membres de la « Tché-Ka, » et plus tard, par l'institution de la garnison de Kiev. Nombre de ces bolchévistes étaient accompagnés de leurs « femmes, » comme les communistes appellent leurs maîtresses, — créatures aux cheveux courts, vulgaires et effrontées. Notre jolie maison, si bien tenue, avait l'aspect d'une étable ou d'un repaire de voleurs. Je me refuse à comprendre comment il se fait que ces gens-là souillent et détruisent tout ce qu'ils touchent. Les meubles étaient cassés, les papiers peints salis, les rideaux arrachés ; tous les bibelots avaient été enlevés. Des orgies avaient lieu toutes les nuits : le champagne et toutes les sortes de vins coulaient à flots : en sortant le matin par l'escalier de service, je ne voyais jamais moins de trente bouteilles vides gisant par terre. Nous entendions toute la nuit au-dessus de nos têtes un bruit de débauche crapuleuse : chansons cyniques chantées par des voix ivres, cris perçants des enchanteresses communistes... et je dois avouer que tout cela nous donnait parfois le frisson !

Au mois d'avril, je goûtai les plaisirs de ma première arrestation. J'avais un petit chien, de race hybride, demi-poodle et demi-épagneul, qui m'avait été laissé par la comtesse Olssouvieff. Je lui avais donné le nom de « Petliourka, » et n'éprouvais

aucun embarras à l'appeler ainsi dans la rue, du temps même de Petlioura, à la grande indignation des « shtchiry Ukraintzy » (Ukrainiens fanatiques). Un jour que j'étais allée faire une promenade au « Tzarsky Sad » (Jardin Impérial), je m'assis un moment sur un banc pour me reposer. Un monsieur et une dame étaient à mes côtés sur ce banc; ils se mirent à jouer avec mon chien, et finirent par entrer en conversation avec moi. Un « Krassnoarméetz » (1) passait : Petliourka se mit à aboyer furieusement contre lui.

— Voyez, dis-je à la dame, les chiens mêmes ne peuvent supporter la vue de « l'étoile rouge. » (2)

Le soldat fit volte-face.

— Vous insultez l'autorité des Soviets, cria-t-il, je vais vous arrêter.

— Je n'ai pas parlé des Soviets, lui répondis-je, et je n'ai aucune idée de ce que mon chien voulait dire en aboyant contre vous, ni s'il voulait vous acclamer ou vous dire des injures. Je ne comprends pas le langage des chiens, n'étant pas en parenté avec eux.

Je ne sais si le soldat comprit ce à quoi je faisais allusion (je voulais faire entendre qu'il était un « soukyne syn » (3), ce qui veut dire en russe : « fils de chien ») ; mais il continua à crier et finit par m'ordonner de le suivre. Force me fut d'obéir ; nous nous mîmes tous trois en marche, le soldat, moi et Petliourka, qui nous suivait, la queue en panache avec des airs vainqueurs. Je fus amenée au corps de garde du « régiment communiste. » L'officier de service, — officier « prolétaire, » — déclara que je devais rester là jusqu'au lendemain matin, lorsque le juge d'instruction serait mandé pour examiner « l'affaire. » La porte se referma, et je restai seule dans ce coin infect et pullulant de punaises. J'étais surtout tourmentée à l'idée que personne des miens ne savait rien de cet incident regrettable, et qu'ils seraient horriblement inquiets. Je portais, en outre, sous ma robe, un petit sac contenant 200 000 roubles (ce qui représentait encore une certaine somme à cette époque), et mon collier de perles, et je savais que, si l'on me menait à la « Tchrézvytchaïka, » je

(1) Soldat de l'Armée rouge.

(2) Tout soldat et tout officier de l'Armée rouge porte à sa casquette une étoile rouge maçonnique, en place de la cocarde portée par l'ancienne armée russe.

(3) Ceci est considéré comme une des plus graves offenses en langue russe.

serais déshabillée et fouillée, et, partant, je devrais dire adieu à mon argent et à mes bijoux.

Je passai la nuit assise sur un banc, en proie à ces réflexions. Le lendemain matin, à dix heures, la porte s'ouvrit et un employé militaire de la « Goub-Tché-Ka » (« Goubernskaïa Tchrézvytchaïka » ou Commission Extraordinaire de Province) entra dans la chambre où je me trouvais. J'avais déjà suffisamment étudié les visages sanguinaires et brutaux des communistes-bolchévistes, et je pouvais au premier coup d'œil distinguer un vrai bolchéviste de celui qui ne faisait qu'en jouer le rôle. Un regard jeté sur l'homme qui était devant moi suffit à me convaincre qu'il n'était pas bolchéviste ; il avait dans les yeux une expression qui est absente de ceux de ces brutes sans cœur et sans conscience.

Il me demanda pourquoi j'avais été arrêtée. Au récit que je lui fis de mon aventure, il éclata de rire et me dit : « Tout cela n'est que niaiseries ! Allez en paix ! » sans même me demander mon nom.

J'appris plus tard que trois officiers de l'armée Denikine servaient à la « Tchrézvytchaïka, » afin d'espionner les bolchévistes. Je suis persuadée que mon interlocuteur était un de ces officiers.

Je pouvais à peine en croire mes oreilles ; je me précipitai dans la rue ; je me sentais pousser des ailes. Le printemps était là ; l'air était tiède et embaumé ; le soleil me souriait ; les hirondelles volaient, se lançant un appel dans le ciel bleu. Je respirais avec délices, heureuse de ma liberté. Je ne me doutais pas, hélas ! que j'en serais bientôt privée, non pour une nuit seulement, mais pour beaucoup plus d'une année.

II. — A LA SECTION SPÉCIALE DE LA VÉ-TCHÉ-KA

Ce fut l'avance de Denikine qui, en faisant craindre aux bolchévistes d'être réduits à abandonner Kiev, les amena à redoubler de violence et de cruauté. La Commission Extraordinaire avait redoublé d'activité ; les visites domiciliaires et les arrestations ne cessaient plus, jour et nuit ; les prisons regorgeaient de victimes et la plupart des maisons aux « Lipky (1) »

(1) Quartier élégant de Kiev.

étaient transformées en lieux de détention de la « Tché-Ka. » Tous les « bourjouïs, » anciens officiers, propriétaires, marchands et commerçants, étaient arrêtés et fusillés sans enquête ni jugement d'aucune sorte. C'était, en vérité, une orgie sanglante! Quand l'armée de Denikine eut atteint Kharkov, la « Terreur rouge » ne connut plus de bornes.

Le 13/26 juin, comme je m'en revenais tranquillement à la maison du Kreshtchatick, j'aperçus, en montant la Liuteranskaïa, ma femme de chambre qui courait au-devant de moi. A voix basse elle m'avertit qu'on était venu m'arrêter. Je retournai immédiatement sur mes pas, en la priant de prévenir les miens que je commencerais par chercher refuge chez un de nos anciens employés de campagne, et que j'aviserais ensuite à la façon la plus sûre de me cacher.

La famille de l'employé en question me fit le meilleur accueil, et je m'en souviendrai toujours avec reconnaissance, car on courait grand risque, en ce temps-là, à cacher quelqu'un : les autorités punissaient sévèrement tous ceux qui étaient pris en flagrant délit de recel.

Je restai, ce jour-là, sans aucunes nouvelles des miens. Le lendemain matin, arriva le mari de ma femme de chambre, et à l'expression de son visage, je devinai aussitôt qu'il était porteur de mauvaises nouvelles. Et quelles nouvelles! Je m'attendais à tout, hormis cela! J'appris que les membres de la « Vsséukrainskaïa Tchrézvytchaïka » (Commission Extraordinaire Pan-Ukrainienne), venus pour m'arrêter, ne m'ayant point trouvée, avaient déclaré à mon fils qu'il était arrêté à ma place. Je dois mentionner ici qu'une forte éruption avait paru sur le visage et sur le corps de mon fils quelques jours auparavant, et le docteur craignait la rougeole. Malgré cela, André, un garçon de seize ans, fut emmené à la « Vé-Tché-Ka, » à la Ekaterinenskaïa, où il fut écroué.

Je sentis mes genoux fléchir et je tombai sur mon lit anéantie et silencieuse. Si j'avais pu penser un instant que mon fils, presque un enfant, pouvait être arrêté à ma place, je n'aurais jamais songé à me cacher. Mon cœur se serrait d'une souffrance inexprimable..., mais il fallait se dominer et agir. Ma première idée fut de me rendre immédiatement à la « Vé-Tché-Ka » et de me livrer aux mains des autorités, en les priant de libérer mon fils. Mais au moment même où j'allais me

mettre en route pour exécuter ce projet, l'ancien gérant de nos biens, un ami fidèle et dévoué qui avait été pendant 40 ans au service de notre famille, vint me voir et me supplia de n'en rien faire. Il était dans la maison au moment où les « Tchékisty » (membres de la « Tché-Ka ») étaient venus me chercher, et ils lui avaient dit :

— Si jamais votre princesse tombe entre nos mains, elle n'en réchappera pas; nous la fusillerons sans merci.

Voici le plan auquel nous nous arrêtâmes. Le possible et l'impossible seraient faits pour libérer mon fils; toutes les mesures nécessaires seraient prises; toute somme offerte pour sa libération. Entre temps, on m'aiderait à me procurer un faux passeport, qui me donnerait la possibilité de partir pour la station Jouliany et de me cacher dans la maison d'un employé de chemin de fer en qui nous avions entière confiance. Si nous ne parvenions pas à arracher mon fils des griffes des bolchévistes dans le courant de deux semaines, je reviendrais à ma première idée et me livrerais aux autorités de la « Vé-Tché-Ka. »

Je décidai aussi d'écrire à Rakovsky, chef de la République ukrainienne des Soviets. Au temps de l'hetman, j'avais eu occasion de rendre service au ministre de Bulgarie, M. Shishmanoff. A son départ de Kiev, Shishmanoff me dit que, si j'avais des difficultés avec les bolchévistes, il me conseillait de m'adresser au « grand Rakovsky, » qu'il connaissait de longue date; il me laissa même une carte d'introduction pour ce dernier.

— C'est le meilleur et le plus honnête des hommes, me dit-il, et un parfait gentleman.

Me souvenant de ces paroles, j'écrivis en français à ce « gentleman, » une lettre où je le suppliais de libérer mon fils. Mais cet « honnête homme » se trouva être un aussi grand vaurien que tous les autres. Je ne reçus jamais de réponse à ma lettre, et mon fils ne fut pas mis en liberté.

Pendant que mes amis tâchaient de me procurer un faux passeport, je continuais à vivre dans la famille de notre ancien employé. Le soir 15/28 juin, — jour à jamais mémorable, — nous étions en train de prendre le thé dans la salle à manger, lorsque nous entendîmes le bruit d'une automobile qui s'arrêtait devant la maison. La servante alla ouvrir, et nous vîmes entrer trois « tchékisty » typiques, vêtus de jaquettes en cuir réglementaires et armés jusqu'aux dents, avec des revolvers

devant, derrière et de côté, entortillés de rubans à mitrailleuses..., vrais représentants de l'autorité des Soviets.

Le plus âgé d'entre eux, un certain Isvoshtchikoff (ce n'était pas son nom ; il était juif, et avait été garçon dans un club à Tchernigov), s'adressant au maître de la maison, lui déclara avoir l'ordre de faire une visite domiciliaire chez lui. Comprenant que ce n'était là qu'un prétexte, je me levai et m'approchant d'Isvoshtchikoff, je lui dis :

— Vous n'avez aucun ordre de ce genre. Mes hôtes ne sont pas des « bourjouïs, » ni des propriétaires fonciers, ni aucuns de ceux qui « boivent le sang du peuple. » Ce sont des gens chez qui vous ne faites généralement pas de visites domiciliaires. C'est moi que vous cherchez. Je vous déclare que je suis la princesse Kourakine. Vous pouvez m'arrêter si vous le voulez.

Il sourit, d'un sourire impudent et effronté, et avoua qu'en effet ils étaient venus pour m'arrêter.

— Puisque vous vous rendez à discrétion, il est probable qu'on vous en tiendra compte par un adoucissement de votre peine (le lecteur verra plus loin que ma « peine » ne fut en aucune sorte « adoucie. »)

Pendant que je faisais mes préparatifs de départ, je leur offris une tasse de thé ; ils s'assirent à la table, se renversant dans leurs chaises et jouissant évidemment de la pensée qu'ils m'avaient enfin dans leurs griffes.

— Savez-vous que vous êtes une acquisition très précieuse pour nous, tovarishtch (camarade) Kourakine? me dit Isvoshtchikoff.

— Je n'en doute pas, lui répondis-je, mais sachez bien que je ne suis pas une « camarade » pour vous, car vous me haïssez et moi je vous méprise.

Ces vauriens avalent tout ce qu'on leur dit à la face. Pas un d'entre eux ne pouvait soutenir mon regard, ni me regarder droit dans les yeux.

L'automobile qui attendait à la porte, nous mena à fond de train à la « Vsséukrainskaïa Tchrézvytchaïka. » Comme nous montions l'Institutskaïa, j'aperçus un monsieur qui m'avait été présenté par mon mari, et que j'avais rencontré deux ou trois fois tout au plus. Il eut la malencontreuse idée de me saluer.

— Qui est celui-ci? me demanda Isvoshtchikoff.

— Je vous assure que j'ignore son nom, répondis-je,

C'était la pure vérité, mais on ne me crut pas. Le malheureux fut arrêté pour m'avoir salué, mis en automobile et amené avec moi à la « Tchrézvytchaïka. » Mon arrivée fut accueillie avec les signes de la plus grande joie. « Un grand poisson a été pris!... Nous avons enfin mis la main sur notre princesse!... » Telles étaient les exclamations qui arrivaient à mes oreilles, tandis qu'on me menait à la Chancellerie de la « Vé-Tché-Ka, » où tous les gros bonnets de cette charmante institution étaient déjà réunis pour me contempler et me railler. Il y avait là le commandant de la Vé-Tché-Ka, un certain Avdokhine, surnommé Michka. Ce matelot, d'aspect repoussant (sans doute une des « gloires et ornements » de la Révolution), était accompagné par son adjoint, Nikifiroff, vile créature morphinomane et cocaïnomane. Il y avait aussi le fameux Commissaire de la Mort, le matelot Térékhoff, bourreau de la « Tchrézvytchaïka, » grand de taille et assez bel homme, mais avec quelque chose de si lourd, de si brutal et de si sanguinaire dans les yeux qu'on frissonnait rien qu'à le voir. Beaucoup d'autres personnages hétéroclites se trouvaient dans cette chambre... J'étais parmi la fine fleur des « Tchékisty. »

On procéda à mon interrogatoire : on me demanda où je vivais, quelles étaient mes occupations, etc., etc. Puis, je fus menée dans la pièce voisine, où une femme me déshabilla jusqu'à la chemise et me fouilla; après quoi je retournai à la chancellerie.

Il était évident que, me voyant parfaitement tranquille et maîtresse de moi-même, ces drôles cherchaient l'occasion de m'insulter. Ils me posaient toute espèce de questions qui n'avaient aucun rapport avec mon arrestation. Je répondais avec une parfaite tranquillité. Perdant enfin patience, Avdokhine quitta soudain le fauteuil où il se vautrait, et fonçant sur moi, il se mit à vociférer, employant des épithètes tellement grossières, que je ne puis me décider à les répéter ici.

— Savez-vous que de la canaille comme vous n'a pas de place dans la République des Soviets! finit-il par crier. Vous êtes en vie aujourd'hui : vous pourriez bien être morte demain. »

Je me redressai de toute ma hauteur, et je le regardai bien en face. Ma grande taille, l'orgueil et le mépris qui devaient luire dans mes yeux, lui imposèrent silence : il rougit, et donna brièvement l'ordre de me mener en prison.

Mes nerfs avaient été jusque-là tellement tendus que je

n'avais qu'à moitié conscience de tout ce qui m'arrivait. Je compris soudain à ce moment, qu'on allait me priver de ma liberté, m'isoler du reste de l'univers... et un sentiment de détresse s'empara de moi. Je n'avais plus qu'un seul désir et un seul espoir, celui de voir mon fils libéré. C'est pour lui que je souffrais. Moi, j'avais vécu; des jours d'épreuve et de torture étaient venus, mais il y avait de la joie et du soleil derrière moi. Mais mon fils, lui, un adolescent, qu'avait-il fait pour mériter un pareil sort? Je ne pouvais m'habituer à cet idée. Ma haine et mon mépris pour ceux qui faisaient tant de mal sur la terre, n'avaient plus de bornes. Je crois fermement en Dieu et au Christ; je n'ai point perdu cette foi au milieu de mes plus dures épreuves. J'avoue cependant, que quelques-uns des dogmes du christianisme dépassent ma faible compréhension humaine. Pourrai-je jamais, par exemple, pardonner aux bolchévistes, qui furent, et sont encore, de si terribles ennemis, non seulement pour moi, mais pour ma patrie? Je ne puis et ne veux leur pardonner, et ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour les détruire, car je considère *qu'il est du devoir* de chaque vrai chrétien de le faire. Des gens de cette espèce ne sauraient changer ni être réformés et doivent être exterminés comme la peste.

Plongée dans les réflexions les plus sombres, je suivis les deux escortes armées dans une petite cour, puis dans une seconde cour, entourée d'une haute grille; nous entrâmes dans une petite maison de bois dilapidée. C'était la fameuse « Section spéciale » de la « Vé-Tché-Ka, » où des dizaines et des centaines de milliers de personnes, victimes de cette inlassable et continuelle « Terreur rouge, » étaient amenées et parquées comme du bétail dans l'attente de leur sort. Il y avait quatre chambres en tout: l'une plus grande et les trois autres tout à fait petites, — de 10-8 archines carrés, — mais on parvenait à y entasser jusqu'à trois cents malheureux qu'on y enfermait.

Il était minuit passé lorsque je fus introduite dans la première de ces chambres, relativement vide à ce moment : il y avait à peu près dix personnes, hommes et femmes, endormis. Mes deux gardes se retirèrent, me laissant debout devant la porte, abasourdie et stupéfiée. J'éprouvai un vertige : je ne parvenais pas à me figurer que j'étais destinée à vivre ici, dans ce local dégoûtant, dans cette atmosphère suffocante et moisie. Il

me répugnait de m'étendre sur les « nary » (1) sales, disposées le long des murs. Habituée comme je l'avais été toute ma vie à la propreté, elle me semblait aussi naturelle que l'air que je respirais, et voilà que je me trouvais jetée dans un cloaque!

Il n'y avait rien d'autre à faire, cependant, qu'à me soumettre : je montai donc sur les « nary » et m'y étendis. Je tombai bientôt dans un profond sommeil, mais me réveillai presque aussitôt; je n'avais pas l'habitude de dormir sur des planches nues : tous mes membres étaient endoloris. Ainsi s'écoula cette nuit pendant laquelle on amena encore sept « bourjouïs » dans l'étroite pièce.

En ouvrant les yeux le matin, de bonne heure, je vis André debout devant moi, me souriant. J'étais bien heureuse de le revoir, et si triste, cependant, de le retrouver dans de pareilles conditions. Il occupait la chambre voisine de la mienne, et m'avait aperçue lorsqu'on m'avait amenée la veille en prison; mais il lui était strictement défendu de causer avec moi, et après quelques mots échangés entre nous, il se glissa dans sa chambre.

A leur réveil, mes campagnons d'infortune me questionnèrent : chaque nouvelle arrivée était, tout naturellement, un objet de sympathie et d'intérêt profonds. On s'indignait de ce que j'avais été arrêtée sans raison aucune... et cependant ces malheureux étaient tous, sans exception, dans le même cas que moi; tous ils avaient été arrêtés comme « suspects, » comme « contre-révolutionnaires, » comme « ne sympathisant pas avec le bolchévisme, » etc.

Après avoir fait la connaissance de mes codétenus, je songeai à me laver et me coiffer. Il n'y avait rien dans cette pièce, qui avait évidemment été une cuisine, qu'un robinet avec une coquille. Hommes et femmes étant parqués ensemble; il était impossible de se déshabiller et de se laver à fond, et d'ailleurs comment se laver, ne fût-ce que superficiellement, sous ce robinet anémique qui laissait l'eau couler goutte à goutte? Quant aux autres commodités... je n'ai jamais rien vu d'aussi sale et d'aussi dégoûtant de ma vie... j'en ai la nausée quand j'y pense! J'ai appris à dormir sur des planches, à avoir faim, à avoir froid... On peut s'habituer à tout, sauf à l'absence d'eau et de bains!

(1) Larges planches disposées le long des murs, sur lesquelles dorment les soldats dans leurs baraques et les clients des asiles de nuit.

Le régime était épouvantable dans les lieux de détention de la « Tchrézvytchaïka, » mais on a tant écrit à ce sujet, que je n'en parlerai pas en détail. Il suffit de dire que nous étions, en vérité, traités comme du bétail... ou bien pis encore... On pouvait à peine respirer, par cette chaleur, dans ces petites chambres à plafond bas, où les prisonniers étaient entassés les uns sur les autres. Nous dormions côte à côte sur des planches, ou sur le plancher, serrés les uns contre les autres comme des harengs. Je tâchai de m'établir pour la nuit entre des gens qui m'inspiraient quelque confiance sous le rapport de la propreté et de l'absence d'odeurs naturelles. Mon choix tomba sur un docteur de la « Marino-Blagovéshchenskaïa-Obshtchina » (Communauté de l'Annonciation de la Croix Rouge) à Kiev, et un colonel polonais. Nous dormions couchés sur le même côté, les genoux de l'un rentrant dans les genoux de l'autre, comme dans un jeu de « puzzle, » nous retournant en même temps. Si l'on essayait de dormir sur le dos, sans bouger, cela faisait gonfler les pieds et causait des douleurs insupportables.

Nous avions la permission de sortir deux fois par jour, dans un petit enclos de trois archines de large et vingt-quatre archines de long. Trois cents personnes s'efforçaient de se « promener » dans cet espace, pour se détendre un peu les jambes. Les gardes de la « Section spéciale » étaient tous méchants et bourrus. Ils se plantaient le soir sous notre porte qui était laissée ouverte pour la nuit, et nous empêchaient de dormir, chantant, sifflant, braillant, invectivant les « bourjouïs » qui « buvaient le sang du peuple » et qu'il fallait, disaient-ils, fusiller et exterminer de toutes les façons.

Le lendemain de mon arrestation, je fus appelée pour un nouvel interrogatoire. Je fus menée entre deux soldats au G. Q. de la « Vé-Tché-Ka, » situé à la Ekâterinenskaïa, dans l'ex-maison de Mme Ouvaroff, devant la « Présidente » de la « Tchrézytchaïka, » la camarade Egorova. Une femme d'environ trente-cinq ans, de taille moyenne, d'une mise élégante, s'avança à ma rencontre ; ses yeux gris me souriaient, et, malgré ses cheveux courts, l'impression générale n'était pas celle d'une communiste, mais d'une femme bonne et sensible, et parfaitement bien élevée. Elle m'offrit fort aimablement un siège, et commença à m'interroger, d'une manière nette, claire et sensée, inscrivant toutes mes réponses. Lorsque l'interrogatoire fut

terminé, je lui demandai la raison de mon arrestation, et quel était mon crime vis-à-vis de l'autorité des Soviets.

— Il n'y a aucun chef d'accusation contre vous, me répondit-elle. Vous avez été arrêtée comme étant *la seule princesse* qui soit restée à Kiev.

Ses yeux caressants, à demi clos, s'allumèrent soudain d'une expression de haine, et je me rendis compte à cet instant, que cette femme était plus dangereuse et plus vile que tel Avdokhine, Térékhoff ou autre.

— Je ne comprends pas, lui dis-je. Vous avez aboli tous les titres et toutes les distinctions de classe... je ne suis donc plus princesse à vos yeux; et cependant, vous m'arrêtez pour mon titre!

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua-t-elle, et je dus me contenter de cette brève réponse.

Je lui demandai quel serait le sort de mon fils. Sur sa réponse, qu'il allait être mis en liberté, j'exprimai le vœu de lui dire adieu avant sa libération.

— Je vais donner l'ordre de l'amener ici, répondit-elle; vous pourrez prendre congé de lui, ici, devant moi.

Je débordais de reconnaissance, je rayonnais de joie à la pensée que mon fils allait être mis en liberté. Dix minutes plus tard, André parut, escorté d'un garde. Je l'embrassai tendrement, et lui annonçai qu'il allait être libre de retourner à la maison, le priant de transmettre mon salut affectueux à Mme I. et à tous les nôtres.

A peine avais-je fini de parler, qu'Egorova se leva... Elle semblait métamorphosée : son visage avait perdu son expression de bonté; ses yeux étaient durs et brillants comme de l'acier; elle étouffait de rage et de colère.

— Camarade Kourakine, dit-elle en se tournant vers mon fils, tout ce que vient de vous dire votre mère est faux. Vous n'allez pas être élargi, bien au contraire : vous serez condamné à trois ans de travaux forcés. Vous êtes jeune; nous voulons refaire votre éducation, afin que vous deveniez un honnête communiste, utile à sa patrie socialiste.

Mes lecteurs comprendront sans peine ce qui se passa en moi. La tête me tournait : je me laissai choir sur une chaise, tandis qu'Egorova arpentait de long en large la chambre, en souriant. Son sadisme était satisfait : elle m'avait porté un coup mortel;

elle voyait devant elle une femme profondément malheureuse. Elle était mère, elle avait une fille de quinze ans qu'elle aimait tendrement, disait-on, et pourtant elle était capable d'agir avec cette cruauté, me donnant l'illusion que mon fils allait être mis en liberté, puis brisant brutalement cet espoir! Cette femme, ce diable en jupes, comment l'oublier, comment lui pardonner?

Je ne sais comment je regagnai la prison : je me sentais anéantie. J'appris, le même jour, que j'étais sur la liste des condamnés à mort. En d'autres temps, j'aurais été bouleversée par cette nouvelle, révoltée de tant d'injustice. Mais à ce moment, mon cœur semblait être devenu de pierre; je serrai les dents, attendant en silence mon destin et tâchant de « sentir » le moins possible. Je me demandais seulement avec effroi si André était informé de ce qui m'attendait. J'appris plus tard qu'il savait tout et tâchait de me le cacher, tandis que je m'efforçais, de mon côté, de ne rien lui laisser apercevoir.

Le spectacle des condamnés qu'on menait à la mort était chose habituelle dans notre prison. Les gardes venaient toutes les nuits, entre dix et onze heures, emmener les victimes, désignées pour être fusillées. Les malheureux auraient inspiré la pitié, même s'ils avaient été de véritables criminels, et ils étaient innocents de tout crime! C'était, pour la plupart, des officiers, des généraux, des employés de l'ancien régime. Une terreur nous prenait, et nos cœurs cessaient de battre, lorsque ces infortunés étaient emmenés dans la nuit. Un silence profond régnait dans la pièce et les regards s'abaissaient involontairement. Presque tous, ils savaient mourir; ils allaient à la mort avec un calme et un courage étonnants; seule, la pâleur mortelle de leurs visages, et leur regard inspiré, disaient qu'ils n'appartenaient plus à ce monde!

Quelques-uns ne voulaient pas mourir! Ce spectacle était le plus horrible à voir: ils s'accrochaient aux planches des « nary, » aux portes et aux murs, criaient et hurlaient comme des fous, tandis que les gardes les poussaient rudement en avant et les emmenaient sans pitié, se moquant d'eux et répétant :

— Ah! tu n'as pas envie de te coller au mur, on saura bien t'y forcer.

Un frisson me secouait à cette vue; je tremblais de rage et j'étais obligée de faire des efforts incroyables pour ne pas me

précipiter sur ces monstres, que j'aurais voulu écraser comme des chiens enragés, comme de dangereux reptiles.

Il y avait parmi les détenus, trois bolchévistes-communistes, affiliés à la « Tché-Ka, » placés évidemment là pour nous espionner. Je tâche de me souvenir de leurs noms : Boldenko, Fisher... le troisième nom m'échappe. Ils étaient souvent assis dans la cour, avec deux prostituées de leurs amies, lorsqu'on venait chercher les condamnés à mort... riant, chantant et tenant exprès des propos cyniques... pendant que les malheureusess victimes passaient devant eux, allant à la mort.

Depuis que j'avais appris ma condamnation, je ne m'endormais jamais avant minuit, m'attendant à voir paraître le « commissaire de la mort, » qui devait venir me chercher. Deux semaines s'écoulèrent dans cette agréable attente. Mes compagnons me témoignaient une immense sympathie. Parmi les femmes, il en était qui, pour me prouver son intérêt, s'approchait parfois de moi, en me disant :

— Pauvre princesse! On dit que vous allez être emmenée cette nuit!

L'intention était excellente, mais il est évident qu'une pitié et un encouragement de ce genre n'étaient pas faits pour me calmer.

J'étais couchée, un soir, prêtant l'oreille à chaque bruit qui venait interrompre le silence de la nuit. Il faisait tellement étouffant dans la chambre que je ne pouvais pas respirer. Je me levai et m'approchai de la fenêtre La nuit était divine, une de ces nuits chaudes et étoilées de l'Ukraine; le tilleul, sous nos fenêtres, était en pleine floraison; ce parfum, subtil et familier, faisait surgir en moi une série de tableaux et de souvenirs. Comment comprendre que sur cette terre, au milieu de cette nature si pleine de beauté et de grandeur, il existât des hommes qui faisaient tant de mal!

Mon attention fut attirée soudain par un son de voix sous la fenêtre; les trois communistes dont j'ai parlé plus haut étaient assis sur un banc, et causaient avec un des prisonniers, accoudé à la fenêtre de la chambre voisine. Je l'entendis qui leur demandait :

— Est-il vrai que la princesse Kourakine va être fusillée? Elle n'a cependant rien fait contre les Soviets?

— Nous savons bien qu'il n'y a rien contre elle, répondit un de ces trois misérables, mais, voyez-vous, la Terreur rouge vient d'être déclarée; ce qui fait la force de cette Terreur, c'est précisément que certaines personnes sont exécutées, innocentes de tout crime, mais qui sont connues pour leur richesse et la haute position qu'elles occupent. L'exécution de la princesse Kourakine ne manquera pas de produire une grande sensation à Kiev.

Mes lecteurs comprendront sans peine quelles étaient mes impressions en écoutant cette conversation! Il y avait une jeune femme très sympathique parmi les détenus dans la chambre où je me trouvais, fille de prêtre, qui s'efforçait de « flirter » avec les « Tchékisty, » espérant ainsi hâter le terme de sa libération. Un jour que le « commissaire de la mort, » Térékhoff, l'avait fait venir dans son cabinet, elle me raconta, à son retour, qu'il avait tâché d'obtenir d'elle des informations concernant les détenus; quand il en vint à parler de moi, elle lui demanda s'il était vrai que j'allais être fusillée.

Térékhoff se mit à rire de son rire effronté :

— Je ne sais pas, répondit-il : je n'ai pas encore décidé si je la fusillerais ou si j'en ferais ma maîtresse.

Quelle torture d'entendre des abominations pareilles, et de ne pouvoir me venger de ce misérable!

Cependant la « Terreur rouge » augmentait de jour en jour. Les nouvelles de l'armée de Denikine étaient excellentes, et les bolchévistes sévissaient avec une violence toujours croissante... De nouvelles victimes étaient arrêtées et amenées tous les jours à la « Vé-Tché-Ka, » et plusieurs personnes étaient emmenées pour être fusillées toutes les nuits. J'étais sous l'impression horrible de trois officiers auxquels les bolchévistes faisaient subir d'affreuses tortures. On les avait emmenés la nuit, en leur disant qu'ils allaient être fusillés. Une fois arrivés à la cave où se passaient les exécutions, il se trouva que les fusils de leurs bourreaux étaient chargés de cartouches blanches. Ces infortunés furent soumis, après cela, à des tortures inhumaines : leurs épaules furent disloquées et cassées, etc. Je fus heureuse de les revoir en vie le lendemain, mais horrifiée d'apprendre tout ce qu'ils avaient eu à souffrir. Ceci se répéta trois nuits de suite : les gardes les emmenaient le soir en leur déclarant qu'ils allaient être fusillés, mais on leur faisait seulement subir des

tortures. La troisième nuit, un d'entre eux, un certain Solntzeff, incapable d'endurer plus longtemps ces souffrances, devint fou : il déchirait ses habits, sans proférer une parole, et ramassait tout ce qu'il trouvait à terre. Bien que le malheureux eût complètement perdu la raison, on le laissa parmi nous. Je ne sais ce qu'il advint en fin de compte de ces pauvres martyrs, car je fus transférée à la « prison pour les déportés, » — ou « camp de concentration. » Mon fils y avait été envoyé avant moi.

J'avais passé deux semaines exactement à la « Vé-Tché-Ka. » Vers la fin de la deuxième semaine, le fameux Latziss, chef de toutes les Commissions extraordinaires, arriva à Kiev. Lorsque mon cas lui fut soumis, il décida généreusement de révoquer, pour le moment, ma sentence de mort.

C'est ainsi que je restai en vie.

III. — AU CAMP DE CONCENTRATION

Le camp de concentration était situé au Pétchersk (1). Il m'apparut, après la section spéciale de la « Vé-Tché-Ka, » comme un établissement presque luxueux, avec sa large cour et ses baraques hautes et spacieuses. Toutefois, c'était une véritable prison : fenêtres barrées, long corridor avec une rangée de chambres uniformes, lourdes portes au lugubre grincement de serrures. Les femmes étaient logées séparément, mais les prisonniers se rencontraient dans la cour, et j'avais la permission de causer avec mon fils, ce qui était une énorme consolation pour moi. Cependant, de nouvelles surprises m'attendaient ici. A la « Vé-Tché-Ka, » qui n'était qu'une étape temporaire pour les prisonniers, les détenus n'étaient pas soumis à l'obligation du travail; mais ici tout le monde, hommes et femmes, avait à fournir un travail quelconque. Mon fils fut envoyé creuser une canalisation en dehors des portes du camp. Il était jeune et fort, et aimait tout exercice physique : on remarqua bientôt qu'il travaillait mieux et plus vite que tout autre prisonnier du camp. Les autorités, qui étaient composées de « démocrates » et de « prolétaires, » n'en revenaient pas : quoi, ce jeune prince, ce fils choyé et gâté, ce rejeton de l' « aristocratie pourrie » sur laquelle les socialistes et les démocrates versaient des torrents

(1) Quartier éloigné de Kiev.

d'injures, cet adolescent travaillait mieux que n'importe quel homme de peine !

C'était un grand soutien moral pour moi de voir mon fils supporter si bravement, presque gaiement, sa captivité. Toujours calme et de bonne humeur, il était le favori de tous les prisonniers, parmi lesquels il s'était fait beaucoup d'amis. Quant à moi, je n'étais pas en état d'exécuter des travaux exigeant une grande dépense de force physique. La pneumonie dont j'avais été tout récemment atteinte, avait laissé ses traces : je souffrais de fortes douleurs au côté. Mais c'était surtout les épreuves morales et physiques par lesquelles je passais qui agissaient sur mes nerfs et sur tout mon organisme. Je ne pouvais rien avaler, bien que la vieille bonne d'André nous apportât tous les jours une nourriture excellente et variée. J'avais horriblement maigri dans le courant de ces deux semaines. On m'obligeait à balayer et à ranger tous les matins le bureau et la chancellerie de la prison, le cabinet du Commandant : cela n'était pas gai, mais relativement facile. Mais on nous envoyait, en outre, exécuter toute espèce de gros ouvrages. J'essayais d'échapper en alléguant mon état de santé, mais je n'y réussissais guère. Le Commandant (un certain Sorokine, paysan du village de X...), en vrai rustre qu'il était, se faisait un jeu d'imposer à des « bourjouiky » (bourgeoises) comme moi, les corvées les plus pénibles. Ces vauriens ne négligeaient aucune occasion de me narguer et de m'insulter. Les malheureux ne se rendaient pas compte que, par de tels procédés, ils ne faisaient que s'abaisser eux-mêmes. Un vénérable prêtre et moi, nous étions envoyés nettoyer les cabinets. Mais le monde est plein de braves gens : il y avait trois paysans parmi les détenus des « povstantzy » (insurgés contre le Gouvernement des Soviets); ils souffraient de la faim, ne recevant aucune nourriture du dehors, et je leur abandonnais presque toute ma part de ce que nous apportait notre bonne. Ils s'ingéniaient, par reconnaissance pour moi, à laver les cabinets, sans que les autorités s'en doutassent. Toutefois, lorsqu'on nous envoyait laver les planchers dans les casernes en ville, alors, il n'y avait pas moyen d'échapper. Ce travail était au-dessus de mes forces. On nous réveillait de grand matin, à six heures, et même plus tôt, et on nous ordonnait de nous ranger en ligne dans la cour, comme des soldats, sans même nous donner le temps d'aller au lavabo,

ou d'avaler une tasse de thé. Nous étions obligés de marcher, l'estomac vide, par les rues de Kiev, avec leurs mauvais pavés, jusqu'aux baraques à 6 ou 7 verstes du camp, où les « Krassnoarmeitzy » nous recevaient avec force moqueries et jurons. Ce que ces brutes avaient fait de ces baraques est impossible à décrire! Laver les planchers dans une maison propre et bien tenue n'est rien; mais laver un plancher en bois non peint, couvert de trois pouces de poussière et de crotte, de crachats et de semences de tournesols (1), est un dur travail, surtout pour qui n'a pas l'habitude de ces besognes répugnantes. Les dimensions des baraques étaient énormes, et on nous assignait trois, quatre planchers à laver chacune. Les soldats se vautraient sur leurs lits en se moquant de nous : l'un d'eux se levait tout à coup, et saisissant un seau d'eaux sales, il le vidait sur un plancher fraîchement lavé, disant :

— Je t'apprendrai à laver les planchers, toi qui n'as fait jusqu'à présent que boire le sang du peuple!

J'avais toutes les peines du monde à me retenir, mais je ne pouvais que serrer les dents et me taire, car les prisonniers étaient cruellement traités à Kiev. Un jour que je revenais des baraques, je me sentais si fatiguée, et mon mal de côté était si violent, que je pouvais à peine respirer. Je dus m'arrêter, et demeurai en arrière de mes compagnons. Un des soldats de notre escorte se retourna et me frappa à l'épaule avec la crosse de son fusil. La souffrance fut atroce : je ne puis y penser sans frémir! Les soldats du camp de concentration étaient tous de la dernière cruauté : c'étaient des blancs-becs, de tout jeunes Juifs, qui jouissaient de leur pouvoir sur les prisonniers. Kamenetzky, Bleichman et Komissarow, se distinguaient surtout par leur brutalité.

Après deux semaines de vie au camp, mon fils fut envoyé à l'usine russe du Sud, et moi à l'usine Gretter. La séparation m'était très pénible ; mais, pendant notre emprisonnement à Kiev, nous avions tous les deux le privilège de ne pas être abandonnés. Ma tante V. I., la comtesse Nierod, notre ancien intendant et d'autres encore (que je ne puis nommer, car ils

(1) Une distraction favorite des soldats et des paysans en Russie est de manger des grains de tournesol, en crachant les cosses par terre. Il était défendu de le faire dans les baraques sous l'ancien régime, mais cette habitude prit des proportions extraordinaires pendant la Révolution.

sont restés en Russie, et je craindrais d'attirer sur eux l'attention des meurtriers qui sont à la tête du gouvernement), faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour alléger notre sort; la vieille bonne d'André mettait tout son cœur à la tâche. Elle nous apportait journellement, et quelquefois deux fois par jour, de la nourriture; elle avait trouvé moyen de m'envoyer un matelas, donnait des pots-de-vin aux gardes pour nous faire parvenir toute espèce de choses nécessaires; je pouvais changer de linge aussi souvent que je le voulais, car je le renvoyais laver à la maison. Ces jours de détention à Kiev furent des jours de luxe en comparaison de ceux qui m'attendaient ailleurs.

***

Je fus transférée à l'usine Gretter le 12/25 juillet, avec dix autres femmes et quarante hommes des détenus au camp de concentration. Ces dix femmes étaient des étudiantes polonaises, de charmantes jeunes filles, et c'était un vrai plaisir pour moi de me trouver en bonne et peu nombreuse compagnie. Ma vie à l'usine Gretter me semblait un paradis en comparaison de la « Vé-Tché-Ka, » et du camp. Nous étions logés dans une charmante et spacieuse maison, où nous autres femmes avions une chambre à nous, pleine de soleil et de clarté. Cette maison était entourée d'un grand jardin délabré, avec des pelouses vertes et d'énormes arbres touffus répandant leurs ombrages. Le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes et des abeilles, le coassement plaintif des grenouilles, tout cela me rappelait la campagne, et bien que Dante ait dit : *Nessun maggior dolor, qu'el ricordarsı del tempo felice, nella miseria*, je jouissais de cette ambiance rustique. Les hommes travaillaient à l'usine, et les femmes faisaient l'ouvrage de la maison. Je remplissais les fonctions de fille de cuisine, réelle amélioration à mon sort. Rien que le fait d'être toute la journée dehors, — car notre cuisine de camp était établie en plein air, sous le ciel bleu, — m'était une joie incomparable. Mes fonctions consistaient à éplucher les pommes de terre, laver la vaisselle et balayer la cuisine, le soir. Nous avions pour cuisinier un charmant homme, un Polonais, avec lequel je conversais toujours en français, au grand déplaisir de notre garde.

Cette idylle de cuisine ne dura pas longtemps, hélas! Le commandant du camp de concentration, Sorokine, arriva un

jour à l'usine pour passer la revue des prisonniers. Quand il m'aperçut, il s'écria :

— Quoi ! Kourakina épluchant des pommes de terre ! J'avais pourtant donné ordre de lui réserver les plus gros ouvrages. Envoyez-la tout de suite laver les planchers, et nommez quelqu'un d'autre à sa place à la cuisine.

Je fus chargée des fonctions de femme de peine dans la chambre occupée par nos gardes. Force me fut de me soumettre. Rien n'était plus dégoûtant que de ranger cette chambre, sinon de voir les gardes vautrés sur leurs lits et d'écouter leurs remarques cyniques. Mais ceci même ne dura pas longtemps. Le 22 juillet-4 août, l'ordre arriva brusquement de nous ramener au camp de concentration. Nous ignorions la cause de cet ordre, mais, à en juger d'après les physionomies préoccupées et irritées de nos chefs, nous nous rendions compte qu'on complotait quelque chose de mauvais contre nous. Nous savions depuis longtemps, par les journaux, que les « Blancs » approchaient de Kiev, et que les bolchévistes étaient à la veille d'une catastrophe.

* * *

Nous arrivâmes au camp vers le soir. Il était rempli de milliers de détenus ; un nouveau commandant avait été envoyé de Moscou, un certain Ougaroff, vraie bête féroce, qui ne lâchait pas son revolver des mains. Des annonces avaient été mises aux portes d'entrée et aux murs de la prison, informant les prisonniers que toute entrevue et tout envoi de la ville seraient prohibés pendant trois jours. On nous enferma dans nos chambres respectives. C'est un spectacle que je n'oublierai jamais : 62 personnes étaient mises dans une pièce destinée à contenir 22 prisonniers. Aucune possibilité de se coucher ; c'était une vraie torture ! Il faisait une chaleur suffocante, et malgré les fenêtres ouvertes, on avait de la difficulté à respirer. Irrités et nerveux, nous vivions dans l'attente de quelque chose, de quelque événement qu'on sentait approcher...

Soudain, le bruit se répandit que nous allions être envoyés à Moscou comme otages ! C'était un coup de massue pour moi ! J'avais vécu dans l'espoir que l'armée de Denikine, qui approchait de Kiev, viendrait bientôt nous délivrer. Ce n'est pas tout. Notre ancien fermier K. était venu me voir à l'usine Gretter, et m'avait dit que la pétition en notre faveur avait toute chance

de succès: une forte somme avait été offerte aux « honnêtes communistes, » qui n'acceptaient jamais de pots-de-vin, et il avait l'espoir de nous voir libérer dans huit ou dix jours. Et voilà que toutes ces espérances étaient anéanties! Nous allions être emmenés à Moscou!

Le 24 juillet-6 août, on nous réveilla à trois heures et demie du matin, en nous enjoignant d'être prêtes dans vingt minutes, sans nous informer du lieu de notre destination. Beaucoup pleuraient en silence. On nous rangea en ligne dans la cour, comme des soldats. Je vis André, qui était là avec son ballot, il allait donc aussi être emmené à Moscou! Nous nous mîmes en marche, sous forte escorte, dans la direction de la gare de marchandises de Kiev : le commandant, Ougaroff, nous accompagnait en personne, et déchargeait de temps à autre son revolver en l'air, pour nous intimider, sans doute. Nous étions 200 otages en tout, qu'on fit monter dans des wagons à bétail. Il y avait 23 femmes; nous avions un wagon à part, mais il n'avait pas été nettoyé après avoir transporté du bétail, et le plancher était couvert de crotte et de fumier.

Le train ne se mit pas en marche avant une heure de l'après-midi. La nouvelle s'était répandue en ville que l'on emmenait des otages à Moscou; nos amies, V. Tchitchérine (1) et la présidente de la Croix Rouge polonaise, Mme Naumann, en leur qualité de sœurs de charité, avaient reçu la permission de se trouver sur la plate-forme au moment de notre départ. Notre pauvre bonne, qui était aussi arrivée en courant, était obligée de se tenir à l'écart, à cinquante pas de distance du train.

Je n'oublierai jamais cette matinée tragique! J'étais comme dans un rêve; je ne pouvais réaliser qu'on nous emmenait! Il faisait nuit profonde dans mon cœur... je n'avais plus rien à espérer; je me sentais condamnée! Si André, du moins, avait pu rester à Kiev!... C'était horrible d'emmener un adolescent comme lui en qualité d'otage! Ce qui me frappait surtout, c'était l'absurdité de la chose : on abolissait tous les titres et toutes les distinctions de classe, et puis nous étions emmenés comme otages parce qu'il était prince et que j'étais princesse!

J'étais assise, les pieds ballants, plongée dans les réflexions les plus sombres, à la porte grande ouverte de notre wagon, ne

(1) V. Tchitchérine n'a rien de commun avec le ministre des Affaires étrangères bolchéviste.

pouvant détacher mes yeux du visage de notre bonne. La pauvre vieille pleurait à chaudes larmes, et moi qui n'avais pas pleuré une seule fois depuis mon arrestation, je sentais les larmes couler le long de mes joues, dans mon cou, et je me sentais incapable de les arrêter. Le train s'ébranla enfin, et il me sembla que l'on me clouait dans mon cercueil! Je contemplais, à travers un voile de larmes, Kiev qui s'éloignait peu à peu de notre vue... Nous étions déjà sur le pont du Dniéper. La vue superbe sur la ville noyée dans la verdure, le soleil dorant les coupoles des monastères et des églises antiques, l'espace bleu au delà du Dniéper et les horizons de rêve de ma chère Ukraine... tout cela était si cher et si familier à mon âme! Je sentais mon cœur devenir de plus en plus lourd. J'avais été soutenue, jusqu'alors, par un faible rayon d'espoir; maintenant, c'était fini d'espérer.

Notre voyage dura six jours. Il est certainement plus confortable de voyager en sleeping-car que dans un wagon à bétail... cependant, je supportai assez bien les cahots du wagon, et je parvins à dormir sur l'étroite planche qui me servait de lit. Mais le traitement qu'on faisait subir aux prisonniers pendant le voyage était affreux. Il avait été défendu de rien nous apporter de la ville au cours des trois jours qui précédèrent notre départ de Kiev. Nous n'avions ni provisions ni argent. Nous avions à nous deux, André et moi, 6 000 roubles, somme tout à fait minime, étant donné les prix existant déjà à cette époque. Défense d'acheter des provisions aux stations; ce ne fut que le troisième jour de notre départ de Kiev qu'un dîner nous fut servi à Briansk, composé d'une soupe faite avec de la « vobla, » poisson de basse qualité, et d'un morceau de pain de seigle mélangé de paille. J'avais réussi à emporter quelques œufs durs et quelques concombres : ce fut toute notre nourriture pendant ces six jours. J'étais, pour ma part, incapable de rien avaler, mais André, qui avait un appétit de géant, était bien à plaindre.

***

Nous arrivâmes à Moscou de grand matin, après un voyage de six jours. Je n'avais jamais beaucoup aimé cette capitale : j'étais alors moins disposée que jamais à l'apprécier. Le ciel me paraissait pâle et décoloré après le bleu intense du Sud; il y avait un souffle d'automne dans l'air; il faisait froid. On nous

mena tout d'abord au camp « Kojukhov, » où nous fûmes détenus pendant neuf jours. Nous étions tous logés pêle-mêle, hommes et femmes, dans une énorme baraque en bois, avec deux rangs de « nary, » l'un au-dessus de l'autre. Grâce à ce système de cohabitation assez bizarre, nos mœurs devinrent, involontairement, fort primitives. Je ne donne pas de détails. Imaginez les plus repoussants, vous serez au-dessous de la vérité.

Je ne puis omettre de mentionner le commandant de ce camp, Zvéreff. C'était un officier de l'armée de Koltchak, qui avait été fait prisonnier de guerre par les bolchévistes. Ils avaient commencé par le traiter avec confiance, et l'avaient nommé commandant du camp « Kojukhov ; » mais plus tard il fut déclaré dangereux, comme « contre-révolutionnaire, » et fusillé. Lorsqu'on nous amena au camp, il s'approcha de moi, me prit à part et me dit qu'il savait qui j'étais et ferait tout ce qu'il pourrait pour moi et pour mon fils, étant entièrement des nôtres et ne servant sous les bolchévistes que par contrainte. Sa bonne et cordiale attitude à notre égard me toucha profondément. Lorsque nous fûmes transférés du camp « Kojukhov » au monastère « Androniev, » on me remit secrètement un paquet de biscuits, en me disant qu'ils étaient envoyés par le commandant Zvéreff, « qui nous plaignait et pensait à nous. » Je me souviendrai toujours de cela avec reconnaissance.

Nous avions été prévenus que nous n'étions que temporairement logés au camp « Kojukhov. » Le 7/20 août, on nous envoya à notre véritable destination, le monastère « Androniev, » transformé en camp de concentration. Les bolchévistes ont leurs règles et leur ordre spéciaux, et comme ils font toujours tout au rebours des autres, nous étions toujours transférés d'un endroit à l'autre aux heures les plus importunes. Le monastère « Androniev » est situé à une distance d'à peu près 8 verstes du camp « Kojukhov. » Il était tard dans la nuit lorsque nous entrâmes par la grande porte dans la cour du monastère. Nous étions recrus de fatigue, après notre longue marche, mais il fallut passer par toutes les formalités d'usage : appel et enregistrement des prisonniers, etc. On assigna aux femmes une maison à part, anciennement l'habitation de l'archevêque. Il n'y avait ni électricité, ni lampes, ni bougies. On nous introduisit dans une maison complètement sombre, nous disant qu'il y avait là trois grandes chambres dont nous pouvions disposer à

notre gré. Nous allions à tâtons le long des portes et des murs, comme des aveugles, cherchant des mains les « nary. » Je m'établis dans un coin, comme d'habitude, me sentant un peu plus « chez moi » quand je n'avais de voisin que d'un seul côté. Il faisait très froid, et la maison en pierre, longtemps inhabitée, était à tel point humide, que les planches des « nary » étaient complètement mouillées.

Les prisonniers étaient, somme toute, mieux traités à Moscou, que nous ne l'avions été à Kiev. Les autorités n'étaient pas précisément aimables avec moi, mais je n'avais pas à supporter ces éternelles moqueries, ces injures et ces obscénités qui me faisaient tant souffrir à Kiev, ni ces coups de crosse de fusil... Le commandant et ses aides étaient des hommes de charrue, des paysans obtus, qui avaient lu Karl Marx à tort et à travers, sans comprendre un mot de ses écrits, et s'imaginaient s'être pénétrés de toute sa doctrine. Les gardes au monastère « Androniev » étaient tous des prisonniers de guerre de l'armée de Koltchak, et ils étaient très bons envers les prisonniers. Je causais volontiers avec eux, pour tâcher de me rendre compte de leur état d'esprit vis à vis des Soviets, des « Blancs » et de Koltchak. Hélas ! l'impression que me laissait chacune de ces conversations n'était guère rassurante. Ils n'étaient pas partisans du communisme, couvraient d'injures les bolchévistes et les blâmaient sévèrement pour leur cruauté... mais ils étaient d'une indifférence profonde à l'égard des « Blancs » et n'avaient, à vrai dire, aucune opinion politique. On leur avait promis la terre des « poméshtchiks » (propriétaires fonciers), — ils y tenaient de toutes leurs forces, — tout le reste leur était indifférent. Quant aux opérations militaires, l'un d'entre eux, un garçon assez intelligent et plus développé que les autres, me dit un jour :

— En réalité, peu nous importe de combattre pour les uns ou pour les autres, pour les « Rouges, » ou pour les « Blancs. » Lorsque Koltchak avait la veine, et que nous trouvions plus de profit à servir sous son drapeau, nous étions de son côté. Lorsque les Rouges avaient le dessus, nous allions à eux. Moi qui vous parle, j'ai passé sept fois des uns aux autres, et je connais un camarade qui l'a fait neuf fois.

Pouvait-on espérer la victoire des « Blancs » dans des conditions pareilles, lorsque leurs armées, à l'exception des « éléments conscients, » étaient formées d'hommes de cette trempe ?

L'armée russe n'existait plus; tout sentiment du devoir était bien détruit depuis les premiers jours de la Révolution, depuis le moment où parut le fameux « prikaz » N° I.

Le monastère, et tout ce qui l'environnait, était très pittoresque, mais l'impression générale était triste et déprimante. Les églises, — fermées bien entendu, — et tous les bâtiments, étaient entourés d'un cimetière : il était vert et ombragé, mais la vue de toutes ces tombes et de toutes ces croix ne contribuait pas à nous égayer. On n'apercevait, à l'entour, que des croix, qui semblaient nous rappeler que nous devions porter sans murmurer la nôtre ! Je sentis une profonde tristesse m'envahir lorsque je sortis, le lendemain matin, pour inspecter notre nouveau lieu d'habitation. Ce qui m'oppressait surtout, c'était la pensée qu'aucun de nous ne savait combien de temps il aurait à languir ici. Cette incertitude était insupportable.

Ma santé s'altérait: je me sentais faiblir tous les jours. Pour toute nourriture, nous recevions, par personne, trois quarts de livre de mauvais pain noir par jour ; trois « zolotniks » (1) de sucre; un dîner à midi, consistant en une soupe trouble et fade, avec des pommes de terre gelées ou des choux pourris, ou du froment, — parfois, comme grande exception, avec des lentilles. Même chose pour souper : ni beurre, ni lard, ni graisse. J'éprouvais constamment les tourments de la faim; mais ceci n'était que le commencement de nos souffrances.

Nous étions complètement abandonnés à Moscou, André et moi, n'ayant ni amis, ni connaissances dans cette ville. Habituée comme je l'avais été toute ma vie à être entourée de ma famille et de mes amis intimes, je me sentais très seule, et j'en souffrais beaucoup. N'ayant que la nourriture du camp pour me soutenir, j'étais obligée, comme le reste de mes compagnes, de laver le linge sale des prisonniers et de notre escorte. On nous avait prévenues qu'en cas de refus, nous serions transférées à un autre camp : nous n'avions qu'à obéir.

Ainsi, après avoir lavé les planchers et avoir été fille de cuisine à Kiev, je devins blanchisseuse : le métier de blanchisseuse est le pire des métiers dans les conditions où nous étions obligées de le faire. On nous donnait si peu de savon, qu'il ne suffisait pas, en réalité, à aver la dixième partie des quarante, cin-

(1) Un zolotnik est la 96ᵉ partie d'une livre russe.

quante pièces de linge sale que nous avions à blanchir chacune. Les draps grossiers et les chemises de laine de nos gardes étaient autrement difficiles à laver que des mouchoirs de poche en batiste et nous étions obligés de faire la lessive dans une pièce de cave humide, aux fenêtres brisées, avec de l'eau jusqu'à la cheville, à une époque de l'année où il faisait déjà très froid, comme c'est le cas dans cette partie de la Russie en septembre.

Je dois avouer que j'étais accablée par cette dégoûtante besogne, qui, était, en effet, au-dessus de mes forces, car je commençais à souffrir, après quatre lessives, d'une forme très grave d'arthrite, accompagnée d'épuisement complet, d'anémie aiguë et de fortes fièvres. Les cas de maladie sérieuse étaient traités à l'« Hôpital Central des camps de concentration, » mais je suppliai les gardes de ne pas informer le Commandant de mon état, car je redoutais par-dessus tout d'être transférée à ce fameux hôpital, où les êtres humains mouraient comme des mouches, faute des soins les plus élémentaires. Les malades étaient, en outre, entassés les uns sur les autres sans égard aux cas de maladie contagieuse. Cette institution avait une affreuse réputation. Je préférais rester au camp, ne bougeant pas, pendant six semaines, de mon coin, sur les « nary. » C'était une vraie torture! Je n'avais ni matelas, ni simple paillasson même, rien qu'une mince couverture repliée sur moi, et les douleurs que j'éprouvais dans toutes les articulations, dans les épaules et dans les côtes surtout, étaient parfois insupportables. Les planches étaient disposées transversalement : toutes les fois que quelqu'un y montait, elles étaient secouées tour à tour, et ces secousses me causaient de telles souffrances, que j'étais prête à hurler de douleur! Les « nary » restaient vides pendant la journée, mais le soir, lorsque tout le monde s'y disposait pour la nuit, commençaient mes tortures. J'attendais qu'il fît sombre, et que tout le monde fût endormi, pour pouvoir pleurer à mon aise. Je m'en voulais de cette faiblesse, mais cela me faisait du bien.

Princesse Tatiana Kourakine.

(A suivre.)

FRAGILITÉ

TROISIÈME PARTIE (1)

17 février.

Le grand froid est revenu pendant la nuit et l'âpre vent du Nord souffle dans la vallée du Rhin. Sur les branches nues des arbres, sur les toits, le givre s'accroche comme une mousse blanche. Le sol détrempé par la pluie est devenu rugueux et glissant. Au-dessus de la ville le ciel sans nuage montre partout la même couleur uniformément grise.

Aussitôt rentré de la manœuvre, je gravis l'escalier quatre à quatre dans mon empressement à réchauffer mon visage et mes mains rougies par le froid. Mais, sur le palier, je m'arrêtai, surpris. La porte de ma chambre était grande ouverte. Qui donc s'était permis de pénétrer chez moi en mon absence? Un meuble craqua, le bruit d'un objet qu'on déplaçait arriva jusqu'à moi. Il y avait encore quelqu'un dans la pièce.

Je m'avançai tout doucement, puis passai la tête. Mais je n'allai pas plus loin. Stupéfait, haletant, je regardai. Mme Reichberg, le dos tourné à la porte et penchée sur la table, remplissait le vase de fleurs fraîches; près d'elle, sur un petit plateau d'argent, celles de la veille gisaient, à peine fanées. Je me taisais, immobile et ravi, tandis qu'un trouble extraordinaire s'emparait de moi et faisait monter une bouffée de chaleur de mon cœur oppressé à mes tempes. Elle ne m'avait pas entendu. Je fis un pas encore. J'étais dans la chambre.

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

Et puis, — mais je ne sais comment j'ai pu faire cela et quelle force mystérieuse a guidé ma main contre ma volonté, — et puis je poussai doucement la porte. Sans réfléchir, je prenais des précautions de cambrioleur pour la refermer silencieusement. Le déclic léger du pène dans la serrure nous fit sursauter tous les deux. Mme Reichberg se retourna. Elle était seule avec moi, chez moi.

Alors seulement je compris la vilenie de mon geste. Qu'allait-elle supposer? Quel motif pourrait-elle attribuer à mon acte? Je ne voulus pas lui laisser le temps de s'interroger elle-même. Je ne savais pas encore quelle excuse j'allais invoquer en ma faveur, mais je dis aussitôt :

— Madame, pardonnez-moi...

Cependant l'étonnement m'empêcha de poursuivre. Nulle trace de courroux sur son visage; au contraire, une joie fraîche, simple et, sur ses lèvres, cet imperceptible sourire qui captive et tempère, juste comme il faut, le charme un peu grave de ses traits.

— C'est moi, dit-elle, qui dois m'excuser d'être entrée chez vous en votre absence. J'ai agi de façon bien indiscrète. Pardonnez-moi vous-même.

— Comment pouvez-vous parler ainsi? Vous ne saurez jamais combien je vous suis reconnaissant de m'avoir donné une si grande joie. J'aime les fleurs et celles-ci me tiennent compagnie dans mes heures de solitude. Désormais, en les voyant, je songerai à celle qui les apporta. C'est un peu de vous qui restera près de moi.

Elle parut contente. Le jour, entrant largement par les cinq fenêtres de ma chambre, l'enveloppait toute. Il me semblait que je la voyais pour la première fois, car jusqu'ici elle ne m'était apparue que dans la fausse clarté du théâtre et de la pâtisserie Koth, dans la pénombre du salon et de la galerie. Aujourd'hui, sa beauté s'offrait à mon regard en pleine lumière. Elle me parut plus éclatante encore. La blancheur extraordinaire de sa peau était miraculeuse. C'était à peine si, sous les yeux, elle se teintait légèrement de rose, mais cette blancheur n'avait rien de maladif. La fermeté visible de sa chair, la plénitude élancée de ses formes prouvaient une nature saine en plein épanouissement de vie. Dans ce visage, deux yeux immenses, sombres, où brillait une lumière dorée, exerçaient sur moi une sorte de

fascination. Un trouble nouveau montait en moi que ma volonté ne pouvait diminuer et, de crainte qu'elle ne s'en aperçût, j'insistai gauchement sur la reconnaissance que je lui devais.

— Je vois, dit-elle simplement, que vous aimez les fleurs autant que moi et je m'y attendais : nous avons les mêmes élans envers tout ce qui est beau, émouvant. Je ne saurais me passer d'avoir des fleurs près de moi et j'en ai dans ma chambre en toute saison. Là, parmi les choses artificielles et mortes qui m'entourent, elles sont devant moi simples et nues, telles qu'on les voit sous le ciel... Je les contemple et les respire avec amour.

Ses regards tombèrent sur le vase qui embaumait, puis sur le plateau jonché de fleurs mortes et son sourire s'évanouit soudain :

— Quel dommage, dit-elle, qu'il faille ainsi leur ôter la vie pour pouvoir jouir d'elles! Parfois j'ai un remords...

Mais aussitôt elle secoua la tête en riant, comme pour chasser des pensées trop puériles. Puis elle prit le plateau et se dirigea vers la sortie. Mais la scène qui avait terminé notre entrevue de la veille me revint à la mémoire. Décidé à profiter de notre tête-à-tête pour en avoir l'explication, je restai immobile, appuyé à la porte.

— Excusez-moi, lui dis-je, si j'ose vous demander de prolonger cet entretien un instant. Mais puisque nous nous entendons si bien sur toutes choses, je voudrais dissiper le nuage qui a passé hier entre nous. Je vous supplie de répondre à la question que je vais vous poser.

J'eus à peine le temps de voir dans son regard un éclair de contrariété; déjà elle avait repris son expression accoutumée. Elle ne me répondit pas et s'arrêta devant moi, très calme, tenant son plateau des deux mains. Ses yeux seuls m'interrogeaient. Je dis vivement :

— Pourquoi m'avoir quitté hier comme vous avez fait? Nous venions de passer une heure exquise; nous nous étions dit à peu près tout ce que renferment notre esprit et notre cœur et j'avais appris que dans les vôtres se trouvent des idées et des sentiments de la qualité la plus rare, lorsque, sur quelques paroles prononcées par un autre, vous m'êtes brusquement apparue toute changée; pour la première fois, j'ai découvert en vous une dureté que je croyais impossible. Je pensais vous connaître

et vous êtes tout à coup redevenue l'énigme du premier jour. Pourquoi?

De nouveau, elle sourit franchement.

— J'ai été très coupable envers vous, dit-elle, et je veux me faire pardonner.

Elle baissa un instant les yeux comme pour se recueillir, puis elle les releva vers moi et me dit d'un ton grave, en pesant chaque parole :

— J'ai eu tort. Pardonnez-moi et oubliez tout ce que je vous ai dit. Je ne suis pas toujours maîtresse de mes paroles et ma volonté est souvent bridée par la force de l'habitude, de l'éducation, de l'atavisme. Vous connaissez mes rêves d'amour universel, de fraternité, de bonté, de joie parmi les peuples; mais ils n'excluent pas mon culte profond et passionné pour la vieille Allemagne, ma patrie. Vous ne me le reprochez pas, dites? On aime sa patrie comme quelqu'un de son sang; on l'aime malgré ses défauts et ses péchés : les liens qui nous lient à elle sont infrangibles : si nous les oublions un instant, ils se tendent; ils rentrent dans notre chair, quand quelqu'un ose y porter la main. Hier, quand votre ami a prononcé des paro'es si injustes et si brutales, quand il a dit la façon dont on devrait châtier notre cité pour cette insignifiante affaire de l'affiche, j'ai senti le lien dans ma chair et j'ai souffert... Alors j'ai été folle et injuste. C'est vous qui avez subi le contre-coup de ma douleur. Me pardonnez-vous?

— De tout mon cœur. Moi aussi, j'ai un peu souffert pai vous. Mais comment vous en vouloir d'une erreur si franchement avouée?

Une lueur, pareille à une étincelle de joie, passa dans ses yeux. Elle me tendit la main. Un instant, son bras admirable, pâle, à la ligne souple et nette, fut à portée de mes lèvres. On eût dit un fragment de marbre antique, mais au bout du bras immobile la petite main vivait. J'allais la couvrir de baisers. Mais j'eus le temps de chasser le mauvais désir : il m'eût fait perdre ma force. Je lui donnai une franche poignée de main, en camarade.

— Voilà. La paix est faite, répéta-t-elle en riant. A bientôt, et désormais ne vous effrayez plus sans raison.

Puis elle sortit tranquillement, et ses yeux ne quittèrent pas les miens jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Mais pourquoi ce soir, en rentrant de dîner au 2e escadron, pourquoi ai-je vu, accroché au porte-manteau, près de l'entrée, un feutre mou de teinte *feldgrau* orné sur le côté d'une plume de coq? Pourquoi, sur le coup d'onze heures, ai-je encore vu se profiler, dans le halo du bec de gaz, la silhouette massive du capitaine Wolf.

Le colonel von Kurthausen n'est pourtant plus aujourd'hui seul maître dans l'hôtel de la Speyererstrasse.

18 février.

J'ai la fièvre et la tête me fait mal comme si le souvenir des événements de cette soirée avait été enfoncé dans ma mémoire à coups d'une masse pesante. Ils y resteront en vérité tant que durera ma vie.

A dîner, d'Auxelles dit :

— J'apporte du nouveau.

Il avait sa figure des moments où il s'apprête à lancer une de ces nouvelles stupéfiantes dont on ne peut dire *a priori* si elle est une détestable plaisanterie, ou la vérité même. On peut s'attendre à l'une comme à l'autre car, j'en conviens, son goût pour les enquêtes patientes, son obstination et son besoin d'étonner lui permettent de percer à jour bien des secrets. Nous le regardâmes sans mot dire et avec une méfiance à laquelle se mêlait, pour Bladier et pour moi, une certaine hostilité. Il ne se départit pas de son impassibilité où l'on sentait une gaité difficilement contenue, la joie de lâcher dans notre groupe, comme une grenade bien amorcée, l'engin sensationnel qu'il apportait. Il continua de sa voix de fausset :

— Ce soir Herr doctor Tschwisky avait, avec quelques gaillards de son espèce, fêté à sa manière le cinquantième anniversaire de sa naissance. Il a voulu me faire participer à sa liesse. Quand, sur le coup de cinq heures, il est entré dans ma chambre, portant avec respect une bouteille et deux verres, il était déjà ivre. C'est dans de pareils moments que sa personnalité devient vraiment intéressante; aussi l'ai-je accueilli avec empressement. Je n'avais qu'à l'écouter et, pour encourager ses épanchements, à veiller que son verre aussitôt vide fût immédiatement rempli d'un excellent *Moselwein* contenu dans la bouteille. Et voici ce qu'il m'a confié avec des marques répétées de

commisération et de grandes claques affectueuses dont il gratifiait ma cuisse.

Après avoir marqué un temps, d'Auxelles, baissant la voix comme pour ne pas être entendu au dehors, continua :

— Depuis un mois, un complot se trame ici et en Allemagne pour fomenter une vaste agitation dans tout le pays occupé. On espère ainsi agir sur l'opinion des négociateurs du traité et en particulier sur celle du président Wilson. La source de ce mouvement est dans une association secrète réunissant tous les anciens officiers et les officiers de réserve de l'armée impériale. Plusieurs assemblées mystérieuses se sont déjà tenues à Cologne, à Coblence, à Wiesbaden, à Mayence où des émissaires, venus en fraude de Berlin, ont apporté les ordres concertés et rédigés par le grand état-major...

Le capitaine Jaquet, habitué de longue date aux exagérations habituelles de son lieutenant, haussa les épaules en souriant :

— Et vous avez ajouté foi à ces propos d'ivrogne?...

D'Auxelles ne répondit pas à cette question, mais se penchant sur la table et atténuant encore le bruit de sa voix, il continua:

— Ce soir même, une réunion des officiers du cercle de Worms aura lieu à neuf heures à l'hôtel Glockenhof.

Un silence complet succéda à cette déclaration. La surprise, le doute nous empêchaient les uns et les autres d'émettre une opinion. Puis soudain chacun voulut dire son mot et la conversation devint excessivement animée.

Bladier regardait d'Auxelles en dessous, avec une physionomie de dogue prêt à sauter aux chausses d'un malandrin. L'opposition absolue de leurs caractères les empêche de jamais s'accorder et les manières affectées de d'Auxelles, sa culture exceptionnelle, ainsi que sa recherche continuelle de l'effet à produire ont le don d'exaspérer Bladier, nature foncièrement simple, franche et cordiale sous un aspect bourru. Ce soir-là on devinait que Bladier, furieux de ne pas distinguer si son camarade plaisantait ou apportait un renseignement exact, se contenait difficilement. Tout à coup, il se sentit à bout de forces :

— Écoutez, dit-il, ou vous nous dites la vérité, et cela est facile à vérifier, ou vous vous moquez de nous et, dans ce cas, j'estime que vous dépassez les bornes. Je vous assure, d'Auxelles, que cette fois je ne vous permettrai pas...

Il n'acheva pas sa phrase, mais son nez pincé, ses mâchoires

contractées et ses deux poings énormes et velus posés énergiquement sur la table, laissaient voir la colère qui le tenait. D'Auxelles partit d'un grand éclat de rire. Il s'écria :

— Vérifiez, mon cher, vérifiez. Vous l'avez dit : rien n'est plus facile, si vous savez où se trouve le Glockenhof.

D'un coup de rein, Bladier avait renversé sa chaise. Debout, appuyé à la table et penché sur d'Auxelles :

— J'y vais, dit-il entre ses dents serrées. Mais gare à vous si vous m'avez fait sortir inutilement !

— Bladier, je vous accompagne, dis-je en me levant.

Et nous voici maintenant avançant d'un pas rapide dans la Speyererstrasse balayée par la bise glacée. Nuit lunaire, pas un nuage, froid terrible. Nous avançons en silence, par peur d'ouvrir la bouche ; nos yeux pleurent. J'enfonce ma figure jusqu'au nez dans le col relevé de mon manteau. De temps en temps, mon regard se porte sur mon compagnon de route ; à la clarté du ciel, je distingue son profil comme taillé à coups de hache, son sourcil froncé, et sa longue moustache claire que le vent semble vouloir arracher. Rapidement, nous traversons la Marktplatz où les silhouettes des rares passants filent en longeant les murs. L'horloge du Dôme martèle les neuf coups de l'heure au moment où, guidé par Bladier, je m'engouffre avec lui dans une étroite ruelle débouchant en bas de la place. Audessus de nos têtes les toits semblent se rejoindre et les rayons lunaires ne peuvent se glisser jusqu'à nous ; de place en place un renfoncement creuse un trou noir qui se termine on ne sait où ; semblable à la tige torturée d'un sarment, le passage s'allonge dans le vieux quartier en de nombreux méandres et notre marche hâtive nous fait nous heurter l'un à l'autre. Profitant de ce que le vent ne peut pénétrer dans ce boyau, je me risque à parler :

— Où diable me menez-vous? Nous sommes dans un véritable coupe-gorge.

Bladier a un petit rire semblable à un grognement :

— J'ai pris le raccourci, marmonne-t-il ; vous pensez bien que nos lascars n'ont pas été se réunir sur la grand place... Le Glockenhof se trouve un peu en dessous de la poste. C'est un endroit peu fréquenté, même dans le jour. Heureusement, j'aime beaucoup fureter dans les vieux quartiers et j'irais maintenant les yeux fermés.

Encore quelques pas et nous débouchons sur une espèce de place bizarrement contournée et guère plus large que la ruelle. La clarté de la lune y pénètre cependant et en éclaire tout un côté. L'autre face, plongée dans l'ombre, semble un amas d'antiques maisons pressées les unes contre les autres. Une d'elles, un peu plus haute et un peu plus massive, forme comme une avancée au milieu de l'espace libre. Elle porte à son flanc une tourelle dont le toit pointu, surmonté d'une immense girouette, se découpe en noir sur le ciel illuminé.

— Le Glockenhof!... me dit mon compagnon, en me désignant la bâtisse à tourelle.

Personne sur la place, personne à l'angle des ruelles; nulle trace, nul bruit d'une réunion quelle qu'elle soit.

— Mon vieux, je crois que vous m'avez fait geler pour rien, dis-je un peu dépité.

— Chut! fait Bladier.

Et il allonge de nouveau le doigt vers le Glockenhof. Alors, tendant l'oreille, retenant notre respiration, nous percevons distinctement, malgré portes et fenêtres closes, comme un murmure. Maintenant, notre attention concentrée nous fait mieux entendre. C'est une voix rauque qui parle. Les paroles sont scandées, martelées. On dirait, autant qu'on en peut juger par ce qu'en laisse passer l'obstacle des murailles, un chef haranguant sa troupe. Nous tâchons en vain de saisir le sens des mots. Seule une suite de cris gutturaux arrive jusqu'à nous.

Tout à coup la voix s'est tue et une immense acclamation lui succède; elle s'élève, s'enfle et se prolonge sous les voûtes de la salle. On entend, au-dessus du tumulte, des voix exaspérées qui hurlent des phrases, acclament des noms, et le vacarme est tel que nous croyons sentir l'air vibrer autour de nous. Cependant la place reste morte, pas une fenêtre ne s'éclaire ou ne s'ouvre : tout le monde ici, sauf nous, savait donc ce qui devait se passer au Glockenhof? Une irritation gronde et met de la fièvre en moi. Ces voix sont les voix des vaincus, les voix des soudards assassins, pillards, ravageurs de notre France, et elles nous narguent, nous, les vainqueurs! Et nous tolérons cela! Quelle misère!

Subitement le silence se fait. Qu'est cela? Une autre voix s'élève, solitaire et forte dans la paix nocturne; elle entonne un chant grave, solennel comme un acte de foi. Et aussitôt nous

entendons un grand fracas de chaises qu'on repousse et qui traînent sur les dalles. Puis plus de cent voix s'unissent à la première et l'accompagnent dans son hymne. La place, la ville, tout le ciel semblent maintenant remplis de ce murmure gigantesque. Nous avons sursauté, mon camarade et moi.

— *Deutschland... Deutschland über alles !...* clament les voix.

Bladier m'a saisi le bras et le serre au point que je sens ses ongles dans ma chair, malgré l'épaisseur de la vareuse et du manteau. Il fait simplement :

— Ah !... Ah !... Ah !...

Et il brandit son bâton ferré dans la direction du Glockenhof. Je me tais, tandis qu'un désespoir immense s'insinue dans mon âme. Ils chantent, les guerriers allemands!... Ils chantent comme ils auraient chanté en descendant les Champs-Élysées par un beau soir de septembre, si la Marne n'avait pas empêché cette parade triomphale dans Paris.

Je croyais ne plus savoir pleurer et pourtant je sens une larme chaude qui coule lentement sur ma joue glacée. Jamais mon cœur ne fut si douloureux, mais il ne faut pas faiblir. Je refoule mon chagrin, j'exalte ma foi en l'avenir : des jours plus purs viendront. Au moment où ma volonté commence à vaincre ma faiblesse, je sens soudain la main de mon compagnon trembler sur mon bras. Je le regarde. Tout son corps est secoué du même tremblement, comme si le froid tout à coup l'avait saisi et allait le terrasser. Connaissant l'homme, j'ai tout de suite compris qu'il était la proie d'un de ces accès de fureur durant lesquels nul ne peut lui faire entendre raison. Pendant quelques secondes, ses mâchoires s'entrechoquent et ce petit bruit sec tout près de moi, dans la nuit, me fait une impression sinistre. Mais Bladier a poussé un juron entre ses dents :

— Sacrrr...

Il lâche mon bras, sa canne décrit dans l'air un moulinet qui siffle et la pointe ferrée, en touchant le pavé, fait jaillir une gerbe d'étincelles. Alors il rugit en sourdine :

— Je vais rentrer là-dedans !

Et il s'élance. Je n'ai que le temps de l'agripper par son manteau :

— Ah ! ça, lui dis-je, êtes-vous fou ? A quoi cela vous servirait-il ? Bladier ! Bladier ! voyons, mon vieux, réfléchissez et calmez-vous. Restez avec moi.

De nouveau ses dents claquent et il me dit, haletant :

— Je ne peux pas... Je ne peux pas entendre cela... Darral, laissez-moi. Je veux rentrer là-dedans et taper dans le tas. Ah ! les...

Et il profère à l'adresse des chanteurs un flot d'injures. Je l'ai attrapé à bras le corps et un instant nous luttons tous deux, lui pour m'échapper, moi pour le retenir. Et soudain il s'arrête, comme découragé. La clarté de la lune le frappe de face et je le vois qui, penché sur moi, me regarde d'un œil hagard. Je tente de profiter de cette détente pour lui expliquer le danger de ce qu'il voulait faire, mais il semble ne rien comprendre à mes paroles et ses yeux continuent à scruter mon visage sans paraître le voir.

Mais le chant s'est tu. Aussitôt une porte invisible dans l'ombre de la tourelle s'est ouverte et un rectangle de lumière vient d'apparaître dans le mur noir ; des silhouettes se profilent sur cette clarté ; les officiers sortent par petits groupes en causant à demi-voix. Accrochant aussitôt le bras de mon camarade, je l'entraîne comme une chose morte et remonte vivement la ruelle conduisant à la poste. Il vaut mieux paraître ignorer le mal qu'on ne peut empêcher. Pourvu qu'ils ne nous aient pas vus !

Silencieux et rapides, nous allons. Le bruit des voix s'est éteint derrière nous et voici la grande rue. Comme des traits de feu, les rails du tramway brillent sous la lune et semblent se perdre dans l'ombre infinie. Là encore les passants habituels, chassés par cette nuit inclémente, ont fui. Il règne un silence qui semble immense dans l'air affiné par le froid. Toute la ville paraît dormir. Au loin, comme une clairière inondée d'un brouillard d'argent, la Marktplatz nous apparaît, coupant la rue. A ce moment, deux ombres en débouchent et se profilent sur le fond lumineux : côte à côte au milieu de la chaussée, elles avancent d'un pas lent en sens inverse du nôtre. La nuit est tellement paisible que j'entends distinctement le bruit de leurs pieds retombant en cadence et lourdement sur le pavé de bois. Ils approchent. Les voici. Casquettes plates, capotes sombres à larges boutons de cuivre : ce sont deux agents de police allemands.

A la vue de cet uniforme, je sens passer en moi toute la haine accumulée depuis mes premières années contre ce peuple.

Après le chant d'orgueil de tout à l'heure, voici le symbole de sa volonté de domination. Ces deux hommes par leur tenue, par leur allure, me rappellent à la fois le soldat allemand dressé pour vaincre et le gendarme allemand chargé de mater les volontés qui se révoltent. Leur vue m'est insupportable. Vraiment, je crois que ma raison, à moi aussi, s'égare et une envie folle me prend de me précipiter sur ces deux gaillards qui avancent vers nous de leur pas d'automate.

Mais ils nous ont reconnus. Comme à un commandement, leur taille se redresse et se cambre et, du même mouvement saccadé, les deux têtes se tournent vers nous, le menton exagérément haut, les yeux cherchant nos yeux dans l'ombre. En même temps les deux mains droites se portent vivement à la visière de la casquette, la paume en dessous, tandis que les deux mains gauches, rabattues sur la cuisse d'un coup sec, viennent frapper le sabre à fourreau de cuir. Ils ne montreraient pas plus de déférence pour le feld-maréchal Hindenburg. Alors ma colère tombe tout à coup et ma main, machinalement, esquisse le geste du salut, tandis que Bladier, toujours hagard, continue sa route sans avoir rien vu.

Mais nous voici sur la Marktplatz. Mon compagnon semble se réveiller soudain. Il s'arrête, hésite, puis finalement me dit :

— Écoutez, Darral, j'ai besoin de me remettre le cœur en place et je vais tenter de le faire au moyen d'un grand verre de kirchwasser. Vous seriez bien gentil de m'accompagner jusqu'à la brasserie Ernst-Ludwig. Je ne suis pas encore bien sûr de moi et j'aime mieux ne pas y aller seul.

— Allons, fis-je.

Je le suivis à regret. Ma chambre bien chaude me tentait, avec sa solitude, son silence, sa table fleurie sur laquelle, chaque soir, je note l'emploi de mes heures de vie. En même temps que j'évoquais le décor, l'image de Kathe Reichberg s'y dessina, indécise et fluide comme un désir qu'on ne peut exprimer.

Mais nous arrivions devant la brasserie Ernst Ludwig. Par les baies à vitraux multicolores, la lumière de la salle projetait de grandes taches lumineuses sur la chaussée ; le bruit assourdi de l'orchestre arrivait jusqu'à nous. Nous entrâmes.

L'atmosphère surchauffée et la clarté des lampes à peine tamisée par la fumée des pipes nous saisit et nous nous arrêtâmes un instant sur le seuil. Il y avait là une trentaine de

buveurs qui paraissaient perdus dans le vaste établissement, plus fréquenté d'habitude. Au pied des murailles surchargées de dorures et de moulures compliquées, ils étaient groupés par trois ou quatre et, tout en fumant et vidant leurs chopes, ils causaient avec une gravité comique. Des servantes à petits tabliers brodés renouvelaient à chaque instant la bière tandis que, sur une sorte de tribune placée tout au fond, quelques musiciens exécutaient une valse viennoise.

Nous nous installâmes à une table. Bladier se fit servir du kirchwasser et je commandai un grog brûlant. Mon camarade, l'œil fixe et mauvais, avala son verre d'un trait et en fit remplir un second. Nous nous taisions tous deux. L'orchestre s'était tu. On n'entendait plus, comme une vague rumeur, que le murmure des conversations et, dans l'office, le bruit des verres et des soucoupes maniés par les servantes. Mon cœur était lourd et ma tête douloureuse ; un grand dégoût me prit de la vie que je menais et où je ne rencontrais que désillusions. J'aurais voulu m'enfuir de cette salle et courir vers la Speyerstrasse, rentrer chez moi et peut-être, qui sait? rencontrer Mme Reichberg, lui parler... J'en suis là! Croire qu'elle seule serait capable de chasser mon chagrin, ma rancœur et mes doutes! Mais la torpeur où j'étais tombé m'enlevait la force de me lever et de partir. Et j'entendais de nouveau la voix intérieure me dire : « Où vas-tu ? Où vas-tu ? »

Un grand bruit venant du côté de l'entrée m'arracha brusquement à ma méditation. La porte vitrée poussée violemment avait heurté la muraille en cliquetant, et dans l'encadrement apparut un homme de haute taille. La lumière le frappait de face et j'eus tout loisir de l'examiner, car il s'arrêta un moment sur le seuil pour parcourir la salle du regard. Je reconnus tout de suite l'homme au visage de Bambara, le capitaine Wolf. Il se tenait très droit, la poitrine exagérément bombée sous son manteau garni de fourrure, l'air dominateur. Chose curieuse, toutes les têtes s'étaient tournées vers lui et les conversations s'étaient arrêtées.

Il entra. Derrière lui pénétrèrent quatre autres individus d'apparence identique : même mine arrogante, même façon de bomber le torse, même coupe de moustache en forme de minuscule brosse à dents. Ils gagnèrent à la file une table libre dans le coin de la brasserie faisant face à celui que nous occu-

pions. Wolf s'assit lentement, le dos au mur, jeta encore un regard circulaire chargé de mépris, puis frappa très fort sur la table avec le pommeau d'or de sa canne. Les autres s'étaient assis autour de lui.

A l'appel de la canne, toutes les servantes étaient accourues des différents coins de la salle et attendaient les ordres du capitaine Wolf dans une attitude pleine de respect et d'admiration. Sans les regarder, l'œil fixé droit devant lui, le menton haut, il les laissa un instant en suspens puis, du bout des lèvres, dit :

— *Bier !*

Les servantes s'éparpillèrent pour lui obéir. Maintenant, les cinq nouveaux venus, assis très droit sur leur chaise, nous considéraient. Je compris aux mouvements de leurs lèvres qu'ils échangeaient à notre sujet des propos à voix basse, et leur insolence, facile à deviner sous leur affectation d'indifférence, commençait à m'échauffer les oreilles.

Mais à ce moment, les cinq officiers se levèrent vivement et se tournèrent vers un homme entré sans bruit. Je restai stupéfait. C'était le colonel Heinrich von Kurthausen. Je ne pus m'empêcher de remarquer le grand air de ce vieillard à la taille droite, élancée, aux épaules larges. La lumière tombant de haut accusait le modelé énergique de sa face et le saillant anguleux de la mâchoire inférieure. Il tirait légèrement la jambe et s'appuyait sur une forte canne reliée à son poignet par une lanière de cuir.

Arrivé au milieu du groupe formé par les Allemands debout, il s'arrêta. D'un mouvement bref, les cinq officiers, ensemble, s'inclinèrent. On eût dit que leur corps s'était tout à coup brisé au-dessus des hanches. Mais ils se redressèrent aussi vite et se tinrent immobiles et silencieux devant le vieillard, droits, raidis, comme s'ils en attendaient quelque chose. La main de Kurthausen esquissa un geste qui devait signifier : cela suffit, vous pouvez vous asseoir. Effectivement, tandis que le colonel prenait place sur la banquette à côté du capitaine Wolf, les quatre officiers se réinstallèrent autour de la table.

Penchés vers Kurthausen comme vers un augure, ils écoutaient ses paroles dans une attitude admirative et respectueuse.

Dès l'abord, ma surprise avait été grande en apercevant mon hôte ici, quelques minutes à peine avant l'heure prescrite pour la fermeture des établissements publics. Maintenant mon

étonnement se changeait en inquiétude et me causait un véritable malaise. Malgré moi, j'associais la personne de Mme Reichberg à celle de son père : il me semblait que les actes de celui-ci engageaient pour ainsi dire la responsabilité de sa fille et que, l'un comme l'autre, ils en subiraient un jour les conséquences. C'était absurde, mais depuis quelques jours ne suis-je pas engagé par mes sentiments, mes pensées et mes désirs dans la voie de l'absurde? La volonté est impuissante et la raison chancelle quand, malgré nous, un nom, un souvenir, un espoir se sont implantés fortement dans notre cerveau en même temps que dans notre cœur.

Le colonel avait fait apporter une bouteille de vin du Rhin et, cérémonieusement, en avait lui-même servi à chaque convive. Puis, il remplit son propre verre et l'ayant saisi d'une main qui tremblait un peu, il l'éleva à la hauteur de ses yeux. Alors, restant dans cette position, le vieux cavalier prononça à voix basse quelques paroles qu'il appuyait à chaque instant par un hochement énergique de la tête. Tandis qu'il parlait, les yeux de ses partenaires ardemment fixés aux siens exprimaient une totale communion de volonté et de pensée. Quand il eut fini, tous ensemble levèrent leur verre un peu plus haut, comme pour une offrande, puis, d'un seul trait, le vidèrent. Les six verres au pied fuselé furent reposés à la fois sur la table. Maintenant les six hommes se taisaient. On eût dit qu'ils se recueillaient pour mieux percevoir au fond d'eux-mêmes la beauté, la grandeur d'une idée ou d'un espoir. Peut-être au même moment formulaient-ils un serment ou une prière. Mais je sentis comme un grand choc en moi, car je devinai qu'ils venaient de boire à notre écroulement, à notre fin et qu'ils évoquaient leur triomphe à venir. Je compris qu'on ne pourra jamais empêcher les cœurs d'aimer, de haïr et d'espérer. J'aurais voulu leur crier ma foi dans notre victoire définitive, dans la vanité de leurs vœux. C'était impossible. Excédé de chagrin et profitant de l'inattention de mon voisin, je m'enfuis de la brasserie sans parler à qui que ce fût.

Dans la nuit glacée, je courus jusqu'à l'hôtel de la Speyererstrasse. Tandis que je refermais la porte d'entrée, je fus pris d'une sorte d'étourdissement et je dus m'arrêter quelques instants au pied des marches donnant accès dans la galerie. Trop d'émotions m'avaient coup sur coup assailli au long de cette

soirée, et sans doute mon imagination ardente avait démesurément grossi des événements minimes qui effleureraient à peine la sensibilité d'un homme ordinaire. Cette imagination sans frein me porte à exagérer la valeur des faits et tend démesurément les fibres secrètes de mon être. Ce soir, j'ai été agité par une infinité de sentiments divers dont l'importance m'a paru tragique, parce que, — ô folie! — je les ai tous rapportés à Kathe Reichberg. Comment cette femme, à peine entrevue deux ou trois fois, a-t-elle pu prendre une telle place dans mon existence?

Je montai avec lassitude les quatre marches de marbre et pénétrai dans la galerie. A ce moment, je fus secoué d'un frisson de fièvre et je refermai si brutalement la porte vitrée qu'elle fit un grand bruit dont les échos se répercutèrent dans tout l'hôtel. Aussitôt, la porte du salon s'ouvrit à l'autre extrémité et Mme Reichberg parut. Ses yeux étaient agrandis, inquiets. Nous nous avançâmes l'un vers l'autre et elle me tendit la main. Je la serrai en m'efforçant de dissimuler mon trouble.

— N'avez-vous pas vu père? dit-elle d'une voix altérée. Il est bien tard et je n'aime pas le savoir dehors à cette heure par un froid pareil.

J'évitai de répondre directement à sa question.

— Il fallait, dis-je, qu'il eût une bien impérieuse raison de sortir pour rompre ainsi avec ses habitudes.

— Il a été obligé de se rendre à son cercle pour l'élection des membres du Comité. C'est une coutume à laquelle il reste fidèle chaque année. Je suis simplement inquiète parce qu'il m'avait promis d'être rentré pour dix heures. Or, il va être bientôt dix heures et quart...

Je dis en la regardant bien en face :

— Ne serait-il pas allé à la réunion du Glockenhof?

Elle parut surprise.

— Je vous demande, repris-je en appuyant sur les mots, si M. le colonel von Kurthausen ne serait pas allé à la réunion secrète que MM. les officiers allemands de Worms ont organisée ce soir en dépit des ordres de l'autorité militaire française.

Elle ne fut nullement troublée et me dit d'un air de reproche :

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Père m'a affirmé aller au cercle et jamais une parole mensongère n'est sortie de sa bouche.

Je contemplai ardemment ses yeux. La lumière qui les

anime n'aurait pas eu cette limpidité, si elle fût venue d'une âme trouble, et jamais ils ne m'avaient paru si beaux. En même temps, son accent me toucha. Il était sans colère et on n'y devinait qu'un peu d'étonnement, un peu de regret. Déjà je me repentais de l'avoir crue capable de mentir, et je me préparais à m'excuser. Un bruit à peine perceptible me fit retourner.

Le colonel von Kurthausen venait de rentrer et s'avançait vers nous. Mme Reichberg poussa un cri de joie et, me laissant sur place, courut au-devant de son père. Aussitôt elle lui adressa la parole en allemand; elle s'exprimait avec volubilité, mais avec une expression de tendresse mélangée de reproche qui me surprit. Je n'aurais pas cru qu'une affection si profonde pût exister entre deux êtres de tempérament et de caractère aussi dissemblables. Comme si les liens secrets unissant tout être à celui dont il tient la vie n'eussent pas dû suffire à créer l'amour filial!

Kurthausen, tout en l'écoutant, défaisait lentement son foulard et me regardait. Le lustre éclairait fortement la blancheur polie de son crâne; son arcade sourcilière très proéminente, creusant deux trous noirs à la place de ses yeux, donnait à son visage un aspect squelettique. L'ombre portée ne me permettait pas de distinguer ses prunelles, et pourtant, je devinais leur fixité. Il y avait tant de dédain dans ce regard jeté sur moi par-dessus son épaule que sa fille s'en aperçut. Elle se tut subitement et se tourna, elle aussi, vers moi.

Ma situation était pénible. Il me fallait choisir sur le champ entre mon aversion pour cet homme et la courtoisie due à un vieillard, mon hôte, et le père de Mme Reichberg. J'hésitai une seconde. Mais soudain je compris la cause d'un mépris si ostensiblement affecté : c'était, sous mon uniforme, une insulte adressée à la France. Ne pouvant crier sa haine au vainqueur, il l'exprimait avec toute la force permise. Aussitôt mon parti fut pris. Sans me presser, comme si j'étais chez moi, je pris une cigarette et l'allumai avec précaution, puis, après avoir lancé quelques bouffées de fumée, je gravis lentement le grand escalier. Un silence complet régna dans la galerie jusqu'à ce que j'eusse refermé ma porte.

Maintenant il est presque minuit. Malgré l'éloignement, un bruit de voix parvient du salon jusque dans ma chambre. Depuis une heure, Kurthausen et sa fille discutent avec âpreté.

Le ton du vieillard est sec, dur, en apparence chargé de reproches. Celui de la jeune femme, moins brutal, n'est pas moins énergique. Je comprends qu'elle lui tient tête et je me demande avec inquiétude quel sera le résultat de cette journée.

Insaisissable mystère de notre vie! Des forces inconnues la mènent, la bouleversent ou la brisent. Aujourd'hui nous la voyons droite, claire, ensoleillée comme la plus belle des routes; demain une forme qui passe et qui nous fait signe, la change en un sentier tortueux, obscur, dont on ignore le terme. Combien de fois, combien de temps ai-je vu cette femme? Quelques heures à peine, et avant de l'avoir vue, ma raison et mon instinct me poussaient à la fuir. Maintenant je souffrirais si elle s'éloignait de moi. J'essaie de donner un nom à mon état et je n'en trouve point. Ce n'est pas du désir. Non. C'est encore moins de l'amour. Alors, peut-être, est-ce une admiration d'artiste, de rêveur, pour un être d'un charme exceptionnel.

19 février.

Elle est revenue vers moi simplement, comme elle fit l'autre jour après la scène amenée par les paroles de Segonne.

Aujourd'hui, le vent du Nord avait cessé et le soleil mettait une infinité de paillettes d'or dans l'eau tumultueuse du Rhin. Il faisait bon respirer largement, malgré le froid. J'ai fait seller Arbitre et, délaissant les routes encore rugueuses et glissantes, j'ai été galoper longuement dans les prairies bordant le fleuve. Quand je suis rentré, malgré le sérieux temps de pas que je fis pour terminer ma promenade, le poil de mon brave cheval était encore humide. Je le confiai à mon ordonnance, le fidèle Lemaître, avec ordre de lui donner les soins nécessaires.

Il l'attacha au soleil dans la cour des communs. Puis, vareuse basse et manches troussées, il le bouchonna vigoureusement avec de la paille fraîche. Demeuré auprès de lui, je goûtais un vif plaisir à contempler l'effet de cette friction énergique sur la peau délicate du pur-sang. Il s'ébrouait, piaffait, se tracassait, fouaillait de la queue et, par moments, d'une brusque détente du jarret, lançait de grands coups de pied en arrière. Sous le poil resté court malgré l'hiver, le jeu des muscles se voyait aussi distinctement que s'il avait été à nu. Lemaitre, sa figure maigre et rougeaude coupée d'un large sourire, me jetait

de temps à autre un regard semblant dire : « Hein ? voilà du bon travail. » Et, en effet, chacun de nous goûtait la même allégresse, celle du cavalier devant son cheval bien en forme. Nous constations dans les reflets de la robe, dans la musculature de la croupe et de l'encolure, dans la netteté des membres et jusque dans le feu du regard le résultat du travail patient, méthodique, soutenu, de la science équestre, et aussi celui des soins donnés assidument et presque avec tendresse. C'est un peu l'émotion de l'artiste content de son œuvre. Arbitre était un chef-d'œuvre à mes yeux et la longue course qu'il venait de faire à l'air libre sur le tapis uni du bord du Rhin faisait, sous le soleil de février, jaillir ses muscles et gonfler ses veines.

Le bruit d'un pas léger sur le pavé de la cour me fit tourner la tête. J'aperçus Mme Reichberg tout près de moi. Un épais manteau de fourrure simplement jeté sur ses épaules, sans chapeau et en petits souliers de satin, elle s'avançait vers moi, la main tendue. Son bras nu jusqu'au coude émergeait de la fourrure sombre.

— Je n'ai pu me retenir de venir admirer votre cheval, dit-elle. Je l'apercevais de loin par la fenêtre de la bibliothèque et sa silhouette était admirable de distinction et de force, mais j'ai voulu le voir de plus près. Un beau cheval est une des choses les plus émouvantes de la création.

Lemaître, heureux et fier d'entendre vanter Arbitre qu'il aime autant que moi et soigne comme son enfant, arrêta le bouchonnage. Arbitre, calmé, souffla bruyamment, puis, la tête droite, les oreilles pointées, regarda au loin d'un air dominateur. Mme Reichberg, voulant le caresser, s'approcha; mais le cheval, effrayé par la fourrure qui s'avançait vers lui comme une bête monstrueuse, se serra contre le mur en piétinant sur place et en jetant sur la jeune femme des regards épouvantés. Alors, celle-ci fit quelques pas en arrière, retira tranquillement son manteau, le jeta dans mes bras et, s'approchant doucement du cheval, flatta son encolure en connaisseur, par petites tapes rapides. Le pur-sang, amadoué, baissa la tête avec satisfaction. Mais je m'approchai vivement.

— Je vous en prie, remettez vite ce manteau, m'écriai-je. Voulez-vous donc risquer la mort ?

— Allons donc ! dit-elle gaîment, me prenez-vous pour une petite fille délicate ? Il fait le plus beau temps du monde et c'est

celui où je goûte le plus ardemment toute la force de vie qui est en moi.

Mais d'autorité je lui avais remis le manteau sur les épaules. Elle me remercia en riant. A petits pas, sans nous parler, nous traversâmes le jardin côte à côte, et, quand nous fûmes dans la galerie, sans avoir à nous consulter, le même instinct dirigea nos pas vers la bibliothèque. J'ouvris et m'effaçai pour la laisser passer. Tout en refermant la porte, je la regardai. Elle avait jeté sa fourrure sur une chaise et s'en allait, de sa démarche harmonieuse, vers sa place préférée, la stalle aux chimères. Elle s'y assit. Une fois encore, nous étions seuls.

Le soleil s'insinuait entre les branches du sapin et mettait sur elle des taches d'ombre et de lumière. L'air glacé avait jeté comme un nuage rosé sur la blancheur de ses joues et ses yeux étaient d'un éclat encore plus vif que de coutume. Elle supportait mon regard sans être gênée; aucune fausse pudeur n'apparaissait en elle et elle ne dissimulait pas sa joie de se sentir belle et admirée. Elle parla la première, sans hâte, et parce qu'il fallait qu'on causât. Elle avait sans doute deviné mon trouble et jugé qu'il valait mieux rompre un silence gênant.

— Savez-vous que je suis jalouse de vous, dit-elle, oui, jalouse de vous qui possédez un si beau cheval? J'en avais un magnifique, moi aussi, avant la guerre. On me l'a pris et il a dû mourir je ne sais où, en France ou dans l'Est. Pauvre Nelusko! C'était mon ami et il m'a donné des joies incomparables. Nous ne faisions qu'un. Quand il fendait l'espace de son galop admirable, j'avais la sensation de posséder sa force, sa légèreté, sa vitesse, tout en conservant la lucidité de mon esprit et alors tous mes sens goûtaient pleinement une sorte d'ivresse qu'on ne peut acquérir autrement. J'aime tous les sports, mais celui-là plus que les autres.

Je ne cachai point ma surprise. Je l'aurais crue plus attachée aux choses de l'esprit ou aux arts qu'attirée par le goût des exercices violents. Elle rit franchement.

— Les uns n'empêchent pas les autres, dit-elle; au contraire : le plaisir donné par les uns n'est pas complet sans celui apporté par les autres. Songez au proverbe : *Mens sana*... J'en ai fait ma règle de vie et m'en suis toujours félicitée. Avant la guerre, j'étais une *sportwoman* enragée. Je faisais même des armes et, au sabre, j'ai tenu tête au capitaine von Grœbitz, le plus fameux

sabreur d'Allemagne. Jamais je n'ai ressenti à la fois autant de bien-être dans mon esprit et dans mon corps. Mais depuis, j'ai dû cesser tout cela. Les temps sont changés... Et j'en souffre.

Elle poussa un soupir, puis, haussant les épaules, dit en souriant :

— Mon regret, je l'avoue, vient pour beaucoup de ce que ma coquetterie en souffre.

— Coquette, vous? Je n'en crois rien, fis-je avec sincérité.

— Cela dépend de ce que vous entendez par coquetterie. Je n'en montre certainement aucune vis-à-vis des gens qui m'approchent, mais j'en ai beaucoup vis-à-vis de moi-même. Je croirais déchoir si, le matin, en me regardant dans ma glace, je constatais sur une partie de mon corps, un commencement, un soupçon de graisse. L'harmonie des lignes et la grâce sont parmi les rares privilèges dont la nature ait doté la femme et je considérerais comme un péché de les laisser s'altérer. Grâce aux sports j'ai pu, jusqu'ici, les conserver intactes et maintenant, en dépit des difficultés, je lutte encore par tous les moyens. Je fais du tennis et du *footing* par tous les temps. Et puis, chaque matin, au saut du lit et quelque froid qu'il fasse, mon premier mouvement est de me précipiter dans mon tub et de m'inonder d'eau glacée. Grâce à ce petit supplice quotidien, mes membres ont conservé leur souplesse d'autrefois et ma chair sa fermeté. On peut souffrir pour être belle, n'est-il pas vrai?

Je ne répondis pas tout de suite. La simplicité avec laquelle elle me décrivait tous ces détails intimes avait agi plus fortement sur moi que ne l'eussent fait les sous-entendus, les phrases provocantes d'une femme décidée à séduire. L'image de Kathe Reichberg frissonnante et nue s'imposait à mon imagination. Je savais maintenant que son corps était tel qu'il se laissait deviner sous la robe noire, une merveille ayant à la fois les formes harmonieuses et pleines des statues antiques et la grâce, la sveltesse d'une race affinée par des siècles de civilisation.

Elle évoqua pour moi l'époque où, jeune fille, elle s'adonnait avec enthousiasme à tous les sports. Au milieu de tant de souvenirs, un nom revenait constamment, celui du *Rittmeister* von Grœbitz, et dans sa bouche ce nom barbare perdait sa rudesse germanique. Tout de suite, et sans raison, ce von Grœbitz me déplut. Mme Reichberg était d'une nature trop fine, trop sensible pour ne pas s'en apercevoir. Elle se tut tout à coup,

baissa les yeux puis les releva vers moi à diverses reprises, comme si elle hésitait à poursuivre. Peut-être même eut-elle un instant de mauvaise humeur, mais ce ne fut qu'un éclair dans son regard. Sa volonté, comme toujours, dompta aussitôt l'instinct violent qui l'agitait. Sa voix n'avait pas changé, tandis qu'elle m'expliquait :

— Excusez-moi de vous parler si souvent du capitaine von Grœbitz. C'est mon cousin, un cousin qui fut aussi un peu mon frère aîné car nous fûmes élevés côte à côte à Kœnigsberg et j'ai envers lui une grande dette de reconnaissance. Il fut mon maître pour tous les sports : équitation, tennis, golf, natation, escrime. Il m'en a fait comprendre à la fois la nécessité et la joie qu'ils procurent : avec patience et adresse il m'en a donné le goût et m'a guidée pour les connaître et les pratiquer avec fruit. Il n'y a pas en Allemagne de *sportsman* plus complet...

Et comme je me taisais, il y eut un instant de silence pendant lequel une multitude de souvenirs exquis durent lui revenir à la mémoire, car elle baissait les yeux et souriait à sa pensée. Puis elle poussa un soupir et reprit :

— Pauvre Ernst! pauvre cher grand ami... quand le reverrai-je? Malgré la révolution, il n'a pas, comme tant d'autres, abandonné l'uniforme et continue, par devoir, à servir. Mais je sais qu'il souffre de ne pouvoir jamais revenir parmi nous. Ah! vos généraux sont bien cruels. Pourquoi empêcher la visite de ceux qui nous aiment?

Je renonçai à lui expliquer les raisons qui s'opposent à ce qu'on autorise les officiers allemands en activité à venir sur la rive gauche du Rhin. Ç'eût été peine perdue et je préférais ne plus entendre parler de cet homme. D'ailleurs Mme Reichberg n'insista pas. Maintenant elle me racontait ses chasses au sanglier dans les forêts de Thuringe... La nuit venait.

Cette heure m'était douce et cruelle à la fois. Je songeais que je devais, pour cette femme, effacer tout ce que j'avais dit et pensé jusqu'ici des Allemands. En vain les vérités d'autrefois venaient voltiger devant moi comme des lutins malfaisants. Je les repoussais. Peu à peu une autre vérité plus palpable et plus grande s'imposait à ma conscience. Dans mes rêves, j'avais depuis longtemps tracé le portrait de la compagne idéale, de celle qui m'eût apporté en présent d'amour la beauté parfaite du visage et du corps et toutes les qualités souhaitées à celle

qui devrait partager ma vie. Mais les rêves ne suscitent que des formes floues, incertaines, des impressions fugitives. Et voilà que ces multitudes de songes se matérialisent devant moi, malgré moi. Je les retrouve tous réunis, non dans un être chimérique créé par mon imagination, mais en une femme vivant tout près de moi, presque chez moi. Et cette femme est une Allemande ! Devant ce fait indéniable, mon âme est bouleversée. Je ne sais que souhaiter, que prévoir. Mais je contemple son ombre indécise sans chercher à comprendre les paroles qu'elle prononce et qui retentissent à mes oreilles comme un chant d'une douceur étrange.

Nous nous sommes séparés très tard, à la nuit close. J'ai gardé sa main dans la mienne. Elle l'y a laissée un instant, puis sans brusquerie, l'a retirée. Et elle m'a dit :

— A demain.

Demain. Que sera demain? Chaque jour, je m'avance un peu plus sur la route au terme mystérieux. Qu'importe? Il faut obéir au destin.

20 février.

Cet après-midi, comme je revenais de me promener à cheval au bord du Rhin, je l'ai rencontrée. C'était dans la longue allée bordée de peupliers qui s'étend, droite et solitaire, vers le fleuve et partage en deux les prairies communales. Elle marchait à pied, seule. Je l'ai reconnue de loin, alors qu'elle était simplement une toute petite forme noire à l'autre extrémité du chemin; je l'ai reconnue au rythme balancé de sa démarche. Elle seule doit savoir marcher ainsi dans toute l'Allemagne, sur toute la terre. Qu'il s'agisse de son esprit ou de son corps, elle est pour moi le triple symbole de la souplesse, de la force et de l'harmonie.

Pour la première fois nous allions être vraiment face à face, libres. Là-bas, chez elle, quand nous étions en tête à tête, il y avait des murs épais, une porte bien close et pourtant, quoique seuls, nous n'étions pas entre nous. L'atmosphère nous était hostile; nous sentions sans les voir les regards soupçonneux des domestiques, nous devinions le front pâle et penché de Kurthausen et ses yeux profonds, vindicatifs sous les sourcils blancs en broussaille; nous étions épiés, surveillés sans doute, et cette inimitié était d'autant plus oppressante qu'on la devinait sans qu'elle se manifestât. Ici, il n'y avait que nous deux, minus-

cules et seuls, semblait-il, dans l'immense vallée du Rhin. La ville elle-même était cachée par la digue bordant les prairies à l'ouest; de l'autre côté on apercevait à peine, très au loin, la ligne violette des montagnes.

Je pris le trot pour rejoindre Mme Reichberg. Elle aussi m'avait deviné et me faisait signe de la main. Ayant mis pied à terre à quelques pas d'elle, je me découvris pour serrer sa main tendue, comme chaque fois, d'un geste franc et décidé. Puis, ayant rabattu les rênes par-dessus l'encolure de mon cheval, je les passai à mon bras et me mis à marcher à côté d'elle, vers le Rhin.

— Voyez, me dit-elle, c'est pour vous que j'ai abandonné l'allée circulaire du parc de Worms, mon terrain de *footing* habituel, et que je suis venue dans cet endroit si lointain et si désert. J'avais le ferme espoir de vous y rencontrer, bien que je ne fusse pas certaine du lieu où vous promèneriez Arbitre aujourd'hui et je rends grâce au destin de m'avoir exaucée.

— En vérité? le hasard n'a pas guidé vos pas? C'est pour me voir, moi? Je n'ose vous croire.

— En vérité... Je souhaitais pouvoir causer seule avec vous. A la maison, bien que je sois libre et maîtresse chez moi, il me semble toujours sentir la présence d'un témoin invisible.

— Oui, je sais. Votre père...

— Que croyez-vous donc? Père ne me défend et ne m'ordonne rien. Mais, je le sais, il supporte avec peine nos causeries et je préfère lui épargner tout chagrin, chaque fois que je le puis.

— Je vous comprends. Mais ici, nous n'aurons pour nous entendre que le ciel, la plaine grise, l'eau du vieux Rhin. Nous pourrons parler à cœur ouvert.

— Je vous ai toujours parlé ainsi, dit-elle.

L'allée, recouverte d'une carapace de feuilles mortes unies par la gelée, craquait sous nos pas. De chaque côté, les hauts peupliers dénudés formaient comme deux lignes de géants que l'hiver aurait surpris et fixés au bord du chemin; les prairies s'étendaient à perte de vue et le fleuve, devant nous, semblait une large écharpe tissée d'argent jetée au milieu d'elle.

Le soleil s'était caché, le vent ne soufflait plus. Le froid cependant était vif, mais l'air était tellement pur, tellement léger que c'était une joie de marcher vite en respirant de toutes

nos forces. Au-dessus de nos têtes, la voûte céleste semblait reculée à des distances infinies. Nous étions, je crois, très heureux et très émus car, tout en gardant le silence, nous nous regardions par instants et la joie se voyait dans nos yeux. Ce sont là des minutes inestimables pour ceux qui savent comprendre ce que les mots ne disent pas.

Je la contemplais à la dérobée. Elle portait un manteau noir à large col et à parements de loutre; un béret de même fourrure la coiffait. Tout cela, d'apparence très simple, s'adaptait admirablement à sa beauté et la rendait plus éclatante.

Elle avait recommencé à parler. J'écoutais avec recueillement sa belle voix me disant son amour de ce pays. C'était comme un hymne au sol, au ciel qui l'éclaire, à l'eau qui le baigne, aux souvenirs qui planent partout, au culte des aïeux. Pourtant la vallée du Rhin n'a pas, dans ces régions, l'aspect légendaire qu'elle prend en aval de Coblence. Le pays est plat, uniforme, presque sans arbres. Mais le fleuve fait passer sur la médiocrité du paysage; il attire et captive par sa majesté, par sa puissance formidable, éternelle.

Nous avons passé le petit pont rustique jeté sur le dernier canal d'irrigation et, prenant à travers prés, nous avons atteint la rive. A notre gauche et bouchant l'horizon, le pont colossal, gardé à chaque extrémité par une lourde tour de style médiéval, semblait s'arc-bouter et former tenailles pour défendre au Rhin de rompre ses berges et de se répandre sur la contrée. A notre droite le fleuve filait au loin parmi les champs et les vignes. L'eau coulait à pleins bords avec un clapotis léger, frôlant le talus gazonné et faisant miroiter à nos yeux des milliers de vagues minuscules et fuyantes aux reflets de métal bleu. On n'entendait nul autre bruit; nous croyions être loin de tout le monde vivant; jamais nous n'avions été si près et si seuls.

Simplement, elle m'a pris la main et m'a fait asseoir près d'elle sur un gros tronc d'arbre abattu. Il semblait avoir été oublié depuis des siècles et reposait dans la terre de la prairie comme s'il en était sorti tel qu'il était là, paresseusement allongé et incrusté en elle. Une mousse grisâtre, rendue friable par les gelées de l'hiver, le tapissait. La tige frêle de je ne sais quelle plante grimpante l'avait encerclé et on eût dit qu'elle le liait à jamais au sol. Nous écoutions le chant silencieux de la nature autour de nous.

— Entendez-vous, dis-je, l'hymne qui monte de tout ceci? Je crois deviner que nous le comprenons de même. Si vous ne l'entendiez pas comme moi, ma joie ne serait pas complète.

— Vous dites vrai. Il faut que le bonheur soit partagé pour être le vrai bonheur. Il est des voix qu'il faut savoir entendre avec l'esprit et avec le cœur. Si l'un de nous ne savait pas, le charme qui nous rapproche serait rompu et nous devrions nous séparer au plus vite. Je suis heureuse d'être près de vous.

— Nous sommes heureux, fis-je.

Et je l'étais, en vérité. Je ne pouvais me mentir à moi-même : une félicité surnaturelle était en moi, elle exaltait sans mesure ma joie de vivre; elle me donnait envie de rire, de chanter, de pleurer et je savais que ce bouleversement de mon être venait de la présence de cette femme à mon côté. Une fois de plus, la frayeur me saisit l'espace d'une seconde : je me voyais entraîné vers l'inconnu comme un fétu de paille dans la tempête. Mais à quoi bon lutter contre une puissance qui brise tout?

Plusieurs fois, ma compagne leva les yeux vers moi et ses lèvres s'entr'ouvraient comme si elle allait commencer une phrase, mais aussitôt elle détournait son regard et elle le reportait au loin, vers l'autre rive du Rhin. Quelque pensée l'obsédait sans doute et elle aurait voulu me la confier, mais l'amour-propre ou la pudeur la faisaient hésiter. Puis, tout à coup, elle se décida et, me regardant bien en face, elle me dit :

— Vous êtes devenu pour moi un ami, oui, un ami loyal, je le sens. Une égale sympathie nous attire l'un vers l'autre. Il faut que vous sachiez pourquoi j'attache tant de prix à cette amitié.

Elle se tut un instant comme pour reprendre courage, puis continua, parlant très lentement, afin sans doute de ne rien dire qui puisse être faussement interprété.

— La guerre a tout transformé ici. A mon retour, je n'ai plus trouvé, comme autrefois, une seule oreille amie à laquelle il me fût possible de confier les aspirations de mon âme. Dès que je parle de mes rêves et de mes projets, les uns me traitent d'illuminée, les autres de folle, quelques-uns de criminelle. Alors, il me semble être égarée dans un désert et souvent je me désespère de tendre les bras dans le vide, d'appeler sans être entendue. L'Allemand, en général, est sentimental, mais c'est

un sentimental égoïste. Il s'émeut devant la grandeur d'un paysage, devant le spectacle d'une belle nuit, à la vue d'une humble fleur poussée au creux d'un rocher; alors il sait chanter son trouble, mais il le fait pour lui-même, pour le plaisir qu'il ressent à exprimer sa joie. De même, il aime en égoïste et voilà pourquoi il ne peut pas me comprendre. Sans doute j'ai connu des exceptions, mais où sont aujourd'hui ces amis si chers? Les uns sont morts, les autres n'ont pas le droit de franchir la barrière du Rhin.

Elle se tut un instant et me regarda avec force comme si elle eût voulu quêter un encouragement de ma part. Mais, ignorant où elle voulait en venir et ne goûtant que médiocrement sa dernière allusion au *Rittmeister* von Grœbitz, je me gardai d'en rien faire. Alors, elle reprit en rougissant un peu, comme gênée :

— Le Français, au contraire, est attiré vers le cœur et vers l'esprit des autres. Il est curieux de les connaître et de les comprendre, et il est plus heureux du bonheur donné que du bonheur reçu. J'ai bien vite senti que vous étiez très Français, et voilà d'où vient ma joie de vous posséder sous mon toit.

Le même instinct guida nos mains. Elles s'étreignirent fortement, mais quand cette étreinte se relâcha je laissai ma main dans la sienne. Elle ne la repoussa pas. Je ne pouvais plus me taire. Je ressentais la nécessité physique de parler pour me libérer d'une contrainte désormais odieuse. Cette lutte engagée pour défendre des principes au détriment de mon bonheur m'excédait. Je parlai.

Avec une grande franchise, je lui avouai ma haine pour l'Allemagne ; je ne la répudiai pas, cette haine, je la défendis, au contraire, je la légitimai par toutes les raisons irréfutables accumulées par l'histoire et multipliées à l'infini au cours des dernières années. Elle écouta sans m'interrompre et son visage ne laissa apparaître aucune marque de réprobation. Alors je lui dis ce qui s'opérait en moi depuis que je commençais à la connaître et à la comprendre. Je m'efforçai de parler simplement, mais comment ne pas ressentir un trouble profond en dévoilant à une femme dont on connaît la force d'âme, la volonté, toute la faiblesse qui peut vous mettre à sa merci? En m'efforçant de décrire des sentiments dont j'ignorais moi-même encore la qualité, je ne pouvais m'empêcher de prêter l'oreille

à ma propre voix. Elle tremblait légèrement et avait un son inaccoutumé. A un tel point que j'avais l'impression d'entendre parler un troisième interlocuteur. La voix étrangère disait :

— N'attendez pas de moi que je renie ma haine ancienne pour votre pays. Il nous a fait trop de mal. Contre les faits, le raisonnement le plus subtil ne peut prévaloir. Je ne puis rien oublier. Mais je ne puis vous confondre avec la masse de vos compatriotes. Mon admiration et, — comment dirais-je ? — mon dévouement passionné vous placent dans mon estime et, pourquoi ne pas l'avouer? dans mon cœur bien au-dessus du ressentiment que j'éprouve contre eux.

Dans ses yeux qui ne me quittaient pas la joie était née, s'épanouissait.

Quand je me tus, nous nous aperçûmes soudain que la nuit venait. Comme des étoiles toutes proches dans le ciel envahi d'une ombre mauve, les candélabres du pont gigantesque s'allumaient un à un. Mme Reichberg, me les montrant, me dit :

— Il faut que je me sauve. Voici trois heures que je suis sortie : on va s'inquiéter de moi.

— Comme le temps passe vite ! C'est l'heure de la garde montante, cinq heures, voyez...

Et je lui indiquai du doigt une petite troupe de soldats défilant sur le pont pour la relève du poste. Elle s'amusa de voir les minuscules silhouettes qui, marchant au pas cadencé, avaient l'air, d'où nous étions, de danser au-dessus du parapet.

— Ce sera bientôt mon tour, dis-je.

Elle sursauta comme si je venais de lui apprendre une nouvelle extraordinaire.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de bien intéressant. A moi revient l'honneur de monter la garde au Rhin dans la nuit de vendredi à samedi... et, je vous l'assure, cet honneur est une corvée dont je me passerais volontiers.

Elle s'était dejà ressaisie et, les sourcils légèrement froncés, semblait mûrir un projet qui venait de naître dans son esprit.

— Écoutez, dit-elle, il me vient une idée un peu folle, mais que je réaliserai si elle vous tente. Vendredi soir, quand vous serez de garde à la tour orientale du pont, je viendrai vous rendre visite. Vous ne savez pas le spectacle émouvant dont on jouit là-haut quand une nuit claire illumine notre Rhin. Avant

la guerre, c'était ma promenade préférée, par les beaux soirs; maintenant je crains vos soldats et n'ose m'approcher.

— Cette idée me ravit. Mais comment auriez-vous le courage de venir seule, la nuit, dans un endroit aussi désert et comment expliquerez-vous votre sortie à cette heure-là?

— Ne vous souciez de rien. Il suffit que ma présence ne vous importune pas.

— Vous comblerez mon vœu le plus cher, un vœu que je n'aurais jamais osé formuler.

Nous nous étions levés et marchions à grands pas vers la ville. Arbitre maintenant me devançait. Il cherchait à m'entraîner et je devais mettre toute ma force pour l'empêcher de s'échapper vers la paille fraîche de l'écurie et vers son repas de foin et d'avoine. La nuit était complète quand nous arrivâmes à l'entrée du jardin public.

— Au revoir, me dit-elle; remontez à cheval et rentrez avant moi. Je préfère qu'on ne nous voie pas ensemble et nous pourrions rencontrer quelque promeneur attardé comme nous.

Je baisai sa main et la gardai contre mes lèvres un peu plus longtemps que de raison. Elle ne fit rien pour la retirer.

M'étant remis en selle, je repris le chemin du logis. Arbitre, les rênes longues, allongeait le pas sur le pavé sonore. Le froid devait être très vif car les passants, emmitouflés, couraient pour se réchauffer.

En vérité, je ne le sentis pas.

22 février.

Il me semble que la physionomie de la ville a changé depuis la réunion de l'autre nuit au Glockenhof. Une ville possède une âme et un visage; une âme qui a ses élans, ses tristesses, ses turpitudes; un visage où se lisent ses passions. Worms paraît agitée d'un sentiment nouveau qui se reflète dans son aspect extérieur. On dirait qu'un souffle léger a passé sur elle et changé l'atmosphère où elle vivait. J'ai pris l'habitude de scruter les visages, de fouiller les regards. Je ne trouve plus dans ceux-ci la résignation du début, mais une lueur d'espoir et comme une expression de défi.

Cette transformation ne se remarque pas chez les petites gens, employés, ouvriers, boutiquiers, chez ceux qui, pour vivre, peinent au jour le jour. Ceux-là restent uniquement marqués par le souci du moment; ils ne sont pas à craindre

pour l'instant. C'est le troupeau qui suivra peut-être, mais plus tard. Parmi les autres on sent qu'une pensée nouvelle a germé, qu'elle gagne de proche en proche, se communique par les conversations échangées à l'oreille, par les visites que l'on se fait le soir, de porte à porte, avant le couvre-feu. Si les figures sont toujours cauteleuses, quand elles savent nos regards fixés sur elles, dès qu'elles ne se sentent plus observées, elles s'animent de petits signes échangés du coin de l'œil, elles s'adressent des sourires qui parlent, elles ont des aspects disant la satisfaction, la confiance, l'espérance. Ce sont des riens, des indices imperceptibles, grâce auxquels je puis suivre la croissance du mal.

Le nombre des officiers allemands en bourgeois semble avoir décuplé. Autrefois on eût dit qu'ils cherchaient à se faire oublier; aujourd'hui, on ne voit plus qu'eux. Leur morgue s'étale, devient provocante et permet de les distinguer du premier coup d'œil parmi la foule. Et hier soir, Bladier, d'un coup de sa large épaule, a dû en faire descendre un du trottoir pour ne pas être contraint de lui céder le pas; le gaillard a filé rapidement sans mot dire sous le regard exaspéré de mon ami. On les voit surtout nombreux à la nuit close, à l'heure où les rares becs de gaz allumés éclairent à peine les jardins de la Lutherplatz et l'esplanade de la Marktplatz. Là ils se promènent par groupes nombreux, coude à coude, le cigare aux lèvres, la tête haute, l'œil arrogant. Ils semblent monter la garde sur la ville.

Ce soir, d'Auxelles est arrivé en retard. Il entra en coup de vent, referma brusquement la porte et, appuyé contre elle, penché vers nous, dit :

— Vous ne savez pas la nouvelle?

Et il nous raconta que la veille au soir une nouvelle réunion avait eu lieu au Glockenhof. Plusieurs gros personnages de la ville, usiniers, banquiers, riches propriétaires, sont venus, non sans de multiples précautions, se joindre à cette assemblée guerrière. Enfin, chose plus extraordinaire encore, il paraît qu'un certain Maschke, secrétaire général des syndicats ouvriers de Worms, y fut introduit par le capitaine Wolf en personne.

Mais tout cela me préoccupe moins que ce que j'observe ici même, sous le toit de Mme Reichberg. Chaque soir, après dîner, le colonel von Kurthausen sort furtivement et ne rentre qu'à onze heures, à pas de loup, en s'efforçant de refermer les portes

sans bruit. La maison, si tranquille autrefois, est maintenant agitée l'après-midi par des allées et venues continuelles. Enfin, ce soir, comme je rentrais de la manœuvre, vers quatre heures, j'en vis sortir l'inévitable Wolf, escorté d'un individu à lunettes et chevelu qu'on m'assura être le fameux Grœvenitz, rédacteur en chef d'une des feuilles locales, le *Wormser Tageblatt*. C'est un homme redouté dans la région. Envieux, rancunier et dénué de scrupules, mettant sa plume au service de qui la paye, quand il ne l'emploie pas à l'assouvissement de ses vengeances personnelles. Depuis l'occupation française, il use du peu de liberté que lui laisse la censure militaire pour essayer de faire naître la haine contre nous. Ne pouvant y parvenir par des attaques directes qui amèneraient une répression immédiate, il emploie des moyens détournés. Il use d'allusions, de jeux de mots, et manie l'ironie avec une sorte de bonne grâce qui désarme nos officiers ou n'est pas comprise des interprètes. Mais le journal, peu à peu et sans qu'on y prenne garde, a su créer dans la population un état d'esprit entièrement hostile à nos troupes et son tirage, affirme d'Auxelles, a triplé depuis notre arrivée ici. Et voilà le personnage introduit par Wolf dans l'hôtel des Reichberg.

Mon cœur se serre en les voyant s'éloigner côte à côte sur le trottoir de la Speyererstrasse, et ce chagrin me prouve que mon cœur n'est plus tout à fait libre. Comment Mme Reichberg pourrait-elle encore ignorer ce qui se passe ici? Dans le calme tombé sur la ville avec la nuit d'hiver, je m'interroge. Elle doit savoir maintenant, elle doit souffrir, elle doit lutter pour empêcher son père de s'engager sur la pente dangereuse. Mais quand le mal éclatera, il sera trop tard pour lui épargner d'en subir les contre-coups. Le mieux serait d'arrêter ce mal quand il est encore temps. Je m'y emploierai dès demain en allant voir le lieutenant-colonel Viguier, major de la garnison, avec lequel j'entretiens depuis fort longtemps de très amicales relations.

J'aurais voulu pouvoir approcher Mme Reichberg dès ce soir et obtenir d'elle une intervention énergique auprès de son père. A six heures, je n'hésitai pas à lui faire demander si elle pouvait me recevoir. La première femme de chambre me rapporta un billet simplement plié en deux sur lequel je lus ces mots écrits au crayon : « *Ami cher, pourquoi n'avoir pas demandé plus tôt à me voir ? Je vous ai attendu toute la journée et main-*

tenant je ne puis vous accueillir. Je m'habille pour aller à un grand dîner chez Mme von Lürfel. Mais nous nous verrons demain. Trouvez-vous à la bibliothèque vers cinq heures ; je vous y rejoindrai sans faute. Ne soyez pas fâché. On regrette autant que vous, peut-être, ce contre-temps. » Et elle avait signé seulement de son prénom : *Kathe.* Que de grâce, de gentillesse dans ce petit mot ! Il me console un peu de ma déconvenue. Une seule chose me chiffonne ; c'est le nom de la maîtresse de maison chez laquelle elle est conviée. Ces von Lürfel sont de ceux qui prennent part aux orgies décrites par Lignerolle. Le dîner de ce soir sera, je l'espère, d'une autre sorte. Je lui parlerai demain.

Voici la onzième heure qui sonne. En bas, la porte d'entrée vient de se refermer doucement. Maintenant, celle de la galerie fait entendre le petit craquement que je connais bien : c'est Kurthausen ; il rentre d'un de ses rendez-vous nocturnes. La pluie s'est mise à tomber. Il fait noir, il fait froid dehors. L'eau, sur le pavé de la rue, fait entendre un bruissement mou. D'où vient, à cette heure et par ce froid, le vieux soldat de la garde prussienne ? Et Kathe Reichberg... pourquoi n'est-elle pas rentrée ?

Minuit.

Quelques pas seulement me séparaient du domaine interdit. Poussé par une force diabolique, je viens de les franchir. Maintenant le pauvre caillou que je suis s'est détaché du faîte, il roulera tout le long de la pente, entraîné par la loi immuable. Jusqu'où ? Vers un gouffre de tristesse ou vers une vallée heureuse ? Je l'ignore. Mais je sais qu'une joie fraîche et vivifiante gonfle mon cœur et je me laisse aller sans regret au vertige qui m'entraîne. Qu'importe ? La dernière page du livre de cette guerre n'est pas encore tournée et je suis un de ceux qui l'écrivent. Devant nous le ciel est encore lourd d'orages aux conséquences imprévues. Je m'en remets au destin : il réglera lui-même le dénouement. Peut-être cette page sera-t-elle un bref et joli chapitre de ma vie ; peut-être quelque chose de plus profond... Mais ici je me refuse à voir. Je ne veux pas gâter une joie proche et certaine en songeant à l'incertitude des lendemains.

Ah ! ces minutes qui ont suivi le retour du vieux Kurthausen !.. Je n'oublierai jamais mon inquiétude et ma fièvre. Elles m'ont permis de mesurer la violence d'une passion née et

grandie avec une rapidité incompréhensible. Pourquoi Kathe Reichberg n'était-elle pas encore là? Que lui était-il arrivé? Cent idées folles me passaient par la tête, se heurtaient, y faisaient éclore des hypothèses compliquées et impossibles, toutes tragiques.

Pour rafraîchir mon front brûlant, j'ouvris une des fenêtres et poussai un peu les volets. La pluie monotone tombait, la rue était déserte et noire. Je me penchai. Deux taches de clarté trouaient seules l'obscurité. Au loin, à droite, la lueur du bec de gaz, au point où la Speyererstrasse oblique légèrement vers le Nord; plus près de moi, sur la chaussée, un long rectangle lumineux, reflet d'une des fenêtres de l'hôtel. C'était celle de la chambre du colonel. Le vieillard, comme moi, veillait. Et je pensais à ces deux existences dissemblables, séparées par quelques pièces, quelques cloisons, à ces deux cœurs ennemis battant pour la même femme. Se doutait-il, lui, de cette similitude de nos craintes? Étrangeté du sort que cette égalité dans la haine et dans la tendresse!

Mais l'air froid de la nuit m'avait calmé, et je pus raisonner avec calme. Une seule éventualité était réellement à craindre: le départ tardif de Mme Reichberg et la rencontre d'une des patrouilles chargées d'arrêter les Allemands circulant après l'heure prescrite. Dans ce cas, l'ordre est formel. Le délinquant est mené au poste central, au *Rathhaus*, où il est maintenu jusqu'au lendemain matin, à l'heure du rapport de la place.

De tout mon cœur, je fis le vœu que la jeune femme pût regagner sa demeure sans faire la fâcheuse rencontre. Mais si ce vœu n'était pas exaucé? Si, à cette minute même, elle était arrêtée et gardée au *Rathhaus!* L'angoisse me secoua. Devant mes yeux apparaissait comme une vision: la grande salle voûtée aux murs nus avec, au centre, son poêle rouge et fumeux; au fond, sur le sol, dressés sur les paillasses qui leur servent de lit de camp, les vingt gaillards composant le poste, leur vingt paires d'yeux affamés brillant dans l'ombre comme des yeux de loups et elle, elle surtout, dans sa toilette de soirée, écroulée sur un banc, pleurant de douleur et d'humiliation; enfin, devant elle, sous le quinquet fumeux, le chef de poste... et son regard, à lui aussi. Et puis... qui sait?

Le chef de poste? Fébrilement, je refis dans ma tête le tour de service des différentes unités. Voyons... Nous, c'était

dimanche dernier. Lundi, les auto-mitrailleuses. Mardi, le groupe cycliste. Hier, mercredi, les batteries à cheval. Aujourd'hui, de nouveau, nous, les hussards... Quelque soulagement me vint de cette certitude. Sûrement, elle aura l'idée de se réclamer de moi, et mon nom ne peut manquer d'influencer l'attitude du sous-officier. Mais, malgré tout, je songe au martyre que serait une telle épreuve pour cet être d'une finesse exquise, pour cette femme constamment entourée d'hommages, d'admiration, de respect.

Tout à coup, le bruit lointain d'une voiture me fit sursauter. Elle roulait rapidement sur le pavé, se rapprochait. Sans allumer l'électricité, je courus à la fenêtre, l'ouvris et poussai un peu le volet. Un landau fermé se rangeait devant l'hôtel et une femme en descendait. Malgré l'obscurité et la fourrure qui l'enveloppait, je reconnus Mme Reichberg. En dépit de la pluie, elle se retourna et tendit la main vers l'intérieur de la voiture. Dans l'ombre de la capote abaissée, je pus distinguer la forme d'un visage qui se penchait sur cette main et la baisait. Mon cœur se serra et il me sembla que ce baiser s'éternisait. Mais la jeune femme avait déjà ouvert la porte et pénétrait dans la maison, tandis que la voiture, faisant demi-tour, s'éloignait vers le centre de la ville.

Sans réfléchir, j'allumai l'électricité et, courant à ma porte, je l'ouvris. Mme Reichberg montait les dernières marches de l'escalier. Elle m'aperçut aussitôt et un éclair de mauvaise humeur passa dans son regard. Elle mit vivement un doigt sur sa bouche pour m'imposer silence. Mais je voulais à toute force lui parler. Ne sachant que faire, instinctivement, je joignis les mains et fis le geste d'implorer. Très simplement, elle fit oui de la tête et se dirigea vers ma chambre d'un pas tranquille.

Elle entra.

J'eus comme un éblouissement. Tout tourna autour de moi; je vis les portraits familiaux se tourner la tête en bas et la grande armoire anglaise osciller, tomber vers moi. Kathe Reichberg, très calme, referma la porte, puis, faisant un pas en avant, elle me tendit une de ses mains tandis que de l'autre elle ramenait sur sa gorge nue le col de sa cape de fourrure. J'étais tellement ému que je ne vis pas tout de suite son geste. Je contemplais ses yeux avec une sorte de crainte, comme si j'attendais d'eux l'arrêt du destin. Mais lorsque j'aperçus cette main si

gracieusement offerte, perdant la raison, je la saisis presque brutalement et, courbé sur elle, la couvris de baisers.

— Allons, dit-elle, calmez-vous. Qu'y a-t-il?

Et, sans brusquerie, mais avec fermeté, elle retira sa main. La douceur, la tranquillité avec lesquelles elle me parlait me redonnèrent quelque sang-froid. Je me sentais tout prêt à lui dire que je l'aimais et pourtant, mon sentiment pour elle était-il de l'amour? Je n'en étais pas certain, mais je me sentais arrivé à une heure où, fatalement, la vie d'un homme prend une orientation nouvelle. J'assurai ma voix le mieux que je pus et, avançant un des fauteuils :

— Il faut que je vous parle sérieusement, dis-je. Asseyez-vous.

Surprise, elle secoua la tête :

— Vous plaisantez, je pense. Espérez-vous que je vais rester dans votre chambre à pareille heure? Si vous avez quelque secret important à me confier, dites-le vite, ou vous allez me faire regretter d'avoir accompli pour vous un acte peu raisonnable.

Derechef je perdis contenance et, renonçant à aborder de front le sujet capital, je dis :

— Pourquoi rentrez-vous si tard? Vous n'ignorez pas les risques que vous couriez. Je souffre atrocement depuis plus d'une heure en songeant au danger qui vous menaçait.

Elle se mit à rire.

— Vraiment? Mais quels sont donc ces dangers? Être arrêtée par vos hommes? Allons donc! Des soldats français n'auraient pas commis la vilenie de mettre sans raison une femme en prison. D'ailleurs, M. von Lürfel m'accompagnait et aurait su me défendre.

Une telle inconscience, loin de me calmer, m'exaspéra. Je m'écriai :

— Votre von Lürfel eût été coffré le premier et, en vérité, je m'étonne de l'audace de ce monsieur. Ses concitoyens montrent en général moins d'empressement à risquer de passer la nuit dans un corps de garde français, sans parler des suites possibles. Et puis, il ne s'agit pas de cet homme...

Kathe Reichberg parut touchée par mon accent sincère. Elle abandonna son expression railleuse.

— Je vous comprends, et je vous suis reconnaissante de l'intérêt que vous me montrez. Mais vous avez tort de vous

inquiéter pour si peu. Croyez-vous donc que, même seule, j'aurais eu peur?

Elle se rapprocha de moi et posa sa main sur mon bras :

— Sachez-le, monsieur le guerrier français, je n'ai peur de rien. Une Kurthausen a l'âme de ses ancêtres, c'est-à-dire une âme bien trempée, et ce courage naturel a été à la rude école de la guerre.

Sa voix était devenue tout à fait douce. C'était la voix que j'aimais, la voix grave dont les accents semblaient se prolonger et remplir la chambre d'harmonie.

— Vous croyez peut-être que j'ai fait cette guerre en infirmière de parade, à cent lieues du front? Détrompez-vous. Je n'ai jamais quitté les ambulances de la zone de feu. J'ai enduré les bombardements, les incendies, les vagues de gaz. Je suis un vrai soldat. Voyez, à Saint-Quentin, un de vos obus m'a...

Elle avait laissé glisser sa cape et m'indiquait une place sur son bras gauche, un peu au-dessus du coude. Mais je ne regardais pas cette blessure. Ébloui, je contemplais l'apparition adorable.

Splendeur vivante, elle semblait glisser hors d'une robe légère, floue, où seule une grosse rose piquée à la ceinture mettait une tache claire parmi les flots de mousseline noire. Deux épaulettes fragiles retenaient le corsage qui voilait à peine le bas de sa gorge. La grâce de ses épaules se détachait en une ligne lumineuse sur le fond sombre de la tenture et je crus voir la chambre s'éclairer d'une lumière surnaturelle à l'éclat de sa chair nue.

Elle avait élevé son bras pour me forcer à voir la trace de la blessure ancienne. Tout près de moi, j'aperçus une mince ligne blanche tachant la peau satinée. Alors, je perdis tout à fait la tête. Attirées par une force insurmontable, mes lèvres se posèrent délicatement sur le signe presque imperceptible, puis s'y appuyèrent avec frénésie. Kathe Reichberg ne retira pas son bras.

Le vertige me prit. Mon baiser glissa le long du bras, remonta jusqu'à l'épaule, tandis que je saisissais sa main qui se crispa dans la mienne. Je crus cette femme à moi. Déjà je saisissais sa taille et ma bouche avide se penchait sur la sienne, quand nos regards se rencontrèrent. Dans ses yeux agrandis je voyais de la joie, de la frayeur, de la fierté. Je touchais presque

le cher visage. Mais elle rejeta brusquement la tête en arrière et, appuyant la paume de sa main sur ma bouche, elle me repoussa avec force.

— Non... non..., fit-elle.

Et, d'un mouvement rapide et souple, elle m'échappa, gagna la porte et l'entr'ouvrit. J'étais tremblant, les bras ouverts, prêt à l'appeler, à crier. Elle me regarda avec une extraordinaire expression de tendresse et il me sembla que ce regard m'enveloppait, prenait possession de moi. Puis elle dit tout bas :

— O mon ami, nous allions faire une grande folie.

Mais sa voix exprimait plus de regret que de reproche. Elle ajouta

— Je suis heureuse. Venez comme je vous l'avais demandé, demain, à quatre heures, dans la bibliothèque.

Elle ferma lentement les paupières comme pour un aveu ou pour une promesse, puis ayant ramassé la fourrure qui traînait à ses pieds, elle disparut.

Seize heures encore avant de la revoir... Seize heures... L'éternité!

23 février.

La volonté mystérieuse qui règle mon destin précipite les événements avec une précision et une vitesse effrayantes. Inutile de lutter. J'ai foi en mon étoile et tout ceci était écrit.

J'avais vu dans la matinée le lieutenant-colonel Viguier, major de la garnison, et il avait calmé une part de mes inquiétudes. Notre service de sûreté est au courant du mouvement suscité par Berlin et qui se développe sur la rive gauche du Rhin. Les Anglais ont même mis la main sur un certain major von Ropps, venu à Cologne avec de faux papiers et possesseur d'ordres du Grand État-Major ne laissant aucun doute sur sa mission. Il apportait à la fameuse association militaire les directives verbales de ses chefs. Quant à la section de Worms, elle est connue et on la surveille. L'intervention se produira au moment propice.

Au moment où j'allais rentrer à l'hôtel Reichberg, je me heurtai au fourrier de l'escadron. Il était venu pour m'informer que les permissions, suspendues depuis le jour où nous étions entrés en Allemagne, étaient rétablies à partir du 1er mars. C'était à moi de partir le premier et le capitaine me priait de prendre mes dispositions en conséquence.

Cette nouvelle m'atterra. M'absenter vingt jours à cette heure décisive, au moment où je sentais mon rêve sur le point d'être réalisé, c'était abandonner une partie presque gagnée, renoncer à un bonheur inespéré et quasi certain. Je restai cloué sur place, anéanti. En moi-même je me mis à compter le nombre de jours me séparant de la date indiquée. Elle tombait le mercredi suivant. Six jours... six jours seulement avant de quitter Worms, la Speyererstrasse, cette maison...

Respectueux et muet, le fourrier attendait à trois pas, raidi dans la position réglementaire. Enfin, il risqua :

— Naturellement, mon lieutenant, j'établirai le titre comme d'habitude... A destination de Paris et du château des Corbières, par Poitiers?

— Non, fis-je avec brusquerie. Attendez mes ordres. Je ne sais pas encore.

Et je rentrai chez moi.

A déjeuner, je m'efforçai d'obtenir que l'un de mes camarades acceptât de changer son tour avec le mien, mais ce fut en vain. Ne prévoyant pas une pareille aubaine, ils avaient tous dressé leurs plans pour un départ beaucoup plus tardif, et, comme je n'avais aucune raison valable à leur donner, ils ne se souciaient pas de les bouleverser.

En attendant l'heure fixée par Kathe Reichberg pour notre rendez-vous, je me promenai à grands pas dans ma chambre, afin de tromper mon impatience. Je remuais dans mon esprit toutes les combinaisons possibles pour retarder mon départ. Toutes étaient irréalisables. Renoncer à ma permission sans motif avouable, l'accepter et rester à Worms pour en jouir ici même, autant de solutions déraisonnables qui me couvriraient de ridicule dès qu'on en devinerait la véritable cause. Je me sentais incapable de prendre une décision virile et, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, je m'en remis au hasard, ou plutôt à ce que déciderait la jeune femme. Ce me serait l'occasion, en même temps, de constater si je tenais dans sa vie la place que j'espérais.

A quatre heures, le cœur battant, je descendis à la bibliothèque. Elle s'y trouvait déjà. Elle se retourna quand j'entrai et, dès que j'eus refermé la porte, elle alla vivement vers moi, les deux mains tendues. Je les saisis dans les miennes et les portai successivement et plusieurs fois à mes lèvres.

Elle me laissa faire. J'entendais sa chère voix qui murmurait :

— Mon ami... ô mon ami...

Et comme, dans ma joie, je m'attardais à mes baisers :

— Pardonnez-moi, dit-elle, car, je le sais, je vais vous faire de la peine. Je n'ai que quelques pauvres minutes à vous donner. Je suis obligée de me rendre à un rendez-vous d'affaires que j'ignorais hier et où ma présence est absolument nécessaire. Mon père m'attend.

Je ne pus retenir un mouvement de mauvaise humeur. Elle reprit avec douceur :

— Ne soyez pas fâché. Songez que demain soir j'irai vous retrouver au pont du Rhin et je vous promets de passer là-bas une longue heure avec vous.

Les événements s'étaient tellement précipités depuis notre promenade de l'autre jour, que ce rendez-vous me paraissait une chose infiniment lointaine et dont bien d'autres soucis me détournaient l'esprit. Je l'avais presque oublié et la promesse nouvelle de la jeune femme, en me le montrant prochain, me rendit toute ma joie. Elle le comprit et se mit à rire :

— Faut-il que vous teniez peu à moi, dit-elle, pour que je sois obligée de vous rappeler un projet si charmant ! Mais soyez sérieux et confiez-moi vite ce que vous vouliez me dire.

Je n'avais pas abandonné ses mains. A demi assis sur la grande table placée au milieu de la bibliothèque, j'attirai Kathe Reichberg tout près de moi et, plongeant mes yeux dans les siens, je murmurai :

— Il est une phrase que je voudrais vous dire, une courte phrase qui monte du fond de mon cœur... Mais je ne la dirai pas. Les mots sont inutiles, n'est-il pas vrai ? Et vous connaissez, vous avez deviné ces trois mots que je voudrais vous répéter cent fois.

Je sentis ses mains trembler dans les miennes. Elle baissa un instant les paupières et se mordit la lèvre comme pour s'empêcher de crier. Puis de nouveau elle me regarda et je vis que ses yeux étaient remplis de larmes. Ma voix s'étrangla dans ma gorge. Je dus m'arrêter un instant. Je sentais un marteau mystérieux frapper à grands coups dans mon crâne. Enfin, je repris :

— Si vous doutez de cette chose que je ne vous dis pas, votre doute va tomber tout de suite. Pour la première fois de ma vie, à cause d'elle, je vais agir contrairement à ce que me

commande peut-être mon devoir, parce que j'ai une entière confiance en vous et parce que je vous...

Le mot s'arrêta sur mes lèvres. A ma grande surprise, le visage de Kathe Reichberg s'était subitement altéré et ses yeux, l'espace d'une seconde, se détournèrent des miens, tandis que ses sourcils se fronçaient. Mais aussitôt elle reprit son calme et reposa son beau regard sur le mien. Mais elle ne prononça pas une parole. Je m'aperçus seulement que ses mains étaient devenues glacées.

— A cause de vous, repris-je avec fermeté, je veux écarter de cette maison le danger qui la menace. Au nom du ciel, conseillez à votre père d'être prudent, conseillez-lui de ne pas se laisser entraîner dans une aventure dont les conséquences pourraient lui être funestes. Je vous parle ainsi parce que je sais, entendez-vous?.. je sais qu'il court un danger. Voilà pourquoi je vous supplie d'agir. Ce n'est pas pour lui que je tremble, mais pour vous, car vous souffrirez, s'il lui arrive malheur. Et il est tout juste temps.

Kathe Reichberg baissa la tête, puis, retirant doucement ses mains des miennes, elle fit quelques pas, l'air pensif. J'attendais qu'elle parlât et l'anxiété faisait battre mon cœur. Tout à coup, elle se tourna vers moi et me dit tristement :

— Je veux, au nom de l'amitié qui nous unit, faire ce que vous m'avez demandé et pourtant, je le sais, cette démarche m'attirera la colère de mon père. Mais peu importe. Ce qui me fait le plus de peine c'est de voir s'évanouir encore une de mes illusions.

Et comme, inquiet, je lui demandais de s'expliquer, elle reprit avec fougue :

— J'avais tant d'amour pour votre France !... Elle était pour moi la terre des élans généreux, des idées nobles, du désintéressement, elle était le flambeau de la liberté. Et je vous vois ici, Français... Vous êtes les plus mesquins, les plus implacables des tyrans.

Je ne répondis pas. Tant d'injustice m'aurait paru insupportable dans la bouche de tout autre. Dans la sienne je l'admettais, je lui trouvais des excuses en raison des souffrances que devait endurer son âme délicate. Elle s'approcha de la fenêtre, appuya son front à la vitre et promena sur le jardin un regard plein de mélancolie. La clarté pâle de ce jour

d'hiver la rendait plus blanche encore. On eût dit que tout son sang s'était retiré d'elle. Sans bouger, elle se mit à parler à voix presque basse et ses paroles ressemblaient à une plainte.

— Voici ma maison et voici mon jardin. Tout ceci est mon bien et jusqu'à ce jour j'étais maîtresse chez moi. Maintenant, que suis-je ici? Vous avez le droit de dormir sous mon toit, de manger à ma table, de prendre ma place partout. Nous n'avons plus la permission d'aller et de venir à notre guise, nous ne pouvons plus nous réunir entre amis et le Rhin est un abîme infranchissable pour ceux que nous aimons, que nous appelons et qui nous appellent sur l'autre rive.

Mais elle se ressaisit aussitôt et avec cette prodigieuse puissance de volonté dont elle fait preuve à chaque instant, elle me montra subitement en revenant vers moi une physionomie souriante. Elle mit une main sur mon épaule.

— Allons, allons, ne prenez pas cette figure maussade, dit-elle. Ce n'est pas à vous que j'en veux et vous le savez bien. Si je vous confondais avec ceux qui donnent de tels ordres, risquerais-je pour vous l'hostilité des miens, de mes amis, la haine des autres? Je vais vous prouver mon affection en affrontant la colère de mon père. Mais il faut que je me sauve; je suis déjà fort en retard...

— Un mot encore, je vous en supplie.

Elle s'arrêta près de la porte, se retourna et me regarda d'un air surpris.

— Voilà, dis-je. Je suis obligé de quitter Worms mercredi prochain..., dans six jours!

— Oh!

Ce cri tout simple avait jailli si spontanément et on sentait qu'il exprimait tant de révolte que la joie, une fois de plus, me saisit. Je continuai aussitôt :

— Je dois partir en permission. C'est mon tour...

— En permission?

Elle m'avait brusquement interrompu. Sur son visage aussitôt transformé je vis passer comme l'ombre de nuages successifs et rapides : le désespoir, puis la colère, enfin l'ironie.

— Laissez-moi parler, continuai-je; je meurs de chagrin à la pensée de ce départ, je ne cherche qu'un moyen de l'éviter. Mais lequel? Songez à ma situation et comprenez mon embarras. Aidez-moi, conseillez-moi.

Elle me regarda fixement sans mot dire pendant quelques instants. Puis :

— Oui, fit-elle, je comprends. Pardonnez-moi. Je vais penser à cela ; je trouverai. Il ne faut pas que vous partiez.

Elle s'arrêta encore, puis tout bas, les yeux mi-clos, elle dit :

— Mon ami...

Je me précipitai vers elle, mais avant que j'aie pu saisir sa main, elle avait déjà ouvert la porte toute grande. Je m'inclinai gauchement. Je l'entendis à peine qui murmurait :

— A demain soir, à neuf heures, au pont du Rhin. Je vous apporterai ma réponse. Pensez à moi, ne me détestez pas trop.

Et elle s'éloigna d'un pas tranquille.

Ce soir, le colonel Heinrich von Kurthausen est sorti après le dîner. Il est rentré à onze heures précises.

24 février. — Poste du Rhin, 11 h 30 du soir.

L'heure qui vient de s'écouler fut pour moi, sans doute, le point culminant de ma vie, celui où j'ai scellé avec Kathe Reichberg le pacte d'amour nous liant l'un à l'autre. Et déjà cette première heure d'amour fut un mélange atroce de joie et d'angoisse. J'en suis terrifié. Ma passion pour cette femme devra-t-elle me mener vers une existence où mon bonheur sera gâté par une lutte continuelle ? Au moment où je pense être parvenu au terme désiré et où tout mon être s'exalte en croyant posséder un trésor inespéré, je trébuche sur un obstacle jeté en travers de ma route par la fatalité ou, — qui sait ? — par la volonté de cette femme. J'hésite encore. Je ne sais si j'éprouve pour elle de la crainte ou de l'adoration. Pourtant, je ne devrais pas douter, car, en fouillant mon cœur meurtri, je trouve ce soir un sentiment pour elle qui ne s'y trouvait pas jusqu'ici. Je suis jaloux.

Il est bientôt minuit. J'écris cette nouvelle page de ma vie dans la chambre haute de la tour placée comme une sentinelle à l'entrée du pont, face à l'Allemagne, chambre réservée à l'officier commandant le poste du Rhin. C'est une salle voûtée aux murs de pierre nue. Sur chaque face, une embrasure percée dans la muraille épaisse d'un mètre ouvre sur le ciel noir où

roulent des nuages chargés de pluie. Nul autre bruit que le frôlement léger du fleuve contre la pile gigantesque à cinquante pieds en dessous de moi ou, parfois, le roulement d'un train filant au loin vers Cologne ou vers Mannheim. Retraçons soigneusement les événements inoubliables de cette soirée.

Après avoir dîné sans appétit dans cette pièce semblable à un cachot, je descendis. Un escalier en vis, étroit, interminable, débouchait dans la salle basse servant de corps de garde. Mes hommes achevaient la soupe du soir et, heureux de ces vingt-quatre heures de calme et de repos, manifestaient leur bonne humeur par un vacarme que mon passage, un moment, apaisa. Je sortis.

L'air tiède et humide me frappa le visage. Le vent d'Ouest soufflait légèrement, apportant par instants une goutte attardée de la dernière averse. Entre deux masses de nuages un mince croissant de lune apparut, éclairant d'un côté la large chaussée du pont terminée, vers Worms, par la tour occidentale, de l'autre par l'avenue bordée de platanes qui prolonge le pont et s'enfonce toute droite à travers la campagne. Cette avenue se perdait dans la nuit, vers l'Est, vers l'Allemagne interdite, mystérieuse, immense. Au-dessus de ma tête s'élevait la tour orientale, à la fois massive et haute, formant tête de pont. Trois voûtes garnies de herses la percent. L'une, spacieuse, sert de passage aux voitures; les deux autres, de chaque côté, sont destinées aux piétons. A dix pas de là, du côté allemand, mon factionnaire se promenait à petits pas nonchalants, le mousqueton incliné sur l'épaule, en homme convaincu de l'inutilité de sa faction.

La lune disparut. L'obscurité n'était plus trouée que par la lumière des lourds candélabres de bronze placés de chaque côté du pont tous les vingt pas environ. Je me dirigeai lentement vers l'autre rive du fleuve pour aller au-devant de l'Attendue. Le vaste pont s'allongeait devant moi, large comme un boulevard, long de plusieurs centaines de mètres. De place en place et de part et d'autre, le parapet s'évasait au-dessus des piles, formant comme autant de petites terrasses garnies de bancs de pierre. Je m'arrêtai à quelque distance de la deuxième tour, ne voulant pas attirer l'attention du portier allemand, seul gardien de la tête de pont du côté de Worms. J'attendis.

J'attendis plus d'une heure, torturé par la crainte que Kathe Reichberg ne tînt pas sa promesse. Neuf heures sonnèrent

d'abord. A partir de ce moment mes yeux ne quittèrent plus la longue rampe qui, du dernier boulevard de Worms, mène à l'entrée du pont. Très au loin, j'entrevis quelques ombres isolées, indécises, suivant le chemin parallèle à la rive. Puis plus rien, rien que la masse sombre des jardins et de la promenade publique formant, en cet endroit, la ceinture de la cité. Tous les quarts d'heure, les cent horloges de la ville troublaient la nuit de leurs notes grêles ou sourdes, proches ou lointaines. Une voiture roula non loin de là sur une chaussée empierrée ; le bruit s'éloigna, mourut. Je comptai deux trains de marchandises qui passèrent avec un halètement de bête fourbue. Puis le silence. Avait-elle reculé devant le danger de venir seule, le soir, dans ce quartier désert? Avait-elle été arrêtée par quelque empêchement imprévu?

J'allais m'en retourner tristement quand une mince silhouette de femme se dessina au bas de la rampe. Elle marchait rapidement. A la lueur d'un des candélabres, je la reconnus. C'était elle. Je dus me contenir pour ne pas m'élancer à sa rencontre, mais la lumière filtrant sous la voûte me rappela à la prudence. Derrière sa porte vitrée le portier allemand devait guetter. Appuyé au parapet, tremblant d'impatience et de désir, je ne bougeai plus.

Quand elle ne fut plus qu'à quelques pas de moi, la tentation fut trop forte, je me précipitai. Nos mains se joignirent fièvreusement et, comme la veille, je les portai à mes lèvres et les couvris de baisers. Loin de se défendre, elle les livrait à mes caresses et je l'entendais murmurer :

— Cher... cher...

Puis elle dit à mi-voix :

— Éloignons-nous, voulez-vous? Il vaut mieux que cet homme ne nous voie pas.

Elle prit mon bras avec vivacité et de toutes ses forces se serra contre moi. Nul autre bonheur sur terre ne me semblait possible. Mon âme chantait des hymnes d'allégresse et d'action de grâces tandis que nous marchions en silence, à pas lents, remontant la pente légère qui mène à la partie centrale du pont. Au travers du manteau je percevais le frôlement de son corps, et par le col de fourrure entr'ouvert sa chaleur et son parfum montaient vers moi. L'ivresse me gagnait. Toute ma vie passée était anéantie ; il ne restait au monde que cette

minute, moi près d'Elle, rien autour de nous, et au-dessus de nous le ciel infini. Je ne souhaitais aucune parole. Nos cœurs causaient, et toute la nuit était remplie des mots d'amour qu'ils échangeaient. Mais Kathe se crut obligée de s'excuser.

— Vous devez m'en vouloir d'être venue si tard, mais, pour être plus facilement au rendez-vous, j'ai eu l'idée de me faire inviter à dîner tout près d'ici, par les Lindner, des amis. Ils ne voulaient plus me laisser partir, et je ne pouvais leur donner la raison de mon impatience.

— Qu'importe! Vous êtes là. Comme il va être dur de percevoir la fuite du temps. Songez qu'il vous faut une demi-heure pour rentrer d'ici chez vous. Nous n'avons que trente pauvres petites minutes devant nous. Ne les gaspillons pas.

Elle ne répondit pas et se serra plus fort contre moi. Une trentaine de pas seulement nous séparaient encore du corps de garde. La haute silhouette de la tour se dressait vaguement devant nous comme un géant noir barrant la route. Nous nous accoudâmes au parapet.

On n'apercevait pas le Rhin tant la nuit était sombre et, penchés sur lui, nous croyions voir un large chemin d'une profondeur effrayante d'où montait, comme un frémissement lointain, le piétinement de milliers d'êtres marchant, marchant sans trêve vers le Nord. Devant nous, à grande distance, l'obscurité était trouée d'une infinité de petits points lumineux dont quelques-uns, bizarrement, se reflétaient dans le fleuve invisible. Kathe, heureuse, me nommait les différents villages en me désignant du doigt chaque groupement de lumières : Nordheim, Osthofen, Rhein-Dürckheim..., et elle parlait avec tendresse de ce pays assez laid dont le seul charme vient du vieux Rhin qui le traverse. Je l'écoutais sans me soucier d'un paysage voilé par la nuit, et ravi simplement de sentir mon épaule contre son épaule et sa main dans ma main.

Tout à coup, elle se tourna vers l'Orient, et me désignant l'ombre opaque :

— Voyez-vous, dit-elle, cette ligne noire qui barre le ciel? Cela, c'est notre Allemagne, notre patrie vers laquelle il nous est défendu d'aller et d'où ne peuvent venir ceux que nous aimons. Là, sont les bois de Jagersberg; ici, ceux de Lorsch, ceux de Lampertheim et de Viernheim. Il n'en est pas un seul que je n'aie parcouru cent fois à cheval dans tous les sens, et

maintenant je n'ai plus le droit de franchir cette porte que vous gardez. Trouvez-vous cela juste, mon ami?

— Taisez-vous. Ne parlons pas de cela. N'avons-nous pas d'autres choses plus douces à nous dire? Avez-vous réfléchi au moyen dont nous pourrions éviter mon départ?

D'un mouvement vif, elle se redressa et se tourna vers moi. Malgré l'obscurité, je distinguais l'éclat de ses yeux tout près des miens, et nos mains, cette fois encore, se cherchèrent et s'unirent. Je devinais en elle quelque hésitation à me confier sa pensée, et la peur me vint qu'elle me conseillât de partir. Cette soirée serait-elle la première et la dernière de notre bonheur? Mais elle parla, et sa voix était ferme, son ton décidé :

— Voici ce que je vous offre. Prenez cette permission, mais, au lieu d'aller en jouir en France, acceptez de la passer au Blumenwald, dans cette propriété que ma sœur possède auprès de Coblence. Je sais, — entendez-moi, — je sais que ma sœur nous en laissera la libre disposition, et je sais que je pourrai y venir, y rester quinze jours auprès de vous.

Étourdi de joie, je ne pouvais que répéter :

— Alors?... Alors?...

Elle ne dit rien, mais, élevant vers moi son visage, elle m'offrit ses lèvres. Nos bouches, lentement, s'unirent. Certainement, à cette minute, nous n'avions plus qu'un même esprit, un même cœur, une même âme, et la force de cette union était telle que j'eus la sensation de son éternité. La nuit bienfaisante nous entourait pour exalter notre bonheur au-dessus du pauvre monde, et nous étions transportés dans une sorte de nirvâna où chaque parcelle de notre être s'épanouissait, jouissait d'une extase insoupçonnée. Être *heureux*, mot banal, mot répété sans raison à chaque instant de la vie et dont, pour la première fois, je comprenais la signification, terrifiante à force d'être belle. J'étais heureux et je souhaitais, nous souhaitions, je le sentais, que cet instant se prolongeât indéfiniment.

Mais par deux fois, une voix lointaine retentit :

— Halte-là!... Halte-là!...

Agacé, je redressai la tête et prêtai l'oreille, mais au même moment, à ma grande surprise, je sentis contre moi le corps de Kathe qui tremblait comme si elle était prise d'une terreur subite. La serrant plus étroitement dans mes bras, je déposai des baisers sur ses yeux, sur tout son visage et murmurai :

— Ne craignez donc rien, chère aimée. C'est quelque ivrogne égaré sur l'autre rive et qui cherche à franchir le Rhin. On va le chasser...

Mais elle s'arracha de mes bras, et d'une voix pleine d'effroi me supplia :

— Allez vite voir, Louis, allez... Il ne faut pas qu'il arrive un malheur...

— Mais quel malheur voulez-vous qu'il arrive, chère Kathe ? Vraiment, il faut peu de chose pour abattre ce courage dont vous avez donné tant de preuves.

Sous la voûte de la tour des gens s'agitaient. On entendait un piétinement, une discussion. Un falot se levait, porté à bout de bras ; puis, un homme se détachait et venait d'un pas vif dans notre direction. Je reconnus mon sous-officier, Chassaing. Je fis quelques pas à sa rencontre pour qu'il ne pût distinguer les traits de Mme Reichberg.

— Qu'y a-t-il ? fis-je avec humeur.

— Mon lieutenant, c'est un Allemand qui insiste pour parler à l'officier de garde, en personne. Et il refuse de dire pourquoi.

— C'est bien. Qu'il attende. J'irai tout à l'heure.

Le maréchal des logis salua, fit demi-tour, repartit vers la voûte. Je retournai auprès de Kathe. La lune venait de percer les nuages et l'éclairait faiblement. Le visage de la jeune femme était bouleversé.

— Chère, vous avez entendu ?...

Et, en disant ces mots, je cherchai à lui prendre les mains, mais elle s'y refusa et les croisa derrière elle.

— Il s'agit, continuai-je, de quelque individu sans papiers qui veut essayer de m'attendrir pour obtenir le passage. Je vais l'avoir vite expédié. Mais il est tout près d'onze heures, il faut tout de suite rentrer chez vous. Je tremble qu'il vous arrive quelque ennui. Attendez, je vais vous faire accompagner par un brigadier jusqu'à l'entrée de la ville.

— Comme vous êtes dur ! dit-elle. Non, je ne partirai pas avant que vous ayez été voir ce que veut ce pauvre homme et, par amour pour moi, vous l'écouterez sans colère et lui accorderez la petite faveur qu'il vous demandera. Ne vous inquiétez pas de moi. Il est trop tard pour que je rentre chez moi. J'irai demander l'hospitalité aux Lindner.

— Soit, je vous obéis, mon amie, mon aimée. Soyez tranquille. J'aurai vite réglé cette ridicule affaire. Attendez-moi.

Et je m'éloignai rapidement.

Plusieurs fois je me retournai pour la regarder encore, mais au bout de quelques pas la forme de Kathe Reichberg ne fut plus pour moi qu'une petite ombre noire blottie contre un des lampadaires du parapet. Alors je me hâtai vers la tour.

Sous la voûte centrale, le maréchal des logis Chassaing m'attendait à côté d'un hussard porteur d'un gros falot. Sous la visière des casques les regards des deux hommes m'interrogeaient. Mes yeux se portèrent immédiatement dans la direction de l'avenue qui, de la porte, s'enfonçait vers l'Est. A vingt mètres de là se dressait la silhouette immobile d'un homme mince et de haute taille. Entre nous, le factionnaire, appuyé sur son arme, lui faisait face.

— Je lui ai ordonné de prendre le large, m'expliqua Chassaing... ; c'est un individu pas commode et j'ai dû le menacer de l'arrêter pour l'empêcher d'aller vous parler directement.

— Nous allons voir, fis-je. Attendez-moi là.

En passant, je dévisageai le factionnaire. Je reconnus Landry, solide Angevin à l'humeur joviale, au courage tranquille. Quand je le regardai, il cligna de l'œil sans façon comme pour me dire : allons-y, on va rire. J'abordai alors le voyageur. La lune était maintenant complètement dégagée des nuages et je pus l'examiner à loisir. Certaines physionomies sont pour nous, dès leur apparition, comme une révélation. En voyant celle de cet homme, je ne pus m'empêcher de penser tout de suite à l'émoi de Kathe Reichberg, au tremblement de son corps contre le mien et je me dis :

— Elle savait qu'il devait venir.

Dès que cette certitude eut brutalement surgi dans mon esprit, un grand froid glaça mon cœur et la colère me saisit. Je fixai un moment la figure de cet homme, exprimant la virilité du caractère. Son regard aigu, presque cruel, était corrigé par l'harmonie des traits presque jolis, un peu efféminés même. Le monocle fixé dans son œil droit et le pli de sa lèvre lui donnaient une expression d'arrogance qui acheva de m'exaspérer. L'inconnu était vêtu d'un ample manteau de voyage correctement coupé et coiffé d'une casquette claire de forme anglaise.

Il tenait à la main un petit sac de cuir et une canne, large du bout, comme en ont les toucheurs de bestiaux.

Sans se déconcerter de cet examen dépourvu d'aménité, il fit deux pas vers moi, esquissa un salut en portant deux doigts de sa main à la visière de sa coiffure et, les talons joints, le corps droit, me regardant bien en face, il se présenta d'une voix ferme et presque sans accent :

— Capitaine de cavalerie von Grœbitz...

Il n'aurait pas eu besoin de se nommer. Déjà je l'avais reconnu au choc que j'avais ressenti en l'apercevant. J'étais incapable d'articuler un mot. L'audace de cet homme, la certitude que sa présence ici avait été sollicitée par Mme Reichberg égaraient ma raison. Je dus me faire violence pour empêcher ma main de remonter vers la gaine de mon revolver. Une haine inexplicable m'aveuglait. Il m'eût paru juste et apaisant d'étendre cet Allemand à mes pieds d'une balle logée entre ces deux yeux rivés aux miens et qui, semblait-il, jouissaient de ma stupeur. J'en étais là. Je me taisais, mettant toute ma force d'âme à dompter la tempête qui grondait en moi.

Sans se départir de son calme hautain, le capitaine von Grœbitz rompit de lui-même le silence :

— C'est, je pense, à M. le lieutenant Darral que j'ai l'honneur de parler?

En entendant mon nom dans la bouche de cet homme, en ayant ainsi la confirmation de la complicité de Kathe Reichberg, je perdis le peu de calme qui me restait. Je lui criai d'une voix sourde :

— Allez-vous-en !

Pour la première fois, il parut étonné. Mais il ne bougea pas et poursuivit presque aussitôt :

— Je croyais, monsieur, que les liens de sympathie qui vous unissent à ma cousine, Mme Reichberg, vous autorisaient à me laisser quitter pour quelques jours mon exil, à me permettre d'aller la voir ainsi que mon oncle, le colonel von Kurthausen. Monsieur, je vous le demande avec toute la déférence que comportent nos situations respectives...

Je répétai avec emportement :

— Allez-vous-en !... Allez-vous-en !..

Mais l'Allemand, impassible, continua :

— Je n'ignore pas la rigueur d'une consigne, mais je sais

qu'on peut l'interpréter différemment suivant les circonstances. La discipline prussienne est rigide. La discipline française, moins aveugle, permet dans certains cas...

— Taisez-vous! criai-je.

J'allais le frapper au visage. Heureusement, il ne broncha pas et son impassibilité me redonna quelque sang-froid. Me retournant vers le factionnaire, je lui dis d'une voix aussi ferme, aussi calme que je pus :

— Landry, compte jusqu'à trois, et, si à ce moment cet homme est encore ici, tire dessus et vise bien.

Et, m'écartant pour laisser le champ libre au tireur, je remontai rapidement vers la tour. Dans le silence, on entendit seulement le cliquetis de la culasse du mousqueton que Landry, d'un geste brusque, armait. Quand j'arrivai à sa hauteur, le hussard rabattait son arme qu'il avait tout de suite épaulée. Il fit :

— Dommage, mon lieutenant, il f... le camp.

Mais la colère m'empêcha de sourire. En passant près de Chassaing, je lui dis :

— Vous m'avez entendu, Chassaing. Faites exécuter mon ordre, rigoureusement.

— Vous pouvez être tranquille, mon lieutenant.

Et, sans m'arrêter, impatient d'avoir une explication immédiate, je me hâtai vers l'autre extrémité du pont.

Kathe Reichberg n'était plus là.

MARCEL DUPONT.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA PRÉHISTOIRE DE BOSSUET

Pas plus pour Bossuet que pour la plupart des personnages éminents du passé, ni les origines ancestrales, ni le milieu familial et les commencements de la vie ne sont assez connus au gré de la curiosité moderne, qu'intéressent l'éclosion et la formation des hommes supérieurs en ce qu'elles ont d'inexpliqué comme en ce qu'elles ont de logique. A plus forte raison, au gré des chercheurs exigeants qui, avec Sainte-Beuve et Stendhal, Taine et Renan et les psychologues contemporains, rêvent de monographies si précises qu'elles pussent fonder une « histoire naturelle des esprits. »

Pourtant, en ce qui concerne Bossuet, à cette carence ordinaire et inévitable de documents initiaux, on avait, dès avant sa mort, essayé de parer. Le secrétaire qui lui fut donné en 1684 par les Bénédictins dom Germain et dom Mabillon, et qui resta auprès de lui les vingt dernières années de sa vie, l'abbé Le Dieu, eut bien le sentiment qu'il frôlait « un grand homme, » et l'ambition de « recueillir, » avec une exacte piété, « les moindres circonstances » propres, comme il dit, « à orner une si belle vie. »

Il le fit de son mieux, pour autant que le lui permirent et sa situation chez le prélat et l'insouciance du grand homme à parler de lui-même et à soigner sa gloire. Devinant les desiderata de l'avenir sur les « commencements, » Le Dieu parvint à ramasser, rien que pour la période de 1627 à 1668, la matière de cent vingt pages du *Mémoire* qu'il écrivit à la mort de son maître. Malheureusement le dévoué secrétaire ne trouva

pas d'imitateurs, durant un siècle. Panégyristes ecclésiastiques ou académiciens, amis ou collègues de Bossuet se contentèrent tous de piller le *Mémoire* sans se soucier d'y rien ajouter. Puis vinrent, au XVIIIe siècle, la recrudescence des querelles ecclésiastiques, le peu de goût du public pour l'histoire, le dédain, proportionnel au progrès de la philosophie, des grands hommes de la « superstition. » Le plus caractéristique et peut-être le plus complet représentant de l'époque de Louis XIV dut attendre jusqu'en 1761 un historien. Et M. de Burigny, — brave homme que les injustices des philosophes pour Bossuet révoltaient, mais qu'effrayait le Roi Voltaire, — n'osa qu'un tout petit livre.

Ce fut cent ans juste après la mort de Bossuet qu'une histoire parut, digne du sujet. Seulement le cardinal de Bausset ne sut pas profiter des documents, depuis disparus, qu'il avait en main. Son admiration même de Bossuet le gênait, et puis aussi son désir de peindre l'image sans ombres d'un génie sans taches et sans lacunes, d'un grand homme qui, comme disait au XVIIIe siècle le P. de Neuville, avait dû naître « tout entier. » Plus de cinquante ans encore se passèrent avant qu'une érudition plus soucieuse des faits s'emparât de l'évêque de Meaux. Un magistrat plutôt gallican, Amable Floquet, y dépensa une infatigable patience, une incomparable ingéniosité fureteuse. Sur les quarante premières années de Bossuet seulement, il meubla trois volumes de détails innombrables, pas tous très sûrs, car lui aussi il était lié par le respect et tendre aux légendes optimistes. Le branle était donné toutefois. Les historiens de l'école de Guizot et de Chéruel, et les critiques littéraires disciples de Villemain, de Cousin, de Nisard et de Sainte-Beuve, et les éditeurs de documents administratifs ou diplomatiques du siècle de Louis XIV, et enfin, et surtout, ceux des *Sermons* de Bossuet, travaillèrent à compléter Floquet en le corrigeant. J'ai déjà eu l'occasion de citer ici les principaux d'entre ces chercheurs, parmi lesquels Dijonnais et Messins se distinguèrent par de très sérieux et précieux apports à l'histoire de Bossuet en province, à la généalogie de sa famille. C'est de ce regain d'efforts « bossuétistes » du XIXe siècle et du commencement du XXe, s'ajoutant aux données toujours utiles de Le Dieu et les dépassant, que je voudrais aujourd'hui profiter (1) pour voir

(1) Particulièrement des ouvrages indispensables et très intéressants, —

dans quelle mesure on peut répondre aux questions relatives soit aux hérédités dont le génie et le caractère de Bossuet ont dû, pour une grande partie, résulter, soit aux influences qui durent s'exercer efficacement sur lui.

I. — CE QUE L'ON SAIT DU MILIEU FAMILIAL DE BOSSUET

De ces divers éléments formateurs, le plus utile à évaluer sans doute serait la famille immédiate : les ascendants directs et les collatéraux du premier degré. Sainte-Beuve croyait que « l'on retrouve *à coup sûr* l'homme supérieur, *du moins en partie*, dans ses parents, dans sa mère surtout, dans ses sœurs aussi, dans ses frères (1). »

La mère de Bossuet nous est pour autant dire inconnue. « Damoiselle Marguerite Mochet, » qui en 1618, à Saint-Jean de Dijon, épouse Me Bénigne Bossuet, « avocat au Parlement de Bourgogne, » mariage dont Jacques Bénigne naquit, septième enfant, le 27 septembre 1627, était fille de « noble Claude Mochet, avocat audit Parlement, et de damoiselle Anne Humbert. » Une de ses sœurs fut dominicaine; deux se marièrent dans la robe. La date de sa mort est ignorée. En dehors de l'acte de son mariage, de l'acte de naissance de Jacques Bénigne et du contrat par lequel, en 1644, fixée désormais à Metz, elle cède à ses quatre belles-sœurs ses droits sur divers biens situés en Bourgogne, un seul papier la concernant existe : une pièce comptable signée d'elle à Toul, en décembre 1644, et montrant qu'alors elle fut chargée, avec une autre femme de magistrat, de distribuer les aumônes du Parlement. D'où il n'y a point lieu de présumer, comme on l'a fait, qu'elle fût particulièrement charitable, à moins de l'affirmer aussi de sa co-signataire, « Mme l'avocate générale Fremyn. » Il ne convient pas davantage de lui prêter une dévotion insigne parce qu'elle aurait fait, sitôt après ses relevailles en 1627, un pèlerinage au sanctuaire, voisin de Dijon, de Notre-Dame d'Étang pour y consacrer ou

malgré l'aridité de la recherche généalogique, — de M. le chanoine Thomas, curé-doyen de Notre-Dame de Dijon : *Les Bossuet en Bourgogne*, Paris, 1903; *Le Livre de la famille de Bossuet*, Dijon, 1921, ouvrages qui seront souvent cités, et pourraient l'être à chacune des pages qui suivent. J'en dis autant de la *Revue Bossuet* dirigée et documentée de 1900 à 1907 par M. l'abbé Levesque.

(1) Sainte-Beuve, art. de 1862 sur Chateaubriand (*Nouveaux lundis*), t. III.

parce qu'elle avait déjà consacré Jacques Bénigne à la Vierge (1). La mère de Bossuet est inexistante en l'histoire.

Inconnues aussi et non moins indevinables, ces « sœurs » chez qui Sainte-Beuve estime que l'on peut « identifier si souvent le même jet et la même sève » que chez le frère éminent « et retrouver son fond à l'état simple. » Anne, l'aînée de tous les enfants, mourut toute jeune. Marie, aînée de Bossuet de cinq ans, Madeleine et Marguerite, ses cadettes de trois et de sept ans, survécurent. Les deux premières faillirent vieillir dans le célibat. Marie, vers 1660, épousa Isaac de Chasot, magistrat, Bourguignon d'origine, mais établi, comme les Bretaigne et les Bossuet, au pays messin. L'autre, Madeleine, filleule de Mgr Zamet, évêque de Langres, devint la femme de Joseph Foucault, secrétaire des Conseils d'État. La dernière, Marguerite, après avoir été élevée au couvent des Dominicaines de Toul, y entra comme religieuse.

Encore qu'il n'y eût, à prendre le voile, que l'une des trois sœurs, elles furent toutes les trois dévotes, on le peut croire, mais sans preuves, si ce n'est, en ce qui concerne Marguerite, la dominicaine, un petit geste héroïque : « A quatorze ans, comme ses supérieures hésitaient à la recevoir à profession parce qu'elle relevait à peine d'une grave maladie, elle coupa elle-même ses cheveux » pour affirmer son irrévocable désir. Quant à Mme Foucault, ce n'est qu'à l'époque où elle disparaît, âgée de soixante-quatorze ans, que Le Dieu en parle; et si alors elle meurt, impotente, « n'ayant plus de vivacité que pour les exercices de piété et de charité, se renfermant à méditer deux seuls livres, l'Évangile et les Psaumes, » ce qu'il faudrait savoir, c'est si cette belle vieillesse pieuse subissait l'influence de Bossuet ou si, au contraire, Madeleine plus jeune lui avait montré le chemin.

(1) C'est une tradition, sans autres preuves, admise pour la première fois, ce semble, en 1842 par *l'Année de Marie*. Sur cette dévotion à Notre-Dame d'Étang, qui prit le plus grand développement en Bourgogne depuis la fin du XVIe siècle jusqu'au XVIIIe, voir le P. Dejoux, *Histoire de Notre-Dame d'Étang*, 1726, et G. Chevallier, *Bulletin ecclésiastique du diocèse de Dijon*, 1906. — Floquet, I, 407. Thomas, 74-75, 170. — La « dame Bossuet, » — qui, d'après les recherches de l'abbé Prunel (*Revue pratique d'apologétique*, 15 janvier 1911, et *Revue d'histoire de l'Église de France*, 25 juillet 1911), fut une des dames patronesses du « Monastère du Refuge, » que fonda, en 1653, la succursale de la *Compagnie du Saint-Sacrement* établie à Dijon deux ans auparavant par M. de Renty, — n'était probablement pas la mère, mais une belle-sœur, ou une cousine, ou une nièce de l'archidiacre de Metz.

(2) Floquet, I, 544. J. Thomas, p. 75, 76, 79, 103-105, 179, 182-186.

Moins obscurs sont les hommes de la famille. D'abord se dresse, très net vraiment, Jacques Bossuet, « l'aïeul » paternel. Il a, quand Bossuet naît, soixante-dix ans environ ; il est son parrain. Il vivra dix ans encore, presque jusqu'au départ de son fils Bénigne pour la Lorraine. Sa carrière, terminée en 1627, a été l'une de ces belles carrières, que notre histoire nationale mieux comprise devrait enregistrer au même titre que celle des acteurs de la scène parisienne. Lui-même il fut en Bourgogne un de ces grands citoyens à qui la vie provinciale d'alors donnait lieu de manifester tout leur mérite sur les lieux mêmes où ils étaient nés. Il avait étudié à Valence, en 1573, sous Cujas. Devenu, en 1577, conseiller à la Cour et commissaire aux Requêtes du Palais de Dijon, puis conseiller au Parlement, il entre en 1579 par mariage dans la famille des Bretaigne de Saulieu. Famille déjà célèbre. L'un de ses membres, Jacques Bretaigne, avocat au Parlement de Bourgogne, lieutenant au bailliage, puis maire d'Autun, puis député aux États de 1560, y plaida, à la veille des guerres de religion, dans une magnifique harangue, la cause de la tolérance et de la liberté. — Mais dès 1576, en présence de l'organisation politique protestante, d'une part, et de la Ligue de l'autre, c'était, pour les gens honnêtes, patriotes et dévots, la nécessité, combien délicate, de discerner leur vrai devoir. Jacques Bossuet est un de ceux qui tout de suite pensent avec les gens de Chalon, de Beaune et d'Auxonne « qu'il est impossible aux sujets de se liguer sans altérer la supériorité que le Roi a sur eux (1). » Et lorsqu'en 1588, le Parlement de Bourgogne, la Chambre de Ville et la population de Dijon adhèrent à la coalition catholique, il prend parti pour le Bourbon huguenot ; d'accord, en cela, avec les magistrats dijonnais Frémyot, Vaugrenant, Millotet, Saumaise, Bouhier, Odebert, et avec le futur « allié » de la famille Bossuet, Claude Mochet. Cette petite bande de fidèles à la loi dynastique du royaume sort de Dijon, où dominent les partisans du duc de Mayenne et de « Charles X, roy de France, » où le cardinal Cajetan, en personne, est venu prêcher la Sainte Ligue, — où le premier président Denis Brûlart lance l'anathème parlementaire contre ceux qui tiennent pour Henri de Navarre. Ils se retirent dans le Morvan : ils constituent d'abord à Flavigny, puis à Semur, un Parlement

(1) Kleinclausz, *Histoire de Bourgogne*, 230, 239 et 244.

et une Chambre des Comptes loyalistes. Et non seulement ils assurent l'administration de « la justice du Roi, » mais ils mettent les armes à la main pour défendre le souverain légitime. Puis, lorsqu'en 1595 Henri IV, vainqueur, entrant à Dijon, veut humilier devant eux leurs collègues qui l'ont abandonné, ces dignes continuateurs de Jean Bodin, de l'Hôpital, de Jacques Bretaigne refusent noblement d'éterniser les souvenirs de haine et de sédition, tendent la main à leurs adversaires de la veille. D'ailleurs, ils gardent leur indépendance vis-à-vis de ce pouvoir royal dont ils ont assuré la victoire. Seize ans plus tard, ils défendent contre lui les libertés municipales de la cité. Ils voudraient maintenir à Dijon ce suffrage restreint des bourgeois éclairés qui leur paraît la condition de la paix publique.

A son retour de Paris où il est allé plaider cette cause (1612), Jacques Bossuet est élu maire de Dijon. Et le gouverneur duc de Bellegarde ne peut se dispenser de louer le choix des Dijonnais, mais sans se tromper sur cette protestation de la liberté aristocratique et de l'autonomie communale. Maire, Jacques Bossuet a dans ses actes sa fermeté de citoyen militant. L'ancien ennemi de la Ligue morigène et réglemente les moines de toute robe, Capucins ou Jésuites, Jacobins ou Feuillants. A ce collège des Godrans où étudieront ses petits-fils, il oblige les Jésuites à fonder une nouvelle chaire de grammaire. Et c'est, semble-t-il, dans son *Journal de famille,* plus encore que dans celui de son fils, que le cardinal de Bausset (1) éprouvait, en le feuilletant d'une main trop légère, l'impression d'un de ces chrétiens pour qui la Bible était le livre des destins comme celui des conseils (2).

C'est aussi avec une suffisante netteté que le père de Bossuet, Bénigne Bossuet, ressort d'un passé mieux fouillé. Né vers 1592, avocat postulant, en 1612-1613, au Grand Conseil à Paris, il revient au pays et plaide au Parlement. Marié à environ vingt-six ans, il en a donc trente-cinq environ à la naissance de Jacques Bénigne. En 1624, il est « avocat général des pays et États de Bourgogne et Bresse, » succédant à Claude Mochet, son beau-père. Aussi en cette année, il est échevin de

(1) Floquet, t. I, 48-52; Thomas, 58, 69-75, 91. Voir les autres références dans la *Revue* du 1er août 1919.

(2) Aux naissances d'enfants, on ouvrait la Bible et l'on recueillait un verset-horoscope. On sait celui que Jacques Bossuet nota le 27 septembre 1627, lorsque Jacques Bénigne vint au monde : *Deutéronome*, ch. XXXII, verset 100 : *Dominus circumduxit eum, et docuit, et custodivit quasi pupillam oculi.*

Dijon, et, à ce titre, chargé en 1626 de deux missions importantes : l'une à Beaune (où siégeait alors la Chambre des Comptes de Bourgogne) pour y solliciter « surséance » à un édit royal contraire « au libre consentement de l'impôt par les États » du Duché; l'autre à la Cour, où il accompagne le fils d'une autre vieille famille bourguignonne bien connue, Febvret, pour soutenir les mêmes réclamations et pour défendre la Ville contre les empiètements du Parlement. Mais il y avait à livrer bataille : il en est ravi. Il écrit que « le courage lui croît à mesure que le conflit approche. » Il échoue cependant, et c'est alors, en 1630, à la suite du refus royal, que « les esprits à Dijon » et dans la campagne environnante « s'échauffent; » la sédition dite du « *Lanturelu* » éclate et envahit la cité surprise. Bénigne, alors, harangue les émeutiers sur la place de Saint-Jean, sa paroisse, défend l'ordre, prêche l'obéissance. Cette attitude loyale « le fait désigner pour des fonctions plus hautes. » Il est appelé à s'asseoir au banc des « gens du Roi » dans ce Parlement qu'il a combattu. Il y est nommé, dès février 1631, substitut du procureur général. Mais il garde « avec cette nouvelle charge, celle de « conseil des États, » et y ajoute, en 1633, la fonction de « contrôleur particulier des impositions de la ville de Nuits, » qu'il achète pour 14 000 livres.

Seulement il était bien difficile désormais qu'à Dijon, son avancement se poursuivît : les Bossuet, les Mochet, les Humbert, les Bretaigne, et les autres familles « tenant » à eux plus ou moins, avaient trop de représentants dans la magistrature locale. Ils eussent fini par juger en famille. Il doit donc, s'il veut grandir encore, émigrer.

C'est pour les Trois Évêchés qu'il part en 1638. On vient d'y créer, à Metz, cinq ans auparavant, un neuvième parlement, où son oncle, Antoine Bretaigne, l'a précédé et l'appelle. Au reste, d'être autorisé à acheter une charge de conseiller à cette cour nouvelle, c'est une preuve de la confiance royale : il y faut des gens sûrs; les difficultés ne manquent pas alors au pays lorrain, du fait des survivances féodales, de la guerre avec l'Empire, de l'hostilité intrigante du duc de Lorraine. Bénigne Bossuet, installé en 1638 à Toul, où le Parlement de Metz avait été transféré en 1636, et où il restera vingt années, assume nombre de missions diverses : négociations à Metz en 1638, 1639, 1648 pour tirer de l'Assemblée des Trois Ordres

de cette ville une contribution aux gages de ce Parlement qu'elle n'a plus chez elle; enquête à Nancy sur les menées du duc de Lorraine, Charles IV; tournée dans toutes les villes du ressort pour arrêter l'exécution de la Ferme du Sel, impopulaire; démarches, à six ou sept reprises, à Paris, à l'effet d'obtenir de la Cour le retour du Parlement à Metz; — enquêtes judiciaires et répressives : à Nomény par exemple, contre un lieutenant du gouverneur inculpé d'attentat à main armée; — missions enfin d'organisation administrative de longue durée, lorsque, en 1658, âgé déjà d'environ soixante-six ans, et goutteux, il accepte d'être attaché à Charles Colbert, président du Conseil souverain établi en 1657 à Einsisheim, frère de Jean-Baptiste le futur ministre et d'un autre Colbert, intendant d'Alsace. Bénigne est un très mobile magistrat, fréquemment à cheval sur les routes, et sur ces routes infestées, accompagné, plus d'une fois, d'escortes militaires.

Là, d'ailleurs, où il réside, à Dijon d'abord, puis à Toul, puis en Alsace, puis à Metz, il soigne ses intérêts, et, bien justement, avec sa nombreuse famille et le peu de fortune personnelle que lui et sa femme, ayant eux-mêmes plusieurs frères ou sœurs, ont apportée à la communauté. Des ressources et débouchés qui s'offraient en ce temps-là à un bourgeois fonctionnaire, il est alerte à profiter. A Dijon, il procure, dès 1638, à l'aîné de ses fils, Claude, âgé de dix ans, un canonicat de l'église cathédrale, qu'il lui fera retrouver en 1640, par permutation, à Toul. A Toul, il met sa dernière fille aux Dominicaines et la destine à y rester. En Alsace, s'il s'attache un temps à Charles Colbert, c'est que celui-ci « procure aux employés dont il a besoin beaucoup d'avantages au delà de ceux que le Roi leur donne, » et que ledit Colbert, lui-même, ajoute à sa fonction officielle de haut magistrat le rôle, apparemment plus lucratif, de « gérant, » sur les lieux, des biens que le cardinal Mazarin s'est assurés aux bords du Rhin. A Metz, Bénigne a pris pied avant d'y revenir : d'abord, en acquérant une maison que trouvera toute prête, en 1652, son fils Jacques Bénigne, — ensuite en ménageant à ce fils, alors âgé de quinze ans à peine, une place dans le chapitre de l'église cathédrale. — D'ailleurs, à Metz pas plus qu'à Toul, il ne se dérobe à la besogne. Dans la plupart des dossiers d'archives qui subsistent encore, son nom figure, nous dit-on. Peut-être même s'offre-t-il aux besognes en

vue; il y joue souvent un rôle de premier plan, spécialement, ce semble, de diplomate, d'homme d'entremise. Il rend service au Parlement, dont il fait partie, aux vassaux de Mazarin, aux tenanciers de biens du Roi en Alsace, aux Trois Ordres de Metz, et, aussi, aux officiers du gouvernement en cette ville, à l'Évêché et aux Chapitres, aux Réformés et aux Ordres Religieux, à la Compagnie du Saint-Sacrement, à « Monsieur Vincent, » à la Reine-Mère. Dans les litiges avec les Réformés, il apporte à la fois le zèle qui convient et un esprit de justice qui sans doute alors devient plus rare que l'excès de zèle. Sans doute la politique de ménagement et de conciliation qu'il fait ne réussit pas toujours; en Alsace, elle n'agrée point à Charles Colbert, « homme violent et entier; » au bout de quatre mois, non seulement il se sépare de Bénigne, mais il conseille à son frère Jean-Baptiste de se venger de lui, « de le retrancher de sa table, » quand il ira à Paris, de « lui refuser toute grâce. » Malveillance vaine, du reste, et Bénigne, sans se priver de mettre le cardinal Mazarin (1) et Le Tellier dans la confidence de ses ennuis, trouve le moyen de rester bien avec le futur contrôleur général, dont un quatrième frère est intendant des Trois-Évêchés. A Metz, aussi, c'est en termes excellents qu'on nous le montre avec le maréchal de Schomberg, gouverneur dévot et modéré. Il se liera un peu plus tard avec le pasteur Paul Ferry en faveur duquel il s'emploiera. Au reste, cet homme infatigable a « du monde; » il n'est point renfrogné. A Toul, nous savons qu'il a donné au moins un bal; on en a retrouvé la preuve. Il est lettré : il avait à Dijon un « cabinet de livres. » Ses sentiments religieux, si l'on en croit Bausset, s'attestent comme ceux de son père en son « livre de raison. » Devenu veuf, il consacre à l'Église une partie de son activité qui ne vieillit pas. D'ailleurs, consciencieusement, il fait ce qu'il faut pour y obtenir les charges et bénéfices; il prend les Ordres jusqu'au diaconat, entre à son tour dans ce Chapitre de l'église cathédrale où jadis il faufila son fils; et sans cesser de siéger au Parlement comme conseiller-clerc, il succède à ce fils en 1665 comme grand archidiacre. Enfin il consent à se reposer. En février 1667, il se démet volontairement de l'archidiaconat. Six mois après, il mourait.

(1) En 1658, Mazarin, continuant de thésauriser, se fit nommer abbé commen-

Or l'on voit en quoi ce *curriculum vitae*, très plein, très varié, explique des appréciations sévères, découvertes par les érudits récents, de ses confrères ou supérieurs. De Charles Colbert en particulier : « Ce Bossuet, écrit-il, est sans doute, au demeurant, homme d'honneur et de bon sens, » mais « je crois qu'il ne s'est pas fort adonné à sa profession, qu'il aime l'oisiveté, et qu'il se laisse gouverner par le sieur Jean Favier. » Ce Favier, lieutenant-général au bailliage et siège présidial de Toul, et, surtout, maître des requêtes ordinaires de la Reine, était le gros personnage auquel Bénigne était adjoint en Alsace. Charles Colbert se plaint aussi que Bénigne approuve tout par devant, mais blâme tout par derrière. Des notes anonymes trouvées dans les papiers du grand Colbert disent un peu les mêmes choses : « Néglige les affaires pour recevoir et rendre des visites; » « fort flatteur et complaisant; » « fait ce qu'il peut pour gagner les bonnes grâces des personnes puissantes et de crédit. » « Homme assez droit, » avoue une autre fiche, mais « pas grand génie, » « fort courtisan. » En somme, on l'aperçoit, ce père de Bossuet : c'est l'ambitieux de petite volée, minutieux ouvrier de sa modique « fortune; » collectionneur attentif de relations utiles, ingénieux à se pousser et placer, juste à point, lui et les siens, au bon endroit qui s'ouvre; et, dans ce souci d' « arriver, » plus confiant en son entregent qu'en son labeur. C'est le parvenu sans supériorité, mais sans scandale : l'honnête homme habile, et assez habile pour qu'on le croie capable de n'avoir pas tout obtenu de son honnêteté. Ajoutons que cet esprit, souple et avisé, qu'il est par nature, il l'est au maximum, probablement, à l'époque où Bossuet vit avec lui au foyer de Dijon encore subsistant. Dans ses quarante-cinq ans d'alors bat son plein cette industrie empressée et subtile : c'est la maturité d'un de ces « poursuivants » de la fortune, dont Bossuet parlera plus tard, si accoutumés à « prétendre, » si convaincus du besoin, du devoir, qu'on a de « prétendre » toujours, qu'on peut croire qu'ils « prétendront » jusqu'à leur dernier soupir.

Quant aux cinq frères de Bossuet, dont deux moururent de très bonne heure, du plus jeune, Gilles François, cadet de Jacques Bénigne, on ne sait rien, sinon qu'il fut receveur

dataire de Saint-Bénigne de Dijon. L'appui moral des Bossuet n'était pas négligeable a un homme d'État et d'affaires qui ne méprisait rien.

général des finances. L'un des deux aînés survivants, Claude, n'émerge guère plus des ténèbres (1). Né en 1620, on le met, dès 1630, dans l'Église; on lui procure à Dijon, nous l'avons vu, une prébende canoniale qu'il récupéra par échange, grâce à la même prévoyance paternelle, à Toul. Jacques Bénigne n'a guère pu le fréquenter un peu, qu'une fois à Metz, redevenus voisins. Sur l'autre aîné, Antoine, seuls les faits mêmes de sa vie nous renseignent, mais ils suffisent. Venu avec Jacques Bénigne à Paris, en 1642, il y fait son droit. Reçu avocat, il y débute quelque temps, comme avait fait son père, mais, comme lui aussi, il regagne vite sa ville où son oncle Claude vient de devenir maire. De cette grandeur familiale il sait user. D'abord avocat au Conseil privé de la Chambre de Ville, il s'attachera tour à tour aux deux gouverneurs successifs de la Bourgogne, le duc de Vendôme et le duc d'Épernon. Nommé « conseil » des États, il a en main, de ce chef, « la direction des affaires de la province. » Il montera encore. A vingt-huit ans à peine, il est déjà en mesure d'acheter, pour 65 729 livres, la plus enviée des grosses charges : celle de « trésorier receveur général des États de Bourgogne. » C'est alors le pinacle. Un document du temps l'y peint au vif : « Capable de tous les grands emplois et négociations les plus importantes, la taille très belle, la mine fort noble, l'air et l'entretien infiniment agréables, très propre à toutes les choses galantes (2), » vous l'apercevez, ce Fouquet de province. Mais alors aussi vient la rançon : employés infidèles, scandales, opinion soulevée, procès, disgrâce enfin, dont il se tirera du reste avec vaillance, et à son honneur... De cette existence agitée, qui se retrouve, à plusieurs reprises, en contact avec celle de Bossuet, deux choses seulement sont à retenir au sujet de l'ambiance

(1) A ce silence Floquet (I, p. 515), appliquant à un frère de Bossuet le même regrettable procédé qu'à Bossuet lui-même, supplée ainsi : « Le conseiller Bénigne, privé de la personne de son fils, le grand archidiacre de Metz, avait du moins la douceur, à Toul, de voir dans la cathédrale, assis, au chœur, parmi les chanoines, l'aîné de tous ses enfants, Claude Bossuet... sans gloire parmi les hommes, mais bon prêtre, tout donne lieu de le croire. Nés de parents aimant et craignant Dieu, tous les enfants de Bénigne Bossuet et de Marguerite Mochet se pouvaient dire, eux aussi : « Nous sommes la race des Saints. » (*Tobie*, II, 18.) Cf. Jovy, *Études et recherches*, p. 176 187.

(2) Texte d'un mémoire de la bibliothèque de Troyes, composé par un magistrat du Parlement de Dijon avant 1673, cité par J. Durandeau, *le Génie de Bossuet expliqué par ses ancêtres*, Dijon, 1908. Voir, pour les autres détails, l'abbé Thomas.

morale de Bossuet jeune ; premièrement, la cause probable de ces malheurs d'Antoine : l'activité lutteuse qu'il déploie de 1650 à 1653 contre la Fronde des Princes entamant la Bourgogne, les responsabilités périlleuses qu'il continue de prendre ensuite dans la province divisée, les mécontentements qu'il soulève partout jusqu'en cette ville de Seurre d'où sa famille est sortie, mais qui est d'un fort mauvais esprit. Puis, et c'est ici ce qui davantage nous intéresse, notons que de tous les frères de Bossuet, ce n'est pas Claude le chanoine pacifique, ni Gilles François l'inexistant fiscal, avec lesquels Bossuet en formation paraît avoir été le plus intime, mais celui précisément dont nous parlons : Antoine l'aventureux.

Les circonstances y contribuèrent. A dater de 1638, le groupe familial dijonnais, dont le conseiller Bénigne était le chef, se dissout. Il part pour Toul, emmenant sa femme, toutes ses filles, et deux des garçons, Claude et Gilles. Il laisse Antoine et Jacques Bénigne à Dijon, où ils ont, sans doute, déjà commencé leurs études comme externes au collège des Jésuites, dit collège des Godrans. Et alors, pendant près de cinq ans, Antoine et Jacques Bénigne sont unis non seulement par les études, mais par la cohabitation chez le parent qui les loge.

Ce parent, cet oncle, qui se substitue au père absent, le supplée, et même, si l'on peut en juger sans témérité, le remplace heureusement, c'est Claude Bossuet, sieur d'Aiserey. Et celui-là aussi, autant que nous sommes instruits de lui, est une « figure. » Non pas, assurément, aussi grande que son père Jacques, aussi éminente, dans l'action comme dans la pensée; mais il est laborieux et droit, « ferme et judicieux. » L'historien contemporain qui connaît le mieux « les Bossuet, » estime qu'il « synthétise les solides qualités de la race (1). » Il n'a pas les agissements ambitieux de son frère Bénigne et ses allées et venues. Il se fixe. Il se contente, pendant trente ans, de sa charge de conseiller au Parlement, commissaire aux Requêtes. Il s'en retire, en 1642, avec honneur, salué des regrets solennels de la Cour, qui lui rendit hommage « toutes chambres assemblées : » c'était six mois avant le départ de Jacques Bénigne et d'Antoine, ses neveux, pour Paris. Mais la carrière civique du magistrat alors sexagénaire n'était pas

(1) L'abbé J. Thomas.

finie. Cinq ans plus tard, poussé à la mairie de Dijon par l'amitié confiante du jeune prince de Condé, nouveau gouverneur de la province, il est, en 1647-1648, élu et réélu « vicomte maieur. » Le voilà aux prises avec les difficultés graves que son père et son frère Bénigne avaient éprouvées. D'abord c'est la Fronde parlementaire à laquelle il s'oppose résolument, d'accord à ce moment avec Condé. Il ne veut pas « que le mal de Paris se puisse glisser à Dijon, » comme il le dit, d'un accent de fierté provinciale. Il stimule les énergies sans doute ébranlées par la défection du premier président Bouchu. Il répond à la Reine-mère et au Cardinal Mazarin de la fidélité de ses administrés. Au Parlement de Paris qui veut le gagner, il renvoie ses lettres sans les lire, et comme les officiers frondeurs tiennent la citadelle de Dijon, il interdit aux habitants de communiquer avec eux « *sous peine de mort.* » Seulement, l'année suivante, c'est Condé, son protecteur, qui à son tour s'insurge. Claude se sépare de lui, reste aux côtés de Millotet, l'agent si actif de la royauté en Bourgogne, et lorsque le jeune roi vient en personne, accompagné de Mazarin, achever la soumission de la province, à commencer par celle de Seurre, où Tavannes et Boutteville, partisans de Condé, sont toujours maîtres, Claude, en sa qualité d'originaire de la petite cité turbulente, est pris pour arbitre. Et le vieux juge s'en va « parlementer » parmi ces avant-postes de guerre civile.

Or, c'est chez cet homme, qui, en 1638, n'est encore qu'un magistrat grave, mais qui allait se révéler bientôt homme de courage et d'exécution, c'est chez lui que Jacques Bénigne et Antoine son frère habitent plus de quatre années durant. Hôte qui est un tuteur pour eux, au moins pour Jacques Bénigne, qu'il « prend en affection. » Car ce citoyen est un « homme de lettres, » le mot est de l'abbé Le Dieu, qui donne en son *Mémoire*, d'après Bossuet sans doute, tous ces détails. Il a lui aussi une bibliothèque, où, avant même, ce semble, que le père n'eût quitté Dijon, il admettait l'enfant, et, voyant ses qualités d'esprit naissantes, « s'efforçait de lui faire *aimer les livres.* » Il se plaisait à lui « voir apprendre, » à lui entendre « *réciter indéfiniment* des vers de Virgile. » Et, comme rapporte Le Dieu, « le neveu faisait les délices de l'oncle. » Même, cette tutelle souriante va-t-elle un peu plus loin que les études? Quand Claude eut appris que le régent de rhétorique du col-

lège des Jésuites jugeait « propre » pour « la Compagnie » le jeune écolier destiné à la cléricature, et le sollicitait d'y entrer, est-ce qu'il contrecarra avec vivacité ces avances? Et, s'il s'y opposa, comme il semble, fut-ce par une antipathie contre les Jésuites, ou simplement, ainsi que Le Dieu le dit, par le désir confiant qu'un neveu si bien doué cherchât dans l'Église séculière une carrière plus digne de ses talents? En tout cas, l'action de Claude Bossuet d'Aiserey sur Jacques Bénigne est sûre.

C'est même la seule sûre, la seule que les textes nous permettent de constater en des aveux de l'intéressé. On a voulu, en ce qui concerne les autres parents prochains de Bossuet, suppléer à l'absence de témoignages directs d'eux ou de lui-même. On a interrogé ses *Sermons* qui, assurément, en de certains cas, renseignent sur lui malgré lui-même, et qui, parfois, en effet, sous la forme d'idées générales, sont, en quelque sorte, des expansions dissimulées...

Que dit Bossuet, prédicateur, de la vie de famille ? Qu'elle est bonne et douce et que c'est un des bienfaits du plan divin : ce qu'il ne pouvait pas ne pas en dire.

Que dit-il sur les mères ? Qu'elles aiment leurs enfants plus qu'elles-mêmes, jusqu'à souffrir pour eux ; bien plus, jusqu'à souffrir avec eux de ce qu'en réalité ils souffrent seuls... Et sur cette idée-là, sans doute, il insiste et il est touchant. Mais s'il insiste, c'est parce que cette idée s'indique pour nourrir les sermons sur la *Compassion de la Vierge*, où l'orateur catholique veut apitoyer les fidèles en leur représentant l'étrange peine de la *Mater dolorosa*. Et s'il est touchant, il l'est avec saint Augustin qu'il cite et qu'il traduit. Prenons garde de louer sainte Monique en voulant conjecturer Mme Bossuet (1).

Et sur les pères et l'amour paternel, comment Bossuet, s'il n'en dit rien partout ailleurs, parle-t-il dans la chaire ? Il dit qu'à « s'appetisser à leurs enfants » ils ont plaisir; il nous peint, non sans charme, un avocat, rentré chez lui, « déposant cette éloquence qui l'a fait admirer au barreau pour prendre avec son fils, encore tout petit, un langage à sa portée (2). » Et l'on pourrait croire qu'il doit ce joli tableau d'intimité à ses souve-

(1) Sermon de 1658 ou 1659 (peut-être à Metz) *Sur la Compassion de la Vierge* (*Stabat autem juxta crucem...*).

(2) Sermon de 1656 (2 juillet), prêché au collège des Godrans à Dijon (*Intravit Maria in domum Zachariæ*).

nirs personnels. Or là encore saint Augustin s'interpose et réclame sa part. C'est à lui que ce tableau est pris, et, quelque regret qu'on en puisse avoir, il n'est point permis de transformer un emprunt en une confidence.

Vraiment donc, de tous les parents qui ont environné son enfance et surveillé ses premières années, il n'y a que l'oncle paternel, dernier venu, dont le contact moral, la camaraderie intellectuelle aient laissé en lui des traces conscientes, un souvenir reconnaissant et même une image tendre... Pour tous les autres, père et mère compris, la collaboration qu'ils purent avoir, jusqu'à la quinzième année de Bossuet et à son départ pour Paris, dans la vie quotidienne, à la formation de son être, rien ne nous permet de la déduire de ce qu'ils firent : il nous faut l'induire de ce qu'ils furent, ou, pour parler plus modestement, de ce qu'ils semblent avoir été.

II. — LES ANCÊTRES DE BOSSUET DEPUIS LA FIN DU XIVe SIÈCLE

Plus encore, naturellement, que la famille immédiate et prochaine, flottent, confus dans la pénombre des documents fortuits, les ascendants antérieurs de Bossuet, quoique maintenant, grâce aux exhumations érudites, nous remontions jusqu'au commencement du xve siècle, dans l'une au moins des deux lignées généalogiques. Commençons par la ligne maternelle, puisque les physiologistes nous enseignent que c'est celle-là qui, en matière d'hérédité, importe le plus.

Du côté de Marguerite Mochet et de ses ancêtres maternels, ce sont les Humbert, dont l'un, Marc, est, à la fin du xvie siècle, maître ordinaire à la Chambre des Comptes de Dijon, office que ses deux frères recueillent successivement, après qu'il fut mort d'une blessure reçue à un assaut de Seurre, en 1595. Un Nicolas II Humbert est, à la mort de Henri IV, vicomte-maieur de Dijon (1).

Quant aux ancêtres paternels de la mère de Bossuet, on les saisit plus haut, et un peu plus solidement, dans le passé. Les Mochet viennent, à l'origine, de « la Comté » de Bourgogne, de Poligny, sur les premiers plans du Jura. Famille

(1) Voyez l'abbé J. Thomas, pp. 170, 173, 35, 36, 37, 65, 66, etc. « Le nom s'écrit diversement : Mouchet, de Mouchet, puis Mochet et du Mochet, toujours avec armoiries parlantes : de gueules à trois émouchets d'argent. »

vaste, une de leurs branches reste dans la Comté, y essaime, s'y distingue; on y trouve un doyen du chapitre de Besançon, député, en 1431, au grand Concile de Bâle. L'autre branche s'établit en Charolais, pays agricole, que l'élevage enrichit; pays frontière, qu'endurcit le danger de la faction perpétuelle aux confins de la France, indécis de ce côté. Les Mochet y « apparaissent, » en 1484, au village d'Azu, petit fief noble qu'ils ont d'abord à ferme, mais dont, soixante-dix ans après, ils sont propriétaires. Mochet du Charolais comme ceux de la Comté ont de bonne heure de belles alliances : les uns s'unissent aux Saulx, aux Rigny, aux Damas, aux Perrenot de Granvelle; les autres, que l'on trouve partout en Bourgogne, à Communy, à Vauzelle, à la Balaze, à Château-Rouillaud, s'apparentent à de très vieilles familles déjà connues : les Nettancourt d'Haussonville, les Jouffroy d'Abbans, les Harlay de Beaumont. Ils sont dans les charges administratives ou judiciaires des lieux qu'ils habitent : l'un, juge-enquêteur à Saint-Romain-sous-Gourdon, l'autre lieutenant-colonel du bailliage à Saint-Jean-de-Losne, l'autre procureur du Roi au grenier à sel d'Auxonne. Mais on relève aussi parmi eux nombre de militaires de tous grades : un capitaine de cette petite ville de Seurre où alors les Bossuet habitaient; un « prévôt général des maréchaussées de France en Bourgogne, Bresse et Bugey; » trois chevaliers de Saint-Georges; tous ces soldats au cours seulement du xvie siècle.

Mais alors la guerre n'est pas seulement le service au dehors : elle est aussi, et partout, en France. Tous, donc, même quand ils ne sont pas, de profession, militaires, échangent, quand il le faut, et il le faut souvent, contre le mousquet et l'épée, leur pourpoint ou leur robe.

Tel Claude Mochet, père de Marguerite, avocat au Parlement de Dijon (1). Il fait partie de cette minorité de magistrats royalistes de Bourgogne qui, comme Jacques, l'autre grand père de Jacques Bénigne, combattent la Ligue, de bon cœur. Envoyé par ses amis en Suisse et en Allemagne, il en ramène 500 reîtres et 200 lansquenets et en rapporte 40 000 écus. Il se bat à Arques. Il est tour à tour juge à la Chambre des Comptes de Semur et commandant du fort de Losne. La paix conclue, il rentre au barreau : « lumière » juridique, grande voix aussi. En 1600, il est « l'un des Trois Conseils des États de Bourgogne; » en 1614,

député à ces États-Généraux de France où la nation fit connaître pour la dernière fois à la Monarchie ses volontés et ses besoins. Donc, du côté de Marguerite Mochet, toute une tradition glorieuse, soit dans la robe, soit dans l'armée, mais ici, semble-t-il, avec un excédent, si l'on peut dire, d'esprit militaire.

Du côté du père de Bossuet, c'est en 1428 que nous trouvons le premier ancêtre dont mention soit restée aux pièces d'archives. Et c'est en cette ville de Seurre, ville commerçante dont les bois, vins et blés d'alentour alimentent le trafic batelier sur la Saône, ville fortifiée qui commandait l'entrée de la Bourgogne. A cette date, le premier Bossuet de l'histoire donne un pré aux chapelains de Seurre pour fonder une messe anniversaire. Son surnom, Rouhier ou Rouyer, indique qu'il est ou que l'un de ses ascendants fut charron. Vingt-deux ans plus tard, deux autres Rouyer, des collatéraux probablement, figurent, l'un dans un contrat, l'autre dans une nouvelle fondation de messe. Dix ans après, en 1460, l'un des Bossuet, Jacquot, gravit un échelon social : il se fait recevoir bourgeois. « Il devait jouir d'une certaine fortune, » si l'on en juge par le chiffre de sa patente (1).

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la fin du xve siècle, les Bossuet ont à Seurre trois « feux, » trois maisons. En même temps, ces enrichis de la glèbe ou de l'outil sortent de l'ignorance. En 1496, les gens de Seurre firent composer pour eux et représenter chez eux le noble *Mystère de monsieur saint Martin*, patron de leur église; avec quelques autres bourgeois et nobles de l'endroit, les « Rouyer-Boussuet » y tiennent des rôles (2); et, cela, comme leurs compagnons, de façon si faraude et gaillarde, constate le procès-verbal retrouvé de nos jours, — « qu'oncques lion en sa tanière ne meurtrier en ung bois ne furent jamais plus fiers qu'ils estoient en jouant. » Leur verdeur agreste, enhardie, se campe sans gêne dans « l'intellectualité. »

(1) L'abbé Thomas, *passim*, spécialement pp. 12 à 16.

(2) Voir ce texte et quelques détails dans Petit de Julleville, *les Mystères*, t. II, p. 67-73, 539-541; *les Comédiens en France au Moyen âge*, p. 262-291; et dans Ernest Serrigny, *la Représentation d'un mystère à Seurre* en 1496; voir aussi l'abbé Thomas (pp. 23-29). Jacques remplit, le premier jour, le rôle du prêtre catéchiste qui convertit saint Martin; le second jour, le rôle de l'Official de Tours qui le déclare élu de Dieu. Étienne Bossuet fit d'abord la mère de saint Martin, esclave païenne, et ensuite le prince Tetradius, idolâtre.

Au XVIe siècle, la double montée s'affirme. Tandis qu'ils « fondent » toujours, pour leurs défunts, des messes, et qu'ils plaident, signes de fortune, ils parviennent aux honneurs municipaux, signe d'une certaine capacité reconnue. Même, en ces honneurs ils s'enracinent. Après qu'Étienne Ier Bossuet-Rouyer a été, en 1513, maire de Seurre, Étienne II, son fils, le trisaïeul de Bossuet, échevin une première fois en 1533, maire de 1537 à 1541, échevin derechef en 1542, encore maire en 1543, redevient échevin en 1545! L'une des maisons des Bossuet-Rouyer présente quatre pignons sur la place de l'Estaple, c'est-à-dire sur le Marché de la ville. Étienne Ier a hérité de la bourgeoisie de son père : il est « honorable homme. » Ils ont pris un blason, des armes parlantes : sur champ d'azur une roue d'or.

Les collatéraux, du même pas, se hissent, de ci de là, aux fonctions libérales. En 1523-1524, on y rencontre un notaire; vers 1530, un médecin, écrivain aussi et poète. Ce François Bossuet publie non seulement un livre latin *Sur l'art de guérir*, mais un traité caractéristique de ce temps de gourmandise scientifique où l'on aimait les « curiosités des choses naturelles : » un traité *de natura aquatilium*, en vers; sans compter des Élégies, des Épigrammes, peut-être le premier chant d'un poème épique sur *la Mort de Samson*. C'est un contemporain complet de Ronsard comme d'Ambroise Paré et de Pierre Belon (1). Vers 1543, où « noble maître Antoine Bossuet » est nommé « conseiller auditeur à la Chambre des Comptes, » une Françoise Bossuet épouse Edme de Chantepinot, docteur en droit, conseiller du Roi et son avocat aux bailliage et chancellerie de Dijon : premier pas en la grande ville. Vers 1573, un Jehan Bossuet, docteur en droit, s'y fait inscrire avocat au Parlement, tandis qu'à Seurre « messire Claude Bossuet, » prêtre, se contente d'être « prêtre familier en l'église, » ayant apparemment de quoi vivre sans briguer une cure.

Et alors, ce qui devait arriver arrive : le berceau est trop petit. En 1573 ils vendent, à un bourgeois du pays, les deux étangs, les prés aussi, « sans aucunes choses réserver ni retenir, » c'est-à-dire sans esprit de retour. Et la liquidation s'achève dix ans après : en 1583, Jacques et André, fils d'Antoine, vendent la

(1) Voir, avec l'abbé Thomas (p. 48), Ch. Muteau et J. Garnier, *Galerie bourguignonne*, I, p. 120.

vieille demeure familiale de la grand place dont ils étaient plusieurs co-propriétaires. Seurre a beau être, non seulement une petite cité fort vivante, qui aime à affirmer son importance et « la tête chaude » de ses habitants, mais aussi, sur sa colline qu'entourent « des prairies grandes et belles, » « un séjour gracieux, » dit le vieux géographe Expilly, où il est facile de « mener une vie également tranquille et délicieuse. » Ni « ses bois pleins de gibier, ses étangs et viviers pleins de poissons, ses jardins féconds en toute sorte de fruits, » ne retiennent ces paysans parvenus ; ni la maison de l'Estaple avec sa large façade de briques rouges et noires, ses hautes murailles, sa chapelle funéraire, ses sculptures naïves, où, entre les colonnettes, soutenues par des escargots, saint Martin se voyait coupant en deux son manteau (1). La capitale de la province, avec ses profits et son éclat, les attire.

Antoine y a eu de l'avancement à la Chambre des Comptes. Promu auditeur ordinaire, il en achète en 1553 l'office pour 1500 livres tournois, achetant du même coup définitivement la noblesse, la noblesse héréditaire de robe. Il modifie ses armoiries, meuble le champ d'azur de trois roues d'or au lieu d'une. Il a épousé une fille de Nicolas Richard, « seigneur de Ruffey-lès-Beaune. » Il pousse vivement ses enfants dans la carrière judiciaire et financière où il a si bien réussi, où ils réussiront mieux encore. Car voici l'apogée de la famille en ascension. Tandis que cet Antoine marie une de ses filles au « garde des sceaux du bailliage et chancellerie de Dijon, » plus tard « trésorier provincial de l'Extraordinaire des guerres, » Bénigne Soyron, il fait épouser Marguerite Margaret, fille du « grenetier ancien au grenier à sel d'Auxonne et Mirabeau, » à son fils André, qui acquerra ainsi la charge lucrative de son beau-père.

Et alors se constitue, dans la branche des Bossuet qui provigne à Auxonne, un capital qui va servir de base, entre les mains de l'un des fils d'André, François, entre 1630 et 1658, à des spéculations et à des gains féeriques. Ce cousin de Jacques Bénigne Bossuet, qui a vingt-sept ans de plus que lui, possède déjà en 1627 toutes les bonnes places de son père André en Bourgogne. Mais, en 1636, c'est une des plus hautes charges de l'administration centrale monarchique qu'il ose acheter, au

(1) Le P. Chérot, *Autour de Bossuet*, p. 16; Guillemot, *Histoire de Seurre*.

prix d'un million et demi de livres environ : la charge de secrétaire ordinaire au Conseil d'État. Et non content de conserver en sus les offices provinciaux qui rapportent le plus, greffe du Comté d'Auxonne, greffe du Bailliage d'Auxonne, greffe de la Chambre des Comptes de Dijon, présidence de la Cour des Aides de Cahors, il se fait, sous des noms d'emprunt, sous-traitant, associé de traitant, fermier des gabelles du Lyonnais et du Languedoc; pis encore : prêteur d'argent des nobles dans la gène, acquéreur, au mieux, de vingt terres seigneuriales tout autour de Paris. Ce François Bossuet est l'un des meilleurs types historiques du maximum d'enrichissement possible aux parvenus de l'ancien Régime (1).

Mais c'est alors aussi que la famille Bossuet touche, sur des cimes plus pures, le faite de la considération où pouvaient atteindre des hommes nouveaux. Lorsque l'heureux Antoine unit en 1579 à « damoiselle Claudine Bretaigne, » son troisième fils Jacques, celui qui sera l'aïeul de Jacques Bénigne, par là il introduit dans le sang des Bossuet un double affluent de sang parlementaire et de noblesse judiciaire. Car Claudine Bretaigne n'était pas seulement la fille de l'éminent magistrat et politique que nous avons rencontré plus haut; par sa mère aussi, Denise Barjot, sœur de deux membres de la Chambre des Comptes, elle tenait à des lignées de magistrats et d'administrateurs. Par cette alliance, des liens se créaient qui donnèrent à Jacques Bénigne, pour grands-oncles et petits cousins, Jules Bretaigne, seigneur de Blancey, conseiller à la cour de Dijon; Antoine Bretaigne, baron de Loisy, d'abord, lui aussi, conseiller à cette cour, puis premier président au Parlement de Metz, puis premier président à celui de Bourgogne; Claude Bretaigne, deuxième du nom, conseiller au Parlement de Dijon, et, ensuite, successeur de son père à Metz et conseiller d'État; Isaac Fournier, conseiller au Parlement de Bourgogne; Philibert Lenet, président à la Chambre des Comptes de Dijon. Personnages considérables à peu près tous, surtout à cette époque, où, en province comme à Paris, les Parlements, tout en tâchant de maintenir, devant la Royauté grandissante, leur prestige décadent, ne marchandaient pas au pouvoir leur dévouement. Cet Antoine Bretaigne de Loisy était membre en 1632 de la commission

(1) La scandaleuse fortune de François Bossuet s'écroula de 1658 à 1662; et « Bossuet le Riche » finit, en 1675, dans la misère et un peu dans la honte.

spéciale qui, dix années durant, délibéra, à Rueil, sous les yeux même de Richelieu, sur les malversations et les intrigues du maréchal Louis de Marillac, et qui finit par prononcer contre lui, en mai 1622, à la majorité d'une voix, une condamnation à mort que la vengeance du Cardinal n'avait pas osé espérer. Et quand il reviendra en 1637 finir ses jours en sa province natale, ce sera, je l'ai dit, pour y retrouver au Parlement, alors résidant à Semur, la première Présidence, mais, notons-le, par « commission royale » cette fois. C'est que, là encore, il y a une situation difficile... Antoine Bretaigne fut toute sa vie un de ces *missi dominici* issus de la volonté de Richelieu et par lui chargés, ici et là, avec les Intendants, de promener et planter fermement la police et la paix nouvelles.

Voilà comment s'entr'aperçoivent, au cours des deux siècles qui précèdent la naissance de Bossuet, quelques-uns des membres des diverses branches de sa famille, soit parmi ceux qu'il a pu connaître, soit parmi ceux qui, depuis un temps plus ou moins long, étaient disparus. Or, incontestablement, même en essayant de grouper autour de leurs noms, pour leur donner chair et substance, toutes les miettes de l'histoire, sans en rien perdre, toutes les mentions de leurs fonctions et honneurs, et des faits publics où ils se trouvèrent mêlés, c'est bien peu de chose que nous pouvons « réaliser » d'eux! C'est comme ces « clous fichés au long d'une grande muraille » de distance en distance, » dont Bossuet parle dans la *Méditation* sur la *Brièveté de la vie :* « Amassez-les : il n'y en a pas pour emplir la main. »

III. — CE QUI SE DÉGAGE DE CETTE PRÉHISTOIRE

Et pourtant, cette poussière d'histoire sans précisions et d'êtres sans psychologie, si nous la rassemblons en une poignée, certains traits s'en dégagent.

Le premier, assurément, c'est que cette famille des Bossuet, comme celles qui s'unissent à elle, est nombreuse. A peine l'aisance matérielle y a-t-elle été atteinte, que les naissances s'y multiplient. Qu'il s'agisse *des* Bossuet, ou *des* Mochet, ou *des* Humbert, ou *des* Bretaigne, jamais ce pluriel symbolique du langage populaire n'a mieux convenu qu'à ces dynasties, dont l'ensemble eût fait dans la primitive société féodale un clan. Nombreux, ils se répandent. Ils ne quittent d'abord que leur

lieu d'origine, restent jusqu'en 1633 en leur province. Mais même réduite à la portion du royaume à laquelle ils appartiennent, cette expansion est à considérer. C'était une force. Force morale pour l'individu jeune, débutant, qui, sortant du foyer, se sent, où qu'il aille, accueilli, soutenu; force aussi pour l'homme mûr, arrivé, dont l'énergie se déploie confiante, pousse sa pointe, s'impose, conquiert l'autorité. C'est dans les races abondantes que se font mieux les âmes de chefs.

Cette famille a la suractivité que confère à l'ambition de ses membres sa confiance de tribu. Son effort intense, le désir de sortir de l'humilité l'explique au commencement. Mais cet effort subsiste, même une fois les premiers résultats atteints. A l'époque où Bossuet vint au monde, les Bossuet atteignent déjà un étage élevé de la hiérarchie d'alors et s'y installent. Mais ils veulent davantage ; l'exemple de l'oncle de l'évêque, de son père, d'un de ses frères aînés le prouve. Les étapes franchies, sous Louis XII, sous François Ier, sous Henri IV, ne suffisent pas à cette race en marche victorieuse. De l'essor du Tiers-État en France, ils ont profité sous Henri IV et sous Richelieu. Ils le voudront encore sous Colbert. Elle a été dure, jadis, l'ascension, pour ces petites gens, ouvriers ou cultivateurs de campagne. Pour gagner la propriété, la « bourgeoisie, » les honneurs municipaux, la « noblesse, » les charges lucratives, il leur a fallu du temps et la lutte. La chaleur en subsiste et ne s'éteint pas; ce travail pour monter reste chez eux une habitude, un besoin.

En cette race d'origine rurale, les formes supérieures de l'intelligence ont tôt apparu. Bien qu'ils fussent encore probablement très-attachés au sol vers 1500, ils ne tardent pas à s'ouvrir à des goûts plus délicats, à s'« assurer » en des attitudes publiques, en des gestes décoratifs. Et au milieu du seizième siècle, ces Bossuet qui bêchaient naguère autour du cep tordu manient la parole, tiennent la plume, mettent même la main à « la lyre. » Pourtant ce n'est pas vers les emplois de pure intellectualité qu'ils s'orientent, vers les recherches spéculatives, vers les sciences ou les lettres. Le médecin zoologiste et poète de 1548 restera, dans la famille, une exception. C'est vers l'administration qu'ils aiguillent leur activité, et vers le barreau ou la magistrature assise ou debout. Dans toutes les fonctions de judicature, plaidoirie, greffe, police, approvisionnement

public, finances, ils se « précipitent. » Rien qu'avec les Bossuet, les Mochet, les Humbert, les Bretaigne, on eût fait, vers 1635, un Parlement et une Chambre des Comptes; et, si l'on y avait joint les Soyrot, les Landrot, les Berbis, les Chantepinot et les Richard, les Rousseau et les Joly, les Simony et les Le Goux, les Barjot et les Drouas, les Beuverand et les Margeret, les Dumay et les Jeannel, on aurait pu fournir à presque toute l'administration d'une province. Or, s'ils pullulent en ces charges, c'est assurément, en premier lieu, que ces formes d'activité flattent le plus l'ambition impérieuse, réalisatrice ou simplement vaniteuse; — mais c'est aussi, qu'ils y réussissent, qu'ils ont la clarté et le jugement, la modération et l'initiative, et l'esprit d'exactitude et d'ordre que la besogne administrative réclame.

Ceci frappe encore qu'en cette famille, jusqu'à la génération de Jacques Bénigne, il y a relativement assez peu d'hommes d'église, et, en ce petit nombre de « clercs, » presque point de ces moines où se recrutait alors la partie, sinon la plus vivante, au moins la plus remuante et bruyante de l'Église et sa batailleuse avant-garde. La foi catholique était alors particulièrement vive en Bourgogne; et il y a tout lieu de penser que les ancêtres de Bossuet participèrent de l'état d'âme commun de leurs compatriotes et contemporains. Toutefois ils ne s'empressent pas au service de l'Église. Au XVIe siècle, leur zèle catholique ne va pas jusqu'à considérer l'adhésion à la « Sainte Union » comme le plus logique de leurs devoirs. Ils ne se sentent pas, comme leur ardent collègue Brulard (1), « provoqués et aiguillonnés à la défense de la religion. » Ils n'estiment pas que ce « maintien » exige d'eux d'empêcher l'accession au trône d'un prince protestant. Ils ne subordonnent pas leur loyalisme dynastique à leur foi.

Puis, quand, à partir de 1630 environ, la volonté de renaissance et d'offensive qui animait déjà quelques illustres chefs de l'Église française passa chez les laïques, et de Paris en province, grâce à des sociétés hardiment propagandistes, véritables « Ligues » spirituelles (2), — il ne paraît pas qu'à ce mouvement, qui dura une cinquantaine d'années, ils se soient associés avant

(1) Discours à l'ouverture des États de Bourgogne en 1590, cité par G. Chevallier, *Bulletin catholique de Dijon* (1906).

(2) A. Rébelliau, *la Compagnie secrète du Saint-Sacrement.*

1650 environ. Avant cette date, le nom des Bossuet ou de leurs « alliés » ne se trouve dans aucune de ces œuvres qui, en Bourgogne à peu près autant qu'en d'autres provinces de France, manifestèrent l'efficace réveil. Il ne paraît donc pas qu'il y ait eu chez eux, antérieurement à la génération à laquelle Bossuet appartient, l'ardeur mystique au degré supérieur, l'intensité et l'intransigeance de piété qui dépasse l'orthodoxie courante et dont certaines familles de Normandie, de Picardie, du Maine nous montrent, en cette première moitié du XVIIe siècle, la surexcitation expansive.

En revanche, la « vie politique » les rallie presque tous. Ses écueils, ses naufrages (et l'on sait combien sous Richelieu, Mazarin, Colbert, il y en eut, et d'illustres) n'effraient pas la solidité de leur jugement et la prudence de leur sens pratique. Les Bossuet, les Mochet, les Humbert, les Bretaigne acceptent, cherchent les fonctions publiques, qu'elles soient gouvernementales et distribuées par la Cour, ou municipales et électives. Seulement, dans les conflits qui se produisirent alors si fréquents, surtout dans un « pays d'États » comme la Bourgogne, entre les restes de féodalité et d'autonomie communale et l'empiètement insinuant ou rude du pouvoir unifiant et absolu, ils optent vite. Plus d'un parmi eux, après avoir commencé par servir « la Ville, » la Province, les États, finit par s'attacher, au contraire, à la Cour, à la Monarchie centralisatrice, à l'État. Préférences calculatrices? Comparaison d'appointements? Peut-être. Mais de certains de leurs actes et de quelques-uns de leurs propos conservés, il ressort qu'il y avait aussi, de leur part, conviction, et que, comme la majorité de leurs concitoyens en Bourgogne, ils jugent qu'il ne faut plus de ces désordres, ou même de ces indépendances, qui « font ruiner le monde; » que le devoir présent est de se rallier, au prix même de sacrifices, à la royauté restauratrice et garante de la tranquillité publique.. Cette conviction leur tient assez au cœur pour s'attester, aux heures de lutte, par de méritoires vaillances.

Et telles sont, ce semble, les principales qualités, les manières coutumières de sentir, de penser et d'agir qui, par des exemples assez nombreux pour être probants, s'affirment chez les ancêtres plus ou moins distinctement connus de Bossuet. Telles sont les tendances générales ou les permanentes direc-

tions selon lesquelles sa race s'oriente, en des gestes communs et répétés, durant ce progressif cheminement de deux siècles.

IV. — LA POUSSÉE DU PASSÉ ET LES GERMES NOUVEAUX

Et maintenant, de cette préhistoire de Bossuet, quel parti se peut tirer pour le mieux comprendre et le mieux juger?

Que, de ces manières d'être, plusieurs, la plupart si l'on veut, aient pu, aient dû se fondre en lui par le sang transmis, cela est hors de doute. Et que, même, toutes, elles dussent aboutir à une intensité particulière chez les derniers venus de la lignée déjà longue, on ne peut guère ne pas l'admettre quand on apprécie ces deux faits : d'une part, la pureté, conservée deux cents ans, d'une race qui ne s'entretint que par des mariages « dans le pays, » et où le sang des gens de « la Duché » ne reçut d'autre mélange que des voisins de « la Comté, » analogues et amis; d'autre part, ce qu'il y avait eu de continûment permanent dans les actes de ces précurseurs. Car si quelque chose saute aux yeux dans cette galerie, où les trous abondent, de portraits troués eux aussi, c'est la ressemblance notable qu'elles ont entre elles, ces ombres successives. Peu ou point d'individus disparates prétendant « vivre » chacun « leur vie » au gré de leur « sens propre, » comme disait plus tard si souvent, en un sens péjoratif, Bossuet théologien : c'est un défilé d'êtres, inégaux mais semblables. Point de fantaisies en ces familles, de la fusion desquelles sa propre famille s'est faite ; point de sautes et d'exceptions épisodiques et surprenantes, comme en certaines lignées normandes, gasconnes, auvergnates, où, au contraire, des « types » extraordinaires surgissent bizarrement, où de petits bourgeois de petites villes, ou des ruraux placides, tout à coup, sous on ne sait quel souffle, quittent le siècle, s'en vont par le monde, missionnaires ou anachorètes imprévus. Eux, ces Bourguignons, dans les voies une fois adoptées, ils s'emboîtent le pas de génération à autre. Et de même que leurs buts restent fixes, et que leurs résultats s'accumulent, leur effort aussi, à travers les ouvriers qui se remplacent, dure pareil. Au long de deux siècles, dans leurs emplois, leurs acquêts, leurs qualités mentales, leur

énergie, il y a, pour employer encore un mot, qui, celui-là, fut bien cher à Bossuet, une « suite. »

Bossuet a derrière lui plus qu'un passé social assez long déjà : il a une poussée. Vraiment, il ne se peut que sur beaucoup de points cette pression pesante des morts, il ne l'ait, bon gré mal gré, profondément subie.

Toutefois, « sur de certains points » seulement. Et en ceci sans aucun doute, il faut revenir aux termes circonspects de Sainte-Beuve, et, contre une exagération déterministe de l'hérédité, maintenir les possibilités du renouvellement et de l'originalité humaine. On sait de reste combien, déjà, le « moment » et le « milieu » contrarient et modifient la « race. » Mais c'est avec « la nature, » aussi, qu'il faut compter, et avec « la volonté : » la nature, qui en des êtres nouveaux, par suite de réactions indépendantes de ce qui fut, peut produire, quand il lui plaît, à un moment imprévisible, ce qui n'a pas encore été ; la volonté qui, en des êtres plus clairs de conscience, plus vigoureux, devient d'autant plus capable de contrôler ce qu'elle reçoit, de réagir contre des servitudes qu'elle distingue et qu'elle répudie, et de se donner des puissances inédites. Les esprits éminents sont des résultantes, d'accord, mais des résultantes libérées, transformées et accrues.

Et de ces transformations comme de ces apports nouveaux, je ne sais si chez Bossuet on ne peut pas entrevoir comme un indice dans le peu, dans le très petit peu que nous savons de son enfance.

En Bourgogne, à Dijon, de 1627 à 1637, des faits d'histoire assez notables, nous l'avons vu déjà, se produisirent. Sans doute, en 1630 Jacques Bénigne, n'ayant que deux ans et demi, n'a pas pu voir cette émeute, soulèvement, peut-être favorisé par les mécontentements bourgeois, de la plèbe urbaine et des rudes paysans des coteaux voisins de Dijon. Mais de cette descente, sur la capitale de la Bourgogne, des vignerons d'alentour ; de cette armée subitement formée de « tumultuants » menés par un « goujat » d'armée, faisant pendant deux jours la loi à la vieille cité parlementaire ; du sac des hôtels de plusieurs magistrats, dont l'un était un cousin par alliance de Bossuet (le président Le Goux de la Berchère) ; de cet outrage au Roi de France, dont le portrait fut brûlé aux cris de : « Vive l'Empereur ! » « comme si celui-ci eût été le maître légitime de

la province; » de la bataille de la milice paroissiale avec la troupe carnavalesque et brutale dévalée sur la ville; de tous ces épisodes dramatiques, l'enfant un peu plus avancé en âge a dû, tout de même, entendre le récit, d'autant mieux que son père y avait joué le plus honorable rôle, que la punition en fut sévère, que Dijon même avait été rendue responsable et rudement punie, par la Royauté irritée, de cette sorte de jacquerie anti-française

En 1631, alerte d'un autre genre. Alors, c'est le frère du Roi, révolté, qui veut soulever la Bourgogne; et, en mars 1631, les Dijonnais voient, comme aux temps du Moyen âge, galoper vers leurs portes avec quelques milliers de chevaux, Gaston d'Orléans, qui les somme de le ravitailler. Le gouverneur, duc de Bellegarde, pactisait avec lui. La tentative échoue, mais en 1632, revenant du Midi, le royal aventurier se venge. Il incendie en passant tout un faubourg de Dijon; les canons de la ville font feu sur lui. Il est impossible que Bossuet n'ait pas eu, assez tôt après, connaissance de ces incidents émouvants, étant donné que tant de ses parents, proches ou éloignés, occupaient des charges de la province ou de la ville.

Puis, en cette même année 1632, c'est une première menace de la guerre étrangère. Les coureurs d'Ernest de Mansfeld s'approchaient; le gouverneur de la Duché fait une levée hâtive de cavaliers gentilshommes et de bourgeois fantassins. Quatre ans ne s'étaient pas écoulés qu'en 1636, l'attaque des Impériaux se renouvelle. Avec, dit-on, pas moins de cinquante mille hommes, précédés de mercenaires croates, Gallas, bousculant La Valette, secondé par Lamboy, Grana, Saint-Martin, Mercy et le duc de Lorraine, envahit la Bourgogne dégarnie. Plusieurs petites villes sont mises à feu et à sang : Chausson, Verdun, Pontailler-sur-Saône, Mirebeau. Dans le plat pays, plusieurs centaines de communes sont dévastées. De la Tour du Logis du Roi à Dijon, l'on voyait vingt lieues de pays en flammes, et bientôt les ennemis sous les murs. « Avec pelles et pioches, les habitants se portent aux remparts, » encouragés par la proximité des Suédois de Bernard de Saxe-Weimar et des troupes de La Valette qui se reforment. Alors, c'est sur Saint-Jean de Losne que la ruée dévia. On sait comment, contre toute attente, dans ce gros bourg fortifié, treize cents hommes armés, dont à peine trois cents vrais soldats, repoussèrent l'assaut énorme.

Ce furent des scènes antiques, les femmes montées aux créneaux versant l'huile bouillante; et l'on tint neuf jours, jusqu'à ce qu'une crue de la Saône et du Doubs et l'approche de Rantzau et Turenne sauvassent la petite ville, — « Carthage du siècle, » à qui le Roi accordait, quelques mois après, une faveur unique : l'exemption de toutes charges. Deux membres au moins de la famille Bossuet faisaient partie de la troupe épique, sans compter tous ceux des cousins, petits-cousins, alliés, amis probables, dont on peut reconnaître les noms dans les listes conservées des héros ou des assiégés (1).

Et certes, de ces derniers événements, il est malaisé de supposer que Jacques Bénigne n'ait pas vu d'abord, étant alors âgé de neuf ans, le côté dijonnais ; ne fût-ce que le transport à Saint-Bénigne de Dijon de la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Étang, alors que les Dijonnais se préparaient à la résistance. Mais le récit, au moins, de ces heures tragiques ne lui fut-il pas fait, très tôt, par des voix encore émues, par de braves gens qui avaient connu, après les angoisses de l'anarchie ou de l'invasion, le soulagement de l'ordre rétabli et de la victoire ? Or, ni ses lettres, ni ses sermons n'offrent aucune allusion à ces choses. Il y a plus. Quarante ans plus tard, précepteur du Dauphin, une besogne lui incombe qui lui offrait l'occasion la plus naturelle d'en parler. Il raconte au jeune prince avec beaucoup de détails et de précisions le règne de son aïeul Louis XIII. Qu'il n'insiste pas sur la sédition de 1630, à la rigueur, cela s'explique. Mais sur les faits de guerre, même malheureux pour les armées du Roi, des années 1635-1636, — les notes résumées de son cours tiennent deux ou trois pages (2). Pas un mot sur la *Belle Défense de Saint-Jean de Losne*. Cet illustre épisode de l'histoire de sa province, si quarante ans après il l'oublie, ou s'il le relègue parmi les faits secondaires et négligeables du règne, c'est qu'il ne l'a pas vécu au lendemain et sur les lieux mêmes. N'est-ce donc pas aussi qu'alors son esprit était ailleurs?

Et qu'est-ce qui, possiblement, occupait en ce temps sa jeune âme? Vers la fin de l'année précédente, 1633, il a été conduit

(1) L'abbé Thomas, *le Livre d'or de la Belle Défense de Saint-Jean de Losne en 1636*. Dijon, 1892 ; *la Belle Défense de Saint-Jean de Losne*, Dijon, 1886, et Rossignol, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Dijon*, 1845-1846, Dijon, 1848.

(2) Voir *Œuvres de Bossuet*, éd. Guillaume, t. VIII, p. 334-335, texte confirmé par les manuscrits (Rédactions d'histoire du Dauphin avec corrections de Bossuet), Bibliothèque Nationale, mss. fr. 12836, f° 1130-1132.)

par ses parents à Langres, siège du diocèse. Là il a reçu des mains de l'évêque, ami de sa famille, Sébastien Zamet, la tonsure. Sébastien Zamet est un évêque réformateur (1), qui, dès 1616, s'est attelé avec courage, qui, en 1622, en 1628, met la main, de nouveau, publiquement, à cette purification morale du clergé que les bons catholiques rêvent depuis si longtemps et qui tarde. Ses instructions ont-elles fait sur le fils de Bénigne Bossuet un effet que vraisemblablement elles ne produisaient pas sur le père? Cette cérémonie, en laquelle peut-être ses parents ne voient qu'une précaution d'avenir, une « inscription » prise de bonne heure, afin d'être « capable, » le cas échéant, d'obtenir un de ces « bénéfices » tant guignés, l'enfant y a-t-il vu, y a-t-il ressenti autre chose? A-t-il été convaincu par le pasteur du diocèse que cette cérémonie annonciatrice, cette « préparation aux Ordres » l'engage et l'oblige? Dans le *Manuel des Retraites suivant l'esprit* (2) de ce saint Vincent de Paul qui devait exercer plus tard tant d'influence sur Bossuet, un saint prêtre expose à ses confrères que « la tonsure fait de nous comme des Nazaréens du Seigneur, comme des hommes séparés de la foule, » triés de la masse, obligés à penser uniquement aux choses éternelles. Est-ce de cela qu'il est pénétré, et lorsque, maintenant, « les cheveux courts, » symbole de renoncement aux vanités du monde, « la couronne sur la tête » qui indique « non seulement la royauté du sacerdoce, mais l'empire que les ecclésiastiques doivent avoir sur leurs passions, » quand ainsi marqué par le ciel, il sort « en soutane » dans les rues et assiste « en surplis » aux offices de la paroisse, se dit-il que le voilà entré en un chemin que prirent assez rarement ses ancêtres? Et sa conscience naissante est-elle intimidée et hantée de ce devoir de transfiguration, impliquée et à lui imposée par la volonté de ses parents, et qu'il accepte, qu'il aille « servir Dieu » dans le troupeau élu des lévites (3)?

(1) L'abbé Prunel, *Sébastien Zamet*, pp. 103-104; Bossuet, *Second catéchisme de Meaux*, 5e partie, leçon II.

(2) *Manuel des Retraites suivant l'esprit de saint Vincent de Paul*, par un prêtre de la Congrégation de la Mission, d'après le livre de méditations de Busæus, traduit par M. Portal, prêtre de la Mission.

(3) Ses supérieurs du collège des Godrans ont bien pu contribuer aussi à mettre en lui une haute idée de la « vocation. » Le P. Chérot a fait connaître leurs noms. Bossuet eut entre autres pour préfets des études, les PP. Mugnier et Le Grand. Or je note que le P. Mugnier publia en 1647 « *la Véritable politique du*

Quatre ou cinq ans après, c'est un autre incident de sa première jeunesse, le seul, à vrai dire, avec les ferveurs d'humaniste encouragées par son oncle, qui ait fait sur lui une empreinte assez profonde pour demeurer ineffacée : la lecture de la Bible. On sait ce qui advint à l'un des séjours où son père, « revenant de temps en temps à Dijon, jouissait, » comme l'oncle tuteur, « des fruits des études de son fils. » Sans y être incité, ni, trop évidemment, par ses maîtres ecclésiastiques, ni par son oncle, Jacques Bénigne rencontre, d'aventure, dans le « cabinet de livres » paternel, un Ancien Testament. C'est alors la secousse décisive et une sorte de révélation, véritablement (1). — Secousse si forte qu'il s'en souvint toute sa vie; révélation si nette qu'il en décrit le double effet en termes significatifs, que l'abbé Le Dieu n'a certes pas inventés. On se rappelle ces termes : il disait en avoir reçu une « profonde impression » de « joie » et de « lumière. » Qu'est-ce à dire? Il était donc en quelque façon incertain et soucieux, cet adolescent laborieux dont l'avenir était assuré pourtant et tracé déjà par les précautions paternelles, et déjà pouvait se présager brillant par ses succès scolaires? Les généralités ordinaires d'une éducation chrétienne et humaniste ne lui rendaient donc pas suffisante raison des choses de ce monde, et, dans l'empressement affairé des activités familiales qui autour de lui s'évertuaient, sa réflexion ne discernait donc pas ce « sens de la vie » que réclame plus ou moins confusément la jeunesse en partance? Par ces tableaux bibliques des mystérieuses interventions de Jéhovah et des coups inexplicables de sa « main, » non seulement il n'est pas déconcerté, mais il est satisfait, éclairé, rendu heureux. En ces spectacles de miracle étrange, c'est la Providence qu'il voit et qu'il touche avec consolation. Est-il donc déjà de ces âmes qui ont besoin que le surnaturel leur explique la nature et les faits?

Questions sans réponse possible, évidemment, en l'absence de documents plus nombreux touchant ces années puériles qui

Prince chrétien à l'usage des sages du monde, » et le P. Étienne Le Grand, en 1651, la première partie (*l'Enfance et l'Éducation*) d'une assez longue *Vie* de ce saint Bernard dont Bossuet a si bien compris les mystiques élans juvéniles.

(1) Le caractère fortuit de cette découverte se dégage bien du récit de l'abbé Le Dieu. Le père ne fit que « s'apercevoir » après coup que l'esprit du jeune tonsuré « se portait à une étude fort au-dessus des belles-lettres. » Voir le P. de la Broies (*Bossuet et la Bible*, pp. XIV-XV).

n'ont pas eu d'historien, mais qui ont eu tout de même une histoire. Si petites que soient les lueurs qu'elles nous entr'ouvrent sur un Bossuet original au milieu des siens, « pas comme les autres » dans la famille, un peu dépaysé, un peu indifférent peut-être au milieu où il vit par cela même qu'il en diffère, je ne crois pas qu'on les puisse négliger... Et cela, parce que, dans la suite, ce Bossuet nouveau entre les Bossuet, vaguement esquissé par ces menues anecdotes, ne fut pas parfois sans se dénoncer lui-même. A qui connaît ces sermons où il arrive qu'un accent spécial, aisé à reconnaître, trahisse la révélation involontaire sur soi, l'émotion personnelle plus forte que l'objectivité voulue, ai-je besoin de rappeler qu'il y a plus d'un passage où le jeune orateur fait pour ainsi dire l'aveu, ou la proclamation, des divergences qu'il sent en lui, résistantes, avec ses contemporains, hommes d'intérêt et hommes d'action et de succès; plus d'un passage, où il met je ne sais quelle insistance fière à marquer le fossé qu'il y a entre, d'une part, les réputés sages ou forts de ce monde, et, d'autre part, le petit troupeau dispersé de ceux qui, consciemment, préfèrent un moins brillant, mais un plus haut « partage; » plus d'un passage enfin où il appuie avec une sorte de rancune ironique sur les dédains de l'homme adroit selon le siècle, à l'égard des modestes serviteurs de l'invisible, marchant, non sans faux pas, dans leur rêve inhabile. Il semble bien que ce descendant et membre d'une race positive et combative, enfoncée en la recherche et l'acquêt des « biens de fortune, » ait apporté en naissant ou reçu, de bonne heure, par quelque influence éducatrice inconnue, un germe étranger à son hérédité, un élément idéaliste plus épuré, plus élevé; une « partie, » comme on disait au XVIIe siècle, de spéculatif et de poète, de métaphysicien ou de mystique, non encore apparue en la chaîne de ses prédécesseurs. Et qui sait si cette superposition au large fond bourguignon enraciné, ce mélange, et forcément parfois, ce conflit, n'expliqueraient pas dans le génie et dans la vie de Bossuet quelques-unes des choses que l'on admire, ou que l'on regrette?

ALFRED RÉBELLIAU.

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER
DE LA GRANDE ARMÉE

PUBLIÉS PAR MAURICE BARRÈS, SON PETIT-FILS

III [1]

LA RESTAURATION. — LES TROIS GLORIEUSES.

LA TERREUR BLANCHE

Dès son arrivée à Bordeaux « dont les opinions royalistes étaient si exaltées, si ultra-bourbonniennes qu'elles en étaient effrayantes, » Barrès reçoit d'une jeune femme le conseil de ne rien garder de séditieux dans ses malles, de ne pas aller au café où il risquerait d'être insulté. Au théâtre où l'on chante « Vive Henri IV! » pendant l'entr'acte, il faut « se lever et rester debout en agitant son mouchoir blanc, sous peine d'être jeté des loges dans le parterre. » A Argentat, non loin de Bergerac, cette fureur royaliste lui vaut d'être pris pour un général proscrit et arrêté aux cris de « A bas le brigand de la Loire! » Relâché aussitôt par le maire, il retourne à Blesle, dans sa famille, où une lettre du maréchal Romeuf lui apprend qu'il est nommé commandant provisoire de la légion du département qui s'organise à Brioude. Là, il reçoit l'ordre de se rendre à Craponne, dont on prétend que les environs cachent des généraux proscrits. Sa mission « est de visiter tous les villages, battre les bois, fouiller les montagnes et se mettre en rapport avec les colonnes mobiles. » Il s'en acquitte, dit-il lui-même, « par devoir, mais sans conviction,

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre.

assez ostensiblement pour qu'on connût d'avance mes projets.» *Au Puy, où il arrive le 5 décembre 1815, un incident se produit. Quelques officiers, à l'hôtel, proposent de boire à la santé du Roi. Soupçonné de n'avoir pas répondu à cette invite avec assez d'empressement, Barrès est dénoncé au colonel, puis au général, puis au préfet qui décident de le maintenir dans la légion, mais de le réprimander. « Il fallait alors, écrit-il, être chaud royaliste, chaud jusqu'à l'extravagance. »*

Mes fonctions de commandant de place m'assujettissaient à bien des occupations puériles, à des courses de nuit, à des enquêtes préparatoires, à des appels fréquents chez le général et le préfet. Ces messieurs voyaient partout des complots, des conspirations, des boutons à l'aigle, des cocardes tricolores, des signes de rébellion. C'était à qui montrerait le plus de zèle et de dévouement pour la bonne cause. Un dimanche du mois de juillet 1816, le préfet, pour célébrer l'anniversaire de la rentrée des Bourbons à Paris, fit apporter, sur la plus grande place du Puy, tout le papier timbré à l'effigie impériale, les sceaux des communes de la République et de l'Empire, et un magnifique buste colossal en marbre blanc d'Italie de l'empereur Napoléon, chef-d'œuvre du célèbre statuaire Julien, qui l'avait offert lui-même à ses ingrats et barbares compatriotes. Tout cela fut brûlé, mutilé, brisé en présence de la troupe et de la garde nationale sous les armes, des autorités civiles, militaires, judiciaires, au bruit du canon, aux cris sauvages de « Vive le Roi! » Cet acte de vandalisme me brisa le cœur.

Le 15 avril 1816, nous reçûmes l'ordre de partir pour Besançon. Ce fut comique. Le général Romeuf nous accompagna pour surveiller notre marche. La gendarmerie nous suivait derrière pour empêcher la désertion des soldats. A Yssingeaux, le comte de Moidière, notre lieutenant-colonel, proposa sérieusement aux commandants de compagnies de prendre aux soldats leur culotte pour les empêcher de partir la nuit, et de la leur rapporter le lendemain matin pour le départ! En vérité, tous ces gens-là avaient perdu la tête.

A notre arrivée à Besançon, nous vîmes les inspecteurs généraux chargés d'achever notre organisation. L'un d'eux était un général allemand, passé au service de la France, le prince de Hohenlohe! Leur première opération fut de désigner la moitié des officiers de tous grades pour aller en semestre forcé. Je fus

de ce nombre. On pense si cette mesure inique déplut à tous les officiers qui la subirent! Pour mon compte, elle me contraria beaucoup, car je n'étais guère dans ce moment en position de supporter les frais d'un voyage aussi inattendu. Je m'en retournai en Auvergne.

CHEZ L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

Mais ce n'était que l'annonce d'un plus grave ennui. Proposé pour le grade de chef de bataillon et pour la croix de Saint-Louis, Barrès est cruellement affecté, en décembre 1820, par la nouvelle de sa mise en demi-solde. « J'étais loin de penser, écrit-il, qu'une semblable mesure pût jamais m'atteindre, après de si grands services. » Le 26 décembre, il cesse de figurer sur les contrôles, et quitte avec chagrin un corps où il avait mérité « l'amitié et l'estime de tous. » Cette mise à l'écart ne fut heureusement pas de longue durée. Éclairé par un entretien où Barrès s'est disculpé des accusations portées contre lui, le général Vautré le réintègre bientôt dans son grade, au 15e régiment d'infanterie légère (légion des Pyrénées orientales). Barrès se met en route vers Périgueux, et s'arrête pendant le trajet, à Bordeaux pour voir son frère :

A Agen, trois voyageurs montèrent dans la diligence, l'un très partisan du magnétisme, un autre très versé dans la littérature anglaise et enthousiaste de lord Byron et de Walter Scott dont j'entendais parler pour la première fois, et le troisième un rédacteur en chef d'un journal libéral de Bordeaux, qui s'était rendu à Agen pour prier le préfet de ne pas lui faire l'honneur de composer un jury exprès pour lui, vu qu'il se contenterait de celui qui serait chargé de juger les assassins et les voleurs. Il était poursuivi pour délit de presse, pour avoir demandé la démolition de la fameuse colonne du 12 mars qui était une insulte à la France. La conversation très spirituelle de ces trois hommes me fit supporter agréablement l'ennui d'un long séjour en lourde diligence.

Après avoir pris un logement, je fus à l'archevêché voir mon frère aîné, vicaire général. Il avait été successivement élève de l'École normale et professeur de littérature à l'École centrale. Sous l'Empire, il avait été deux fois candidat au Corps législatif, et chevalier de la Légion d'honneur. En 1817, alors

qu'il était secrétaire général de la préfecture du Puy, il s'était dégoûté du monde, et était allé se réfugier dans un séminaire pour y prendre les ordres. Il me présenta à l'archevêque. Ce bon vieillard, aussi respectable par ses vertus que par son grand âge, exigea de moi, comme un devoir qui m'était imposé, d'aller dîner tous les jours chez lui, tant que je resterais à Bordeaux. C'est ce que je fis. A table il ne voulut pas qu'on parlât métier, malgré les cinq ou six prêtres qui s'y trouvaient habituellement. Il fallait lui parler guerre, batailles, et autres récits de ce genre. Il n'admettait pas que d'autres que moi lui versassent à boire. Enfin ce saint homme, comme on l'appelait dans la maison, me fit promettre, après m'avoir donné sa bénédiction, que dans les beaux jours du printemps je reviendrais le voir et que j'irais habiter sa belle maison de campagne qui lui avait été donnée par l'empereur Napoléon. Il me dit que quand il fut nommé chevalier du Saint-Esprit, on avait voulu lui faire quitter sa croix d'officier de la légion d'honneur, dont il était toujours décoré, mais qu'il s'y était refusé en disant que celui qui la lui avait donnée savait bien ce qu'il faisait.

Pendant les quatre jours que je restai dans cette ville, je fus tous les soirs au spectacle, où je vis jouer plusieurs opéras nouveaux qui me firent d'autant plus de plaisir que j'en étais privé depuis longtemps et qu'ils étaient bien représentés. Dans les *Voitures versées*, musique de Boieldieu, il y a une scène où trois jeunes femmes en grande toilette se trouvent réunies. Elles avaient chacune une couronne, l'une bleue, la deuxième blanche et la troisième rouge, et placées dans cet ordre. Quand elles parurent, elles furent applaudies. En 1815, les actrices et leurs admirateurs auraient été mangés vifs, c'est le mot, car je ne pouvais pas me rappeler sans effroi la soirée que j'y avais passée à cette époque. Quel changement en si peu d'années! Après le spectacle, j'allais passer le reste de ma soirée avec des chanoines. On y buvait d'excellent vin de Bordeaux premier choix et on y causait fort gaiement.

J'eus le plaisir de visiter dans tous les détails un bateau à vapeur, le premier que je voyais et nouvellement construit.

De Grenoble où il assiste, le 24 août 1822 à une grande cérémonie militaire et civile pour la translation des cendres de Bayard, Barrès revient, en 1823, tenir garnison à Paris.

Le 3 juillet, nous fûmes présentés à Monsieur, Comte

d'Artois, et à Madame la Duchesse de Berry, près de laquelle était le Duc de Bordeaux. Le lendemain 4, le Roi nous reçut. Le 15 août, nous bordâmes la haie sur le quai de la Cité (quai Napoléon) pour le passage de la procession du vœu de Louis XIII où se trouvaient Monsieur et les princesses de la famille royale.

Le 25 août, je fus reçu chevalier de Saint-Louis par le colonel Perrégaux et immédiatement après, nous allâmes présenter nos hommages à Louis XVIII, à l'occasion de sa fête. Tous les officiers de la garde royale, de la garnison et de la garde nationale, se réunirent dans la grande galerie du Louvre avant de défiler devant le trône. Je vis le Roi affaissé par l'âge et la maladie, la tête pendante sur ses genoux, ne voyant ni ne regardant rien. C'était un cadavre devant lequel on passa sans s'arrêter. Il était entouré d'une cour splendide où la richesse des costumes, la variété des couleurs, la beauté des broderies, la multitude et l'éclat des décorations offraient un coup d'œil des plus saisissants. Nous pûmes croire qu'avant peu de jours nous assisterions à des funérailles royales. Elles n'eurent lieu pourtant que l'année suivante.

LES DUCS DE LORRAINE

Séjour dans le Nord, à Dunkerque, Lille, Gravelines. Au camp de Saint-Omer, des grandes manœuvres permettent à Barrès de faire apprécier l'instruction et la tenue de ses troupes. Première tentative faite pour établir une communication directe entre Dunkerque et la côte anglaise par bateaux à vapeur : l'entreprise ne réussit pas, faute de passagers. Rencontre de deux officiers anglais qui avaient gardé Napoléon à Sainte-Hélène. « Tout ce qu'ils me racontaient me navrait de douleur et m'attachait à eux, en même temps que je les maudissais d'avoir contribué pour leur part à river ses fers. » Barrès a l'occasion de passer en Belgique, à Ypres, avec ses camarades en uniforme. « Nous fûmes salués avec respect par tous les habitants que nous rencontrâmes et engagés à déjeuner. Ils nous prouvèrent qu'ils se rappelaient qu'ils avaient été français du grand peuple. » De là, il est envoyé à Nancy, où l'attendait l'événement qui allait transformer sa vie :

J'arrivai à Nancy le 17 octobre 1826 pour y rester jusqu'au 10 avril 1828. C'est la garnison la plus agréable et une des meilleures de France. Les femmes de Nancy sont citées pour

leur bon goût, la recherche dans la composition de leurs toilettes et l'art de les bien porter.

Avant de passer à un fait personnel, je veux tout de suite noter comment, le 9 novembre 1827, le régiment prit les armes pour assister à la translation des restes des ducs de Lorraine, dont les nombreux tombeaux avaient été violés et dispersés pendant la tourmente révolutionnaire. Ces poudreux débris avaient été jetés dans une fosse d'un des cimetières de la ville. Ils furent recueillis avec soin et portés à la cathédrale où ils reçurent les honneurs dus à leur rang et à leur mémoire. Une chapelle ardente y présentait un aspect imposant, aussi curieux par l'éclat des tentures et des lumières que par son caractère religieux. Tous les officiers de la garnison, le général à leur tête, furent jeter de l'eau bénite sur les cercueils et les urnes, qui contenaient les cendres de tant de princes lorrains, dont quelques-uns avaient joui d'une grande célébrité. Le lendemain, la translation fut solennelle, majestueuse, aussi religieuse que militaire. Le roi de France, l'empereur d'Autriche s'y étaient fait représenter par des ambassadeurs. La foule était immense et recueillie. Dans la chapelle ronde ou ducale, disposée pour recevoir les débris de tant de grandeurs, on avait envoyé de Paris les tentures qui avaient servi aux obsèques de Louis XVIII. Je n'avais rien vu jusqu'alors qui pût être comparé à la magnificence et à la majesté de cette décoration. Cette chapelle ronde, réparée et embellie, était celle des anciens ducs dont le vieux palais existe encore, et sert maintenant de caserne à la gendarmerie. Un caveau construit exprès pour recevoir tous les ossements, et des monuments élevés dans cette enceinte pour perpétuer la mémoire des plus illustres princes de cette célèbre maison de Lorraine, font de cette chapelle déjà remarquable par son architecture un lieu plein de vénération.

Un discours ou sermon de l'évêque Forbin-Janson, dirigé contre la Révolution et la philosophie, termina mal cette pompeuse cérémonie. Il fut vivement censuré parce qu'il était indigne d'un chrétien et d'un homme qui est censé avoir de l'esprit et du jugement. C'est en grande partie la cause des disgrâces que l'évêque eut à subir après la Révolution de juillet. Chassé de son diocèse par le peuple, il est mort sans en avoir repris possession, la prudence n'ayant pas permis au Gouvernement de l'y autoriser, car la haine qu'on lui portait demeurait toujours vivace.

C'était la quatrième cérémonie de ce genre où j'étais acteur et témoin depuis quelques années : deux à Grenoble pour le Connétable de Lesdiguières et Bayard, et la troisième à Cambrai pour tous les archevêques de cette ville et particulièrement pour les précieux restes de Fénelon, qui furent trouvés sous les parvis de l'ancienne cathédrale quand on voulut en faire une place publique.

MON MARIAGE

Le jour même de mon arrivée à Nancy, je fis la rencontre d'un de mes anciens camarades des vélites d'Écouen, que je n'avais plus revu depuis que j'avais quitté la Garde impériale au commencement de 1808. Ce vélite était capitaine d'infanterie chargé du recrutement du département de la Meurthe. Se faire un joyeux accueil était trop naturel entre deux militaires qui avaient vécu de la même vie pendant plus de trois années. Présenté par lui dès le lendemain à sa jeune femme et à sa nouvelle famille, je fus accueilli avec cordialité, et traité par la suite comme un ami qu'on était heureux de revoir. Dans le courant de l'hiver, il me proposa d'aller au printemps à Charmes, petite ville des Vosges, pour faire connaissance de sa grand mère par sa femme. Je ne pensais guère alors que ce petit voyage, dans un pays qui m'était aussi inconnu que la personne que j'allais voir, et fait autant par complaisance que par goût, me donnerait une épouse, que mon ami deviendrait mon cousin, sa belle-mère ma tante, et que sa grand mère serait aussi la mienne au même titre. C'est ainsi que souvent les choses les plus futiles deviennent, par l'effet du hasard, des événements très importants dans la vie, et qu'on s'engage dans des affaires desquelles on se serait éloigné peut-être, si on avait pu les prévoir.

14 avril. — La veille de Pâques de cette année 1827, j'arrivai donc chez ma future grand mère qui m'accueillit parfaitement. Je le fus de même par ses enfants et ses petits-enfants qui habitaient cette ville, c'est à dire poliment, aucun motif ne devant les engager à faire plus, puisque j'étais étranger pour eux, et sans rapprochement de position. Cependant une circonstance bizarre fit que je fus un peu considéré comme étant de la famille, c'est que deux enfants, frères des personnes près desquelles je me trouvais, avaient été vélites. Le frère d'un de ces vélites avait une jeune fille, dont les bonnes manières, l'agrément et un âge

assez en rapport avec le mien, me firent impression. Huit jours restés dans cette ville et une fréquentation journalière m'amenèrent à penser à ce qui m'avait le moins occupé jusqu'alors, au mariage. J'en parlai à mon ami, qui approuva mon projet de demande, et ensuite, à ma rentrée à Nancy, à sa belle-mère, qui me fit espérer que mes vœux pourraient être favorablement accueillis. Bref, après quelques lettres écrites, dont une par mon excellent colonel, je fus autorisé à me présenter. J'arrivai le 9 mai, je fis la demande le 10, et grâce aux personnes qui s'intéressaient à mon succès, toutes les difficultés furent aplanies, les arrangements convenus et le jour du mariage fixé au 3 juillet.

Dès ce moment, je songeai sérieusement aux engagements que j'allais prendre, aux obligations que ma nouvelle situation devait m'imposer, aux démarches à faire pour obtenir toutes les pièces qui m'étaient nécessaires pour contracter cette union. Dans cet intervalle, je fis plusieurs voyages à Charmes pour faire ma cour et me faire connaître de celle qui devait devenir ma compagne. Je fus une fois la prendre pour l'accompagner à Nancy avec sa mère pour les emplettes d'usage. Enfin, le 30 juin, je quittai mes camarades de pension pour ne plus manger avec eux.

3 juillet. — Célébration de mon mariage avec Marie-Reine Barbier. Je n'ai jamais, je crois, trouvé le temps aussi long que depuis le jour où je fus admis à présenter mes hommages, jusqu'à la date qui scella mon bonheur. Être l'époux de la femme qu'on recherche, sentir pour la première fois trembler sa main dans la vôtre, penser que des liens sacrés et doux vous unissent à jamais, quand on a le pressentiment que ces chaînes qu'on s'impose seront légères à porter, c'est un beau jour de la vie, c'est ce que je considérai comme devant faire mon bonheur. Le colonel et le capitaine Chardron assistèrent à mon mariage, qui fut célébré avec dignité et convenance. Aucun membre de ma famille n'y assista, à cause de l'éloignement.

Le 6 juillet, nous fûmes en famille chez un des oncles maternels de ma femme, maître de forges près de Rambervillers et qui par la suite allait être député des Vosges, M. Gouvernel. Le 8, nous étions de retour; le 11, nous partîmes pour Nancy où nous entrâmes à notre grande satisfaction dans notre petit ménage. Peu de semaines après, quelques symptômes pleins d'espérance nous annoncèrent que notre union prospérait et qu'un nouveau

gage de la meilleure des épouses viendrait bénir les liens qui nous unissaient.

Bientôt et comme pour sceller son bonheur, Barrès reçoit, à Nancy, la nouvelle d'un avancement depuis longtemps attendu :

Le dimanche 18 novembre, au moment où l'on allait défiler après une revue du maréchal de camp commandant le département, le colonel reçut une lettre de M. O'Neill qui lui annonçait que j'étais nommé chef de bataillon à la date du 14 novembre pour le 3e bataillon qu'on allait organiser. Cette agréable nouvelle me fut communiquée immédiatement ainsi qu'à ma femme, qui se trouvait sur la place Carrière où la troupe était réunie. Les compliments qui lui furent faits en cette occasion et la joie qu'elle en éprouva doublèrent la mienne.

C'était beaucoup d'être nommé chef de bataillon, de l'être au choix, — j'étais le 100e capitaine d'infanterie au 1er janvier 1827, — et dans son régiment, de n'avoir pas à faire de nouvelles connaissances, ni à changer d'uniforme, et surtout de ne point voyager dans un moment où ma femme ne le pouvait pas. Enfin je continuais à servir sous les ordres du colonel Perrégaux dont j'avais tant à me louer depuis 1813 et je ne quittais pas une ville que j'affectionnais pour son agrément et son voisinage de Charmes.

Pendant le mois de décembre, je m'équipai, je reçus des visites, des sérénades, et donnai un grand dîner à la majeure partie des officiers. Tout cela, y compris l'achat d'un beau cheval de selle, me coûta beaucoup d'argent, mais je ne le regrettai pas : il me semblait que je ne pouvais payer trop cher l'avantage et la satisfaction de mon nouveau grade. Quel changement dans ma position ! quelle différence dans le service !

Cependant, le 10 avril 1828, le régiment partait pour Lyon Mme Barrès, restée à Charmes, met au monde, le 12 mai, un fils, qui reçoit les prénoms de Joseph-Auguste. Au moment où il arrive, Barrès trouve sa femme gravement malade d'une inflammation du rein droit : elle put être sauvée mais resta dans un état de faiblesse des plus inquiétants.

Le début de 1829 lui apporte une nouvelle tristesse : il a la douleur, le 28 janvier, d'apprendre la mort de sa mère, décédée à Blesle à l'âge de 77 ans. Il se rend auprès des siens et passe quelques jours auprès de sa sœur, « à évoquer les temps insoucieux de l'enfance. La tombe s'est fermée, dit-il, sur mes bons

parents et la mienne ne sera pas près de la leur. D'autres destinées, d'autres devoirs ont fixé ma place ailleurs. » *En mai 1829, le régiment est de nouveau envoyé à Paris.*

Ce ne fut pas sans une bien vive et parfaite satisfaction que je me vis établi à Paris pour une bonne année au moins. Je commençais à me fatiguer des voyages et à m'ennuyer des routes, et puis je voyais la possibilité de conduire ma femme à Paris après la saison des eaux qu'elle devait aller prendre en été. C'était pour nous deux une joie d'enfant de lui faire visiter ce beau Paris qu'elle désirait tant connaître.

CHARLES X

Le 31 mai, je me rendis à Saint-Cloud, avec tous les officiers supérieurs pour faire notre cour au Roi et à la famille royale. Présentés d'abord à Madame la Dauphine par le colonel, nous le fûmes ensuite à Monseigneur le Dauphin qui, en entendant prononcer mon nom, se rappela m'avoir proposé pour chef de bataillon deux ans auparavant et m'adressa la parole. Je ne m'attendais pas à tant d'honneur. Réunis ensuite dans la grande galerie du palais pour attendre le Roi, nous y restâmes pour entendre la messe, ou plutôt pour causer, n'ayant pu pénétrer dans la chapelle qui est peu spacieuse. Après la messe, le Roi se promena longtemps dans la galerie, adressant la parole à tous ceux qui lui présentaient leurs hommages, avec beaucoup de grâce et d'aménité. Cette présentation me fit grand plaisir, car depuis longtemps je n'avais vu autant de dignitaires, ou de personnages célèbres. C'étaient les ministres, les maréchaux, des pairs, des députés, des ambassadeurs, des généraux. Les courtisans étaient nombreux, l'assemblée éclatante de broderies, de plaques, de cordons, de diamants. Dans cette belle galerie, on était mêlé, confondu, chacun jouant son rôle, guettant un regard du maître, et cherchant à l'approcher le plus près, pour se faire voir ou demander quelque faveur. Placé dans un des angles, hors du tourbillon des grands et des admirateurs passionnés de la puissance souveraine, je pus observer à loisir ce magnifique ensemble des grandeurs du jour, chercher à connaître tous ces illustres personnages et me faire une idée de l'éclat des cours. Je ne vis rien de grand ni de distingué dans les manières du Duc d'Angoulême, rien de bon dans les

yeux ni les traits de Madame la Dauphine. Quant à Charles X, il me fit l'effet d'un vieillard vert encore, qui inspire du respect, mais dont la figure annonce quelque chose de commun.

Ce célèbre palais de Saint-Cloud me fit ressouvenir qu'autrefois j'y avais monté la garde en ma qualité de chasseur-vélite, que j'y avais vu une cour jeune, brillante, pleine de vigueur et d'espérance. Il y avait bien encore des hommes de cette époque à la cour de Charles X, mais ce n'était plus que l'ombre de ces grands caractères, de ces valeureux officiers si célèbres par leurs grandes actions de guerre. La gloire avait fait place à l'hypocrisie dévote, les célébrités de l'Empire aux petits hommes de l'émigration, et les grandes actions de Napoléon aux intrigues d'un Gouvernement mal assis.

Le soir, je fus au Théâtre-Français voir jouer *Henri III*, drame en 5 actes d'Alexandre Dumas. C'était la pièce à la mode, le triomphe des romantiques. Malgré le beau talent des acteurs, le luxe des décorations et la vérité des costumes, je jugeai la pièce bien au-dessous de sa haute réputation. Du moins je n'y trouvai pas ces grandes émotions que j'avais éprouvées autrefois aux pièces de Corneille et de Racine. Mlle Mars, comme à son ordinaire, électrisa tous les spectacteurs.

7 juin. — Je vais aux Tuileries voir la procession des chevaliers du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, fête de l'Ordre. Les chevaliers en manteaux de soie verte, richement brodés, chapeaux à la Henri IV, tuniques, culottes et bas de soie blancs, collier au cou, sortirent des grands appartements deux à deux pour se rendre à la chapelle, et revinrent de même dans la salle du trône. Le Roi était le dernier. Je ne pus entrer dans la chapelle pour voir les réceptions qu'on y fit, les portes étant fermées après l'entrée des chevaliers. A la sortie, me trouvant dans le premier salon qui suit celui des maréchaux, le Roi m'adressa la parole sur le séjour du régiment à Paris. Cette promenade cérémonieuse, plus curieuse encore qu'imposante, m'intéressa cependant, parce qu'elle me mit en position de connaître une foule de grands personnages, célèbres tant par leur illustration propre, que par leur naissance, leurs titres, leurs fonctions et les services qu'ils ont rendus à l'État, et beaucoup d'anciens émigrés. Je vis là pour la première fois toute la famille du Duc d'Orléans.

Un court voyage à Charmes, auprès de sa femme, dont l'état de santé, après une amélioration passagère, est redevenu alar-

mant, permet à Barrès de voir son fils qui « commence à jaser et à marcher. » C'est à peine si la grâce de l'enfant suffit à apporter quelque trêve à ses inquiétudes grandissantes. Il revient à Paris en juillet, après une absence de vingt jours :

8 août 1829. — Murmures, inquiétudes dans Paris sur l'annonce qu'un changement de ministère aurait lieu dans la journée, et que le prince de Polignac serait nommé président du Conseil. Cette nouvelle d'un ministère congréganiste et contre-révolutionnaire frappait de stupeur tous les amis de nos instituions constitutionnelles.

Ayant à leur tête le comte Coutard, commandant la 1re division, tous les officiers de la garnison allèrent faire une visite officielle à M. le ministre de la Guerre, le lieutenant-général comte de Bourmont. Je trouvai le ministre embarrassé, peut-être honteux de se voir le chef d'une armée française, lui qui avait abandonné, quelques jours avant la désastreuse bataille de Waterloo, l'armée qui fut vaincue dans cette funeste journée, malheur et deuil de la France. Le poids de cette trahison devait lui peser sur le cœur comme un remords, si, comme il fut dit dans les salons du ministère, des généraux refusèrent de prendre la main qu'il présentait.

15 août. — Je prends le commandement de deux cent cinquante hommes d'élite du régiment pour aller border la haie sur une partie du quai de la Cité jusqu'à la porte de la Métropole à l'occasion de la procession du Vœu de Louis XIII. A quatre heures, le Roi, le Dauphin, la Dauphine et la cour passèrent à pied dans nos rangs escortés par les gardes du corps à pied du Roi (cent Suisses). Le cortège était beau, mais simple. Aucuns cris d'allégresse et d'hommages ne se firent entendre sur le passage du Roi. Les cœurs étaient glacés, les visages froids et mornes, depuis l'avènement du ministère Polignac.

UNE SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

25 août. — Séance publique et solennelle de l'Académie française. Avant de m'y rendre, je fus à Saint-Germain l'Auxerrois entendre le panégyrique de saint Louis prononcé devant les membres de l'Académie, suivant l'ancien usage. Peu d'immortels et guère plus d'auditeurs. Ni l'éloge, ni l'orateur ne firent d'effet.

A une heure, j'entrai dans la salle des séances publiques de

l'Institut. Me trouvant un des premiers, je pus choisir ma place. La salle peu vaste me parut bien distribuée, décorée avec goût et simplicité. On n'y est admis que par billets, qu'on doit demander plusieurs jours à l'avance. C'est habituellement l'élite du grand monde, les savants français et étrangers, et quelques étudiants studieux qui composent l'auditoire. Dans les nombreuses pièces qui précèdent la salle, sont les statues en marbre de nos grands poètes et prosateurs, historiens et philosophes, orateurs et savants. J'y remarquai celle de La Fontaine, ouvrage de Julien du Puy, mon compatriote et l'ami de mon frère. A deux heures, la salle et les tribunes étaient combles; il n'y avait plus de places pour les derniers arrivés.

A deux heures et demie, M. Cuvier, directeur en exercice, ouvrit la séance. La première lecture fut faite par M. Andrieux, secrétaire perpétuel, et le discours pour la distribution des prix de vertu par le président, le baron Cuvier. La pièce de vers qui avait remporté le prix, fut lue par M. Lemercier, avec une verve, une chaleur qui doublèrent le mérite de la composition. Le sujet du concours était la découverte de l'imprimerie. Beaucoup de vers furent vigoureusement applaudis, surtout ceux qui avaient trait à la liberté de la presse, et aux dangers qu'elle pouvait courir sous un gouvernement ennemi des lumières. Quand le poète lauréat, M. Legouvé, fils de l'académicien décédé, auteur de *la Mort d'Abel* et du *Mérite des femmes*, se présenta au bureau pour recevoir la médaille d'or, son nom fut couvert par de nombreux applaudissements. Je remarquai, sur les banquettes destinées aux membres de l'Institut, MM. de Lally-Tollendal, Barbé-Marbois, Chaptal, Arago, de Ségur, Casimir Delavigne, etc., et dans la salle ou les tribunes, le dernier président du Directoire, le vénérable Gohier, le président du Consistoire M. Marron, Mlle Léontine Fay, etc... Je regrettai de ne pas m'être trouvé près de quelqu'un qui connût bien les académiciens et les personnages distingués présents à cette réunion pour me les désigner par leurs noms. A quatre heures et demie, on sortit. Je passai dans cette célèbre enceinte un instant de la journée fort agréablement.

*
* *

30 août. — Je suis allé cet après-midi dans le faubourg Saint-Antoine visiter le propriétaire de la maison chez qui je

loge. Je m'y suis rencontré avec un jeune Russe, un capitaine aux grenadiers à cheval de la garde royale du nom de d'Espinay Saint-Luc et quelques autres personnes. On vint à parler du passage des Balkans par les Russes et de leur marche triomphale sur Constantinople. Le jeune Russe, plein d'enthousiasme, célébrait avec chaleur la bravoure de ses compatriotes. Le capitaine défendait les Turcs et déplorait amèrement la triste position où allait-se trouver le sultan Mahmoud. On lui demanda à la fin quel intérêt il pouvait porter à ce monarque, pour le plaindre si vivement. Il répondit, les larmes aux yeux : « Mahmoud est mon cousin germain. Sa mère et la mienne étaient sœurs. » Après cette extraordinaire confidence, qui nous surprit tous, on se tut.

En effet, la mère du sultan était une demoiselle d'Espinay Saint-Luc. Elle avait été prise par des corsaires algériens vers 1786, étant âgée de trois ans.

31 août. — Je vais au théâtre de l'Opéra-Comique, salle Ventadour, nouvellement construit et que je ne connaissais pas encore. Une salle superbe. On jouait *la Dame Blanche* et *Marie*, opéras que j'avais déjà vus en province, mais que j'entendis de nouveau avec plaisir. Ce fut la dernière fois que je fus au spectacle; je n'eus plus envie plus tard d'y retourner, ni de prendre aucun autre plaisir ni distraction de ce genre.

C'est à cette époque que Barrès va éprouver la plus grande douleur de sa vie : sa femme qui, après sa cure de Plombières, était venue le rejoindre à Paris, subit une grave opération, pratiquée le 4 octobre par le docteur Piollet, sur les conseils de Dupuytren. La légère amélioration qui suivit permit un instant d'espérer la guérison. Barrès put reprendre son service.

DANS LA PLAINE DE GRENELLE

C'est ainsi que j'eus l'occasion de me trouver à la répétition de la grande manœuvre que, dans la plaine de Grenelle, les troupes de la garnison et des environs de Paris devaient exécuter le 27 octobre, devant le Roi.

Toute la troupe de ligne était placée en première ligne, l'infanterie de la garde en deuxième ligne. Toute la cavalerie, ligne et garde, était aussi sur deux lignes derrière l'infanterie. Enfin la belle artillerie de la garde était sur les flancs, dans les

intervalles et en réserve. Notre premier bataillon en tirailleurs, couvrait le front de la bataille qui faisait face à la Seine. Mon bataillon était à sa place de bataille, à la gauche de la première ligne. On comptait en tout seize bataillons d'infanterie et quatre régiments de cavalerie. L'emplacement et l'ordre de bataille déterminés, on attendit dans cette position l'arrivée du Roi.

A une heure le canon, les musiques, les fanfares et les tambours annoncèrent son approche. Il passa successivement devant le front de bandière des quatre lignes, précédé et suivi d'un état-major innombrable, brillant, riche de broderies et de décorations. Dans une calèche à la suite du Roi étaient la Dauphine, la Duchesse de Berry, Mlle de Berry et le Duc de Bordeaux. Dans une autre qui suivait de près la première, se trouvaient les princesses d'Orléans. Le Duc d'Orléans, en costume de colonel général des hussards, et ses deux fils aînés, les Ducs de Chartres et de Nemours, entouraient le Dauphin, le chef de l'État. Après quelques passages des lignes et des feux, en avançant et en retraite, on se disposa à exécuter la fameuse manœuvre de Wagram, lorsque l'armée d'Italie, sous les commandements du Prince Eugène et de Macdonald, alors simple général de division, enfonça le centre de l'armée autrichienne et décida de la victoire. Ce grand mouvement stratégique terminé, on défila, la gauche en tête. Par mon rang dans l'ordre de bataille, je me mis en marche le premier et ouvris le défilé.

L'affluence des curieux était prodigieuse, on ne voyait que des têtes dans cette vaste plaine de Grenelle. Tout y fut beau, superbe, majestueux, comme le temps qui concourut à cette brillante revue. La rareté des cris de « Vive le Roi! » dut faire sentir à Charles X que le ministère Polignac était odieux à la nation. Le maréchal Macdonald, duc de Tarente, major général de la garde, commandait et dirigeait les divers mouvements qui furent tous exécutés avec précision et ensemble.

Mme Barrès s'éteignait, le 25 novembre, en pleine jeunesse, veillée par son mari jusqu'au dernier moment. Les obsèques furent célébrées à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. La seule consolation de Barrès, c'est sa tendresse pour le jeune fils en qui il est assuré de trouver un jour « un ami pour lui rappeler les mérites de celle qui lui restera chère à tout jamais. » Après une quarantaine de jours passés à Charmes, il est de retour à Paris en janvier 1830.

1830

6 avril. — Obsèques du maréchal de Gouvion Saint-Cyr.

Le maréchal était mort en Provence et fut transporté dans sa terre de Villiers, près de Neuilly. N'ayant pas d'hôtel à Paris, son corps fut déposé dans l'église de l'hôtel royal des Invalides, pour y recevoir les honneurs dus à son rang et à sa grande illustration. Le lendemain, après la cérémonie funèbre, ses restes furent conduits au Père-Lachaise, par les boulevards, au milieu d'un grand concours de citoyens de tous les rangs. Sa dernière demeure fut choisie auprès de celles de Masséna, Kellermann, Lefebvre, au milieu des illustres généraux, ses compagnons d'armes et ses émules, et peu éloignée de la tombe sans ornement ni inscription du maréchal Ney. Le marquis de Jaucourt, qui avait été ministre de Louis XVIII, le lieutenant-général comte Lamarque et le capitaine Richepanse, de la garde royale, fils du général de ce nom, pupille du maréchal, prononcèrent des discours. Quatre bataillons de la garnison de Paris rendaient les honneurs militaires. Je commandais celui du 15e. Monté à cheval à dix heures du matin, je n'en descendis qu'à sept, passablement fatigué et exténué de faim.

Depuis ces funérailles, le Gouvernement a adopté l'idée émise par le capitaine Richepanse de déposer aux Invalides les maréchaux décédés pour leur rendre, dans cette église militaire qui rappelle de si beaux souvenirs, les honneurs dus à leur dignité guerrière.

31 mai. — Je vais au Palais-Royal voir l'illumination du Palais et du jardin préparée à l'occasion de la fête que donnait le Duc d'Orléans au roi de Naples, son beau-frère, et à la Cour de France. Les officiers supérieurs du régiment y étaient invités, quelques-uns y furent, mais je m'en abstins, d'abord à cause de ma position, et ensuite parce qu'il fallait se mettre en bas de soie, culotte blanche, boucle en or, dépense que je ne me souciais pas de faire pour un ou deux bals de la Cour où j'aurais pu aller. Dès la nuit arrivée, le jardin et la grande cour du palais se trouvèrent pleins de curieux et en si grand nombre qu'on ne pouvait plus guère circuler, et malgré cela, la foule grossissait à vue d'œil. Je pensai que, si je ne me retirais pas de bonne heure, je ne le pourrais bientôt plus sans de très grandes difficultés. Cette foule

d'hommes de tous les rangs, mais surtout de jeunes gens et d'ouvriers, l'agitation tumultueuse, l'inquiétude qu'on voyait sur beaucoup de figures et surtout chez les marchands des galeries qui fermaient en hâte leur boutique, tous ces symptômes d'émeutes et de troubles me déterminèrent à quitter une enceinte embrasée de tous les feux de la discorde. Je sortis un peu après neuf heures, comme Charles X y arrivait en grand appareil, avec assez de difficulté, mais sans accident.

Quand je sus le lendemain qu'on s'y était rué, qu'on y avait brûlé toutes les chaises du jardin, détruit les clôtures des parterres, brisé les fleurs, en criant : « A bas Polignac! A bas les ministres! Vive le Duc d'Orléans! » je me félicitai bien sincèrement de ne m'être pas trouvé dans cette orageuse bagarre.

11 juillet. — Un *Te Deum* solennel fut chanté à Notre-Dame en présence du Roi, de la Cour et de tous les grands dignitaires de la couronne et du royaume, en action de grâces pour la prise d'Alger, qui avait eu lieu le 5, et dont la nouvelle avait été apprise à Paris la veille dans la journée. N'étant pas de service pour border la haie sur le passage de Sa Majesté, je me rendis à la métropole. En moins de vingt-quatre heures, l'église avait été magnifiquement tendue. La cérémonie fut majestueuse, la musique et les chants pleins de suavité. Il y avait beaucoup de monde, et l'on n'entrait que par billet ou en uniforme. Eh bien! malgré l'importance du succès, malgré les lauriers que venait de remporter notre belle et brave armée d'Afrique, il n'y eut point de cris d'allégresse. Sur le passage du Roi, dans cette foule du parvis de Notre-Dame, dans les rues traversées par cette éclatante escorte, point de preuves d'enthousiasme ni de sympathie. Le Roi fut reçu à la porte de l'église par l'archevêque qui prononça un discours, amèrement censuré le lendemain par toute la presse libérale. Ce discours fut cause du sac de l'archevêché, moins de trois semaines après. Charles X, placé sous un dais, fut conduit à sa place par tout le Chapitre, ayant autour de lui les princes de la maison d'Orléans, les ministres, les maréchaux, et ses grands officiers.

Pendant qu'on chantait l'hymne par laquelle on remerciait le ciel du triomphe qu'on venait de remporter en Algérie, je me rappelai, comme un glorieux souvenir pour moi, que j'avais vu, dans cette même enceinte sacrée, une cérémonie encore plus grandiose, plus sublime, le couronnement de l'empereur

Napoléon par un pape, entouré de l'élite de la nation française d'alors. Vingt-six années s'étaient écoulées depuis cette grande époque impériale. Le maître du monde, l'homme du destin, le vainqueur des rois avait été détrôné deux fois en moins de dix ans de règne, et était mort dans l'exil, sur un affreux rocher au milieu de l'Océan. Qui m'aurait dit que ce vénérable souverain que j'avais sous les yeux, prosterné à dix pas de moi, aux pieds des autels, enivré d'hommages et entouré d'un profond respect, qui paraissait si puissant et si fort, serait, à vingt jours de là, chassé de son palais, et obligé pour la troisième fois de quitter la France qu'une de ses armées venait d'illustrer, et de reprendre le chemin de la terre d'exil! O vicissitudes humaines, combien vos coups sont imprévus et frappent de haut!

Les prières terminées, le Roi fut reconduit avec le même cérémonial, et la famille d'Orléans, l'ayant accompagné jusqu'à la porte, sortit par une autre issue pour monter en voiture. Quand le grand maître des cérémonies, M. le marquis de Dreux-Brézé, que je connaissais un peu, me dit, en me touchant l'épaule avec son bâton d'ébène : « Mon cher commandant, faites place à M. le Duc d'Orléans, » qu'il reconduisait jusqu'à ses voitures, il ne pensait pas plus que moi que c'était pour son futur souverain qu'il réclamait le passage libre.

21 juillet. — Je vais à l'Observatoire royal pour assister à l'ouverture du cours d'astronomie fait par M. Arago. Ce cours public destiné aux gens du monde, promettait d'offrir un grand intérêt. Je me proposais de suivre très exactement les leçons du grand astronome, afin de satisfaire ainsi un goût très prononcé pour cette difficile et sublime science, mais les événements politiques qui survinrent quelques jours après, arrêtèrent dès son début les bonnes intentions du professeur et celles d'un de ses plus zélés auditeurs.

25 juillet. — Tous les officiers supérieurs du régiment se rendirent à Saint-Cloud pour voir le Dauphin à qui le colonel avait une grâce à demander pour la veuve d'un capitaine du régiment : on lui refusait une pension parce qu'elle ne pouvait pas justifier qu'elle était légitimement mariée, le mariage ayant été fait en pays étranger. Notre présentation terminée, nous nous rendîmes dans la galerie d'Apollon, pour attendre le Roi et entendre la messe. Resté dans la galerie, je causai avec plusieurs généraux et officiers de ma connaissance.

Il n'y avait chez personne ni agitation, ni inquiétude, malgré que les nouvelles des départements fussent défavorables au ministère. Si la figure des courtisans était assombrie, si de nombreux apartés annonçaient des préoccupations, le visage du Roi était d'une placidité remarquable. Il causait, comme à son ordinaire, avec les personnes qu'on lui présentait, sans que rien indiquât sur ses traits calmes, une grande résolution prise. Il s'entretint assez longtemps avec l'Hospodar de Moldavie, qui, dit-on, lui exprimait ses vœux pour qu'il pût vaincre la résistance qu'on apportait à ses intentions conciliatrices, et à qui il répondait : « On y a songé. » Quoi qu'il en soit, ce fut en rentrant dans son cabinet, à l'issue de cette réception, que les fatales ordonnances de Juillet furent signées, fatales pour lui et sa famille surtout.

Ce fut la dernière messe que j'entendis à Paris, et la dernière visite que je fis aux Bourbons de la branche aînée.

LES ORDONNANCES

26 juillet. — Dès le matin de ce grand jour, le régiment prit les armes pour passer la revue administrative de M. le baron Joinville, intendant militaire de la première division, et se rendit à cet effet dans l'enclos du collège Henri IV, derrière le Panthéon. A dix heures, la troupe était rentrée dans ses quartiers et les officiers dans leurs logements, sans qu'aucun bruit fût parvenu à nos oreilles sur ce qui agitait déjà Paris. A onze heures, j'ignorais encore complètement que la capitale était en émoi et que j'étais sur un volcan qui devait renverser un trône, dont j'étais appelé à devenir un des défenseurs. Un violent coup de sonnette me tira de cette tranquillité d'esprit. C'était mon colonel qui venait m'annoncer les foudroyantes nouvelles du *Moniteur officiel* : la publication de plusieurs ordonnances royales, détruisant la liberté de la presse, annihilant divers articles de la Charte constitutionnelle, du Code civil et du Code d'instruction criminelle, annulant les lois électorales votées par les pouvoirs législatifs, supprimant les garanties accordées à la liberté individuelle et dissolvant la Chambre des députés.

Je fus glacé d'épouvante à cette énumération odieuse et à l'idée des malheurs qui allaient se répandre sur notre France. Il semblait, par la douloureuse impression que j'en ressentis

que je pressentisse déjà la majeure partie des sinistres événements qui allaient suivre. Le colonel me dit en se retirant : « Il y aura aujourd'hui du bruit dans Paris. Demain on tirera des coups de fusil pour protester contre ce coup d'État et le faire avorter s'il est possible. »

Je sortis pour tâcher de lire le *Moniteur ;* je ne pus y parvenir ; on se l'arrachait, on faisait queue dans les cabinets pour l'avoir à son tour. Des groupes nombreux dans les rues causaient avec animation, les places se remplissaient de jeunes gens qui parlaient haut et se concertaient déjà pour résister à la tyrannie menaçante. Les figures étaient tristes, concentrées ; une grande agitation se manifestait chez tous les individus qui s'abordaient. Après avoir longtemps parcouru divers quartiers de Paris pour étudier l'opinion publique, et être sorti de dîner, je fus me promener dans le jardin du Luxembourg. L'affluence y était beaucoup plus grande que de coutume. L'événement du jour faisait le sujet de toutes les conversations. J'entendis des prêtres qui disaient, en parlant de Charles X : « Le voilà donc maître, roi absolu ! Dieu l'a inspiré ! » Les insensés ! J'étais indigné, je me retirai de bonne heure, le cœur navré et livré à de bien pénibles réflexions.

LES TROIS GLORIEUSES

27 JUILLET

A mon réveil, j'appris qu'il y avait eu le soir au Palais-Royal et dans les rues environnantes un grand tumulte et des attroupements très considérables : on préludait. A trois heures et demie du matin, je montai à cheval, pour me rendre au Champ de Mars, où le régiment devait s'exercer pour son instruction ordinaire.

Au premier repos, le colonel réunit les officiers autour de lui pour leur parler de ce qui préoccupait si vivement les esprits. Il leur dit qu'il serait dans les choses possibles que le régiment fût appelé à prendre les armes dans la journée, pour maintenir l'ordre là où il serait envoyé et dissiper les attroupements. « Si cela arrive, je recommande à tout le monde, chefs et soldats, beaucoup de prudence, du sang-froid, et de l'indifférence pour les provocations, injures et menaces qui pourraient vous être faites. Ne prenez en aucun cas l'initiative, attendez l'attaque

pour riposter, mais alors, et seulement alors, vous vous défendrez. »

Avant la fin de l'exercice, la Place fit demander un piquet de 200 hommes et prévenir les officiers de ne pas s'écarter de leurs logements. L'orage révolutionnaire commençait à gronder. Tout annonçait qu'il éclaterait dans la soirée. Les officiers étaient pensifs; on osait à peine se communiquer les inquiétudes qu'on éprouvait, tant la gravité des événements causait d'appréhensions. Un très petit nombre approuvait les ordonnances, la grande majorité les condamnait, et pourtant dans quelques heures nous devions prendre les armes pour les soutenir, les faire trouver bonnes et légales. Cruelle et affligeante position!

Un peu avant cinq heures du soir, l'ordre fut donné de se trouver à six heures, le 1er bataillon, commandant Barthélemy, et l'état-major, sur le Pont-Neuf, en face de la rue de la Monnaie ; le 3e, commandant Maillart, successeur du chef de bataillon Garcias, sur le quai aux Fleurs, gardant le Pont-au-Change, etc. ; le 2e (le mien), sur la place du Panthéon, avec un fort détachement sur la place de l'École-de-Médecine. Je devais, avec une partie de mon bataillon (on m'avait pris deux compagnies pour renforcer les deux autres), maintenir l'ordre dans ce quartier populeux (quartiers Saint-Jacques et Saint-Marceau), contenir les Écoles polytechnique, de Droit et de Médecine, garder la prison militaire de Montaigne, de la Dette, Sainte-Pélagie, et protéger l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Mes instructions portaient que je devais, par de fortes et fréquentes patrouilles, conserver mes communications avec tous les établissements dont je viens de parler, avec la caserne des gendarmes de la rue de Tournon, et avec les deux bataillons qui étaient sur la Seine.

C'était beaucoup plus que je n'aurais pu faire, même avec dix fois plus de monde; aussi, après plusieurs courses dans l'intérieur de l'espace que je gardais, fus-je contraint de me resserrer successivement et de borner ma défense aux alentours de la place du Panthéon, pour ne pas compromettre inutilement la vie de mes hommes en cas d'attaque imprévue et de surprise préparée sous des prétextes de bon accord. Soixante cartouches furent données à chaque soldat. En les distribuant, comme en faisant partir des patrouilles, je recommandai avec soin et

expliquai aux chefs l'usage qu'ils devaient en faire, et la conduite qu'ils devaient tenir dans la position critique où ils pourraient souvent se trouver.

Au début de la nuit, jusque vers dix heures, de nombreux attroupements d'hommes de tout rang et de tout âge se présentèrent à l'entrée de la place en criant : « Vive la Charte, vive la Ligne! » mais toujours sans intentions hostiles, ou du moins ne les faisant pas paraître, car ils voyaient bien que j'étais inexpugnable de la position que j'occupais sur le parvis du monument. Dans nombre de ces groupes, on portait des cadavres qui venaient des rues Richelieu, Saint-Honoré, etc. Les individus qui les portaient et les accompagnaient, criaient avec des voix stridentes : « Aux armes! on égorge vos frères, vos amis. Polignac veut vous rendre esclaves, etc... » Des hommes, des femmes descendaient dans la rue, jusque sous les yeux des soldats en patrouilles, pour venir tremper leurs mouchoirs dans le sang de ces premières victimes d'une révolution qui commençait sous de sinistres auspices. L'agitation était extrême, des cris d'indignation et de vengeance se faisaient entendre de toutes parts, mais la présence de la troupe comprimait encore l'élan des masses, ou plutôt leur moment d'agir avec vigueur n'était pas arrivé.

Dans ce quartier retiré, le silence régna de bonne heure. Les boutiques avaient été fermées longtemps avant la nuit; les armes de France, le nom du Roi et des membres de la famille royale avaient été effacés des enseignes, et les écussons aux fleurs de lis, arrachés et brisés. Mais des événements plus graves se passaient ailleurs. Nous entendions la mousqueterie et les coups de fusils se succéder rapidement. La guerre civile était commencée : la troupe était aux prises avec une population immense, ardente, jeune, brave, indignée. Quel serrement de cœur j'éprouvai quand j'entendis les premières détonations! Mon Dieu, qu'elles me firent mal! C'était la guerre entre Français, au sein du royaume, peut-être de grands massacres et la perte de tous nos droits civils et politiques. La situation des officiers qui ne partageaient pas les opinions des ultra-monarchistes, des émigrés et des prêtres était vraiment à plaindre. Donner la mort ou la recevoir, pour une cause anti-nationale, qu'on défendait à regret, c'était affreux et cependant le devoir l'exigeait.

Après 10 heures, tous les réverbères furent brisés autour de nous et il n'y eut que ceux de la place du Panthéon qui furent conservés intacts. A 11 heures, tout était tranquille. Je fis cesser les patrouilles et rentrer les détachements placés en différents lieux. Une partie de mes communications étaient interrompues; pour les rétablir, il aurait fallu employer la force; je m'y opposai. Mon but et mes instructions étaient de maintenir l'ordre, et non pas d'irriter cette partie de la population qui avait montré jusqu'alors beaucoup de prudence et de modération.

Un peu avant 2 heures, je reçus l'ordre de faire rentrer ma troupe dans la caserne de Mouffetard. Les hommes étaient horriblement fatigués. Ainsi se termina cette première soirée qui, si elle fut orageuse, du moins ne fut pas ensanglantée.

28 JUILLET

A 8 heures du matin, l'ordre arriva de prendre les armes, et de réoccuper les emplacements de la veille. A 9 heures, je pris position sur le péristyle du Panthéon, et envoyai des postes à tous les débouchés de la place. Je voulus aussi étendre mon influence sur d'autres points éloignés, mais l'insurrection faisait tant de progrès, les intentions devenaient si hostiles, que je dus, pour ne pas exposer inutilement la vie de mes hommes, renfermer mon action défensive au terrain que j'occupais.

Peu d'heures après, les bandes insurrectionnelles devinrent plus nombreuses, plus arrogantes, plus hideuses en quelque sorte par leur monstrueuse composition. Elles étaient toutes armées de fusils d'infanterie, ou de chasse, qu'on avait pris dans les dépôts de la garde nationale, aux mairies, ou chez les sergents-majors qui les conservaient depuis le licenciement en 1827; d'autres provenaient de la troupe qu'on avait désarmée dans les postes ou des pillages exécutés chez les armuriers de Paris. Ceux qui n'avaient pas de fusils étaient armés de pistolets, sabres, fleurets démouchetés, haches, faulx, fourches ou bâtons ferrés. Des drapeaux, noirs ou tricolores, apparaissaient avec des inscriptions incendiaires. Des vociférations, des provocations, des menaces, des cris sinistres, se faisaient entendre dans toutes les directions, mais toujours à des distances respectueuses de la troupe. Calme et majestueuse dans sa force contenue, celle-ci

laissait passer, sans s'émouvoir, ces flots populaires qui ne cessaient de crier : « A bas la garde, à bas les gendarmes, à bas le Roi, à bas les Bourbons, à bas les ministres! » et puis après : « Vive la Charte, la République, la Ligne! » selon qu'ils étaient dirigés par des hommes plus ou moins anarchiques, plus ou moins civilisés. En même temps, la générale battait dans toutes les rues, le tocsin sonnait à toutes les églises, le gros bourdon de la cathédrale faisait entendre sa voix puissante, et tous ensemble appelaient aux armes. On dépavait les rues, on les barricadait, on accumulait des pavés dans les étages supérieurs des maisons pour arrêter la marche des troupes et assommer les soldats. Dans le centre de Paris, on se battait à outrance, on égorgeait, on massacrait tout ce qui se défendait, tout ce qui résistait. De la position que j'occupais, j'entendais distinctement la fusillade, le long sifflement des boulets, dont plusieurs passèrent pardessus nous, tirés de la place de Grève pour abattre le drapeau tricolore qui flottait sur une des tours de Notre-Dame. C'était un spectacle terrible et grand, celui d'une nation qui se réveille pour briser ses fers, et demander compte du sang qu'on lui fait verser. Tout en étant l'adversaire d'un mouvement révolutionnaire que je devais combattre, je ne pouvais cependant m'empêcher d'admirer l'énergie de ces Parisiens efféminés qui défendaient leurs droits avec un courage digne de cette grande cause.

Ma position devenait d'un instant à l'autre plus difficile. J'étais entouré d'adversaires qui me craignaient encore, ou qui me ménageaient. Ma position toute militaire, presque inattaquable, les faisait réfléchir. De mon côté, je ne me dissimulais pas qu'attaqué vivement, je ne devais pas tarder à succomber, par le peu d'hommes que j'avais avec moi, par le grand nombre des combattants que j'aurais eus sur les bras, au premier coup de fusil, sans espoir de secours, sans retraite, et sans aucune chance de succès soit pour le triomphe de la cause que je devais défendre, soit pour l'honneur de nos armes. Je cherchai dès lors à agir avec prudence, pour éviter tout ce qui pouvait troubler cette espèce de neutralité qui s'était établie naturellement entre les deux partis. J'engageai le peuple à se retirer, ou du moins à se tenir toujours à l'autre extrémité de la place, dans la rue Saint-Jacques, à ne pas chercher à détourner mes soldats de leur devoir, ainsi qu'à éviter de me mettre dans la dure nécessité

de faire usage de mes armes. J'étais souvent écouté, mais souvent aussi il fallait marcher sur eux la baïonnette croisée pour les obliger à laisser la place libre.

A tout instant, des orateurs de carrefour, des mandataires du peuple, se présentaient pour me parler, pour haranguer de loin mes troupes qui riaient de leur tournure grotesque, et de l'originalité de leur langage qui ressemblait fort à celui de leur prédécesseur, le sans-culotte Père Duchesne, de sanglante mémoire. D'autres fois c'étaient les chefs des attroupements de passage, qui désiraient connaître mes opinions, mes sentiments, qui venaient me tâter pour tâcher de m'entraîner dans leur rébellion. Beaucoup d'entre eux, c'étaient les mieux élevés, me priaient de ne pas faire couler le sang français, le sang de mes concitoyens et de mes subordonnés, et autres propos aussi sages qu'humains, mais qui souvent aussi étaient dépourvus de sens commun. Je leur répondais, chaque fois, que bien positivement je ne commencerais pas, mais que je me défendrais vigoureusement si l'on m'attaquait ; que je voulais avoir la place entièrement à ma disposition, et que, quoi que l'on fît, je n'abandonnerais jamais mon poste, qu'au besoin je me réfugierais dans l'église et m'y retrancherais de manière à braver tous les efforts de l'émeute. Plusieurs fois je fus menacé personnellement, j'eus des pistolets ou des poignards sur la poitrine pour m'intimider, mais ces violences ne m'en imposaient pas. Je répondais tranquillement qu'on pouvait me tuer, mais que j'avais derrière moi des vengeurs qui sauraient bien faire repentir les assassins. Les hommes sensés se retiraient en criant : « Vive le commandant ! » les fougueux, les ultra-révolutionnaires avec colère et menaces. Ces scènes populaires et démagogiques se renouvelaient à chaque instant : à toute minute j'étais obligé de me porter en avant de ces bandes, presque toujours hideuses, pour les empêcher d'approcher mes soldats, et pour entendre leurs harangues. Il fallait y répondre, souvent les ménager, pour ne pas voir arriver le malheur que je voulais éviter, même au risque de me compromettre aux yeux du pouvoir.

Ma position déjà délicate s'aggravait par le voisinage de la prison militaire de Montaigne, où 400 bandits étaient en pleine insurrection depuis le matin, pour s'évader et se joindre à l'émeute parisienne. J'avais détaché 100 hommes pour les con-

tenir. C'était une grande force de moins pour moi qui n'avais plus que 150 soldats sous mon commandement direct. Je courais encore le danger de me voir enlever mon détachement ou de le laisser massacrer. J'étais dans une bien grande perplexité : abandonner les prisonniers à eux-mêmes, c'était les envoyer sur les bords de la Seine où se décidait la question du droit divin ou de la souveraineté du peuple, c'était envoyer un vigoureux renfort aux Parisiens. Je résolus, dans l'intérêt même des citoyens armés, pour ne pas laisser déshonorer leur victoire par des auxiliaires aussi criminels que mauvais soldats, de les conserver dans cette position à tout prix. Avant la nuit ils avaient brisé plusieurs portes et étaient parvenus jusqu'à celle de la cour qu'ils allaient enfin franchir, lorsque le capitaine qui commandait le détachement les prévint que si, à la troisième sommation, ils n'étaient pas rentrés dans leurs dortoirs, il ferait tirer sur eux. Cette menace ne les arrêta pas, ils continuaient à démolir le bâtiment avec plus de fureur encore. Enfin, après la troisième lecture de la loi martiale, en présence d'un commissaire de police, le capitaine ordonna le feu. Un homme fut tué et cinq autres blessés tombèrent à la première décharge dirigée contre la porte. On entra aussitôt dans le bâtiment la baïonnette croisée, et tout rentra dans l'ordre pour le reste de la nuit.

La chaleur pendant cette journée fut excessive. Les hommes placés sur le péristyle du Panthéon, exposés pendant huit heures à l'action dévorante du soleil, furent accablés d'une soif qui les fatigua beaucoup. J'eus soin de leur faire donner de l'eau, acidulée avec du vinaigre, pour mieux les désaltérer et les empêcher d'être malades. Quelques habitants apportèrent du vin ; je l'aurais reçu avec reconnaissance, en tout autres circonstances; mais dans celles-ci je craignais l'ivresse, les transports au cerveau, et les désordres que cela pouvait amener.

Par l'intermédiaire d'inoffensifs bourgeois qui m'étaient dévoués, j'avais conservé quelques relations avec le colonel et avec la caserne de Mouffetard où étaient déposés tous les magasins d'habillement, les approvisionnements, les armes, les munitions de guerre, les archives du corps, etc. Ces moyens de communication finirent par me manquer, en sorte que je ne sus plus ce qui se passait, hors de l'enceinte que j'occupais. Je ne reçus jamais aucun avis, aucun agent de l'autorité, aucune instruction pour me guider; j'étais entièrement livré à moi-

même, ce dont, du reste, je me félicitai, pouvant me diriger d'après mes propres inspirations.

J'étais seul en armes dans toute cette partie de Paris. Excepté la place du Panthéon et quelques dépôts de régiments bien barricadés dans leurs casernes, le peuple était maître de toute la rive gauche de la Seine. C'était dans le Paris de la rive droite que se livrait la bataille. Tous les postes, qu'on avait eu la sottise de ne pas faire rentrer dans leurs corps, avaient été, dès le matin, enlevés, désarmés, massacrés. La poudrière des Deux-Moulins était prise, les dépôts d'armes des mairies pillés, en sorte que la rébellion avait acquis dans la soirée une supériorité incontestable sur les défenseurs d'un trône qui était irrévocablement perdu à l'entrée de la nuit.

Vers 10 heures, j'appris par des hommes sur lesquels je pouvais compter qu'on devait tenter un coup de main sur ma caserne, pour enlever les armes et la poudre qui s'y trouvaient; que les troupes stationnées dans l'intérieur devaient se retirer sur les Tuileries quand l'émeute ne gronderait plus autant. Tout paraissait assez calme devant moi et autour de moi. Les scènes affligeantes de la journée étaient terminées, mais ce pouvait bien être un calme trompeur, précurseur d'un orage qui pouvait fondre sur moi d'un instant à l'autre. Des barricades formidables s'élevaient entre la place et ma caserne, et dans toutes les rues qui conduisaient sur le boulevard extérieur. Ma présence sur cette place devenant inutile, je me décidai, d'après tout ce que j'apprenais, à sortir au plus vite de cette souricière, et à me retirer dans mes casernes de Mouffetard et de Lourcine, soit pour veiller à leur conservation, soit pour y attendre la fin des événements.

Avant de commencer mon mouvement de retraite, j'envoyai occuper les principaux débouchés des rues où je devais passer et faire suspendre la construction des barricades, pour effectuer en ordre cette évacuation volontaire. Je laissai, pour la garde de la prison militaire de Montaigne, ma compagnie et une section de voltigeurs. Tout s'opéra dans le plus profond silence, et avec la régularité d'une marche en retraite. Nous fûmes partout respectés et même favorablement accueillis sur notre passage. Les habitants de ces quartiers, moins agités que dans le centre de Paris, étaient intéressés à nous ménager; il n'y avait que les exaltés, les forçats libérés dont le faubourg Saint-Marceau

abonde, et les ivrognes qui pouvaient mettre obstacle à notre rentrée pour faire naître des désordres, et quelques-uns pour en profiter.

A onze heures du soir, j'étais rentré dans ma caserne. Immédiatement, les compagnies qui appartenaient à la caserne de Lourcine rentrèrent de même chez elles. J'organisai mes moyens de défense, et distribuai les officiers et les soldats sur tous les points nécessaires, soit pour éviter toute surprise, soit pour repousser toute attaque de vive force. Je défendis expressément de commencer le feu, et de rien faire sans avoir pris mes ordres.

Au cours de cette nuit, j'eus des nouvelles des deux autres bataillons et quelques détails sur leurs opérations de la journée. Le sang avait coulé dans le premier, malgré toutes les mesures prises pour éviter ce malheur. Il en coûtait tant de faire feu sur ses concitoyens, et de défendre, par de si cruels moyens, une cause réprouvée par tous les hommes amis de leur pays, qu'il fallut des motifs bien puissants pour porter le colonel Perrégaux, un des militaires les plus humains que j'aie connus, à sortir de la ligne de modération qu'il s'était tracée. Voici comment la chose advint.

Le 1er bataillon était depuis plusieurs heures à l'entrée de la rue de la Monnaie, sur le prolongement du Pont-Neuf, gardant les quais et cette rue, lorsqu'il reçut l'ordre d'aller dégager un bataillon de la garde royale et deux pièces de canon, qui se trouvaient bloqués dans le marché des Innocents. Il suivit en colonne les rues de la Monnaie et du Roule, sans résistance, franchissant les barricades sans opposition, les habitants s'empressant de se rendre aux prières et à la puissance des raisons que le colonel donnait pour remplir sa mission, sans effusion de sang. « Retirez-vous, leur criait-il, je ne tirerai point sur vous; jamais ma bouche ne donnera de semblables ordres. » On répondait : « Vive le colonel, vive le dieu de la prudence! » Mais arrivés à la rue Saint-Honoré, il n'en fut plus de même ; on parlementa en vain, on ne put s'entendre. Dans la chaleur de la discussion, survint un officier de gendarmerie et quelques gendarmes qui, placés entre les 1er et 2e pelotons, firent feu avec leurs pistolets contre les défenseurs des barricades placées aux points d'intersection des quatres rues. Dès lors tout fut perdu, une vive fusillade s'engagea de part et d'autre, les barricades furent enlevées à la baïonnette, et le bataillon se trouva bientôt

sur le marché de la rue des Prouvaires. Là, la résistance fut si vigoureuse que, malgré la bonne contenance et l'extrême bravoure des troupes, on fut forcé d'aller reprendre en combattant la position d'où on était parti. Cette affaire coûta la vie à un lieutenant (M. Mari) et à 8 soldats; 2 officiers et 20 soldats furent grièvement blessés. Un sergent fut tué d'un coup de pistolet par une mégère qui sortit d'une allée pour commettre ce guet-apens. Le colonel fut longtemps le point de mire des tireurs embusqués, mais sa bonne étoile ne voulut pas qu'il fût atteint au corps, ses habits seuls furent troués. Son cheval reçut cinq balles, et s'abattit avec son cavalier, en passant par-dessus une barricade qu'il franchit en avant des carabiniers.

Pendant ce temps, le 3e bataillon, placé sur le marché aux fleurs, y resta toute la journée dans une position aussi critique que les deux bataillons, mais n'ayant point d'ennemis armés devant lui. Le commandant Maillart reçut par trois fois l'ordre du général Taton en personne, de faire feu sur les aboyeurs qui l'entouraient. Il refusa avec fermeté, en disant qu'il ne le ferait qu'autant qu'on tirerait sur lui. Le général se retira furieux, la menace à la bouche et le cœur rempli de vengeance. Grâce à la prudence et au grand sang-froid du commandant, ce même général et les bataillons de la Garde qui occupaient l'Hôtel de Ville et la place de Grève, purent dans la nuit opérer leur retraite avec sécurité. Si le commandant avait obéi aux ordres irréfléchis du général, il aurait infailliblement perdu la position : toutes les croisées de ce marché étaient pourvues d'hommes armés qui auraient tiré à coup sûr; le bataillon aurait été décimé, la place perdue, et les communications entre la Grève et les Tuileries interceptées.

A deux heures du matin, les deux bataillons purent bivouaquer dans le jardin des Tuileries. A cette heure, le drapeau tricolore flottait sur les neuf dixièmes de Paris.

29 JUILLET

Le jour me trouva prêt à me défendre, si j'étais attaqué brutalement, comme le succès de la veille devait me le faire craindre, mais je pensais aussi que quelque moyen se présenterait pour éviter le désastre qui allait fondre sur nous et sur tous les habitants qui nous environnaient. Je ne m'étais jusqu'alors fait

aucun plan de conduite que celui que l'honneur me prescrivait de suivre : me défendre et mourir. Cependant, quand je sus par des avis secrets que ma caserne était minée, que des pétards étaient préparés pour faire sauter les portes et un mur mitoyen qui séparait les jardins voisins d'avec la cour du quartier; que des matières incendiaires devaient être jetées pour la brûler, que des troupes de la garnison (2 régiments, 5e et 53e de ligne) avaient arboré la cocarde tricolore, que la Garde royale elle-même ne voulait plus se battre, que tous fuyaient vers Saint-Cloud, et que l'évacuation de Paris serait complète avant quelques heures, si elle ne l'était déjà, je compris, après y avoir bien réfléchi, que ma position n'était ni raisonnée, ni tenable. Accepter le combat, c'était vouer à une mort certaine les quinze officiers et les deux cents soldats, bien portants ou malades, que j'avais avec moi; c'était vouer à la destruction le bâtiment, les riches magasins, et les maisons voisines. Des torrents de sang couleraient, ma mémoire resterait responsable de tant de calamités, et pour qui? Pour un Roi parjure, un Gouvernement inepte et imposé à la France par des baïonnettes étrangères. Jusqu'alors, j'avais servi fidèlement et consciencieusement, je n'avais aucune mauvaise action à me reprocher envers les Bourbons, mais ce malheureux souverain, mal conseillé, ayant violé ses serments, ne m'avait-il pas dégagé des miens?

Un autre motif, non moins puissant, devait encore me diriger. En admettant la défense aussi belle que possible, je devais finir par succomber, car je ne pouvais attendre aucun secours de personne, et toute retraite m'était ôtée. Comment la faire, au milieu d'une population exaspérée, dans des rues barricadées, ayant à lutter contre des forces décuples des miennes, ou peut-être plus nombreuses encore? Commencer le combat, se rendre ensuite si on voyait les chances défavorables, c'était vouloir se faire égorger sans pitié, ne devant attendre aucune générosité de la part de ceux qu'on venait d'égorger soi-même... Je faisais toutes ces réflexions, en me promenant dans la cour du quartier; j'étais calme, je donnais mes ordres avec beaucoup de sang-froid; mais intérieurement j'éprouvais un malaise, plus facile à comprendre qu'à définir.

Avant dix heures, je fus prévenu par tous les officiers réunis que des bandes nombreuses se portaient à toutes les casernes des environs pour désarmer les troupes qui s'y étaient

renfermées et enlever les armes qui s'y trouvaient en dépôt. En aucune part on n'avait fait résistance : on s'était soumis à la loi du plus fort, à la loi de la raison. Les officiers me dirent qu'il y aurait folie à se conduire autrement, et que pour eux, ils étaient résolus à céder, si on faisait des propositions qu'on pût accepter sans déshonneur. Je leur répondis que c'était bien ainsi que je l'entendais, et les renvoyai chacun à son poste.

Après dix heures, plusieurs attroupements plus ou moins nombreux se présentèrent devant la façade principale de la caserne (rue Neuve-Sainte-Geneviève). Leurs voix, leurs gestes, leurs costumes, tout était effrayant. La majeure partie de ces héros des faubourgs et de la banlieue étaient armés. A leur tête on remarquait des hommes bien vêtus, ayant de bonnes manières, des décorations, des chefs enfin avec lesquels on pouvait s'aboucher. De la fenêtre du premier, où je m'étais placé, je fis signe que je voulais parler. On fit d'abord silence, mais quand on entendit parler de conditions à stipuler, de neutralité à garder, des cris furieux : « A bas les armes, à l'assaut! » poussés par les énergumènes, ivres de leur succès, couvrirent ma voix. Tous les fusils se dirigèrent sur moi; quelques soldats qui m'entouraient me saisirent en me disant : « Retirez-vous, commandant, ils vous tueront. » L'agitation était extrême, déjà on montait après les ifs qui servent aux illuminations. C'était, dans toute la force du mot, une des scènes hideuses de 1793.

Resté toujours à la place que j'occupais, je parvins à faire entendre que je désirais m'entretenir avec deux ou trois de leurs chefs. Cette proposition acceptée, je fis ouvrir la porte aux trois commissaires désignés qui se trouvaient être: un élève de l'École polytechnique, un étudiant en droit de ma connaissance, et un personnage décoré, probablement officier en demi-solde, dont je fus très peu satisfait. Après des débats assez longs, dans cette conférence diplomatico-militaire, qui se tenait dans le corps de garde, il fut établi qu'on n'entrerait point dans ma caserne, que je ne remettrais qu'un certain nombre de fusils qu'on ferait passer par les croisées, et que l'élève de l'École polytechnique, un peu malade, resterait en otage près de moi pour la garantie des conditions convenues. Tout fut exécuté de bonne foi de part et d'autre. Quand j'eus déclaré à plusieurs reprises que je n'avais plus d'armes à don-

ner, on se retira fort satisfait, en criant : « Vive le commandant, vive le 15e léger! » Quant à moi, je les envoyai au diable de bien bon cœur. Je fis de suite armer de nouveau les chasseurs qui ne l'étaient plus, et reprendre à chacun les postes qui leur étaient désignés.

Je n'eus qu'à me louer des commissaires avec lesquels je traitai. Ils furent pleins de bons procédés. Pour atténuer tout ce que cet événement avait de douloureux pour moi, ils me firent de bienveillants compliments sur la manière dont j'avais conduit cette affaire jusqu'à sa fin ; sur le succès que j'avais obtenu pour la conservation des magasins, sur ma conduite prudente et habile de la veille, place du Panthéon, etc. Malgré tous ces éloges exprimés avec générosité, l'idée d'avoir remis des armes sans combattre m'obsédait comme un reproche. Il me semblait que j'avais terni par une honteuse condescendance mes vingt-six années de service. Du reste, je ne vis pas, dans les regards des officiers, un seul signe de blâme ni de mécontentement; au contraire, ils me témoignèrent tous leur profonde gratitude, et leur satisfaction de s'être tirés honorablement d'une position assez délicate. Pour me le prouver, ils m'embrassèrent tous. Cet épanchement de l'âme, après une crise semblable, avait quelque chose de salutaire pour nous. Si ce n'était pas une justification, c'était du moins l'approbation de tous.

Nos casernes de Lourcine et du Foin furent pillées, mais les soldats qui les occupaient furent respectés. Le même sort fut réservé aux casernes des gardes du corps, de la garde, et des autres régiments de la garnison. Celle de Babylone, où étaient les Suisses de la garde, fut défendue d'abord, et ensuite abandonnée, après avoir vu tomber plusieurs des Suisses, sous les coups d'une attaque en règle par une masse d'insurgés. Heureusement les défenseurs purent gagner les boulevards dont ils étaient proches, car ils auraient été tous massacrés. Après qu'ils l'eurent pillée, les insurgés y mirent le feu.

Peu de temps après que j'avais remis une partie de mes armes, d'autres bandes d'insurgés se présentèrent. Il fallut leur en donner encore ; d'autres suivirent avec les mêmes exigences. C'était en vain que je leur disais que je n'en avais plus, ils en voulaient absolument. Ils demandaient à visiter la caserne, ce que je refusais obstinément. Pour éviter ce malheur et le contact de ces hordes déguenillées, je fis prendre quelques

fusils au magasin, où il s'en trouvait plus de 500, ainsi que plusieurs milliers de cartouches à balles. Ces bandes se renouvelant sans cesse, je compris que ma position se compliquait et devenait inquiétante. Pour sauver mes hommes qui n'auraient pu bientôt plus se défendre, en cas de persistance dans le projet de pénétrer dans la caserne, je sortis du quartier pour aller inviter un capitaine de la garde nationale que je voyais en uniforme à l'extrémité de la rue, à mettre un poste de gardes nationaux armés pour la protéger et la garder, renonçant désormais à le faire. Je lui remis les clés des magasins et des bureaux en le rendant responsable de tout ce qui s'y trouvait. Il s'en chargea et conserva tout, excepté ce qui était objet d'armement et de grand équipement qu'il fit prendre pour organiser les compagnies de sa légion.

Ce fut pour moi une grande satisfaction de n'avoir plus de rapport avec toutes ces bandes à faces sinistres qui venaient, la plupart, chercher des fusils pour les revendre aux gardes nationaux qui s'organisaient à la hâte pour sauver du pillage Paris. Je savais que le régiment était sorti de Paris, je n'avais plus à craindre que les armes que je donnais fussent employées contre lui. C'est ce qui m'avait fait tant tenir à leur conservation. De son côté, le capitaine que j'avais installé dans le corps de garde ne voulut plus en donner à tous ceux qui se présentaient. Il fallait être de l'arrondissement, et être connu par un citoyen honorable pour en obtenir. Je lui dis souvent : « N'armez pas les prolétaires, maintenant que tout est fini. Ils pourraient continuer la révolution pour leur compte, et nous livrer à l'anarchie démagogique. » Les rapports que j'eus avec ce capitaine et plusieurs autres officiers qui vinrent le seconder furent très agréables.

Pendant cette tourmente, le détachement laissé la veille pour la garde de la prison de Montaigne, rentra en ordre, mais désarmé. Ce fut en vain que le capitaine Chardron, qui le commandait, observa aux insurgés que sa mission était d'empêcher les malfaiteurs qui s'y trouvaient renfermés, de se répandre dans Paris, pour commettre des délits et peut-être des crimes; il ne put parvenir à faire comprendre à un de ces derniers attroupements, moins prudent que plusieurs autres qui l'avaient précédé, les motifs qu'il avait pour tenir à la conservation de ses armes. Il ne fut pas écouté. Il dut céder. Résister eût été une

folie, quand tous se soumettaient autour de lui. Cependant il ne le fit que sur mon invitation. Une fois parti, les prisonniers sortirent, et répandirent bientôt dans les rues la consternation. Le premier usage qu'ils firent de leur liberté, ce fut d'aller chez le capitaine qui avait ordonné de faire feu sur eux, pour l'assassiner. Heureusement qu'il put s'échapper par une porte de derrière de son appartement et se réfugier dans une maison où on ne le vit pas entrer.

A la caserne, j'étais resté, seul officier, pour maintenir les soldats dans la ligne de leur devoir, les protéger et leur faire connaître la nouvelle position où ils allaient se trouver. Je pensais les avoir convaincus, mais le démon de la discorde et de l'insubordination vint détruire l'effet de mes paternelles recommandations. « Nous n'avons plus d'armes, plus de drapeau, plus de Gouvernement, nous sommes donc libérés du service, et maîtres de nos actions. Vive la liberté, et au diable l'obéissance et la discipline ! » Et au même instant ils se précipitèrent tous vers la porte pour sortir. Vainement je m'y opposai, les liens de la soumission aux lois étaient brisés, ma voix et mon grade méconnus. Je dus céder à cette autre rébellion. A six heures du soir, je sortis de la caserne. Tout ce qui arrivait depuis trois jours m'avait brisé le cœur ; je doutais encore après être sorti de cette caserne où mon pouvoir était si fort, quelques heures aupararavant, qu'un trône si haut placé dans l'opinion des peuples venait de s'écrouler, qu'un roi si puissant était déchu, sa couronne brisée, et lui-même peut-être en fuite pour éviter la colère d'une grande nation irritée. Quand je songeais à tout cela, j'en avais des vertiges, une espèce de fièvre dévorante.

Mon beau-frère, bibliothécaire de l'École Centrale, était venu me prendre à la caserne peu avant que j'en sortisse. Sa présence me fit du bien. J'avais besoin d'être plaint, consolé, de recevoir des témoignages d'amitié pour chasser de ma pensée les impressions de la journée. Elles étaient douloureuses. Je ne pouvais que voir avec plaisir la France, recouvrant la plénitude de ses droits politiques, mais le choc avait été trop violent, trop extraordinaire pour que ma raison n'en fût pas ébranlée, et pût apprécier à première vue tous les avantages qu'une pareille secousse devait amener. Je craignais la guerre civile, le triomphe des prolétaires, l'institution d'une république, la guerre étran-

gère, enfin tous les maux qu'engendrent l'anarchie et le triomphe des partis extrêmes.

Mon beau-frère dîna chez moi, où il y avait une pension bourgeoise qui nous fournissait tout ce dont nous avions besoin. Il me donna des détails sur les événements des trois jours que j'ignorais complètement. Pendant le dîner une dame, jeune et jolie, mais que je ne connaissais pas assez pour espérer d'elle une si grande preuve d'intérêt, vint me voir avec son mari, pour m'exprimer toute la joie qu'elle éprouvait de me trouver sain et sauf. Je fus bien vivement touché de cette obligeante attention; une mère, une femme, une sœur, n'auraient ni mieux exprimé leur joie, ni donné plus d'expression à leur légitime tendresse. Cette visite inattendue me fit oublier bien des souvenirs amers.

Au cours de cette journée du 29, les deux bataillons du régiment qui étaient sur l'autre rive de la Seine, après avoir passé une partie de la nuit et de la matinée dans le jardin des Tuileries, étaient allés prendre position dans les Champs-Élysées. C'était le moment où les Parisiens attaquaient le Louvre, et peu après le palais du Roi. Le palais pris, toutes les troupes se retirèrent en désordre sur Saint-Cloud, en prenant toutes les directions qui y conduisent. Notre 15e, toujours rallié et maintenu, forma l'arrière-garde pour soutenir la retraite. Il se retirait par le quai. Malheureusement, la barrière des Bonshommes ou de Passy était fermée et défendue par les gardes nationaux d'Auteuil, Boulogne, Passy, etc. La situation était critique: attaqué en queue et en flanc, placé entre la Seine et la colline de Chaillot, que garnissaient des tirailleurs audacieux et adroits, on se trouvait acculé dans une impasse, et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, à moins de revenir sur ses pas pour marcher sur le ventre des Parisiens et prendre le pont d'Iéna. Le capitaine Bidou, qui commandait la première compagnie des carabiniers, eut l'heureuse idée de faire mettre la crosse en l'air à sa compagnie. Ce signal pacifique fut compris et la barrière s'ouvrit pour laisser passer le seul régiment qui ne fût pas entièrement démoralisé. Quoiqu'il ne répondît pas aux coups de feu, des individus placés sur la colline, et cachés derrière des murs, ne discontinuèrent de tirer sur lui et par malheur avec une adresse féroce. Un capitaine fut tué, ainsi que plusieurs soldats. Deux officiers et beaucoup de soldats furent blessés. Ils tombèrent victimes de la funeste adresse de quelques individus qui croyaient

sans doute s'illustrer en assassinant de sang-froid et sans danger des compatriotes, plus Français et meilleurs citoyens qu'eux, puisqu'ils ne répondaient pas à leur attaque, et qu'ils se retiraient sans combattre. Cet acte barbare fut un véritable crime qu'on ne saurait trop anathématiser.

Après avoir passé la barrière, le régiment fut se reposer sous les ombrages du Bois de Boulogne, où les habitants d'Auteuil, sur la demande du colonel, apportèrent avec empressement des vivres. La chaleur était excessive, on était accablé de fatigues, de chagrins et de funestes pressentiments. C'était entre midi et quatre heures. Le Dauphin vint voir le régiment. Il fut accueilli froidement, le prestige avait disparu, le malheur avait passé sur toutes les têtes, si fières, si droites quelques jours auparavant. On vit un homme plus que médiocre se montrer quand le danger était passé, qui ne sut ni remercier, ni encourager. La défection commença après cette revue. On se mit en marche pour Vaucresson, en passant par Saint-Cloud, où l'on délibéra longtemps pour savoir si on permettrait de traverser le parc, pour abréger la distance. Le régiment passa sous les fenêtres du Roi ; il était alors à dîner, ce qui fut cause sans doute qu'il ne se dérangea pas pour le voir, et saisir cette occasion de dire de ces choses qui dédommagent un peu des fatigues et des dangers courus. Cette indifférence maladroite blessa vivement les officiers qui regrettèrent alors d'avoir quitté Paris et de s'être exposés pour un prince qui ne leur en tenait aucun compte.

ADHÉSION AU NOUVEAU RÉGIME

30 juillet. — De grand matin, la majeure partie des officiers du régiment qui se trouvaient à Paris se réunirent chez moi pour prendre tous ensemble une détermination sur la conduite que nous devions tenir. Il fut résolu à l'unanimité que je me présenterais dans la matinée chez le lieutenant-général, comte Gérard, membre du Gouvernement provisoire, et au domicile de M. Laffitte, banquier et député, pour donner notre adhésion au nouvel ordre de choses, et prendre des ordres dans notre singulière position.

Chef de corps, par l'absence du colonel qui était avec les deux bataillons, et du lieutenant-colonel qui était en congé à Lyon, je dus d'abord aviser aux moyens d'assurer la subsistance

de la troupe, qui était sans pain depuis deux jours; et aussi aviser à faire bien comprendre aux hommes de ne point imiter la conduite de leurs camarades qui avaient quitté leurs compagnies et qui ne tarderaient pas à être arrêtés soit à Paris, soit sur les routes, s'ils avaient cherché à se rendre dans leurs foyers. Je leur recommandai en outre la conservation de leurs effets, et une bonne tenue, s'ils sortaient du quartier, et d'éviter d'aller boire dans les cabarets, crainte de querelles avec les héros du jour qui étaient fort insolents. Ce furent en grande partie des conseils superflus. Le travail de plusieurs années disparut complètement dans un jour. Plus de respect, de soumission, de discipline, ni de tenue : anarchie et désordre presque complets. Le soir, les effets étaient vendus, déchirés, couverts de boue et de graisse. Ce n'était déjà plus des soldats.

Après ma visite dans les casernes, je me rendis au siège du Gouvernement provisoire, rue d'Artois (maintenant Laffitte), pour remplir ma mission. Le général Gérard n'y étant pas, je m'adressai au général Pajol, commandant en second la force armée de Paris. Je fus parfaitement bien accueilli, et obtins tout ce que je lui demandai pour le bien-être de mes subordonnés. Après avoir longtemps causé avec lui de notre position et de la part que nous avions prise aux événements, je me retirai très satisfait, et plus que je n'osais l'espérer, car j'avais craint que les articles violents publiés par les journaux contre le régiment ne l'eussent indisposé contre nous.

Je fus ensuite à l'Hôtel de Ville voir le général La Fayette, pour lui faire connaître nos intentions. Il me garda peu de temps, étant très occupé à recevoir des rapports et à donner des instructions. J'étais horriblement fatigué à ma rentrée chez moi. Cette promenade forcée dans Paris, cette longue course en habit de ville, à pied, à cause des barricades, et par une chaleur accablante, me fit connaître les immenses travaux et les épouvantables ravages d'une guerre civile de trois jours. Dans toutes les rues, sur les quais, sur les boulevards et les ponts, étaient établies des barricades placées tous les soixante pas, hautes de quatre à cinq pieds et construites avec des diligences, des omnibus, des voitures de maître, charrettes, camions, tonneaux, caisses ou planches. Sur les boulevards, les arbres étaient coupés et abattus en travers; les rues en partie dépavées et parsemées de verre de bouteille pour arrêter la cavalerie.

Paris ressemblait à une ville prise d'assaut. Son aspect était morne et sévère. Peu de mouvement dans les rues, beaucoup d'hommes mal habillés, groupés sur différents points; point de femmes élégantes, de voitures, de boutiques ouvertes; mais des convois funèbres, des femmes occupées à faire de la charpie, des corps de garde improvisés à tous les coins de rues, des vitres et des réverbères brisés, des murs couverts de proclamations appelant le peuple aux armes, et des ordonnances à cheval se rendant dans toutes les directions. Ce spectacle triste et saisissant, attestait combien l'orage révolutionnaire avait dû être brûlant. Presque toutes les barrières et les corps de garde de la garnison furent incendiés. Beaucoup d'objets d'art furent mutilés, brisés, volés, dans les galeries du Louvre et les appartements du château; le musée d'artillerie, l'archevêché, la cathédrale furent aussi dévastés et saccagés. Assez généralement les vainqueurs donnèrent des preuves de générosité, d'humanité et de désintéressement. Mais aussi il s'en trouva qui égorgèrent sans pitié des hommes désarmés, qui les jetèrent vivants dans la Seine, qui les tuèrent par derrière. Quatre hommes du régiment, un capitaine de la garde royale, de mes amis, avec qui j'avais dîné le dimanche 25, des gardes royaux, des Suisses, des gendarmes, éprouvèrent ce sort. La perte totale du régiment fut de 1 capitaine, 1 lieutenant et 16 sous-officiers et soldats tués; 4 officiers et 39 sous-officiers et chasseurs blessés. Le régiment fut un de ceux qui se conduisirent avec le plus de prudence, qui tira le moins et qui a été cependant signalé par la presse libérale comme un parricide et un ennemi de la liberté.

A mon retour de l'Hôtel de Ville, j'appris que deux de nos officiers (un capitaine criblé de dettes, et le porte-drapeau, homme fort taré, tous deux les obligés du colonel) qui avaient quitté la veille dans le bois de Boulogne leurs camarades et leur drapeau, s'étaient présentés à l'Hôtel de Ville, pour offrir leurs services au Gouvernement provisoire, et faire parade d'un dévouement patriotique dont ils ne se doutaient pas deux jours auparavant. A force de calomnies et de mensonges, ils parvinrent à faire croire au général Dubourg que, s'il leur donnait pleins pouvoirs, ils organiseraient un bataillon modèle et sûr, ce qui ne serait pas si on le laissait entre les mains des officiers actuels, tous animés, surtout son chef (c'était moi), d'un très mauvais esprit. Ils obtinrent sans difficulté les pleins

pouvoirs qu'ils demandaient et se mirent de suite à l'œuvre. Le capitaine se nomma chef de bataillon, et fit tous les sergents-majors sous-lieutenants, en attendant qu'il pût entraîner dans son parti quelques officiers pour en faire des capitaines et des lieutenants. C'est au moment qu'il révolutionnait les trois casernes que je rentrai chez moi. J'y trouvai tous les officiers de mon bataillon, qui m'attendaient avec impatience, furieux, indignés contre l'audace de ces deux officiers dont la conduite, dans cette circonstance, égalait la lâcheté habituelle. Après avoir entendu leurs récits et leurs plaintes, reçu leur témoignage d'estime et d'affection, j'écrivis au général La Fayette, pour lui faire part de ce qui se passait, de la surprise qui avait été faite au général Dubourg, de la conduite honorable que tous les officiers de mon bataillon avaient tenue pendant les trois journées, et lui montrer que nous étions calomniés par deux intrigants sans influence sur l'esprit des soldats, qui avaient lâchement abandonné leur drapeau pour venir à Paris mendier un avancement qu'ils ne méritaient pas.

Un officier porta ma lettre et, une demi-heure après, je reçus l'ordre de conserver le commandement, ainsi que tous les officiers que j'avais avec moi. Je fis tout de suite mettre cette réponse à l'ordre du jour dans les trois casernes, et donner la consigne d'arrêter ces deux officiers pour les conduire à la prison de l'Abbaye.

31 juillet. — Je fus dans la matinée chez le lieutenant-général comte Roguet, nommé commandant des troupes de Paris, pour prendre ses ordres et lui rendre compte des événements intérieurs du corps. L'acte d'indiscipline de ces deux officiers le mécontenta beaucoup. Il m'ordonna de les faire arrêter. Il me demanda de lui remettre dans la soirée un rapport très circonstancié sur l'esprit et la situation de la portion de corps que je commandais, sur les magasins du régiment, sur les pertes éprouvées et sur les moyens employés pour assurer la subsistance de la troupe depuis les événements.

A trois heures, quand le travail était achevé, le lieutenant-colonel arriva de Lyon. Je le lui présentai pour le signer et le porter en sa qualité de chef de corps. Par modestie il refusa l'un et l'autre, mais ensuite, se ravisant et prévoyant que cette visite pourrait lui être utile plus tard, il m'accompagna au quartier général, place Vendôme, où logeait le comte Roguet.

Quelle fut ma surprise, dans notre entretien avec le général, sur les efforts que nous devions faire pour ramener la discipline, d'entendre cet officier dire avec beaucoup de suffisance qu'il regrettait beaucoup de s'être trouvé absent du régiment pendant les événements, que sa présence au corps, et l'influence qu'il y exerçait, auraient empêché le 15e de prendre part à cette lutte, et que, dès le premier jour, il l'aurait entraîné à se mettre du côté du peuple ! Cette impudence me révolta, et amena cette réponse fort simple et très naturelle : « Et le devoir, et vos serments ? » Le général approuva de la tête mon observation et nous congédia.

Sur la place, nous eûmes une vive altercation où je lui reprochai le blâme qu'il semblait vouloir jeter sur ceux qui n'avaient fait que mettre en action ce que lui-même avait si souvent recommandé dans ses allocutions à la troupe assemblée, où il ne savait quelles expressions employer pour parler de sa fidélité, de son dévouement au Roi et de son amour pour la famille royale. Voilà bien l'esprit de beaucoup des hommes que j'ai connus ! Quand l'idole est debout, ils l'encensent ; quand elle est à terre, ils lui donnent un coup de pied.

Ce même jour, le Duc d'Orléans fut reconnu lieutenant-général du royaume, ayant accepté l'offre que lui avait faite la Chambre des députés de se mettre à la tête du Gouvernement provisoire. Son arrivée à Paris et sa présentation au peuple par le général La Fayette sur la place de Grève, produisirent un bon effet sur tous les hommes amis de leur pays. On ne désespéra plus du salut de la patrie.

J.-B. Barrès.

(La dernière partie au prochain numéro.)

DANS

LA CHINE D'AUJOURD'HUI

(JUIN-DÉCEMBRE 1920)

II[1]

A PÉKIN ET AUTOUR DE PÉKIN

CHEZ LES MARCHANDS D'OBJETS D'ART

La chaleur est un peu moins forte, allons ce soir chez les marchands d'objets d'art, ou, comme on dit ici, de *curios*. Les plus importants tiennent tout un quartier. Ils saluent, sourient quand on entre, et laissent le visiteur démontrer lui-même son goût par les choix qu'il fait. S'ils ont des objets plus rares, ils les tiennent en réserve et ne les découvrent qu'à bon escient.

Le marchand nous mène à son arrière-boutique. Je m'arrête un instant dans la cour étroite que nous traversons. Il y pousse deux ou trois lauriers-roses, aux branches desquels pendent des cages à grillons. Plusieurs vases de porcelaine sont pleins d'une eau verdie où remuent paresseusement ces merveilleux petits poissons qu'on élève ici avec tant de soins et dont l'aspect répond aux rêves tortueux de l'imagination chinoise. Certains semblent porter des mantelets de velours sur leurs cuirasses de cuivre. D'autres, fastueux et difformes, leurs yeux proéminents cernés de lunettes d'or, traînent d'un air d'ennui des nageoires touffues, longues et flottantes comme des bannières. Tandis que je les admire, le marchand vaguement flatté attend avec un

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

imperceptible sourire. Parfois il pousse la complaisance jusqu'à pêcher un des poissons les plus rares; celui-ci se laisse faire, bâille bêtement sur le minuscule plateau de mailles, puis, replongé dans l'eau, s'y enfonce avec langueur. Sur nos têtes passe un son rauque et doux. C'est un vol de pigeons, qui emportent à travers le ciel les sifflets qu'on a pendus à leur cou. Alors, engourdi et gagné par une espèce de somnolence, on pense aux amusements studieux et menus de ce vieux peuple, aux combats de grillons, aux scarabées qui traînent des chars de papier, aux jardins étroits où tout un paysage semble avoir été resserré par l'art et l'astuce d'un magicien.

C'est bien le pays où les sculpteurs de noyaux se sont acquis la réputation la plus sérieuse, où, dès le IIIe siècle avant Jésus-Christ, un courtisan passait trois ans à peindre sur une fève des dragons, des oiseaux, des chevaux, des chars. Il offrit ensuite son œuvre au prince de Tcheou. Celui-ci ne vit qu'une fève rouge et se mit en colère. « Construisez, dit le peintre, un mur de dix planches, ouvrez-y une fenêtre de huit pieds, et examinez, à cet endroit, la fève dans l'éclat du soleil levant. » Le prince fit ainsi, et aperçut alors les histoires dont elle était couverte. Il y a toujours eu dans le goût chinois un besoin de tout enfermer et de tout réduire, mais ce goût, dans les derniers siècles, est devenu dominant. Il leur faut les arbres nains, les étangs qui représentent des mers, les bassins qui représentent des étangs, les cailloux qui figurent des montagnes, sans qu'ils s'arrêtent jamais dans ces inventions diminutives. On dirait qu'ils n'aiment vraiment que ce qu'ils ont capté, ce qu'ils tiennent à leur merci, sans qu'on sache jamais dans quel sens va se développer leur sollicitude ambiguë, du côté de la caresse ou de la torture.



Au moment même où la vieille Chine s'abîme, la bibeloterie chinoise devient à la mode. Alors qu'une désolante uniformité s'étend sur la terre, on dirait qu'un instinct nous avertit de sauver, fût-ce dans des riens, l'âme des mondes qui disparaissent. A la lisière de l'art chinois, comme un buisson chauffé, enrichi, paré par l'automne, on aperçoit d'abord un enchevêtrement de longs glands de soie, de colliers, de boucles, des tabatières, des noyaux sculptés, des lanternes, et les anneaux de bois

ou de jade qu'on mettait au pouce pour tirer de l'arc, et les cages de filigrane où l'on enfermait une fleur parfumée; sur tout ce brillant fouillis papillonne un vol d'éventails; au-dessus planent des cerfs-volants. Ce qu'annoncent ces petites choses, c'est une frivolité compassée, une vie minutieuse, un goût d'étiquette et d'afféterie. La décoration, si ingénieuse qu'elle soit, n'en est pas laissée au caprice, et les emblèmes, les oiseaux, les fleurs, ont un sens augural ou officiel. Mais cette féerie naine, un peu rabougrie, se continue par d'autres objets plus rares. Ce sont tous ceux qui ont été sculptés dans la pierre dure. Parmi la mollesse figée de ces feuilles de malachite, entre ces grenouilles de jade, ces pêches de quartz rose ou d'améthyste, ces petits arbres aux fleurs de nacre et de corail, on croit errer dans le verger d'Aladin, dans un monde incorruptible, plus dense, plus concentré, moins naïf que celui qui rit au soleil. L'artisan, ici, a dépensé son temps d'une façon si prodigue qu'elle paraît hors de proportion avec la durée de la vie. Cependant il n'a rien fait pour que son œuvre emportât son nom. Il s'est uniquement attaché, avec une curiosité insistante et pour ainsi dire adhérente, à l'objet qu'il voulait reproduire. L'ouvrage de l'art finit alors par s'égaler à celui de la nature, tous deux s'étant accomplis dans les mêmes fastes de patience. Nous ne savons plus ce que peut communiquer à une œuvre humaine de prestige occulte, de sourde importance, la longueur des soins dont elle émane, jointe à l'effacement de l'ouvrier. Ces fruits transfigurés dans l'agathe ou l'ambre, ces vases de cristal dont la forme inattaquable ne semble englober qu'un volume d'air, font moins penser à ce que sont, chez nous, les résultats de l'adresse manuelle qu'aux réussites anonymes que produit parfois, dans les grottes, ou au fond des mers, la secrète application des forces obscures. Autour d'eux surgissent les porcelaines brillantes et froides du XVIIe et du XVIIIe siècle, les unes vêtues seulement d'une couleur rare, les autres couvertes de scènes mondaines, qui, sous la défense de l'émail, semblent offrir à nos yeux, dans une ironique évidence, le spectacle d'une société où il nous est interdit d'entrer. Les laques continuent les mêmes récits, mais ce qui n'était, sur la porcelaine, qu'un froid babil, prend alors le charme plus sourd d'un conte. Aux portes noires et limpides des grandes armoires, des passants cérémonieux se saluent, des pêcheurs jettent leurs filets, des jonques

traînent leurs bannières, mais cette vie exacte, prise dans la glu riche et profonde des vernis, est comme transcrite et transposée dans la discrétion des rêves. La laque semble avoir été créée pour que nous puissions contempler en plein jour le monde des songes : les paysages ne se dessinent que par quelques lignes pointillées d'or, comme ceux qu'on aperçoit dans les premières phosphorescences du sommeil ; les paravents déploient, sur leurs parois taciturnes, de longues histoires aux détails précis. D'autres meubles, où des incrustations de pâtes de verre et de pierres dures imitent des oiseaux, des fruits, des fleurs et des papillons, ouvrent à nos yeux les riches ténèbres d'une forêt enchantée. Des panneaux plus anciens encore étalent sous leur surface lisse tout un paysage aux couleurs muettes, endormi, noyé, englouti dans les profondeurs onctueuses où le regard se délecte. Mais le mystère qu'on goûte pleinement dans cet art nocturne peut s'en détacher pour nous apparaître, encore épuré, dans des œuvres claires : ce sont ces admirables céramiques Yuan et Song, les unes couleur de lait ou d'ivoire, les autres inondées d'un opulent émail bleu-pâle, et qui n'ont pas d'autre parure que celle de leur forme et de leur nuance. Nous sommes maintenant bien au-dessus des bavardages trop diserts de la décadence : comme on arrive à la neige en s'élevant vers les sommets, ainsi, sur les hauteurs de cet art, nous avons trouvé le silence.



Nous pouvons envisager maintenant les suprêmes productions de cet art, les grandes peintures. Nous savons qu'il y en eut d'admirables en Chine bien avant notre ère, et la plus ancienne que nous ayons, le rouleau incomplet conservé au British Museum, et qui paraît bien être l'original peint par K'ou Kai Tcheu au IVe siècle après Jésus-Christ, est une œuvre savante et raffinée entre toutes. Mais c'est sous les Tang, les Song et les Yuan, du VIIe au XIIIe siècle, que cet art devait se manifester en œuvres diverses, les unes parées du prestige de la couleur, les autres ne demandant leurs ressources qu'aux teintes de l'encre, mais dont les plus belles ne le cèdent à rien d'humain. Abritées dans le mystère des temples, dans le secret des collections, elles se sont révélées à nous d'autant plus lentement que, parmi les innombrables reproductions dont est constitué l'art de

l'Extrême-Orient, il est plus difficile de remonter jusqu'à des œuvres originales, et même jusqu'à des copies anciennes. Maintenant, pourtant, nous connaissons ces peintures. Sur le fond crépusculaire de la vieille soie, les objets reproduits semblent flotter sur de la pensée : la brise incline des fleurs taciturnes, et un esprit de fraternité épouse et suit la courbe des feuilles. Des jeunes femmes, dans un parc à peine évoqué, échangent des sourires presque effacés; des solitaires méditent dans les montagnes, tellement ramenés à la nature que leur corps lui-même revient au dessin tortueux des arbres et à l'aspect rugueux des rochers; des palais surgissent au-dessus des nuages, et si près du ciel qu'on ne sait pas s'ils sont là plus haute demeure des hommes ou la plus basse des génies. Un paysage s'étend avec ses collines, ses bouquets d'arbres, une barque, comme un insecte, posée sur les eaux; mais qu'on s'approche, qu'on regarde mieux, et l'on verra tout l'espace, comme un voile flottant qui n'est fixé qu'en un point, s'attacher à un petit contemplateur tracé sur le bord. Ou bien ce sont des images bouddhiques, des portraits de prêtres, c'est la cascade du Musée de Kyoto, peinture souveraine de la force nue. Plus tard, dans l'art compliqué de la décadence, les sujets devaient se surcharger et s'enrichir. Alors les paons étalèrent leur jardin de plumes, le phénix se guinda d'un air prude sur ses pattes rouges, la licorne fit des pointes sur ses noirs sabots fendus, les rochers devinrent de fantastiques entassements de turquoises. Mais ici, les montagnes sont simples comme des tentes, leurs sommets alternent avec les nuées, l'oie sauvage plonge vers les étangs, une feuille qui tremble au vent transmet son frémissement au cœur du pèlerin solitaire.

Ces œuvres sont entre elles fort différentes, selon les écoles et les époques, depuis la plénitude royale de l'art des T'ang, jusqu'à la délicatesse presque frissonnante des Song. Elles gardent cependant des caractères communs. Rien ne ressemble moins que l'esprit qui règne en elles à l'observation myope des petits maîtres, à cette assiduité tout extérieure qui cerne les choses sans réussir à s'emparer de leur âme. C'est qu'ici l'homme ne s'est point placé sur un piédestal qui l'isole; il a tout pris au sérieux. On trouve dans l'art chinois et japonais des représentations d'animaux, d'oiseaux par exemple, si gonflées de vie, si bien refaites du dedans qu'elles ne seraient pas

concevables dans des pays où la croyance à la métempsychose n'eût pas été aussi répandue. Quand le grand Li Long Mien, à la fin du XIe siècle, s'adonna à la représentation des chevaux, il y mettait tant de passion et s'identifiait si bien à ses modèles qu'un bonze l'avertit de cesser ces peintures trop sympathiques, s'il ne voulait pas, dans sa prochaine existence, renaître cheval. Les choses que nous montre l'art occidental, sont trop souvent isolées, retirées de l'univers ; le cadre même de nos tableaux est le symbole de cette clôture. Ici, au contraire, du moins dans la grande époque, les peintres ont pu s'intéresser aux moindres détails, s'émerveiller des plissements d'un caillou : mais alors même qu'ils descendent jusqu'au minuscule, ils ne tombent pas dans la petitesse. A travers les apparences, ils discernent toujours le jeu des forces élémentaires.

Tout en aimant les choses bien plus que nous, ils en sont beaucoup moins les dupes; le monde est, pour eux, à la fois bien plus profond et bien moins réel qu'à nos yeux. Inspirés par le bouddhisme ou par les idées taoïstes sur la communauté des existences dans le sein du Tout, ils ont réussi à nous faire sentir en même temps ce que chaque être a de passager, et ce qu'il contient d'impérissable. De là l'effet qu'ont sur nous ces œuvres : elles donnent une sorte d'attendrissement austère, une émotion d'un caractère unique, parce qu'au lieu de fléchir dans le sentiment, elle se prolonge dans la pensée. La forme n'est plus alors la résidence définitive que l'art grec habite avec tant de conviction; elle ressemble plutôt à ces tentes de soie qu'emportaient à travers l'Asie les monarques voyageurs, ornées, brodées, magnifiques comme des palais, mais dont un souffle d'air suffisait à émouvoir la paroi légère.

Les allusions que chaque objet comportait aidaient encore à déprisonner les choses. Le bambou signifiait la sagesse, une grue la longévité, un pin la vie immortelle, un couple de canards mandarins la fidélité des époux. Ce symbolisme, qui nuisit plus tard à la vie de l'art, ne faisait d'abord qu'empêcher qu'aucune image restât privée d'un sens idéal.

Parfois un raffinement de tons inouï se montre dans ces peintures, mais sans offenser leur majesté spirituelle. Il y eût là des maîtres aussi curieux dans leurs recherches, aussi portés aux plus subtiles investigations qu'un Léonard de Vinci ; comme lui, cependant, ce n'étaient pas uniquement des artistes. Cer-

tains étaient bonzes, d'autres ministres, un d'eux empereur. Après avoir satisfait aux devoirs de leur charge, ils trouvaient en eux leur art pour exprimer leur humanité. Leur œuvre se détachait d'eux comme la feuille morte qui tombe d'un arbre à l'automne, et qu'il cède facilement à la moindre brise, mais où nous voyons le témoignage admirable de toute sa sève. Dans de pareilles dispositions, on comprendra qu'ils fussent bien loin de faire commerce de leurs ouvrages. Un d'eux, Wang Mong Toan, était intraitable sur ce point. Une nuit qu'il rêvait seul, dans sa maison, un chant de flûte s'éleva, qui fleurissait le silence, si pur que Wang, ému, sortit à la recherche du musicien. A travers l'ombre tranquille, il remonta jusqu'à la source du chant, et reconnut un amateur auquel il avait obstinément refusé de vendre une de ses peintures, et qui venait de mériter qu'il la lui donnât.

EN FLÂNANT

Cet après-midi, dans la grande rue de la ville chinoise, voyant que la foule faisait la haie des deux côtés, j'ai attendu avec elle. Bientôt j'ai aperçu quelques bustes de soldats en gris, affaissés sur leurs chevaux, et conduits par un vieil officier pareil à une momie. Des fantassins ont suivi, puis plusieurs charrettes basses, sur chacune desquelles un homme était ligoté, gardé par deux ou trois soldats accroupis. Ces hommes, qu'on menait fusiller un peu plus loin, portaient sur la peau une casaque de toile blanche, couverte de caractères relatant leurs méfaits, et cet accoutrement leur donnait assez la mine des condamnés de l'Inquisition, tels qu'on les voit dans les images. C'étaient, paraît-il, des pillards, ou, du moins, ils en tenaient la place. Un d'eux, vigoureux, brutal, regardait la foule avec une sorte de violence immobile. Un autre, l'air chafouin, le teint jaune et vert, était comme une bête prise au piège qui regrette ses terriers et sa nuit. Le cortège s'est éloigné dans la poussière lumineuse.

Je suis revenu en pensant à tout ce qu'on raconte sur l'impassibilité avec laquelle ces gens-là subissent la mort. Jusqu'à ces derniers temps, on n'usait pas, dans les exécutions, de la fusillade. Le bourreau décapitait ses victimes l'une après l'autre et rien n'est comparable à la tranquillité et, si l'on ose

dire, à la patience avec laquelle les derniers attendaient leur tour. Une fois, sous Yuan Cheu K'ai, comme les condamnés arrivaient au lieu du supplice, il se trouva que l'un d'eux, touché d'une dernière sensualité, venait d'allumer une cigarette et aurait voulu la finir. Comme il était le second de sa rangée, il demanda au dernier de changer de place avec lui; l'autre y consentit, et le fumeur, ayant ainsi gagné les quelques instants qu'il désirait, alla paisiblement s'agenouiller au bout de la file. D'où vient une pareille indifférence? Est-ce d'un sentiment écrasant de la destinée? De la croyance bouddhique dans les renaissances? De la morne imagination de ces hommes, qui se représentent faiblement le drame même de leur propre fin?

SUR LA POLITESSE

On ne peut parcourir le monde, apprendre les hommes, sans donner toujours plus de prix à la politesse. C'est grâce à leur politesse mutuelle que deux grandes civilisations peuvent le mieux s'approcher. Certains jeunes Chinois qui ont vécu et étudié en Europe ou en Amérique, qui parlent nos langues, semblent d'abord ceux de leur race qui devraient être le plus près de nous : mais, tout au contraire, ce sont eux peut-être, qui nous font le plus fortement sentir l'irréductible opposition des deux mondes. Employant nos mots sans jamais les remplir du sens que nous y mettons, toute conversation avec eux n'est qu'un perpétuel malentendu; les différences qu'il y a de leur esprit au nôtre subsistent, mais, brouillées dans la confusion d'un même vocabulaire, elles deviennent impossibles à préciser et à définir. Qu'un vieux lettré, au contraire, rencontre un Occidental de bonne espèce, leurs égards, leurs soins, leur urbanité réciproque, leur assurent qu'ils représentent l'un et l'autre un monde élevé; les différences mêmes des deux sociétés qui s'affrontent en leurs personnes s'opposent harmonieusement et deviennent pour l'esprit une source de jouissance. La politesse reste le gage le plus certain d'une civilisation supérieure. Dans les petites choses, c'est un art de rendre la vie plus légère; dans les grandes, elle affine les sentiments d'amitié, elle remplace par l'escrime la plus déliée le choc brutal de deux haines. Sans doute, elle ne va point sans feinte, mais quelle est l'éducation supérieure qui n'en comporte point une part?

Maintenue dans toutes les circonstances, elle peut prendre quelque chose d'héroïque; dans le train ordinaire de la vie, c'est comme une poudre d'or semée sur les jours. Il me souvient d'une nuit en chemin de fer, au Japon, où j'avais en face de moi une famille de trois personnes, le père, la mère et une jeune fille, chacun de cette propreté que tous semblent, là-bas, garder aisément. Ils ne parlaient presque jamais sans se sourire, de ce fin sourire où ce n'est pas l'âme qui déborde, mais où tout l'être vient attester qu'il se commande et qu'il est prêt à se contraindre en faveur d'autrui.

Après avoir dîné au wagon-restaurant, quand ils revinrent à leur place, la jeune fille, à genoux sur la banquette, conversa quelque temps avec sa mère, puis, après lui avoir fait plusieurs révérences, se prépara au sommeil. Elle s'arrangea correctement, posa sur un coussinet son chignon lisse et massif, pareil à un noir coquillage.

Le lendemain, à l'aurore, comme le train s'arrêtait dans une petite gare rustique, toute trempée d'humides verdures, en me dégageant péniblement du sommeil, je revis mes compagnons. Le père et la mère, aussi nets que la veille, plaisantaient déjà ensemble. La jeune fille s'éveillait dans la même attitude où elle s'était endormie, et les fleurs, dehors, ne pouvaient pas s'ouvrir d'une façon plus fraîche et plus simple que ne firent ses deux yeux. Je ne saurais rendre le charme qu'avait ce retour à la vie immédiatement irréprochable et correct.

J'eus honte, en comparaison, de ma maussaderie de Barbare. Elle salua ses parents de plusieurs inclinations respectueuses, auxquelles ils répondirent par d'affables signes de tête, et le papillon du sourire recommença à voltiger d'une bouche à l'autre.

Le spectacle que me présentaient ces bonnes gens était si joli que je ne pouvais imaginer qu'ils en usassent ainsi tous les jours. Il me semblait que je les surprenais dans un dimanche de leur existence. Je savais pourtant qu'il n'en était rien, et que cette fête aisée, attentive et savante, c'était leur vie ordinaire.

La politesse chinoise était un peu différente : on sent que celle du Japon descend dans le peuple tout entier des hauteurs d'une aristocratie féodale, toujours en éveil sur le point d'honneur : derrière elle il y a des sabres, des combats, des ventres

couverts. Derrière celle de la Chine, sauf quelques suicides, il n'y a que des pinceaux et des textes : moins corsetée, moins aiguë, plus civile et plus pacifique, c'est elle qui faisait de l'immense empire ce spectacle admirablement composé, à la fois exact, solennel, et, parfois aussi, pompeusement futile, qu'admiraient les étrangers. Ailleurs les dons immédiats de la nature pouvaient être plus généreux, l'homme plus vivace et plus magnifique. La politesse était la poésie de la Chine. Cette poésie s'en va, et ce n'est plus que par occasion qu'on rencontre ici quelqu'un qui puisse nous donner l'idée de ce qu'elle fut.

Un soir, à un dîner où j'étais convié, comme je m'approchais d'un vieillard coiffé d'une calotte de soie, vêtu de la veste noire et de la jupe grise qui composent un costume aussi simple que décent, celui-ci, tournant vers moi un visage alerte, me surprit en m'adressant la parole dans le meilleur français. J'eus la bonne fortune d'être placé à côté de lui : déjà l'on m'avait appris qu'il avait plus de quatre-vingts ans, ce qui ne paraissait guère à sa mine, mais moins encore à sa conversation, légère, infatigable, et d'une agilité presque voltairienne Dans les allusions qu'il faisait à notre littérature, je découvrais un fonds solide qu'il devait, je l'appris plus tard, à l'éducation des jésuites. Mais ce qui était proprement chinois, c'était ce goût presque espiègle de jouer avec les idées, cette docte futilité, ce plaisir de toucher à tous les sujets sans en retenir aucun.

Sous le papillotement des mots, échangions-nous vraiment nos pensées ? Je n'ose le croire. Mais quelle illusion que celle de notre rapprochement ! Il me semblait que je faisais un rêve, et qu'en un paysage sourcilleux, entre les parois à pic des deux mondes, au-dessus du gouffre vertigineux, au fond duquel un fleuve grondait, j'avançais sur un pont léger, où, dans un pavillon pavoisé de banderoles flottantes, je me trouvais face à face avec ce vieillard riant ; et enchanté de cette réunion où tant de distances semblaient s'abolir, j'appelais ce pont, à la chinoise, celui de la *Communication des lettrés*, et ce pavillon, celui de *la Rencontre délicieuse.*

PÉKIN, L'AUTOMNE

La clarté tout autre annonce une nouvelle saison : au lieu de la lumière de l'été, épaissie d'un dépôt d'or, qui prodiguait aux

choses la torpeur et l'accablement, celle d'à présent, transparente, aérienne, les ranime et les réveille, et il semble qu'on voie partout, comme des buveurs qu'excite un vin plus subtil, les monuments heureux qui se remettent debout. La foule aussi a changé d'aspect. Elle est plus lourde, au bas de la splendeur plus légère. Les nouveaux habits donnent aux passants quelque chose de cossu, d'engoncé, de déjà frileux : dans les groupes intervient le noir silencieux de la soie, tandis que reparaissent d'antiques douillettes, des mantelets aux tons assourdis, pareils aux vêtements longtemps conservés de nos dévotes de province. La figure glabre de ceux qui les portent, leurs airs de circonspection, d'égoïsme prudent, ajoutent encore à l'illusion. Mais ce qui l'étend et la complète de la façon la plus imprévue, ce sont les étendards, gonflés par la brise, de quelque cortège nuptial, qui, avec leurs dragons et leurs chimères, du goût le plus compliqué et le plus puéril, semblent vraiment, au-dessus des têtes, les drapeaux d'un peuple de vieilles filles. Une maison, pour l'ouverture d'une boutique, est tendue de haut en bas d'une toile rouge, piquée de caractères de papier doré, une corniche jaune et mauve terminant le tout. Ces jours-ci, pour je ne sais quelle fête du calendrier, les rues se sont emplies d'innombrables objets de papier, dont les couleurs tendres détonnent, dans la vieille ville morose, comme des fleurs peintes sur une toile usée dont on n'aurait pas recouvert le fond; ce sont des paniers, de petits palais aériens, des canards mauves au bec jaune et tout cela, au bout d'un fil, sert de jouet au vent avant de devenir celui d'un enfant. Un marmot tout nu, couleur de muraille, s'en va en tirant une de ces corbeilles multicolores, traîné lui-même par sa mère, en noir, au visage clos et insensible.

Soudain, de cette poussière de détails, l'œil passe sans transition à la grandeur impersonnelle des palais impériaux. Les amples toits aux lignes courbes surgissent comme des tentes à jamais fixées; le soleil, aux coins de l'enceinte, lustre et glorifie les tiares de tuiles des pavillons angulaires. Alors on sent revivre les lignes du plan solennel. Comme une eau dans les canaux qui la guident, la lumière semble couler plus facilement, par les grandes rues régulières.

PETITS MÉTIERS

Il y a plusieurs personnages dans le voyageur : l'étudiant, l'observateur, le flâneur. Chacun doit avoir son heure, et la façon dont un paresseux se pénètre d'un pays vaut bien, parfois, celle dont un curieux s'en informe. Je me promène, j'entre dans les boutiques : il n'en est pas une où l'on ne trouve à présent un pied de cannelle, dont les fleurs jaunes, groupées comme une colonie d'insectes, exhalent une odeur aigrelette délicieuse. Je vais à la recherche des petits métiers. Les arts ont péri, mais eux, en dépit de tout ce qui les contrarie, s'obstinent à ne pas mourir, comme ces menues branches qui verdoient quelque temps encore sur un arbre renversé. Voici la rue des marchands de cuivre, les échopes caverneuses où des forgerons demi-nus battent le fer couleur d'aurore. Un râtelier de sabres de bois, alternativement verts et rouges, annonce la maison d'un armurier. Plus loin pendent en enseignes de petits tapis. Une autre boutique n'est pleine que d'instruments de musique, qui, effilés, ventrus, cambrés, la font ressembler à un chantier de navires, et que sont-ils d'autre, en effet, que les navires de l'âme, qui lui permettront de partir ? Les marteaux cognent, les navettes courent, le feu boiteux danse au fond des forges antiques. Toujours, sur les murs, reparaissent les grands caractères, qui, pareils aux carcasses d'oiseaux qu'on voit chez nous, fixées sur les portes, semblent partout, ici, le squelette desséché d'une idée autrefois libre, ailée et vivante.

Ce matin j'avance entre des maisons basses, dans une rue aux faibles zig-zags, étroite comme un corridor, au sol rompu de soleil et d'ombre. Des deux côtés pendent de gros glands, d'épaisses torsades de laine. On vend ici les grosses fleurs de velours, les épingles d'émail que les femmes piquent dans leurs cheveux, et ces petits bijoux qu'aiment les Chinoises et qui sont faits en plumes de martins-pêcheurs. Les artisans attentifs, dans les boutiques, en ont près d'eux des pincées, qu'ils appliquent, à l'aide d'une lancette, sur des montures de cuivre ou de carton doré ; ces plumes sont d'un bleu admirable, où la lumière semble rester prise : ainsi naît toute une joaillerie couleur d'illusion, des bandeaux qui semblent vraiment tombés du front d'une fée céleste, des phénix, des papillons agrandis, des dra-

gons rapetissés. On pense aux tableaux merveilleux, tout en mosaïques de plumes, que composaient les Aztèques, et l'on se demande si les deux arts n'ont pas la même origine. Mais celui-ci déchoit peu à peu : on ne donne aux artisans que des modèles de plus en plus pauvres, leurs ouvrages perdent leur style, car le style vient de l'époque, et quelle inspiration, quel secours recevraient-ils de la nôtre, ces derniers ouvriers de l'azur?

La lumière est si légère que je me promène encore pour mon plaisir. Dans une ruelle, un cortège nuptial attend. Les drôles loués pour la circonstance causent avec le voisinage. Ils ont appuyé au mur les lanternes de verre, aux hampes de bois rouge, qui portent sur leurs quatre faces des génies et des fées, dessinés par le pinceau d'un seul trait et simplifiés comme des caractères. La rue est exactement partagée entre le soleil et l'ombre. Dans la tranche de lumière éclate la chaise rouge de la mariée avec ses broderies pleines de phénix touffus, de grosses pivoines, de grappes où des écureuils se faufilent. C'est là que la jeune fille, elle-même inondée de satin rouge, prendra place tout à l'heure pour être emportée, invisible sous le rideau rabattu, vers sa nouvelle maison. Une chaise verte, brodée aussi, mais bien plus discrète, attend modestement dans la partie d'ombre. Un des Chinois qui, par aventure, sait quelques mots de français, me dit qu'il s'agit du mariage de sa sœur. Son visage est aussi vacant, aussi dégarni de toute expression que dans un jour ordinaire. Je le félicite, et comme nous ne pouvons nous faire entendre qu'en usant de très peu de mots, je lui dis : bonheur.

Il répète : bonheur, et garde son air insensible, mais, derrière lui, la chaise rouge flamboie au soleil. Ici, même dans les fêtes, la plupart des visages ne s'éclairent point : ce sont les choses qui sont chargées d'annoncer la joie. Les seules occasions où les couleurs vives éclatent encore sont fournies par la vie sociale, et, sur l'immense fond sourd de la Chine, on ne voit rire au soleil que la pompe des hyménées et celle des funérailles.

UNE FOIRE DANS UN TEMPLE

Cet après-midi, je suis retourné à l'une de ces foires périodiques qui occupent les cours d'un vieux temple, et qui débordent alentour. J'arrive d'abord dans une avenue où se tient

le marché aux oiseaux. Il y en a des quantités, verdiers, pinsons, mésanges, et de fluets oiseaux gris qui ont sur la gorge une pincée de bleu ou de rouge. Chacun est perché sur un bâtonnet laqué, et, attaché par une patte, il a les ailes proprement liées d'un bout de fil. Parfois, il tombe, gigotte au bout de son lien, jusqu'à ce que le vendeur distrait s'en aperçoive et le remette sur son perchoir. Des hommes tiennent sur le poing des oiseaux de proie, faucons ou busards, qu'on emploie pour la chasse. Les uns, chaperonnés et que cet aveuglement consterne, gardent une pose affaissée. D'autres, la tête libre, restent au contraire fiers et droits et leur petit œil sans pitié brille comme une escarboucle. Des pigeons, pressés dans une cage, font un amas blanc et roux : à côté, l'on vend les sifflets qu'ils emporteront dans leur vol. Plus loin, des perroquets mènent un vacarme qui répond à l'éclat de leurs couleurs. A travers tout cela, se promène le vieux peuple enfant. Certains, avec une grave futilité, marchandent un oiselet, penchent pour l'examiner leur visage terne ; d'autres s'en vont avec une cage, qu'ils ont recouverte d'une housse, pour que le petit habitant n'en fût pas trop effaré. Un enfant a fait emplette d'une souris blanche. Un vieillard emporte soigneusement, dans un bocal, un poisson qu'il vient d'acheter, et comme le vase de verre disparaît à peu de distance, on ne voit, entre les passants, que ces mains arrondies entre lesquelles le poisson rouge a l'air suspendu. Rangés en espalier sur les deux bords de la foule, des mendiants exposent leurs plaies, comme des fleurs vives sur des branches sèches.

Je vais d'un côté où s'élèvent des cris affreux. Ils sont poussés par des truies entravées, que des hommes apportent d'une cour voisine et jettent rudement à terre. Des badauds regardent avec une morne curiosité. Mais qu'un des animaux fasse mine de se dégager, tous se sauvent, sans que, dans ce peuple où le sentiment du ridicule est si répandu, personne songe à rire des peureux. Cette pusillanimité s'explique. C'est le fait de gens déshabitués de tout exercice, de sorte qu'ils n'ont plus aucune confiance dans leur corps, et s'enfuient à la moindre alarme.

Je reviens vers la foire. Des vessies flottent dans une ruelle comme une grappe de ballons roses. A l'entrée des cours du temple, de grands paniers sont remplis de ces baies vermeilles où la richesse de l'automne se concentre. Elles sont enfilées en gros colliers qu'on donne aux enfants. Je passe la porte et je

vois une fois de plus les éventaires en ordre, avec les tabatières, les cuivres, les vieilleries banales ou fausses; plus loin, sont rangées des fleurs de velours. Les combinaisons de couleurs qu'on emploie ici diffèrent tout à fait de celles dont nous avons l'habitude. Il s'y marque une prédilection pour les nuances les plus tendres, rapprochées parfois d'une couleur grasse, d'un vert, d'un grenat épais, que borde une zone blanche. La nature semble suivre les mêmes goûts, et certaines pommes, des poires, des *khakis* ont ces teintes lissées, et présentent ce mélange de vivacité et de fadeur qui ne se voit chez nous que sur les fruits de cire. Voici maintenant des jouets, des insectes de drap d'une vérité surprenante, de petites cigognes palpitantes au bout d'un fil, des sauterelles et des papillons où, par le plus simple artifice, les saccades de la vie sont rendues avec tant d'exactitude qu'une observation aussi perspicace semble moins relever de l'art que d'une sorte d'astuce et de malice. J'admire des tortues d'herbe tressée, où deux petites baies imitent les yeux, et dont la vie paraît si bien dérobée à l'animal qu'elles représentent, qu'il faut que celui qui les a faites soit un vrai sorcier. Je le regarde, et je ne vois qu'un pauvre homme borgne, accroupi, qui rit machinalement en levant vers les acheteurs sa tête imbécile. Peut-être recommence-t-il seulement ce qu'un autre lui a montré. Peut-être celui-là avait-il été enseigné de même. Dans la cascade de répétitions dont sont faits les travaux de l'Orient, on n'est jamais sûr de toucher à une invention, à une origine.

La foule nonchalante passe entre les étalages. De petites Chinoises grasses marchandent une pierre précieuse qui semble les fasciner comme un œil de serpent. D'autres traînent leurs enfants : une porte dans ses bras un poupon, couronné d'un diadème de drap, enroulé dans une étoffe noire et jaune qui imite une peau de tigre. Là-bas un aigre son de métal annonce un petit théâtre. Certains aspects rappellent nos anciennes foires : des gens attablés mangent goulûment, mais leur ripaille est silencieuse; un homme nasille une complainte, tout en montrant des tableaux qui répondent aux couplets qu'il chante. Un charlatan vend des poudres, un autre des charmes contre les venins, et, pour manifester son immunité, il répand sur son buste nu des scorpions, de petits serpents qu'il rafle ensuite, d'une main distraite. Des vieilles sans dents, sans cheveux, pareilles à certains grotesques de Léonard, poursuivent l'étranger

de leurs demandes d'aumône, et se font de leur laideur même un moyen d'instance et d'obsession. Quelques dames mandchoues, les joues plâtrées d'un fard rose, leurs gros yeux noirs luisant comme des raisins, mêlent leur impassibilité supérieure à l'aspect éteint des faces chinoises. Au-dessus du moutonnement des têtes, les toits du temple relèvent leurs cornes, puis c'est l'azur admirable, la chaste ivresse d'un ciel du Nord.

Je reviens à pied par les longues rues où la foire s'égrène, se continue et se diminue. On sait jusqu'à quel point le commerce est morcelé en Chine. Des hommes, accroupis au pied des maisons, ont rangé par terre ce qu'ils veulent vendre. Il est difficile d'imaginer la modicité de ces étalages : une cuiller de porcelaine, une boucle de cuivre, un bouchon de tabatière, une paire d'antiques lunettes suffisent à les composer, et comme, derrière ces miettes brillantes, le marchand se tient, sec et replié, il m'a souvent semblé que c'était la fourmi ou la sauterelle qui offrait là ce qu'elle avait recueilli, un fétu de paille, un gravier plus rare, une goutte de rosée, ou un pétale de fleur. Ces brimborions sont présentés avec tant de goût que l'œil s'y trompe d'abord, entraîne la main qui saisit l'un d'eux, pour le lâcher presque aussitôt. Mais si peu qu'on l'ait dérangé, le vendeur ne le laisse jamais comme on l'a remis. J'en ai fait dix fois l'épreuve. Après avoir examiné l'un de ces pauvres objets, je le replaçais aussi exactement que possible comme je l'avais trouvé. Je n'avais pas fait deux pas que le petit marchand maniaque le reprenait, le soulevait, puis, de la seule façon qui le contentât, avec autant d'égards, de ménagements et de complaisance que pour un bijou, il reposait l'infime chose.



Les soirs sont maintenant longs et purs. La tour du Tambour, celle de la Cloche s'enveloppent de corbeaux. De la fenêtre d'où je regardais tout à l'heure le couchant, je voyais courir sur le ciel la ligne ébréchée des montagnes, devenues bleues comme un seul lapis. Un palais de la ville interdite, comme un bœuf énorme arrêté, enfonçait sa corne dans l'azur suave. Dans le jardin boisé de la Légation, où je viens de redescendre, les arbres moins touffus découpent sur le ciel des feuilles distinctes, la lune commence à répandre sur le sol sa pâleur effervescente, un faux jour étrange et charmant étonne les yeux, un merle

bat des ailes dans cet air changé, où il semble, entre les objets incertains, rompre les distances du jour, qui ne sont pas remplacées encore par celles du clair de lune.

L'ŒUVRE DES JÉSUITES

Le catholicisme existe à Pékin dans beaucoup d'œuvres vivantes. Aujourd'hui, j'ai cherché sa trace dans les ruines. Je suis allé visiter la partie du Palais d'été que les Jésuites construisirent pour l'empereur Kien-Long et qui fut brûlée, comme on le sait, par les troupes franco-anglaises, en représailles des tortures infligées aux parlementaires. Après un court trajet en auto, nous mettons pied à terre devant une porte que nous franchissons (1). On marche ensuite dans une légère cavité que comblait autrefois l'eau d'un grand bassin. Autour de nous croissent de grands roseaux, plus loin surgit la masse indéterminée des ruines, plus loin encore des montagnes nues se subliment dans la lumière. Je me crois au milieu de la campagne romaine : c'est la même clarté vaste et dépeuplée, à peine un peu plus sèche. Au lieu de se dissiper, mon illusion se confirme à mesure que nous avançons. J'aperçois de la pierre, des ordres, j'éprouve de la joie à revoir, même en morceaux, les fermes éléments d'une architecture, à retrouver, comme une sœur, la jeune, la fière, l'immortelle colonne.

Un petit bâtiment montre ses fenêtres qu'orne une coquille. Le sol est couvert de vasques de pierre, de balustrades rompues, tout cela blanc et comme récent, sans aucun air de vieillesse : une base d'autel à l'antique subsiste encore; à côté, des ponts minuscules font leur bond léger, et il semble vraiment qu'on voie les deux mondes essayer, dans ces jeux, de mêler et de confondre leur esprit. Nous sommes maintenant au bas de l'escalier à double révolution qui était autrefois bordé de jets d'eau. Il nous conduit à une terrasse : un pavillon carré s'y élève, orné de panneaux où l'émail chinois revêt des

(1) Je faisais cette promenade avec M. Auguste Boppe, ministre de France en Chine, dont j'avais alors l'honneur d'être l'hôte, et qui, depuis, est mort à son poste. Je m'en voudrais de laisser passer cette occasion de saluer sa mémoire : diplomate passionné pour le service de la France, amateur fin et curieux de tous les arts, ses amis n'oublieront pas le charme et la sûreté de son commerce, ni la sensibilité exquise qu'il cachait sous les dehors d'un parfait homme du monde.

grappes de fruits arrangés dans le goût baroque. Nous longeons l'emplacement de la piscine et celui de la machine élévatoire qui fut la grande œuvre du père Benoît. Quand un autre escalier nous a ramenés au sol, et que nous nous retournons, nous croyons voir un Piranèse. Des jujubiers s'élancent dans le vide, du haut des murs. Deux cabanes, sous un grand arbre, sont accotées à la ruine. Des paysans assis égrènent du maïs, des poules caquettent entre leurs jambes, un chien grogne, un taureau noir nous regarde, un peu plus loin, plein d'une inquiétude immobile. Pour achever la ressemblance avec l'Italie, la voix traînante d'un chanteur rustique s'élève, non point gutturale, il est vrai, comme elle le serait partout sur les bords de la Méditerranée, mais nasillarde. Un dernier pavillon Louis XV, tout sculpté, tout blanc, rit dans cette lumière qui semble rendre les ruines mêmes heureuses.

Rien ne donne une idée plus juste de l'effort à la fois opiniâtre et ingénieux que les jésuites firent en Chine, que l'ensemble de ces monuments, où un peu de gaucherie se mêle à beaucoup d'agrément et de grâce, et qui ressemble à un *pensum* fait de très bon cœur. Les jésuites s'évertuèrent pour réunir deux grandes civilisations par leurs qualités supérieures. Comme les Croisés avaient lutté d'esprit chevaleresque avec les Orientaux, c'est par eux que l'Occident rivalisa de culture et de politesse avec la Chine. Apportant en Extrême-Orient nos sciences et nos arts, ils réformèrent le calendrier, construisirent des palais, fondirent des canons, inventèrent des machines, pour qu'enfin tant de travaux servissent à la religion qu'ils voulaient répandre.

C'était une lutte subtile entre eux et l'Empereur, les uns se prodiguant pour accréditer leur doctrine, l'autre s'étudiant à tirer d'eux tout ce qu'ils pouvaient lui valoir, sans se laisser gagner à leur influence. Il n'est pas dit qu'un duel du même genre ne se poursuive pas, aujourd'hui encore, entre les étrangers qui apportent ici leurs services et les Chinois qui en profitent. Tout ce que ces missionnaires obtenaient de faveur n'était qu'apparent, car ils n'acceptaient personnellement aucun avantage. Il n'y avait de réel, pour eux, que les disgrâces, les injures, les sévices et les supplices, mais selon l'élégante discipline du plus aristocrate des ordres, ils couvraient d'un air d'aisance presque mondaine l'austérité secrète de leurs vertus. Du reste, dans les

moments mêmes où ils paraissaient le mieux traités, les Empereurs, avec l'astuce et l'adresse des Asiatiques à dégrader insensiblement les Européens qui les servent, ne s'entendaient que trop bien à les humilier, et ces vexations revêtaient toutes les formes. Cela se vit surtout sous le règne de Kien-Long. Le frère Attiret, né dans une famille de peintres, peintre lui-même et plein d'amour pour son art, avait présenté à l'Empereur quelques tableaux qui n'avaient pas déplu. Mais le souverain lui fit entendre que, s'il voulait que ses ouvrages fussent vraiment agréés, il fallait qu'il se défît des principes qu'il avait suivis jusqu'alors, pour se mettre à l'école des peintres chinois. Ainsi, par un effort plus cruel que de renoncer à son art, le frère dut continuer à le pratiquer en dépit de ses goûts, de sa doctrine, de son idéal. Il se soumit néanmoins et peignit à la chinoise.

DERNIÈRE VISITE

Il est agréable de voyager, non de repartir : car il faut briser mille petites amitiés qu'on avait nouées avec les lieux et les choses, mille liens ténus qu'on ne sent qu'au moment de les rompre. Rien n'est alors si important que l'endroit où l'on va prendre une dernière vue du monde qu'on va quitter, et accomplir la cérémonie de l'adieu. Comme suspendu au-dessus de tous les aspects de la ville, auquel voudrais-je consacrer ma visite suprême? Irais-je revoir l'ordre solennel de la Cité impériale, admirer encore une fois la pureté froide du Temple du ciel? Retournerais-je dans les jardins rabougris du Palais d'été? J'ai fait un choix moins insigne. Je suis revenu au petit temple bouddhique du Jardin de la Loi, peut-être parce que c'est ici le seul endroit où j'aie senti de la douceur. Il était près de huit heures du soir quand nous l'avons retrouvé dans son écheveau de rues. Il était pacifiquement ouvert comme d'habitude et rempli d'une ombre tranquille. Le premier bonze que nous avons rencontré dans la cour nous a reconnus malgré l'obscurité, il est allé chercher ses compagnons, qui se sont excusés de l'absence des principaux, retenus à une cérémonie funéraire. Tandis qu'ils nous emmenaient, j'ai quitté leur groupe pour aller jusqu'à une salle où résonnait encore un *gong* argentin. Un petit office venait d'y finir. Une seule lampe brûlait et, selon

ses sursauts, je voyais sortir de l'ombre ou s'y abîmer le sourire ineffable du Bouddha doré.

Un prêtre était demeuré devant l'autel : la tête appuyée aux pieds de la statue géante, il psalmodiait doucement, d'une voix peut-être machinale et qui pourtant m'a ému. Toute prière est chargée de plus de peines qu'elle ne croit : c'est toujours la plainte humaine. A la fin, il s'est retourné, a souri en m'apercevant, et nous sommes revenus de compagnie à la pièce où les autres bonzes accueillaient mes amis : ils avaient déjà apporté du thé, des graines de citrouille et de frugales petites pralines qui avaient un goût de fleurs sèches. Soudain l'un d'eux s'est esquivé, et, reparaissant bientôt après, il m'a présenté, d'un air tout heureux, trois pupitres de santal, comme ceux qui m'avaient plu dans une visite précédente, qu'il avait fait faire pour me les offrir. Tandis qu'un de mes compagnons remerciait les moines en mon nom, je regardais, à la faible lueur d'une lampe, leurs figures maigres d'une douceur un peu moutonnière, j'aurais voulu savoir leur parler. En partant, j'ai essayé de leur faire recevoir quelque argent, mais j'ai eu beau insister, et mon ami prononcer toutes les phrases convenables, ils se sont défendus, avec des rires et des gentillesses d'enfants, de rien accepter. Ce sont des âmes innocentes et, peut-être, presque nulles, auxquelles aboutit pourtant une doctrine sublime. J'ai pensé à eux tout en revenant, et c'est ainsi que j'ai écrit les quelques lignes suivantes qui sont, autant que me le permet mon ignorance, dans le goût des anciens poèmes chinois :

Le voyageur va repartir. Déjà les désirs le disputent aux regrets.

Les bonzes sont debout pour un dernier salut. Il ne les verra jamais plus. Dehors, le grand sophora brouille la lune dans ses branches.

Quoique rien ne le recommandât et qu'on puisse légitimement se défier des hommes d'Occident, ils lui ont fait bon accueil.

Il ne sait pas leur langage, n'est pas de leur race, et n'a pas leur foi, et pourtant ils sont amis.

Les mondes séparés ne joindront jamais leurs jardins fleuris, leurs forêts profondes. Mais ils s'envoient leurs parfums, qui se mêlent sur la mer.

LA GRANDE MURAILLE. — LES TOMBEAUX DES MING

Aujourd'hui, j'ai vu la grande muraille, par un vent aigre et sous un ciel gris. J'ai marché entre les créneaux, sur le rempart large et bas, que surmontent par endroits des fortins à demi détruits. Des chameaux gourmés par un pâtre avançaient sur la pente, avec leur air niais et pompeux, la bizarre élégance de leurs cous de cygnes. Une pauvre poussière de fleurs se répandait çà et là; une grande campanule frissonnait entre deux pierres. Sous mes pas, de petites sauterelles ouvraient brusquement leurs ailes rouges, et leur accoutrement de soie et de fer rappelait si bien les anciens équipements, qu'il ne tenait qu'à moi de croire que c'étaient là les âmes des mandarins militaires, encore attachées aux lieux qu'ils avaient gardés. Au loin, s'étendaient les plaines, par où les barbares fondaient autrefois sur l'empire. Mais la muraille dressait partout son interdiction, et je la voyais reparaître au front de la montagne la plus éloignée. Il faut se représenter qu'aujourd'hui encore, quoique ruineuse et délabrée, elle continue ainsi son voyage pendant des milliers de lieues, qu'elle franchit, en les dédaignant, les sommets et les ravins, qu'elle remonte les pentes comme un cortège, qu'elle s'égare dans les sables comme une rivière, jusqu'à ce qu'elle trébuche enfin et que, sur le dernier décombre, dans le vent faible et strident du désert, une pauvre fleur triomphe de tant d'orgueil abattu. L'œil a vite fait d'embrasser ce que lui offre un pareil site et cependant on a de la peine à s'en éloigner. Il semble qu'on y soit retenu par l'immense affluence des fantômes, et qu'on y respire cette mélancolie indéfinissable qui monte des empires morts.



Je vais ce matin aux tombeaux des Ming, monté sur un âne au trot sec et dur. Derrière moi, un jeune Chinois porte mon déjeuner dans un panier, dont il essaye de soulever le couvercle dès qu'il ne se croit pas observé. Il fait un temps morne et gris et bientôt une petite pluie couvre le paysage. Nous cheminons parmi des champs de maïs, de sorgho, de sésame. Les montagnes brumeuses s'élèvent alentour. De temps en

temps, nous traversons quelques groupes de maisons muettes, des hameaux qui semblent dormir. C'est une chose singulière comme la moindre pluie tue en Chine toute activité : en voyant la vie s'arrêter pour si peu, on pense à ces personnages des contes de fées, qui mouraient d'une petite piqûre. Enfin, j'aperçois un grand portique de pierre à cinq baies. Il ouvre le pays des tombes. En face de lui se dresse une porte rouge, où commence la route dallée qui ne s'arrêtera qu'aux tombeaux. Elle arrive d'abord à un pavillon carré, rouge lui aussi, entouré de quatre colonnes blanches où s'enroulent des dragons. Il abrite une grande tortue qui porte une stèle. Je continue d'avancer, et bientôt il me semble que je suis attendu. Des deux côtés de la route, sans piédestal, à ras de terre, tout un bétail de pierre est rangé, lions, unicornes, chameaux, chevaux, éléphants, chaque animal représenté par deux couples, l'un debout, et l'autre à genoux. A vrai dire, ce sont les formes ineptes de la sculpture des Ming, épaisses sans être puissantes, grossières sans être barbares. Mais l'ensemble impose. D'autres statues continuent la haie, des mandarins militaires et civils, les uns engoncés dans leurs cuirasses, les autres empêtrés dans leurs longues robes. L'herbe maigre frissonne autour d'eux. La route se détourne, passe encore sous un portique, franchit deux ponts, et alors j'aperçois au loin, tout autour de moi, dans l'air gris où rien ne ressort, les monuments funéraires. Ils sont là tous les treize, disposés en un vaste cercle au pied des montagnes, aux lieux excellents et indiscutables choisis par les géomanciens. A mesure que j'avance, ceux dont j'approche dégagent sans hâte de l'air pluvieux leur enceinte rouge, leur hauts pavillons appuyés aux arbres. Ce qu'on remarque d'abord, c'est l'élégante discrétion de leurs proportions. Ils n'ont rien d'outré, rien d'emphatique, rien de funèbre non plus On ne croit voir que d'agréables séjours de campagne. J'en ai visité plusieurs. Tous sont bâtis sur le même plan ; celui de l'empereur Yong-lo est un peu plus grand que les autres. On m'ouvre une porte et je me trouve dans un jardin sauvage et charmant, qui semble entièrement repeint par la pluie. Derrière le vert rajeuni des plantes, le rouge du mur est doux et trempé comme celui d'une étoffe. Un bâtiment tout simple borne cette première cour. La seconde est limitée par un édifice plus important, qu'exhaussent trois terrasses de marbre blanc et dont le

toit jaune est couvert de plantes et d'arbrisseaux qui semblent avoir poussé sur une colline d'or. Ce toit recouvre une salle unique, aux grandes colonnes faites chacune d'un seul arbre. Sur l'autel dégarni, un dais de bois sculpté abrite encore la tablette de l'Empereur. Pendant que je suis là, j'entends un trottinement sec qui frappe les dalles, et une ânesse passe tranquillement avec son ânon. J'arrive ensuite à la dernière cour. Au delà des arbres, des herbes, un diadème de pierres rudes, crénelé comme un rempart, se détache de la montagne à l'endroit où l'enceinte rouge vient s'y terminer : au-dessus s'élève un pavillon auquel donnent accès deux rampes latérales. La terrasse sur laquelle il repose affleure la pente. Sous le toit qui se soulève bien au-dessus d'elle, une énorme stèle rose, que soutient une tortue, porte, en orgueilleux caractères, le titre posthume de l'Empereur. Aucune autre inscription ne l'accompagne. L'orgueil est si grand ici qu'il ne s'étaye d'aucun commentaire, ne se glorifie du souvenir d'aucun acte. Agir serait encore avouer que l'ordre n'était pas parfait, qu'il y avait quelque défaut dans l'harmonie de l'Empire. Les Empereurs immobiles ne conviennent que d'avoir régné. Un vaste corridor, sous le pavillon, perçant toute la masse de l'édifice, vient buter à la dernière paroi. Celle-ci ne porte plus aucun signe. Lisse, noire, muette, aveugle, elle arrête les vivants. L'Empereur seul est allé plus loin, et poursuivant son retour obscur, il a laissé retomber sur lui le voile de la montagne. Jamais le mot *enterré* n'a eu plus de force. Ici l'homme ne s'élance pas dans le vide, ne délire pas vers les dieux ; il ne part point, il revient, il rentre. Il ne s'enferme pas dans un de ces sépulcres qui isolent le cadavre et dont on peut faire le tour. Les constructions funéraires annoncent la tombe, sans la détenir. Après les salles d'apparat, la dernière muraille s'arme et se fortifie tout à coup, pour interdire le seuil suprême et couvrir la retraite de l'Empereur mort. Tout aboutit à une pente qui n'avoue plus rien et où le vent, comme ailleurs, bégaye entre les feuilles des chênes.

ABEL BONNARD.

LE

PROBLÈME DES RÉPARATIONS

I

Il nous faut revenir encore une fois sur un sujet ardemment débattu depuis quatre ans et qui semble s'obscurcir davantage à mesure que les experts multiplient leurs consultations sur le point de savoir quelle est la capacité de paiement de l'Allemagne. On a fini par ne considérer qu'un seul côté du problème, celui de la possibilité de paiements immédiats en monnaie, alors qu'il existe bien d'autres modes de transférer une partie de la richesse du débiteur à son créancier. La thèse étroite, et par conséquent inexacte, qui conclut à l'impuissance de l'Allemagne à payer ce qu'elle doit aux Alliés, vient de trouver un avocat de plus dans la personne d'un Anglais éminent, qui, au cours d'un récent voyage aux États-Unis, a renouvelé le plaidoyer *pro domo germanica*, auquel M. Keynes nous avait habitués depuis trois ans.

M. Mac Kenna, ancien chancelier de l'Echiquier, aujourd'hui président d'une des principales banques de Londres, la *London Joint City and Midland Bank*, a prononcé à New-York un discours devant l'association des banquiers américains. Avant de discuter les idées de l'orateur, nous essaierons de les résumer.

Après avoir rappelé les chiffres des dettes et créances qui subsistent aujourd'hui entre les principales nations qui ont pris part à la Grande Guerre, il a évoqué le souvenir du traité de Francfort de 1871 et rappelé par quels moyens la France paya alors une indemnité de guerre à l'Allemagne. Il est certain que l'honnêteté de notre pays et la volonté intense du Gouvernement

de M. Thiers de libérer rapidement le territoire lui firent accomplir, de 1871 à 1873, des efforts prodigieux, grâce auxquels il transféra effectivement plus de 5 milliards de francs au vainqueur.

En ce qui concerne la situation actuelle, M. Mac Kenna estime qu'il ne s'agit pas de considérer ce que l'Allemagne produit de richesse, mais d'établir ce qu'elle peut payer à l'étranger. Ne pas s'en préoccuper fut, selon lui, la faute que commirent les auteurs du Traité de Versailles. Personne, dit-il, n'a jamais mis en doute l'immense force économique de l'Allemagne; mais la production en soi ne suffit pas. Il faut lui trouver des débouchés; ce n'est qu'avec ses exportations que l'Allemagne peut payer, et ses exportations diminuées au préalable du chiffre de ses importations nécessaires.

M. Mac Kenna rappelle les sommes versées jusqu'ici par l'Allemagne : il calcule qu'elle a payé en tout 10 milliards de francs-or, soit 2 milliards de dollars, dont 1 645 millions en nature et 375 seulement en espèces. Cette remise d'une aussi faible quantité de monnaie est cependant, au dire de M. Mac Kenna, ce qui a causé la chute du mark au centième de la valeur qu'il avait au moment de la signature du Traité de Versailles. Ajoutons que cette chute s'accélère chaque jour : en fait, le papier-monnaie allemand aura bientôt perdu toute valeur.

« Cette baisse a favorisé les exportations allemandes; cependant elles n'arrivent pas, dit-il, à dépasser les importations. Le Reich est obligé d'importer de la nourriture, du minerai de fer, du charbon. Il ne pourrait devenir créancier de l'étranger qu'en exportant plus d'objets manufacturés. Mais les Alliés défendent leurs marchés intérieurs contre ses produits en élevant leurs tarifs douaniers. Cependant, pour lutter avec l'Allemagne sur les marchés neutres, ils sont obligés d'abaisser les prix de leurs marchandises et de réduire les salaires de leurs ouvriers. »

M. Mac Kenna reconnaît que les Allemands sont moins imposés que les Anglais. Mais il ne voit pas comment une élévation des impôts stimulerait leur commerce d'exportation. Les impôts seraient payés en marks; que ceux-ci proviennent d'une taxation ouverte ou dissimulée par l'inflation, ils ne constituent pas une monnaie que l'Allemagne puisse offrir à ses créanciers étrangers.

M. Mac Kenna se demande ce que l'Allemagne peut payer.

Il admet que beaucoup de ses nationaux possèdent à l'étranger des avoirs importants qu'ils devraient vendre à leur Gouvernement, lequel les remettrait à la Commission des réparations. M. Mac Kenna les estime à 1 milliard de dollars et n'admet pas que, d'ici à plusieurs années, l'Allemagne puisse donner davantage. Nous croyons, quant à nous, que le chiffre indiqué est trop faible de moitié et que c'est au moins 2 milliards de dollars que les Allemands possèdent à l'étranger.

« Un pays, affirme l'orateur, ne peut payer une dette extérieure qu'au moyen d'un actif accumulé hors de ses frontières. La seule nation européenne qui soit aujourd'hui dans ce cas est la Grande-Bretagne, qui a de quoi couvrir deux ou trois fois sa dette vis-à-vis des États-Unis, en dépit des fortes ventes de valeurs étrangères auxquelles elle a déjà procédé au cours de la seconde et de la troisième année de guerre. Ni la France ni l'Italie n'ont de réserves semblables.

« La France, durant la guerre, a importé énormément; elle a payé de hauts prix pour les fournitures militaires. Elle s'est, de ce chef, endettée de deux milliards et demi de dollars vis-à-vis de l'Angleterre. Elle ne remboursera cette somme qu'en exportant des marchandises. Sa dette dépasse les ressources qu'elle tire de son commerce extérieur normal. Elle ne pourrait l'acquitter sans délai que si l'Angleterre venait à être engagée dans une guerre à laquelle la France ne prendrait pas part : la France pourrait alors vendre à sa voisine un excédent de marchandises comparable à celui qu'elle a importé elle-même de 1914 à 1920.

« Depuis deux siècles, une partie du capital britannique a été prêtée au dehors. Chaque année, l'Angleterre produisait plus qu'elle ne consommait; elle ne pouvait placer son excédent de production qu'en donnant de longs crédits aux acheteurs. Des emprunts exotiques, des émissions étrangères de toute sorte ont été souscrits à Londres : le montant en a servi aux pays importateurs à acheter la production du Royaume-Uni non consommée à l'intérieur. Les manufactures anglaises ne continuaient à travailler à plein qu'à condition que cet excédent fût employé de la façon qui vient d'être expliquée. Les débiteurs de l'Angleterre n'ont été à même de la payer que parce qu'ils lui ont vendu de nouveaux titres d'emprunt. Chaque année, l'Angleterre a fourni, sous forme d'acquisition de rentes, d'actions ou d'obligations,

plus d'argent qu'elle n'en recevait du chef des intérêts qui lui étaient dus sur ses placements antérieurs. La dette du monde vis-à-vis du Royaume-Uni croissait régulièrement. »

Inversement, pendant la dernière guerre, les Anglais ont eu besoin d'importer des quantités prodigieuses de marchandises américaines : ils les ont payées au moyen de la vente de titres, ce qui a permis aux Américains de racheter leur dette en un très court espace de temps. Sans cette circonstance, le rachat n'aurait pu se faire qu'en une longue période. M. Mac Kenna considère que, jusqu'ici, on n'a pas bien compris les véritables conditions dans lesquelles se font les paiements internationaux : cette science doit s'acquérir. C'est ainsi que jadis on ignorait les lois qui gouvernent le mouvement des banques, et l'on croyait inévitable le retour périodique de crises qui peuvent être écartées aujourd'hui. « L'Allemagne, répète-t-il en manière de conclusion, ne peut payer que jusqu'à concurrence de ce qu'elle possède de crédits à l'étranger. »

II

Je me suis efforcé de reproduire fidèlement l'argumentation de M. Mac Kenna; elle repose tout entière sur une même idée, reprise vingt fois au cours de sa communication et érigée par lui en axiome, à savoir qu'une nation ne peut payer ses créanciers étrangers qu'au moyen de ressources préalablement accumulées par elle en dehors de ses frontières.

Or, raisonner de la sorte, c'est dénaturer le problème, en le réduisant à des termes qui ne correspondent pas à la réalité. Nous ne voyons pas pourquoi une nation débitrice ne pourrait pas abandonner à ses créanciers une partie de sa richesse intérieure. Ceux qui le nient ne tiennent compte ni du temps, ni de ce facteur économique qui s'appelle le crédit. Le Traité de Versailles et l'état de paiements du 5 mai 1921 reposent sur cette double conception : ils ont prévu des créations de titres, dont l'Allemagne n'a qu'à assurer le service annuel, ce qui transforme le fardeau, d'apparence énorme au premier abord, de 132 milliards de marks-or, en une annuité qui n'a rien d'excessif. Bien mieux : les obligations A et B, les seules qui aient été créées, ne forment qu'un total de 50 milliards de marks-or, dont l'annuité représente 3 milliards de marks-or, à

peu près la somme que l'Allemagne dépensait en 1913 pour ses armements terrestres et maritimes.

Il suffirait, pour assurer le transfert immédiat de ce capital, de rendre négociables les obligations A et B. Pour y arriver, il faut en faire un placement attrayant dans le monde entier. Il faut, en premier lieu, affecter à leur service les garanties, que le Traité de Versailles a prévues pour les créances des Alliés et que ceux-ci attribueraient volontiers à un emprunt dont le produit leur serait versé. Il conviendra ensuite de faire à ces titres une situation fiscale privilégiée, de les exempter de tous impôts sur le revenu et de droits de succession. Cette exemption ne devra pas seulement être accordée par l'Allemagne et en Allemagne, mais aussi par les nations intéressées au succès de l'opération, c'est-à-dire les belligérants et même les neutres. Ces derniers, tout en souffrant de maux différents de ceux qui atteignent les autres pays, ressentent cruellement les effets de la situation actuelle. Il suffit de citer la Hollande, où le déficit budgétaire est égal au montant total du budget d'avant-guerre et où les impôts directs ont atteint des taux excessifs.

Les avantages ainsi assurés aux obligations allemandes seraient tels qu'elles se placeraient à un taux relativement bas, 5, peut-être 4 1/2 pour 100. Cette supposition n'est pas invraisemblable, quand on songe au niveau auquel ont été portés l'impôt sur le revenu et les droits de succession chez beaucoup de peuples. La suppression de cette double amputation rendrait le titre attrayant pour les capitalistes, petits et grands, à la recherche d'un placement donnant un revenu fixe, soustrait au péril de devenir un revenu variable et décroissant; car le taux du prélèvement fiscal se modifie souvent, et, neuf fois sur dix, dans le sens de l'augmentation. Les exemptions constitueraient une faveur consentie par les nations étrangères à l'Allemagne, ainsi mise en mesure d'emprunter à un taux inespéré pour elle. Mais les effets d'une restauration du crédit germanique seraient tels sur l'ensemble de l'économie mondiale, que chacun y a intérêt.

Nous trouvons, dans cette faculté laissée à l'Allemagne de payer une partie de sa dette au moyen de titres de rente, une réponse péremptoire aux arguments de M. Mac Kenna. Les sommes que les Allemands possèdent d'ores et déjà hors de leurs frontières suffisent à assurer le service des obligations A

et B pendant plusieurs années. Le problème consiste à obliger les particuliers qui disposent de ces ressources à les mettre à la disposition du gouvernement du *Reich*. Mais ce n'est pas là le seul moyen que nos ex-ennemis aient de se libérer vis-à-vis des Alliés. Cessons de nous laisser égarer par ce soi-disant axiome qu'un pays ne peut s'acquitter qu'au moyen de réserves préalablement accumulées au dehors. Tout d'abord, le débiteur peut se procurer ces réserves par l'émission d'un emprunt, qui a précisément pour effet de mettre à sa disposition immédiate des sommes dont il n'aura qu'à payer l'intérêt et l'amortissement au cours d'une période plus ou moins longue.

Ce n'est pas la seule réponse à ce sophisme. L'erreur fondamentale commise depuis quatre ans par les professeurs et les banquiers qui ont étudié le problème des réparations a été de croire indispensable que le pays débiteur transfère immédiatement à ses créanciers, par delà ses frontières, le montant qu'il leur doit Il peut leur remettre en paiement une partie de sa fortune nationale, consistant en immeubles, en entreprises industrielles, bancaires, commerciales, dont les créanciers deviendront propriétaires et verront leur patrimoine s'accroître, sans qu'il soit nécessaire de rapatrier incontinent cet actif. Ce sera une façon, pour le pays créancier, d'augmenter ses placements étrangers : il en fera ensuite revenir chez lui, au fur et à mesure de leur échéance, les coupons d'intérêt ou de dividende.

Peu à peu des rentrées de capital deviendront elles-mêmes possibles. Nous envisageons ici la combinaison qui a déjà été examinée au cours des dernières années, sans aboutir à un projet précis. Le Gouvernement allemand imposerait à toutes les entreprises indigènes l'obligation d'augmenter leur capital dans une proportion déterminée, par exemple de 25 pour 100. Les actions ou parts d'intérêt représentant ces 25 pour 100 seraient remises aux Alliés créditeurs : l'évaluation de cette dation en paiement se ferait aisément pour les valeurs cotées : quant aux titres non cotés, les derniers bilans serviraient de base de calcul.

On rencontrerait plus d'obstacles en ce qui concerne les exploitations privées : ils ne sont pas insurmontables. L'augmentation de capital des sociétés par actions serait considérée comme un impôt, dont l'équivalent serait exigé des entreprises

particulières non susceptibles de fournir leur quote part sous la même forme. L'égalité serait ainsi établie entre les diverses catégories de contribuables. De toute façon, ce serait une réponse victorieuse à ceux qui veulent affranchir l'Allemagne de ses obligations sous prétexte qu'elle ne peut pas exporter de capitaux : elle abandonnerait une partie de sa fortune à l'intérieur de ses frontières, laissant à ses créanciers le soin de retirer leur avoir. Les titres ainsi créés se négocieraient et permettraient à ceux qui en seraient détenteurs de se constituer des ressources liquides en les aliénant.

Cette solution intéresserait les Alliés à la prospérité de l'industrie allemande, qui est une condition fondamentale d'un règlement satisfaisant des réparations. Rien n'empêcherait d'ailleurs les Allemands eux-mêmes, les neutres, les habitants d'un pays quelconque, d'acheter ces titres qui, devenant une sorte de monnaie internationale, faciliteraient les transferts des capitaux qu'ils représentent.

M. Mac Kenna estime que les lois qui régissent les transferts de capitaux à la surface du globe sont mal connues. Nous ne sommes pas de son avis. Ceux qui ont étudié le problème savent qu'il est un instrument moderne qui opère ces migrations de richesse et qui s'appelle la valeur mobilière. Grâce à elle, les divers éléments de l'actif d'une nation peuvent revêtir une forme qui en permet le déplacement pour ainsi dire instantané, sans modifier les conditions de fonctionnement des entreprises.

M. Mac Kenna nous dit que le simple transfert de 375 millions de dollars-or, seule partie des paiements que l'Allemagne ait effectuée en espèces aux Alliés, a déterminé la chute du mark. C'est une allégation qui ne résiste pas à l'examen des faits. La cause de l'effondrement de la valeur de la monnaie allemande est la multiplication folle du papier inconvertible. Au début de la période envisagée, le mark valait encore 40 centimes de monnaie française. Il eût suffi, à ce moment-là, de créer 4 milliards de marks-papier de billets pour obtenir les devises étrangères correspondant au montant total que l'Allemagne a payé jusqu'à ce jour autrement qu'en nature, à valoir sur sa dette des réparations. En nous reportant à la cote du dollar à Berlin depuis trois ans et à la statistique parallèle de la circulation des billets de la Banque d'Empire et des caisses de prêts, nous constatons qu'à la vitesse accélérée de la création

des billets à cours forcé correspond mathématiquement leur dépréciation.

Cette chute bouleverse à chaque minute les éléments de la vie économique du pays et entraîne des conséquences de la plus haute gravité, mais elle n'atteint pas les fondements de la richesse nationale. Le sol arable, les forêts, les maisons, les voies navigables, les chemins de fer, l'outillage électrique, les manufactures, les mines subsistent, que le mark vaille un dixième de centime ou qu'il retrouve son ancien cours de 1 franc 25 centimes.

III

Une pareille solution des difficultés qui ont retardé le règlement des réparations nous paraît devoir être sérieusement envisagée. Elle se rapproche du plan que développait devant la Chambre, le 20 octobre dernier, M. Paul Reynaud. On a été hypnotisé jusqu'ici par la recherche des moyens de fournir à l'Allemagne des instruments de paiement hors de ses frontières. Ses nationaux en possèdent pour des sommes considérables, qui, à elles seules, seraient suffisantes pour assurer pendant plusieurs années le service des obligations A et B créées en vertu du traité de Versailles. Mais, faisant abstraction de ce côté du problème, qui est cependant bien digne d'être considéré, nous estimons que le transfert aux créanciers alliés d'une partie de la fortune allemande peut et doit se faire dans la forme indiquée par nous. Il y a là une perspective de règlement amiable qui permettrait de passer d'un état de tension et de discussions incessantes entre les Alliés et l'Allemagne à un régime de collaboration pacifique. Pour y arriver, il faut évidemment que nos ex-ennemis aient le désir de ne pas se soustraire indéfiniment à l'exécution de leurs engagements. Le jour où nous leur offririons un accord qui liquiderait le passé et déblaierait l'avenir, il y aurait peut-être assez de gens raisonnables de l'autre côté du Rhin pour terminer ainsi la question des réparations.

On parle beaucoup des règlements en nature. M. Loucheur à Wiesbaden, M. de Lubersac dans ses tractations avec Hugo Stinnes ont cherché à faciliter aux Allemands la liquidation de leur dette. Des valeurs mobilières sont un moyen de paiement autrement perfectionné que des briques et des verres à

vitres. Quelques morceaux de papier transfèrent des milliards de francs. Nous prions la Commission des réparations d'examiner cette solution. Aucune autre n'ayant abouti, celle-ci mérite, à tout le moins, d'être attentivement étudiée.

N'oublions pas qu'avant la guerre la fortune allemande était évaluée à plus de 400 milliards de francs-or. Nous avons publié, dans la *Revue* du 1er mai 1912, un article sur la force financière des États. Nous y avons reproduit les chiffres d'un statisticien allemand, Steinmann-Bucher, qui estimait la fortune de son pays à 445 milliards de francs-or, ainsi répartis :

		Milliards de francs.
1. Propriétés particulières en meubles et immeubles		225
2. Sol et sous-sol.	Terrains urbains	62
	Terrains ruraux	62
	Mines appartenant à des particuliers	6
3. Capitaux allemands à l'étranger		12
Valeurs étrangères possédées par des Allemands		25
4 Domaine de l'Empire et des États confédérés.	Chemins de fer	24
	Mines et autres exploitations domaniales.	6
	Bâtiments publics	12
5. Marchandises en cours de route et navires		5
6. Espèces monnayées		6
		445

Si même la guerre a réduit ce total du dixième, on voit quelle puissance économique est encore celle de l'Allemagne. En admettant qu'un quart de cette fortune soit la propriété de sociétés par actions, ou soit constituée par des éléments susceptibles d'être monnayés sous cette forme, la remise de titres équivalant à 25 pour 100 de cette somme représenterait 25 milliards de francs-or. C'est une fraction notable de la créance des Alliés. Ceux-ci manifesteraient certainement dans la suite des dispositions bienveillantes à l'égard d'un débiteur qui aurait fourni ce premier acompte important. De toute façon, il est nécessaire de sortir du dédale inextricable où nous ont jetés les conceptions fausses de la plupart de ceux qui ont essayé jusqu'à ce jour de résoudre le problème des réparations. Une première solution doit se trouver dans la voie que nous avons indiquée.

Raphaël-Georges Lévy.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES MYSTÈRES DE L'ECTOPLASME

Sir Oliver Lodge, le grand physicien anglais, fait partie, comme nous l'avons vu, de la petite phalange des hommes de science sérieux qui croient à l'existence de l'ectoplasme. Cette circonstance donne un prix tout particulier à cette phrase qu'il a écrite, s'agissant des phénomènes métapsychiques en général, et de celui-là en particulier : « *Fraudes et mensonges existent et sont indéniablement possibles* (1); mais ils sont insuffisants et ne comptent réellement pas en face des phénomènes sérieusement mis en avant par des observateurs compétents. »

Sir Oliver Lodge pose ainsi à la base de ces études la nécessité d'éviter et de démasquer, s'il y a lieu, les fraudes et mensonges. C'est précisément la règle que nous nous sommes fixée. Dans ce même texte, l'illustre physicien invoque l'autorité des phénomènes mis en évidence par des *observateurs compétents.* Mais ceci pose immédiatement un problème délicat : qui est-ce qui est *compétent* en matière métapsychique? Il est bien difficile de le dire. Sont-ce les hommes qui ont beaucoup et longtemps étudié ces phénomènes? Mais parmi ceux de cette catégorie, nous en trouverons à la fois qui croient à l'existence de l'ectoplasme et qui la dénient. Parmi les plus illustres physiologistes français, j'en pourrais citer trois (dont l'un, mon regretté maître Dastre, n'est plus là aujourd'hui), dont les deux autres, le professeur Richet et le professeur d'Arsonval sont heureusement vivants et bien vivants. Tous trois ont longuement étudié ces phénomènes, notamment sur la fameuse Eusapia Paladino. Or, le

(1) C'est moi qui souligne. — Ch. N.

professeur Dastre concluait de cette étude : « Tout ce qu'il m'a été donné de voir était truqué... Il est d'ailleurs extrêmement difficile de contrôler de pareilles expériences. Toutes les conditions nécessaires pour pouvoir commencer une séance sont pour ainsi dire choisies de telle façon qu'elles empêchent un contrôle sérieux. Quand le médium sent autour de lui un contrôle sérieux de ses moindres gestes, les expériences ne réussissent pas. Je ne crois donc point à la réalité de ces phénomènes étranges. » Au contraire, le professeur Richet a tendance à croire à la réalité des phénomènes. A peu près à égale distance de ses deux confrères, le professeur d'Arsonval réserve son jugement en ce qui concerne la lévitation, mais en ce qui concerne l'ectoplasme il déclare : « Quant aux phénomènes d'attouchement, d'apparition de mains ou de matérialisation, ils s'expliquent facilement par des fraudes ou des acrobaties. »

Qui aurait l'idée de mettre en balance l'autorité, la « compétence » de ces trois illustres maîtres de la science qui tous trois, par leurs découvertes, ont honoré également leur pays? La vérité, c'est que l'argument de la compétence ne signifie rien en ces matières, puisque des gens également compétents arrivent à des conclusions divergentes. Elles ne sont d'ailleurs pas aussi radicalement inconciliables, ces conclusions, qu'on pourrait le croire *a priori*. M. d'Arsonval estime que les phénomènes « s'expliquent facilement par des fraudes. » M. Richet, en revanche, estime « qu'il paraît bien difficile d'attribuer les phénomènes produits à une supercherie. » Et il ajoute, avec une prudence digne d'un grand savant : « Toutefois la preuve formelle, indéniable, que ce n'est pas une fraude de la part d'Eusapia, et une illusion de notre part, cette preuve formelle fait défaut. »

Ce qui sépare en somme ces hommes éminents, c'est que la fraude paraît à l'un facile, à l'autre difficile. Différence de degré plutôt que de principe, quantitative plutôt que qualitative.

Mais puisque en ces matières, le problème fondamental est, de l'aveu même de ceux qui croient aux phénomènes, d'éviter ou de démasquer, ou de rendre impossible les truquages, il me semble qu'il y a pourtant dans ce domaine des hommes véritablement compétents : ce sont les hommes versés dans l'art de truquer, ce sont les prestidigitateurs.

Or il sied de remarquer que ceux-ci sont en général soigneusement et systématiquement écartés des séances où l'on produit les phénomènes. Parmi eux, il en est un, bien connu dans le public et qui depuis de longues années sollicite vainement d'être admis aux

séances où les grands médiums produisent leurs phénomènes : c'est Dicksonn. Ses retentissants défis n'ont jamais été relevés. Et alors, le public se dit dans son bon sens simpliste : « De deux choses l'une; ou bien les médiums produisent des phénomènes réels et sont de bonne foi et ils devraient avoir à cœur de solliciter eux-mêmes à cor et à cri la démonstration qui fera, des spécialistes du truquage, les prosélytes les plus convaincus et les plus qualifiés, pour affirmer : c'est vrai, il n'y a pas de truquage ; ou bien les grands médiums craignent que les prestidigitateurs ne démasquent leurs tromperies. » Je sais bien qu'il y a un moyen d'échapper à l'alternative : c'est que, — à ce que disent les convaincus, — les facultés des médiums s'évanouissent dans une atmosphère de scepticisme. L'argument, je l'avoue, n'est pas très convaincant. Car enfin la connaissance de la prestidigitation n'entraîne nullement *a priori* une incrédulité radicale. Et puis, si seuls peuvent voir les phénomènes, ceux qui d'avance y croient, on s'interdit de ne convaincre jamais que ceux qui sont déjà convaincus, et on n'enfoncera que des portes ouvertes.

Dans son magistral *Traité de métapsychique*, le professeur Richet a longuement insisté sur la nécessité d'éviter la fraude, particulièrement en matière d'ectoplasme. « Il faut toujours, écrit-il, en expérimentation métapsychique, songer à la fraude... les savants qui expérimentent avec des médiums sont exposés sans cesse à être ignoblement trahis. De là une tâche très pénible qui exige une prudente et vigilante attention. » Et il cite à l'appui de nombreux et impressionnants exemples, des fraudes multiples qui ont été constatées en ce domaine... « Il s'agit donc de savoir, conclut-il, si, connaissant les fraudes des médiums, nous pouvons avoir quelque confiance dans les récits plus ou moins mirifiques qui nous sont donnés. »

Et il résume magistralement les conclusions qui lui paraissent nécessaires. « Elles s'appliqueront aussi bien aux médiums fraudeurs qu'aux médiums de bonne foi (s'il y en a qui peuvent l'être constamment) (1). »

Ces conditions relatives à la nature des précautions à prendre, au local employé, aux assistants, à l'interprétation des résultats obtenus,

(1) Cette parenthèse du professeur Richet montre qu'il doute qu'il existe aucun vrai médium qui, à l'occasion, ne soit capable d'employer la fraude. C'est en effet ce qui ressort, notamment de notre récente étude parue ici même sur « les grands médiums à ectoplasme. » Il n'est en effet *aucun* de ces grands médiums qui, lorsqu'il a été soumis à une expérimentation rigoureuse et prolongée, n'ait été, — lorsqu'il produisait néanmoins des phénomènes, — pris en flagrant délit de fraude... à moins que le contrôle prolongé et resserré n'amenât purement et sim-

au contrôle du médium, le professeur Richet les précise avec une profonde sagacité. Il en est une cependant au sujet de laquelle, avec tout le respect et l'admiration que je dois à l'illustre physiologiste, je me permets de n'être pas de son avis.

« Il faut, dit le professeur Richet, être absolument sûr de la bonne foi des personnes présentes. » Eh bien! je dis que c'est là une condition qui empêche les expériences, si on doit les réaliser, d'avoir jamais un caractère rigoureusement scientifique et d'être convaincantes. Si j'assiste à une expérience dans laquelle je suis obligé d'admettre la bonne foi de M. X. ou de M. Y. qui prennent en même temps que moi part à cette expérience, c'est exactement la même chose que si je n'assistais pas à cette expérience, et si je ne la connaissais que par les affirmations de M. X. ou de M. Y. Une expérience, — métapsychique ou autre, — pour être convaincante, devrait, du moins à mon avis, être indépendante de la bonne foi ou de la mauvaise foi de M. X. ou de M. Y. Elle devrait, et ce n'est pas difficile, bien qu'on ne s'en avise généralement pas, être organisée de telle sorte que ses résultats fussent nécessairement indépendants et à l'abri de la mauvaise foi de tous les assistants, et telle que, même si un ou plusieurs des assistants étaient de mauvaise foi, ces résultats ne pussent être différents. Autrement l'expérience ne prouve rien, car on a vu et on voit tous les jours dans le monde, dans la politique, les affaires et même la science des hommes dont tous leurs voisins et amis eussent affirmé sans restriction la bonne foi être pris en flagrant délit de malhonnêteté. Pour être valable, une expérience scientifique, même métapsychique, doit être indépendante de ce qui se passe au fond des cœurs que nul ne peut sonder. Quand Cook ou Peary ont déclaré être allés au pôle Nord, les techniciens ont eu raison de passer outre à la bonne opinion régnante au sujet de la probité de l'un ou de l'autre, et de demander d'abord à examiner leurs carnets d'observations astronomiques, où, s'il y avait supercherie, un œil exercé devait bientôt la découvrir.

Une expérience métapsychique, pour être convaincante, doit être à l'abri de la bonne ou de la mauvaise foi de tous les assistants. Cela

plement la suppression de tout phénomène. Les convaincus expliquent cela en disant que le médium, énervé de l'attente des assistants et voulant à toute force produire le phénomène, est irrésistiblement conduit, lorsque son pouvoir médiumnique lui fait momentanément défaut, à employer la fraude. Il me semble qu'il serait au contraire tout naturel, que, pour éviter l'accusation d'imposture, un médium vrai, de bonne foi et sérieux, — s'il en existe, — se gardât bien de substituer jamais la supercherie à un pouvoir qu'il saurait réel et dont il serait assuré qu'il n'est qu'incidemment défaillant.

est d'autant plus indispensable que même dans les expériences métapsychiques les plus récentes et les plus fameuses, il est bien rare que l'un au moins des expérimentateurs dont, avec sa haute probité, le professeur Richet ne veut pas suspecter la bonne foi, n'ait eu quelque intérêt à obtenir des résultats positifs.

Or, nous allons voir que dans les plus récentes et les plus retentissantes des expériences métapsychiques, celles qui ont produit les moulages d'ectoplasme dont on a tant parlé, cette condition nécessaire à une conclusion définitive n'a pas été réalisée.

Avant de les décrire, ces expériences, et de les examiner objectivement, il me reste un dernier malentendu à dissiper.

Des hommes éminents, des savants dignes de tous les respects par la haute tenue de leur vie et de toutes les admirations par les découvertes positives dont ils ont enrichi l'humanité ont cru et croient encore à l'existence de l'ectoplasme. Mais s'il était établi que cette existence n'est pas prouvée, ces hommes éminents en seraient-ils diminués? Non évidemment. Même leur habileté de savants et leur scrupuleuse rigueur d'expérimentateurs rigoureux n'en seraient pas entachées. C'est que, quand des savants à qui l'esprit humain doit les plus belles conquêtes, quand un Crookes, un Oliver Lodge, un Richet, un d'Arsonval, un Branly, un Curie font une expérience de physique ou de physiologie, quand ils penchent leur regard profond et aigu sur un tube à vide traversé par un courant électrique ou sur les réactions que les nerfs d'un animal opposent à telle action physique, rien ne s'interpose entre l'expérimentateur et l'objet de l'expérience, rien ne peut déformer celle-ci ou influer sur elle, rien que les conditions voulues et réalisées exclusivement par le savant qui est là. Il fait son expérience sans intermédiaire. S'il s'agit d'ectoplasme, le cas est tout différent. Entre le savant illustre et respectable qui est là et le phénomène, il y a d'autres personnes interposées : il y a le médium, il y a les assistants. Ce n'est pas Crookes tout seul qui réalise, par expérimentation, l'ectoplasme, c'est cette personnalité collective qui s'appelle « Crookes, — le médium, — les assistants ». Le génie expérimental de Crookes n'est pas en cause ; il est rivé à des facteurs étrangers et douteux.

J'ai donc le droit de faire un geste énergique de dénégation lorsqu'un maître que je vénère s'écrie : « Pour croire que toute la métapsychique est une illusion, il faudrait que William Crookes, R. Wallace, Lombroso, Zöllner, Fr. Myers, Oliver Lodge, Aksakoff, J. Ochorowicz, J. Maxwell, Boutlerow, Du Prel, William James, Morselli,

Bottazzi, Bozzano, Flammarion, A. de Rochas, A. de Grammont, Schrenk-Notzing, William Barrett aient été tous, *sans exception*, ou des menteurs ou des imbéciles. »

Non, cent fois, non. Ces hommes dont plusieurs sont l'honneur de l'esprit humain ne seraient ni des menteurs, ni des imbéciles s'il devait être prouvé qu'ils ont été trompés par des imposteurs. On n'est pas un imbécile parce qu'on est capable d'« être mis dedans, » parce qu'on présuppose chez son semblable, peut-être plus souvent qu'il n'y a lieu, la bonne foi et l'honnêteté, si on est incapable de voir les mobiles bas ou intéressés qui trop souvent guident certains hommes. Être capable d'être trompé est au contraire généralement le signe auquel on reconnaît les âmes élevées et nobles. Un Pasteur ou un Henri Poincaré sera « roulé » (qu'on me permette l'expression) là où tel maquignon ou tel bas politicien ne sera pas pris sans vert. S'il est arrivé à un Ampère, à un Curie, d'être victimes d'un joueur de bonneteau, en quoi cela les empêchera-t-il d'être le grand Ampère, le grand Curie?

Et maintenant, venons-en aux expériences de moulages d'ectoplasme réalisées à l'Institut métapsychique.

Il y a longtemps que les expérimentateurs se sont proposé de faire des moulages des matérialisations émanant des médiums.

Selon le *Taité de métapsychique* de M. Richet : « Aksakoff cite divers cas de moulages obtenus par les matérialisations de mains fluidiques donnant leurs empreintes dans de la farine, ou du mastic, ou de la paraffine. D'après lui les premières expériences de cet ordre remontent à 1855 (*Banner of light*, 1er avril). Il cite aussi celles de 1867 (*Banner of light*, 10 août). »

Et le professeur Richet dit avec raison :

« Rien ne serait plus démonstratif dans l'histoire des matérialisations que la production des moulages obtenus, dans des conditions expérimentales irréprochables, par des formes se matérialisant et se dématérialisant ensuite. »

Les moulages obtenus par le docteur Geley avec le médium Kluski ont été présentés comme offrant au point de vue de l'authenticité démonstrative les « conditions expérimentales irréprochables, » réclamées justement par le professeur Richet.

Nous nous proposons d'examiner à cet égard — d'une manière purement objective — les expériences où ont été obtenus les moulages, et telles qu'elles ont été décrites par le docteur Geley (1).

(1) *Revue métapsychique*, 1921, n° 5 ; 1922, n° 1.

« Rappelons, dit le Dr Geley, en quoi consistent les moulages de paraffine. Un baquet contient de la paraffine fondue flottant sur de l'eau chaude. Il est placé près du médium pendant les séances. L'« entité » matérialisée est priée de plonger une main, un pied ou même une partie de son visage, à plusieurs reprises, dans la paraffine. Il se forme presque instantanément un moule exactement appliqué sur le membre. Ce moule durcit rapidement à l'air. Puis la partie organique en jeu se dématérialise et abandonne le gant aux expérimentateurs. Plus tard, il est loisible de couler du plâtre dans ce gant, puis de se débarrasser de la paraffine en plongeant le tout dans de l'eau bouillante. Il reste alors un plâtre reproduisant tous les détails de la partie matérialisée.

« Les expérimentateurs faisaient la chaîne autour de la table et deux contrôleurs tenaient l'un la main droite, l'autre la main gauche de Franck. Une très faible lumière rouge laissait voir la silhouette, toujours immobile, du médium...

« Les moulages se formaient sur demande, pendant la séance.

« *Le peu de lumière ne permettait pas d'observer de visu le phénomène* (1) ; on en était averti par le bruit de brassement du liquide... Après l'opération, le gant de paraffine encore chaud, mais déjà solide, était déposé, généralement contre la main d'un des contrôleurs. »

J'ai cité l'essentiel. Suit la description des diverses séances au cours desquelles plusieurs moules de mains et de pieds ont été obtenus. Suit la discussion que fait le Dr Geley de ces résultats et les conclusions qu'il en tire.

Avant de discuter cette discussion et ces conclusions, quelques petites remarques préliminaires s'imposent.

Certains s'étonneront de la docilité de ces ectoplasmes qui, sur la prière qu'on leur en fait, viennent se plonger dans un bain de paraffine afin de manifester leur identité, tout comme ces individus conduits à l'anthropométrie et qui posent leur empreinte digitale sur la feuille ad hoc. A l'anthropométrie, le prévenu a, pour l'y contraindre, la force publique. Mais pourquoi les « entités ectoplasmiques » qui sont, on nous l'a dit, des êtres indépendants de la volonté consciente du médium éprouvent-ils le besoin d'obéir ainsi à la première objurgation ? Est-ce parce qu'elles tiennent à prouver la réalité de leur existence? Mais elles auraient alors tant d'autres moyens infiniment plus démonstratifs de le faire ! Laissons là ces questions

(1) C'est moi qui souligne. — Ch. N.

difficiles à résoudre, puisqu'aussi bien, répétons-le, nous sommes dans un domaine insolite et que nous ne voulons tirer argument ni de l'invraisemblance des phénomènes, ni de leur puérilité.

L'ectoplasme, nous dit-on, « se dématérialise, puis abandonne le gant de paraffine aux expérimentateurs... celui-ci est déposé généralement contre la main d'un des contrôleurs. » Puisque le gant paraffiné ne tombe pas, ce qui le briserait, il faut donc que la dématérialisation ne se produise que lorsque le gant est au contact de la main de l'expérimentateur qui le reçoit. Pourquoi cette main d'expérimentateur n'a-t-elle jamais eu la curiosité de saisir vigoureusement et immédiatement l'ectoplasme non encore dématérialisé que recouvrait ce gant fragile ? Que voilà donc une discrétion fâcheuse pour notre soif de savoir !

Pourquoi dans ce récit d'expériences qui veut avoir les allures d'un procès-verbal scientifique, ne donne-t-on pas la température de fusion de la paraffine employée (qui est variable d'une paraffine à l'autre) et qui permettrait de vérifier le temps nécessaire au refroidissement de cette substance à l'air sous une épaisseur donnée ?

Pourquoi dans le récit circonstancié des expériences ne donne-t-on ni les heures, ni les durées des séances ? Pourquoi n'indique-t-on pas le nombre et les noms des expérimentateurs qui faisaient la chaîne ? Pourquoi ne nous dit-on pas si ces expérimentateurs ont été ou non tous *sans exception* soigneusement fouillés et visités avant et après la séance, et par qui ?

Comment se fait-il que « le peu de lumière ne permettait pas d'observer *de visu* le phénomène. » Les ectoplasmes qu'on nous a décrits antérieurement — alors qu'on ne songeait pas encore à les mouler — étaient visibles avec peu de lumière, et la lumière même était, nous a-t-on dit, défavorable à leur formation.

Comment se fait-il que du jour où ils se laissent mouler les ectoplasmes ne se laissent plus voir ? Puisqu'ils sont si dociles et qu'ils tiennent tant à manifester leur réalité, pourquoi ne cumulent-ils pas à la fois la visibilité et la faculté d'être moulé ? Les incrédules, ou du moins ceux qui voudraient être convaincus, ne seront-ils pas fondés à penser que c'est parce qu'il y aurait peut-être quelque inconvénient à voir ce qu'on entend plonger dans le baquet à paraffine ?

On nous donne les photographies des moulages en plâtre, faits ultérieurement avec les moules en paraffine « déposés » pendant les séances. Quelle garantie avons-nous, que ces moulages ont réellement été faits avec ces moules ? Qui a fait ces moulages ? En présence

de qui ? Quelles précautions ont été prises pour authentifier et identifier aussitôt, afin de les soustraire à toutes substitutions ultérieures possibles, les moules et les moulages?

Aucune réponse n'est apportée à toutes ces questions par les longs mémoires qui croient pouvoir cependant affirmer qu'ils apportent la preuve scientifique, contrôlée, définitive, de la réalité des matérialisations ectoplasmiques.

Pour nous, du récit si inutilement détaillé de ces expériences, nous croyons qu'on ne peut tirer que la conclusion suivante : Un certain nombre de personnes (qu'on ne nous désigne pas), sont réunies dans une obscurité à peu près complète avec un médium, dans un local dont rien ne nous prouve qu'il n'est pas lui-même truqué. A un moment donné et sans avoir rien vu, on entend un clapotis dans un baquet de paraffine fondue, puis on trouve un moule de main ou de pied en paraffine mince. De ce fait à la conclusion que le docteur Geley se croit autorisé à en tirer, il y a une certaine distance qu'il est permis de ne pas franchir d'un seul trait.

On nous affirme et on s'efforce de nous démontrer que le moule de paraffine, qui est ainsi « déposé » et recueilli, n'a pas été apporté de l'extérieur. C'est possible, mais on ne nous le prouve pas d'une manière qui lève tout doute. On nous dit que le médium est contrôlé, et que « le contrôle du médium consiste essentiellement dans la tenue de ses deux mains. » Mais d'abord, ces mains sont tenues par des expérimentateurs différents, et il est prouvé depuis longtemps que, pour les prestidigitateurs habiles, c'est l'enfance de l'art, dans les longues séances obscures, de dégager, sans qu'on s'en aperçoive, l'une ou l'autre de ses mains, de celles des contrôleurs.

Mais admettons que le médium Kluski ait réellement eu sans cesse ses deux mains solidement tenues, et même ses pieds (dont les médiums savent user aussi très adroitement). Cela empêche-t-il qu'un des assistants ait apporté dans sa poche les moules de paraffine recueillis ? Cela empêche-t-il que dans la pièce truquée (comme il est facile de truquer une pièce!) un compère ait apporté durant la longue séance obscure ce qu'on trouve ensuite?

Le Dr Geley nous assure que tous les doutes doivent être levés à cet égard, parce que dans une, et même dans deux séances, il avait au préalable incorporé à la paraffine du baquet une matière colorante décelable après coup, par une réaction chimique, et qui a prouvé que les moules recueillis étaient nécessairement faits de la paraffine du baquet, c'est-à-dire avaient été faits pendant la séance. Or, seul

lui, Dr Geley et un autre des assistants (qu'il ne saurait être question de mettre en cause ici) étaient au courant de cette précaution chimique qui avait été prise. Je veux bien le croire. Mais je serais encore beaucoup plus convaincu si on avait pris des précautions telles que le Dr Geley lui-même n'ait pas connu le moyen d'identifier après coup le moule obtenu. Car enfin, et toute personnalité étant mise à part, il est énervant et fâcheux qu'une découverte, qui, si elle est réelle, est une des plus grandes de tous les siècles, ne puisse être admise qu'autant qu'on a une confiance absolue dans la parole de M. X... ou de M. Y... C'est un fâcheux dilemme que celui qui vous impose : ou de croire à un bouleversement de toutes nos notions, ou de croire à une erreur, même involontaire, de la part de M. X... ou de M. Y...

Mais c'est là une critique de détail,— destinée seulement à montrer combien il est dans tout cela difficile d'allumer sa lanterne, — et je veux bien jusqu'à nouvel ordre croire qu'aucun des assistants (presque tous anonymes) ni le médium n'ont introduit subrepticement dans leurs poches ou dans leur vêtement les moules « déposés, » ni qu'un compère habillé en rat d'hôtel n'est entré durant la séance par une trappe habilement dissimulée pour les laisser là.

Je veux bien admettre provisoirement la conclusion de la longue démonstration essayée sur ce point par le Dr Geley : à savoir que les moules de paraffine ont été réellement faits pendant la séance et par *quelque chose* qui s'est plongé dans le baquet de paraffine fondue préparée à cet effet.

Mais quel est ce quelque chose ? *That is the question.*

Tout le monde est d'accord pour penser qu'avant d'attribuer un effet donné à des causes surnaturelles ou du moins inhabituelles, il convient d'abord de rechercher s'il ne peut pas être dû à des causes déjà connues. Tout le monde est d'accord aussi, — jusqu'à Sir Oliver Lodge lui-même, — pour rechercher d'abord dans les phénomènes médiumiques les possibilités de fraudes et de supercheries.

Ces principes, le Dr Geley n'hésite pas à les appliquer lorsqu'il s'agit de discuter les résultats obtenus dans les séances dont nous venons de parler. S'étant d'abord convaincu, — s'il n'a pas absolument convaincu tout le monde, — que les moules de paraffine recueillis n'ont pu être produits que pendant les séances d'expérimentation, et non pas préparés d'avance et apportés du dehors, il se demande par quelles sortes de fraude lesdits moules auraient pu être produits dans ces séances.

Procédant par élimination, — ce qui est le procédé logique en

l'espèce, — il affirme d'abord qu'il est impossible d'obtenir des moules semblables à ceux qu'on a recueillis en plongeant dans la paraffine des moulages durs et consistants (par exemple en plâtre) de membres humains.

Nous le croyons volontiers, car le retrait de ces pièces indéformables briserait le léger moule de paraffine formé autour d'elle. Il est d'autre part, affirme le docteur Geley, impossible d'obtenir des moules analogues à ceux qui font l'objet de la discussion, en trempant dans la paraffine des mains ou membres en caoutchouc souple gonflés d'eau. Par ce procédé, et en vidant le membre en caoutchouc de son eau, on arrive bien, dit-il, à retirer le membre de son moule paraffiné, sans détruire celui-ci. Mais le moule obtenu subit une déformation ridicule et ne ressemble nullement à ce membre réel sur lequel a été fait le modèle en caoutchouc.

Ici encore nous croyons volontiers le docteur Geley. Il est clair, en effet, que sous la pression variable avec la position de l'eau incluse, le caoutchouc par suite de son élasticité subira des déformations hétérogènes et variables.

Un point, c'est tout! Voilà donc tous les procédés imaginables, aux yeux du directeur de l'Institut métapsychique, pour simuler des moules de paraffine semblables à ceux qu'il a recueillis: un gant en caoutchouc rempli d'eau ou un simulacre dur du membre à imiter! Hors de ces deux moyens, il n'y a aucun moyen d'essayer de frauder! Et comme ces deux procédés privilégiés ne donnent rien de bon, force est bien de conclure, n'est-ce pas, que les moulages sont produits par les matérialisations, par les ectoplasmes, par les « produits idéoplastiques du dynamo-psychisme essentiel de l'être! » Et voilà pourquoi votre fille est muette.

Eh bien! je dis que c'est aller un peu vite sur la pente savonnée de la déduction, et on peut être surpris qu'un technicien qui a beaucoup travaillé ces questions n'ait pas trouvé d'autres moyens possibles de fraude que ceux qu'il indique. Il y en a, hélas! ou du moins heureusement bien d'autres. Il y a celui que M. Lorenzi vient de communiquer au docteur Geley (1), et qui me paraît, d'ailleurs, bien compliqué, et qui utilise un membre en plâtre. Il y a ceux que, dans une très intéressante étude critique de la question (2), a indiqué le docteur Morhardt qui a vainement jusqu'ici sollicité d'apporter à l'Institut métapsychique la démonstration de ce qu'il affirme.

(1) *Revue métapsychique*, septembre-octobre 1922, p. 312.
(2) *Grande Revue*, 1922, passim.

Il est clair qu'un simulacre de main en caoutchouc élastique et rempli d'eau subira des déformations, comme l'a remarqué le docteur Geley. Il est non moins clair — comme a oublié de le remarquer le docteur Geley, — qu'il existe de nombreux tissus non élastiques, non extensibles et par conséquent indéformables tout en étant souples et qui permettent facilement de réaliser des gants ayant exactement, avec tous les détails anatomiques qu'on voudra, la forme d'un membre humain. Il est non moins clair qu'à défaut de tissu convenable on peut réaliser des gants jouissant de cette propriété au moyen d'une des nombreuses substances que l'industrie utilise pour fabriquer des objets moulés (telles que les dérivés de la cellulose, collodion, celluloïd, ou les dissolutions de caoutchouc).

Il est certain que des « gants » obtenus par un de ces procédés et remplis d'eau (ce qui par ailleurs accélérerait, à cause de sa grande chaleur spécifique, le refroidissement de la paraffine, comme on l'a précisément constaté), il est certain, dis-je, que de tels objets plongés dans un bain de paraffine produiraient très exactement des moulages identiques à ceux qui ont été obtenus à l'Institut métapsychique. Tant qu'on n'aura pas démontré que ce procédé, ou un procédé analogue, n'a pas été employé par l'un des mystérieux assistants de ces fameuses séances, nous aurons le droit de continuer à penser avec Grasset que la preuve des matérialisations n'est pas faite... et que quelqu'un a voulu se moquer de nous. Je ne dis pas que l'ectoplasme est impossible. Je dis qu'on n'a pas prouvé qu'il est.

CHARLES NORDMANN.

Nous rappelons ici que les rapports relatifs aux expériences faites avec Nielsen et miss Soliger, rapports publiés en Angleterre et en Scandinavie et que nous avons cités dans la *Revue* du 15 octobre, ont été pour la première fois traduits en français par M. Paul Heuzé dans ses articles de l'*Opinion* (N. D. L. R.).

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *le Chevalier de Colomb*, drame en trois actes, en vers, par M. François Porché.

Il y a longtemps que le théâtre ne nous avait offert une pareille fête. Il y a exactement vingt-cinq ans, si l'on songe à *Cyrano de Bergerac* jetant, au milieu des brumes du Nord et des parlers étrangers qui nous envahissaient, sa note de pure tradition française. Il y en a tout près de cinquante, si l'on remonte jusqu'à cette soirée où *la Fille de Roland* rapporta au pays, durement éprouvé, le sens de ses destinées historiques. C'est à ces pièces que s'apparente *le Chevalier de Colomb*. Comme elles, il est un hymne à l'idéal. Comme elles, il sonne le ralliement. C'est une de ces œuvres qu'une heureuse fortune, où on ne saurait voir une simple rencontre du hasard, fait naître au moment où elles étaient attendues. Depuis la tourmente qui a emporté tant de formules soudain discréditées, nous attendons un théâtre sur lequel ait passé le souffle purificateur de la grande épreuve. J'en ai senti le premier frisson en écoutant cette pièce, qui n'est pas une pièce de guerre, mais où l'ambiance de la guerre est partout.

Ce fut certes un grand idéaliste, celui qui, sans autre ambition que de réaliser l'idée conçue par son génie, avec les pauvres moyens dont la science d'alors armait les navigateurs, partit à la recherche des terres nouvelles que sa divination avait placées de l'autre côté de l'Océan. Un Christophe Colomb brise les bornes du vieux monde; il égale l'horizon de l'humanité à l'immensité de la nature. Son image, qui plane sur tout le premier acte de la pièce, lui donne un beau caractère de grandeur : l'idée de l'aventure, de l'élargissement, de la découverte, est l'âme de cet acte et sa respiration.

Don Vincent de Garrovillas était sur la *Marie Galante* quand par-

tirent de Palos de Moguer les trois caravelles héroïques. Maintenant il est rentré au foyer, revenu au château familial. Certes, il ne l'a pas revu sans émotion ; mais quoi ! il est toujours scabreux de revenir après une trop longue absence. La vie s'est organisée sans vous. Vous gênez et vous êtes gêné. Vous vous êtes ouvert à d'autres façons de penser et de sentir; vous ne reconnaissez plus celles que vous avez laissées au logis : vous êtes l'étranger. Don Vincent étouffe dans cette maison, la sienne, qu'il retrouve toute aux soins du ménage campagnard. Parmi cette prose domestique, les souvenirs de la grande aventure reviennent le hanter. Quand on a vécu certaines heures, on ne cesse plus de les revivre; leur éclat fait trop pâles celles qui viennent après elles ; leur passé est plus réel que le présent des autres. Ainsi, dans *le Chevalier de Colomb*, un souvenir obsède tous les esprits, sur la scène et dans la salle : celui de l'expédition glorieuse. Nous voulons en tenir le récit de celui-là qui en revient. Ce récit, vers qui tout converge et que tous attendent, jaillit de la situation même et de la nature des choses; ce n'est pas le morceau plaqué, le haillon de pourpre cousu à la trame de l'action : c'en est le centre, la partie essentielle. Et il est magnifique. Ce que j'en aime le moins, ce sont les variations sur le mot « réussi, » dont l'auteur a jugé bon de l'encadrer. Elles ont je ne sais quoi d'artificiel et de rhétorique. Note grêle dans un concert puissant qui va *crescendo* jusqu'à la suprême explosion d'orgueil :

Et moi, moi qui suis là, j'ai vécu la seconde
Où soudain de l'abîme émerge un nouveau monde :
J'ai, dans le crépuscule, entendu le canon
Saluer le rivage avant qu'il eût un nom :
J'ai vu les matelots tendre leurs mains ouvertes,
Comme pour recevoir le don des îles vertes
Qui moutonnaient au loin sous le ciel obscurci,
Et devant ce triomphe impossible à comprendre,
J'ai de joie et d'orgueil senti mon cœur se fondre.

Ce qui fait la beauté de ce récit, c'en est le mouvement autant que l'expression, c'est le souffle qui emplit les mots, comme le vent gonfle les voiles. Aussi, pour montrer l'étendue du clavier dont dispose le poète, j'en rapproche tout de suite ces jolis vers, qu'un amour encore ignoré de lui-même fait éclore, au passage d'une belle jeune fille, sur les lèvres du rude aventurier :

Que Béatrix est belle en ses habits de fête !
Si j'étais Flamenco, le peintre de la Cour.

J'aimerais à cerner d'un trait pur le contour
De ces cheveux ondés et de ce clair visage.
Je croiserais les mains longues sur le corsage,
Et je mourrais heureux ayant fait ce portrait.
Car la jeunesse vive est plaisante sans doute,
Mais lorsqu'à tout l'éclat d'un jeune teint s'ajoute
Ce profond sérieux, signe d'un cœur secret,
Nous demeurons surpris, captifs d'un charme étrange.
La jeune fille alors se rapproche de l'ange.
On rêve que la rose éclate entre ses doigts,
Et les harpes du ciel frémissent dans sa voix.

Gracieux madrigal, où flotte le ressouvenir d'un sonnet de Musset, comme l'arome léger qu'un parfum laisse après lui. Don Vincent a quarante ans, l'âge d'Arnolphe : il peut bien s'éprendre d'Agnès. Il tombe ainsi dans le piège que lui tendent son beau-frère Alonso et sa sœur Joséfa, pour l'empêcher de vendre le domaine et de repartir. Par amour pour cette petite qu'on jette dans ses bras, le coureur d'océans se fait terrien, le loup se fait berger.

Ce premier acte nous a ravis par son mouvement, sa couleur et sa variété. L'auteur de *les Butors et la Finette* affectionne ces actes d'exposition où grouille la vie extérieure. Après quoi, le drame se resserre et descend dans les cœurs. Don Vincent est devenu le mari de Béatrix ; il n'a pas su s'en faire aimer : cette fois encore « il n'a pas réussi. » Pour arracher son secret à cette âme fermée, il a recours à la ruse, à une ruse classique. Il feint d'avoir appris la mort d'un jeune officier, à qui il sait que Béatrix fut promise. C'est un truc de théâtre ; M. Porché s'est contenté de le reprendre dans le commun répertoire : il a eu cent fois raison. Nous saurions mauvais gré à cette pièce d'être plus ingénieuse : nous lui en voudrions de détourner sur l'habileté des moyens notre attention occupée à plus haut objet. Il lui faut la simplicité des lignes. Peu importe comment Don Vincent a surpris le secret où sombre son bonheur. Ce qui importe, c'est le parti que le poète va tirer de cette révélation. Il lui doit une scène qui est peut-être, de cette œuvre toute lyrique, la partie la plus purement lyrique. C'est la scène qui termine le second acte. Don Vincent a promis au petit Miguel un récit de naufrage. Quel naufrage que celui dont il est désormais l'épave ! A la façon dont il conte ce naufrage, il se peut qu'un enfant n'y aperçoive que le déchaînement des flots et l'agonie d'un navire en détresse : il dit, lui, un naufrage moral et la détresse d'un cœur. Et

voilà éminemment une idée de poète : de la vie des choses mêlée à la vie des âmes jaillit le symbole aux deux visages.

Le dernier acte va mettre Don Vincent en présence de son rival. D'abord il n'a que du dédain pour ce petit capitaine d'infanterie : il le toise et il le raille. Une surprise l'attend, une découverte qui restait à faire à ce découvreur de mondes. Ces gens de pied qu'il dédaigne, Gonzalo de Porras les connaît pour les avoir commandés. Ce sont rustres et paysans arrachés à leur charrue : oui, mais comme ils tiennent à ce sol sur lequel se penche leur labeur quotidien! et de quel cœur ils lui feront le grand sacrifice ! Que le chef ordonne : plutôt que de reculer, ils se feront tuer sur place. Tripalda n'était qu'une bicoque ; mais

L'avenir tient parfois dans un arpent de sol
Dont deux peuples armés se disputent la prise.

Attaqué, défendu, perdu et reconquis, le village n'était plus qu'une ruine fumante; la piétaille s'y était fait hacher; mais elle l'avait gardé. Et nous, en écoutant ce récit d'autrefois plein des souvenirs d'hier, nous songions à ces « tas de cendre grise, » à ces « pans de murs lézardés » que nos poilus ont arrosés de leur sang, et qu'ils nous ont gardés.

Ce récit fait pendant à celui du premier acte : il oppose à un idéal un autre idéal. Il est beau de conquérir à son pays des terres nouvelles : il n'est pas moins beau de lui garder un coin de terre que l'ennemi veut lui arracher. Du point de vue moral, le soldat vaut l'explorateur. Il est le héros de la Patrie, si l'autre est le champion de l'Humanité. Tel est le sens de la pièce. Certains n'ont voulu y voir que l'opposition entre le toit et le navire, entre la vie sédentaire et la vie d'aventures, et en ont fait une simple réplique du *Flibustier*. C'est autre chose : la lutte entre deux grandes idées, qui l'une et l'autre ont mis au cœur de l'homme les plus belles résolutions.

Dans le petit capitaine de tout à l'heure, Don Vincent a découvert le héros; et il a été gagné au charme de sa jeunesse. Vieillard, par l'expérience plutôt que par l'âge, écoutez-le dire, comme en rêve, ces vers, dès le premier soir devenus fameux : le « couplet du Casque. »

Pourquoi, lorsque l'ombre d'un casque
Descend sur de tout jeunes yeux,
Donne-t-elle au regard, au masque,
Tant de lointain mystérieux?
Pourquoi contre une joue imberbe,

Contre un menton encore uni,
Prend-elle un accent si superbe,
La pâleur de l'acier bruni?
C'est que comme l'amour la gloire a son aurore.
Vous êtes au divin moment.

La jeunesse de Gonzalo s'accorde à la jeunesse de Béatrix. Ces jeunes gens ont devant eux toute la vie : mais lui, qu'est-il venu faire entre eux? Alors, sa résolution est prise. Il repartira. Le bruit se répandra de sa mort. Béatrix sera veuve et libre. Ainsi l'idée du sacrifice s'ajoute, pour couronner ce drame, à tant de nobles idées que nous avons saluées au passage. Pareil aux plus illustres de ses aînés, ce poème dramatique s'achève en hymne à la jeunesse.

Le Chevalier de Colomb a cette plénitude et cette carrure de l'œuvre claire et forte, où l'auteur a réalisé exactement son dessein et fait ce qu'il voulait faire. Il est, dans la carrière de M. Porché, l'étape souhaitée. Le poète de l'*Arrêt sur la Marne* et de *les Butors et la Finette* avait donné mieux que des promesses : il est maintenant maître de son art. L'usage qu'il fait du vers libre, et pourtant régulier, s'adapte heureusement à la scène. Sa langue poétique a gagné en souplesse et en éclat. Sur la trame d'un dialogue qui admet, sans s'abaisser, une familiarité aisée, court une broderie de très beaux vers. Pièce d'allure classique et dont l'inspiration est bien d'aujourd'hui, *le Chevalier de Colomb* nous rapporte, renouvelée et rajeunie, cette forme précieuse du drame en vers, un des plus purs joyaux de notre théâtre.

La Comédie-Française mérite toute sorte de compliments pour le goût avec lequel elle a monté *le Chevalier de Colomb*. Décors et costumes y composent une chaude harmonie, pittoresque et sobre. M. le Bargy a fait du rôle de Vincent une très belle création. Il lui donne fière allure. Il met à son service un art de dire les vers qu'il est à peu près seul à posséder aujourd'hui, un jeu de belle tradition et de grand style. M Fresnay a remporté un brillant succès dans le rôle du capitaine, qu'il dit avec un bel éclat de jeunesse triomphante. Mlle Ventura est une Béatrix irréprochable et Mlle Bovy est charmante dans le rôle du petit Miguel.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Non licet omnibus... Peu d'hommes, dans l'histoire, ont connu l'ivresse de conquérir Rome et de monter au Capitole parmi les acclamations d'une foule en délire. Victor-Emmanuel II ne pénétra dans la Rome des Papes que par la brèche de la Porta Pia ; M. Mussolini, chef des fascistes, a connu une plus complète fortune : par la volonté de Victor-Emmanuel III, toutes les portes s'ouvrirent aux sombres cohortes des « Chemises noires » lorsqu'elles s'y présentèrent en armes ; et c'est parmi les fleurs et les vivats que, le 31, elles défilèrent, à travers les rues de la Ville Éternelle, pour aller au Quirinal acclamer le Roi, dont leur idole, M. Mussolini, était devenu, depuis deux jours, le Premier ministre. On raconte que l'intention des fascistes était de se diriger ensuite sur le Vatican afin d'y solliciter la bénédiction de Pie XI; c'est une idée qui ne serait pas venue aux « Chemises rouges » de Garibaldi, mais à laquelle, pour le bien de la Papauté, les « Chemises noires » de M. Mussolini ont été bien inspirées de renoncer.

La substitution d'un cabinet Mussolini au débile cabinet Facta n'est pas une crise ministérielle analogue à celles que connaissent périodiquement les Gouvernements constitutionnels; c'est une révolution dont les conséquences seront considérables pour l'Italie, et qui aura des répercussions par delà les crêtes des Alpes. Deux grands faits nouveaux bouleversent en Europe les anciennes conceptions du gouvernement libéral, constitutionnel et parlementaire, c'est l'établissement et la durée, en Russie, d'une République fédérative des Soviets avec la dictature des commissaires du Peuple, et c'est le succès, en Italie, du coup d'État fasciste. Après ces deux événements, si dissemblables dans leurs origines et leurs manifestations, mais qui ont au moins ce trait de ressemblance qu'ils fondent le droit sur la force, il y a quelque chose de changé dans les notions et dans les réalités politiques. Et nous ne disons pas que ce soit un progrès !

Ce qu'est le fascisme et ce qu'il représente dans l'Italie d'après la Grande Guerre, la chronique du 15 août et les articles si vivants de M. Paul Hazard l'ont appris aux lecteurs de la *Revue*. Il reste à leur expliquer comment le chef de l'insurrection fasciste est devenu le président du Conseil des ministres. La seconde jeunesse du cabinet Facta avait été éphémère ; ses jours étaient comptés ; on savait que la présence de M. Facta au ministère préparait le retour du grand prestidigitateur, M. Giolitti ; lorsque la combinaison fut prête dans la coulisse entre M. Giolitti, M. Orlando, le comte Sforza, on vit M. Facta s'effacer discrètement et donner sa démission (26 octobre). M. Giolitti avait bien dit que le fascisme et son chef étaient des forces avec lesquelles il faudrait compter ; on les apaiserait donc avec quelques portefeuilles. Mais au congrès de Naples, le fascisme avait montré sa force ; M. Mussolini avait dit : « ou bien on nous donnera le Gouvernement, ou bien nous le prendrons par la force ; » il sentait le moment venu de jouer le tout pour le tout. Le directoire fasciste lança un ordre de mobilisation ; ses légions, par toutes les routes, se dirigèrent vers Rome ; là on proclamerait la République et le pouvoir serait exercé par une sorte de triumvirat où M. Mussolini tiendrait le rôle d'un premier Consul avec, dit-on, comme partenaires, le duc d'Aoste et M. Gabriele d'Annunzio. Mais il déplaisait sans doute à l'illustre écrivain, après avoir été le premier dans Fiume, de n'être que le second dans Rome ; il déclara rester fidèle à la dynastie et décliner toute participation au mouvement. M. Facta, dans un tardif sursaut d'énergie, voulut opposer la force à la force ; le 28, dans la matinée, après un long entretien avec le Roi, il faisait annoncer l'établissement de l'état de siège dans tout le royaume : c'était la guerre civile.

Le Roi reçut de bons avis : les fascistes étaient les plus forts, il n'était pas certain que l'armée tirerait sur les « Chemises noires, » la dynastie s'effondrerait dans le sang si elle déchaînait une résistance dont le succès était plus que douteux. Le général Diaz conseilla de céder au vœu populaire. Le décret sur l'état de siège ne fut pas promulgué. Le roi décida de charger M. Mussolini de constituer un ministère : ainsi la force l'emporte, l'émeute triomphe, le Roi sanctionne. Son intervention est d'une importance capitale ; il donne, au moment décisif, le coup de barre ; il pilote résolûment la barque de la dynastie sur le courant qu'il croit représenter la volonté nationale. L'avenir dira s'il a été bien inspiré ; mais il est certain qu'il a usé avec résolution de la prérogative royale, même à

l'encontre de la lettre constitutionnelle; son intervention légalise, en quelque mesure, ce que cette prise d'assaut du pouvoir par M. Mussolini et ses bandes armées a de dangereusement révolutionnaire.

Investi par le Roi, M. Mussolini arrive à Rome et constitue le même jour, 30 octobre, son ministère; mais il n'en saurait trouver les éléments dans le petit groupe fasciste de la Chambre qui ne compte que vingt-cinq membres; il s'adresse d'abord, comme cautions vis-à-vis de l'opinion publique et de l'étranger, aux anciens commandants en chef de l'armée et de la flotte pendant la guerre, le général Diaz, le vainqueur de Vittorio Veneto, et l'amiral Thaon di Revel, qui acceptent les portefeuilles de la Guerre et de la Marine; puis il négocie avec les partis : les populaires reçoivent deux ministères, Trésor et Travail, et quatre sous-secrétariats d'État et obtiennent certaines garanties, notamment pour le vote de la liberté d'enseignement. Un nationaliste, M. Federzoni, accepte le ministère des Colonies; trois démocrates et un libéral complètent, avec quatre ministres du groupe fasciste et le professeur Gentile, qui n'appartient pas au Parlement, le ministère Mussolini. Le cabinet, tel qu'il est constitué, fait figure de gouvernement parlementaire et fonctionne comme tel; les partis ont compris que le meilleur moyen de rétablir la paix intérieure en Italie et de rendre inoffensif le fascisme était d'accepter le fait accompli et d'enlacer la dictature dans les mille liens des traditions parlementaires et des intrigues de groupes. Mais, en réalité, le gouvernement de M. Mussolini est bien une dictature, puisque lui seul a les moyens de briser toute résistance; la Chambre, qui va sanctionner ses actes, n'a pas, en fait, la liberté de le renverser; l'homme qui peut, d'un signe, appeler à Rome des milliers d'hommes armés, est au-dessus des votes du Parlement; l'homme qui peut mobiliser une armée contre l'armée est au-dessus des lois.

Mais la violence passe et les lois demeurent. Les premiers actes de M. Mussolini sont rassurants et dénotent un sentiment juste des nécessités de l'heure et des aspirations du pays. Nous déplorons la mésaventure du comte Sforza et nous espérons que le Gouvernement nouveau le renverra à Paris; mais son geste un peu précipité de démission a été pour M. Mussolini l'occasion de rappeler, en un langage très ferme, que les fonctionnaires, si haut placés soient-ils, sont les serviteurs de l'État et de la Nation, et qu'ils doivent s'abstenir de tout acte susceptible de créer des embarras au Gouvernement. Après le grand défilé triomphal des légions fascistes dans Rome, M. Mussolini n'a pas eu de souci plus pressant que de

faire rentrer dans leurs foyers plus de soixante mille hommes accourus à son appel de toute l'Italie. Les éloigner, les désarmer, trouver du pain et du travail à ces hommes qui ont pris le goût de l'aventure et l'habitude de recevoir la sportule, ce n'est pas une mince besogne : M. Mussolini s'y attelle courageusement, ses circulaires aux fonctionnaires prescrivent d'assurer le respect rigoureux de la loi, de réprimer les violences d'où qu'elles viennent; les démissions de municipalités socialistes imposées par la force ne sont plus acceptées. Mais, dans les provinces, l'ordre ne se rétablit pas en un jour; un peu partout, les incendies et les assassinats continuent; des centaines de socialistes cherchent à mettre une frontière entre eux et les représailles fascistes; les chefs du parti sont houspillés; on leur peint la tête en rouge, on les force à absorber une purge d'huile de ricin, quand il ne leur arrive pas pire encore. En vérité, le plus grand service que M. Mussolini puisse rendre à l'Italie serait de la débarrasser du fascisme. Ce ne serait pas la première fois, dans l'histoire des révolutions, qu'on verrait l'agitateur de la veille devenir le soutien de l'ordre du lendemain. Il y a, en cet homme de moins de quarante ans, qui vient des rangs du socialisme révolutionnaire, autre chose qu'un aventurier heureux ; il a le sens de l'organisation et le goût de l'autorité ; or, l'organisation et l'autorité, n'est-ce pas précisément ce qui manque le plus aux démocraties modernes?

On prête aussi à M. Mussolini l'intention d'aboutir à une réconciliation définitive de la nation et du Saint-Siège. Jusqu'ici le fascisme était plutôt « anticlérical ; » ses bandes se sont souvent attaquées à des prêtres, parfois même dans leur église ; l'évêque de Fiesole, l'archevêque de Pise, l'illustre cardinal Maffi, et plusieurs autres prélats ont condamné ces violences. Mais l'Italie est, heureusement pour elle, le pays des accommodements. L'avènement du Gouvernement fasciste a été accueilli par une note très bienveillante de l'*Osservatore romano;* l'acte du Roi paraissait, au journal officieux du Vatican, répondre comme un écho au vœu de pacification formulé, quelques jours plus tôt, par le Pape. Dans le programme des fêtes par lesquelles le nouveau Gouvernement a voulu célébrer magnifiquement, le 4 novembre, l'anniversaire de la victoire de Vittorio Veneto, M. Mussolini a tenu à ce que figurât une cérémonie religieuse ; elle s'est accomplie en grande pompe à l'église Sainte-Marie-des-Anges, toute encombrée, en guise d'ornements, de l'attirail guerrier des fascistes; le roi Victor-Emmanuel et M. Mussolini y assistaient l'un près de l'autre, et c'est de là qu'ils se rendirent à « l'autel de la patrie »

et au tombeau du soldat inconnu qui dort au Capitole son émouvant sommeil. En vérité, il y a quelque chose de changé en Italie !

Si M. Mussolini s'applique à une œuvre de réconciliation nationale, dans le culte de la victoire et la recherche du bien public, s'il parvient à faire sortir, de l'espèce de bolchévisme réactionnaire qu'a été le fascisme, un Gouvernement d'ordre et de prospérité, il aura bien mérité de son pays. Le pire inconvénient de la violence est qu'elle appelle la violence; l'Italie n'est délivrée pour toujours ni des revanches révolutionnaires, ni des exigences des fascistes à qui d'aventure la fortune de M. Mussolini n'apparaîtrait pas comme une satisfaction adéquate à leurs appétits. Le fascisme est, à beaucoup d'égards, un phénomène spécifiquement italien, comme le bolchévisme est spécifiquement russe ; c'est une nouvelle forme du vieil esprit guelfe, attaché aux libertés municipales, aux institutions démocratiques, prompt à armer des milices provinciales pour chasser l'autorité étrangère, tandis que le gibelin d'aujourd'hui, c'est le socialiste qui, par ses origines marxistes allemandes, ses affinités juives, ses sympathies moscovites, apparaît comme l'ennemi du peuple italien, acharné à détruire son génie national. De là l'insurrection des classes moyennes des villes et des campagnes contre le communisme qui n'avait trouvé que trop de complaisance dans les divers ministères qui se sont succédé au pouvoir. Les partis qui avaient été hostiles à l'entrée en guerre de l'Italie, qui avaient été « défaitistes, » tenaient le haut du pavé, faisaient la loi, paralysaient la reprise du travail et de la prospérité par des grèves incessantes et des sabotages systématiques. Le temps n'est pas loin où un Gouvernement conseillait aux officiers de se montrer le moins possible en uniforme pour ne pas choquer les susceptibilités communistes. L'instinct de la conservation a soulevé le peuple italien; plusieurs centaines de milliers d'hommes se sont groupés dans les cadres du fascisme et ont résolu ou d'obliger le Gouvernement à défendre les intérêts nationaux, ou de s'emparer eux-mêmes du Gouvernement pour le bien du pays et la grandeur nationale.

C'est toute l'histoire du fascisme, la raison des abus et des violences qui ont marqué sa période d'ascension, et l'explication de son succès. On a pu craindre, aux premières heures, qu'emporté par son élan et grisé par les souvenirs de l'ancienne Rome dont il aime à se parer, il ne dépassât le but et ne tombât dans les excès d'un nationalisme intransigeant. Au Congrès de Naples, les fascistes revendiquaient la Dalmatie ; ils prétendaient soulever une question

tunisienne; ils poussaient le Gouvernement à revenir sur ses engagements au sujet du Dodécanèse; dans cette voie périlleuse, au bout de laquelle on apercevait plusieurs conflits, M. Mussolini s'est déjà arrêté et ses déclarations aux diplomates étrangers ne laissent rien à désirer. On peut espérer que le nouveau Gouvernement sera, au contraire, fidèle aux amitiés de la Grande Guerre et comprendra la nécessité, en face de l'Allemagne et de l'Orient, d'une étroite solidarité entre les anciens Alliés.

Par ses grands aspects généraux, le phénomène fasciste intéresse tous les pays et se rattache à un mouvement européen qui, après les secousses de la Grande Guerre et parmi les souffrances d'une paix insuffisamment réparatrice, se dessine avec plus ou moins d'intensité dans la plupart des États. Ce mouvement n'a rien de réactionnaire, au sens étroit que les partis ont attaché à ce mot, mais il est conservateur dans la vraie acception de ce beau mot qui exprime le premier et le plus permanent besoin des peuples, celui de la stabilité et de l'ordre. C'est l'Angleterre qui, effrayée des dangers auxquels l'exposaient les fantaisies démagogiques de M. Lloyd George, se donne un ministère conservateur et se prépare, semble-t-il, à des élections conservatrices. C'est la Belgique, où les élections de 1921 furent un succès pour les adversaires du socialisme. C'est l'Autriche qui, au bord de l'abîme, fait appel à l'autorité bienfaisante de Mgr Seipel. C'est enfin la France qui, en 1919, élit la Chambre du Bloc national et qui, aujourd'hui, manifeste son dépit contre les députés qui, malgré leur bonne volonté, se sont laissé détourner, par les vétérans blanchis sous le harnois des batailles parlementaires, de l'œuvre de réparation nationale pour laquelle ils avaient été désignés. En février 1922, le pays manifesta sa satisfaction de l'arrivée au pouvoir de M. Poincaré dont il attend une politique plus ferme, moins attentive aux combinaisons parlementaires qu'aux intérêts permanents de l'État. Ce n'est pas seulement en Italie qu'on est las des tendances internationales et des coûteuses utopies du socialisme; le bolchévisme russe a été, sous les yeux des peuples civilisés, l'ilote ivre dont les convulsions sont un avertissement et une leçon. Jamais on n'a été, chez nous, après le magnifique effort d'union nationale qui nous a fait gagner la guerre, plus généralement porté à une politique de justice sociale et de solidarité bienfaisante envers les travailleurs, mais jamais non plus on n'a senti avec plus d'intensité le besoin de travailler et de produire pour retrouver la prospérité et rétablir la stabilité financière; des grèves comme celle des inscrits

maritimes qui vient de faire, à la Chambre, l'objet d'un débat où le langage honnête et énergique de M. Rio, sous-secrétaire d'État à la marine marchande, a été très généralement approuvé, sont ruineuses pour la prospérité de la navigation et du commerce français; désavouées par la majorité des travailleurs intéressés, elles sont l'œuvre de quelques meneurs, étrangers ou naturalisés, qui y trouvent la satisfaction de leurs intérêts ou de leurs passions. En présence de la grande angoisse financière, franchement exposée par M. de Lasteyrie, l'heure apparaît défavorable aux expériences sociales si elles doivent compromettre la production ou grever le budget.

Le temps n'est pas non plus aux luttes de partis. Où sont les partis en France? Nos journaux se le demandent à la suite de M. le sénateur Henri de Jouvenel. C'est M. Charles Reibel, ministre des Régions libérées, qui voit « le danger commun de toutes les démocraties dans le trop grand développement des partis extrêmes. » C'est M. Jonnart qui, dans une lettre au Congrès du « parti républicain démocratique et social », cherche la formule d'une collaboration des partis. C'est M. de Jouvenel lui-même qui conclut : « Tout le monde sent le besoin de procéder à la revision des idées. La guerre n'a donné complètement raison à aucun parti. Qui cherche à reprendre dans les cadres d'après-guerre la place d'avant-guerre, ne la retrouve pas. Il ne s'agit pas de revenir à nos vieilles habitudes, mais d'en changer. » L'instinct naturel des peuples va droit au nécessaire et néglige l'accessoire; il demande avant tout l'autorité créatrice d'ordre, factrice de prospérité. C'est à ce point de vue que le succès du fascisme en Italie marque une date et apporte un enseignement; il porte une atteinte grave au vieux dogme « libéral » du respect des constitutions et du gouvernement par la majorité parlementaire.

Que l'Europe reste troublée et la paix mal assise, les nouvelles d'Orient nous le rappellent chaque jour. L'armistice de Moudania, qui renferme toutes les garanties que les Turcs peuvent souhaiter pour leurs aspirations nationales, n'a pas suffi à apaiser les esprits excités par la victoire; ils se demandent si l'Angleterre a renoncé à son hostilité à leur égard, et craignent que la loyauté française ne serve de paravent à une manœuvre qui consisterait à les désarmer pour mieux les tromper. Ce choix de Lausanne comme siège de la Conférence de la paix ne leur dit rien qui vaille; ils redoutent, sans raison sérieuse, dans ce milieu suisse et protestant, les intrigues grecques ou arméniennes et les menées des pasteurs anglais ou américains; ils se sentiraient plus en confiance à Paris. Les hommes

prudents et raisonnables, comme le général Ismet pacha, ministre des Affaires étrangères, qui sera le premier délégué de la Turquie à la Conférence et Moustapha Kémal lui-même, sont obligés de résister à la constante pression de ceux qui leur représentent que le Gouvernement d'Angora dispose d'une armée mobilisée de plus de 200 000 hommes, qui se grossit chaque jour de contingents turco-mongols accourus de l'Asie centrale, et de l'immense matériel de guerre abandonné par les Grecs ; qu'enfin l'enthousiasme de la victoire et le désir de venger les atrocités commises par les Grecs constituent une force morale dont il faut se servir pendant qu'elle est à son paroxysme ; jamais, leur dit-on, les Turcs ne retrouveront pareille occasion de réaliser toutes leurs aspirations, de rester seuls maîtres dans un État national purement turc. Il faut bien nous rendre compte que, dans ces conditions, la résistance du Ghazi Kémal au vœu de beaucoup de ses partisans et à l'élan de ses troupes, est méritoire et qu'il est nécessaire de l'aider en hâtant l'heure d'une paix juste et définitive.

Déjà l'État-major de l'armée d'Angora a cru discerner, dans l'entourage du Sultan Méhémet VI, les traces d'une intrigue anglaise pour maintenir la dualité des pouvoirs et empêcher l'entente de s'établir entre le Gouvernement de Constantinople et celui de la Grande Assemblée d'Angora ; la double invitation pour la Conférence de Lausanne envoyée par les Alliés à la Porte d'une part, et, d'autre part, à Angora, est venue aggraver ces défiances et c'est sans doute l'origine des mesures alarmantes que vient de prendre Moustapha Kémal. En vain le grand-vizir du Sultan, Tevfik pacha, proposait de se concerter avec le Gouvernement d'Angora pour l'envoi d'une seule délégation et offrait même de reconnaître la délégation kémaliste ; la Grande Assemblée, dans une séance de nuit, le 30 octobre, discutait la déchéance du Sultan ; le 1er novembre, après un discours de Kémal, la nouvelle loi fondamentale de l'État ottoman était votée à l'unanimité. Elle est ainsi conçue en substance :

Article premier. — A partir du 16 mars 1920 et pour toujours, le Gouvernement de la Nation est remis aux mains de l'Assemblée nationale. Aucune autre forme de gouvernement ne sera reconnue et le peuple ne reconnaîtra aucune autorité personnelle telle que celle de Constantinople.

Article 2. — Le Khalifat continuera à être exercé par la famille d'Osman, mais l'Assemblée choisira un prince que les qualités morales, le talent et la conduite rendront digne de ce choix. Le Gouvernement turc sera le principal soutien du Khalifat.

Telle est cette loi historique qui marque le commencement d'une nouvelle ère dans l'histoire ottomane. Le Sultanat, par la volonté de l'Assemblée d'Angora et de Moustapha Kémal, cesse d'exister comme pouvoir politique; bien plus, cette décision a un effet rétroactif et doit dater du 16 mars 1920, c'est-à-dire du jour où les Anglais eurent l'étrange idée de faire une entrée en armes dans Constantinople et d'affirmer leur suprématie en dispersant l'Assemblée, en exilant à Malte ses membres les plus en vue et tout d'abord ceux qui passaient pour les amis de la France. Le gouverneur de la Thrace pour le compte de l'Assemblée d'Angora, Réfet pacha, a donné, dans plusieurs allocutions ou conversations publiées dans les journaux de Constantinople, quelques explications sur le caractère du Gouvernement de la Grande Assemblée. Il est une sorte de superdémocratie, de gouvernement direct de la nation par elle-même; pas de monarchie, pas non plus de république, ce qui impliquerait un président, des ministres; seulement la nation elle-même, seule souveraine, dont la souveraineté s'exerce par l'Assemblée qui a le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Le régime constitutionnel est dangereux parce qu'il comporte une fonction irresponsable; il faut supprimer l'idée de responsabilité et on y arrive en instituant le gouvernement direct par l'Assemblée; « l'homme est faillible, mais la communauté a une âme, et l'âme de la communauté a su trouver le droit chemin... » L'œuvre d'unité que Selim le Grand n'a pu réaliser, le Turc, continuant son histoire, va l'achever. Ce n'est pas une personnalité qui l'accomplit, c'est l'Idéal, « l'idéal qui jaillit de derrière les nuages comme les lumières et les clartés... Cet idéal de nation, de nationalisme, c'est l'idée fondamentale de la souveraineté de la Nation. » Cette forme nouvelle de gouvernement démocratique, c'est la découverte du génie oriental; *Nous sommes Orientaux et nous resterons tels :* sous ce titre un journal turc, le *Tevhidi-Efkiar*, commentant ma chronique du 15 octobre et cherchant à y répondre, s'efforce de démontrer que les malheurs de la Turquie ne sont pas dus, au contraire, à son manque de civilisation européenne; la civilisation orientale lui est de beaucoup supérieure au point de vue moral, du caractère et de la force. Les Turcs n'ont besoin d'imiter aucune autre civilisation : au contraire, c'est maintenant d'autres qui doivent venir apprendre la civilisation chez eux, en acceptant leur religion et leurs coutumes; il leur suffira, à eux, de se perfectionner sous le rapport technique. — Nous ne souhaitons, pas, tant s'en faut, que les Turcs deviennent des Occidentaux; nous leur

demandons seulement, dans leurs rapports avec les autres peuples, d'accepter les règles que l'unanimité des peuples civilisés considère comme la sauvegarde des droits des États comme des individus. Il y a, dans ce débordement d'orgueil national, beaucoup d'inexpérience et de jeunesse : mais c'est un état d'esprit dangereux contre les impulsions duquel l'Europe serait obligée, s'il prévalait, de prendre certaines précautions défensives.

Quant à la question du Khalifat, elle intéresse avant tout les musulmans ; il ne nous appartient pas de décider en leur lieu et place si l'élection du Khalife par une assemblée politique donne à son autorité religieuse des garanties suffisantes d'indépendance, ni de savoir si les fonctions de Khalife peuvent, après tant de siècles, être exercées désormais par un personnage qui ne serait pas en même temps un souverain temporel. Une telle controverse nous reporte aux premiers successeurs du Prophète, au temps où le Khalife politique Mohawiah faisait assassiner les enfants de son prédécesseur Ali, Khalife religieux et gendre de Mahomet.

La loi du 1er novembre implique, aux yeux des Turcs, la nullité de tous les actes du Gouvernement de Constantinople postérieurs au 16 mars 1920, par conséquent du Traité de Sèvres et de tous les autres accords, emprunts ou conventions négociés depuis cette date. Le 3 novembre, Ferid bey, représentant à Paris du Gouvernement d'Angora, a notifié par lettre cette nullité à M. Poincaré.

Quelle serait, en présence du vote de l'Assemblée, l'attitude du Sultan et de ses ministres ? Plusieurs des ministres étaient acquis d'avance aux volontés d'Angora ; les autres, menacés d'être jugés comme coupables de haute trahison s'ils s'obstinaient à rester en fonctions, donnèrent leur démission le 4 novembre. Refet pacha, déjà chargé de l'administration de la Thrace, déclara assumer également l'administration de Constantinople, supprima tous les organes de l'ancien Gouvernement ottoman et prétendit même rejeter le contrôle des hauts-commissaires alliés. On s'attend à l'abdication prochaine du Sultan. La situation semble devenir de plus en plus menaçante. Refet pacha a remis, le 5, aux hauts-commissaires une note demandant l'évacuation immédiate de Constantinople par les troupes alliées ; ceux-ci, se référant à l'accord de Moudania, ont refusé. Même refus à une nouvelle note demandant, contrairement à l'armistice de Moudros qui stipule l'ouverture des Détroits, que les navires de guerre soient tenus de demander l'autorisation de franchir les Détroits et obligés de saluer dans le port le nouveau Gouvernement de la

Turquie. Il semble que le Gouvernement d'Angora soit pressé, avant l'ouverture des conférences de Lausanne, de placer les Alliés devant des faits accomplis. D'autre part, des troubles ont éclaté à Constantinople où la surexcitation des musulmans devient inquiétante; on signale que des officiers et des soldats turcs passent chaque jour plus nombreux en Thrace; d'autres auraient débarqué dans la péninsule de Gallipoli. Les Gouvernements alliés ont dû autoriser leurs hauts-commissaires à établir, au besoin, l'état de siège.

La paix en Orient ne tient qu'à un fil, ou plutôt à la volonté pacifique de Moustapha Kémal et des Alliés. Puisse l'ouverture de la Conférence apaiser bientôt les esprits! Les chefs des Gouvernements balkaniques échangent des visites qui décèlent leurs appréhensions. M. Politis, ministre des Affaires étrangères de Grèce, s'est rendu à Belgrade; M. Stamboulisky, président du Conseil de Bulgarie, est allé à Bucarest et se dispose à partir pour Belgrade; on signale, dans les Balkans, notamment en Jougo-Slavie, des préparatifs militaires. Le péril turc, chaque fois qu'il deviendra menaçant, aura pour effet de reformer le bloc balkanique. Est-ce ce résultat que Moustapha Kémal veut atteindre? Ou ne voit-il pas qu'une nouvelle guerre, déchaînée par les Turcs, ne profiterait qu'aux éternels ennemis de la Turquie, les Russes, et que les Turcs perdraient l'appui de la France, le seul sur lequel ils aient le droit de compter, bien qu'ils ne ménagent guère ses intérêts ni ses susceptibilités les plus légitimes. Les plaies que l'on néglige de soigner et que l'on envenime à plaisir deviennent difficilement guérissables; c'est l'effet que la politique de M. Lloyd George et la mésintelligence franco-anglaise ont produit en Orient; il n'y a de remède que dans une étroite entente des trois Grandes Puissances alliées pour une solution rapide et juste. Le cabinet Bonar Law, que les élections imminentes vont, on a le droit de l'espérer, consolider au pouvoir, s'est donné pour tâche de réparer les fautes de son prédécesseur; il ne parviendra, en Orient, à en pallier les conséquences qu'en laissant, dans l'intérêt commun, la France prendre les décisions et conduire les négociations qui assureront la paix.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

431

AUTOUR DU CONTINENT LATIN

AVEC LE « JULES MICHELET »

III (1)

AU PÉROU : LES FÊTES DU CENTENAIRE

17-21 juillet 1921.

En quittant Balboa, le port américain du canal de Panama sur le Pacifique, le *Jules Michelet* navigue dans le canal pendant cinq milles, et nous conduit ensuite en pleine mer, dans une large baie que surveillent des îlots fortifiés et solidement armés. Les vents régnants, les alizés, viennent de l'Ouest et du Sud-Ouest, la Cordillère des Andes les arrête, et dans ces parages, l'Océan Pacifique mérite le nom que les premiers conquistadors espagnols lui ont donné.

A mesure qu'on s'avance vers l'Équateur, la température s'abaisse et le ciel se couvre de nuages. La côte apparaît abrupte et dénudée, et ne montre que ses roches ; les Andes cachent leurs sommets et même leurs premières pentes dans un épais brouillard. Cette étrange anomalie, unique sous ces latitudes, est due à une grande masse d'eau froide que le courant de Humboldt amène du pôle antarctique ; elle rafraîchit la mer et l'atmosphère, et amène du Sud une brise tempérée, qui, en pénétrant dans la zone torride, produit l'énorme évaporation, origine des nuages.

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

Bientôt il faut mettre une vareuse de drap par-dessus nos vêtements de toile blanche; l'eau de la mer a passé de 26° à 16° centigrades. La machine à glace du bord, qui ne pouvait abaisser la température que d'une vingtaine de degrés, s'était arrêtée bien fâcheusement dans la mer des Antilles : elle peut maintenant fonctionner. Autre conséquence non moins piquante : le « baptême de la ligne, » auquel doivent se soumettre à bord la plupart de nos marins qui effectuent leur premier passage, se présente sous la forme d'une douche un peu trop rafraîchissante, qui fait visiblement frissonner les patients.

L'aspect dénudé de la côte s'explique par le manque de pluies ; la conséquence, c'est que le *guano*, engrais animal que fabrique activement la prodigieuse quantité d'oiseaux que nous voyons autour du croiseur, a pu longtemps subsister par masses énormes, dont l'exploitation a enrichi le pays : un régime de pluies normal l'aurait entraîné à la mer au fur et à mesure qu'il se formait ; mais toute la zone côtière est privée des eaux du ciel ; elle n'est arrosée que par les petites rivières qu'alimentent les glaciers des Andes, et la culture est forcément limitée à leur vallée. Les nombreux ouvrages que j'ai emportés de France n'expliquent guère cette absence de pluie ; sans doute, les sommets des Andes qui se dressent presque verticalement de 5000 à 7000 mètres d'altitude arrêtent les nuages apportés par les vents alizés et ils se résolvent en pluies diluviennes dans le bassin de l'Amazone, où, pendant des mois, tombe chaque jour plus d'eau qu'à Paris pendant une année entière; mais la zone côtière, la *Costa*, est couverte d'une épaisseur de nuages qu'on mesure en s'élevant sur les Andes et qui varie de 200 à 400 mètres, quelquefois davantage. Pourquoi jamais ne retombent-ils en eau ? C'est, disent quelques-uns, parce que la végétation est insuffisante pour provoquer leur chute ; mais cette insuffisance de la végétation vient précisément du manque de pluie. Pourrait-on sortir de ce cercle vicieux par un reboisement progressif? Il ne semble pas que ce problème ait été étudié, et il est d'importance. Car les gisements de guano sont à peu près épuisés, et leur reconstitution ne pourrait être qu'une œuvre séculaire dont l'intérêt est bien minime près de l'avantage inappréciable que procurerait un régime de pluies normal.

22 juillet.

A huit heures du matin, nous mouillons en rade du Callao, grand port du Pérou, construit par une entreprise française. Le *Jules Michelet* arbore ses couleurs, salue la terre qui répond, et hisse mon pavillon. Aussitôt une quantité d'embarcations, brillamment pavoisées, se détachent des quais et viennent entourer le croiseur français. Les plus grandes de ces chaloupes portent des musiques ou des fanfares qui jouent *la Marseillaise ;* des acclamations retentissent de toutes parts ; bref, cette manifestation nautique est très réussie.

Le ministre de France au Pérou est monté à bord avec l'introducteur des ambassadeurs, et ils nous communiquent le programme des fêtes. Dans les parages de Magellan, l'état de la mer a retardé les deux bâtiments argentins qui amènent une importante ambassade et le fameux régiment des grenadiers à cheval, et ce contre-temps va reculer quelque peu une des cérémonies essentielles, l'inauguration de la statue de San Martin, le héros argentin qui, après avoir assuré la liberté de sa patrie et celle du Chili, joua un rôle capital et décisif pour l'indépendance du Pérou en joignant son armée à celle de Bolivar.

Mais nous n'avons pas à regretter ce retard, qui va alléger les journées de représentation en augmentant leur nombre. L'ambassade française, dont l'arrivée est annoncée, est attendue avec impatience au Callao, où nous allons débarquer, et à Lima. Nous trouvons sur le quai le ministre des Relations extérieures, M. Salomon, et les autorités locales, qui nous mènent à l'hôtel de ville où nous reçoit la municipalité. L'ambassade bolivienne, que conduit le docteur Abel Iturаulde, vient de débarquer en même temps que la nôtre ; nous nous réunissons, et c'est le même train qui nous emmène à Lima, qui n'est qu'à douze kilomètres de son port.

A la gare de Lima, une foule compacte acclame l'ambassade française qui s'embarque dans des automobiles trépidants. Mais au démarrage, une grande clameur sort de la foule, courtoise et impérieuse : « A pié ! A pié ! » Je comprends cet espagnol-là et j'obéis à l'invitation : me voici à pied dans la rue, avec un cortège qui se renforce constamment. La ville, populeuse, et bien tracée, est déjà pavoisée aux couleurs nationales, émaillées de quelques pavillons étrangers pour faire honneur aux hôtes du

Pérou; les couleurs françaises sont particulièrement nombreuses. Les fleurs tombent des balcons, d'où s'élèvent de nombreux cris de « Viva la Francia! » et aussi de « Vive la France! » que répète la foule. Nous voici sur une place bien dégagée, où s'entrecroisent plusieurs larges avenues plantées de grands arbres. Là s'élève un bel hôtel particulier, réservé à l'ambassade de France. Il est contigu à la Légation et nous sommes immédiatement présentés à Mme Dejean de la Batie, dont l'aimable concours me sera bien précieux. Nous faisons connaissance avec le personnel péruvien qui sera attaché à l'ambassade, M. Ortiz y Zevallos, des Affaires étrangères, le colonel Ponce et trois officiers.

Nous n'avons pour cet après-midi qu'une seule obligation, celle de rendre visite au ministre des Relations extérieures. M. Ortiz y Zevallos s'offre à nous guider incognito dans la visite de la ville; et nous voici en civil, pour la première fois depuis le départ de France.

Le Club de l'Union, où il nous conduit tout d'abord, est confortable avec un luxe de bon goût. La bibliothèque est riche; la salle de lecture est fréquentée et bien garnie, particulièrement en publications françaises. On sent là un milieu cultivé, où les loisirs gardent des préoccupations intellectuelles. Mais je demande à visiter les anciens monuments que les tremblements de terre ont épargnés et qui doivent offrir des curiosités, en tout cas évoquer le passé lointain et glorieux de la métropole espagnole, dont la Lima moderne reste fière.

M. Ortiz y Zevallos nous conduit d'abord au couvent des Franciscains, placé sous la protection du Saint patron de l'Ordre, curieux de voir un général français. Le Prieur nous fait les honneurs de sa maison, et aussi le curé de la paroisse, qui parle couramment notre langue et qui a fort à faire pour traduire les multiples questions qui se pressent. Car les Franciscains ne sont pas des Trappistes voués au silence. Voici un cloître avec des murs revêtus de belles faïences espagnoles où je lis les millésimes 1722 et 1757; une bibliothèque avec des missels du XVIe siècle richement enluminés; la salle du chapitre, basse, obscure, où il y a tout juste cent ans les Pères franciscains ont prêté serment au Gouvernement de l'indépendance entre les mains du général San Martin. « Bienheureux de le faire, oh! bien heureux! dit un Père. Nous avons toujours été pa-

triotes. » Et il est vrai que l'Ordre a joué son rôle dans les luttes libératrices. Un autre cloître, plus vaste que le premier, entoure de sa mince colonnade une cour plantée d'arbustes fleuris; c'est d'une grâce silencieuse et recueillie, bien franciscaine. Dans chaque angle, une vasque de marbre évoque le murmure absent d'une fontaine jaillissante : « Votre sœur l'eau s'est tue, mon Père, » dis-je au Prieur. — « Le Général parle comme un fils de saint François! s'écrie-t-il en se tournant vers ses Pères. C'est un vrai fils de saint François. » — « Je ne saurais aspirer à un tel honneur, et c'est tout au plus si je pourrais être un frère lai. » — « Oui ! un frère lai ! les plus humbles sont les meilleurs ! Venez, venez voir ! » Et il m'entraîne dans la chapelle où je dois admirer les portraits de quarante membres de l'Ordre qui ont été canonisés. « Celui-ci ! celui-là ! et encore celui-là étaient des frères lais ! » Je déplore la fragilité de mes connaissances en hagiographie et m'arrache au calme reposant de la pieuse demeure, appelé par le devoir au Ministère des Relations Extérieures.

Ici, M. Ortiz y Zevallos est deux fois chez lui : comme attaché au Ministère, et comme descendant des Grands d'Espagne qui bâtirent cet édifice. La belle demeure a été restaurée et elle est entretenue avec un goût parfait. Les vieilles faïences du XVIIIe siècle ont été complétées par les fabriques de Séville qui ont la tradition des dessins et des couleurs et même ont gardé les cartons anciens; autour du patio intérieur court une colonnade de bois rouge sombre, qui supporte des arceaux hispano-mauresques; sous des badigeons relativement récents, on a retrouvé et mis au jour de curieuses fresques; chaque salon, chaque bureau, a son ameublement de style colonial assorti, qui commence au XVIe siècle avec d'énormes fauteuils, siège en cuir et dossier droit, passe par le XVIIIe plus confortable, retrouve une nouvelle rigidité au commencement du XIXe, avec des aigles ou des cygnes comme support. A toutes les époques, on suit les imitations de l'Europe, Espagne ou France; quelques beaux cabinets-coffres, de facture évidemment espagnole; des sièges, des tables, dont les formes sont un peu alourdies; mais ces bois précieux ainsi prodigués donnent une impression de richesse et de recherche très caractéristique. Ce luxe du bois a disparu dans les ameublements modernes : la matière première venait de l'Amazonie, par caravanes de porteurs et de lamas, mais sur-

tout à dos d'homme par la corvée des Indiens ; ce mode de transport barbare a été supprimé et le rail n'a pas encore atteint la forêt tropicale : dès qu'il y accédera, la côte du Pacifique reverra les bois précieux, et on peut espérer qu'ils retrouveront quelque originalité. Mais aujourd'hui, il est plus économique de bâtir les maisons et de fabriquer les meubles avec les bois importés de l'Amérique du Nord ou de l'Europe. Le mobilier moderne s'efforce vers une sobriété banale, et un appréciable confort, avec quelque lourdeur de goût dans les bois un peu trop dorés : bref, ce qu'on retrouve aujourd'hui dans tout l'univers.

Le ministre des Relations extérieures, M. Salomon, nous accueille avec une courtoisie particulière ; c'est un homme très jeune, dont l'esprit délié s'exprime en un pur français ; plein de goût, il prise le cadre ancien qui l'entoure, sans gêner sa pensée très moderne ; il joint à la maturité d'esprit les avantages de la jeunesse, et se trouve tout à fait à sa place dans ce vieil hôtel et dans ces importantes fonctions.

23 juillet. — C'est aujourd'hui que je présente mes lettres de créance au Président de la République du Pérou, M. A. B. Leguia. Un escadron de cavalerie, armé, équipé et habillé comme nos dragons de 1914, escorte les carrosses de gala qui conduisent à sa maison particulière l'ambassade de France. Un bataillon avec son drapeau et la compagnie de débarquement du *Jules Michelet* rendent les honneurs. Le Président nous reçoit, entouré de ses ministres et des hauts fonctionnaires de l'État ; c'est un homme encore jeune, mince, de taille moyenne, dont les traits fins et réguliers, volontairement immuables, ne s'animent que dans la conversation ; son regard pénétrant brille alors, et par instants sa physionomie très affable prend un air d'autorité et d'énergie très significatif ; il est en habit et porte en sautoir le grand cordon aux couleurs nationales, rouge et blanc, insigne de ses fonctions, avec à la main une canne d'écaille garnie d'or, bâton de commandement. Nous échangeons les discours convenus, qui rappellent l'amitié séculaire entre les deux pays et le rôle de la pensée française dans l'indépendance aujourd'hui commémorée. Je revêts ensuite le Président du Grand Cordon de la Légion d'Honneur ; je lui donne l'accolade rituelle, qui prend à ce moment toute sa signification ; ce sont bien les deux nations qui témoignent solennellement de leur

amitié réciproque; et nous sommes l'un et l'autre plus émus que nous ne voudrions le laisser paraître.

Mais voici les douze danseuses en biscuit de Sèvres que le Président Millerand m'a chargé de remettre à son « cher et grand ami » du Pérou, et leur gracieuse apparition fait une utile diversion.

Je présente ensuite les membres de l'Ambassade et nous nous entretenons des fêtes qui commencent, des liens héréditaires qui unissent nos deux pays, et de quelques épisodes de la guerre. Notre retour s'accompagne du même cérémonial qu'à l'arrivée.

Le soir, nous sommes conviés à un banquet par la colonie française de Lima. Son président, M. Tarade, est un lieutenant de vaisseau de réserve, mutilé de guerre. C'est lui qui dirige au Callao l'entreprise du port; il a créé en même temps des ateliers importants et une « Société française industrielle et commerciale au Pérou, » qui étend ses opérations à tous les échanges entre les deux pays, importation de marchandises françaises et exportation des produits péruviens. M. Tarade apporte dans ces tâches multiples l'activité, l'énergie, la décision et la conscience de l'officier combattant; son intelligence claire et son esprit d'organisation en font un vrai capitaine d'industrie. Il a créé un centre de renseignements qui va puissamment servir les relations commerciales entre les deux pays. Parallèlement, M. Michel Fort, ingénieur français, organise un « bureau technique » qui rendra de grands services à notre industrie. Ces organes sont d'autant plus indispensables que notre légation et nos consulats sont déplorablement pauvres en personnel; notre ministre en particulier n'a même pas un secrétaire capable de déchiffrer une dépêche et fait tout par lui-même — je l'ai constaté de mes yeux — et cette lamentable pénurie contraste avec le luxe de personnel des autres légations étrangères. Notre colonie contient des éléments excellents. Nos grands magasins parisiens ont à Lima des représentants avisés, qui recueillent les observations de la clientèle et assurent l'arrivée des commandes; ceux qui ont en outre une petite succursale attirent une clientèle croissante, et cette annexe est à recommander. Une bonne librairie donne satisfaction au besoin de livres français. Enfin, un certain nombre de négociants détaillent quelques-uns de nos produits. Mais les transports et le crédit sont à organiser, aussi bien que

les agences de renseignements pour guider les producteurs et les intermédiaires français : mon second, M. Dupeyrat, si compétent en ces matières, rapporte une somme considérable de renseignements.

Donc, nous voici au milieu de nos nationaux, tous bons et braves Français, qui font honneur à leur pays et ont conscience de servir à son développement et à son influence dans le monde. Les présidents des deux Chambres, les ministres des Relations extérieures, de la Guerre et de la Marine, les notabilités du monde politique, militaire et littéraire se sont joints à eux. Dans le grand hall du Jardin zoologique, les tables du banquet portent plus de trois cents couverts; Péruviens et Français, mélangés, sont heureux de se rencontrer en telle circonstance. M. Tarade porte le premier toast, puis les présidents de la Chambre et du Sénat, et le général Abrill, au nom des officiers généraux. Tous rappellent le rôle de la France qui, dans la guerre mondiale, s'est retrouvée le champion des plus nobles causes, et qui, en combattant pour son indépendance, a sauvé la liberté du monde; les penseurs de notre XVIIIe siècle ont joué un rôle capital dans l'affranchissement de l'Amérique latine, et le Pérou est reconnaissant à la France de s'être fait représenter à cette commémoration par un général de la Grande Guerre. Je puis remercier tout le monde, car j'ai compris le sens général des discours en espagnol, et féliciter d'abord la colonie française de sa belle tenue pendant la guerre, sur les champs de bataille pour ceux qui étaient en âge de combattre, et au Pérou pour les autres; elle a en M. Tarade un porte-drapeau digne d'elle et du pays, et je suis heureux de la trouver bien unie autour du représentant de la France, M. Dejean de la Batie, continuant les traditions de cordiale amitié qui lient notre pays à la République péruvienne, dont l'hospitalité est si bienveillante. Elle a été notre alliée de la guerre mondiale, la République aujourd'hui centenaire; elle a déclaré la guerre à l'Allemagne, et beaucoup de ses enfants, volontaires dans nos rangs, ont mélangé leur sang au nôtre dans la lointaine Europe : je ne puis oublier qu'à Verdun j'ai eu sous mes ordres des Péruviens. Et je montre la France, résolument pacifique, qui se guérit lentement de ses blessures, et qui reste la sentinelle du Droit et de la Liberté.

La salle a été envahie par de nombreux spectateurs; ils joignent leurs acclamations à celles des convives qui, debout,

crient : « Vive la France ! » — Un orateur péruvien s'avance alors au milieu des tables et prononce un discours d'une éloquence entraînante ; il salue l'aurore des temps nouveaux, l'ère qui s'ouvre des justes réparations ; il évoque la guerre du Pacifique, où le Chili a mutilé la Patrie péruvienne : l'imprescriptible droit ne sera satisfait que quand Tacna et Arica seront rendues au Pérou, comme l'Alsace et la Lorraine ont été rendues à la France, répète-t-il aux applaudissements de ses compatriotes. Il est temps de lever la séance, et je demande à notre Ministre de vouloir bien indiquer aux organisateurs de cette belle réunion la réserve que mes fonctions m'imposent ; je suis reçu au Pérou comme ambassadeur de France et, après avoir déposé cette qualité, j'irai au Chili saluer officiellement la nation voisine, et il serait de la dernière inconvenance que je parusse me mêler à une contestation qui dure depuis près de quarante ans entre les deux peuples ; nos amis péruviens me comprennent très bien et s'emploient à limiter les inconvénients de cette manifestation en obtenant le silence de la presse.

Les jours suivants j'ai échangé des visites avec les ambassadeurs et ministres étrangers ; vingt-neuf Puissances sont représentées aux fêtes du Centenaire ; puis suivent des réceptions intimes, où les relations s'établissent dans une cordialité réciproque ; ensuite les réceptions officielles : l'ambassadeur des États-Unis, M. Albert Douglas, donne un thé très brillant à bord de *l'Arizona*, puissant dreadnought de 32 000 tonnes, et je reçois à bord du *Jules Michelet*, qui fait belle figure, bien qu'il n'atteigne pas tout à fait la moitié de ce tonnage. C'est l'occasion d'admirer la belle rade du Callao, où les bâtiments de guerre sont mouillés de façon à composer un imposant tableau, qui a pour fond les trois dreadnoughts des États-Unis.

Je constate, en recevant les ambassades des pays alliés, combien sont vifs les souvenirs de la guerre quand telle circonstance les évoque, la vue de l'uniforme français par exemple. Je retrouve avec une vraie joie mon camarade, le major général Hunter Liggett, qu'accompagne Mistress Liggett. L'ambassadeur et deux des trois ministres plénipotentiaires, MM. Thompson et Farabee, sont également venus en ménage, et la présence de l'élément féminin dans cette ambassade la complète très heureusement.

L'ambassadeur de la Grande-Bretagne, le lieutenant général comte Dundonald, chef de la famille des Cochrane, a également amené sa sœur Lady Cochrane, évoquant ainsi le nom de l'illustre marin qui joua un si grand rôle dans la guerre de l'Indépendance en donnant la maîtrise de la mer à l'escadre chilienne et en assurant le transport de l'armée libératrice de San Martin. Il faut ajouter que les représentants des pays restés neutres ont rivalisé de courtoisie et d'amabilité; le nonce apostolique, Mgr Carlos Piétropaoli, auquel le protocole donnait la préséance, s'est montré d'une particulière bonne grâce; le Comte de la Viñaza, qui représentait le roi d'Espagne, aime à rappeler ses alliances de famille avec la France et tout le plaisir qu'il éprouve à séjourner fréquemment dans notre pays. L'Allemagne avait choisi comme ambassadeur son ministre résidant à Lima, le baron de Humboldt-Dachroeden, diplomate vieilli dans la carrière, que désignait le nom célèbre du savant naturaliste qui étudia particulièrement le Mexique et l'Amérique méridionale; nous ne nous sommes pas rencontrés au cours des visites que nous avons protocolairement échangées à mon arrivée, et le baron s'est excusé poliment de ne pouvoir se rendre à mon invitation pour la réception à bord du *Jules Michelet* : là se sont bornées nos relations.

Les ambassadeurs ou envoyés extraordinaires de l'Amérique latine ont saisi l'occasion qui se présentait de témoigner toute la sympathie et toute l'admiration de leur pays pour la France. La République argentine était représentée par Mgr Duprat, et l'éminent prélat, plein d'intelligence et de bonté, se souvient de ses origines françaises et veut bien me le témoigner; le contre-amiral Montes, qui représente la flotte argentine, se lie avec le contre-amiral Pugliesi-Conti, et le général Carlos J. Martinez a toujours refusé de porter le casque à pointe, rendu réglementaire dans son armée; c'est un vrai soldat, dont la figure s'orne d'une belle cicatrice rapportée du combat contre les Indiens de Patagonie : ses sentiments pour la France s'expriment avec une éloquence très démonstrative. En arrivant au Callao j'ai fait la connaissance de M. Yturaulde, ambassadeur de Bolivie, qui est un homme politique de grande importance dans cette république; nos rapports se font plus intimes, et il me transmet l'invitation de son Gouvernement à visiter la Bolivie, et en tout cas sa capitale La Paz : je consulterai mon Gouverne-

ment et je serai très heureux de me trouver en situation de témoigner la sympathie de la France pour ce pays. Le chef de la mission militaire bolivienne est le général Pastor Baldivieso, ministre de la Guerre, qui a gardé un souvenir ému d'un stage fait comme lieutenant au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, en garnison à Blida.

Les officiers qui m'accompagnent et l'état-major du *Jules Michelet*, enfin les officiers de la mission militaire française à Lima sont les meilleurs agents de liaison avec les officiers qui font partie des ambassades étrangères, avec les officiers de l'armée et de la marine péruvienne, enfin avec la société de la capitale, dont l'accueil est d'une courtoisie charmante.

Les dames de Lima offrent aux ambassadeurs étrangers un thé dansant; une table est préparée pour chaque mission, qui sera servie par des jeunes filles portant un costume de circonstance ; le représentant de l'Espagne a autour de lui des châles anciens et de grands peignes d'écaille ; une dizaine de nœuds alsaciens m'entourent. C'est une première vue sur le monde péruvien, que nous complétons dans les bals offerts par le Club de l'Union et le Club National, par le Président de la République ; puis dans les trois représentations de gala données par une troupe d'opéra italienne. L'orchestre et la troupe sont bons, la *prima donna* excellente, mais ici la *Traviata* et *Manon* manquent un peu de couleur locale. On annonçait un troisième gala avec la *Sonnabula*, opéra de Bellini, dont les grâces un peu minces devaient avoir un peu passé depuis 1831 ; j'ai demandé à cette occasion si la tradition avait recueilli, sous quelque forme, des airs populaires ou rituels de l'ancienne civilisation indienne ou des danses de même origine : « Mais oui, me répondit-on, la musique incaïque existe. Notre maître a rassemblé beaucoup de thèmes intéressants dans son opéra *Ollentaï*. Quant aux danses locales, elle se bornent à la *marinera*, qui est plus espagnole que péruvienne, mais vous ne pourrez la voir que difficilement, car elle est très risquée. Le tango a bien passé des bouges de l'Argentine dans les salons de Paris et revient sans doute à Buenos-Ayres un peu épuré. La *marinera* suivra peut-être le même cycle : attendons patiemment. Mais *Ollentaï* doit être bien curieux. »

Je n'avais attaché aucune importance à cette conversation quand le lendemain mon interlocuteur la reprit : « Le Prési-

dent trouve que vous avez parfaitement raison et qu'il faut montrer à nos hôtes, dans la mesure du possible, la physionomie de notre pays. Il a donné l'ordre de monter *Ollentaï* pour le prochain gala. Mais l'Opéra n'est pas prêt et on ne pourra donner qu'un acte et demi. » J'étais content et confus de voir ainsi accueillir une requête que je n'aurais jamais eu l'indiscrétion de présenter, et qui nous valut un spectacle imprévu et rare, de par la volonté d'un tout-puissant chef d'État. Et c'est de grand cœur que nous applaudissons l'auteur, le vieux maëstro tout heureux, qui n'a jamais eu pareille salle.

Aux courses de chevaux, je prends contact avec la foule, nombreuse, animée. Je me laisse conduire devant les tribunes populaires, où tous crient : « Vive la France ! » Beaucoup de beaux chevaux, tous anglais. L'élevage local est médiocre. Aux courses de taureaux, affluence encore plus grande. Par tradition, ces courses sont suivies avec passion; une *plazza* a été bâtie pour elles : les *quadrillas* les plus célèbres sont venues à Lima, mais il manque à ces fêtes leur metteur en scène à peu près indispensable, le grand soleil.

Mais il ne faut pas que les cérémonies et les fêtes me fassent oublier d'apporter aux Français du Pérou le salut et les encouragements de la Patrie lointaine. Je vais à plusieurs reprises au cercle français, je donne quelques représentations cinématographiques qui montrent les dévastations des régions envahies, mais aussi leur reconstruction; quelques chiffres parlent autant que ces spectacles successivement désolants et réconfortants. Mon adjoint M. Dupeyrat continue sa vaste enquête et il écoute toutes les doléances. Nous nous efforçons de prolonger l'œuvre du Ministre résident, M. Dejean de la Batie. Puis je visite les établissements français et ceux où les Français exercent leur influence.

L'école des élèves ingénieurs péruviens est dirigée par M. Michel Fort avec une compétence parfaite. Il est certain que nos méthodes d'instruction sont plus appropriées que toutes autres à l'intelligence de ces latins et nos ingénieurs font partout leurs preuves. Notre mission militaire continue une œuvre traditionnelle au Pérou et cette République ne cesse de témoigner sa reconnaissance aux officiers français qui instruisent les siens et organisent son armée. Ce rôle est délicat, car la poli-

tique se mêle souvent aux questions d'avancement, hélas! et les budgets déficitaires par suite de la crise mondiale rendent bien difficiels l'armement et l'équipement des troupes. Mais l'ensemble a belle apparence et tous ici rendent hommage au rôle que jouent nos officiers.

J'ai visité à Chorillos l'école des élèves-officiers, très bien tenue par ses instructeurs français; les cours sont de quatre ans, et une grande part y est faite à l'instruction générale sous la direction des professeurs civils péruviens.

J'ai déjà constaté au Guatémala et à Panama le rôle de nos congrégations; il est ici encore plus important. Dans les hôpitaux, les hospices pour les vieillards, les asiles d'enfants trouvés, on rencontre partout nos sœurs françaises. Médecins, administrateurs, malades, ne tarissent pas, quand ils font l'éloge des Filles de la Charité. Les congrégations enseignantes ont quantité d'établissements, tous florissants. Partout j'ai été reçu avec des compliments en français, des à-propos en vers français, des tableaux de Jeanne d'Arc écoutant les voix... Les anciens élèves revenaient dans leur collège pour y fêter l'ambassadeur de la République française et témoigner ainsi des effets durables de l'éducation qu'ils y avaient reçue. Ces manifestations ne lassent jamais et leur multiplicité les rend plus touchantes parce qu'elles soulignent leur signification et leur portée,

Il faut sortir de France pour constater l'importance mondiale que prend la canonisation de Jeanne d'Arc et la reprise des relations avec le Vatican, et la politique de concorde civile, en un mot l'union sacrée. Mais des mesures s'imposent pour assurer le recrutement de ces religieuses qui sont sans conteste possible les meilleurs agents de l'influence française en Amérique latine.

Les fêtes du centenaire débutent vraiment aujourd'hui; nous inaugurons la statue de San Martin. Et c'est justice de commencer par cet hommage au général argentin. Car San Martin n'est pas seulement un chef de guerre qui a largement contribué à l'indépendance de sa patrie, c'est un héros continental.

Fils d'un capitaine espagnol qui exerçait les fonctions de lieutenant gouverneur du département d'Yapecu sur le Paraguay, il avait été élevé au Séminaire des nobles créé par Philippe V,

en 1727, à l'image des institutions de son grand père Louis XIV. Il en sortit cadet à dix ans en 1788, et servit à Mélilla et à Oran, puis sur les Pyrénées contre nos armées de la Révolution. Son régiment envahit le Portugal avec les troupes françaises, puis se bat contre elles avec les troupes anglaises jusqu'en 1811, et l'un de ses compagnons d'armes l'envoie à Londres; il s'initie à la loge maçonnique où Miranda et Bolivar, pour le Vénézuéla et la Colombie, Mier pour le Mexique, Carrera pour le Chili, Alvear pour le Rio de la Plata, complotent depuis plusieurs années l'indépendance de l'Amérique espagnole.

Le 9 mars 1812, la frégate anglaise *George Canning* débarque à Buenos-Ayres le colonel don José de San Martin, et c'est un fait capital dans l'histoire du Nouveau-Monde.

Le jeune colonel de trente-quatre ans arrive avec une vaste expérience militaire et une réputation de bravoure et d'habileté acquise sur les champs de bataille de Baylen et d'Albuféra; il a quitté son pays tout enfant et le rejoint en pleine lutte pour l'indépendance, proclamée deux ans auparavant, mais toujours en danger. Il n'a d'autre bien que son épée, mais il sait s'en servir. Le Gouvernement de Buenos-Ayres le désigne pour commander le régiment des grenadiers à cheval : il en fait une troupe d'élite, qui, au milieu des armées improvisées de l'insurrection, servira de modèle aux autres corps et le suivra toujours et partout, comme les « Côtes de fer » suivaient Cromwell. Le beau combat de San Lorenzo le met en évidence; il remplace dans le commandement de l'armée du Nord le général Belgrano qui, après quelques succès, à échoué dans sa tentative d'invasion du Haut Pérou. San Martin réorganise cette armée et instruit ses cadres : il sait que c'est par là qu'il faut toujours commencer. De hardis partisans « gauchos » harcèlent les royalistes espagnols et semblent ouvrir la route à de nouvelles opérations de ce côté. Mais San Martin voit toutes les difficultés que présente le passage des deux Cordillères et l'attaque directe du Pérou, qui se heurte à toutes les ressources du Vice-Royaume. La lointaine Lima est la capitale, tout près de la mer; en agissant par le Chili, on paraît s'en éloigner encore : mais ce pays peut devenir rapidement une base militaire et navale, d'où par mer on peut atteindre Lima. Sa correspondance expose les grandes lignes de ce plan dès avril 1814. C'est donc sans regret qu'il cède à son émule Alvear, qui vient de prendre Montevideo, le com-

mandement de l'armée du Nord et qu'il accepte le Gouvernement de Cuzco, province limitrophe du Chili.

Il établit dans cette province un modèle d'administration civile et de commandement militaire; il en multiplie les ressources; il provoque les dons généreux et improvise une fabrique de drap pour l'armée, une poudrerie, une manufacture d'armes, un parc d'artillerie et du génie; le père franciscain Beltran, d'origine française, est son grand ingénieur : on l'appellera l'Archimède de l'armée des Andes. Le Chili, dont la révolution de Buenos-Ayres a amené par répercussion l'indépendance, est tombé dans des discordes civiles qui ont facilité le rétablissement de la domination espagnole, et les émigrés chiliens entourent son quartier général. Il sait les employer, tenir la balance entre les partis, et il poursuit imperturbablement l'exécution du plan qu'il a conçu : reconquérir le Chili et s'en servir comme de base pour bondir sur Lima, capitale, trésor, arsenal de l'Espagne; il frappera du même coup l'ennemi à la tête et au cœur et assurera ainsi l'indépendance de l'Amérique méridionale.

Grâce aux patriotes chiliens, il étend sur son objectif une ramification serrée qui le renseigne à toute heure et prépare son action, travaux d'approche et galeries souterraines, ce que son biographe Mitre appelle sa guerre de sape.

Ce grand réalisateur apprend à se servir de la politique, tout en la méprisant; il sait parler et il sait se taire, accueillant et aimable en même temps que très secret, naturellement gai et parfois sévère, mais toujours maître de soi dans l'action. Car c'est un homme d'action positive et réfléchie, qui, avec le coup d'œil et la décision rapides, avec la connaissance et le maniement des hommes, avec un désintéressement poussé jusqu'à l'abnégation, marche imperturbablement vers son but : l'indépendance de sa patrie naissante, où il a vécu à peine. Il a combattu vingt ans dans les rangs espagnols en Afrique et en Europe, il combattra dix ans contre les Espagnols en Amérique; puis, sa tâche remplie, libérateur de trois républiques, il s'en ira sans un mot de reproche ni même de regret, et mourra en France, après trente ans d'un exil ignoré.

Ce n'est pas sans peine que San Martin obtient du Gouvernement de Buenos-Ayres l'approbation de ses projets. Les deux partis chiliens, représentés par Carrera et O'Higgins, ont cha-

cun leur plan, tous deux inexécutables; le Directoire de Buenos-Ayres marchande les subsides et les renforts, et veut se limiter à une petite action sur le Chili méridional, sans comprendre le danger d'interrompre une telle entreprise avant la défaite complète de l'adversaire. Les ennemis jaloux essayent en vain de le remplacer dans son Gouvernement; les conseils locaux s'y opposent et un directeur y perd son mandat. Enfin il est compris du directeur Pueyrredon et il obtient carte blanche : l'armée des Andes est créée.

Dans le plus grand secret, il met la dernière main à ses préparatifs; un adroit stratagème lui permet la reconnaissance de ses itinéraires; il sait tromper l'adversaire par une utile diversion; enfin au commencement de février 1817, il passe les Andes par deux cols, à près de 4 000 mètres d'altitude, avec 4 000 réguliers et 1 200 auxiliaires. Trompé par d'habiles manœuvres, l'ennemi a dispersé ses forces et San Martin réunit les siennes avant que cette faute ait été réparée. Il couronne cette magnifique opération par la victoire de Chacabuco, qui libère la plus grande partie du Chili. Comme San Martin a amené avec lui les cadres de l'émigration chilienne et des armes, une armée nationale s'organise de toutes pièces; il refuse toute fonction politique, les laissant à O'Higgins, et se contente du commandement des troupes. En 1818, une nouvelle armée espagnole venue du Pérou est battue à Maipu et le Chili est définitivement délivré. Lord Cochrane organise sa flotte, bat la flotte espagnole au Callao, bloque les ports du Pérou, et l'année 1820 voit le débarquement de San Martin près de Pisco. Enfin il occupe Lima, où il proclame le 28 juillet 1821 l'indépendance du Pérou dont nous allons fêter aujourd'hui le centenaire.

Le Nord du continent latin a été délivré par Bolivar, qui rencontre San Martin à Guayaquil, pour discuter avec lui les destinées du Nouveau-Monde. Les deux chefs ont les mêmes qualités d'action, les mêmes talents militaires, le même patriotisme américain; mais tandis que San Martin recevait une rude formation militaire, Bolivar n'a parcouru l'Europe de la Révolution que pour y chercher des leçons et des exemples politiques; Bolivar a tous les défauts en même temps que toutes les qualités du créole ; actif et tenace, généreux et brave, comme San Martin, il est violent, grandiloquent et sensuel, tandis que

San Martin est calme, silencieux et stoïque. Deux tempéraments essentiellement différents se rencontrent. En outre, Bolivar est républicain en principe et occasionnellement césarien à son profit; il tend vers une unité de toute l'Amérique latine, et en attendant impose la même constitution à toutes les républiques qu'il fonde, préparant ainsi leur réunion : c'est la conception colombienne. San Martin est monarchiste et voudrait rendre possible l'établissement d'une dynastie étrangère, avec une constitution se rapprochant des institutions britanniques, et il n'a aucune ambition personnelle. Il pense que chacun des nouveaux États doit vivre sa vie en toute indépendance, les interventions entre elles restant tout à fait exceptionnelles : c'est la conception argentine. En politique intérieure comme en organisation, toutes leurs idées se combattent.

L'unité d'action politique et de commandement militaire s'imposait, et, puisque les deux chefs ne pouvaient opérer simultanément, il fallait que l'un d'eux se retirât. Entre le général, pour qui la politique n'était qu'un des moyens d'obtenir le résultat voulu par son Gouvernement, et le politique pour qui la guerre n'était qu'un moyen d'organiser le Nouveau-Monde selon ses vues personnelles, la contestation ne pouvait être longtemps douteuse. D'ailleurs, le but de San Martin était atteint, car la domination espagnole était frappée à mort, et l'abnégation de son caractère pouvait lui permettre de s'effacer devant Bolivar, tandis que la réciproque était impossible... Stoïque, San Martin rentra donc à Buenos-Ayres, accueilli en triomphateur, couvert de lauriers et porté aux plus hautes charges de l'État; il hésita devant les moyens nécessaires pour s'y maintenir. Il démissionna et partit pour le Chili, puis pour l'Europe.

C'est seulement en 1824 que Bolivar et son lieutenant Sucre, par les victoires de Junin et d'Ayacucho, achevèrent l'œuvre de San Martin.

***

Nous voici réunis devant le haut monument, entièrement voilé, les membres du Gouvernement, les corps constitués de l'État, les ambassadeurs des vingt-neuf États réunis à leurs légations et accompagnés de nombreux officiers. Les discours commencent : le Président de la République, le nonce apostolique, l'ambassadeur argentin, puis le général Martinez qui

vient apporter le salut de l'armée argentine à la mémoire de son général. Le voile tombe, et le héros de bronze se dresse, en tenue de campagne, sur un maigre cheval très haut: un long manteau l'enveloppe, et sa face pensive et ascétique domine au loin la terre qu'il va délivrer : c'est San Martin passant les Andes. Le général Martinez va prendre le commandement des troupes, et le défilé commence.

D'abord s'avancent des groupes populaires, portant de grandes pancartes; ce sont les réfugiés de Tacna, Arica, Tarapaca, provinces enlevées par le Chili au Pérou en 1884 et qui viennent en silence protester contre l'oppression de leur pays natal, contre la violation du droit créé par San Martin et Bolivar, qui ont établi la frontière des nouveaux États selon les anciennes limites des vice-royaumes et des gouvernements espagnols. Il faut avouer qu'en pareille circonstance cette manifestation ne manque pas de grandeur; elle serait impossible, si les relations diplomatiques n'avaient pas été rompues entre le Pérou et le Chili.

Puis vient le général Martinez, suivi immédiatement du fameux régiment des grenadiers à cheval, qui a gardé l'uniforme bleu de sa création, et il fait grand effet avec ses hauts schakos surmontés d'énormes plumets droits, les vestes courtes aux larges boutons qui brillent, son noble étendard blanc et bleu céleste, — couleurs de la sainte Vierge, — et surtout les souvenirs de gloire qui l'accompagnent. Puis viennent les compagnies de débarquement de tous les bâtiments de guerre mouillés au Callao, espagnols, argentins, américains du Nord qui sont les plus nombreux, italiens, japonais, chacun avec son allure caractéristique, et la compagnie du *Jules Michelet* particulièrement acclamée fait très bon effet. Voici les marins péruviens, puis l'armée, d'abord l'École militaire de Chorillos, avec le plumet de Saint-Cyr et une allure qui rappelle celle de nos élèves-officiers, puis une division complète avec son artillerie, d'une tenue irréprochable, dont je fais compliment très sincère aux officiers péruviens qui m'accompagnent : « C'est l'œuvre de la mission militaire française, me répondent-ils galamment; nous lui devons cette belle allure, et bien d'autres choses... »

Et je pense à toutes ces armées auxquelles nos camarades de toutes armes prêtent en ce moment le concours de leur expérience : Pologne, Tchéco-Slovaquie, Brésil, Pérou... Partout ils sont bien à leur place, celle que le Gouvernement ami leur a

fixée en toute indépendance, tantôt instructeurs et professeurs dans les écoles, tantôt organisateurs dans les états-majors et les ministères. Ils continuent l'œuvre de leurs frères d'armes; deux mille officiers français, cinq cents en Amérique, quinze cents en France, étaient à la disposition de l'état-major américain pendant la dernière année de la guerre. Dans telle division, sur dix officiers français détachés, sept sont tombés sur le champ de bataille côte à côte avec leurs camarades américains... Voilà de la bonne propagande. Ici la mission française a retrouvé les traces des missions précédentes qui ont travaillé pendant quinze ans; le général Vassal, qui la commande, a dignement succédé au général Clément, aujourd'hui au cadre de réserve, mais que le Gouvernement péruvien a invité aux fêtes du centenaire. Le général Clément a gardé une grande situation à Lima, où la reconnaissance de tous se témoigne par des attentions touchantes.

Le général Vassal possède la confiance complète du ministre de la Guerre, M. Luna Iglesias; cet ardent patriote, d'un caractère ferme et droit et d'une intelligence très claire, voit que son pays a besoin d'une armée sérieuse, qui lui donne confiance; il pense donc que si les manifestations comme celle d'aujourd'hui sont très utiles, elles réclament d'être complétées par un travail constant des officiers et de la troupe. Il veille à un emploi efficace des maigres crédits que le budget met à sa disposition.

La belle cérémonie en l'honneur d'un guerrier se termine donc par le déploiement d'une pompe toute militaire: les Liméens aiment vraiment leur armée et ils en sont fiers.

Le lendemain, nous assistons à un *Te Deum* chanté dans la cathédrale de Lima. Cette fois, c'est la pompe religieuse et civile qui donne tout son éclat à la cérémonie, alors que les troupes fournissent seulement le cadre. Nous nous rendons ensuite processionnellement de la cathédrale à l'hôtel du Président, qui est l'ancien palais des vice-rois espagnols; on y montre les appartements de Francisco Pizarre, le premier conquérant du Pérou; un arbre vit encore sous lequel il aimait à se reposer; tout près de là est la dalle où le vieux conquistador tomba assassiné par ses compagnons d'armes, et ses restes reposent dans la cathédrale, après avoir longtemps erré...

L'admiration hésite devant cette terrible figure, magnifique de courage et d'audace, mais couverte de sang traîtreusement versé : les assassins de Pizarre ne songeaient point à venger les

derniers Incas, mais ils prennent malgré eux l'allure de justiciers. Cette génération héroïque, qui fonda un empire immense, apparaît singulièrement diminuée par la soif de l'or qui l'anime; sans doute quelques patriotes et quelques croyants ont lutté pour étendre le royaume d'Espagne et la chrétienté, mais aucun d'eux n'est arrivé au premier plan, sauf peut-être le grand inquisiteur Pedro de Gasca, qui vint rétablir l'ordre dans le Pérou révolté à la suite du code de 1543.

Sous l'influence de Las Cases, « protecteur universel de tous les Indiens, » le roi d'Espagne donnait aux peuples conquis de véritables droits dont la proclamation exaspéra les conquérants. Gasca, avec le titre de président de la Cour suprême (audiencia), avait tous les pouvoirs judiciaires, politiques, religieux et militaires. Mais il eut soin de ne les exercer que par l'intermédiaire des autorités compétentes; simple, modeste, avec un clair bon sens et une volonté de fer que tempérait seulement une réelle bonté, il lui fallut pourtant quatre ans de rudes campagnes pour achever son œuvre, et, tout en remplissant le trésor de Charles-Quint, il resta et mourut pauvre. C'est peut-être dans l'histoire de sa mission qu'il faut chercher l'explication du rôle si important que les rois d'Espagne ont donné et maintenu à l'Inquisition dans leurs possessions d'outre-mer.

La réception des ambassadeurs à l'hôtel de ville nous reporte à la même époque; Lima, la ville des Rois, est justement fière de son passé dont ses magistrats nous montrent les parchemins, véritables titres de noblesse dont les premiers datent de 1535. La capitale n'a que 180 000 habitants; avec le Callao et les villes de plaisance ou d'industrie qui l'entourent, c'est un groupement de plus de 300 000 âmes, dans un État de 5 millions d'habitants, mais une longue civilisation donne à ces citadins une importance particulière, et le rôle historique de leur ville lui confère un prestige unique dans l'Amérique latine.

« Le Cabildo, » composé des magistrats municipaux, avait des pouvoirs très étendus pour l'administration et même le Gouvernement de la Cité, et il appelait parfois le peuple à délibérer avec lui dans des circonstances graves, formant alors le « cabildo aperto; » cette institution transportée d'Espagne dans le Nouveau Monde a certainement préparé le peuple au Gouvernement libéral qui s'étendit à la province, puis à la nation. Le comte de la Vinaza a remarqué avec raison que l'Europe

moderne n'avait rien ajouté à ces franchises municipales.

Une autre cérémonie nous rassemble dans une petite « hacienda » pour l'inauguration d'un musée Bolivar. Le libérateur eut là son quartier général et on nous montre sa chambre très simple, blanchie à la chaux, les meubles et les étoffes du temps, remis à leur place dans toute la mesure du possible. Bien que la constitution un peu théorique qu'il avait imposée à la fois au Pérou et à la Bolivie ait été rejetée par ces deux États, les générations actuelles lui témoignent une juste reconnaissance. Comme San Martin il est mort en exil, et son fidèle lieutenant Sucre a été fusillé ; mais leurs statues s'élèvent dans toutes les villes importantes de l'Amérique latine.

2 août.

Les fêtes du centenaire se terminent par une grande revue des troupes sur l'hippodrome de San Beatrice, le Longchamp de Lima ; à l'armée péruvienne se joindra, comme le 27 juillet, la Compagnie de débarquement de l'escadre américaine mouillée au Callao. La veille, le ministre de la Guerre, M. Luna Iglesias, me fait demander si j'accepterais de prendre le commandement des troupes ; et j'avoue que je n'ai pas hésité bien longtemps avant d'accepter. L'ordre général qui annonce ma prise de commandement la motive parfaitement : « Étant donné que le général Mangin est le seul officier général des Puissances amies qui soit en même temps ambassadeur extraordinaire de son pays... » Dans la nuit, les femmes françaises de Lima m'ont confectionné un fanion tricolore qui me suivra dans cette cérémonie et que j'offrirai en partant à Mme Dejean de la Batie. J'arrive sur le terrain assez à temps pour inspecter les troupes au pas, afin de les bien voir : elles sont très belles. Puis je me porte à la rencontre du Président de la République devant les tribunes dont l'enthousiasme est indescriptible. Après la revue que nous passons ensemble a lieu le défilé, qui donne lieu à de vives manifestations. Nos marins sont applaudis entre tous. Mais l'accueil que ce peuple fait à son armée indique bien ses sentiments pour elle ; c'est une foule en grande majorité d'origine espagnole qui acclame les troupes dont les Indiens forment le fond : les deux races se fondent dans l'armée, creuset de la nation, symbole de son unité et aussi bouclier de sa défense. Quand le dernier régiment a défilé,

je vais saluer le Président, *la Marseillaise* éclate et la clameur monte jusqu'au ciel.

Je rejoins à cheval l'hôtel de l'Ambassade, accompagné des mêmes vivats; devant le perron, je mets pied à terre, et alors se produit une forme d'hommage que j'ignorais : d'un geste large, les hommes jettent sous mes pas leurs sombreros ; j'ai peine à éviter de les fouler aux pieds, mais ils s'accumulent; je sens que mes précautions ne concordent pas avec les sentiments de la foule et je mets carrément le pied sur deux d'entre eux : une joyeuse acclamation m'engage à continuer. Et c'est ainsi que finit pour moi la plus belle journée de ces fêtes, celle où les Péruviens ont le plus crié : « Vive la France ! »

Selon la tradition militaire, j'ai reçu le lendemain à dîner les officiers supérieurs qui avaient pris part à la revue. Les officiers de la Mission ont été reçus par leurs camarades péruviens ; les officiers généraux m'ont invité. Bref, la journée du 2 août a créé entre les cadres de l'armée péruvienne et moi un lien qui s'affirme de plus en plus. Tout le monde s'ouvre davantage avec nous et avec la Mission militaire française qui, invisible et présente, a pris modestement sa part du succès populaire de la revue.

Je constate que l'Armée travaille silencieusement et commence à comprendre la nécessité de se tenir en dehors de la politique. Elle fait corps avec la Nation et partage ses espérances ; dans la situation actuelle, c'est toujours la même question qui revient dans toutes les bouches et qui se résume en deux mots : Tacna et Arica. — Le Pérou, battu par le Chili, a accepté un traité de paix très onéreux et l'a exécuté ; mais une clause de ce traité prescrivait que la population de deux des provinces occupées serait consultée sur leur réunion au Chili, et les vainqueurs se sont toujours opposés à l'exécution de cette clause. Dans l'état actuel du monde, une telle situation ne peut durer, et elle amènera certainement une nouvelle guerre entre les deux nations.

C'est la question du Pacifique qui se pose et je n'échappe pas à son examen.

GÉNÉRAL MANGIN.

(A suivre.)

LE JOURNAL D'AMÉLIE CYVOCT

(MADAME LENORMANT)

SOUVENIRS SUR Mme RÉCAMIER ET L'ABBAYE-AUX-BOIS

Parmi les nombreux papiers laissés par Mme Charles Lenormant, ma grand mère, et qui, presque tous, proviennent de Mme Récamier ou se rapportent à elle, se trouvait un cahier manuscrit d'une soixantaine de pages, dans lequel Mme Lenormant avait noté les souvenirs de ses premières années. Cette sorte de journal est fort incomplet et les fragments qui en restent et que nous publions ici, correspondent à deux périodes bien différentes. Le premier est un récit de l'arrivée à Paris de la petite Amélie Cyvoct, du dernier voyage de Mme Récamier à Coppet et de son entrevue avec Mme de Staël à la veille de son exil, enfin des premiers mois de cet exil, à Châlons et à Lyon. Les autres fragments se rapportent aux années 1822 et 1823; ce sont des notations, prises au jour le jour, sur la vie à l'Abbaye-aux-Bois, de brefs portraits des personnes qui y fréquentaient, quelques détails sur une soirée ou une fête à laquelle avait assisté l'auteur de ce journal ; c'est ainsi qu'on y trouve de curieux renseignements sur les démarches faites par Mme Récamier en faveur des condamnés de l'affaire de Saumur, le récit d'une visite de Chateaubriand et de Mme Récamier à Mme de Genlis et de la fête qui inaugura le pavillon que Louis XVIII avait fait construire à Saint-Ouen pour Mme du Cayla, les impressions d'Amélie Cyvoct, lorsqu'elle assista pour la première fois à une représentation de l'Opéra.

Amélie Cyvoct (1), qui devait épouser en 1826 Charles Lenormant,

(1) En réalité, les noms de baptême de Mlle Cyvoct étaient Marie-Joséphine et elle les porta jusqu'à son arrivée chez Mme Récamier. Alors « il fut convenu que le nom de Joséphine que je portais n'était point joli; d'ailleurs c'était celui de

n'avait aucun lien de parenté directe avec Mme Récamier; mais elle était la petite-nièce du mari de celle-ci, le banquier Jacques-Rose Récamier. Cette famille des Récamier, originaire du département de l'Ain, était nombreuse : Jacques Récamier avait deux frères et trois sœurs; l'une d'elles, Marie-Antoinette Récamier, était revenue se marier en Bugey avec son cousin germain, Anthelme Récamier, médecin de l'hôpital de Belley; de cette union était née Mariette Récamier qui épousa le docteur Cyvoct et fut la mère de la petite Amélie. Celle-ci fut confiée, à l'âge de sept ans, à Mme Récamier, dans les circonstances dont on lira le récit, et depuis lors ne quitta plus sa tante, sauf pendant l'année 1818 qu'elle passa au couvent du Sacré-Cœur. Elle l'accompagna à Châlons et à Lyon, puis pendant son premier voyage en Italie, revint avec elle à Paris en 1814, la suivit plus tard à l'Abbaye-aux-Bois lorsque des revers de fortune obligèrent Mme Récamier à s'y retirer, vivant toujours avec elle dans l'intimité la plus étroite; elle devint sa fille adoptive et sa confidente, — Barbey d'Aurevilly a dit irrévérencieusement : son chef de cabinet; — elle connut tous les amis qui entourèrent Mme Récamier pendant la seconde partie de sa vie. Après la mort de sa tante, Mme Lenormant publia sur elle, ses amis et sa correspondance, une série d'ouvrages qui présentent cet intérêt d'avoir été écrits par une personne qui avait plus qu'aucune autre approché Mme Récamier et qui avait entre les mains tous les papiers laissés par celle-ci.

Si les fragments de Souvenirs que nous donnons aujourd'hui n'apportent pas de renseignements vraiment nouveaux sur les événements qu'ils racontent, et les personnes qu'ils peignent sont déjà connus, peut-être cependant ne paraîtront-ils pas dépourvus de tout intérêt. Ils sont, en effet, la traduction directe des impressions produites par les gens et les choses sur un esprit très jeune, indiscutablement intelligent et observateur. Ils ont été écrits sous l'influence immédiate des événements, au jour le jour, sans aucune prétention littéraire, par une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans. Et ceci leur donne un accent de vérité et de vie, une fraîcheur de sensation, une vivacité d'expression que l'on ne retrouve peut-être pas au même degré dans les livres que, trente-cinq ans plus tard, la même personne écrivait pour le public. Il n'y a aucune prétention de style, mais parfois des mots

la femme de chambre de Mme Récamier, et on n'aurait jamais su, quand elle aurait parlé de *Joséphine*, s'il s'agissait de sa nièce ou de sa femme de chambre. Ma tante me donna le nom de son amie la marquise de Catellan et de ce moment on m'appela *Amélie*. Ce nom, auquel j'ai répondu toute ma vie, que j'ai entendu prononcer avec un accent de si profonde tendresse par la douce et pénétrante voix de Mme Récamier, m'est devenu extrêmement cher et s'est si bien identifié pour moi avec moi-même que c'est un effort que d'en signer un autre, ce qui ne m'arrive que pour des actes ou des affaires. »

frappants, qui peignent fort exactement leur objet, parfois aussi quelques naïvetés. Il est certain qu'Amélie Cyvoct savait voir et conter. C'est qu'elle avait un esprit éveillé et remarquablement cultivé. Elle nous a dit, elle-même, quels soins sa tante avait apportés à son éducation. Tout enfant, pour exercer sa mémoire, on lui avait fait commencer l'italien et le latin et apprendre beaucoup de vers, qu'elle disait, paraît-il, fort bien. « Dans l'embrasure de la fenêtre d'un premier salon qu'il fallait traverser pour arriver à celui où ma tante recevait, ma petite table de travail et ma harpe étaient installées. Trois fois par semaine, M. Froment venait me donner des leçons d'histoire, de français et de géographie et Nadermann me donnait des leçons de harpe. Ma tante assistait à toutes mes leçons et, tandis que je rédigeais mes devoirs, que de fois en passant j'ai eu recours dans une difficulté d'orthographe ou de date à quelqu'un des amis de Mme Récamier; le prince Auguste de Prusse a ainsi, plus d'une fois, réglé mes pages d'écriture. » Un peu plus tard, en 1817, — la jeune Amélie avait alors treize ans, — Mme de Genlis, pour être agréable à Mme Récamier, se chargea de donner chaque semaine à sa nièce le sujet d'une composition française et de la corriger ; je possède toute une série de ces devoirs annotés de la main de Mme de Genlis : ils sont fort curieux et, en relisant ces corrections d'une justesse et d'une précision implacables, on se prend à regretter, dans l'intérêt des bonnes lettres, qu'il n'y ait plus aujourd'hui de pédagogue de cette sévérité (1).

On ne possède aucun renseignement précis sur l'époque où ont été écrits ces fragments de Journal. Il paraît cependant possible de les dater assez exactement. C'est certainement une œuvre de jeunesse : la preuve en est dans l'écriture, très différente de celle que devait avoir un peu plus tard Mme Lenormant et qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie. Les récits concernant la vie à l'Abbaye-aux-Bois ont été écrits jour par jour, au moment même des événements, et ces événements se rapportent tous aux années 1822 (affaire de Saumur, mort du duc de Richelieu) ou 1823 (inauguration du pavillon de Saint-Ouen). D'autre part, il est très probable, en raison de la similitude du papier et de l'écriture, que le premier fragment, sur le voyage à Coppet et l'exil de Mme Récamier, date de la même époque. C'est donc

(1) Dans son livre sur *Madame Récamier et les amis de sa jeunesse*, Mme Lenormant rapporte l'anectote suivante, qui fait honneur à la perspicacité de Mme de Genlis. « Un certain samedi, en venant dîner, M. Lemontey me trouva au désespoir et dans l'impossibilité de me tirer d'une phrase commencée, j'en étais tout en larmes ; il s'informa de la cause de mon chagrin, prit mon cahier et me dicta une phrase qui me tira d'affaire et me remit en train. La semaine suivante, quand revint la composition corrigée, nous trouvâmes en marge de la phrase dictée par Lemontey ces mots : « Cette phrase manque de jeunesse. »

bien, comme je l'ai dit, à dix-huit et dix-neuf ans qu'Amélie Cyvoct, née en 1804, rédigeait ce Journal. On peut noter encore qu'il n'y est fait mention qu'une fois de Chateaubriand: en 1822, Chateaubriand était à Londres et à Vérone, en 1823, il était ministre et moins assidu à l'Abbaye-aux-Bois.

C. LENORMANT.

Je suis fille d'un médecin de Belley; ma mère était charmante, elle me nourrit elle-même. J'ai deux frères : tous les souvenirs de cette partie de mon enfance ne se liant, ni par les personnes, ni par les habitudes, au reste de ma vie, je n'en ai gardé qu'un souvenir confus. En 1810, Mme Récamier, ma tante, vint aux eaux d'Aix-en-Savoie avec le baron de Voght (1); elle passa à Belley chez ma mère, et à Cressin chez ma grand mère, sa belle-sœur. Ma petite mine lui plut sans doute, elle me proposa de m'emmener, et charmée moi-même de sa bonté, éblouie de son élégance, de sa beauté, de sa voiture, j'acceptai de grand cœur; elle en parla à ma mère; croyant y voir mon bonheur et ma fortune, ma mère y consentit, quoique à regret. Mon pauvre frère aîné en était au désespoir, il ne voulait pas voir cette dame de Paris qui m'emmenait. Je partis : deux jours après, ma mère nous rejoignit à Lyon, chez une autre de mes tantes, Mme Delphin (2); mon départ lui coûtait trop, elle me ramena avec elle. L'année suivante, ma pauvre mère, âgée de 25 ans, mourut de la poitrine, le jour de Noël. Mon père crut utile pour moi de rappeler à la mémoire de ma tante la proposition qu'elle avait faite de me prendre auprès d'elle; il lui écrivit la mort de ma mère; elle consentit à se charger de moi : Mme Laurent Récamier, sa belle-sœur, qui se trouvait à Lyon, dit qu'elle me mènerait à Paris; mais je refusai constamment d'aller avec elle; ce n'était plus cette belle et bonne dame qui m'avait séduite; au moment du départ, je me couchai sous un lit; elle me laissa; peu de jours après (3), mon père me fit partir avec des dames que je ne connaissais point, mais qui venaient à Paris.

(1) Le baron de Voght, Allemand de Hambourg, ami de Camille Jordan et de Degérando, philosophe et philanthrope. Mis en relation avec Mme de Staël par Jordan et Mme Récamier, il fréquenta quelque temps Coppet, puis s'en éloigna vers 1811, au moment où l'exil de Mme de Staël devint le plus rigoureux.

(2) Éléonore Récamier, l'une des quatre belles-sœurs de Mme Récamier, avait épousé à Lyon M. Delphin.

(3) A la fin de juillet ou dans les premiers jours d'août 1811.

Je venais d'avoir sept ans, j'étais en grand deuil, très petite, affublée d'un chapeau à fleurs noires; je ne puis m'empêcher de penser que je ne ressemblais pas mal à un chien habillé; quoi qu'il en soit, fort blonde, les cheveux courts, les dents encore mal arrangées, on me trouva assez gentille.

Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé le moindre étonnement à tout ce que je voyais de nouveau; je me pris bien vite d'affection pour la femme de chambre de ma tante, Mlle Joséphine, ridicule, mais bonne personne, laide et fort honnête, toujours en peine de l'effet qu'elle produisait et de l'amour qu'elle croyait qu'on avait pour elle. Pour ma tante, je la craignais beaucoup. On me demanda si je savais lire; à mon âge c'était assez simple; j'avais appris longtemps d'une vieille religieuse nommée Mme Lachapelle, mais elle ne m'avait jamais fait lire qu'une épître dédicatoire; je la savais par cœur apparemment et, bien convaincue que je lisais à merveille, je l'affirmai; un jour donc, ma tante était souffrante, elle me donna un livre et me dit de lui faire la lecture, je commençai intrépidement: *Monseigneur, Votre Altesse Royale daignera...* « Comment? me dit ma tante, que dis-tu donc? — Je lis » — et je répétais mon épître dédicatoire.

Le général Junot est la première personne que j'aie vue à Paris; ma tante était couchée sur un canapé; il était assis auprès d'elle, lorsque mon oncle m'amena en disant: — « Voilà la petite. »

Quelques mois après, ma tante partit pour Coppet (1); elle ne devait pas d'abord m'emmener avec elle; au moment de monter en voiture, elle s'y décida.

J'ai bien souvent depuis béni Dieu de ce hasard qui m'a fait rester auprès d'elle; sans cela, on m'aurait mise dans quelque pension de Paris, mon oncle seul se serait occupé de mon éducation, et combien moi et mon sort eussent été différents!

A une poste ou deux de Coppet, M. Auguste de Staël vint au-devant de nous, apporter à ma tante la nouvelle de l'exil de M. de Montmorency (2); j'étais appuyée contre la portière lorsqu'il l'ouvrit et je pensai tomber sous la roue. Nous nous arrêtâmes

(1) Mme Récamier partit pour Coppet le 24 août 1811, avec un passeport à destination d'Aix-en-Savoie.

(2) L'ordre d'exil de Mathieu de Montmorency, daté du 21 août 1811, lui fut signifié à Coppet par le préfet du Léman; le motif de cet exil était une souscription faite en faveur des « cardinaux noirs. »

dans une auberge ; il faisait nuit ; ma tante s'évanouit complètement ; j'étais seule avec elle dans une chambre de l'auberge. Mlle Joséphine avait été chercher de la lumière et du secours ; la terreur me prit, je voulus sortir ; revenue à elle, on conta mon mauvais cœur à ma tante ; elle me demanda pourquoi je l'avais laissée ainsi : « Quand je t'ai vue si blanche, lui dis-je, je t'ai crue morte, et j'avais peur que tu ne m'emportes. »

Nous nous remîmes en route. M. de Montmorency vint au-devant de nous, il monta dans la voiture ; Auguste de Staël était à cheval à côté de la portière ; pour moi, je dormais profondément, couchée sur le devant de la voiture ; ma tante m'a dit souvent depuis que le contraste de ma figure endormie et si paisible, éclairée par la lune, et le chagrin qu'elle avait dans le cœur, lui avait paru bien frappant ; nous arrivâmes à Coppet : une grande femme en larmes ouvrit une porte et se jeta en sanglotant dans les bras de ma tante : c'était Mme de Staël ; M. Schlegel (1) me mena dans le salon ; je ne comprenais rien à ce que je voyais, ma pauvre imagination se perdait dans ces aventures qui me semblaient si étonnantes ; qu'on songe quel chaos pour un misérable enfant que tant de voyages, après avoir toujours été dans la *Grande-Rue* de ma petite ville, une si grande quantité de visages nouveaux, des habitudes si différentes des miennes, une élégance inconnue, des pleurs, des désespoirs, des évanouissements !

Je n'étais pourtant nullement effarouchée. Le lendemain, je déjeunai à table, personne ne s'occupait de moi ; on était vraiment agité d'autre chose ; l'ennui me prit ; pour me distraire, je fis deux nœuds au coin de ma serviette et me mis à dire un jeu assez ridicule qu'on m'avait appris : c'était un dialogue entre une religieuse et son confesseur. En m'entendant parler si haut, on regarda de mon côté et Mme de Staël, avec toute sa gracieuse bienveillance, au lieu d'être frappée de mon inconvenante hardiesse, le fut seulement de la justesse des inflexions de ma voix : Elle jouera bien la comédie, dit-elle.

Le lendemain, ma tante partit pour Genève ; on me laissa à Coppet, avec Mlle Joséphine, et nous allâmes voir une éclipse de lune dans des seaux d'eau. Le préfet de Genève fit pressentir à

(1) Auguste Guillaume Schlegel était, depuis 1806, précepteur des fils de Mme de Staël. Il fit partie de l'entourage de Mme de Staël jusqu'à sa mort, et devint plus tard professeur de littérature à l'Université de Bonn.

ma tante qu'elle serait exilée en restant plus longtemps chez Mme de Staël (1); nous partîmes pour Richecour, terre d'une cousine de ma tante (2), en Franche-Comté; nous n'y fûmes qu'un moment, nous emmenâmes sa fille, âgée de quinze ou seize ans et d'une charmante figure. Le long de la route, nous faisions mille projets, si ma tante était exilée, d'aller parler à l'Empereur: je devais lui dire la fable du *Loup et l'Agneau*. Pendant que nous suivions ainsi notre route, M. Auguste de Staël nous poursuivait en demandant partout une voiture de telle ou telle façon, une jeune dame et un enfant. Il nous atteignit à notre dernière couchée avant Paris. Nous dormions profondément, moi du moins, quand nous fûmes réveillées en sursaut, et l'exil à quarante lieues de Paris fut annoncé à ma pauvre tante (3). Elle voulut pourtant aller encore à Paris, arranger ses affaires, quitter ses amis, voir sa famille. Nous y arrivâmes de nuit. Après trois jours passés là dans les larmes et les adieux, nous partîmes pour Châlons-sur-Marne, la ville la plus rapprochée qui nous fût permise. C'est là que j'appris à lire; je commençai le piano; ma tante voulait exercer ma mémoire; elle me fit commencer le latin; je disais les vers assez bien pour mon âge; elle m'en fit apprendre beaucoup; dès lors, elle m'aima mieux et elle ne me reprocha plus mon insensibilité. Jusque là, elle me répétait souvent : « Tu n'es pas la petite fille que j'avais dans la tête; tu n'es pas sensible. » Je l'entendais si souvent parler des talents qu'elle voulait me donner que je lui demandai de me donner aussi un maître de sensibilité.

Elle croyait que je ne comprenais rien à ce qui se passait, mais une nuit, je couchais dans sa chambre, on frappa fortement à la porte de l'auberge; elle se réveilla en sursaut et s'écria avec terreur : « Mon Dieu, que nous veut-on encore? — Et que

(1) Le préfet du Léman était, depuis novembre 1810, le baron Capelle, qui avait remplacé M. de Barante. Il résulte d'une lettre du baron Capelle au duc de Rovigo, ministre de la police, que ce fut en réalité un neveu de Mme Récamier, Paul David, alors employé dans l'administration des Droits Réunis à Genève, qui vint à Coppet prévenir sa tante du danger qu'elle courait en prolongeant son séjour auprès de Mme de Staël.

(2) Cette cousine était Mme de Dalmassy, qui avait été élevée avec Mme Récamier.

(3) L'ordre d'exil de Madame Récamier, signé le 30 août 1811, fut notifié à son mari le 2 septembre par le baron Pasquier, préfet de Police; celui-ci répondit à M. Récamier qui s'enquérait des motifs de cette disgrâce : « de pareils ordres ne portent ni considérants ni explications. » M. Récamier partit aussitôt à la rencontre de sa femme et la rejoignit à Dijon.

craignez-vous, ma tante, lui dis-je, ne sommes-nous pas à nos quarante lieues? » Je me croyais aussi exilée; étant venue à Paris me faire arracher quelques dents, je ne voulais marcher qu'en baissant la tête et contre les maisons. Je craignais toujours qu'on ne m'arrêtât.

Ma tante passa neuf mois à Châlons, menant la vie la plus triste et accablée de chagrin, malgré les visites que lui faisaient ses amis et le séjour de Mme de Catellan, pendant quelques semaines; mais elle lui faisait chèrement acheter cette preuve d'amitié. Mme de Catellan est une personne spirituelle, d'un esprit faux, mais elle rédige avec tant de précision qu'on est tenté de croire juste ce qu'elle dit si bien. Elle n'a point de raison, une imagination vive, aucun principe arrêté, aucune idée d'ordre. Son éducation a été fort mauvaise; héritière d'une immense fortune, elle a pris l'habitude de ne jamais calculer ses dépenses et de regarder comme ignoble toute occupation de ménage; elle a de la générosité, de bons mouvements et surtout une grande faculté de s'engouer. Elle a eu pendant dix ans une passion pour ma tante.

M. de Montmorency vint aussi nous voir. Il ne savait pas notre adresse et voulut employer de la ruse pour la savoir, mais cela n'allait point à sa noble et franche nature. En arrivant à la *Pomme d'Or*, il commença par faire ôter de sa cheminée les bustes de l'Empereur et de l'Impératrice, sous prétexte qu'ils le gênaient. Il s'informa ensuite avec adresse des étrangers qui habitaient la ville, et Mme Récamier n'y était-elle pas? Était-elle logée bien loin? On lui dit notre rue, mais le lendemain, les filles de l'auberge, en apportant notre dîner, demandèrent si Mme Récamier n'avait pas eu une visite la veille au soir: « Non, répondit la discrète Joséphine, je n'ai vu qu'un marchand de lanternes. »

Je ne dois pas oublier ici les marques d'intérêt, d'égards, d'affection que toute la ville et les autorités nous témoignèrent. Le préfet était alors comme toujours M. de Jessaint, homme excellent et dont la femme a été constamment parfaite pour ma tante. C'est une chose honorable pour des autorités de Bonaparte de n'avoir pas craint l'approche d'une exilée; tous n'ont pas eu ce courage. On demanda plusieurs fois à ma tante de solliciter son rappel, elle le refusa toujours, et l'exil n'a fini pour elle qu'au retour des Bourbons; pendant que nous étions à Châlons,

entre autres, l'Empereur y passa avec l'Impératrice, et on fit ce qu'on put pour persuader à Mme Récamier de saisir cette occasion d'obtenir son retour à Paris; elle ne voulut rien entendre.

Après neuf ou dix mois passés tristement à Châlons, ma tante éprouva le besoin de changer le lieu de son exil et nous partîmes pour Lyon (1) où habitait une partie de notre famille.

La duchesse de Chevreuse (2), exilée comme nous, habitait l'hôtel de l'Europe où nous vînmes nous établir; ma tante l'avait connue à Paris; elle avait avec elle sa belle-mère, la duchesse de Luynes, qui l'aimait à la folie. Mme de Chevreuse était fort jeune, c'était une des personnes qui avaient eu le plus de mode dans la société; elle était pleine d'élégance et de grâces; sa taille était charmante, mais elle était rousse, et portait une perruque alternativement brune ou blonde.

Je me rappellerai toujours le premier jour où je la vis. Ma tante me mena chez elle le soir; elle était habillée de blanc, coiffée en cheveux, couchée sur un lit et tenant une rose à la main; elle me parut ravissante.

Elle était le caprice en personne : gâtée à l'excès, spirituelle, volontaire, elle ne se consolait pas de n'être pas née pendant le siècle de Louis XIV.

Elle menait à Lyon une vie toute singulière; elle ne se levait qu'à sept heures du soir pour aller au spectacle et passait le reste du temps couchée à se mourir d'ennui.

L'Empereur avait eu beaucoup de goût pour elle; il l'avait nommée dame de l'Impératrice, et, obligée à accepter par un conseil de famille, elle faisait à l'Empereur et à toute sa Cour impertinences sur impertinences; il se lassa enfin de ses dédains; on dit que la patience lui échappa lorsque, la reine d'Espagne étant venue à Paris, Bonaparte lui forma une cour et qu'il désira que Mme de Chevreuse fût sa dame d'honneur. Elle lui répondit qu'elle pouvait bien être esclave, mais qu'elle ne serait pas geôlière; il lui envoya un ordre d'exil, et certes il s'est bien vengé des dédains qu'elle lui avait montrés. Rien n'égale sa dureté envers elle; elle demanda mille fois son rappel et fut

(1) En juin 1812.

(2) Hermessinde de Narbonne-Pelet, duchesse de Chevreuse, nommée par l'Empereur en 1806 dame du palais de l'Impératrice Joséphine, exilée en 1808, mourut le 6 juillet 1813, à l'âge de vingt-huit ans. La duchesse de Luynes, sa belle-mère, était aussi la belle-mère de Mathieu de Montmorency.

toujours refusée; mourante enfin, non d'aucune maladie, mais d'ennui et de chagrin, elle fit demander de Caen où elle était alors la permission de venir mourir à Paris. « On meurt à Caen comme ailleurs, » répondit-il. Elle y est morte en effet, après deux ou trois ans d'exil; tous les médecins lui niaient son mal; son mari avec lequel on l'avait brouillée voulut venir la voir, elle ne voulut jamais y consentir. Sa belle-mère l'accompagnait partout, elle l'aimait avec passion. Quand elle mourut, Mme de Luynes revint à Paris, les enfants, toute la maison prit le deuil et le nom de Mme de Chevreuse ne fut pas prononcé; jamais on n'en parle.

* * *

Mme de Broglie (1) a 24 ans; c'est une des personnes qui ont eu le plus de mode; pendant deux ou trois ans, on la citait avec Mme de Barante comme la plus belle personne de Paris.

Lettre du peintre Gérard à Mme Récamier. (9 août 1819.)

« Vous avez peut-être oublié que je devais avoir l'honneur de vous voir avant-hier. J'allais partir lorsqu'une de ces malheureuses attaques qui me tourmentent depuis plus de deux mois, m'a forcé de rester chez moi. Je venais de dîner, il a fallu attendre pour me jeter dans le bain. Enfin, je suis mieux aujourd'hui et plus impatient que jamais de me mettre en route. C'est, je vous jure, une triste situation que de ne pouvoir travailler et d'être obligé de désirer l'instant qui doit me séparer de tout ce qui m'est cher. Je trouverai toutes ces peines un peu plus supportables, si vous daignez me conserver quelque souvenir. Ce ne serait qu'une chose équitable de votre part, j'ose le dire; mais l'amitié n'est point représentée avec des balances. »

Cette lettre de Gérard était écrite pendant l'Exposition de la *Galatée* de Girodet. Ce tableau avait eu un moment un succès de parti, et de sots journalistes avaient osé dire que Gérard était premier peintre du Roi et Girodet le premier peintre du siècle Malgré la conscience de son beau talent, malgré tout son esprit, Gérard avait attaché de l'importance à ces impertinentes critiques, et il se figurait qu'il y avait une cabale, une conspiration montée contre lui; il n'osait plus sortir; sa santé s'était altérée,

(1) Albertine de Staël, née à Coppet en 1797, avait épousé à Pise, en février 1816, le duc Victor de Broglie qui fut plus tard ministre de Louis Philippe.

il voulait partir pour Rome et c'est de ce projet qu'il parle dans sa lettre. Je ne crois pas qu'il ait conté toutes ses douleurs à d'autres qu'à ma tante. Mais elle a un merveilleux talent pour inspirer la confiance et soulager tous les chagrins; il était d'ailleurs sûr de son admiration, de son amitié et de son silence.

Gérard est un des hommes les plus aimables et les plus amusants qu'il y ait. Il cause à merveille, il est fort poli, et c'est une chose charmante que de lui entendre regarder des gravures ou des dessins. Une seule chose gâte sa conversation, c'est l'entortillage; il n'exprime jamais sa pensée sans périphrase; il tourne, tourne toujours, il ne va jamais droit au but. C'est amusant à observer dans des choses indifférentes, mais j'en ai vu ma tante bien ennuyée, lorsqu'il s'agissait d'affaires; il a une grande vanité qui se trouve souvent blessée dans les rapports de la société. Malgré tout l'empressement que l'on a pour son grand talent, la société aristocratique française a tant de sottise qu'il doit s'apercevoir de la différence qu'on met entre lui et eux. C'est sans doute le premier des artistes, mais ce n'est jamais qu'un artiste.

On disait que Gérard ne recevait plus parce que son père était malade. Est-ce que cela a un père? dit M. de Balk. Enfin il reçoit beaucoup de monde; il a la meilleure compagnie en hommes, une très bonne maison, et il n'est pas de femmes de ce qu'on appelle la société qui aillent chez lui.

Dimanche soir, avril 1822.

Nous avions quelques personnes. La duchesse de Devonshire venait passer une dernière soirée avec ma tante, et M. de Montmorency, le duc de Laval (1), M. de Forbin (2) et quelques autres étaient ici.

La duchesse de Devonshire (3) est bien une grande dame

(1) Adrien de Montmorency.

(2) Le comte de Forbin, né en 1779, avait fait la connaissance de Mme Récamier à Rome, en 1813; il avait été chambellan de Pauline Borghèse; amateur d'art et peintre lui-même, il devint, sous la Restauration, directeur général des Musées de France et membre de l'Académie des Beaux-Arts. Son intimité avec Mme Récamier avait vivement excité la jalousie de Benjamin Constant, qui s'en plaint âprement dans son *Journal intime*.

(3) Élisabeth Hervey, née en 1759. Mme Récamier l'avait connue à Londres en 1802, alors qu'elle était lady Forster. Un second mariage la fit duchesse de Devonshire, après la mort de Georgina Spencer, première femme de William Cavendish. Elle se fixa à la fin de sa vie à Rome où elle devint l'amie du cardinal Consalvi et où elle mourut en 1824.

comme on doit les trouver dans les Mémoires. Elle est très vieille, très grande, toujours parée comme si sa beauté était à présent autre chose qu'un souvenir ; cela la vieillit beaucoup.

Mais le haut de son visage est encore charmant. Je suppose qu'elle a dû avoir des bras superbes, car elle a toujours des manches de la gaze la plus claire et trois ou quatre beaux bracelets infiniment trop larges : rien n'est triste comme ces pauvres bras.

Elle a des manières très nobles et très polies; elle reçoit à merveille; sa prudence et sa modération sont extrêmes. Elle parle bas, écoute avec intérêt, et s'occupe beaucoup des arts. Mais c'est si bien en protectrice, il est si aisé de voir que son goût pour les arts vient surtout de ce qu'elle trouve qu'une personne de l'âge et du rang de la duchesse de Devonshire doit être un centre protecteur pour les artistes! Elle a adopté Rome pour sa patrie, et l'on dit qu'elle en fait les honneurs aux étrangers avec une grande bonté.

Son esprit de conciliation et sa douceur doivent être des qualités parfaites pour une maîtresse de maison, mais hors de chez elle, sa conversation est bien éteinte. Sa manière avec ma tante est pleine de grâces. Elle a une tendre affection pour elle et elle la traite comme une fille charmante pour laquelle elle aurait beaucoup de goût : elle la baise au front plusieurs fois dans la soirée avec une tendresse toute maternelle. C'est vraiment une chose parfaite que de penser qu'une personne de son âge et de son rang, aussi gâtée dans la société française, désirée partout, comblée de fêtes, n'en vienne pas moins deux ou trois fois par semaine dans un quartier éloigné de Paris, monte trois étages et ne s'en aille jamais qu'à regret.

Son frère, Lord Bristol, est aussi un homme bien excellent. Il a été vingt ans membre de l'opposition; mais sa sœur la plus chérie était femme de Lord Liverpool (1), ce qui lui a donné beaucoup de modération. Sa figure est encore charmante; il a l'air assez jeune, quoique tous ses cheveux soient blancs. Il va beaucoup dans le monde, et l'une des choses que j'aime le plus en lui, c'est la manière si juste dont il apprécie chaque chose. Il ne néglige pas un devoir et n'oublie pas une visite. Ses manières sont peut-être un peu trop affectueuse, il fait un usage un peu

(1) Premier ministre de 1818 à 1827, date à laquelle il fut remplacé par Canning.

fréquent des exclamations; mais on sent en lui tant de vertus, sa légère affectation part d'un cœur si bienveillant que j'y trouve une certaine grâce. Il a neuf enfants, la plus haute moralité, une magnificence royale. Il y a quelques années qu'étant aux eaux de Spa, un village des environs fut consumé par un incendie; tout le monde plaignait ces malheureux habitants; Lord Bristol fit reconstruire le village tout entier à ses frais. De plus, il a beaucoup de penchant à la religion catholique, et j'espère qu'il finira par l'embrasser.

Ses filles sont fort belles, une surtout. Mais l'autre, Lady Georgina, a tant de fraîcheur, une si bonne santé, un visage si heureux et si calme que c'est un vrai plaisir que la regarder. Ils quittent tous Paris demain; c'est à notre grand regret. Ils ont été pour nous, cet hiver, une société charmante. Au milieu du tourbillon du grand monde, tout habillés pour le bal, Lord Bristol, sa sœur et sa fille venaient passer la soirée avec nous. Je leur en saurai toujours bon gré.

Lord Bristol aime beaucoup sa fille Georgina. Un jour, nous sortions du spectacle, il faisait très froid; le duc de Laval lui dit : « Mylord, il fait un froid de chien, comment n'avez-vous pas de redingote? — Oh! répondit-il, en regardant sa fille, elle a sa pelisse et quand elle a chaud, je n'ai pas froid. »

Vendredi soir.

Le duc d'Hamilton, qui était allé mener son fils au collège, est revenu, il y a quelques jours, d'Angleterre : il a passé la soirée avec nous aujourd'hui. C'est un homme de 45 ans, d'une figure grande et noble, très maigre, habillé de la façon la plus étrange. Ses manières sont parfaites; il a une politesse très haute et pourtant très gracieuse; il entend bien le français, il y a dans sa conversation beaucoup de mots anglais francisés et, en général, ils sont très expressifs.

Il a plus de finesse et de tact dans l'esprit que de profondeur et d'étendue : sa conversation est agréable et, surtout, il écoute à merveille. Il est bon et noble; je le crois susceptible de dévouement et d'affection, et beaucoup plus sérieux qu'il ne le paraît. Mais il a des prétentions à la légèreté française, il a pris pour modèle nos jeunes marquis de théâtre et croit être le plus séduisant d'entre eux, en professant sur la galanterie et en jurant en français; il est en même temps le plus radical et

le plus aristocrate des grands seigneurs anglais. Cette lady Anne Hamilton qui était auprès de la Reine est sa sœur. Il a épousé une des riches héritières d'Angleterre, qui était en même temps une très remarquablement belle personne, dont la voix et le talent sont aussi extraordinaires que celui de Mme Catalani; elle est infiniment plus jeune que lui, et c'est elle qui l'a épousé par amour, et qui à présent languit et se meurt de jalousie.

La prétention du duc d'Hamilton pour le moment, c'est de faire reconnaître le droit qu'il a d'être duc de Châtellerault en France; ce titre fut donné à l'un de ses ancêtres, lors du mariage de Marie Stuart avec François II. Il a déjà eu plusieurs conversations avec le Roi à ce sujet, et avec M. Decazes lorsqu'il était ministre; on lui a toujours dit que rien n'était plus juste, mais il a trouvé que l'on n'y mettait pas tout l'empressement convenable, et il ne veut pas s'en mêler à présent. Il serait, je crois, fort content que ma tante poussât cette affaire, sans que sa hauteur eût à s'en occuper.

Au reste, c'est tout à fait mal à moi d'avoir parlé de ces petits ridicules. Il est parfaitement aimable pour nous; pendant les séjours qu'il fait à Paris, il ne laisse pas passer un jour sans venir nous voir; à chacun de ses voyages en Angleterre, il nous rapporte de charmantes bagatelles. Il écrit à ma tante les lettres les plus gracieuses et les plus aimables, auxquelles elle ne répond pas.

Lorsque minuit sonne et que ma tante lui dit qu'il faut s'en aller, il envoie régulièrement le couvent au diable, et il ne s'en va jamais qu'à regret et avec le désir de revenir.

Jeudi soir.

La comtesse de Gotheland (1) est une des personnes que nous voyons le plus habituellement. Liée depuis fort longtemps avec ma tante, elle a une tendre amitié pour elle, et elle s'est mise dans une position si singulière que ma tante est le seul point de rapport qu'elle ait avec la société aristocratique. Elle n'est pas jolie sans être laide. Elle engraisse trop, elle se met bien, elle a une grande timidité, une extrême gaucherie. Elle ne peut retenir

(1) Désirée Clary, fille d'un négociant de Marseille, avait épousé Bernadotte, pendant que sa sœur Julie épousait Joseph Bonaparte. Devenue reine par l'accession de Bernadotte au trône de Suède, en 1818, elle passait la plus grande partie de son temps à Paris sous le nom de comtesse de Gotheland.

aucun nom aristocratique; ma tante dit qu'elle est pour eux comme les grands seigneurs pour les noms bourgeois. Je ne lui ai jamais entendu donner un titre sans hésiter plusieurs fois, et sans dire à la fin précisément celui qu'il ne fallait pas. Quand elle entre chez ma tante, elle se glisse dans la chambre avec embarras jusqu'auprès d'elle. Elle rit comme une pensionnaire et à propos de rien. Mais il est impossible d'avoir plus de sereine bonté, plus de bienfaisance, plus de délicatesse; elle ne manque nullement d'esprit, et souvent elle a des mots heureux.

Sa folie pour M. de Richelieu est inexplicable, à moins que ce ne soit un but de promenade que de lui toujours courir après. Elle dit souvent qu'il est laid, que ses dents sont gâtées. Son grand plaisir est de le poursuivre, un peu pour le voir et beaucoup pour le faire enrager : elle dit, en riant aux éclats, qu'il la déteste. Tous ses gens sont dans sa confidence; ils viennent lui dire : « Il est là, il passera ici ; » c'est une chose qui afflige ma tante que de voir un travers si extravagant à une personne si bonne, si modeste, car ce qu'il y a là-dedans de plus bizarre, c'est combien tout cela est opposé à son caractère. Je suis tentée de la croire ensorcelée. Elle est si craintive, si timide! Ma tante lui dit souvent le tort affreux que lui fait cette folie ; elle le sait bien, elle en sent le ridicule; elle en gémit et ne peut ou ne veut pas la faire cesser.

Il y a deux ou trois ans que Mme de Genlis composa une lettre pour la reine de Suède à M. de Richelieu. Elle lui exprimait son enthousiasme pour ses vertus, et elle la finissait d'une manière très adroite et un peu royale; comme elle savait bien qu'il ne voudrait pas répondre, elle lui disait : « Je vous défends de me répondre. »

Malgré ce ridicule, comme elle est fort estimée, reine et riche, qu'elle a un très bon cuisinier et des loges à tous les spectacles, rien ne lui serait plus aisé que de voir la meilleure compagnie de France; mais elle ne veut pas se gêner, elle dîne à des heures incroyables, et elle a l'entourage le plus malheureux. D'une part, sa sœur Mme de Villeneuve, excellente femme, mais la plus ennuyeuse des créatures, qui a depuis vingt ans mal à la tête; elle s'assoye à un coin de cheminée, et tient à la main un grand mouchoir qu'elle étale comme une pleureuse; elle manque tout à fait d'usage du monde, et l'on ne peut se figurer combien son mouchoir en l'air et son attitude de côté sont assommants.

Sa fille Juliette est une charmante personne; cela est vrai; elle a une foule de talents, un maintien parfait, une figure agréable; mais elle est si froide, et sa santé fait peine. Le général Clary est le plus brave, le moins beau et le plus ennuyeux des aides de camp. La dame de compagnie Mme Lambeaux est fort jolie, mais elle a les plus mauvaises façons. M. C... (1) est si réjoui et de si mauvais ton! Mais il a pourtant un très beau passage de vie: il était conventionnel et lors du procès du roi, lorsque déjà plusieurs membres avaient voté la mort, son tour vint, et il monta à la tribune pour dire que, non seulement il ne le condamnait point à mort, mais qu'il n'avait point le droit de le juger.

On juge bien que l'ensemble de cette société n'a rien d'attirant. Aussi, cet hiver, la pauvre reine a voulu donner un dîner un peu élégant. M. de Montmorency arrivait au ministère; elle voulait qu'il vînt et la pauvre femme est venue ici plusieurs fois pour que ma tante lui arrangeât ce dîner, il n'était messages que pour cela; enfin lorsqu'elle se trouvait chez nous avec les gens qu'elle voulait prier, sa timidité naturelle et l'embarras de sa position sont si grands qu'elle demandait tout bas à ma tante d'inviter pour elle et bien vite elle s'en allait à l'autre bout de la chambre.

Enfin ce dîner a eu lieu, il a été très bon, très élégant et composé à merveille.

Voici une lettre de la reine de Suède que je copie parce qu'il me semble qu'elle peint toute sa manière.

« Madame,

« Je désirerais bien que vous ayez la bonté de me recevoir un moment ce matin vers la même heure qu'hier. L'opinion de la personne à qui vous avez sans doute parlé hier soir me suffira pour le moment, et je pourrai donner mes lettres ce soir à l'officier qui les attend depuis huit jours avec impatience. Comme il ne s'est mis à ma disposition que par complaisance, je n'ose pas en abuser plus longtemps.

« Votre meilleure amie.

« Désirée.

« Si vous avez affaire ce matin, je ne vous retiendrai qu'un moment. »

(1) Nom illisible dans le manuscrit.

Il s'agissait de savoir de M. de Montmorency si le Gouvernement français ne verrait point d'inconvénient à un voyage du prince Oscar (1) cet été, à Paris. Il a répondu que le prince Oscar serait reçu avec tous les égards dus à son rang, mais que la Cour préférerait qu'il ne vînt pas.

Vendredi.

J'ai été ce soir pour la première fois à l'Opéra et dans la nouvelle salle; on donnait *la Lampe merveilleuse;* l'entrée de cette salle m'a paru bien, les escaliers affreux, la salle superbe, et le lustre une merveille; rien de plus brillant, et moi qui aime tant les lumières, je ne me lassais pas de le regarder. Pour la pièce, elle m'a affligée, car elle estropie le conte le plus charmant des *Mille et une Nuits*. Les décorations sont ravissantes; l'or, le cristal, le rouge, la lumière, tout y est prodigué; cela vous transporte dans un monde de féeries, on croit marcher sur les rubis; l'armée d'Aladin est tout ce qu'on peut se figurer de plus charmant. Une innombrable quantité de femmes dont les lances, les boucliers, les cuirasses resplendissent d'or, avec des tuniques de mousseline blanche, exécutent plusieurs évolutions militaires, et le moment où Aladin part à leur tête en s'écriant : Marchons! et où elles suivent la lance haute, m'a remplie de joie et d'admiration.

Quand aux danses, je ne puis dissimuler qu'elles m'ont ramenée fort péniblement sur la terre. Je sentais pour toutes ces créatures sautillantes un mépris et un dégoût si profonds que lorsque j'ai dit à ma tante que j'aurais donné tout cela pour trois grenouilles, je n'ai dit que la vérité!

Je ne conçois pas, d'ailleurs, qu'on puisse trouver de la grâce dans ces pirouettes, la jambe au niveau de la tête; si l'on fixait, au hasard, une de ces attitudes sur la toile, cela ferait la plus risible caricature. Il faut que tous ces gens soient disloqués pour exécuter ces horribles tours de force.

Mercredi soir (2).

Nous avons eu ce soir une soirée bien décousue. Mme de Catellan, Mme de Gramont sa fille et M. de Guizard son neveu

(1) Prince héritier de Suède, fils de Bernadotte auquel il succéda, sous le nom d'Oscar Ier en 1844.

(2) Le récit qui va suivre se rapporte à la conspiration militaire connue sous le nom d'*Affaire de Saumur*. Cette conspiration, qui éclata en décembre 1821 dans un régiment de dragons en garnison dans cette ville, avait pour but de rappeler Napoléon II sur le trône et de rétablir la Constitution de 1791. Elle eut son dénoue-

sont arrivés les premiers. Ma tante venait de recevoir la nouvelle qu'il n'y avait plus d'espoir pour le pauvre Sirejean; nous avions tous la tête perdue, nous ne pensions à autre chose; après quelques phrases de politesse, on retombait dans cette malheureuse affaire, et j'avoue qu'au milieu de mon chagrin, je me désolais de penser combien au fond du cœur tous ceux qui venaient nous faire visite maudissaient notre humanité; je sentais que peut-être ils nous trouvaient bien ridicules. Il est venu ainsi une succession de personnes; Mmes de Catellan et de Gramont sont parties pour faire quelques démarches et à dix heures nous sommes restées avec M. Ballanche, M. Ampère, la tante du pauvre Sirejean, et quelques hommes.

A dix heures et demie, la porte s'ouvre et je vois entrer Benjamin Constant perché sur de longues béquilles; son visage pâle, ses longs cheveux blonds, son infirmité lui donnaient un aspect vénérable tout particulier; il était avec sa femme, une princesse de Hardenberg (1) qui l'a épousé par amour; c'est sa troisième femme et il est son troisième mari vivant. Elle est fort laide, plus âgée que lui, et habillée avec une robe de couleur sans fichu, un chapeau de paille comme pourrait l'être la plus charmante personne de quinze ans; elle blesse en parlant, elle appelle son mari, cher ami, et elle le tutoye. Ils étaient accom-

ment en février 1822 devant le Conseil de guerre de la 4e division militaire siégeant à Tours; des onze accusés, huit furent acquittés, trois condamnés à mort : c'étaient les maréchaux des logis Coudert et Sirejean et le lieutenant Delon ce dernier par contumace. Les condamnés étaient très jeunes; un mouvement d'opinion se fit en leur faveur. Mme Récamier, sollicitée par leurs familles, entreprit d'actives démarches, probablement par l'intermédiaire de Mathieu de Montmorency, alors très bien en cour. Ces démarches réussirent en ce qui concerne Coudert, dont le premier jugement fut cassé le 14 mars et qui ne fut condamné qu'à cinq ans de prison comme « non-révélateur. » Mais l'arrêt de mort prononcé contre Sirejean fut confirmé le 18 avril par le Conseil de guerre. Le 20 avril, à dix heures du soir, Sirejean écrivait de sa prison à Mme Récamier une dernière lettre qui commence par ces mots : « J'apprends à l'instant l'arrêt fatal qui me condamne pour la seconde fois à la peine capitale, » mais où il exprime encore quelque espoir dans « la clémence de notre illustre et bienfaisant souverain » et dans les dernières démarches de ses protecteurs. Sirejean fut exécuté le 2 mai : c'est donc entre le 20 avril et le 2 mai que se place la soirée que raconte Amélie Cyvoct, où Mme Récamier et ses amis firent une ultime tentative pour sauver la tête du condamné.

(1) Charlotte de Hardenberg appartenait à une grande famille du Hanovre; elle n'était cependant que comtesse, et non princesse. Benjamin Constant était bien son troisième mari, puisqu'elle avait épousé avant lui M. de Marenholz, puis le comte Dutertre; quant à Benjamin, il n'avait été marié que deux fois, d'abord avec Wilhelmine de Cram, alors qu'il n'avait que vingt-deux ans, puis avec Charlotte de Hardenberg.

pagnés de M. Coudert, le frère du condamné, qui a une figure si noire, des yeux si perçants, tant de résolution, de bonté et si peu de morosité dans la physionomie; cela semblait une apparition.

Pour Benjamin, j'ai été bien frappée de ce mélange de vénérable et de bouffon, de touchant et d'ironique, que son infirmité, ses cheveux longs, son sourire faux et ses yeux de chat produisaient. Il n'a pas une prononciation pure, mais elle a du charme et une excessive élégance.

Ma tante lui demanda de venir dans le salon rédiger une demande d'audience au Roi, et une lettre à M. Peyronnet (1) pour la tante de Sirejean; je n'oublierai jamais quelle chose singulière c'était que de lui entendre lire haut la lettre qu'il venait de rédiger dans les termes les plus honorables, les plus humbles, les plus polis, — s'interrompant à tout moment en faisant la grimace. « Votre grandeur, disait-il en s'adressant à M. Peyronnet, — quel animal! — l'inépuisable bonté du Roi, — comptez-y, elle vous mènera loin. » Enfin, je me suis amusée à garder ces lettres de son écriture; il me semble que je ne pourrais pas les relire sans voir encore tout le mouvement de la figure. Sur ces entrefaites, est arrivé le duc de Laval et je crois qu'il fut peu agréablement surpris en trouvant toute cette compagnie; mais ils ne restèrent qu'un moment et ma tante l'emmena dans une autre chambre pour lui parler de cette affaire.

1er mai.

Voilà trois semaines que, sans se démentir, le bruit court que ma tante jouit auprès du Roi de la plus haute faveur; on lui donne pour origine la triste affaire de Saumur dont elle s'est vivement occupée; au reste, toutes les vraisemblances sont gardées, l'histoire est des plus honorables, et tout le monde applaudit à ce choix : il nous arrive de toutes parts des gens qui viennent demander qu'on confie ce secret à leur amitié; on en écrit sans cesse à ma tante; avant-hier elle a reçu une lettre de Mme de Genlis, toute gracieuse et toute mystérieuse, qui lui

(1) Le comte de Peyronnet était ministre de la Justice dans le cabinet Villèle (décembre 1821); il redevint ministre sous Charles X au moment des Ordonnances qui provoquèrent la Révolution de juillet et fut condamné à la prison perpétuelle lors du Procès des ministres. Dans une lettre à Mme Récamier, Coudert, frère de l'un des condamnés, écrivait : « Le ministre de la Justice auquel je devrais naturellement m'adresser (pour la grâce) ne m'inspire aucune confiance; je connais son caractère. »

demandait d'aller la voir le soir. Ma tante y fut et fut accablée de questions pour savoir la vérité sur cette affaire; elle ne croira guère, je pense, qu'il n'en est rien. Pour moi, cette histoire m'amuse; mais elle contrarie ma tante. Elle est si craintive; elle aime si peu à se mettre en rapport avec le public, que même un bruit honorable la fait frémir. Mais il faut peu la connaître pour croire qu'elle voulût accepter un rôle qui la mettrait en butte à l'envie, et comme disait très justement Mme de Boigne, si le Roi pouvait marcher et qu'on me dît qu'il passe deux ou trois heures par jour chez Mme Récamier, que même elle fait souvent fermer sa porte pour causer avec lui, je le croirais, mais croire qu'elle va le chercher, jamais.

M. Ampère (1), le savant, fait une comparaison ingénieuse du genre humain à la vie d'un homme.

D'abord, un pauvre enfant garrotté, emmailloté, dépendant, c'est la civilisation de l'Égypte dont les momies et les statues nous donnent si bien l'idée.

L'enfant grandit, marche, se débarrasse de ses entraves, déploie toute sa grâce, sa gentillesse; ses réparties sont vives et piquantes : c'est la Grèce.

Mais arrive le temps du collège, l'enfant est soumis à des maîtres durs, on l'oblige à de certains travaux, ses sentiments les plus doux sont comprimés. C'est Rome.

Il sort de l'enfance. On lui parle d'une meilleure vie, son imagination se remplit des plus nobles pensées, on lui fait faire sa première communion : c'est l'établissement du christianisme et les premiers siècles de l'Église.

Mais on empoisonne ces consolantes pensées; le jeune homme devient superstitieux, les croyances les plus douces se changent en croyances sinistres : c'est le bas Empire et le Moyen Age.

Cependant il entre en rhétorique; l'ordre renaît dans ses idées, son imagination est riante : c'est François Ier jusqu'à Louis XIV.

C'est alors qu'il entre dans le monde, il n'a plus de guide, se livre à tous les plaisirs, tous les excès, il épuise les extravagances : c'est le siècle de Louis XV et la Régence.

Mais il vient d'atteindre sa grande majorité, il demande ses

(1) André-Marie Ampère, l'illustre physicien, père du littérateur Jean-Jacques Ampère.

comptes à ses tuteurs, qui les refusent et c'est le sujet d'un grand procès qu'on va juger.

Juin.

Ma tante vient d'être disgraciée, dit-on; après avoir charmé le Roi et l'avoir vu deux fois, elle n'a pas été assez facile à vivre, et a refusé d'y retourner. Mme du Cayla, qui était partie pour la campagne au désespoir, est revenue sur cette bonne nouvelle.

Il y a quelques jours que le Roi a envoyé à Mme du Cayla une perruche qui parle admirablement. C'est son premier gentilhomme de la chambre, M. le duc d'Aumont, qui l'a portée.

Chaque jour, il lui envoie des fleurs. Tous les mercredis, elle va le voir de trois à cinq heures et demie. Ces jours-là, le Roi est toujours plus gai au Conseil, et si, par hasard, il y a quelque affaire qu'on soit obligé de lui soumettre de nouveau, il a grand soin de dire : « Vous n'enverrez que demain. »

Le pavillon de Saint-Ouen avance beaucoup. On dit qu'il est d'une grande magnificence. Le secret est encore officiel, mais tout le monde sait à qui il est destiné. Les ouvriers auxquels on le demande répondent que c'est pour la maîtresse du Roi.

4 juin.

M. de Richelieu est mort (1). La pauvre comtesse de Gotheland ne se console pas. Elle ne sort plus, si ce n'est pour aller à l'Assomption (2); tout le monde prend part à cette douleur et je ne crois pas que personne ait attaché à ses regrets le ridicule qu'on mettait à sa passion.

Elle a été au-devant de lui jusqu'à Versailles (3). Pendant qu'on changeait ses chevaux, il voulut descendre de voiture, et tomba évanoui dans les bras de ses gens.

La pauvre Reine, si elle n'eût été retenue, se serait précipitée auprès de lui. Il se trouva mal ainsi trois fois de Paris à Versailles. Qu'on juge de l'état de la comtesse de Gotheland obligée de rester cachée dans sa voiture, convaincue du danger de M. de Richelieu, et persuadée que si elle avait eu le droit de le soigner, il ne serait pas mort.

Ma tante alla la voir le jour même; elle était dans son lit,

(1) Le 17 mai 1822.

(2) Église où avait été déposé le corps du duc de Richelieu.

(3) C'est au retour d'un voyage au château de Courteilles, dans l'Eure, que le duc de Richelieu fut pris de la maladie qui l'enleva en quelques jours.

fondant en larmes, ne voulant plus se lever, ni sortir, ni rien faire. « Et pourquoi ? » disait-elle. Elle était très simple et très touchante. Toute la terre a envoyé savoir de ses nouvelles. Ma tante la voyait tous les jours. « Quelquefois, lui disait-elle, comme il avait la vue très basse, il ne me reconnaissait pas d'abord quand je passais près de lui et il me regardait avec un air agréable ; cela me faisait tant de plaisir. »

Mme de Genlis est la plus séduisante qu'on puisse imaginer. Elle a le projet de refaire l'*Encyclopédie* et veut que M. de Chateaubriand fasse le discours préliminaire qui doit remplacer celui de d'Alembert. Elle en avait plusieurs fois parlé à ma tante et, l'été dernier, elle lui écrivit pour lui demander de lui amener M. de Chateaubriand. Ma tante le décida à y aller.

Le lendemain, lorsqu'ils étaient en route, M. de Chateaubriand dit à ma tante : « C'est une folle, je ne veux pas me mêler de son *Encyclopédie*, et je lui déclarerai tout net que cette idée n'a pas le sens commun ; sans vous je n'irais pas. » Ils arrivent enfin. Il était huit ou neuf heures. On entendait de l'escalier les sons charmants d'une harpe. On leur ouvre une porte et Mme de Genlis jouant de la harpe, vieille comme une Sibylle, sale à faire peur, se dessinait comme une ombre de sorcière sur une draperie de mousseline derrière laquelle étaient deux bougies (1).

« Je joue de la harpe, leur dit-elle, parce que je veux, après mon *Encyclopédie*, faire un voyage à Jérusalem, et que je compte jouer de la harpe dans la maison de David. »

M. de Chateaubriand ne perdait rien de sa mauvaise humeur. Ma tante se désolait de la fin que pourrait avoir cette visite, et Mme de Genlis qui, tout de suite, s'aperçut de l'impatience de M. de Chateaubriand, déploya dans cette soirée tant de grâces, d'esprit, de cajoleries et de naturel que M de Chateaubriand vaincu, entraîné, avait plus à cœur qu'elle le succès

(1) Ne serait-ce pas à cette soirée que fait allusion Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*, en racontant une visite à Mme de Genlis? « Elle demeurait à l'Arsenal, au milieu de livres poudreux, dans un appartement obscur. Elle n'attendait personne ; elle était vêtue d'une robe noire ; ses cheveux blancs offusquaient son visage ; elle tenait une harpe entre ses genoux et sa tête était abattue sur sa poitrine. Appendue aux cordes de l'instrument, elle promenait ses deux mains pâles et amaigries sur l'autre côté du réseau sonore dont elle tirait des sons affaiblis, semblables aux voix lointaines et indéfinissables de la mort. »

de l'*Encyclopédie*, et fit avec elle tous les plans et les arrangements convenables. Lorsqu'ils furent sortis, ma tante le remercia d'avoir été si aimable pour cette vieille femme.

— Au fait, dit-elle, son projet est fou.

— Comment, fou? reprit M. de Chateaubriand, c'est une idée superbe; il faudra que l'argent soit pour l'hospice de Marie-Thérèse, je me charge de parler à un libraire.

Juillet.

M. de La Rochefoucauld (1) mène la France. Depuis plusieurs années, il y a entre Mme du Cayla et lui l'amitié la plus vive et la plus exaltée; tous les matins, il va se concerter avec M. de Villèle, s'entend avec lui sur les affaires à recommander au Roi et revient ensuite chez Mme du Cayla; elle va chez le Roi avec un grand sac de taffetas vert, et déjà plusieurs fois, elle s'est arrangée de façon à ce que ses lettres lui fussent volées. Elle ne semblaient point faites pour être lues par le Roi et n'en ont produit que plus d'effet. M. de La Rochefoucauld, qui dans ce moment est si puissant, a trente-deux ans, une belle et noble figure, une tournure charmante, une élégance parfaite, les chevaux et les voitures les plus recherchés qui se puissent; il aime à donner la mode, et quoique souvent on l'ait prise de lui, tout le monde se moque de sa toilette; en effet, elle est assez souvent ridicule. Il a un caractère droit et noble, de la franchise et de la loyauté, beaucoup de chevaleresque dans les idées, mais il n'a rien lu; il a les principes les plus inflexibles et, sans comprendre un mot à l'opinion contraire, il déclare qu'elle est folle, absurde et fausse.

Ma tante le connaît depuis de longues années; c'est un ami fidèle et sûr, et toujours prêt à appuyer de sa considération les gens qu'il a adoptés. Il n'aime pas infiniment son beau-père M de Montmorency, et souvent il est jaloux de la préférence que ma tante lui accorde sur lui.

Sa politesse est excessive; il a beaucoup de bienveillance pour les personnes, quoiqu'il soit fort exagéré en opinions; il réunit la plus grande sévérité à la plus extrême élégance de mœurs.

Un joli mot de lui, c'est lorsqu'il répondit à ma tante, qui lui

(1) Sosthène de La Rochefoucauld, fils du duc de La Rochefoucauld-Doudeauville qui devint ministre de la Maison du Roi en 1824, et gendre de Mathieu de Montmorency.

demandait quelle impression il avait reçue en voyant son nom sur la liste des treize (1) : « Je pensais que cela me ferait bien des jaloux. »

Ce premier de mai 1823, j'ai été à Saint-Ouen, chez M. Ternaux (2) qui, tous les ans à pareil jour, montre à quiconque veut les voir les produits de sa manufacture, procède à la vente de ses chèvres de Cachemire, et enfin fait faire l'ouverture des silos.

Nous y sommes arrivés à onze heures et demie. M. Ternaux occupe la maison de M. Necker, celle dans laquelle il reçut tant d'hommages, où sa disgrâce était si à la mode en 1781. L'avenue en est très longue; elle est plantée d'un double rang d'arbres, mais comme elle est fort large, il en a fait semer en froment toute l'étendue, excepté le passage des voitures. Tout le rez-de-chaussée de sa maison était ouvert. Dans la salle à manger était un immense buffet, qui, depuis six heures du matin jusqu'à quatre, s'est toujours renouvelé, et où tout le monde recevait, pour prix de l'hospitalité qui lui était offerte, mille remerciements de l'avoir acceptée. J'ai vu un homme fort mal mis, couvert de sueur et de poussière, et qui sans doute voyageait à pied, entrer dans le vestibule d'un air humble et demander à un domestique s'il serait permis de demander un verre d'eau; on l'a fait entrer dans la salle à manger, il y a été traité comme tous les autres, et il a mis dans sa poche, en s'en allant, deux pains et de la polenta pour faire neuf soupes, nouvelle invention de M. Ternaux, exposée dans un autre salon et qui donne aux pauvres une bonne soupe grasse pour un liard.

On a vendu les chèvres; les silos ont été ouverts; on a trouvé le blé qui, depuis trois ans, y était renfermé en très bon état. M. Ternaux nous a conduits lui-même à la manufacture de schalls de cachemire; il a expliqué les machines avec beaucoup de simplicité; tous ses ouvriers, hommes, femmes et enfants, ont l'air de l'adorer. Dans un autre salon de sa maison était l'exposition des produits de cette manufacture : de beaux schalls, des robes,

(1) Liste de proscription dressée par le Gouvernement de Napoléon au moment des Cent-Jours.

(2) M. Ternaux, fait baron par Louis XVIII en 1819, était un industriel et un philanthrope; il avait établi d'importantes manufactures de tissage des laines à Sedan et Louviers, introduit en France les chèvres du Thibet et la fabrication de châles de cachemire dits « ternaux ». Il fut député de Paris en 1818 et 1827 et mourut en 1833.

des couvre-pieds, etc. Le parc est admirablement bien planté, les points de vue en sont charmants, la Seine a l'air d'appartenir au jardin. La maison est grande, mais meublée avec simplicité; tout y donne l'idée de l'ordre, de la richesse et de l'hospitalité la plus généreuse. Certainement beaucoup de gens que cette espèce de fête avait attirés n'ont point aperçu M. Ternaux. Il avait l'air charmé et reconnaissant vis-à-vis de tous ceux auxquels il parlait; ses deux sœurs font les honneurs de sa maison, et les font avec grâce, bienveillance et une parfaite simplicité. Le curé du village les aidait; il conte mille traits de générosité de M. Ternaux envers les pauvres et la commune; c'est M. Ternaux qui a fait rebâtir son presbytère.

Tout le côté gauche des deux Chambres, des ambassadeurs, des étrangers, des fermiers, des agriculteurs, tout cela y était. Excepté les ambassadeurs et moi, par hasard, personne sans doute n'a assisté à cette fête et à celle du lendemain.

Le 2 mai, Mme du Cayla donnait à Saint-Ouen, en mémoire de la fameuse Déclaration datée de là (1), et pour inaugurer le portrait du Roi que Gérard a fait pour elle, et le don du pavillon, un grand déjeuner. Tous les ministres, les ambassadeurs, les grandes charges de la Cour, excepté M. de Talleyrand, y étaient priées. Mme de Dino y était cependant.

Mme de Boigne m'y mena; nous sommes arrivées comme tout le monde à midi et demi. Le pavillon est composé au rez-de-chaussée d'un vestibule, de trois grands salons meublés avec magnificence; les meubles de toute la maison sont en bois indigène; dans le dernier salon, qui est vert et or, est le portrait du Roi sur une draperie de velours gros bleu et les franges en or; un rideau de taffetas vert couvrait le tableau. En face, incrustée dans le mur, est une plaque de marbre blanc sur laquelle est écrit en lettres d'or :

2 MAI 1814

Ici commença une ère nouvelle.

L'escalier qui mène au premier est charmant, la cage en est ouverte et l'escalier adossé contre le mur. Au premier, trois

(1) Déclaration donné par Louis XVIII à son retour en France, à la première Restauration, posant les bases de la Monarchie constitutionnelle et de la Charte.

chambres à coucher superbement meublées, au point qu'en entrant dans la première, on se demandait : Est-ce la chambre du Roi? C'était celle du comte Ugolin. Puis celle de Mlle Valentine, et enfin celle de Mme du Cayla. A côté de celle de Mme du Cayla est un cabinet gothique avec cinq fenêtres à glaces sans tain, une vue charmante sur la Seine; les peintures n'en sont point achevées, mais elles seront blanc et or. Au rez-de-chaussée est encore une ravissante salle de bains en taffetas et mousseline blanche; il sent beaucoup la peinture dans toutes les pièces; les parquets sont les plus admirés, ils m'ont paru d'une rare beauté. La chapelle est souterraine, petite, simple et non achevée.

Le pavillon se termine en terrasse, et il y avait là un grand nombre de musiciens; bien des gens montaient jusque-là pour la vue, mais nous avons trouvé qu'il faisait trop de vent et nous n'y sommes point montées.

Mme du Cayla se tenait comme une quêteuse assise à la porte d'entrée du premier salon; on annonçait, et elle disait à chacun un mot obligeant. Elle était tout habillée en jaune et fort parée, son chapeau de paille blanche avec des jonquilles et des lilas; sa fille ne la quittait pas d'une minute; elle a seize ans, des cheveux blonds, une grande pâleur, une assez laide tournure, l'air timide et surtout craintif avec sa mère, qui, disait-on, l'élève avec une grande sévérité. A deux heures un quart, Mme du Cayla et sa fille, l'ambassadrice d'Angleterre, M. de Villèle se sont mis en marche; tout le monde les a suivis; on a traversé une partie du jardin pour aller déjeuner. C'était une grande tente rouge, au fond de laquelle était le buste du Roi en marbre blanc sur un piédestal. La tente était partagée en deux compartiments; dans celui du fond était le buste, Mme du Cayla au-dessous, au milieu d'une longue table, qui prenait toute la tente, M. Alfieri à sa droite, M. de Villèle à sa gauche, puis Mlle du Cayla ; après M. Alfieri, lady Charles Stuart, M. de Chateaubriand, le prince Castelcicala, Mme de Chateaubriand, le baron Vincent, Mme de Corbière, etc. Mlle Seymour était à cette table, elle est d'une grande beauté. Mme de Castellane, Mme de Rausan, Mme de Boigne et moi, précisément en face de Mme du Cayla. Le déjeuner était entièrement maigre et très somptueux. Dans l'autre compartiment de la tente étaient quatre tables, la moitié moins grandes que celle où nous étions. M. Alfieri a porté la santé du Roi, et M. de Villèle celle des souverains étrangers. Il

y avait trois cents personnes assises et peut-être une soixantaine d'hommes debout qui n'avaient pas trouvé de places.

A trois heures, on est allé à la salle de spectacle, éclairée par des bougies, carrée, et comme elle était fort petite, on a été obligé, à cause de la chaleur, d'enlever des pans de tapisserie, ce qui n'était nullement avantageux aux femmes assises de ce côté, éclairées en même temps par un grand soleil et par les bougies.

La pièce était de circonstance; on y a dit que, le 2 de mai, la propriétaire du pavillon n'en était que la concierge et que ce jour-là il appartenait à toute la France.

Un acteur, supposé aide de camp de M. le Duc d'Angoulême et envoyé en courrier, a donné le bulletin télégraphique de l'armée d'Espagne que le public n'a su qu'aujourd'hui. Cela a provoqué beaucoup de cris de : « Vive le Roi. »

Après le spectacle, on nous a dit de nous rendre au pavillon dans le salon du Portrait.

Il y avait des chanteurs, des pianos, des harpes et une cantate de M. Désaugiers dont le refrain était : « Voilà le Roi, voilà le Roi. »

A ce refrain du premier couplet, le rideau vert est tombé et l'on a vu le portrait du Roi. On a encore crié : « Vive le Roi! » enfin tout le monde est sorti pour voir les jardins. Les plantations sont bien nouvelles et cela fait un vilain effet : il n'y a point d'ombre; le temps était beau, mais la campagne sèche et retardée. En face de la maison était une tente ravissante avec une grande table et des sièges, et le goûter le plus élégant, des glaces de toute espèce; à six heures un quart, tout le monde est parti. L'ambassadrice d'Angleterre avait sans contredit le plus joli équipage à quatre chevaux.

Tout le pavillon était criblé de drapeaux blancs; on le trouve généralement trop haut pour la largeur, et il a grand besoin des ailes qu'on doit y ajouter l'année prochaine. On disait beaucoup que son mari se mourait, que peut-être serait-il mort pendant la fête, et alors le Roi pourrait l'épouser.

Mme du Cayla est grande, un peu forte, assez blanche, blonde; son teint est fort laid et couperosé; ses traits sont très jolis; elle est hardie, et fort gracieuse; on lui parlait souvent à la troisième personne et on lui dit toujours : Mme la comtesse.

Je n'ai eu jusqu'à présent qu'un seul succès de figure, je ne sais si on le trouvera flatteur.

Depuis bien des années, ma tante m'envoyait quelquefois chez son notaire pour chercher de l'argent. Il y a deux ans, j'en avais donc dix-sept, M. Marchoux changea de premier clerc; nous revenions des eaux, et pour un règlement de comptes, ma tante devait encore toucher trois cents francs. Elle était malade, le temps effroyable, elle me chargea d'aller arranger cette affaire. J'étais en calèche, toute seule et sans aucun ordre de payement. Je fus confondue en apprenant que M. Marchoux était à la campagne et je fis prier son premier clerc de venir me parler à la voiture; encore un nouveau visage, cela me désolait; je lui contai mon affaire et il se décida assez facilement à me donner l'argent, mais cela lui coûtait étrangement; il me fit promettre de lui envoyer un reçu signé de ma tante en arrivant. « Mademoiselle, me disait-il, M. Marchoux est absent, je n'ai point d'ordres de donner cet argent, vous n'avez aucun titre, voyez dans quel embarras vous allez me mettre. » Il aurait bien voulu me persuader de ne pas le vouloir, mais je tins bon; il me donna cent écus, je l'accablai de remerciements et, réellement, il parut assez satisfait de m'avoir obligé. Quelques autres commissions que j'avais à faire m'empêchèrent de rentrer tout de suite à la maison. J'y revins à six heures; depuis une heure, un jeune homme de l'étude de M. Marchoux attendait mon retour; à peine fus-je partie que le pauvre clerc trouva qu'il avait fait une insigne étourderie en donnant de l'argent à une jeune personne qu'il ne connaissait pas; il envoya chez ma tante s'assurer qu'on ne l'avait point attrapé; je ne pus m'empêcher de rire de sa terreur et je fus fort touchée aussi, je l'avoue, de l'avoir entraîné à une légèreté...

Amélie Cyvoct.

(Madame Lenormant.)

FRAGILITÉ

DERNIÈRE PARTIE (1)

25 février.
Samedi, 1 heure du matin.

J'ai compris combien j'avais été injuste et folle. Écoutez ma prière, Louis, ayez un peu d'indulgence pour ma faiblesse et pour mon audace : l'une et l'autre sont à la source de cette soirée tragique. Je ne suis pas toujours aussi forte que je le laisse croire, Louis, et ma pitié pour ceux qui souffrent me fait parfois méconnaître ceux que j'aime. J'ai pour Ernst von Grœbitz une affection fraternelle dont je vous ai dit la raison. Depuis l'armistice il m'écrivait souvent, ainsi qu'à père, et il se plaignait de sa solitude à Berlin. Nous sommes, père et moi, sa seule famille et la révolution a dispersé ses camarades, ses amis. Il était malheureux de ne pouvoir venir nous confier ses chagrins, ses regrets.

Ai-je donc été vraiment coupable en pensant à vous pour accomplir une bonne action? Bien des Allemands ont repassé le Rhin grâce à des officiers français qui, comme vous hier, étaient de garde au pont. Certains osent fermer les yeux quand ils savent pouvoir donner un peu de joie aux familles attristées. Vous ne l'ignorez pas. J'ai cru pouvoir compter, moi aussi, sur votre tendre appui. Voilà mon péché. Pardonnez-moi.

Hier soir, je vous ai suivi dans l'obscurité et j'ai osé aller me dissimuler dans l'ombre de la tour. J'ai tout entendu. J'ai compris la maladresse de mon cousin, soldat malhabile aux discours,

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

et j'ai compris votre courroux. Votre âme est noble entre toutes, Louis, et tandis que vous ordonniez au voyageur de rebrousser chemin, mon cœur a failli se briser de tristesse et d'amour. Ah! comme vous connaissez bien le devoir! J'ai pleuré de regret et de joie, car, en me faisant du mal, vous étiez celui que, malgré moi, je souhaitais et, en retournant vers l'exil, le capitaine von Grœbitz, j'en suis sûre, vous estimait autant que je vous aime. Maintenant j'ai honte de mon acte et suis heureuse que vous ayez eu la force de me désobéir. Je m'humilie devant vous et implore votre pardon.

J'aurais voulu vous voir dès votre retour, mais je dîne ce soir chez Julius Kheyl. Je veux vous parler en rentrant. Attendez-moi chez vous. Vous me direz, Louis, que rien n'est changé entre nous et que mercredi vous me devancerez à Coblence où je vous rejoindrai le soir même. Je veux vous entendre dire que vous voulez toujours être à votre

KATHE.

J'ai trouvé cette lettre sur la table de ma chambre en rentrant ici après la relève. Ma nuit avait été atroce. La joie unique dont Kathe m'avait grisé au début m'apparaissait déjà comme noyée dans la brume montante de l'oubli et il ne me restait que le souvenir de sa perfidie. Trop de désespoir, trop de doutes se heurtaient dans ma tête pour que me fût possible le moindre repos.

Par les embrasures des murailles, j'ai vu poindre peu à peu le jour gris, et, désespérant de fermer les paupières, je me suis levé du lit de camp. Dans l'aube ouatée, le Rhin étendait mollement le ruban argenté de ses flots et je pouvais distinguer, sur la falaise de Rhein-Dürckheim, les maisons étagées des villages. J'étais comme un corps inerte d'où toute intelligence et toute force de volonté se seraient enfuies. Je ne me reconnaissais plus. « Voilà donc, me disais-je, les ravages causés chez un être sain par la première blessure d'amour. Elle transforme son âme, engourdit sa raison et tue son énergie. » Une lassitude qu'aucun effort ne pouvait chasser avait envahi mon cerveau et m'empêchait de prendre aucune résolution. Cette fois encore, devrai-je m'en remettre au destin pour décider de mon attitude vis-à-vis de Kathe Reichberg? Telle était du moins l'excuse que je don-

nais à ma faiblesse comme si l'amour pouvait périr au premier souffle d'orage. Ainsi je me mentais à moi-même pour me cacher ma propre défaite, car j'avais déjà pardonné à cette femme et la seule crainte qui s'élevait en moi avec le jour nouveau était de l'avoir perdue pour toujours.

Cette lettre, trouvée au retour, chassa mes derniers scrupules et maintenant je l'ai là, dans mon portefeuille, tout contre moi et elle sera mon talisman dans l'avenir.

J'espérais déjà que cette réconciliation serait une heure très douce et chasserait à jamais les nuages apparus dans notre ciel. Retiré dans ma chambre dès la fin du dîner, je croyais voir Kathe rentrer bien vite dans la hâte de me revoir, de recevoir son pardon. J'attendis jusqu'à onze heures.

A ce moment, le bruit sourd de la porte d'entrée retentit, mais je reconnus le pas traînant du colonel sur les dalles de la galerie. Je l'entendis qui montait l'escalier, s'éloignait dans le couloir, entrait dans sa chambre et s'y enfermait. Puis, ce fut dehors la course rapide de quelques passants attardés rejoignant leur logis; enfin, le silence. J'essayai de lire, mais je ne pouvais prêter aucune attention au texte et bientôt même je dus renoncer à cet effort. Mon regard ne quitta plus la pendule placée sur la cheminée. Les aiguilles marquèrent le quart, puis la demie. Je m'appliquai à rester calme; je cherchai même à me réjouir en écoutant le doux ronron du grand poêle de faïence que j'avais rechargé, la nuit menaçant d'être froide et le temps, redevenu sec, promettant de nouvelles gelées.

Et, subitement, je dressai l'oreille. Le pas rythmé d'une troupe en marche se faisait entendre sur le pavé de la rue; d'abord lointain, il se rapprochait peu à peu. La patrouille! Je bondis de mon fauteuil, ouvris la fenêtre en un tour de main et poussai le volet. Je me penchai. A la clarté lunaire, je reconnus les vareuses sombres des chasseurs cyclistes. Or, au moment précis où ils passaient sous ma fenêtre, un roulement de voiture se fit entendre dans la direction de la Marktplatz, et l'idée ne me vint pas un seul instant que cette voiture pût être une autre que celle de Mme Reichberg. La fatalité, sans aucun doute, la ramenait ici juste au passage des soldats. Le cœur oppressé, penché sur la rue, je regardai.

Un landau apparut au tournant de la Speyerstrasse Je ne m'étais pas trompé : c'était bien celui dont usait Mme Reich-

berg quand elle devait sortir le soir. La catastrophe était inévitable. Je vis en effet la patrouille s'arrêter et barrer le chemin; les hommes placés sur un rang se détachaient en silhouettes noires sur la partie de la chaussée éclairée par le bec de gaz. Devant eux les chevaux s'arrêtèrent; malgré l'éloignement, je distinguai le sergent qui se détachait du groupe, s'approchait de la portière et regardait ou parlait à l'intérieur de la voiture. Mon premier mouvement fut de me rejeter en arrière pour courir au secours de la jeune femme, mais je ne sais quel pressentiment me ramena à la fenêtre. A ma stupéfaction, à ma joie, je vis la voiture qui reprenait tranquillement sa route vers l'hôtel. La patrouille, de son pas cadencé, poursuivait sa mission vers le centre de la ville. Par quelle puissance inconnue Kathe Reichberg avait-elle obtenu libre passage? Mais je ne me souciai pas d'approfondir la question. Je n'avais plus qu'une hâte : reprendre mon amie dans mes bras, retrouver la musique de sa voix et la saveur de son baiser.

Ayant clos rapidement volets et fenêtre, je me précipitai à ma porte, l'ouvris. Mais je m'arrêtai, frappé de stupeur.

Debout et immobile sur le palier, le colonel von Kurthausen, en grande tenue de cuirassier de la garde, me regardait. On eût dit un personnage de légende, le gardien éternel et mystérieux de la demeure. Son visage au teint d'ivoire ancien semblait plus émacié que de coutume et son attitude rigide aurait fait croire à un guerrier endormi là pour des siècles par une baguette magique. Son buste était sanglé dans la tunique blanche et un ceinturon tissé d'argent marquait la sveltesse anormale de sa taille. Sur sa poitrine s'étalaient une multitude de rubans multicolores, de médailles, de croix et de plaques. Cet uniforme d'une époque déjà presque oubliée, cette maigreur de squelette, le teint cadavérique de la figure lui donnaient l'aspect d'un fantôme. C'était une apparition presque terrifiante. Arrêté dans l'encadrement de la porte, je le regardais tandis qu'il me fixait de son œil tapi dans le noir de l'orbite.

Mais le froissement d'une robe dans l'escalier fit détourner simultanément nos deux têtes. Kathe Reichberg, incomparablement belle dans sa toilette de soirée, montait vers nous. Je la contemplai et une adoration muette montait de mon cœur. Mais ses yeux ne quittaient pas son père, et elle le regardait avec tendresse : je ne semblais pas exister pour elle.

— *Guten Abend, Vater*, dit-elle avec douceur.

Je refermai la porte sans bruit, tandis qu'ils s'éloignaient en causant à demi-voix.

Viendra-t-elle ?

. . . .

Je l'ai attendue toute la nuit et elle n'est pas venue.

23 février.

Endormi à l'aube, je ne me réveillai que vers dix heures. Je fis ma toilette en hâte et descendis pour me rendre au cantonnement de mon peloton. Je traversais la galerie quand la porte de la bibliothèque s'entr'ouvrit. Kathe Reichberg, de l'intérieur de la pièce, me faisait signe d'entrer. J'obéis, mais je ne sais ce qui l'emportait dans mon cœur du ressentiment ou de la joie. Dès que la porte fut fermée, Kathe Reichberg me dit :

— Qu'avez-vous fait ? Je vous avais pourtant demandé de m'attendre chez vous et je vous prouvais bien ainsi, je pense, mon vif désir de réparer mes torts. Pourquoi être venu à ma rencontre ? C'est par votre faute que je n'ai pu tenir ma promesse.

A ce reproche me rappelant ma déconvenue de cette nuit, le ressentiment l'emporta et je répondis avec aigreur :

— Vraiment ? Dès qu'il a revêtu son uniforme, le colonel von Kurthausen est donc plus exigeant que de coutume, en matière de discipline familiale ?

Elle leva vers moi ses grands yeux. En vérité, à ce moment, je découvrais en eux plus de mélancolie que de fierté blessée ou de colère. On eût dit le regard d'une femme dont la tendresse est froissée par la maladresse ou la brutalité de celui qu'elle aime.

— Que vous êtes injuste, Louis ! Après votre rencontre avec mon père, cette nuit, il m'était impossible de quitter ma chambre, voisine de la sienne, sans risquer d'éveiller son soupçon. Ç'eût été compromettre follement le seul bonheur qui m'importe, celui de ces quinze jours au Blumenwald dont nous avons échangé la promesse.

Et elle avait raison. Seul ce bonheur-là comptait désormais. Le reste n'était qu'incidents d'une importance infime, s'ils ne devaient pas gêner ou empêcher la réalisation de notre projet. En moi-même je remerciai Kathe de me le rappeler et de

dissiper ainsi l'amertume dont mon âme était remplie. Cependant je songeai aux conséquences possibles des imprudences du colonel, et d'une voix un peu adoucie, je reprochai à sa fille de n'avoir pas su ou voulu empêcher ses rendez-vous nocturnes. Enfin je lui exprimai mon étonnement de m'être heurté chez elle, en pleine nuit, à un officier de la garde prussienne en grand uniforme. Tout cela ne pouvait qu'attirer sur son père, et sur nous indirectement, les plus grands ennuis.

Kathe me laissa parler, puis dit avec calme :

— J'excuse votre colère, Louis, et pourtant vos reproches sont encore injustes. Mais depuis deux jours la fatalité s'acharne contre nous et il est naturel que peu à peu votre jugement s'égare. J'ai vainement tenté de détourner mon père de ces réunions où les anciens militaires aiment à se retrouver, à évoquer le passé. Vous ne connaissez pas le caractère de mon père, Louis. Sous son aspect un peu rude, il cache un cœur sensible et doux; mais, dès qu'on veut tenter d'empiéter sur sa liberté, il devient terrible. Il m'a coupé la parole d'un mot et m'a interdit de me mêler désormais de sa conduite. Qu'eussiez-vous fait à ma place? Hier, quand j'ai appris l'invitation lancée par le major von Lenz à ses anciens camarades de la Garde, quand j'ai su que la tenue militaire devait y être portée, j'ai encore fait tous mes efforts pour le dissuader d'accepter. Je lui ai représenté les dangers auxquels il s'exposait en traversant la ville ainsi vêtu sous son manteau. Ce fut en vain. Père fait ce qu'il veut.

— A son aise! Mais ne comptez pas sur mon appui le jour où ses bravades le conduiront devant un de nos conseils de guerre.

— Oh ! Louis!...

Elle n'avait pu retenir ce cri et aussitôt une grande joie me pénétra, car je sentais dans son appel l'aveu de sa faiblesse, de sa confiance et de son amour. Mais elle se ressaisit bien vite, grâce à cette fierté qui lui donnait tant de pouvoir sur elle-même; alors elle me dit tristement :

— Je ne vous ai jamais rien demandé en faveur de mon père et je trouve tout naturel que vous lui refusiez votre appui, même s'il en a besoin. Mais vous pouvez me croire, Louis, père ne fait rien qui puisse lui mériter la sévérité de vos chefs. Soldat dans l'âme, il aime la compagnie des soldats : voilà tout le secret de sa vie actuelle. Est-ce sa faute si votre tyrannie

l'oblige à se cacher? Mais ne parlons plus de lui. Parlons de nous.

— Parlons de nous. C'est cela, Kathe.

— Louis, vous n'êtes plus le même vis-à-vis de moi. Je sens que vous ne m'avez pas encore pardonné ma faute de l'autre soir.

— Je vous l'ai pardonnée de tout mon cœur, Kathe, bien qu'elle ait été la cause de la plus grande souffrance de ma vie. Mais votre aveu a tout réparé, je vous le jure.

Un sourire heureux éclaira son visage :

— Alors, rien n'est changé dans nos résolutions? Que je suis heureuse! Allez-vous, comme l'autre fois, me procurer mon laissez-passer? Pour moi, j'ai déjà écrit partout où c'était nécessaire. Ma sœur est prévenue; le vieux Jacob Knöpfler, le garde du Blumenwald, également. Vous serez reçu là-bas comme le maître.

— Chère, chère Kathe...

Je lui promis de faire le jour même une démarche auprès du commandant du cercle, pour lui procurer les pièces indispensables.

— Merci, Louis, dit-elle. Ayez désormais confiance en moi et pardonnez-moi la peine que je vous ai causée. Si vous pouviez sentir combien nous souffrons de cette sorte d'esclavage, vous ne m'en auriez jamais voulu.

— Tout est oublié, Kathe.

— Il faut maintenant nous préoccuper seulement de notre séjour là-bas. Vous partirez, vous, par l'express du matin, moi par celui du soir. J'arriverai tard au Blumenwald. Aurez-vous la patience de m'attendre pour le dîner? Oh! cette première soirée!.. Je rêve d'elle depuis longtemps. Vous verrez comme elle est belle, la chère vieille maison. Vous aimerez comme moi, je l'espère, son parc sauvage, l'eau dormante de ses pièces d'eau et la forêt qui l'entoure de solitude et de silence. Vous y serez mon prisonnier et nul autre que Jacob Knöpfler et la respectable Augusta, sa femme, ne saura que vous vous cachez là. Croyez-vous à notre bonheur?

— Kathe, je vous aime.

— Je vous aime, Louis.

Et, sans me toucher, elle me tendit ses lèvres sur lesquelles les miennes se posèrent longuement.

27 février.

Trop d'événements se sont précipités au cours de cette journée, pour que je puisse en dégager une impression d'ensemble. Je vis en plein drame. Mais ce drame est un drame d'amour et grâce à Kathe, plus ardente, plus belle, plus aimante de jour en jour, d'heure en heure, j'attends sans crainte le dernier acte. Maintenant, sûr de sa volonté et de sa tendresse, j'aurai la force de renverser tous les obstacles.

Le drame a commencé dans la nuit. A deux heures, coups de sonnette répétés, courses de plantons et de cyclistes dans la rue, rien ne manqua pour réveiller la maison et la mettre en émoi. Premier ordre : La république rhénane ayant été proclamée hier à Mayence, des troubles sont à craindre. Les permissions sont suspendues, les troupes consignées dans les cantonnements dès six heures du matin.

A quatre heures du matin, même tintamarre et nouvelle note, du capitaine cette fois : il prend le commandement du demi-régiment en l'absence du chef d'escadron. Le troisième escadron quittera son cantonnement d'Hochheim avant le jour, de manière à se trouver réuni au nôtre à six heures, aux usines Kheyl. Comme lieutenant en premier, je prends le commandement du quatrième escadron.

Quand j'arrivai aux usines Kheyl, à six heures, les ordres étaient déjà exécutés. Dans la clarté indécise de l'aube, je vis les deux escadrons groupés dans le terrain vague bordé de palissades qui sépare le mur de clôture de la voie ferrée. Les cuisiniers en bourgeron graisseux faisaient circuler entre les rangs les grands bidons remplis de café chaud et les hommes, à la tête de leurs chevaux, trempaient dans leur quart de larges tranches de pain. En attendant d'être servis, ceux des derniers pelotons soufflaient dans leurs doigts ou battaient la semelle, car le froid piquait. Les chevaux, le poil hérissé, les yeux clos, le dos chargé du paquetage, poursuivaient placidement leur somme interrompu. Ayant reçu le rapport de l'adjudant et celui de Chassaing, je m'enquis des officiers. On me dit qu'ils se trouvaient dans la pièce servant de bureau à l'escadron et donnant sur la route de Frankenthal. Je m'y rendis.

Groupés autour du poêle, attendant les événements les uns avec philosophie, les autres avec mauvaise humeur, ils prenaient

eux aussi un mauvais café apporté du cabaret voisin par les ordonnances.

Bladier s'était levé et se promenait de long en large en grommelant. Soudain, nous le vîmes s'arrêter devant la fenêtre donnant sur la route de Frankenthal et son visage exprima tout de suite une violente fureur, tandis qu'il articulait un juron entre ses dents.

— Allons, Bladier, du calme, du calme, fit en souriant le capitaine Jaquet qui, assis sur une chaise et les pieds au bord du poêle, lisait tranquillement *le Jardin de l'Infante*.

— Qu'y a-t-il? fis-je.

— Venez voir ça, Darral... Il y aurait de quoi les chasser à coups de bottes.

Nous courûmes tous vers la fenêtre. Le jour maintenant était tout à fait venu et le temps promettait d'être beau. C'était l'heure où, chaque matin, ouvrent les immenses ateliers des usines Kheyl qui occupent plusieurs milliers d'ouvriers. Pourtant un calme inusité régnait aux abords de l'entrée et, en portant les yeux vers le passage à niveau du chemin de fer coupant la route à la sortie du faubourg, nous vîmes deux hommes placés comme des sentinelles de chaque côté de la barrière. Dès qu'un ouvrier paraissait, les deux individus, d'un signe ou d'un mot, lui enjoignaient de faire demi-tour. L'ouvrier, sans s'étonner ni protester, se réunissait à deux ou trois camarades arrêtés comme lui, et le groupe reprenait le chemin de la ville gravement, sans se presser.

Bladier était devenu cramoisi. Les poings serrés, il dit au capitaine :

— Je vous en prie, laissez-moi arrêter ces deux êtres-là. Inutile d'aller chercher du monde à l'escadron. Je vais les empoigner par la peau du cou et les remettre aux mains des cuisiniers. Ils leur feront éplucher les pommes de terre... en attendant mieux.

C'était en effet un scandale intolérable. Le capitaine Vernoy et tous les officiers des deux escadrons appuyèrent la demande de Bladier.

— Je partage votre colère, répondit le capitaine Jaquet. Mais j'ai la consigne formelle de ne rien entreprendre sans ordre, sauf le cas d'agression armée. Tout ce que je puis faire, c'est de téléphoner au colonel Delabre, au bureau de la Place. Il s'y

trouve certainement, ayant le commandement de tout le service d'ordre pour aujourd'hui.

Il saisit le récepteur et, ayant demandé notre colonel, le mit au courant de ce qui se passait ici. Tandis qu'il recevait la réponse, nous nous taisions et chacun de nous souhaitait ardemment obtenir l'autorisation d'intervenir. Le capitaine raccrocha l'appareil.

— Messieurs, ordre de laisser faire... La grève générale a été décidée hier soir, au reçu des nouvelles de Mayence. Les quelques ouvriers venus ce matin au travail sont ceux que n'a pu toucher l'ordre, en raison de l'heure tardive. Inutile de faire un esclandre. Il ne pourrait qu'exciter les esprits sans empêcher quoi que ce soit.

Nous demeurâmes muets. Chacun s'indignait en secret de la facilité avec laquelle les Allemands pouvaient se concerter et agir à notre insu. Une telle discipline était redoutable. Cependant les heures passaient. Prisonniers dans la petite pièce, nous attendions, ne voyant rien, n'entendant rien, et une morne torpeur nous accablait. Chacun poursuivait en silence sa pensée secrète. Notre imagination a ainsi un hôte familier que nous accueillons de préférence; il est le bon ou le mauvais génie de la demeure intime où logent nos espoirs et nos craintes. Ma pensée était comme ces insectes allant d'une fleur à l'autre chercher le suc parfumé qui les fait vivre. Elle quittait la pénombre de la bibliothèque des Reichberg pour s'égarer vers les bords du Rhin et dans la longue allée de peupliers, mais toujours elle revenait vers ce Blumenwald enfoui parmi les bois comme le temple caché de mon bonheur.

De temps en temps la sonnerie du téléphone secouait notre somnolence. La Place tenait le capitaine Jaquet au courant des événements : sourde agitation dans toute la ville... Arrêt complet du travail... toutes les boutiques, tous les magasins, tous les débits fermés. Certains quartiers montraient quelque effervescence, mais, pour ne pas faire naître l'énervement dans la population, on se contentait de surveiller les points importants sans montrer la troupe.

— Naturellement, grognait Bladier, toujours les demi-mesures, la peur de faire du chagrin à ces anges de douceur... Ils nous ont si bien ménagés, eux!... Ah çà! sommes-nous les maîtres, oui ou non?

Nul ne lui donnait tort. D'ailleurs, les coups de téléphone se précipitaient. Maintenant ouvriers et bourgeois envahissaient la Marktplatz; la prévôté avait dû sortir du *Rathhaus* pour les faire circuler; mais des groupes de plus en plus compacts se formaient; on avait dû arrêter un orateur qui, juché sur une des corniches du temple, excitait le public à manifester; pendant que les gendarmes emmenaient le délinquant au *Rathhaus*, la foule s'était subitement accrue...

Tout à coup, le capitaine Jaquet, l'oreille au récepteur, se leva et sa figure devint grave. Il répéta plusieurs fois :

— Bien, mon colonel

Puis, il raccrocha l'appareil d'un coup sec.

— Messieurs, dit-il, rejoignez vos pelotons et faites monter à cheval pendant que je vais communiquer les ordres aux capitaines commandants. Nous allons avoir à déblayer la place, je n'ai pas besoin, n'est-ce pas? de vous recommander le plus grand sang-froid...

— Enfin! souffla Bladier en bouclant son ceinturon.

Quand je fus seul avec le capitaine Vernoy, le capitaine Jaquet nous transmit les ordres du colonel. Il fallait rejeter au plus vite les manifestants vers le Nord de la ville où les deux autres escadrons et le groupe cycliste étaient chargés de les disperser. A cet effet, deux pelotons devaient gagner la cathédrale en longeant les anciens remparts à l'Ouest et barrer les quatre ruelles qui, de la Marktplatz, montent vers elle. D'Auxelles et Segonne seraient employés à cette mission. Avec les deux autres pelotons, j'étais chargé d'aborder la place par la Speyerstrasse, tandis que le 3e escadron tout entier, contournant la ville par l'Est, remonterait la rue du *Rathhaus* et déboucherait de là pour joindre son action à la mienne.

— Je vais accompagner Vernoy, me dit le capitaine, car le colonel tient à me préciser ses ordres au passage du 3e escadron devant le *Rathhaus*. Faites donc votre marche au pas, Darral, pour nous donner la possibilité d'arriver sur la place à peu près en même temps que vous. Le 3e escadron accomplira son mouvement au trot. Allons, ne perdons plus de temps maintenant.

Un instant après, botte à botte avec Bladier, je remontais au pas la Speyerstrasse devant nos deux pelotons réunis, tandis que les deux autres détachements s'éloignaient au trot dans un grand cliquetis de sabres, de gourmettes et de fers.

Nous avancions dans le faubourg désert. Je scrutais ma conscience avec angoisse. Quel pathétique dans ce moment de ma vie où j'allais pouvoir accorder mes actes à mes principes! J'étais comme l'homme de loi chargé de faire payer une dette. Je devais être inexorable. Le débiteur avait à son compte l'interminable liste des félonies, des parjures, des destructions, des assassinats dont le tableau depuis longtemps se dressait devant mes yeux. Je me disais : « Voici enfin l'occasion tant désirée; profitons-en avec usure car, quelle que soit ma rigueur, jamais notre note ne sera réglée. » Seule, cette pensée aurait dû occuper mon esprit et cependant, comme un poison lent, une autre s'insinuait peu à peu et ma volonté était impuissante à l'en chasser. Je me répétais : « Comment Kathe m'accueillera-t-elle au retour, si je me présente à elle les mains rougies de sang allemand? » J'aurais voulu faire taire cette voix intérieure, mais à mesure que nous avançions, elle devenait plus forte et dominait le tumulte de ma raison.

Heureusement, celle de Bladier m'arracha au terrible dilemme :

— Darral, me dit-il de son ton bourru habituel, vous êtes pour moi le meilleur des amis et, puisque les circonstances me placent sous vos ordres, je vous promets de vous obéir aveuglément. Toutefois...

Il toussa pour assurer sa voix qui tremblait légèrement.

— Toutefois, je dois vous prévenir que mon tempérament pourrait l'emporter sur ma bonne volonté. C'est pourquoi, si vous vous sentez le courage d'observer à la lettre les prescriptions imbéciles enjoignant la mansuétude à tout prix, je vous demande instamment de me laisser passer en serre-file. Là, au moins, je n'aurai à recevoir ni insultes, ni coups sans les rendre, et j'aime encore mieux faire figure de couard que de benêt.

Je sentis mon visage rougir de honte. Avais-je donc tant changé que déjà mon ami doutait de moi? De tout autre que de Bladier de telles paroles m'eussent frappé comme un soufflet; venant de lui, elles me causèrent simplement une immense tristesse. Mais elles eurent aussi un effet bienfaisant, celui du coup de fouet sur la bête hésitant devant un passage dangereux. Je répondis sans hésitation :

— Bladier, mon cher Bladier, vous me faites beaucoup de peine. Vous devriez pourtant me connaître assez pour savoir que

je n'oublierai jamais tout le mal fait par ces gens-là, — jamais, entendez-vous? — et surtout en ce moment. Comptez sur moi et restez à mes côtés : nous ferons ensemble bonne besogne.

— Merci, vieux frère.

Et il me tendit sa large patte gantée de cuir que je serrai vigoureusement. Cependant au loin la rumeur montait, de plus en plus forte. Parfois elle s'apaisait, puis reprenait, s'enflait, diminuait et déferlait de nouveau, semblable à un vent de tempête dans une maison vide. Mais les paroles échangées avec Bladier avaient rendu à mon esprit toute sa lucidité et une tranquillité parfaite. Ce fut à peine si, en passant devant l'hôtel Reichberg, je jetai un regard de ce côté. Les fenêtres étaient fermées et aucun rideau ne se souleva à notre passage. Toute vie semblait s'être retirée de ce quartier et avoir reflué vers le centre de la ville.

Maintenant je ne me souciais plus que de ma mission. Je me retournai pour regarder les visages des hussards rangés derrière nous. Figures connues, figures amies, quelle fierté, quel réconfort de vous retrouver telles que vous étiez aux heures de combat! Vos yeux cherchaient mes yeux et entre nous s'échangeait l'éternelle force que créa toujours la confiance du soldat en son chef et du chef en son soldat. Eux aussi se souvenaient. Tout était bien ainsi et, sûr désormais de mes compagnons d'armes, je n'avais plus qu'une volonté : juger clairement la situation et les employer à propos.

Nous arrivions au dernier tournant de la vieille rue. Ce point franchi, nous allions découvrir toute la partie occidentale de la Marktplatz, la rue neuve, très large, s'étendant en ligne droite jusque-là. La clameur, maintenant unanime, s'élevait tout près de nous. Le rideau des dernières maisons, seul, nous masquait le flot populaire.

Au moment où nous arrivions à l'angle de la Volkstrasse, un cycliste en débouchait à toute vitesse et faillit s'abattre dans les jambes de mon cheval. Il me tendit un billet plié en quatre sur lequel je distinguai mon nom écrit au crayon.

— De la part du colonel Delabre, très urgent, fit le chasseur.

— Donnez.

Et, ayant arrêté la colonne, je lus à demi-voix pour que Bladier pût entendre :

Gendarmerie débordée. Deux blessés. N'attendez pas le 3e escadron. Montrez-vous immédiatement avec vos deux pelotons

et faites les sommations réglementaires. Si elles ne sont pas suivies d'effet sur-le-champ, agissez avec la plus grande énergie dans la direction indiquée. En aucun cas, ne vous laissez accrocher. Je vous ferai appuyer par Vernoy dès qu'il débouchera. Naturellement, quoi qu'il résulte de l'exécution de ces ordres, soyez tranquille : je vous couvre.

Signé : DELABRE.

— Bravo! dit Bladier, voilà qui est parlé. C'est le moment de montrer à cette engeance qu'il est dangereux de se moquer de nous.

— En avant!

La Marktplatz apparut. La partie que nous en voyions, à 150 mètres de nous, était noire de gens entassés et gesticulant. Malgré la cohue et l'éloignement, nous distinguâmes toutes les têtes tournées du même côté, vers le milieu de la place. C'était là certainement que se trouvait le centre de la manifestation, là sans doute que péroraient les meneurs. On ne voyait aucun gendarme de ce côté. Sans doute s'étaient-ils tous repliés sur le *Rathhaus*.

— En bataille!

A mon commandement, les deux pelotons se déployèrent avec un fracas de fers heurtant le pavé, et les chevaux des ailes, éperonnés par leurs cavaliers, sautèrent sur les trottoirs, afin d'occuper exactement toute la largeur de la rue. Malgré le tumulte de la place, tous les manifestants qui en obstruaient l'entrée nous entendirent et une multitude de visages se tournèrent de notre côté. Aussitôt, de toutes les bouches un cri immense s'éleva :

— *Husaren! Husaren!*

En même temps, un remous se produisit. Les manifestants exposés au premier choc tentaient de s'échapper, mais, la masse ne nous voyant pas, leur poussée réussit à peine à dégager un tout petit coin de la place.

— Mazières!

Le petit trompette poussa son cheval pommelé, sortit du rang et vint se placer à ma droite. Déjà l'instrument de cuivre se dressait au bout de son bras comme une menace, l'embouchure à deux doigts de ses lèvres, le pavillon tourné dans la direction des Allemands. Les yeux fixés sur moi, il épiait un

signe. A ma gauche, Bladier, tête baissée, glissait sous la visière de son casque un regard perçant vers la foule hurlante; en même temps, il remontait avec deux doigts le passant de sa dragonne pour pouvoir assurer celle-ci rapidement à son poignet.

— Mazières, un coup de langue !

Ayant embouché sa trompette, Mazières en tira une note grêle, perçante qui se prolongea longuement et s'éteignit peu à peu, comme à bout de forces. Un silence impressionnant lui succéda, comme si un sortilège avait soudain paralysé toutes les bouches. En même temps, le remous s'accentua devant nous, et la sortie de la rue se trouva ainsi dégagée d'une cinquantaine de mètres en profondeur.

Nous arrivions sur la place. J'arrêtai ma troupe, mais, un doigt levé, je fis comprendre à Mazières qu'il eût à se tenir prêt pour la seconde sommation. D'un coup d'œil rapide, j'embrassai toute la place. Spectacle angoissant. Pas un coin qui fût libre, pas une parcelle du sol qui ne fût écrasée, tassée, possédée par la masse agglomérée de la foule. Pressés les uns contre les autres, tous ces hommes ne formaient plus qu'un tout compact et résistant, mais vivant. Si nous devions charger, comment cette multitude pourrait-elle s'échapper? Et si elle ne le pouvait, que deviendrions-nous, mes cinquante hussards, Bladier et moi, devant cette muraille de chair humaine acculée à d'autre chair humaine ? Un frisson me passa entre les épaules.

Mon regard se tourna vers la rue du *Rathhaus* qui, à ma droite, dégringolait dans la direction de la Siegfriedstrasse. De ce côté, le flot noir du peuple était arrêté net à cent mètres de la place. Au-dessus de la foule, je distinguai une ligne de casques bleu horizon, parmi lesquels on apercevait les grenades blanches ornant celui de nos gendarmes. Sur ce point seulement, se manifestait encore de l'agitation. On entendait des cris, on voyait des bras, des cannes levés, et la ligne des casques était soumise à des fluctuations continuelles. On luttait par là.

Mon devoir était tout tracé. D'ailleurs, les ordres étaient formels et mon hésitation dura à peine quelques secondes. Je fis à Mazières le signe attendu. Aussitôt, la trompette retentit de la même note aiguë et traînante. Pendant que peu à peu elle expirait, mon imagination essayait de se représenter ce qui allait se

produire dans cette foule muette et attentive. Ensuite, il me faudrait commander et agir, peut-être frapper. Instant tragique pour celui qui est appelé à décider. Mais j'aurais pu tout prévoir, sauf ce qui suivit.

Au milieu du silence, une voix forte retentit. Elle chanta. Mes yeux se portèrent aussitôt dans la direction d'où elle partait, et soudain, je fus bouleversé de colère, d'humiliation et de haine. Le chanteur ne m'était pas inconnu. Je le voyais distinctement. Il s'était hissé sur l'un des contreforts soutenant les murs du vieux temple, et, dressé au-dessus des milliers d'êtres entassés là, très droit, face au ciel, il continuait l'hymne commencé. Malgré les lunettes noires dont il avait masqué ses yeux, c'était, sans doute possible, le *Rittmeister* von Grœbitz. Je reconnus ses traits efféminés, sa taille élancée, et même la casquette anglaise de l'autre nuit. A ses côtés, lui prêtant le soutien de sa large épaule, se tenait l'homme à figure de Bambara, le capitaine Wolf. Autour d'eux, je reconnus également d'autres personnages. C'étaient, groupés autour des deux premiers comme pour leur servir de garde, les officiers aperçus à la brasserie Ernst-Ludwig, le soir du Glockenhof.

A peine avais-je eu le temps de faire ces constatations, que quelques voix, puis des centaines, puis toutes celles des gens amassés là s'unirent à celle de von Grœbitz dans le même chant. Il s'éleva sur la ville, monta dans le ciel ensoleillé, sembla s'épandre sur tout le pays rhénan, et nous sentîmes l'air vibrer autour de nous comme agité par un vent d'orage. Un même souffle gonflait toutes les poitrines, et les paroles nous frappaient au visage comme une provocation.

— *Deutschland... Deutschland über alles...*

Je montrai à Bladier le groupe accroché au mur du temple. Il grinça des dents.

— J'ai vu, fit-il, comptez sur moi. C'est là-dessus que je pointerai.

J'appelai :

— Mazières !

Pour la troisième fois, la trompette retentit, dominant les voix de son appel clair. Mais, au lieu de s'apaiser, la clameur redoubla de force. A la grâce de Dieu ! Comme dans un éclair, j'entrevis l'image adorable de Kathe, ses yeux noirs, ses lèvres humides et rouges. Mais le geste que je fis en cherchant

la garde de mon sabre chassa le fantôme comme d'un revers de main.

— Sabre à la main !

— Sabre à la main ! rugit Bladier après moi.

Derrière nous, ce fut le froissement des cinquante lames frôlant l'acier des fourreaux. Or, juste au même instant, par les quatre ruelles descendant de la cathédrale et débouchant sur la Marktplatz, à notre gauche, arrivaient simultanément les hussards de d'Auxelles et de Segonne. Le soleil les frappait de face et mit cinquante traits de feu sur les cinquante sabres qui, de ce côté, jaillirent également. Alors, le chant se fondit en une immense clameur d'épouvante.

Sous la poussée désespérée de ceux qui se trouvaient les plus rapprochés des chevaux, la masse oscilla, eut des remous de forêt agitée par le vent, puis, semblable à une vague qui vient de s'écraser parmi les rochers, se mit à refluer vers le Nord, à s'échapper par toutes les issues. Pas à pas nous la suivîmes.

Cependant, le groupe des officiers allemands s'était précipité au plus fort de la cohue. Hurlant, gesticulant, ils essayaient d'arrêter la débandade. Je voyais le visage mafflu de Wolf dépassant la houle des têtes. La brute saisissait les fuyards par les épaules, les clouait sur place en les insultant. Près de lui, s'agitait la casquette claire de von Grœbitz dégringolé de son piédestal. Je les désignai à Bladier de la pointe de mon sabre et lui criai :

— A nous ceux-là !

— Allons-y.

Éperonnant Arbitre, je le poussai dans la foule qui s'écrasa avec des hurlements. Je croyais tenir ma vengeance. Malédiction ! Cette fois encore, le destin est contre moi. Je sens Arbitre qui glisse des quatre pieds sur le pavé ; il s'effondre sur le flanc, et je m'abats rudement à terre. Une seconde, je vois un autre cheval sauter au-dessus de moi, puis un de ses fers briller, et je reçois sur mon casque un coup formidable. Tout se brouille, je perds connaissance.

Quand je repris mes sens, j'étais assis sur les marches du temple, la vareuse ouverte, la cravate dénouée. Notre docteur me faisait respirer des sels, tandis que le colonel Delabre, debout devant moi, souriait.

— Rien de cassé, Darral ?

Je remuai bras et jambes et constatai qu'ils fonctionnaient à merveille.

— Non, mon colonel, un peu étourdi seulement. Et je rends grâce à mon casque qui m'avait déjà sauvé la vie une fois aux monts de Flandre...

— Reposez-vous, mon bon, votre tâche est terminée.

Je regardai devant moi. Il n'y avait plus un être vivant au centre de la place, mais le sol était jonché de débris de toute sorte, de cannes, de chapeaux, de lambeaux de vêtements. Le peu d'animation qui subsistait encore se voyait sur le pourtour. A l'une des extrémités, un escadron était déployé en bataille, les hommes pied à terre ; à l'autre extrémité, du côté du Rathaus, quatre autos blindés avaient leur mitrailleuse ou leur canon braqués vers le Nord. A l'entrée des rues, les chasseurs de Lignerolle, l'arme au pied, formaient des barrages.

— Il n'y a pas eu trop de casse, me dit le docteur, une cinquantaine d'Allemands atteints de blessures légères et quelques contusionnés chez nous, plus les deux gendarmes endommagés à coups de canne au début de la manifestation. Rien de grave, en somme. Le nettoyage continue dans les faubourgs.

Je me relevai sans difficulté. Mon évanouissement n'avait duré qu'une dizaine de minutes, je reprenais très vite possession de toutes mes facultés. Près du porche du temple, Lemaître, tenant Arbitre en main, me fixait de ses bons yeux de chien fidèle et souriait en constatant mon retour à la vie. Mais maintenant, une pensée m'obsédait. Bladier avait-il réussi à joindre von Grœbitz ? Celui-là seul m'intéressait. Wolf, à mon sens, n'était que la force inconsciente et brutale ; Grœbitz était l'instigateur et l'âme de l'émeute. Mais le *Rittmeister* était surtout l'ennemi venu me braver une nuit à mon poste du Rhin, celui, par surcroît, auquel je ne pouvais pardonner de tenir une place mystérieuse dans la vie de Kathe Reichberg.

Je ne revis Bladier que le soir, quand l'escadron rentra dans ses cantonnements où je l'attendais avec impatience. Il me renseigna aussitôt. Hélas ! ses efforts avaient été vains pour fendre la masse agglutinée des manifestants. Il avait consciencieusement écrasé les premiers rangs, mais son cheval s'était cabré sous l'éperon et avait refusé de poursuivre une route aussi difficile. D'ailleurs, Wolf et ses complices, se rendant compte

qu'ils étaient spécialement visés, avaient jugé prudent de filer au plus vite. Bladier était navré.

— Je retrouverai ce Wolf, répétait-il, je le retrouverai et l'arrêterai où qu'il soit, car tout le mal vient de lui...

— Qui sait?...

Je n'étais pas au terme de mes émotions ce jour-là.

A cinq heures, on autorisa à desseller et à faire manger hommes et chevaux, mais les troupes devaient rester consignées. Les officiers avaient la permission de se rendre à leur pension pour le repas du soir, mais à la condition de ne pas s'en éloigner, afin de pouvoir être appelés au premier signal. La note de la Place ajoutait : « Jusqu'à nouvel ordre, les officiers devront sortir armés. »

Je me hâtai aussitôt vers mon logis. La nuit venait. Dans la rue noyée de brume, je rencontrai à peine quelques passants qui, à ma vue, s'écartaient prestement et gagnaient le trottoir opposé. La ville semblait déjà endormie ou muette de stupeur. Aussi fus-je assez surpris d'entendre une rumeur d'abord lointaine, mais qui se précisait petit à petit. Et soudain, comme j'approchais de l'hôtel, j'aperçus la rue noire de monde. Aux fenêtres du premier étage, des lumières passaient et repassaient. J'eus aussitôt la notion bien nette qu'un danger menaçait mon amie et je me mis à courir. Devant mon uniforme, la foule s'ouvrit avec empressement et, dès que je fus arrivé dans l'espace libre qu'elle laissait autour du bâtiment, j'eus conscience de la catastrophe prévue, inévitable. Des gendarmes étaient postés aux portes de l'hôtel et des communs... Aucun doute ne m'était permis : on était venu arrêter le colonel.

La porte d'entrée était grande ouverte. Je me fis connaître au maréchal des logis qui la gardait et m'informai de ce qui se passait.

— Je ne sais pas, mon lieutenant. On est venu pour arrêter un Allemand... Qui? je l'ignore.

Je pénétrai vivement dans la galerie. Mais aussitôt je m'arrêtai, saisi de stupéfaction.

Toutes les portes donnant dans la pièce étaient ouvertes et, à celle de l'office, se pressaient, la mine épouvantée, les servantes de la maison. Un groupe d'hommes, descendant les dernières marches de l'escalier, débouchait à l'autre extrémité. En tête marchait le colonel Heinrich von Kurthausen. Serré dans

sa redingote noire, très droit, la physionomie calme et un peu méprisante, il reconduisait les visiteurs. Toutes les lumières étant allumées, je reconnus facilement l'officier marchant à côté du colonel. C'était le capitaine Matisse, commandant la prévôté de Worms. Derrière lui venaient trois personnages en civil. Le colonel, arrivé au milieu de la galerie, s'arrêta, esquissa un petit salut de la tête et dit :

— Messieurs, je vous laisse... Désolé que vous vous soyez dérangés pour rien.

Et à petits pas, s'appuyant sur sa canne, il s'éloigna vers son cabinet de travail. Avant d'y pénétrer, il se retourna et, fixant le groupe des servantes, l'air menaçant, il leur cria quelques mots en allemand d'une voix courroucée. Ce fut comme un coup de fusil au milieu d'une compagnie de perdreaux : elles s'enfuirent dans un grand murmure de : *Ach!... Ach!* et la porte de l'office, poussée par une main invisible, se referma. Le vieillard jeta encore de notre côté un regard ironique, puis rentra chez lui, disparut.

J'allai serrer la main du capitaine Matisse. Il me présenta un des civils.

— M. Vergin, commissaire de la Sûreté attaché au service des renseignements de l'armée..., le lieutenant Darral... Nous étions venus, monsieur le commissaire et moi, pour fouiller cette maison, comptant y trouver un certain Ernst von Grœbitz, capitaine au grand état-major de Berlin et l'instigateur probable de la petite émeute de ce matin. On nous l'a signalé à Worms où il est entré je ne sais comment, mais il a été impossible de retrouver sa trace.

— Nous espérions, intervint le commissaire, le pincer ici où il fréquentait beaucoup avant la guerre.

— Mme Reichberg m'a parlé de lui, en effet. C'est un de ses cousins.

Le commissaire me regarda de biais et sourit d'un air étonné.

— Oui, continuai-je, et je connais d'ailleurs personnellement cet individu, car il a eu l'audace de me demander de lui laisser franchir le Rhin une nuit où j'étais de garde au pont. Je l'ai éconduit immédiatement, comme vous pensez. Aussi ai-je été stupéfait de l'apercevoir ce matin au milieu des manifestants de la Marktplatz. J'ai, à la vérité, tenté de l'atteindre

pour lui mettre la main au collet, mais mon cheval est tombé...

Vergin hocha la tête.

— C'est un homme dangereux et, si vous le rencontrez, mon lieutenant, nous vous serions reconnaissants...

— Soyez tranquille, monsieur, dis-je. Je considère ma responsabilité engagée dans cette affaire. Si j'avais arrêté cet homme, quand il a tenté de me faire violer ma consigne, tous les événements d'aujourd'hui ne se seraient sans doute pas produits.

— Nous ne l'avons pas trouvé ici, dit Matisse. Évidemment il se méfie et a cherché un asile moins suspect. Allons, au revoir, Darral, et faites bonne garde de votre côté.

Ils se retirèrent et je montai dans ma chambre.

Tout en faisant ma toilette, je m'interrogeai. Quel devait être l'état d'esprit de Kathe à la suite de cette journée? Connaissait-elle la présence de von Grœbitz à Worms? Cette dernière question me causait un grand trouble. J'avais foi dans la sincérité de Kathe, mais je me demandais si elle ne faisait pas inconsciemment le jeu de son père, Prussien de naissance, officier allemand par surcroît, donc fourbe, tenace et cruel; n'a-t-il pas su abuser de son affection fraternelle pour le *Rittmeister* et s'en servir dans un dessein conforme à ses plans?

D'autre part, je me disais : Ni le commissaire Vergin, ni le capitaine Matisse ne m'ont laissé entendre que le colonel von Kurthausen fût accusé d'être l'un des promoteurs du mouvement séditieux d'aujourd'hui; ils n'ont pas perquisitionné dans ses papiers, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire si les soupçons s'étaient portés sur lui ; seule, sa parenté avec von Grœbitz a fait supposer que celui-ci lui avait demandé refuge... Un amant inquiet est comme un homme tombé à l'eau et qui se raccroche à la moindre épave; je me saisis de celle-ci. Aussitôt l'avenir m'apparut moins noir; je chassai mes craintes comme de sombres chimères et ne doutai plus que nous pussions réaliser bientôt, Kathe et moi, notre rêve de bonheur.

Cependant, les voix de mes camarades dans la galerie me rappelèrent à des réalités plus immédiates. Nous devions, en effet, dîner rapidement pour retourner ensuite au cantonnement de notre escadron. Je me hâtai donc. J'ouvris ma porte,

mais m'arrêtai aussitôt, ravi. Kathe Reichberg était là, semblant attendre ma sortie. Elle me fit signe de me taire, puis, rapidement, entra dans ma chambre et referma la porte.

Ah! qu'un homme épris oublie vite ses appréhensions et ses doutes! Avec quelle facilité il perd la notion du temps, du devoir, de tout ce qui continue à être, à progresser, à s'accomplir en dehors de sa passion! La femme élue est devant lui, elle vient d'elle-même lui apporter l'inestimable don de sa présence vivante et palpable, la lumière de son regard, le parfum de sa chair. Rien n'existe plus, qu'elle et lui. Je saisis Kathe dans mes bras et elle s'y blottit comme en son seul refuge; elle se fit contre moi toute petite, insinuante, souple, câline; il me semblait qu'elle participait à ma vie même. Elle n'attendit pas mes baisers et me prodigua aussitôt la saveur des siens. Des minutes, des minutes passèrent. L'heure eût pu s'écouler sans que je reprisse conscience de mon existence réelle et que je me souvinsse de toutes les belles paroles préparées. Mais la voix de Segonne retentit au bas de l'escalier :

— Darral! Darral! on vous attend... Le capitaine vous rappelle que nous avons à peine une demi-heure pour dîner.

— Je descends.

Et parmi de nouveaux baisers je couvris de malédictions l'importun qui nous troublait. Mais Kathe, plus forte que moi, s'échappa de mes bras.

— Mon ami, écoutez-moi... Chut! restez tranquille... J'ai quelque chose de très grave à vous dire.

Ces paroles, l'accent pénétrant dont elle les prononçait, me rendirent un peu de sang-froid. Elle continua :

— Je voulais vous dire ceci : j'ai peur. Oui, j'ai peur, et, n'ayant personne à qui me confier parmi les miens, c'est en vous que je viens me réfugier.

— O Kathe! venez, venez...

Je voulus la ressaisir, mais elle m'échappa et je vis à l'expression de sa physionomie la volonté de me dire d'abord tout ce qu'elle avait résolu de me confier.

— Louis, je vous en supplie, soyez calme et donnez-moi toute votre attention. Nous n'avons pas de temps à perdre, étant attendus l'un et l'autre. Et je ne veux pas, je ne veux pas que vous puissiez douter de moi. Écoutez bien, Louis.

Elle se rapprocha de moi, plaça ses deux mains sur mes

épaules et levant son cher visage vers le mien, les yeux dans mes yeux, elle continua :

— Je vous jure, Louis, que j'ignorais la présence de mon cousin à Worms, que j'ignore la façon dont il a pu y pénétrer et, à dater de maintenant, je vous le jure également, il ne passera plus le seuil de cette maison. Vos policiers ont constaté tout à l'heure qu'il ne se trouvait pas sous mon toit, et cet affront, au lieu de me blesser, m'a rendue très heureuse, à cause de vous. Mais j'ai peur maintenant. Vous aviez raison, mon cher grand, je me suis trompée ou, plutôt, j'ai été trompée. Mon père, égaré par son amour de la patrie allemande, a osé me mentir pour la première fois de sa vie. J'étais sincère, je vous assure. Je ne l'aurais jamais cru capable de me cacher la vérité. Il s'est laissé entraîner, il s'est mêlé à ces sottes et vaines machinations et il a fallu le drame d'aujourd'hui pour m'ouvrir les yeux. Je viens d'avoir avec mon père une explication tragique; mais, à l'heure du danger, mon âme s'exalte et je sais commander. Il a reconnu ses torts et l'inutilité de ses efforts. Il m'a promis de ne plus se rendre à aucune de ces réunions militaires et de rester sagement au coin du feu, le soir, comme autrefois. Mais n'est-il pas trop tard, Louis, dites-moi? J'ai peur.

— Mon cher amour, mon cher bien, soyez en paix. Non, je ne crois pas qu'il soit trop tard. D'ailleurs, ces messieurs comprendront maintenant, je pense, la folie de leurs projets. Et puis, comptez sur mon appui, quoi qu'il arrive.

Elle poussa un grand soupir, comme si ces simples paroles avaient soulagé son âme d'une façon inespérée.

— O Louis! alors, dépêchons-nous, partons bien vite, que nous puissions être enfin heureux, là-bas, tout seuls.

— Kathe, très chère Kathe, je vous le promets : mon premier jour de liberté sera celui de notre départ vers la vieille maison que j'aime déjà, puisque vous l'aimez. Tenez-vous prête à partir du jour au lendemain. Mon cœur me dit que ce sera bientôt.

Elle se jeta contre ma poitrine et me tendit sa bouche.

28 février.

Jusqu'ici, ma vie avait été droite, unie comme une belle route de France parce que toujours, très nettement, j'avais vu où était le Devoir.

Le Devoir. J'aimais ce mot ; il me semblait exprimer une idée vaste, d'une beauté surnaturelle et s'étendant à l'infini sur le monde et dans l'histoire. J'aimais le Devoir pour lui-même ; je ne le cherchais pas, je le devinais, je le sentais comme une impression physique impossible à analyser, tant elle était simple et naturelle pour un honnête homme. Je me savais sous sa domination et n'aurais même pas cru à la possibilité de m'y soustraire. De là venait, je pense, la paix qui régnait en moi. Je ne la devais pas à mes efforts, mais à l'œuvre accomplie dès mon plus jeune âge par des parents d'un esprit large, s'appuyant sur une croyance et des traditions séculaires dont ils avaient su rejeter toutes les petitesses. Chers parents trop tôt partis, que n'êtes-vous là pour m'accueillir, me diriger sur cette route devenue tout à coup un chemin étroit et semé d'obstacles !

Je ne vois plus clair en moi. Aujourd'hui, 28 février, j'ai accompli un acte grave et j'ignore si, en l'accomplissant, je n'ai pas manqué au Devoir.

Mon âme n'a plus aucun repos. Mon cœur était prêt à se briser de joie à l'approche d'un bonheur inespéré et aujourd'hui certain ; ce soir, il se serre sous l'étreinte de l'angoisse et, à chacun de ses battements, je me pose cette question : ai-je manqué au Devoir ?

Voici :

Nous achevions de dîner et le repas avait été très gai. Les escadrons devaient être déconsignés le lendemain matin, car le travail avait repris partout, et la ville, en apparence du moins, était tout à fait calme. A ce motif de satisfaction générale s'ajoutait pour moi une autre cause de joie. Un ordre avait paru, annonçant que les permissions reprendraient, sauf avis contraire, à dater du 2 mars au matin. J'en avais aussitôt averti Kathe par un billet plein de tendresse confié à la première femme de chambre.

Mais la gaîté de Segonne était celle qui se manifestait avec le plus d'exubérance et de tumulte. Il allait pouvoir mettre à exécution un projet qu'il caressait depuis quelque temps : nous inviter tous à un grand dîner au Friedrichshof et présidé par Suzanne Beaulieu, la comédienne du Gymnase venue pour quelques jours à Wiesbaden. Il venait de nous y convier tous pour demain soir et nous avions accepté. J'avais hésité un

instant. Quel plaisir trouverais-je à festoyer en compagnie de cette actrice, quelques heures avant de partir vers la retraite cachée de notre amour? Mais je ne pouvais invoquer un motif valable pour expliquer mon refus, et au contraire ma présence à cette petite fête aurait l'avantage de détourner tout soupçon au sujet de mon voyage. J'avais en effet déclaré vouloir visiter les bords du Rhin avant mon départ pour la France. Décision bizarre et qui avait étonné mes camarades, puisque cette excursion nous était facile en dehors des permissions réglementaires. Je tenais donc à ne rien faire pour éveiller l'attention. L'œil perspicace de d'Auxelles, en particulier, me causait de l'appréhension.

Nous venions de déguster un chef-d'œuvre de notre cuisinier, un délicieux gâteau de riz et de chocolat noyé dans une crème épaisse, quand la porte s'ouvrit.

— Bonsoir, messieurs, dit une voix connue.

D'un même mouvement, nous nous levâmes tous. Le colonel était devant nous, affable et souriant comme de coutume. Il entra.

— Excusez-moi, mon cher Jaquet, de m'introduire chez vous sans crier gare, mais j'ai une mission assez délicate à vous confier et, obligé de la garder secrète jusqu'au dernier moment, j'ai préféré ne pas vous déranger. Je me suis donc invité à prendre le café à votre table où je sais qu'il est excellent. Cela ne nous empêchera pas de traiter les affaires sérieuses, au contraire, et vos officiers ne seront pas de trop.

Il s'assit à côté du capitaine, tandis que Segonne s'empressait de faire débarrasser la table et apporter du café. Nous étions tous fort intrigués. Quand le café fuma dans les tasses, quand le hussard qui nous servait fut sorti et eut refermé la porte, le colonel, ayant allumé la cigarette offerte par Segonne, commença :

— Voici ce dont il s'agit...

Nous nous rapprochâmes et nos yeux ne quittaient plus son regard où se devinait la netteté de la pensée :

— Le service de la sûreté a su par ses indicateurs qu'une réunion secrète avait lieu ce soir dans les bureaux du grand usinier Julius Kheyl. D'après les renseignements obtenus, tous les dirigeants du dernier mouvement doivent y prendre part, le président de l'union des syndicats ouvriers et le délégué du

grand état-major prussien entre autres. Voilà, vous le concevez, un magnifique coup de filet en perspective. Mais, avant tout, il ne fallait pas éveiller l'attention de ces gens-là. C'est la raison qui m'amène ici au dernier moment, car, étant donnée la situation spéciale de votre escadron, c'est lui qui devra prêter main forte à la police. Voici ce que j'ai décidé tantôt, d'accord avec le général de division et le commissaire spécial.

Tout en prêtant grande attention au discours du colonel, je ne pouvais brider mon imagination et l'empêcher de me faire entrevoir mille catastrophes menaçantes. A chaque parole prononcée, je recevais un grand choc dans mon cœur. Mon esprit en ébullition trouvait la possibilité d'enregistrer fidèlement chaque mot, tout en évoquant ses conséquences possibles, d'une part sur mon devoir de soldat, d'autre part sur la réalisation de nos projets. Pourvu, me disais-je, que le maudit vieillard ait tenu sa promesse et soit resté chez lui ce soir! Hélas! il m'était impossible à l'heure actuelle de m'en assurer. J'étais pris désormais dans l'engrenage, je ne pouvais plus être qu'un instrument actif et dévoué entre les mains de mes chefs. Le destin déciderait.

Le colonel continua, tandis que le capitaine prenait des notes.

— Mon capitaine-adjoint m'a accompagné jusqu'à votre cantonnement. Il a dû prévenir votre adjudant, lui expliquer l'affaire et donner des ordres pour réunir et faire armer vos hommes dans le plus grand silence. Les pelotons, jusqu'au dernier moment, resteront enfermés dans les locaux qui leur sont affectés. Vous irez, messieurs, les rejoindre individuellement afin de ne pas éveiller les soupçons. A partir de dix heures quinze, d'après les ordres particuliers de votre capitaine, chacune des faces de l'usine sera surveillée par un peloton et vous arrêterez toute personne cherchant à en sortir. A dix heures trente, deux camions automobiles amèneront le major de la garnison, le capitaine Matisse, le commissaire avec ses inspecteurs et vingt-cinq gendarmes. Ils feront le nécessaire pour cueillir au gîte tous ces messieurs et nous serons ensuite tranquilles, espérons-le.

La situation était nette. Si le vieux Kurthausen avait menti à Kathe, s'il était allé ce soir encore retrouver ses complices, il serait en prison dans une heure et tout l'édifice de mon bonheur s'écroulerait. Mais je comptais sur la vigilance et la volonté de

mon amie. Je me rappelai ses promesses de la veille et les baisers échangés comme pour sceller le nouveau pacte conclu entre nous. La confiance me revenait peu à peu et en même temps je me félicitais de cet acte de vigueur qui mettrait un terme aux agissements de nos ennemis.

Cependant le colonel se levait et, tout en serrant les mains à la ronde, souhaitait à chacun bonne chance.

— J'espère, messieurs, que l'affaire sera rondement menée et que vous n'aurez pas à endurer trop longtemps le froid de cette nuit. Bonsoir et prompt retour.

Et il s'éloigna en compagnie du capitaine.

Un instant après, dans la Speyerstrasse déserte, je marchais vers le cantonnement d'un pas rapide. Il gelait. Devant moi, juste dans l'axe de la rue, un croissant de lune bizarrement penché me contemplait d'un air ironique. Pas un nuage ne déparait le gris argenté du ciel et la rue allongeait son double alignement de maisons dans une clarté d'une douceur charmante. Il ne faisait pas de vent et le froid était supportable.

En passant devant l'immense quadrilatère des usines Kheyl, je jetai un coup d'œil à droite, du côté des bâtiments où sont situés les bureaux de l'administration. Ils formaient, à cent mètres de la route, une masse noire, compacte et haute, précédée d'une grande grille ouvragée. Aucune lumière ne s'apercevait; aucun bruit ne s'entendait de ce côté.

Je longeai très vite l'interminable mur bordant la route de Frankenthal; la clarté lunaire le faisait paraître d'une blancheur immaculée et mon ombre, découpée nettement, mais toute déformée, s'y projetait et me suivait en se dandinant. Puis je tournai dans le mauvais chemin suivant la partie méridionale de l'usine et menant au cantonnement de mon peloton.

Mes trente hommes m'attendaient dans la cour de l'ancienne fabrique en battant la semelle. Je leur expliquai notre mission en quelques mots, puis nous gagnâmes le chemin que je venais de suivre. C'était lui que nous devions garder. Je répartis mon peloton en quatre groupes composés chacun d'une escouade et séparés entre eux par une distance de cent cinquante pas environ. Après avoir ordonné de faire le plus grand silence et autorisé à fumer pour tromper le sommeil, je me mis à arpenter le chemin lentement, en songeant.

Les minutes passaient et me semblaient interminables. Je

ne pouvais m'empêcher de trembler pour mon pauvre amour. A peine né, il risquait à chaque instant de périr sous les coups d'un destin inexorable, et je devinais que chaque heure serait pour moi une heure de souffrance jusqu'au moment où, au seuil de la demeure tapie dans les bois, j'accueillerais la bien-aimée.

Un roulement d'automobiles troubla au loin la paix du faubourg. Il se rapprocha, puis, tout à coup, s'éteignit. Je regardai ma montre. Elle marquait dix heures et demie. C'étaient eux. Quel drame, là-bas, se jouait? Mon sort se décidait en cet instant et j'essayai de me représenter la figure hautaine du colonel von Kurthausen franchissant la grille de l'usine entre deux haies de gendarmes. Ma tête était brûlante et mon corps glacé. Il me semblait que tous mes hommes devaient partager ma fièvre et, machinalement, je jetai un coup d'œil sur l'escouade voisine. Assis au revers du fossé, la bretelle du mousqueton passée autour du cou et les mains enfouies dans les poches, les hommes causaient à voix basse ou somnolaient; de temps en temps l'étincelle d'une cigarette trouait l'obscurité, puis s'éteignait; seuls le brigadier et la sentinelle veillaient au milieu du chemin, et leurs deux ombres s'allongeaient vers l'Occident parmi les ornières et les cailloux. Ils n'attendaient tous, résignés, que la fin d'une garde semblable à toutes les gardes qu'ils montaient depuis cinq ans.

Des minutes, encore des minutes s'écoulèrent. Puis ce fut un lointain brouhaha de voix, le bruit des moteurs remis en marche, le départ successif des camions et de nouveau le silence. Il fallait toujours attendre, sans savoir. Un quart d'heure encore passa de la sorte; puis, sur le sol durci de la route de Frankenthal, retentit le trot d'un cheval et bientôt un cavalier apparut à l'extrémité du chemin. Il arrêta sa monture, scruta l'ombre, puis une voix enrouée appela :

— Darral ! Eh ! Darral !

— Ici, par ici.

J'avais reconnu Bladier. Il s'était relancé au grand trot dans le chemin défoncé et bientôt il fut près de moi. Sans mettre pied à terre, il se pencha, cherchant à distinguer mon visage.

— Bonsoir, vieux, fit-il. Le capitaine me charge de vous dire que tout est fini. Vous pouvez renvoyer les hommes se coucher. Ils auront repos demain toute la journée.

Je transmis l'ordre à Chassaing. Il siffla et aussitôt chaque escouade se rassembla et prit le chemin de la fabrique.

— Alors, dis-je, comment cela s'est-il passé ?

Quand Bladier est mécontent, il manifeste d'abord sa mauvaise humeur en lâchant une bordée de jurons. Il n'y manqua pas cette fois-ci et j'en conclus aussitôt que tout n'avait pas marché comme nous l'espérions. Puis, un peu calmé, il dit :

— Ah ! c'est du propre ! Et c'était bien la peine de faire tant de mystère ! Sans aucun doute ils ont été prévenus au dernier moment, par le téléphone probablement, car on n'a même pas eu la malice de couper les trois ou quatre fils spéciaux reliant l'usine à la ville. Quand le pauvre Viguier est descendu de voiture avec ses gendarmes, il a été accueilli par le portier de l'usine qui a ouvert les grilles à deux battants, et, sa casquette galonnée à la main, lui a dit : « Je suis chargé par mon maître, monsieur le docteur Julius Kheyl, de conduire monsieur le major de la garnison auprès de ces messieurs. » Vous voyez d'ici la tête de Viguier... Que vouliez-vous qu'il fît ? Flanqué du commissaire et de Matisse, il a suivi notre homme. On le fit entrer dans une grande salle où une dizaine d'individus étaient assis autour d'un tapis vert. Évidemment, les plus compromis avaient eu le temps de filer et de se cacher. Où ? Il était impossible de fouiller cet établissement grand comme une ville. On a tout de même arrêté les comparses, tous de bonne prise, et ils n'ont opposé aucune résistance. Mais il n'y avait là ni notre Wolf, ni l'émissaire du grand quartier. Le coup de filet du colonel était manqué : les plus belles pièces avaient passé entre les mailles.

Je ne savais que dire, partagé entre le regret d'apprendre la fuite de mon ennemi personnel von Grœbitz et le soulagement de savoir que le père de Kathe n'était pas parmi les prisonniers.

— Que voulez-vous ? dis-je enfin, c'est une opération manquée. Nous réussirons mieux une autre fois.

— Ah ! c'est du propre !... Ah ! c'est du propre ! répéta Bladier.

Il poussa un soupir semblable à un mugissement, puis s'écria :

— Tenez ! je vais me coucher, tâcher de dormir, d'oublier tout cela.

Et, éperonnant son cheval, il repartit à grande allure dans la direction de Worms.

Mon inquiétude maintenant était apaisée et ma pensée, plus libre, se reporta vers mes hussards. J'eus honte de constater que mes tourments intimes me les faisaient négliger. J'aurais dû demander, avant de les renvoyer, si on leur avait préparé quelque chose de chaud pour leur retour. Pris de remords, je tournai le dos à la direction de Worms et repris une fois encore le chemin de la fabrique. J'eus la consolation de voir que Chassaing avait fait le nécessaire. En avançant dans la cour, je vis les hommes groupés devant la cuisine. Sur le seuil, éclairé par un quinquet suspendu au-dessus de sa tête, Castagnou, le Vatel du peloton, distribuait avec son autorité et sa prestance habituelles la ration de soupe chaude. A quelques pas de là, mes deux sous-officiers attendaient, pour se retirer, que les hussards fussent remontés dans les chambres. J'avais hâte maintenant de regagner mon logis. Après avoir échangé quelques mots avec eux et leur avoir donné les ordres pour le lendemain, je leur souhaitai une bonne nuit et m'éloignai.

Onze heures sonnaient quand le lourd portail retomba derrière moi. Certes, je ne me doutais pas de la découverte que j'allais faire et du terrible conflit qui allait bouleverser mon âme.

Le chemin partant de la fabrique s'avance d'abord perpendiculairement à l'enceinte de l'usine Kheyl, puis tourne à droite et la longe pendant environ quatre cents mètres jusqu'à la grande route. A gauche, au contraire, le même chemin se prolonge par un mauvais sentier à demi enfoui sous les herbes, et, après avoir suivi la muraille de l'usine jusqu'à son extrémité occidentale, se perd dans les champs. Or, au moment où j'allais m'engager dans la direction de Worms, un bruit léger venant du côté opposé me fit tressaillir. Je regardai. A cinquante pas de moi, quelque chose bougeait au pied du mur, parmi les herbes. Intrigué, j'abandonnai la route et, prenant le sentier, m'avançai avec précaution.

Bientôt je distinguai un homme allongé sur le sol. A demi couché sur le côté, il semblait faire des efforts pour se relever. A mon approche, il s'étendit vivement contre la terre et ne remua plus. Instantanément, une idée surgit dans mon esprit : ne serait-ce pas un des complices de von Grœbitz, ou, mieux encore, ne serait-ce pas von Grœbitz lui-même? Il se serait caché pendant la descente de police, aurait, dès le départ de mon peloton, essayé de franchir le mur, et se serait blessé en

tombant. Mon imagination échafauda bien vite cette hypothèse et déjà je ne doutais plus d'avoir deviné juste. Belle occasion, en vérité, de mettre la main au collet de cet homme.

La haine rend parfois aveugle. Celle que j'avais conçue pour le svelte capitaine prussien à figure insolente de jeune fille était instinctive et féroce. Je ne réfléchis pas à la médiocre victoire que serait pour moi la capture d'un ennemi à terre. Au contraire, ma joie fut telle que je m'entendis dire à mi-voix :

— A nous deux!

Craignant qu'il ne fût armé, je mis revolver au poing et m'approchai. La lune l'éclairait nettement. Se voyant découvert, l'homme s'appuya d'une main dans l'herbe, se redressa à demi et, la tête droite, me fixa. Je m'arrêtai, glacé d'épouvante. Un cri m'échappa :

— Vous!

Le colonel Heinrich von Kurthausen me regardait, tandis que, sur la pâleur de son crâne, le sang coulait d'une blessure étroite et longue, descendait en un filet sombre le long de sa tempe et de sa joue et disparaissait dans son col déchiré. Un sentiment inattendu, irréfléchi, instinctif s'empara de moi. Oui, je ressentis une pitié immédiate pour le vieillard au cœur dur, pour le soldat orgueilleux abattu à mes pieds. Je remis mon revolver dans sa gaîne et m'approchai tout près du blessé. Il ne bougea pas. Je me penchai et lui demandai doucement :

— Souffrez-vous beaucoup? N'avez-vous rien de cassé?

Son front se plissa, sa mâchoire se contracta et, entre ses dents, il prononça en allemand quelques mots rauques que je ne compris pas. En même temps, de sa main libre, il fit le geste de m'écarter. Puis il cria en français :

— Arrière! Laissez-moi.

Pourtant l'ennemi qui se penchait sur lui était un ennemi secourable et la sincérité de sa pitié devait se deviner sans peine. Mais je ne m'éloignai pas. Étrange incohérence d'une âme sensible à l'excès! Au lieu de me révolter, je ressentais l'émotion, la fierté meurtrie de cet homme et j'avais l'idée confuse de ce qui devait se passer dans son cœur. Sa dureté, loin de m'irriter, augmentait ma compassion. J'hésitais cependant. J'interrogeais ma conscience. Pour la première fois, je cherchais le chemin du Devoir.

Soudain, le choc sourd du portail qui se refermait me mit dans l'obligation de choisir. Un bruit de pas sur le sol rugueux et celui de deux voix alternées arrivaient jusqu'à nous. C'étaient mes deux sous-officiers en route vers leur logement. Un mot de moi, un appel, et c'en était fait du lieutenant-colonel Heinrich von Kurthausen! Je me tus et, mettant la main sur l'épaule du vieillard, j'ordonnai :

— Silence! ne bougez plus.

Il détourna les yeux, baissa la tête et se tut.

Les silhouettes, maintenant, se détachaient sur le ciel lumineux. En arrivant au carrefour, elles s'arrêtèrent. Mon cœur battit à grands coups. Je tâchai de distinguer ce qui se passait entre ces deux hommes. Ils ne parlaient plus. Nous regardaient-ils? Nous voyaient-ils? Mais la flamme d'une allumette brilla entre eux et je compris qu'ils allumaient une cigarette. Ils reprirent leur marche et cette fois dans une direction opposée à la nôtre. Bientôt le bruit de leurs pas s'éteignit. Ils disparurent.

Alors je saisis le blessé sous le bras et lui dis sur un ton de commandement :

— Levez-vous.

Sans répondre, il fit un grand effort et, aidé par moi, parvint à se mettre sur pieds. De la main, il essuya le sang qui venait de glisser sur ses yeux et demeura hésitant, comme pris de vertige. Je dis en adoucissant ma voix :

— Allons, appuyez-vous sur mon épaule et essayez de marcher.

Mais, une fois encore, un sursaut d'orgueil le secoua.

— Non, non, dit-il. Laisse-moi, chien de Français! Tu aurais mieux fait de me tuer et de m'épargner cette honte.

Mais je ne pouvais plus quitter la voie dans laquelle j'avais fait le premier pas. Si je m'étais trompé, que Dieu me pardonne, mais je devais aller maintenant jusqu'au terme de ma course. Prenant d'autorité le colonel sous le bras, patiemment, guidant son pas mal assuré, je le conduisis jusqu'à la route de Frankenthal. Là, harassé, il se laissa tomber sur la borne placée au croisement des chemins.

— Monsieur, dis-je, je vous laisse maintenant. A quelques pas d'ici, vous verrez l'entrée des usines Kheyl où vous ne manquez pas d'amis. Vous pourrez y frapper et demander du secours. Veuillez oublier ce qui s'est passé ce soir entre nous et surtout,

surtout, ne m'ayez nulle reconnaissance. Je n'aurais eu pour vous aucune pitié en toute autre circonstance et n'en aurai aucune à l'avenir. A bon entendeur, salut.

Et je m'éloignai à grands pas.

Quand j'approchai de l'hôtel Reichberg, je constatai que toutes ses fenêtres étaient encore éclairées et, en pénétrant dans la galerie, bien qu'il ne s'y trouvât personne, j'entendis de tous côtés des chuchotements. Tandis que je gagnais l'escalier, j'eus la sensation que des regards me suivaient, épiaient un geste de moi. Mais, encore bouleversé par ce que je venais de faire, je n'avais qu'une hâte : me réfugier dans ma chambre, m'interroger, réfléchir. Sans lever les yeux, je montai rapidement et, ma porte refermée, je me laissai tomber dans un des grands fauteuils et pris entre mes mains mon front brûlant.

Presque aussitôt mes yeux se brouillèrent. Tant de secousses morales, tant de nuits sans sommeil m'avaient brisé: je n'avais plus de force pour penser ou agir. Le bien-être ressenti brusquement en pénétrant dans la chambre bien chaude et au contact du fauteuil moelleux me fit glisser petit à petit dans une torpeur délicieuse. J'oubliai insensiblement tout ce qui m'était arrivé. Je m'endormis.

Un grand vacarme agitant soudain la demeure m'arracha à mon sommeil. Il passait dans la maison comme un souffle de terreur. Des portes s'ouvraient et se fermaient, on courait dans l'escalier et des phrases, des exclamations étouffées montaient de la galerie. Puis tout à coup le silence se fit, complet. Je m'étais levé et, secoué de fièvre, l'esprit agité d'une foule de suppositions, d'inquiétudes, j'arpentai la pièce à grands pas.

On frappa doucement.

Avant que j'eusse pu répondre, la porte s'entr'ouvrit, et Kathe, légère comme une ombre, se glissa dans ma chambre. Je demeurai immobile devant l'adorable apparition. Le cœur serré, la tête vide, je me demandais simplement si la présence de l'aimée était le présage d'un nouveau malheur ou m'apportait un peu de douceur et de joie. Mes regards troublés ne la voyaient qu'à travers un nuage. Comment était-elle vêtue? Je ne pus m'en rendre compte. Je me rappelle une étoffe claire, souple, impalpable comme une nuée; je me souviens de reflets changeants roses, mauves... Je ne sais plus. Je ne vis distinctement que ses beaux yeux. Ils étaient remplis de larmes.

— Louis! dit-elle très bas.

Et elle me tendit les bras. Je me précipitai, la saisis, l'enveloppai de mon étreinte et de mes baisers.

— Louis, me disait-elle parmi des sanglots, il n'est pas au monde d'âme plus noble et plus haute que la vôtre. Je sais ce que vous avez fait. Je sais tout ce qu'il vous a fallu d'abnégation et de courage pour le faire.

Ces paroles me glacèrent le cœur et, baissant la tête, je me tus. La gratitude qu'elles exprimaient ravivait mon angoisse. Mais elle reprit :

— Je n'ai pas voulu attendre une minute, mon cher aimé, mon cher amant, pour vous dire que ma reconnaissance égale mon amour. Hélas! je dois vous quitter bien vite. Il faut que j'aille soigner père, car, pour vous voir, je l'ai laissé aux mains des femmes. Mais je ne pouvais pas attendre pour vous dire ceci.

Baissant la voix, ses lèvres frôlant mes lèvres, ses yeux pénétrant les miens, elle dit lentement :

— Louis, à dater de ce soir je suis à toi de toute mon âme. Jeudi, là-bas, je serai à toi de tout mon être.

Sa bouche s'écrasa contre la mienne. Elle s'enfuit.

Les Corbières. — 10 mars.

Le jour entre à flots par la grande porte-fenêtre et inonde la salle d'une lumière très douce. Le soleil n'a pas encore percé la brume matinale qui monte de la rivière, mais on le sent tout proche, caressant et printanier. De ma table je contemple le paysage familier, la grande pelouse d'herbe rase avec ses parterres attendant les fleurs encore cachées dans les serres et, tout au bout, la terrasse surplombant la vallée, avec sa balustrade de pierre. Tout à l'heure, je verrai au loin la ligne violette des collines et rien ne m'empêche d'imaginer le spectacle dont je jouirais si, délaissant la pièce où je me suis réfugié, ses boiseries claires, ses étagères chargées de livres aux reliures fanées et son bon parfum d'autrefois, je gagnais cette terrasse où si souvent, aux soirs d'été, ont palpité mes rêves d'enfant. Je verrais le damier des terres brunes et grasses attendant leur robe des prochaines moissons, les prairies aux tons grisâtres, les villages aux noms connus, aux jolis noms français, et leur ceinture de boqueteaux et de jardins. Je contemplerais

aussi la Gartempe allant de l'un à l'autre comme pour une visite fraternelle, serpent argenté se glissant parmi les saules; et, à mes pieds, tout contre le mur du parc, j'aimerais parcourir du regard le petit bourg tassé autour de sa vieille église, le cimetière avec son cloître gothique et toutes les maisons au visage connu, au visage d'ami fidèle.

J'éprouve aujourd'hui pour ce pays où je suis venu chaque année depuis mon enfance une tendresse plus profonde, plus poignante que jamais. Il me semble que je l'avais quitté depuis un nombre infini d'années et son souvenir, en vérité, était presque complètement sorti de ma mémoire. Un travail sournois s'est accompli dans mon cerveau et dans mon cœur; il commençait à détruire le trésor des belles images, des pensées et des affections qu'à travers le temps ma volonté, guidée par mes sympathies et mes goûts, y avait pieusement amassé. Un mois avait suffi pour creuser un abîme entre le passé et l'avenir. Mais je suis revenu et j'éprouve toutes les joies que ressent le voyageur après une longue absence en retrouvant sa maison, le coin préféré auprès de l'âtre, le fauteuil où il était si bien, tous ces amis d'autrefois dont la fidélité est certaine et dont aucune nouvelle ride n'a déparé les traits à peine adoucis par le temps. Mon âme a retrouvé la paix et je souris au souvenir de la tempête qui l'a un instant ravagée.

Je vais écrire la dernière page de ce journal commencé au lendemain de la Marne et tenu scrupuleusement chaque jour malgré tant de vicissitudes et de souffrances. Certains feuillets ne sont que des loques chiffonnées, tachées de boue, parfois de sang, où l'on devine à peine quelques lignes tracées au crayon. Jamais je n'ai renoncé à la tâche que je m'étais imposée, même quand j'ai eu la main droite brisée aux monts de Flandre. Cependant la force m'a abandonné au cours de ces dix derniers jours. D'ailleurs, c'est mieux ainsi. Trop d'amertume aurait gâté la fin de cette longue confession. Aujourd'hui, le cœur apaisé, je vais la terminer. Je la ferai peut-être lire plus tard, quand ils seront des hommes, à mes deux petits neveux Pierre et Jean dont j'entends les cris joyeux à quelques pas d'ici. Quelle leçon elle serait, si jamais une leçon, un exemple pouvaient profiter à l'homme, quand il s'agit d'amour!

Le mercredi, 1er mars 1919, fut le jour le plus terrible de ma vie. Ceux qui ont fait la guerre depuis Charleroi jusqu'à

l'armistice pourront seuls comprendre la valeur de cette affirmation.

J'avais vu Kathe un instant dans la matinée. Entrevue rapide, pleine de fièvre et d'allégresse où, parmi les baisers, nous avions arrêté les derniers détails de notre départ. Je devais prendre le train le lendemain matin, déjeuner à Coblence et me faire ensuite conduire en voiture au Blumenwald où elle me retrouverait le soir vers dix heures. Nous nous dîmes au revoir avec la joie de deux êtres qui, en se séparant, ne doutent pas d'être le lendemain parfaitement heureux. Ma valise était prête dès sept heures du soir, car je devais retrouver au Friedrichshof à huit heures Segonne et la blonde Suzanne Beaulieu, le capitaine et mes camarades. J'éprouvais moins de regret à passer cette dernière soirée en dehors de chez moi, Kathe m'ayant prévenu qu'elle devait dîner ce soir-là chez sa tante Frau von Strugel, une des deux dames empanachées aperçues à la pâtisserie Koth. Mon amie m'avait d'ailleurs promis de venir me voir dans ma chambre en rentrant, à onze heures.

Un peu avant huit heures, je quittai l'hôtel Reichberg. Quand j'ouvris la porte donnant sur la rue, j'aperçus, dans la traînée lumineuse projetée à l'extérieur, un homme planté au milieu de la chaussée et qui me regardait. La fixité de ses yeux me surprit; dans l'obscurité ils brillaient comme deux braises. Presque aussitôt je reconnus le professeur Tschwisky. Il devait épier ma sortie, car il souleva son feutre et esquissa un mouvement pour se porter à ma rencontre. Très ennuyé et ne me souciant pas d'être rencontré dans la Speyerstrasse en compagnie de ce louche personnage, je me dirigeai rapidement vers la rue longeant les jardins des remparts et débouchant juste en face de l'hôtel. Peu fréquentée à cette heure, à peine éclairée, elle me permettrait de dissimuler la fâcheuse société en laquelle j'allais me trouver. L'ivrogne comprit et ne parut ni surpris, ni offusqué. Il attendit même pour s'approcher que nous eussions atteint l'ombre complice. Alors, il dit :

— Que monsieur l'officier me permette de lui dire respectueusement un tout petit mot, de lui donner un tout petit, mais remarquablement capital renseignement.

— Que voulez-vous? répondis-je d'un ton dépourvu d'aménité. Je suis attendu et n'ai pas de temps à perdre.

— Ce temps ne sera pas perdu, je puis l'affirmer hautement

à monsieur l'officier. Je veux seulement lui dire ceci : monsieur l'officier sait-il que sous le même toit que lui habite, — oh! habilement, très habilement caché, — monsieur le capitaine Ernst von Grœbitz?

Une sueur froide perla à mon front, mais je hâtai le pas comme si la nouvelle me laissait indifférent; puis je dis :

— Cessez cette plaisanterie, je vous prie. On a supposé, il est vrai, que cet homme avait pu se cacher chez sa cousine, mais la police a fouillé la maison et constaté qu'il n'en était rien. Il suffit. J'ai autre chose à faire que d'écouter de telles sornettes et je vous prie de me laisser continuer seul mon chemin.

Le professeur se tut, mais j'entendais toujours derrière moi son souffle court et le bruit de son pas traînant. Et, quelques instants après, il reprit :

— Si j'ose parler ainsi à M. l'officier, c'est que je sais, je suis certain que ce Grœbitz, depuis dimanche, se cache là...

En prononçant le nom de Grœbitz, sa voix avait laissé percer une telle haine que je doutai un peu moins de sa sincérité. Tout à coup, je me souvins de la magistrale raclée administrée jadis au professeur d'histoire par certain *Rittmeister* de dragons... Ce *Rittmeitser* ne serait-il pas von Grœbitz lui-même, et le désir de vengeance serait-il toujours vivace dans l'âme de Tschwisky? Ne le poussait-il pas à perdre son ennemi à tout prix? Mon premier mouvement fut de saisir l'occasion offerte et de retourner à l'hôtel Reichberg pour m'assurer si mon homme avait dit la vérité. Mais l'acte de celui-ci m'inspirait un tel dégoût que j'hésitai et continuai d'avancer.

Cependant une puissance diabolique inspirait sans doute *Herr* Tschwisky : elle lui souffla cette phrase :

— D'ailleurs, où le capitaine von Grœbitz eût-il pu trouver un asile plus sûr que chez sa maîtresse *Frau* Reichberg?

Il m'aurait planté un couteau entre les deux épaules que ma douleur n'eût pas été plus vive. La rage me rendit fou. Je me retournai, l'empoignai par le col de son pardessus et m'écriai, en le secouant brutalement :

— Que dis-tu? canaille!... Qu'oses-tu dire?

Il ne fit aucun effort pour s'échapper et ses lèvres épaisses esquissèrent même un ignoble sourire.

— Chacun sait ça, fit-il, chacun sait ça... monsieur l'officier est même le seul à...

Il n'acheva pas : d'un coup de poing je l'envoyai rouler sur le pavé. Je fis demi-tour et redescendis la rue en courant. Instantanément, toute ma raison m'avait abandonné et je n'avais plus qu'une volonté : découvrir et arrêter von Grœbitz. Mais en approchant de la Speyerstrasse, je trouvai l'énergie de ralentir mon pas afin de recouvrer un peu de calme. Il ne fallait pas uniquement obéir au mouvement impulsif qui m'avait poussé jusqu'ici. Cet homme mentait sans doute. Comment avais-je pu ajouter foi aux paroles d'un être aussi vil ? J'allais peut-être causer dans cette maison un scandale inutile et odieux.

A petits pas je gagnai l'angle de la rue. Les premiers arbres du jardin public, augmentant l'obscurité nocturne, me dissimulaient à tous les regards. Je m'arrêtai, indécis.

Cependant mes yeux s'étaient portés machinalement vers l'hôtel et mon attention fut soudain attirée par la lumière qui jaillit de la porte s'entr'ouvrant lentement. Une tête enveloppée d'un fichu passa d'abord avec précaution, regarda à droite, puis à gauche; enfin une femme sortit. A sa taille longue et plate, au bruit du trousseau de clefs battant ses jambes, je reconnus la première femme de chambre. C'était l'heure du dîner; la rue était presque complètement déserte. La femme s'avança jusqu'au milieu de la chaussée, regarda attentivement du côté de la ville, puis du côté du faubourg, comme pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait aucune présence importune. Cela fait, elle revint vivement vers la maison.

Mais ces façons mystérieuses avaient ravivé mes soupçons. D'un bond, je fus sur elle et, lui saisissant le bras, je la fis pivoter sur elle-même avec une telle force qu'elle alla heurter la muraille. Suffoquée, elle fit seulement : « *Ach!... Ach!...* » tandis que, passant devant elle, je me précipitai dans le vestibule.

J'avais le pressentiment inexplicable, mais très net, que j'allais au-devant d'un danger et, instinctivement, ma main droite saisit dans la poche de mon manteau la crosse de mon revolver. Puis, de la main gauche, je poussai la porte vitrée de la galerie. Comment décrire la scène dramatique qui suivit et se déroula en quelques secondes?

D'un coup d'œil rapide, j'embrasse toute la scène. Je vois au milieu de la pièce le colonel von Kurthausen. La tête entourée de bandages, debout, bien droit et svelte dans sa redingote

noire, il serre avec force dans ses deux mains la main de von Grœbitz et lui parle. Celui-ci est vêtu comme l'autre soir, sur le pont du Rhin ; très pâle, sa casquette à la main, il écoute le colonel d'un air grave, ému. Une femme de chambre, près de lui, porte son bagage et, dans le fond, en demi-cercle, toutes les servantes le contemplent avec des yeux émerveillés.

Au bruit de la porte, toutes les têtes se tournent vers moi.

Je fais quelques pas vers les deux hommes. Oh ! le changement de leur visage... la fureur, la haine du colonel ; la rage froide du capitaine...

Et puis, en même temps, j'aperçois le geste de celui-ci, ouvrant son manteau, fouillant fébrilement derrière son dos... J'entends ma propre voix qui crie :

— Haut les mains, monsieur !

Et je pointe sur lui mon revolver.

Von Grœbitz n'obéit pas. Le canon d'un browning brille à son poing. Je tire. Un cri général d'épouvante, et l'officier prussien s'abat sur les dalles, la face tournée vers le sol, immobile, la main crispée sur son arme.

Les femmes ont disparu. Il n'y a plus dans la galerie que le colonel von Kurthausen, hagard, pantin brisé, écroulé sur un des sièges gothiques, contemplant la victime, — et moi. Je suis très calme. Je m'approche, me penche sur le corps inerte, tâte son poignet. Le pouls ne bat plus. Le bras retombe sur le carreau avec un bruit mou.

J'ai tué le *Rittmeister* Ernst von Grœbitz.

Ensuite, pendant plus d'une heure, j'accomplis froidement, presque machinalement, une série d'actes compliqués et fastidieux. Notre planton Jocelet et notre cuisinier Sudre étaient accourus au bruit du coup de feu. Je leur ordonnai de rester auprès du cadavre et d'empêcher qui que ce fût d'y toucher ; puis je pénétrai d'autorité dans le bureau du colonel où, je le savais, se trouvait le téléphone. Je pus ainsi avertir le colonel et le major de la garnison. Alors, ce furent les constatations, les explications, l'enlèvement du corps. Tout cela se passa rapidement. Il fut un instant question d'arrêter le vieillard, puis l'idée fut abandonnée ; on préféra attendre le résultat de l'enquête qui allait être ouverte. Il était neuf heures et demie quand je me retrouvai seul dans la galerie où s'était déroulé le drame.

Alors seulement je me sentis brisé et me laissai tomber sur le siège où, tout à l'heure, le colonel était assis. Dans la maison morte, j'avais l'impression d'être seul. Les deux lustres entièrement allumés répandaient une lumière intense dans la longue pièce aux meubles de bois sombre, aux tapisseries anciennes. A mes pieds, sur les dalles, une petite flaque de sang coagulé attirait malgré moi mon regard. Mon esprit errait comme fait un homme ivre cherchant inutilement son gîte; il se heurtait de ci, de là, à une idée, à un souvenir qu'il abandonnait aussitôt pour se porter ailleurs. Et petit à petit une image s'estompa, se précisa, enfin s'imposa : Kathe... Kathe... Phénomène incroyable, pendant tout le temps écoulé depuis le coup de feu, mon cerveau, uniquement préoccupé des gestes à suggérer et à guider, s'était refusé à tout autre service. Mais maintenant, le devoir accompli, l'amour reprenait l'avantage.

Qu'allait-il subsister de ce pauvre amour ballotté, déchiré, ne grandissant que dans la tempête et dans les ténèbres? Un instant le désespoir s'abattit sur moi et m'anéantit, me rendant incapable de prendre une décision ou de faire un mouvement. Et puis, appelant toute ma volonté à mon aide, je trouvai la force de le surmonter. Je cherchai à comprendre, à analyser mon infortune. Je découvrirais, je voulais découvrir des motifs d'espoir. A l'attitude de Kathe je jugerais la sincérité de ses paroles. Quel reproche pourrait-elle m'adresser? N'avais-je pas simplement défendu ma vie menacée? Elle souffrirait, c'est vrai, mais j'étais sûr de sa passion pour la droiture, la loyauté et la justice; sa douleur ne la rendrait pas injuste et les larmes n'empêchent pas d'aimer. Après ses paroles d'hier soir, je pouvais, malgré tout, compter sur sa tendresse.

Mais il fallait l'attendre jusqu'à onze heures. La pensée de cette veillée solitaire quasi funèbre m'épouvanta. Je me rappelai alors le dîner de Segonne, le capitaine Jaquet, mes camarades, Suzanne Beaulieu. Que devaient-ils penser de mon absence? Je ne pouvais me dispenser d'aller m'excuser et, en outre, il était correct de rendre compte au capitaine de ce qui m'était arrivé. Ainsi, par surcroît, j'éviterais de passer seul le temps qui me séparait du retour de Kathe.

Je sortis et gagnai rapidement le Friedrickshof, lourde bâtisse semblable à une pièce de pâtisserie, se dressant en face de la gare. Le portier me renseigna :

— Le salon de messieurs les officiers de hussards?... Au premier étage, deuxième porte, monsieur le lieutenant.

Je montai. Une multitude de lampes électriques éclairaient sur les murs des moulures, des festons, des rosaces, des guirlandes d'une structure massive et faisaient ressembler la maison à une grotte garnie de stalactites incrustés d'or. Au premier étage l'escalier débouchait dans une sorte de vestibule orné de glaces. Au centre, un bassin entouré de rochers de carton garnis de mousse artificielle était alimenté par un maigre jet d'eau retombant dans une vasque de plâtre. C'était hideux.

Heureusement, j'entendais déjà la voix perçante de Segonne et le gros rire de Bladier venant de la pièce située au fond. Je me dirigeai aussitôt de ce côté. Mais, au moment où je passais devant la première porte, celle-ci s'ouvrit et donna passage à un maître d'hôtel portant un plateau lourdement chargé de vaisselle et de reliefs de toute sorte. Mon regard fut attiré par la lumière éblouissante et plongea involontairement dans le salon. Alors, il me sembla que quelque chose se brisait à la source de ma vie et que toutes mes forces s'échappaient. Avant que la porte retombât j'avais pu voir ceci :

Kathe Reichberg et Lignerolle... Kathe Reichberg en robe du soir, épaules et gorge nues, à demi renversée sur les coussins du divan; Lignerolle penché sur elle, la regardant, lui parlant de tout près. Devant eux la table desservie, une nappe froissée, des fleurs flétries, la bouteille de champagne dans le seau à glace, les coupes pleines. J'avais vu tout cela. Et j'avais vu aussi, — ô mystère éternel des visages d'amants! — j'avais vu l'expression effrayante de leur visage. Kathe souriait d'un mauvais sourire et son regard, sous sa paupière baissée, ne contemplait pas Lignerolle, mais suivait dans le vide une image invisible. Lignerolle aussi souriait, mais ce sourire ne pouvait dissimuler une joie sarcastique, un plaisir mélangé de mépris et l'assurance de sa force. Ils s'étreignaient et leurs figures avaient le masque de la haine. Avant que la porte se refermât, j'avais eu la vision très nette de tout cela.

D'abord tout ce qui m'entourait disparut à mes yeux et je ne distinguai plus qu'une lueur trouble où passaient des ombres sans forme. Mais bientôt une fureur irrésistible me secoua et guida ma main. Je saisis le loquet, le tournai, poussai violemment la porte. Elle heurta un meuble; des objets tombèrent sur

le plancher et se brisèrent en mille pièces. J'entendis, mêlé au bruit de la vaisselle cassée, un grand cri de frayeur poussé par Kathe. Mon aspect, en vérité, devait être terrifiant.

Je me souviens. Je m'étais arrêté sur le pas de la porte; tout mon corps tremblait et mes dents s'entrechoquaient. Je vois encore mon bras tendu vers le couple et agitant fébrilement ma canne à bout ferré. Kathe, toujours assise, s'était redressée sur le divan et me fixait de ses yeux immenses encore agrandis par l'épouvante. Une de ses mains s'était agrippée à la nappe et, par petits coups crispés, l'attirait insensiblement vers elle. La coupe de champagne se renversa et le liquide doré se répandit sur ses genoux, mais elle n'y prit pas garde. Elle ne voyait plus en moi que la brute humaine prête au meurtre. Ah! comme sa belle assurance l'avait abandonnée!

Cependant Lignerolle n'avait pas perdu son calme un seul instant. Il se leva sans hâte, traversa le salon d'un pas tranquille et referma la porte. Puis il revint vers moi et, me frappant l'épaule, dit de sa belle voix grave :

— Mon pauvre Darral!... Comment? Vous aussi...

Et il y avait tant de compassion dans ces simples mots que ma colère s'évanouit et je dus me raidir pour ne pas pleurer. Mon bras fléchit et dans le silence on entendit le bruit sec de ma canne qui tombait sur le parquet. Mes yeux cependant restaient attachés à cette femme. Avec sa force de volonté habituelle, déjà elle s'était ressaisie et d'une main qui ne tremblait pas relevait l'épaulette de son corsage, puis réparait le désordre de sa chevelure. Maintenant elle me regardait avec un calme affecté, mais derrière cette belle façade je devinais le tumulte de son esprit, son angoisse de bête traquée cherchant à sortir sans trop de dommages d'une situation critique.

Cependant Lignerolle se promenait de long en large d'un air soucieux. Il disait :

— Je suis désolé, mon cher Darral, d'avoir fait du mal à un charmant camarade tel que vous. Mais comment pouvais-je me douter?... Je vous aimais bien, Darral. J'avais pour la trempe de votre caractère, pour la netteté de votre vie et de vos convictions une admiration dont je ne suis pas prodigue en général. Hélas! J'aurais dû songer à la fragilité humaine devant l'amour, devant même l'illusion de l'amour.

Je ne pouvais répondre. Ma raison était morte et dans ma

tête je ne sentais plus que la douleur étreignant mon front, martelant mes tempes et torturant mes yeux.

Kathe se leva brusquement. Le regard dur, la voix sèche, elle cria :

— Laissez-moi m'en aller. Demandez ma voiture.

Le capitaine marcha lentement vers elle, la prit doucement par le bras et la força à se rasseoir. Puis il lui dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Vous partirez quand je vous le dirai. Il faut que ce pauvre garçon sache tout. Il souffrira peut-être moins ensuite, j'espère, du malheur que nous avons causé, vous et moi.

Elle étouffa un cri de fureur, puis, un coude sur la table, le poing fermé contre sa joue, elle se tut. Sa poitrine se soulevait en tumulte, ses yeux devenus hagards erraient à droite et à gauche.

Cependant Lignerolle, revenu près de moi, disait :

— Je regrette, mon cher ami, que vous ayez interrompu les confidences que me faisait madame. Quand vous avez poussé la porte, je goûtais une des plus grandes joies de ma vie. L'orgueil égare parfois les êtres les mieux doués. C'était, à ce moment, le cas de Mme Reichberg. Grâce à quelques petites faveurs dont j'avais payé ses complaisances amoureuses, elle croyait tenir entre ses griffes le capitaine Lignerolle...

Il ricana.

— Et le capitaine Lignerolle, excitant cet orgueil, éprouvait une âpre jouissance à confesser cette maîtresse, agréable, certes, au corps magnifique, à l'esprit raffiné, au tempérament de feu, mais chez laquelle on chercherait un cœur en vain.

Il se tut un instant. Il avait parlé avec tant de calme qu'un peu de paix était descendu dans mon âme. Je m'étais assis sur une chaise et j'attendais je ne sais quel événement capable de me dicter ma conduite. Kathe Reichberg, au contraire, s'agitait nerveusement. Elle semblait ressaisie d'une terreur égale à celle dont l'avait frappée mon entrée, mais ce n'était plus moi, c'était le capitaine Lignerolle qu'elle craignait. Elle épiait ses paroles avec une angoisse visible. Lignerolle, imperturbable et la fixant dans les yeux, continua :

— Dès le début, j'avais deviné son jeu. Elle voulait se servir de moi, — et de vous aussi sans doute, — pour faciliter l'exécution de ses projets, qui sont ceux du colonel son père et de

toute la clique militaire allemande. Mon cher, au moment où vous avez ouvert cette porte, j'avais la joie exquise de me voir traiter par Mme Reichberg en collégien amoureux. Prenant mon silence attentif pour de l'admiration, elle se vantait d'exploits accomplis contre nous, à notre insu. Elle se vantait d'avoir surpris hier en écoutant aux portes, — oh ! la parfaite Allemande ! — les ordres que vous avait donnés votre colonel ; elle se vantait d'avoir sauvé son cousin le capitaine von Grœbitz en téléphonant aussitôt à l'usine Kheyl et en lui donnant ainsi le temps de se cacher, puis de s'enfuir ; elle se vantait encore de l'avoir hébergé dans sa maison pendant trois jours et trois nuits à la barbe de notre police... Et, bien entendu, elle ne se vantait de tant de prouesses que parce que, à cette heure, grâce à elle, grâce aux précautions qu'elle a prises, grâce aux ordres qu'elle a donnés, le dit capitaine von Grœbitz a pu passer le Rhin et fait route en ce moment pour Berlin.

En quelques phrases, Lignerolle venait de projeter une lumière éclatante sur les événements dont ma vie avait été agitée pendant ces derniers jours. Je comprenais maintenant les raisons de ces sorties nocturnes et la possibilité de ces retours tardifs; je comprenais toutes les causes du drame qui s'était déroulé la veille aux usines Kheyl. Oh ! comme je la détestais bien, alors, cette Allemande fourbe, adroite, cruelle ! Avec quel art elle avait su se jouer de ma sensibilité, de mon imagination ardente, de mon admiration pour sa beauté !

En même temps, les paroles prononcées par le professeur Tschwisky au sujet de von Grœbitz me revinrent en mémoire. Sans doute, j'avais besoin de m'enfoncer un peu plus avant dans ma souffrance, puisque, espérant encore qu'elles étaient fausses, je dis :

— Cette fois, madame, vous vous êtes trompée dans vos calculs. Le capitaine von Grœbitz n'a pas franchi le Rhin, il ne le franchira pas. Je l'ai tué.

Kathe Reichberg poussa un hurlement de bête blessée à mort. Elle bondit et se précipita vers nous. Je crus un instant qu'elle allait se précipiter sur moi, tenter de me frapper, de me labourer le visage de ses ongles. Elle semblait en proie à une crise de délire. Elle cria :

— Lâches ! Lâches ! Lâches !

Et des pleurs jaillirent de ses yeux. Pliée en deux, se cachant

le visage avec son bras comme pour ne plus nous voir, elle gagna rapidement la porte. Mais Lignerolle lui saisit le poignet et, brusquement, l'arrêta.

— Attendez. Je vais vous reconduire cette fois encore. Il est tard. Je ne voudrais pas que la patrouille vous conduisît en prison pour une peccadille. Souvenez-vous, je vous le conseille vivement, souvenez-vous à l'avenir que vous pouvez y entrer, quand je le voudrai, pour des raisons plus graves.

Il prit la cape de fourrure, la plaça délicatement sur les belles épaules et ouvrit la porte. Pour la dernière fois, Kathe Reichberg fit appel à son orgueil. Redressant la tête, nous toisant avec mépris, elle passa devant nous, mais de petites contractions au coin de ses lèvres laissaient deviner les sanglots refoulés. Elle sortit. Avant de la suivre, Lignerolle serra ma main et dit avec un sourire où se devinait un peu de mélancolie :

— Je m'étais trompé, cette femme avait un cœur. Darral, vous êtes bien vengé.

Marcel Dupont.

NOTES

SUR

L'ITALIE NOUVELLE

IV (1)

NAPLES. — SUR LA ROUTE DU RETOUR

NAPOLI VECCHIA

Quelle animation! quelle vie: quelle exubérance! Reste-t-il quelqu'un dans les maisons? Par cette fin d'après-midi, harmonieuse et douce, toute la ville semble dehors. Il faudrait être haï des hommes et des dieux, pour travailler entre quatre murs, à l'attache, quand le ciel est si bleu, la mer toute dorée, l'air léger, et que l'heure est venue de la flânerie. Flânons. Suivons, comme tout le monde, cette longue via Roma où le flot des Napolitains se déverse; mêlons-nous à cette foule bariolée; écoutons ses propos; divertissons-nous à ses gestes. Car on ne se contente pas, ici, d'exprimer ses sentiments et ses idées : on les gesticule. Un haussement des épaules, un clignement de la paupière, un plissement de la bouche, en disent plus long que de longs discours. Les mains s'agitent, dansent, virevoltent, comme pour une subtile et rapide escrime : elles se rapprochent du corps, s'éloignent, vont à droite, à gauche, descendent, remontent; les poignets se tournent et se replient; les doigts s'écartent, se referment, s'assemblent, se contractent ; l'index se détache, le pouce s'élève; la main gauche vient au

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 1er octobre et 1er novembre 1922.

secours de la main droite : elles s'entr'aident, elles s'approuvent, puis elles se contredisent et se disputent : elles semblent douées d'une vie propre, ces mains intelligentes et bavardes, qui tracent inlassablement dans les airs les signaux d'une télégraphie sans paroles. Les gens du Nord font bien les dégoûtés, qui prétendent qu'on doit parler sans gestes, et qui rient de voir gesticuler. Se croient-ils si beaux, avec leurs bras collés au corps, et leurs mains sans emploi? Ils sont tellement embarrassés de leurs doigts, qu'ils sont réduits à se les mettre dans les poches. Excusons-les; et laissons ces barbares à leur malheureux sort : ils sont incurables.

Ici, on comprend tout au vol. L'intelligence est incroyablement prompte; on la lit sur ces visages mobiles; on la voit éclater dans ces yeux pétillants. Le plus divertissant des jeux est celui des idées; n'y joue pas qui veut : il est familier aux Napolitains, dès qu'ils atteignent un certain degré de culture. Cette race fertile produit de nobles et hauts penseurs : n'est-ce pas sur le sol de la *Napoli nobilissima* que Benedetto Croce s'est plu à édifier les constructions de l'hégélianisme? Esprits déliés, esprits agiles, ils comprennent d'intuition ce que nous n'arrivons à nous assimiler qu'au prix d'une longue patience et d'un pénible effort. Ainsi pour toutes choses. S'ils se donnent le luxe de flâner, au gré de leur caprice, c'est que le ciel favorable les a trop bien doués pour les condamner à travailler toujours.

Au reste, ces grandes rues marchandes, avec leurs magasins somptueux et leurs étalages cossus, ressemblent assez aux voies centrales de toutes les grandes villes européennes. Il faut le dire à l'honneur de Naples : elle éventre ses bouges, démolit ses quartiers malsains, jette bas des agglomérations entières, qui suaient la laideur et la malpropreté. Œuvre indispensable, qu'elle mènera jusqu'au bout. Déjà le pittoresque truculent qui éclatait partout aux regards, jadis, ne se trouve plus que par exception; il s'est réfugié dans ses dernières citadelles. On l'assiège, on l'expulse; dans quelques années sans doute il aura disparu. Puisque nous sommes en veine de flânerie, cherchons-le, par curiosité pure, comme dernier vestige d'une époque qui demain ne sera plus qu'un souvenir.

Elle est du côté du port, cette *Napoli vecchia* qui figure encore dans les guides, à titre d'attraction connue. Un cocher quémandeur nous y conduira à toute allure, claquant la langue pour

exciter sa haridelle chargée de plumets, chargée de sonnailles, brandissant son fouet, bousculant les passants qui le maudissent, fier comme un roi, et plus heureux. Nous le laisserons à l'entrée des ruelles où commence une des plus étranges fourmilières humaines qu'on puisse voir. Imaginez d'abord tous les corps de métier installés à même le sol; menuisiers, bourreliers, forgerons, encombrent de leurs planches, de leurs cuirs, de leurs ferrailles, l'étroit passage laissé entre les hautes maisons lépreuses. Représentez-vous ensuite les marchands de victuailles: ceux qui vendent des fruits, ceux qui vendent des gâteaux, ceux qui vendent des pâtés, ceux qui vendent des tripes; humez les odeurs qui s'échappent des chaudrons de cuivre rouge où nagent dans l'huile bouillante poissons, poulpes, verdures, et vagues beignets. Celui-ci remue sa mixture avec un morceau de bois; cet autre pèche avec une écumoire la friture qu'il vante. Une population grouillante a fait de la rue sa demeure : dans la rue on boit, on mange, on se lave, on s'habille; des femmes installées sur des chaises sont paisiblement occupées à faire leur toilette, et livrent à des mains expertes leurs cheveux luisants, pour échafauder de savantes coiffures, luxe suprême. Tout cela gesticule, braille, glapit, mêle cent cris divers au bruit des tas de ferraille qui s'écroulent, au bruit des planches qui rebondissent sur les pierres. Vous trouvez là tous échantillons de la population des grandes villes et des vieux ports, matelots, tire-laine, fainéants, miséreux, bambins scrofuleux ou rachitiques, jusques et y compris quelques vieux prêtres faméliques, dont la soutane a résolument passé du noir au vert. Des chats, des chiens, des poules, des ânes, cherchent leur pâture. Par terre, des épluchures, des immondices, des eaux fétides. Tout en haut, sur des cordes tendues de fenêtre à fenêtre, du linge qui sèche, et quel linge! Au coin des rues, des madones dans leurs petites cages, dorées, enluminées, ornées de fleurs en papier : une lampe électrique a remplacé la veilleuse des anciens âges. Dans les ghettos des villes du Nord, quelle tristesse planerait sur de pareils spectacles! Que de regards haineux suivraient le voyageur qui passe! Ici, la gaîté règne; tous ces dépenaillés sont heureux de leur sort; c'est à peine si l'étranger est honoré d'un coup d'œil, où il entre plus de dédain que d'envie. Le soleil verse sa magie sur ces haillons, sur ces misères. Il frappe de ses rayons l'étalage d'un fruitier et fait éclater tout d'un coup la plus brillante

symphonie de couleurs, où se fondent le vert des melons d'eau, le jaune des citrons, le rouge des tomates, des piments, des pastèques entr'ouvertes; et l'or des maïs; et les figues d'Inde vineuses; et les aubergines violettes : ravissement des yeux.

Sortons. Le pittoresque a son charme : mais l'air pur a son mérite. On éprouve une sympathie véritable pour les rues modernes, fussent-elles rectilignes, quand on échappe à cette cour des miracles. Il fait bon respirer librement... Mais voici qu'un groupe se forme au milieu de la place que nous traversons : vite, allons voir, badauds qu'un attroupement n'a jamais laissés insensibles. Ceci encore vient d'un passé lointain. C'est un *cantastorie*, un chanteur d'histoires : ce descendant des vieux conteurs, qui ne soupçonne ni l'antiquité ni la noblesse de sa race, est en train d'exposer au public les péripéties d'un crime qui vient d'être commis dans les environs de Naples, et qui déjà passe à l'épopée. Lorsqu'il a fini sa narration, il chante, avec accompagnement d'orgue de barbarie, et nous enseigne à bien dire le refrain :

Avite letto 'o fatto dint' 'o giurnale
C' 'anno commesso sti 'nfame assassini :
Hanno occiso o marite cumm' e' cane,
Pure 'a mugliera hanno tentato 'a vita.
Chistu brutto delitto
Che loro hanno cummesso,
Popule 'a forca 'e desse
Le faciarria muri (1).

Il a déployé une grande toile, que le vent vient enfler comme la voile d'un navire; et sur la toile sont peintes, — tels les tableaux des primitifs qui voulaient fixer toutes ensemble les péripéties successives d'une même action, — et la scène de l'assassinat, et celle de l'arrestation du coupable, et celle du châtiment. Vaut-il la peine de dire que l'histoire est morale, et qu'elle montre le crime puni, à la fin? Ainsi quelques gamins de Naples, au teint mat, à l'œil vif; des amateurs de belles histoires, qui portent avec une élégance suprême vestes trouées et chapeaux de paille défraîchis; cinq femmes sensibles; et moi-

(1) « Vous l'avez lu dans les journaux, — le crime qu'ont commis ces infâmes assassins, — ils ont tué le mari comme un chien, — et la femme, aussi ils ont attenté à sa vie. — Ce crime affreux, — que ces gens-là ont commis, — il faudrait que le peuple les pende, — et qu'il les fasse mourir. »

même, nous contemplons avec horreur un bandit en veste rouge et en pantalon vert, qui vise une pauvre femme éperdue : et nous voyons tout à la fois la balle qui sort du fusil, le sang qui coule sur le visage et sur le corps de la femme, et l'incendie qui dévore toute la maison.

LA CHANSON NAPOLITAINE

Pourquoi, s'étaient dit les Allemands, qui avaient mis la main sur tout ce qu'il était humainement possible de prendre, pourquoi ne pas tirer meilleur parti d'un produit que les habitants du pays gaspillent encore? Ils n'ont pas même l'air d'en connaître la valeur. Comme la bergamote, le citron, ou l'amande, la chanson napolitaine est un fruit de leur sol heureux; exploitons-la. Ces cigales chantent tout l'été : profitons d'elles. Recueillons les refrains qu'on jette au vent du soir, du Pausilippe au Vomero. Assurons-nous une production régulière, suivant les meilleures méthodes commerciales : nous nous chargerons de l'écouler sur les marchés de l'Europe. Le bénéfice n'en sera pas méprisable et nous l'encaisserons.

Ainsi dit, ainsi fait : les idées géniales veulent être appliquées sans retard. Le *Polyphon Musikwerk*, pour débiter industriellement la chanson, fit le trust des chansonniers; mandolines, voix et talents, entrèrent au service d'une maison de phonographes de Leipzig. Grâce au ciel, ces poètes fantaisistes qui se permettaient de ne chanter qu'à leurs heures, qui se donnaient le luxe d'attendre je ne sais quelle inspiration venue du ciel, deviendraient des commis rétribués; si besoin en était, on les ferait travailler aux pièces ; et ce serait, une fois de plus, le triomphe de l'organisation.

Il ne restait plus qu'à voir venir les résultats. Ils vinrent, en effet, et détestables. Non pas que les chansonniers fussent insensibles au plaisir de toucher de belles espèces sonnantes, en échange d'un effort qui leur pesait peu, mais c'étaient les chansons qui étaient décourageantes; elles se ressemblaient comme des sœurs; elles disaient toutes la même chose, sur des airs qui donnaient l'impression d'avoir été maintes fois entendus; une banalité décidée devint la marque de fabrique de cette admirable entreprise. Bientôt il y eut des dissidents parmi les compositeurs; fait curieux, ceux qui reprenaient leur liberté étaient précisément les meilleurs. Les Allemands n'y compre-

naient rien. Ils comprirent seulement qu'il valait mieux liquider l'affaire ; et le trust échoua.

Mais le mal engendre le mal. Les commerçants ont remarqué que souvent la première tentative échoue, tandis que la seconde rapporte gros. Ainsi d'autres éditeurs survinrent qui se crurent plus adroits, et appliquèrent les mêmes procédés. Ils feront si bien, qu'à force de vouloir capter cette source capricieuse et menue, ils la dessécheront pour toujours; elle se tarit déjà.

Par bonheur, le talent ne se laisse pas étouffer sans résistance; il porte en soi une étrange vitalité. Quand vient l'époque de Piedigrotta, il renaît de lui-même : toute la ville est attentive à le voir paraître, et fredonne en l'attendant. Des littérateurs de marque, — un Salvatore di Giacomo, par exemple, — s'amusent volontiers à lancer dans l'air attiédi ces bulles irisées. Il arrive même qu'un homme du peuple, n'étant ni musicien, ni poète de profession, invente au gré de sa fantaisie paroles sonores et rythmes neufs. Naples, ses rivages, son golfe, ses îles, sa beauté souveraine, frappent si fortement ces imaginations ardentes, remplissent d'un tel amour ces cœurs ingénus, que l'inspiration reparaît toujours, fût-ce chez les plus blasés. Voilà pourquoi, échappant aux pièges et aux prises, brisant ses entraves, en dépit du commerce et de l'argent, jaillit encore cette mélodie facile, chaude et mélancolique, qu'on appelle la chanson napolitaine.

Car elle est mélancolique; quand elle évoque les soirs de printemps, la musique des sérénades et le parfum des orangers, les lumières qui s'allument aux fenêtres de la ville, le scintillement de la lune sur la mer, elle sait que cette fête sera brève pour les mortels périssables, elle pense aux automnes, aux hivers et à la mort. Quand elle dit les enchantements des grandes amours qui commencent, elle n'oublie ni les jalousies, ni les violences, ni les abandons. Elle est un hymne à la femme, mais elle rappelle en même temps les ruses et les tromperies de l'Ève éternelle. Elle célèbre la mer et les lointains voyages, la mer perfide et les voyages d'où les marins ne reviennent pas. Toujours elle laisse entendre qu'elle n'est pas dupe des pièges de la nature et de la vie : de sorte que, dans les chansons du peuple le plus insouciant de la terre, il y a de la tristesse et quelquefois des sanglots.

POMPÉI OU L'ANTIQUITÉ RETROUVÉE

Les sources d'où jaillissent les souvenirs de l'antiquité demeurent éternellement vives: inépuisable est leur vertu. L'Italie, qui a eu en partage la garde des trésors de la civilisation latine, ne les révèle que par degrés; elle nous réserve toujours de nouvelles surprises, de nouveaux émerveillements.

Je reviens de Pompéi. Je me suis promené longuement dans ce décor de ruines, dont la tristesse pénètre l'âme, même après les spectacles d'horreur dont la guerre nous fut prodigue. Ailleurs, les champs refleuriront; on rebâtira les demeures détruites; les flèches des églises monteront vers le ciel; les bruits joyeux de la vie rempliront les cités. Que restera-t-il de nos champs de bataille, lorsque quelques siècles auront passé sur eux? — Ici, c'est le règne du silence; seuls les pas des visiteurs troublent la paix de la nécropole; ces lieux sont consacrés à la mort. En franchissant le seuil des maisons désertes, on pense entrer dans des tombeaux. Un manteau de deuil, gris ou noirâtre, est uniformément jeté sur les architectures mutilées. Menaçant, le Vésuve monte la garde à l'horizon.

Il faut voir l'étonnement des voyageurs qui, parcourant l'Italie vers 1740, furent témoins des premières fouilles : on commençait alors à découvrir Herculanum. C'était le sensible Gray; c'était le spirituel Walpole; c'était notre président de Brosses, tout pétillant d'esprit, qui se hâta d'écrire un mémoire sur un sujet si nouveau, si alléchant pour sa curiosité. Certes, ils connaissaient l'antiquité, ces voyageurs d'élite; au moins la connaissaient-ils d'une certaine façon : majestueuse, grandiose et presque surhumaine. Pour eux, Rome était moins une ville qu'un Panthéon, tout peuplé de héros et de poètes. Éblouis de tant de gloire, ils distinguaient mal les traits familiers des personnages illustres que Tite-Live ou Plutarque leur avaient dépeints. Ils voyaient Cicéron toujours drapé dans sa toge, César toujours debout sur son char de triomphe ; penser que ces demi-dieux avaient mangé, bu, dormi, était une manière de sacrilège, qu'ils ne commettaient point. La vie domestique et journalière de l'antiquité, ils l'ignoraient; de la place publique ils ne se représentaient que les Rostres; des maisons, ils ne retenaient que l'atrium peuplé de clients. Aussi bien étaient-elles toutes des palais, à l'image du palais des empereurs; toutes,

sauf peut-être la chaumière des Bucoliques, dont le toit fumait à l'horizon. On leur avait montré dès leur jeunesse cette antiquité solennelle ; et ils continuaient à la chérir, avec piété, avec dévotion.

Mais arrivés dans l'Italie du Sud, après avoir cherché dans la Ville éternelle les traces d'un passé qu'elle dissimulait encore jalousement, les gens du pays leur parlaient d'une grande merveille. Tout d'un coup, on leur révélait l'existence d'une ville entière, restée telle qu'elle était au temps où Rome était encore maîtresse de l'univers; on les faisait entrer dans des maisons, de vraies maisons : ils pouvaient toucher les murs du doigt. Ils regardaient non seulement les statues trouvées au milieu des décombres, mais les instruments familiers de la vie de tous les jours, les amphores, les réchauds, les écuelles. L'antiquité, perdue dans l'éloignement des siècles, entourée de révérence et de mystère, se rapprochait brusquement d'eux : les demi-dieux devenaient des hommes; on pouvait entrer dans leur cuisine et dans leur salle à manger. « Rien d'analogue dans le monde, écrit Walpole; une cité romaine tout entière... » Oubliant son habituel scepticisme, renonçant à ses airs légers, il se livre à son enthousiasme; et son ami Gray n'est pas moins ému.

La même impression se renouvelle chaque fois qu'on pénètre dans l'enceinte de ces villes exhumées. Je n'ai jamais erré dans les rues de Pompéi, sans que j'aie senti tous les souvenirs latins prendre corps, et m'assaillir. Je vois les ornières creusées par les roues des voitures dans les dalles de pierre, et j'imagine les lourds chariots des paysans, chargés de blé, d'huile, ou de vin, qui viennent jusqu'aux faubourgs de la cité porter les provisions du jour. Dans ce temple en ruines, j'essaie de faire ma prière aux dieux qui s'en sont allés. Je vais au bain public; et après les exercices qui assurent à mon corps force et bien-être, je parle avec mes amis des affaires en cours. Il ne me plaît pas de me ranger parmi la plèbe, encore moins parmi les esclaves; j'ai trop fréquenté Tite-Live, moi aussi, pour hanter d'autres gens que les patriciens, chevaliers ou sénateurs. Je vais de porte en porte et partout j'appelle les habitants; je me promène sur les places, que je peuple à mon gré; je soulève le lourd manteau de pierre ponce, de cendre, et de lave, et je ressuscite la ville tout entière, dans son luxe et dans sa splendeur.

Encore y faut-il un effort continu de l'imagination; et ma

pensée ne complète pas sans quelque peine les données de mes yeux. Où est cette splendeur? où est ce luxe? Quels ornements portaient ces pierres dépouillées? Pour une maison qui a gardé quelques peintures murales, cent n'offrent plus que des murs ternes et nus. Que sont devenus les marbres et les statues? Le soleil, tombant lourdement sur ces rues que rien n'abrite, fait régner de proche en proche une étouffante chaleur. Où sont les jardins? où sont les ombrages? où sont les fontaines? J'ai beau faire, il m'est difficile de vaincre l'impression de mélancolie qui se dégage de cette désolation; la vie que je fais jaillir de ces débris ne laisse pas d'être factice. Je ne puis même pas me représenter exactement les maisons : il n'en est plus une qui ait son toit : faut-il les considérer toutes comme de simples rez-de-chaussée? n'avaient-elles aucune vue sur le dehors? et n'offraient-elles aux passants que la monotonie de leurs murs sans grâce? Et puis, que contenaient-elles à l'intérieur? les Pompéiens n'avaient-ils pas de meubles? où serraient-ils leur linge, leurs habits? J'ai la prétention de connaître ici leur vie familière; et pourtant, dès que je veux préciser un détail, il m'échappe, et je suis déçu.

Mais j'accède à une partie des fouilles qui n'est pas encore ouverte au public; et derrière l'immense porte vermoulue qu'un gardien ébranle pour mon service, l'enchantement commence. Au lieu de tendre ma volonté et de faire travailler mon imagination pour opérer des reconstructions idéales, au lieu de me trouver dans un cimetière aride, dont toutes les pierres rappellent la mort, j'entre de plain pied dans la grand rue d'une ville méridionale qui, au premier coup d'œil, m'apparait vivante, et je n'ai plus qu'à me laisser aller au plaisir de regarder sans effort. Les murs sont peints de couleurs éclatantes, portraits des grands et des petits dieux, compositions allégoriques, enseignes prometteuses, inscriptions électorales : *votez tous pour Lucilius*. Plus de trous béants à la place des portes, mais des portes authentiques, avec leurs panneaux, leurs serrures, leurs verrous, et les barres de fer qu'on tire quand vient la nuit, pour se protéger des voleurs. De la hauteur du premier étage, de larges auvents de bois projettent sur les trottoirs une ombre bienfaisante; à la bonne heure : comment les Pompéiens auraient-ils pu circuler dans leurs rues, sous la morsure de cet ardent soleil? O merveille! au-dessus des rez-de-

chaussée, qui ont retrouvé leurs plafonds, des étages apparaissent, des terrasses, des treilles : on voit les escaliers qui mènent à ces pièces supérieures : montez, s'il vous plaît d'y monter. Les villes antiques n'étaient donc pas un amas de cubes de maçonnerie, comme on voulait nous le faire croire; les maisons avaient des yeux, respiraient, vivaient; elles montaient vers la lumière; elles se couvraient de roses. J'entre dans une de ces maisons; un teinturier habitait là, il est inutile que mon guide épuise son éloquence à m'expliquer la chose; je distingue parfaitement la boutique, et puis l'atelier, avec ses cuves, ses vasques, ses canaux, et puis encore l'appartement privé. Je pénètre dans la demeure d'un riche : voici sa salle à manger, avec ses trois lits disposés autour de la petite table ronde; voici sa chambre à coucher; dans un coin, l'armoire où il mettait ses habits; voici la grande salle des réceptions et des fêtes, toute ornée de peintures. Au centre, un jardin parfaitement entretenu; les fleurs se balancent autour d'un menu jet d'eau, qui chante gaîment sa chanson.

C'est qu'au delà de la porte mystérieuse que j'ai franchie, on a continué les fouilles avec une méthode nouvelle. Il s'est trouvé un homme pour la concevoir, pour l'imposer malgré toutes les résistances, pour la suivre jusqu'au bout, pour animer ses collaborateurs et ses ouvriers même de ce feu sacré sans lequel il n'est pas de grandes entreprises. Rendons grâce à M. Spinazzola, directeur général des antiquités de la province de Naples, d'un effort qui permet de réaliser un progrès certain dans la connaissance du passé. Elle est très simple, cette méthode précieuse; très simple à énoncer tout au moins. Autrefois, dès qu'on avait trouvé un objet qui présentait un caractère d'art, on le portait dans les salles funèbres d'un musée : maintenant, on laisse chaque objet dans son décor naturel; c'est le premier point. — Voici le second : on respecte tout ce que donnent les fouilles; absolument tout, sans exception. Lorsqu'on déblaie une maison, prudemment, pieusement, il n'est rien qu'on n'examine. On recueille les plus petites pierres des mosaïques, voire les plus minces débris : c'est ainsi qu'on me montre un revêtement d'une finesse admirable, qui ne comprend pas moins de mille cinquante morceaux de stuc, ramassés un à un, juxtaposés, recollés. On recueille les ais disjoints, les poutres à demi calcinées, les bouts de planches. On recueille les ferrures et les clous. Jadis on jetait cela; on jetait la matière même dont

les maisons étaient faites, et tous les témoins qui pouvaient enseigner le secret de la construction : aujourd'hui on garde tout. On coule du plâtre sur toutes les empreintes; on retrouve ainsi jusqu'aux racines des plantes, dont il est possible de déterminer ensuite la nature. On traite ces vestiges du passé, en somme, comme on traitait déjà les textes anciens : avec une curiosité, avec une probité poussées jusqu'aux extrêmes limites. — Enfin, lorsqu'on possède des matériaux en nombre suffisant, on reconstruit. Pierres, poutres, chevrons, étais, supports, tous objets arrachés au temps, et protégés enfin contre l'ignorance des hommes, reprennent leur place : les édifices s'élèvent, et la ville renaît.

Tout au bout de la rue déjà reconstituée, les ouvriers sont en plein travail ; les bons ouvriers qui, de terrassiers vulgaires, sont devenus les restaurateurs de l'antiquité. Qu'elle est belle, cette vaste maison qu'ils sont en train de ressusciter, murs aux couleurs vives, salles commodes, vivier, treille, jardin ; et dans le lointain, pour clore la perspective et former le décor, les collines harmonieuses de Castellamare di Stabbia ! Elle est vaste, mais non point trop ; on comprend que ses habitants aient eu plaisir à y vivre, dans un luxe qui ne cessait jamais d'être simple. Elle n'est pas faite pour la défense, comme les architectures du Moyen-Age; elle n'a pas la majesté sombre des grands palais de la Renaissance, qui semblaient construits pour des géants ; elle est humaine. Mais pour la faire revivre ainsi, que de peine ! On imagine la difficulté de l'entreprise : il s'agit d'enlever les matières hétérogènes qui l'ont recouverte tout entière, et qui se chiffrent par milliers de mètres cubes, sans laisser échapper aucun débris qui lui appartienne, qui soit capable de redire son histoire, et de reconstituer son être. Un tel travail ne peut s'accomplir qu'à force de science, d'art, et d'amour.

Lorsqu'on fit le projet, il y a quelques années déjà, d'organiser une vaste collaboration de tous les États du monde, pour déblayer plus vite les villes mortes, et les rendre à notre curiosité, l'Italie le rejeta. Elle ne voulut pas seulement se réserver le monopole de son propre territoire; elle estima qu'elle manquerait à sa tradition et à son rôle, si elle partageait avec d'autres l'héritage antique. Elle a eu raison. Nul doute qu'une fois passées les années de troubles, elle ne justifie davantage encore ce grand privilège ; elle l'a justifié dès maintenant, puisque nous voyons Pompéi revivre pour la deuxième fois.

LES ORIGINALITÉS RÉGIONALES

NAPLES APRÈS LA GUERRE

Soirée passée dans un théâtre populaire, à entendre un acteur du cru, qui s'appelle Viviani.

Ce n'était ni de la comédie, ni du vaudeville, ni de l'opérette, mais c'était tout cela en même temps. Il y avait de nombreux comparses, mais sans importance. Il y avait une intrigue, mais si légère, si ténue, qu'elle ne trompait personne, et que tout le monde la prenait pour ce qu'elle était : un prétexte, une ombre. Le jeu consiste à voir Viviani réapparaître sous dix incarnations différentes, qui représentent toutes des types napolitains : dans cette seule soirée, en effet, il a été chanteur des rues, garçon perruquier, commissionnaire; il a été l'émigrant revenu d'Amérique, le cordonnier ambulant qui s'installe à la porte des maisons avec son outillage, le vendeur de « frutti di mare » qui vient offrir aux gourmets huîtres et coquillages, le charlatan qui profite de l'attention générale pour subtiliser dextrement la bourse d'un paysan qui l'écoute. Il parle, il déclame des vers, il chante : la prose, la poésie, la musique sont de son invention; il n'est pas seulement acteur, il est auteur. Et le public, ravi, l'a longuement fêté.

C'est que l'originalité provinciale demeure entière en Italie. Chaque région, chaque ville, conserve un caractère bien marqué. Lorsqu'un Milanais arrive à Naples, il se sent mal à l'aise; le climat, la nourriture, le langage même, tout est changé pour lui ; il regrette sa grasse Lombardie, sa vie industrieuse, son risotto, son dialecte ; il lui faut, pour se plaire à une vie si différente de celle qu'il aime, un accommodement qui dure quelquefois des années, et quelquefois n'aboutit pas. Comme j'arrivais à Naples, la nuit, les fusées d'un feu d'artifice montaient dans le ciel. « Quand les Napolitains ont dix mille lires, bougonnait mon voisin de compartiment, au lieu de les employer à des œuvres de bienfaisance ou à des travaux d'hygiène, ils les gaspillent en feux d'artifice. — Vous n'êtes pas de cette région ? — Non, grâce au ciel; je suis Piémontais. » Réaction injuste, mais instinctive de la part de cet homme du Nord; opposition nettement marquée. Inversement, les Napolitains transplantés ont la nostalgie de leur ciel. Roberto Bracco, l'au-

teur de mainte pièce exquise, qui a derrière lui une glorieuse carrière, me raconte les déboires de ceux qui écrivent pour le théâtre. Chaque première est une véritable bataille; l'auteur, fût-il très aimé du public, est férocement sifflé quand sa pièce ne plaît pas; il doit toujours craindre une chute retentissante, même après les plus éclatants succès. On ne connaît pas ici les molles indulgences, les applaudissements polis, les compliments à fleur de lèvre, qui en France déguisent un échec. Passe encore pour cette rude épreuve. Mais voici qu'elle recommence de ville en ville : une pièce plaît à Naples, et déplaît à Rome; à Turin, elle est portée aux nues, elle tombe à Milan; le public de Venise est charmé, celui de Florence fait la moue. Pas de capitale du goût, pas de ville-lumière qui impose à l'obscure province ses arrêts définitifs : sans s'inquiéter du jugement de ses voisines, chaque ville, presque chaque bourgade, conserve la liberté d'applaudir ou de huer : tant restent vivaces, d'un bout à l'autre du pays, depuis Trapani jusqu'à Côme, les caractères originaux.

C'était une question de savoir si la guerre n'aurait pas effacé ces reliefs, fondu ces contrastes. Pas le moins du monde. Elle n'a pas brassé ensemble les soldats des provinces dissemblables : les Siciliens ont servi avec les Siciliens, les Sardes avec les Sardes; le recrutement est resté régional, et régionaux les cadres, au moins les cadres subalternes : pas d'amalgame. Et même l'émulation qui a régné de régiment à régiment, de brigade à brigade, n'a pas laissé d'accentuer quelquefois la diversité des origines, en faisant de l'honneur régional un des ressorts puissants de l'âme du soldat. Tel se battait bien, parce qu'il était Italien sans doute, mais aussi parce qu'il était de Palerme ou de Sassari, et qu'il voulait montrer aux voisins de quoi l'on était capable, quand on était de Sassari ou de Palerme. La guerre, qui a parachevé l'unité politique du pays, qui a favorisé son unité morale en dépit des présentes dissensions, n'a guère atténué son régionalisme. Elle a puissamment servi l'idée nationale, elle n'a pas desservi les petites patries. Elle a unifié sans niveler. Puisse-t-il durer toujours, ce pittoresque chaque fois renouvelé du langage, des habitudes, des mœurs! Il pare d'un charme unique les cent villes d'Italie, *le cento città d'Italia*, sans nuire à l'harmonie profonde de l'ensemble. Au contraire, il rend cette harmonie plus riche et plus sûre : c'est

la variété dans l'unité. L'Italie victorieuse s'affirme, non pas malgré les Italies, mais grâce aux Italies.

C'est ici l'une des Italies, et l'une des plus marquées. Sans doute serais-je encore plus frappé par cette diversité locale, si je poussais jusqu'en Sicile et jusqu'en Sardaigne. Elles ont joué un grand rôle pendant la guerre, ces provinces au sang généreux; il vaudrait la peine de savoir jusqu'à quel point la guerre les a transformées. Peut-être reprendrai-je plus tard mon enquête : pour le moment, il faut que je songe à la route du retour. Naples, déjà, suffit à satisfaire les plus difficiles en fait d'originalité locale. Elle vit de la vie générale du royaume, et en même temps d'une vie à part. La population n'est pas nécessairement agitée par les courants qui remuent les foules, là-haut, dans le Nord. La « question du Midi, » pour parler comme les économistes et comme les politiciens, est une de celles qui se posent tous les jours dans les feuilles publiques ; elle ne manque jamais de figurer au programme des ministères, quand ils prennent le pouvoir : elle consiste essentiellement à marquer que le Midi diffère des provinces septentrionales par sa mentalité, par ses intérêts, par tout son être ; qu'il est moins cultivé, moins prospère, moins heureux ; et à suggérer les mesures qui lui procureront l'égalité parfaite avec le Nord. Quant à les appliquer, c'est une autre affaire : les ministères changent, la question du Midi ne change pas. Peut-être faudrait-il, pour assimiler tout d'un coup la Calabre ou les Pouilles à la Lombardie ou au Piémont, abolir les effets des Gouvernements séculaires qui ont traité leurs peuples par l'inertie et par l'engourdissement; peut-être faudrait-il changer la nature...

Assurément, Naples a souffert de la guerre. Outre qu'elle a connu pour son compte la douleur des deuils multipliés, et que son petit peuple sans épargnes a pâti des privations, son port, qui était plus particulièrement consacré au trafic des voyages, a cessé de lui fournir du travail, faute de voyageurs. Mais enfin, éloignée du théâtre des opérations, moins secouée que beaucoup d'autres villes, il semble qu'elle ait retrouvé plus vite son équilibre. Il n'y a pas eu ici, m'explique un avocat très versé dans le monde des affaires, de ruines colossales; il n'y a guère eu de ces fortunes insolentes, édifiées ailleurs sur la misère publique : la race des « requins » a peu prospéré dans les eaux du golfe. Donc, on a moins souffert des brusques changements sociaux

qui ont désemparé les grandes cités du Nord. La vie est relativement bon marché pour ceux qui n'aspirent pas à « faire figure, » à représenter. Le luxe se paye fort cher, — ce qui après tout est assez naturel. Mais la majorité de la population se tire d'affaire sans trop de peine : ce même avocat m'assure qu'une famille ouvrière de quatre personnes peut vivre sans excéder une dépense de vingt à trente lires par jour. Il faut se hâter d'ajouter que cette population est extrêmement sobre ; un morceau de pain et une tomate, voilà qui suffit, même aujourd'hui, au déjeuner d'un travailleur : lequel arrose ce frugal repas d'une grande lampée d'eau ; car il n'a pas cette passion du vin que la guerre a comme déchaînée dans d'autres pays. Le mets favori, ce sont les pâtes : régal facile, qu'on n'éprouve pas le besoin de faire suivre d'un plat de viande ; une orange fournit le dessert.

De l'étranger, cette population de sages se soucie assez peu. Les Allemands sont revenus, naturellement ; on en voit qui trônent dans les grands restaurants, cigare à la bouche, devant eux une coupe de champagne ; les camelots viennent leur offrir les journaux de Munich ou de Berlin : on dirait des vainqueurs, qui jouissent non sans jactance des fruits de leur victoire. Toutefois, ils éprouvent quelque peine à reprendre la situation commerciale qu'ils avaient avant la guerre, et qui était de premier ordre. Plus que la politique étrangère, la politique intérieure passionne, mais surtout la politique locale. Les partis, qui portent les mêmes noms que dans le reste de l'Italie, ne représentent pas tout à fait la même chose. D'abord, ils vivent en bonne intelligence ; ils ne connaissent pas la tension continue, l'excitation permanente qui les caractérisent ailleurs. A quelques explosions près, vite calmées, ils aiment mieux vivre en paix que sur le pied de guerre. Et puis leurs convictions, théoriquement aussi fortes, sont pratiquement plus molles. Les socialistes, par exemple, se bornent à des revendications matérielles immédiates ; si on les leur accorde, ils se tiennent pour satisfaits ; si on les leur refuse, ils font grève, comme tout le monde : mais il n'y a pas de danger que la grève tourne en révolution. Les attentats politiques, quand il y en a, ne sont guère au fond que des vengeances personnelles. En Italie, le Midi ne bouge pas.

Des sans-travail, il y en a sans doute. Mais depuis que le port a retrouvé son activité, aucun de ceux qui ne boudent pas à la besogne n'a de peine à gagner sa vie. Des fâcheux, des quéman-

deurs, des mendiants, qui mettent leur ingéniosité naturelle au service d'une grande idée, celle de vivre le mieux possible avec le minimum d'effort, il y en a beaucoup. Comme les moustiques, ils préfèrent la chair fraîche, et pullulent autour des voyageurs inexpérimentés qui deviennent leur proie. Trop de porteurs, trop de guides, trop de cochers, trop de louches personnages assiègent la gare, les hôtels, les musées, et s'attachent aux trousses des étrangers; c'est la rançon qu'il faut payer en échange des plaisirs du voyage : aujourd'hui, elle n'est ni plus légère, ni plus lourde qu'il y a quelques années. On ne peut même pas dire que la guerre ait augmenté la criminalité. Les filous, les « ladri di destrezza, » comme on les appelle joliment, ne manquent pas; mais il faut leur savoir quelque gré de n'aimer pas la manière forte. Ailleurs, ils ont fâcheusement perfectionné leurs méthodes, ces temps derniers. J'aime encore mieux, s'il faut absolument choisir, le vol à la tire, que le vol accompagné d'effraction ou d'assassinat. Quand le sang coule, ici, c'est presque toujours pour une question d'amour, ou d'honneur. A cela près (quel grand port fut jamais l'asile de toute vertu? quelle grande ville est exempte de ces tares?), la population est, dans son ensemble, facile, plaisante, aimable. Elle est volontiers idéaliste, non sans un peu de rhétorique et sans quelque exagération verbale; elle aime les grandes idées, les grandes causes. Elle n'est pas prétentieuse ni rechignée; elle a je ne sais quelle jeunesse qui permet à chacun de rester toute sa vie bon enfant. Très vivement heurtée par le sentiment de l'injustice, il lui prend quelquefois de violentes colères. Mais elle est foncièrement bonne. La guerre ne semble avoir altéré aucun de ses caractères, ni surtout le principal : son amour de la vie. Elle aime la vie; et elle sait vivre.

C'est peut-être la leçon qu'elle nous donne. Un jeune romancier de grand talent qui a dépeint avec une saisissante vérité la vie dans la région des Marches, Marino Moretti, déclare en souriant qu'il n'aime rien au monde plus que Naples : c'est, dit-il, une des rares villes où l'on puisse encore goûter pleinement le plaisir de l'existence. Aussi se déclare-t-il résolu à venir y terminer ses jours Il n'est peut-être pas si loin d'avoir raison. Heureux celui que le hasard fait naître sur les bords du golfe; ses yeux ne verront que beauté; toutes les années lui seront comme des printemps; les besoins matériels

qui nous accablent, et font de nous des esclaves, ne l'assujettiront pas; à son gré, il chantera, comme les oiseaux, ou pensera, comme les dieux; il sera libre. Je songe à celui que le hasard fait naître sous un ciel brumeux, dans les tristes villes du Nord qu'emplit le bruit des tissages; tout le long du jour, et tous les jours de sa vie, il sera condamné à surveiller ses métiers, dans le grand hall que secouent les machines; le soir, il s'en retournera vers son logis malsain, à travers le brouillard, sous la pluie, dans la neige; les jours de fête, il ira demander une excitation factice au cabaret. Je songe à celui que le hasard fait naître au pays des mineurs, qui tous les matins descendra dans la fosse et tout le jour piochera son filon. Des injustices du sort, celle-là, qu'aucune réforme sociale n'abolira jamais, est à n'en pas douter une des plus sensibles. Ceux que la nature n'a pas fait naître en ses paradis doivent aliéner leur liberté pour vivre : *et propter vitam vivendi perdere causas*. Mais n'exagérons-nous pas nous-mêmes cette loi? Notre activité devient fébrile; nous ne sommes jamais satisfaits du rendement de notre pauvre machine humaine, nous la pressons toujours davantage. Nous regrettons que les jours n'aient pas plus d'heures, pour les remplir de notre effort. Nous en arrivons à croire que seul, le temps où nous travaillons d'ahan est du temps gagné : le reste est perdu. Peut-être pourrions-nous revenir, au moins par moments, à une sagesse moins étroite et comme plus humaine. Reprendre notre équilibre; ne pas ajouter, à notre présent qu'assombrissent encore les conséquences de la guerre, un excessif souci du lendemain; quitter quelquefois notre labeur, et nous redresser vers le ciel; respirer; calmer notre fièvre, en consacrant le plus de temps possible à notre rêve ou seulement à notre loisir : ne serait-ce pas là, peut-être, la leçon de Naples?

SUR LA ROUTE DU RETOUR

CIVITA VECCHIA, NOVEMBRE

Il faut rentrer; il faut s'arracher à ce pays qui nous retient par mille étreintes. Au moins peut-on s'attarder en route, pour dérober quelques jours encore au temps qui nous presse. Le chemin qu'on regrette le moins de prendre est celui des écoliers...

Comment résister au plaisir de voir, en faisant un crochet,

les lieux où Stendhal exerça sa majesté consulaire? Elle est triste, cette Cività Vecchia où il fut envoyé, quand Metternich lui eut refusé l'exequatur à Trieste. Le très aimable M. Bucci nous fait les honneurs du bureau que le Consulat occupait, dans sa propre maison : M. Bucci, descendant de celui que Stendhal honora de son affectueuse estime, à l'heure où, dans sa vie qui s'assombrissait, il n'avait plus personne à aimer. Mais, sorti des livres stendhaliens qui restent dans le sanctuaire, la ville suinte l'ennui. Elle est massive et lourde; elle élève sur une côte plate et disgraciée ses bastions, sa forteresse grise, son môle, les mornes édifices de son port de galériens. Si encore, comme autrefois, une des galères pontificales, battant l'eau de ses rames cadencées, apparaissait dans le lointain! Même ce pittoresque médiocre a disparu; la mer est vide. Comme souvenir de la domination des Papes, il ne reste plus, gravées sur des plaques de marbre, que des inscriptions louangeuses, exaltant à l'envi les bienfaits de chacun d'eux. La maison où Stendhal habitait ressemble à une caserne; il devait s'y sentir emprisonné; et toute cette cité d'un autre âge, qui fermait ses portes le soir venu, a elle-même l'air d'une prison. On comprend qu'il fût mélancolique, et qu'il s'échappât souvent vers Rome toute voisine, pour retrouver l'Italie vivante qu'il chérissait, et qu'il connaissait bien.

Comme il la connaissait bien ! Comme il avait su discerner ses réalités profondes! Comme il reste, en matière de psychologie italienne, un des maîtres qu'il faut révérer ! Tandis que les romantiques se contentaient de passer en touristes, courant de Venise à Naples, il pénétrait les secrets des cœurs. Il ne se laissait pas tromper par cette Italie de pacotille que les autres avaient imaginée plutôt qu'ils ne l'avaient vue, décor somptueux de leurs rêves. Henri Beyle, Milanais échoué à Cività Vecchia, révélait aux Français incrédules la puissance de cette race, qui avait gardé plus qu'aucune autre au monde la force primitive des instincts naturels. Moins usée, moins effacée que la nôtre, elle était, disait-il, aussi fraîche qu'aux jours du paganisme, quand l'homme n'avait d'autre règle que de s'exalter lui-même et d'exercer librement toutes les facultés de son être. Et il répétait que, dans ce sol généreux, la plante homme croissait avec une incomparable vigueur.

Seulement, par prudence, par peur d'être mêlé aux événements contemporains, d'être soupçonné de libéralisme, d'être

menacé d'expulsion ainsi qu'il lui était arrivé à la fin de ses beaux jours milanais, il la rejetait dans le passé, cette Italie toute pleine d'une jeune sève. Il se plaisait à la ramener à l'époque de la Renaissance et d'évoquer en images colorées sa civilisation voluptueuse et ardente, à la fois raffinée et barbare. Ce n'est pas qu'il ignorât le présent; mais il ne voulait pas le voir. Or la nation était emportée déjà par le grand mouvement qui la menait vers son unité. Fière de son pouvoir ancien, elle n'oubliait pas qu'elle avait été reine du monde. Humiliée par tant de dominations étrangères, elle était susceptible, frémissante; et, dans chaque mot prononcé à son sujet, elle voyait une insulte à sa renaissante dignité. Assimilatrice, elle avait arrêté au passage, pour les développer en elle, toutes les idées de liberté qui agitaient l'Europe. Et courageuse, à travers tous les obstacles, elle arrivait à sa résurrection.

Si on résume l'effet de la guerre sur le caractère italien, on voit qu'elle a continué ce grand mouvement : tant il est vrai que, par une sorte d'instinct vital, les peuples saisissent parmi tous les faits ce qui est utile au développement de leur être. Quand le Risorgimento fut terminé, et que le calme fut rétabli après les longues années de trouble, restait une masse inerte, composée de plusieurs millions d'habitants : des paysans, des ouvriers, que la vie nationale n'intéressait guère, que l'action politique n'atteignait pas; sceptiques, surtout dans certaines régions; bornant leur idéal à une vie facile, et sans effort. Or, la guerre a servi de levain à cette masse ; elle l'a intéressée aux grands problèmes de l'avenir; elle l'a forcée à se prononcer pour ou contre les idées qui avaient mis en jeu son existence même. Elle l'a jetée dans l'action. — Il y avait tout un parti que les conditions dans lesquelles le Risorgimento s'était achevé rendaient hostile à l'État, excluaient tout au moins de la vie publique. Or, la guerre a achevé de faire des catholiques une des forces les plus actives de l'Italie nouvelle. — Du petit peuple et de la bourgeoisie, la guerre, la guerre encore a fait jaillir le fascisme : autre force, dont personne ne peut dire à l'heure actuelle jusqu'où elle ira. Ainsi, malgré les secousses qui l'agitent et qui l'agiteront encore, l'Italie a repris sa marche en avant, avec des ressources accrues et multipliées. Le Risorgimento a fait d'elle une nation ; la guerre a continué à faire d'elle une grande nation ; et l'avenir lui reste ouvert.

Ce n'est pas que cette grandeur, en effet, soit entièrement stabilisée. A l'intérieur, subsistent encore bien des traces d'un passé indolent. Dans ses relations extérieures, son ambition dépasse quelquefois ses ressources présentes. Mais cette ambition même est un puissant ressort d'action. Il faut faire confiance aux destinées de l'Italie, non pas malgré les troubles dont elle est le théâtre, mais à cause de ces troubles mêmes, dont je persiste à croire, arrivé à la fin de mon enquête, qu'ils représentent une exubérance de vie. Il faut croire aux ressources infinies de l'âme italienne, non pas malgré les contradictions qu'elle présente, mais à cause de ces contradictions mêmes, qui impliquent la diversité de ses richesses. Elle est accessible aux sentiments, cette âme aux multiples aspects; elle est accessible aux moindres nuances des sentiments; il est difficile de convaincre sa raison, si on n'arrive pas d'abord à l'émouvoir; elle est susceptible à l'extrême, et, si vous la blessez, tout est perdu. Et en même temps, elle est pratique; elle ne perd jamais la conscience de ses intérêts immédiats, qu'elle s'efforce de saisir aussitôt; elle a le sens des affaires et le goût du profit. — Elle aime la rhétorique, les beaux discours et les grands compliments. Mais elle n'y croit guère; et sa qualité dominante, tous les superlatifs du monde n'y feront rien, restera toujours le bon sens. — Elle aime la représentation, les apparences, le décor; elle tient à « faire figure : » et rien ne lui plaît tant que la simplicité, la bonhomie, et quelquefois le sans-gêne. — C'est pour elle qu'on a inventé ce mot si doux, la *gentilezza;* mais elle sait être violente et dure. — On l'accuse d'être trop habile et elle ne manque pas d'habileté, en effet : ce qui ne l'empêche pas de pousser la franchise jusqu'à la naïveté, jusqu'à la brutalité quelquefois. — Elle est individualiste. «*Faccio il mio comodaccio,* » grognait l'autre jour, dans un tramway de Rome, un individu qui persistait à cracher autour de lui, malgré le règlement, les hommes et les dieux; ce qui revient à dire, en adoucissant : « Je fais ce qui me plaît, et je me moque du reste. » « Nous sommes naturellement indisciplinés, » me disait une Milanaise, dont le mari commande à des centaines d'ouvriers. On rapporte que D'Annunzio, lorsqu'il était à Fiume, passait une bonne partie de son temps à calmer des dissensions bruyantes, nées d'un individualisme excessif. Et cependant, les deux grands partis qui s'imposent maintenant

au pays, les populaires et les fascistes, fondent leur puissance sur la discipline que les chefs ont su inculquer à leurs troupes. On pourrait se livrer quelque temps encore à ce jeu des contradictions, si celles-là ne prouvaient surabondamment ce que l'on veut mettre en lumière : la richesse de cette âme, qui contient, prêtes à jaillir, les forces contradictoires de la vie.

Le ciel de France est plus léger, d'un bleu plus pâle ; la courbe de ses fleuves est plus molle, et plus douce la ligne de ses coteaux ; une harmonie plus discrète fond les couleurs de ses bois et de ses champs. Ici, le ciel est plus éclatant, la lumière plus puissante et comme implacable ; tout est plus heurté. Dans les jardins des collines romaines, les fleurs ont des couleurs plus vives que sous nos climats ; les plantes exhalent un parfum plus violent, la menthe, la sauge, le poivre ou la vanille. Et de même, dans les productions de l'esprit, je note un accent plus âpre. Chez les écrivains les plus représentatifs de la littérature d'après guerre, qui à eux seuls mériteraient une large étude, quel bouillonnement ! Chez un Borgese, que de passion, que d'intelligence; quelle fougue, et dans cette fougue, que de raison ! Chez un Papini, quelle ardeur de lyrisme, quelle véhémence, quels emportements, et quelle sève ! Chez un Soffici, quel amour brûlant de la terre natale; et comme on sent frémir, à travers tous ses écrits, l'âme d'un combattant ! J'ai retrouvé, en feuilletant ses pages, un pittoresque et paradoxal symbole, qui surprend au premier abord, mais qui ne laisse pas d'être chargé de sens. C'est une impression qu'il avait notée il y a quelques années déjà, lorsqu'étant à Paris, il se sentait au cœur la nostalgie de la patrie lointaine. Il s'était diverti à décrire une de ces boutiques italiennes qui foisonnent dans notre capitale, voire une des mieux achalandées et des plus connues; une de ces boutiques où s'entassent, dans le fouillis le plus amusant, des produits alimentaires de toute espèce : les formes des fromages s'érigent en colonnes, les jambons et les saucissons enguirlandent la voûte, les caisses de pâtes voisinent avec les sacs de riz, les barils d'anchois et les tonneaux d'olives sont protégés par des rangs serrés de fiaschi ; pas un coin n'est perdu. Ce que voyant, Soffici songe aux produits de son pays; et, à les voir si sains, si plantureux, si abondants, si hauts en couleur, si riches, il se réjouit en lui-même. Écoutons-le :

« C'est que, voyez-vous, Madame, cette boutique représente

pour moi un morceau de la patrie lointaine. Elle est une tranche d'Italie, prise et placée là, parmi la mièvrerie de la charcuterie française, comme un beau gigot rôti dans un festin épicé et poivré fait pour des estomacs délabrés; elle est un des nombreux emblèmes de la santé et de la gaillardise de notre race. Si je n'avais pas peur de vous scandaliser, je dirais qu'elle est le dernier reste de poésie italienne, quelque chose comme une nouvelle de Boccace ou un chant du Roland furieux sous forme alimentaire.

« Parfaitement! Dans notre beau temps, notre art était savoureux et sanguin comme ces jambons, succulent comme ces filets de cochon, parfumé comme ce vin vieux qui a mûri sur nos coteaux flambés par le soleil, et tout le monde s'en nourrissait...

« Ne riez pas, Madame! je parle sérieusement... En allant avec vous chez ce charcutier, j'ai appris à ne pas désespérer tout à fait de l'avenir de mon pays (1). »

De ce symbole amusant, et qui ne manque pas d'esprit, retenons plusieurs mots, dont chacun évoque une idée : la santé, la gaillardise de la race; la saveur de son tempérament; la surabondance et l'ardeur de son sang; la fierté de sa jeune force, lorsqu'elle se compare aux civilisations usées qui ont besoin d'excitants; le souvenir des dominations anciennes ; et son bel appétit pour l'avenir.

TURIN, NOVEMBRE

Et les jeunes? Ceux qui attendent derrière la scène, impatients de commencer leur rôle? Ceux qui trouvent que nous n'avons pas bien joué le nôtre, et, suivant l'éternelle illusion, s'imaginent qu'il est facile de mieux faire que leurs aînés? Ceux qui nous poussent, et nous rejettent déjà vers le passé? Peut-on les connaître, et sachant ce qu'ils pensent, prévoir ce que l'Italie sera demain?

C'est la question que je pose à un professeur de Turin, qui vient de me faire l'histoire de la grande cité piémontaise pendant la guerre et depuis l'armistice : une des plus troublées, à n'en pas douter, parmi toutes les villes italiennes; une de celles qui ont eu le plus de peine à accepter l'intervention, et qui ont le plus de mal à retrouver leur équilibre; une des plus travail-

(1) *Italiens à l'étranger*. Traduction Chuzeville, *Anthologie des poètes italiens contemporains*, 1921.

lées par la crise sociale; et avec tout cela une des plus sûres de son destin pour l'avenir : dans le soir qui tombe, on voit le rougeoiement de ses usines.

Pour son compte, mon interlocuteur fait une grande différence entre les étudiants revenus de la guerre, et les plus jeunes, qui n'ont pas pris part à la mêlée. Il constate chez les premiers plus de sérieux, plus d'application, et comme une gravité recueillie. Sans doute, leurs connaissances sont limitées, mais elles sont limitées en étendue, non pas en profondeur. A l'école de la réalité la plus impitoyable, ils ont appris plus que dans les livres; et, s'ils reviennent aux livres avec joie, ils les lisent autrement. On a plaisir, me dit-il, à diriger des esprits aussi mûrs. Les autres lui donnent moins de satisfaction. Une vague de paresse a passé sur eux, tandis qu'ils étaient encore au lycée; exactement comme en France, l'intérêt porté vers d'autres batailles que celles que raconte Tite-Live, vers d'autres héros que ceux de Plutarque, l'absence des professeurs les plus actifs, le départ des pères, l'indulgence infinie des mamans, a désorganisé l'école; et l'Université, qui reçoit aujourd'hui ces adolescents, les trouve mal préparés à leur tâche de futurs conducteurs d'hommes. Ils ont je ne sais quelle superbe; ils s'imaginent volontiers que le génie suffit à tout, et que l'effort est le fait d'âmes médiocres : à la science patiemment acquise ils préfèrent l'intuition. Passe encore, quand en effet ils ont du génie : mais quand ils n'en ont pas, — et l'on sait de reste que le génie, même dans ce pays si exceptionnellement doué, n'est pas la chose du monde la mieux partagée, — les résultats sont désolants. Au reste, conclut-il, son expérience est assez restreinte, car les étudiants ne le choisissent pas toujours pour faire leurs confidences; mais il m'enverra un article qui répond au souci qui m'occupe, et qui donne les résultats d'une véritable enquête sur la jeunesse, étendue à toute l'Italie.

Il me le fait tenir, en effet. M. Giuseppe Prezzolini a interrogé les maîtres qui lui paraissaient avoir le plus d'influence sur la génération qui vient, et il a résumé leurs réponses dans une très vivante étude publiée par le *Corriere della Sera.* Sur la transformation opérée par la guerre dans l'esprit des jeunes gens qui ont combattu, il y a unanimité d'opinion. Les formules comme celles-ci abondent : « Ils sont animés de préoccupations plus élevées et plus complexes. » — « Ils sont plus sérieux, plus

laborieux, plus conscients de la gravité du problème de la vie. » — « L'étudiant qui a fait la guerre est, sinon supérieur, au moins plus pénétré de ses devoirs, et de l'importance des études. » Les signes d'un réveil religieux sont évidents : soit qu'ils se manifestent par une large adhésion au catholicisme, soit qu'ils se traduisent par une recherche philosophique plus intense, et par une inquiétude morale plus anxieuse. Laissons les embusqués de la guerre : ceux-là aussi sont les embusqués de la paix. Ils cherchent à passer leurs examens par tous les moyens, choisissant les procédés faciles plus volontiers que les procédés honnêtes ; et même, les facilités accordées aux vrais combattants profitent quelquefois aux guerriers de l'arrière ou des bureaux. C'est là un déchet inévitable; mais, dans l'ensemble, la guerre a servi d'épreuve à l'âme de l'étudiant; elle l'a trempée.

Voici un autre trait, que l'on constate d'un accord unanime : adieu le beau désintéressement qui portait jadis vers les études des esprits de choix, plus soucieux d'augmenter leur culture que d'amasser des écus ! Les jeunes gens sont doués d'un esprit pratique nettement caractérisé. Ils veulent acquérir des diplômes le plus vite possible, pour gagner le plus vite possible de l'argent. — J'avoue que cette observation, qui paraît exciter la bile de quelques-uns des professeurs, ne me frappe pas outre mesure. A vrai dire même, je trouve tout naturel que les jeunes gens, frappés de l'âpreté de la lutte pour la vie, songent à s'assurer le pain quotidien. Ce n'est pas là spéculer, c'est vouloir vivre; c'est même sauvegarder les droits de l'intelligence. A quelque pays du monde qu'ils appartiennent, l'utilitarisme des jeunes gens qui s'engagent dans la voie des études ne me paraît pas inquiétant : tant d'autres voies plus faciles les sollicitent ! Ce sont encore des idéalistes que ces utilitaristes-là.

On constate aussi, sans regret d'aucune espèce, la disparition de l'étudiant qui faisait autrefois le scandale des familles bourgeoises, avant que de devenir lui-même un bon bourgeois : il hantait tout le jour cafés et brasseries, rôdait tard par les rues, et la nuit rossait le guet. Sauf exception, l'étudiant d'aujourd'hui travaille ; il travaille même, quelquefois, loin des grandes villes, dans sa famille, contraint à venir suivre quelques cours seulement à l'Université. Car qui, sauf les millionnaires, peut aujourd'hui se donner le luxe d'entretenir ses fils à Turin, à

Rome ou même à Naples, pendant plusieurs années? Il y faudrait un patrimoine. Ainsi apparaît une nouvelle espèce d'étudiants, que la nécessité oblige à se tenir loin des grands centres, et qui ne recueille directement la parole des professeurs que par exception. Apparaît même une catégorie qui semblait réservée, jusqu'ici, à la civilisation américaine plutôt qu'à notre civilisation latine : certains étudiants mènent une double vie : d'une part, ils exercent un métier qui leur sert de gagne-pain ; et d'autre part, ils continuent à préparer, du mieux qu'ils peuvent, examens et concours. On en signale, pour la première fois, qui sont non seulement secrétaires ou journalistes, mais commis de magasin. La vie est dure...

En politique, ils sont en grande majorité ou fascistes et nationalistes, ou populaires. Et à moins d'événements qu'on ne peut prévoir, à moins qu'il ne passe sur le pays une de ces vagues qui bouleversent sa psychologie et le font passer brusquement d'un extrême à l'autre, l'Italie de demain sera composée de patriotes et d'hommes d'action. J'insiste sur cette remarque, et je tiens à extraire de l'enquête de M. Prezzolini quelques opinions très nettes, parce qu'il s'agit, — qui pourrait en douter? — et pour l'Italie et pour ses voisins, d'un point essentiel ; parce qu'il est nécessaire qu'amis et ennemis soient avertis. Chez les étudiants, « un immense amour pour la patrie italienne ; et comme expression de cet amour, le fascisme. » — « Majorité écrasante de fascistes et de nationalistes ; un noyau de populaires. Ces opinions s'expliquent par un vif sentiment patriotique et par conscience de classe. » — « Ils sont beaucoup plus intensément nationalistes que leurs prédécesseurs, en ce sens qu'ils méprisent l'étranger, ou qu'ils l'admirent beaucoup moins qu'autrefois. Autrefois, on supposait toujours *a priori* que l'étranger était supérieur. On ne le suppose plus aujourd'hui. » Voilà ce que constatent les maîtres de la jeunesse ; voilà un des résultats de la guerre qui n'est ni parmi les moins curieux, ni parmi ceux que l'on doive le plus facilement oublier.

On m'assure qu'il en va de même dans les lycées, où la plus grande partie des élèves est, pareillement, fasciste. Je prends comme témoin cette blonde et frêle Paolina, fille d'un de mes amis, que je trouve transformée à chacun de mes voyages, et qui maintenant essaye ses jeunes ailes. Elle a quatorze ans ; elle tient la tête de sa classe, plus zélée et plus fine que les garçons :

vous savez que l'enseignement est mixte ici, et que jeunes filles et jeunes garçons préparent leur baccalauréat sur les mêmes bancs, dans une émulation profitable pour l'étude. Paolina est d'une sensibilité délicate ; elle tressaille, comme ses parents, à toutes les émotions qui agitent l'Italie ; au point que, malgré sa jeunesse, elle n'a pas seulement vu la guerre : elle l'a personnellement sentie, et vécue. Elle me parle des professeurs, des événements de sa classe ; elle me dit qu'elle fait partie d'une association fasciste. — « D'une association fasciste, Paolina ? Vous vous déclarez, vous que toute injustice blesse au cœur, pour la violence ? Vous qui vous enthousiasmez pour cette harmonieuse vie des Grecs, que vous découvrez dans vos livres avec ravissement, vous voyez sans frémir ces coups de force ? Au moment où s'éveillent confusément en vous les premières aspirations de la femme, de quels rêves inhumains vous laissez-vous bercer ? Vous avez pu souhaiter le triomphe du fascisme à ses débuts : pouvez-vous, en vérité, le soutenir maintenant ? »

Paolina comprend que je la taquine, que je la provoque ; mais elle refuse d'entrer dans le jeu ; elle résiste. Et, réfléchissant, fermant ses grands yeux pour penser plus profond, cherchant à démêler les motifs de sa croyance, elle répond enfin : « Je suis fasciste, parce qu'on a voulu détruire mon pays, et que je ne veux pas que mon pays meure... » Le souvenir de la grande crise sociale qui a suivi la guerre a persisté chez elle ; et la force nationale, réveillée, s'affirme jusque dans cette âme juvénile. Une fasciste de quatorze ans, voilà qui peut faire sourire ; et personne n'est obligé d'attacher de l'importance à ce qu'elle dit. Mais inversement, on peut penser que Paolina n'est pas seule ; qu'elle traduit des idées communément répandues dans son milieu ; et chacun est libre d'imaginer, d'après elle, ce que sera la mentalité des classes dirigeantes en Italie, dans un avenir qui peut-être n'est pas très lointain.

Les élèves des écoles primaires, à Turin, à Milan, dans les grandes villes, sont socialistes : car ils ne laissent pas d'avoir déjà leurs opinions, dans la mesure où on a des opinions quand on joue encore au cerceau ou aux billes. Un instituteur de Gênes me raconte qu'à l'école où il enseigne, un jour où le professeur de musique voulait faire exécuter, toutes classes réunies, *la Chanson du Piave*, hymne de victoire, les élèves entonnèrent *le Drapeau rouge*, chant révolutionnaire : cet indice aussi veut être

recueilli. Mais même là, même dans ces milieux populaires, on rencontre des fascistes en herbe : ce qui est surprenant, et significatif.

Ce qui n'a pas changé, c'est la grande liberté qui préside à l'éducation des enfants. La contrainte sociale que nous leur imposons chez nous depuis leur plus jeune âge n'existe pas ici. Un homme du Nord, habitué aux règles de la civilité puérile et honnête, qui veulent que les enfants ne paraissent pas à table, qu'ils parlent peu s'ils y paraissent, qu'ils n'attirent pas l'attention, qu'ils se conduisent en toutes choses comme de petits hommes ou de petites femmes qui auraient peu de droits et beaucoup de devoirs, a souvent lieu de s'étonner. L'exubérance des petits n'est pas réprimée ; leurs cris et leurs rires résonnent sur un mode triomphant. Cette affreuse institution, qu'on appelle l'internat, et qui transforme les maisons d'éducation en prisons ou en casernes, n'existe en Italie qu'à l'état d'exception : heureuse Italie ! La personnalité, de même qu'elle se développe sans frein, s'affirme plus vite. Elle est précoce. On s'appelle « étudiant, » avec tous les privilèges attachés au titre, bien avant qu'on entre à l'Université ; on est étudiant dès le lycée. De simples collégiens manifestent dans la rue et, au besoin, font grève (cette forme de protestation a toute leur sympathie), comme nous voyons s'agiter chez nous les élèves de l'École de Médecine ou de l'École de Droit, ayant déjà barbe au menton.

Les jeunes Italiens se sont donnés ardemment aux sports ; ils fournissent en abondance coureurs, nageurs, cyclistes. Ils se sont même initiés aux jeux qui ont paru longtemps le privilège des Anglo-Saxons. Il est vrai que la boxe, qu'on tente d'acclimater, ne rencontre jusqu'ici qu'une faveur assez lente. Mais le foot-ball fait fureur. Quelquefois, quand le train vous emporte à travers la campagne, vous apercevez une pelouse verte où s'agitent les maillots bariolés des joueurs : vous vous demandez si vous êtes dans la vieille Angleterre, ou bien à Vercelli, à Gênes, à Novare. Ce jeu est si bien entré dans les mœurs, que l'Italie du Nord possède maintenant des équipes de choix, capables de rivaliser avec les meilleures du continent, et quelquefois même d'outre-Manche. Seulement, la tactique est différente. Les Italiens ignorent la discipline rigoureuse qui fait de chaque parti une machine, obéissant automatiquement à l'ordre de son capitaine. Si les joueurs se trouvent là où il faut, et quand il le

faut, c'est par un instinct spontané ; s'ils parent les attaques, c'est grâce au sang-froid né du danger, le même qui faisait surgir de tous les groupes de soldats un chef improvisé, capable de concevoir et d'appliquer instantanément les mesures les plus propres à sauver la situation ; s'ils prennent l'offensive, c'est par la vertu de leur tempérament endiablé, qui déconcerte l'adversaire ; s'ils triomphent, c'est par le mérite de leur fougueuse individualité.

VERS MODANE

La nuit a gagné la campagne; elle est entrée dans le wagon qui me mène vers la dernière étape, vers ce Modane où les voyageurs, courant de la douane à l'office des passeports, des passeports au buffet, du buffet aux guichets, empliront la gare de leur affolement. Les gendarmes, et les douaniers, et les porteurs, et les employés de chemin de fer, et les Italiens qui gesticulent, et les Français qui crient, et les habiles qui retiennent leurs places, et les maladroits qui ont perdu leurs bagages, feront entendre un bruit de houle, sur les quais du grand hall vitré qu'un souffle glacial balaye; j'écouterai le halètement des machines, et les coups de cloche, et les sonneries, et les sifflets; j'aurai encore une fois l'impression bizarre d'un grand navire en détresse, que les passagers quittent pour monter confusément dans les chaloupes, sous l'œil de l'équipage qui les regarde partir. L'heure du retour est venue.

La lueur d'une lanterne laisse voir, au passage, des rochers abrupts; dans le lointain clignotent les vitres des villages accrochés aux montagnes; il fait froid, la bise pénètre par les fenêtres mal jointes. Le train gravit les côtes en criant; les roues grincent. Je suis plongé dans une somnolence où il entre de la fièvre, et d'où m'arrachent, par intervalles, les cahots ou les brusques arrêts. Dans mon esprit flottent les images accumulées depuis trois mois. Je suis las d'avoir eu l'attention toujours prête, d'avoir sans relâche écouté, regardé, noté, d'avoir recueilli tant d'opinions que mes amis Italiens ont confiées à ma garde...

L'âcre fumée des cigares saisit la gorge. La lampe qui vacille jette sur les hôtes du compartiment sa lumière jaunâtre, faisant sortir de l'ombre, par échappées, des figures lasses et des corps affaissés. La tristesse pénètre les âmes.

En face de moi, une conversation s'engage. Celui qui la mène est un Piémontais qui voyage pour affaires. Mais il ne

s'agit pas d'un de ces commis voyageurs qui débitent régulièrement des sornettes en même temps que des produits alimentaires ou des étoffes de première qualité. Il s'agit, — au moins je l'imagine, à l'entendre et à le voir, — d'un industriel ou d'un ingénieur, qui vient d'ouvrir une modeste fabrique, et surveille lui-même le placement de sa marchandise, en attendant un plus vaste essor. Il est jeune, trente ans peut-être ; sa figure, entièrement rasée, est délicate et fine : énergique cependant. Il a fait la guerre. Il était dans une usine ; mais son frère, sous-lieutenant d'infanterie, ayant été tué sur le Carso, il a pris du service pour le venger, et on l'a fait entrer dans l'aviation. Il ne parle pas en vainqueur ; ses propos révèlent, au contraire, une amertume profonde. Après tant de privations, tant de souffrances, tant de jeunes vies sacrifiées, on était en droit, n'est-ce pas ? d'espérer un peu de bonheur; c'est cette perspective seule qui donnait courage et patience, quand on était là-bas, sur le front. La paix est venue, les mois se passent, et l'aube du bonheur attendu ne luit pas. On vit dans l'incertitude du lendemain, dans le trouble. Il faut peiner, pour arriver à gagner tout juste sa misérable vie. Et il dit, avec gravité, comme s'il prononçait un verdict :

« Nous avons fait la guerre pour des gens qui n'en valaient pas la peine, pour les embusqués, pour les requins, pour les bolchévistes. Ce sont eux qui triomphent maintenant... »

Mais voici que tous se réveillent, deux paysans cossus, un Français, qui regagne comme moi la France, un vieil homme et son fils, une femme, un mécanicien, qui s'en va rejoindre un navire à Glasgow. Nous oublions le lieu et l'heure, la longue route, la fatigue du voyage, le froid et le triste décor. Nous écoutons, tant que nous sommes, la voix de notre compagnon de route, qui trahit l'émotion. C'est qu'en revenant du cimetière, où il était allé saluer la tombe fraternelle, humble croix parmi tant d'autres, il s'est arrêté à Aquileia, et qu'il a vu les onze cercueils des onze soldats ramassés sur les points les plus divers du champ de bataille, entre lesquels une mère en deuil devait désigner le corps glorieux du Soldat Inconnu. Ces cercueils étaient là, rangés; et sur eux tombait une neige de fleurs; les anciens combattants, les jeunes filles, les vieillards, les enfants des écoles, tous les gens de la ville et tous les gens des villages d'alentour, passaient devant eux en pleurant, et sur eux

jetaient des fleurs. Il a vu lui-même, étant parmi les blessés et les décorés, cette mère vêtue de longs voiles noirs, soutenue par quatre soldats, s'avancer, hésiter, et tout d'un coup choisir. Il a vu le cercueil élu prendre la route de Rome. Et tout le long du chemin, il a vu la foule s'agenouiller, prier, pleurer, dans un délire sacré. Et il raconte que ce fut ainsi jusqu'au bout; vers le train qui portait la dépouille de l'Inconnu, les paysans accouraient, venus des champs, venus des lointaines bourgades, venus des monts; et, tandis que le train s'avançait, les femmes pleuraient, les prêtres bénissaient, et les enfants jetaient des fleurs, à pleines mains. La nuit, des torches s'allumaient, comme des flammes d'apothéose; les gares où le convoi s'arrêtait devenaient des temples; et l'on entourait ce cercueil de tant de pitié, de tant de gloire, que jamais prince, ni roi, ni bienfaiteur de l'humanité, n'en put rêver de semblable. Et il ajoute, simplement, du même ton grave :

— Je suis content d'avoir vécu pour voir cela. Nous n'avons pas fait la guerre pour rien, tout de même...

Un silence ; et puis :

— On dira ce qu'on voudra, l'Italie est un grand peuple !

Et tous les auditeurs approuvent : c'est vrai, l'Italie est un grand peuple, qui pourrait le nier?

Dans ce pays encore inquiet, troublé, agité de remous violents, mais qui n'en a pas moins pris son parti ; dans ce pays qui semblait devoir (il y a un an à peine, vous souvenez-vous !) recommencer pour son compte le drame russe, et sur qui le drapeau rouge flottait déjà, vainqueur; dans ce pays, qui a si vite, si prodigieusement évolué vers un état tout opposé, au point que ses jeunes forces et ses fraîches réserves d'humanité le portent au fascisme ; dans ce pays que les étrangers méconnaissent toujours, parce qu'ils ne soupçonnent ni ses ardeurs, ni ses violences, ni ses ambitions, ni son intensité de vie ; dans cette Italie nouvelle, voilà ce que j'enregistre enfin, près de regagner la terre de France : une plainte qui se transforme en hymne ; des regrets qui se changent en acte de foi ; un sursaut d'orgueil national.

PAUL HAZARD.

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER
DE LA GRANDE ARMÉE

PUBLIÉS PAR MAURICE BARRÈS, SON PETIT-FILS

IV (1)

LA MONARCHIE DE JUILLET

1er août 1830. — Dans la matinée, le lieutenant-colonel, à qui je venais de remettre le commandement du régiment, réunit tous les hommes dans la cour de la caserne de Lourcine, pour les haranguer. Il nous dit très sérieusement qu'il avait servi avec fidélité la République, le Consulat, l'empereur Napoléon, Louis XVIII et Charles X, et qu'il servirait de même le souverain que les Chambres appelleraient au trône. Les officiers sourirent et le reconnurent pour la plus vieille girouette du régiment. Au fait, ce n'était ni sa faute ni la nôtre, si les événements nous forçaient à servir tant de gouvernements divers, mais il aurait pu se dispenser de faire parade de nos honteuses palinodies, de la fréquence de nos serments si solennellement prêtés, et souvent si peu respectés. Ses frais d'éloquence touchèrent peu les soldats qui se croyaient dégagés depuis le 29 juillet de tout frein disciplinaire.

Le 2 août, les débris de nos 1er et 3e bataillons, qui avaient passé la nuit à Versailles, arrivèrent à Paris dans la matinée, sous le commandement de leurs chefs, tambours battants et

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre et 15 novembre,

baïonnettes au bout des fusils. C'était la première troupe armée de la ligne qu'on revoyait dans nos parages ; et ils se présentaient dans cette attitude militaire, en vertu d'une convention faite avec les commissaires envoyés pour recevoir leur adhésion. Les honnêtes gens virent avec plaisir que la force armée régulière et disciplinée allait reprendre le service de la capitale.

Grâce à l'arrivée de ces deux bataillons, le régiment se trouva de nouveau réuni. Mais ce n'était plus le même corps. Que de divisions parmi les officiers! Des ambitions bien peu justifiées se montraient, des haines se manifestaient à toutes les réunions. Le 15e avait cessé d'être le modèle des autres corps. Sur les 1 500 hommes qu'il avait présentés à la revue du 26, il ne lui en restait pas 400. Plus de 1 000 hommes avaient déserté. Quant à la tenue, elle n'existait plus. La plupart des soldats vendaient le soir les effets qu'on leur délivrait le matin.

9 août 1830. — Louis-Philippe, roi des Français, accepte la nouvelle Charte, et prête serment devant les députés réunis au palais de la Chambre...

Pour moi, à deux heures et demie du matin, je pris le commandement d'une nombreuse corvée que je devais conduire à Vincennes pour recevoir 600 fusils. Je rentrai à deux heures après-midi, bien mécontent des hommes et de leurs officiers qui n'osaient plus les commander. Cette journée me laissera de douloureux souvenirs sur le funeste effet de l'indiscipline. Quelle différence avec les soldats d'avant la Révolution! quel changement profond dans les caractères en si peu de jours! Ce qui occasionna en grande partie les nombreux écarts de désobéissance dont les soldats se rendirent coupables, c'est la faim. Restés à Vincennes plus longtemps qu'on ne pensait, parce que d'autres régiments s'y trouvaient en même temps que nous, l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps quand notre tour d'être armés arriva, ce qui exaspéra les hommes, facilement irritables à cette époque de dissolution sociale. La plus grande difficulté, ce fut de les empêcher d'entrer dans Paris par la rue du faubourg Saint-Antoine, que je ne voulais pas traverser, dans la crainte que le peuple avide d'armes ne les désarmât : ce que mes indisciplinés chasseurs auraient volontiers laissé faire pour ne pas se donner la peine de porter leurs armes. Enfin je parvins presque seul à vaincre toutes ces résistances, et arrivai au quartier sans avoir perdu un seul fusil, malgré toutes les

tentations qu'on mit en jeu pour que les hommes en vendissent pendant ce long trajet autour des murs d'enceinte et depuis la barrière de la Rapée jusqu'à la caserne. Si ces hommes furent ce jour-là mauvais soldats, ils furent du moins honnêtes gens.

LA FAMILLE ROYALE

Le soir de ce 9 août, je fus, avec les autres officiers supérieurs du régiment, présenter mes hommages à notre nouveau Roi et à la famille royale Je fus vivement émerveillé de la simplicité et de la bonté remarquables de cette belle et intéressante famille, qui s'était trouvée au milieu de nous pour nous préserver de l'anarchie. Après avoir causé quelques instants avec le Roi, nous fûmes présentés à la Reine, à Mme Adélaïde, aux jeunes princesses et aux Ducs de Chartres et de Nemours. Il y avait beaucoup de monde, notamment les maréchaux, duc de Dalmatie (Soult), duc de Trévise (Mortier), duc de Tarente (Macdonald), duc de Reggio (Oudinot), et les comtes Jourdan et Molitor, en grand costumes des dignitaires, au milieu d'un très grand nombre de généraux. On était sur la galerie vitrée du Palais Royal, tant pour jouir de la fraîcheur de la soirée que pour voir l'affluence des curieux dans la grande cour et le jardin. Tout était plein. Les cris de « Vive le Roi ! » et des airs patriotiques joués par diverses musiques, se firent constamment entendre, jusqu'au moment où la pluie vint interrompre cet admirable concert de satisfaction. On passa dans les salons. La Reine, les princesses et quelques dames se placèrent autour d'une table ronde où elles travaillèrent, les hommes circulèrent tout en causant à travers les salons. Le Roi, M. Laffitte et d'autres personnages politiques que la Révolution venait d'élever aux premières fonctions, s'entretenaient dans une embrasure de croisée ; les princes recevaient les nouveaux arrivants, et surtout leurs condisciples du collège Henri IV. Enfin tout, dans cette première réunion royale, charmait par sa simplicité. C'était un tableau de famille plein de douce émotion et d'heureuses espérances.

Le 28 août, le régiment change de caserne. Il est envoyé à l'École militaire. Le lendemain eut lieu, au Champ de Mars, une grande revue de la Garde Nationale, pour la distribution des drapeaux aux bataillons des douze légions.

REVUE DE LA GARDE NATIONALE

Cette cérémonie frappa d'admiration les personnes qui en furent témoins. On ne pouvait concevoir que, dans l'espace d'un mois, 45000 hommes eussent pu s'habiller, s'armer, s'équiper et acquérir assez d'instruction pour exécuter passablement les différents mouvements de l'exercice et de la marche en colonne. Le Champ de Mars était presque plein de ces soldats citoyens qui, placés sur plusieurs lignes, présentaient un coup d'œil fait pour inspirer un juste orgueil.

L'arrivée du « roi des barricades, » comme l'appelaient les Parisiens, fut moins annoncée par les salves d'artillerie des Invalides que par les vivats d'enthousiasme de 300000 personnes, placées sur les talus et les banquettes de ce vaste forum. Cette immense population, avide de voir le souverain qu'elle venait de se donner, se pressait autour de lui, prenait ses mains, et lui prodiguait toute sorte d'hommages. C'était un père au milieu de ses enfants, un citoyen couronné au milieu de ses égaux. Point de gardes, point de courtisans dorés, mais beaucoup d'officiers de tous les grades qui lui faisaient cortège. Les légions n'étant pas encore toutes réunies, il monta dans les appartements d'honneur du palais, où étaient la Reine et sa jeune famille, pour attendre que tout fût prêt. Ensuite il se rendit à pied sous une immense tente, élevée sur un haut échafaudage en face du palais de l'École. Des maréchaux de France, des généraux et un nombreux état-major l'accompagnaient. Le général La Fayette, commandant général des gardes nationales de France, souffrant de la goutte, s'appuyait sur le bras du Duc d'Orléans. Après la distribution des drapeaux et la prestation du serment, le Roi monta à cheval, passa devant le front de toutes les légions, et fut se placer ensuite sous le balcon du palais de l'École pour les voir passer en colonne.

Les officiers du régiment, comme hôtes de l'École militaire, se trouvèrent au pied du grand escalier pour recevoir la Reine, qui arriva par la cour de la caserne, dans une simple voiture de promenade. Des députations de demoiselles lui offrirent des fleurs, après l'avoir complimentée. Elle les embrassa toutes avec beaucoup d'émotion. Douze demoiselles qui représentaient les douze arrondissements de Paris étaient toutes remarquables par leur

beauté et leur gracieuse élégance. Je suivis la reine dans les grands appartements, où je restai longtemps pour jouir du magnifique coup d'œil qu'offrait le Champ de Mars dans cet instant de la journée.

Le 13 septembre, eut lieu la prestation du nouveau serment, juré individuellement par tous les officiers, sous-officiers et soldats, en face du drapeau tricolore, dans la cour de la caserne. Le 26, il y eut une revue du Roi.

Le Roi, en passant devant le front de chaque régiment, fit prodigieusement de promotions, pour remplir les vacances et attacher l'armée aux nouvelles institutions. On aurait dit un lendemain de Wagram ou de la Moskowa. Mais une grande révolution politique, qui bouleverse toutes les situations acquises, qui a tant de nouvelles exigences à satisfaire, n'est-ce pas aussi une grande bataille donnée, des vainqueurs et des dévoués à récompenser? C'était 1815 retourné, les mêmes prétentions, les mêmes ridicules, les mêmes apostasies.

LE DUC D'AUMALE A HUIT ANS

Quelques jours plus tard, le 28 septembre, Barrès dîne au Palais Royal.

Je pris place à la table du Roi. Nous y étions soixante. Placé à un bout, à côté de l'aide de camp de service, le maréchal de camp, comte de Rumigny, je pus de ce point remarquer tous les convives, dont je me fis dire les noms par l'aide de camp. La beauté et la régularité du service, la délicatesse des mets, dont beaucoup m'étaient inconnus, le luxe des décorations et de brillants accessoires qu'on ne peut guère trouver qu'à une table royale, m'instruisirent de la manière la plus intéressante sur les avantages de la richesse et les agréments du grand monde.

A cette table étaient le Roi, la Reine, Mme Adélaïde et la fille aînée du Roi. Le Duc d'Orléans et son frère, le Duc de Nemours, présidaient une autre table, où tous les jeunes invités prirent place. On prit le café dans les grands salons, où je fus accosté par le Duc d'Aumale, enfant de huit ans, qui me charma par son aimable babil et des connaissances qui m'étonnèrent, bien que son rang ne me les fit pas paraître au-dessus de ce qu'elles étaient. Il savait que le régiment allait à Strasbourg et moi à

Wissembourg. Étonné de ce qu'il me disait, je lui demandai comment il pouvait savoir cela.

— C'est bien simple, me dit-il, votre capitaine de carabiniers est l'ami de mon précepteur. C'est par lui que j'ai appris tout ce que je sais sur votre prochain départ et votre destination.

Ce charmant enfant ne me quitta pas de la soirée, m'expliqua tous les tableaux de la galerie, le nom des peintres, et les beautés de chacun d'eux. Tout cela était dit avec un aplomb et une grâce charmante.

PROMENADES DANS PARIS

Non content de noter au jour le jour tant de grands événements dont il vient d'être le témoin, Barrès, avec cette curiosité toujours en éveil qui est chez lui un trait de caractère, a soin de consigner dans son journal toutes les nouveautés qui l'ont frappé dans Paris pendant ses sept années de séjour (1823-1830.) Monuments, spectacles, voitures publiques, — Favorites, Dames blanches, Batignollaises, — etc., tout l'intéresse et il ne manque pas de signaler les difficultés croissantes de la circulation dans les rues!

Ma promenade favorite était le jardin du Luxembourg ; mais après la mort de ma femme, j'y fus moins souvent, le voisinage me rappelant de trop douloureux souvenirs. Je visitais avec plaisir ses superbes collections de rosiers, ainsi que la pépinière de l'enclos des Chartreux. J'allais souvent dans les galeries du palais du Luxembourg admirer les belles peintures modernes qui s'y trouvent réunies. Elles n'y sont pas à demeure ; quand le peintre qui les a produites est mort, ses ouvrages sont portés au Louvre, et leur place prise par ceux que le Gouvernement a achetés aux expositions publiques. Ainsi le musée du Luxembourg est le musée des peintres vivants; le Louvre, celui des peintres morts. En général, la vue des chefs-d'œuvre de l'école moderne fait plus de plaisir, à ceux qui ne sont pas connaisseurs, que la majeure partie des tableaux du Louvre. Mais les artistes et les amateurs instruits en jugent autrement. Une autre promenade qui avait toutes mes sympathies, c'était le Jardin des plantes. J'y ai passé dans la belle saison des matinées et des soirées pleines de charme. Combien je jouissais de voir en détail le jardin de botanique, de parcourir les serres et les nombreuses galeries du Muséum ! Au reste, c'était Paris tout entier qui m'attirait dans

tous ses coins. Il n'est pas un quartier ancien ou neuf, une rue nouvellement ouverte, un monument, un passage, un bazar, un pont, une fontaine, qui n'aient eu ma visite, surtout ce qui avait été construit ou amélioré depuis 1823. Je supprimerai une foule de faits et de remarques que j'avais notés dans mon ancien itinéraire et qui sont bien peu intéressants pour moi, maintenant que j'ai vieilli. Mais voici qui prête encore à mes réflexions.

Sur la place où fut guillotiné, le 21 janvier 1793, l'infortuné Louis XVI, — place qui a porté successivement les noms de Louis XV, avant 1789; de la Révolution, jusqu'à 1802; de la Concorde jusqu'à 1814; de Louis XVI jusqu'à 1830, et qui s'appelle de la Concorde jusqu'à nouvel ordre; — sur cette place d'où l'on voit un palais sans roi, les Tuileries; un temple sans dédicace, la Madeleine; un arc de triomphe sans consécration, l'arc de l'Étoile, on élevait un monument à Louis XVI. Le piédestal qui devait le supporter était seul achevé quand la Révolution de 1830 éclata.

Pendant mon séjour, on plaça sur les balustrades du beau pont Louis XVI, les statues colossales en marbre blanc de Condé, Turenne, Duguesclin, Bayard, Suger, Sully, Richelieu, et Colbert, Tourville, Duquesne, Duguay-Trouin et Suffren : elles ont disparu. Au rond-point des Champs-Élysées, on élevait un monument à Louis XV, encore peu avancé : je pense que les derniers événements empêcheront qu'on y donne suite. Le superbe Arc de triomphe de la barrière de l'Étoile, ou de Neuilly, s'achevait. J'en avais vu poser la première pierre en 1806 : on le dédiait alors aux armées françaises de la République et de l'Empire ; sous les Bourbons de la branche aînée, il devait être consacré à la gloire du Duc d'Angoulême, pour sa campagne d'Espagne. On élevait une statue à Louis XVIII, auteur de la Charte, et fondateur du gouvernement représentatif en France, sur la place du Palais-Bourbon, en face de la Chambre des députés : elle n'était pas terminée à la déchéance de Charles X ; qu'en est-il advenu ?

Je fus souvent visiter l'église Sainte-Geneviève, pour bien connaître sa belle architecture et pour étudier la fresque que le baron Gros a peinte, dans la seconde coupole du dôme. Un groupe dans cette fresque devait représenter Napoléon avec Marie-Louise, le roi de Rome et les principaux guerriers, mais les invasions de 1814 et 1815 y firent substituer Louis XVIII

et la Charte. La Révolution, la France, le Duc de Bordeaux, la guerre d'Espagne, la Dauphine, entourent le Roi, tenant la place des personnages qui devaient figurer autour de Napoléon. Ce fait est curieux à ajouter à l'histoire des changements qu'a éprouvés l'église Sainte-Geneviève, que voici de nouveau destinée aux grands hommes.

Chaque fois que je revoyais la triomphale colonne de la place Vendôme, je restais autant de temps à la contempler que si c'eût été le premier jour. Ses bas-reliefs me rappelaient d'honorables et glorieux souvenirs. Le temps n'avait pas effacé les impressions vivaces de cette célèbre campagne d'Austerlitz. La Révolution de Juillet fit disparaître le drapeau blanc qui s'y déployait et restaurer le drapeau tricolore sous les couleurs duquel nous avions vaincu les Autrichiens dans cette immortelle campagne en 1805.

J'avais formé le projet, avant mon arrivée à Paris, de suivre les cours des plus illustres professeurs du Collège de France et du Jardin d'histoire naturelle. Je comptais sur mon bon vouloir, mais il me manqua en partie, et puis les dérangements, les visites, vingt autres obstacles s'y joignirent. Je ne fus assez exactement qu'à celui de chimie, à la Sorbonne, fait par M. Thénard. C'est une indifférence que je me reproche quand elle a été volontaire.

Un homme avait à cette époque une espèce de célébrité, que peu de personnes auraient enviée ; mais on cherchait à le voir, et je le regardais chaque fois que j'allais me promener dans les galeries du Palais-Royal : c'était le Diogène de ce brillant bazar, le fameux Chodruc Duclos, de Bordeaux. Cet homme, après avoir joui d'une assez belle fortune, fait l'ornement de la bonne société et paradé sur de beaux chevaux, après s'être fait remarquer par son bon ton, son luxe de toilette, ses fréquents duels et ses nombreuses maîtresses, promenait son cynisme, sa misère, ses haillons, dans le lieu de Paris le plus hanté par les étrangers, les provinciaux et les désœuvrés. On le regardait avec étonnement, on admirait sa belle taille, sa figure expressive, ses yeux de feu, mais on détournait aussitôt la vue, tant l'abjection et le malheur de ce personnage, encore fier, attristaient. Il avait été l'ami, disait-on, du comte de Peyronnet, qui fut deux fois ministre et signa les Ordonnances de juillet.

Voilà comment pendant les premiers mois je courus assez

pour tout voir; mais plus tard, tant par suite de mes chagrins que par ennui et lassitude, je fus moins ardent; ma curiosité moins vive ou satisfaite me rendit plus indifférent, et c'est ainsi que j'ai quitté Paris sans avoir assisté à aucune séance de la Chambre des députés.

J'avais vu une grande révolution s'accomplir en trois jours : un trône renversé et un autre relevé par la volonté nationale; un Roi puissant fuir avec toute sa famille, en pays étranger, et surveillé sur sa route d'exil pour qu'il ne s'écartât pas de l'itinéraire qui lui était tracé. J'avais vu descendre le drapeau blanc, imposé à la France par les étrangers, et reparaître après quinze années de proscription la glorieuse cocarde tricolore. J'avais vu une superbe Garde royale, belle de tenue et de discipline, bien favorisée et pleine de dévouement, se fondre, se dissoudre, et disparaître avant même que son royal chef l'eût dégagée de ses serments. J'avais vu l'insubordination dans les troupes presque encouragée, les officiers et les soldats dénonçant leurs supérieurs; la médiocrité, l'inconduite se faire des titres de ce qu'ils n'avaient pas été employés sous la Restauration, pour prétendre à des emplois, à des grades supérieurs, à des récompenses, pardessus ceux qui, pendant quinze années, s'étaient dévoués au service du pays, avaient conservé les bonnes traditions de l'Empire, et mérité les éloges des bons citoyens pour leur parfaite discipline. J'avais vu descendre au tombeau la mère de mon bien-aimé fils. Quand je disais au colonel Perrégaux et à quelques autres officiers avec lesquels je me trouvais avant notre départ de Lyon : « Puisque nous allons à Paris, je voudrais y être témoin de quelque événement important, » je ne pensais pas être si douloureusement servi. Quelle soif irréfléchie d'émotions et de nouveautés, si fatalement satisfaite et si funeste à mon bonheur!

Les soldats apprirent avec plaisir qu'ils allaient quitter ce brillant Paris, qui n'était pour eux qu'un séjour de grosses lassitudes et de pénibles veilles. Personnellement j'en fus très satisfait. J'y avais été trop malheureux, j'y avais éprouvé trop de dégoût et d'ennui, pour ne pas considérer comme une grande faveur l'ordre qui nous prescrivait d'aller tenir garnison dans un autre lieu de France. Un village à cette époque me semblait préférable à la capitale du monde civilisé.

CHEZ LE DUC DE DOUDEAUVILLE

En 1830, Barrès est devenu, par rang d'ancienneté, le plus ancien des commandants du 15e. Son bataillon est le premier à partir pour l'Alsace le 1er octobre. En cours de route, à Montmirail, où il était déjà passé en 1808, 1814 et 1829, son billet de logement lui vaut d'être l'hôte du duc de Doudeauville, pair de France et ancien ministre de Charles X, « dans le beau château où naquit le cardinal de Retz. »

3 octobre 1830. — Logé par billet de logement chez le noble duc, je reçus, peu de temps après être entré dans l'appartement qui m'était destiné, la visite de son valet de chambre qui m'annonça celle de son maître, et m'apporta en même temps que des rafraîchissements sept à huit journaux politiques de différentes couleurs. Après m'être habillé, je fis dire que j'étais en position de recevoir l'honneur qu'on voulait bien me faire. M. de Doudeauville vint me complimenter, et m'inviter pour six heures. Plus tard, je lui rendis sa visite, et fus ensuite me promener dans le vaste parc du château, très curieux par sa position en pente sur le Petit Morin, et ses beaux points de vue. Le château est une vieille habitation modernisée, flanquée de tours carrées, et sur l'une d'elles flottait un immense drapeau tricolore.

Le dîner rassembla M. le duc et Mme la duchesse de Doudeauville, M. et Mme Sosthène de la Rochefoucauld, celui-ci, aide de camp de Charles X, directeur des Beaux-Arts de la maison du Roi, homme célèbre par son bon ton et pour avoir, dans l'intérêt des mœurs, fait allonger les jupons des demoiselles de l'Opéra ; Mme la duchesse Mathieu de Montmorency, veuve du Saint Duc (comme les dévots l'appelèrent lors de sa mort subite à Saint-Thomas d'Aquin), ancien ministre de Charles X; M. le marquis Rapt de Rastignac, pair destitué par la Révolution de Juillet, gendre de M. de Doudeauville, et plusieurs autres personnes moins aristocratiques, à ce que je crois. On causa peu. M. de la Rochefoucauld et moi, nous fûmes à peu près les seuls qui échangeâmes quelques paroles à voix basse. Du reste, je n'eus qu'à me louer des politesses qu'on me fit, et des attentions dont je fus l'objet.

Dans le salon, on fut plus expansif. On y parla beaucoup de

politique, de la Révolution de Juillet et des malheurs de la famille royale. « Malheureux roi! disait M. de Doudeauville, les bons conseils ne lui ont pas manqué, mais des hommes plus influents l'ont circonvenu et conduit à sa perte. » Tous ces personnages avaient quitté Paris seulement depuis quelques jours; ils venaient dans cette antique demeure se consoler de la chute du Roi, et oublier, s'il était possible, les grandeurs qu'ils avaient perdues. M. de Doudeauville est un petit homme sec, déjà âgé; sa femme, presque aveugle; leur fils, un bel homme aux grandes manières; leur belle-fille, encore jeune, peu remarquable, quoique assez bien de figure. Quant à M. de Rastignac, je le trouvai un marquis de théâtre, un personnage de Marivaux. Ces dames ne parlèrent pas : elles se seraient compromises devant un plébéien qui servait un usurpateur. Quoique je fusse étranger à tout ce grand monde, j'y tins ma place, et reçus un accueil parfait.

DE METZ A WISSEMBOURG

Le 11 octobre, Barrès arrive à Metz, qu'il revoit pour la troisième fois :

A la porte de la ville où je devais m'arrêter, former les pelotons et régulariser la tenue pour faire mon entrée, je vis venir à moi mon fils conduit par son grand père, sa grand mère et sa tante Elisa Belfoy. Avec quelle joie je les embrassai tous quatre, et pressai tendrement contre mon cœur mon petit Auguste ! Ce nouveau témoignage d'affection que me donnaient ces bons parents me toucha vivement. Faire un voyage de cinquante lieues pour me procurer le plaisir d'embrasser mon enfant, c'était me donner une bien grande preuve de leur attachement et m'offrir une aimable diversion aux ennuis d'une longue route. Je trouvai mon fils fort, espiègle, et plein de santé. Quarante-huit heures que je passai avec ma famille me parurent bien courtes.

18 octobre. — A quelques lieues au delà de Bitche, marchant dans le brouillard et sur un chemin sablonneux mal tracé, le bataillon quitta la route et se dirigea à gauche vers la Bavière rhénane. Près d'arriver à la frontière, un paysan accourut tout haletant, me prévenir de notre erreur, et nous remit dans la direction que nous devions suivre. Je le remerciai comme il convenait du service qu'il venait de me rendre, car dans les

circonstances où nous nous trouvions, une violation de ce territoire aurait pu paraître intentionnelle et donner lieu à des commentaires plus ou moins absurdes. A cette époque l'Europe tout entière était en agitation. Les rois se préparaient à la guerre soit pour contenir les peuples que la Révolution de Juillet avait mis en mouvement, soit pour résister à la France qu'on croyait disposée à porter ses principes en Allemagne, et à faire de la propagande armée. Quel effet auraient pu produire l'apparition du drapeau tricolore dans une ancienne province française et l'arrivée inattendue d'un bataillon qu'on aurait pris pour l'avant-garde d'une armée d'invasion! L'alarme se serait vite répandue ; la joie ou la peur auraient grossi l'événement.

Peu après, une demi-lieue avant Lembach, je vis venir sur la route, à ma rencontre, une espèce de troupe armée, marchant en colonne, tambours battants, drapeau déployé. Arrivée à la portée de la voix, cette troupe s'arrêta et son chef cria : « Qui vive? » Après les réponses d'usage, il s'approcha de moi, me salua de l'épée, et me dit que les citoyens de Lembach recevraient avec plaisir les soldats du brave 15e léger. Ce capitaine était un gamin de quinze ans, de très bonne tournure, et montrant beaucoup d'aplomb. Il commandait une compagnie de plus de cent jeunes gens, de douze à quinze ans, bien organisés, ayant tous ses officiers, ses sous-officiers, ses caporaux, ses tambours, sa cantinière, son porte-drapeau. Rien n'y manquait, pas même l'instruction et le silence. Après avoir causé quelques minutes avec cet intéressant jeune homme, je lui dis de prendre la tête de la colonne, et de nous conduire sur la place où nous devions nous arrêter. Au gîte d'étape, je le priai de venir dîner avec moi, ce qu'il fit avec grand plaisir. J'appris que c'était un capitaine en retraite qui avait eu la patience d'instruire et organiser ces enfants avec tant de succès. Ils faisaient plaisir à voir. Ils avaient pour armes de grands sabres en bois, dont les chefs, décorés d'épaulettes ou de galons selon leur grade, faisaient souvent usage sur le dos de leurs subordonnés. Nous étions en Alsace.

Au résumé, de Paris à Wissembourg, ce voyage de dix-neuf jours se fit de la manière la plus heureuse. Sur toute la route, particulièrement en Champagne et en Lorraine, la population des villes se portait à notre rencontre en criant : « Vive le Roi! Vivent les Grandes Journées ! » Toutes les maisons étaient ornées

de drapeaux tricolores et partout les soldats reçurent bon accueil et furent fêtés. En partant de Paris, je pensais que cette route serait pour moi une source d'ennui et de désagréments, que les hommes feraient des sottises, manqueraient aux appels, resteraient en arrière. La conduite qu'ils avaient tenue dans Paris, depuis la Révolution de Juillet, me le donnait à craindre. Il n'en fut rien. Quand nous arrivâmes à Wissembourg, ils étaient si peu fatigués et leur tenue si soignée que les habitants purent croire que nous venions seulement de faire une promenade matinale de quelques lieues.

Ayant pris possession de la caserne et installé sa troupe, Barrès obtint bientôt un congé pour aller à Charmes. Mais son séjour se trouva écourté par une lettre de rappel du colonel qui croyait à une prochaine déclaration de guerre. Ce qui survint, c'est un épisode plus humble, caractéristique de l'esprit alsacien.

DIFFICULTÉS SCOLAIRES EN ALSACE

Le 9 mars 1831, je reçus l'ordre du général Fehrmann de me rendre, avec tout mon bataillon, au village d'Ober-Belschdorff, distant de quatre lieues, pour concourir à la répression d'une résistance aux décisions de l'administration supérieure. Cette quasi-insurrection avait pour cause la nomination d'un maître d'école que les habitants ne voulaient pas. C'était en vain qu'on leur disait que celui qu'ils préféraient était un ignorant et avait échoué à tous les concours. Ils y tenaient parce que c'était le gendre du garde-forestier, et que celui-ci les avait prévenus que, s'ils en prenaient un autre, il leur ferait des rapports toutes les fois qu'ils iraient prendre du bois dans la belle forêt de Haguenau. La rébellion était manifeste : la gendarmerie avait été chassée plusieurs fois du village, lorsqu'elle voulait prendre possession de la maison d'école ; des individus avaient établi des barricades et, armés de fusil, s'étaient retranchés dans l'école. On temporisa dans l'espérance que la réflexion et la lassitude les rendraient plus raisonnables. Cette longanimité les enhardit. La gendarmerie fut repoussée une troisième fois et le sous-préfet de Wissembourg bafoué. Dans cet état de choses, la force devait intervenir pour faire respecter la loi.

A mon arrivée, le 10 mars, je trouvai les barricades évacuées, mais la maison d'école toujours occupée. Après avoir

pris quelques dispositions et sommé les révoltés de se retirer, j'envoyai contre eux ma compagnie de voltigeurs. A son approche, ils se sauvèrent par la porte de derrière qu'on n'avait pas fait garder exprès, et gagnèrent à toutes jambes la forêt. Immédiatement, le maître d'école nommé par l'administration fut installé en présence de M. Matter, inspecteur d'Académie, du sous-préfet, du juge de paix de Soultz-sous-forêt, du maire et de tous les officiers. Tous les enfants avaient été mandés et contraints de venir pour assister à cette cérémonie, qui aurait semblé ridicule dans toute autre circonstance, mais qui fut imposante et pénible en même temps, tous ces malheureux enfants se figurant qu'on allait les égorger sans pitié. Ils poussaient des cris à effrayer l'auditoire. Après des discours prononcés, des conseils donnés et des exhortations faites aux parents, les enfants furent renvoyés. La commune ayant repris sa tranquillité ordinaire, et les enfants ne manifestant plus aucune crainte, je rentrai dans ma garnison le 13, en laissant toutefois deux compagnies pour maintenir les esprits dans cette salutaire disposition.

Ces deux compagnies rentrèrent quatorze jours après, lorsque la gendarmerie eut à peu près arrêté les principaux mutins. Cette prudente expédition, qui ne fit couler que des larmes d'enfants, eut un très bon résultat en ce qu'elle apprit aux populations que le pouvoir était assez fort pour faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en écarteraient. Depuis 1830, les communes étaient très agitées et les habitants disposés à mettre à profit l'espèce de pouvoir que la Révolution de Juillet leur avait donné. Ils dévastaient en plein jour les forêts de l'État, chassaient les gardes forestiers, menaçaient les maires et apportaient sur les marchés le produit de leur vol, sans rougir de leurs actions. Je fus souvent obligé, pendant l'hiver, d'envoyer des compagnies en garnison dans les villages, sur le versant oriental des Vosges, pour faire cesser ce scandaleux brigandage.

L'ALSACE ACCLAME LE ROI CITOYEN

Depuis plusieurs jours j'étais prévenu officiellement de la prochaine arrivée du Roi en Alsace, et de mon départ pour Strasbourg pour me trouver avec tout le régiment à son entrée dans la capitale de la province et aux revues qui suivraient. Le but politique de

ce voyage était de faire connaître aux populations de l'Est et à l'armée, le monarque que la France de Juillet s'était donnée. Il était important de donner au Roi une bonne opinion du régiment, et à l'Allemagne qui nous regardait une semblable opinion sur notre jeune armée qu'on venait en quelque sorte de recréer. Je pris toutes mes mesures en passant de fréquentes inspections, pour que mon bataillon fût aussi beau, aussi nombreux que possible. Je réussis complètement.

18 juin. — La garnison, les troupes arrivées pour les revues du Roi et les gardes nationales des arrondissements de Strasbourg et de Wissembourg, prirent les armes pour border la haie, depuis la porte Blanche ou Nationale, jusqu'au Palais royal. Le Roi fit son entrée solennelle à cheval, ayant à ses côtés ses deux fils, les Ducs d'Orléans et de Nemours, accompagnés par les maréchaux Soult et Gérard, par le ministre du Commerce, comte d'Argout, et par un immense état-major. Il était précédé et suivi de douze régiments de cavalerie, et de plusieurs centaines de voitures alsaciennes ornées de feuillages et de rubans, pavoisées de drapeaux tricolores et remplies de jeunes et fraîches paysannes costumées dans le goût du pays. Cette entrée dans une ville guerrière célèbre, fut magnifiquement imposante. Un concours immense de citoyens et aussi d'étrangers à l'Alsace, une allégresse générale et de vives acclamations, spontanément manifestées sur le passage du Roi, prouvaient qu'il avait l'assentiment des populations entières. L'esprit public était encore bon, les menées démagogiques n'avaient pas encore perverti les masses et changé en indifférence coupable les témoignages d'affection que le Roi avait reçus jusqu'alors.

Le passage fini et les rangs rompus, les officiers se réunirent pour aller chez le Roi où ils furent présentés par le général Brayer, commandant la division. Nous trouvâmes là le grand-duc de Bade et une nombreuse suite, les envoyés des souverains allemands, et les ambassadeurs ou agents français attachés à ces cours.

19 juin. — Nous prîmes les armes de grand matin pour être rendus de bonne heure au polygone. Ce vaste champ de manœuvre fut bientôt rempli de troupes de toutes armes, et d'une foule de spectateurs français et allemands. Indépendamment des gardes nationales à pied et à cheval, il y avait trois régiments d'infanterie (59ᵉ de ligne, 5ᵉ et 15ᵉ légers), douze régi-

ments de cavalerie, deux d'artillerie, et plus de 500 voitures attelées, telles que canons, caissons, fourgons, équipages de pont, etc... Les étrangers, comme les nationaux, furent étonnamment surpris de voir qu'en si peu de mois, on était parvenu à réorganiser l'armée, à tripler son effectif, à monter la cavalerie et à créer un immense matériel de campagne. Grâce au maréchal Soult, la France avait déjà 400 000 hommes bons à faire la guerre, 600 pièces de canon attelées, et tous les autres services militaires portés à ce degré presque miraculeux de nombre et d'instruction.

L'arrivée du Roi fut saluée par les éclatantes acclamations d'un peuple immense, par une décharge générale de toutes les pièces de canon, par les clairons, les tambours et les musiques de tous les corps formés en bataille sur plusieurs lignes. Lorsque le souverain eut pris place sur une vaste estrade élevée sur un des côtés de ce vaste carré, les colonels ou chefs de corps se rendirent auprès du Roi pour recevoir de ses mains les drapeaux et étendards de leur régiment, qu'ils vinrent faire reconnaître et saluer par leurs subordonnés. Les cris de « Vive le Roi ! » se joignant aux bruyantes batteries des tambours qui battaient aux champs, annoncèrent que les soldats saluaient avec enthousiasme l'insigne national qui devait les guider et les conduire à la victoire.

Cette reconnaissance terminée, le Roi passa successivement devant tous les corps. En arrivant au centre du régiment, il me fit appeler, me remit la croix d'officier de la Légion d'honneur, et me dit qu'il s'estimait très heureux de pouvoir récompenser par une nouvelle distinction mes longs et loyaux services. Cet avancement dans l'ordre me fut très agréable, sans cependant me flatter autant que lorsque je fus nommé simple légionnaire en 1813. Le général Schramm avait eu la complaisance de venir me prévenir et de me complimenter sur ma nomination avant que Sa Majesté me décorât elle-même.

Dans cette journée, je recevais ma troisième décoration et prêtais serment à un sixième drapeau. Le premier, avec un aigle, au Champ de Mars, sous l'Empire; le deuxième en 1814, aux fleurs de lys, lors du premier retour des Bourbons; le troisième, tricolore, à l'aigle, pour les Cent jours; le quatrième blanc, au second retour des Bourbons, donné aux légions départementales en 1816; le cinquième en 1821, lorsque les

régiments furent rétablis; et le sixième et dernier, je l'espère, tricolore avec le coq gaulois. Quant à la décoration de la Légion d'honneur, elle avait eu aussi ses vicissitudes. En 1814, l'effigie de Napoléon et l'aigle impériale furent remplacées par l'effigie de Henri IV et les armoiries de France aux trois fleurs de lys; 1815 ramena la décoration à sa forme primitive; la catastrophe de Waterloo rétablit les Bourbons et avec eux les changements de l'année précédente; enfin la Révolution de Juillet substitua aux fleurs de lys de la monarchie du droit divin, les drapeaux tricolores de la monarchie représentative régénérée. Ainsi les écussons sont maintenant, d'un côté la figure de Henri IV et de l'autre deux drapeaux croisés avec la devise fondamentale « Honneur et Patrie. » La croix de Saint-Louis, sans être défendue, a cessé d'être portée...

La revue terminée, on défila rapidement, et même au pas de course, après avoir dépassé le Roi, pour dégager le terrain et laisser de la place à la cavalerie et au matériel. Il était près d'être nuit quand on rompit les rangs, sur la place du Temple neuf. Nous étions restés plus de quatorze heures sous les armes.

Après avoir réparé le désordre de ma toilette, je me rendis au château pour y monter la garde comme officier supérieur de jour, et le plus ancien chef de bataillon de l'infanterie. Ces deux titres me donnaient le droit de m'asseoir à la table du Roi. J'y pris place comme officier de service, et je fis grand honneur au banquet royal. Il y avait deux tables dans la même salle, de quarante-cinq à cinquante couverts chacune : le grand-duc de Bade, son frère, son beau-frère et les grands de sa cour, les envoyés de Bavière, du Wurtemberg, Hesse-Darmstadt, Francfort, etc., des généraux en activité de service ou en disponibilité, les commandants des gardes nationales, et plusieurs chefs de corps. Presque toute la suite militaire du grand-duc de Bade était décorée de la Légion d'honneur. C'étaient des officiers qui avaient autrefois combattu dans nos rangs. Je causai longtemps avec plusieurs d'entre eux, de nos anciennes guerres et de l'espérance qu'on avait que la paix ne serait pas troublée. La revue, la belle tenue, le degré d'instruction où notre jeune armée était déjà arrivée, les avaient vivement frappés. « Il n'y a que des Français, disaient-ils, capables de faire en aussi peu de temps d'aussi grandes choses. »

Après le dîner, le Roi se rendit à la salle de spectacle où la

ville donnait un bal. La salle magnifiquement décorée, quoique très spacieuse, était si pleine et la chaleur si étouffante qu'il y avait un certain courage à supporter sans autre motif que la curiosité une situation aussi accablante; la place n'était vraiment pas tenable. J'y restai par devoir, et pour m'assurer si je ne rencontrerais pas une personne à qui j'avais fait la cour en 1817-1818, et avec laquelle je me serais probablement marié, si je ne fusse parti avant les dernières conventions matrimoniales. Après dix-huit à vingt mois de correspondance, toute espèce de rapports avaient cessé. Mes recherches au milieu de ces centaines de femmes ne furent pas vaines. Quoique passablement changés, l'un et l'autre, nous nous reconnûmes à première vue. Elle reçut avec convenance mes nouveaux hommages, m'apprit qu'elle était mariée, mère de famille et qu'elle me recevrait chez elle avec plaisir, si je lui faisais la politesse d'aller la voir. Quand je la revis le lendemain, je lui pardonnai de grand cœur les bienveillants reproches qu'elle me fit. Le temps avait amorti leur amertume, si toutefois ils étaient sérieux.

Le Roi rentra de bonne heure au palais. Mon service m'obligeait à le suivre. Je passai la nuit sur une chaise, dans la cour du château, ou me promenant avec les officiers de garde des trois armes que j'avais sous mes ordres, infanterie, cavalerie et gardes nationaux. La nuit fut aussi douce, aussi calme, que la journée avait été chaude et animée. Je déjeunai là le lendemain 20, et dînai encore le soir, ayant reçu une invitation particulière, à la même table que la veille. L'ordinaire était assez bon, et les convives d'assez bonne maison pour ne pas craindre de se compromettre.

Le départ du Roi pour Colmar fut suivi d'une grande inspection, passée par le lieutenant-général baron Sémélé, sous les ordres duquel Barrés avait servi à Mayence. Le général « fut plus qu'étonné de trouver le régiment aussi avancé dans son instruction. » Tous avaient travaillé jour et nuit pour obtenir ce résultat, « le maréchal Soult voulant avoir 500 000 hommes sous les armes, habillés et exercés, pour les présenter aux Puissances du Nord dans le courant de l'été, si elles persistaient à vouloir nous attaquer. » Barrès avait eu sa large part de cette activité, et son bataillon, de l'aveu même de son colonel, était « plus avancé que les autres. »

INSURRECTIONS A STRASBOURG ET A LYON

Le 13 septembre 1831, il obtint une permission d'un mois pour aller voir à Charmes son fils et sa famille. Mais de graves évènements survenus à Strasbourg nécessitèrent son retour immédiat.

Le colonel m'écrivit de rentrer tout de suite à ma garnison, ma présence étant rendue nécessaire par une espèce d'émeute qui venait de soulever la garde nationale, contre une des lois de l'État : insurrection comprimée, mais qui, pouvant se renouveler, exigeait que tout le monde fût à son poste. Prévenu le 6, j'étais en route, une heure après, pour Lunéville où je pris la diligence de Paris à Strasbourg.

7 octobre. — L'essai d'insurrection avait été tenté par la partie républicaine de la garde nationale, sous le prétexte d'affranchir des droits d'entrée à la frontière les bestiaux étrangers, mais réellement pour essayer ses forces et ouvrir les portes du boulevard de la France à un membre de la famille impériale napoléonienne, si la République ne pouvait pas être proclamée. A cet effet, 4 à 500 gardes nationaux prirent les armes dans la nuit du 4 au 5 octobre, sans être autorisés par leurs chefs, et marchèrent sur le petit Rhin, en forçant le poste de la porte d'Austerlitz à leur livrer passage, pour aller incendier le bureau de la douane, et faire entrer les bestiaux étrangers sans payer les droits imposés par la loi.

L'autorité militaire avait été prévenue à temps par un sergent du régiment. Elle fit marcher de nuit mon bataillon, sous le commandement du lieutenant-colonel, à travers la campagne, pour prêter main-forte aux employés de la douane. Un peu après le jour, quand les gardes nationaux se présentèrent sur le petit Rhin, leur surprise fut grande de trouver la route barrée ; ils se débandèrent et furent ramenés en ville baïonnette aux reins, sans qu'on eût à en faire usage cependant. Une fois rentrés, ils se réunirent aux mécontents qui étaient restés, mais ceux-ci, contenus par la garnison qui était sous les armes depuis le point du jour, ne furent pas plus heureux dans leurs tentatives de désordre. Ils allaient se retirer, les uns et les autres, pour manger leur choucroute, lorsque le sous-préfet, par peur ou faiblesse, prit sur lui de réduire les droits de moitié. Cette lâche condescendance aurait tout perdu; heureusement, dans la journée, une dépêche télégraphique annonça la cassation

de l'arrêté du préfet, et la destitution de ce magistrat, qui reçut l'ordre de se rendre à Paris sur le champ, pour rendre compte de sa conduite.

Lorsque j'arrivai en hâte de Charmes, le calme était à peu près rétabli, et les troupes, appelées de l'extérieur, à la veille de rentrer dans leurs cantonnements.

J'ai su, bien des années après, qu'un militaire distingué, avec lequel je fus en fréquentes relations avant et après cet événement, ne fut pas étranger à cette échauffourée napoléonienne. C'était le commandant Parquin, chef d'escadron de gendarmerie à Strasbourg, le compagnon du prince Louis-Napoléon lors de ses tentatives insurrectionnelles à Strasbourg, en 1837, et à Boulogne en 1840. Il est mort dernièrement à Ham, prisonnier d'État.

Novembre. — L'insurrection de Lyon fut bien près de nous entraîner dans le mouvement des troupes qui fut ordonné à cette époque pour reprendre cette ville, d'où l'émeute venait de chasser les autorités. Le ministre de la Guerre, maréchal Soult, avant de partir pour Lyon avec le prince royal, avait donné des ordres pour que des troupes appelées de tous les points de la France se rendissent à marches forcées sous les murs de Lyon. Le régiment devait en faire partie, mais par une cause qu'on n'a pu expliquer, la dépêche télégraphique ne parvint pas. Elle s'était probablement évaporée dans les airs! On n'eut connaissance de cet ordre que par l'arrivée d'une estafette expédiée de Lyon qui ordonnait au colonel de rentrer à Strasbourg, la coopération de son régiment n'étant plus nécessaire : la ville de Lyon avait été évacuée par les insurgés et le Gouvernement du Roi rétabli dans toute sa plénitude. L'estafette ne rencontrant pas le 15e léger en route, poussa jusqu'à Strasbourg et trouva chaudement couché dans son lit, le colonel qu'elle aurait dû rejoindre pataugeant dans les boues de la Franche-Comté. Le colonel fut fort surpris de recevoir un contre-ordre, pour un ordre qu'il n'avait pas exécuté. Cette erreur ou négligence des bureaux de la guerre nous sauva d'un départ précipité, de seize journées de marches forcées par la boue, la pluie et la neige, et de grandes fatigues en pure perte.

LE CHOLÉRA DE 1832

Au mois d'avril 1832, Barrès reçut la visite de ses beaux-parents et de sa belle-sœur, qui lui amenaient son jeune fils; il eut la joie de les garder quelques jours auprès de lui et de montrer le Rhin à son fils. Mais un terrible fléau allait multiplier pour lui les deuils.

Mai et juin 1832. — Peu de jours après le départ de mes visiteurs, on m'écrivit que le choléra, qui faisait de grands ravages à Paris et dans les environs, venait de se manifester à Charmes avec beaucoup de violence. Cette sinistre nouvelle m'accabla d'épouvante. Comment croire possible l'invasion de cette terrible maladie dans une ville saine, propre, aérée, quand elle n'avait pas encore pénétré dans la Lorraine, et était encore à plus de quarante lieues de distance du point où elle venait de se déclarer? Comment avait-elle passé par-dessus de grandes villes, des montagnes et des fleuves, sans laisser aucune trace de son gigantesque enjambement? Ce furent de cruelles appréhensions à endurer.

Elles ne se réalisèrent que trop. Mon beau-frère, notaire à Charmes, âgé de moins de trente ans, fort et bien portant, fut frappé de cet horrible mal, le 24 juin, et peu d'heures après, ce n'était plus qu'un cadavre. Sa jeune fille, l'aînée de ses deux enfants, le suivit de près. Dans le même moment, une de mes belles-sœurs, Mme Élisa Belfoy, se mourait d'une maladie de langueur et succomba le 5 décembre. Tant de malheurs arrivés dans la famille en si peu de temps me brisèrent le cœur..

UNE JOURNÉE RÉVOLUTIONNAIRE

9 juin. — Les journées révolutionnaires et républicaines des 5-6 juin, à Paris, de sanglante mémoire, eurent un retentissement à Strasbourg, où les révolutionnaires de la capitale avaient des adeptes fanatiques. Nous fûmes sur le qui-vive jusqu'au 9; dans cette journée, les frères et amis, honteux de leur inertie, signifièrent au préfet que, la République étant proclamée à Paris, ils voulaient aussi qu'elle le fût à Strasbourg. Ils disaient que ce fait était attesté par toutes les correspondances et que le Gouvernement déchu, en sortant de Paris, avait fait briser la ligne des signaux pour que ce grand chan-

gement ne fût pas connu en province. Chercher à les convaincre qu'ils répandaient des mensonges, eût été en pure perte : ils voulaient faire du bruit, montrer de la sympathie pour les révoltés de Paris, et prouver qu'ils étaient dignes de les imiter. Pour rassurer la population, la garnison prit les armes et ses bataillons se portèrent sur différents points de la ville.

Mon bataillon fut établi sur la place d'Armes, où il resta depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à une heure du matin. Pendant le jour ne parurent sur la place que des enfants qui sifflaient, insultaient, ou jetaient des projectiles peu dangereux aux officiers et aux soldats. Mais, la nuit venue, les meneurs entrèrent en jeu ; les attroupements devinrent considérables et les cris anarchiques retentissants. Pour en finir avec cette tourbe d'aboyeurs, le général Brayer me donna l'ordre de les charger à la baïonnette et de faire évacuer la place. Ce qui fut exécuté sans accident ni résistance. Plus tard, il me donna l'ordre de faire lire par un commissaire de police la loi martiale, dans la rue des Arcades où était le plus grand rassemblement : je m'y rendis à la tête de mes voltigeurs, avec un tambour pour faire les roulements, et avec des torches en flammes pour donner plus d'apparat à cette grave mission. Avant de commencer la lecture, je signifiai qu'une fois celle-ci terminée, je ferais trois sommations pour inviter le public à se retirer et qu'alors je commanderais le feu. J'avais autour de moi les généraux Brayer, commandant la division ; Tririon, commandant le dépôt du Bas-Rhin ; Lallemand, commandant la cavalerie stationnée en Alsace ; et Marion, l'école d'artillerie. Il y avait quelque chose de sublime dans cet appareil de la force qui éclaire avant de frapper. A la première sommation, la foule commença à s'égailler ; à la deuxième, elle disparut presque entièrement ; à la troisième, cette longue rue fut déserte, et à onze heures, toute la ville reposait dans un calme profond.

Telle fut la part que le parti de Strasbourg, pour répondre aux engagements qu'il avait contractés avec celui de Paris, prit aux journées de juin. Sans être trop belliqueux, il fut odieux, par les graves insultes qu'on adressa aux généraux présents, et par les quelques contusions que les officiers et les soldats reçurent, dans l'obscurité, des pierres jetées dans leurs rangs. Il n'y eut pas un seul habitant atteint, mais il fallut toute la

prudence des officiers et leur mépris des injures pour empêcher les soldats de se venger de tant de provocations et de voies de faits.

LA VIE A STRASBOURG

Proposé pour le grade de Lieutenant-Colonel, Barrès change peu après de garnison. Son bataillon est dirigé sur Haguenau. Avant de quitter Strasbourg, le 5 octobre, il évoque encore quelques souvenirs d'un séjour qu'il ne vit pas s'achever sans regrets :

La garnison était assez fatiguée de service, et souvent obligée de prendre les armes, ou de rester consignée dans les casernes pour parer aux événements imprévus de la politique. Cette année 1832 fut si agitée, si orageuse pour le nouveau Gouvernement que ses seuls défenseurs déclarés devaient bien avoir leur part de ses mauvais jours.

Presque tous les dimanches, quand le temps n'était pas trop mauvais, il y avait grande parade sur la place d'armes. Il est probable que la nécessité le voulait ainsi, plus que le goût du lieutenant-général Brayer, le commandant de la division. Cet homme excellent et d'une aménité charmante aimait beaucoup le régiment et avait une grande confiance en lui. Aussi les mécontents, qui avaient sur le cœur leur échauffourée du Rhin avortée et les sommations du 9 juin, nous désignaient-ils sous le nom de gardes du corps de Brayer. « Brayer était leur compatriote, l'enfant de ses œuvres, le condamné à mort de 1815, le vainqueur des Chouans à la Roche-Servière et (pendant son bannissement) des Espagnols dans l'Amérique méridionale; mais il avait épargné à Strasbourg les horreurs de Lyon et de Paris, et c'est là ce qu'on ne lui pardonnait pas. Nous mangions souvent chez lui et il nous faisait quelquefois l'honneur d'être des nôtres. Sa fille, femme distinguée par son extrême politesse, avait épousé M. Marchand, valet de chambre de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène. Marchand était plein de modestie et d'urbanité, et fort réservé sur la captivité de son illustre et infortuné maître. L'Empereur dans son testament l'avait fait comte, et avait dit qu'il épouserait la fille d'un militaire ayant souffert pour sa cause. Il choisit Mlle Brayer.

Les défenseurs de la malheureuse Pologne, fuyant en masse leur patrie asservie, arrivaient à Strasbourg par toutes les routes de l'Allemagne. Bien accueillis et fêtés par les habitants,

ils furent traités par les officiers de la garnison comme des camarades malheureux, comme d'anciens compagnons de gloire, que la proscription poursuivait, après de glorieuses défaites. Mais la ridicule entrée des généraux de circonstance Romarino et Langerman, et quelques mauvais procédés de certains officiers polonais, nous refroidirent : nous nous aperçûmes que les *Boussingots* de Strasbourg voulaient profiter de leur arrivée pour se faire des partisans et susciter des embarras au Gouvernement.

En novembre 1832, nous avions pris, le colonel, le major Aguilloni et moi, toutes nos mesures pour notre hiver. Nous mangions ensemble et nous passions habituellement nos soirées dans la même maison, chez des dames d'une parfaite aménité, où se réunissait tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville. On y faisait de la musique, on y dansait, on y jouait. Je me serais trouvé très heureux que mon hiver se passât dans cette douce et charmante oisiveté. J'étais logé agréablement ; les occupations dans cette dure saison n'avaient rien de pénible, le vent impétueux, la pluie battante, tous les autans déchaînés, m'étaient indifférents, parce que j'espérais être à l'abri de toutes les intempéries. Bref, je me livrais avec le bon docteur Margaillant, mon voisin d'appartement, aux charmes de la paix et aux douceurs du coin du feu, lorsque, dans la nuit du 9 au 10 novembre, je fus subitement réveillé par mon adjudant, qui vint m'apprendre, sans égard pour mes charmants rêves, notre départ pour la Belgique.

C'est une nouvelle campagne qui s'annonce. Deux bataillons de guerre et deux compagnies d'élite sont formés en hâte, au prix d'un travail incessant. Le 12 novembre, en route pour Mézières, Barrès fait halte à Niederbronn, où il est logé chez M. Dietrich, l'ancien maire de Strasbourg. Arrivé à Mézières, le régiment est désigné pour faire partie de l'armée de réserve qui se forme sur la Meuse, afin d'empêcher les Prussiens de troubler le siège d'Anvers. Celui-ci aboutit bientôt à l'expulsion des Hollandais. Le but de l'expédition en Belgique ayant ainsi été atteint, Barrès reçoit à Charleville l'ordre de se rendre à Sedan, pour faire place aux troupes qui revenaient du siège. Il y reste une quinzaine de jours, puis va prendre d'autres cantonnements. En février 1833, il reçoit enfin l'ordre de regagner sa garnison d'Alsace, après quatre mois d'une « course armée » rendue fatigante par les pluies et le froid.

Atteint d'un rhumatisme à la tête, Barrès obtient peu après un congé de convalescence qu'il va passer à Charmes. Mais l'insurrection de Lyon l'oblige à repartir le 16 avril. A son arrivée à Lyon, la ville est calme depuis trois jours, après des combats meurtriers où plus de trois cents hommes de la garnison avaient été mis hors de combat.

Le 8 juillet 1834 marque pour Barrès la cinquantième année de son âge ainsi que ses trente années révolues de services.

APRÈS TRENTE ANS DE SERVICES

Ce jour, longtemps désiré, me trouva assez disposé à profiter de l'avantage qu'il m'accordait pour finir honorablement ma carrière militaire et demander ma retraite. Depuis quelques années, je commençais à sentir le besoin de me reposer, de vivre un peu pour moi, et de jouir de cette pleine indépendance qu'on ne peut goûter que dans la vie civile et commodément que dans son ménage.

Sans être bien décidé, sans être absolument ennuyé du noble métier des armes, j'étais cependant entraîné à cette résolution par le besoin de me rapprocher de mon enfant, de veiller à son éducation, de le diriger, selon mes faibles facultés, dans la voie du bien, et de lui faire comprendre de bonne heure les dangers qu'on doit éviter pour ne pas se perdre au début de la vie. Je m'alarmais facilement quand on négligeait de me donner de ses nouvelles; j'étais, dans ces moments d'attente, d'une inquiétude désespérante, ce qui me rendait l'existence pénible et le caractère triste et morose. Mes deux familles me pressaient de quitter le service, de conserver pour mon enfant mon existence tant de fois compromise, et si heureusement protégée contre tous les périls d'une longue carrière remplie d'accidents. Malgré moi, et avec la meilleure volonté, j'avais perdu cette énergie brûlante des premières et meilleures années, cette activité si nécessaire dans le service, pour remplir consciencieusement son devoir, quand on a l'amour-propre de faire au moins aussi bien que les autres, et donner de bons exemples à ses inférieurs. Les grandes manœuvres, le cheval, mon embonpoint me fatiguaient assez pour me décourager. D'un autre côté, je me voyais à regret condamné à me retirer avec mon grade, tandis que j'avais la certitude d'être nommé

lieutenant-colonel avant un an, et d'obtenir la pension de retraite deux années après ma promotion. Je renonçais de gaieté de cœur à une existence honorable et aisée, à la société et aux agréments du grand monde, aux jouissances et aux plaisirs des grandes villes, pour aller vivre dans une petite ville qui n'offrait aucune ressource, loin de mon pays que j'aimais toujours, bien que trente années eussent effacé mes plus frais souvenirs.

Après avoir longtemps réfléchi sur les avantages et les inconvénients de la résolution que j'allais prendre, je me déterminai, à la fin du mois, à formuler ma demande et à l'adresser au colonel. Quand elle fut soumise au lieutenant-général Aymard, notre inspecteur général pour 1834, il ne voulut pas la recevoir avant de m'avoir entendu et de savoir de moi-même si je ne cédais pas à quelque dépit ou mécontentement. Il me communiqua une lettre du ministre de la Guerre qui le prévenait que le commandant Barrès, ayant été proposé aux inspections générales précédentes pour le grade de lieutenant-colonel, devait être de droit porté sur le tableau d'avancement de cette année-ci. « Vous êtes, me dit-il, le plus ancien chef de bataillon de mon inspection, proposé pour un grade supérieur; vous serez porté le premier sur mon travail, et infailliblement nommé avant un an. Tout doit vous engager à retirer votre demande. » Malgré les efforts du colonel qui assistait à cet entretien et qui joignit ses instances à celles du général, je résistai à ces bienveillantes marques d'affection et d'intérêt. La seule faveur que je réclamai, ce fut un congé de trois mois pour aller dans ma famille paternelle, dire adieu à tous les miens, et porter des fleurs sur les tombes de mes père et mère.

Le général me l'accorda sans difficulté, en ajoutant qu'il regrettait que je n'eusse pas plus de déférence à son désir et aux instances de mes camarades.

Dans la persuasion où j'étais qu'à ma rentrée de congé, je trouverais l'ordre d'aller attendre à Charmes ma mise à la retraite, je vendis mon cheval un assez bon prix, après l'avoir gardé sept années, ce qui est fort rare chez les officiers d'infanterie qui sont le plus souvent enrossés. Les bons services qu'il m'avait rendus me le firent regretter. Quoique très médiocre cavalier, je n'ai pas eu le désagrément d'être jeté une seule fois à terre.

Je partis le 10 août et je fis la première partie de ma route dans le convoi du chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne. C'était la première fois que j'usais de cette manière de voyager. Je la trouvai agréable et surtout très commode, quoiqu'elle fût loin d'être ausssi impétueuse qu'elle l'est devenue avec la vapeur. Les voitures bien suspendues, très commodes, tirées chacune par deux forts chevaux, lancés au grand galop, avaient une vitesse de 3 1/2 à 4 lieues à l'heure. De Saint-Étienne à Givors, elles descendaient sans être attelées, la légère inclinaison qui se trouve entre ces deux points suffisant pour leur donner une impulsion de 6 à 7 lieues à l'heure.

Par Monistrol, Yssingeaux, le Puy et Brioude, j'arrivai le 13 août à Blesle, après une absence de plus de trente années! Mon frère puîné, militaire comme moi, en retraite depuis moins d'un an, vivait avec ma sœur. Comme c'étaient eux que j'allais voir spécialement, ce fut naturellement dans leur maison que je descendis. Ils étaient pour moi les successeurs de mon père et de ma mère, les représentants de la famille.

Une si longue absence, la mort des auteurs de mes jours, et de beaucoup de mes contemporains, auraient dû affaiblir chez moi les sentiments pour le sol natal, et la religion des souvenirs. Mais, malgré tant de causes d'indifférence et d'oubli, je ne me revis pas sans un ineffable plaisir au bien-aimé séjour de ma première jeunesse. Les trois mois que je devais passer dans cet humble vallon, si calme et si pittoresque, avec les miens et avec les vieilles amitiés que le ciel m'avait conservées, ne pouvaient que m'offrir de riantes images et de délicieuses distractions, selon le point de vue d'où je les envisageais. Je sentais le besoin de jouir de la remarquable faveur qui m'était accordée, après tant de dangers, de fatigues et de vicissitudes, de me retrouver dans les lieux d'où j'étais parti à vingt ans sans trop m'inquiéter de ce que je deviendrais. J'étais venu chercher d'intimes jouissances, je fus assez heureux pour les rencontrer et les apprécier avec la vive foi d'un homme qui regrette d'en être privé sur ses vieux jours.

Mon arrivée fut l'occasion de fréquentes et nombreuses réunions, soit chez mes parents et amis, soit chez moi. Pour répondre à tant de marques d'affectueuse amitié, je donnais à dîner presque tous les lundis à dix ou douze personnes, des parents, de bons amis, de vieilles connaissances, dont la pré-

sence me rappelait un temps dont nous aimions à nous ressouvenir. Si le menu de nos repas se ressentait de la pauvreté des ressources du pays, j'avais du moins la satisfaction d'offrir d'excellents vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne que j'avais apportés avec moi.

Les belles vendanges de cette année donnèrent lieu à de nombreuses parties de vigne qui furent aussi gaies qu'agréables. C'était presque une nouveauté pour moi qui n'avais pas joui de ces fêtes champêtres depuis 1803.

Après plusieurs courses dans les environs, et un séjour chez mes bons parents de Brioude, l'heure de se séparer arriva. Quoique les beaux jours et la saison des plaisirs fussent passés, je ne vis pas approcher sans regrets le moment où il fallut embrasser, peut-être pour la dernière fois, mes frères, mes amis et surtout ma sœur que je laissais avec peine derrière moi. Elle me conduisit le 6 novembre à Lempde, où nous avons couché parce qu'elle voulait me mettre elle-même dans la diligence. Notre séparation, qui eut lieu le 7 au matin, fut bien triste.

A Lyon, Barrès apprend qu'il ne peut pas être définitivement libéré avant que sa mise à la retraite n'ait paru au Bulletin des Lois. *Après des semaines d'incertitude, il décide de demander au général Aymard un nouveau congé et d'aller attendre à Charmes le bon plaisir du* Bulletin *officiel.*

Le 19 janvier 1835, j'arrivai à Charmes, dans la matinée, où j'eus le plaisir de trouver mon fils et la famille de mon beau-père en parfaite santé.

Quoique je ne pusse pas encore me considérer comme entièrement libéré du service, je ne m'occupai pas moins de mon prochain établissement avec toute l'activité que l'on déploie dans les choses qu'on fait avec plaisir. Je me mis, peu de jours après mon arrivée, à la recherche d'un logement convenable, et, après l'avoir trouvé, à surveiller les travaux d'arrangement et d'embellissement, à acheter les meubles et autres objets de ménage que je dus prendre à Nancy, Lunéville, Épinal ou Charmes, selon les avantages que je trouvais à me les procurer dans l'une ou l'autre de ces villes.

Ainsi s'est terminée une carrière qui, si elle n'a pas eu un grand éclat, a été du moins utile à la France et honorable pour moi. Je dis, avec orgueil, *honorable*, parce que, pendant trente

et un ans, j'ai toujours fait consciencieusement mon devoir, dans toutes les occasions, et partout où je me suis trouvé ; que je n'ai aucune mauvaise action à me reprocher, et que j'ai toujours mérité l'estime et la confiance de mes supérieurs et de mes subordonnés, ainsi que l'amitié de mes camarades et des corps où j'ai servi. Si cette carrière n'a pas été plus brillante sous le rapport des actions et de l'avancement, c'est qu'il n'est pas donné à tous les militaires de se trouver dans des positions favorables, dans des moments propices, où leur nom peut être cité avec éloge : ces occasions sont rares, surtout dans l'infanterie, dont les mérites et les services ont trop peu d'éclat pour trouver des prôneurs. Quant à l'avancement, j'aurais pu, j'aurais dû espérer être plus favorisé, si les circonstances m'avaient mieux servi, si j'avais eu plus d'ambition, plus d'intrigue, et, comme tant d'autres, cherché à faire valoir mes services. Mais ces moyens, très en usage et peu licites, m'ont toujours répugné. Je puis dire avec sincérité que je n'ai jamais écrit à qui que ce soit pour me recommander, ni ne suis entré une seule fois au ministère de la Guerre pour me faire connaître aux dispensateurs des grâces et des faveurs : je me suis contenté de la protection de mes chefs immédiats ou supérieurs. Cependant je dois me féliciter de ce que la fortune ne m'a pas été plus contraire et remercier la Providence, puisque j'ai la satisfaction de me retirer du service sans aucune infirmité ni blessures graves : c'est une grande compensation et un inappréciable bienfait pour mes vieux jours (1).

J.-B. Barrès.

(1) J.-B. Barrès mourut à Charmes quatorze ans plus tard, en janvier 1849, ayant eu la satisfaction de voir, comme il le désirait, son fils entrer à l'École centrale.

DIX-HUIT MOIS
DANS
LES PRISONS BOLCHÉVISTES
1918-1921

II

A MOSCOU (1)

IV. — AU CAMP ANDRONIEV

Pendant ma maladie, mon fils André avait été libéré par la Commission des « jeunes criminels. » Libération qui, en fait, n'était qu'illusoire. Nous étions entièrement coupés de Kiev, qui avait été occupée par les « Blancs. » Mon fils ne savait où aller et que devenir. Il était sur le pavé, à peine vêtu, affamé, et sans un sou dans sa poche.

Après sa mise en liberté, André fut autorisé à passer quelques nuits à la chancellerie de la Commission qui l'avait libéré. Le président de cette Commission, Tarabykine, était un homme excellent : il s'intéressa au sort de mon fils et lui offrit l'hospitalité chez lui. Un jour qu'André était venu me rendre visite au camp, il me dit que Tarabykine n'était pas du tout un bolchéviste, mais un officier de l'ancienne armée russe, qu'il haïssait le Gouvernement des Soviets et aspirait à rejoindre les « Blancs. » Il offrait à mon fils de favoriser sa fuite. Il obtiendrait la nomination d'André au « Glavtop » (approvisionnement principal de combustibles), à Gomel, d'où il serait envoyé

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

dans divers endroits pour acheter du bois; une fois près de Kiev, il pourrait aisément y pénétrer.

Mon cœur se serrait à l'idée du risque que présentait un tel projet, et des jours d'angoisse que j'aurais à traverser : j'y souscrivis pourtant. En échange, Tarabykine avait chargé André de me demander une lettre d'introduction pour mon cousin, le baron Wrangel, sous les ordres duquel il aspirait à servir.

J'étais très troublée. J'ignorais tout de Tarabykine : quelle garantie avais-je qu'il ne fût pas bolchéviste et que sa proposition ne cachât pas un piège? Mais il n'est pas dans ma nature d'hésiter longtemps : j'écrivis la lettre et la donnai à André. J'étais profondément reconnaissante à Tarabykine qui avait donné asile à mon fils, et l'avait empêché de mourir de faim, à une époque où les provisions coûtaient déjà un argent fou; il m'était impossible de répondre par un refus à sa prière. Tout le monde estimera que je ne pouvais agir autrement.

Un mois après, mon fils, employé au service des bolchévistes, partit en effet pour Gomel. Je demeurai toute seule à Moscou. Je n'oublierai jamais l'atroce sentiment de détresse que j'éprouvai, le jour où André vint me dire adieu. Nous étions en novembre; il faisait une forte gelée avec un chasse-neige épouvantable : je restai collée à la fenêtre, suivant des yeux la haute silhouette de mon fils, qui s'éloignait dans la tourmente; de gros flocons de neige le couvraient : il disparut dans le brouillard, comme un fantôme.

Les jours se succédèrent, gris et monotones. Ma captivité avait été relativement facile à supporter en été; mais à présent, à tous les tourments de cette captivité s'ajoutait le froid intense d'un hiver de Moscou. Le thermomètre descendait à 20 degrés Réaumur au-dessous de zéro, et la pièce où nous logions au monastère Androniev n'était pas chauffée. Il y faisait horriblement froid. Nous mettions sur nous tout ce que nous possédions, attendant comme des chiens affamés l'arrivée de la soupe qui seule nous réchauffait un peu.

Un tel sentiment de désespoir m'envahissait parfois, que je sentais naître en moi le désir de mourir. Il n'était que temps de réagir. Un petit hôpital avait été organisé au camp Androniev, tout spécialement pour les prisonniers. J'offris mes services comme infirmière : ils furent acceptés. Ainsi, je montai

dans l'échelle sociale, et de blanchisseuse je devins infirmière.

Je reçus, en même temps, la nouvelle que mon fils avait atteint Kiev sans encombre. Bien que les rouges eussent repris la ville à cette époque, je savais qu'André serait moins seul là-bas; nous y avions des amis et d'anciens serviteurs qui feraient tout le nécessaire pour lui venir en aide.

Enfin, le Comité polonais de secours aux prisonniers avait décidé de m'envoyer, chaque semaine, ce qu'on appelait, en langage de prison, une « pérédatcha, » c'est-à-dire une ration consistant en une livre de grain de millet (1), une demi-livre de beurre ou de lard, du pain et parfois du sucre. Je devais cette faveur à l'amabilité du Polonais Gorodétzky, que nous avions connu naguère, mon mari et moi, et qui remplissait les fonctions de sanitaire dans notre hôpital. Cette amélioration dans mon régime alimentaire arrivait à point : j'avais contracté une espèce de malaria dont les attaques étaient intermittentes, mais très fortes : j'étais prise de frissons; ma température montait au-dessus de 40° : j'avais peine à me tenir sur mes jambes.

A l'hôpital, j'avais affaire à un petit monde à part : le personnel médical était étranger à toute espèce de bolchévisme; les malades étaient tous des prisonniers comme moi, innocents de tout crime, et je n'étais que trop heureuse de leur venir en aide. J'étais de service tous les deux jours, car nous étions deux infirmières à l'hôpital : une charmante femme, la baronne Driessen, et moi. La baronne Driessen avait été amenée de Kiev en otage en même temps que nous, et libérée à notre arrivée à Moscou; mais elle était restée comme volontaire à l'hôpital, en qualité d'infirmière. Le médecin en chef, un vieux chirurgien militaire, Slonim, était aussi un volontaire, grognon et gaffeur, mais très brave homme. Le second médecin était un prisonnier du camp, Irinarkhoff; il y avait, en outre, un aide-chirurgien volontaire et quatre infirmiers choisis parmi les prisonniers.

Voici quelle était ma journée à l'hôpital. Je me levais à sept heures, je prenais mon thé, je m'habillais et je montais à l'hôpital pour prendre et inscrire la température des malades, leur donner les médicaments, etc. L'ambulance devait être en ordre pour dix heures, les instruments nettoyés, tout préparé pour

(1) Les Russes, les Petits-Russes surtout, ont pour mets favori une espèce de gruau fait avec du grain de millet, qu'ils mangent avec du beurre, ou plus souvent, avec du lard.

l'heure de la visite. Slonim arrivait, examinait les malades, pansait les plaies. Le déjeuner était servi à une heure; puis j'accompagnais le médecin au camp, s'il y avait des malades. Slonim partait à cinq heures, et je retournais à l'hôpital pour exécuter ses prescriptions : compresses, ventouses, injections, etc. Cela fini, j'avais à faire exécuter les ordonnances à la pharmacie, rédiger la fiche des malades et la porter à la chancellerie de l'hôpital : vers sept heures seulement, je pouvais prendre un peu de repos. A neuf heures, je revenais auprès des malades pour faire leur toilette du soir, les laver, changer leur linge, etc., et je m'attardais à bavarder avec eux. Nous étions devenus de grands amis : un malheur commun rapproche, et j'avais affaire à des gens privés de leur liberté, comme moi-même, sans raison, sans excuse.

Je ne puis passer sous silence l'état pitoyable de tout ce qui avait rapport aux conditions sanitaires en Russie, à cette époque, état dû au « génie créateur de l'autorité paysanne et ouvrière. » Il n'y avait ni produits pharmaceutiques, ni savont ni désinfectant d'aucune sorte, ni bandages; d'un mot, on man, quait de tout. Les malades souffraient presque tous d'un éta- d'extrême anémie, accompagné d'abcès, mais, en l'absence de teinture d'iode, de peroxyde et d'alcool, nous étions souvent obligés de laver leurs plaies avec de simple eau bouillie. Nous avions si peu de coton, de mousseline et de bandages, qu'il fallait des prodiges d'économie pour les faire durer; je lavais et relavais les bandages jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à l'état de ficelles. Quant aux tabliers, nous étions souvent obligés de remettre le même pour nous rendre dans la salle destinée à isoler les cas de maladies infectieuses. Cette salle se trouvait à côté de la salle commune de l'hôpital et n'était jamais désinfectée à fond, faute d'outillage. Les malades contagieux devaient être envoyés à l'hôpital central. Le plus souvent, nous n'avions pour les transporter que la charrette qui servait à apporter le pain et les vivres à l'hôpital. Il n'y avait rien pour couvrir les malades, et ils étaient traînés ainsi, au pas, par un froid intense, d'un bout de Moscou à l'autre.

Je me souviens d'un jour où nous fûmes avertis que Golouboff, de qui dépendaient tous les hôpitaux de Moscou, venait inspecter l'hôpital du camp et que tout devait être en ordre. Le médecin en chef, Slonim, était absent; le second médecin

et moi étions de service. Tout à coup, Irinarkhoff me dit :

— Savez-vous que je ne suis pas médecin, mais pas médecin du tout ? je n'ai aucun droit à être ici en cette qualité. Je ne suis qu'étudiant en médecine.

Je répondis :

— Et moi, je ne suis pas plus infirmière que vous n'êtes médecin. J'avais une ambulance à moi pendant la guerre, mais je n'ai jamais passé d'examens.

Nous nous mîmes à rire : la coïncidence était amusante. Lorsque Goloubeff arriva, nous le mîmes au courant de l'état pitoyable où se trouvaient notre hôpital et notre pharmacie, et de la mauvaise nourriture que recevaient nos malades, etc. Il était aisé de voir que notre franchise n'était nullement de son goût. Il nous écouta sans mot dire.

Vers la fin de novembre, notre camp fut transformé en camp de concentration pour les étrangers. J'y comptai dix-huit nationalités différentes, — il y avait même deux nègres, — mais fort peu de Russes. Parmi ces derniers, Mme Soukhomlinoff, femme de l'ancien ministre de la Guerre, venait d'être amenée de Pétrograd. Je l'avais toujours évitée dans le passé, avant la Révolution. Lorsqu'elle fut amenée parmi nous, elle m'aborda comme une vieille connaissance : je n'eus pas le courage de la repousser. Nous étions voisines de nuit sur les « nary : » elle me conta par le menu les horreurs de ses nombreuses incarcérations. Elle était pleine d'illusions, et conservait l'espoir d'être bientôt libérée. Mais elle ne demeura pas longtemps parmi nous... Quand on vint la chercher pour la conduire à la « Tché-Ka, » — sans prendre de bagages avec elle, — elle ne doutait pas qu'il s'agit d'un interrogatoire après lequel elle serait remise en liberté : elle partit toute joyeuse... Nous apprîmes le lendemain qu'elle avait été fusillée.

J'avoue ne pas comprendre le sens de telles exécutions. Les bolchévistes auraient dû être reconnaissants à Soukhomlinoff, car des ministres de cette espèce n'ont fait que discréditer et ruiner le régime impérial.

Décembre et janvier 1920 s'écoulèrent ainsi. J'en étais au huitième mois de ma captivité, et je n'avais aucun espoir d'être libérée. J'étais considérée comme l'otage le plus « important » au camp, et j'avais été prévenue que je resterais en prison jusqu'à la fin de la guerre civile. Et l'on ne prévoyait

pas la fin de cette guerre! L'armée de Denikine avait battu en retraite au delà du Don, mais on parlait d'une nouvelle offensive des blancs pour le printemps. L'étoile du baron Wrangel commençait à se lever : les bolchévistes le redoutaient, connaissant sa réputation d'homme non seulement brave et plein de talent, mais probe, énergique et entreprenant. J'avais espéré, au commencement de ma captivité, que mon mari parviendrait à me sauver des griffes des bolchévistes. J'ai su depuis, que, se trouvant alors à l'étranger, il avait envoyé sept fois des émissaires en Russie pour négocier ma mise en liberté... Ma sœur avait fait aussi des démarches; on avait agi par l'entremise de Béla-Kun, de Radeck, de Sadoul,... tout cela sans résultat.

Je n'avais que fort rarement des nouvelles de Kiev. Je savais seulement que mon fils, ne se sentant pas en sécurité à Kiev, où il était trop connu, était contraint d'errer de village en village, vivant, sous un faux nom, tantôt chez un de nos anciens employés, tantôt chez un prêtre de village ou un ancien membre de la police rurale. J'appris un jour, par une lettre de ma tante, Mme I..., que notre vieille bonne s'était mise en route pour Moscou en septembre, espérant nous rejoindre et nous venir en aide. Quatre mois environ s'étaient écoulés depuis et on n'en avait aucune nouvelle. Elle avait quitté Kiev au moment où cette ville se trouvait entre les mains des blancs, et elle devait passer par la ligne de front bolchéviste pour arriver à Moscou. J'étais persuadée qu'elle avait été capturée par les rouges. Elle avait sur elle un million de roubles, et d'autres valeurs encore : ils l'avaient certainement fusillée. Il m'était atroce de songer que son dévouement pour moi avait été la cause de sa mort.

Les journées s'écoulaient ainsi toutes pareilles, lorsque soudain un événement inattendu vint changer le cours de mon existence.

Le 14 février, par une claire journée de gelée blanche, comme je passais devant la chancellerie, un des gardes m'arrêta pour me dire que j'étais invitée à me rendre chez le commandant.

En entrant dans le cabinet de ce commandant, je le trouvai en conversation avec un individu de type sémite, qui me fit prendre place vis à vis de lui.

— Je suis juge d'instruction au « Comité central exécutif Pan-Russe, » me dit-il. Et il tira de sa poche deux enveloppes

que je reconnus aussitôt comme contenant, l'une d'elles, ma lettre à Wrangel; et l'autre, celle que mon fils lui avait adressée.

Mon cœur cessa de battre. J'étais assise, face à la fenêtre, en pleine clarté du pâle soleil du Nord, qui semblait me narguer et me torturer. Je n'avais qu'une pensée, celle de cacher mon émotion, et je restais là sans bouger, les yeux dans les yeux du « juge d'instruction. » Des moments, — ou plutôt des secondes, — pareils sont tragiques, parce qu'on est obligé de peser et de combiner instantanément tout ce qu'il faut dire ou taire, de décider quelle ligne de conduite on doit suivre. Mais j'ai toujours eu, toute ma vie, une seule ligne de conduite : la vérité.

Le juge d'instruction mit les deux enveloppes sur la table et me demanda :

— Connaissez-vous ces écritures?

— Naturellement, répondis-je. Ceci est mon écriture, et ceci l'écriture de mon fils. Allons droit au but : une de ces lettres a été écrite par moi, pour recommander le président de la « Commission pour affaires des jeunes criminels, » Tarabykine, à mon cousin, le baron Wrangel, et l'autre a été écrite par mon fils au même Wrangel.

— Ainsi, vous avez fait cela consciemment, et vous ne le niez point?

— Je l'ai fait consciemment et je ne le nie pas.

— Quel était votre motif en recommandant Tarabykine à Wrangel?

— Mon motif était des plus simples. Grâce à *votre Gouvernement*, mon fils, un adolescent de seize ans, se trouvait littéralement dans la rue, sans argent et sans toit, et ne savait que faire et que devenir. Tarabykine lui a témoigné beaucoup de bonté : en reconnaissance de quoi, j'ai recommandé Tarabykine à Wrangel.

— Pourquoi dites-vous, en parlant des Soviets, *votre Gouvernement*?

— Parce que je ne considère pas ce Gouvernement comme le mien; parce que je le hais et je le méprise.

— Ainsi, vous êtes contre l'autorité des Soviets?

— Absolument contre.

— Où se trouve votre fils?

— Il sert à Gomel, dans le Glavtop.

— Avez-vous eu des lettres de lui récemment?

— Non.

J'appris plus tard que Tarabykine avait été arrêté pour faits de service : on avait opéré une perquisition dans sa chambre, et on avait trouvé nos lettres. Cela remontait au commencement de décembre; depuis, les autorités avaient cherché partout mon fils pour l'arrêter aussi, et, ne l'ayant pas trouvé, elles avaient envoyé le juge d'instruction me chercher au camp Androniev.

Mon interrogatoire dura encore quelque temps, le juge notant toutes mes réponses, et toujours sans m'avoir une seule fois regardée en face : comme je l'ai dit plus haut, ce trait me frappait toujours. Lorsqu'il eut fini de me questionner, il me dit :

— Vous allez être mise en jugement, et d'abord conduite en prison. Vous avez cinq minutes pour faire vos préparatifs.

On allait me conduire en prison!... Ces mots sonnaient à mes oreilles comme un glas. Je songeais à Kiev, à mon arrestation, à mon entrevue avec « la présidente » Egorova, à la conversation que j'avais surprise concernant mon exécution, à mon départ pour Moscou... et voilà qu'une nouvelle épreuve venait se joindre à toutes les autres! On allait m'emmener en prison et me juger! Mais il n'y avait pas de temps à perdre en réflexions : le juge d'instruction m'attendait. Je me mis en devoir d'emballer le peu d'effets que je possédais. J'étais calme extérieurement, mais mes mains tremblaient et refusaient d'obéir. Cependant, la nouvelle de mon malheur s'était répandue dans le camp avec la rapidité de l'éclair, et tout le monde accourait me dire adieu... J'étais touchée de ces marques de sympathie. Je traversai pour la dernière fois la cour du monastère. La vie au camp Androniev était loin d'être douce, mais de pires tribulations m'attendaient.

V. — AVEC LES VOLEUSES ET LES FILLES PUBLIQUES

Un automobile nous attendait à la porte du Monastère. J'y montai, accompagnée du juge d'instruction et d'un des gardes, ce dernier armé jusqu'aux dents, et nous roulâmes lentement par les rues sales et mal tenues de la « capitale paysanne et ouvrière. »

Je me souvins soudain que je portais sur moi, cousue dans la doublure de mon manteau, une lettre, — une espèce de testament, — adressée à mon mari, dans laquelle je m'exprimais très énergiquement sur le compte des bolchévistes. Je craignais d'être

déshabillée et fouillée à mon arrivée en prison, ce qui mènerait à la découverte de cette lettre. Couvrant mon visage du col de mon manteau, et usant de mes dents, je réussis à extraire la lettre et à la déchirer en mille morceaux que j'envoyai voler par les rues de Moscou.

Je pensais que j'allais être menée à la prison de « Boutyrky, » où beaucoup de « criminels » du même genre que moi étaient détenus; mais nous roulions dans la direction de la prison pour femmes, « Novinsky, » située dans une ruelle près du boulevard Novinsky. L'automobile s'arrêta aux portes de cette prison, dont l'aspect seul me serra le cœur.

Le chauffeur qui m'avait amenée me suivit dans la salle d'attente pendant que le garde allait quérir l'inspectrice de service; et, s'approchant de moi, il mit un paquet d'excellentes cigarettes dans ma main, en me disant à l'oreille :

— Je vous plains, « Barynka (1), » j'aurais mieux aimé vous reconduire chez vous que vous conduire en prison : le Diable emporte ces bolchévistes ! Combien de temps faudra-t-il que nous les supportions encore ? Que voulez-vous ? Il faut bien manger.

Une inspectrice m'emmena dans la pièce où les prisonnières étaient déshabillées et fouillées. Nous étions seules. Au ton dont elle me dit : « C'est donc vous, la princesse Kourakine ? » je compris tout de suite qu'elle était des nôtres. Elle n'ouvrit même pas mon sac, me priant seulement de lui remettre mon argent, afin d'éviter tout désagrément. Nous traversâmes la cour de la prison, au bout de laquelle s'élevait un long bâtiment en briques, d'un aspect lugubre. Et je fus introduite dans la salle n° 12, dite de quarantaine, où l'on détenait les prisonnières fraîches arrivées.

Pour comprendre mon horreur à l'aspect des femmes assemblées dans cette salle, il faut savoir que la prison Novinsky est une prison spéciale destinée aux éléments les plus vils de la population féminine. Toute la lie était là : les héroïnes de Kouprine, de Gorki et d'Andréeff sont des duchesses en comparaison de ce que je trouvais ici : prostituées, meurtrières et voleuses, un ramassis de créatures ignobles, dépassant tout ce qu'on peut imaginer dans la grossièreté, la dépravation et le cynisme. C'était un vacarme ininterrompu de cris, de jurons et

(1) Diminutif familier de « Barynia, » Madame.

d'obscénités : on peut croire que ma connaissance de la langue russe s'enrichit de maintes « perles » et de maints « diamants » d'un vocabulaire spécial. Des injures crapuleuses ces dames en venaient fréquemment aux coups. Alors, elles se jetaient à la tête tout ce qui leur tombait sous la main, se crachant au visage, se griffant, s'arrachant les cheveux, et jusqu'à ce qu'enfin la plus forte des deux jetât l'autre par terre et la rouât de coups, tandis que la victime hurlait comme une folle. Personne n'osait aborder ces femelles furieuses dans des moments pareils, les geôliers eux-mêmes craignaient de s'en approcher. Ces scènes étaient quotidiennes : les punitions n'y faisaient rien. Rien qu'à voir ces créatures, on était écœuré : sales, débraillées, elles n'avaient plus de formes : ce n'étaient plus des femmes, mais des femelles. La plupart des prisonnières appartenaient à cette catégorie. Joignez-y quelques spéculatrices et fabricantes de liqueurs prohibées. Quant aux « bourjouiky » et aux prisonnières politiques, il n'y en avait pas plus de dix à quinze dans la prison tout entière.

Je me trouvais donc, en réalité, dans une maison de tolérance, dans un véritable repaire de voleuses et de prostituées, et devais me faire à l'idée de vivre dans leur société. La quarantaine achevée, je fus transférée dans la salle n° 4. Une certaine Mme Bush (princesse Gortchakof par son premier mariage) s'y trouvait également, femme très sympathique et très intelligente : elle et moi étions les seules « bourjouiky » de cette salle. Sous le régime impérial, les prisonniers politiques étaient séparés des prisonniers de droit commun ; sous le règne des Soviets, ils étaient mêlés aux pires éléments criminels. Il n'était fait d'exception que pour les socialistes-révolutionnaires : ceux-là bénéficiaient d'un régime spécial et de toute sorte de privilèges.

Les prisonnières étaient divisées en deux catégories : celles qui étaient sous le coup d'un jugement, mais dont la sentence n'avait pas encore été prononcée, et celles qui avaient été condamnées. Les premières n'étaient pas obligées de travailler, mais les secondes devaient faire tout le travail de la prison, à la cuisine, à la buanderie, dans la cour, où elles fendaient le bois.

Mon transfert à la prison Novinsky et toutes les nouvelles épreuves par lesquelles je passais avaient encore une fois ébranlé ma santé. Je souffrais, d'asthme et d'étourdissements, à tel point qu'il m'était impossible de monter un escalier sans me reposer plusieurs fois. La mémoire commençait à me faire défaut. Le

pis est qu'outre l'eczéma nerveux dont je souffrais depuis les premiers jours de ma captivité, des abcès commençaient à se former sur tout mon corps. Cela débuta par un énorme charbon sur le dos, près de l'épaule : ma température était très élevée, j'avais le dos endolori. A la prison, les « nary » étaient remplacés par des sortes de lits de camp, simples rectangles de fer tendus de grosse toile. Ces lits de camp étaient rabattus pour la nuit, mais la règle prescrivait de les tenir dressés verticalement pendant la journée. Chaque prisonnière se tenait assise sur un petit escabeau, — « sobatchka » (petit chien) dans le jargon de la prison. — C'est ainsi que je passais mes journées. La nuit, j'étais dans l'impossibilité de dormir, ne pouvant me coucher, ni sur le dos, ni sur le côté, sans que mes abcès me fissent un mal affreux. Un proverbe dit : long comme un jour sans pain. J'avais mes jours sans pain. En effet, pour éviter de donner mon linge à laver dans la lessive générale, avec celui de ces femmes, presque toutes avariées, j'avais commencé par laver mon linge moi-même ; mais, dans l'état de faiblesse où j'étais, je me trouvai obligée de louer une des prisonnières pour me remplacer dans cette besogne, et de lui abandonner ma portion de pain en paiement.

Finalement, je fus envoyée à l'hôpital de la prison. Les salles de l'hôpital différaient fort peu de celles de la prison, mais elles étaient moins bruyantes. J'y gagnais, en outre, d'être entourée de personnes convenables, ce qui était pour moi un immense soulagement. Mme Sazonoff, femme de l'ancien ministre des Affaires étrangères, était là. Et là aussi une des cocottes les plus connues de Moscou, Valentine Botina.

Mes abcès ne disparaissaient pas : le charbon avait atteint des dimensions énormes, il fallait le percer, mais il n'y avait pas de quoi désinfecter les instruments. Le docteur décida d'opérer sans instruments ; en usant de ses deux mains, il pressa le charbon de toutes ses forces : je criai de douleur. Il n'y avait ni bandages, ni teinture d'iode, et ma plaie resta huit jours sans être pansée. C'est un miracle si j'évitai l'infection avec cette plaie ouverte, dans un hôpital pullulant de poux.

Le personnel de l'hôpital était entièrement anti-bolchéviste : le docteur S. et les aides-chirurgiens auraient voulu tout faire pour moi ; mais ils ne pouvaient s'exposer aux reproches du favoritisme. De même, les autorités de la prison, depuis le

Directeur jusqu'au dernier des geôliers, étaient toutes recrutées parmi les serviteurs de l'ancien régime. Mais il leur fallait une extrême prudence de tendances « contre-révolutionnaires. »

Cependant, le mauvais état de ma santé et l'éternelle sensation de faim que j'éprouvais, m'amenaient peu à peu à un état de dépression profonde. Sans nouvelles de mon mari, je n'étais guère moins inquiète de mon fils. Ajoutez l'incertitude complète où je me trouvais, par rapport à ma mise en jugement. Deux mois s'étaient écoulés depuis que j'avais été amenée à la prison Novinsky, et je me rendais compte que l'inculpation sous laquelle je me trouvais était des plus graves, au point de vue des Soviets. J'étais accusée de fournir des officiers à l'armée blanche... sans compter que j'étais la cousine du baron Wrangel, ce qui était, par soi-même, un crime. Du temps de ma détention au camp, la famille Kostomaroff, — père, fils, fille, — avait été fusillée pour avoir correspondu avec un officier de l'armée blanche qui était un de leurs parents.

Je me souviens du profond sentiment de tristesse qui s'empara de moi la nuit de Pâques ! Il y avait une église à la prison ; par miracle, les Bolchévistes ne l'avaient point fermée et y toléraient le service divin. Le temps était magnifique, malgré la saison peu avancée. Les fenêtres de l'hôpital faisaient face à l'église ; la messe de minuit avait commencé, mais je ne pouvais me décider à m'y rendre : je craignais d'éclater en sanglots, et ne voulais pas montrer mon émotion. J'ouvris la fenêtre... L'église était brillamment illuminée, j'entendais chanter : « Le Christ est ressuscité, » toutes les cloches de Moscou sonnaient et les étoiles scintillaient dans le ciel clair. Mon cœur avait toujours été joyeux à Pâques. Mais à présent, je voyais et j'entendais toutes choses comme si j'étais de l'autre côté de la tombe !

VI. — SUR LE BANC DES ACCUSÉS

Ce fut peu de jours après Pâques, que j'eus connaissance de l'acte d'accusation dressé contre moi, le jugement devant avoir lieu sous peu. J'étais inculpée d'être « une propriétaire qui buvait le sang du peuple, » une aristocrate titrée, une parente de Wrangel, qui fournissait des officiers à l'armée blanche, — tous crimes que je savais déjà à ma charge: l'acte d'accusation ne m'apprit rien de nouveau.

Dix jours s'écoulèrent. Enfin, le 21 avril/4 mai, appelée au guichet, j'y appris que je serais jugée le lendemain, au Kremlin. Je savais la menace qui pesait sur moi; mais j'aspirais à en finir avec ce jugement, après trois mois d'attente! Je savais que je serais calme lorsque l'heure sonnerait, comme je le suis toujours dans les moments critiques; toutefois, cette nuit-là, je ne pus dormir.

Deux gardes vinrent me chercher le lendemain. La sombre et lourde porte de la prison s'ouvrit devant moi, et, au premier moment, par pur instinct animal, je poussai un soupir de soulagement, humant à pleins poumons l'air frais et parfumé du printemps, admirant la jeune verdure des arbres... Minute délicieuse... Puis, brusquement, l'odieuse réalité me ressaisit. Je marchais entre deux gardes sur le pavé raboteux de Moscou : mais j'étais si faible, qu'à peine avais-je fait cent pas, je fus prise de vertige. Mes gardes n'étaient pas méchants; d'eux-mêmes, ils me firent asseoir et me permirent de me reposer un instant. La route de la prison au Kremlin me parut interminable. Il était six heures du soir quand nous arrivâmes enfin à destination. Nous fûmes bientôt rejoints par un prisonnier qu'on menait également au Kremlin. De taille moyenne, le visage sympathique, il paraissait tout jeune. C'était le président de la « Commission pour affaires des jeunes criminels, » ce Tarabykine, dont l'existence m'avait été jusqu'alors complètement inconnue, et dont la destinée se trouvait si étrangement liée à la mienne.

On nous conduisit tous les deux à l'ancien palais de l'empereur Nicolas Ier, actuellement « Comité central exécutif pan-russe, » qui tient entre ses mains le sort de la malheureuse Russie. Les gardes s'informèrent: ordre de nous mener à la « Section pour criminels graves » située au sous-sol de l'aile gauche du palais. La salle où nous nous trouvions était spacieuse, divisée par une cloison en trois parties, dont l'une fut assignée aux gardes, la seconde à Tarabykine et la troisième à moi. Les murs étaient couverts d'inscriptions qui ne prophétisaient rien de bon : « Un tel a été détenu ici et fusillé le..... de l'année... » J'y retrouvai le nom de plusieurs personnes que je connaissais, entre autres celui de Shtcheglovitoff, ancien ministre de la Justice sous le régime impérial.

Tarabykine et moi, nous eûmes bientôt fait de lier amitié et de nous présenter mutuellement nos excuses ; c'était sa faute

si j'avais été mise en prison, et c'était la mienne s'il avait été accusé d'être « contre-révolutionnaire : » nous étions quittes! Nous nous mîmes d'accord sur ce que nous dirions concernant la fuite d'André. J'étais contente de n'être pas seule. Mes nerfs étaient tendus à l'extrême : à deux, il était plus facile de supporter cet événement. On nous apporta un souper que nous attaquâmes avec délices, car nous mourions de faim tous les deux; à notre grand étonnement, ce souper se trouva être très bon, ou peut-être nous parut-il tel après l'infâme nourriture de la prison.

Le lendemain matin, nous apprîmes que le jugement était fixé pour midi. On nous conduisit au C. C. E. P. R. (Comité central exécutif pan-russe). Les jugements avaient lieu d'ordinaire au « Revtribunal » (Tribunal révolutionnaire); mais notre affaire était, paraît-il, d'une telle gravité qu'il avait été décidé que nous serions jugés au C. C. E. P. R. qui correspondait à l'ancien Sénat. Les « contre-révolutionnaires » les plus importants étaient seuls amenés devant ce tribunal. C'était un honneur insigne dont nous aurions eu mauvaise grâce à ne pas nous montrer très flattés.

Nous fûmes introduits dans la salle où les accusés attendent leur tour. Plusieurs « défenseurs en droit, » — terme qui signifie « avocat » en langage bolchéviste, — vinrent nous offrir leurs services. On permettait aux prisonniers d'avoir des « défenseurs en droit » du C. C. E. P. R. Je répondis d'abord que je saurais bien me défendre moi-même, et que ce ne serait pas difficile, vu l'absurdité totale de l'accusation. Ils me conseillèrent néanmoins de ne pas refuser leur aide, ce qui ne m'empêcherait nullement de dire tout ce que j'avais à dire. Nous finîmes par nous entendre, et je n'eus point à le regretter par la suite.

Encore une heure d'angoisse... Nous fûmes enfin appelés dans la salle du jugement. Deux gardes nous accompagnaient. Je fus prise, soudain, d'une folle envie de rire. La situation était par trop absurde! Cette Russie des Soviets, avec ses bourreaux communistes, m'apparaissait comme une maison de fous.

L'affluence était grande : le bruit ne courait-il pas que j'avais été prise en flagrant délit de trahison, qu'on avait découvert un complot important, toute une organisation contre-révolutionnaire? Wrangel venait de déclencher une offensive; les rouges étaient très agités, très inquiets, comme ils l'étaient

toujours au moindre revers de leurs armées. Ma parenté avec lui rendait ma situation des plus fâcheuses. Lénine avait, paraît-il, donné l'ordre de lui faire des rapports journaliers sur « le cours de mon affaire. »

Je sentis, en entrant dans la salle, des centaines d'yeux fixés sur moi. Ces misérables s'attendaient à voir une femme accablée. Ils jouissaient d'avance à l'idée d'humilier la princesse Kourakine..., eux, les prolétaires!... Je m'en rendis parfaitement compte, et m'appliquai à leur causer une déception. Je m'approchai du banc des accusés la tête haute, je jetai un regard sur la plateforme, tendue d'une étoffe écarlate, puis sur le Tribunal : quatre avocats, — tous Juifs, — d'un côté ; au milieu, assis à une grande table, le président du Tribunal, — un ouvrier russe ; ses deux adjoints et le secrétaire, — des Juifs également... ; à une petite table séparée, Krylenko, le grand Krylenko (*alias* Tzeitlin), ex-commandant en chef de l'armée rouge... Ce tyran dont la signature était au bas de milliers de sentences de mort, ce bourreau aux mains tachées de sang, Krylenko allait être mon accusateur... En vérité, on me gâtait !

Le Tribunal siégea pendant deux jours. Ce fut seulement le second jour, que vint mon « affaire. » La salle était comble, presque tout entière en sympathie avec moi.

— Accusée, interrogea Krylenko, avouez-vous votre faute?

— Je n'ai rien à « avouer, » répondis-je, n'ayant aucune faute à me reprocher : je « reconnais » avoir écrit à Wrangel.

Krylenko m'accabla d'un torrent de questions et un vrai duel de paroles s'ensuivit entre nous. Il parlait de toute espèce de choses qui n'avaient aucune relation avec mon affaire, me demandant des détails sur mes propriétés : combien il y avait d'hectares, comment était la maison, combien de temps je passais dans mes biens, etc..., etc...

— Votre mari était-il au service de l'État?

— Non.

— Avait-il une charge de Cour?

— Oui, il avait le titre de Veneur à la Cour de Sa Majesté Impériale.

Krylenko fit une grimace dédaigneuse et me regarda d'un air moqueur.

— Ainsi, fit-il, il portait un uniforme chamarré d'or?

— Dieu soit loué, répondis-je, il ne portait pas de veste en cuir, ni de chemise boutonnée de côté !

— Quelle est votre parenté avec Wrangel ?

Je lui expliquai que nos pères étaient frères.

— Vous êtes donc née Wrangel ?

— Oui.

— Et vous portiez le titre de baronne !

— Oui.

Krylenko goguenarda, tourné vers le public :

— C'est admirable ! *Elles* ne peuvent se passer de titres. *Elles* naissent avec un titre et *elles* épousent des hommes titrés. C'est vraiment admirable !

Je n'y tins plus. Je me levai soudain et lui lançai au visage :

— Et ma grand mère avait un titre, et mon arrière grand mère de même !

Le public riait de bon cœur. Krylenko fronça le sourcil et changea de sujet.

— Avez-vous des relations dans l'armée blanche ?

— Quelle question ! Tous mes parents, tous mes amis sont dans l'armée blanche. Aucun d'entre eux n'admet la possibilité de servir les Soviets.

— Pouvez-vous me donner quelques noms ?

— Certainement...

Et je me mis à énumérer d'un seul trait tous les noms de l'Almanach de Gotha russe : les Galitzine, les Dolgorouky, les Shérémétieff, les Vorontzoff, les Gagarine, les Shouvaloff, les Viazemsky, les Bobrinsky, les Shakhovskoy, les Kotchoubey...

— Assez, assez, interrompit Krylenko. Et, sans doute, ce n'est pas la première fois que vous recommandez des officiers à Wrangel ?

— Je ne l'ai jamais fait jusqu'à présent.

— Pardon, vous dites dans votre lettre à Wrangel (il ouvrit ma lettre et se mit à lire) : « Mon cher Piper ; tu sais que je ne *t'ai* jamais recommandé un homme indigne... » Qu'avez-vous à répondre, accusée ?

— Ce que j'ai à répondre, c'est que tous ces messieurs, — je montrai du geste les juges, le secrétaire, le procureur, tous représentants typiques de la race juive, — ne savent pas lire le russe. Je vous prie de relire attentivement ma lettre (je la savais par cœur), vous n'y avez changé qu'un seul mot, mais

tout le sens s'en trouve altéré. Il est dit dans ma lettre : «... tu sais que je ne *t'aurais* jamais recommandé un homme indigne. » Ne trouvez-vous pas que le sens est tout différent ?

Krylenko avait l'air penaud. Il passa à d'autres questions.

Moi, je triomphais; j'étais résolue à ne plus rien ménager ; je jouais le tout pour le tout.

— Savez-vous où est votre fils ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tenez-vous pour fausses les accusations qui pèsent sur lui ?

— Oui et non. Il est fort probable qu'il a fui le paradis socialiste, car je n'ai aucunes nouvelles de lui. Quant à l'insinuation qu'il a plus de seize ans, et qu'on a abaissé son âge, afin de donner à la « Commission des jeunes criminels » la possibilité de le libérer, cela est entièrement faux. Il est dit dans l'acte d'accusation : *André Kourakine, supposé être âgé de seize ans*. Renseignez-vous au lieu de sa naissance. Il m'est bien impossible de vous montrer nos papiers, puisque la « Vé-Tché-Ka » de Kiev nous les a pris. Quelque dame communiste s'est sans doute emparée de mon passeport, et se fera passer pour la princesse Kourakine. Mais je n'en ai cure. Si vous avez votre « Internationale » prolétaire, nous avons une « Internationale » de la noblesse, où chacune des princesses Kourakine est connue : il n'y en a que quatre dans le monde entier.

Je m'amusais... Ce qui n'empêchait pas que mon cœur battît à coups précipités : je fumais cigarettes sur cigarettes...

Krylenko continuait :

— Vous rendez-vous compte, maintenant, que vous avez commis un crime à l'égard des Soviets en recommandant un officier à Wrangel, surtout un officier au service des Soviets ?

— Et vous, se peut-il, que vous ne compreniez pas le véritable motif de mon action, qui n'était ni d'agir contre le Gouvernement des Soviets, ni de fournir d'officiers l'armée blanche, mais uniquement d'acquitter une dette de reconnaissance maternelle. C'est si simple qu'un enfant nouveau-né le comprendrait, — et vous avez des cheveux gris !

L'effort de Krylenko tendait à établir un rapport entre mon action et quelque affaire de complot contre-révolutionnaire, comme l'affaire de Samarine, par exemple, dont on parlait beaucoup à cette époque. Il tâchait de me troubler et de m'embrouiller, mais mon cas était si clair, et je me souciais si peu

de cacher ce que je pensais et ce que je sentais, — même ma haine et mon mépris profonds pour les bolchévistes, — que je n'éprouvais guère de difficulté à parer ses attaques.

Mon défenseur prit alors la parole, et, je dois l'avouer, avec infiniment de talent. Un silence profond régnait dans la salle. Orateur d'éloquence pittoresque et convaincante, je constatais, en outre, qu'il avait étudié sérieusement mon affaire. Il insistait particulièrement, comme je l'avais fait moi-même, sur le fait que mon action ne provenait d'aucune considération ou opinion politique, mais d'un simple sentiment de reconnaissance pour la bonté témoignée à mon fils. On sentait que son discours produisait une grande impression.

Lorsqu'il eut fini, ce fut le tour de l'accusateur, Krylenko. Celui-là parlait d'un ton saccadé, chacune de ses paroles respirant la haine, non seulement à mon égard, mais à l'égard de toute notre classe sociale, des blancs et de tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions politiques. Nous pressentions tous les deux, Tarabykine et moi, qu'il demanderait pour nous le maximum. Alors le Tribunal adoucirait-il la peine? Nous avions vu juste : Krylenko demandait pour moi dix ans, pour Tarabykine vingt ans de prison.

Le coup était rude, mais je serrai la petite icone de la « Iverskaïa Bojia Mater (1) » que je tenais dans dans mes mains, et mon cœur était plein de foi.

Les accusés ont le droit de dire un dernier mot en leur faveur.

Quand vint mon tour: « Non, répondis-je, je ne dirai rien, car je ne veux pas avoir recours à votre pitié. Consultez votre conscience, si vous en avez une. »

C'était fini; Krylenko et les juges se retirèrent dans la salle voisine pour conférer; après quoi, la sentence définitive serait rendue. Tarabykine et moi fûmes reconduits dans la salle réservée aux prévenus. Nous étions, naturellement, assez nerveux. Mon défenseur vint me serrer la main : « Du calme, me dit-il J'ai bon espoir. » Je le remerciai sincèrement pour sa brillante plaidoirie. Une heure s'écoula, et nous fûmes appelés encore une fois dans la salle du Tribunal. Je retournai à ma place : mon cœur battait à se rompre; je contemplais le ciel pâle du

(1) Une des images les plus vénérées à Moscou. La chapelle de la « Iverskaïa Bojia Mater » est un de ses sanctuaires les plus saints.

printemps, — et je priais. Le Président lut à haute voix les noms des autres prisonniers. Mon tour vint enfin :

« La citoyenne Tatiana Kourakine est condamnée par le Haut Tribunal à une année de prison avec travaux forcés, étant considérée comme personne dangereuse pour la République paysanne et ouvrière des Soviets ; coupable de contre-révolution, de relations avec les blancs, et d'avoir recommandé un employé des Soviets, Tarabykine, à son cousin, le baron Wrangel, par une lettre écrite de sa main. »

Un an de prison ! Dieu avait entendu mes prières ! J'avais vécu trois mois dans l'attente du jugement, avec les plus sombres perspectives : qu'était-ce qu'une année de captivité en comparaison ? Tarabykine avait deux ans de prison : lui aussi, il s'en tirait à bon compte.

Dans la salle, le public était debout, en rumeur; beaucoup de gens complètement inconnus s'approchaient de moi, m'offraient leurs félicitations, ou me souriaient de loin avec sympathie. Mon défenseur accourut, rayonnant, et me félicita. Nos gardes nous pressaient de partir. Nous fûmes reconduits dans la salle « pour criminels graves, » où nous devions passer encore une fois la nuit. Mais combien différent était maintenant notre état d'esprit ! A l'angoisse avait succédé l'animation, presque la gaîté : nous passâmes la soirée à causer de mille choses. Le sort réunit parfois les gens d'une façon étrange ! La similitude de notre position nous donnait le sentiment d'être de vieux amis.

Le lendemain matin, je fus reconduite à la prison, où je fus fêtée. Depuis quatre jours qu'on ne me voyait pas revenir, on ne laissait pas que d'être inquiet...

Princesse Tatiana Kourakine.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LE LIVRE DE RAISON

IV (1)

VIII. — HYBRIDES.

Octobre 1922.

L'année agricole touche à sa fin. Nous semons nos blés sous un ciel profond d'automne qui, dégagé de toute vibration de chaleur, paraît plus lumineux et plus spacieux. Il vente de l'Est : un souffle qui arrive des pays sablonneux, à travers la Méditerranée étincelante, et qui maintient la terre verte et feuillue comme à son épanouissement. Tiède tout le jour, il fraîchit le soir trempé de rosée, quand il tombe, apportant avec lui le chant des cloches dépassées en chemin, de celles de Magnan en particulier, en vedette sur sa crête... Les semailles faites, nous ramasserons les maïs qui achèvent de sécher, dont les enveloppes, en craquant, prennent une forme de conque allongée, signe de la maturité complète de la plante, et ce sera le dernier travail, le dernier soin matériel. Resteront les labeurs de l'esprit, les préoccupations, les prévisions. Car il faut toujours préparer aux champs, ordonner dans le temps et l'espace, créer des ressources pour subvenir aux dépenses, subvenir à la vie ; il faut organiser l'avenir. Notre souci constant est notre vigne, arbre fidèle, de qui nous tenons aisance et repos, qui ne cesse d'être en hasard. Et, quand le vin manque chez nous, l'équilibre de nos affaires est rompu. D'autant plus qu'il se mue en un produit unique, l'armagnac, de vente rémunératrice et soutenue. Non point eau de feu, pareille à l'alcool consumant ou stupéfiant d'in-

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 15 juin et 15 septembre.

dustrie, mais véritablement eau-de-vie, joie et réconfort de l'être, qui avive le teint, éclaire l'œil, réchauffe le sang et le stimule sans les charger ni les allumer. Mon père, âgé, l'appelait l'arrière-garde... Je le vois encore dégustant son petit verre quotidien, un armagnac centenaire, aussi dépouillé que possible, qui rayonnait dans le cristal de cette lumière ambrée qui n'est qu'à lui, et embaumait la pièce d'une odeur de prune cuite. Il l'élevait au bout de ses doigts, de sa main pâle, fine, dont il était fier, le faisait osciller pour contempler sa lueur blonde, le humait, le goûtait, et posait le verre, en célébrant pour la millième fois son excellence. Aussi bien pour l'esprit que pour la chair. De même, en effet, que le vin verse à l'âme française son vibrant, l'eau-de-vie, qui en est l'essence, emplit le cœur gascon d'un frémissement singulier, héroïque et subtil. Et certes, lorsqu'il détacha du râtelier son cadédis, son maigre cheval nourri d'herbes de lande, et marcha sur Paris, d'Artagnan avait lampé un grand petit verre, un coup de l'étrier pour l'immortalité... C'est pourquoi, jaloux et orgueilleux de notre liqueur, nous restons attentifs à l'origine du cep qui l'engendre, comme à la qualité de l'alambic qui le distille et à la pureté du chêne qui l'enferme. Concordance de toutes choses par quoi se compose et s'affine sa saveur insigne.

Mais, je l'ai dit, notre vigne est toujours menacée. On le sait, les vieux plants autochtones, purs de souche, ont péri. Le vignoble français est reconstitué aujourd'hui soit en racinés-greffés, soit en hybrides. Le problème de sa renaissance date de plus d'un demi-siècle. Il s'est présenté sous un aspect double et successif : la phase phylloxérique, la phase cryptogamique. D'où, chaque fois, une crise qui faillit être mortelle, qui manqua de ruiner tout entière et sans retour la génération qui la subit. En Armagnac, en particulier, ces crises prirent figure de fléaux. La seconde, la cryptogamique, servie par notre sol argileux qui garde l'eau, qui émet des buées et des sueurs longtemps après la pluie, fit songer aux plaies bibliques. On dit que nous aimons l'image, et non sans exagération. Cette fois, l'image le céda de loin à la réalité. Et on ne vit point de verge miraculeuse pour guérir ou ressusciter, après avoir frappé : il y a toujours la bête, il y a toujours le champignon.

On a tout de suite lutté. Dès l'apparition du phylloxéra, ses ravages constatés, les savants se mirent à l'étude. Ils obser-

vèrent le fléau, sa marche souterraine et circulaire, poursuivie avec une force d'expansion inouïe, par des myriades d'insectes, attachés comme une lèpre aux racines de la vigne, une gangrène renaissante et implacable que rien de connu n'enrayait seulement. Et ce cheminement échappait à la vue, et il fallait s'armer de loupes pour suivre l'invasion de cette poussière d'êtres, de cette cendre vivante, sous qui la parure du pays se flétrissait feuille à feuille, grain à grain. On crut d'abord que l'insecte rongeait, dévorait les racines. La végétation s'étiolait d'année en année, durant trois ou quatre ans à l'ordinaire, et le pied succombait. On se trompait par bonheur. Le mal eût été sans doute sans remède : le nombre et le temps venant à bout de tout. L'insecte opérait autrement. Il piquait, et on se demande comment, avec un si minuscule organe ; en quelles quantités d'atteintes; il piquait la racine, provoquant des nodosités profondes sur le tégument, des chapelets de nœuds qui ralentissaient et puis interceptaient l'afflux de la sève. L'arbre mourait d'inanition. De là, cette destruction lente, mais incessante, qui aurait sapé le monde, j'entends le viticole.

Deux méthodes de lutte naquirent : la médicale, la botanique. La première voulait tuer la bête par injection ou par immersion; la seconde défendre la plante par la plante elle-même transformée, rénovée, immunisée, ou vivant avec son mal. On commença par le traitement. On injecta dans le sol, au pied de chaque cep, des doses déterminées de sulfure de carbone, dans l'espoir d'empoisonner la bête. Procédé douteux, pour peu qu'il ne fût point judicieusement appliqué, mis en place, et ruineux encore, le sulfure, les appareils, la main-d'œuvre comptés, que seuls les possesseurs de grands crus purent se permettre d'essayer. La masse des viticulteurs renonça à s'engager dans ces dépenses. On passa à l'expérience de l'immersion. On savait déjà que la bête redoutait l'humidité. On inonda des vignes durant des semaines, l'hiver, sous une nappe fixe, dormante, comme un lac artificiel; on noya, on asphyxia l'insecte. Le moyen fut efficace. Les vignes tendues d'eau résistèrent; elles résistent toujours; il en est qui vivent indemnes, depuis l'époque héroïque, sous le bouclier liquide qui les couvre. Mais, quoi? leur nombre est infime. Peu possèdent des clos longés de cours d'eau susceptibles d'être détournés, canalisés et déversés; peu même des vignes de niveau. Or, en agriculture, le procédé

qui n'est point d'application courante est à rejeter. La méthode botanique prit le pas

On avait remarqué, en Amérique, des plantes sauvages, de pampres ruisselants, de sève pour ainsi dire intarissable, qui semblaient se rire de la vie et de la mort. Cependant, dans l'humus millénaire où ils jaillissaient, le phylloxéra, la bête dévastatrice pullulait : leurs racines en étaient assiégées : un chevelu aussi puissant, aussi luxuriant que leur feuillage. On les arracha, on les examina, on secoua la vermine, et les racines apparurent piquées aussi, enflées de nodosités, mais superficielles, que la densité du tissu, l'épaisseur du tégument empêchait de nuire. Le flot nourricier circulait sous elles, battait son plein. Ces victorieux s'appelaient le Rupestris, ou cep de roc, le Riparia, ou fils de la rive, le Cordifolia, à cause de la forme de ses feuilles en cœur ou de ses nervures accentuées, et le Berlandieri, du nom de son vulgarisateur, et jouissaient tous d'une imperturbable santé. Ils poussaient des fleurs exquisement parfumées. Ils chargeaient l'air d'une odeur de cannelle et de miel, à goût de fruit, que la bouche respirait à l'égal de la narine. Mais, chose curieuse, ils n'étaient que peu féconds, et les rares fruits qu'ils portaient, lorsque les vents, les papillons et les abeilles, complices des désirs amoureux dans le monde végétal, les avaient accidentellement croisés, à l'aveugle, n'arrivaient que difficilement à maturité, demeuraient grêles et hésitants, comme étonnés de se voir au jour. De plus, sous la dent, ils accusaient une forte saveur foxée, désagréable à nos palais européens. Alors on réfléchit... Puisque la partie souterraine de la vigne, périssable dans le cep français, résistait chez le cep américain ; et que la partie aérienne, inutilisable dans la souche américaine, gardait sa valeur dans la souche française, il n y avait qu'à les mêler en les greffant, sarment français, sur racine américaine, qu'à marier la force de celle-ci à la douceur, à la saveur de celui-là. Ce qui fut fait. On eut ainsi l'individu que l'on cherchait, un raciné-greffé, vivant avec l'ennemi, obtenu par un procédé simple, à portée de tous, connu depuis l'origine des choses culturales.

Il restait à assoler ce sujet, ou plutôt les sujets produits, car tous les vinifera français servirent de greffons. Or, arrachés des pépinières où ils faisaient leur chevelu, et transplantés en pleine terre, ils se montrèrent en général déroutés par le sol, par le

calcaire surtout, où presque tous périclitaient. Certains terrains, en outre, dits « phylloxérants, » c'est-à-dire plus propices que d'autres à la multiplication de la bête, mirent le cep à la fois en présence d'ennemis en nombre écrasant et d'éléments fonciers indigestes. Il fut là décidément condamné. On marqua le pas. Et puis, le greffon restant toujours hors de cause, à force d'expérimenter, de tâter les terrains, de classer les résultats, on constata que certains de ces porte-greffes tenaient plus que d'autres, qui dans le sable, qui dans les cailloux, le sol sec et léger, le sol compact et humide, dans le calcaire enfin, et on se mit à les sélectionner, dans le dessein de les croiser entre eux. On hybrida les sujets résistants, américain sur américain, et on obtint de type en type des individus, puis des séries d'individus qui s'adaptaient aux différents sols, y vivaient, avec l'exubérance originelle. On était au bout. Il suffisait, en effet, de connaître la composition de son fonds pour lui confier en sécurité sa vigne future, le plant assuré d'en assimiler la substance... Et les verres recommencèrent à se choquer, au poing des hommes, emplis du suc des premières grappes foulées que l'on goûtait, en buvant à la résurrection de l'arbre capiteux et délectable. Et la guirlande des pampres dentelés, étoilés de fruits d'or et de pourpre, se noua de nouveau et se prit à courir, sous la courbe du ciel, de coteau en coteau, et les flots illustres : bourguignon, champenois, girondin, provençal, gascon, ruisselèrent des hauteurs, tout parfumés comme jadis, coulées de richesse et de liesse, eux que l'on avait cru taris !... On respira...

J'ai écrit plus haut un mot, le mot : « hybrida, » qu'il importe de souligner. Parce que l'hybridation amena un changement capital dans l'application de la méthode botanique, et fut une véritable création humaine. Par elle, en effet, on appela à la vie végétale un être qui n'était pas encore, on pétrit, on façonna un cep inconnu, comme si on avait informé du limon aussi, et puis soufflé dessus... On le sait, le greffage ne laisse pas sortir de l'espèce. Et jusque-là, on n'avait que greffé. Cette lumineuse idée, née au moment de l'adaptation au sol, ouvrit des perspectives peut-être illimitées à la défense et à la reconstitution de la vigne.

Elle surgit à point... A peine les premières vendanges faites, les premiers plants reconstitués récoltés, les cryptogames sévirent. Deux surtout : le mildiou et le blackrot qui dessé-

chaient, brûlaient et pourrissaient feuilles et fruits. Ils se déchaînaient de compagnie. Un hasard fit trouver le remède. Un garde-barrière bordelais, dont les gamins des environs pillaient les treilles, voulut en dégoûter ses voleurs, et couvrit les grappes, les aspergea d'une solution de sulfate de cuivre, pensant ainsi les rendre indigestes. Or, seules dans la contrée dévastée par les champignons, ces treilles gardèrent leurs feuilles, et avec celles-ci, du même coup, leurs fruits. De là le traitement par la bouillie bordelaise ; car encore ici, on débuta par la méthode médicale. Seulement, le remède, en vogue toujours, n'est que préventif. Il n'opère que pulvérisé à temps, avant l'invasion, à doses déterminées, et appliqué sept et huit fois ou plus, de l'apparition de la feuille à la maturité du fruit. Il laisse à la merci d'une intempérie qui retarde ou annihile le traitement, d'une erreur d'observation, à la merci, certaines années particulièrement brumeuses ou pluvieuses, du mal lui-même qui emporte sous le sel le plus clair de la récolte. De plus, il coûte cher, et d'application et d'achat. Et que, le fléau même combattu, une gelée, une grêle survienne, ajoutant son déchet aux débours qu'il occasionne, on ne couvre point ses frais... Par une heureuse fortune, due aussi à un hasard, concurremment, les botanistes prirent part à leur tour à la lutte. En hybridant leurs sujets pour les assoler, ils s'aperçurent que certains d'entre eux laissés sans soins contre les cryptogames (puisqu'ils n'étaient point étudiés pour leur résister), gardaient des feuilles et des fruits, ces rares raisins que j'ai signalés, au plus fort de l'épreuve. Était-ce densité du parenchyme, du tissu de la feuille, poli et dureté de la peau du grain, ou une réaction intime inconnue ? peu importe.

Le fait se répétait. Ce fut une flambée d'espoir, de joie aussi parmi ces chercheurs obstinés. Une exploitation insoupçonnée de la même méthode s'ouvrait à eux, leur création multipliait ses formes. Suivant d'un œil aigu autant qu'avide les progrès de la défense contre les deux terribles compagnons, s'ingéniant à croiser entre eux les individus les plus résistants pour les établir, pour les confirmer, si on peut dire, dans leur vertu, ils s'enfoncèrent d'année en année dans cette voie de l'hybridation, peuplée de leurs jalons.

Bien entendu, comme au moment de l'adaptation au sol, nous sommes en face de porte-greffes, les hybrides créés qui font

tête plus ou moins activement aux champignons, étant tous de sang américain. Ils naissent avec les qualités de lutteurs de la race, avec une abondance de racines, une fougue de végétation magnifique, mais aussi avec ce relent, ce goût de renard qui les marque, dont nous ne voulons pas. Le terroir, qui cependant influe grandement sur la saveur chez les plants autochtones, ne leur apporte pas de correctif; et le noah blanc, fils d'un Labrusca et d'un Riparia, que l'on a poussé à la grande fécondité, qui est un type d'hybridation américo-américaine pure, n'est toléré (je l'ai indiqué ailleurs) que parce qu'il mène au bout son fruit contre vent, pluie, gel et grêle, pour peu qu'il soit aidé. Je crois qu'il ne s'étonnerait même point de la chute du ciel... La suite à donner s'indiqua d'elle-même, une expérience précédente ayant été concluante. On hybrida donc ces porte-greffes, toujours au lieu de les greffer, avec les vinifera les plus fins, et l'on obtint de nouveau, comme après le phylloxéra, du bon vin, du vin de chez nous, de table courant, comme on dit de bouteille : mais rien au delà. Les grands crus ont toujours avantage à user du raciné-greffé, victorieux de la bête, qui leur a rendu avec le temps la variété incomparable de leurs produits, sans rivaux au monde comme équilibre de qualités; et cela malgré les frais du greffage de remplacement, malgré les aléas du traitement par le sulfate de cuivre. Ces crus sont comme un patrimoine national à conserver et à perpétuer en dépit de tous et de tout, carte bleue, ou rouge, ou or, qui doivent rester dignes de recevoir l'hommage de nos illustres capitaines, comme ce Clos-Vougeot que Condé, alors en tous ses rayons, salua en passant de l'épée...

L'avenir seul dira, un avenir incertain encore, si les étalons de nos crus fameux peuvent être obtenus par hybridation sans déchoir...

Dans les autres vignobles, qui ne visent point au produit de petit verre, l'hybride franco-américain à mon avis s'impose. Il est assolé; il résiste au phylloxéra par sa vertu propre; il se défend contre le cryptogame avec un minimum de traitements, de deux à trois; il garde enfin une saveur agréable. De plus, il se provine, il renaît pour ainsi dire de lui-même, se continue de pied à pied, ramenant au besoin par là sa multiplication ou son remplacement à un travail rudimentaire, presque sans frais.

Les adversaires, qui n'en a pas ? les contempteurs de cet

hybride disent qu'ils ne connaissent pas d'individu parfait, idéal, stable en toutes choses, à la fois devant le sol, la bête et le champignon, et devant les variations de goût; que l'hybride est éminemment sujet à des fluctuations ataviques; que, fils sélectionné de deux races, il ne reproduit pas, ni constamment ni également, les caractères, les qualités, l'essence de l'un et de l'autre, plus baigné tantôt de sève américaine, tantôt de sève française; que l'on croirait enfin, que les deux espèces expérimentalement unies font effort pour se séparer, comme si elles se rebellaient contre la volonté qui les a jointes et les a pliées à se fondre. En outre, les hybrides se laisseraient impressionner de loin, d'autant plus qu'ils sont souvent consanguins, et non seulement ne tiendraient pas exactement des cépages dont ils sont immédiatement issus, mais reproduiraient fâcheusement l'un ou l'autre ascendant. Et c'est pourquoi celui-ci bronchait devant la bête ou devant le champignon; et celui-là offrait à la dégustation une saveur accentuée.

Ainsi dans les familles humaines et animales, au fil des générations, se manifestent chez des individus des défauts et des tares dont les auteurs ne portent pas trace, mais qu'un courant sanguin ancestral ravive dans la descendance, par-dessus la tête des parents, au mépris de toute prévision. Et tel homme rappelle les faiblesses ou les lacunes de corps et d'âme d'un trisaïeul, et tel animal le manque de résistance ou la lâcheté de cœur d'un reproducteur oublié...

Ce n'est vrai qu'en partie, en faible partie. Je le répète, aujourd'hui, tous les hybrides franco-américains s'assolent, tous sont de gros producteurs. Et ceux que le phylloxéra ébranle ne sont entamés qu'à la longue, et permettent de les reconstituer à loisir, sans laisser jamais le bien vide de vin; et ceux qui gardent encore un goût de Fox, ne l'ont que peu, si peu qu'ils peuvent être redressés par des soins de fût. Non, les résultats acquis le sont bien. En réalité, pour conclure, s'il s'agit de vin courant, il n'y a plus que l'immunité complète contre le champignon à assurer.

Ces champions ont reçu comme noms soit ceux de leurs créateurs, soit ceux qu'ils ont gagné de haute lutte, à l'exemple des hommes qui émergent de la foule. Ils s'appellent, et ceci révèle l'espoir que l'on a mis en eux : le Bienvenu, le Pompon d'or, l'Aurore, le Flot d'argent, l'Oiseau bleu, le Merle blanc;

ils s'appellent le Coudert 4401, le Baco 22, le Gaillard-Girerd 157, le Seibel 4986, le Bertille-Sayve 450 ; d'autres noms d'hybrideurs célèbres encore, les Ravaz, les Castel, les Terras. Si je ne donne pas les numéros de ces derniers, c'est seulement parce que je ne les ai ni expérimentés ni vu expérimenter. Quant à l'étalon attendu, indemne de tout, qui peut-être croît déjà, en pépinière, quelque part, nous l'appellerons le Phénix : il naîtra, il s'élèvera sur tant de cendres!...

IX. — L'HYBRIDATION

Octobre 1922.

C'est en somme de la fécondation artificielle... La nature servit d'exemple, elle qui doit assurer la pérennité des espèces, en qui toutes les sélections s'opèrent sous les deux aiguillons éternels, le désir et le plaisir. La vie se perpétue dans la vigne par la fleur. Elle est hermaphrodite, nettement mâle et femelle. L'élément femelle est constitué par le pistil, l'élément mâle par les étamines. Le pistil se divise à son tour en ovaire, en style et en stigmate. Autour s'élèvent les étamines, au nombre de cinq. Chacune se compose d'un filet ou tige, et d'un anthère, au sommet, où est contenue la poussière vivante, le pollen. Les étamines dominent un peu le pistil. Sur le tout est rabattu un capuchon, et l'ensemble est ceint des pétales ou corolle.

Il y a, dans la vigne, le long du pédoncule qui portera plus tard les grains, des étages de fleurs ainsi formées, dont la réunion est appelée grappe : chaque grappe se distribuant à son tour en grappillons. La grappe a la longueur d'un doigt, et l'aspect d'un cône effilé. Que l'on se figure la petitesse des fleurs dans chaque grappillon : c'est un minuscule amas de calices d'où s'élève le plus fin et le plus pénétrant des parfums, comme si la plante précieuse voulait donner par là un avant-goût de la saveur du fruit et de l'arome du vin.

A la floraison, quand le pistil est prêt à recevoir le pollen, quand les anthères vont se déchirer pour le laisser échapper, les étamines se dressent tout à fait, soulèvent le capuchon qui les couvre, et le font se détacher et choir. C'est en juin, le mois prodigue, le mois des brises molles, des nuits tièdes, des soleils fixes, de la sève étale, où la terre, les flancs pleins, semble gonfler comme la mer. Alors, dans l'atmosphère complice, sous

le firmament égal, le stigmate se dilate, l'anthère crève, et le pollen attend qu'un souffle survienne, si insensible soit-il, qui l'emporte, le rabatte et le verse sur le pistil ouvert.

Ou bien il se livre aux insectes : mouches, papillons, abeilles qui accourent, attirés par la senteur suave exhalée des calices épanouis, comme ils le sont ailleurs par le nectar ou le coloris, et qui le recueillent en butinant, le chargent sur leurs ailes capricieuses, et le sèment de corolle en corolle au hasard du vol. Car les fleurs ne sentent bon, ne distillent le miel, ou n'éclatent de couleurs que pour appeler et charmer ces agents de fécondation, que pour les retenir le temps nécessaire à leur intervention. D'aucuns prétendent que les fleurs se fécondent elles-mêmes, à défaut des vents ou des insectes. C'est pure imagination, je pense... La fusion mystérieuse opérée, l'enfantement progressif du raisin s'élabore. Chaque grappe de fleurs se change en grappe de grains, aussi fournie qu'il y a de pistils, et tandis que la parure embaumée qui enveloppait les parties vitales se dessèche et s'en va, à mesure que le fruit est conçu...

Les hybrideurs choisissent deux pieds de vigne, l'un qui sera considéré comme cep mâle, l'autre comme cep femelle. Tous les deux seront des sujets éprouvés, de santé indéfectible, de ces ceps de roc prêts à aller cent ans. Il s'agit d'abord de rendre la souche qui servira de mère, passive. Pour y parvenir, on la châtre. On observe la marche de la floraison sur d'autres pieds de même cépage, mais mieux exposés, qui s'épanouiront plus tôt, qui permettront de saisir le moment opportun ; et, dès que leurs étamines se sont libérées, avant que les premières fleurs du cep à féconder n'éclatent à leur tour, deux ou trois jours avant, on procède à la castration. On adopte sur lui la grappe de fleurs la plus belle de forme et de développement, on l'élague, jusqu'à ne conserver que quelques grappillons particulièrement bien soudés et bien venus, et on détache des fleurs les anthères et le capuchon, du bout d'une pince à bords plats, d'un mouvement léger de torsion, en ayant grand soin de ne pas blesser le pistil. Un rien le froisse, comme un rien crève les anthères sur le point de se déchirer. C'est une opération délicate au possible, pratiquée sur des organes aussi fragiles, que le poids d'une mouche fait plier... Et il importe qu'elle soit entière, radicale, et qu'aucune anthère ne soit oubliée...

Les fleurs châtrées, on les féconde. On prélève, sur le cep

considéré comme père, la grappe de fleurs la plus opulente aussi, et on vient la secouer au-dessus de la vigne amputée, dont le temps de réceptivité est arrivé. Et puis on couvre la grappe à la hâte, on l'entoure d'une coiffe de papier ficelée, on la met à l'abri du vent et des insectes qui troubleraient la sève en mélangeant les germes. Et c'est là, sous ce voile qui l'enferme, comme en un sanctuaire tout saupoudré de poussière féconde, que l'organisme absorbe l'être et la vie, et que le grain prend peu à peu la place de l'atome au fond du pistil dilaté, et que la vigne-mère germe des fruits sucrés qu'elle ne connaissait pas...

Il arrive que le cep choisi comme mâle ou père fleurisse trop tôt ou trop tard pour que sa grappe soit employée directement par chute artificielle de pollen, à féconder le cep considéré comme mère. S'il fleurit trop tôt, on recueille et on garde le pollen entre deux verres de montre jusqu'au moment de s'en servir. Cette fois, on ne le fait plus pleuvoir. On use d'un pinceau que l'on trempe dans l'amas des germes, et dont l'on touche ensuite doucement les stigmates. S'il fleurit trop tard, ou bien on s'adresse à un champ d'expérience plus précoce, ou l'on prend du pollen de l'année d'avant, mis soigneusement à l'abri de la lumière et de l'humidité. Le pollen voyage et est conservé dans la même enveloppe de verre; le procédé d'attouchement reste identique.

Ce n'est pas tout. Les grappes hybridées arrivées à maturité, on les récolte. Car il s'agit de multiplier les plans. L'hiver venu, on extrait les pépins des grains, on les noue dans des sachets de toile, et on les enfouit dans du sable humide. Il ne faut pas que l'embryon de vie qu'ils recèlent se dessèche. Au printemps, mû toujours par la même idée, de peur que leur verdeur n'ait décru, on les fait tremper dans l'eau durant huit ou dix jours mais par intermittence, et, leur élasticité native, leur faculté germinative recouvrée, on les sème. Les semis sont établis soit en serre, soit en pleine terre. Celle-ci a besoin d'être particulièment souple, ameublée, pulvérisée. Là, ils germent, émettent des racines comme un fil, s'alimentent insensiblement, et un à un, suivant leur force, percent la couche poudreuse qui les protégeait et viennent à la lumière. Si frêles, si fragiles que l'on a peine à concevoir comment ils ont soulevé et brisé leur coquille de terre. C'est un petit peuple innombrable, où chaque individu aura sa forme, son port, sa couleur, sa façon d'exister enfin;

une multitude de nouveau-nés dont les grâces et les hésitations enchantent... Grandis, on les repique. On attend leurs premiers fruits. Alors on s'aperçoit des fluctuations ataviques, des courants sanguins, dont j'ai parlé; alors on corrige, on met au point : la sélection commence. Il faut rendre hommage aux savants qui la poursuivent depuis si longtemps. Ce titre leur appartient. Ils sont opiniâtres, inventifs, documentés, enthousiastes, désintéressés. Ils épuisent toute une série avant de recommander, de livrer un de leurs sujets. Qui dira ce que tel plant, sous le numéro 4 ou 5 ou 6000 de son espèce, représente de soins, de soucis et de déboires? C'est pourquoi, selon l'expression moderne, en vérité, ce sujet « ne paie pas. »

Et ces hommes corrigent la nature. Celle-ci croise, hybride, sélectionne à l'aveugle. N'épargnant aucune épreuve à ce qu'elle enfante, elle place la plante rare ou précieuse en particulier dans des conditions précaires d'existence. Elle la laisse lutter, se débattre, souffrir; elle la laisse périr, étouffée par de plus puissantes, de mieux armées. Eux, libèrent leurs créatures du combat pour la vie. Ils leur ouvrent la terre et le ciel ; ils les amènent à des développements, à des transformations, à des aboutissements ignorés... Eux encore ménagent la substance. L'excédent qu'ils répandent suffit juste à parer aux échecs, aux surprises. La nature gaspille sans limites les germes. Au moment des floraisons, les flots de pollen qu'elle roule encombrent les vents. Ceux-ci les charrient d'horizon en horizon et puis les échouent... Partout, sous les pieds, ils les poussent en ruisseaux couleur de soufre, qui s'en vont, chargés d'être, s'abìmer et tarir parmi les plis du sol...

X. — LES SOINS

Octobre 1922.

Les hybrides sont de grands consommateurs. Ils ont besoin de place à table comme d'aliments copieux. Nos anciennes vignes acceptaient d'être rapprochées. J'ai connu des enclos où les ceps étaient plantés à un mètre au carré. On les taillait court, on les travaillait avec de grands bœufs, hauts de côtes, dont les flancs se balançaient bien au-dessus des pousses. La plupart des hybrides demandent un écartement de 1 m. 20 à 1 m. 70 de pied à pied, et de 2 m. 20 à 2 m. 30 de sillon en sillon. Ce sont des

plants qui tracent beaucoup et s'enfoncent peu. Ils émettent autour d'eux un chevelu envahissant qui se trouve toujours à l'étroit. Ce qui est nécessaire à la souche, l'espace, l'est aussi chez eux au pampre. Le plus grand nombre se couvrent de feuilles et de fruits à ce point abondants qu'ils plient sous le poids et ont l'air de se répandre sur le sol. C'est ce que l'on exprime en disant qu'ils ont « le port traînant. » Alors on les tend, on les attache sur fils de fer, sur deux ou trois rangs, de piquet en piquet, alignés comme des murs touffus, des murs d'une saison. Ainsi ils s'étalent et se carrent sous la terre, et se développent et s'étagent sous le ciel. Ils ne pensent plus qu'à se sustenter. Ils ne vivent pas seulement de ce qu'ils respirent et de ce qu'ils pâturent, quelque salubre que soit l'air, généreux le terroir, tonifiant le soleil, l'astre ami. Ils sont avides de substances concentrées, fermentées, fortes et stimulantes. On les leur sert sous forme de fumures et d'engrais alternés. Une année, du fumier, comme pour un champ ; la suivante, de la potasse et de l'acide phosphorique : 150 kilos de chaque à l'hectare. Dose suffisante pour réparer leurs forces après une récolte moyenne.

Mais, s'ils ont rendu exceptionnellement, s'ils ont affronté les fléaux, subi la grêle, qu'il faille à la fois les reconstituer et les galvaniser, il est utile de leur apporter les deux, la même année, fumure et engrais, sans hésiter, sans calculer. Même les sables gras sont bons à mêler au compost. Le tout alors offre une nourriture à faire lever des pierres, où ils se redressent comme des héros. Au reste, selon l'expression des paysans, « ils ne sont point ingrats. » Ils payent en prodigues des avances et des soins consentis.

On le devine, un tel appareil végétal, abondamment nourri, est à régler. Livré à lui-même, il s'épuiserait en amoncellement de feuillage et se stériliserait. On le discipline par la taille d'abord, par l'écimage et l'ébourgeonnement ensuite. La taille longue, la taille Guyot est heureusement employée en général : ou simple, avec un courson à deux yeux francs, d'où sortiront le bois de remplacement et la branche à fruits ; ou double, établie sur deux coursons et deux branches à fruits. Cependant, quelques espèces sont à tenir en taille courte, à disposer en « gobelet, » coupe au reste productive, qui les mène longtemps. Les catalogues d'hybrides indiquent la forme à donner au plant, comme

aussi l'écartement à prévoir de pied à pied, dont j'ai parlé. Restent l'écimage et l'ébourgeonnement. Ils ont pour but d'empêcher les pertes de substance, de refouler la sève vers le raisin. On écime dès la floraison faite, on abat toutes les pointes qui dépassent le corps feuillu. On opère avec une faucille, à l'allure du pas, d'un revers de main, à droite et à gauche. On ébourgeonne tout le cours de l'été, en décollant les rejets stériles qui naissent sur la souche. Le tout, combiné, maintient le pied à son maximum de rendement, sans lui demander plus que l'on ne peut lui rendre par l'amendement. Dans les années abondantes en fruits, les vignes, à ce régime, poussent encore, au bout des sarments écimés, des grappillons qui fournissent un second vin, récolté plus tard, faible il est vrai, mais utilisable. Tonifié par des apports de sucre répandu sur la vendange avant de la presser, il est bu avec plaisir par le personnel, l'hiver, durant les journées oisives, et permet d'économiser le vin de première cuvée...

Ainsi sont créés, adaptés, soignés ces hybrides qui ont repeuplé la terre de France de ceps tenaces, chargés d'espoir...

XI. — L'ÉPREUVE.

Novembre 1922.

Ce que je n'ai pas dit, dans cet exposé à grands traits, ce sont les tribulations par lesquelles nos pères ont passé. Le raciné-greffé et le sulfate de cuivre étaient d'un emploi continu quand nous, leurs fils, sommes arrivés à la vie d'hommes, à la direction de nos biens. La lutte pour l'existence de nos vignes était close, l'horizon, l'avenir dégagé. Une grande espérance se levait. Il est bon que nos fils, à nous, sachent ce que l'œuvre de famille a coûté en ces temps-là, pesée au poids des sueurs et des angoisses. Ils puiseront, dans ce souvenir, le désir et le souci de la continuer dignement, opiniâtrément à l'occasion ; ils trouveront un exemple, une leçon ; ils apprendront que toute histoire humaine, si humble ou haute soit-elle, reste soumise à des vicissitudes inattendues, et que, si les joies et les peines se balancent finalement pour la série des êtres qui constituent une race, il est des individus et des générations sacrifiées, appelées on dirait par leurs épreuves à payer rançon pour le bien-être et le bonheur des autres, ou passé ou futur. Et leur cœur, en y

songeant, sentira mieux ce qu'il doit de gratitude et d'amour à ces pères tourmentés, à ces pères douloureux, et, à leur tour, en de pareilles traverses, imbus de cette idée du rachat familial, loi mystérieuse, ils accepteront sans murmure le destin.

Mon père le premier dans le pays signala l'apparition du phylloxéra. Il possédait des vignes en Bourgogne, en proie déjà à la bête. Un jour qu'il rentrait de sa promenade à cheval quotidienne, pendant laquelle il visitait ses biens, il aperçut dans un enclos des cercles de ceps qui s'étiolaient. Il sursauta. Il poussa sa monture dans les sillons : il n'y avait point de doute. Il s'attendait à l'invasion, mais dans un long temps. Il comptait sur la nature du sol argileux et humide pour défendre les vignes. Celui de la Côte d'Or, sec et caillouteux, offrait une autre facilité à l'insecte. Il espérait encore sur la profondeur que les plants acquéraient dans notre terroir. La désillusion fut rude. Il revint à la maison, il nous dit : « Le phylloxéra est chez nous. Demain, il sera dans tout le pays. » Le repas du soir fut silencieux, la veillée triste. Le bruit se répandit de l'effrayante découverte. Les amis, les voisins accoururent. Les uns dirent : « Bah! la vigne est « antique. » Ces ceps s'en vont de vieillesse. Tous les contemporains n'arrivent pas au même âge. » Les autres : « C'est le sol qui manque. Il est las de porter cet arbre avide. Il faut le renouveler. » L'optimisme l'emportait. Les mois passèrent. L'an d'après le mal empira, le ravage s'étendit. Bientôt, chacun, chez lui, constata les cercles de mort.

La consternation régna. « Les petits » surtout, comme on dit ici d'un mot touchant, ignorants, incrédules, suivant les explications sans les saisir, se décourageaient. Tout s'en alla bientôt autour de nous, et les difficultés s'amassèrent. Il fallait vivre, se vêtir, se soigner, faire face aux affaires, se tenir debout enfin sur son champ de cadavres. On réduisit son train, on remercia ses gens, on supprima les dépenses. On s'enferma chez soi comme dans un réduit. La bête gagnait toujours. Derrière elle la solitude envahissait les terres. Et l'horizon prenait un aspect inconnu, fait d'espace vide, et désolé. Comme signe palpable du fléau, le long des routes, on voyait circuler des grands chars chargés de ceps morts que l'on menait au bûcher Par une sorte de honte, celle de se sentir amoindris, diminués, on n'enlevait les souches que le matin ou le soir, tard, les souches arrachées l'hiver. On croisait moins de monde à ces

heures-là. Et puis on ne savait que trop que le soleil lui-même, le soleil, père des vins, ne pouvait plus rien maintenant pour ces débris noueux. Lui, qui met des visages jusque sur les rocs, ne parvenait pas à animer ces amas de choses finies, roulant à l'allure lente des bœufs, devant lesquelles les vieux paysans se découvraient comme au passage d'un convoi.

La résistance s'organisa dans les grandes propriétés, avec les moyens de lutte dont j'ai parlé. Mais là seulement. Comment aurait-on fait ailleurs?

Ici, apparut la nécessité de domaines dans un pays ravagé, de terres pouvant faire champs d'expérience. C'est une des fonctions du grand possédant d'essayer et de tenter, quel que soit le coût. Lui seul, en ces temps de crise, est à même d'acheter instrument et remèdes, de risquer une méthode, de dresser un personnel, de faire école, de voir venir, d'attendre. Lui seul peut être libéral. Nul ici ne faillit à ce devoir. De toutes parts, par la parole et la brochure, on préconisait le cep américain greffé. On greffa sur table, on greffa sur pied. On replanta. Mais cela dura dix ans : dix années vides de revenu, autre que celui que l'on mangeait, son blé, son maïs, sa volaille ; alourdies encore des débours de la reconstitution et de charités multiples. L'argent s'épuisa. Il ne resta plus que la terre, endolorie encore, et livrée à la merci du ciel. Cependant, les foyers et les cœurs avaient tenu. Il ne s'agissait plus que de travailler, de peiner. Les seuils se rouvrirent. Mais la mélancolie du sourire qui vous accueillait décelait les maux endurés.

Ce fut alors que le cryptogame, que la plaie biblique se déchaîna. Non plus par bonds, par invasions successives comme la bête; mais à la manière d'une épidémie, dans un débordement soudain. Toute la contrée fut infestée à la fois. D'une semaine à l'autre, les feuilles desséchées tombaient des sarments comme elles choient des arbres sous le gel ; du matin au soir les fruits pourrissaient.

J'ai vu des raisins se corrompre pendant le traitement même, sous le jet de l'appareil, car on erra longtemps dans l'emploi du sel de cuivre, soit comme dosage, soit comme opportunité d'application. Les plus belles récoltes duraient le temps de les voir, de les « espérer, » disaient les paysans. De plus, ceux-ci ne sulfataient qu'avec répugnance. Ils trouvaient ce labeur inaccoutumé écrasant ; ils le jugeaient trop absorbant,

au point de nuire aux autres travaux. Enfin quelques cas d'intoxication s'étant produits, provoqués par des fruits et des feuilles mangés ou broutées encore frais de la pulvérisation, ils estimaient le remède pire que le mal. Ils désespéraient d'un fruit que l'on ne pouvait sauver qu'en l'empoisonnant. Certains, les premiers temps, se montrèrent irréductibles. On eût dit que tout se liguait pour servir le fléau : l'impuissance, l'inexpérience, le mauvais vouloir des hommes, les exigences du sol; que quelqu'un d'implacable se plaisait à multiplier sous ses coups nos tâtonnements, nos hésitations, nos erreurs... Par un contraste cruel, la nature abondait en richesses végétales. Jamais jours plus radieux, matins plus étincelants, soirs plus somptueux; prairies, moissons, champs de maïs plus gras d'herbe et lourds de grains, opulents; jamais de bois encombrés de plus de pousses, noirs de plus d'ombre : et, au milieu, ou côte à côte, ou en lisière, des sillons et des sillons de vignes squelettiques, sans une feuille droite, sans un raisin pendant.

Rien n'avait l'air de vivre dans ces cimetières de ceps tordus, dépouillés et dévorés, où quelques sarments tremblaient au toucher du vent, dont la lumière épanchée à flots accusait encore la maigre nudité... Quand des savants nous arrivèrent des laboratoires des grandes villes pour le réduire, le fléau était à son comble et la dévastation chronique. Les plus heureux ne récoltaient pas de quoi boire le tiers de l'année sur toute l'étendue de leur vignoble. Et l'on restait là, béant, devant le ravage annuel, l'esprit et les bras effondrés. Les expérimentateurs choisirent des terrains de lutte. Ils s'y établirent; d'aucuns, des années. Ce sont eux qui, la loupe à l'œil, découvrirent les prodromes du mal, les époques et la marche de l'invasion, le moment des traitements. Dans leurs chambres d'expérimentation, ils hâtaient l'apparition du champignon, le développaient, le suivaient à la trace. Enfin, ils trouvèrent une formule de traitement préventif, et les doses et le mode d'application, et puis ils nous quittèrent en nous laissant pour mot d'ordre : « Veillez... »

Jusque-là, cette fois, on se crut vaincus. Les dernières ressources étaient épuisées. Il n'y avait plus une bête à vendre, un bois à abattre. Les plus tenaces, qui avaient servi de conseils et d'appuis, lors du premier assaut, gardaient juste assez d'énergie pour ne point s'abandonner. On recourut aux

moyens extrêmes. On se défit, qui de terres, qui de parcelles lointaines pour conserver le sol attenant, le vol du pigeon, le défendre, le reconquérir ; ou bien on hypothéqua, au risque de perdre son toit, ses objets les plus précieux ou les plus nécessaires, jusqu'à la chaise où s'asseoir, pour avoir voulu sauver un lambeau de patrimoine.

Et les marques de misère se multiplièrent : les courtils enfouis sous l'herbe, les jardins incultes, les biens abandonnés, les portes closes ou les volets battants, les toits troués, les murs croulants, et cet air d'inquiétude et de stupeur qui envahit les choses après les gens. Les ruines s'accumulèrent. Et, dans ce pays où tout le monde cause avec tout le monde, où l'on vit dehors, on se prit à s'éviter, dans la crainte d'avoir à se confier ses détresses. On s'interrogeait, de loin, de l'œil, comme des passagers sur un navire qui fait eau, que la tempête roule, que la mer démontée balaie...

Comme tous ceux de mon âge, je vis ces calamités assiéger notre porte... Mon père, entre tous attaché aux siens, devant ces effondrements, frémissait d'appréhension. Il passait des jours enfermé, calculant, supputant, s'ingéniant ; et d'autres il sortait, à grands pas, visitait ses vignes, donnait des ordres, stimulait, encourageait ses gens, et revenait les mains pleines de feuilles brûlées, de raisins qui achevaient de se corrompre sous ses doigts. Il les jetait sur sa table de travail, et là seulement un soupir s'échappait de sa poitrine. Et puis il reparaissait, plus grave qu'à l'ordinaire, bien que le front haut. Mais on le sentait poursuivi par son souci. Tant d'êtres dépendaient de lui, à son foyer comme sur son vaste bien ! Et puis, derrière les vivants, il y avait les morts : ceux dont il venait, qui n'avaient pas mené jusqu'à lui l'héritage pour qu'il le laissât s'abîmer. Poignante idée. Ces jours inquiets étaient suivis de nuits tourmentées. Dans le silence de la maison obscure, il se levait. On entendait s'enflammer une allumette, et des pas sourds aller et venir dans sa chambre. On pouvait suivre de l'ouïe la marche de ses pensées. Il accélérait le pas, quand elles l'assaillaient plus aiguës ; il le ralentissait ou s'arrêtait quand elles s'apaisaient... Le fléau contenu, ses forces vives étaient usées. Ah ! qu'il soit béni, dans l'ombre infinie où il repose... !

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LE THÉÂTRE DE RABINDRANATH TAGORE[1]

Au milieu de ses voyages, de son vaste apostolat d'Europe et d'Amérique, le poète bengali, Sir Rabindranath Tagore, ne cesse de prodiguer les signes de sa multiple activité. Il vient de donner en deux ans deux volumes de discours, des poèmes, un nouveau roman, et de publier un précieux recueil de lettres de jeunesse. Sa personne lointaine et son grand manteau blanc d'où sort un visage rêveur, occupent les imaginations... Il est le symbole errant du réveil de l'Asie. On nous promet un ou deux de ses drames sur une de nos scènes. L'occasion m'a paru bonne pour relire ce théâtre. Le poète et le conteur sont déjà connus en France par de bonnes traductions ; l'auteur dramatique au contraire y est encore inédit. C'est pourtant sous cette forme qu'un poète a des chances de se rendre abordable ; et c'est par là qu'on peut embrasser le plus commodément la physionomie de Tagore et l'histoire de ses idées.

On n'attend pas ici une histoire du théâtre hindou, sur laquelle on peut consulter l'ouvrage classique de M. Sylvain Lévi. Ce théâtre a jeté un vif éclat au ve et au vi^e siècle, à

(1) Théâtre : *Chitra*, *The Post-Office*, *The King of the Dark Chamber*, *Sacrifice and other plays*, *The Cycle of Spring*, 5 vol. in-8, 1914-1917, Londres, Macmillan and C° éditeurs. — Cf. du même auteur : *My Reminiscences*, 1917 ; *Glimpses of Bengal* (lettres de jeunesse), *The Wreck* (roman) 1921 ; *Creative unity*, 1922.

l'époque où l'on place l'existence de Kalidasa, le fameux auteur de l'*Anneau de Sakountala*. On l'a vu renaître brillamment vers le milieu du siècle dernier, lorsque l'Inde, sortant de sa longue léthargie, éprouva les premières lueurs de ses aspirations nationale. Partout où il y a des races et des langues opprimées, le théâtre est le foyer du nationalisme. C'est un poste d'où il devient possible de remuer l'opinion. La première forme que prit aux Indes la nouvelle école dramatique, fut celle de la comédie à thèse. La pièce intitulée *Nil Darpana* ou le *Miroir de l'Indigo*, par Dina Bandhu Mitra, eut là-bas une fortune qui rappelle un peu celle de la *Case de l'oncle Tom* : c'était le tableau dramatique d'un village de planteurs, tué par l'établissement d'une factorerie anglaise. La condition des femmes, la question du veuvage, de la polygamie, offraient un vaste champ à la satire sociale. Sans compter que, dans les campagnes, les vieilles aventures du *Ramayana* et du *Mahabahrata*, la légende amoureuse de Krishna et de Rahda sont encore populaires comme il y a dix siècles et demeurent le sujet de spectacles aussi vivants que la *Passion* d'Oberammergau.

Le théâtre de Tagore n'est donc pas un fait isolé. Au moment de ses débuts, vers 1880, il y avait au Bengale une activité dramatique à laquelle il devait être tenté de prendre part. Il fit en effet vers ce moment deux ou trois essais, qu'il ne nous a pas conservés : d'après ses *Souvenirs*, c'étaient des comédies mêlées de chants, ou plutôt une suite de cantates, une espèce d'oratorios. La muse tragique fut longtemps gênée par sa rivale, et se vit contrainte d'attendre son tour.

Les drames de Tagore ne sont donc que les vacances d'un poète, mais le poète n'est jamais loin et intervient à tout moment dans l'œuvre du dramaturge. Cette confusion du drame et du lyrisme a d'ailleurs peu d'inconvénients dans le théâtre hindou ; elle y semble même naturelle, et c'est par là que le théâtre de Sir Rabindranath revêt une valeur nationale. Par-delà le drame social et le théâtre à thèse, il renoue en effet avec la tradition classique, c'est-à-dire avec ce genre supérieur des *rûpakas*, où la poésie constitue l'élément principal du drame. Les conventions particulières à ce genre de spectacles, la politesse orientale, l'esprit de bienveillance et de raffinement qui composent l'étiquette de ces vieilles sociétés de l'Inde, faisaient une règle au poète d'éviter toute espèce de conflits violents, d'écarter la pein-

ture des passions brutales, les catastrophes tragiques et l'effusion du sang. Comme partout où le poète n'écrit que pour la cour, il n'y avait en réalité qu'un genre, la pastorale : qu'on se figure un théâtre condamné aux *Amintes* et aux *Pastor fido*. Des forêts où des princes s'égarent à la poursuite d'une biche, des jeunes filles dans un jardin, soignant les fleurs de l'ermitage, le spectacle de l'amour naissant, les plaintes de l'innocence séduite et délaissée, la vengeance d'un vieil enchanteur irascible, qui jette un sort sur les amants, les voyages de l'épouse qui égare l'anneau qui devait la faire reconnaître, tels sont les incidents qui remplissent les sept actes de la longue idylle de *Sakountala*. Tout l'intérêt consiste dans une succession d'images qui renouvellent constamment l'impression de grâce et de beauté plastique. Qui ne connaît les vers où Gœthe a exprimé l'enchantement de cette volupté?

On verra que Tagore n'a pas laissé d'introduire dans le drame hindou des éléments nouveaux. Je soupçonne qu'il n'a pas été sans subir l'influence des petits drames fameux de M Mæterlinck. Mais il est évident que son ambition première a été de ressusciter le théâtre classique. Le nom de Kalidasa se trouve à chaque instant sous sa plume. Rien ne change en Orient : à travers un espace de douze ou de quinze siècles, c'est le même théâtre qui se continue.

Il ne faut donc pas s'imaginer des pièces, construites à l'européenne, avec cette armature d'intrigue et cette articulation qui forment une part essentielle de notre art dramatique. L'action y conserve beaucoup plus que chez nous la nature du songe. Notre réalisme y est inconnu. Il y a en général dans l'art oriental une esthétique de convention, de dignité et de retenue, analogue au sourire un peu figé qui flotte sur les membres et sur le visage imperturbable des Bouddhas : c'est le caractère de ces danses qui consistent en de lentes oscillations du corps et en flexions délicates des poignets et des mains, si différentes du tourbillon et des bonds de nos ballerines. C'est un art statique, monumental. Il y a plus de trente ans, M. Sylvain Lévi, décrivant les acteurs hindous, écrivait : « Leur jeu consiste plus en déclamation qu'en action ; aux moments les plus pathétiques, ils restaient immobiles. » La mère de Bouddha, s'accoudant à un arbre dans une attitude gracieuse, et donnant le jour à son fils, qui s'échappe de son flanc droit, comme une

fleur éclôt sur une tige flexible, cette façon d'exprimer les choses en les anesthésiant, et de produire, comme par l'effet d'un narcotique, une impression de sérénité, voilà une image qui traduit assez bien l'espèce d'illusion que recherche le drame hindou.

La mise en scène paraît réduite au minimum. Les indications de cette nature sont même fort rares chez Tagore. Il y a aux Indes, dans quelques grandes villes, des théâtres réguliers où l'on se sert de machines. Mais il est clair que les pièces de Tagore sont écrites, comme celles d'autrefois, pour être jouées en plein air, dans ces cours que parcourent un ou deux étages de galeries, telles qu'en présentent encore certaines *posadas* espagnoles : c'est dans des cours semblables que furent joués Shakspeare et Calderon. Les conditions sont donc à peu près les mêmes qu'elles étaient en Europe, il y a quatre ou cinq siècles. Les rôles de femmes sont tenus par de jeunes garçons. Les toilettes sont magnifiques, mais le décor et le mobilier sont réduits à la plus simple expression. C'est la poésie seule qui se charge de peindre.

L'or du soir se fond dans le vert azuré de la mer. Sur la montagne, la forêt boit la dernière goutte de la coupe du jour. A gauche, on aperçoit à travers les arbres les cabanes du village qui allument la lampe nocturne, semblables au visage voilé d'une mère veillant ses enfants endormis. O nature, je t'ai vaincue ! Tu étends ton tapis aux mille couleurs dans la solitude où je règne, et tu danses, divine esclave, en secouant ton collier d'étoiles sur ta poitrine ténébreuse.

Il va de soi que, dans un tel théâtre, il ne saurait être question d'aventures et de personnages vulgaires. Rien n'est plus étranger à un Européen que le système des castes, tel qu'il est pratiqué aux Indes de temps immémorial. Tagore, si affranchi par certains côtés de son esprit, semble le regarder comme une nécessité qui a peut-être fait son temps, mais à qui on doit compte des services qu'elle a rendus. Comme conteur et comme romancier, il ne recule pas devant les peintures les plus humbles. Mais, comme dramaturge au moins et comme poète, c'est un aristocrate décidé. Cet apôtre humanitaire ne met guère sur la scène que des dieux, des héros, des rois. C'est quelque chose de bien plus fort que les idées sociales : c'est une loi esthétique. Il y va de la dignité du langage. On ne fait pas

parler des bourgeois dans la langue des dieux. Ainsi ce pasteur et ce prophète, avec son nom sonore et sa beauté de Mage qui nous montre une étoile, nous arrive du pays des fables, de ces plateaux de l'Asie, qui ont bercé l'humanité sur leurs genoux comme une nourrice, en lui faisant des contes qui commencent toujours par les mots éternels : « Il était une fois un roi et une reine... »

Le premier de ces drames, *Chitra*, que l'auteur composa aux environs de la trentaine, est aussi celui dont la forme se rapproche le plus des modèles classiques de l'Inde. Le sujet est tiré du *Mahabahrata*. C'est une sorte de poème, de méditation animée sur la femme et le sens de l'amour; l'auteur, marié depuis peu, faisait de son bonheur l'objet de ses rêveries. Chitra a été élevée par son père, à défaut d'un fils, en garçon, pour les armes, la chasse et la vie héroïque. Un jour, dans la forêt, elle rencontre un homme couché sur un lit de feuilles sèches. Il se lève brusquement, « comme une flamme soudaine jaillit d'un tas de cendres. » Alors, elle connaît qu'elle est femme. Elle demande au dieu de l'amour le don de la beauté. « Donnez-moi un jour, un seul jour de parfaite beauté, et alors je réponds du reste de mes jours. » Le dieu lui accorde une année. Elle se fait aimer d'Arjuna. Mais est-ce sa vraie personne qu'Arjuna serre dans ses bras, ou bien plutôt n'est-il épris que d'une enveloppe étrangère? Ne connaitra-t-il jamais la femme véritable qu'il a par ses baisers éveillée à l'amour, et qui étouffe d'être prise pour une autre plus belle? Il est difficile d'exprimer avec plus d'acuité un problème de casuistique ou de métaphysique amoureuse ; cette mélancolie des débuts de l'amour, quand le désir jette sur le sein l'un de l'autre deux êtres insatiables de se connaître et de se mêler, et l'impuissance des corps pour embrasser les âmes. Qu'est-ce que l'amour fonde sur cette illusion du plaisir, ou plutôt sur cette grande tromperie de la nature, qui revêt un moment tous les êtres d'un charme ensorcelant et impersonnel comme le printemps? Comment déjouer le piège universel et, dans cette fête que la nature se donne à elle et pour ses fins à elle, pouvoir se dire : « Ceci est à moi C'est moi qui suis aimée, et non pas un fantôme créé par le désir? » Tel est le sujet des plaintes de Chitra. A la fin, elle reprend ses armes et ses habits d'homme et reparaît devant Arjuna.

Seigneur, avez-vous goûté jusqu'à la dernière goutte la coupe des délices? Avez-vous épuisé les parfums de l'amour? Les jours de la fleur sont passés. Je vous apporte avec orgueil le don d'un cœur de femme... Ce que vous avez chéri n'était qu'un déguisement. J'avais obtenu des dieux la grâce d'une année de la plus radieuse beauté qui ait orné une mortelle et vous n'avez aimé que cette illusion. Je suis Chitra, la fille du roi de Manipur... Daignez m'accepter pour compagne de vos entreprises et de vos périls, laissez-moi partager les grands devoirs de votre vie : alors vous connaîtrez qui je suis. Si l'enfant que je porte dans mon sein est un fils, je lui enseignerai à être un second Arjuna; je vous l'enverrai quand il sera grand, et à ce moment-là vous me connaîtrez vraiment. Aujourd'hui, contentez-vous de moi telle que me voilà : je suis Chitra, la fille d'un roi.

Le sens de ce petit drame ascétique est au fond une leçon sur le sérieux de la vie et sur la dignité humaine. C'est l'idée de l'action, qui succède à la lune de miel. C'est un appel, souvent répété par le poète, à la collaboration des femmes, en qui il ne cesse de voir la grande force spirituelle, le génie ou, comme il dit, le *Shâkti* de la patrie. Et je ne doute pas que Chitra, la guerrière tendre qui prie les dieux de la rendre belle pour plaire, et qui souffre cependant de n'être qu'un objet de plaisir, ne demeure une des plus pures héroïnes d'un théâtre qui a créé la figure de Sakountala, cette Grisélidis des bords du Gange, et celle de Vasantasena, la première et la plus touchante des courtisanes amoureuses.

Pour les deux ou trois pièces suivantes, j'ignore dans quel ordre elles ont été composées. Les biographes du poète ne nous l'apprennent pas. L'Inde n'a jamais attaché d'importance à la chronologie. De toute sa vie elle n'a daigné conserver que ses rêves. J'ai pourtant des raisons de penser que les deux principaux de ces drames, les plus originaux comme les plus célèbres, appartiennent à la période de la maturité du maître, celle qui suit l'effusion de l'*Offrande lyrique* et précède le recueillement du *Sâdhanâ*. Ils portent la teinte grave du milieu de la vie. L'auteur y paraît occupé du sens de la destinée.

On sait qu'à un moment de sa vie, le bureau de poste de son village a été installé dans un des bâtiments de la ferme qu'il habitait. De sa fenêtre, il en apercevait le drapeau; il causait presque tous les jours avec le chef du bureau, et c'est là qu'il écrivit la nouvelle du *Maître de poste*. Cette histoire de fonction-

naire anglais qui a le mal du pays et ne comprend rien à la tendresse de sa petite bonne hindoue, n'a d'ailleurs aucun rapport avec le drame du même nom. Mais quel sujet de rêveries qu'un bureau de poste, que ces fils aériens sur lesquels glissent les pensées et qui propagent, plus vite que l'oiseau, les nouvelles muettes! Tout ce qui sert entre les hommes de lien, de signal, la cloche, le phare, le message, est un thème de poésie. Qui ne se souvient d'avoir passé des heures dans son enfance à deviner le bruit des cloches, ou à se demander comment les mots voyagent sur la longue harpe des télégraphes? Comment leur mystérieux murmure émeut le silence attentif des campagnes! Il n'en a pas fallu davantage pour servir de motif à la jolie pièce de Tagore. C'est aussi un rêve d'enfant; Tagore est le plus tendre des poètes de l'enfance. Et peut-être n'a-t-il rien écrit de plus simple et de plus humain, que ce petit drame du *Bureau de poste.*

Le petit Amal est bien malade. On ne sait pas ce qu'il a. Sa santé désole le bon papa Madhav. Le médecin ordonne la diète, le repos; il cite les auteurs et hoche la tête d'un air sévère. Surtout pas de fatigue, pas d'agitation. Et pas de courants d'air! Qu'on tienne l'enfant à la chambre et que tout soit bien clos : que le malade ne s'échauffe pas, qu'il ne prenne pas de refroidissement! Et le petit prisonnier, seul tout le jour à la maison, tandis que le grand-père Madhav est à l'ouvrage, rêve.

Seul? Non, il est à la fenêtre et il regarde les gens qui passent : cette fenêtre est tout ce qu'il connaît du monde, et cela lui suffit pour imaginer le vaste univers. Il appelle les passants, se fait raconter des histoires, et toute la vie, telle que la conçoit un enfant, défile dans le cadre étroit de la fenêtre : voici le laitier, le sonneur, le maire grotesque et important, et l'ancien du village, le doux bohème qui sait de si beaux contes, et Sudha, la petite marchande de bouquets, qui s'en va sur la pointe des pieds en lui promettant des fleurs. Et chaque fois l'enfant imagine combien elle est charmante, cette vie qu'il ignore : comme ce serait beau de cueillir des fleurs avec Sudha, de partir avec le laitier traire les vaches sur les collines, et d'aller voir le monde là-bas, par-dessus l'épaule des montagnes. Et le petit enfermé qui se construit le roman de la vie avec des bribes de sensations, des désirs et des songes, rappelle la sublime allégorie platonicienne de la caverne. Mais une chose surtout le fait rêver : ce beau bâtiment neuf de la poste, avec ses fils magiques

et le drapeau du Roi. Est-ce que le Roi écrit quelquefois? Est-ce qu'il pourrait m'écrire? Comment savoir s'il y a une lettre pour moi? Y a-t-il un métier plus beau que de porter les lettres du Roi? C'est en causant avec son ami le bohème que le petit malade apprend ces belles choses. Dès lors l'enfant ne fait plus qu'attendre, attendre fiévreusement la lettre du Roi. Il va plus mal, ne quitte plus son lit. Le docteur mécontent soupçonne qu'il a pris froid, — toujours ces maudits courants d'air! Et il fait fermer la fenêtre. Mais l'enfant moribond ne songe qu'à sa lettre. Et enfin, il arrive, le messager attendu : il annonce que le Roi envoie son médecin et qu'il viendra lui-même ; et voici le médecin : il fait ouvrir la fenêtre et éteindre la lampe, afin que la nuit entre avec toutes ses étoiles, et il prend doucement la main de l'enfant, en mettant le doigt sur sa bouche : « Chut! Il dort. »

Il est très difficile de dire le sens exact de ce petit poème ; peut-être ne faut-il pas chercher sous chaque personnage un symbole trop précis. Il s'agit moins d'un contenu intelligible, clair pour l'entendement, que d'un résidu émotif, d'une vapeur douce comme celle qui flotte dans l'âme après un songe. On devine bien ce qu'il faut entendre par cette guérison, par cette délivrance, par ce détachement qui délie l'enfant prisonnier; on entrevoit ce que signifie ce « message, » cet ordre mystérieux qui vient toucher le petit malade. C'est l'appel de la vocation, de la grâce : c'est la voix qui tôt ou tard, à l'improviste, fait comprendre que tout est illusion, hors l'amour, et qu'il n'y a de réel que l'au-delà, l'Infini. Ce mysticisme est une idée assurément bien étrangère à nos théâtres du boulevard. Le talent du poète a été de la rendre secrètement sensible par des images intimes et toutes familières, de même que l'auteur des *Aveugles* et de *l'Intruse* suggérait par des traits tout simples toute l'angoisse humaine. Mais le petit « mystère » de Tagore laisse le spectateur sous une impression bienfaisante de tendresse et de paix.

Ces thèmes de la nuit et du Roi, qui apparaissent si majestueusement à la fin du *Bureau de poste*, forment la substance du *Roi invisible*. Ce sont les mêmes motifs, mais repris et orchestrés. L'histoire, pour tout dire en deux mots, est un peu celle de Psyché : c'est un de ces mythes éternels qui appartiennent à toutes les langues. Mais qu'est-ce que ce Roi que ses sujets n'ont jamais vu, ce Roi innommé dont personne ne connaît le visage, qui ne se montre en plein jour à aucun

homme vivant, dont on ne connaît l'existence que par un acte de foi, et que sa femme elle-même, la reine Sudarshana, n'obtient de rencontrer que dans une ombre profonde? Les uns le nient, les autres le confessent, sans qu'il daigne sortir de son mystère et se manifester. Cependant, un usurpateur se fait passer pour lui ; le Roi ne s'émeut pas et ne tente rien pour le confondre. Il promet seulement à la Reine qu'il sera le soir de la fête dans les jardins du palais : à elle de le deviner et de le reconnaître. La folle, comme on s'y attend, devine mal et se jette au cou du roi de clinquant. Il faut de longues aventures et de dures humiliations pour lui démontrer son erreur. Il faut que son orgueil soit brisé, que la curiosité, le dépit, se changent en simple acceptation, que les sentiments d'amour-propre cèdent la place à ceux d'une entière soumission et d'un complet oubli de soi, d'un abandon total à la volonté du Maître : alors se produira la révélation. Le cœur se montre au cœur et l'amour à l'amour.

Je crains qu'un résumé si sec ne laisse subsister que peu de chose du charme d'un tel conte. L'analyse lui fait perdre sa principale beauté, l'attrait de cette succession d'images d'un sens incertain, qui font naître tour à tour des interprétations diverses, pareilles aux formes changeantes d'un nuage au soleil couchant. On hésite entre divers symboles, et cette indécision accroît la richesse du poème. Tantôt on est tenté d'y voir un drame individuel, le drame de l'âme que séduisent les apparences, que distraient et dissipent les choses du dehors, et qui ne se possède qu'à la condition de descendre jusqu'au fond d'elle-même, dans cette région souterraine où parle la vérité et où s'entend la voix du maître intérieur. A d'autres moments, ce prince ténébreux qui ne se manifeste que dans l'ombre et le silence, et refuse de se déclarer contre ses blasphémateurs, ressemble à ce Dieu patient qui se contente de paraître dans l'ordre universel, et souffre sans colère les empiètements de la créature. D'autres fois enfin, à côté de ce sens religieux, on ne peut s'empêcher d'en distinguer un autre : ce roi caché qui laisse faire, qui ne se montre pas, qui laisse même douter de lui, et qui ne daigne pas protester contre les fausses puissances et les idoles du jour, même lorsque la reine est égarée par elles, sûr que son heure viendra et que le souverain légitime rentrera tôt ou tard en possession de son royaume, ce prince mystérieux et noir comme la nuit, qui attend en silence le retour de ses fidèles,

n'est-ce pas le Génie de l'Inde, en face de ses maîtres momentanés et de ses oppresseurs? On songe involontairement à certaines des *Lettres de jeunesse* récemment publiées :

Comme ces gens-là nous méprisent!... Il me semblait avoir auprès de moi l'Inde, notre mère outragée, qui gisait là, la tête dans la poussière, inconsolable de sa gloire... Quelle misère grotesque que cette réunion de *memsahibs* en habit noir, avec le bruit de leur bavardage en anglais et leurs éclats de rire! Quel trésor de vérité pour nous dans notre vieille Inde d'autrefois; quelle pauvreté et quel mensonge que le cérémonial vide d'un dîner à l'anglaise!

Cette lettre date de 1893. Qui sait si l'on n'y trouverait pas le germe du drame dont nous parlons, le contraste du faux roi, entouré de ses fonctionnaires et de ses adulateurs, et du prince invisible qui règne dans le secret des cœurs? N'est-ce pas là du moins un des sens qu'il est permis d'entrevoir dans le clair obscur du poème, ou serait-ce le diminuer que d'y reconnaître la vieille idée nationale, le combat de l'illusion et de la réalité, du jour et de la nuit, des prestiges trompeurs et de la vérité divine, cette opposition entre le monde des apparences et le monde du sentiment, cette philosophie de la pénombre dont l'Inde a fait cadeau à la pensée de Schopenhauer, et dont l'enchantement a passé dans l'immortel nocturne de *Tristan* : « *O sink hernieder, Nacht der Liebe?* »

Je rappelle à dessein le souvenir de la mélodie merveilleuse, ou plutôt elle s'évoque d'elle-même à la mémoire, comme un sourd accompagnement à la lecture du poème. Et peut-être serait-il vain de presser davantage le sens de ces drames tout lyriques; ils ont rempli tout leur objet s'ils laissent flotter dans l'âme une émotion musicale. Leur supériorité consiste dans cette singulière élasticité poétique. Mais cette disposition rêveuse n'est qu'un côté de l'âme de Tagore.

L'Inde est double, écrit-il dans une de ses lettres : c'est tantôt une ménagère et une mère de famille, tantôt une vagabonde éprise d'ascétisme. La première est une casanière qui ne quitte pas le foyer, l'autre n'a pas de foyer du tout. Je sens en moi ces deux natures. J'ai un besoin de voyager qui me pousse à voir le vaste monde, et en même temps je soupire après un petit coin bien abrité : il me faut, comme à l'oiseau, un nid étroit pour ma demeure, et le vaste ciel pour mon essor.

On sait en effet que peu à peu, dans la seconde partie de sa vie, le poète intime, en Tagore, a fait place de plus en plus au prophète, à l'apôtre. Il a pris conscience de sa mission. Les vastes événements dont l'Asie est le théâtre depuis quinze ans, la part plus active qu'elle prend à la vie universelle, devaient à la fois inspirer et servir l'écrivain. On l'a vu, depuis 1912, désigné à la gloire mondiale par le prix Nobel, promener au Japon, en Amérique et à deux reprises en Europe la parole nouvelle. De plus en plus, Tagore fait entendre dans les affaires du monde la voix de l'Orient.

C'est à cette époque qu'appartiennent les petits drames qui ont été réunis il y a quatre ou cinq ans sous le titre de *Sacrifice*. Ils sont d'une manière toute différente des précédents, plus courts et plus rapides, plus âpres et plus violents. L'auteur ne voit plus dans le théâtre qu'un instrument de propagande. Il s'en sert pour la diffusion de sa doctrine, comme il ferait un discours ou une conférence. Le ton demeure, en général, d'une solennité hiératique, parfois d'une grande beauté d'images. Seulement, ces petites improvisations fougueuses, ces esquisses dramatiques, ces moralités édifiantes, composées à la hâte pour les besoins d'une idée, perdent tout à fait le charme poétique qui faisait le principal mérite des premiers « mystères » de l'auteur. Ceux-ci devaient presque tout leur prix à leur indécision même, à je ne sais quoi d'involontaire et d'indéfinissable, à une irisation de perle, à une condensation de songe. C'est perdre beaucoup que d'échanger cela pour la gloire d'une démonstration. C'est l'inconvénient de l'art qui se réduit à prouver : il ne lui reste plus que la valeur de la thèse. Dans ces derniers drames, Tagore apparaît presque, toutes proportions gardées, comme le Hugo de *Mangeront-ils?* ou comme une sorte de petit Voltaire, le Voltaire des *Guèbres* ou de *l'Orphelin de la Chine*, luttant contre le fanatisme et la superstition, déclarant la guerre aux Brahmanes et faisant de son théâtre une arme de combat.

Mais le théâtre hindou, avec son absence de ressort, sa psychologie ignorante et sa construction enfantine, est encore beaucoup moins capable que le nôtre de porter des idées et d'en exprimer le conflit d'une manière intéressante. Les personnages de Tagore, dans ses meilleures pièces, sont à peine des êtres vivants ; dans ses drames philosophiques, ce ne sont plus que des

abstractions tout à fait puériles, des marionnettes chargées de débiter une leçon. Toute vie intérieure, toute vraisemblance est sacrifiée au développement d'une sorte de conférence contradictoire, d'où doit sortir le triomphe d'une formule humanitaire.

C'est ainsi que l'on voit dans le drame de *Sanyasi* l'orgueil d'un ascète se fondre au contact d'une petite « paria » rencontrée par hasard ; dans *Malini*, le crime du grand-prêtre Kemankar qui ne recule pas devant l'assassinat, pour maintenir les vieux rites et arrêter le progrès d'une religion nouvelle ; dans *Sacrifice*, la révolte du brahmane Raghupati contre le roi Govinda, qui avait eu l'audace d'interdire dans son royaume les victimes sanglantes. Ce dernier drame est dédié « aux héros de la paix, qui défendirent courageusement leur foi, lorsque la déesse de la guerre eut soif de sang humain. » C'est un plaidoyer pacifiste. Il fut composé pendant la guerre, comme un encouragement aux hommes qui ne prirent pas les armes et refusèrent d'entrer dans le conflit universel.

Sans doute, un Hindou est excusable d'être resté étranger aux causes de la guerre, et de ne pas partager des intérêts qu'il ne comprenait pas. On ne peut guère blâmer Tagore d'avoir voulu demeurer en dehors de la mêlée. Le temps viendra-t-il où les guerres, par le progrès de la raison, sembleront aussi barbares et aussi impossibles que le sont devenus, pour l'homme civilisé, les sacrifices humains ? L'homme trouvera-t-il quelque jour un moyen d'établir sur la terre des relations plus douces, comme des religions spirituelles se sont substituées aux cultes primitifs, et comme on a cessé de croire qu'on plaît à la divinité par des offrandes cruelles ? La guerre ne serait-elle qu'une monstrueuse idole, qu'il suffit de nier pour qu'elle s'évanouisse ?

Ce problème (c'est tout le problème du mal !) dépasse un peu ce qu'il est permis de traiter en deux actes. Tagore lui-même s'est aperçu que ce genre de questions se décide mal au théâtre. Dans sa dernière pièce, le *Cycle du printemps*, il renonce à prêcher ; il revient à la fantaisie, à la poésie pure. Il arrive que la vieillesse soit pour les poètes le signal d'une floraison nouvelle et d'un retour d'adolescence. Cette allégorie de Tagore blanchissant sur l'illusion de l'âge, sur la vie qui renaît, sur cet anneau des saisons où le dernier jour de l'hiver se confond avec la fleur du renouveau, est une de ses inventions les plus gracieuses ; ce n'est presque qu'une ronde, une perpétuelle

chanson. Le vieux maître y a retrouvé le flot rapide et charmant de son lyrisme juvénile.

Voilà ce que nous apprend ce poétique théâtre sur l'histoire de son auteur. Tagore serait sage s'il se tenait à la poésie. C'est la seule mission des poètes, de créer de la beauté et d'enchanter les hommes. Ils perdent leur temps, et peut-être davantage, s'ils se mêlent de les instruire. Il est toujours dangereux de faire le prophète. Que peut savoir ce Bengali de ce qu'il faut à un monde dont il n'est pas? Comment croire qu'il possède seul le mot de la vérité? Un moment, il a été l'objet d'un très vif engouement. Il fut reçu en Allemagne, il y a quelques mois, comme une sorte de Messie : les traductions de ses ouvrages se voyaient à l'étalage de tous les libraires, et son portrait accueille le visiteur à l'École de Sagesse, dans ce singulier sanatorium religieux de tendances confusément bouddhistes, que dirige à Darmstadt le comte Keyserling. On discernait là aisément un phénomène de découragement; repoussée à l'Occident, la pensée allemande se tournait de nouveau vers l'Orient, la Russie, l'Asie; elle respirait avec délices cette pensée de vaincus. Que pouvait-il résulter de ces rêveries de la défaite? On ne pouvait y méconnaître la rancune d'un peuple puissant qui, déchu de l'Empire, caresse avec un orgueil sombre la catastrophe universelle et cherche à entraîner le monde dans l'abîme. On ne voyait pas sans inquiétude se former cette coalition d'amertumes, et grossir cette masse de nihilismes intéressés à la faillite de l'Europe.

Mais nous savons trop ce que représente l'Europe, pour nous laisser aller à désespérer d'elle; nous n'allons pas donner notre démission de vainqueurs. Nous n'avons pour l'Asie ni haine, ni dédain; nous savons ce que lui doit le monde, mais nous n'avons point à rougir de la dignité et des devoirs que nous avons reçus du destin en partage. Génie féminin, caressant, Tagore tient des dieux le don charmant de la beauté : pourquoi prendre ce séducteur au sérieux comme philosophe? Il y a des moments où il faut couronner les poètes de fleurs et les chasser de la République : c'est lorsqu'ils risqueraient d'efféminer les cœurs et de les disposer à l'abdication.

Louis Gillet.

REVUE LITTÉRAIRE

M. PAUL BOURGET, CRITIQUE (1)

On admet généralement que le talent du critique et le talent du romancier sont à peu près incompatibles. Et il est vrai que beaucoup de romanciers, — mais nous en avons des centaines, — seraient sans doute moins féconds, s'ils n'étaient dénués de tout discernement.

Il est vrai aussi que l'on attribue au romancier, pour qualité principale et aptitude singulière, l'imagination, tandis que l'excellente vertu d'un critique est le goût. L'imagination et le goût sont deux mérites bien différents, que l'on ne voit pas toujours réunis : peut-être un goût très difficile entrave-t-il une imagination fougueuse et qui a plus d'entrain que de finesse attentive. On épiloguerait là-dessus sans peine et sans utilité, comme on épilogue sur maints petits problèmes qui ne sont que chicane au sujet de définitions arbitraires une fois posées. Qu'est-ce qu'un romancier? puis un critique? Selon qu'il plaira de séparer ou de rapprocher ces deux littérateurs, on les définira d'une manière ou d'une autre.

Mais voici M. Paul Bourget, qui certes est un romancier : je ne crois pas qu'on le nie ; et qui est un critique, l'auteur des *Essais* et des *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, des *Études et portraits*, du volume intitulé *Sociologie et littérature*, des *Pages* et des *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, neuf volumes et de critique véritable.

Les débuts de M. Paul Bourget remontent à 1872. Depuis lors, et pendant ce demi-siècle d'une production très abondante et continue,

(1) *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, par M. Paul Bourget, 2 volumes. Cf. *Essais* et *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, *Études et portraits*; *Sociologie et littérature*; *Pages de critique et de doctrine* (Plon).

l'œuvre critique a sans cesse accompagné l'œuvre romanesque et, faut-il le dire? sans dommage pour celle-ci ou celle-là.

Comment se fit d'abord la réunion? Lisez, dans le recueil des *Études et portraits*, un chapitre de « Réflexions sur la critique, » daté de 1882. M. Paul Bourget considère alors que l'ancienne critique, celle qui était rigoureusement fidèle à son étymologie d'un « jugement, » celle de l'abbé Morellet par exemple ou de notre Gustave Planche, avait passé de mode. Il ne s'en attristait pas. Il en résumait ainsi le caractère : « Le rôle du critique était celui d'un arbitre suprême et convaincu, sorte de procureur de la littérature qui dressait le dossier des méchants ouvrages et, distributeur de couronnes autant que de châtiments, décernait des récompenses aux bons auteurs. » Cette critique est morte, dit en 1882 M. Paul Bourget. Puis il pose la question de savoir pourquoi elle est morte. Elle est morte, répond-il, en même temps que son principe. Son principe était qu'il y a « des lois inflexibles de la Beauté, qu'il y a « un type absolu de l'œuvre d'art. » Eh bien! ces lois, n'existent pas, ni ce type. Descartes croyait à l'identité des esprits : nous avons découvert, nous, la variété des intelligences; la connaissance des littératures étrangères nous a menés à cette découverte. Et « ce que l'ancienne critique appelait l'imperfection d'une œuvre apparaît alors comme une condition de la vie même de cette œuvre. » L'ancienne critique reproche à Ronsard de parler, en français, grec et latin : la critique moderne constate ce que fut, à l'époque de Ronsard, l'enivrement de l'Antiquité retrouvée. L'ancienne critique reproche à Rabelais tant d'obscénité : la critique moderne examine la verve sensuelle et cynique de la Renaissance. Bref, il ne s'agit plus de juger, mais de comprendre. Il fallait toujours comprendre, mais on avait grand hâte de juger. Depuis Sainte-Beuve et Taine, dit M. Paul Bourget, la critique devient psychologie. Elle essaye de parfaire une « histoire naturelle » ou une botanique des esprits. C'est le mot de Sainte-Beuve. Ou bien elle « vérifie » sur les œuvres littéraires d'autrefois ou d'à présent les hypothèses des savants relatives à la pensée, à son effort qui d'âge en âge se transforme. C'est le désir de Taine. Les critiques, dit M. Paul Bourget, « ne régentent pas plus la production littéraire que les physiologistes ne régentent la production de la vie, mais je n'avouerai jamais que ce soit là une infériorité... La grande ouvrière des créations du génie est l'inconscience; et le meilleur procédé pour composer de belles œuvres est de travailler à se faire plaisir à soi-même. Aucun précepte n'enseigne cette sorte de plaisir. » En somme, le critique analyse une

œuvre, analyse un plaisir et analyse l'âme d'un auteur qui a pris son plaisir à composer une œuvre que voilà. Ainsi, la critique tourne à cette psychologie que disait le romancier psychologue de *Cruelle énigme*, d'*Un crime d'amour* et d'*André Cornélis*. Tous deux psychologues, le critique et le romancier se réunissent. Les *Essais* et les *Nouveaux essais de psychologie* sont bien l'ouvrage du même auteur à qui l'on doit les romans que j'ai cités.

Je ne crois pas que M. Paul Bourget signerait aujourd'hui, sans les modifier, ses « Réflexions sur la critique » de 1882. Non qu'elles ne soient extrêmement justes à maints égards. Il a raison, dès 1882, à mon avis, de rendre voisines la notion de littérature et celle d'un plaisir. C'est l'idée de Racine et qu'il a plus d'une fois formulée; c'est, au xviie siècle et jusqu'à l'époque d'un étonnant désordre littéraire, l'idée de tous nos écrivains qui n'étaient pas ou philosophes ou prédicateurs. Secondement, si les critiques, en nous aidant à mieux comprendre les belles œuvres du passé, en nous donnant de nouvelles raisons de les goûter, par les moyens de l'histoire et de la psychologie, enfin si les critiques augmentent notre plaisir, grand merci. Mais ont-ils dès lors accompli toute leur besogne?

Pourquoi l'auteur des « Réflexions sur la critique » les dispense-t-il et même leur refuse-t-il le droit de « juger ? » C'est qu'ils se trompent! Boileau parle de Ronsard « avec une inintelligence singulière de l'essence du génie lyrique. » Morellet ne comprend rien à « ce grand secret de mélancolie que la lune raconte aux chênes et aux rivages antiques des mers », dans *Atala :* tant pis pour lui ! Gustave Planche « ne s'est jamais douté que les deux plus puissants génies littéraires de sa génération fussent Victor Hugo et Balzac... Colossale méprise ! » Je ne dis pas non. Mais, s'il n'y a point de critiques infaillibles, comme il n'y a guère d'écrivains, poètes ou romanciers, impeccables, est-ce une raison pour ôter à la critique son attribution la plus importante, qui est de juger, qui est de dire, et très souvent : ceci ne vaut rien, ceci tourne au galimatias, ces idées-ci ne sont que fausseté ? On a beau jeu à signaler les erreurs de la critique. Et toutes celles que l'on signale ne sont peut-être pas si évidentes. Plusieurs, — et celle de Boileau qui n'a pas entendu Ronsard, — peuvent aussi être considérées comme les signes d'une époque et de son goût différent du nôtre. Boileau n'est pas seul en son temps à n'aimer que médiocrement Ronsard ; et nous, qui l'aimons autant que nul poète de chez nous, l'aimons-nous à cause de ses néologismes latins et grecs, ou bien en dépit de ce langage mélangé?... Vous l'aimez en bloc? Moi aussi.

Mais, au temps de Racine et de Boileau, quand il s'agissait de purifier la langue et de lui trouver sa clarté parfaite, Boileau n'avait pas tort de blâmer le vocabulaire de Ronsard, auquel d'ailleurs Ronsard lui-même renonça peu à peu et qui ne se rencontre plus beaucoup dans les *Amours d'Hélène*. A présent, ce ne sont plus le grec et le latin qui mettent en péril notre langue ; et les sévérités de Boileau ne seraient plus si opportunes. Il aurait d'autres sévérités. Pareillement, à Rome, sous le règne de Tibère, Sénèque se plaint d' « un excès de littérature : » il aurait maintenant à blâmer tout le contraire et dirait que nous souffrons d'un trop grand nombre d'illettrés.

Du reste, la critique n'a point exactement la même tâche à faire, selon qu'il s'agit des écrivains du temps passé, dont la gloire est bien établie et le génie reconnu, ou des auteurs contemporains, qui sont dans la bataille : et elle aussi ! Elle n'a point à déclarer grands poètes Ronsard, La Fontaine ou Racine. Qu'elle ajoute aux plaisirs que nous en recevons naïvement, pour ainsi dire, d'autres plaisirs et plus savants ; c'est tout ce que nous lui demandons. Mais, quand il s'agit de la littérature qui se prépare ou qui se fait, qui subit les tribulations de la vogue ou de la mode, qui parfois se trémousse et utilise les stratagèmes de publicité ou les intrigues des cénacles, des coteries et des chapelles, la critique est là (ou doit être là) pour réagir contre la sottise, pour ridiculiser les toquades, pour découvrir les belles œuvres : elle doit être là pour juger, sauf erreur, avec intelligence et vive loyauté. Si, par endroits, un Gustave Planche se trompe, son idée de la critique est pourtant vraie. Il me semble que M. Paul Bourget se rangerait aujourd'hui à cette opinion qui n'était pas la sienne en 1882.

Non qu'il ait, depuis lors, exercé la critique à la façon de Gustave Planche, signalé les mauvais écrivains et fait de ces rudes et utiles exécutions que ne dédaignaient ni Ferdinand Brunetière, ni Jules Lemaître ou M. Anatole France. Je ne vois rien de tel dans ses volumes de critique. Et même, il plaint les critiques, pour ainsi dire, professionnels, critiques de guet, de combat, qui ont eu à défendre incessamment la littérature, à en protéger, à en nettoyer les abords. Il plaint Barbey qui, « à l'orée de la vieillesse, » devait « articler hâtivement sur toutes les inepties parues de la veille en librairie. » Barbey appelait cette besogne laver la vaisselle dans les journaux et, fier, ajoutait : « Je la lave comme saint Bonaventure, avec des mains de cardinal ! » Il plaint Théophile Gautier, qui « use ses forces, » lui l'auteur d'*Émaux et camées* et de *la Morte amoureuse*, au travail du

feuilletoniste, salonnier, critique de théâtre... Il est facile de recueillir et de grouper certaines paroles tristes et qui ont échappé à Gautier dans les moments de lassitude. Mais, à vrai dire, je ne puis le plaindre. Il avait choisi le métier de servir la littérature, qu'il adorait; et il l'a servie de toutes manières, par ses poèmes, ses romans, et aussi en accomplissant toute la tâche d'un critique.

Du moins, si M. Paul Bourget ne lave point la vaisselle comme Gautier, Barbey ou saint Bonaventure, s'il méprise de s'attaquer aux personnes qui sont, dans la littérature, les ennemis de l'intérieur, il pose avec une admirable netteté les principes en vertu desquels on devra séparer les bons et les mauvais écrivains.

Un art l'intéresse par-dessus tous les autres, l'art où il est passé maître, le roman. Je ne sais si aucun romancier a, comme lui, médité sa technique, l'a éprouvée, ensuite l'a voulue. Les pages où il la présente sont des merveilles de lucidité intelligente.

Méfiez-vous, dit-il : c'est mon opinion ; c'est mon système et qui dérive de mes instincts peut-être autant que ma raison!... Mais le système qu'il tient pour bon, ses romans le certifient : son œuvre ajoute au précepte la démonstration. Trois préceptes, et qu'il résume par ces mots qui ont besoin d'un commentaire : la crédibilité, la présence, l'importance du sujet.

La « crédibilité » est « la vertu première du roman. » La crédibilité « se distingue de la vraisemblance et même de la vérité. » Voulez-vous un exemple? *Les Trois mousquetaires*, du vieux Dumas : « L'histoire racontée est invraisemblable dans dix-neuf épisodes sur vingt, et la crédibilité de la fable est souveraine... Le lecteur ne peut pas ne pas y croire et, à cause de cela, c'est un grand roman, tandis que *Salammbô* n'est que le plus magnifique exemple de rhétorique de la langue. » Pour préférer à *Salammbô* ces *Trois mousquetaires*, il faut que M. Paul Bourget se place, comme il le fait ici, au seul point de vue d'un roman, d'une histoire, d'un conte, enfin d'un mensonge qui s'adresse à notre crédulité. Nous savons bien que ce n'est pas la vérité.

Nous serons dupes volontiers, pourvu qu'on nous y engage. Et la vraisemblance nous y aide. Cependant, elle ne suffit pas; il y a même un don du romancier qui se moque de la vraisemblance et qui, sans elle, nous persuade. « A quoi tient-elle, cette crédibilité, qui fait que nous disons couramment, un Don Quichotte, un Robinson, un d'Artagnan, quelque différence qu'il y ait entre le génie d'un Cervantès ou d'un Daniel de Foë à la facilité hâtive de l'improvisateur

Dumas? A la vraisemblance? Non, puisque *les Trois mousquetaires* abondent en aventures de cape et d'épée qui touchent au fantastique. A la logique? Pas davantage... Pour qu'il ait une crédibilité d'une force indiscutable, il faut, semble-t-il, que l'auteur soit par-dessus tout de bonne foi, qu'il croie à l'histoire qu'il raconte, avec une spontanéité, une naïveté complètes... » Il faut que le dupeur soit dupe lui-même et le menteur trompé. Cela est extrêmement bien vu ; et il y aurait une jolie analyse à faire de la « naïveté » du romancier, naïveté diverse comme sont divers, ou devraient l'être, nos dizaines ou nos centaines de romanciers.

Deuxième vertu d'un roman : la présence. Mérimée eut « le don de présence » que n'avaient ni l'auteur de *René* ou d'*Atala*, ni l'auteur d'*Adolphe*, ni l'auteur de *Volupté*. Si le romancier manque de ce don, « les gens, pour employer une métaphore vulgaire, mais expressive, ne sont pas dans la chambre. » Avec Mérimée, ou Balzac, ils sont toujours dans la chambre; avec Tolstoï, également, et avec M. Pierre Loti. La sensation de présence, Mérimée l'impose par un choix de petits faits, qui paraissent anodins, qui sont révélateurs. Au début de *Carmen*, José Navarro nous est montré, nous est rendu présent par tous ses gestes, qui indiquent son habitude et son émoi du moment. « C'est par le détail juste et sans commentaire que Mérimée a procédé. Pour les imaginer, ces détails, et en équilibrer la mise en mouvement, il faut une vision intérieure d'une précision d'appareil photographique et désencombrée de tous les détails inutiles, un esprit d'une impeccable sûreté qui ne retient, des physionomies, des attitudes, des paroles, que le significatif. » Et il y a, sans la vertu de « présence, » de très belles œuvres, mais dénuées d'une des qualités qui font le roman. La « présence, » d'ailleurs, seconde la crédibilité.

La troisième loi que M. Paul Bourget formule est relative à « l'importance du sujet. » C'est une loi que certains réalistes ont méconnue : les uns, qui, satisfaits de peindre la réalité, en copiaient un fragment quelconque, tout de même que s'ils ne l'avaient pas choisi et le trouvaient par hasard devant eux ; les autres qui se contentaient de copier sans avoir vu ou deviné, au delà de cette réalité fragmentaire, autre chose. « Il faut que l'histoire racontée par l'auteur puisse s'adapter à d'autres événements, sans que l'âme avec laquelle ils ont été sentis soit changée. » Ainsi, *Notre cœur*, de Maupassant : « Il avait agrandi l'anecdote jusqu'à en faire un symbole ; » il vous raconte un drame assez vulgaire et, de ce drame, il dégage « un de ces grands faits moraux qui intéressent tous les cœurs, la profonde souffrance

d'aimer plus qu'on n'eût aimé. » *Pêcheurs d'Islande*, de M. Pierre Loti : c'est une anecdote, et c'est « le mal de l'absence. » Voilà, dit M. Paul Bourget, les grands sujets et les grands livres.

A ces trois « lois du roman, » il ajoute, je ne dis pas une quatrième loi, mais une recommandation, qui est parfaitement juste, mais qui me semble un peu dangereuse. A propos de Flaubert : « Le roman, pour reproduire la vie, doit posséder le mouvement; et ce mouvement a pour condition essentielle qu'aucune phrase n'arrête et ne fasse saillie, que les détails se fondent les uns dans les autres et ne soient pas remarqués. Il en est du roman comme des fresques : le large coup de brosse y est nécessaire, et le fignolage du miniaturiste serait ici le pire des défauts. Le style du poème en prose, tel que l'ont pratiqué un Aloysius Bertrand ou un Baudelaire, figerait le récit et détruirait radicalement la crédibilité, condition *sine qua non* de l'illusion nécessaire elle-même à la création du type. » On a dit que les romans de Balzac étaient mal écrits : non, ils sont « admirablement écrits, en tant que romans. » Et Flaubert, s'il avait négligé les « affres du style, » serait peut-être un moins grand prosateur : il serait un plus grand romancier. Du reste, si le romancier doit éviter « le finissage trop poussé du style, » cependant on lui recommande le respect du vocabulaire et de la syntaxe. On le supplie seulement de ne pas rechercher « l'écriture artiste » des Goncourt. Je le crois bien ! Car l'écriture artiste des Goncourt est le contraire d'un bon style et n'est pas le contraire du galimatias. Mérimée, Stendhal et Balzac, dit ailleurs M. Paul Bourget, sont « de très grands écrivains, » mais « de très grands écrivains de romans : leur langue ne pouvait pas, ne devait pas être celle de très corrects et très parfaits prosateurs. Les petits faits vrais qu'ils avaient à noter ne comportaient ni la ciselure, ni la mélodie, ni le choix minutieux des termes. Le style dans le roman ne saurait, sans fausser le genre, rappeler celui du poème en prose. Il doit tenir du laboratoire et de la clinique, comme l'observation elle-même qu'enregistre le romancier. » M. Paul Bourget revient souvent à exprimer cette opinion juste, disais-je, et dangereuse.

Dangereuse, parce que nous vivons à une époque où les écrivains n'ont pas besoin qu'on les encourage à n'être pas des prosateurs bien attentifs. Il y eut des époques où, comme Sainte-Beuve l'a remarqué, tout le monde écrivait à la perfection. Telle n'est pas du tout la nôtre : de nos jours, le style courant ne vaut rien. La syntaxe n'est plus suivie. Est-ce une autre syntaxe qui naît? Pas du tout : c'est, en manière de syntaxe, le gâchis. Les mots sont pris dans une acception

de hasard ; et l'on invente des mots inutiles, faute d'avoir analysé un peu sa pensée : l'on s'apercevrait alors que notre langue est assez riche pour procurer à toute idée française une expression française. Un écrivain qui s'aviserait d'écrire à la perfection, — j'entends, selon l'usage véritable de la langue, — serait bientôt incompréhensible. En attendant, on l'accuserait de « pasticher » le XVIIe siècle. Voilà pourquoi je ne crois pas très opportun de louer jusqu'aux négligences de Balzac ou de Stendhal.

S'il ne s'agit que d'interdire au romancier, — comme à toute sorte d'écrivains, — le « fignolage » et la « ciselure, » enfin l'écriture artiste, M. Bourget certes a bien raison. Ce qu'il demande, c'est au bout du compte le naturel. L'auteur de *Marius l'Épicurien*, Walter Pater, qu'approuve M. Paul Bourget, reprochait à Flaubert un « style fabriqué. » Sans aucun doute, un style naturel vaut mieux. Mais regardons-y à deux fois. Et ne confondons pas le style naturel et une façon d'écrire « à la va vite, » que blâme, dans le vieux Dumas, M. Bourget. Ne feignons pas de croire que le style naturel soit exactement spontané, surtout à notre époque. Je n'ose dire, et je dirai pourtant qu'il n'est de style que fabriqué. La merveille serait que la fabrication ne se vît pas. Et l'on n'arrive à la simplicité qu'à force de rouerie, ou je me trompe.

Les trois « lois » du roman, — crédibilité, présence et l'importance du sujet, — telles que M. Paul Bourget les pose, il les a toujours observées avec bonheur. L'une de ces lois, la troisième, a pris dans son œuvre un magnifique développement. Ses romans se sont élargis encore et traitent les sujets les plus importants. Sa pensée, enrichie par la méditation, par l'expérience et l'examen constant des phénomènes sociaux, combine et organise une idéologie de réalité.

Sa critique ne s'est pas modifiée : elle a plus d'ampleur et, sans avoir à se modifier dans ses principes, elle s'étend plus loin, comme l'indiquent déjà les titres de ses plus récents volumes. Aux *Essais de psychologie*, aux *Études et portraits* succèdent *Sociologie et littérature* et les *Pages de critique et de doctrine*. Ces mots de « sociologie » ajoutée à la littérature, et de « doctrine » ajoutée à la simple critique de littérature, sont une nouveauté ou signalent plutôt l'aboutissement d'un grand effort mental.

Dans un très pénétrant chapitre de *Sociologie et littérature*, M. Paul Bourget discute la question de savoir s'il y eut, comme on l'a prétendu, — et ce fut avec malveillance, — deux Taine, un Taine des *Essais de critique*, de *l'Intelligence* et de *la Littérature anglaise*,

et un Taine des *Origines;* un Taine démocrate et un Taine réactionnaire, celui-ci que la Commune aurait averti de se méfier. Taine aurait donc changé de doctrine? Mais un positiviste, à qui l'on ne reproche pas de l'être, a le droit, le devoir aussi, de ne pas négliger les faits et de leur soumettre ses opinions. Puis « c'est un fait encore, » et démontré par la correspondance de Taine, « que ce changement ne s'est jamais produit; le Taine de la vingtième année portait en lui, comme dessinée à l'avance, la mentalité du Taine de la cinquantième année. » On peut en dire autant de M. Bourget : l'auteur de *Sociologie et littérature* et des *Pages de critique et de doctrine* est déjà dans l'auteur des *Essais de psychologie.*

Les *Essais de psychologie* sont le « tableau des tendances sociales de notre littérature sous le second Empire. » Une thèse, en outre, circule dans les deux volumes des *Essais* et des *Nouveaux essais;* et la voici : « Les états de l'âme particuliers à une génération nouvelle étaient enveloppés en germe dans les théories et les germes de la génération précédente. Les jeunes gens héritent de leurs aînés une façon de goûter la vie, qu'ils transmettent eux-mêmes, modifiée par leur expérience propre, à ceux qui viennent ensuite. Les œuvres de littérature et d'art sont le plus puissant moyen de transmission de cet héritage psychologique. Il y a donc lieu d'étudier ces œuvres en tant qu'éducatrices des idées et des cœurs. » J'emprunte ces lignes à la préface des *Nouveaux essais*, datée de 1885. Et lisons l'avant-propos de *Sociologie et littérature*, daté de 1906 : « L'auteur n'a voulu qu'apporter une contribution à la doctrine du traditionalisme qui fut la sienne, d'abord par instinct, puis par réflexion, depuis qu'il a commencé d'écrire. Le thème fondamental de son livre de début, les *Essais de psychologie*, n'était-il pas l'affirmation d'une étroite solidarité entre les intelligences et les sensibilités des générations successives? » Bref, comme il n'y a point deux Taine, il n'y a point deux Bourget, mais, dans l'œuvre de cet écrivain, l'épanouissement d'une pensée.

M. Paul Bourget se déclare élève de Taine : élève qui emprunte à son maître, non la doctrine, mais la méthode ou ne fût-ce que l'idée d'une méthode. Bien avant les *Origines*, et dès le *La Fontaine* et le *Tite-Live*, Taine s'applique à « situer » l'œuvre littéraire dans la race, dans le milieu et le moment : c'est considérer que l'œuvre littéraire, roman, drame ou poème, a une valeur de document et est un signe. Vous étudiez une œuvre littéraire : vous assistez à une expérience humaine. Vous interprétez une œuvre littéraire : vous comprenez

cette expérience. Roman, drame et poème indiquent les mœurs d'une époque. Ces mœurs ont des causes : les états de sensibilité que traduisent le roman, le drame et le poème dérivent de conditions sociales et politiques. Ainsi, l'analyse littéraire vous mène à l'analyse sociale et celle-ci à l'analyse politique. Voilà comment l'auteur des *Essais de psychologie* fut conduit à ne pas séparer la littérature et la sociologie.

Vous avez constaté que l'état politique et social d'une nation crée ou — c'est un mot qui ne me fait point un grand plaisir — « conditionne » les états de sensibilité que la littérature avoue et révèle. Puis, — « un esprit peut toujours s'arrêter à mi-chemin de sa pensée, » il peut aussi aller au bout de sa pensée, — les états de sensibilité que vous observez, ne les jugerez-vous pas ? Ils valent bien d'être jugés, quand vous apercevez qu'ils sont de qualité sociale, et qu'ils ont une importance et une influence elles-mêmes sociales, et qu'ils attestent la santé ou la maladie de la nation. Voilà comment l'auteur d'*Études et portraits*, qui en 1882 invitait la critique la plus intelligente à ne pas rendre de verdicts, se ravise, en quelque sorte, et maintenant ajoute à la critique la doctrine.

Je dis que l'auteur des « Réflexions sur la critique, » devenu l'auteur des *Pages de critique et de doctrine*, s'est ravisé. Plus exactement, il refusait le jugement littéraire ; et il approuve et il réclame le jugement que j'appellerai social. En quoi il ne se contredit pas. Si l'œuvre littéraire va lui servir de document psychologique et social, sans doute n'a-t-il pas tort de la considérer comme un document qui, plaisant ou non, n'aura ni plus ni moins de signification. La doctrine est la conséquence de l'analyse.

Qu'est-ce que la doctrine ? « Un effort pour dégager de l'expérience et de l'histoire les lois de santé des sociétés. » Ces mots sont très heureusement choisis. La santé des sociétés est le vœu suprême et catégorique du penseur et de l'observateur qui a vu comme elle est rare et délicate, exposée à tous les périls et infiniment précieuse. M. Paul Bourget cite volontiers Le Play, qui disait que la paix sociale était le chef-d'œuvre de l'humanité. Qu'est-ce que la politique ? « L'art de faire vivre ensemble des hommes réels, à une heure déterminée de l'histoire et dans un espace déterminé de la planète. » Un art, et difficile ! En effet, la civilisation nous apparaît comme sans cesse menacée. La barbarie est la menace contre laquelle il faut que la civilisation se garantisse : la barbarie, naturelle ; la civilisation, le triomphe d'un art. Toute la bonne volonté humaine se doit consacrer au maintien de

la civilisation. La barbarie n'est pas un état ancien, périmé, aboli de l'humanité, mais un état permanent. M. Paul Bourget, dans la préface de ses *Nouvelles pages*, revendique, — et il le mérite, — l'honneur de n'avoir pas méconnu ce principe du citoyen, littérateur aussi : défendre la civilisation.

Si l'on demande ce que fait la littérature, en telle occurrence, et comment elle supplée ou seconde l'homme d'État, le législateur ou les divers meneurs de foule, eh bien ! elle ne prétend pas les suppléer. M. Paul Bourget confesse qu'il « a toujours répugné aux luttes peu intellectuelles de la vie politique ; » il n'a jamais siégé dans une assemblée. Peu s'en faut qu'il ne reproche à Taine d'avoir été conseiller municipal d'un village : « l'ouvrier de pensée doit s'abstenir de l'action. » Mais si le littérateur ne recherche pas du tout la place du politicien, son œuvre peut et, le pouvant, doit seconder l'homme d'État.

La littérature, le roman? Oui. La littérature est « une psychologie vivante; » et, n'est-ce pas? tout dérive de la psychologie. Le romancier peint les mœurs contemporaines. Il observe et il explique. Le romancier digne de ce nom n'évite pas de conclure. Sa conclusion n'est qu'une hypothèse? « L'hypothèse est le procédé scientifique par excellence. Les romanciers d'observation se comparent aux cliniciens. Or, quelle est l'attitude du clinicien au chevet du malade ? Il n'admet pas que l'on tire d'un cas particulier une loi générale : il conclut pourtant, et c'est là proprement en quoi consiste le diagnostic. » Il y a de bons et de mauvais diagnostics. Les diagnostics d'un romancier tel que Balzac prouvent, avec le temps, leur justesse. Les chapitres que M. Paul Bourget consacre à l'œuvre balzacienne montrent l'étonnante perspicacité de Balzac et montrent que Balzac ne jugeait pas seulement son époque, mais devinait et annonçait la suite de l'erreur contemporaine, donnait à redouter notre époque.

La littérature invente et propage des idées. Toutes les idées sont génératrices d'activité, sont par conséquent génératrices de faits. Il y a des idées belles et des idées laides : c'est affaire d'esthétique. Il y a des idées vraies et des idées fausses : c'est affaire d'expérimentation, de dialectique ou même, hélas! de métaphysique. Et il y a des idées bienfaisantes et des idées néfastes. L'on peut se placer aux différents points de vue de l'esthétique, de la métaphysique ou de l'utilité sociale. Ce dernier souci n'est jamais négligeable; et il l'emporte sur les autres, si l'on vient à observer que les idées néfastes sont généralement laides et fausses. Voyez s'il en est ainsi.

Mais il faut écarter les prestiges dont il arrive très souvent que s'entoure une idée fausse, par une sorte de vitalité qui l'anime : — les idées, comme les êtres, ont leur « vouloir-vivre ; » — et par le zèle, ou sincère ou non, de ses inventeurs et propagandistes. L'observateur de la réalité, le romancier, Balzac, une fois écartés les prestiges, pose alors des questions telles que celles-ci que M. Paul Bourget formule : « Si pourtant l'idéologie révolutionnaire s'était trompée? Si elle avait méconnu les conditions de la santé nationale? Si la déclaration des droits de l'homme n'était qu'un code de contre-vérités? » Ces questions désormais posées, Balzac et M. Paul Bourget n'éludent pas de répondre, et nient la bienfaisance de l'idéologie révolutionnaire : ils préconisent le « traditionalisme par positivisme, » une doctrine de l'utilité publique, fondée sur les renseignements que nous donne « le plus vital de nos organes, » l'observation.

Il ne m'appartient pas de discuter ici la politique et la sociologie de M. Paul Bourget. Mon intention n'était que d'indiquer, en peu de mots, comment s'est accrue son idée de la littérature et comment sa critique s'achève en doctrine. Il veut que les écrivains, et principalement les romanciers, soient, en France, des éducateurs de la pensée : « je ne dis pas des sermonneurs. » Il leur demande d'ajouter aux idées vraies, et qui ont prouvé leur valeur en étant bienfaisantes, la « crédibilité » qui les rendra persuasives. « Voilà, dit-il, notre *service* à nous. La *Comédie humaine* est là pour démontrer que ce service est compatible avec toutes les franchises de la peinture. Une telle manière de comprendre l'art du roman, non seulement n'est pas une diminution de la puissance de l'artiste, elle en est une exaltation. » L'auteur de ces lignes est aussi l'auteur d'une « comédie humaine » qu'anime sa doctrine, assidue, ardente et vivante.

André Beaunier.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra : *La Fille de Roland*, tragédie musicale en quatre actes, d'après Henri de Bornier; poème de Paul Ferrier. — Théatre de l'Opéra-Comique : *La Habanera*, drame lyrique en trois actes, poème et musique de M. Raoul Laparra. — *Les uns et les autres*, comédie musicale en un acte, d'après Verlaine, musique de M. Max d'Ollone. — *Quand la cloche sonnera*... drame lyrique en un acte; poème de MM. d'Hansewick et de Wattyne, musique de M. Alfred Bachelet. — *Gianni Schicchi*, opéra-bouffe en un acte; poème de Gioachino Forzano, traduction de Paul Ferrier, musique de M. Giacomo Puccini.

Un grand opéra, un moyen et trois petits : les deux premiers déjà connus, mais retrouvés avec plaisir, les trois autres nouveaux, voilà le bilan de la rentrée.

C'est une grave et noble figure de musicien, que M. Henri Rabaud. *La Fille de Roland* fut l'œuvre de sa jeunesse, de son talent déjà robuste, sérieux, et même un peu sévère, alors,— il y a quelque vingt ans,— que le sourire délicieux de *Marouf* ne l'avait pas encore éclairé. La tragédie lyrique de M. Rabaud a le mérite, avant tout autre, de commencer. Rien n'est moins commun aujourd'hui. « Qu'est-ce qu'une idée? Avez-vous l'idée d'une idée? » On a souvent posé, non sans ironie, la question d'Henri Heine à ceux qui se plaignent de certaine musique où les idées leur semblent manquer. Eh bien! allez voir *la Fille de Roland*. Arrivez de bonne heure, avant que le rideau se lève, et dès les premières mesures, les toutes premières, vous apprendrez, si vous ne le savez déjà par des exemples sans nombre, ce que c'est qu'une idée musicale, une idée claire, forte, qui s'expose, ou se propose, et s'impose. Celle-là, traitée en forme de fugue, donne tout de suite une base solide à l'œuvre qu'elle inaugure. Une autre, de même style, mais d'un esprit différent, vu la diversité des deux

sujets, achève, ou couronne l'étincelant *Marouf*. Au début comme à la fin d'une partition, nous aimons cet hommage de la musique de théâtre à la musique tout court. Mais voilà! Pour le lui rendre il faut un bon, un véritable musicien, un de ceux, comme dit l'Écriture, *qui ambulant in lege Domini*, qui connaissent les lois de leur art, les respectent, les suivent, et qui, tout ensemble obéissants et libres, se meuvent en elles, et qu'elles n'oppriment pas.

M. Rabaud est de ceux-là. Des pages telles que les premières abondent en son œuvre. Elles en établissent d'abord, puis en soutiennent jusqu'au bout le caractère et la beauté classique. Partout ici l'orchestre se fait une place et cette place n'est pas petite. Non seulement l'orchestre, mais la symphonie, voire la symphonie avec chœurs, longuement et largement développée. Non pas la symphonie « infinie, » comme certaine mélodie que naguère on nommait de ce nom. Très définie au contraire, et lors même que le sentiment l'anime et l'exalte, ordonnée, conduite et contenue par la raison. Avec cela, jamais cette musique ne se désintéresse de l'action ni ne l'oublie. Et sans doute il nous plaît qu'elle l'accompagne et qu'elle la représente avec fidélité. Mais nous sommes heureux aussi de pouvoir l'admirer pour elle-même, pour elle seule. C'est en effet une chose admirable, qu'un Allemand, je ne sais plus lequel, a qualifiée, à l'allemande, en ces termes affreux, même traduits : « l'intelligibilité et la souveraineté en soi de la musique pure. »

Mais au moins, de la sagesse et de la raison de cette musique, n'allez pas conclure à son insensibilité. Elle aime les passions nobles et les exprime avec noblesse, plus d'une fois même avec enthousiasme. Elle n'a rien que de généreux et de magnanime. Qui voudrait faire ou refaire une étude de l'héroïsme dans la musique ne saurait oublier *la Fille de Roland*. La bravoure, et guerrière, que la musique a toujours lieu de craindre, ne tombe jamais ici dans l'emphase ou la vulgarité. Cette réserve, cette discrétion, cette distinction, qui n'ôte rien à la puissance, est rare. Les détails même, ou les dehors, échappent à la trivialité. Par exemple, la première entrée de Gérald n'a que le caractère d'une mâle élégance. L'orchestre fait ici tout autre chose que boum-boum ou taratata. L'appel même, l'appel obligé des trompettes n'a rien de banal. Un frisson des instruments à cordes en atténue la rudesse et l'enveloppe de poésie.

Au troisième acte, avant le combat avec le Sarrazin, une nouvelle entrée de Gérald a plus d'éclat encore et non moins de sobriété. Quant au combat lui-même, l'orchestre le mène avec une maîtrise

dont je sais peu d'exemples. Pas le moindre tapage, — quelle occasion pourtant! — et, jusqu'à l'explosion finale, presque pas de bruit. Une force intérieure anime toute la symphonie, *intùs alit*, et cette force agit sur nous, en nous, avec d'autant plus d'efficace, qu'au lieu de se répandre et de se perdre à l'extérieur, c'est au dedans qu'elle se ramasse et qu'elle donne tout entière.

Aussi bien le troisième acte de *la Fille de Roland* nous paraît, comme dirait Maurice Barrès, un des « hauts moments sonores » de la partition de M. Rabaud et de notre moderne théâtre lyrique. Et ce moment, qui est si beau, s'arrête, ou se prolonge. On en jouit à loisir et le plaisir qu'il donne est de plus d'une sorte. Active et contemplative, ou, comme diraient les pédànts, dynamique et statique, la musique prend ici tour à tour l'un et l'autre caractère. A la grande figure de Charlemagne elle donne toute sa grandeur, faite tantôt de majesté, de méditation profonde, et tantôt du plus chaleureux lyrisme. Pour exprimer, au début de l'acte, l'accablement du vieil empereur courbé sous le faix des années, de la douleur, et d'une honte que renouvelle chaque jour l'insolent défi du païen, le musicien a su trouver de beaux rythmes, tristes et lents, de mornes cantilènes d'orchestre, où la voix de basse ajoute çà et là des notes et comme des touches non moins sombres. Mais voici que Gérald a vaincu le Sarrazin et que retentit l'annonce de sa victoire. Il fallait ici frapper un grand coup. La musique en a frappé deux, qui se suivent, ne se ressemblent pas, mais qui s'égalent en force comme en beauté. Ce sont deux mouvements de joie, d'une joie qui d'abord se contient et pour ainsi dire se renferme, joie recueillie et religieuse, pour se déployer ensuite et se donner carrière. Une longue et magnifique période commence par une invocation, ou plutôt un hommage à la France immortelle. Et qu'un simple trémolo l'accompagne, un de ces trémolos dont Wagner lui-même n'a pas toujours dédaigné l'effet, cela n'ôte rien à la puissance oratoire et musicale de la noble action de grâces. Gérald alors survient. Il porte les deux épées, dont l'une a vengé l'autre et l'a reconquise. « *Sire, voici Joyeuse et voici Durandal.* » Ce n'est guère qu'un cri, mais d'une très musicale beauté. Beau par l'élan ou l'*ictus* rythmique, il l'est encore par son entrée soudaine, éclatante, dans le ton où va se dérouler aussitôt, mélodique et symphonique, orchestrale et vocale, une vraiment admirable prosopopée. Cette musique-là ne serait pas indigne de l'épigraphe beethovenienne : « Venue du cœur, puisse-t-elle aller au cœur ! » Il semble impossible qu'elle n'aille pas au cœur de tout musicien, de tout Français, et

qu'elle n'y porte pas une émotion esthétique et patriotique à la fois.

Dans notre musique de théâtre aujourd'hui, rien ne nous paraît plus touchant, d'une touche plus forte et plus profonde, que ce salut et ce baiser de Charlemagne à Durandal enfin remise entre ses vieilles mains. Majesté, tendresse et même pitié, — comme pour une créature humaine, — pour l'arme glorieuse et longtemps humiliée, autant de sentiments, et d'autres encore, orgueil, enthousiasme, qui viennent affluer au cœur héroïque, l'emplissent et peu à peu le débordent. La magnificence de la musique tient justement à ceci qu'elle n'a rien négligé de ce « cœur innombrable, » qu'elle en exprime la plénitude et la diversité. Aussi bien, pour y réussir, elle a réuni toutes ses puissances, fait appel à toutes ses vertus. En cette effusion lyrique l'orchestre a sa part. Le trémolo de tout à l'heure ne saurait plus lui suffire ici. Non content d'accompagner le chant, ou de le soutenir, chantant lui-même, il le renforce et le multiplie. Il bouillonne, il ruisselle à l'entour, il l'entraîne, le soulève, et la musique alors donne l'exemple, un exemple insigne, de ce que peuvent les forces rassemblées de la symphonie, lorsque, plutôt que de l'asservir, elles servent la force unique de la voix.

L'une et les autres concoururent à l'excellente exécution de l'œuvre de M. Rabaud. Représentée d'abord à l'Opéra-Comique, *la Fille de Roland* s'y trouvait à l'étroit. Son entrée à l'Opéra vient de résoudre à son avantage la question *ubi*, qui n'est jamais indifférente.

On a plaisir à louer de plus en plus chez M. Franz, (Gérald), d'autres qualités encore que des qualités vocales. Quant à M. Delmas, (Charlemagne), il semble que son art, son très grand art, ait je ne sais quoi d'immuable et que le temps ne saurait altérer. Il a composé le personnage impérial avec autant de sobriété que de grandeur. A son exemple, le chanteur et le comédien, ici le tragédien distingué qu'est M. Rouard, dans le rôle d'Amaury-Ganelon, s'est gardé de l'excès et de l'emphase. Les deux artistes ont joué et chanté beaucoup plus en dedans qu'en dehors une scène du troisième acte, scène de remords et de pardon, fort belle, d'une beauté pour ainsi dire intérieure, et qu'ils ont su rendre. Enfin la « conduite » de M. Gaubert est toujours irréprochable, unissant la vigueur à la souplesse. Avec un chef d'orchestre tel que celui-là, jamais rien n'est à redouter, pour personne. Que par hasard un chanteur, — cela se voit, ou s'entend, — vienne à « sauter » une demi-douzaine de mesures, M. Gaubert le rattrape en un tournemain, et le saut, qui risquait d'être mortel, n'a pas même été périlleux.

Vous rappelez-vous, après bientôt quinze années, l'œuvre brève et forte, admirable de douleur, de mystère et d'effroi, qui s'appelle la *Habanera*? Il y a plus longtemps encore, peut-être trois ou quatre ans de plus, qu'elle nous fut jouée et chantée par le jeune poète-musicien; par lui tout seul, à nous tout seul, de quelle voix ardente et de quelles fiévreuses mains! C'était, — nous avons conté cela naguère, — c'était à la Villa Médicis, un soir, presque toute une nuit romaine, et parmi tant de souvenirs de Rome et de musique, celui-là ne demeure pas le moins présent et le moins précieux à notre mémoire.

La musique et la nuit, ces deux sombres déesses,

a dit Mme de Noailles, en un beau vers. Elle eût aussi bien pu nommer ensemble la musique et la mort, si souvent l'une à l'autre associées. Plus on considère, plus on parcourt en esprit le royaume de la musique, mieux on y mesure la place, la gloire et la beauté de sa sœur funèbre. Mais en aucun drame lyrique peut-être elles ne sont aussi étroitement unies que dans la *Habanera*.

« Au commencement, dit Faust, était l'action. » Elle est au commencement du drame lyrique de M. Laparra, l'action, et l'action criminelle, le meurtre de Pedro par Ramon, son frère et son rival. C'est le premier acte, le plus gai. Au second, tout le temps du second, le remords agit sur l'esprit du meurtrier, le trouble et l'égare. Ramon est devenu l'époux de Pilar, pour laquelle il a tué, de Pilar qui ne soupçonne pas son crime. Mais avant d'expirer, le frère a maudit le frère. « Si, dans un an, tu n'as pas tout dit à Pilar, je reviendrai pour la prendre avec moi dans ma tombe. » Et pendant la nuit qui précède la terrible échéance, le revenant, visible au seul assassin, a renouvelé sa menace. Demain elle s'accomplira. Le soir du jour anniversaire, la tendre, l'ignorante Pilar est venue s'agenouiller avec Ramon, éperdu, sur la dalle funèbre. Voici la nuit. Haletant, à demi fou d'angoisse et d'épouvante, Ramon va peut-être avouer. Mais l'aveu s'étrangle dans sa gorge. Cependant Pilar s'affaisse, gagnée par une étrange langueur, et sur la pierre elle finit par s'endormir pour jamais, tandis que, pour jamais aussi, les yeux hagards et la raison perdue, Ramon s'enfonce dans les ténèbres.

Il est peut-être inutile de recommander cette pièce aux amateurs d'un art agréable, du théâtre où tout s'arrange et des histoires qui finissent bien. Mais il n'est pas superflu d'ajouter que le drame lyrique s'appelle la *Habanera* parce que la danse, une danse de ce genre, lente et mélancolique, en est le thème ou le motif principal et

comme l'âme sonore. Une habanera domine la partition, elle la hante, elle l'anime tout entière, sans que pour cela, nous le verrons plus loin, elle l'absorbe et l'accapare. C'est aux accents de la habanera, jouée et dansée pour les noces de Pilar avec Pedro, que celui-ci tombe sous le couteau de Ramon et donne au meurtrier le sinistre rendez-vous. Au second acte, avec le revenant, elle revient elle-même. Sous des aspects divers et des formes renouvelées, elle emplit à peu près tout le dernier acte, celui du cimetière, de mélancolie, puis d'horreur. Elle devient le chant religieux, presque liturgique, d'un cortège de deuil qui passe. Sur les lèvres de Pilar mourante, on la reconnaît encore, alanguie, attendrie et tout près, elle-même, de mourir. Elle accompagne enfin, persécutrice impitoyable, la dernière sortie de Ramon. Aussi bien le thème en est assez plastique, assez riche, si l'on peut dire, de possibilités harmoniques et rythmiques, pour se prêter à tant de variantes.

Avec cela, jamais cette musique, si fidèle et docile qu'elle soit au drame, ne lui sacrifie rien de ses droits et de son être propre. Nulle part elle ne permet que l'action l'essouffle par trop de hâte ou, par trop de violence, l'étouffe. Et c'est là ce qui distingue l'œuvre de M. Laparra de certains mélodrames à peine musicaux qui connurent en Italie et même en France une trop brillante fortune. Également dramatique et musical est le monologue de Ramon au premier acte. Il se fonde et s'élève en crescendo sur un thème et sur un rythme dont l'énergie et l'opiniâtreté rappellent un peu le premier *tempo* de la symphonie en *ut* mineur. Ajoutons qu'ici comme en tous les passages lyriques, il ne s'agit pas d'une esquisse ou d'une indication sommaire. Cette musique abrège au besoin ; mais, quand il le faut également, sans délayer elle développe. Elle étend sur tout le second acte un voile de tristesse morne et de mystérieux effroi. Pour en tisser la frêle et sombre trame, tantôt elle entrecroise les fils sonores, tantôt elle les tresse ensemble, elle en fait comme les dessins, ton sur ton, d'une étoffe de deuil. Tout bas, entre les voix et l'orchestre, s'établit et se continue, longuement, lentement, un échange de lugubres répliques, moins encore parfois, d'accents, de soupirs, de sanglots, le tout entrecoupé de silences, mais qui parlent, qui chantent, qui rêvent aussi. « C'est de la musique, aurait dit Gounod, comme il disait de la « Fonte des balles, » dans le *Freischütz*, c'est de la musique à ne pas traverser la nuit. » Nocturne elle-même, tout y est ténébreux, les choses et les âmes. Et ces doubles ténèbres, on croit les entendre, ainsi que dans *Tristan* la lumière (« *Hör'ich nicht das Licht?* »). Semblables par

le sentiment, divers par les formes, par le rythme, le mouvement, la sonorité, les épisodes se suivent. Au morne *adagio* un *scherzo* fantastique succède. Puis c'est l'entrée de trois vieux mendiants, aveugles et râcleurs de guitare. Çà et là, c'est une phrase brève et prononcée tout bas ; moins qu'une phrase, deux ou trois mots, de Pilar compatissante ou de Ramon épouvanté ; c'est une note qui tremble de peur, une autre qui luit à peine et s'éteint aussitôt. Tout cela témoigne d'une vérité qu'oublie trop le siècle où nous sommes : pour qu'il y ait musique, beaucoup de musique même, il n'est pas besoin de beaucoup de sons. D'une touche discrète, mais sûre, d'une note comme d'un mot mis à sa place, le musicien de la *Habanera*, en ce second acte surtout, nous enseigne le pouvoir, ou nous le rappelle. Loin de hausser et de forcer la voix, toutes les voix, il les atténue ici, les abaisse, et plus que ne ferait leur violence, leur faiblesse, je dirais presque leur détresse, produit un effet, dont je ne sais peut-être pas un autre exemple, de malaise, d'angoisse et de terreur.

A travers l'œuvre sombre filtrent pourtant quelques rayons de pâle lumière. Le dernier acte commence par une passagère, mais délicieuse éclaircie. Pilar, à genoux sur la dalle funéraire, s'efforce, toujours en vain, de guérir l'âme malade de Ramon. Un de nos vieux contes parle de l'oiseau bleu, « couleur du temps. » Qui donc ici dira la couleur du ton, de ce ton d'*ut* majeur, mélancolique et pur, où la voix trace lentement une ligne à peine mouvante et semble craindre d'irriter, fût-ce par une caresse, le cœur que ronge le remords. Écoutons bien ici la musique avant que le rideau se lève. Goûtons-en le calme, la paix et l'infinie douceur. Et quand apparaîtra le décor, infiniment paisible lui-même, et les tombes, et les femmes en deuil priant à genoux, alors une sorte d'harmonie préétablie achèvera de se réaliser en nous, et la musique, après avoir préparé le spectacle, y répondra.

Il est à souhaiter qu'un ouvrage de cette beauté demeure au répertoire. Puisque, après quinze ans de silence, la musique de M. Laparra chante encore, et d'une telle voix, nous demandons instamment qu'on ne la laisse plus se taire.

M. Vanni Marcoux a chanté, joué, vécu le personnage de Ramon en très grand artiste qu'il est toujours, avec une puissance d'exprimer et d'émouvoir également souveraine quand elle se déploie et lorsque — plus rare mérite, — elle se contient. M[lle] Demellier avait « créé » le rôle de Pilar. Elle y est demeurée fidèle, avec distinction.

Le théâtre a ses déboires, ou ses trahisons. La musique de M. Max d'Ollone (*Les uns et les autres*), sur les vers de Verlaine, n'a pas donné tout à fait, « aux chandelles, » ce que nous en espérions, et très fermement, depuis le jour où l'auteur nous l'avait fait entendre. Nous y prîmes alors un plaisir délicat et sans mélange. La musique de chambre, ou en chambre, a bien ses avantages. L'œuvre a légèrement souffert de la représentation, des interprètes aussi, de trois sur quatre, le quatrième étant M. Baugé. Non pas que nous n'ayons reconnu, souvent, l'élégance, la fluidité, la poésie, qui nous avait charmé naguère. Le double et galant dialogue, que deux couples, l'un rose et l'autre vert, se partagent, nous a paru çà et là très agréable encore. Mais nous l'avions trouvé délicieux. Aussi bien, il est fort possible, et nous aimons à le croire, que notre premier mouvement, ou sentiment, ait été le bon.

Ce n'est pas le cas de dire : « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. » Avant d'entendre la cloche, à la fin d'un drame lyrique en un acte, qui dure une bonne heure, au moins, que de sons n'a-t-on pas entendus, et lesquels !

Ce drame se passe dans une petite ville de Russie, de la Russie d'avant Brest-Litowsk. Un vieil invalide, mutilé de guerre, d'une guerre d'autrefois, a recueilli chez lui, pendant la dernière guerre, un soldat convalescent, Yascha. Manouchka, sa fille, s'en est enamourée. « Chez lui, » c'est dans le beffroi, dont le vieux brave a la garde. Or « l'ennemi » — sans qu'on le nomme vous devinez lequel, — arrive aux portes de la ville. A peine y sera-t-il entré que le sonneur, — par ordre supérieur, — sonnera la cloche. A ce signal, le pont sur la rivière doit sauter, afin de permettre la retraite des troupes russes. Cependant l'amoureuse Manouchka, résolue en secret à se faire enlever par Yascha, vient de lui donner rendez-vous ce soir même, tout à l'heure, sous la première arche du pont. En apprenant de son père l'explosion prochaine, elle perd la tête. Folle de désespoir, elle adjure le sonneur de ne point sonner. D'où conflit et presque pugilat entre la fille et le père, entre l'amour et l'honneur. Ce dernier l'emporte à la fin. Morte à demi, Manouchka se laisse arracher la clef de l'escalier du beffroi, qu'elle avait dérobée. La cloche sonne, le pont saute, écrasant Yascha sous sa ruine et Manouchka tombe sans connaissance, ou sans vie.

L'œuvre, — nous parlons maintenant de l'œuvre musicale, — est de celles dont on dit volontiers qu'elles représentent « un bel

effort. » Il y a des représentations que je préfère. Estimable, admirable même dans l'ordre moral, l'effort, dans l'ordre esthétique, est chose indifférente, voire pénible. Rien que le mot évoque une idée, une image aussi, qui n'a rien de commun avec la beauté. La tension, la rigueur et l'âpreté d'une œuvre comme celle de M. Bachelet exige de l'auditeur un effort comparable à celui que l'auteur a dû faire, que nous sentons qu'il a fait. Nous partageons son labeur et sa fatigue. Et puis cette musique a je ne sais quoi, tantôt de dur et de rude, tantôt de hérissé. Ou plutôt je sais bien quoi : la déclamation, lyrique ou dramatique, procède par soubresauts, par intervalles si larges, qu'ils y creusent des trous. L'orchestre au contraire est épais, et dans la symphonie l'air ne circule pas plus que n'y pénètre la lumière. Peut-être, le système ayant encore des partisans, voudrait-on savoir s'il y a là des *leitmotive*. Seigneur ! s'il y en a ! Demandez le programme. On y trouve, au hasard, des renseignements, ou des enseignements de ce genre : « Le second thème s'entend pour la première fois avec les mots : « Danser seule dans une chambre close... » Éclat de rire démoniaque sur le thème des yeux... Treizième thème, celui de : « Et commença la danse hallucinante... » Quatorzième thème : « Le vent rythmait des airs de danse. » Et ce n'est pas fini.

Vous en savez maintenant autant que nous, ou plutôt vous en saurez autant, quand nous aurons ajouté qu'avec tout cela, sinon malgré tout cela, il s'en faut, et de beaucoup, que la musique de M. Bachelet soit indifférente. A mainte reprise elle témoigne d'une puissance à laquelle il faut céder. Elle nous fatigue souvent, mais plus d'une fois elle nous maîtrise, nous émeut, et d'une émotion profonde. Chantée et dansée par les deux amoureux, certaine légende, — qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec l'action, — forme une longue symphonie, instrumentale et vocale, dont le mouvement et le progrès nous entraînent très loin et très haut. Une autre scène, d'amour, d'un amour douloureux, est également une fort belle chose, d'un sentiment très intense et très fortement exprimé.

L'œuvre n'a que trois interprètes : Mme Balguerie, MM. Lapelleterie et Lafont. Bravo, messieurs, ou *bravi*. Mais vous, Madame, *bravissima*. Vous avez l'intelligence, la voix, l'action dramatique. Et, dans un rôle terrible, quelle résistance ! En vain l'univers musical s'est armé contre vous. Il ne vous a point écrasée. Après une telle victoire, l'artiste que vous êtes n'a plus rien à craindre. Elle est assurée contre tous les accidents.

. . . . harmonie, harmonie,
Qui nous vins d'Italie et qui lui vint des cieux.

On n'affirmerait pas que l'harmonie, ou les harmonies, et les mélodies même de M. Puccini lui viennent de si haut. Mais il est permis de trouver qu'elles nous viennent, à nous, un peu trop souvent. Après la *Vie de Bohême*, la *Tosca*, *Mme Butterfly*, enfin *Gianni Schicchi*, sur le même théâtre, c'est beaucoup, à moins, — comme d'aucuns l'assurent, — que ce ne soit pas grand chose.

La nouvelle pièce du maestro commence à la manière d'*Orphée*, pour continuer dans le goût du *Légataire universel*. Autour d'une couche funèbre, une nombreuse assemblée gémit et pleure. Mais d'abord ce n'est pas une épouse qu'on regrette, c'est un mari, père, beau-frère, oncle, grand-oncle et cousin, Buoso Donati, bon bourgeois de Florence. Et puis le deuil est hypocrite et feinte la douleur, la parenté réunie ne songeant qu'à se partager l'héritage. On cherche le testament, on le trouve, mais, hélas! on y trouve ceci, que le défunt a laissé tous ses biens à des moines. Alors se déchaînent les plus anticléricales fureurs. Comment parer le coup fatal? Un ami du *de cujus*, un rusé compère, Gianni Schicchi, s'en chargera.

Le décès étant ignoré du voisinage, Schicchi prend la place encore chaude du trépassé; non seulement sa place, mais sa voix, dont il dicte au notaire appelé en hâte un testament nouveau. Vous l'avez deviné, c'est à lui-même, à Gianni Schicchi, son ami préféré, que le faux Donati lègue cette fois le plus clair de son bien, la maison mortuaire avec tout ce qu'elle renferme. Le notaire à peine dehors, le testateur saute à bas du lit, et nos gens, plus furieux encore que tout à l'heure, commençant à piller le logis, il les rosse, les dépouille et les chasse. Puis il donne la main de sa fille au neveu du défunt, qui l'aimait, et dans un couplet final, à l'ancienne mode, il demande au public de l'excuser et de l'applaudir.

La farce est plaisante. Un peu, très peu de musique s'y mêle. Un Rossini jadis et, surtout, plus près de nous, un Verdi, celui de *Falstaff*, en eût fait un chef-d'œuvre. C'est du moins avec vivacité, non sans esprit çà et là, toujours avec l'intelligence ou l'instinct de l'action et de la mise en scène, que M. Puccini, pour la première fois, croyons-nous, a bouffonné. Il est, — *Gianni Schicchi* permet de le croire, — il est du sang des maîtres du rire musical, mais il en est le reste.

La chose commence bien. La déploration familiale et funèbre est

comique. Une série d'appoggiatures, qui descendent et se traînent de note en note, semble l'imitation ou la caricature, — volontaire ou non, — d'un thème douloureux, pour de bon, celui-là, de Sébastien Bach. Le même motif, pris plus vivement, accompagne peu après, du bas en haut de la maison, la course au testament. De celui-ci, l'orchestre commente seul et *pianissimo* l'ouverture et la lecture muette. Plus loin enfin, Schicchi prend le soin, par prudence, de rappeler aux parents, bientôt ses complices, les peines rigoureuses dont ils courent le risque avec lui : rien de moins que la main droite coupée et l'exil. Cela fait, étendant lui-même vers la ville, qu'on aperçoit par la fenêtre, sa main couverte de sa manche et qui semble d'avance un moignon, il adresse à Florence un éventuel autant qu'ironique adieu. Toute la famille la répète, mais en tremblant, et c'est peut-être l'épisode le plus spirituel de la partition.

Il en fallait un autre, du genre sentimental. Ici, de même que dans *Falstaff*, le couple des petits amoureux en fournissait l'occasion. On ne peut dire que M. Puccini l'ait tout à fait manquée. On saurait encore moins oublier comment en profita Verdi et quelle bouffée de printemps, de jeunesse et de poésie il fit jaillir à certains moments de la farce shakspearienne. Mais c'était Verdi !

Après avoir entendu le Vanni Marcoux de la *Habanera*, allez ouïr celui de *Gianni Schicchi*. Plein de verve et de vie, avec autant de finesse que d'ampleur, c'est lui qui mène le jeu. Et vous admirerez l'artiste, égal et contraire à lui-même, qui nous fait voir en lui seul ce que Bossuet appelait « toutes les extrémités des choses humaines. »

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Quinzaine d'élections, de crises ministérielles, de préparations diplomatiques.

Le 7 novembre, les citoyens des États-Unis ont été appelés à élire les gouverneurs et les assemblées législatives d'un certain nombre d'États, à renouveler toute la Chambre des représentants et un tiers des membres du Sénat. Les élections de 1920 avaient marqué la déroute des démocrates partisans de M. Wilson : l'Europe y vit l'abandon de la politique d'intervention suivie pendant la Grande Guerre et la résolution de s'abstenir de toute immixtion dans les affaires d'outre-mer. A la Chambre des représentants, qui compte 435 membres, les républicains avaient une majorité de 170 voix ; au Sénat, ils détenaient 60 sièges et les démocrates 36, et c'est cette majorité républicaine du Sénat qui avait, on s'en souvient, fait échec à la politique de M. Wilson et refusé de ratifier les traités négociés par lui. Mais, depuis deux ans, les républicains sont au pouvoir; ils n'ont naturellement pas tenu toutes les trop belles promesses qu'ils avaient faites aux électeurs; le pays souffre d'une gêne économique mal définie, ou plutôt dont il ne veut pas s'avouer à lui-même la véritable cause, qui est la pléthore de l'or et le cours élevé du dollar; l'Amérique est murée dans sa richesse, comme d'autres dans leur ruine. Ce nouveau tarif douanier, promulgué le 22 septembre dernier, accentue encore son isolement économique ; désastreux pour des pays amis, comme la France, dont il prohibe en fait une grande partie des produits, il est très onéreux pour les États-Unis eux-mêmes ; les impôts restent lourds : le Gouvernement de Washington se désintéresse des affaires d'Europe, mais le trouble économique dont souffrent vainqueurs et vaincus a son contrecoup sur le marché américain. Il n'y a pas apparence, tant s'en faut, que les créanciers de l'Amérique soient bientôt en état de payer les dettes que d'ailleurs

ils n'ont contractées que dans l'intérêt de la commune victoire ; la haute banque et la grande industrie ne cachent pas que le meilleur moyen d'arriver à atténuer la crise financière et économique générale serait au contraire l'annulation des dettes interalliées. Enfin, beaucoup d'Américains sont las du régime « sec, » et une ligue nouvellement formée a mené une vigoureuse campagne contre les exagérations et les hypocrisies des lois qui prohibent sans exception ni tolérance toutes les boissons alcoolisées.

Les élections traduisent le mécontentement du pays. Les républicains gardent la majorité dans les deux Chambres, mais c'est une majorité très réduite, très précaire et qui pourrait, sur certaines questions, se changer en minorité. A la Chambre des représentants, on compte 221 républicains contre 212 démocrates, 1 socialiste et 1 indépendant, soit 7 voix de majorité; au Sénat, 52 républicains contre 43 démocrates et 1 travailliste-agrarien, soit 8 voix de majorité. Mais, depuis les débats sur le Traité de Versailles, un schisme s'est révélé dans le parti républicain ; des radicaux, des « irréconciliables, » se sont séparés de la majorité dans les scrutins importants ; tous sont réélus avec des majorités accrues, tandis que le sénateur Lodge, le bouillant adversaire du président Wilson, dans son État de Massachusetts, citadelle du parti républicain, n'obtient qu'avec peine 2 000 voix de majorité sur 800 000 votants. Avant les élections, le sénateur Borah, de l'Idaho, menaçait, « au cas où le Gouvernement républicain ne changerait pas complètement ses méthodes, » de créer un tiers-parti « progressiste » avec des hommes comme les sénateurs La Follette, du Wisconsin, Brookhart, de l'Iowa, Henrick Shipsted, du Minnesota, Howel et Borris, du Nebraska, Ladd, du Nord-Dakota, etc.; c'est aujourd'hui chose faite; le sénateur La Follette a convoqué « tous les représentants et sénateurs progressistes » à un meeting où, le 12 janvier, on définira le programme du nouveau parti qui trouve son assiette géographique dans le Middle-West et est soutenu par les fermiers de la vallée du Missouri. Les républicains devront compter avec lui s'ils ne veulent pas compromettre sans remède leurs chances de succès pour l'élection présidentielle, de 1924. M. MacCumber, promoteur du nouveau tarif douanier, est battu, ainsi que M. Andrew Volstead, auteur de la loi de prohibition ; élu au contraire le gouverneur Edwards qui se propose de rendre l'État « aussi humide que l'Atlantique ; » dans l'État de New-York, le poste de gouverneur est enlevé aux républicains et échoit à un démocrate antiprohibitionniste. Le sénateur Frelinghuysen, du New-Jersey,

ami du président Harding, est parmi les vaincus, mais aussi le sénateur Hitchcock, du Nebraska, collaborateur intime du président Wilson. L'un des premiers résultats des élections sera probablement l'adoption d'une transaction qui tolérerait les vins légers, le cidre, la bière, moyennant une taxe qui servirait à payer aux anciens combattants la prime qui leur a été promise.

La politique extérieure n'a pas tenu, dans la campagne électorale, la première place. Le président Harding et son ancien concurrent M. James M. Cox, sont d'accord sur ce point qu'il ne faut pas attribuer aux élections une portée générale. En tout cas, les radicaux élus sont parmi les adversaires les plus résolus de toute remise des dettes aux Alliés et de toute intervention dans les affaires d'Europe. Cependant M. Cox reconnaît lui-même, dans son journal le *Dayton News*, que les candidats n'ont pas manqué d'expliquer aux agriculteurs que le mauvais état des affaires dans les pays d'outre-mer était défavorable à la vente de leurs produits. Mieux éclairés, les citoyens américains finiront peut-être par comprendre tout ce qu'ils perdent à dresser des barrières entre les États-Unis et l'Europe. Le sénateur Capper, chef du groupe agricole, demande déjà que le Gouvernement prenne des mesures pour aider à la reconstruction de l'Europe et à la réouverture des marchés étrangers. Mais une propagande intéressée, d'origine allemande et aussi, hélas! anglaise, persuade aux Américains que c'est l'intransigeance de la France, ses appétits militaristes et impérialistes, sa haine irréductible contre l'Allemagne, qui empêchent l'Europe de retrouver son équilibre économique et sa stabilité financière. Puisqu'ils ne cessent de nous prêcher je ne sais quel désarmement, il faut bien leur répéter qu'ils se trompent ou qu'on les trompe, que la seule garantie sérieuse que nous apportait le Traité de Versailles, le pacte anglo-américain, s'est évanouie par le refus des États-Unis de ratifier le traité; que d'ailleurs les Américains resteront mauvais juges des périls que la France peut courir, tant que le Mexique ou le Canada ne seront pas devenus des nations belliqueuses de 150 millions d'habitants, dont les armées auront, quatre fois en un siècle, envahi le territoire de l'Union, occupé Washington et New-York et annexé deux ou trois États.

L'opinion publique aux États-Unis, excitée par les pasteurs des différentes sectes, condamne avec indignation la politique française en Orient : elle trahit la chrétienté au profit des Turcs, elle favorise l'Islam massacreur et le réintroduit en Europe, au lieu de secourir ses

victimes. Il faut donc lui rappeler la réalité des faits : si la paix, telle que les Alliés l'avaient conçue en 1918, et telle que le trop tardif Traité de Sèvres l'édictait, n'a pas été réalisée, c'est d'abord et surtout parce que les États-Unis, qui, après la grande lutte, possédaient seuls les ressources nécessaires pour mener à bien des entreprises aussi difficiles que la création d'un État arménien et l'émancipation de toutes les populations non turques, ont délibérément refusé d'y consacrer un homme ou un dollar. Avant d'incriminer la France, Américains et Anglais feraient bien de se demander si leurs Gouvernements ne sont pas les premiers responsables de la situation telle qu'elle se présente aujourd'hui.

Dissiper les légendes mensongères, expliquer les intentions droites et les besoins vitaux de la politique française, c'est l'objet du voyage que M. Clemenceau vient spontanément d'entreprendre aux États-Unis. L'impulsion généreuse et noble qui a conduit les Américains sur les champs de bataille de France, pour détruire l'hégémonie allemande et sauver le monde de la tyrannie de la force, entraînait des conséquences que la propagande étrangère et l'antagonisme des partis ont pu réussir à leur cacher, mais qui n'en existent pas moins. Le président du Conseil de la victoire, avec son éloquence familière et captivante, avec son grand désintéressement, avec l'autorité de son âge et de ses services, est qualifié pour révéler aux Américains toute l'étendue de leur propre gloire, et leur faire entendre quelle est, après la victoire, la situation de la France en Europe. C'est une opinion répandue en Angleterre et aux États-Unis que la France fut ingrate envers l'énergique vieillard qui fut l'un des bons ouvriers de la victoire, et peut-être, dans les acclamations dont les Américains saluent l'ancien président du Conseil, pourrait-on discerner une nuance de regret ou de blâme à l'égard de ses compatriotes. M. Clemenceau pourrait leur expliquer que si le congrès de 1919 ne l'a pas élu Président de la République, c'est précisément parce qu'ayant mis sa confiance dans une loyale collaboration avec ses amis anglo-saxons, et ayant consenti des sacrifices à leurs intérêts, il n'a pas obtenu d'eux le concours et les garanties dont la France avait besoin et qu'elle avait, par son rôle dans la Grande Guerre, amplement mérités. Il n'est pas un Français qui ne souhaite de tout cœur les plus grands succès au pèlerinage patriotique que M. Clemenceau a entrepris outre-mer.

Tandis que les États-Unis sont en quête d'une formule politique nouvelle, l'Angleterre, fidèle aux traditions qui lui ont donné la

liberté politique et fondé sa grandeur, renonce au système de la coalition qui fut un expédient de guerre, condamne la politique d'aventures et d'instabilité de M. Lloyd George et revient à l'équilibre historique de deux grands partis. L'Angleterre, en ces dernières années, surtout depuis que Joseph Chamberlain a désorganisé les partis en passant du radicalisme au conservatisme et en créant l'unionisme, a connu les crises politiques, mais la vieille armature a résisté; dans le désarroi des opinions et des groupes, on la retrouve toujours solide; c'est par elle que l'Angleterre est vraiment le seul pays du monde où le régime parlementaire fonctionne dans sa vérité. Les élections du 15 novembre, en mettant fin au gouvernement de coalition, lui donnent, sous une forme nouvelle, un regain de vitalité. Après les grandes secousses politiques intérieures et extérieures, les Anglais, par un instinct profond de leur race, se retirent dans leur île et s'y recueillent; ils votent pour les conservateurs. La question, cette fois, était de savoir si le cabinet Bonar Law obtiendrait un succès assez marqué pour constituer, avec son seul parti, une majorité de gouvernement et pour rendre inutile toute coalition. Cette majorité, il l'obtient haut la main avec 341 sièges, soit environ 70 voix de plus que l'ensemble des autres partis.

Le vieux parti libéral, nuance Asquith, Grey, obtient 57 sièges; il garde à peu près ses positions, mais il manque de cohésion intérieure; le vicomte Grey, qui siège aux Lords, professe, à bien des points de vue, notamment dans les questions extérieures, des opinions qui le rapprochent des conservateurs, tandis que M. Asquith, plus doctrinaire, tendrait plutôt la main au *Labour party*. Le véritable vaincu de la journée du 15, c'est M. Lloyd George: le nouveau parti national-libéral qu'il a tenté de créer et qui devait, dans sa pensée devenir l'arbitre des luttes politiques, n'obtient que 54 sièges, moins que la fraction Asquith; c'est un parti mort-né qui ne tardera guère à se dissocier, les uns rejoignant l'aile gauche de l'armée conservatrice, d'autres se ralliant au vieux groupe libéral. Les conservateurs sont consolidés au pouvoir, mais le grand succès de la journée du 15 novembre appartient au *Labour party;* il double le nombre de ses sièges qui de 75 passent à 144; il réunit 4 345 000 suffrages. Le jour de la rentrée du nouveau Parlement (20 novembre), c'est son *leader* M. Clynes qui est venu s'asseoir le premier sur le banc de l'opposition qui fait face au banc des ministres; M. Asquith n'occupait que la seconde place, et M. Lloyd George brillait par son absence. Le lendemain, M. Ramsay Mac-Donald, socialiste et pacifiste, soutenu

par les socialistes écossais, a été élu, par 61 voix contre 57 à M. Clynes, *leader* du parti travailliste et, par suite, *leader* de l'opposition à la Chambre des communes. C'est là un phénomène tout nouveau dans l'histoire anglaise : en face d'un conservatisme renforcé se dresse un parti du travail à tendances socialistes; entre les deux, le vieux libéralisme est écrasé; c'est l'aboutissement de la lente évolution historique qui a transformé l'économie nationale de la vieille Angleterre. Heureusement pour elle, ses socialistes ne sont guère révolutionnaires; deux communistes seulement ont réussi à se faire élire ; et, d'autre part, ses conservateurs ont l'esprit attentif à toutes les réformes utiles. N'est-ce pas sir Charles Dilke qui disait un jour : « Les conservateurs anglais sont bien réactionnaires, pas autant cependant qu'un radical français? » On peut compter que l'esprit de transaction qui a toujours caractérisé la politique anglaise n'a disparu ni dans les rangs du *Labour party*, ni dans ceux des conservateurs. Pour le moment les difficultés sont grandes ; le ministère se trouve en présence d'une formidable manifestation de sans-travail à Londres. Pour la première fois, les questions sociales, prenant le pas sur les problèmes politiques, amènent à Westminster une opposition socialiste; or, on sait qu'en Angleterre, l'opposition d'aujourd'hui, organisée et encadrée, c'est le ministère de demain. C'est un fait capital dans l'évolution intérieure de la vie politique anglaise.

Chaque parti regrette l'échec de quelques personnages notoires : les travaillistes ont perdu M. Henderson; les conservateurs, sir Arthur Griffith Boscawen, M. Leslie Wilson battu à Londres, dans le quartier aristocratique, par un conservateur plus intransigeant, un *die Hard*, M. Erskine. Mais l'échec le plus significatif est celui de M. Winston Churchill; le sûr instinct des électeurs anglais les a bien inspirés quand ils ont fait porter une lourde part de responsabilité dans les échecs et les difficultés de la politique britannique à cet esprit charmant, généreux, mais chimérique et présomptueux qu'est l'ancien ministre des Colonies de M. Lloyd George : il a été l'un des instigateurs et des plus obstinés soutiens de la politique arabe et grecque dans le Proche-Orient; or, c'est à Afioum Kara-Hissar qu'a commencé la déroute de la politique de M. Lloyd George et de M. Churchill.

La lourde tâche du Cabinet dirigé par M. Bonar Law va précisément consister à liquider, en les réparant dans la mesure du possible, les conséquences des erreurs ou des illusions du précédent ministère. Les élections du 15 novembre éclaircissent l'horizon; elles auront sur les relations de la France avec ses alliés de la Grande Guerre les plus

heureux effets. M. Lloyd George parlait volontiers du *fair play*, mais il ne le pratiquait guère, du moins à notre égard. Un esprit nouveau de confiance réciproque s'affirme entre les deux Gouvernements. La nomination, à l'ambassade de Paris, pour remplacer le regretté lord Hardinge qui quitte la vie politique, du marquis de Crewe, *leader* de l'opposition libérale à la Chambre des lords, gendre de lord Rosebery, qui a rempli de très hautes charges dans les Gouvernements libéraux, ne peut que contribuer à accentuer cette impression de sécurité et de franchise confiante que les récentes négociations ont laissée des deux côtés. Il y a vraiment quelque chose de changé dans les relations franco-britanniques; or, la paix du monde et la stabilité de l'Europe dépendent de la solidarité évidente et durable entre les deux grandes Puissances occidentales.

En Pologne aussi, des élections générales viennent de renouveler entièrement, le 5 novembre, la Chambre, et le 12, le Sénat. Les électeurs, en très grand nombre, ont voté sans incident. Le nombre des petits partis, d'origine locale, s'est beaucoup réduit : de grands blocs tendent à se constituer, sans que les frontières de chacun des groupes, ni leur programme, soient encore très nettement délimités. D'une façon générale, l'esprit conservateur l'emporte; les communistes ont essuyé un échec complet et n'obtiennent que deux sièges; les socialistes élus (41 députés et 7 sénateurs du *parti socialiste*, 18 députés et 2 sénateurs du *parti national ouvrier*) sont pour la plupart des socialistes nationaux sans attaches internationalistes. Sur 444 députés, l'*union nationale chrétienne*, qui réunit tous les anciens groupes de droite, a 169 députés élus et 52 sénateurs sur 111. Si ce groupe reste cohérent, il suffirait que le groupe « Piast » (*populistes* de droite) qui compte 70 députés et 14 sénateurs s'unit à lui pour constituer une solide majorité de gouvernement. Ce groupe, que dirige M. Witos, sera l'axe du parti gouvernemental en formation ; il va jouer, dans le Parlement polonais, selon qu'il donnera son appui au bloc de droite ou aux partis de gauche, un rôle de balancier; s'il refuse de s'entendre avec l'*union nationale chrétienne*, il lui faudra s'appuyer sur le bloc des minorités nationales, c'est-à-dire sur les éléments non-polonais. Une autre fraction *populiste* plus avancée, dite « groupe de l'émancipation, » a 49 élus à la Diète et 9 au Sénat. La Diète renferme donc les éléments nécessaires à la constitution d'une majorité solide sans l'appoint du groupe nombreux (83 députés, 21 sénateurs) des minorités nationales qui ont formé, pour les élections, un cartel où il entre des Allemands,

des Blancs-Ruthènes, des Ruthènes de la Petite Pologne et des Juifs. Les élus de cette coalition sont loin d'avoir les mêmes affinités ; les 42 députés juifs, par exemple, représentent des intérêts économiques et des catégories sociales très différentes, selon qu'ils viennent de la Galicie, de la région de Wilno ou de l'ancien Grand-Duché de Varsovie ; beaucoup d'entre eux chercheront à conclure une entente avec les partis polonais. Les 16 députés allemands ont à sauvegarder non seulement leur droit national, mais aussi les intérêts économiques de leurs commettants. Les députés ukrainiens (5) ou blancs-ruthènes (20) auront avantage, en face de la Russie soviétique, à pratiquer une politique de loyalisme à l'égard de l'État polonais et à s'abstenir de toute opposition systématique. La présence de ces représentants nombreux des minorités nationales est une preuve évidente de la neutralité électorale méritoire que le Gouvernement de Varsovie a tenu à honneur d'observer et de la liberté réelle avec laquelle les électeurs de toute nationalité ont pu exprimer leurs suffrages. L'indépendance de la Pologne est encore si récente et l'expérience politique de ses hommes d'État si incomplète, qu'il faudra un certain temps aux groupes politiques pour se constituer et définir leur programme ; il faut compter d'ailleurs avec l'action personnelle du Chef de l'État, maréchal Pilsudski, et avec la question délicate de sa prochaine réélection à la plus haute magistrature de la République. Les élections du 5 novembre sont, pour l'avenir de la Pologne, un indice très favorable. Par son activité économique grandissante, par la continuité de sa politique extérieure, par le libéralisme de son Gouvernement intérieur, l'État polonais apparaît en bonne voie de consolidation et de progrès.

En Italie, la situation du ministère fasciste est forte et l'ordre se rétablit peu à peu ; nous n'y reviendrions pas aujourd'hui s'il était possible de passer sous silence un discours tel que celui qu'a prononcé M. Mussolini lorsqu'il s'est présenté, le 17 novembre, devant la Chambre. Jamais Parlement n'entendit sans broncher semblables insolences ; jamais représentants du peuple ne reçurent en pleine figure pareils sarcasmes ; jamais non plus députés ne se montrèrent plus soumis et plus dociles sous la cravache du dompteur. Son pouvoir, M. Mussolini ne le tient pas du Parlement, ni du Roi dont il n'a pas prononcé le nom, mais « de 300 000 jeunes hommes bien armés, décidés à tout et prêts religieusement à obéir à tous mes ordres. » « J'ai formé un Gouvernement de coalition, non pas dans le dessein d'avoir une majorité parlementaire, dont je n'ai pas besoin, mais pour

réunir au-dessus des partis tous ceux qui désirent sauver la nation en danger. » M. Mussolini ne cherche pas à abriter sa dictature derrière la légalité parlementaire ; il affirme que « la révolution a ses droits » et qu'il représente la révolution fasciste : mais son pouvoir, il n'en usera que pour le bien de l'État et de la nation italienne. A l'extérieur, il veut, « en face de la croissante intimité qui règne entre la Russie, la Turquie et l'Allemagne, » la consolidation de l'Entente, mais à la condition qu'elle soit vraiment « un bloc homogène, un équilibre égalitaire de forces avec les mêmes droits et les mêmes devoirs, » sans quoi, l'Italie reprendrait sa liberté d'action. L'Italie « demande à ses alliés un examen de conscience qu'ils n'ont pas fait depuis l'armistice. » A l'intérieur, M. Mussolini réprouve les incidents violents. Aussi sommes-nous convaincus qu'il va poursuivre avec sévérité les fascistes qui, le 19, à Vintimille, en présence du Consul de France, se sont livrés à de violentes manifestations au cri de « A bas la France ! » « L'État est fort, affirme-t-il, et montrera sa force contre tous, même contre les éventuelles illégalités des fascistes... Quiconque se dressera contre l'État sera puni... Au-dessus des minorités qui font de la politique militante, il y a quarante millions d'excellents Italiens qui travaillent et ont le droit de vivre tranquilles à l'abri des désordres chroniques, préludes de ruine générale. » Au besoin, M. Mussolini gouvernera sans la Chambre ; celle-ci « doit comprendre sa situation particulière qui peut faire qu'elle soit dissoute dans deux jours comme dans deux ans. » Il faut au Gouvernement de pleins pouvoirs, faute desquels « on ne pourrait faire aucune économie. » « Nous avons résolu de donner une discipline à la nation et nous la lui donnerons. Aucun de nos adversaires d'hier et d'aujourd'hui ne doit se faire d'illusions sur la durée de notre séjour au pouvoir. Notre Gouvernement a des bases formidables dans la conscience de la nation et il est soutenu par les meilleures et les plus jeunes générations italiennes... Que Dieu m'assiste pour conduire à une issue victorieuse ma tâche difficile ! » La Chambre a renoncé à discuter ; si elle garde le droit de voter, ce n'est qu'à la condition d'enregistrer sans broncher tout ce que lui demande M. Mussolini ; à peine quelques journaux osent-ils critiquer ses actes ; il a les pleins pouvoirs qu'il a demandés ; il est le maître de l'Italie. Il reste à savoir s'il pourra soutenir longtemps ce rôle difficile de réformateur et de redresseur de torts ; les grands gestes et les attitudes théâtrales n'y suffiront pas.

Le mardi 14 novembre, le Chancelier du Reich allemand, docteur

Wirth, a remis au Président Ebert la démission du Cabinet. Depuis quelques semaines, l'autorité du Chancelier, qui n'a jamais été très forte, devenait de plus en plus précaire. L'origine immédiate de la résolution prise par M. Wirth fut le refus des socialistes d'entrer dans une coalition à laquelle participeraient aussi les populistes, avec lesquels ils sont en désaccord sur la stabilisation du mark et sur la durée de la journée de travail. Le docteur Wirth estimait ne plus pouvoir exercer le pouvoir s'il ne réussissait à renforcer son ministère en y introduisant les représentants d'une coalition dans laquelle entreraient les trois grands partis bourgeois et les socialistes; n'ayant pu réussir à vaincre l'opposition de la social-démocratie, il résolut d'abandonner un poste où il est loin d'avoir, malgré la bonne volonté dont il se targue, justifié la confiance qui avait accueilli son élévation. Après toute une semaine de négociations, M. Cuno, directeur de la Hamburg-Amerika, a été appelé à constituer un ministère d'affaires où figurent des représentants des grands partis bourgeois et d'où sont exclus les socialistes: la présence d'un des chefs du parti populiste, M. Becker, au ministère de l'Économie nationale provoque par avance les méfiances des socialistes. Si le nouveau ministère veut avoir une politique, son programme ne peut être que la lutte contre les socialistes; mais on se demande alors s'il ne sera pas le prisonnier dss éléments d'extrême-droite qui cherchent à entraîner le Reich dans les voies dangereuses d'une dictature militaire préparant une restauration monarchique. Déjà, en Bavière, le parti paysan cherche à organiser une sorte de fascisme prêt à entamer la lutte contre le socialisme et contre l'étranger. On ne peut prédire longue vie au Cabinet de M. Cuno. La chute du mark, l'instabilité de la vie économique, préparent aux populations urbaines un hiver de misère qui pourrait engendrer des troubles civils. Le temps des épreuves est arrivé. L'Allemagne, pour avoir voulu se soustraire aux réparations, va à une catastrophe financière et économique.

Malheureusement la détresse du Reich, si elle est, jusqu'à un certain point, une garantie de sécurité pour la France, ne résout pas, tant s'en faut, le problème des réparations. La Commission des réparations, qui vient de faire à Berlin, avec M. Barthou, son nouveau et actif président, un séjour d'études et de documentation, s'est rendu compte que, s'il reste en Allemagne des valeurs réelles très importantes, il devient de plus en plus difficile de les saisir et de les mobiliser; entreprendre de stabiliser le mark, n'est-ce pas poursuivre une chimère? Comme l'a dit M. de Lasteyrie, stabilise-t-on un

baromètre ? Pour remettre l'Allemagne sur pied, il faudrait un grand emprunt international; or les banquiers des États-Unis ne seraient disposés à tenter une telle opération que si un moratorium d'au moins cinq ans était accordé à l'Allemagne. Mais qui nous garantirait, si nous nous y prêtions sans gages ni garanties, que dans cinq ans l'Allemagne tiendrait ses engagements et consacrerait une juste part de sa prospérité recouvrée à payer ses dettes et à réparer ses dévastations? Avons-nous affaire à un créancier de bonne foi qui ne demande qu'à devenir bon payeur? L'Allemagne, jusqu'ici, ne nous a donné aucune raison de penser que sa signature ou sa parole vaut de l'or. Aux offres très insuffisantes, presque dérisoires, qu'elle a été amenée à faire à la Commission des réparations, elle a ajouté comme condition, — car c'est elle qui pose des conditions, — l'évacuation de la région rhénane par les troupes alliées. De telles prétentions justifient de notre part toutes les défiances; si nous avions la faiblesse d'y céder, nous perdrions toute chance d'obtenir la moindre partie de notre dû. Sans renoncer à des paiements en argent dont nous avons besoin, il faut nous habituer à l'idée que des compensations politiques assurant la sécurité de la France constitueraient aussi une forme appréciable de réparations. M. Loucheur a indiqué récemment, dans un intéressant discours à la Chambre, avec l'assentiment plusieurs fois exprimé de M. Poincaré, certains traits d'un système de garanties politiques et militaires. M. Poincaré lui-même, à la Chambre et au Sénat, a loyalement exposé l'état de la question. MM. Theunis et Jaspar sont venus le 23 à Paris pour conférer avec le Président du Conseil sur l'opportunité de réunir bientôt une conférence à Bruxelles, et il est déjà question d'une entrevue prochaine de M. Poincaré avec lord Curzon et M. Mussolini. La conférence de Bruxelles sera la dernière tentative pour aboutir à une solution amiable du problème des réparations; si elle échoue, il ne restera plus que le recours aux solutions de force.

On peut espérer que bientôt les Puissances de l'Entente, pour consacrer leurs efforts solidaires à ce problème capital. seront débarrassées des complications orientales. La conférence de Lausanne est ouverte et elle débute sous d'heureux auspices. Des conversations préliminaires ont permis aux Alliés de préciser et d'accorder leurs points de vue. Lord Curzon s'est arrêté à Paris le samedi 18 novembre; il savait déjà, par une communication du comte de Sainte-Aulaire, que sur tous les points principaux du mémorandum envoyé par lui quelques jours auparavant, l'accord était virtuellement

réalisé, qu'en tout cas il n'existait, entre les points de vue des deux Gouvernements, aucune divergence irréductible. C'est après cette conversation, décisive pour le rétablissement de la paix en Orient, que les deux premiers ministres quittèrent ensemble Paris pour Lausanne, où ils devaient rencontrer M. Mussolini. Le dictateur les attendait à Territet, où ils eurent avec lui une très cordiale entrevue; encore novice dans la grande politique, le Président du Conseil italien montre un sens naturel des affaires et témoigne de sa volonté efficace d'entente et de solidarité avec ses partenaires. Le soir du même jour (19 novembre), lord Curzon, M. Mussolini et M. Poincaré arrivaient ensemble à Lausanne, comme s'ils avaient voulu par là manifester publiquement leur bon accord. M. Poincaré, après d'importants entretiens avec Ismet pacha, ministre des Affaires étrangères et plénipotentiaire du Gouvernement d'Angora devenu le Gouvernement unique de la Turquie, avec M. Nintchitch et plusieurs autres personnages, a quitté Lausanne dans la soirée du 21, laissant aux deux plénipotentiaires français, M. Barrère et M. Bompard, le soin de poursuivre, dans une atmosphère de confiance et de loyauté, les négociations pour la paix. De son côté, M. Mussolini a repris le train pour l'Italie le 22 au soir.

Ismet pacha est venu à Paris avant l'ouverture des négociations. Il a pu s'y rendre compte des dispositions qui y règnent à l'égard de son pays; il y a fait entendre des assurances, précieuses dans sa bouche de loyal soldat, que les intérêts français, notamment les écoles, n'auraient pas à souffrir du nouveau régime pourvu que la Turquie, à la Conférence, fût traitée sur un pied d'égalité avec les Puissances européennes. Malheureusement les nouvelles qui arrivent de tous les points de la Turquie, notamment de Cilicie, démentent ces propos rassurants. Ismet Pacha a pu se convaincre, à Paris et à Lausanne, que la Turquie ne serait pas traitée en vaincue, puisque, vaincue en 1918, elle a, à son tour, vaincu les Grecs en 1922, qu'elle ne s'entendrait pas dicter la loi sans avoir la faculté de la discuter, et que son indépendance et ses intérêts essentiels seraient sauvegardés. Les Turcs, à Lausanne, ne sont pas attirés dans un guet-apens comme ils ont l'air de l'appréhender. Si les Anglais ont donné asile au sultan Mehemet VI sur un cuirassé anglais qui l'a transporté à Malte, c'est sans arrière-pensée politique. Les premiers débats de la Conférence ont permis de constater que les Alliés sont résolus à maintenir, en face des Turcs, qui furent leurs ennemis de 1914 à 1918, cette unité de front qui assura leur succès dans la Grande Guerre, qu'ils sont

résolus à faire respecter les conventions conclues et à sauvegarder leurs intérêts légitimes. Les nouvelles qui arrivent de Constantinople ne laissent pas que d'être alarmantes ; la bonne volonté d'entente dont, sur place, les hauts représentants de la Turquie comprennent la nécessité, est trop souvent annihilée par les surenchères nationalistes de l'Assemblée d'Angora, qui, loin des réalités, laisse ses passions dicter ses résolutions. Refet pacha, chargé par Mustapha Kemal du gouvernement de Constantinople, vient d'être remplacé par décision de l'Assemblée qui lui reproche sa condescendance à l'égard des Hauts Commissaires alliés et l'accuse d'avoir laissé échapper le Sultan que les exaltés d'Angora prétendaient juger pour haute trahison.

Le nouveau khalife vient d'être élu par un scrutin parlementaire à l'Assemblée d'Angora : c'est le prince Abdul-Medjid, fils du sultan Abdul-Aziz ; mais il ne recevra pas l'investiture du pouvoir temporel ; il est khalife, par le vote de l'Assemblée, non pas sultan ; il recevra le manteau du Prophète, mais il ne ceindra pas l'épée d'Osman ; résigné, du moins en apparence, à cette demi-déchéance, il s'est établi au palais de Dolma Bagtché d'où il se prépare à lancer aux fidèles de l'Islam une proclamation, rédigée à Angora, pour les engager à rester attachés à la foi de leurs pères et à se serrer autour du khalife, commandeur des Croyants. Il reste à savoir comment le monde islamique jugera ces procédés révolutionnaires.

Il est encore impossible d'affirmer que la Conférence de Lausanne réussira à rétablir la tranquillité et la sécurité en Orient. Mustapha Kemal, Ismet pacha et les plus élairés d'entre les Turcs sont certainement enclins à une paix que leurs soldats souhaitent ardemment ; ils apporteront aux négociations un esprit de conciliation et une volonté d'entente qui ne resteraient inopérants que si l'Europe prétendait leur imposer une tutelle qu'ils sont résolus à rejeter. Mais auront-ils l'autorité nécessaire pour faire accepter à Angora, où la diplomatie des Bolchévistes encourage l'intransigeance nationaliste, la paix qu'ils croiraient possible de conclure à Lausanne, c'est ce qu'il serait téméraire de prédire.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

APRÈS L'ARRÊT DE LA COUR

Messieurs, la presse tout entière attend votre arrêt ; cet arrêt aura un grand retentissement. Elle espère que vous saurez mettre fin à un abus qui, sans profit pour personne, entreprend sur sa propriété et l'atteint dans sa liberté. » C'est par ces mots que l'avocat de la *Revue* terminait sa plaidoirie devant la première Chambre de la Cour d'appel de Paris, à l'audience du 10 novembre. Nous nous sommes abstenus jusqu'ici de parler du procès qui, à deux reprises, nous a amenés devant les tribunaux. Maintenant qu'est intervenu un arrêt, inaugurant une jurisprudence qui a été saluée par toute la presse comme une délivrance, peut-être ne sera-t-il pas inutile de présenter au lecteur un résumé de cette affaire. Ai-je besoin de dire que j'y apporterai le même esprit d'impersonnalité qui n'a cessé d'être le nôtre au cours de ce procès, et l'unique souci de l'intérêt commun ?

A la suite de l'article que j'avais consacré à leur adaptation des *Perses*, MM. Silvain et Jaubert me demandèrent l'insertion d'une lettre qu'ils m'adressaient à titre de « réponse. » Cette lettre n'excédait pas une longueur raisonnable ; les termes en étaient courtois, plus que courtois ; rien ne m'empêchait de la publier : c'était le plus simple, et cela m'eût épargné beaucoup d'ennuis. Mais il suffisait d'en lire les premières lignes, pour se convaincre que cette réponse n'était pas une réponse. « Monsieur le directeur, y était-il dit, voulez-vous nous permettre de répondre à la partie qui nous touche plus particulièrement de votre magnifique article sur *les Perses ?* Et ne nous prêtez pas le désir de maudire notre juge : tant s'en faut. Nous désirons simplement vous soumettre et soumettre aux lecteurs de votre bi-mondiale *Revue* quelques remarques générales, dépouillées de toute ran-

cune personnelle, sur un ou deux points de pure doctrine... » Ces messieurs entendaient démontrer qu'il convient de traduire les poètes en vers et non en prose.

Ainsi, de leur propre aveu, MM. Silvain et Jaubert n'avaient rien à rectifier, rien à réclamer : ils voulaient tout uniment profiter du privilège que, d'après eux, la loi leur confère, pour exposer aux lecteurs de la *Revue* leur opinion sur une question théorique. Simple « opinion » en effet; mais une opinion n'est pas une « réponse. » Une « réponse » doit présenter certains caractères, qui faisaient totalement défaut à la lettre de MM. Silvain et Jaubert. En dehors de toute inexactitude et de toute attaque, exiger, sous couleur de réponse, l'insertion d'un exposé de pure doctrine, c'était porter une atteinte évidente à la liberté de la critique.

J'ai refusé l'insertion demandée, parce qu'elle constituait éminemment un abus du droit de réponse.

***

MM. Silvain et Jaubert portèrent le différend devant les tribunaux. On sait que le droit de réponse est régi par l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, légèrement amendé par une loi du 29 septembre 1919, et qui d'ailleurs ne fait que reproduire une disposition de la loi de 1822 sur la presse. Cet article est ainsi conçu : « Le gérant sera tenu d'insérer... les réponses de toute personne nommée ou désignée dans le journal ou écrit périodique. » En application de ce texte impératif et bref, les magistrats de la première Chambre du tribunal civil, présidée par M. Fieffé, rendirent un jugement qui, tout en limitant les dommages-intérêts aux dépens, condamnait la *Revue*. Ce jugement, à l'envisager du simple point de vue de la logique, ne laissait pas d'être assez déconcertant. Il y était dit expressément que la critique de la *Revue* avait été « sérieuse et mesurée ; » et le même jugement, après avoir fait honneur au critique de n'avoir obéi « à aucun autre sentiment que celui exprimant conformément à sa pensée son appréciation, » concluait à la condamnation de ce même critique qu'il venait de déclarer sans reproche. Fallait-il donc, de toute nécessité, qu'en matière de droit de réponse, la justice fût en contradiction avec le bon sens?

Ce n'avait pas été l'avis du ministère public. Chargé de requérir l'application de la loi, M. le substitut Caous avait sou-

tenu, dans les termes les plus nets, avec une parfaite décision, que la loi n'avait nullement entendu infliger, en n'importe quel cas, l'insertion de n'importe quelle réponse. Son exposé très étudié, — et qui fut très remarqué, — avait été la nouveauté caractéristique de cette phase du procès : c'était le premier pas vers une solution conforme à l'équité.

Les conclusions de M. le substitut Caous étaient pour la *Revue* une claire indication. Au surplus, elle ne pouvait, quand elle l'aurait voulu, accepter le jugement qui la condamnait. Elle ne le pouvait pas, devant l'émotion soulevée dans la presse par ce jugement. « Ce fut une explosion, a dit justement l'avocat de la *Revue*. Tout d'abord, la plupart de ceux que la question intéressait songèrent à obtenir une modification de la loi de 1881 ; le *Syndicat de la Presse* émit un vœu et élabora un texte ; un député, M. Thibout, saisit la Chambre d'une proposition de loi. M. Cruppi fit de même au Sénat. La *Société d'études législatives*, sur le rapport de Me Albert Vaunois, et sur l'avis conforme de la Commission dite « du droit de réponse, » particulièrement de MM. Feuilloley, Laborde et Ambroise Colin, tous trois de la Cour de cassation, proposa de compléter l'article 13 de la façon suivante : *Toutefois les articles de critique purement littéraire, artistique ou scientifique, qui ne contiennent point d'offense, ne donnent ouverture au droit de réponse que pour la rectification des erreurs matérielles* (1). » Cependant les associations littéraires entraient en jeu, d'innombrables articles paraissaient dans les journaux de toutes nuances, à Paris, en province, et même à l'étranger. Dans ces conditions, était-il possible d'abandonner la partie ? Par la force des choses, la question du droit de réponse était posée devant l'opinion. L'opinion, dans son ensemble, et quelles que pussent être les divergences de détail, réclamait une interprétation moins surannée du vieux texte, — aujourd'hui centenaire, — de la loi, assez généralement connue sous le nom de : loi *contre* la presse.

C'est dans cette atmosphère que s'est ouvert le procès en appel devant la première chambre de la Cour, présidée par le premier Président André. Dans une cause où l'intérêt général était si nettement marqué, je ne pouvais risquer de compromettre, par mon inexpérience des choses juridiques, un succès qui ne devait pas être seulement le mien. Je me suis donc

(1) Plaidoirie de Me Léouzon Le Duc.

borné à présenter aux magistrats quelques explications d'ordre professionnel, et j'ai confié le soin de défendre la *Revue* à un des maîtres du barreau, Me Léouzon Le Duc, hier membre du Conseil de l'Ordre, et tout particulièrement versé dans les questions de presse. Dans une plaidoirie, — qui s'est étendue sur deux audiences et dont je puis bien dire, puisque je ne fais que répéter les échos entendus au Palais, qu'elle fut un modèle de science juridique et d'éloquence persuasive, — Me Léouzon Le Duc s'est appliqué à montrer qu'en proposant aux magistrats d'infirmer le jugement de la première Chambre civile, il leur demandait certes un effort, mais l'effort précisément qu'il est dans leurs attributions et dans leur tradition de fournir. En effet, cet exercice du droit de réponse qu'on prétend être général et absolu, est, en réalité, limité par certaines restrictions : il faut que la réponse ne soit pas contraire aux bonnes mœurs, il faut qu'elle ne porte pas atteinte à l'honneur du journaliste, il faut encore qu'elle ne fasse pas grief aux intérêts légitimes des tiers. *Or ces restrictions sont l'œuvre des tribunaux.* Ils ont ainsi établi que le droit de réponse peut être exercé abusivement : si le droit de réponse est général et absolu, son exercice est relatif. Quand il s'agit de faire justice d'un abus, les tribunaux savent toujours donner à la loi l'interprétation nécessaire; car l'état social change, si le texte de la loi ne change pas, et il faut que la justice corresponde à des besoins qui se renouvellent sans cesse. Si donc le droit de réponse dégénère en abus, à quel titre la Cour se refuserait-elle à faire justice de cet abus?

L'avocat de MM. Silvain et Jaubert était Me de Saint-Auban, une des célébrités du barreau parisien. Il a prononcé une plaidoirie étincelante de verve et d'esprit. Nous ne saurions trop l'en remercier. Il était nécessaire que la thèse de l'application mécanique du droit de réponse, — du droit de réponse *quand même*, — fût soutenue avec une maîtrise qui ne pût être surpassée. Me de Saint-Auban y a fait merveille.

A la suite de ces plaidoiries, s'est produit un fait dont il y a, je crois, peu d'exemples au Palais. Avant de donner la parole à l'avocat général, le premier Président a félicité les deux avocats de la cause d'avoir imprimé à ces débats une ampleur et un éclat dignes des grandes traditions du barreau français. La *Revue* est fière d'avoir provoqué une discussion juridique d'une si belle tenue littéraire.

La curiosité était vive lorsqu'à l'audience du 17 novembre, l'avocat général se leva pour donner ses conclusions. M. l'avocat général, Eugène Dreyfus, est un des magistrats les plus hautement considérés du Parquet. Son autorité est grande. Le choix qu'il allait faire entre les deux thèses ne pouvait manquer d'avoir une importance capitale. Dès ses premières paroles, on fut fixé. A la Cour d'appel, comme au Tribunal de première instance, le ministère public se prononçait contre l'abus du droit de réponse. Et son argumentation était d'une force singulière. Écartant tous les arguments qui pouvaient prêter à discussion, et faisant à la thèse contraire les concessions les plus larges, M. l'avocat général Dreyfus s'est établi au cœur de la question, et dans une position qui semble bien être inattaquable, à savoir que le droit de réponse ne saurait échapper, lui seul, à « cette grande règle d'équité, que le droit cesse quand l'abus commence. » Il faudrait pour cela qu'il fût une sorte de *superdroit*, plus absolu que le droit le plus absolu. Mais le droit de réponse peut-il prétendre à un traitement plus absolu que cet autre droit, sacré et absolu, qu'est le droit de propriété?

Ce refus d'élever le droit de réponse au-dessus du droit et d'en faire un *superdroit*, résume et domine toute la controverse.

Puis M. l'avocat général Dreyfus passait à l'examen des faits de la cause. Et il concluait en ces termes qui, pour la vigueur, ne laissent vraiment rien à désirer : « Je dis que persister à exiger l'insertion d'une réponse dans ces circonstances, c'est attenter à la liberté de la presse, c'est attenter à la liberté du journaliste qui a le droit de rester maître chez lui et, à l'occasion d'une manifestation littéraire ou dramatique, d'exprimer dans son journal ou dans sa revue ses propres idées sans s'exposer à devoir insérer un plaidoyer en faveur de la thèse contraire. Le droit de réponse est absolu, mais comme un autre droit absolu peut l'être, c'est-à-dire que son caractère absolu est conditionné par une limite qui conditionne tous les droits, même les plus absolus, et cette limite, c'est le respect du droit et de la liberté d'autrui. » Ainsi les principes invoqués dans ces conclusions sont les principes fondamentaux eux-mêmes et la pure notion du droit.

La Cour est entrée résolument dans la voie tracée par l'avocat général. On nous saura gré de reproduire *in extenso* le texte de son mémorable arrêt.

COUR D'APPEL DE PARIS. — PREMIÈRE CHAMBRE

Présidence de M. le Premier Président André.

La Cour,

Considérant que, dans son numéro du 15 juin 1919, sous la signature de René Doumic, son directeur-gérant, la *Revue des Deux Mondes* a publié un article de critique dramatique sur la tragédie des *Perses* d'Eschyle, représentée à la Comédie-Française dans une traduction en vers de Silvain et Jaubert; que Doumic, louant l'œuvre d'Eschyle comme « le plus magnifique poème inspiré par l'enthousiasme grave et réfléchi de la victoire, » en explique par la tradition antique, le sens patriotique et le sens religieux; qu'il félicite d'ailleurs Silvain et Jaubert d'avoir pensé que le poème éveillerait en nos âmes « d'intimes et pathétiques résonnances, » le miracle de Salamine devant évoquer pour nous le miracle de la Marne; qu'il constate, néanmoins que, sur la scène de la Comédie-Française, *les Perses*, n'ont pas soulevé l'enthousiasme qui eût pu être attendu, ce qu'il attribue au caractère de l'œuvre lyrique d'Eschyle, pour conclure en ces termes : « La beauté d'une œuvre lyrique ne se sépare pas de la valeur du style et des vers : elle ne s'accommode pas de la médiocrité. J'estime qu'une prose fidèle eût mieux valu. Traduire Eschyle en vers! à moins d'être un très grand poète, il est sage de ne pas s'en mêler. »

Considérant que, si mesurée qu'elle fût, cette appréciation excita les susceptibilités de Silvain et de Jaubert, qui, par lettre adressée à Doumic le 20 juin 1919, se plaignirent que du sommet où il avait exalté le chef-d'œuvre d'Eschyle, il n'avait pas suffisamment estimé la valeur de leur effort poétique; que, contestant la préférence donnée par le critique à une « prose fidèle, » ils soutenaient qu'un poète ne saurait être vraiment traduit que par un poète et que le rythme lyrique, pour revivre dans une autre langue, exige le rythme lyrique; cette thèse étant développée à l'aide de citations et de comparaisons tirées des *Perses :*

Considérant que Doumic, ayant refusé d'insérer leur lettre dans la *Revue des Deux Mondes*, les deux auteurs l'ont assigné devant le Tribunal civil en vue de l'obliger à cette insertion ;

que, par le jugement dont est appel, le Tribunal a accueilli leur demande par ce motif que le droit de réponse accordé par l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 à toute personne nommée ou désignée dans un écrit périodique est un droit général et absolu, qui ne comporte, suivant l'opinion traditionnelle, d'autres restrictions que celles qu'imposent le respect de la loi et des bonnes mœurs, l'intérêt des tiers ou l'honneur du journaliste ;

Considérant qu'en l'état actuel de la législation sur la presse, le critique ne jouit d'aucune immunité particulière et se trouve soumis au droit commun; qu'en vain soutiendrait-on que l'écrivain, en lui envoyant son livre, et l'auteur dramatique en le conviant à la représentation de sa pièce, acceptent par avance les appréciations qu'ils ont provoquées et renoncent à l'exercice du droit de réponse; qu'il est de principe qu'une renonciation à un droit ne se présume pas; que, dans l'hypothèse envisagée, il serait impossible d'affirmer que l'auteur a entendu faire abandon de ce moyen de protection contre les erreurs personnelles du critique; que le pacte de renonciation n'est nullement établi, les conditions et les limites de la prétendue renonciation demeurant du reste incertaines ;

Considérant que si, avec raison, peut être opposé à Doumic le caractère général du droit de réponse, ce droit, contrairement à ce qu'a jugé le Tribunal, ne saurait être tenu pour tellement absolu qu'il doive sans réserve être reconnu à toute personne nommée ou désignée dans un journal ou une revue; que cette interprétation se fonde sur les termes impératifs de l'article 13 de la loi de 1881 ; mais que, pour appliquer ce texte laconique, il convient de ne pas perdre de vue que ce qu'il autorise, c'est une réponse, c'est-à-dire un acte de défense, une riposte qui, nécessairement et par définition, suppose une attaque; qu'il est impossible d'admettre en principe que tout individu désigné dans un article de presse, serait-il sans préjudice pour aucun de ses intérêts et (peut-on supposer même) en termes avantageux, se voie, par le seul fait de cette dénonciation, accorder le pouvoir d'intervenir suivant son seul gré dans toute discussion ou d'imposer à son profit une réclame gratuite au journal qui l'a nommé;

Considérant que l'article 13 de la loi de 1881 est textuellement tiré de la loi sur la presse du 23 mars 1822; que la dis-

cussion préparatoire de cette loi invoquée par les premiers juges, comprend une déclaration faite à la Chambre des Pairs par un membre de cette assemblée et qui n'a rencontré aucune contradiction, déclaration par laquelle était reconnue la nécessité de laisser aux tribunaux le soin de prévenir des abus dont le droit de réponse pouvait devenir prétexte ;

Considérant que, fût-il fait abstraction de cette observation législative, la mission dont il fait un devoir aux tribunaux n'est point contestable ; qu'il incombe à l'autorité judiciaire de contrôler, pour le maintenir dans ses justes limites, l'exercice des facultés concédées par la loi ; que ce devoir, au cas présent, se justifie d'autant mieux que le droit de réponse, qui apparaît comme une forme de légitime défense, se traduit, dans l'application, par une atteinte au droit de propriété, alors qu'il enlève au journal contre lequel il est invoqué la disposition d'une partie de ses colonnes ; qu'exercer, comme un droit absolu et quasi automatique, le droit de réponse sans la réserve que porte à en user le bon sens public, aboutirait à une expropriation véritable et rendrait illusoire la liberté de la presse proclamée par le législateur ;

Considérant que, pour toutes ces raisons, s'impose l'arbitrage de l'autorité judiciaire en vue de résoudre le conflit soulevé par le débat actuel contre la réclamation des deux auteurs et les revendications du critique ; que l'article de Doumic s'inspire d'un pur souci d'art et que toute personnalité en est exclue ; qu'il ne contient rien qui permette à Silvain et à Jaubert d'y relever la moindre attaque ou une atteinte quelconque à leurs intérêts légitimes ; que, dans la lettre adressée à Doumic et qui donne lieu au procès, ils annoncent l'intention de soumettre aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* quelques remarques dépouillées de toute rancune personnelle, sur un ou deux points de pure doctrine ;

Que pareille discussion est d'ordre théorique, n'est point de nature à faire l'objet d'une insertion forcée et qu'elle ne peut être imposée par l'autorité de la loi à la *Revue des Deux Mondes* ;

Par ces motifs ;

Infirme le jugement dont est appel ;

Décharge Doumic des condamnations prononcées contre lui ;

Ordonne la restitution de l'amende ;

Déboute Silvain et Jaubert de leur demande;
Les condamne aux dépens de première instance et d'appel.

*
* *

Ce n'est pas à nous d'apprécier un arrêt qui donne gain de cause à la *Revue*. Nous nous bornerons à indiquer l'accueil qui lui a été fait dans la presse. « Monument de bon français et de bon sens français, » ainsi que l'écrit M. Abel Hermant, l'arrêt de la Cour a été partout considéré comme un retour au bon sens, et un retour au droit commun. *Le Temps*, — qui a consacré au droit de réponse une série de remarquables articles, — fait justement ressortir que la situation à laquelle cet arrêt met fin était une situation d'exception : « Depuis 1845, les tribunaux se sont inclinés dévotement devant ce qu'il leur a plu d'appeler le « droit général et absolu » de réponse. Il n'est pas un seul texte législatif qu'ils ne se soient, avec raison, reconnu le droit d'interpréter. Seul l'article 13 était à leurs yeux intangible. Ils se prosternaient devant l'icone sacrée. L'arrêt d'hier secoue la servitude dans laquelle la jurisprudence s'était elle-même enfermée. Il restitue aux tribunaux, en cette matière comme en toute autre, le pouvoir d'interpréter les textes législatifs. » De son côté, le *Journal des Débats* estime que l'arrêt de la Cour, en donnant satisfaction au bon sens, « est de nature à bien servir *la liberté de l'esprit et des lettres*. (1) »

Retenons ces mots; c'est ici l'essentiel : le principe que sanctionne l'arrêt de la Cour est celui de la liberté.

Liberté de la presse. Rappelons à ce propos une équivoque sur laquelle on a beaucoup vécu dans la polémique des journaux et qu'il importe de dissiper. On a prétendu que limiter le droit de réponse, fût-ce aux limites de l'abus, c'était porter atteinte à une liberté. « Vous me fermez votre porte, dit l'auteur mécontent : vous attentez à ma liberté en m'empêchant de pénétrer chez vous. » A cette prétention osée n'est-ce pas plutôt le directeur de journal qui est fondé à répondre : « Non pas : je défends contre vous mon seuil, ma frontière, mon territoire : je reçois qui je veux, je n'admets pas qu'on force ma porte. Interpellez-moi dans tel journal où vous croirez pouvoir m'interpeller. Libre à vous. Mais chez moi, pas! (2) » Ce que consacrait l'application abusive

(1) Voir *le Temps* du 26 novembre et les *Débats* de la même date.
(2) Plaidoirie de Mᵉ Léouzon Le Duc.

du droit de réponse, — la faculté octroyée à n'importe qui « d'imposer une réclame gratuite au journal qui l'avait nommé, » — c'était bien et dûment un privilège.

Liberté de la critique, — et liberté sans laquelle la critique ne saurait vivre. Le droit de réponse est, par la plus juste des définitions, assimilé au droit de légitime défense ; et, comme tel, il reste intangible. Mais il est clair que s'il faut à toute force louer, louer uniquement, louer toujours, louer tout et tous, louer à tout propos et à tour de bras, la critique n'est plus libre, il n'y a plus de critique. Or, nous avons besoin de la critique, et s'il est, à l'époque où nous sommes, quelque reproche à lui faire, ce n'est certes pas celui d'excessive sévérité. Dans la discussion instituée à la *Société d'Études législatives*, un conseiller à la Cour de cassation, M. Ambroise Colin, se plaignait du caractère neutre, incolore, et en quelque sorte *commercial*, que revêtent trop souvent les critiques qu'on lit dans les journaux. « Quand je lis une page de critique, trop souvent je me figure rencontrer une sorte d'annexe des annonces et réclames qu'on trouve ordinairement à la quatrième page des journaux. Et je me demande alors si toute proposition qui doit ajouter à l'indépendance de la critique n'est pas, en somme, conçue bien plutôt dans l'intérêt de la littérature et, par conséquent, des auteurs eux-mêmes, que dans l'intérêt des journaux. » C'est la philosophie de toute cette affaire, et nous aimons à la trouver dans la bouche d'un magistrat lettré. Prise entre la brutalité de la réclame payée et les complaisances de la camaraderie, la critique loyale a de plus en plus de peine à maintenir sa place. Du moins pouvons-nous espérer en avoir fini avec la menace, qui pesait sur elle, d'une pénalité suspendue sur le critique coupable d'avoir fait honnêtement son devoir.

Puisse l'arrêt de la Cour, — dont on a dit qu'il était une révolution du Palais et qui pourtant est si peu révolutionnaire, — inaugurer une ère nouvelle ! Tout le monde y gagnera, à commencer par les auteurs. La presse a trop le sens de ses intérêts professionnels, pour n'avoir pas salué avec joie une jurisprudence soucieuse d'assurer au journaliste sa liberté, au critique son indépendance, à l'homme de lettres sa dignité.

René Doumic.

LA GEÔLE

PREMIÈRE PARTIE

I. — LA LETTRE VOLÉE

C'est le pire malheur des guerres civiles et le plus attristant, qu'elles altèrent la moralité dans des consciences, par ailleurs délicates. Les tentations de la vie privée ne les eussent jamais effleurées. Le fanatisme les fausse du coup. Il s'agit de servir *la Cause*, et, dans l'ardeur du combat, le partisan ne recule plus devant les actes les plus évidemment coupables : trahir une confidence, espionner un ami, acheter un témoignage, forcer le secret d'une correspondance, pratiquer la délation. La tragique aventure que je voudrais conter aujourd'hui eut pour point de départ un de ces égarements dont ceux qui se les permettent ne sauraient mesurer les lointaines et quelquefois terribles conséquences. C'est toujours le mot profond de l'Écriture : « Pardonnez-moi, Seigneur, ceux de mes péchés que je ne connais pas, » et c'est aussi la preuve que l'on n'interprète pas le devoir. Il faut l'accepter, humblement, littéralement. Simple et sage vérité que les exaltés de la politique oublient sans cesse, dans la frénésie où les jette *l'Idée*, comme ils disent encore, et une ferveur religieuse brûle leurs prunelles à la minute même où ils manquent au plus élémentaire honneur. Mais voici le fait, sans autres commentaires. Strictement vrai, comme tout le détail des événements qu'il détermina, il risque de paraître assez extraordinaire pour que l'on ait cru nécessaire de le ratta-

cher à une loi de psychologie générale qui domine, hélas! toutes les périodes troublées de l'histoire.

Le fait remonte à l'automne de l'année 1877. Les hommes, vieux maintenant, qui avaient alors l'âge de s'intéresser aux affaires publiques, se le rappellent : la campagne électorale déclenchée par le demi-coup d'État du 16 mai, provoquait dans tout le pays une violente surexcitation des esprits. Mais les rapports personnels demeuraient courtois, extérieurement. D'ailleurs, n'en a-t-il pas été ainsi toujours, même dans des crises d'une autre intensité? Camille Desmoulins n'eut-il pas comme témoin de son mariage, en pleine Terreur, ce Robespierre qui l'envoyait quelques mois plus tard à la guillotine? Parmi les salons où se rencontraient, dans une apparente neutralité, adversaires et amis du Maréchal, un des plus agréables était celui d'un jeune ménage, très à la mode dans le Paris élégant de ces temps lointains. Si vous feuilletez quelque jour les livres, trop oubliés, du chroniqueur des frivolités d'après la guerre de 1870, ce fringant Fervacques, cher à Barbey d'Aurevilly, vous y rencontrerez le nom de la jolie Mme Jean Vialis, cité presque à chaque page. Mais Fervacques était déjà mort dans cette année 1877, qui marqua l'apogée de cette brève royauté mondaine, sinistrement interrompue. Ce qui rendait paradoxal, non pas le succès de la charmante femme, mais l'éclectisme de son salon, c'était la situation de son mari, chef de cabinet d'un des collaborateurs les plus agressifs du duc de Broglie. Quelques détails biographiques sur ce chef de cabinet et sur son ministre expliqueront cette anomalie.

Jean Vialis, à vingt-neuf ans qu'il venait d'avoir, réalisait vraiment le type du genre de serviteurs recherché par Mazarin. « Est-il heureux? » demandait tout d'abord le judicieux cardinal. Heureux, en effet, cet intelligent et loyal garçon l'avait toujours été, du moins dans le dessin visible de son sort. Il était issu d'une vieille famille terrienne du Nivernais, devenue opulente par sa participation à l'entreprise des forges d'Imphy. Sa bonne chance avait voulu que son père l'élevât tendrement, mais sévèrement. Jean avait été mis comme interne au lycée de Nevers d'abord, puis à Louis-le-Grand. Il avait pris là le goût des Lettres, au point qu'au sortir du collège, quatre ou cinq fois lauréat du Concours général, il préparait sa licence, en commençant son cours de droit. Il était reçu le premier à la session

de juillet, dans l'été même où éclatait la guerre franco-allemande. Engagé dès la première heure, il se comportait si brillamment qu'il pouvait, Paris délivré de la Commune, reprendre le chemin de l'École de Droit avec un ruban rouge à la boutonnière de son veston d'étudiant. Il avait payé son tribut à la commune misère humaine en perdant presque aussitôt son père et sa mère. Mais, dernier bienfait de ces excellents parents, se sachant malades, et pour prolonger leur protection sur leur fils, ils l'avaient marié à une délicieuse créature, choisie par eux, et qui l'avait soutenu de son amour dans cette épreuve, la seule de cette existence continument comblée. Peut-on compter comme un chagrin la surprise d'avoir, à six ans, entendu par hasard deux servantes raconter qu'un oncle, qui le gâtait beaucoup, s'était tué d'un coup de pistolet? Ces filles répétaient : « M. André Vialis s'est suicidé. » — *Suicidé*, ces trois syllabes avaient étonné l'enfant trop sensitif, qui se les était prononcées indéfiniment, avec un frisson d'épouvante imaginative, avouée un jour à sa mère. Il ignorait que cette naïve confession avait déterminé son père à le mettre au lycée comme pensionnaire. « Il faut le viriliser, *lui*. » Ce mot du frère du suicidé, Jean ne l'avait pas soupçonné non plus, ni que cette catastrophe de famille tournait au mieux pour son avenir. Elle lui assurait l'éducation plus mâle dont son tempérament, trop pareil à celui de son oncle par l'émotivité, avait besoin. Le lycée lui avait si bien réussi qu'ayant eu cet autre bonheur d'avoir un fils, dès la première année de son mariage, il avait annoncé l'intention de l'élever de même. « L'internat est une école d'énergie, » disait-il à la mère, qui déjà se tourmentait d'une future séparation avec leur Jean-Marie. Ils avaient appelé l'enfant de ce nom, qui unissait leurs deux prénoms, symbole d'une passion réciproque demeurée, en 1877, et après cinq ans, aussi ardente qu'aux premiers jours. Quand ils rentraient de quelque fête, le soir, serrés l'un contre l'autre dans leur étroit coupé, lui si fier de la beauté et de la grâce de sa jeune femme qui venait, comme toujours, de faire sensation, elle si émue de se retrouver seule avec lui et de le voir si tendre, il leur arrivait sans cesse de se parler tout haut leur commune pensée, leur espérance d'avoir une petite fille maintenant, une Jeanne-Marie pour jouer avec Jean-Marie :

— « Nous serions trop heureux, » disait-elle, et ses profonds

yeux bleus s'assombrissaient pour ajouter : « Ça me ferait peur. » En attendant, à ce bonheur intime du foyer, des succès de carrière venaient s'ajouter. Apparenté par lui-même et par sa femme, née Taraval, au monde conservateur, Jean Vialis s'était trouvé tout enrôlé dans l'équipe des jeunes talents qui se groupèrent, après la démission de M. Thiers, autour des chefs d'un suprême effort de défense sociale, trop justifié depuis. L'un des personnages importants du ministère du 16 mai se l'était attaché avec la promesse, si les élections étaient favorables, — tous les familiers de l'Élysée comptaient bien qu'elles le seraient, — d'une entrée immédiate dans la diplomatie et par en haut.

Ce patron de Jean Vialis était un nouveau venu dans la politique, à qui le 16 mai avait donné son premier portefeuille. Gros industriel du Nivernais, lui aussi, le scrutin de février 1871 l'avait envoyé à l'Assemblée de Bordeaux à cinquante-six ans passés. Le plus grand danger de ces entrées tardives à la Chambre n'est pas dans la présomption de l'incompétence qui croit tout savoir. Elle se heurte vite aux réalités et s'y brise. Il est, au contraire, dans un excès de défiance qui aboutit à un abus de la réflexion. L'apprenti politicien, s'il a de l'amour-propre et du jugement, se fixe ainsi des règles de conduite, sagaces dans leur fond, car elles résultent d'observations sérieuses, de lectures historiques, de prudentes conversations, mais notre conscrit du Parlement les applique d'une manière trop systématique. Tantôt il croit trop peu, tantôt il croit trop à l'influence des petits moyens. Cette erreur-là était celle de cet homme d'État, rentré depuis dans la vie privée après l'échec d'octobre 1877, beaucoup à cause du drame dont cette analyse est le prologue obligatoire. On comprendra tout à l'heure pourquoi son nom ne doit pas être rapporté. En vertu d'une de ces règles, il avait choisi comme chef de son cabinet un fils de famille, riche, élégant, lequel passerait aisément pour un dilettante désireux de s'occuper ou pour un vaniteux en quête d'honneurs. Qui donc s'aviserait de son véritable rôle, dont lui-même ne devinerait pas la nature? Il croirait à la sympathie du Ministre, au lieu que celui-ci se proposait de l'employer à couvrir ses plus délicates relations politiques et quasi policières. C'était chez les Jean Vialis, dans le rez-de-chaussée d'une vieille maison de la rue Saint-Dominique où ce ménage d'amoureux abritait son honnête bonheur, qu'il donnait ses rendez-vous les plus graves et les plus

secrets. Durant cette période de lutte acharnée où les partis s'épiaient l'un l'autre avec une égale animosité, il voyait là, et toujours sous des prétextes fallacieux, des agents qu'il considérait comme compromettant de recevoir au Ministère et même dans son domicile privé. Encore une de ses maximes : « L'homme d'État n'a jamais assez d'alibis. » Certaines correspondances, tout particulièrement clandestines, lui arrivaient sous le couvert du jeune homme, qui gardait, par ailleurs, la plus entière liberté dans ses rapports de monde ou d'amitié. Cette liberté, son patron ne se contentait pas de la lui laisser. Il la lui imposait. C'est l'explication de l'anomalie que je signalais : le salon de ce favori d'un Ministre de combat, ouvert indistinctement à des visiteurs de tous les partis. L'ancien industriel, en train de se *machiavéliser*, — on excusera ce néologisme nécessaire ici, — croyait par-dessus tout, je le répète, aux petits moyens, aux coups de sonde donnés dans l'opinion, à l'utilité du contact anonyme avec l'adversaire. Il estimait qu'en recevant spécialement des camarades de son âge, — et d'un autre bord, — Jean Vialis était à même de le renseigner mieux sur les « impondérables. » Il s'imaginait être réaliste en prononçant, avec un plissement avisé de ses paupières, ce terme emprunté à la phraséologie bismarckienne et qui suffirait presque à dater ce récit. N'étions-nous pas tous hypnotisés alors par le prestige des vainqueurs de 1870, et du chancelier de fer en première ligne? Ajoutons, pour donner son caractère de noblesse à cette figure d'un très bon Français, qu'il se voulait un roué, afin de mieux servir son pays, convaincu que la défaite du radicalisme était, pour ce pays, une question de vie ou de mort. Il n'était pas le seul, dans ce ministère de si braves gens, à s'exagérer l'importance des menus calculs de coulisses. Sainte-Beuve a très pittoresquement montré l'insuffisance de ces procédés de finesse, chers aux parlementaires, dans notre temps de brutalité démocratique, lorsqu'il a comparé M. Guizot et M. Thiers à deux habiles virtuoses du jeu d'échecs en train de manœuvrer savamment leurs pièces sur le dos d'une baleine endormie. Le monstre bouge. Les masses populaires remuent. Échiquier, joueurs et combinaison roulent au fond de l'eau. Et il écrivait cela vers 1850! La baleine a grossi depuis.

Parmi les compagnons de jeunesse qui fréquentaient le salon des Jean Vialis, sans dissimuler son hostilité au 16 mai, était un

certain Marcel Faugières. Ce républicain passionné obéissait lui aussi, en venant là, au désir du contact avec l'adversaire, érigé en dogme par le Ministre. Seulement, Faugières, lui, ne s'en rendait pas compte. Une amitié commencée sur les bancs du vieux Louis-le-Grand unissait les deux jeunes gens. Ils s'étaient retrouvés à l'armée de la Loire. Ces deux souvenirs, celui des enfantines émulations scolaires et celui du martial danger, affronté côte à côte, étaient plus forts que l'antagonisme de leurs idées, accentué pourtant avec les années et la différence de leurs situations. Marcel Faugières était pauvre. Une maigre pension, servie par son père, tenancier au Puy d'une modeste épicerie, lui avait permis, — à travers quelles privations, de l'un et de l'autre! — de pousser ses études de droit jusqu'au doctorat. Il venait de s'installer comme avocat, grâce à un très petit héritage que lui avait abandonné ce père, dont il faisait tout l'orgueil. A quel point? Ceux qui connaissent l'esprit d'économie de nos montagnards du Centre le comprendront à ce simple détail : l'envoi du rhétoricien du Puy dans un lycée de Paris, sur les conseils d'un professeur qui avait dit à l'humble boutiquier : « Marcel sera votre gloire. » — Marcel, hélas! n'était encore qu'un basochien sans causes dont les convictions radicales impliquaient, — contradiction fréquente chez les jeunes gens de ce type, — une naïve sincérité tout ensemble et un âpre calcul. Ses premières rancunes sociales y trouvaient un assouvissement, et son ambition un champ d'espérance. Il tenait de trop près au peuple pour ne pas deviner que l'avenir, dans un régime fondé sur le suffrage universel, était à gauche. Quand il sortait d'une soirée chez les Vialis, ses larges épaules se haussaient, à se remémorer les propos chimériques écoutés là. D'approcher ces représentants des classes soi-disant dirigeantes et de constater leur ignorance des courants sous-marins du pays, renforçait sa certitude de leur défaite et du triomphe assuré des 363. On se souvient du magistral coup de parti par lequel les meneurs de l'opposition, en posant le terrain sur ce chiffre, firent plébisciter le plus équivoque des programmes. Ses obscurs et longs travaux ne permettaient pas à Faugières les relations qui lui eussent valu les chances d'une candidature. Il y avait d'ailleurs, comme répandu sur toute sa personne, je ne sais quoi de farouche qui déconcertait la sympathie. Ce lourd garçon, trapu, comme tassé, avec des yeux jaunes qui luisaient dans une face bilieuse,

donnait une impression d'un animal de proie et d'âcre convoitise, et le salon réactionnaire des Vialis avait aussi pour lui cette brutale attirance : le plébéien dénué y respirait une atmosphère de luxe. Quand il y dînait, la fine cuisine le changeait de ses gargotes habituelles. L'élégance du décor et de la toilette des femmes flattait sa sensualité, et comme tout est complexe, dans l'âme, à cet âge de fermentation, le charme de la brillante intelligence de Jean n'était pas étrangère à ses assiduités. Peut-être l'estime qu'il avait pour son camarade, jointe à sa propre intransigeance, lui donnait-elle, à son insu, un fiévreux besoin de le conquérir à ses principes. Car tous leurs entretiens aboutissaient à des discussions, auxquelles le traditionnaliste ne se plaisait pas moins que le jacobin. L'escrime de la controverse intellectuelle n'est-elle pas un des enivrements de la jeunesse qui pense? Ces passes d'armes d'idées lui donnent la conscience et la fierté de sa force. Elle y prend aussi la mesure de ses infériorités. La dialectique plus souple de Jean, son esprit de repartie, sa culture plus variée, parce qu'il avait voyagé, finissaient toujours par irriter l'ami moins rapide, plus pesant, moins bien muni d'arguments. On eût beaucoup étonné Faugières, si on lui eût dit que toutes ces impressions d'ordre si divers avaient pour arrière-fond le plus triste des sentiments humains, l'envie, mais une envie inavouée, ignorée d'elle-même, cachée dans ce pli dernier du cœur où l'on ne veut pas, où l'on ne peut pas descendre. Que ce soit, sinon l'excuse, l'explication du moins de l'acte fatal auquel j'arrive !

Dans la dernière semaine du mois de septembre 1877, — le 29, précisons, à quinze jours exactement du scrutin qui devait avoir lieu le 14 octobre, — le hasard voulut que Marcel Faugières, passant rue Saint-Dominique pour aller au palais de la mairie du septième arrondissement où il avait dû demander un renseignement professionnel, sonnât vers les deux heures à la porte de Jean Vialis. Il voulait lui emprunter quelques revues, et il comptait bien trouver, comme d'habitude, le jeune ménage installé dans le petit salon-fumoir attenant au cabinet de travail.

— Monsieur et Madame ont déjeuné dehors, lui dit le domestique, mais ils vont rentrer.

— Je les attendrai alors, fit Marcel Faugières, dans le bureau. D'ailleurs, Monsieur Vialis a dû préparer un paquet de livres pour moi.

Tout naturellement, le domestique introduisit le familier de la maison dans la pièce, à la fois intime et sévère, où, si souvent, les deux jeunes gens avaient passé des heures et des heures à disputer, tantôt cordialement, tantôt âprement, toujours sur des matières élevées. De hautes bibliothèques anciennes, en chêne sculpté, revêtaient les murs. Leurs rayons étaient garnis de volumes qui venaient du grand père et de l'arrière grand père de Jean. Les reliures dataient du premier Empire ou de la Restauration. L'état de leur cuir attestait le soin pieux dont ces volumes avaient été l'objet. Les titres disaient le sérieux et la culture des grands bourgeois qui avaient ainsi collectionné des Mémoires, les chefs-d'œuvre des classiques anciens et modernes, des volumes d'histoire, de science, de philosophie, de jurisprudence. Quel contraste avec les bouquins, brochés pour la plupart, et les vulgaires répertoires achetés à tempérament, qui s'entassaient, tant bien que mal, sur les tablettes en bois noirci du cabinet de l'avocat! Cette comparaison surgit, dans sa pensée, involontairement. Sur un panneau laissé libre entre deux corps de cette bibliothèque, était suspendu un pastel représentant Marie Vialis tenant son fils, *leur* fils, entre ses bras. De son fauteuil et assis à sa table de travail, Jean n'avait qu'à lever la tête pour avoir son bonheur devant les yeux. Faugières, qui s'approchait de cette table pour vérifier si les fascicules désirés n'étaient pas là, se prit à regarder longuement ce portrait, à son tour. Autre contraste, et non moins humiliant pour le déshérité! Ses maitresses de rencontre et l'avilissement de leur masque plâtré, lui revinrent soudain à la mémoire, devant ce clair et beau visage d'honnête femme, au teint délicat de fleur, aux yeux profonds et si doucement bleus, à l'ovale énergique et pur dans l'encadrement de ses légers cheveux blonds, à la bouche aimante et frémissante. Il se détourna vivement, et, comme une pile de revues était sur la table, il y chercha celles qu'il devait emprunter à son ami. Ne les ayant pas trouvées, une curiosité toute machinale lui fit considérer le large buvard, posé transversalement sur la table. Le maroquin, d'un rouge sombre, n'avait pas une tache. Les porte-plumes et les crayons, bien rangés auprès d'un brillant encrier de cristal, attestaient, comme le calendrier mobile mis à jour, l'ordre méticuleux d'un travailleur méthodique. Toujours machinalement Marcel Faugières souleva le dessus du buvard. Il aperçut à

l'intérieur une lettre tout ouverte, avec son enveloppe à côté. Évidemment elle avait été remise à Vialis à la minute même où il se préparait à sortir. Ne voulant pas l'emporter avec lui et n'ayant pas le temps de la serrer, il l'avait glissée là. L'indiscret, — sans préméditation, ne le calomnions pas, — crut reconnaître l'écriture. Il prit la lettre, et les quelques lignes qu'il lut, presque malgré lui, le firent tressaillir. Il ne s'était pas trompé. Elles étaient de la main d'un certain Grangier, son condisciple au lycée du Puy, qu'il avait retrouvé au Quartier Latin et présenté à Vialis. Celui-ci avait toujours montré de la répulsion pour ce personnage, garçon de valeur, tournant spirituellement les vers, mais déjà dégradé par l'ivrognerie et qui, retourné dans la Haute-Loire, y dirigeait en ce moment une petite feuille d'avant-garde. Faugières avait appris, non sans étonnement, que ce bohême se présentait comme candidat d'extrême-gauche. « Voilà où mène l'alcoolisme ! » avait-il pensé devant cet acte d'indiscipline qui risquait de diminuer les chances du 363, — pour parler le jargon électoral d'alors. — Ce révolutionnaire en correspondance avec les gens du 16 mai, était-ce possible? Le saisissement de la surprise fut tel chez Faugières qu'il en demeura quelques instants comme sidéré. Il remit la lettre dans le buvard, sans même en commencer la lecture, dans un mouvement de dégoût. Puis, brusquement, il rouvre ce buvard, il reprend la lettre et une curiosité qui n'est plus machinale la lui fait lire et relire, une fois, deux fois, trois fois, pour se convaincre qu'il n'est pas le jouet d'une illusion.

« Monsieur le Ministre, » disait cette lettre datée du Puy, « j'ai conscience d'être utile à la France et à la vraie République en combattant l'individu qui, à la faveur de l'équivoque des 363, veut surprendre la bonne foi des électeurs de ma ville natale. J'aurais besoin, à cet effet, pour suffire aux frais de la campagne, d'une somme de 30 000 francs. J'hésite d'autant moins à les accepter du Gouvernement que j'honore certes plus comme homme M. le duc de Colombières qu'un sous-vétérinaire tel que X.... » Ici encore, le chroniqueur de cette trop véridique histoire demande la permission de ne pas citer un nom, qui importe aussi peu que les formules de déférence obséquieuse par lesquelles s'achevait cette missive, révéla-

trice d'une manœuvre, d'ailleurs si fréquente qu'elle en est banale.

Le candidat ministériel au Puy était le vieux duc de Colombières, un des grands propriétaires du Velay par sa mère, de l'antique famille comtale des Brives-Charensac. Le préfet avait eu, pour affaiblir les chances de l'opposition, l'idée d'une candidature indépendante et ultra-radicale. Il avait fait sonder le besogneux Grangier, lequel s'était prêté à la combinaison d'autant plus volontiers qu'il se sentait déconsidéré parmi les libéraux. Cette lettre avait été le gage exigé par le Ministre, patron de Jean Vialis. Vous l'entendez d'ici, énonçant d'un ton sentencieux une de ses maximes à la Fouché :

— On n'a jamais assez de petits papiers.

Grangier n'avait rien à perdre, en fait d'honneur. Il avait froidement écrit la lettre, adressée sous pli recommandé au chef de Cabinet, par mesure de précaution. Le drôle, en traçant sur l'enveloppe le nom du destinataire, avait bien eu un peu de honte. Puis, se souvenant du caractère surveillé de Jean, il s'était dit :

— Au moins, je suis sûr que celui-là ne parlera pas.

Et encore, ironiquement :

— Tout de même, pour une belle âme!...

« La belle âme, » c'était le sobriquet dont son cynisme précoce qualifiait autrefois le candide Vialis et ses scrupules, et c'était vrai qu'il en avait coûté au chef de cabinet de collaborer, — même dans cette mesure : la réception et la conservation de ce document, — à ce tripotage, un de ces procédés que les honnêtes gens empruntent aux roués qu'ils ont pour adversaires sur le triste et fangeux terrain de la politique. La position de la lettre dans le buvard indiquait qu'elle y avait été jetée dans un sursaut de répulsion. L'enveloppe froissée trahissait l'énervement éprouvé à ce malpropre contact. Une amitié tendre l'eût deviné. Celle de Marcel Faugières pour Jean Vialis était une amitié haineuse. Il y avait du triomphe dans l'affreux rire dont il éclata tout d'un coup, à la quatrième ou cinquième lecture de cette pièce accusatrice. Pour qui? Pour les corrupteurs autant que pour le corrompu. Oui, l'affreux rire! De découvrir chez son camarade une coupable complicité, quelle revanche! Toute la passion politique dont il était possédé, bouillonnait, à tenir entre ses mains ce papier, pour lui infâme, et il répéta tout haut, d'une voix mordante, un des mots qui, à

cette époque, servaient de cri de guerre de l'autre côté de la barricade :

— Et ça s'appelle l'ordre moral! L'ordre moral!

Mais déjà il ne rit plus. Son maigre visage se crispe dans une expression sauvage. Les sourcils froncés, les dents serrées, comme dans les minutes d'implacable résolution, il tire son portefeuille de sa poche. Il y met la lettre, après l'avoir soigneusement enfermée dans son enveloppe. Il se soucie bien maintenant des numéros de revues à emprunter. Il sort de la bibliothèque. Au domestique venu à lui dans l'antichambre, il dit simplement :

— J'avais oublié que j'ai un rendez-vous à deux heures. Je ne peux pas attendre.

Sa voix se fait dure pour prononcer ces banales paroles. C'est qu'il subit un tremblement intérieur à l'idée que, sur le perron, dans la cour, au coin de la porte cochère, il rencontrera peut-être Vialis.

— Hé bien! songe-t-il, tout soulagé de se retrouver dans la rue Saint-Dominique sans avoir aperçu la fine silhouette de celui chez lequel il vient de commettre un abus de confiance, qu'il justifie par ses principes, tout en sentant un secret remords des dessous vrais de son acte. « Hé bien! Si je l'avais rencontré, je lui aurais fait honte. Tout est fini entre nous à partir d'aujourd'hui, après ce que je viens de découvrir, et c'est mieux... Et vous, M. le duc de Colombières, vous ne serez pas le député de chez nous. »

II. — LE 14 OCTOBRE 1877

Ce fut à onze heures du soir seulement que Jean Vialis constata la disparition de la dangereuse pièce, reçue, on l'a dit déjà, au moment de sortir, et si imprudemment laissée dans le bureau. Au lieu de rentrer avec sa femme, comme il en avait eu d'abord le projet, il était allé au Ministère où il avait du travail en retard. Tout son après-midi s'était passé à recevoir des visiteurs et à dépouiller un énorme courrier officiel. Il n'avait reparu dans l'appartement de la rue Saint-Dominique que pour s'habiller en hâte et remonter aussitôt en voiture. Le ménage dînait à l'Élysée. Au retour, il était venu droit dans son cabinet, pour y examiner son propre courrier du soir.

Quand il avait enfin voulu reprendre, afin de la serrer en lieu sûr, la lettre de Grangier, il ne l'avait plus trouvée. Il en éprouva une de ces secousses terrifiantes qui vous glacent tout le corps et toute l'âme. Précisément parce qu'il ne s'était prêté qu'avec une extrême répugnance au vilain trafic accepté par le journaliste radical, il aperçut aussitôt le péril d'une publicité donnée à un pareil document. S'il avait été volé? Mais était-ce possible? Sa mémoire ne le trompait cependant pas. Il avait bien reçu cette lettre. Il l'avait bien mise, avec son enveloppe, dans ce buvard qu'il rouvrit et secoua, nerveusement et puérilement. Oui, une seule hypothèse était acceptable, celle du vol. Mais par qui? Le ménage que Marie et lui avaient à leur service venait de Béard, un petit village nivernais, près d'Imphy, que les curieux de l'art Roman connaissent pour sa belle église ruinée du XIIe siècle. C'était dans une visite à ce sanctuaire transformé en grange, que les Vialis, mariés depuis six mois, avaient rencontré Jean et Marie Bourrachot, des époux de la veille, eux aussi. Ces jeunes gens leur avaient raconté, tout en leur montrant l'église, qu'ils méditaient de se placer comme domestiques à Nevers.

— Engageons-les, avait dit Mme Vialis. Ils s'appellent comme nous. C'est gentil. Nous les formerons. Ça nous changera des autres.

Les autres, ç'avait été un premier couple, congédié pour indélicatesse. Était-il vraisemblable que le séjour de Paris eût, en si peu d'années, corrompu de même ces paysans sur lesquels ils avaient eu les meilleurs et les plus sûrs renseignements, au point de faire commettre à l'un d'eux un acte qui supposait un ténébreux calcul de chantage et de scandale?

Ce soupçon à peine conçu fut insupportable à Jean, qui sonna aussitôt son serviteur. Il écouta s'approcher le pas de ce garçon, en épiant si sa démarche ne trahissait pas une hâte ou une lenteur également dénonciatrices. Mais non. Aucun trouble non plus sur son visage à demi endormi. Aucune nervosité dans ses mouvements, tandis qu'il aidait, cinq minutes plus tard, son maître à se dévêtir. Le chef de cabinet, obligé par son travail, à veiller quelquefois très avant dans la nuit, avait sa chambre à lui, attenante à celle de sa femme. Un coffre-fort, dans l'angle, lui servait à enfermer les papiers importants que lui confiait le Ministre. Ce détail achèvera d'expliquer pourquoi

il avait laissé la lettre de Grangier dans le buvard. Il était pressé. La serrure du coffre-fort s'ouvrait par une combinaison de lettres, un peu compliquée, et qui voulait du temps. La vue de ce meuble, en avivant chez lui le sentiment de son étourderie, le détermina. Brusquement, mais d'un air détaché, pour ne pas infliger à un innocent l'outrage d'une défiance avouée :

— Vous avez rangé mon bureau cet après-midi, Bourrachot? demanda-t-il. Je n'ai pas retrouvé les papiers et les livres au même endroit.

Il avait remarqué cela aussi : le déplacement de la pile des revues. La main du valet de chambre qui lui déboutonnait ses bottines ne trembla pas, tandis qu'il répondait, avec l'accent si particulier et un peu traînard de sa province :

— Ce sera M. Faugières, qui est venu vers les deux heures. Il m'a dit comme ça que monsieur avait dû justement lui préparer un paquet de livres.

— M. Faugières? répéta Vialis. Alors il m'a attendu? Longtemps?

— Pas très longtemps. Il avait oublié qu'il avait un rendez-vous, qu'il m'a dit.

— Il m'a attendu, dans le bureau?

— Dans le bureau. Dame! Comme c'était M. Faugières, j'ai pensé... Monsieur a l'air tout contrarié...

— Moi, fit Jean, pas le moins du monde.

En réalité, il venait d'être secoué tout entier d'un frisson qui lui étouffait la voix Le domestique n'osa pas insister ni s'excuser davantage, mais, une fois retourné auprès de sa femme :

— J'ai fait une bêtise, que je crois, lui dit-il ; et, après lui avoir raconté la visite de Faugières, sa brusque sortie du bureau, le mécontentement visible de son maître : — C'est pourtant une paire de copains, conclut-il.

— Pas tant que ça, répondit judicieusement la femme de Jean Bourrachot. S'ils l'étaient vraiment, madame, qui ne voit que par les yeux de monsieur, aurait M. Faugières en amitié. Pour moi, rien qu'à la voix qu'elle prend pour prononcer son nom, je ne dis pas qu'elle le déteste, mais c'est tout juste.

L'esprit d'observation des serviteurs est, pour certaines nuances, aussi infaillible que celui des enfants. Marie Vialis

ressentait, dans ses relations avec Marcel Faugières, un malaise que son mari subissait également. En amitié, la réciprocité des impressions n'est pas toujours consciente, mais elle est constante. Un ami, envié par son ami, comme Jean Vialis l'était par son camarade de collège, ne s'avoue pas que cet ami l'envie, mais il devine cette secrète hostilité. Il la flaire. Il en est gêné, sans le reconnaître, souvent. Et puis, il y a, dans les différences radicales de la pensée sur certains points essentiels, — la religion, la politique, — un principe d'antipathie qui peut se dissimuler sous les effusions de la camaraderie. Il est là, irréductible. Quoique Vialis se piquât de tolérance, les opinions révolutionnaires de Faugières l'offensaient dans son être le plus secret. Depuis quelques mois surtout, un obscur travail d'aversion, à l'égard de son compagnon du lycée et de l'armée de la Loire, s'accomplissait en lui. Il en avait un remords et il s'en punissait par un redoublement de gentillesse qu'il se reprochait ensuite comme une hypocrisie. Mais s'il ne l'eût pas eue, cette aversion, se serait-il dit tout de suite, et avec cette certitude, après la révélation de son domestique sur la présence de Faugières dans son bureau :

— C'est Marcel qui a fait le coup. Il a volé la lettre. Il va s'en servir. Mais comment?

Aller droit chez l'ami félon dès le lendemain, lui arracher l'aveu du vol, exiger la restitution du document, ou, s'il refusait, comprendre du moins ses intentions, c'était la sagesse, et le seul moyen de sortir d'une incertitude, sans issue possible en dehors de cette démarche. Un énergique n'eût pas hésité. Mais la perspective des conflits durs et décisifs, comme devait être celui-là, répugne aux émotifs qui reculent indéfiniment l'heure d'agir et se dévorent en silence. Jean Vialis, très nerveux par tempérament, comme l'indiquait la finesse de ses extrémités, la mobilité de sa physionomie, ses grands yeux noirs trop expressifs dans un visage d'une délicatesse de traits quasi féminine, avait été comme sensibilisé par l'atmosphère trop douce, trop constamment tendre de sa vie conjugale. L'aguerrissement de l'internat, si prudemment imposé par son père à cette morbidité innée, était bien loin. L'approche d'une explication violente avec Faugières aurait angoissé l'anxieux, même assuré d'y avoir incontestablement le beau rôle. Ce n'était pas le cas. Si l'autre avait commis cette indélicatesse, — et il l'avait

commise, — il la justifierait par son droit à empêcher une vilenie. Mais comment? La question se posait de nouveau Couché maintenant auprès de sa femme endormie, Vialis y répondait. Son imagination lui montrait Faugières écrivant cet après-midi même à Grangier, le menaçant de divulguer la lettre, s'il ne retirait pas sa candidature. Que ferait Grangier? Il aviserait la préfecture du Puy, laquelle aviserait le Ministre. Si ce dernier devait être averti, il fallait que ce fût par lui, Vialis, le coupable. Mais avouer à son chef son étourderie et ses conséquences, quelle scène aussi, et dont la seule idée le bouleversa au point de le tenir éveillé jusqu'au matin! Il voyait ce chef l'écoutant, et ce masque autoritaire qui décelait chez l'ancien patron d'usine l'habitude du commandement. Ses rapports avec Jean étaient singuliers. Ami personnel des Vialis, il avait pris le jeune homme avec lui pour les motifs que l'on a dits, mais aussi parce qu'il le savait très sûr et qu'en sa qualité de provincial, il se défiait des purs Parisiens. Dans sa partialité pour ce garçon, très intelligent, très fin, mais hésitant, il y avait un peu de cet engouement, à demi indulgent, à demi dédaigneux, que les natures très mâles éprouvent pour les natures plus faibles, plus sensitives. Il en résultait cette sorte de protection intimidante qui paralyse l'expansion chez celui qui en est l'objet. Il se sent à la fois comblé et méconnu. Comment supporter le regard de ces yeux d'un bleu d'azur, si clairs sous l'embroussaillement des sourcils épais et grisonnants, et l'accent irrité de cette voix profonde, lui reprochant cette faute si grave? Oui, si grave que le malheureux ne comprenait même plus qu'il l'eût commise : se dessaisir d'une pareille lettre, l'oublier dans un buvard ouvert à tout venant, — et la preuve!.. Jean Vialis savait quels doutes son patron nourrissait, contrairement à ses collègues, sur l'issue de la campagne électorale. Le point d'honneur seul avait fait accepter à cet homme perspicace, cette solidarité active avec l'état-major de son parti. Ayant approuvé l'opération du 16 mai, il était prêt à en subir, pour son propre compte, toutes les conséquences. Il s'était, une fois pour toutes, et son confident ne l'ignorait pas, donné à lui-même ce mot d'ordre qui devait être celui de M. le duc de Broglie à M. de Fourtou, quand ce dernier voulut démissionner, en apprenant le résultat du scrutin du 14 octobre : « Nous avons accepté une tâche. La mission est pénible

et dure. Nous devons nous en acquitter jusqu'au bout. » Le bout, c'était, en cas d'échec, pour le patron de Jean Vialis, toute chance perdue de revenir au pouvoir, une carrière politique brisée, le renoncement à la haute ambition dont cette personnalité puissante était possédée. Tout cela n'allait pas sans une irritabilité secrète et sans des éclats dont Jean avait été souvent le témoin, lorsque le Ministre constatait, chez ses subordonnés ou même ses collègues, quelque erreur de tactique, capable de diminuer les dernières chances de succès. Que serait-ce, quand son protégé viendrait lui dire : « J'ai laissé prendre cette arme à l'ennemi! »

Mais l'ennemi l'emploierait-il? Jamais cette « fuite dans la maladie » dont parle le célèbre psychiatre de Vienne, Freud, n'est plus évidente qu'au cours de ces crises où l'émotif se réfugie dans l'incertitude, pour ne pas être obligé de vouloir. Entre ce 29 septembre où la lettre avait été dérobée et le 14 octobre, extrême date où ce papier pût servir, puisque c'était celle du scrutin final, et depuis le premier matin, après cette nuit d'insomnie, Jean Vialis s'acharna maladivement à multiplier ses motifs de doute sur l'utilisation possible du document volé, et à s'en taire, non seulement vis-à-vis du voleur et de son Ministre, mais de sa femme, à laquelle il avait l'habitude si douce de ne jamais rien cacher. Il avait appris cependant, et dès les premiers jours d'octobre, par un camarade commun rencontré au coin d'une rue, que Faugières avait quitté Paris. Pour aller où? L'autre n'avait pas su le dire. Était-ce au Puy, afin d'exécuter cette pression sur Grangier, prévue par Vialis dès le premier moment? Avec quelle angoisse, le soir où il avait connu ce départ et tous les jours ensuite, il ouvrit les journaux venus de la Haute-Loire! A chaque missive timbrée de là-bas, à chaque dépêche, il frémissait. Allait-il apprendre le désistement du signataire de la lettre volée? Une semaine avait passé, l'autre commençait, et rien! Le duc de Colombières, le 363 et Grangier, le soi-disant candidat indépendant, continuaient leur campagne. Faugières n'avait donc pas agi. Comment savoir si même il était au Puy? Devant cette petite enquête, qui ne comportait, celle-ci, aucun conflit personnel, Vialis reculait aussi. Avez-vous, tout enfant, tenu dans le creux de votre main, une bestiole, coccinelle ou cétoine, qui faisait la morte? Moralement, ce grand anxieux était comme cet insecte. Il tremblait de ren-

contrer, ou de créer, un incident quelconque, et il en attendait un, dans cette espèce d'état de stupeur fiévreuse. Et puis, il s'efforçait de se rassurer. Qui sait? Un remords de son vol avait peut-être saisi Faugières? Utiliser la lettre, c'était frapper cruellement un ami qui n'avait eu pour lui que de gracieux et délicats procédés. Peut-être avait-il détruit la pièce, pour n'être pas tenté? Son silence et son absence s'expliquaient ainsi. Certain que son ami s'était aperçu de la disparition du document, sans doute le fuyait-il pour n'avoir pas à lui en parler. Vialis prêtait à cet énergique, dont il connaissait cependant la brutalité, les façons de sentir qu'il aurait eues, lui, à sa place. Peut-être au contraire Faugières avait-il menacé Grangier et tout simplement échoué? Alors, comment celui-ci n'avait-il pas prévenu ou la Préfecture du Puy ou Vialis lui-même? Peut-être... Mais à quoi bon énumérer les solutions imaginaires, inventées tour à tour par l'infortuné pour résoudre l'énigme, tromper sa mortelle attente et ne pas parler surtout, ne pas avouer, même à sa femme? Celle-ci voyait bien qu'il se tourmentait, qu'il se rongeait, et elle, non plus, n'osait pas lui parler. Elle s'était fait un tendre principe de respecter les secrets professionnels que pouvait, que devait avoir son mari, dans sa situation de confident d'un haut personnage politique. L'imminence d'un scrutin dont elle savait la formidable importance ne suffisait-elle pas à justifier ce regard distant de son bien-aimé Jean, ce pli soucieux de son front, cette crispation de ses lèvres, cette maladive tension de tout son être, dont elle devait plus tard comprendre avec désespoir la sinistre signification et le tragique pronostic?

Enfin, le 14 octobre était arrivé. Ce fut vers le soir, — un soir pluvieux et sombre d'automne, — que les résultats des élections commencèrent d'être connus. Les ministres, qui avaient joué et qui allaient perdre cette audacieuse partie, étaient tous réunis place Beauvau. Dans la pièce à côté de celle où ils tenaient conseil, se pressaient leurs amis personnels, leurs secrétaires, leurs attachés, des journalistes, leurs chefs de cabinet, et, parmi ces derniers, Jean Vialis, littéralement foudroyé, depuis le matin, par la lecture du *Journal républicain de la Haute-Loire*, dans lequel il avait trouvé la reproduction du terrible document, signé de Grangier et oublié puis volé dans son buvard, à lui. Marcel Faugières avait passé, en effet, plusieurs jours au

Puy à reculer devant l'abominable action. Il avait quitté Paris, pour ne pas être exposé à rencontrer son camarade, et avec l'intention bien arrêtée de contraindre Grangier à se désister en le menaçant. Vialis y avait vu juste sur ce point. Mais comment Faugières s'était-il procuré la lettre? Voilà ce qu'il lui aurait fallu dire ou laisser deviner à Grangier, et l'orgueilleux avait hésité. Au dernier moment, la passion politique avait eu raison de tous les scrupules d'amitié. Ceux d'orgueil avaient résisté. Au lieu de faire une démarche directe auprès du candidat, Faugières avait anonymement envoyé le terrible papier au directeur de la feuille qui soutenait le plus ardemment la liste des 363. La copie autographiée avait paru, la veille du scrutin, sous ce titre trop exact : « Un document-massue. » Jean, qui se faisait expédier depuis deux semaines tous les journaux de la Haute-Loire, avait eu celui-là dès les neuf heures du matin. Aussitôt ce numéro reçu, qu'ordonnait la raison? L'apporter à son chef pour qu'il n'apprît la chose que par lui et en même temps qu'il vît le désespoir de son remords. Le jeune homme était bien parti pour le Ministère dans cette intention. Il avait trouvé l'homme d'État si nerveux qu'il n'avait pas osé lui montrer la feuille. La journée s'était passée, sans qu'il le revît, à libeller les affaires courantes, et maintenant il attendait, comprenant trop bien que son sort se jouait durant ces heures, solennelles pour toute la France, mais pour lui!... Que le Gouvernement triomphât, et dans la joie de la victoire, son étourderie n'était plus qu'une peccadille. Dans la défaite, elle devenait une trahison...

La nuit avance. Les télégrammes continuent d'affluer. L'opposition l'emporte à Paris... C'était prévu. Dans les grands centres... C'était prévu aussi. Mais des dépêches arrivent, de la campagne celles-là. Le Gouvernement gagne des sièges. Vialis espère. Les votes de la Haute-Loire ne sont pas encore relevés. Enfin en voici les chiffres. Le duc de Colombières est battu. Tout de suite d'autres résultats se succèdent, de plus en plus désastreux. Au matin, les élections sont toutes connues. C'est l'effondrement. Les Ministres sortent dans le petit jour lugubre et gris, qui sculpte en un dur relief les traits, creusés par la veille et le chagrin, de ces hommes d'État vaincus. Jean Vialis frémit à rencontrer le regard de son patron, *qui sait tout*. Le jeune homme le devine, sans que l'autre ait parlé. Il le suit. Le

vent du désastre a déjà dispersé le plus grand nombre des assistants de tout à l'heure, les uns partis en hâte pour répandre les nouvelles, les autres préoccupés déjà de déserter un bateau qui sombre. Les coupés des Ministres sont dans la cour. Vialis esquisse un salut pour prendre congé de son chef. La portière ouverte, celui-ci, d'un geste impérieux, lui ordonne de monter avec lui, et, quand la voiture s'ébranle, avec un accent d'atroce ironie :

— Mes compliments, monsieur, ricane-t-il, vous avez ponté sur les deux tableaux. C'est bien joué. Seulement, — et il ne riait plus, — c'est bien malpropre. Visiblement, il ne se possédait pas. Son chef de cabinet, à cette seconde, lui représentait le désastre. où toutes les ambitions de son vieil âge venaient de s'écrouler! Comme elles étaient au service de ce qu'il estimait le bien public, il ne souffrait pas tant de sa blessure personnelle que du malheur, pour lui certain, du pays, et une indignation de bon citoyen grondait dans sa voix pour continuer : — Malheureux! Comment vous ont-ils pris, vous, vous, vous?... Et qu'est-ce qu'ils vous ont promis?

— Mais, je vous assure... balbutiait Jean, la voix étouffée par la surprise. Il s'attendait à de cruels reproches. Ce soupçon-là, non! C'était trop affreux.

— Ne me dites pas que vous avez égaré cette lettre, interrompit le Ministre, dont la colère grandissait, qu'on vous l'a volée... Si c'était vrai, vous vous en seriez aperçu. Oh! vous avez de l'ordre. — Il avait mis de nouveau une mauvaise ironie à faire, d'une des qualités qu'il reconnaissait au jeune homme, un grief de plus pour l'accabler. — Vous seriez venu m'avertir tout de suite. Ça se rachète, ces petits papiers. Les gens ne les volent même que pour ça... Je vous aurais pardonné, vous le savez bien. Je vous aimais tant! J'avais une telle foi en vous!...

— Alors, vous croyez?... interrogea Vialis, à qui le souffle continuait de manquer.

— Je crois ce que nous a télégraphié M. de Colombières, qu'il tenait le succès, que ce document l'a perdu, et que, moi, j'ai dû entendre au Conseil des mots comme on ne m'en avait jamais dits. Car enfin, monsieur, — et sa forte main secouait durement le bras de sa victime, — mon chef de cabinet, c'est moi. Ses fautes, j'en suis responsable. Pour M. de Colombières,

c'est moi qui ai livré cette lettre, puisque je l'ai confiée à un indigne!... — Et comme l'autre voulait protester : — Avouez enfin!. Avouez donc!... Il n'est pas possible, entendez-vous, pas possible que l'on vous ait volé cette lettre et que vous vous soyez tû !... D'ailleurs là-bas, — il avait desserré son étreinte pour montrer d'un geste de fureur, par la fenêtre de la voiture, la direction de l'hôtel de la place Beauvau, — nous étions dix Ministres tout à l'heure, dix hommes de cœur et d'honneur qui nous passions les télégrammes sur cette élection de la Haute-Loire et cette manœuvre de la dernière minute, cette publication de lettre qui assassinait notre candidat. Allez donc demander à mes collègues ce qu'ils pensent de vous! Car il a bien fallu que je vous nomme, pour défendre mon honneur, à moi. Mon honneur. — Il répéta : mon honneur ! Et le délire le gagnant, prêt à frapper : — Mais tenez ! Allez-vous-en ! — Il avait pris le tuyau acoustique pour crier au cocher : — Arrêtez. Jean Vialis voulut une dernière fois parler. Puis, esquissant un geste de désespoir, il ouvrit la portière et sauta dans la rue.

Un des meilleurs physiologistes d'aujourd'hui, M. le professeur Widal, a créé le mot d'*hémoclasie* pour caractériser un déséquilibre humoral dont le principal phénomène consiste en un subit éclatement de certains globules du sang dans certaines conditions et sous certaines influences. Ne se produit-il pas dans l'ordre mental, et sous le coup des grands chocs émotifs, un phénomène analogue, une véritable *psychoclasie*, pourrait-on dire, comme un éclatement intérieur de tous les éléments dont se compose notre personne : intelligence, sensibilité, volonté ? La peur panique est un fait de psychoclasie. Cette terrassante et subite invasion de l'amour, le coup de foudre, en est un autre. Le sentiment d'un désastre irrémédiable de la vie privée, l'annonce d'une mort, d'une ruine, d'un déshonneur surtout, peut produire sur un prédisposé un désarroi pareil de tout l'être, le *démoraliser*, cet autre mot si bien fait qu'admirait Napoléon. Son énergie dissoute n'est plus capable de réagir. C'est alors, si l'atavisme a déposé en lui cette impulsion au suicide, la plus inexpliquée et la plus redoutable des hérédités, que l'idée d'échapper, par la mort volontaire et immédiate, à une douleur intolérable, surgit des profondeurs inconscientes de l'âme. Cette idée n'est pas plus tôt apparue qu'elle se réalise en un geste

quasi automatique, et dont la soudaineté déconcerte toutes les prévisions. Quand le père de Jean Vialis avait dit de son fils, autrefois : « Il faut le viriliser, lui, » il pensait à son propre frère dont il attribuait l'acte désespéré à une défaillance de caractère, n'ayant jamais constaté en lui-même cette impulsion qui avait déjà déterminé le suicide d'un de leurs grands oncles maternels, et de deux cousins. Cette hérédité avait pareillement dormi chez Jean, qui, depuis des années, n'avait rien rencontré de sévère. Elle se réveilla tout d'un coup sur le trottoir de l'avenue des Champs-Élysées, tandis qu'il regardait s'éloigner, sous la pluie, le coupé qui emportait son chef. Une minute, il resta la tête basse, les yeux fixes, immobile. Puis, marchant droit devant lui, d'un pas mécanique de somnambule, il se dirigea vers la Seine, attiré par le fleuve dont il regarda longtemps, accoudé sur le parapet, l'eau verte et froide se briser contre les piles du pont de la Concorde. Ce parapet, il ne le franchit pas. Il était bien décidé à mourir, mais pas sans avoir crié son innocence.

Le voici donc s'arrêtant de son impulsion et marchant maintenant du côté de sa maison. Ces états de décomposition intérieure, précisément parce qu'ils supposent une carence dans la partie centrale et directrice du « moi, » sont étrangement instables. Sans doute, si le délirant avait vu, quand il ouvrit la porte de son appartement, le sourire ému de sa jeune femme, lui apparaître, oui, sans doute, un retournement se serait accompli dans sa pensée, qui l'eût sauvé. Mais, son mari ne revenant pas, Marie Vialis avait conclu que le dépouillement des scrutins de province se prolongeait, et elle était sortie pour aller à l'église. Jean ne rencontra donc dans l'antichambre que son domestique, ce pauvre et honnête Bourrachot, cause innocente de ce sinistre drame, qui avait, quinze jours auparavant, introduit le traître dans la bibliothèque du chef de cabinet. Celui-ci ne regarda ni la correspondance du matin que le brave garçon lui tendait sur un plateau, ni ce visage de rustaud dévoué où se lisait un obscur remords. Bourrachot était trop réfléchi, en sa qualité de campagnard, pour ne pas associer le changement remarqué chez son maître à la conversation qu'ils avaient eue le soir de cette visite de Faugières, lequel n'était plus revenu.

— Monsieur est si pâle, osa-t-il demander, étonné de la physionomie du mourant. — C'était bien la mort qui se lisait,

en pleine vie, sur ce livide et convulsé visage. — Monsieur n'est pas malade?

— Non. C'est d'avoir veillé. Mais dans cinq minutes, je vais dormir longuement.

Le valet de chambre ne pouvait pas comprendre quelle lugubre signification prenait dans cette bouche cette simple parole prononcée d'un accent si las.

— Je vais préparer le lit de Monsieur, répondit-il, et y mettre une boule. Monsieur a l'air d'avoir si froid.

Mais déjà Vialis entrait dans la bibliothèque, toujours en proie au même tragique vertige. Le buvard posé sur le bureau du milieu lui rendit plus présent encore le souvenir de sa faute et de ce qui avait suivi. Brusquement il ouvrit un tiroir dans lequel il gardait un revolver d'ordonnance, celui qu'il portait à sa ceinture dans l'armée de la Loire. Cette arme était restée chargée depuis cette époque. Il la considéra longtemps avec une émotion singulière. Elle lui rappelait trop ses fiertés d'alors. Il la prit, s'assura que les balles étaient bien dans les douilles. Puis, d'une main raffermie par le calme étrange des suprêmes résolutions, il libella deux lettres qu'il mit dans deux enveloppes d'inégale grandeur. Sur la plus petite, il traça le nom de son Ministre. Sans la fermer, il la glissa dans l'autre qu'il eut soin, celle-là, de cacheter. Sa plume tremblait maintenant, en y écrivant comme adresse : « Pour ma chère Marie. » Il se leva, marcha vers le pastel que Faugières avait regardé, avant son vol, avec une si basse envie. Toutes les joies de son existence, toutes ses raisons de ne pas se tuer étaient là, sur cette toile qu'éclairaient les tendres prunelles bleues de sa « chère Marie, » comme il venait de l'écrire et de tant le sentir, et les boucles châtain cendré de leur joli enfant, d'une nuance si pareille aux cheveux de son père. Cette vision de son passé exaspéra la douleur du désespéré, au lieu de l'adoucir. L'idée que sa honte pouvait rejaillir sur ces deux êtres qui portaient tous deux son nom et qu'il aimait tant, acheva de l'affoler. Hâtivement, il retourne à son bureau. Il reprend l'arme, et, debout devant la glace de la cheminée, il appuie le canon sur sa tempe, le doigt sur la gâchette. Le coup part. Le malheureux s'écroule, foudroyé. La mort avait été instantanée.

III. — LE PROFESSEUR VERNAT

Le domestique, accouru au bruit de la détonation, vit son maître étendu devant la cheminée. Les doigts crispés serraient la crosse du pistolet. De la tempe trouée, un filet de sang coulait sur la joue droite et s'épanchait sur le tapis. D'épouvante, le brave garçon recula jusqu'à l'antichambre en appelant sa femme : « Marie!... Marie !... » et cela juste au moment où la clef tournait dans la serrure de la porte d'entrée.

— C'est Madame!... s'écria-t-il, plus épouvanté encore. C'était Marie Vialis qui revenait; en effet, tenant d'une main son livre de messe et de l'autre un journal acheté au coin de la place de Sainte-Clotilde, afin d'y chercher le résultat des élections.

— Monsieur est là ?... avait-elle demandé au concierge et, sur une réponse affirmative, elle s'était hâtée. La pâleur de son charmant visage et sa lassitude disaient assez le trouble que lui infligeait la lecture des nouvelles, et aussi qu'elle-même avait bien peu dormi durant cette nuit, dont elle ne soupçonnait pourtant pas l'affreux retentissement sur sa destinée. Elle en était à ce joli moment des jeunes ménages où les séparations de douze heures sont de réelles peines. Jean lui avait annoncé, en s'en allant, la veille au soir, après le dîner, qu'il resterait sans doute au ministère jusqu'au matin. Quelle mine allait-elle lui trouver? Elle s'en tourmentait, l'ayant quitté si nerveux, autant que du chagrin qu'il devait éprouver des élections, — davantage. Une vraie amoureuse est toujours obscurément jalouse du temps et des sentiments qu'une carrière d'ambition dérobe à la tendresse chez l'homme le plus épris. Si les claires prunelles bleues de Marie Vialis s'étaient laissé pénétrer jusque dans leur arrière-fond, peut-être y aurait-on lu une délivrance à l'idée qu'elle allait avoir son mari uniquement, entièrement à elle. Dieu! Comme sa voix se préparait à se faire consolatrice et persuasive pour lui murmurer en l'étreignant : « Hé bien ! Tu ne seras pas secrétaire d'ambassade. Voilà tout. Moi, je resterai la femme d'un simple avocat au barreau de Paris. Qu'importe, pourvu que je t'aie ! » Elle arrivait, si fine, si souple, dans une robe tailleur dont la nuance vert-myrte seyait à son teint de blonde et qu'elle avait choisie par une tendre coquetterie. Quel saisis-

sement de voir la porte de la bibliothèque ouverte, et, sur le seuil, le valet de chambre, blanc comme son tablier de travail et qui la supplie, barrant l'entrée avec ses bras étendus, pour l'arrêter! Une voix prononce à côté d'elle une phrase à laquelle aussitôt elle fait écho. C'est la femme de chambre qui demande avec un tremblement de terreur :

— Mais qu'y a-t-il?

— Oui. Qu'y a-t-il? répète Marie Vialis.

— Monsieur... balbutie le domestique, qui n'a pas le temps d'achever. La veuve a deviné une catastrophe. Elle s'est élancée. Il veut la retenir. D'une force décuplée par l'angoisse, elle se dégage. Elle est dans la pièce. Elle voit l'affreux spectacle. Avec un cri déchirant, elle s'est jetée à genoux près du cadavre. Elle le soulève par les épaules. Elle l'implore :

— Mon Jean!... Mais c'est moi!... C'est ta Marie qui te parle... Mais regarde-moi. Dis que tu m'entends! Dis-le, mon Jean! Dis!... Tu ne réponds pas? Tu ne regardes pas?... Mais non... Ce n'est pas possible... Ah! Pourquoi m'as-tu fait cela?...

Et, dans un second cri, plus perçant encore, un hurlement presque, elle laisse aller la pauvre tête et s'abandonne à terre, elle aussi, comme une bête blessée, étreignant le mort, baisant ses yeux vides, sa tempe sanglante, sa bouche sans souffle, lui prenant les bras, les mains, les épaules, et secouée d'un sanglot sans paroles, long et convulsif, à croire qu'elle-même va passer...

— Madame! adjurent les deux domestiques, Madame!... Et, penchés sur elle, ils essaient de relever la désolée qui se débat en les repoussant.

— Laissez-moi, gémit-elle. Vous êtes des malheureux. Vous étiez là, et vous ne l'avez pas empêché! Laissez-moi! Laissez-moi!...

— Pourvu que le petit ne l'entende pas?... dit à mi-voix la femme de chambre, et tout haut : — Nous vous laissons, Madame, mais ne criez pas. Monsieur Jean-Marie n'est pas réveillé...

Le nom de son fils était-il allé frapper dans la mère une corde profonde qui avait vibré automatiquement, à son insu même, ou bien fut-ce une impression animale de soulagement, les deux domestiques ayant cessé de la tenir? Sa plainte se faisait douce maintenant, étouffée, d'autant plus navrante, et sans

cesse le même reproche passionné de la première minute revenait : « Pourquoi m'as-tu fait cela? » D'un geste instinctif, pour avoir son front et sa joue tout contre le front et la joue du mort, elle avait arraché de sa tête son chapeau dont les brides claires et déchirées traînaient dans le sang, à côté du pistolet. Ce détail, d'un ordre si humble, provoqua chez la femme de chambre un de ces réflexes de métier quasi automatiques aussi; mais les sentir, dans des instants de stupeur affolante, c'est revenir sur le plan de la réalité.

— Jean, dit-elle tout bas en ramassant du même mouvement le coquet chapeau et l'arme funeste, et les tendant à son mari, laissons-la et viens que je te parle... — Puis, reculant sur la pointe des pieds et le forçant à faire de même, elle reprit, sans perdre des yeux le groupe tragique : — Je vais rester pour les garder. Toi, il faut que tu ailles tout de suite dire à Louisa qu'elle ne quitte pas le petit. Tu lui diras aussi qu'il y a eu un accident, mais qu'elle n'en parle pas. C'est une Anglaise. Si elle promet, elle tiendra. Aux concierges et à la cuisinière pas un mot. Ils bavarderaient dans tout le quartier, et alors!... — C'était un autre automatisme, non plus de la servante, mais de la paysanne que cette peur des commérages, un autre encore que ces ordres dictés à son mari. Elle avait toujours été la tête du ménage et elle prouvait qu'elle était vraiment une « tête, » en continuant : — Et puis, il faut aller chercher un médecin, pour elle d'abord et surtout pour la justice, qu'il n'y ait pas d'histoire de tribunaux où on serait mêlé...

— Un médecin? répondit Jean. Il y a ce docteur du coin de la rue de Las-Cases.

— Dans l'état où est Madame, quelqu'un qu'elle ne connaît pas? Jamais de la vie! C'est le docteur Vernat qu'il faut trouver, puisqu'il est le médecin de la maison, et tout de suite. Il a son service à la Charité. C'est une chance. Va. Louisa d'abord, et puis grouille-toi... Cours... Cours...

— Mais s'il n'est pas à la Charité?

— Il y sera. C'est son heure, et il y aura toujours un de ses élèves, celui qu'il a envoyé, il y a deux mois, quand le petit a été malade et que, lui ne pouvait pas venir... Mais cours donc, cours donc... Dieu! Pauvre Madame! Comme elle pleure! Comme elle l'aimait! C'est vrai, tout de même, qu'il n'aurait pas dû lui faire ça. Mais qu'est-ce qu'il a eu?...

— Oui, qu'est-ce qu'il a eu, ce pauvre Monsieur?... se demandait lui aussi Jean Bourrachot, en allant de son pas le plus rapide, de la rue Saint-Dominique à celle de l'Université, qui débouche, comme on sait, dans la rue Jacob où se trouve le vieil hôpital. Son simple bon sens de rustaud lui faisait se répondre, ayant entendu parler au pays du suicide de l'oncle : — Quand elle est dans une famille, cette idée de se détruire! Tout de même, lui qui aimait tant Madame! Et elle donc? Elle deviendrait folle que ça ne m'étonnerait pas... Pourvu que Vernat soit là! Il arrangera tout avec la justice. Car il y a encore ça... Ma femme a raison. Ah! Elle en a une caboche... Elle avait raison. Il est là!...

Il venait de reconnaître, stationnant à la porte de la Charité, le coupé dont il avait si souvent ouvert la portière, devant le perron du rez-de-chaussée des Vialis, depuis ces cinq années que le jeune ménage avait pris Vernat comme docteur. Ils l'avaient hérité de leurs parents, qui le tenaient eux-mêmes de Trousseau. Le maître de l'Hôtel-Dieu avait deviné dans Vernat un génie médical du type du sien, fait pour la clinique plus que pour le laboratoire. C'est ici le lieu de tracer un nouveau portrait, celui de ce grand thérapeute, qui fut, comme professeur, avec moins de précision dans la forme que Trousseau lui-même, avec moins d'éloquence entraînante que son rival Georges Dieulafoy, une des célébrités de la Faculté de Paris. Mais, s'il est une gloire aussi viagère, hélas! que celle des acteurs et des chanteurs, c'est celle du médecin. Mort, on ne se rappelle de lui que ses théories, et, en médecine, la vérité d'aujourd'hui sera remplacée par celle de demain. Broussais, Charcot, Bouchard, que représentent ces noms dont le prestige fut souverain? Trois romans pathologiques, l'un sur l'inflammation, l'autre sur l'hystérie, le troisième sur les ralentissements de la nutrition. La valeur réelle de ces hommes supérieurs, c'était une force personnelle, disparue avec eux, si puissante, quand ils vivaient, que des traitements, inefficaces entre d'autres mains, guérissaient entre les leurs. Ce rayonnement, Paul Vernat le possédait déjà au plus haut degré, à cette période de ses débuts, où il n'avait pas, comme plus tard, cet appoint des honneurs officiels qui impose aux malades autant et plus qu'aux collègues. Il n'était qu'un agrégé sans chaire et un simple médecin des hôpitaux. Mais l'approcher, c'était croire en lui, aveuglément. Cette puis-

sance de persuasion dominatrice allait lui faire jouer un rôle décisif dans une aventure d'un ordre aussi banal que tragique. Si la prudente femme de chambre n'avait pas empêché son mari de s'adresser à un médicastre de quartier, comme c'était sa première idée, ce suicide d'un impulsif n'aurait sans doute été que le plus brutal des faits-divers. Il n'aurait pas donné naissance au grand et profond drame de vie morale auquel le geste frénétique du malheureux Jean Vialis servit de sanglant prologue, — drame prolongé durant toute une existence de veuve et de mère et qui eut pour théâtre une âme admirable.

Le plus étrange est que ce médecin, dont l'intervention détermina ce drame, était dès lors, comme tant d'hommes distingués de sa génération, un négateur systématique du monde spirituel. Il l'est demeuré jusque dans la mort, et ses amis croyants, — il en avait, — gardent le bien triste souvenir de cet après-midi d'été où ils accompagnaient au Père-Lachaise l'enterrement civil, que ce dévoué et d'un si grand cœur avait exigé. Car, cette énigme reste insoluble, du moins pour moi, la sensibilité de Vernat, de ce scientiste pour qui rien n'existait qui ne relevât du scalpel et de la cornue, était tout altruisme, tout sacrifice. Personne n'eut plus que lui, depuis sa première et laborieuse jeunesse jusqu'à sa brillante maturité, le souci passionné de la tenue morale, la haine de l'imposture, le dégoût des compromis de conscience, le culte scrupuleux du devoir. Ces vertus, il les exigeait autour de lui. L'égoïsme et la fourberie l'indignaient, même dans leurs manifestations les plus inoffensives. Qu'un candidat se fît recommander à un examen, par exemple, cette très maladroite et presque enfantine intrigue suffisait pour qu'il redoublât de sévérité dans son verdict. Cette rigidité de janséniste athée s'accompagnait d'une incomparable délicatesse d'amitié, quand il avait donné son estime et sa sympathie. L'une n'allait pas sans l'autre. Il avait ce don si rare de la compréhension tendre : — « Guérir un malade, » enseignait-il à ses élèves, « c'est d'abord le consoler. » — Autant dire qu'il y a une influence souveraine de l'âme sur le corps, et il ne croyait pas à l'âme ! Un prêtre de grande valeur, qu'il avait soigné avec sa maîtrise et sa sollicitude habituelle, lui demandait un jour : — « Mais enfin, comment expliquez-vous la pensée ? — Par le mouvement. — Et le mouvement ? — Par l'énergie. — Et l'énergie elle-même ? — Elle est, voilà tout. — Mais si elle

arrive à produire la pensée, c'est qu'elle l'enveloppe. D'un sac où il n'y a pas d'or, vous ne pouvez pas tirer de l'or. — Et vous concluez? — Que le psychisme suppose l'esprit. — L'*électron* me suffit, à moi. Votre idée de Dieu, monsieur l'abbé, c'est la patère chimérique à laquelle vous accrochez un rêve de bonheur et de justice, qui n'est que l'instinct de conservation, transformé par l'évolution d'une hérédité séculaire. »

Ce dialogue porte avec lui sa date. L'évolution!... L'hérédité!... De quel accent les physiologistes d'il y a cinquante ans prononçaient ces mots, dans lesquels ils faisaient tenir la vie entière avec tout son inconnu! Si Vernat, l'un d'entre eux, eût anatomisé son être intime avec l'acuité qu'il mettait à examiner les patients dans son hôpital, il aurait constaté la limitation d'une hypothèse faussement simple qui mutile l'homme en le réduisant à l'addition de ses atavismes. Ils ne sont que les matériaux avec lesquels nous construisons notre personne. C'est à ce travail sur soi-même, qui suppose une volonté libre et responsable, qu'il invitait ses malades, quand il leur commandait de réagir. Il appelait cela leur donner le choc moral. Et qu'était-il, lui, leur suggesteur, qu'un volontaire, préparé certes par ses hérédités, mais qui les avait utilisées pour son développement, en les modifiant au lieu de les subir? Son père, un des brillants professeurs de rhétorique des lycées de Paris, — et dont, entre parenthèses, Jean Vialis avait été l'élève, — avait transmis à son fils le goût du bien-dire, le sens de l'ordonnance dans le discours et ce respect instinctif de la hiérarchie propre au fonctionnaire. Ces traits se retrouvaient dans le médecin. Ainsi s'expliquait la lucidité supérieure, l'élégance de ses articles ou de ses leçons de clinique, et l'importance presque naïve qu'il attachait aux grades et aux honneurs. Mais, sur le lettré, il avait, à coup de volonté, édifié un savant, et, sur le fonctionnaire, un indépendant pour tout ce qui regardait sa vie privée et ses opinions. D'origine provençale, comme le révélaient ses yeux bruns et chauds dans son mince visage mobile, il avait endigué l'imagination qu'il tenait de sa race, comme il avait, par un constant dressage, musclé son organisme naturellement trop frêle. Qui s'en serait douté à le voir, petit de taille, mais vigoureux, marcher d'une allure qui disait la souplesse et la force? En sa qualité de fils d'universitaire, absorbé par les idées, il avait eu, jeune carabin, cette indifférence au monde extérieur, trop voi-

sine de l'incurie. Une remarque de Trousseau avait suffi pour le corriger : « Souvenez-vous, mon ami, que nous devons approcher nos malades avec des habits nets comme nos mains, » lui avait dit simplement ce maître, en lui montrant une tache sur le revers de son veston mal brossé d'étudiant. Du petit au grand, tout était discipline dans ce remarquable clinicien, et qu'est-ce que la discipline, sinon l'empire du soi sur soi, l'affirmation par le fait que l'âme est une réalité? Encore une fois, cette intelligence, dont la devise était la soumission au fait, s'est refusée jusqu'à la fin à reconnaître ce fait-là.

En revanche, je le répète, et par une inconséquence qui rappelle le mot fameux du Père de l'Église sur « les âmes naturellement chrétiennes, » il reconnaissait le fanatisme du devoir, et, comme tous les hommes d'une moralité vraie, il donnait le premier rang parmi les « impératifs catégoriques, » — il employait volontiers ce mot kantien, — à l'obligation professionnelle. — « Nous autres, médecins, » aimait-il à répéter, — « nous sommes le Secours, et le Secours immédiat, si nous le pouvons. » Quand Bourrachot, ayant monté les escaliers quatre marches par quatre marches, arriva sur le palier du second étage de l'hôpital, Vernat, suivi de ses élèves, se préparait à entrer dans la salle où il avait son service. Il était en train, suivant sa coutume, de questionner l'interne de garde sur les observations de la nuit. Il s'interrompit en voyant s'avancer vers lui le domestique des Vialis, les yeux effarés, la face décomposée :

— Quelqu'un est malade chez vous? demanda-t-il.

— J'ai besoin de vous parler seul, monsieur le docteur, répondit Bourrachot.

— Je suis à vous après ma visite, dans une petite heure.

— Non, monsieur le docteur, insista l'autre, et, s'approchant, à voix basse : — Venez tout de suite. M. Vialis vient de se tuer.

Quoiqu'un médecin des hôpitaux de Paris ait assisté à trop de tragédies et rencontré trop de catastrophes pour s'étonner aisément, Vernat demeura quelques secondes comme atterré de cette nouvelle, puis, se tournant vers son interne :

— Et notre pneumonie du 22? interrogea-t-il.

— En pleine résolution, monsieur, fit l'interne, les pointes de feu ont merveilleusement réussi et l'injection de caféine.

— Continuez le traitement, et puisqu'il n'y a rien de grave dans la salle, assurez le service. Je repasserai d'ailleurs avant midi, donner un coup d'œil. Allez, messieurs.

Le temps de dépouiller sa tenue d'hôpital, de revêtir sa jaquette et son pardessus, Vernat roulait dans sa voiture vers la rue Saint-Dominique, le domestique auprès de lui, et il poussait à fond un interrogatoire commencé dès le vestiaire, puis continué dans l'escalier :

— Alors M. Vialis venait de rentrer après avoir passé la nuit au ministère?.. Son courrier l'attendait? Il l'a ouvert?...

— Non...

— Ces jours derniers, avez-vous remarqué qu'il fût triste, irritable?..

— Oui...

— Et avait-il de l'appétit? Dormait-il?.. Vous ne savez pas?.. Et brusquement :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes dans la maison?

— Oui...

— Alors vous connaissez la famille. Savez-vous si un de leurs parents s'est tué? Un cousin, un oncle?...

— Oui, un oncle, monsieur le docteur, et au moins un autre parent.

— Et comment?

— D'un coup de pistolet. — Pour deux, qu'on m'a raconté.

Ce témoignage avait sans doute pour le médecin une importance capitale, car il cessa de questionner le valet de chambre et ne prononça plus qu'une parole, au moment où le coupé s'arrêta devant le perron des Vialis.

— Nous allons savoir s'il est mort... Oui, ajouta-t-il, sur un geste de son compagnon, tant que l'on n'a pas écouté le cœur...

— Ah! monsieur le docteur, fit Bourrachot, lorsqu'il eut ouvert la porte de l'antichambre et introduit le médecin, s'il n'était pas mort, est-ce que Madame pleurerait comme elle pleure?

C'était toujours la même plainte longue et lente, coupée de la même phrase qui donnait, répétée indéfiniment, la sensation d'un délire : — Pourquoi m'as-tu fait cela? Et toujours aussi, la pauvre femme gisait, étendue auprès du corps et le serrant de la même étreinte, surveillée par la servante qui se tenait sur le seuil, épiant en même temps le retour de son mari.

— Monsieur le docteur, dit-elle à voix basse, comment la séparer de lui? J'ai essayé encore une fois. Elle a crié. J'ai cru qu'elle devenait folle...

Le médecin resta quelques instants à considérer ce groupe tragique, au lieu d'avancer. Son idée était déjà faite sur la cause vraie du suicide. Dès qu'il y avait eu mort volontaire dans la famille, l'hérédité était en jeu. Mais quelle occasion avait déclenché l'acte? Trop pénétrant psychologue pour n'avoir pas démêlé qu'une tendresse passionnée unissait les deux époux, il était aussi trop renseigné sur les dessous de la vie pour ne pas savoir qu'une infidélité physique est possible, même dans le plus sincère amour, de la part de l'homme le plus souvent, quelquefois de la part de la femme; il écoutait donc les paroles gémies plutôt que prononcées par la malheureuse, en cherchant à les traduire. De leur sens exact dépendait la conduite qu'il tiendrait lui-même vis-à-vis d'elle. Cette menace de folie, entrevue par l'ignorante Marie Bourrachot, se précisait pour lui. Il connaissait, pour en avoir traité les malaises, la fragilité nerveuse d'un organisme qu'un tel trauma psychique pouvait fausser à jamais. Il fallait agir, cependant. Il vint droit à elle, et comptant que le saisissement d'une présence inattendue lui infligerait une secousse peut-être salutaire, il l'appela par trois fois de son nom : « Madame Vialis, Madame Vialis, Madame Vialis... » sans qu'elle répondît. Il la prit alors par le bras et rencontra une résistance convulsive qui lui fit, s'il insistait, appréhender une crise nerveuse. En ce moment, et comme il abandonnait son étreinte en hochant la tête, il aperçut l'enveloppe laissée sur la table par le suicidé. Il lut l'adresse. Il tenait le moyen.

— Madame, dit-il simplement, il vous a écrit.

La veuve se redressa, d'un geste non moins convulsif que sa résistance de tout à l'heure. Vernat tenait l'enveloppe qu'il lui tendait d'assez haut. Elle dut lâcher le cadavre et se mettre debout pour la prendre. L'avidité de savoir le mot de l'affreuse énigme l'emportait même sur la douleur. D'une main qui ne tremblait plus, elle ouvrait l'enveloppe, sans prendre garde au médecin qui, agenouillé maintenant à la place qu'elle occupait tout à l'heure, appliquait son oreille contre la poitrine du mort, par acquit de conscience professionnelle. Du premier regard, il avait discerné la rigidité du cadavre. Il dit un mot à l'oreille du domestique, qui alla chercher une serviette. Il couvrit la

tête à laquelle le trou du front, les yeux déjà vitreux, la bouche ouverte, donnaient un effrayant aspect. A ce manège, non plus, Marie Vialis ne prit pas garde. Son âme tout entière passait dans la lecture des deux lettres dont chaque mot lui arrivait, comme prononcé par la chère voix qu'elle n'entendrait plus.

IV. — L'APPEL A LA MÈRE

— « Ma chère âme, disait la première lettre, quand tu rentreras, je ne serai plus. Je t'aime passionnément, mais je ne peux pas survivre au déshonneur. Cette lettre au Ministre t'expliquera tout. Tu la lui porteras. Il est impossible qu'il ne comprenne pas que je ne lui ai pas menti. Je n'ai qu'une façon de le convaincre que je ne suis pas un traître, un infâme. J'ai tout de même été bien coupable, mais pas comme il a pensé. Je le suis envers toi, envers notre enfant, en m'en allant comme je fais. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas. Je souffre trop. Pardon! Pardon! Pardon, mon amie! Je t'aime, mais je dois te quitter, pour qu'il n'y ait pas de tache sur notre nom. Le mien, c'est le tien, celui de Jean-Marie. Dieu aura pitié de moi. Nous nous retrouverons. Mais être accusé comme je le suis, et ne pouvoir prouver la vérité qu'en mourant, — car enfin on croit les morts, — c'est bien dur. Adieu, mon unique amour! En te demandant de porter toi-même cette lettre au Ministre, je te confie mon honneur. »

L'autre lettre était ainsi rédigée :

« Monsieur le Ministre,

« L'homme qui vous écrit va se tuer. Il a le droit de vous dire qu'il n'a pas commis l'action que vous avez eu, vous, le droit de lui reprocher. C'est vrai, il devait, puisque vous l'honoriez de votre confiance, ne pas avoir l'impardonnable légèreté de laisser dans un buvard, où l'on pouvait la prendre, et on l'y a prise, la lettre dont la publication a causé le désastre du Puy. Cette lettre volée, et quand il l'a su, il devait aller à vous, qui aviez été si bon pour lui, vous confesser sa faute. Il a eu trop honte, et, — pourquoi ne pas vous l'avouer dans cet instant de la suprême vérité? — trop peur aussi d'une de ces colères comme celle que vous venez d'avoir et qu'il ne se permet pas de vous reprocher. Toutes les apparences sont contre moi. Je n'ai qu'une

manière de vous prouver que je ne suis pas un traître. C'est de vous montrer, et de cela vous ne pourrez pas douter, que je ne supporte pas la perte de votre estime. Je n'ai pas le moyen de me justifier par des témoignages, mais c'en est un que la mort. Quelqu'un qui ne peut pas supporter le déshonneur n'a pas commis une action déshonorante. Je ne vous ai pas trahi. C'est moi qui ai été trahi par un ami de jeunesse dont je vous donne le nom, pour que vous puissiez, par une enquête, contrôler ma sincérité. Ce misérable s'appelle Marcel Faugières. Il est avocat à la Cour d'appel et demeure, 12, rue Gay-Lussac. D'ailleurs, encore un coup, un mourant ne ment pas, et c'est un mourant qui vous écrit, un mourant qui vous demande de garder à ceux qu'il laisse après lui, sa femme et son fils, la bienveillance que vous lui avez toujours témoignée, avant votre sévérité de ce matin. Je vous répète que je comprends qu'elle était légitime. Elle ne l'est plus. Vous le savez maintenant. »

Plusieurs minutes d'un horrible silence s'écoulèrent. Vernat, debout maintenant entre le mort et la veuve, se préparait à la retenir, si un nouvel élan de désespoir la précipitait derechef sur le cadavre. Que contenaient ces deux lettres dont elle restait comme sidérée?

— Il faut que j'aille, dit-elle enfin d'une voix âpre et forte, et tout de suite. Elle remettait les lettres dans leurs enveloppes, d'un geste saccadé, avec un regard d'une résolution sauvage, en répétant : — Tout de suite, tout de suite.

— Mais où? interrogea-t-il.

— Au Ministère.

— Il s'est tué pour une faute de service, pensa Vernat. Comment va-t-on la recevoir et que va-t-elle faire?

Puis tout haut :

— Ma voiture est à la porte, madame, à votre disposition. Je vous accompagnerai, si vous le permettez.

— Vous êtes bon, docteur, fit-elle, je ne serai pas seule!...

Et pas un mot d'étonnement de voir auprès d'elle ce médecin qu'elle n'avait pas appelé, pas une question. C'est le point où l'extrême désespoir touche réellement au trouble mental. Il ne lui arrive plus du monde extérieur que les impressions qui rentrent dans le cercle de sa douleur.

— Mais je dois embrasser mon fils d'abord, continua-t-elle, et

comme elle se retournait pour sortir, elle s'aperçut dans une glace et les taches de sang sur sa figure.

— Ah! gémit-elle avec un cri d'horreur, il ne faut pas qu'il voie ça!

Elle sortit, suivie de sa femme de chambre, pendant que Vernat disait à l'inquiet Bourrachot :

— Elle a pensé à son fils. Elle va se reprendre, j'espère. Mais il y a des formalités nécessaires, la déclaration à la mairie, d'abord. Courez-y. Si le commissaire de police pouvait être venu avant qu'elle ne soit rentrée du Ministère! Il s'agit de lui éviter de nouvelles émotions. Elles risqueraient d'être dangereuses.

— Oh! fit le domestique, soulagé visiblement par le « j'espère » du médecin, quand madame a l'idée que c'est son devoir, elle est bien courageuse. Vous avez vu, monsieur le docteur, quand vous lui avez donné cette lettre... Tout de même, ajouta-t-il, elle a raison, Monsieur n'aurait pas dû lui faire ça... Quand il est entré dans la politique, j'ai dit à ma femme : « Monsieur n'est pas taillé pour... Il s'agite trop et pour des riens... »

PAUL BOURGET.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

GUILLAUME II ET LA RUSSIE

SES DÉPÊCHES A NICOLAS II (1903-1905)

C'était au printemps de l'année 1903.

Le général Kouropatkine, ministre de la Guerre, remplissait alors une mission en Extrême-Orient; son ministère était géré par le général Sakharoff. Le comte Lamsdorff, sous lequel j'avais l'honneur de servir, était ministre des Affaires étrangères.

Dans leurs conversations quotidiennes, le général Sakharoff et le comte Lamsdorff étaient arrivés à la conviction que nous devions évacuer la Mandchourie, sauf à nous y assurer certaines garanties économiques qui nous seraient facilement accordées par le Gouvernement chinois.

Mais ce plan rencontrait une vive résistance chez M. Bézobrazoff, qui venait d'obtenir une importante concession forestière sur les confins de la Corée, dans la vallée du Yalou, et qui voulait la renforcer par des privilèges politiques.

Rentré depuis peu à Saint-Pétersbourg, il avait réussi, non seulement à se faufiler auprès de l'Empereur, mais encore à capter sa bienveillance. Nicolas II le recevait souvent et écoutait avec intérêt ses récits sur la concession du Yalou. Pour faire face à l'exploitation de cette entreprise, il avait su persuader à l'Empereur d'y engager ses capitaux personnels, auxquels étaient venus se joindre ceux de plusieurs grands-ducs et de nombreux courtisans qui tenaient à être agréables à leur souverain ou à recueillir des bénéfices faciles.

Dans l'esprit de Bézobrazoff, l'entreprise du Yalou devait servir les desseins de notre expansion politique en Extrême-Orient et, à ce titre, il exigeait que le ministère des Affaires étrangères s'y intéressât officiellement. Il ne fallait pas être un diplomate bien sagace pour voir ce qu'un pareil plan contenait de

saugrenu, sans parler du danger réel qu'il présentait en éveillant l'animosité des Japonais. Le comte Lamsdorff s'y opposait donc de toutes ses forces.

Ayant vu qu'il ne pouvait réussir de ce côté, Bézobrazoff s'était alors tourné vers l'amiral Alexéïeff, qui venait d'être nommé lieutenant de l'Empereur en Extrême-Orient avec les pouvoirs les plus étendus.

Entre temps, l'influence de Bézobrazoff allait en grossissant et le 6 mai, jour de la fête de l'Empereur, il fut nommé secrétaire d'État de Sa Majesté. Cet honneur insigne, auquel aspiraient les plus hauts dignitaires de l'Empire, n'était conféré qu'aux personnes qui avaient passé toute leur vie à servir la patrie dans les postes les plus élevés.

Par quel sortilège avait-il pris un pareil ascendant sur l'Empereur?...

Un jour, Bézobrazoff pria le comte Lamsdorff de le recevoir; il se présenta au ministère, accompagné de l'amiral Abaza.

Le ministre leur fit à tous deux un accueil froid.

— C'est sur l'ordre de Sa Majesté que je viens vous voir, commença pompeusement Bézobrazoff.

Mais il s'aperçut très vite qu'il avait raté son effet. Alors il se mit à récriminer contre les défaillances et les capitulations de notre politique en Extrême-Orient. Très calme de nature et ordinairement très aimable, cette fois le comte Lamsdorff s'emporta :

— Quelles défaillances? quelles capitulations?... Une pareille politique serait incompatible avec la dignité de la Russie, et si, par impossible, Sa Majesté me l'avait ordonnée, vous ne me verriez pas à cette table.

Cette attitude de Lamsdorff produisit son effet immédiat et ses visiteurs affirmèrent qu'ils s'étaient mal fait comprendre.

Quelques jours plus tard, lorsque l'Empereur demanda au ministre s'il avait vu Bézobrazoff, le comte Lamsdorff ne lui cacha pas les péripéties de sa visite et profita même de l'occasion pour déclarer franchement à l'Empereur les appréhensions que lui inspirait l'affaire coréenne.

— Je ne puis cacher à Votre Majesté que l'activité de Bézobrazoff en Extrême-Orient me donne les plus grandes inquiétudes. Il y a des gens qui tâchent de lui être agréables et le flattent, en l'appelant « le plus jeune des secrétaires d'État, » etc. Je ne suis pas de leur nombre. D'après moi, ses intrigues

risquent d'entraîner la Russie dans une guerre néfaste... Assurément, une guerre que Votre Majesté aurait déclarée, par exemple, pour venir en aide aux Boers ou aux Macédoniens, serait tout aussi indésirable. Du moins serait-elle comprise par le peuple russe; tandis qu'une guerre, motivée par les forêts du Yalou, personne ne la comprendrait. La situation est rendue encore plus compliquée par les rumeurs qui courent déjà en ville et d'après lesquelles Votre Majesté aurait engagé dans cette entreprise des capitaux personnels de sa famille.

— J'ai pensé moi-même à ce que vous dites, répliqua l'Empereur.

— Votre Majesté, me permet-elle de lui présenter un mémorandum sur l'ensemble de notre politique en Extrême-Orient où je combats, entre autres, les accusations de M. Bézobrazoff sur notre excessive complaisance envers la Chine et le Japon ?... Il m'est revenu que M. Bézobrazoff prétend que Votre Majesté ne daignera même pas lire mes considérations; je tiens cependant à les lui soumettre.

— Au contraire, cela m'intéressera vivement et je vous prie de m'envoyer sans retard votre mémorandum.

Mais, quelques jours plus tard, l'amiral Alexéïeff, qui se trouvait à Port-Arthur, télégraphiait personnellement à l'Empereur que l'exécution de notre arrangement du 26 mars 1902 avec la Chine au sujet de l'évacuation de la Mandchourie détruirait tout notre prestige aux yeux des Chinois. En conséquence, l'amiral considérait qu'il serait de la plus haute importance de trouver un prétexte plausible pour ne pas évacuer la Mandchourie...

L'Empereur fit parvenir au ministre ce télégramme, en l'accompagnant d'un billet autographe, dans lequel il disait avoir télégraphié à l'amiral pour le remercier d'avoir posé la question si clairement. Il lui promettait de renforcer nos contingents permanents en Extrême-Orient. Outre cela, pour vérifier le rendement du chemin de fer transsibérien, il avait en vue de faire transporter provisoirement au delà du lac de Baïkal, sous prétexte de manœuvres, deux brigades d'infanterie munies d'artillerie.

Ensuite, Sa Majesté exprimait l'avis que l'arrangement du 26 mars devait être exécuté, sans porter cependant préjudice ni à la sécurité de notre voie ferrée, ni à notre prestige, ni à

nos réels intérêts économiques en Mandchourie. L'Empereur s'en remettait pleinement à l'amiral Alexéïeff pour la conduite de toute l'affaire.

A la fin du télégramme, il disait avoir chargé le comte Lamsdorff d'en informer ses représentants à Pékin, à Tokio et à Séoul, en les invitant *à s'inspirer des instructions pratiques que l'amiral leur ferait parvenir.*

Le lendemain 28 mai, le ministre envoya à l'Empereur la lettre suivante :

Me conformant aux ordres de Votre Majesté Impériale, je m'empresse de soumettre ci-après le projet d'un télégramme identique aux ministres de Russie à Pékin, Tokio et Séoul.

Je considère en même temps de mon devoir sacré d'exposer ce qui suit :

En retirant au ministre des Affaires étrangères les questions politiques de l'Extrême-Orient, qui sont si intimement liées à l'ensemble de nos relations internationales, Votre Majesté me fait comprendre qu'Elle n'approuve pas mes efforts des trois dernières années ; Elle indique en même temps qu'une nouvelle ère a commencé dans la politique extérieure, dont j'étais, par sa volonté, l'interprète aux yeux des étrangers. En présence de telles dispositions de Votre Majesté Impériale, il ne me reste qu'à solliciter humblement d'être relevé des fonctions qui m'avaient été confiées.

Il sera impossible de réaliser l'unité d'action indispensable, si les trois représentants de Russie en Extrême-Orient reçoivent leurs instructions simultanément de deux chefs indépendants l'un de l'autre. Encore plus difficiles seront les négociations avec les ambassadeurs accrédités auprès de Votre Majesté, lorsqu'ils voudront avoir des explications sur notre politique extérieure en Extrême-Orient, puisqu'elle sera dorénavant confiée au chef de la province du Kvantoun, résidant à Port-Arthur.

Ces considérations me donnent le courage de solliciter ma démission. Je vais quitter mon service, Sire, la conscience nette : toutes mes forces, toute ma vie ont été exclusivement consacrées à l'accomplissement honnête de mon devoir. Peut-être l'avenir découvrira-t-il bien des choses.

Deux jours se passèrent avant que le comte Lamsdorff ne reçût la réponse de l'Empereur. Sa Majesté assurait le ministre de sa pleine confiance et disait que, vu la tournure prise par les événements en Extrême-Orient, il avait simplement jugé néces-

saire de confier à l'amiral Alexéïeff des pouvoirs absolus pour la question des intérêts russes dans ces parages éloignés.

La lettre impériale se terminait par les souhaits de santé qu'il adressait au ministre pour continuer le service avec son zèle ancien.

Quelques jours après cet incident, Bézobrazoff se présentait de nouveau au ministère des Affaires étrangères et, probablement selon les indications de l'Empereur, il tâchait de soutirer au comte Lamsdorff les raisons de son mécontentement ; il insinuait même qu'il pourrait les faire parvenir en haut lieu. Le ministre déclina sèchement ces bons offices, en disant qu'il n'admettait pas de médiateur entre l'Empereur et lui.

Il faut avoir connu les idées du comte Lamsdorff sur la provenance divine du pouvoir impérial, pour mesurer ce qu'a dû lui coûter le ferme langage qu'il a cru devoir tenir à son souverain pour écarter le péril qui menaçait la Russie.

* * *

Cependant, la situation empirait de semaine en semaine. Et le comte Lamsdorff multipliait vainement ses efforts contre la politique funeste de Bézobrazoff et de ses associés. Les relations diplomatiques de la Russie et du Japon arrivèrent bientôt à une tension extrême.

Vers le milieu de décembre, l'Empereur convoqua, à Tsarskoïé-Sélo, un conseil extraordinaire, auquel assistèrent le grand-duc Alexis, en sa qualité de grand-amiral, le comte Lamsdorff, le général Kouropatkine et l'amiral Abaza. La discussion fut vive. Le comte Lamsdorff, qui ouvrit le débat, se prononça énergiquement pour qu'on évitât de rompre les négociations avec le Japon. A quoi, le grand-duc Alexis objecta que le Japon n'avait rien à voir dans nos rapports avec la Chine, de qui seule relevait la Mandchourie.

— Mais, reprit Lamsdorff, pouvons-nous raisonnablement exiger des Japonais qu'ils se désintéressent d'un pays où ils ont tant de nationaux et de si grands intérêts économiques ?...

L'Empereur soutint l'opinion de son ministre des Affaires étrangères. Après une nouvelle résistance du grand-duc Alexis et de l'amiral Abaza, il fut décidé que l'on poursuivrait les négociations avec le Japon et que le comte Lamsdorff préparerait des instructions dans ce sens.

Après cette délibération chez l'Empereur, on aurait pu croire que l'opinion du ministre des Affaires étrangères avait prévalu définitivement et que les influences irresponsables étaient écartées à jamais des affaires d'Extrême-Orient. Mais, trois jours plus tard, Bézobrazoff et ses affidés l'emportaient de nouveau. Alors, découragé, se reconnaissant incapable de conjurer les malheurs qu'il prévoyait, le comte Lamsdorff supplia encore l'Empereur de lui retirer ses fonctions.

— Comment pouvez-vous m'adresser une pareille requête en ce moment?... Vous savez bien que vous avez ma confiance, que je vous communique tout, que je ne vous cache rien. Continuez donc vos fonctions.

C'est sous ces auspices inquiétants que s'acheva l'année 1903.

* * *

Avant d'aborder l'année 1904, je dois parler du rôle que s'était assigné l'empereur Guillaume. Pour le bien comprendre, il faut revenir un peu en arrière.

Depuis longtemps, le Kaiser cherchait à nous éloigner de la Péninsule balkanique, en nous poussant vers l'Extrême-Orient. S'il réussissait dans cette tâche, les projets séculaires de pénétration allemande dans le monde slave seraient enfin réalisés. Ce plan avait pris toute son ampleur depuis qu'on avait conçu à Berlin l'idée d'un grand chemin de fer qui relierait Hambourg au Golfe Persique, en passant par les pays slaves des Balkans. C'est d'alors que datent toutes les platitudes que Guillaume a commencé à faire vis-à-vis du sultan Abdul-Hamid et de tout le monde musulman. C'est aussi alors qu'il forma le projet d'attirer vers l'Allemagne les sympathies des Bulgares, en les excitant, à l'aide de Ferdinand de Cobourg, contre leur libératrice. Les bonnes dispositions de la Bulgarie étaient une nécessité pour l'Allemagne, car c'était le seul pays entre Berlin et Bagdad qui ne fût pas encore acquis aux idées allemandes. Sur la Roumanie, Berlin pouvait compter entièrement, le roi Charles ayant été, jusqu'à la fin de ses jours, un fidèle serviteur des Hohenzollern. L'alliée de l'Allemagne, — l'Autriche-Hongrie, — trouvait aussi son compte dans la politique allemande des Balkans, et même à deux points de vue : d'un côté, avec ses sympathies germaniques, elle était heureuse de contribuer à transformer les populations slaves en « fumier nécessaire pour

la haute culture allemande (1), » comme se plaisaient à s'exprimer couramment les historiens allemands, en parlant du rôle dominateur que l'Allemagne était, soi-disant, appelée à jouer sur la terre; de l'autre côté, l'Autriche espérait de cette façon obtenir plus facilement l'accès à la Mer Égée qu'elle convoitait depuis longtemps.

L'énergie de l'empereur Guillaume ne savait pas s'arrêter à mi-chemin. Il profitait de toute occasion pour accaparer les sympathies du Tsar, en touchant les cordes sensibles de son caractère et en endormant ses susceptibilités. Mais cela ne suffisait pas. Il fallait réussir à le pousser vers des actes, à éloigner à tout prix la Russie de l'Europe, en l'embourbant dans les affaires de l'Extrême-Orient. C'est dans ce dessein que l'empereur Guillaume nous a encouragés à construire la grande voie transsibérienne et qu'il affublait dans sa correspondance personnelle l'empereur Nicolas du surnom de *l'Amiral du Pacifique*, tandis qu'il se décernait à soi-même celui de *l'Amiral de l'Atlantique*. C'est également dans cette intention qu'il avait occupé en Chine le port de Kin-Tcheou, en nous poussant à en faire autant avec Port-Arthur. En s'efforçant d'engager la Russie dans une politique active en Extrême-Orient, l'empereur Guillaume caressait aussi l'espoir de nous brouiller avec l'Angleterre, qui avait en Orient des intérêts de premier ordre. Enfin, dans le cas d'une guerre avec le Japon, il comptait pouvoir affaiblir notre alliance avec la France, en nous proposant ses services et ses bons offices. Si la Russie tenait cependant à rester fidèle à la France, l'Empereur se contenterait d'attirer cette dernière vers l'alliance qu'il proposait à la Russie et qui était le comble de ses désirs.

Il ne faut pas se méprendre sur le caractère de cette alliance tant souhaitée par le Kaiser. Avec l'arrogance d'un vrai Teuton, il ne se la représentait pas comme des relations d'égal à égal, mais il considérait que la Russie devrait être entièrement subordonnée aux intérêts allemands, qu'elle devrait contribuer à l'anéantissement du danger anglo-saxon, qu'elle devrait enfin servir en général les desseins du pangermanisme. Afin d'agir d'une manière plus directe sur l'empereur Nicolas, il lui remit un chiffre spécial pour pouvoir correspondre sans l'entremise des ministres. Je ne sais si l'empereur Guillaume chiffrait lui-

(1) Rohrbach.

même ses télégrammes et s'il déchiffrait ceux de son auguste correspondant; quant à l'empereur Nicolas, il remit, d'emblée, le chiffre au comte Lamsdorff, qui, n'ayant pas de temps à perdre à cette besogne, pria l'Empereur de me confier, à moi, le chiffre et le soin de chiffrer ou déchiffrer la correspondance des deux souverains. C'est ainsi que j'ai été le premier à connaître le contenu des télégrammes du Kaiser, dont une partie a été publiée depuis la Révolution.

Le premier télégramme de cette collection se rapporte à l'époque qui a suivi l'entrevue de Mürzsteg; il est en date du 1er décembre 1903 et rédigé, comme tous les télégrammes subséquents, en anglais. Voici la traduction :

Tu as dû voir, d'après les reproductions publiées des discours prononcés en Angleterre et en France, combien les Puissances occidentales sont fâchées de ce que le programme de Mürzsteg a été imposé à la Porte. La visite des cent parlementaires anglais, hommes et femmes, à Paris montre combien « la combinaison de Crimée » réchauffe ses œuvres. Ton alliée encourage plutôt ce flirt. Tu aurais dû la secouer un peu! Je suis toujours aphone. — Waidmannsheil!

WILLY.

On voit que l'empereur Guillaume ne se sert du programme de Mürzsteg que comme d'un prétexte pour éveiller, dans l'esprit de l'empereur Nicolas, un doute au sujet de la France, qui soi-disant renouvelle « la combinaison de Crimée, » parce que quelques parlementaires anglais sont venus à Paris! Ne croyant pas que cette visite anodine puisse vraiment frapper l'imagination de son correspondant, l'empereur Guillaume lui conseille de donner une petite secousse à la France : *Pull him up a little.*

Le télégramme suivant est du 7 janvier 1904 :

Remerciements sincères. — Les terres cuites proviennent de mes magasins de céramique à Cadinen. — Puissent tes efforts dans la direction du maintien d'une paix honorable être couronnés de succès! Conformément à une communication privée de Gênes, les deux nouveaux croiseurs cuirassés achetés par le Japon quittent demain les chantiers d'Ansaldo pour la Corée, montés par des officiers et des matelots anglais. Leur départ annoncé pour la fin de janvier est un « canard » lancé par le Japon. L'amiral Mutsu est actuellement à Gênes pour induire en erreur

ton escadre de la Méditerranée, de peur que ces cuirassés ne soient capturés par elle. — Meilleures amitiés à Alice.

WILLY.

Il serait difficile de voir dans ce télégramme une vraie sollicitude pour les intérêts russes ; les paroles sur les agissements des Anglais n'étaient certainement inspirées que par le désir d'éveiller les soupçons de l'Empereur et de le monter contre l'Angleterre.

Le 9 janvier 1904, l'empereur Guillaume télégraphie encore :

Avis à l'Amiral du Pacifique ! Les informations ultérieures de sources privées et sûres sont les suivantes : — 1. Le Gouvernement britannique a expédié à la grande maison de Londres qui fournit à ta flotte le charbon une défense de t'en donner davantage. — 2. L'amiral japonais Matzu, commandant actuellement à Gênes les deux croiseurs cuirassés achetés à l'Argentine, a déclaré dans une interview que le Japon n'a pas acheté les deux vaisseaux, mais que c'est l'Angleterre qui les a achetés clandestinement en même temps que les deux bâtiments de guerre chiliens pour ne pas les laisser tomber dans les mains russes ; non seulement elle en a fait cadeau au Japon, mais elle leur a fourni des officiers et des marins anglais et les a fait acclamer démonstrativement à leur départ de Londres. — 3. Un projet de loi a été déposé au Parlement chilien en vue d'autoriser l'Amirauté à vendre au Japon pour la base de Corée 2 croiseurs cuirassés, 7 torpilleurs cuirassés, 2 torpilleurs, 2 transports et plusieurs tourelles à canons construites par Gruson (Magdebourg), probablement pour les forts ou pour de nouveaux procédés de défense. Il semble qu'il n'y ait pas de doute que l'argent dépensé si largement par le Japon vienne d'un prêteur « très amical, » puisqu'on ne trouve pas cette dépense dans le budget japonais. De grandes quantités de « conserves » en boîtes de fer-blanc ont été commandées en Amérique pour l'armée et la flotte japonaises. — J'espère qu'Alice va mieux et qu'elle a trouvé à son goût la boîte avec les chandeliers romains de Saalbourg qui sont des copies exactes de ceux qui avaient été trouvés par Jacobi pendant les fouilles. Amitiés sincères.

AMIRAL DE L'ATLANTIQUE.

Ce télégramme est encore plus insidieux que le précédent. De plus, il contient des affirmations tellement saugrenues qu'il

fallait vraiment toute l'effronterie du Kaiser pour croire qu'il pourrait les faire accepter de son correspondant. En effet, malgré l'assurance que les renseignements venaient d'une source « sûre, » comment pourrait-on admettre que l'amiral japonais eût raconté dans les interviews tout ce que l'empereur Guillaume veut bien lui attribuer ; il est encore moins probable que les Anglais eussent permis à un personnage officiel japonais de divulguer leurs agissements auxquels ils avaient certainement recours, mais qu'ils tenaient évidemment à garder secrets.

Ces trois télégrammes, se rapportant chronologiquement à la fin de 1903, dépeignent déjà suffisamment le rôle personnel de l'empereur Guillaume dans les événements qui préludèrent à ceux de l'année 1904.

Au cours du récit qui va suivre, je reviendrai encore sur cette correspondance « amicale. » Dans ses lettres volumineuses et dans ses télégrammes innombrables, le Kaiser abordait les sujets les plus variés. Il y avait encore une autre question qui l'intéressait à la fin de l'année 1903, c'était celle de la neutralisation du Danemark : et voici ce qu'il télégraphiait à ce sujet à l'empereur Nicolas le 14 décembre au moment où le roi de Danemark devait passer par Berlin, en se rendant à Gmunden pour assister aux noces d'argent de la duchesse de Cumberland :

Le Roi vient dans deux jours de Copenhague pour nous faire une visite. Dois-je aborder avec lui l'objet de notre dernière conversation au sujet de la neutralité des eaux danoises pour le cas où des flottes étrangères essaieraient de les violer ? — Ma voix va beaucoup mieux. Amitiés à Alice.

WILLY.

L'empereur Nicolas répondit qu'il croyait la visite du Roi une excellente occasion pour apprendre son opinion au sujet de la neutralité danoise.

Après la visite du roi Christian, l'empereur Guillaume télégraphie de nouveau, le 18 décembre :

La conversation avec le roi de Danemark très satisfaisante. Il a parfaitement compris le sérieux de la question et l'importance vitale pour la Russie d'avoir son arrière bien gardé pour le cas où elle serait mêlée à des complications en Orient. Il a ouvertement avoué l'impossibilité pour le Danemark de défendre sa neutralité contre une Puissance navale plus forte ou bien de

protéger les eaux danoises contre des flottes supérieures. Il trouve tout à fait acceptable la solution proposée, à savoir que la Russie et l'Allemagne offriront de garantir la neutralité du Danemark et il dit qu'un poids lui est enlevé du cœur. Il a promis de ne rien dire à ce sujet à son ministre, membre du Parlement, jusqu'à ce que tu aies décidé comment l'affaire devra être traitée. M. de Bulow, à qui j'ai parlé de cette affaire, est très content de la proposition et il est aussi d'avis que le premier ministre danois et avant tout le Parlement doivent être tenus à l'écart; que cela doit être un arrangement entre les trois souverains, par des moyens qu'il leur plaira de faire employer à leurs représentants, qu'en cas de guerre, *le Danemark aura à déclarer immédiatement sa neutralité, et que nous deux nous annoncerons notre ferme intention de la garantir et, en cas de nécessité, de la défendre par la force. Je te serais reconnaissant de me faire aimablement savoir si cette proposition est conforme à tes désirs? Le Roi va très bien; il te remercie de tes aimables intentions dans cette question et il a été visiblement tranquillisé, quand il a vu que ses deux grands voisins sont complètement d'accord pour venir à son secours. — Meilleures amitiés à Alice. Ma voix est de nouveau plus ou moins en ordre.*

WILLY.



Le 14 janvier 1904 (qui est le premier jour de l'année, selon le calendrier orthodoxe), le Palais d'Hiver vit s'accomplir les cérémonies traditionnelles. Après la messe, l'Empereur reçut les membres du corps diplomatique. S'adressant au ministre du Japon, il exprima l'espoir que les complications seraient évitées, que tout s'arrangerait paisiblement; il déclara enfin que les Japonais devaient se souvenir que la Russie n'était pas une contrée, qu'elle était une partie du monde et que, à la fin, elle pourrait perdre patience.

C'est l'Empereur lui-même qui a raconté cette algarade au ministre des Affaires étrangères, en ajoutant que les secrétaires de la légation qui se tenaient derrière leur chef ne pouvaient pas ne pas l'avoir entendue et qu'ils avaient l'air bien penauds.

Les paroles du Tsar ont fait le tour du monde et, commentées par les journaux de l'univers entier, elles sont reve-

nues à Saint-Pétersbourg sous la forme d'un télégramme câblé d'Amérique.

L'Empereur en était très satisfait et, au rapport du 19 janvier, il dit au ministre que, d'après lui, la guerre était conjurée, puisqu'il avait déclaré au ministre du Japon qu'il n'en voulait pas.

La satisfaction du souverain était partagée par l'Impératrice douairière qui, ayant fait venir le comte Lamsdorff le 7 janvier chez elle au Palais Anitchkoff, admira la présence d'esprit et le sang-froid de son fils.

Cependant les événements ne se dessinaient pas sous un aspect aussi favorable. Le premier avertissement nous fut donné par l'empereur Guillaume qui télégraphia à l'empereur Nicolas, le jour même de la nouvelle année russe :

Avis à l'Amiral du Pacifique! Les communications privées et celles de la presse démontrent que la réponse japonaise du 12 n'est pas d'un caractère péremptoire; toutefois je suis informé, de deux sources absolument sûres, que non seulement tous les hommes d'État japonais sont décidément pour la guerre, mais que le parti de la guerre a gagné à ses idées le marquis Ito.

AMIRAL DE L'ATLANTIQUE.

Le même jour, notre ministre à Tokio, le baron Rosen, nous informait que le Japon déclinait notre proposition sur la zone neutre, protestait contre la défense de construire des fortifications sur la côte coréenne et demandait des garanties en Mandchourie. Le ton de la note japonaise était cependant pacifique ; le Gouvernement de Tokio avait l'air de vouloir continuer les négociations. Ce caractère conciliant de la réponse japonaise fut souligné par le comte Lamsdorff dans une lettre qu'il envoya le 15 janvier à l'Empereur, en disant que la question de la zone neutre ne présentait pas pour nous une importance capitale, tandis qu'au contraire les fortifications sur la côte coréenne menaceraient l'indépendance et l'inviolabilité territoriale de la Corée que nous tenons à protéger aux termes de l'article Ier du projet remis par nous aux Japonais. Le comte Lamsdorff exprimait, en même temps, ses regrets de ce que le baron Rosen eût abordé avec M. Komoura la question de la Mandchourie, tandis qu'il avait pour instructions de ne le faire que dans le cas où toutes nos autres conditions étaient acceptées.

L'amiral Alexéïeff interprétait la note japonaise d'une façon

bien plus intransigeante; il estimait que les Japonais avaient mis dans leur dernière réponse encore plus d'arrogance que dans les précédentes.

Sous l'impression de sa conversation avec le ministre du Japon le jour de l'an, l'Empereur n'attachait que peu d'importance à la réponse japonaise, étant sûr que ses paroles arrangeraient les choses.

Le 19 janvier, nouveau télégramme du Kaiser :

Avis de l'Amiral de l'Atlantique à l'Amiral du Pacifique! Des nouvelles sont arrivées d'une source chinoise sûre : les gouverneurs de la vallée de Yang-Tzé ont été informés par le Japon, que la guerre avec la Russie étant inévitable, ils devaient accorder leur protection aux intérêts commerciaux des étrangers. Le ministère des Affaires étrangères chinois a donné ordre à tous les gouverneurs des Provinces du littoral de rester strictement neutres. La colonie japonaise du Tchi-li a été prévenue de Tokio qu'il fallait s'attendre à la guerre pour la fin de ce mois.

WILLY.

Le 21 janvier, l'Empereur répondit à ce télégramme en remerciant l'empereur Guillaume de ses informations. Il se disait plein d'espoir d'arriver à un arrangement avec les Japonais, les termes de leurs dernières propositions étant modérés et conciliants. Sa Majesté ajoutait que toutes les nouvelles alarmantes au sujet des préparatifs de guerre en Extrême-Orient émanaient d'une certaine source dont l'intérêt est de « soutenir cette agitation. »

On voit que Nicolas II trouvait, comme son ministre des Affaires étrangères, la réponse japonaise assez conciliante pour permettre la continuation des négociations avec chance de succès.

Le 25 janvier, faisant son rapport à l'Empereur, Lamsdorff, a tenu à démontrer au souverain la nécessité de poser catégoriquement à l'amiral Alexéïeff les questions suivantes, afin d'engager à fond sa responsabilité personnelle :

1° Les divergences qui existent entre la Russie et le Japon sont-elles assez importantes pour risquer un conflit armé?

2° Dans l'affirmative, ne devrions-nous pas quand même continuer les négociations, afin d'avoir épuisé tous les moyens pour obtenir un règlement pacifique de la crise?

3° Si nous n'y réussissions pas, ne serait-il pas plus avanta-

geux pour la Russie que la rupture fût provoquée par le Japon qui se trouverait alors dans le rôle d'agresseur?

4° La dignité de la Russie ne souffrirait-elle pas davantage, si nous avions à subir les influences hostiles des pays rivaux qui eux seuls retireraient des avantages d'une guerre avec le Japon, guerre nullement motivée par les intérêts vitaux de la Russie?

Le 29 janvier, l'amiral Alexéïeff répondit que le Gouvernement japonais persistait à exiger la reconnaissance de son protectorat sur la Corée, qu'il poursuivait activement ses préparatifs militaires et que, dans ces conditions, on ne pouvait fonder aucun espoir sur la suite des négociations.

L'Empereur prescrivit néanmoins que la procédure diplomatique fût continuée : « Je veux, répétait-il, avoir épuisé tous les moyens de conciliation. »



Depuis le début de janvier, la Cour s'était transférée de Tsarskoïé-Sélo à Saint-Pétersbourg. Une série de bals traditionnels alternait avec les spectacles dans le joli théâtre de l'Ermitage, construit à l'époque de la Grande Catherine.

Le 2 février, on donna un de ces spectacles. Pendant un entr'acte, l'Empereur et les deux Impératrices faisaient cercle. Le souverain paraissait de joyeuse humeur. Il causait affablement avec les ambassadeurs et les ministres étrangers, au nombre desquels se trouvait comme de raison celui du Japon. Avec sang-froid et imperturbabilité, — deux qualités inhérentes au caractère japonais, — M. Kurino feignait d'être flatté des paroles que Sa Majesté lui adressait. Nous fûmes tous témoins des saluts qui le courbèrent profondément, lorsque l'Empereur lui tendit la main. Cette scène, suivie d'un long dialogue, était plutôt rassurante et, en l'observant, personne n'aurait pu deviner ce qui allait arriver le lendemain.

Ce jour-là, nous étions tous à travailler à la chancellerie, lorsqu'on me passa la carte de M. Oda, un des secrétaires à la légation du Japon, qui venait souvent me voir de la part de son chef. Il remit entre mes mains un pli cacheté au nom du ministre avec prière de lui délivrer un accusé de réception ; ce détail me surprit quelque peu, d'autant plus que mon visiteur mettait une certaine insistance à vouloir attendre mon retour de chez le comte Lamsdorff. Je montai au cabinet du ministre qui,

en ouvrant le pli, y trouva deux notes. L'une portait que le Gouvernement japonais, après avoir épuisé tous les moyens pour arriver à une solution pacifique et ayant perdu patience à attendre notre réponse, avait pris la décision de cesser les négociations condamnées à l'insuccès et de rompre les relations diplomatiques en rappelant son ministre et tout le personnel de la légation et des consulats. L'autre note était une demande des passeports : M. Kurino fixait son départ au mercredi 10 février.

Le comte Lamsdorff, qui avait une capacité étonnante de conserver sa présence d'esprit dans les moments difficiles, ne laissa échapper que deux mots russes, intraduisibles, qui voulaient dire à peu près : « Tu l'as voulu, Georges Dandin ! » Il me prescrivit de congédier M. Oda, en lui disant que les notes lui avaient été remises par moi en mains propres.

Le secrétaire insista cependant pour obtenir un accusé de réception, que je ne manquai pas de lui délivrer. Ceci fait, il tira de sa poche encore deux paquets, dont l'un contenait la liste des personnes pour lesquelles les passeports étaient demandés, et l'autre des médailles de la Croix Rouge japonaise avec une prière personnelle de M. Kurino de les faire parvenir à destination ! Après avoir accompli la partie officielle de sa mission, M. Oda se confondit en regrets et en souhaits et disparut.

M. Kurino avait aussi joint aux notes officielles qu'il avait été chargé par son Gouvernement de faire parvenir au ministre une lettre particulière, très amicale et pleine de regrets de ce que tout avait tourné autrement qu'il ne l'avait souhaité ; à la fin de la lettre, il exprimait l'espoir que « cette interruption des relations diplomatiques serait limitée à la plus courte durée possible. »



La guerre n'était pas encore officiellement déclarée, mais personne ne doutait plus que le sang coulerait. L'Allemagne qui voulait cette guerre, tout en simulant d'être notre amie, et l'Angleterre qui s'est franchement solidarisée avec nos adversaires, pouvaient triompher toutes les deux. Comme de raison, chacune d'elles ne songeait qu'à ses propres intérêts.

Mais quel était donc l'intérêt russe dans cette guerre impopulaire, que personne ne comprenait, dont personne ne voulait et que tout le monde désapprouvait?

A cette question doivent répondre, devant la patrie et devant

l'histoire, les conseillers irresponsables qui ont tout fait pour jeter la Russie dans cette funeste aventure. Car il n'y a pas de doute que les deux révolutions de 1905 et de 1917 en furent les suites fatales. Ces gens sont bien plus coupables envers la Russie que les Japonais, nos adversaires. Ceux-ci avaient tout intérêt à s'entendre avec nous à l'amiable, et ils auraient certainement préféré cette solution à toute autre. Est-ce que les ouvertures faites en 1901 par le marquis Ito, dont il a été question plus haut, n'en étaient pas la preuve? Est-ce que M. Kurino qui, en définitive, a été chargé de nous annoncer la rupture des négociations, a pu ne pas être exaspéré en voyant que ses efforts conciliants secondés par ceux du comte Lamsdorff venaient se heurter immanquablement à des influences du dehors ?

La semaine qui avait précédé la rupture, il venait souvent deux fois par jour au ministère pour avoir notre réponse, que son Gouvernement attendait fébrilement; chaque fois il se heurtait à des paroles évasives, dues à ce que le ministre des Affaires étrangères était obligé d'attendre sur toute question les avis de l'amiral Alexéïeff qui mettaient un long temps pour arriver. Désolé par cette incertitude, exaspéré par la lenteur, croyant plutôt à un double jeu, Kurino sortait penaud du ministère, et il n'avait qu'à traverser la place du Palais d'Hiver pour entendre un tout autre son de cloches. Au comité d'Extrême-Orient, on lui faisait comprendre très clairement que la Russie ne céderait pas, que le Japon n'avait pas à y compter. Si l'on considère que ce langage belliqueux était tenu par des gens qui se disaient les plus proches du trône, et qui se vantaient de contrôler l'activité des ministres en titre, ce qui était au fond le cas, qui est-ce qui ira, la main sur la conscience, reprocher au diplomate patriote japonais son attitude? Qui est-ce qui lui fera grief d'avoir mis en éveil son Gouvernement, de lui avoir fait part de ses observations, de ses craintes, enfin de ses doutes sur la sincérité du jeu qui se jouait autour de lui grâce aux doubles pouvoirs créés dans tous les ressorts principaux de l'Administration? N'était-ce pas son devoir tout indiqué d'ouvrir les yeux à son Gouvernement?

Le soir du 8 février, toute la Cour, l'Empereur, les deux Impératrices, entourés des grands-ducs et des grandes-duchesses, assistaient à une représentation au théâtre Marie. On donnait *la Roussalka*, un opéra de Dargomyjsky, avec Chaliapine et

Sobinoff. Dans un des entr'actes, le public réclama l'hymne national qui, au grand enthousiasme de la salle, fut exécuté trois fois par l'orchestre soutenu par les chœurs et les solistes. L'enthousiasme touchait au délire et, n'en déplaise à Chaliapine, qui depuis est allé servir et saluer d'autres dieux, si je rappelle qu'en prononçant les mots de l'hymne : « Que Dieu protège le tsar, » il s'agenouilla devant l'Empereur et acheva dans cette posture le chant patriotique.

A l'issue du spectacle, je passai au ministère pour prendre connaissance des télégrammes arrivés dans la soirée. Cette besogne achevée, je m'apprêtais à rentrer chez moi, lorsqu'un courrier entra dans mon bureau et me tendit une lettre de l'Empereur au nom du ministre. Je fis éveiller le comte Lamsdorff, qui, cinq minutes après, m'appela pour me montrer le contenu de la missive impériale. C'était un télégramme secret de l'amiral Alexéïeff annonçant que, dans la nuit du 8 au 9 février, les torpilleurs japonais avaient attaqué brusquement notre escadre mouillée sur la rade extérieure de Port-Arthur. Deux de nos cuirassés et un de nos torpilleurs avaient été atteints. L'amiral enverrait les détails par un prochain télégramme.

La néfaste guerre d'Extrême-Orient était commencée. Rien n'arrêterait plus le cours fatal des événements.

* * *

Quelles pouvaient être les pensées intérieures du Kaiser en voyant s'accomplir ainsi tous ses vœux, il est difficile de le deviner d'après le télégramme suivant, qu'il envoyait, le 28 février, à l'empereur Nicolas :

Voyant d'après tes dernières aimables informations que les opérations en Mandchourie prendront plusieurs mois, je me suis décidé pour mon voyage de repos en Méditerranée. Je passerai par le Golfe de Biscaye et croiserai le long des côtes italiennes et siciliennes, en visitant différents ports, entre autres Malte et Gibraltar. Deux mois de maladie suivis de deux mois de festivités très épouvantables à la Cour et de travaux en ville sont les raisons pour lesquelles les médecins me recommandent le repos et l'air de la mer. — Meilleures amitiés à Alice.

WILLY.

Ainsi, l'empereur Guillaume ne touche pas cette fois aux

questions politiques. Il attend pour cela un moment plus propice et, télégraphiant au Tsar avant de se mettre en route, il veut seulement laisser l'impression d'une sollicitude et faire accroire que s'il entrepend sa croisière, ordonnée par les médecins, c'est parce qu'il apprend que nos opérations en Mandchourie vont traîner en longueur.

Mais bientôt il revient à son thème favori. Le 4 mars, il met l'empereur Nicolas II en garde sur les rapports étroits qui se sont noués entre la France et l'Angleterre :

Par des nouvelles de source privée, j'apprends que la France et l'Angleterre sont à la veille de conclure un traité au sujet du Maroc. Il paraît que l'Angleterre abandonne le Maroc à la France en échange de grandes compensations accordées par cette dernière à l'Angleterre, probablement en Orient.

WILLY, *Amiral de l'Atlantique.*

Le 13 avril, nous reçûmes la déplorable nouvelle, de la perte du *Pétropavlovsk*. L'énorme cuirassé, touché par une mine, avait sombré en quelques minutes, engloutissant avec lui l'amiral Makaroff et tout l'équipage ; le grand-duc Cyrille, qui se trouvait à bord, avait été sauvé par miracle, avec trois officiers et quarante matelots.

L'empereur Guillaume ne manqua pas cette occasion de nous manifester ses sentiments. Il se rendit aussitôt chez notre ambassadeur, le comte Osten Sacken, pour lui exprimer sa sympathie et, au cours de la conversation, il s'aventura à lui dire :

— Que de fois j'ai prévenu votre souverain du danger japonais! J'ai fait même l'espion pour être à même de le mieux renseigner et il m'a toujours répondu : « Non-sens! »

L'empereur Guillaume ne se laissait pas cependant décourager par l'attitude que, d'après son propre témoignage, l'empereur Nicolas avait adoptée à l'égard des renseignements qu'il lui faisait parvenir. Il continuait à « faire l'espion » et, le 19 avril, il télégraphiait de Syracuse :

Malte très intéressante. La flotte de la Méditerranée dans des conditions splendides ; prête à tout. L'intérêt pour la guerre très intense et tout à fait pro-japonais. A mon étonnement suprême une ferme conviction prévaut que finalement le Japon battra totalement la Russie et lui imposera la paix! Cela est

strictement confidentiel! — *Le temps est magnifique comme en août. Une masse de fleurs. Meilleures amitiés à Alice. — La combinaison de Crimée tient plus fort que jamais.*

WILLY, *Amiral de l'Atlantique.*

Tandis que le Kaiser affectait ainsi d'être un ami désintéressé de la Russie, dont le dévouement allait jusqu'à « faire pour elle l'espion, » son attaché militaire à Saint-Pétersbourg faisait à son tour de l'espionnage, mais de l'espionnage à nos dépens. Il fut pincé dans un restaurant de la banlieue, au moment où il régalait des employés de notre état-major et, en échange de billets de banque, leur extorquait des renseignements. Il fut impliqué dans l'affaire d'un certain Ivkoff qui avait vendu aux Japonais nos plans de mobilisation. Par égard pour l'empereur Guillaume, le Tsar voulut qu'on étouffât ce scandale. Mais l'attaché militaire dut quitter Saint-Pétersbourg immédiatement, sous le prétexte d'un congé.

L'Angleterre, de son côté, tout en soutenant le Japon contre nous, songeait à un rapprochement avec la Russie. Les premières ouvertures dans ce sens ont été faites personnellement par le roi Édouard VII dans une conversation qu'il eut, lors de sa visite à la cour de Danemark, avec M. Iswolsky, notre ministre à Copenhague. En parlant de l'entente qui venait d'être conclue entre l'Angleterre et la France sur les questions du Maroc et de l'Égypte, le Roi avait exprimé le désir d'un arrangement avec la Russie sur les questions qui intéressaient les deux pays.

Le ressentiment de Nicolas II contre les Anglais était beaucoup trop fort à cette époque pour qu'une telle proposition eût quelque chance de succès. Aux avances personnelles de Sa Majesté britannique, le Tsar se contenta de répondre en termes évasifs.



Le 18 octobre, jour de la fête patronymique du grand-duc héritier, l'Empereur retint le comte Lamsdorff après le déjeuner et lui dit avoir reçu la veille une longue et intéressante lettre de l'empereur Guillaume, qu'il voulait lui lire personnellement. Les sujets que touchait le Kaiser étaient des plus variés. Il commençait par approuver l'intention de l'Empereur de rappeler l'amiral Alexéïef et de le remplacer par le général Kouropatkine.

Puis, ayant appris que notre amirauté avait l'intention de faire sortir de la Mer-Noire l'escadre qui y était condamnée à l'inaction, il approuvait hautement cette mesure et nous conseillait de traverser les Détroits à l'improviste, sans prévenir personne : « Les Anglais, continuait-il, n'auront qu'à s'incliner devant le fait accompli. »

A quoi Lamsdorff objecta que peut-être en effet les Anglais, qui avaient alors dans l'archipel près de 140 pavillons, ne s'opposeraient pas de force à la sortie de nos bâtiments de la Mer-Noire, mais qu'il était plus que probable que, nous voyant enfreindre les stipulations des traités, ils en feraient autant et entreraient dans la Mer-Noire.

En nous donnant ces conseils perfides, l'empereur d'Allemagne ne pouvait pas ne pas prévoir où ils nous auraient conduits, si nous étions assez fous pour les suivre.

Le 24 octobre, de grand matin, arrivèrent les premières nouvelles sur le trop fameux incident du Doggerbank : elles portaient que l'escadre de l'amiral Rojdestvensky, ayant aperçu dans la mer du Nord une flottille de pêcheurs, avait tiré dessus : deux hommes étaient tués, quelques-uns blessés, un bâtiment coulé, plusieurs endommagés.

Il est superflu de rappeler la violente émotion que ce bizarre incident provoqua en Angleterre et l'animosité qui troubla les rapports russo-anglais jusqu'au jour où le litige fut déféré à un tribunal d'arbitrage siégeant à La Haye.

L'empereur Guillaume ne pouvait souhaiter des circonstances plus favorables à ses desseins.

Le 27 octobre, il télégraphia à l'empereur Nicolas, lui offrant cette fois d'opposer ouvertement à l'alliance anglo-japonaise un pacte entre l'Allemagne, la Russie et la France. Il taxait M. Delcassé d'anglophilie et reprochait à l'Angleterre d'empêcher notre libre approvisionnement en charbon. Pour y remédier, le Kaiser offrait ses services et nous proposait aussi de nous adresser, pour nos commandes militaires et navales, aux maisons allemandes, à l'instar du Japon qui se fournissait en Italie ou chez Whitehead. Quant à l'incident du Doggerbank, le Kaiser estimait que notre escadre n'aurait pas dû tirer, surtout dans les eaux européennes.

L'Empereur fit part de ce télégramme à Lamsdorff qui, après en avoir pris connaissance, le restitua à Sa Majesté, en

l'accompagnant d'un court billet où il disait, comme en passant, que les « étroites relations traditionnelles entre les deux monarchies voisines pouvaient certainement être utilisées contre l'arrogance des Anglais. »

Ayant entrepris sa campagne, l'empereur Guillaume tenait à lui garantir le succès par tous les moyens à sa disposition.

C'est ainsi que, le lendemain du jour où le télégramme en question avait été expédié, le baron Holstein, ce haut et mystérieux fonctionnaire de la Wilhelmstrasse se présenta chez notre ambassadeur à Berlin. Il lui exposa, à peu près dans les mêmes termes, ce que son maître avait suggéré au Tsar au sujet d'une alliance russo-franco-allemande. Il avait en outre mission d'ajouter que, dans l'hypothèse de notre consentement, le Gouvernement russe devrait demander catégoriquement à la France si elle considérait une guerre entre la Russie et l'Angleterre comme un *casus fœderis*.

La visite du baron Holstein fut racontée par le comte Osten-Sacken dans une lettre secrète que le ministre soumit à l'Empereur avec un billet explicatif. Lamsdorff disait dans ce billet que, d'un côté, un rapprochement avec l'Allemagne, surtout dans les circonstances présentes, était certainement désirable, mais que, de l'autre, il ne fallait pas perdre de vue le désir constant de l'Allemagne de nous brouiller avec la France. Poser des questions catégoriques à la France, serait très indélicat, d'autant plus qu'elle ne cessait de nous témoigner la plus solide amitié. Pour finir, le ministre conseillait à l'Empereur beaucoup de circonspection dans une affaire aussi délicate.

Malgré ce conseil, Nicolas II répondit au Kaiser qu'un pareil accord entre la Russie, la France et l'Allemagne lui plairait assez : on maîtriserait ainsi l'outrecuidance des Anglais. Il acceptait donc l'idée d'une alliance russo-franco-allemande contre l'Angleterre et le Japon. En priant l'empereur Guillaume d'élaborer les lignes principales du futur traité, le Tsar affirmait que notre alliance avec la France n'excluait pas son adhésion à la nouvelle combinaison.

Les dernières phrases de la lettre étaient consacrées à l'incident du Doggerbank qui, selon le désir de l'Empereur, ferait l'objet d'un examen dans une commission internationale; l'attitude des Anglais était qualifiée de révoltante et ils étaient accusés de nous avoir adressé des notes fulminantes.

D'après cette lettre, on voit combien Nicolas II était irrité contre l'Angleterre.

Un discours inconvenant à l'adresse de la Russie, que le Premier Ministre anglais venait de prononcer, à Southampton, augmenta encore cette irritation.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner si le Tsar attendait avec impatience la réponse de l'empereur Guillaume au sujet de l'alliance entre la Russie, l'Allemagne et la France.

Cette réponse n'arriva que le 2 novembre : elle était écrite en anglais, sur six pages de grand format, aux armes impériales. En voici le texte résumé :

(Une alliance purement défensive, dirigée exclusivement contre l'agresseur ou les agresseurs européens.) Il ne faudrait pas que l'Amérique considérât cette alliance comme une menace contre elle. Deux partis existent en France : 1° les radicaux, — antichrétiens qui gravitent vers l'Angleterre mais qui sont contre la guerre; — 2° les nationalistes, — cléricaux qui n'aiment pas l'Angleterre, sympathisent avec la Russie, mais qui ne veulent pas de guerre non plus. En somme, la France tient avant tout à sa neutralité, sur quoi spécule l'Angleterre. Rouvier, le ministre des Finances français, a dit en décembre dernier que la France ne soutiendrait en aucun cas la Russie contre le Japon, même si l'Angleterre se solidarisait avec l'Empire du Soleil Levant. Pour s'assurer contre la France, l'Angleterre lui a cédé le Maroc. Tout changera quand la France sera forcée de se prononcer ouvertement pour Saint-Pétersbourg ou pour Londres. — Si toi et moi, nous restons épaule contre épaule, il en résultera que la France sera obligée de s'unir ouvertement et formellement à nous deux et de remplir ses devoirs d'alliée envers la Russie, ce qui est pour nous de la plus haute valeur, étant donné ses ports excellents et sa belle flotte qui sera de cette façon à notre disposition. Si nous y parvenons, moi je maintiendrai la paix et toi, tu auras les mains libres pour négocier avec le Japon. — Je suis en sincère admiration devant ton *sublime instinct politique qui t'a suggéré de faire instruire l'incident de la Mer du Nord par le Tribunal de la Haye. Cet incident, intentionnellement embrouillé, a été exploité par les radicaux français, — Clemenceau et tous les autres, — comme une preuve que la France n'est pas tenue de remplir envers la Russie ses obligations d'alliée. D'après mes renseignements, Delcassé et Cambon ont entièrement adopté dans*

cette affaire le point de vue anglais et la France a pris vis à vis de l'Angleterre une attitude bienveillante. — Je joins à ces lignes le projet de l'arrangement. Personne n'en sait rien, pas même mon ministre des Affaires étrangères. Tout a été fait par moi et par Bülow.

La lettre se terminait par la phrase suivante :

Möge Gottes Segen ruhen auf dem Vorhaben der beiden hohen Herrscher und die mächtige dreifache Gruppe, — Russland, Deutschland, Frankreich, — für immer Europa den Frieden bewahren helfen. Das wollte Gott! (1)

Le comte Lamsdorff fit tout de suite observer à Sa Majesté que cette proposition nous commandait une extrême prudence.

— L'empereur Guillaume, dit-il, cherche visiblement à connaître les pactes qui nous lient à la France, dans le dessein de nous brouiller avec elle. En tout cas, l'alliance franco-russe étant secrète, nous ne pourrions rien révéler de nos engagements sans le consentement de notre alliée.

— C'est juste, répondit Nicolas II. Préparez-moi une réponse dans ce sens pour l'empereur Guillaume.

Cette réponse fut expédiée à Berlin, quelques jours plus tard.

* * *

Le 12 novembre, le baron Romberg, chargé d'affaires d'Allemagne, se présenta chez le comte Lamsdorff pour lui déclarer confidentiellement ce qui suit :

— Par la voie diplomatique, on a appris à la Wilhelmstrasse que les Japonais, très affaiblis par la guerre, pensent à la paix et auraient même sollicité l'entremise de l'Angleterre qui se serait accordée avec la France, pour proposer à l'Allemagne une médiation à trois. Le comte Bülow ne voudrait rien entreprendre avant de savoir quelles seraient, le cas échéant, les dispositions de la Russie.

Le comte Lamsdorff répondit au baron Romberg qu'il avait de la peine à croire que la France se fût accordée avec l'Angleterre, à l'insu de la Russie, et que cette nouvelle lui paraissait invraisemblable.

(1) « Puisse la bénédiction de Dieu reposer sur les intentions des deux hauts Potentats et puisse le robuste groupe à trois, — Russie, Allemagne, France, — aider à maintenir toujours la paix de l'Europe ! Que Dieu le veuille ! »

Le 15 novembre, le Kaiser, revenant à la charge, télégraphiait à l'empereur Nicolas :

D'une source sûre aux Indes, je suis secrètement informé qu'une expédition au Thibet est préparée sous main en Afghanistan. On médite de mettre ce pays une fois pour toutes sous l'influence britannique et, si possible, sous une suzeraineté directe. L'expédition part à la fin de ce mois. Le directeur de la manufacture d'armes de l'Émir, un Allemand, le seul Européen au service de l'Afghanistan qui ne soit pas Anglais, a été assassiné en guise de préambule à l'action! — Les pertes des Japonais devant Port-Arthur sont, d'après mes informations, de 50000 hommes. En conséquence, ils commencent à être fatigués de la guerre, ayant subi de trop grandes pertes. Ceci a fait qu'ils ont demandé la médiation à Paris et à Londres, et c'est pourquoi ces deux Puissances ont laissé leurs journaux renouveler les bruits sur la probabilité qu'elles pourraient servir de médiatrices. Le Japon espère, à l'aide d'un congrès, recevoir d'elles Port-Arthur et la Mandchourie. Je prépare à ton aimable lettre une réponse qui, je l'espère, ira à la rencontre de tes désirs. — Meilleures amitiés à Alice.

WILLY.

On voit que l'empereur Guillaume ne se contente pas d'attribuer à l'Angleterre des plans de conquête sur l'Afghanistan : il insinue aussi que la France se prépare à seconder les manœuvres qui auront pour but d'enlever à la Russie Port-Arthur et la Mandchourie.

Le surlendemain, 19 novembre, Guillaume II télégraphie encore. Après avoir confirmé ses précédentes informations sur l'Afghanistan, il assure que les Japonais sont navrés de la tournure qu'a prise la guerre et mortifiés par leur impuissance à obtenir un succès décisif; leurs réserves sont épuisées, tandis que les forces fraîches des Russes ne font qu'affluer. Un général japonais aurait dit : « La soupe que nous avons préparée, nous la devons manger maintenant! Les Japonais cherchent des médiateurs. Lansdowne aurait demandé à Hayashi (ministre à Londres) quelles seraient leurs conditions de paix. Les exigences de Tokio auraient été tellement excessives que Lansdowne a fait là-dessus une observation sévère à Hayashi. En réponse à la grimace de ce dernier, Lansdowne

aurait expliqué ainsi sa pensée : « L'Angleterre aura soin que la médiation oblige la Russie à évacuer la Mandchourie et la Corée, de façon que *de facto* le Japon obtienne tout ce qu'il veut ! »

Et le Kaiser ajoutait : « C'est ainsi que se présentent les choses aux yeux des Anglais, lorsqu'ils parlent amitié et médiation amicale. » Il affirmait enfin que la France savait tout cela et y sympathisait. En guise de compensations, les Japonais auraient l'intention de proposer à la Russie des acquisitions territoriales en Perse, mais certainement loin du Golfe que les Anglais se réservent à eux-mêmes.

Après cette nouvelle pointe non seulement contre l'Angleterre, mais aussi contre la France, le télégramme de l'Empereur se terminait par des assurances amicales : « Puisse Dieu te donner un succès complet, tandis que moi je continue à veiller sur toi partout ! »

Le 20 novembre, arrivait de Berlin l'attaché militaire allemand, apportant une nouvelle lettre de l'empereur Guillaume, en date du 17 novembre. Un projet de traité entre la Russie et l'Allemagne, écrit tout entier de la main du Kaiser, y était joint. Dans sa lettre, le Kaiser conseillait hardiment de toucher au point le plus vulnérable pour la Grande-Bretagne et d'agir du côté de la frontière afghano-persane :

Je sais et suis informé que c'est la seule chose dont ils ont peur et que la crainte de ton entrée aux Indes par le Turkestan et en Afghanistan par la Perse est la vraie et la seule raison pour laquelle les canons de Gibraltar et la flotte britannique sont restés silencieux pendant trois semaines! La frontière des Indes et l'Afghanistan sont les seuls points du globe où l'ensemble de ses flottes de guerre ne peut être utile à l'Angleterre et où ses canons sont impuissants à rencontrer l'envahisseur ! La perte des Indes serait un coup mortel pour la Grande-Bretagne!

En terminant, le Kaiser exprimait l'espoir que le comte Lamsdorff recevrait des ordres immédiats pour la conclusion du traité.

C'était la première fois qu'il mettait une telle insistance, non seulement à vouloir dévoiler les intrigues de l'Angleterre, mais aussi à démontrer au Tsar la nécessité de réagir contre elle. Si l'Allemagne pouvait, par les mains des Russes, affaiblir l'Angleterre et surtout si elle pouvait lui porter ce coup mortel dont parle l'Empereur, ses désirs seraient enfin réalisés ! N'ayant

plus de concurrent redoutable, l'Allemagne se sentirait maîtresse de l'Europe. En attachant alors la Russie à son service, elle prétendrait à la domination mondiale ! Quelle perspective tentante, à faire tourner la tête de ce monarque qui se croyait le représentant de Dieu sur la terre et le chef d'une nation élue appelée, de préférence à toutes les autres, à dicter sa volonté à l'univers.

Le 22 novembre, le Tsar discuta avec le comte Lamsdorff la lettre du Kaiser. Le ministre trouvait les nouvelles propositions acceptables en principe ; mais il voyait un certain danger dans la précipitation avec laquelle Guillaume II voulait traiter l'affaire. Aussi était-il d'avis qu'il fallait lui écrire que le traité demandait à être médité et faire entre temps l'objet d'un sondage du Gouvernement français. Une occasion propice s'offrait précisément. L'ambassadeur de France venait de rentrer d'un congé ; il apportait une lettre du Président de la République à l'Empereur qu'il demandait à remettre personnellement.

A cette époque, le Gouvernement français était fort préoccupé de la manière dont notre escadre, en route pour l'Extrême-Orient, s'approvisionnait en charbon français. Le comte Lamsdorff suggéra alors à l'Empereur l'idée de profiter de l'audience de M. Bompard pour lui faire des ouvertures au sujet de la proposition allemande. En recevant M. Bompard, l'Empereur aurait pu lui dire que l'empereur d'Allemagne était en train de proposer à la Russie une alliance défensive ; que le Gouvernement impérial trouvait ces propositions avantageuses ; mais qu'il ne voulait pas les accepter sans avoir prévenu son alliée qui, à son tour, trouverait dans cette combinaison des avantages considérables. En effet, par son entrée dans cette nouvelle triplice, la France se prémunirait contre l'Allemagne et contre la Triplice ancienne qui perdrait toute sa valeur du fait même que l'Allemagne serait des deux. Si, malgré ces considérations, la France hésitait à se joindre à la combinaison proposée, la Russie aurait la conscience nette et les mains libres.

Lamsdorff estimait qu'une pareille déclaration aurait une grande autorité dans la bouche de l'Empereur ; mais, comme elle ne pourrait être prononcée qu'après la réception de la réponse du Kaiser, il serait préférable de faire dire à M. Bompard que, retenu par d'autres affaires, l'Empereur le recevrait au courant de la semaine prochaine.

L'Empereur partagea, en tous points, les opinions du comte Lamsdorff.

En quittant Sa Majesté, le ministre réitéra qu'il serait plus correct et plus prudent de prévenir la France que de l'inviter à s'associer à une combinaison déjà réalisée. La politique du « fait accompli » aurait froissé la France, tout en faisant le jeu du Kaiser.

Le 26 novembre, l'empereur Guillaume télégraphia de nouveau à Nicolas II, en le remerciant d'avoir résolu de ne rien dire à la France sur l'arrangement projeté sans son consentement. Il s'opposait décidément à ce que la France fût initiée aux négociations *avant* la signature du traité; il craignait que, le cas échéant, la France n'en parlât à l'Angleterre, — *to her friend, if not secret ally,* — ce qui risquerait de provoquer une attaque de l'Angleterre et du Japon contre l'Allemagne, tant en Europe qu'en Asie :

Leur énorme supériorité maritime aurait vite le dessus sur ma petite flotte et l'Allemagne serait temporairement estropiée.

Tout l'équilibre général en serait bouleversé :

C'était mon désir spécial, — et autant que j'ai compris aussi ton intention, — de maintenir et de renforcer par un arrangement entre la Russie, l'Allemagne et la France cet équilibre mondial mis en danger... Une information préalable de la France mènerait à une catastrophe! Si néanmoins tu penses qu'il est impossible pour toi de conclure avec moi un traité sans le consentement préalable de la France, il serait beaucoup plus sûr alors de s'en abstenir pour de bon. Certainement je serai tout aussi absolument discret sur nos pourparlers que toi-même. De même que tu en as informé seulement Lamsdorff, de même j'en ai parlé uniquement à Bülow qui m'a juré un secret absolu. Nos relations et sentiments réciproques resteront sans changement, tels qu'avant...

Dans la matinée du 27 novembre, le Tsar envoya ce télégramme au ministre, en le priant de venir à Tsarskoïé-Sélo à six heures de l'après-midi.

Les réflexions qu'inspiraient les suggestions du Kaiser et que le ministre ne manqua pas de soumettre à son souverain, étaient les suivantes :

« L'empereur d'Allemagne attache le plus grand prix à conclure le traité en dehors de la France et, voulant arriver

coûte que coûte à ce but, il pèche même par l'absence de logique. En effet, pourquoi la France qui aurait tout lieu de se sentir offensée de ce que nous lui aurions caché nos négociations avec l'Allemagne et l'aurions invitée à se joindre à un traité déjà signé, pourquoi observerait-elle dans ce cas le secret? Et pourquoi ne le ferait-elle pas, si au préalable nous l'avertissions amicalement? »

Ensuite, le ministre protestait violemment contre l'obligation que voulait nous imposer le Kaiser de dénoncer le traité une année à l'avance. Un arrangement politique de cette portée, disait-il, n'est pas un traité de commerce qu'on peut s'engager à dénoncer à date fixe.

Enfin Lamsdorff avouait à son maître que, réflexion faite, il en était revenu de l'idée d'initier la France à nos négociations avec l'Allemagne par l'entremise de l'ambassadeur de la République, puisque Sa Majesté devait le recevoir sans trop de retard.

Quant à l'empereur Guillaume, le ministre était d'avis qu'on devrait lui expédier, au plus vite, quelques paroles calmantes, que suivrait une lettre circonstanciée, avec toutes les explications requises.

Le Tsar apprécia ces considérations et demanda au ministre de lui préparer pour le lendemain un projet de lettre qu'il enverrait aussitôt.

Rentré de Tsarskoïé-Sélo, le ministre me fit venir chez lui pour me dicter ce projet de la lettre et une notice explicative pour le Gouvernement français.

Voulant donner à l'Empereur la latitude de la rédaction finale, Lamsdorff avait intitulé le premier document : « Analyse de quelques lettres et télégrammes de l'empereur Guillaume » et le second : « Notice sur les communications très confidentielles qui pourraient être faites au Gouvernement français. »

Les deux documents, copiés par moi dans la nuit, furent expédiés à Tsarskoïé-Sélo le 28 novembre de grand matin.

Voici les idées principales du premier document, autant que je me les rappelle :

« Les liens d'intime amitié entre les souverains de Russie et d'Allemagne et les relations traditionnelles entre les deux Empires voisins offrent une garantie suffisante de leur solidarité et de leur parfaite entente, lors même que celle ci ne serait scellée par aucun document. Il est plus difficile d'y associer la

France, dans la mesure où son adhésion semble désirable. L'empereur d'Allemagne croit que la France penche du côté de l'Angleterre au point d'être même « son alliée secrète. » Cette supposition n'est cependant pas confirmée par les données très positives que nous avons sur les vues de notre alliée... L'empereur d'Allemagne pense que, pour décider le Gouvernement français à exercer une action modératrice sur l'Angleterre, il faudrait lui révéler l'existence d'un traité en bonne et due forme, conclu entre l'Allemagne et la Russie... Nous croyons, au contraire, que pour amener la France à faire cause commune avec la Russie et l'Allemagne, il faudrait prudemment la rendre solidaire de leurs intentions essentiellement défensives et pacifiques. Dans ce dessein, il serait désirable que la Russie, amie et alliée, agissant non par intimidation et contrainte, mais par persuasion, pût initier la France et la sonder suivant l'ordre d'idées exposé dans la notice ci-jointe. Cette démarche préalable, si elle était faite avec les précautions voulues, ne pourrait qu'inspirer à la France le secret absolu qui lui serait recommandé. Tel ne serait pas le cas devant un traité signé à son insu et auquel on l'inviterait à se conformer. Cette mise en demeure de « prendre ou de laisser » risquerait plutôt de la jeter dans les bras de l'Angleterre... Nous estimons que le meilleur moyen de lui faire accepter le projet si admirablement conçu par l'empereur Guillaume serait de la gagner d'abord amicalement à l'ensemble de cette grande pensée politique et de l'associer ensuite à ses détails. »

Les arguments de la notice portaient :

« L'attitude malveillante et même arrogante que le Gouvernement britannique, dominé par une presse et une opinion publique dévoyées, croit pouvoir adopter de plus en plus fréquemment à l'égard des autres Puissances, nous a inspiré, à l'empereur Guillaume et à moi, la crainte que la paix de l'Europe ne soit spontanément troublée par quelque incident minime, que l'outrecuidance anglaise ferait fatalement dégénérer en un conflit. Afin de conjurer ce péril, nous jugerions utile de conclure un arrangement *exclusivement défensif*, qui assurerait réciproquement aux deux Empires voisins l'appui énergique de l'un, si l'autre était attaqué par une tierce Puissance européenne. Un accord de ce genre, dont les détails seraient à déterminer, semblerait pouvoir servir de frein efficace contre une

Puissance qui se croit à l'abri de tout danger, lors même qu'elle méconnaît les droits des autres, et qui ne se sent obligée à aucun égard envers eux. Nous n'avons pas voulu cependant réaliser ce projet sans y avoir préalablement initié la France et sans lui avoir proposé de s'y associer.

« Cet accord à trois, dont l'immense valeur serait particulièrement relevée par les circonstances actuelles, créerait une situation politique qui évidemment ne serait pas défavorable à la France ; elle pourrait servir en même temps à la consolidation de la paix, que la Russie et son alliée tiennent à maintenir en Europe, dans leur propre intérêt autant que dans celui de l'humanité entière. L'obligation d'un *secret absolu* est évidente. »

Sa Majesté approuva complètement les considérations formulées dans les deux documents précités et rédigea, sur leur base, une lettre qui partit pour Berlin le 7 décembre. Cette missive se croisa en route avec une autre lettre que l'empereur Guillaume avait adressée, entre temps, au Tsar et qui arriva à Saint-Pétersbourg le 9 décembre.

C'était le jour de la fête militaire de Saint-Georges. Rentré de la cérémonie traditionnelle du Palais, l'Empereur appela auprès de lui le ministre. Sa Majesté paraissait agitée et elle s'empressa de lire à haute voix la lettre qu'elle venait de recevoir.

L'empereur Guillaume insistait sur la campagne que les Anglais menaient contre l'Allemagne à propos de l'approvisionnement de notre escadre de la Baltique en charbon. Il ajoutait que, tout en ne voulant pas trop presser la réponse à sa proposition de traité, il devait cependant exiger la garantie qu'il ne serait pas laissé sans secours, au cas où l'Angleterre et le Japon lui déclareraient la guerre pour avoir fourni du charbon à notre flotte. S'il n'obtenait pas l'assurance formelle que, le cas échéant, la Russie se battrait avec lui « épaule contre épaule, » il serait obligé, à son grand regret, de suspendre immédiatement l'approvisionnement de notre escadre en charbon.

On comprend qu'il y avait lieu d'être inquiet, en raison de cette insistance qui ne s'arrêtait devant rien, pas même devant des menaces, pour entraîner la Russie et pour la mettre aux prises non seulement avec l'Angleterre, mais aussi et surtout avec la France, son amie et alliée !

Après discussion, l'Empereur décida de télégraphier à Berlin

que les deux lettres s'étaient croisées en route et que la sienne contenait toutes les explications nécessaires.

Le 11 décembre, arriva le télégramme suivant de l'empereur Guillaume :

Ta lettre du 7, pour laquelle mes meilleurs remerciements, s'est justement croisée avec la mienne de la même date. Nous devons avant tout arriver à un arrangement permanent sur la question du charbon. Cette question devient tous les jours de plus en plus urgente. Aujourd'hui encore des nouvelles sérieuses me sont parvenues de Port-Saïd et de Cape-Town; maintenant il n'y a plus de temps à perdre. Aucune troisième Puissance ne doit entendre même un chuchotement *sur nos intentions, avant que nous ayons conclu une convention sur les affaires de charbon, sans quoi les conséquences seraient très dangereuses. — J'ai une entière confiance en ta loyauté.*

WILLY.

A ce télégramme Nicolas II répondit aussitôt qu'il acceptait de conclure sans retard une convention sur la question du charbon et que Lamsdorff s'entendrait à cet égard avec l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Alvensleben.

Le même jour, le comte Alvensleben remettait au comte Lamsdorff un aide-mémoire, où il était dit que l'Angleterre accusait l'Allemagne d'enfreindre la neutralité en fournissant du charbon à notre flotte et que, pour continuer l'approvisionnement, l'Allemagne devait être sûre que la Russie lui porterait un secours armé, si elle était attaquée par le Japon ou par le Japon soutenu par l'Angleterre. En remettant l'aide-mémoire, l'ambassadeur sollicitait une réponse aussi prompte que possible.

Il obtint toute satisfaction; car, dès le lendemain, le comte Lamsdorff lui déclarait que « le Gouvernement impérial de Russie s'engageait formellement à faire cause commune avec l'Allemagne, si elle était attaquée par le Japon ou par l'Angleterre pour avoir fourni du charbon à l'escadre russe. »

Aussitôt cette décision prise, Nicolas II la télégraphia personnellement à l'empereur Guillaume.

Le 21 décembre, le Kaiser lui répondit :

Très cher Nicky,

Sincères remerciements pour ta bonne lettre et les deux télégrammes, ainsi que pour ton aimable ordre de régler la question

du charbon. Certainement nous ne pouvons pas prévoir aujourd'hui, si la déclaration faite par ton Gouvernement sera suffisante pour obvier à toutes les complications qui peuvent surgir. Toutefois, je n'ai aucune intention d'exercer sur toi une pression pour obtenir une solution qui pourrait te paraître indésirable. En toutes circonstances nous resterons de vrais et loyaux amis! Mon avis sur l'arrangement est toujours le même; il est impossible de mettre la France dans notre confidence avant que, nous deux, nous ne soyons arrivés à une entente définitive. Loubet et Delcassé sont sans doute des hommes d'État expérimentés. Mais comme ils ne sont ni princes, ni empereurs, je suis incapable de les placer, dans une question de confiance comme celle-ci, sur le même pied que toi, mon égal, mon cousin et ami. C'est pourquoi, si tu penses qu'il est obligatoire de faire connaître à la France nos négociations avant que nous ne soyons arrivés à un arrangement définitif, je considère qu'il vaut mieux pour toutes les parties intéressées de continuer, dans nos conditions actuelles d'indépendance mutuelle, aussi longtemps que le permettra la situation. J'espère fermement et crois qu'étant profitables à chacun de nous, nos espérances pourront être réalisées non seulement pendant la guerre, mais aussi après, lors des négociations de paix, vu que nos intérêts en Extrême-Orient sont identiques à plus d'un point de vue. — Je te souhaite à toi et à Alice, de tout mon cœur, un joyeux Noël et une heureuse nouvelle année; puisse la bénédiction du Seigneur être sur vous tous, sans oublier le garçon. Avec mes sincères amitiés pour Alice, je reste, très cher Nicky, ton ami et cousin toujours très affectionné et dévoué.

WILLY.

* * *

L'année 1905 commença tristement.

La persistance de nos défaites en Mandchourie avait suscité, à travers tout l'Empire, un mouvement révolutionnaire. On ne peut plus douter que les éléments subversifs aient été encouragés par l'or allemand et les intrigues allemandes. Le jeu criminel auquel les Allemands ont eu recours pendant la grande guerre de 1914 s'est joué en petit, dès 1904

Le 22 janvier fut un jour sinistre.

Dès le matin, une vive émotion se faisait sentir en ville;

elle avait atteint le point culminant au moment où une procession d'ouvriers, précédée par le prêtre Gapone et portant des images saintes et des portraits du Tsar, fut arrêtée devant le Palais d'Hiver. Dans plusieurs endroits de la ville, on avait tiré contre les ouvriers et on les avait refoulés par des charges de cavalerie. Des fenêtres de mon appartement au ministère des Affaires étrangères, j'avais pu observer les salves d'infanterie qui partaient du Pont des Chantres, du Palais Strogonoff, du square de l'Amirauté. C'était pitié de voir que des gens, hommes, femmes et enfants, étrangers à la démonstration et perchés en simples curieux sur les grilles du square, tombaient comme des moineaux. Il était dangereux de circuler dans les rues, dont quelques-unes étaient barrées, tout comme les ponts de la Néva qui réunissaient la ville aux faubourgs.

Ce n'est que le soir que je pus sortir, et encore pas autrement que muni d'un laissez-passer spécial qui me fut délivré par le commandant d'un peloton des chevaliers-gardes appelé à protéger le ministère des Affaires étrangères contre les assauts éventuels.

Le 24 janvier, le comte Lamsdorff se rendit à Tsarskoïé-Sélo. pour son « rapport » hebdomadaire à l'Empereur. Leur travail terminé, Nicolas II lui demanda si le « siège » du ministère des Affaires étrangères avait pris fin. Le ministre répondit franchement :

— Votre Majesté ne sait pas et ne peut pas s'imaginer combien l'événement fut grave et douloureux. Il est navrant que le sang innocent ait coulé, le sang de pauvres gens qui n'étaient fautifs en rien et qui furent trompés par les meneurs. Encouragés par ces derniers, ils sont venus en toute confiance, se croyant autorisés par vous, pour vous exposer leurs besoins. On leur avait dit qu'ils seraient entendus par Votre Majesté et ils en étaient sûrs. Leurs sentiments n'étaient pas mauvais; la preuve en est dans les icones et les images de Votre Majesté qu'ils portaient processionnellement. Au lieu de cela, ils ont été reçus par des feux de salve. L'irritation est si forte que vous seul, Sire, vous pourriez la calmer par une parole de compassion et de consolation ; personne ne saurait croire qu'étant à deux pas de la capitale, vous ignorez ce qui s'y passe. Le Gouvernement est actuellement en désarroi. Votre Majesté a daigné donner au peuple de belles promesses et faire paraître des manifestes qui, ayant rempli tout le monde des meilleures espérances,

sont restés lettre morte. A cause de cela, nous autres, vos ministres, nous n'avons aux yeux du peuple aucun prestige, aucune force; on ne nous croit plus. Il est heureux que le peuple ait gardé son amour pour vous et qu'il ait conservé une confiance inébranlable en votre personne. De grâce, laissez tomber du haut du trône quelques paroles de paix et de soulagement. Dites que vous regrettez ce qui est arrivé, que vous déplorez le sang versé et que vous voulez à tout prix établir les responsabilités, en prenant jusque-là sous votre haute protection, tous ceux qui veulent travailler et en châtiant sans pitié les meneurs.

Cette prière produisit sans doute quelque impression sur l'Empereur; car, après d'autres sujets de conversation, il y revint, en disant qu'il préférerait que son nom ne fût pas mêlé à cette affaire.

Lamsdorff insista courageusement :

— Seule, une intervention personnelle de Votre Majesté peut encore réparer le mal qui a été fait.

Comme résultat de cet entretien, on publia, le 26 janvier, un communiqué officiel qui était une espèce de compromis entre les idées de l'Empereur et celles du comte Lamsdorff.

* * *

Entre temps, la situation de nos armées en Mandchourie devenait chaque jour plus périlleuse.

Notre dernier espoir était dans la flotte que l'amiral Rojdestvensky amenait d'Europe. Le 16 mai, nous apprenions l'irréparable désastre de Tsoushima.

L'heure était singulièrement propice pour les desseins de l'empereur Guillaume.

Le 30 août, l'empereur Nicolas, qui résidait alors à Péterhof, venait de recevoir le rapport du comte Lamsdorff. Il était sept heures et demie du soir; le crépuscule tombait. Un domestique entra pour allumer les lampes. L'Empereur tira de son bureau un papier, en disant :

— J'ai quelque chose à vous communiquer, comte. Si je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, c'est que j'étais lié par ma parole d'honneur.

Le papier qu'il tenait à la main était le trop fameux traité que l'empereur Guillaume lui avait fait signer subrepticement à Björko, le 24 juillet précédent.

Sa Majesté poursuivit :

— Après une longue conversation amicale qui avait porté uniquement sur nos affaires de famille, l'empereur Guillaume me prit à part et se mit à me démontrer combien il serait important, pour la paix générale, que la Russie et l'Allemagne signent un arrangement qui les obligerait à s'entr'aider en cas de complications européennes et il m'a proposé de signer un texte qu'il avait sur lui tout prêt. N'y voyant rien d'inacceptable pour nous, j'ai acquiescé au désir de l'Empereur. Comme il n'y avait pas de ministres des Affaires étrangères auprès de nous, l'empereur Guillaume a fait venir Tchirsky, qui se trouvait à bord en qualité de son secrétaire diplomatique. Celui-ci s'est présenté avec un grand portefeuille sous le bras et c'est lui qui a contresigné la signature du Kaiser au bas du texte. L'exemplaire double qui est resté chez moi a été copié par mon frère, le grand-duc Michel, sur une feuille de papier à en-tête de mon yacht *Standart*. Ma signature a été contresignée par l'amiral Bírileff qui était là. Bien qu'il n'ait pas été spécifié que l'arrangement fût secret, l'empereur Guillaume m'a prié cependant de n'en souffler mot à personne jusqu'à la signature de la paix avec le Japon. Voilà pourquoi je ne vous en ai pas parlé plus tôt. Maintenant, l'empereur Guillaume me prie de faire connaître notre accord au Gouvernement français.

Et l'Empereur tendit le document au ministre.

Ébahi, stupéfait, Lamsdorff demanda à Sa Majesté de lui donner le temps nécessaire pour trouver une issue à cette horrible impasse.

Sans parler des procédés auxquels l'empereur Guillaume avait recouru pour obtenir la signature de son « Impérial ami, » il était manifeste que l'accord était dirigé contre la France, notre alliée.

Ayant échoué dans ses démarches insidieuses de l'année précédente, grâce à l'intervention du comte Lamsdorff, le Kaiser croyait cette fois jouer à coup sûr. Sachant que Nicolas II faisait sa croisière habituelle dans les eaux finlandaises, il lui avait annoncé par télégraphe son intention de venir le voir, et il l'avait supplié de laisser à cette entrevue un caractère tout familial.

Puis, convaincu que, pour réussir, il faut toujours agir sans donner à son adversaire le temps de réfléchir, il était arrivé à Björko avec un document tout prêt, en poche, et il avait pris

l'empereur Nicolas II tellement au dépourvu que c'était le grand-duc Michel qui avait dû s'improviser copiste.

J'ai conservé durant des années, dans les archives ministérielles les plus secrètes, cette petite feuille de papier à en-tête du yacht Impérial sur laquelle étaient copiés, de la main du grand-duc, les quatre articles de l'arrangement paraphé par les deux Empereurs.

Étant dirigé contre la France et tout au profit de l'Allemagne, cet arrangement ne nous attribuait en échange aucun avantage.

L'article premier de l'arrangement portait : *Au cas où l'un des deux Empires serait attaqué par une Puissance européenne, son allié l'aiderait en Europe de toutes ses forces de terre et de mer.* D'où se dégage inévitablement la conclusion suivante : Au cas d'une guerre entre Allemands et Français, — par exemple, pour les affaires marocaines dont l'Allemagne se servait toujours pour provoquer la France, — la Russie devrait faire cause commune avec l'Allemagne contre son alliée !

En s'assurant cet avantage, l'Allemagne ne nous donnait rien en échange. En effet, aux termes du traité, elle ne devait aider la Russie qu'en Europe ; or, si la Russie avait à craindre un conflit, ce n'était pas en Europe, mais plutôt en Orient, où l'Allemagne était libre vis à vis d'elle de toute obligation.

Dirigé contre la France et l'Angleterre, l'arrangement de Björko mettait la Russie entièrement à la merci de l'Allemagne; car il était à prévoir que jamais les Français ne consentiraient à s'y joindre et que notre crédit en France en souffrirait irréparablement.

Mais le plus tragique de la situation était que les engagements signés par l'Empereur à Björko étaient en pleine contradiction avec tous ceux qui nous liaient à la France.

Rentré de Péterhof avec le traité de Björko dans son portefeuille, le comte Lamsdorff me confia, tout chaud, ce qu'il venait d'apprendre et me demanda de lui apporter le dossier secret de l'Alliance franco-russe.

Ce dossier en main, le ministre passa la majeure partie de la nuit à rédiger, pour l'Empereur, une note résumant tous les motifs qui nous interdisaient de ratifier le pacte de Björko; il prépara, en même temps, un projet de dépêche pour M. Nélidoff, notre ambassadeur à Paris.

Les deux documents furent envoyés, le lendemain matin, à Sa Majesté qui les approuva entièrement.

Un courrier spécial emporta la dépêche : elle mettait M. Nélidoff au courant de la situation et, invoquant sa grande expérience, elle lui laissait le soin d'apprécier si le Gouvernement français pouvait être prudemment sondé sur son adhésion éventuelle au traité de Björko.

Dans sa réponse, arrivée le 11 septembre, M. Nélidoff excluait absolument la possibilité de faire un sondage auprès du Gouvernement français quant à son adhésion à un arrangement russo-allemand. Aussitôt reçue, cette réponse fut transmise à l'empereur Nicolas, qui la renvoya sans aucune annotation.

Le lendemain, le comte Lamsdorff écrivit à Sa Majesté une lettre dans laquelle, en usant de la plus grande franchise, il déclarait ne pouvoir comprendre comment on pouvait promettre simultanément la même chose à deux Gouvernements dont les intérêts étaient antagonistes ; il appelait enfin l'attention de l'Empereur sur le danger que présenterait un rapprochement trop étroit avec l'Allemagne qui n'avait en vue que de mettre la main sur nous, en nous brouillant avec la France.

Quand le comte Lamsdorff revit Sa Majesté quelques jours plus tard, Elle lui dit :

— Je n'ai pas compris comme vous le traité de Björko. En le signant, je n'ai pas cru, un seul instant, que mon accord avec l'empereur Guillaume pouvait être dirigé contre la France; c'est juste le contraire; j'avais toujours en vue d'y associer la France.

Le ministre n'hésita pas à répondre :

— Sire, ce traité est une violation flagrante de la promesse que l'empereur Alexandre III a faite à la France de la soutenir par les armes, précisément au cas d'une guerre avec l'Allemagne. Les Français, en apprenant l'existence de cet arrangement, seraient en plein droit de dire que nous les avons trahis. Personnellement, je n'ai aucun engouement pour les Français, mais je tiens à notre alliance avec eux comme à un contre-poids contre l'Allemagne. Dès que les Allemands seraient assurés de leur entente avec la Russie, ils ne seraient que trop heureux de l'annoncer à la France, en nous faisant passer pour des alliés infidèles. L'empereur Guillaume tient beaucoup plus à nous brouiller avec la France qu'à être soutenu par notre armée qui

est occupée en Extrême-Orient ou par notre flotte qui est au fond de la mer.

— Non, reprit le Tsar, non. L'empereur Guillaume est sûrement sincère!

On sait, par tous les documents publiés au cours de ces dernières années, comment l'empereur Nicolas a peu à peu réussi à se dégager des obligations que l'empereur Guillaume a voulu lui imposer. On ne louera jamais assez le courage et le dévouement que déploya le comte Lamsdorff pour éclairer alors son souverain et le libérer des engagements qu'il avait souscrits.

Je ne saurais clore ces lignes sans dire encore quelques mots de l'entrevue de Björko.

Il y a des personnes qui sont portées à voir de la duplicité, de la part de l'empereur Nicolas, dans tout ce qui s'est passé pendant cette entrevue. Ce serait une erreur aussi injuste qu'impardonnable.

Aucun soupçon de duplicité ne saurait effleurer la mémoire de l'Empereur!

N'a-t-il pas dit lui-même au comte Lamsdorff : « Je n'ai pas cru un seul instant que mon accord avec l'Empereur d'Allemagne pouvait être dirigé contre la France. »

D'autre part, n'avons-nous pas entendu ce même comte Lamsdorff rejeter avec indignation tout reproche de manque de loyauté de la part du Tsar, et répondre au comte Witte : « Naturellement Sa Majesté connaissait les engagements pris par la Russie vis à vis de la France; mais, n'ayant pas les textes sous la main et ahuri par l'empereur Guillaume, Elle n'a pu se souvenir exactement de leur contenu. » (1)

La loyauté de l'empereur Nicolas est hors de tout soupçon. Mais si, malgré toute évidence, il y avait encore des malveillants qui voudraient voir dans la page historique de Björko ce qu'elle ne contient pas, ils n'ont qu'à penser à la fin tragique de cet Empereur-Chevalier qui a préféré sceller de la mort la fidélité à ses engagements plutôt que d'accepter la liberté que lui offraient les Allemands.

ALEXANDRE SAVINSKY.

(1) *Mémoires* du comte Witte.

POÉSIES

L'ILE ET LA MAISON

A Georges Victor-Hugo.

J'imagine sur l'Ile où rêva l'Exilé
Un ciel toujours serein et toujours étoilé,
Autour d'elle une mer heureuse et sans tempête
Qui s'est tue à jamais à la voix du Poète,
Dans les champs un été que nul hiver n'atteint,
Quelque chose partout de doux et de hautain
Qui ressemble à l'amour et ressemble à la gloire,
Une source divine où Pégase vient boire
Et, près de la maison que garde l'Océan,
Debout, un haut laurier immortel et vivant,
Pareil à celui dont on voit la feuille amère
A ta tempe, Virgile, et sur ton front, Homère !

A LA MANIÈRE D'OLYMPIO

Souvenez-vous. Voici le printemps. Nous allons
Prendre ce vert chemin. Il conduit au vallon
Et passe près de la fontaine
Qui murmure tout bas et jamais ne se tait,
Et dont le jeune avril en averses a fait
Déborder la vasque trop pleine.

Nous avons tout un jour pour marcher devant nous,
Tout un jour ! N'est-ce pas, mon âme, qu'il est doux
D'aller ainsi le long des haies,
D'aller d'un même pas sur un même chemin
Et de sentir ta main se poser sur ma main
Si de quelque bruit tu t'effraies ?

Tu t'arrêtes parfois, tu m'appelles, tu ris.
L'aubépine d'argent charge tes bras fleuris;
Parfois aussi tu me devances,
Et puis tu disparais au tournant du sentier;
L'ombre vient; le soir tombe, et le bois tout entier
T'enveloppe de ses silences...

N'est-ce pas qu'il fut doux, ce printemps d'autrefois,
Notre printemps, tes pas, tes rires et ta voix
Que soudain l'écho rend lointaine,
Et le petit chemin juste large pour deux
Qui descendait, désert et déjà presque ombreux,
Et passait près de la fontaine?

L'ATTENTE

Le soleil est encor derrière la montagne
Et toute la vallée avec amour l'attend...
Lumineux visiteur que la gloire accompagne,
Viens et penche sur nous ton regard éclatant!

L'arbre, avec un frisson de feuilles et d'écorces,
S'éveille du long rêve où l'a tenu la nuit,
Et l'oiseau de qui l'aile a pris de jeunes forces
Frissonne plume à plume et s'éveille avec lui.

L'herbe de la prairie et l'herbe de la rive,
Le caillou du sentier, la pierre du chemin,
La fontaine innocente et la source plaintive
Et le ruisseau qui semble presque un rire humain,

Tout ce qui songe, rit, frissonne, palpite, aime,
Tout ce qui vole, rampe, étincelle et frémit,
La terre avide, l'air, l'eau subtile, et moi-même
En qui le Dieu lassé s'est dans l'homme endormi,

Nous t'attendons, soleil que l'aurore accompagne,
Nous sommes confiants en toi dont nous vivons,
Sachant que tu es là, derrière la montagne,
Et que l'ombre jamais ne vaincra tes rayons.

L'ADIEU A CLYMÈNE

Viens. Donne-moi ta main. Reste, avant que la Haine
Lâche ses noirs serpents qui ramperont vers toi ;
Reste, avant que l'Amour perde dans la fontaine
L'anneau que sa rancune a repris à ton doigt.

Reste, avant qu'à tes pieds la Colère farouche
Ait jeté ses tisons qui ne s'éteindront plus,
Tandis que va mourir au souffle de ta bouche
La flamme au cœur brûlant où tu la méconnus.

Viens. Donne-moi ta main. Le soleil va descendre,
Il semble que les lys ne sont plus parfumés,
Et l'ombre avec l'oubli couvre déjà de cendre
Le front du Souvenir qui meurt, les yeux fermés.

STANCES

Évitons que l'Amour porte peinte à sa bouche
La sombre pâleur de la mort ;
Partons avant que soit tombée au vent farouche
La dernière des feuilles d'or.

Puisqu'un Dieu sans pitié disjoint, rompt et sépare
Ce qui semblait notre destin,
Ne maudissons pas trop sa sagesse barbare
Dont la flèche au cœur nous atteint.

Ne vaut-il pas mieux voir ruisseler et s'épandre
Son sang aux pointes des roseaux
Que vieillir et, pareil à son ombre, qu'attendre
Le crépuscule auprès des eaux !

LA RUSE

L'empire furieux que tu prends sur les âmes,
Dur Amour, les emplit de foudres et de flammes.
C'est pourquoi je refuse à ton joug détesté
L'hommage de mon sang et de ma liberté

Je dérobe mon cœur à tes plaisirs voraces.
Je ne veux plus courber mon front, lorsque tu passes,
Altier, la torche au poing et l'éclair dans les yeux,
Devant toi, le plus fourbe et le plus dur des Dieux.
Va-t-en ! Mon seuil est clos et ma demeure est forte.
J'ai poussé le vantail et verrouillé la porte
D'ébène, du plus loin que j'entendis ton pas.
Va-t-en ! Tu peux frapper, on ne t'ouvrira pas,
A moins que, délaissant la force et la colère,
(Car à la ruse aussi ne sais-tu pas te plaire?),
En souriant, les yeux baissés et les pieds nus,
Pareils à ceux, un jour, qui vers moi sont venus,
Tu ne viennes, portant à la main comme une arme
Mystérieuse, à la fois talisman et charme,
Cette fleur dont jadis le parfum respiré
M'a, de son souvenir, à jamais enivré,
Et qu'imitant la voix divine et le visage
Dont au fond de mon cœur vit la divine image,
Tu ne fasses, d'un seul regard et d'un seul mot
Plus fort que la tenaille et plus fort que l'étau,
Et dont je sais pourtant le piège et l'imposture,
S'ouvrir grande la porte et céder la serrure !

QUELQU'UN PARLE A L'AMOUR

« J'avais presque oublié, bel Amour, ton visage,
Dit-il, et le voici qui se penche vers moi!
J'écoute, saluant ton pas de jeune Roi,
Cette flûte déjà qui chante avant l'orage.

« L'éclair va-t-il bientôt déchirer le nuage?
Est-ce la nuit qui vient, est-ce le jour qui croît?
Sera-ce un jour de joie ou bien un jour d'effroi?
Est-ce le vent qui sème ou le vent qui saccage?

« Je ne sais, mais je sais, bel Amour, que tes yeux
Se sont fait un regard de l'étoile des cieux,
Comme fleurit la terre aux roses de ta bouche;

« Je sais que nul n'échappe à ton trait éclatant
Et que cruel ou doux, âpre, tendre ou farouche,
C'est toujours toi qu'on cherche et toujours qu'on attend. »

LE MIROIR RUSTIQUE

Autour de ce petit miroir
On a peint de couleurs naïves
Des figues longues, des olives,
Quelques raisins pris au pressoir;

Une rose y figure aussi
Parmi la rustique couronne
Qui, sculptée au bois, environne
Un reflet d'eau qui dort, et si

Vous veniez, de votre visage
Y mirer la lointaine image
Au sourire silencieux,

Vous y verriez naître avec elle,
Soudaine, vivante et jumelle,
La double étoile de vos yeux.

ODELETTE

Votre visage est pur et beau,
Pas un souffle ne ride l'eau.

Le ciel se reflète en vos yeux,
Tout l'azur est silencieux.

Un ramier roucoule. Les branches
Font des ombres sur vos mains blanches.

Les fleurs éclosent dans la mousse.
Le jour est calme; l'heure est douce.

C'est l'Été
En son silence et sa beauté,
Sa solitude, sa beauté...

LA VILLE

Cette ville où jamais vous n'êtes, vous, venue
N'est plus déjà pour moi une ville inconnue.
Je la sais pierre à pierre et maison par maison ;
Je sais son air, ses bruits, son silence, le son
Que fait le pas, lent ou pressé, selon qu'il pose
Soit sur un pavé gris, soit sur un pavé rose ;
Je connais la voix de ses cloches, leur écho ;
Je sais par où l'on va square Victor Hugo,
Et cette ombre que font sur le parvis, aux dalles,
Les deux tours de l'église et leurs flèches égales ;
J'ai passé maintes fois, sur chacun de ses ponts,
La rivière ; j'ai vu les portes, les balcons,
Le mur romain et le Musée ethnographique
Où l'on admire une coiffure de cacique
Et, dans la salle dont on ouvre les volets,
Une pirogue auprès de quatre kriss malais ;
Et maintenant, je sens la tristesse stérile
D'errer seul jusqu'au soir à travers cette ville
Où peut-être, aujourd'hui, si vous croisiez mes pas,
Vos yeux et votre cœur ne vous le diraient pas.

STROPHES

Muette sur l'été qui brûle,
J'ai fermé toute la maison
Afin d'y faire un crépuscule
Hors du temps et de la saison.

Vous pouvez frapper à la porte,
Vous pouvez heurter au volet,
La voix est bien à jamais morte
Qui vers l'horizon m'appelait ;

Je ne l'entends plus me redire
Le clair message du printemps
Où l'aile de l'oiseau s'étire
Et palpite en vols triomphants,

Ni m'apporter, au nom des roses,
Des abeilles et de l'été,
Le salut fraternel des choses
Ivres de joie et de clarté;

Elle n'invite plus mes rêves
A se mêler au vent marin,
Qui lisse le sable des grèves
Et chante au feuillage du pin;

Pas plus qu'au radieux automne,
Au bel hiver étincelant,
Son cher caprice ne m'ordonne
D'unir mon pas rapide ou lent.

Tout est ombre, abandon, silence,
Dans la maison où plus ne vient
L'espoir que le désir devance,
Reposer son cœur sur le mien.

Et pourtant j'ai connu sa bouche,
Et tout son visage et ses yeux,
Et son rire tendre et farouche,
Et son geste mystérieux.

Amour! puisque le goût de vivre
Est mort en moi et qu'en mon cœur
Ne bat plus la fièvre qu'enivre
L'attente ardente du bonheur,

Que ton fantôme secourable
M'apporte du fond du passé
La rumeur du flot sur le sable,
L'été brûlant, l'hiver glacé,

Le printemps, l'automne, la terre,
Tout le ciel, les roses, le vent,
Le jour en feu, la nuit stellaire,
En leur beau souvenir vivant!

SONNET

Pour aller vers la nuit peut-être sans aurore,
Ne prends pas le flambeau qui brûle ; ne prends pas
Le bâton si souvent familier à ton pas,
Qui talonne la route et fait l'ombre sonore.

Ne te retourne pas. Laisse la porte clore
Son vantail qui retombe avec un lourd fracas;
Laisse-là le manteau, la sandale ; tu n'as
Pas besoin de la gourde où du vin luit encore.

Mais, avant de partir, cueille dans le jardin
Déjà sombre la fleur du souvenir, afin,
Si la nuit où tu vas est la nuit éternelle,

Pétale du passé sur ton cœur anxieux,
Que toute la ténèbre à jamais garde d'elle
La présence d'un beau parfum mystérieux.

FRAGMENT

... Parfois, quand tu surgis de mon passé, j'oublie
Mon tourment, ma détresse et ma mélancolie,
Et tu chantes en moi, souvenir d'Italie !

C'est le bruit d'une rame à l'angle d'un canal,
C'est ma gondole avec à la proue un fanal
Qui frôle le haut mur rouge de l'Arsenal...

Ce sont des voix d'enfants par un matin d'automne,
C'est un palais avec un store en toile jaune,
C'est l'Adige et la Place aux Herbes, à Vérone..,

C'est dans quelque jardin la chûte d'un fruit mûr,
Tandis que, par delà les cyprès, au ciel dur,
Quelque dôme romain se courbe sous l'azur...

... Puis, soudain, je te sens dans mon âme vieillie
Redoubler mon tourment et ma mélancolie
Et tu pleures en moi, souvenir d'Italie !

QUATRAINS

Cet automne est si las, si tendre et si farouche
Qu'il m'a semblé le voir
Mourir, la flèche au cœur et le sang à la bouche,
Dans la pourpre du soir.

*
* *

Lorsque l'ardent soleil pèse sur la vallée,
Je me penche pour boire à la source des bois,
Et le murmure clair de son onde écoulée
Me rend en souvenir la fraîcheur de ta voix.

*
* *

Je me souviens de soirs errants de ma jeunesse,
Soirs lointains évoqués par cet orgue têtu,
Qui me ressasse, afin que je le reconnaisse,
Un vieil air vagabond où mon cœur a battu.

*
* *

J'aime que ce beau ciel vous regarde au visage,
Car vous êtes en tout digne de sa clarté
Et je vous vois ainsi qu'un jeune paysage
Où la fleur du printemps annonce un fruit d'été.

*
* *

Je n'ai plus, pour sentir la beauté d'un beau jour,
Sur l'eau, la verdure ou la pierre,
Besoin de voir en lui la face de l'amour
Qui me sourie en sa lumière.

SONNET

Je sens que c'est ici que je viendrai, quand l'ombre
Aura tissé son voile obscur autour de moi
Et que son dernier fil frémira sous le doigt
De la Parque qui sait nos heures et leur nombre;

De ma mémoire enfin, que son tumulte encombre,
Je chasserai bien loin le souvenir qui croit,
Dans le cadre à jamais de son miroir étroit,
Conserver tout le ciel étincelant ou sombre.

Seul, libre du passé comme de l'avenir,
Versailles, c'est en toi que je veux voir finir
Ce qui me restera de mon suprême automne;

Et comme récompense à qui t'a bien chanté,
N'est-il pas juste aussi que ta grâce lui donne
Ton silence, ta solitude et ta beauté?

AUTOMNE

O fauve Automne, toi qui portes
Les dépouilles d'or de l'été
Et qui fais de tes feuilles mortes
La parure de ta beauté,

J'ai vu ton farouche visage,
Ton visage triste et charmant,
Encadrer ta vivante image
Au miroir du bassin dormant.

Et dans le vieux parc solitaire
Où tu me conduis par la main,
Mon pas humblement terrestre erre
A côté de ton pas divin;

Lorsque nous passons, la statue
Que rougit le soleil couchant
Semble soudain être plus nue
Dans le silence et dans le vent;

L'écho diffère sa réponse
Et nous cherche autour du rond-point;
L'allée en la brume s'enfonce
Vers le canal qui la rejoint;

Une ample splendeur monotone
Emplit ces lieux jadis royaux
Qui t'offrent, ô royale Automne,
Leurs marbres, leurs bronzes, leurs eaux,

D'où, beau souvenir, noble ivresse,
J'emporte avec moi pour adieu
Le sourire d'une Déesse
Qu'enlace le geste d'un Dieu.

VERSAILLES

Versailles! Je t'apporte une douleur secrète
Et je la confie à tes Dieux,
Avec tout le passé qui flotte et se reflète
En tes bassins mystérieux;

Écoute mon tourment, ma tristesse et ma peine,
De tout ton silence attentif,
Et que pleure avec moi le pleur de la fontaine
Dans l'odeur du buis et de l'if!

Accompagne le bruit de mon pas solitaire
De son écho le plus lointain,
Et montre-moi comment en son or qui s'altère
Toute gloire en cendre s'éteint;

Dis-moi que nul amour ne persiste et ne dure,
Que, si royal qu'il ait été,
Bien qu'invisible encore il porte la fêlure
D'où lui vient sa fragilité,

Et fais que dans mon cœur descende et se prolonge
Cette paix qui te rend si beau,
Versailles, qui t'endors, et tes Dieux, dans un songe
De feuillage, de pierre et d'eau.

HENRI DE RÉGNIER.

UNE AMITIÉ DE BALZAC

CORRESPONDANCE INÉDITE (1)

« Je ne veux pas, je n'ai jamais voulu de cette amitié charmante que vous offrez aux femmes qui, sous mille rapports, valent mieux que moi. Je prétends à un sentiment plus élevé. Il faut que vous m'estimiez assez pour me mettre en réserve, pour ainsi dire ; et si quelque mécompte vient troubler votre joie, si quelque déception froisse votre cœur, vous m'évoquerez alors, et vous verrez comme je saurai répondre à cet appel. »

Ainsi Mme Zulma Carraud définissait cette noble et pure affection qu'elle voua passionnément, pendant plus de trente années, à Honoré de Balzac. Cette amitié d'une qualité si rare, la *Correspondance* générale de Balzac et les *Lettres à l'Étrangère* nous l'avaient fait entrevoir ; la correspondance particulière de Balzac et de Mme Carraud, dont nous allons publier de nombreuses lettres, la révélera complètement.

Nous la suivrons, au jour le jour, à travers les années, de l'École Saint-Cyr à la Poudrerie d'Angoulême, de la Poudrerie d'Angoulême au petit château de Frapesle, près Issoudun, et de Frapesle à Nohant-en-Graçay, sa dernière étape. Nous connaîtrons ainsi qu'elle fut le réconfort le plus sûr de Balzac aux heures de lassitude physique et intellectuelle, sa consolation la plus douce aux heures de détresse morale. « Je serais presque tentée, écrivait Mme Carraud, s'il n'y avait pas malheur pour vous, de remercier tous ceux qui vous tourmentent et vous jettent pour ainsi dire dans nos cœurs. »

Tout d'abord, le romancier trouva chez les Carraud, au milieu des tourmentes de sa vie, ce qui lui manquait le plus, ce qui lui manqua toujours : un foyer, un calme foyer. « Ne croyez pas, lui expliquait Mme Carraud, qu'il faille des aspects toujours nouveaux à la vie ! les nuances sont ce qu'elle offre de plus délicieux. Comprenez donc tout ce qu'il y a dans cette sécurité que cette heure actuelle, si douce, sonnera le lendemain, puis encore après, puis toujours.

Pour les âmes sèches, il y a là ennui, pour les âmes communes, bonheur matériel, mais pour vous, il y aurait raffinement. » Elle ajoute que ce bonheur, elle le connaît, que tous deux, son mari et elle, le sentent au même degré : « Je ne le donnerais pas, conclut-elle, pour l'existence la plus remplie selon les idées reçues. »

Elle avait grandement raison, car il eût été difficile de rencontrer sur le chemin de la vie un compagnon d'un caractère plus noble et d'une intelligence plus élevée que son mari le commandant d'artillerie Carraud. C'était aussi, nous le savons, l'avis de Balzac, qui jamais ne sépara dans son cœur le mari de la femme et leur conserva, à tous deux, jusqu'à la mort, la plus profonde, la plus respectueuse, la plus reconnaissante affection.

Les Carraud occupent une large place dans la vie de Balzac, et dans l'œuvre du romancier, leur souvenir se retrouve à tout instant. C'est à Mme Carraud que *la Maison Nucingen* est dédiée en ces termes : « N'est-ce pas vous, madame, dont la haute et probe intelligence est comme un trésor pour vos amis, vous qui êtes à la fois pour moi tout un public et la plus indulgente des sœurs, à qui je dois dédier cette œuvre ? Daignez l'accepter comme témoignage d'une amitié dont je suis fier. Vous et quelques âmes, belles comme la vôtre, comprendront ma pensée en lisant *la Maison Nucingen* accolée à *César Birotteau*. Dans ce contraste, n'y a-t-il pas tout un enseignement social ? » Le commandant devait, lui aussi, avoir sa dédicace dans les *Scènes de la vie militaire*, mais Balzac mourut sans avoir composé la scène qu'il destinait à son ami.

C'est auprès des Carraud que mainte œuvre de la *Comédie humaine* fut élaborée ou composée : à Saint-Cyr les premières pages de *la Peau de chagrin*, à Angoulême les dernières pages de *Louis Lambert*, à Frapesle, près d'Issoudun, le début de *César Birotteau*. Balzac a entendu conter le *Voyage de Java* à la Poudrerie d'Angoulême, et c'est là qu'il a improvisé *la Grenadière* entre deux parties de billard.

C'est à Angoulême qu'il a situé de nombreuses scènes d'*Illusions perdues*, à Issoudun qu'il a placé *la Rabouilleuse*, et c'est à Limoges, où résidait la sœur de Mme Carraud, qu'il a fait vivre Mme Graslin, au début du *Curé de Village*. Bénassis, du *Médecin de campagne*, Évangelista, du *Contrat de mariage*, sont des noms angoumoisins. Silas, le prénom du propre frère de Mme Carraud, a été attribué par Balzac à un Piédefer de *la Muse du Département*, Frapesle est devenu un château du *Lys dans la Vallée*.

Chez les Carraud, Balzac est chez lui, il y travaille librement, il y est reçu comme l'enfant de la maison, choyé, soigné, distrait. « Ah ! s'écriait-il un jour, il vaudrait mieux être à Angoulême, à la Poudrerie, bien sage, bien tranquille, à entendre sauter les moulins et à

s'empâter dans les truffes, à apprendre de vous comment on met une bille en blouse, et à rire et à causer!... (1) »

Il confie à ses amis ses projets, ses espoirs, ses amours, ses chagrins. Il en fait même des collaborateurs occasionnels et l'on peut sans crainte attribuer au commandant Carraud quelques-unes des idées sociales de Balzac, homme politique, et du *Médecin de campagne :* « Si M. Carraud m'aime un peu, écrivait Balzac, en 1832, il me gardera toutes ses idées d'améliorations et je les proclamerai en les coordonnant dans mon système (2). »

Vers la même époque, il projette avec les Carraud de monter une grande affaire de librairie. Le papier sera fabriqué par un papetier d'Angoulême, c'est le commandant qui s'en occupera.

Et plus tard, en 1838, au moment de tenter une entreprise sur les minerais argentifères de Sardaigne : « M. Carraud, écrit Balzac, m'a décidé, je lui ai soumis mes conjectures d'un ordre scientifique.. Succès ou insuccès, M. Carraud a dit qu'il estimait une pareille idée autant que la plus belle découverte comme chose ingénieuse... Il est, ajoutait Balzac, l'ami intime de Biot (le grand mathématicien), à qui j'ai entendu déplorer dans l'intérêt des sciences l'inaction où demeure constamment M. Carraud... Il n'est pas de problème scientifique qu'il n'explique admirablement quand on l'interroge (3). »

L'intelligence de M[me] Carraud n'était pas moins goûtée par Balzac, surtout son sens critique très fin, très sûr : « Vous qui avez le courage, lui écrivait-il, de m'aider à arracher les mauvaises herbes dans mon champ, vous que je n'ai jamais vue ni entendue sans avoir gagné quelque chose de bon! »

Mais le sens critique de M[me] Carraud ne s'exerça pas seulement sur les œuvres littéraires de son ami. Il s'exerça aussi, avec une rude franchise, sur les opinions politiques du romancier, et l'on en trouvera un ample témoignage dans la correspondance qui va suivre. M[me] Carraud aurait voulu son grand homme inaccessible aux petitesses de la politique et c'est avec une âpreté républicaine qu'elle lui reproche de s'inféoder aux carlistes pour les beaux yeux de la marquise de Castries. Elle se rappelle que le commandant Carraud a jadis compromis sa carrière par fidélité à ses convictions en refusant de voter le Consulat à vie. Elle rougit de trouver en Balzac moins de grandeur. Mais son admiration pour l'écrivain reste la même : elle place Balzac au-dessus de Gœthe et préfère *Louis Lambert* à *Faust*.

Dans le cortège féminin de Balzac, cette femme, qui fut une amie

(1) *Correspondance*, I, 207.
(2) *Lettres à l'Étrangère*, I, 467.
(3) *Correspondance*, I, 161.

et rien qu'une amie, mérite une place à part, une place de choix, car sa pure et ardente amitié avait la puissance d'un amour.

***

Zulma Tourangin et Laure de Balzac, sœur d'Honoré, étaient amies d'enfance. Zulma avait épousé en 1816, à vingt ans, à Issoudun, son cousin issu de germain, le capitaine d'artillerie Carraud, ancien polytechnicien. Laure épousa en 1820, à dix-neuf ans, un autre polytechnicien, l'ingénieur des Ponts et Chaussées Surville. Puis les hasards de la carrière réunirent les deux ménages. En 1826, les Surville vinrent habiter 2, rue Maurepas, à Versailles, où le mari de Laure remplissait les fonctions d'ingénieur de 1re classe, et retrouvèrent tout près d'eux, à Saint-Cyr, leurs amis Carraud, qui, depuis huit ans déjà, habitaient dans les tristes bâtiments de l'École spéciale militaires Balzac, en allant à Versailles, chez sa sœur, poussait plus d'une fois jusqu'à Saint-Cyr, et visitait les Carraud dont il était le bienvenu.

Le monde de Saint-Cyr exerçait sur le romancier des *Chouans* un puissant attrait. N'y retrouvait-il pas dans toutes les mémoires ces souvenirs épiques de la Révolution et de l'Empire, dont il était avide? Que de nouvelles de Balzac ont été inspirées par les conversations de Saint-Cyr! *L'Adieu*, *Chabert* à Eylau, et ce grand roman de *la Bataille*, qui ne vit jamais le jour!

Le commandant Carraud, directeur des études, avait combattu en Italie, à Naples, en Calabre, il avait connu la captivité anglaise; le capitaine Périolas, professeur d'artillerie, — que nos lecteurs connaissent déjà (1), — avait roulé à travers l'Europe, combattu à Wagram ; le capitaine Chapuis avait commandé, à Waterloo, une compagnie de grenadiers; sans compter le colonel Nacquart (frère du Dr Nacquart, médecin d'Honoré), et bien d'autres !

Balzac, très prisé de tous ces militaires, qu'il égayait par son intarissable verve, séjournait parfois plusieurs jours, à l'École, pour se reposer entre deux corrections d'épreuves ou composer quelque récit. Plusieurs pages de *la Peau de chagrin* furent écrites à Saint-Cyr. Mais plus que l'écritoire on pratiquait le tric-trac et le reversi, en contant des histoires, en dissertant de littérature et de politique, et Balzac, qui commençait son évolution royaliste, entamait de longues discussions avec la républicaine Mme Carraud. La Révolution de Juillet mit fin à ces beaux jours. Un vent de disgrâce souffla sur l'École que l'on soupçonnait d'attachement au roi déchu et Carraud allait être, sans raison, l'une des premières victimes.

Balzac s'entremit aussitôt pour conjurer le péril. Il écrivit à Mme Carraud en lui offrant ses bons offices :

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1922.

Paris, mercredi, 8 heures du matin.
29 septembre 1830.

Madame,

Venez, je vous en supplie, à Paris (1) vendredi. Je vous communiquerai toutes les découvertes de la somnambule (2). Je resterai chez moi jusqu'à cinq heures du soir.

Mon Dieu, que vous êtes bonne et scrupuleuse!

Demain je dîne avec le secrétaire particulier du ministre de la Guerre, bon ami et bon compagnon, qui n'aurait rien à me refuser. Vous avez encore le temps de me faire passer une note succincte ou de venir me voir demain matin. Que de fois il faut servir les gens malgré eux! Laissez-moi porter tout le poids de cette affaire. Ainsi voyez et jugez.

J'ai mille millions de remerciements à vous faire pour la bonté que vous avez mise à vous occuper du *Temps*. J'y suis arrivé rédacteur de la manière la plus simple. Émile de Girardin, mon ami, m'a présenté à Coste, et, après qu'il a eu lu mes articles de journaux (3) et mon livre (4), il a paru attacher beaucoup d'importance à m'avoir. Mais je vous conterai toute cette affaire; elle demanderait trop de détails, et ma lettre ne finirait pas. Ce serait vous occuper de moi par trop.

Si vous veniez demain matin, peut-être verriez-vous la séance de la somnambule, et cela en vaudrait la peine. Je reçois à l'instant le paquet (5). Le docteur Chapelain (6) ne me donnera de rendez-vous que pour demain. Je le fixerai à une heure et je resterai chez moi jusqu'à midi.

(1) 1, rue Cassini (près l'Observatoire), où Balzac habitait alors.

(2) Balzac avait la plus entière confiance dans les somnambules. Il les consultait à toute occasion : « C'est un moyen, disait-il, de n'être abusé par personne. » (*Lettres à l'Étrangère*, I, 252, 261, 267.)

(3) Ses articles du *Voleur*, de la *Mode*, du *Feuilleton des journaux politiques* et de la *Silhouette*.

(4) *La Physiologie du mariage* ou les *Scènes de la vie privée*.

(5) Ce paquet devait contenir sans doute les objets nécessaires à la somnambule : » Si vous êtes curieuse de consulter, écrivait, plus tard, Balzac à Mme Hanska, il faudrait m'envoyer un petit morceau de linge de coton que vous mettriez pendant la nuit sur l'estomac de votre fille et qu'elle *mettrait elle-même*, sans que personne y touche, dans ce papier *qu'elle* mettrait dans une de vos lettres. » (*Lettres à l'Étrangère*, I, 261.)

(6) C'est à ce docteur Chapelain que Balzac écrivait en 1832, l'année du choléra, pour lui suggérer l'idée de « mettre aux prises une somnambule bien lucide avec les causes du fléau. » (*Corresp.*, I, 147.)

Espérons, madame, que vous, comme toutes les âmes nobles et grandes, trouverez un jour votre véritable vie, cette vie féconde d'émotions vraies, sans laquelle j'avoue que richesses et bonheur ne sont que des mots. Ce vœu est celui d'un ami qui s'est attaché bien sincèrement à vous, et qui s'associe à toutes vos espérances, à tous vos désirs. Aussi voudrais-je que vous eussiez un peu moins de cette pudeur qui empêche de dire ce qui est. M. Carraud aurait la place qu'il doit occuper. C'est une duperie de se battre en duel avec des gens qui ont une cuirasse quand nous sommes nus.

Je travaille jour et nuit, car ma situation se complique et, malheureusement, je suis si fortement appréhendé par le sort que je crains, par délicatesse, d'offrir à mes amis un cœur qui ne serait qu'un fardeau.

Adieu, madame. Dites à M. Périolas que vous seule peut-être désirez plus ardemment que moi sa guérison. Présentez mes amitiés à M. Carraud, et gardez-en la plus forte part.

Votre dévoué

HONORÉ.

Mme O'Reilly (1) ne reviendra que dans douze jours.

Les efforts de Balzac pour sauver ses amis restèrent sans résultat. Le commandant fut prévenu que ses fonctions étaient supprimées, et le 30 juillet 1831, il était nommé inspecteur de la Poudrerie d'Angoulême. Cependant, Mme Carraud, ignorant encore cette nomination, écrivait à Balzac :

Frapesle (2), le 29 juillet 1831.

Aucun pressentiment ne nous a avertis que nous nous voyions pour la dernière fois, et pourtant, Honoré, rien de plus vrai. Mon imagination s'est réchauffée pour la dernière fois à l'ardeur de la vôtre! Peut-être vous reprocherez-vous de m'avoir tant négligée, maintenant que vous ne pouvez plus me dédommager. Me voilà comme au début de ma vie, ignorant ce que le sort me garde et où il va me jeter.

Tout ce que j'ai de fier dans l'âme, tout ce que j'ai de tendre est en souffrance : mes habitudes, mes liaisons, mes affections sont rompues violemment. Mon amour-propre souffre par

(1) Le mari de Mme O'Reilly appartenait au journal *le Temps*. (*Corresp.*, I, 226.)
(2) Frapesle, près d'Issoudun, appartenait au père de Mme Carraud.

réflexion : il faut renoncer à jamais à cette vie intelligente qui m'eût rendue si heureuse, et à laquelle je préludais dans cette noire prison de Saint-Cyr. Paris était là tout près, je le sentais, puis vous et quelques autres veniez de temps en temps me rappeler que je n'avais pas été créée pour végéter passivement. Vos visites donnaient pâture à mon esprit et plaisir à mon cœur. Il faut renoncer à tout cela... Vous qui avez étudié la femme et qui avez tenté de la peindre, vous ne saurez jamais ce qu'il faut de grandeur d'âme pour vivre de la vie vulgaire, alors qu'elle est blessée. Il vous faudrait la communication d'une de ces âmes privilégiées qui sentent tout, et vous ne l'aurez jamais, pauvre Honoré! Votre célébrité met en jeu l'amour-propre des femmes qui sont en contact avec vous, et cette passion une fois surexcitée chez nous, adieu le reste! Je ne vous ai pas averti de mon départ, parce que je comptais revenir, puis vos projets électoraux (1) m'étaient encore présents, et je ne vous crus pas à Paris. Carraud a dû être victime de sa probité, et il l'a été; après toutes les révolutions, les intrigants s'agitent; ce régime devait être funeste à mon pauvre mari, qui non seulement ne se met pas en garde contre eux, mais même les regarde comme des êtres fantastiques, et il a cinquante ans! Il méritait bien de perdre sa place, mais moi, combien je suis fière de sa candeur et de son désintéressement! Pour plus amples détails, je vous adresse à Saint-Cyr où il est retourné, et où le bon capitaine Périolas reste encore. Lui aussi, je le plains! toutes ses habitudes perdues pourront nuire à sa santé, et j'avais le privilège de le soigner, privilège qui en valait bien un autre, et que je n'aurais échangé contre aucun.

Dites-moi ce que vous faites, cher Honoré, vos projets et vos espérances, que je ne devienne pas tout à coup étrangère à ce qui agite votre existence. Le temps, la différence de notre genre de vie, ne met que trop de barrières entre nous; qu'un souvenir, quelque rare qu'il soit, vienne au moins me prouver que nous ne sommes pas morts l'un à l'autre. Dans des années, je reviendrai à Paris, peut-être; je serais heureuse de vous devoir de n'y être pas dans un étonnement continuel; si, par vos bons soins, je me trouvais encore à la hauteur, j'aurais bien grand plaisir à vous en témoigner ma reconnaissance.

(1) Balzac, en juillet 1831, voulut se présenter simultanément à Cambrai et à Angoulême, comme légitimiste, mais tout se borna à des démarches sans résultat.

C'était bien le cas de prendre de suite notre vie terminale. C'était le plus ardent désir de Carraud; moi je le voulais aussi. Cette dernière circonstance m'a fait voir les hommes sous un jour peu favorable, et je suis peu tentée de faire de nouvelles expériences. Mais des obstacles tout à fait insurmontables nous chassent d'ici et nous forcent à l'exil. Si, dans quelques années, vous n'avez pas oublié l'affection sincère que je vous conserve, je vous supplierai de venir passer quelques mois ici; vous y serez aussi isolé qu'il vous plaira de l'être; vous trouverez un petit ruisseau inspirateur, une campagne un peu agreste, mais qui ressort admirablement par sa fraicheur au milieu de la plaine brûlée qui nous entoure; puis, tout ce que l'amitié peut imaginer de plus ingénieux vous sera prodigué avec effusion. La teinte provinciale se sera étendue sur moi, mais vous saurez encore me retrouver sous cette croûte. Et nos belles nuits dont je ne vous parle pas ! C'est ce qui vous plaira le plus, j'en suis sûre. Point d'humidité qui vous chasse et vous force à rentrer; aucun malaise ne vient rompre la méditation. En attendant cette époque, je vais probablement aller dans le midi, à Montpellier peut-être; le voyage par Lyon est ravissant. Si Nîmes et les antiquités, Avignon et Vaucluse vous tentent, vous aurez par là des amis qui vous recevront avec joie. Et si nous allions en Corse! Là, du moins, il y a riche matière à romantisme! Je suis toute résignée à subir toute espèce de destination. Les Alpes, les forts des Pyrénées, peu m'importe, je n'attache plus assez de prix aux choses pour craindre ou me réjouir. D'ailleurs, n'ai-je pas des souvenirs pour longtemps? Puis-je être sensible à l'alignement d'un grand nombre de maisons, à l'égalité du pavé, au talent d'une première chanteuse, seuls avantages des grandes villes? Je suis si bien décidée à n'avoir rien de commun avec les habitants !

Adieu, Honoré, j'ai une fièvre d'esprit qui m'ôte toute suite dans les idées. Je n'ai point encore accoutumé mes pensées à de nouveaux objets; la secousse que j'ai ressentie me laissera longtemps une vibration. Je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps du désordre de ma pauvre tête : comme je suis sûre qu'au milieu de tout cela vous aurez compris combien je vous suis attachée, je ne m'inquiète pas du reste.

Quand je saurai quelque chose de certain sur mon sort, tout de suite je vous en instruirai, bien sûre de ne jamais vous trouver

indifférent à ce qui m'adviendra. Mille tendresses à Laure; ne la reverrai-je donc plus aussi? Combien je me reproche d'avoir négligé les rares occasions qui se sont présentées de la voir! C'est le temps des remords... Si j'avais su que je devais si tôt quitter Paris, comme j'aurais bien mieux employé mes instants!

Peu après, à Frapesle, Mme Carraud apprit la décision qui l'exilait en province, loin de Paris, à la Poudrerie d'Angoulême. Elle écrivit aussitôt à Balzac :

Frapesle, le 6 août 1831.

Je serai ici jusqu'au 10 septembre à peu près, Honoré, et je serai bien heureuse de vous y recevoir; munissez-vous d'un grand fonds de tolérance; mon père, qui tient la maison, est vieux, ses domestiques sont vieux! il y a ici un laisser-aller qui vous fera peur; il faut, à Frapesle, vivre dehors pour être bien, mais le plaisir que vous me ferez vous donnera du courage; je compte donc sur d'agréables instants. Nous allons à Angoulême : Carraud y est nommé inspecteur de la Poudrerie. L'État me loge dans une maison où je serai seule, où j'aurai un jardin, dans une position ravissante. Dans ma maison, seule, j'aurai une chambre *d'ami*. Je suis enchantée de tous les arrangements. Je ne suis pas dans la ville, mais à trois quarts de lieue. Comme je vais travailler à oublier Saint-Cyr et ses amertumes, surtout si quelques-uns de vos souvenirs, et ceux de quelques amis choisis, viennent me trouver aussi loin de Paris!

Adieu, Honoré, je ne vous écris pas, parce que des dames m'ont donné leur journée et que je ne puis les quitter, mais quand vous serez ici nous parlerons!

A vous d'amitié.
ZULMA.

Je n'ai pas de cachet (1); faites m'en faire un qui vous plaise, je ne veux mettre que vingt francs.

Mme Carraud s'installa donc, tant bien que mal, dans la maison d'Angoulême attendant Balzac, dont elle escomptait la venue pour adoucir les débuts de son exil. Mais Balzac ne venait pas, retenu à Paris par ses travaux littéraires, par le lancement de *la Peau de cha-*

(1) On sait à quel point Balzac aimait les cachets. Il en avait de toutes sortes sur lesquels le fameux Perry, du Palais-Royal gravait des devises hébraïques, des emblèmes, des couronnes de comte, des armoiries, etc.

grin et par ses obligations de candidat à la députation. Des élections complémentaires devaient avoir lieu et Balzac se préparait à poser simultanément sa candidature, comme royaliste, à Cambrai et à Angoulême. Mme Carraud s'attristait de ces retards.

Le 8 novembre 1831, à la Poudrerie d'Angoulême.

Le 20 août, le 20 septembre, puis le 20 octobre sont passés; je vous ai attendu en vain, pas un mot, même pas un souvenir! Ce n'est pas bien, Honoré, j'en ai été affectée, quoique je ne vous aie point mis au nombre des amis qui ont décliné ce titre aussitôt que nous avons quitté l'École.

Une chose, cependant, a adouci l'amertume de cet oubli; je crois que je ne le dois qu'aux nouveaux succès que vous avez sans doute obtenus (1), à un surcroît de bonheur, et je sens alors que vous avez eu raison. Vous me retrouverez toujours quand vous sentirez le besoin d'un épanchement. Carraud dit que vous avez craint la contagion du vulgarisme provincial; mais, cher Honoré, si Paris vous entretient dans vos traditions d'élégance, vous offre-t-il l'affection si vraie que vous eussiez trouvée à Frapesle? Ne vous reste-t-il donc rien pour vos amis exilés? Ne me croyez pas blessée jusqu'à l'irritation; non vraiment, vous ne sauriez arriver jusque-là. Oubliez-nous même, si cela vous rend plus heureux. Permettez seulement que nous ne vous oubliions pas, et que nous nous rappelions à vous, si quelque chose manquait à l'harmonie de votre existence et qu'il vous fallût un cœur dévoué pour la rétablir.

Je conçois et j'apprécie la différence de nos positions; vous, acteur dans un monde qui vous reçoit *con amore*, qui vous demande cent fois plus qu'il ne vous donne, vous ne pouvez même pas vous rendre compte de vos impressions, encore moins satisfaire à toutes les exigences. Occupé à peindre les sentiments d'êtres fictifs, vous négligez forcément le trésor autrement précieux des vôtres propres. Aussi me garderai-je bien d'ajouter au poids déjà trop lourd de ces exigences dont je vous parle; je ne veux pas, je n'ai jamais voulu de cette amitié charmante que vous offrez aux femmes qui, sous mille rapports, valent mieux que moi. Je prétends à un sentiment plus élevé. Oui, Honoré, il faut que vous m'estimiez assez pour me mettre en réserve, pour ainsi dire; et, si quelque mécompte vient troubler votre joie, si

(1) *La Peau de chagrin* et *la Femme de trente ans* venaient de paraître.

quelque déception froisse votre cœur, vous m'évoquerez alors, et vous verrez comme je saurai répondre à cet appel.

Il y a un mois que j'ai pris possession de ce lieu d'exil, et j'ai senti le besoin de vous dire combien ce complet isolement convient à mon âme maladive. J'ai seize heures par jour, dont je dispose à mon gré. Cruel trésor, Honoré; vous voudriez bien en avoir la moitié; je ne dis pas cela pour vous tenter. A Saint-Cyr, je pouvais émettre le vœu de vous avoir quelquefois chez moi, ce n'était pas un voyage. C'était peut-être vous rendre service que de vous enlever pour un jour à vos travaux et à vos distractions bruyantes; mais ici, à cent vingt lieues, Honoré! il y a de quoi faire reculer l'amour même... Je suis bien logée; deux belles chambres à la disposition de mes amis, un bon petit billard, un boudoir qui serait tolérable, à Paris même, et jusqu'au trictrac qui nous a suivis ici; puis, un vaste jardin qui produit avec profusion les plus belles pêches de France; des bois charmants, et tout près, la Charente, délicieuse en cet endroit; et par-dessus tout, bon cheval, voiture de ville et de campagne; vous voyez que la partie matérielle a été soignée; je me suis établie ici comme si j'y devais mourir.

Au moral, nous sommes un peu plus restreints : Ivan (1), Carraud et moi, combinés de toutes les façons possibles, voilà toutes nos ressources sociales. Heureusement, nous vivons bien ensemble l'un avec l'un, et l'un avec les autres; nous redoutons même l'envahissement d'un employé et de sa famille qui vont s'établir ici dans le mois, mais je ne crois pas que nous soyons jamais familiers, à moins que ce ne soient des gens bien bons ou bien distingués.

Vous ne sauriez croire tout ce qu'il faut de mérite pour se supporter, vus de si près; et je ne vous parle pas de la mort qui vous guette à la Poudrerie, et qui donne un ton si particulier à chacun des instants qu'on y passe. Il faudra que je vous analyse cela quelque jour, quand j'aurai la certitude que vous avez le temps de me lire; cette étude ne sera pas perdue pour vous, sans cesse à la recherche de tout ce qui peut affecter le cœur humain et colorer la vie.

Je vais reprendre la *Physiologie du mariage;* je vous en parlerai, et il vous paraîtra peut-être curieux d'avoir une opinion

(1) Fils des Carraud, âgé de cinq ans.

vierge sur l'ensemble de cet ouvrage, alors que toutes les opinions du monde se sont déclarées. Je crains d'avoir été injuste avec vous en me prononçant trop vite. J'ai cédé comme toujours à ma première impression. On m'a reproché mon intolérance, depuis le renvoi de Saint-Cyr. On ne vous épargne pas quand la faveur vous abandonne; ce n'est point un mal, sans cela on s'endormirait asphyxiée par les gâteries et les caresses de l'amitié. Je l'ai peut-être été avec vous, intolérante; s'il en avait été ainsi, une seule chose allégerait le chagrin que j'en aurais, ce serait le peu de poids de mon jugement.

Savez-vous bien, Honoré, qu'il est presque effrayant d'être jetés si loin du centre de toute intelligence et de toute lumière? L'idée d'être stationnaire me glace. Trop heureuse encore si nous ne devenons pas rétrogrades. S'il vous arrivait de faire quelque grand péché, et que vous sentissiez le besoin d'apaiser votre conscience par quelque œuvre méritoire, pensez à nous et nous faites part de ce qui se passe en ce monde, de la façon dont on y parle, dont on y agit, afin que si jamais nous rentrons en circulation, nous n'ayons pas l'air de monnaies hors de cours. Le bon M. Périolas est venu en Berry (1) nous faire ses adieux; il a trouvé le pays très supportable; j'espère qu'il y reviendra; il nous a promis une visite à la Poudrerie. Dieu l'entende! car ici, nous sommes veufs de tout ce que nous avons aimé; pas une sympathie, pas même une antipathie!

Adieu, Honoré, puisse le ciel toujours vous sourire!

ZULMA.

J'oubliais de vous mentionner le meilleur thé Caravane (2), et la crème la plus fine. J'ai des vaches, ne vous déplaise, et les pâturages de la Poudrerie sont les meilleurs de la province.

C'est à Saché que cette lettre vint trouver Balzac. Ayant besoin de repos, mais craignant de troubler Mme Carraud dans son installation, le romancier s'en était allé prendre l'air des champs en Touraine, chez M. de Margonne, vieil ami de la famille. Il répondit donc à Mme Carraud, qu'il avait craint d'être indiscret en débarquant si vite dans une maison dont ses amis venaient à peine de prendre possession. La réplique ne se fit pas attendre.

(1) A Frapesle.

(2) Il fallait pour satisfaire Balzac un thé de qualité rare, thé que M. de Humboldt lui procurait, disait-il, et qui provenait, ni plus ni moins, de la récolte réservée au Fils du ciel lui-même.

Le 5 décembre 1831.

Votre lettre me désole, Honoré! Elle est arrivée hier au soir, et où vous prendre maintenant? Mon Dieu! Mon Dieu! Et avec cette idée que nous ne sommes pas toujours disposés à vous accueillir avec empressement! Vous n'étiez pas dans vos jours de lucidité quand vous pensâtes pareille chose, et peut-être ne viendrez-vous pas! Et puis, vous m'accuserez! Honoré, je vous en veux.

Adieu, je n'ai que le temps de vous dire que je vous attends.

ZULMA.

Mme Carraud n'attendit pas longtemps : à la fin du mois, Balzac arrivait à la Poudrerie. Il n'y trouva pas, comme à Saint-Cyr, des vainqueurs de Wagram et des survivants de la Bérésina, mais un brave commissaire des poudres M. Grand-Besançon qui avait voyagé en Extrême-Orient. Et, au coin du feu, il fit conter à M. Grand-Besançon les merveilles de Java. Ce furent de bons jours pour tous les habitants de la Poudrerie, et Mme Carraud ne manqua pas d'en remercier Balzac, qui, lui aussi, plein de gratitude, lui répondit :

Paris, janvier 1832.

Oh! votre bonne lettre m'a réchauffé le cœur et l'âme. Que c'est une bonne chose que d'être aimé! Je vous prouverai, d'ici à quinze jours, que je me suis occupé des bons jours d'Angoulême. Je vous enverrai une relation du voyage (1) que j'ai fait à Java pendant mon séjour à la Poudrerie. Il y a un exemplaire pour le bon M. Grand-Besançon, dont je n'ai pas voulu citer le nom sans savoir si mes fervents éloges ne blesseraient pas sa modestie. Mais le fait est que l'*Upar*, la *Javane*, le *Bengali*, le *Prêtre des singes*, tout cela est consigné dans la *Revue des Deux Mondes* ou le sera bientôt. J'espère que vous verrez bien que j'étais entre vous trois en écrivant ces lignes.

Ici, je n'ai trouvé que des ennuis. Mon article *Cornélius*, de la *Revue de Paris*, massacré par le directeur (2); des ennemis

(1) Le *Voyage de Paris à Java* ne parut qu'en novembre 1832 dans la *Revue de Paris* et non dans la *Revue des Deux Mondes*. Il y est daté d'Aix-les-Bains, septembre 1832.

(2) *Maître Cornélius*, publié en décembre 1831 dans la *Revue de Paris* dont le directeur était alors Amédée Pichot. Ce Pichot, avec qui Balzac se brouilla dans la suite, n'avait pas hésité, pour bien tomber en pages, à mutiler deci delà *Maître Cornelius*.

partout; des dettes plus que je n'en voudrais; notre grande affaire (1) ajournée encore, parce que nous voulons donner les quatre-vingt-six volumes pour quatre-vingts francs par an, — nous en avons trouvé les moyens; — tout cela me fait travailler nuit et jour. J'ai, pendant un mois, à ne pas quitter ma table, où je jette ma vie comme un alchimiste son or dans un creuset.

Le temps est si mauvais, et mes deux chevaux (2) si chers que je n'ose aller à Saint-Cyr. Cependant, au premier jour, je tomberai chez le capitaine Périolas, qui m'a écrit une lettre ravissante de grâce, de style et d'amitié.

Le grand Borget (3) a vu démolir mon projet. Il n'est plus question de voyages.

Quant au papier, je vous enverrai un échantillon. Quant au carrick de mon commissaire, il est parti sérieusement; j'ai le reçu de la diligence. Quant à la femme, il s'en présente quelques-unes, mais je ne me lierai qu'à bon escient. Et si je suis riche, comptez que j'aurai le moins de valets possible, que je vivrai pachaliquement dans une terre et que je ne serai que quatre mois à Paris; que je préfère des amitiés à toutes les richesses, et que la meilleure jouissance sera toujours, pour moi, une causerie au coin du feu, avec trois ou quatre bonnes amies à moi, indulgentes et gaies,

Pour tout ce que vous souhaiterez, comptez sur moi; mettez-moi à l'épreuve, et ne craignez jamais d'user l'attachement sincère et profond que vous a voué

H. Balzac.

La visite de Balzac a revivifié la pauvre exilée et la correspondance va prolonger ces heureux effets. Dès le 19 janvier elle lui écrit :

Le 19 janvier 1832.

Depuis quinze jours, je croyais chaque matin partir pour Limoges (4); c'était de cette ville que je comptais vous écrire, cher Honoré. Mais, soit le temps, soit la volonté du maître,

(1) Une grande affaire de librairie, qui n'aboutit pas.

(2) Balzac, très fastueux à cette époque, possédait groom, tilbury et deux chevaux de prix, dont l'un avait nom *Smogler*.

(3) Auguste Borget, peintre orientaliste, ami de Mme Carraud qui l'avait présenté à Balzac. Borget habita quelque temps 1, rue Cassini, en compagnie du romancier.

(4) Où habitait Mme Philippe Nivet, née Lucile Tourangin, sœur de Mme Z. Carraud. M. Philippe Nivet était fabricant de porcelaines et devint le fournisseur attitré de Balzac.

tout à fait obstacle, et, comme il gèle bien fort, je ne puis guère prévoir, à une semaine près, quand j'irai. Je remets donc à vous parler porcelaine. Comptez bien sur mon zèle pour ajouter par mes choix aux jouissances que vous vous promettez, car, bien que ma fortune ne me permette pas d'atteindre à la vie élégante, j'en ai l'instinct, et je rougis quelquefois des regrets que je lui donne. Je trouve que les choses ont encore trop d'empire sur moi, et je ne me pardonne pas cette faiblesse. C'est une guerre continuelle; ma raison prêche à merveille, mais dans l'occasion, l'entraînement est le plus fort; il y a quelque chose derrière tout cela... enfin, Dieu m'assiste!

Je ne puis vous dire combien j'ai été attristée de votre indisposition; il me semblait que je pouvais me l'attribuer en partie. J'aurais dû vous empêcher de travailler autant. L'ennui eût mieux valu pour vous que cet excès d'excitation. Bien des causes ont agi sur moi. Je sentais que notre vie monotone ne pouvait vous être offerte qu'à petites doses, et seulement comme antidote à vos longs travaux. Puis, je n'osais aller dans votre chambre, vous déranger, vous enlever pour quelques instants à vos méditations. Je me l'étais promis avant votre arrivée; pendant votre séjour, je tâchais de me donner du courage pour cela; je n'ai pu me vaincre, et c'est bête; aussi, vous avez été malade! Et une idée désagréable va s'unir étroitement à celle de votre séjour ici. Je suis mécontente de moi, Honoré. Si vous regrettez de ne pas nous avoir *parlé* amitié, nous sommes ici dans le même cas. Mais, à nous, est restée la douce impression de votre attachement, que votre présence prouvait plus que toutes les paroles. Puisse-t-il en être ainsi en vous, et puisse l'ensemble de nos actions et de nos paroles, même les plus indifférentes, vous avoir laissé la conviction intime du plaisir que vous nous avez fait, et de l'affection que nous vous portons! A propos d'affection, le capitaine au front sévère et aux anecdotes qui le sont un peu moins, vous attend *con amore*, avec le roi des saucissons de Lyon (1). Le temps, qui fuit si vite en détail, nous paraît long en masse; il nous semble qu'il y ait six mois que vous nous avez quittés.

Votre venue ici a fait ère, nous ne comptons plus qu'avant ou après Honoré. Le reversi qui tente quelquefois de refleurir

(1) Cf. Lettre de Périolas à Balzac du 12 février 1832 dans la *Revue* du 15 janvier 1922.

est l'occasion de citer vingt fois votre nom, parce que nous le jouons à trois, mais en divisant quatre jeux, et le jeu sans joueur s'appelle le jeu Balzac. La place vide est la vôtre, ce qui évoque continuellement des souvenirs, et nous apporte à chacun, selon sa nature, des jouissances d'autant mieux senties peut-être qu'elles sont presque insaisissables. Vous avez eu raison de renoncer au filet amaranthe pour les vases ; leur beauté est dans leur unité. J'ai déjà demandé à Limoges quelle serait l'augmentation qu'occasionnerait le filet au service, afin de vous en instruire, et que vous soyez servi le plus vite possible.

Je conçois votre empressement de compléter votre petit paradis (1) ; après la porcelaine et l'argenterie, il ne faudra plus qu'une *âme femelle* pour qu'il n'y manque plus rien. Choisissez bien, cher Honoré ! ni vos observations, ni vos instructions, ni même vos suppositions exagérées ne peuvent vous approcher du malheur d'une union mal assortie. Là, la gloire est amère, le bonheur matériel intolérable, les affections du dehors douloureuses ; ne faites pas ce chapitre à vos œuvres. J'ai fait demander en vain à la poste les livres dont vous parlez, et aux diligences le carrik du commissaire; chaque fois on renouvelle les démarches ; je vous renverrai les livres, ou *Revues*, ou épreuves, je ne sais quoi, dans les vases, en supposant que la poste les retrouve. La grande affaire (2) est décidée à l'heure où je vous écris; puisse-t-elle l'être à votre satisfaction, et à celle du compatriote Borget !

Si vous voulez envoyer un modèle de papier, nous verrons à la fameuse papeterie de Ruelle (3). Nous avons pensé qu'il était impossible que des intermédiaires pussent vous donner de bon papier pour le plus bas prix. Il faut un fabricant, et qui ait les *reins forts*, en termes de commerce, et une réputation d'intégrité inattaquée. Que la fortune arrive, et qu'elle vous donne ses jouissances dorées que vous aimez ! Je ne la connais pas. Quand, comme le banquier dont vous nous avez parlé, vous auriez douze valets à chaque palier de votre escalier, et les plus beaux chevaux anglais à votre phaéton, il vous restera toujours un souvenir pour le trictrac de Saint-Cyr et pour le reversi de la Poudrerie. Soyez vite heureux, on meurt si rapidement !

(1) De la rue Cassini.
(2) Cette affaire de librairie dont il est question plus haut.
(3) Ruelle-sur-Touvre, près Angoulême.

Et Laure? Parlez-moi de Laure? est-elle contente de sa position? Et votre intérieur, comment peut-il marcher? Dieu vous garde des tracasseries domestiques qui se renouvellent chaque jour! Adieu, mille vœux bien sincères pour votre prospérité. Le commissaire se rappelle à vous. Carraud et moi sommes vos meilleurs amis.

Mais Balzac est un mauvais correspondant, car il est accablé de travail. Et, de janvier à mai, la plume de corbeau ne court que pour les revues et les libraires : *Histoire du chevalier de Beauvoir*, *le Grand d'Espagne*, *Madame Firmiani*, *le Message*, *Chabert*, *le Curé de Tours*, un dizain de *contes*... et j'en passe. Le 3 mai 1832, inquiète, Mme Carraud lui écrit :

Mon bien cher Honoré,

Ne dirait-on pas que le choléra a visité l'un de nous? Je ne me pardonne pas d'être restée si longtemps sans m'occuper de vous, à une époque où toute lettre peut être la dernière, où la mort se place entre les amis! Il y a bien des causes à ce silence, mais aucune ne m'excuserait à mes yeux, si vous aviez été malade. Cela n'est pas, j'espère. J'ai eu de vos nouvelles par M. Périolas et M. Borget, jusqu'à cette dernière quinzaine. Honoré, la famille du commissaire est arrivée. Sa femme a une passion de vous voir; elle est intelligente et bien faite pour vous apprécier, mais elle a une telle idée de vous qu'elle assure ne pas avoir le courage de vous parler. Aussi, si jamais vous vous égarez de nos côtés; si, fatigué de cette *survie* que vous menez, vous sentez le besoin de donner répit à votre active intelligence, et d'avoir recours à la vie purement matérielle, nous avons résolu de taire votre nom à cette dame, afin de la laisser en jouissance de tout son esprit et vous laisser, l'un et l'autre, les moyens de vous juger sainement.

Il y a en outre, chez le commissaire, deux jeunes demoiselles fort bien; vous voyez que la Poudrerie a pris une activité sociale qu'elle était loin d'avoir. Mes relations personnelles avec le commissaire y ont perdu, je le vois à peine, mais sa femme le remplace avec avantage.

Vous ne sortirez donc jamais de cette vie tempestueuse, cher Honoré? Vous nierez donc toujours les douceurs de cette existence, seulement nuancée, remplie par une affection puissante, mais calme, forte de sa force seulement?... Votre imagination

ne vous aurait-elle donc pas initié aux délices d'une sympathie qui peut se nourrir du regard seulement? J'y crois, moi, comme je crois à mes deux natures. Comme l'alchimiste aussi, après avoir prodigué votre or, vous ne trouverez rien au fond du creuset.

Vous vous jetez dans la politique (1), m'a-t-on dit. Oh! prenez bien garde! mon amitié s'effraye. Ce n'est pas vous qui devez vous vouer aux personnes; il ne peut y avoir de gloire à cela qu'alors qu'on a *vécu* dans l'intimité des grands de la terre. Alors, ce peut être de la fidélité dans l'affection. Mais vous qui devez vous survivre, donnez-vous à un principe quelconque, celui auquel vous aurez appliqué votre intelligence, que vos habitudes vous auront rendu plus sympathique. Mais laissez la défense des personnes à la domesticité de Cour, et ne salissez pas votre juste célébrité de pareilles solidarités, — n'étouffez pas, sous de pareilles passions, de telles disputes votre beau talent, destiné à devenir encore plus beau si vous le respectez. Cher, bien cher, respectez-vous, dussent les chevaux anglais et les chaises gothiques y passer! Je me tourmente du désir de vous savoir ce que vous devriez être... pardonnez-le moi... Votre réputation vous fait craindre avec raison de ne plus être aimé pour vous-même; c'est une expiation de vos succès. Pourquoi faut-il que vous y ajoutiez d'autres chances d'amitiés factices, en vous faisant l'homme de la mode? Quoi qu'il en arrive, n'oubliez pas que je vous aime, moi, malgré votre talent. Mais le torrent vous entraîne avec une rapidité qui ne vous laisse même pas la conscience des heures qui s'écoulent; cela me fait peur pour vous.

Vous ne vous lierez qu'à bon escient? Comment l'entendez-vous? C'est pécuniairement sans doute? Moins qu'aucun autre, vous avez besoin de cette harmonie intérieure qui fait le charme de cette éternité conjugale. Votre amour-propre et votre imagination sont alimentés assez, pour que votre femme ne soit que secondaire. Pourtant, Honoré, choisissez bien pour que vous n'ayez jamais à souffrir de votre *moitié*; ce serait pour vous une plaie incurable. Quand vous aurez quelque projet de ce genre arrêté, que je le sache tout de suite, afin que je sois heureuse

(1) C'était l'époque où Balzac collaborait au journal légitimiste *le Rénovateur* et se préparait à rompre des lances en faveur de la Duchesse de Berry récemment débarquée en France.

de votre bonheur; mon éloignement, et surtout mon dévouement vous répondent de ma discrétion.

Puissiez-vous effectuer votre projet de voyage à Bordeaux; nous irions ensemble, et ce serait charmant. La famille du commissaire est des plus agréables, et doublera les agréments de ce voyage. Venez quand le cruel fléau ne pèsera plus autant. Nous sommes tranquilles ici, tous assez philosophes pour ne pas augmenter les chances de danger par de sottes appréhensions. Nous subirons le choléra comme nous subissons le Gouvernement, comme une conséquence forcée d'antécédents. Le temps seul remédie à d'aussi grands maux; toute tentative prématurée est plus qu'insignifiante; seulement, il faut se tenir hors du courant.

Adieu, Honoré; nos arbres ont des fleurs et des feuilles; mon boudoir est terminé; la Poudrerie a un autre aspect; le soleil du midi ne nous a pas encore réchauffés, au grand étonnement des indigènes, qui, de mémoire d'homme, n'ont pas eu une rigueur semblable. L'inspecteur est dans les romans jusqu'aux yeux. J'attends avec impatience la remise en activité des usines, afin de le sortir de ce régime, si peu convenable à un goutteux.

A propos de romans, quand vous pourrez m'écrire, donnez-moi le titre de quelques nouveautés que nous puissions lire en commun. Mme Grand-Besançon a une grande partie de mes idées. Il faut aussi que des oreilles de demoiselles puissent entendre les lectures. Adieu encore, puisse la réussite couronner toutes vos entreprises, et que les mécomptes ne vous révèlent jamais leurs amertumes! Songez à ce que l'on doit dire de vous dans cinquante ans, et ne vous laissez éblouir par aucun avantage du moment.

Votre bien affectionnée,

ZULMA.

La réponse de Balzac se fit attendre près d'un mois, car le 20 mai, notre dandy avait failli se tuer en tombant de tilbury. Sa tête avait rudement porté sur le pavé : « Je suis au lit, écrit-il le 1er juin, saigné, à la diète et sous la défense d'écrire, de lire et de penser! »

Les reproches de Mme Carraud l'ont piqué au vif et sa riposte est véhémente :

« Quant à la politique, lui répond-il (1), croyez bien que je ne me

(1) *Correspondance*, I, 149.

conduis que par l'inspiration d'une probité haute et sévère, et, malgré l'anathème porté par M. Carraud sur les journalistes, croyez bien que je n'écrirai et n'agirai que par conviction. Mon plan et ma vie politiques ne peuvent pas être appréciés en un moment. Si je suis pour quelque chose dans le gouvernement du pays, plus tard, je serai jugé; je ne crains rien; je tiens plus à l'estime de quelques personnes parmi lesquelles vous êtes au premier rang, comme une des plus belles intelligences et une des âmes les plus élevées que j'aie connues, qu'à l'estime de toutes les masses, pour lesquelles j'ai du reste un profond mépris. Il y a des vocations auquelles il faut obéir, et quelque chose d'irrésistible m'entraîne vers la gloire et le pouvoir. Ce n'est pas une existence heureuse. Il y a chez moi le culte de la femme et un besoin d'amour qui n'a jamais été complètement satisfait; désespérant d'être jamais bien aimé et compris de la femme que j'ai rêvée, ne l'ayant rencontrée que sous une forme, celle du cœur, je me rejette dans la sphère tempétueuse des passions politiques, et dans l'atmosphère orageuse et desséchante de la gloire littéraire.

J'échouerai peut-être dans l'une et dans l'autre; mais croyez bien que, si j'ai voulu vivre de la vie du siècle même, au lieu de passer heureux et obscur, c'est que précisément le bonheur pur et médiocre m'a manqué. Quand on a une fortune entière à faire, il vaut mieux la faire grande et illustre, car, peine pour peine, il est préférable de souffrir dans une haute sphère que dans une basse, et j'aime mieux les coups de poignard que les coups d'épingle.

Vous avez raison dans tout ce que vous me dites, d'ailleurs. Si je rencontrais une femme et une fortune, je me résignerais très facilement au bonheur domestique; mais où trouver cela? quelle est la famille qui croirait à une fortune littéraire? Je serais au désespoir de tenir mon avenir d'une femme que je n'aimerais pas, aussi bien que de la devoir à des séductions; je reste donc forcément isolé.

Dans ce désert, croyez bien que des amitiés telles que la vôtre et la certitude de trouver un asile dans un cœur aimant sont les plus douces consolations que je puisse avoir. Votre lettre a été bien précieuse pour moi; elle a été exactement rafraîchissante pour mon âme tendue, occupée, mais irritée plus qu'attendrie. Mon souhait le plus vif est encore pour la vie de campagne, mais avec de bons voisins et un intérieur heureux. En quelque pays que ce soit, j'irais l'accepter, et ne ferais plus que de la littérature d'amateur, par besoin, et pour ne pas être désœuvré, si jamais on peut l'être, quand on voit des arbres et qu'on en plante. Me consacrer au bonheur d'une femme est pour moi un rêve perpétuel, et je suis désespéré de ne pas le réaliser; mais je ne conçois pas le mariage et l'amour dans la pauvreté. »

Et Balzac terminait sa lettre en annonçant l'envoi d'un paquet et son intention de voyager en Suisse et en Italie pour se détendre l'esprit.

Mme Carraud ne tarda pas à lui répondre :

16 juin 1832.

Réparation, cher Honoré! en allant réclamer à la diligence les livres que vous m'aviez annoncés, et qu'en vain j'avais envoyé chercher, je demandai si l'on n'avait pas, depuis longtemps, un paquet à l'adresse du commissaire. On me répondit que depuis bien longtemps il y en avait un avec une adresse illisible. Je pris la peine de le chercher, et je ne reconnus pas l'adresse, mais, en insistant, je vis qu'il venait de vous, et, sous la date du 3 janvier, je trouvai le paquet inscrit comme illisible. Carraud ni le commissaire n'avaient pensé, chaque fois qu'ils étaient allés à la diligence, à faire mention de vous. J'ai rapporté le carrick en triomphe, bien honteuse de mon insistance auprès de vous, parce qu'en somme, la faute en était à qui l'avait réclamé.

Si jamais vous avez quelque chose à m'envoyer, adressez-le à la Poudrerie ; on nous l'envoie de suite. Que vous dirai-je pour l'hommage de vos deux ouvrages? J'en suis touchée, et fière aussi ; je les avais demandés à Paris, et j'ai offert ceux qu'on m'avait envoyés à Mme Grand-Besançon, qui est une de vos ardentes admiratrices. Votre quatrième volume des *Scènes* est un chef-d'œuvre (1), de quelque façon qu'on l'envisage. Vous avez une intelligence du cœur de la femme qui jamais ne fut donnée à aucun autre homme. Si jamais vous vous mariez et que vous soyez un mari comme ils sont tous, vous serez bien coupable. Rien ne m'a plus ravi que ce quatrième volume, rien ne rentre plus dans mes idées. Il est bien encore quelques-unes des misères de ce pauvre sexe qui vous ont échappé ; mais certes, jamais homme n'entra plus avant dans leur existence. Que vous devez être fatigué, harassé, si vous songez à tenir les promesses que vous faites au public pour cette année (2) ! Mais oui, vous aurez besoin de faire un voyage de repos ; l'Italie est un beau pays ; ses campagnes vous fourniront de belles

(1) Entre autres : *la Bataille* et les *Trois cardinaux* qui ne parurent jamais.
(2) *Même histoire*, devenue depuis *la Femme de trente ans* complétée.

descriptions. Mais, pour vos études du cœur humain, vous trouverez peu de matière ; il n'y a plus guère de grandes passions sous ce ciel ; la civilisation y a tout nivelé, sans y verser ses trésors d'instruction. Au point où nous sommes parvenus, les teintes s'étant presque égalisées, il n'y a plus que la culture des intelligences qui puisse produire les oppositions, les grands effets, inaperçus, il est vrai, par le vulgaire.

Vous êtes tombé, bon Dieu! mais vous me direz une autre fois comment cela est arrivé. J'espère bien que vous ne compromettez pas une vie qui ne vous appartient plus, pour le plaisir d'avoir un cheval anglais plus beau que celui de tel ou tel dandy. Je vous pardonne d'aspirer à tous les genres de succès, de vouloir tous les mérites; mais risquer d'affliger vos amis, de les inquiéter, pour gagner de quelques secondes en vitesse tel ou tel fashionable, je ne vous le pardonnerais pas, tant que je conserverai la croyance que vos livres n'ont pas employé toute votre chaleur d'âme et que le travail de l'esprit n'a pas étouffé en vous les mouvements du cœur. Une des misères, et en même temps un des écueils de la vie opulente, ou simplement élégante, est la dépendance des choses; elle ossifie à la longue la plus chaleureuse organisation. Tournez cet écueil, Honoré, qu'une vie comme la vôtre ne vienne pas y échouer! Je vous ai souvent entendu vanter les fauteuils et le bureau de chêne de M. de Chateaubriand.

Quant à la politique, croyez bien, cher Honoré, que je n'ai pas suspecté votre confiance; quoique, avec des idées en tout opposées aux vôtres, je ne prétende point avoir seule la bonne foi de mon côté. Je vous plains de tout cœur, d'être entré si avant dans la vie réelle que le bonheur de tous, l'appel de tous aux bienfaits du développement de l'intelligence, placée au cœur de chaque individu, ait été par vous mise au nombre de ces utopies que l'on case dans son cerveau, comme ces vieux ouvrages qui, dans les bibliothèques, occupent les tablettes élevées auxquelles on n'atteint qu'avec peine.

Vous aimez le privilège, parce que vous jouissez de celui accordé aux esprits supérieurs; vous avez oublié, ou n'avez jamais connu, peut-être, les misères de celui qui sent en lui quelque chose d'élevé, qui comprend la vie large et grande, mais que des préjugés, des exigences de position, des mépris non mérités paralysent. Moi qui me suis faite, j'ai été élevée

avec la plus brute, ou censée telle, la plus brute portion du peuple ; comme tous les enfants maladifs, j'avais de la précocité, surtout comme observateur. Bien que jusqu'à treize ans, je n'aie point appliqué la réflexion à tout ce que j'avais amassé dans ma jeune tête ; bien que la nécessité de m'instruire, et plus tard celle de me poser dans la vie, m'aient éloignée de cet ordre d'idées, j'ai tout retrouvé quand la maturité est survenue.

J'ai à un haut degré l'intelligence des besoins moraux de la classe pauvre, tant calomniée, tant exploitée par les passions du riche ; et, quoique je manque de je ne sais quoi qui fait la popularité, si j'étais homme, ou sur un autre théâtre, je lui éviterais bien des maux. J'en suis au regret, qu'une indolence, résultat de crises violentes, me cloue chez moi, et plus encore, qu'une timidité, ou une pudeur, ou quelque chose que vous rendrez par un de ces mots puissants que vous savez créer, me trouble quand j'en viens au contact avec des gens d'éducation différente; je crains de les blesser, car je conçois leurs susceptibilités réputées sottes; j'aime leur orgueil; il est à mes yeux une vertu. Tout cela se formule en eux d'une manière qui inspirerait du dégoût, si l'on s'en tenait à la superficie. Ce dégoût, je l'éprouve plus que personne, car j'aime l'idéal en tout. Vous tenez à l'aristocratie fixe (car il y en aura toujours une flottante, et c'est la seule que je conçoive en morale, et la seule bonne en politique), à l'aristocratie privilégiée; puissiez-vous ne jamais vous réveiller de cette illusion! Votre peine serait trop amère : vous avez le cœur noble. Je n'ai rien à dire de votre vocation du pouvoir. Je verrais plus de bonheur, et au moins autant de gloire pour vous, à vous en tenir aux enseignements théoriques; mais vous seul êtes juge de vos forces, et si le fardeau du pouvoir, exercé avec une sévère probité, sans partialité, et sans népotisme, ne vous effraie pas, je désire qu'il vous tombe en partage ; il a été l'écueil de riches organisations, et de réputations bien cimentées. Puisse le ciel bénir vos entreprises, et vous éviter toute chute ! Et si les vœux d'une amie dévouée y peuvent quelque chose, votre place est marquée bien haut, puisque là vous avez placé le bonheur. Le bonheur médiocre a reculé devant vous; vous l'avez effrayé ; il y a une clarté dans votre regard qu'il n'est pas donné à tout le monde de supporter. On le craint, ou parce qu'on ne peut le comprendre, ou parce qu'il est

des replis obscurs que l'on veut dérober à cette inquisition. Puis, l'idée de votre supériorité se jette au travers de l'intimité; une femme ne peut bien aimer que l'homme qui lui est supérieur; mais si pourtant elle se sent par trop petite, elle souffre; il faut une certaine égalité en amour.

Désespérez-vous donc de trouver une femme qui s'associe à votre nom, par penchant et non par calcul? Ne se trouvera-t-il donc pas une famille qui sera digne de vous? Il y a tant de gens, médiocres et sans fortune, qui font de beaux mariages!

Vous ai-je dit que j'avais entrepris de lire consciencieusement, par petites doses, *la Physiologie du mariage?* J'aurai encore une réparation à vous faire, et ce sera avec bonheur, je n'aime pas à vous savoir en faute.

Adieu, Honoré; le commissaire, qui est entré quelques instants pendant que je vous écrivais, se rappelle à vous de cœur; sa femme serait désolée de mourir sans vous voir. Vous m'aviez parlé du voyage à faire; qu'est devenu ce projet? Et qu'avez-vous pu faire du peu de notions que vous aviez reçues? Un de nos amis communs est ici, Auguste Borget; il va dans les Pyrénées, l'heureux mortel! Et notre projet? il est allé où vont tous les rêves d'un moment qui viennent vous charmer. Savez-vous qu'à votre place, j'aimerais bien mieux faire un long séjour au pays basque que votre voyage d'Italie? Vous ne voulez pas faire de l'antique; au pays basque, des mœurs nouvelles, étranges, des traditions inconnues et pleines de charmes peuvent être mises en œuvre; un de mes frères y est demeuré un an, et le souvenir qu'il en a rapporté a survécu à tout; tout intérêt personnel à part, Honoré.

Si j'aime à vous voir, j'aime mieux encore à entendre vanter vos belles pages.

ZULMA

Ce ne fut pas en Italie, ni en Suisse, mais en Touraine que Balzac pensa trouver le calme nécessaire à la convalescence et au travail. Il retourna donc à Saché chez M. de Margonne, en attendant de rejoindre la marquise de Castries, en Savoie, aux eaux d'Aix :

« Ah! écrivait-il à Mme Carraud, le 2 juillet 1882 (1), si l'*on* avait voulu aller aux Pyrénées, je vous eusse vue, mais il faut que j'aille

(1) *Correspondance*, I, 161.

grimper à Aix, en Savoie, courir après quelqu'un qui se moque de moi, peut-être : une de ces femmes aristocratiques que vous avez en horreur, sans doute; une de ces beautés angéliques auxquelles on prête une belle âme, la vraie duchesse, bien dédaigneuse, bien aimante, fine, spirituelle, coquette, rien de ce que j'ai encore vu ! Un de ces phénomènes qui s'éclipsent, et qui dit m'aimer, qui veut me garder au fond d'un palais à Venise... (car je vous dis tout à vous !) et qui veut que je n'écrive plus que pour elle ; une de ces femmes qu'il faut absolument adorer à genoux, quand elles le veulent, et qu'on a tant de plaisir à conquérir ; la femme des rêves ! jalouse de tout ! Ah ! il vaudrait mieux être à Angoulême... Adieu ; pensez qu'il y a en moi une âme, et que cette âme aime à penser à vous. Je suis ici pour quinze jours ; si je puis, si vous êtes à la Poudrerie, si..., si... J'essaierai enfin ! »

Mme Carraud répondit aussitôt :

8 juillet 1832.

A Azay-le-Rideau, à soixante lieues de nous, Honoré ! Que n'ai-je des titres à l'exigence, que n'ai-je pu vous rendre, ou mieux, recevoir de vous, un de ces services qui permettent le : *Je le veux !* Alors je vous dirais : « Honoré, votre chambre est prête; votre thé infuse sur votre table, et j'ai moi-même préparé la crème et apporté le fromage de Brie ! Un cœur affectueux vous offre le repos; le repos si utile dans les passions, dans la vie factice à laquelle vous êtes condamné. » Avec moi, avec nous, vous pourrez vivre quelques instants de l'existence qui vous plaira le mieux. Car nous, nous ne vous aimons pas pour votre gloire; elle n'est même pas un lien pour nous; nous en jouissons comme si nous y avions part; souvent, nous la redoutons.

Ainsi, vous aimez (1)... vous aimez, Honoré, une de vos créations que le hasard a réalisée, et que, dans un jour de faveur, il a placée à votre portée. Vous en êtes encore à vous demander si elle a une âme ! Honoré, cher Honoré, n'auriez-vous donc plus de foi ! quels dédommagements mon amitié pourrait-elle vous offrir pour une telle misère ! Cette femme, cette sylphide, si avide de votre gloire qu'elle veut l'engloutir à elle seule, ne faut-il pas qu'elle ait une âme pour vous payer

(1) Il aimait, mais il ne fut pas aimé : la gracieuse marquise de Castries, en effet, ne voulut jamais accorder à Balzac que la plus amoureuse des amitiés. La déception du romancier nous a valu *la Duchesse de Langeais*.

de tout, une âme dans laquelle vous vous réfugierez, quand vous aurez tout abdiqué, tout renié, même vos amis. Et puis, l'aimeriez-vous, la suivriez-vous, si elle n'était que la perfection idéale, moins l'âme, vous, si savant dans la science de la femme, pourriez-vous donc être encore dupe de votre délirante imagination ? Pourquoi croire que la femme éminemment aristocratique ne m'inspire que de l'horreur ? S'il s'en trouve qui aient pu échapper à la sécheresse d'âme qu'amènent nécessairement leur éducation et leur manière de vivre, qui n'aient pas tout placé dans cette sensibilité vibrante et résultant de leur position élevée, s'il s'en trouve qui aient entrevu tout ce qu'il y a de dégradant pour un être privilégié à se contenter de servir de jouet à des hommes qui n'ont jamais fait usage de leur intelligence pour quoi que ce soit de noble, qui n'ont jamais appliqué la réflexion à rien d'élevé, je les aime. Et celles qui, aux avantages d'une éducation supérieure et d'habitudes épurées, joignent l'intuition du vrai bonheur, celle que vous suivez, de laquelle vous rêvez, je l'aime si elle peut embellir une seule heure de vos journées, et si, surtout, elle ne plonge jamais votre cœur dans un amer océan de déceptions. Dans ce cas, Honoré, vous saurez où trouver les consolations d'une vraie sympathie, n'est-ce pas ? vous saurez où vous devez décharger le fardeau qui rendra votre vie trop lourde encore pour vos épaules d'homme.

Je trouve singulier que des femmes vous écrivent sans vous connaître, et seulement sur votre réputation (1); pareille idée m'est venue pour un auteur et pour un artiste, mais j'en ai eu honte ! Cela me paraissait si opposé au caractère de la femme ; je n'ai jamais vu l'auteur ; l'artiste, je vous dois de le connaître du regard. Toujours des soucis, mon Dieu ! ne vous verrai-je donc jamais vous ébattre largement dans ce monde imaginaire que vous peignez si bien ? Je vous y suivrais de grand cœur, pour me délasser un peu des réalités pesantes de celui-ci.

Ici, l'on peut bien travailler, et, le soir, se promener sur la Charente, et observer le scintillement de la lune dans la cascade ; puis, si cela vous rendait le travail plus coulant, je m'établirais avec ma tapisserie près de votre table, silencieuse, mais

(1) C'est par une lettre non signée que se nouèrent en 1831 les relations de Balzac et de Mme de Castries, à propos de *la Physiologie du mariage;* il en fut de même quelque temps après, en 1832, pour Balzac et Mme Hanska.

prête à vous répondre; de cette façon, je perdrais de cette crainte que vous m'inspirez en dépit de moi, et que je ne vous avoue pas sans rougir, car c'est presque vous faire injure.

Le commissaire est radieux de savoir que vous ne l'oubliez pas. Il désire bien aussi que vous veniez. Si une telle faveur nous était réservée, nous serions résolus de vous présenter à sa femme sous le nom de l'une ou l'autre connaissance de Saint-Cyr. Vous vous prêteriez à cette plaisanterie; c'est le seul moyen de la mettre à l'aise avec vous, le subterfuge ne durât-il que deux heures.

Adieu, Honoré, je voudrais bien vous serrer la main, vous embrasser: je n'ose y croire. Amitiés de Carraud à vous, et grand désir de vous voir.

ZULMA.

Et Balzac répliqua de suite :

Saché, 10 (?) juillet 1832.

Oui, j'irai vous voir, et je vous écrirai précisément le jour de mon arrivée, afin que si les chevaux du commissaire et les vôtres sont encore ensemble, vous puissiez me faire la grâce de me prendre, car je suis toujours comme un enfant qui a besoin d'une nourrice, et je serais tout aussi embarrassé pour aller d'Angoulême à la Poudrerie que pour aller en Chine.

Mais vous aurez un hôte bien triste, et, si mon cœur est plein d'amitié tendre et de choses douces pour vous, je suis condamné à un travail si forcé que mon attitude ressemble à de l'impertinence.

Ici, je suis gêné par la vie de château. Il y a du monde, il faut s'habiller à heure fixe, et cela semblerait étrange, à des gens de province, de rester sans dîner pour suivre une idée. Ils m'en ont déjà bien étranglé avec leur cloche! Mais j'allais retourner à Paris. Je vais donc aller vous accabler de mon amitié et faire comme les enfants qui abusent de la tendresse qu'on leur montre.

Adieu, à bientôt. Vous voir est une idée qui chasse bien des tristesses, car il est si doux, si bon d'être avec les gens que l'on aime! J'ai grand peur d'être ramené ici par quelque intérêt dont je vous parlerai (1).

(1) Un projet de mariage qui n'eut pas de suite.

Mille tendresses de cœur, et ne m'oubliez ni auprès de M. Carraud, ni auprès du commissaire. J'imagine que maître Ivan va bien, que je le trouverai grandi.

Adieu.

HONORÉ.

Puisque je vais chez vous, vous voyez que la grande dame a tort.

Balzac arriva donc à Angoulême le 17 juillet, ayant fait, à pied, à midi, par une chaleur torride le chemin de Saché à Tours pour aller prendre la diligence.

Pendant le séjour d'un mois qu'il fit à la Poudrerie, le romancier ne chôma point : « Je me lève à six heures (du soir) écrivait-il, je corrige *les Chouans*. Puis je travaille à *la Bataille*, de huit heures à quatre heures du matin, et pendant le jour je corrige ce que j'ai fait la nuit. » Il termina en dix jours *Louis Lambert*, commencé à Saché six semaines auparavant. Et, en une seule nuit, il écrivit *la Grenadière*, improvisée entre deux parties de billard. Formidables efforts ! « Je vous rappelle, écrivait, longtemps après, Balzac à Mme Carraud, ce que vous avez dit un jour de moi à Angoulême, lorsque, brisé d'avoir fait *Louis Lambert*, malade, et vous savez comment, je craignais la folie, je parlais de l'abandon où l'on laisse ces malheureux : « Si vous deveniez fou, je vous garderais ! » Jamais ce mot, votre regard ni votre expression n'ont été oubliés. Tout cela est encore en moi comme au mois de juillet 1832 ! » Et cependant, le 22 août 1832, Balzac quittait les Carraud pour aller rejoindre à Aix la marquise de Castries.

MARCEL BOUTERON.

(*A suivre.*)

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE

DE

PASTEUR

Lorsqu'on étudie l'œuvre de Pasteur, on est émerveillé qu'un homme ait pu faire tant de choses et de si grandes.

La vie scientifique originale de Pasteur commence en 1844, lorsqu'élève à l'École normale supérieure il lit une note du chimiste allemand Mitscherlich sur le tartrate et le paratartrate de soude et d'ammoniaque. Ces deux sels ont la même composition, les mêmes propriétés, si bien que Mitscherlich ne pouvait distinguer les cristaux de l'un des cristaux de l'autre, et cependant la solution du tartrate dévie à droite le plan de polarisation de la lumière, tandis que celle du paratartrate ne lui fait subir aucune déviation. Cette différence dans les propriétés optiques de deux corps identiques par tous les autres points devient le sujet des méditations de Pasteur, sa préoccupation se traduit par la passion qu'il apporte aux études cristallographiques et par le choix de sa thèse pour le Doctorat ès sciences : *Étude des phénomènes relatifs à la polarisation rotatoire des liquides*. La *Vie de Pasteur*, publiée par son gendre M. René Vallery-Radot, a été lue par un si grand nombre de personnes que bien peu ignorent comment Pasteur a résolu l'énigme posée par Mitscherlich. Les cristaux de tartrate de soude et d'ammoniaque portent de petites facettes sur la moitié de leurs arêtes semblables, on dit qu'ils sont hémiédriques, les cristaux de paratartrate de soude et d'ammoniaque sont aussi hémié-

driques, mais il y en a une moitié qui est hémièdre à droite, l'autre moitié étant hémièdre à gauche, c'est-à-dire que leurs facettes homologues sont placées en sens inverse. Pasteur recueille à part les hémièdres droits, leur solution dévie à droite, la solution des hémièdres gauche dévie à gauche, le mélange des deux solutions est inactif. A un arrangement moléculaire différent correspondent des propriétés optiques différentes.

Cette première découverte, Pasteur l'a faite comme il fera celles qui illustreront sa vie, en concentrant sa pensée sur le sujet qu'il étudie. Il ne peut admettre que deux corps aient même structure, s'ils diffèrent même par une seule de leurs propriétés : aussi apporte-t-il dans les expériences une attention et un soin extraordinaire qui lui font découvrir les facettes que personne n'avait remarquées avant lui. La méthode et le caractère de Pasteur se dévoilent dans ce travail qui constitue en soi une belle découverte, mais qui paraît bien plus important encore par tout ce que Pasteur en a tiré.



Il a raconté comment de la physique et de la chimie il est passé à l'étude des fermentations. Examinant l'alcool amylique qui est un produit de la fermentation de la fécule, il distingue deux alcools amyliques, l'un doué du pouvoir rotatoire, l'autre inactif; il se demande alors s'il n'existe pas quelque relation entre le ferment et la structure moléculaire des corps issus de la fermentation. Pasteur n'en resta pas à cette vue spéculative : en 1856, une circonstance imprévue le mit aux prises avec ces fermentations auxquelles il pensait. Un distillateur de Lille, M. Bigo, dont les fermentations allaient mal, lui demande secours. Pasteur se transporte à l'usine de la rue d'Esquermes et examine au microscope du liquide prélevé dans les cuves. Dans celles où la fermentation est satisfaisante, il ne voit que des globules de levûre; dans celles où la fermentation est défectueuse, à côté de la levûre s'agitent des bâtonnets minuscules et des corpuscules articulés les uns aux autres. Pasteur n'hésite pas à voir dans ces bâtonnets des êtres vivants tout comme la levûre; ce sont ces intrus qui, par leur action sur le sucre, contrarient celle de la levûre légitime. Les cuves envahies par les bâtonnets parasites sont des cuves *malades* et dès ce moment, par une

étonnante intuition, Pasteur entrevoit le rôle immense des infiniment petits dans la nature. Se détournant de l'étude des cristaux (ce qu'il regrettera toute sa vie), Pasteur s'adonne à celle des fermentations.

Le célèbre mémoire sur la fermentation lactique, paru en 1857, est la première assise du monument grandiose qu'il va construire, il y montre que l'agent qui transforme le sucre en acide lactique est une levûre nouvelle, et il avance l'idée que chaque fermentation est provoquée par un ferment spécial qui est un être microscopique.

C'est de la fermentation par excellence, la fermentation alcoolique, que traite un second mémoire publié en 1858; Pasteur y établit que le dédoublement du sucre en alcool et acide carbonique ne se fait pas suivant la fameuse équation de Lavoisier, et que, dans toute fermentation alcoolique, il se produit de la glycérine et de l'acide succinique représentant environ 5 p. 100 du sucre employé. Cette fermentation est corrélative de la vie de la levûre, celle-ci n'agit point comme une substance organique en voie de décomposition, ainsi que le voulait la théorie régnante, mais comme un être vivant et c'est parce qu'elle vit et se développe qu'il y a fermentation alcoolique.

On lui opposait qu'il existe de l'ammoniaque dans le liquide d'une fermentation alcoolique, que cette ammoniaque est le témoin de la désintégration de la matière azotée qui entraîne celle du sucre. Pasteur fait voir que dans une fermentation alcoolique pure il ne se forme pas d'ammoniaque, bien plus, si, dans une pareille fermentation, on ajoute un sel ammoniacal, il disparaît, car il sert d'aliment azoté à la levûre. Enfin, la fermentation est si peu la conséquence de la désintégration de la matière organique que Pasteur obtient la fermentation alcoolique d'un liquide sucré ne contenant que des sels minéraux et auquel on ajoute quelques cellules de levûre. Celles-ci, loin de périr et de se désorganiser, pullulent et la fermentation se développe en même temps qu'elles. La fermentation est donc un phénomène de vie et non un phénomène de mort. Cette belle expérience ruinait définitivement la théorie du ferment considéré comme matière organique en voie de décomposition, théorie cependant bien commode, car elle s'appliquait à toutes les fermentations; la même caséine altérée mise en présence d'une solution de sucre pouvait déterminer soit une fermentation

lactique, soit une fermentation butyrique, soit une fermentation alcoolique.

Puisque les ferments sont des êtres vivants, la question de leur origine se pose aussitôt; naissent-ils de germes, ou apparaissent-ils spontanément dans les milieux fermentescibles? Pour beaucoup de savants, la question était résolue, ils s'en tenaient à l'explication de Buffon, à savoir que toute matière organique, c'est-à-dire toute matière qui a vécu, ne meurt pas complètement; la vie se conserve dans les dernières molécules capables de se réunir et de s'organiser en ces êtres infiniment petits et de formes variées que l'on voit dans la putréfaction et dans les fermentations. La croyance à la génération spontanée a régné pendant toute l'antiquité, elle n'a guère trouvé de contradicteurs jusqu'au dix-septième siècle. Dans le cours du dix-huitième siècle, elle a donné lieu à des controverses fameuses, elle paraît triompher avec Needham, puis succomber avec Spallanzani. Plus tard, Gay-Lussac, Schwann, Schulze, Schrœder et Dusch firent sur la cause de l'altération des substances organiques les expériences les plus ingénieuses; il en résultait qu'il existe dans l'air un principe inconnu capable de déterminer l'altération des matières fermentescibles avec lesquelles il entre en contact, que ce principe ou cette substance est détruite par la chaleur et arrêtée par un tampon de coton, que cependant il est des cas où la fermentation se déclare sans qu'elle semble intervenir.

Cet obscur problème de la génération spontanée n'occupait pas seulement les naturalistes qui essayaient de l'éclaircir par leurs expériences, d'autres encore y prenaient un vif intérêt parce qu'ils espéraient y trouver un argument en faveur de leurs idées sur l'apparition de la vie à la surface de la terre. Les matérialistes tenaient l'hétérogénie pour certaine, les spiritualistes la regardaient comme impossible. Les uns et les autres apportaient, dans un sujet relevant de la science pure, une passion philosophique qui ne contribuait pas à le rendre plus clair.

Pasteur aborde la question de l'origine des ferments sans idée préconçue, il n'y voyait point matière à philosopher, mais matière à expérimenter en pleine indépendance d'esprit. Il était prêt à accepter la réponse de l'expérience quelle qu'elle fût.

Les expériences de ses devanciers n'ayant abouti à aucune conclusion certaine, Pasteur comprend que celles qu'il va entre-

prendre doivent être conçues de telle façon qu'il en ressorte l'évidence. Il s'y emploie avec une ardeur et une probité scientifique qui apparaît dans chacune des pages du célèbre mémoire sur les générations dites spontanées et sur les corpuscules organisés de l'atmosphère. Il montre que, chaque fois que l'on a cru être en présence d'une génération spontanée, on a été victime d'une erreur. Comment soutenir que la matière peut s'organiser spontanément, quand du sang recueilli de l'artère d'un chien dans un vase stérile, en présence d'air privé de germes par son passage dans un tube chauffé au rouge, reste inaltéré pendant des années? Comment nier la présence de germes ferments microscopiques dans les poussières flottant dans l'air, quand on voit sous le microscope ces germes se développer et produire, suivant leur nature, des mucédinées ou des bactéries? Comment se refuser à reconnaître que ces germes sont la cause des fermentations, alors que celles-ci ne se déclarent jamais en leur absence et éclatent aussitôt qu'on les ajoute à la substance fermentescible, chaque fermentation étant déterminée par un organisme spécial? Comment soutenir avec M. Frémy que la levûre alcoolique provient de la substance « hémiorganisée » des grains de raisin? lorsque Pasteur apporte à l'Académie des sciences des ampoules de verre remplies de pulpe de raisin, puisées à l'intérieur du grain, en évitant les germes déposés sur la peau, ces ampoules restent inaltérées; tandis que dans celles, préparées de la même façon, mais auxquelles Pasteur a ajouté une trace de levûre, la fermentation se déclare et les fait éclater?

A chacune des objections de ses adversaires, Pasteur répond par une expérience péremptoire, et rien n'est plus émouvant que la lecture des discussions avec Pouchet, Joly et Musset, ou encore avec Trécul, Frémy et Liebig. La bataille qui est engagée est une bataille pour les principes et Pasteur ne laisse rien passer sans y répondre. Son indignation devant une expérience défectueuse est telle qu'il réclame des juges pour décider entre ses contradicteurs et lui. Il est toujours prêt à répéter ses expériences devant les commissions académiques, alors que ses adversaires se dérobent. Cette grande querelle sur les générations dites spontanées si féconde en progrès scientifiques ne se termina qu'en 1877 par la controverse avec le docteur Bastian. De l'urine acide, stérilisée par ébullition dans un ballon, se

conserve inaltérée, Bastian y ajoute une solution de potasse chauffé à 120° et porte le tout à l'étuve. Au bout de quelques heures, l'urine fourmille de bactéries. Pasteur et son collaborateur Chamberland mettent en évidence la faute dans l'expérience du médecin anglais. Sur les parois du ballon existent des germes résistant à la température de l'ébullition et ne croissant pas en milieu acide, ils se développent au contraire dès que le milieu est rendu alcalin. Aucune bactérie n'apparaît dans l'urine si elle est chauffée à 120° en vase clos, température nécessaire pour tuer certaines spores fréquentes dans les poussières; on a beau l'alcaliniser, elle reste stérile. Cette expérience du docteur Bastian fut l'occasion pour Pasteur et ses collaborateurs de perfectionner la technique et de préciser les conditions de la stérilisation des divers milieux. Cette technique, devenue irréprochable, se trouve exposée dans la thèse soutenue par Chamberland pour obtenir le grade de Docteur ès sciences.

Tout autre que Pasteur eût été entièrement absorbé par cette discussion sur les générations dites spontanées qui battit son plein de 1860 à 1865; son activité est telle qu'il trouve le temps d'étudier la fermentation butyrique qui transforme le sucre et l'acide lactique en acide butyrique. Cette fermentation est causée par un vibrion mobile doué de la propriété inattendue de vivre sans air. Il donne des spores résistant à l'air et à une température de 100°, spores qui assurent la conservation de l'espèce. Le vibrion à l'état filamenteux est immobilisé par l'oxygène de l'air et ne tarde pas à périr à son contact. Le cas du vibrion butyrique n'est pas isolé, Pasteur montre que le tartrate de chaux fermente sous l'action d'un autre vibrion vivant sans air et que les microbes anaérobies sont très répandus dans la nature. Ils sont les vrais organismes de la putréfaction, c'est-à-dire de cette opération par laquelle la matière organique complexe est ramenée à des éléments simples qui retournent au sol et à l'air pour être utilisés par les végétaux à chlorophylle. Cette transformation est l'œuvre de toute une série d'organismes microscopiques différents. Les anaérobies peptonisent la matière azotée, la réduisent en des corps définis plus simples, puis interviennent les organismes aérobies, bactéries multiples et mucédinées qui achèvent la démolition en comburant, au moyen de l'oxygène de l'air, les corps résultant

de l'activité des anaérobies. Le travail de cette succession d'ouvriers microscopiques minéralisant les substances organiques et assurant la circulation indéfinie de la matière est exposée d'une manière saisissante dans la note sur la putréfaction. Pasteur y démontre que, sans les infiniment petits, la vie serait impossible à la surface de la terre, ils font la fertilité du sol et sa voix prophétique annonce qu'ils sont aussi les ferments de la matière vivante, qu'ils sont les agents des affections putrides, fléaux de l'humanité.

L'existence d'êtres vivant sans oxygène libre suggère à Pasteur une théorie physiologique de la fermentation. Les êtres ferments prennent l'oxygène à la matière fermentescible, d'où la désintégration de celle-ci. La levûre alcoolique vivant au large contact de l'air brûle le sucre comme une moisissure, tandis qu'à l'abri de l'air elle le transforme en alcool et en acide carbonique. De même, des mycodermes et des moisissures, qui à l'air comburent le sucre, le font fermenter quand ils vivent sans air.

Cet extraordinaire labeur, Pasteur l'a accompli sans laboratoire outillé; en effet il avait quitté la Faculté des sciences de Lille à la fin de 1857, pour venir à Paris en qualité d'administeur à l'École normale supérieure. A ce changement Pasteur perdait son laboratoire, mais il acquérait l'avantage de n'avoir plus de cours à préparer ni à faire et de gagner du temps pour le travail personnel. D'ailleurs, son ingéniosité et le besoin d'expérimenter lui firent promptement trouver le laboratoire qui lui manquait. Il l'installa, à ses frais, dans le grenier de l'École. Sans préparateur, sans garçon de laboratoire, dans une incommodité qui aurait rebuté tout autre, il y poursuivit l'étude de la fermentation alcoolique et les expériences sur les générations dites spontanées. Mme Pasteur faisait, quand elle en avait le temps, office de garçon et lavait les ustensiles du laboratoire. Plus tard, le laboratoire fut transféré dans un pavillon faisant pendant à celui du concierge et servant jusqu'alors de bureau à l'architecte. Pasteur avait obtenu la création de places d'agrégés préparateurs réservées aux élèves sortant de l'École et qui témoignaient d'aptitudes à la recherche scientifique. Les premiers admis au laboratoire de Pasteur furent Van Tieghem, Raulin, Gernez, Duclaux, Gayon, qui ont bien mérité que leurs noms fassent cortège à celui du Maître.

Tout progrès dans la connaissance des fermentations retentit nécessairement sur plusieurs industries essentielles à notre existence. En effet, c'est un ferment qui fait lever la pâte du pain que nous mangeons; le vin et la bière que nous buvons, le vinaigre dont nous assaisonnons nos aliments sont des produits de fermentation. Les fromages ne sont que du lait caillé travaillé par des microbes divers. Aussi, dès 1862, Pasteur s'occupe de la fermentation du vinaigre qui est d'un grand intérêt tant au point de vue théorique qu'au point de vue économique, il espère en la perfectionnant servir efficacement les doctrines qu'il défend. Les *Annales de l'École normale* de l'année 1864 contiennent tout un mémoire sur ce sujet. Le ferment acétique est une bactérie se développant par scissiparité et s'étalant en voile mince à la surface du vin; elle fixe l'oxygène de l'air sur l'alcool et le transforme en acide acétique. Tout l'art du vinaigrier consiste à cultiver dans ses foudres à demi pleins, à la surface du vin, ce ferment acétique ou « mycoderma aceti, » à l'exclusion de tout autre organisme et en lui fournissant l'air qui lui est nécessaire. Pasteur enseigne comment on y parvient et, par conséquent, comment on évite les pertes dues à une fermentation impure. Les vinaigriers d'Orléans, d'où vient presque tout le vinaigre de vin, s'empressèrent de profiter de l'enseignement qui leur était donné et s'en trouvèrent bien. On ne fabrique pas du vinaigre seulement avec du vin, les Allemands en préparent avec de l'alcool étendu d'eau et auquel ils ajoutent un peu de bière aigre, ils font ruisseler lentement ce liquide sur des copeaux de hêtre placés dans des tonneaux défoncés, superposés les uns aux autres pendant qu'un courant d'air circule en sens inverse. L'oxydation de l'alcool se produit et il sort du vinaigre à la partie inférieure de la colonne. Les mêmes copeaux servent pendant des années; pour tous les chimistes, ils jouaient le rôle d'un corps poreux, comparable à celui du noir de platine, qui, imbibé d'alcool étendu, au contact de l'air, provoque la formation d'acide acétique. Le célèbre chimiste Liebig, se refusant à voir un acte vital dans la fermentation acétique, niait que le « mycoderma aceti » fût pour quelque chose dans l'acétification de l'alcool dans le procédé allemand. Liebig soulevait à nouveau une de ces questions de principe que Pasteur ne laissait jamais passer sans y répondre. Vos copeaux, dit-il à Liebig, portent à leur surface du « mycoderma aceti » et si vous

voulez bien m'en envoyer, je le mettrai en évidence devant une commission académique. Le chimiste allemand n'accepta pas le défi.

Les matières organiques fermentescibles privées de microbes s'oxydent très peu en présence de l'air, Pasteur le montre par maintes expériences; mais lorsque les microbes aérobies interviennent, l'oxydation est intense. C'est ainsi que les feuilles et la sciure de bois sont convertis en terreau. Pasteur prévoit que le phénomène si important de la transformation de l'ammoniaque en acide nitrique dans le sol est aussi le fait d'une action microbienne. Plus tard, Schlœsing et Muntz, puis M. Vinogradsky démontreront, par des expériences admirables de précision, la justesse des vues de Pasteur.



Chaque année, Pasteur passait les vacances à Arbois dans l'ancienne tannerie de son père transformée. Arbois est un pays vignoble; à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, suivant le temps, dans tous les celliers la fermentation vinaire est en train. Elle est une des plus anciennes dont l'homme ait tiré parti, elle s'établit d'elle-même dans les cuves contenant le raisin écrasé et avec tant de force que la masse entière semble en ébullition. La cause de cette fermentation qui transforme le sucre du raisin en alcool est une levûre analogue à la levûre de bière déjà étudiée par Pasteur, mais elle est d'une espèce différente; il existe même plusieurs variétés de levûres du vin. Ces levûres se trouvent sur la grappe mûre, elles y apparaissent peu de temps avant la maturité; plus tôt on ne les rencontre pas, de sorte qu'une grappe encore en verjus, mise à l'abri des poussières de l'air sous une enveloppe de coton stérilisé et protégée par un vitrage contre la pluie, mûrit en fournissant un raisin dont les grains écrasés ne fermentent pas. Il semble que ces levûres qui envahissent le vignoble au temps de la maturité proviennent de corpuscules bruns qui foisonnent sur la grappe avant la récolte. Les levûres du vin sont apportées dans les cuves en telle abondance qu'elles pullulent dans le milieu qui leur convient par excellence et empêchent tout autre organisme de se développer; mais quand le vin est fait et qu'elles sont tombées au fond avec la lie, les microbes qui ne manquent guère dans les celliers et sur les vases vinaires peuvent

croître à leur tour et déterminer ces trop fréquentes maladies du vin : acessence, tourne, graisse, amertume, d'autant plus redoutables qu'elles peuvent se déclarer longtemps après la vinification, soit dans le vin en cercle, soit dans le vin en bouteille. Pasteur montre que chacune de ces maladies est due à un microbe spécial.

On peut les prévoir par l'examen microscopique de la lie : si on n'y voit que des cellules de levûre, le vin est réussi ; si, à côté des levûres, existent d'autres formes microbiennes, le vin est menacé. Pasteur recommande donc la plus grande propreté dans la vinification et le lavage préalable à l'eau bouillante des vases vinaires, mais des coutumes séculaires ne se modifient pas aisément; aussi Pasteur imagine-t-il un moyen d'empêcher l'altération des vins. C'est le procédé si justement appelé « pasteurisation » qui consiste à chauffer le vin, à l'abri de l'air, à une température de 55°, suffisante pour détruire les germes existant dans un milieu acide et alcoolique. Le vin ainsi traité est un vin de conserve. La pasteurisation s'applique aussi bien aux grands vins qu'aux vins d'une conservation difficile; loin de nuire au vieillissement et au développement du bouquet, elle les facilite. Pasteur démontre que le vieillissement du vin est une oxydation lente déterminant peu à peu le dépôt de la matière colorante et qui, lorsqu'elle va trop loin, donne des vins passés.

Les études sur la bière furent commencées pendant la guerre de 1870. Tenu hors de Paris par les événements, Pasteur se réfugia à Clermont-Ferrand, près de son élève E. Duclaux, qui mettait à sa disposition son laboratoire de la Faculté des sciences. Pasteur s'était engagé dans ce travail par le désir de faire disparaître l'infériorité de notre pays vis-à-vis de l'Allemagne en ce qui concerne l'industrie de la bière. A la brasserie Kuhn, à Chamalières, il fit ses premiers essais qui furent, après la guerre, continués à Paris avec l'aide de MM. Grenet et Ed. Calmettes. Ces recherches ont donné aux brasseurs des règles qui ont fait de leur industrie empirique une industrie scientifique. La sélection des levûres, la préservation des moûts de toute souillure, l'emploi du microscope pour vérifier la pureté du ferment permettent d'obtenir régulièrement des produits de même saveur et de conservation assurée. Dans l'ouvrage que Pasteur a intitulé *Études sur la bière,* il n'y a pas seulement des

instructions à l'usage des brasseurs, on y trouve des expériences sur la physiologie des cellules et sur la fermentation, conséquence de la vie à l'abri de l'air.

* * *

Pendant les travaux sur le vinaigre, sur le vin et sur la bière, le savant de laboratoire s'est parfois transformé en chef d'industrie. Pasteur apporte dans les celliers et dans les brasseries cette activité inlassable, et cette foi dans le succès qui entraînent les hommes. Des mêmes qualités, il fait preuve à un degré supérieur pendant les recherches sur la maladie des vers à soie. En 1865, J.-B. Dumas, dont Pasteur avait suivi les leçons, et pour lequel il ressentait une grande reconnaissance et une vive admiration, le pria de se rendre dans le midi de la France pour y étudier une maladie sévissant, depuis plusieurs années, sur les vers à soie et qui ruinait la sériciculture. Pasteur avait bien vu des vers à soie, mais il ignorait tout de leur structure et des pratiques de la sériciculture. Il accepta cependant la mission qui lui était confiée, parce qu'il avait le grand désir de rendre service à des populations malheureuses et aussi parce qu'il pensait que ses études antérieures sur les fermentations lui serviraient dans sa nouvelle entreprise. Accompagné de Raulin, de Gernez, de Duclaux et de Maillot, il visite les magnaneries, écoute ce qu'on lui raconte sur cette « pébrine » si meurtrière et si répandue.

Les opinions sont différentes, les renseignements contradictoires, il n'y peut trouver de point de départ pour une étude. La maladie n'était pas particulière aux magnaneries françaises, elle sévissait dans tous les pays séricicoles qu'elle envahissait peu à peu ; elle avait fait le sujet de travaux multiples, surtout en Italie et en Autriche. Cornalia avait décrit, chez les vers malades, des corpuscules que l'on voit au microscope ; ces corpuscules avaient été trouvés aussi dans les chrysalides, dans les papillons et les œufs. Le professeur Osimo avait conseillé de rejeter les œufs provenant de parents corpusculeux. Cependant un autre professeur, Cantoni, avait obtenu des vers corpusculeux sortis d'œufs pondus par des papillons exempts de corpuscules. Il y avait lieu d'être dérouté au milieu de toutes ces contradictions. Aussi Pasteur décide-t-il de tout voir par lui-même. Installé au Pont-Gisquet avec sa famille et ses pré-

parateurs, il entreprend des éducations et suit l'état des vers pendant toute leur évolution. Il retrouve les corpuscules de Cornalia et tout d'abord la maladie lui paraît constitutionnelle. Il ne reconnaît pas un parasite dans ces corpuscules dont il ne peut surprendre le mode de reproduction ; ils apparaissent dans une matière protoplasmique qui semble une dégénérescence des tissus; mais quelques expériences rigoureusement conduites lui montrent son erreur. Les corpuscules sont une forme du parasite, ils passent des parents à la graine, et ainsi s'explique l'hérédité de la maladie. On observe des éducations corpusculeuses dont les vers donnent de beaux cocons et d'autres, corpusculeuses également, dont les vers sont incapables d'en filer aucun. Ces faits déconcertants en apparence s'expliquent par la date de la contamination des vers ; pas de récolte avec ceux qui sont infectés dès le début, récolte satisfaisante avec ceux envahis tardivement. On comprend aussi pourquoi des papillons, issus d'une éducation qui a bien évolué et fourni de beaux cocons, peuvent donner une graine dont l'élevage sera décevant. Le germe de la maladie ne survivant pas dans le milieu extérieur et se transmettant directement des parents à leur descendance, il s'agit, pour supprimer le mal, d'obtenir sûrement une graine saine, et non comme on l'a proposé, de vérifier la qualité de la graine quand elle est faite, car le graineur écoulera toujours sa graine telle qu'elle est. Pasteur préconise donc le grainage cellulaire dans lequel chaque papillon femelle pond à part ; la ponte faite, le corps de la pondeuse est broyé dans un mortier et le magma est regardé au microscope : s'il contient des corpuscules, les œufs sont détruits, s'il n'en contient pas, les œufs sont conservés et fourniront une bonne récolte.

Pasteur distribue aux magnaniers des lots de grains ainsi sélectionnés et il attend les résultats; ils le mettent en présence d'une nouvelle difficulté. Dans certains lots de grains contrôlés, les vers ont péri avant de filer leurs cocons ; ou bien ils ont donné de minces cocons dans lesquels la chrysalide est morte, et cependant on ne rencontre aucun corpuscule ni dans les vers ni dans les chrysalides. On se trouve en présence d'une autre maladie « la flacherie. » Sans se décourager, Pasteur se met à l'étudier, il reconnaît qu'elle se contracte par le tube digestif, surtout lorsque les vers ingèrent de la feuille humide, qu'elle est causée par un vibrion et un organisme en chapelets de

grains. Dans une éducation, elle frappe d'abord les vers les plus faibles, ce qui démontre l'influence du terrain sur le développement de la maladie. Le vibrion qui la cause forme des spores résistantes pouvant entretenir le mal d'une année à l'autre, d'où la nécessité de désinfecter les magnaneries, une fois les éducations terminées. Pasteur indique que l'on évitera l'infection en s'abstenant de faire consommer des feuilles humides ou fermentées; il recommande de ne jamais faire grainer des papillons issus de vers qui ont montré de la faiblesse au moment de la montée à la bruyère; une graine née de tels parents donne des vers particulièrement exposés à la maladie. La mise en pratique de ces prescriptions et l'extension du grainage cellulaire ont sauvé la sériciculture.

Pourquoi le procédé de sélection de la graine par l'examen microscopique du papillon femelle, déjà conseillé par Osimo, a-t-il échoué entre les mains de cet observateur et réussi entre celles de Pasteur? Parce qu'aucun des savants qui ont précédé Pasteur dans l'étude de la maladie des vers à soie n'a poussé une expérience à fond; ils manquaient de la volonté et de la foi qui animaient Pasteur et qui l'empêchaient de se rebuter devant les obstacles. Pasteur a fait de la sériciculture une véritable science, enseignée dans les écoles spéciales, et son nom est vénéré dans tous les pays producteurs de soie.

Ces grands résultats ne furent pas acquis sans peine. Combien est redoutable la situation du savant qui a accepté la mission d'étudier un fléau compromettant la fortune de populations entières! On peut le deviner en lisant les documents placés à la fin de l'ouvrage sur la maladie des vers à soie; mais pour en juger complètement, il faudrait avoir connaissance des lettres reçues à l'époque, des polémiques de journaux, des réponses de Pasteur. L'activité qu'il a déployée, le souci des responsabilités qui pesaient sur lui, les hostilités rencontrées joints au chagrin causé par des deuils de famille finirent par altérer sa santé. En 1868, Pasteur fut atteint de paralysie du côté gauche. Sa vie fut menacée, mais, sa forte nature reprenant le dessus, dès qu'il peut quitter la chambre il retourne à Alais poursuivre ses observations et constater le résultat des méthodes qu'il a préconisées.

***

Pendant ce temps, on achevait l'agrandissement du laboratoire de l'École normale, l'Administration s'étant enfin décidée à donner à Pasteur un laboratoire où il pût travailler commodément. Il y termine ses études sur la bière. Que va-t-il entreprendre maintenant? Les recherches sur les maladies des vers à soie lui ont appris comment une maladie est héréditaire, comment se produisent les contagions et aussi le rôle du terrain dans l'évolution des maladies infectieuses. Il est donc bien préparé à l'étude des infections chez les animaux supérieurs et chez l'homme. D'ailleurs, la révolution apportée en chirurgie par les méthodes de Lister n'ont-elles pas pour origine ses propres expériences sur les ferments? Ce succès de ses idées n'est-il pas de nature à l'encourager à les appliquer à la médecine? Il ne manque aucune occasion qui lui est offerte d'examiner des malades infectés. Un ancien normalien, le docteur Hervieu, médecin de la Maternité, le conduit dans son infirmerie où sévit trop souvent la fièvre puerpérale. Pasteur, en examinant les lochies des femmes malades et le sang de celles qui ont succombé, y découvre le microbe en chapelet de grains, le streptocoque d'aujourd'hui, et le regarde comme l'agent principal de l'infection des accouchées. Pour lui, le microbe est transmis d'une femme malade aux femmes saines par le médecin et par les sages-femmes qui ne prennent pas les précautions de désinfection nécessaires. Il recommande de stériliser les linges et les objets de pansement avant d'en faire usage.

Un savant qui fréquente son laboratoire est atteint de furoncles; vite Pasteur fait prélever du pus, l'examine au microscope, y distingue un microbe sous forme de petits grains réunis en amas, il le cultive dans du bouillon à l'état de pureté, et comme il le retrouve dans le pus de l'ostéomyélite, il déclare, au grand effarement des chirurgiens, que l'ostéomyélite est un furoncle de l'os. Ce microbe en amas de grains, appelé depuis staphylocoque, se rencontre aussi dans les abcès et dans maintes suppurations.

***

Malgré ces incursions heureuses sur le domaine médical, Pasteur hésitait à s'occuper de maladies qui relèvent des méde-

cins et des vétérinaires. Encouragé par M. Tisserand, directeur de l'Agriculture, il s'y décide cependant et se met à l'étude du charbon appelé aussi sang de rate des bestiaux. En 1850, Rayer et Davaine avaient signalé dans le sang des animaux charbonneux la présence de bâtonnets immobiles qu'en 1863, après la lecture d'une note de Pasteur sur le ferment butyrique, ils reconnurent comme le parasite cause du charbon et qu'ils appelèrent bactéridie. Davaine fit les expériences les plus ingénieuses pour éclaircir l'étiologie du sang de rate et en expliquer les particularités; mais, pour réussir, il lui manquait la connaissance de la spore charbonneuse qui ne fut découverte que plus tard par le Dr Koch. Celui-ci avait obtenu des cultures successives de la bactéridie charbonneuse, en dehors de l'organisme, dans des gouttes d'humeur aqueuse et en avait suivi le développement sous le microscope. Il avait vu, dans les longs filaments formés sous ses yeux, apparaître un corps réfringent, une spore, qui est comme la graine de la bactéridie du charbon. Ces spores résistent à l'action de l'air, à celle des antiseptiques, et supportent, sans périr, une température de 80°; elles se maintiennent longtemps vivantes dans le milieu extérieur et entretiennent sans doute la maladie. En 1877, les travaux de Davaine, non plus que ceux de Koch, n'avaient pas convaincu grand monde parmi les vétérinaires et les médecins, qui attribuaient le charbon à un virus dont la nature était inconnue comme d'ailleurs celle de tous les virus.

Le premier soin de Pasteur est de mettre hors de doute le rôle de la bactéridie de Davaine; il y parvient en cultivant celle-ci non pas dans des gouttes d'humeur aqueuse, comme l'avait fait Koch, mais dans des centaines de centimètres cubes d'urine ou de bouillons alcalins. La bactéridie croît dans ces milieux à la température de 37°, et rien n'est plus facile que d'en faire des cultures successives. La centième culture tue, du charbon, l'animal qui en reçoit une goutte sous la peau. Il n'est donc pas possible de parler de dilution du virus primitif et de nier que ce virus soit autre chose que la bactéridie, puisqu'il suffit de placer la culture à température constante, dans un lieu où elle n'éprouve pas de secousse, pour que, la bactéridie se déposant sur le fond du vase, le liquide qui la surnage devienne inoffensif, tandis que la moindre trace du dépôt tue l'animal auquel on l'inocule. Or, ce dépôt est unique-

ment constitué par les bâtonnets bactéridiens et leurs spores.

Pourquoi les moutons prennent-ils le charbon dans les champs de la Beauce? Parce qu'ils y rencontrent sur le sol des spores et les ingèrent. Pasteur fait voir qu'il suffit de mélanger des spores charbonneuses à la nourriture des moutons pour en tuer un grand nombre. Ces spores, répandues à la surface du sol, viennent des cadavres charbonneux que les bergers avaient la mauvaise habitude de dépouiller et d'enfouir sur place. Le sang et les humeurs imprègnent le sol et les bactéridies qu'ils contiennent y forment rapidement des spores pendant les chaleurs de l'été. Dans les lieux où on a enfoui des cadavres charbonneux, on peut trouver des spores à la surface pendant un temps très long. Pasteur a fait voir que les vers de terre remontaient les spores de la profondeur à la surface, et sont des agents de leur diffusion. L'énigme des champs maudits se trouve ainsi résolue; on appelait ainsi les champs où l'on ne pouvait faire pâturer les animaux sans que la maladie éclatât parmi eux.

Ces travaux sur l'étiologie du charbon furent exécutés en collaboration avec Joubert; c'est aussi avec lui que Pasteur fit la fameuse expérience sur le charbon des poules. Ces oiseaux sont réfractaires au charbon : on peut cependant le leur donner si, après les avoir inoculés, on abaisse leur température, qui est de 42°, jusqu'à 39°, et cela en les plongeant dans un baquet d'eau jusqu'à mi-cuisse. Un refroidissement suffit à créer chez elles une réceptivité qui n'existait pas.

Tout est clair désormais dans l'étiologie du charbon. « N'enfouissez plus en plein champ les bêtes mortes, mais dans des enclos spéciaux interdits au bétail, disait Pasteur aux fermiers de Beauce, et vous verrez diminuer la mortalité par le charbon. » Le conseil était excellent, mais son effet eût été bien long à se manifester. Heureusement, une autre méthode de prévenir le charbon devait naître d'expériences sur un sujet différent. M. Toussaint, professeur à l'École vétérinaire de Toulouse, avait envoyé à Pasteur la tête d'un coq mort d'une maladie des volailles appelée choléra des poules; son nom dit les ravages qu'elle causait. Ce choléra est l'œuvre d'un petit microbe qui apparaît dans le sang des poules qui viennent de succomber, sous forme d'un minuscule bâtonnet à bouts arrondis à peine plus long que large. Il croît facilement dans les

bouillon de muscles de poule, et rien n'est plus aisé que de l'entretenir en cultures successives qui se montrent très meurtrières pour les poules qui en ingèrent ou en reçoivent une trace sous la peau. Gardées à l'étuve à la température de 37°, ces cultures perdent peu à peu leur virulence sous l'action de l'air; on s'en aperçoit à ce qu'une culture ancienne ne tue plus les poules auxquelles on l'inocule. Cette atténuation de la virulence se fait graduellement, de sorte qu'en puisant dans la culture, à diverses époques, on en retire d'abord un virus meurtrier, puis un virus ne faisant périr qu'une partie des poules inoculées et plus tard un virus qui ne donne plus qu'une maladie passagère. Les volailles qui ont subi cette maladie bénigne résistent à l'inoculation du virus virulent, elles ont l'immunité. Il s'agit maintenant de conserver, pour l'usage, le virus atténué au degré convenable et qui constitue un véritable vaccin. Pour cela, soustrayons-le au contact de l'air en l'enfermant dans des ampoules scellées à la lampe et gardées à la température ordinaire. Dans ces conditions, il reste vivant avec la virulence qu'il avait au moment où il fut enfermé. Il suffit donc de préparer, une fois, les virus atténués au degré voulu, et de les conserver en ampoules closes où l'on puisera la semence pour la cultiver lorsqu'il en sera besoin.

Cette première transformation d'un virus en vaccin est une découverte mémorable : elle excita une vive émotion dans les milieux scientifiques ; l'atténuation de la bactéridie charbonneuse en souleva une plus grande encore, quand elle fut appliquée à la prévention du charbon.

Une culture de bactéridie charbonneuse exposée à l'étuve à 37°, aussi longtemps que l'on voudra, ne s'atténue pas, elle reste virulente parce que les spores, qui se forment dès le début, sont résistantes aux divers agents, l'air ne les modifie pas. Qu'adviendrait-il de la virulence, si la bactéridie était conservée à l'air sans former de spores? Une expérience bien simple le montre. Ensemençons dans un matras contenant du bouillon une trace du sang d'un cobaye venant de mourir du charbon (la bactéridie ne donne jamais de spores dans le corps des animaux), puis plaçons ce matras dans une étuve dont la température est bien réglée à 42°5. La bactéridie croît sous forme de filaments privés de spores. Dans ces conditions, sous l'action de l'air et de la chaleur, elle perd chaque jour de sa

virulence. Prélevons tous les deux ou trois jours un peu de semence dans le matras maintenu à 42°5 et portons-la dans du bouillon mis à l'étuve à 37°, nous obtiendrons ainsi une série de cultures de virulence décroissante jusqu'à l'innocuité complète. Dans ces cultures, filles de la culture à 42°5, la bactéridie produit des spores qui fixent les virulences atténuées. Il n'y a plus qu'à choisir dans la série la culture donnant aux moutons une maladie bénigne, mais suffisante pour les rendre réfractaires au charbon. La bactéridie cultivée dans du bouillon additionné de certains antiseptiques, à doses convenables, ne fait pas de spores et s'atténue à la température de 37°. On peut aussi par ce procédé obtenir des vaccins.

La bactéridie peut perdre sa virulence jusqu'à devenir inoffensive pour les animaux les plus sensibles au charbon, les souris par exemple. Elle peut aussi la récupérer ; inoculons cette bactéridie, qui ne tue pas une souris adulte, à une souris qui vient de naître, celle-ci périra; avec son sang, inoculons une souris un peu plus vieille, elle mourra; et passant ainsi de souris plus jeunes à souris plus âgées, nous arrivons à tuer les souris adultes, puis les cobayes, puis les lapins, puis les moutons et enfin les chevaux et les bœufs. Ce retour de la virulence d'un microbe qui n'en avait plus, nous fait comprendre comment un microbe inoffensif peut devenir redoutable dans certaines circonstances. C'est sans doute en s'habituant peu à peu à la vie parasitaire que des microbes primitivement saprophytes sont devenus des virus et que les maladies infectieuses ont apparu au cours des temps.

Les expériences sur l'atténuation des virus et leur retour à la virulence furent exécutées au cours de l'année 1880 et dans les premiers mois de 1881. Elles se sont succédé presque sans à-coup, comme dans un ordre logique, parce que la question de l'immunité était sans cesse présente à l'esprit de Pasteur et de ses collaborateurs Chamberland et Roux ; elle faisait le sujet constant de leurs conversations, elle domine en effet l'histoire des maladies infectieuses. Pouvoir donner à volonté l'immunité contre une maladie infectieuse était un grand progrès; Pasteur se l'était assigné comme but; dès leur entrée au laboratoire, il répétait à ses collaborateurs : « Il faut immuniser contre une maladie dont nous cultivons le virus. »

La publication de la note sur la vaccination anti-charbon-

neuse excita une vive émotion parmi les médecins et les vétérinaires hostiles encore, pour la plupart, aux doctrines pasteuriennes. Quelques-uns y virent l'occasion d'en finir avec les savants qui prétendaient étudier les maladies dans le laboratoire et reproduire les virus dans des ballons. Il fallait soumettre à l'épreuve d'une expérience publique, sous l'œil des praticiens, les affirmations de Pasteur. La Société d'agriculture de Seine-et-Marne en prit l'initiative sur la proposition de M. Rossignol, très actif vétérinaire de Melun. Il fut décidé que l'expérience aurait lieu dans une propriété de M. Rossignol à Pouilly-le-Fort. Elle fut faite du 5 mai au 2 juin 1881; tout le monde sait comment elle a tourné à la gloire de Pasteur. Vingt-cinq moutons vaccinés résistèrent à l'inoculation virulente, tandis que vingt-cinq moutons témoins, non vaccinés, y succombèrent en quarante-huit heures. Le succès fut le même sur les vaches qui avaient été vaccinées. Après la Brie, chaque pays à charbon voulut avoir son expérience de vaccination; il en fut fait à Chartres, à Angoulême, à Montpellier, à Pithiviers, etc... Les fermiers qui y assistaient prièrent M. Pasteur d'immuniser leurs troupeaux et pendant les mois de juillet et d'août 1881 les collaborateurs de Pasteur inoculèrent près de 50 000 moutons, sans compter les bovidés et les chevaux. Un jeune professeur de l'École d'Alfort, E. Nocard, fut un des meilleurs propagateurs de la méthode et vaccina un grand nombre d'animaux. Il avait été convenu que l'on n'immuniserait que la moitié des animaux de chaque troupeau, les autres restant comme témoins; à la fin de la campagne, les pertes par charbon étaient dix fois plus fortes dans le lot témoin que dans le lot vacciné.

Depuis plus de quarante ans, les vaccinations pasteuriennes sont entrées dans la pratique, elles ont rendu d'immenses services à l'agriculture de tous les pays, mais c'est là leur moindre mérite. Elles ont donné une extraordinaire impulsion aux travaux sur les maladies infectieuses des animaux et de l'homme, elles ont rendu possibles les recherches sur l'immunité (1) qui ont renouvelé la thérapeutique.

(1) Parmi les travaux sur l'immunité, il faut citer ceux du zoologiste de génie, Elie Metchnikoff. En partant d'observations sur les larves transparentes d'êtres marins, il découvrit la phagocytose. Il vint au laboratoire de Pasteur en 1888 et y resta jusqu'à la fin de sa vie.

Le professeur A. Laveran, qui s'était illustré par la découverte de l'hémato-

Après la prévention du charbon, Pasteur s'occupa avec Thuillier du rouget des porcs. Le bacille qui le cause fut isolé, cultivé et transformé en un vaccin dont l'usage se répandit rapidement.



Avant d'en avoir fini avec la maladie du charbon, Pasteur avait commencé l'étude de la rage, dans la pensée que, s'il triomphait d'une maladie aussi redoutée, ses doctrines gagneraient un grand prestige. Dans aucune autre recherche Pasteur et ses collaborateurs n'ont rencontré autant de difficultés. Pour expérimenter commodément sur une maladie virulente, il faut pouvoir la donner à volonté; or, l'inoculation au chien de la bave d'un animal enragé ne communique pas la maladie à tout coup et, quand elle la donne, celle-ci n'apparaît parfois qu'après une incubation de plusieurs mois, d'où l'impossibilité de multiplier les expériences. De plus, les chiens, dont on dispose dans les laboratoires, sont des chiens errants pris à la fourrière et toujours suspects d'avoir été mordus, de sorte que l'on ne sait pas, quand la rage éclate, si elle provient de l'inoculation expérimentale ou d'une morsure antérieure. Il est donc nécessaire de garder longtemps les chiens en observation avant d'expérimenter sur eux, afin d'éliminer autant que possible cette cause d'erreur. Le premier progrès à réaliser dans l'étude de la rage était de trouver un procédé qui donne la maladie à coup sûr et dans un temps suffisamment court. On y arrive en partant d'une réflexion, déjà faite bien souvent sans qu'on en ait tiré parti, à savoir que la rage est une maladie nerveuse. Puisqu'il en est ainsi, le virus doit se trouver dans les centres nerveux; l'expérience vérifia la justesse de cette conception. Parmi les chiens qui avaient reçu sous la peau du bulbe broyé d'un animal enragé, quelques-uns devinrent enragés après des incubations plus ou moins longues. Le virus rabique existe donc dans l'encéphale et la moelle épinière, il y est à l'état de pureté et la substance nerveuse d'un chien enragé est un matériel d'inoculation bien préférable à la bave, toujours riche en microbes divers. Posséder un virus rabique pur était déjà un progrès, il s'agissait maintenant de l'employer de façon à transmettre la rage à coup sûr et en peu de temps. Pour cela, il suffit de l'ino-

zoaire du paludisme, entra à l'Institut Pasteur en 1897 et y continua d'importants travaux sur les protozoaires pathogènes.

culer dans l'organe même où il se développe, dans le système nerveux. C'est ce qui fut fait : un chien inoculé dans le cerveau, sous la dure-mère, après trépanation, prit une rage caractéristique en 14 jours; l'expérience répétée fournit toujours le même résultat.

Donner sûrement la rage est pour satisfaire l'expérimentateur, mais non le mordu qui veut être mis à l'abri du danger. Ne peut-on pas modifier le virus rabique de façon à en faire un vaccin? On pensait y arriver en le cultivant en dehors de l'organisme; tous les essais échouèrent, force fut d'entretenir sur l'animal vivant ce virus que l'on n'avait pu voir. Une observation de M. Galtier, professeur à l'École vétérinaire de Lyon, vint faciliter la tâche; il avait constaté que le lapin prend la rage avec des symptômes faciles à reconnaître. La substitution du lapin au chien permet de multiplier les expériences avec beaucoup moins de frais, elle écarte aussi la complication toujours possible, avec le chien, d'une morsure préalable. Le virus rabique peut être ainsi cultivé « in vivo » sur le lapin et entretenu par passage de lapin à lapin, au moyen de l'inoculation intra-cérébrale. Au cours de ces passages, le virus rabique s'adapte de plus en plus au milieu où il croît, il se renforce de façon que les lapins deviennent enragés dans des temps de plus en plus courts. L'incubation qui était d'abord de 10 à 12 jours n'est plus que de 6 jours. La virulence pour le lapin ne variera plus, elle est fixée. La moelle épinière d'un lapin qui a succombé à l'inoculation du « virus fixe, » est suspendue dans un flacon à tubulure inférieure contenant de la potasse caustique et placée à la température constante de 20°; elle se dessèche, à l'abri des poussières, au contact de l'air. Sa virulence diminue peu à peu et après 14 jours, elle est inoffensive. Injectons sous la peau d'un chien une émulsion de cette moelle de 14 jours et le lendemain une émulsion d'une moelle de 13 jours et ainsi de suite jusqu'à la moelle de 0 jour, c'est-à-dire jusqu'à la moelle fraîche, parfaitement virulente. Le chien qui a subi cette série successive d'inoculations de virus de plus en plus forts a acquis l'immunité contre la rage.

L'histoire du jeune alsacien Meister, mordu en 14 endroits du corps, par un chien enragé et conduit à M. Pasteur, est bien connue. Après avoir pris l'avis du D[r] Vulpian et du D[r] Grancher, M Pasteur appliqua à Meister le traitement préventif et

aujourd'hui, 37 ans après, Meister est concierge d'un des bâtiments de l'Institut Pasteur. Dans l'immunisation de l'homme, on s'arrête d'ordinaire à la moelle de trois jours. Depuis 1885, des centaines de milliers de personnes mordues ont été traitées, après morsure, dans tous les pays; la mortalité chez ces traités ne dépasse pas 0,3 pour 100. La meilleure preuve de l'efficacité du traitement est donnée par les résultats constatés sur les personnes mordues à la tête; dans ce cas le virus étant déposé près des centres nerveux a peu de chemin à parcourir le long des nerfs pour atteindre le cerveau et le bulbe, l'incubation est courte et il faut instituer le traitement aussi tôt que possible. La mortalité des personnes mordues à la tête par des chiens dont la rage a été sûrement reconnue n'atteint pas 5 pour 100 quand elles sont traitées, tandis que chez les mordus de même catégorie, non traités, elle est au moins de 80 pour 100.

Les difficultés qu'il a fallu surmonter dans ces recherches sur la rage, les résultats obtenus montrent la puissance de la méthode expérimentale et aussi le génie de celui qui les a dirigées. Le traitement préventif de la rage, comme toutes les autres découvertes de Pasteur, donna lieu à des discussions passionnées. Quand un mordu succombait malgré le traitement, son cas était examiné avec le désir d'y trouver un chef d'accusation. Ces orages ont passé; aujourd'hui, il n'y a plus de détracteurs, et des instituts antirabiques fonctionnent dans presque tous les pays pour la sauvegaade des habitants.

Le labeur intense que Pasteur avait soutenu de 1880 à 1885 et surtout les émotions qu'il avait éprouvées depuis qu'il était entré dans l'étude des maladies de l'homme et des animaux avaient achevé d'ébranler sa santé. Il était absent de Paris quand eurent lieu, à l'Académie de médecine, les fameuses discussions sur la rage dans lesquelles Vulpian, Charcot et Grancher répondaient aux attaques de Peter; il en ressentit quand même le contre-coup.

L'Académie des sciences pensa que la meilleure récompense que l'on pût offrir à Pasteur pour tant de services rendus, était de construire un Institut de microbiologie où il pourrait développer ses méthodes et former de jeunes savants. Elle ouvrit une souscription publique à laquelle prirent part les souverains et les plus humbles citoyens; c'est avec l'argent venu de tous les pays que fut édifié l'Institut Pasteur. Il fut inauguré en 1888;

suivant l'expression même de Pasteur, il y entrait en « vaincu du temps. » Pendant quelques années, il suivit les travaux de ceux qui faisaient du mieux qu'ils pouvaient pour que la maison ne fût pas indigne du nom de son fondateur. Le 28 septembre 1895, dans une modeste chambre du domaine de Villeneuve-l'Étang, mis à sa disposition par l'État pour ses recherches sur la rage, il finissait une vie étonnante par le nombre et la grandeur des découvertes dont elle est remplie.

***

L'œuvre de Pasteur (*opus Pastorianum*) ne s'est pas terminée avec lui, elle est continuée dans tous les pays par des savants qu'elle inspire, et l'on peut dire que parmi les découvertes modernes en chimie, en physiologie, en médecine, en agriculture, beaucoup sont filles de son génie.

Des études de Pasteur sur les relations entre la forme cristalline et les propriétés des corps est née la stéréochimie qui prit son essor avec Le Bel et Vant'hof. Les recherches sur les fermentations et les générations dites spontanées, en nous permettant de cultiver, avec pureté, des organismes unicellulaires, nous ont plus appris sur la physiologie cellulaire que tout ce qui avait été fait auparavant. Les cultures microbiennes ont préparé celle des tissus animaux que l'on réussit aujourd'hui et qui nous ouvrent de belles espérances. Les connaissances que nous avons actuellement sur la nutrition des cellules n'auraient pu être acquises sans la méthode des cultures pures que l'on a même étendues jusqu'aux végétaux supérieurs. La physiologie de la digestion a été refaite, d'une manière rigoureuse, en écartant l'action des microbes, négligée par les expérimentateurs de la période pré-pasteurienne. Aucun physiologiste ne saurait faire d'expériences précises, s'il ignore la technique bactériologique. Les microbes sont grands producteurs de diastase, et depuis l'avènement de la microbie, l'étude des ferments non figurés prend chaque jour plus d'importance.

S'ils ont été bien choisis, les microbes démolissent les substances organiques complexes, avec une délicatesse étrangère aux réactions chimiques ordinaires, et dévoilent ainsi leur structure. La connaissance des poisons microbiens date de l'expérience de Pasteur sur l'action qu'exerce une culture du microbe du choléra des poules, privée des corps microbiens par filtration

à travers une bougie en terre poreuse. La découverte de la toxine diphtérique et celle de la toxine tétanique, qui par leurs propriétés se rapprochent des diastases et des venins, a été comme la préface de la grande découverte des antitoxines. Maurice Raynaud et Charles Richet nous ont donné les premiers sérums antimicrobiens si nombreux aujourd'hui. Les vaccins microbiens dont on fait si grand usage sont des cultures tuées par divers procédés. La rage a fourni le premier exemple d'une maladie causée par un virus indécelable au microscope, et depuis des virus dits invisibles ont été reconnus comme la cause de maladies nombreuses de l'homme, des animaux et même des végétaux. La microbie de la terre arable est à peine commencée et déjà elle nous a expliqué la nitrification et les phénomènes de réduction d'où dépendent la fertilité du sol ; partout des laboratoires sont consacrés à l'étude des microbes de la terre, étude dont la nécessité s'impose à l'agriculture.

La chirurgie antiseptique et l'asepsie sont filles des méthodes pasteuriennes, de même que l'hygiène avec ses puissantes méthodes prophylactiques. La science des microbes a renouvelé les conceptions de la médecine, ses procédés de diagnostic et sa thérapeutique. En dehors des découvertes qui dérivent de l'œuvre de Pasteur, combien d'autres qui ne s'y rattachent pas directement ont été provoquées par elle, tant son influence est féconde ! Plus le temps s'écoulera, plus cette œuvre paraîtra grande. Nous avons pris l'habitude des bienfaits que nous lui devons et nous ne nous en étonnons plus ; mais, si nous réfléchissons à ce que Pasteur a créé de richesses nouvelles et économisé de souffrances humaines, nous conviendrons que jamais le nom de Bienfaiteur de l'humanité, qui lui est unanimement consenti, ne fut mieux mérité.

DOCTEUR ROUX.

LE
PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES

Como chove mihudiño
Como mihudiño chove
Como chove mihudiño
Po la banda de Laino
Po la banda de Lestrobe (1).
(CHANT POPULAIRE GALICIEN.)

La diligence automobile part de la Corogne.

Une grosse, une lourde machine, noire et jaune, avec *berlina*, intérieur, impériale, et qui semble archaïque, malgré son très moderne moteur. Des têtes se penchent aux portières : têtes d'*aldeanas* aux longs cheveux nattés leur coulant sur l'épaule, têtes de señoritas, précieusement coiffées, qu'enveloppe avec légèreté la mantille de tulle. Mené par un gamin, un aveugle serrant sa main sale sur quelques billets, — les *décimos* de la loterie nationale, — adjure les voyageurs de lui en acheter un :

— *El gordo, señorito, el gordo* (2).

Des cireurs de bottes s'activent à faire luire les souliers poussiéreux. Pieds nus, leurs bustes frêles serrés dans des fichus à fleurs, deux petites filles sérieuses regardent ceux qui s'en vont. A la dernière minute, c'est une ruée subite de retardataires. Dans la *berlina* où l'on tient six, nous sommes huit, brusquement; et de solides garçons, habillés de velours brun, bondissant sur l'échelle que l'on allait décrocher, s'installent là-haut

(1) Comme il pleut doucement, — comme doucement il pleut, — comme il pleut doucement, — du côté de Laino, — du côté de Lestrobe !

(2) ... Monsieur, c'est celui-là qui va gagner le gros lot.

parmi les malles et les valisès, les gros paquets ficelés, les bonbonnes d'huile, les sacs cliquetants tout bossués par ces formes en bois dont, — pour ceux qui se chaussent, — on fera la semelle des lourdes galoches de cuir.

— A vous revoir bientôt... Et Dieu soit avec vous... Heureux voyage !

La machine jaune et noire s'ébranle avec prudence. Un instant nous longeons le quai. Le soleil étincelle aux vitres des miradors qui font de chaque maison une immense cage vitrée. Des femmes passent, en soie claire, jolies et trop poudrées. Mais bientôt nous quittons ces quartiers élégants. La route monte à travers de pauvres faubourgs. La mer qui se découvre au delà des toits, semble monter avec nous. Déjà nous sommes très haut, et les môles ne sont plus que les maigres bras gris de quelque nageur pétrifié, essayant d'étreindre encore quelques petits bateaux fumants et fuyants vers l'étendue bleue, d'un bleu d'émail très dur et tout craquelé d'or.

Longtemps, à notre gauche, ce bleu nous accompagne. Ce n'est plus le port : c'est une espèce de lagune, un fjord qui se rétrécit, un filet d'eau pénétrant la terre. Il se perd, disparaît, et nous nous enfonçons dans des montagnes boisées de pins. Des maisons blanches se serrent au bord de vallées fertiles qui ondulent profondément sous la verdure frisée des maïs. Tout en granit bleuâtre sur leurs piliers de granit, les « hornos » où l'on serre le grain, ornés d'une petite croix à la pointe de leur toit, parsèment le paysage d'une infinité de fantômatiques et minuscules chapelles.

Les côtes deviennent rudes, les descentes rapides. Aux deux côtés de la route une désolation infinie commence de s'étendre. — « La plus pauvre région de Galice, » déclarent mes compagnons. — Rose du rose lilas des bruyères, hérissée d'ajoncs durs, de courtes herbes rudes, où donc ai-je vu déjà cette terre triste et belle ? Où donc ai-je respiré cet air aux saveurs vertes et tout pénétré d'eau ?... Il ne me semble plus arriver pour la première fois dans ce lointain pays inconnu, mais y revenir. Un soir de Bretagne, sur la lande sans arbres, un humide soir rose et couleur de lilas n'était-il pas semblable à ce soir qui commence ?... Toutefois, les houles de la terre ici s'enlèvent plus haut, se creusent davantage. Elles deviendront plus violentes encore après la courte halte à « l'auberge du Vent » d'où notre

conducteur, qui est seul descendu, revient mâchant un pain gris avec un bout de « *chorizo* » rouge.

A chacun des sommets la vue sera plus belle. Mais bleuâtres tout à l'heure, encore lumineuses, les montagnes lentement commencent de mourir dans un violet obscur, et celui-ci se fond dans le soir étendu, comme si toutes les masses se défaisaient une à une pour former la grande ombre qui remplit tout le ciel. Nous croisons, ou nous dépassons, de lourds chars à bœufs dont les roues pleines, cerclées de fer, tournent péniblement avec une plainte déchirante. Devant les maisons isolées, des femmes aux pieds nus, aux longs cheveux pendants, guettent la diligence; elles tendent ou reçoivent un paquet, une lettre quelquefois, qu'on leur prend ou leur lance sans presque ralentir... Et puis tout achève de se brouiller dans le carreau étroit des petites fenêtres. La nuit complète est venue. Le reflet de nos faibles phares traîne à droite et à gauche sur des buissons fantômes.

Qu'il est tard!... Que nous allons loin!... Que cela dure, ce trajet!... Alors, un vieux médecin qui est là, guêtré de cuir, les yeux vifs et les joues mal rasées, évoque l'antique « Carrilana, » la diligence qui faisait le service de la Corogne à Santiago, il n'y a pas plus d'une douzaine d'années...

— Quatorze chevaux la traînaient... Elle mettait quatorze heures à faire le trajet.

Nous n'en mettrons que cinq, et ce souvenir devrait nous aider à prendre patience. Mais il semble au contraire qu'elles allongent le chemin, les quatorze heures évoquées; elles s'ajoutent aux deux ou trois heures que nous devons subir encore. Et voilà que là-haut, parmi les caisses, les malles et les sacs de sabots, les garçons en velours brun se mettent à chanter. Ce sont de vieux chants galiciens à la cadence triste, aux agressives paroles :

No camiño de Castilla
Moito pican as areas
Picaran á meu hirmán
Qu'anda por terras alleas (1).

A la fin de chaque couplet, saisissant d'abord, effrayant

(1) Sur le chemin de Castille — les sables brûlent. — Ils doivent brûler mon frère — Qui est là-bas, sur la terre étrangère.

presque, s'échappe, dans la nuit, un grand cri sauvage que prolonge, roulant au fond des gorges comme un caillou sonore, une sorte de ricanement : c'est l'*Atruxa*, le vieux cri celte, cri de guerre autrefois, cri de défi encore, mais qui peut exprimer aussi l'amour, ou l'orgueil, ou la joie... Et nous allons ainsi, dans la nuit profonde, secoués, accompagnés par ce grand cri sauvage des chanteurs invisibles, et par le sauvage grincement des invisibles chars à bœufs.

Huit heures du soir, neuf heures, et « les deux quarts pour dix heures. » Enfin, quelques lumières paraissent dans la brume. Voici de longs murs, des murs de couvent. Et c'est aussitôt l'arrivée étourdissante dans un éclaboussement de lampes électriques, les bagages enlevés, emportés par des hommes à peine entrevus qui partent en courant dans une rue étroite, sans trottoir ni chaussée, dallée d'un mur à l'autre de larges dalles en granit.

— Où vont-ils?

— N'ayez pas peur. Ici, on doit avoir confiance.

Je retrouve en effet ces porteurs trop rapides à l'hôtel, dans ma grande chambre froide, blanchie à la chaux. Ils ont de tranquilles, de sérieux visages!... et leurs remerciements du pourboire reçu s'expriment avec une dignité singulière, leur bonsoir avec une étonnante courtoisie.

— Restez avec Dieu, Señorita.

— Restez avec Dieu...



Des cloches, toute la nuit, inquiètent mon sommeil; des cloches, au petit jour, parviennent à le dissiper : cloches frêles et vieillottes, comme fêlées, criardes presque, trop agitées, auxquelles magnifiquement se mêle une grande voix prolongée. Ah! celle-là, qui se lamente encore gravement après que les autres se sont tues, cette cloche-là, pour avoir ce son si lourd et si plein, est-ce encore une de celles qui, sur des dos saignants de captifs chrétiens, firent le trajet de Saint-Jacques à Cordoue, derrière Almanzor... et le refirent plus tard, sur des épaules musulmanes, de Cordoue à Saint-Jacques, derrière le roi Saint Fernand? J'ouvre les volets intérieurs et compliqués de ma fenêtre : un mirador étroit, aux vitres troubles, petite cage suspendue comme très haut, très haut à ce troisième étage.

Devant moi, au delà des toits de tuiles décolorés, brunis par les pluies, monte dans le ciel gris une orfèvrerie de pierres grises enrichies de mousses en or : les tours de la cathédrale.

C'est vers elle qu'il faut aller tout de suite, au hasard des petites rues tortueuses bordées d'arcades sombres, pavées de larges dalles en granit : toutes y conduisent. Et si l'on veut s'éloigner, elle continue de s'imposer, d'obséder, d'attirer, la grande cathédrale. Des places et des faubourgs, des bois, des villages, on ne voit qu'elle, d'abord. La ville est ronde autour d'elle et la campagne s'arrondit. On dirait qu'elle groupe et ramasse, qu'elle ordonne. Et l'on dirait aussi qu'elle ne monte si haut, qu'elle ne s'élance à ce point, trempant dans le pâle soleil ou les brumes errantes ses coupoles, ses balustres ornés de fleurs et de coquilles, que pour regarder encore, par-dessus le Mont Pierreux, le Pico Sacro, le Mont de la Joie, tous les monts qui l'entourent, si personne ne vient plus par « le chemin de France. »

Tant de siècles se sont occupés d'elle, elle est quelque chose de si complexe et de si formidable, qu'avant de la bien connaître, on croit entrer, par chacune de ses quatre portes, dans quatre édifices différents : porte de l'*Obradoiro*, au centre de la monumentale façade néo-plateresque ; porte de la *Quintana* près de la Porte Sainte, au bas des longs escaliers où s'achève la Via Sacra, en face de l'immense et sombre couvent de San Pelayo ; porte de l'*Azabacheria* (porte du Jais.) C'est là que s'installent encore, sous les arcades rondes, les marchandes de chapelets, de coquilles en argent, de scapulaires. Porte des *Platerias* enfin, au bout de la rua del Villar.

Porte des *Platerias* que par bonheur respectèrent tous ces remaniements infligés par le XVIIe siècle, et le XVIIIe, aux autres façades, — très vieille, presque intacte, la plus belle de toutes. Sur la petite place que domine et qu'enchante sa triple arcade romane, les Argentiers, comme autrefois, ont leurs boutiques étroites aux vitrines desquelles rayonnent de longs plats ciselés. Autour de la fontaine, des servantes aux pieds nus attendent que se remplissent, au filet d'eau qui coule, les grands vases en bois cerclés de fer. Elles rient ou se disputent, ou chantent un « alálá. » Un chanoine passe, la rouge croix de Santiago, la croix aiguë brodée sur sa soutane noire. Dans un grincement

déchirant et long, un char à bœufs apporte avec lenteur tout un chargement de fougères.

Sur ces rires et ces chants, ces bruits de roues, de pas, tout ce vivant tapage, la porte aux clous de bronze, quand on la laisse retomber, s'abat comme une hache. Elle les anéantit. Une immensité froide, une grise somptuosité, un humide silence, vous enveloppent soudain. Il n'y a plus que, là-bas, derrière le maître-autel dont luisent les ors lourds, un humble claquement de galoches sur le marbre du beau dallage noir et blanc.

... Une immensité froide, une grise somptuosité, un humide silence... Pourquoi ne pas avouer aussi, — d'abord, — une désillusion? Ah!... je les connais bien, ces églises d'Espagne, avec leur odeur de cire chaude, leurs chapelles grillées, et leurs velours pendus. Toute une vie poignante et profonde y demeure, — que je ne retrouve pas ici. Trop vaste, trop propre, trop claire, la grande maison des pèlerins. Belle, certes, magnifique même, mais comme dépouillée de sa substance secrète, atteignant seulement, en somme, « cette âme qui est dans nos yeux, » cette âme tout extérieure, à quoi suffisent la ligne et la proportion.

Une très harmonieuse et robuste morte, cette cathédrale de Saint-Jacques. Mieux ou pire : un musée. Tout à l'heure, venant de la rue, j'avais eu cette impression d'un grand silence soudain. Mais un groupe de touristes est entré derrière moi. Ils marchent avec bruit, s'interpellent à voix haute, réclament un sacristain. Et celui-ci, qui accourt, huileux et verdâtre, obséquieux, les conduit d'abord et me conduit avec eux sur les marches mêmes de l'autel pour y voir de tout près la statue de l'Apôtre : une grande statue assise dont les épaules s'engoncent dans une pèlerine d'argent massif, tout incrustée de pierreries. Les yeux sont arrondis, les joues bien peintes en rose, le nez long et naïf.

— *Ay!*... s'exclame drôlement, avec l'accent chantant d'Andalousie, une des jeunes femmes. *Por Dios!*... Qu'il est donc laid, le pauvre monsieur!...

Le sacristain proteste :

— Laid!... Les « intelligents » lui trouvent beaucoup de mérite. Il est du siècle treize.

— Il est laid! répète l'Andalouse dans un fou rire.

Et ses compagnons de s'égayer avec elle... Alors le sacristain rit à son tour.

— Tout ça, vous savez, dit-il avec un geste sceptique et vague, tout ça !...

Hélas !... elle a raison, l'irrévérencieuse. Il est laid, ce pauvre « Monsieur » Saint-Jacques, même un peu ridicule. Et plus laid encore est autour de lui le lourd et somptueux appareil qu'édifia non plus « le siècle treize, » mais « le siècle dix-sept. » Un baldaquin, dans le style de Churriguera, que supportent, avec des angelots géants, d'épaisses colonnes torses, chargées de feuilles et de grappes. Au-dessus un autre Saint-Jacques est à cheval celui-là, vêtu en pèlerin, coiffé du chapeau rond. De puissants personnages se pressent autour de lui. Tout est démesuré de formes et de couleurs, énorme, peint, doré, criard, insupportable.

Mais les touristes impatients, qu'il me faut bien suivre, n'ont qu'un jour, déclarent-ils, pour s'arrêter ici. Ils réclament de voir la salle capitulaire et ses tapisseries flamandes ; le cloître, le plus grand, le plus beau de l'Espagne ; et le Portique de la Gloire.

C'est au bout de la Nef de la Solitude qui prend son nom à la Solitaire, à la Douloureuse, à la grande Vierge en manteau de velours noir, debout, sept couteaux dans le cœur, sur son autel d'argent ciselé. Le Portique de la Gloire ! Dans trois arcades ogivales, sur un pilier d'albâtre et quatre piliers de granit, tout le ciel s'épanouit avec ses bienheureux. Les flammes de l'Enfer montent comme des lances. Les damnés contournent leurs membres. Les anges, les apôtres avec les grands prophètes font une rayonnante et paisible guirlande... Et le maître Matteo qui leur donna naissance, est à genoux dans l'ombre, au pied du pilier central, tournant le dos à son œuvre incomparable, mais comme la portant toute sur ses épaules humiliées.

N'avait-il pas eu l'audace, cet architecte du roi Fernand II de Léon, de se représenter d'abord parmi les apôtres ? Ah ! que durement lui fit sentir son irrévérence, Pedro Suarez de Desa, le grand archevêque ! Un sculpteur... un artiste... c'est-à-dire moins que rien ! osant placer sa figure parmi celles des saints personnages ! Blessé, déçu, il s'obstina pourtant, le maître Matteo. Il voulait que son humaine apparence pût rester près de l'œuvre, durer avec elle. Alors il eut l'idée de cette place discrète, au centre de tout, mais non plus dans la gloire, — par terre, à genoux et se cachant un peu.

El Santo de los croques.

Le « Saint des Croquignoles. » On lui a donné ce nom parce que les mères du peuple, aujourd'hui encore, viennent à sa tête frisée cogner la tendre tête de leurs petits enfants. Elles s'imaginent ainsi les rendre intelligents. Le sacristain évoque cette coutume. Un jeune architecte, sur son album, esquisse en quelques traits rapides et démontre à voix haute ce que devait être, selon lui, l'apparence première du Portique avant tous les remaniements que durent subir les ogives.

... Alors, tandis que je regarde tourner, parmi les feuilles et les fruits du pilier d'albâtre, le délicat motif ornemental du serpent, je remarque cinq trous creusés profondément. Il faut, me déclare-t-on, appuyer là sa main. J'obéis. Sous ma paume se bombe une surface lisse, polie, arrondie comme les cailloux roulés par les eaux séculaires. — Chacun des pèlerins venant à Saint-Jacques, pendant le temps de dire cinq *Pater* et cinq *Ave*, posait à cette place sa main droite ; et les doigts peu à peu ont creusé la pierre...

Et les doigts peu à peu ont creusé la pierre... Tant de pèlerins, n'est-ce pas, et pendant tant de siècles!... Ont-ils donc laissé là un peu de cette belle fièvre qui les animait tous? Il me semble qu'enfin, pour la première fois, je l'ai sentie tressaillir, la grande cathédrale. Elle n'est plus simplement une forme magnifique. J'éprouve qu'en elle aussi vit une âme, très lointaine, émouvante. Mais je comprends maintenant et je comprendrai mieux demain... Elle ne la livre que peu à peu, — et point du tout dans la première heure, ni même dans le premier jour qu'on vient vers elle et qu'on la regarde.

*
* *

Comme un livre un peu dur et difficile à comprendre, comme un être complexe qui cache orgueilleusement le meilleur de sa vérité, elle exige qu'on lui revienne. Le soleil, la pluie, l'heure matinale ou tardive lui font des beautés diverses et qu'elle enseigne lentement. Les dire toutes serait aussi impossible que de retenir, de fixer avec des mots la changeante forme des brumes inépuisables... Mais deux soirs furent révélateurs entre tous les soirs.

Sur la grande place de l'Obradoiro, la porte aux clous de bronze était grande ouverte. Ce qui restait encore de jour là-bas à la pointe des collines animait doucement ce qui reste de

couleur aux divines multitudes du Portique de la Gloire. Le lion de Saint Marc, l'aigle de Saint Jean, gonflaient des dos vivants sous d'onduleux parchemins. Les beaux jeunes anges, les saints, les mains levées du Sauveur envoyaient des rayons qu'ils n'avaient pas reçus.

Tant d'éblouissement dura peu. Déjà la nuit s'engouffrait dans la nef immense de la Solitude. Il fallut la suivre. Sur l'autel d'argent ciselé, la Douloureuse, un instant, avait pensé la garder toute dans les plis lourds de son manteau. Mais cette nuit grandissante déjà lui échappait, elle s'étendait au bord des piliers, se suspendait aux voûtes, comblait les chapelles derrière leurs grilles de fer. Elle atteignit l'autel, le cacha tout entier. Alors, les faibles lampes suspendues ne surent plus éclairer que l'immédiat feuillage, et sur le renflement des torsades les plus proches, que mettre une pâle étoile d'or. Les formes, les couleurs affreuses avaient disparu. Il ne restait plus là qu'un scintillement confus, le pressentiment de richesses immenses, une espèce de secret adorable et magnifique...

Un autre soir, j'ai vu la nuit non plus la pénétrer, mais descendre sur elle. Sur le balcon forgé du palais de Rajoy où sont aujourd'hui les salons de l'Ayuntamiento, j'étais restée assise jusqu'aux premières étoiles. Plusieurs jours de beau temps avaient séché la pierre, et son gris sombre s'éclaircissait jusqu'à ce ton d'argent mat que prend, sous le vent qui la retourne, la feuille aiguë de l'olivier. Quand le soleil commença de descendre derrière le Mont Pierreux, une flamme passa sur la haute masse ciselée, sur les colonnes, les saints, les balustres des tours et leurs coupoles rondes. Certes, ce n'était point cet or tout plein de feu dont brûlent à cette même heure Salamanque ou Ségovie, ou la ronde muraille crénelée que dépassent, dans Avila-des-Saints, les clochers de tant d'églises. C'était quelque chose de plus discrètement superbe, une richesse profonde et qui méprise l'éclat. Et puis, ce gris si doucement doré commença d'être mauve, se fondit dans le ciel couleur de lilas. Tout de suite, comme s'il avait suffi de cette manifestation brève à sa dédaigneuse assurance d'être magnifique, la grande cathédrale entrait dans la nuit.

Comme les grains innombrables dans la grenade dure, tout un monde de chapelles est enfermé dans les pierres. Ce monde-

là, sombrement est habité par les morts. Les tours et les toits sont un autre monde fait pour les mouvants nuages, les corbeaux agités, les cloches vivantes. C'est en allant saluer celles-ci, et parmi ceux-là qu'on découvre, après une promenade hasardeuse sur la crête en granit qui surmonte et partage les rapides versants de tuiles, la fameuse *Cruz os Farapos*, — la Croix des Haillons.

... Une petite croix de fer qui a pour base un agneau couché. Devant, une sorte de cuve est remplie à demi par la poussière qu'apporte le vent, par l'herbe qui essaye d'en vivre. Jusque-là autrefois montaient les pèlerins, vêtus des vêtements neufs offerts par le chapitre. Les loques traînées par eux sur tant de mauvais chemins, jaunies de sueur, durcies par la poussière, déformées, déchirées, défaites par tant de bagarres en cours de route dans les mauvaises auberges, tant de ronces au bord des chemins difficiles, tant de grandes pluies reçues dans ces pays de montagnes... ces loques, ces haillons, ils les posaient sur l'agneau, les accrochaient à la croix. Et de la cuve où on les brûlait ensuite, la malodorante fumée passant haut par-dessus les toits s'allait perdre dans la campagne.

Non che daran roupa nova,

chante aujourd'hui, mélancoliquement, le poète galicien Valentin Carvajal.

Non che daran roupa nova
d'esa roupa vella en cambeo
cando es morecido chegues
a aquela Cruz d'os Farrapos !
Oxe asa Cruz esquecida
a ninguen empresta amparo
vive com'a nosa terra
d'as relembranzas d'antano.

« — On ne te donnera pas de vêtements neufs — en échange de tes vieux vêtements — quand tu arriveras éreinté — à cette croix des Haillons. — Aujourd'hui cette croix oubliée — ne prête secours à personne : — elle vit, comme notre pays, — des souvenirs du passé. »

Les souvenirs du passé, c'est de là-haut, de bien plus haut, qu'ils vont nous apparaître tous, après que, dans leur aérienne

prison de granit, si souvent obscurcie, grillagée menue par la pluie qui tend entre les piliers ses petits barreaux d'argent, nous aurons salué les grandes cloches sonores. Voici Saint-Jacques et Saint-Louis, et Marie-Thérèse, les plus anciennes, presque françaises, faites du métal de la cloche offerte à l'église par le roi Louis XI. Voici Marie Noël et Marie Salomé dont le faible frisson, quand on les heurte du doigt, se prolonge, semble-t-il, indéfiniment. Voici dans leur massif cadre de bois, les sept petites cloches, bien vieilles elles aussi, et qui s'agitent encore avec tant d'allègre fureur les jours de grande fête. Après la plate-forme où elles demeurent toutes, le mur se resserre, l'escalier s'obscurcit. Le ciel que l'on va chercher semble vous enfermer ainsi pour faire plus beau l'éblouissement de brusquement apparaître. Le voici enfin qui se révèle, pâle et bleu, avec les gros nuages d'un ciel de primitifs, au delà des balustres qui tournent autour de la plus haute coupole et sont tout incrustés d'or et d'argent par les mousses séculaires.

La ville en même temps se révèle, et la verte campagne autour d'elle, et les monts sombrement boisés qui se ramassent, se replient, semblent encore adorer. La ville, toute la ville, émoi du Moyen âge, Saint-Jacques-de-Galice, le « Champ des Étoiles. » Irréguliers comme des vagues, sont tant de toits de tuiles, humides, assombris, couleur de rose défaite ou de lilas fané. Ils se pressent, se serrent ; les rues mêmes, si étroites, ne semblent pas les disjoindre ; et c'est seulement sur le gouffre des cloîtres qu'ils consentent à s'écarter. Alors, dans le carré profond qu'ils forment, on voit monter et s'agiter au vent, un peu de verdure prisonnière.

San Pelayo, Fonseca, San Martin Pinario, San Jeronimo... Dans les autres villes espagnoles persiste la splendeur de grandes maisons seigneuriales. Ici, point. Des couvents seulement, des couvents... mais qui ne le sont plus. A San Pelayo seulement, vivent encore quelques religieuses. Les autres communautés : Franciscains, Carmélites, Clarisses, *Mercedarias*, *Donas de Belvis*, occupent aujourd'hui ces couvents plus éloignés qui dressent, au bord de la campagne verte, leurs masses obscures et pesantes comme des forteresses.

Seuls de ces beaux monuments que l'on aperçoit tous ensemble en se penchant de si haut, a gardé sa destination première, l'hôpital construit pour les pèlerins par les Rois Catho-

liques. Les gargouilles de son toit, les saints de sa façade, ne font toujours accueil qu'à de la chair souffrante. Aux tout petits carreaux sertis de plomb qui ferment les galeries de ses cours intérieures s'appuient comme autrefois des joues pâles, des fronts bandés, des mains pleines de fièvres... Mais de l'autre côté de la grande place, le couvent de San Jeronimo est devenu l'École Normale des maîtres d'école. Académie de médecine, celui de Fonseca. Séminaire, celui de San Martin Pinario.

De si haut cependant, le présent s'abolit. Quels que puissent être les pas qui marchent aujourd'hui dans ces cloîtres, l'arcade de la pierre est restée la même, comme l'angle des toits sur le ciel léger... Alors, sans personne près de soi que les beaux nuages, sans plus entendre rien, avec les grêles cloches obstinées, que les marteaux du travail qui font leur bruit de toujours, il est possible de s'en retourner loin, très loin à travers les siècles... Moins encore que la ligne des murs construits par les hommes a changé sur le ciel la forme des monts. Le Pico Sacro, devant moi, s'appelait autrefois le Mont Illicino. C'est là que, pour transporter le corps de leur maître, Athanase et Théodose, les pieux disciples, s'en allèrent chercher une charrette et des bœufs dans la grande métairie de « madame » Lupa...

***

Pendant sept jours seulement, depuis le départ hasardeux du port de Jaffa, la barque qui les portait avait vogué sur la mer. Quel vent, tout à la fois violent et régulier, soufflait dans les voiles? Les disciples ne se le demandaient pas. Ils priaient, ils chantaient autour de ce corps supplicié qu'ils avaient secrètement ramassé dans la nuit et disputé aux chiens sous les murs de Jérusalem. Et, comptant que le mort saurait les conduire, et trouver avec eux le lieu de son repos, ils s'abandonnaient au mystère, aux vagues et au vent.

Sous un ciel changeant et pâle, à ces confins du monde connu jusqu'où le fils de Zébédée, jadis, avait fait connaître la parole du Christ, la mer, entre de hautes montagnes, pénétrait dans les terres aussi longuement qu'un fleuve. Ils la suivirent Des chênes, des châtaigniers y trempaient leurs racines. Et de grands taureaux roux comme les fougères mûres, errants dans ces forêts, venaient boire à tous les torrents qui descendaient

vers les grèves. Sur l'une d'elles, quelquefois, la barque s'inclinait; mais la marée suivante la reprenait avec elle. Et quand le soleil touchait obliquement la feuille métallique et courbe des grands eucalyptus, les disciples pensifs croyaient retrouver là, multipliée à l'infini, déjà couverte d'or comme sont les reliques, la forme du couteau qui servit au supplice et qu'ils avaient couché près du supplicié.

Vint un matin où la barque penchée ne se releva plus. L'échouage cette fois semblait définitif. Fallait-il descendre là? Les disciples prirent le corps, embaumé sans doute avant le départ de Jaffa par cette pieuse Tabitha que ressuscita saint Pierre. — Ils le couchèrent sur un rocher et, sentant cette masse se creuser et s'attendrir aussitôt, ils comprirent bien, à ce commencement des prodiges, que le terme du voyage était arrivé.

Alors, ils s'en allèrent vers la ville d'Iria, et plus loin que la ville, suivant la route romaine aux longues dalles de granit, marchèrent jusqu'au château magnifique et fortifié où vivait une riche veuve qu'on appelait Lupa. Jadis, elle avait entendu les prédications de l'apôtre, et, sans se convertir encore, s'était cependant laissé émouvoir. Athanase et Théodose la prièrent de leur donner un petit espace de terre pour y ensevelir le corps de leur maître.

Lupa était prudente. L'eau vive de la Foi, qui tremblait et brillait au bord de son âme, ne s'y déversait pas encore. Sans trop mal accueillir ces hommes suppliants, elle leur conseilla d'aller d'abord à Dugium où résidait le légat, demander à celui-ci son autorisation... Et quand ils revinrent de Dugium, échappant à la prison où le légat les avait fait enfermer, délivrés par un ange, ayant vu derrière eux le pont du rio Tambre s'écrouler sous la soldatesque qui les poursuivait, tant de prodiges, troublant cependant bien fort cette « *señora Lupa,* » comme l'appelle l'historien espagnol, cette « madame » Lupa, ne défirent pas absolument ses hésitations.

— Allez toujours, dit-elle aux disciples, bienveillante sans doute, et traîtresse en même temps, allez à mes fermes du mont Illicino... Vous y pourrez prendre les bœufs qui vous sont nécessaires pour transporter le corps.

Or, le mont Illicino ne portait pas seulement les fermes et les troupeaux de la puissante veuve. « Les bois de chêne qui couvraient ses versants étaient comme l'immense atrium du

temple druidique qui en occupait la cime. » — Et peut-être Lupa toujours hésitante était curieuse d'une rencontre entre ces étrangers que délivraient les anges, et les druides, là-haut, dont la puissance était faite également de secrets redoutables.

Elle savait qu'un serpent énorme gardait les bois obscurs du mont Illicino, que des idoles monstrueuses se dressaient sous les chênes. Elle savait que les bœufs dont elle avait parlé étaient des taureaux sauvages chargeant furieusement tout ce qu'ils avaient devant eux. Mais quand elle sut aussi qu'au premier signe de croix fait par les disciples, les idoles avaient croulé, le serpent effrayant était tombé mort, quand elle sut que les sauvages taureaux avaient d'eux-mêmes et docilement glissé leurs cornes sous le joug, la grande lumière qu'elle se défendait de voir l'éblouit enfin et l'émerveilla.

— Je donnerai le terrain, dit-elle, et j'édifierai le tombeau.

Alors, le corps de l'apôtre étant étendu sur l'humble charrette, les disciples laissèrent ces taureaux apaisés marcher droit devant eux. Se dirigeant vers l'Orient, ils allèrent ainsi pendant près de trois lieues. La place où le convoi s'arrêta fut celle où l'on commença de creuser la terre.

Ce fut un très petit et très modeste tombeau que surmontait un autel étroit : simple fût de colonne portant une table de marbre. La chambre funéraire était dallée de mosaïques. Les fidèles, et « madame » Lupa, évidemment, déposèrent près du corps, en témoignage d'amour : « une clochette, un collier, des grains de blé, des vases en pâte de verre bleue et changeante. » Et les disciples y mirent aussi le couteau qui avait servi au supplice, et que le baron de Rozmital affirme avoir vu en 1463, suspendu par une chaîne au-dessus du maître-autel ; ils y mirent le chapeau du saint, sa pèlerine, et le bourdon dont il se servait dans ses voyages et avec lequel il avait accompli de grands prodiges. « C'était un lourd bâton de fer de un mètre et trois centimètres de long... »

***

Je sais bien... Mgr Duchesne a écrit — et la phrase est citée par tous ceux qui tournèrent vers l'histoire merveilleuse leur attention savante et remplie de prudence : « De tout ce que l'on raconte sur la prédication de Saint-Jacques en Espagne, la translation de ses restes, et la découverte de son tombeau, un

seul fait subsiste : celui du culte galicien. Il remonte jusqu'au premier tiers du IXe siècle et s'adresse à un tombeau des temps romains que l'on crut alors être celui de saint Jacques. Pourquoi le crut-on ? Nous n'en savons rien... »

Ici même, et non plus parmi les savants, je l'ai rencontré ce scepticisme. Hier, en déployant devant moi les précieuses chasubles du seizième, toutes rebrodées, tout alourdies d'or et de perles, le « sastre » (1) de la cathédrale ne me disait-il pas avec un sourire : « Les os qui sont sous la crypte... dans la châsse d'argent?... Hé!... qui peut affirmer seulement qu'il y a des os... qu'il y en a jamais eu? » Je sais... Ce matin cependant où les brumes traînantes s'accrochent à la pointe aiguë du Pico Sacro, enveloppent la croix qui domine le Mont Pierreux, ce vague et changeant matin, ce matin de légende, j'aime mieux penser uniquement au récit que fait de l'émouvante histoire, — s'inspirant des trois clercs de la Compostellane, — le chanoine Santraguais don Antonio Lopez Ferreiro. Il n'y emploie pas moins de quatre cent cinquante et trois pages in-quarto. Et il publie scrupuleusement, après le dernier chapitre, toutes sortes de documents latins destinés à prouver l'historique vérité des moindres détails...

C'est encore à travers son récit qu'il est émouvant d'évoquer, après la mort des disciples et l'épouvante des fidèles dispersés enfin par la violence des persécutions, les siècles d'abandon passant l'un après l'autre sur le petit tombeau. Un bois le recouvrait maintenant, plus obscur et serré que n'avaient jamais été aux temps lointains, lointains, de « madame » Lupa, les druidiques forêts du mont Illicino... Et voici qu'à travers les branches de ce bois, de pauvres laboureurs qui remuaient la terre aux bords humides et verts de la rivière Sar, commencèrent de voir luire comme de prodigieuses étoiles. D'autres qui avaient leurs champs à la lisière des fourrés, s'arrêtaient, les deux mains au manche de la charrue, pour entendre des voix qui n'étaient pas de la terre. Alors, ils allèrent chercher un saint ermite qui vivait près de là et qui s'appelait Pelayo. Et l'ermite vit les lueurs, et il entendit les voix, et il s'en fut raconter ces choses à Théodomire qui était alors évêque d'Iria...

... Et si les méthodes excellentes de la critique moderne ne

(1) Tailleur.

reconnaissent pas du tout pour bonnes les raisons que put avoir ce Théodomire, — ayant fait abattre les plus gros chênes et découvert le tombeau, — d'affirmer que là-dedans était le corps de saint Jacques; si l'arrivée magnifique du roi Chaste suivi des puissants de sa cour, et venant s'agenouiller devant l'apôtre retrouvé ne doit nous émouvoir qu'à la façon d'un beau vitrail ou d'une chanson de gestes; si doit être reconnu pour « un faux d'une effrayante barbarie » l'Épître du pape Léon III « Noscat fraternitas vestra » annonçant au monde chrétien la merveilleuse découverte et lue du haut de leur chaire par tous les évêques *pléthoriques de foi*, qu'importe! » Entre tous les chemins essayant de conduire vers une vérité si lointaine, et qui, malgré tout, demeure confuse, n'est-il pas permis un instant de choisir le chemin qui contient les étoiles, avec les voix surnaturelles?

*
* *

Traînantes et lourdes, attendant qu'un coup de vent les enlève sur la légèreté du ciel, les brumes qui se sont formées descendent maintenant jusqu'à l'*Humiliadoiro*. Là-bas passait la route. De là-bas, les pèlerins apercevaient pour la première fois après un si dur, un si long voyage, les tours de l'église : ils se prosternaient alors, ils s'humiliaient...

Cette tradition évidemment ne remonte pas aux premiers temps du culte rendu à l'apôtre. Ce fut bien plus tard, deux siècles plus tard, que s'éleva l'église dont parle le Calistain : « Dans l'église sont neuf tours... et celle du milieu est des plus nobles et des plus belles qui soient... Et cette tour repose sur deux pierres aussi fortes que si elles étaient de marbre... et au dedans et au dehors elle est peinte très merveilleusement... et très bien couverte de plomb... »

Elle fut bien petite et bien modeste d'abord, l'église élevée par Alphonse le Chaste sur le tombeau retrouvé. Dès l'an 899 Alphonse III la faisait abattre pour en construire une plus belle, que devait détruire Almanzor un siècle plus tard... Et l'église aux neuf tours ne vint qu'après les ruines faites par les Sarrasins. Mais plus rapidement que la magnificence des pierres, la foi des hommes devait s'élancer vers le ciel. Trente ans après la découverte merveilleuse, dit Lopez Ferreiro, des maisons s'élevaient autour du tombeau, une ville commençait de naître, et

déjà les pèlerins accouraient de toutes parts. Sans doute exagère-t-il un peu. Les musulmans et d'autres bandes pillardes faisaient les routes mal sûres pour qui venait de loin. M. Joseph Bédier affirme que « le culte galicien ne commença guère qu'au xe siècle à attirer les pèlerins de France. » Et c'est au début du xie siècle seulement que le roi de Navarre, Sanche le Majeur, dans la basse Navarre et la région de la Rioja, arracha aux infidèles les pays limitrophes de la route qu'étaient forcés de suivre les pèlerins de Saint-Jacques.

Toutefois, qu'ils vinssent de France ou d'ailleurs, les étrangers durent assez promptement accourir. C'est au ixe siècle que Neira de Mosquera, dans ses monographies, fait remonter l'institution des Caballeros Cambiadores, — des *Chevaliers changeurs*. Il emprunte aux annales de Galice et cite en langue galicienne ce curieux document :

« ... Ils (les pèlerins) apportaient beaucoup de monnaies en or et en argent qui n'étaient pas connues, et beaucoup de maudits Hommes tuaient et volaient les pèlerins aussi bien dans la cité qu'en dehors d'elle ; de cela ils donnèrent avis au saint Roi, et il ordonna par sa lettre royale, à Brandela... d'aller à Compostelle de Galice, et qu'il réunisse deux des plus hauts Hidalgos d'elle (de cette ville) et deux habitants y demeurant... pour s'occuper des monnaies, de l'Or, de l'Argent et autres avoirs venus des terres lointaines qu'apportaient les pèlerins... et que ces Hommes Hidalgos fussent à la porte du chemin et que chacun mette là ses Tables dorées et peintes, et dedans de l'argent et des monnaies, et qu'ils les changeassent, et qu'ils eussent leurs hommes pour les assister qui ne fussent Mores ni Juifs ; et qu'ils pussent recevoir d'autres Hommes Hidalgos, chevaliers et leurs enfants : et qu'ils fissent confrérie en l'honneur de l'apôtre ; et qu'avec le gain on payât des cierges, et qu'on les mît pour qu'ils fussent allumés de nuit devant l'apôtre par ces pèlerins... Et que ces Hommes agissent en toute vérité... »



Les miracles, tout de suite, avaient commencé.

« Les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient droit. » Les supplications étaient entendues, les péchés remis... Le bruit de tout cela courait par les routes, venait aux oreilles, étonnait d'abord. L'on eût dit les faibles

et premiers craquements du feu dans les brindilles d'un brasier. Bientôt s'éleva la flamme magnifique où devait se réchauffer tout cet inquiet, et douloureux, et grelottant Moyen-Age. Et le monde entier se précipita.

« ... Écossais, Irlandais et gens de Cornouailles... Flamands, Frisons, Aquitains, Grecs, Arméniens, Norvégiens, Russes, Sardes, Chypriotes, Hongrois, Bulgares, Africains, Persans, » les pèlerins arrivaient de tous les coins de la terre. Mais plus nombreux que ceux d'aucun autre pays étaient les pèlerins qui venaient de France... Quatre routes, dit M. Bédier, menaient à Compostelle ; l'une traversant Bordeaux avait pour point de départ Saint-Martin-de-Tours : une autre, la Madeleine-en-Vézelay ; la troisième venait du Puy ; la quatrième d'Arles et traversait Montpellier et Toulouse. Elles se réunissaient à Puente-la-Reina, au Sud de Pampelune... « Et à partir de là, il n'y avait plus qu'une route. »

Il y en avait peut-être deux. Dans l'émouvante cathédrale d'Oviedo, à travers les barreaux d'une étroite fenêtre par où vient un semblant de jour à la sépulcrale chapelle de Sainte-Léocadie, j'ai vu, entre de sombres murs, un petit jardin. « C'était, m'a-t-on raconté, le cimetière des pèlerins qui, pour vénérer nos reliques, s'arrêtaient ici, allant à Saint-Jacques. » ... Ceux-là avaient donc pris la route de la côte... Mais assurément plus nombreux étaient ceux qui descendaient par Burgos, Léon, Astorga, Ponferrada. C'est presque exactement le chemin que suit aujourd'hui la voie ferrée. Le paysage rapide qui danse et s'étire aux portières, est le même que si lentement ils regardaient s'étendre pendant les épuisantes, les interminables journées...

Longues plaines de la Castille, rougeâtres et grises, mortes dont la peau craque sur un sang desséché. Fleuves ne roulant l'été que du sable qui brûle et dont le jaune torrent, venues les pluies d'automne, vous barre le passage. Mornes, pierreuses collines, pâlement tachées de mauve au delà de Burgos, touchées de roux qui flambe au delà de Léon... Et puis commence de vivre un peu de verdure. Le sol se soulève, plus noir et plus gras. Le Sil encaissé, roule ses paillettes d'or. Enfin s'épanouit la terre de Galice, propice aux vignes et aux pommiers, aux pins, aux châtaigniers, toute ruisselante d'eaux vives, arrêtant les nuages à la pointe de ses monts. — Qu'elle était

reposante à ces pieds déchirés, à ces regards brûlés!... Déjà passait le souffle bienfaisant de l'apôtre. Lui-même bien souvent venait au-devant de ses visiteurs. Les « Miracles » sont pleins de leur épuisement, et des secours aussi qui leur étaient apportés.

Ils prennent, ces Miracles, une saveur particulière, à être lus dans la version galicienne du livre de Calixte II. Cette version date du XIVe siècle. Le savant professeur à l'Université de Valladolid, Lopez Aydillo, qui s'occupa récemment de la publier, prend, à décrire d'abord le vieux manuscrit, un soin délicieux.

« Il est, nous apprend-il, relié en parchemin et constitué par quarante-cinq feuilles de papier de fil, plus deux feuilles de garde d'un papier différent... L'encre est noire dans le texte, et, dans les épigraphes, majuscules et signes de ponctuation, rouge ou verte... » Et la langue est cette savoureuse langue galicienne qui ressemble au portugais, et ressemble aussi au catalan, un peu au français, et même au provençal. La lisant, on croit voir l'auberge au bord de la route, et la route elle-même, le pèlerin malmené, les mauvais compagnons, et le saint apparu, les bêtes secourables, prendre la forme, la couleur qu'ils ont, dans les tableaux très vieux et très naïfs, et très lumineux.

Il ne dédaignait pas, le grand saint de Galice, le saint de Charlemagne et du roi Ramire, celui qui pour montrer aux preux de France la route de son tombeau ensemençait le ciel d'un chemin d'étoiles ; celui qui, à Clavijo, chargeait les troupes sarrazines, « monté sur un cheval blanc et la bannière blanche au poing ; » il ne dédaignait pas les petites besognes... Et cela fit sans doute qu'il se dressa si haut, que sur le monde entier son ombre fut si grande...

Certes il ne lui devait point déplaire que de grands personnages le vinssent visiter, et en tel nombre qu'il est bien impossible de citer seulement les plus considérables. Au hasard des beaux noms écrits dans les chroniques, voici saint Théobald, des comtes de Champagne, avec son ami Gauthier; Pierre, évêque du Puy, et l'archevêque de Mayence ; sainte Isabel, reine de Portugal, et Louis VII, roi de France, venant de Palestine, et le Cid, le grand capitaine.

Et puis, Philippe le Beau avec Jeanne la Folle; tous les rois

de Castille et Léon, les rois de Portugal. Jusqu'à la mort s'enorgueillissaient du voyage ceux qui l'avaient accompli. Ermangarde, comtesse d'Aquitaine, écrit, au bas d'une lettre, après sa signature : « *Sub Ludovico Francorum rege, de Sancto Jacobus redeunte* » Ceux qui ne pouvaient venir cherchaient dans leur pensée à se rapprocher. Guillaume le Conquérant, à la bataille d'Hastings, raconte la chronique de Normandie, ne voulut monter qu'un coursier ramené d'Espagne par un chevalier qui avait fait le pèlerinage de Compostelle. Et saint Louis, dit Joinville, « avait pour Monsieur Saint Jacques autant de dévotion que pour Sainte Geneviève. »

Tant de puissants amis enrichissaient son église. Mais le fils de Zébédée, jadis, n'avait-il pas vécu avec le fils de Dieu? Aussi favorablement, plus favorablement peut-être que tous ces princes, ces rois et ces grands capitaines, il aime à voir venir sur l'interminable chemin, le pauvre pèlerin à qui l'on vola son bagage et qui poursuit sa route à pied, avec ses deux petits enfants, la paysanne qui se lamente d'avoir perdu son fils, le malade abandonné dans la montagne. Sa patience envers eux ne se lasse jamais. Il les écoute, leur répond, les gourmande ou les encourage avec la plus jolie familiarité. Il leur parle tout comme aux rois et sait se déranger aussi bien pour procurer un âne que pour gagner une bataille. Et quand absolument il devient impossible que soit sauvée la pauvre chair humaine, quand il lui faut rester dans l'un des hôpitaux, et puis l'un des cimetières qui l'attendent le long de la route, — il recueille l'âme du moins, il l'emporte : c'est de là-haut qu'il lui montrera sa belle maison terrestre avec les neuf tours, dont l'une « très merveilleusement peinte et très bien couverte de plomb. »



Si dur que fût le chemin pour les pauvres gens, prodigieux était le nombre de ceux qui arrivaient enfin jusqu'à la cité de l'Apôtre. Et cela, quand on réfléchit bien à tous les obstacles qu'il leur fallait surmonter, est merveilleux d'abord comme un premier miracle. Ils arrivaient... et tout de suite, épuisés, bienheureux, éperdus de fatigue et d'adoration, croyaient avoir atteint le commencement du ciel.

Toutes les langues s'entendaient, et toutes les musiques. Dans l'église, c'était un brasillement de cierges. Debout au pied de

l'autel, les prêtres qui recevaient les pèlerins les groupaient par nations, et appelaient chacune dans son idiome natal. D'une longue baguette légère ils touchaient à l'épaule ces hommes et ces femmes. Et puis ils prononçaient, tournés vers l'apôtre :

Betom a atrom, San Giama,
A atrom de labro.

Ce qui signifie, selon l'interprétation que donne le père Fita de cette phrase galicienne :

« Reçois bénévolement, apôtre saint, ce cri tonnant que dans toutes les langues du monde prononcent les lèvres. »

Sortis de l'église, il fallait continuer de s'émerveiller. Tant de précieuses choses étaient apportées là des quatre coins du monde! Les Allemands offraient leurs émaux, les Arabes des bijoux, des baumes, des soieries. Devant la façade de l'Azabacheria, sur le *paraiso*, — ou paradis, d'où le français *parvis*, — on vendait « des coquilles, des bourses, des courroies, et toutes sortes d'herbes médicinales. » Des prélats passaient, et de nobles dames, des écuyers, des soldats, des marins aussi, débarqués au port du Padron, arrivant d'Angleterre et de Basse-Lorraine. Soudain, tous s'écartaient pour faire place à quelque pèlerin qui chancelait, portant sur son dos une lourde pierre ou bien un bloc de plomb, destinés à l'embellissement, à l'agrandissement de l'église.

Aucune splendeur cependant n'égalait celle des processions. A lire le récit que fait de l'une d'elles, au temps du grand évêque Gelmirez, le soi-disant Calixte II, on croit voir ruisseler la lumière de quelque étincelant vitrail tout traversé de soleil.

« Précédant le Roi et à la tête du clergé marchait avec les autres évêques le prélat de Santiago, revêtu du pontifical, coiffé de la mitre blanche, chaussé de sandales dorées et tenant dans son poing droit, orné d'un gant blanc et d'un anneau d'or, un *baculo* d'ivoire. Des soixante-douze chanoines compostelains, les uns portaient des capes de soie exquisement ornées de pierres précieuses, de fleurs d'or et de magnifiques franges qui pendaient tout autour; d'autres portaient des dalmatiques de soie, ourlées du haut en bas, avec un goût admirable de franges en or; d'autres étaient luxueusement parés de colliers d'or semés de pierres précieuses, de bandes lamées d'or... de belles sandales, de ceintures d'or, d'étoles brodées d'or, et de manipules semés de

perles. Sur des chars argentés étaient portées deux tables d'argent doré sur lesquelles on allait en plaçant les cierges qu'offraient les fidèles.

« Après le royal cortège suivait le peuple dévot, à savoir : les chevaliers, les gouverneurs, les nobles, les comtes, nationaux ou étrangers, tous habillés de riches vêtements de gala.

« Et, venaient à la fin les respectables matrones chaussées de sandales dorées, vètues de peaux de martre, de daim ou de renard, de peliçons gris, de manteaux d'écarlate fourrés de vair, ornées de bracelets, de boucles d'oreilles, de peignes, de rubans, de chaînes, d'anneaux, de miroirs, de ceintures dorées, de châles en soie, de nœuds, de voiles de lin et autres riches ornements, et les cheveux tressés avec des fils d'or. »

* * *

Quelles qu'aient pu demeurer ensuite, au cours des siècles, la puissante splendeur de l'église compostellane, et la foi conservée à Monsieur Saint Jacques, c'est à ce XIIe siècle cependant qu'il faudra toujours revenir. Ce qui hantera toujours les chemins de Galice, c'est cette humanité du Moyen-Age, toute naïve encore, passionnée de remords et de supplications. Ce sont ces pèlerins-là qu'il faut deviner dans la brume, au penchant de l'*Humiliadoiro*, avec leurs vètements sales et leurs pauvres faces bienheureuses... Et puis, ayant bien retrouvé au plus profond du rève, ayant bien partagé leur émerveillement, dans la même journée il est poignant d'aller voir, non plus le beau palais de ce rayonnant Gelmirez, mais ce qu'il en reste aujourd'hui...

Ce n'est point extrêmement facile de le visiter. Il y faut une permission spéciale de l'archevêché dont les bâtiments, comme autrefois attachés à la cathédrale, indistincts de ses murs et de ses longues galeries, s'élèvent sur ce qui fut la demeure du prélat magnifique. Bien modeste aujourd'hui cet archevèché : de grandes salles blanchies à la chaux, de sonores escaliers de bois. « Les salons sont magnifiquement meublés, » affirme le vieux serviteur qui nous conduit. Mais je ne les ai point vus.

... J'ai contemplé seulement, humide et profond comme un sépulcre magnifique, cet autre salon, à la mode d'il y a huit siècles, dont la voûte romane a conservé intactes la ciselure de ses arêtes, et, dans l'épaisseur des murs, ses longues fenêtres

en meurtrières. Des reines et des rois, des musiciens aux mains longues posées sur les cordes des violes et des psaltérions, des lutteurs étreignant des fauves, des serviteurs préparant les viandes et d'autres qui présentent l'aiguière, les gâteaux ou le pain, y demeurent encore, ciselés dans le granit, au chapiteau des colonnes. Tout aussi somptueusement que les clercs éblouis de la Compostellane, ces petites figures racontent quelles fêtes se donnèrent ici, et ce qu'y furent les festins... Plus bas, dans un autre salon plus sépulcral encore, les hauts piliers qui portent la quadruple voûte, sont comme l'image même, dans leur sveltesse puissante et leur élancement, de ce très ambitieux et fin, et très grand Gelmirez... Les belles processions, quand elles avaient pris fin, c'est ici que rentraient, pour les plaisirs du repos, ceux de la table, et pour la prudente ardeur d'entretiens touchant à toutes les puissances du ciel et de la terre, tant de chanoines en or, de princes chamarrés... Comme on entend encore, en fermant les yeux, le bruit majestueux de leurs robes traînées, — plus bas, encore plus bas, dans les cuisines énormes, sous la voûte en ogive des couloirs, au fond des salles innombrables, on entend bruire et se presser la multitude des serviteurs, et craquer le brasier où rôtissent les viandes, et ruisseler, au bord de ce puits que fit ouvrir l'évêque pour les commodités de sa maison, « l'eau que l'on en tirait par un admirable artifice ! »

Hélas!... les beaux salons sont comblés par la terre et des fouilles récentes commencent seulement à les dégager. Dans toute cette partie basse où se trouvent les cuisines, il est bien difficile de démêler ce que furent la ligne, la direction première de tant d'arceaux romans comblés ou rompus. A ces vestiges d'une domination, d'une splendeur défaites se mêle l'apparence d'autres forces qui continuent de vivre et terriblement se révèlent : les forces de la terre qui grouille et s'accumule, de la mousse qui ronge, de l'herbe envahissante. Nous sommes ici au niveau des cours humides où plonge la base des chapelles, celle des murs et des tours de la cathédrale. Verdâtres à cette profondeur autant que les ruines du palais, les pierres qui supportent encore tant de persistante beauté, tant d'intacte magnificence; rongés les écussons orgueilleux, les chapeaux de cardinaux ciselés dans la pierre. Quand on est descendu jusqu'ici, on ne pourra plus oublier que la ronce monte à l'assaut, que le sol

en travail se boursoufle et se creuse. Et l'on se demandera longtemps de quel passé anéanti, ou de quel irrévocable avenir, vient ce gémissement qui ne cesse jamais... C'est celui des colombes qui hantent ces débris. Elles nichent aujourd'hui où soupèrent les rois. Et leur plume envolée se mêle aux pierres brisées, à l'herbe rampante, aux sournoises flaques humides qu'il faut éviter en marchant.

*
* *

Certes, les monuments anciens, dans la cité compostellane, sont loin de présenter un tel délabrement. Leur conservation parfaite est au contraire remarquable. Dans le précieux hôpital que firent construire les Rois Catholiques, la fameuse chaîne esclavonne, qui tout autour des murs court sous le toit de tuiles, n'a vu les siècles rompre qu'un bien petit nombre de ses maillons. Au portail de San Jéronimo, à celui de San Félix, de San Agustin, les saintes et les saints, les fleurs, les bêtes naïves sur qui j'ai vu ruisseler de si lourdes pluies ou descendre des soirs d'un or si délicat, sont les mêmes qui recevaient, il y a quatre, ou cinq, ou six siècles, le temps qui passait. Mais ces arceaux rompus du palais de Gelmirez, ces ruines de l'époque qui fut le mieux rayonnante, sont comme le symbole d'autres ruines dont l'écroulement se continue, avec violence quelquefois, sourd et secret le plus souvent, mais que l'on entend bien, pour peu que l'on s'applique à justement écouter.

La foi meurt aujourd'hui dans la cité dévote. Sur « Monsieur Saint Jacques, » sur ce qu'il y a, — ou ce qu'il n'y a pas, — dans la châsse d'argent que les touristes examinent en parlant tout haut, l'oubli recommence à pousser ses fourrés et à mêler ses branches. Depuis bien des années déjà, les pèlerins ne viennent plus ici qu'en très petit nombre, et seulement pendant les « Années Saintes, » — celles où tombe un dimanche la fête de l'apôtre. Alors, le premier jour de ces années-là, l'évêque s'approche de la « Porte sainte » dont la grille est scellée dans une espèce de maçonnerie. Il frappe, avec un marteau d'or, les pierres qui s'écroulent. Et la grille ouverte ne sera plus refermée, scellée à nouveau, que le 31 décembre.

Sur la place de la Quintana où l'on descend, après avoir tourné dans la Via Sacra, par de longs escaliers herbus, la grille

est prisonnière du ciment cette année, et si fortement qu'elle ne semble devoir jamais se rouvrir. Dans la cathédrale, quelques bannières que laissent en souvenir ces pèlerins d'aujourd'hui, blanches, rose pâle, bleu tendre, sont en triste satin de sacs à bonbons. Et deux confessionnaux seulement parmi l'innombrable file, sont prêts à recevoir l'aveu des fautes étrangères : *Pro lingua italica et gallica. — Pro lingua germanica et hungarica.*

J'ai suivi les offices à toutes les heures et dans toutes les églises. Je n'y ai jamais rencontré que de pauvres gens, — à la messe le matin, au « coro » de trois heures, dans la cathédrale, à la prière du soir dans les petites églises, aux vêpres du dimanche dans le couvent des Franciscains, à la messe de minuit dans le couvent des Mercedarias...

* * *

Oh! cette messe de minuit le 24 septembre! Cette messe de minuit dont on peut attendre l'heure dehors, dans les jardins de l'Alameda qui sentent la terre chaude et la feuille mouillée! La ville devant nous était comme une masse de nuages plus lourds et plus bas, à peine détachés du ciel nébuleux. Elle ne s'éclairait que confusément. De cette place où nous nous tenions, les lumières électriques étaient toutes cachées; on distinguait seulement, çà et là, de grands murs dont le reflet pâle, venu d'on ne savait quoi, avait quelque chose d'un peu fantastique. Là-bas, dans le grand silence de la nuit humide, sous les arbres épais gardant toutes leurs feuilles, trois étudiants chantaient un vieil air de Galice : la ruada de Vilanovina :

Ay anque son mareiño
Ay anque son moreneira
Anque son moreniña
Heche do sol que me queima.

« Il en est qui sont faites, — quoique brunes, — quoique brunettes, — faites du soleil qui me brûle. »

Et puis les cloches doucement commencèrent à sonner; mais les étudiants restaient sous les arbres et continuaient leur chanson. Peu de monde à cette heure dans les étroites rues dallées. Seuls, à l'entrée du faubourg devant le grand couvent obscur, quelques groupes chuchoteurs.

La vaste chapelle pour cette très particulière cérémonie était tendue entièrement de damas rouge. A gauche de l'autel, sous un dais de roses blanches qu'enveloppait la pourpre d'un dais plus élevé, la Vierge de las Mercédès, en l'honneur de qui se déployait tant de pompe, grande, brune, laissait admirer son lisse et souriant visage de très jolie femme, et sa belle robe en satin, rebrodée d'or. Six prêtres officiaient dans leurs chasubles superbes, tout en satin blanc, eux aussi, tout en or. Là-haut, derrière le croisillon serré des jalousies qui les faisaient invisibles, les nonnes chantaient.

De bien étonnantes voix, un chant bien singulier!... Usées les unes, usées comme n'en pouvant plus, comme toutes prêtes à se rompre sur une note trop haute, trop longue à tenir, épuisant soudain leurs dernières forces; et monotone l'autre à la façon d'une mélopée où l'allégresse demeurait plaintive, où l'*alleluia* même traînait comme un gémissement. — De quel siècle venait-il, ce chant très ancien, et vers quoi s'en allaient ces voix au bout de leur âge, au bout de leurs souffles, ces faibles voix épuisées?...

— Autrefois, me dit-on, qu'elles chantaient bien, les *Madres*!... Maintenant, c'est fini... Elles sont vieillottes, les pauvres!

— N'en vient-il plus de jeunes pour les remplacer?

— Hé non! cela se perd.

Cela se perd, — *Esto se pierde;* — cette phrase-là, on me l'a dite déjà à propos des pèlerinages, des belles cérémonies, à propos de tout...

Le peuple seul ne veut pas que cela se perde. Le peuple seul continue de fréquenter les églises où l'odeur de l'encens, si violente cependant, ne parvient pas toujours à combattre l'odeur de misère.

***

C'est un humble et doux peuple, ce peuple de Galice qui marche les pieds nus. Sur lui, le temps qui va, changeant l'histoire et les âmes, ne semble pas avoir passé. Avec leurs faces sérieuses et rudes, et résignées, leurs corps solides, leurs yeux suivant un rêve, ces hommes et ces femmes sont tels que les représentent les peintures très anciennes, les vieux bois naïfs, tels que durent être sur cette même terre, au bord de cette

même rivière Sar, les laboureurs étonnés qui voyaient naître des étoiles dans les fourrés obscurs du Libredon.

Pour la foire du jeudi, dans les jardins de l'Alameda, on les voit arriver de leurs petites *aldeas* (1), toutes blanches, toutes ramassées sur les longues pentes humides, contre les bois de chênes et de pins. Ils tirent derrière eux une vache rousse, ou bien un couple de bœufs, ou trébuchent à suivre deux ou trois porcs grognants liés par une patte. Quelques-uns, qui viennent sans rien qu'un peu d'argent sans doute au fond de leur poche, montent de petits chevaux sans selle, habillés seulement d'une belle couverture éclatante à dessins jaunes sur un fond de larges rayures vertes, rouges et bleues.

Jeunes ou vieilles, les femmes, sur leurs tresses pendantes, portent un fichu clair orné de fleurs imprimées. Les hommes sont habillés de sombre velours, à côtes épaisses. Quelques-uns arborent encore le gilet galicien, de drap rouge, galonné et brodé comme le gilet breton. Ainsi, dès huit heures, par les routes et les *ruedas* commencent-ils d'arriver, lentement... Et sans plus se presser vont les retardataires que l'on croise encore à midi. On dirait que le tiède et paisible climat impose à tous les gestes sa modération; ce n'est pas ici l'Espagne du soleil et des mules forcenées : c'est celle des pluies fréquentes et des tranquilles chars à bœufs.

Ils sont roux, ces grands bœufs, il est roux, absolument et uniformément roux, tout le bétail *vacuno* qu'on achète et qu'on vend à cette foire du jeudi. Cela fait, quand le temps est beau, sous les arbres de l'Alameda, un grouillement extraordinaire et de la plus intense lumière. On dirait le soleil lui-même, croulant à travers les feuilles, qui s'est abattu là par grands blocs de rayons vivants et chauds. Vers une heure après-midi, les bêtes dans le jardin restent à la garde de quelques enfants et toute la masse des rustiques se répand à travers la ville.

Dans la rua del Villar, dans la calle Preguntoiro, petites, serrées, tortueuses et toutes grouillantes de vie, les femmes s'arrêtent devant les boutiques. Les corbeilles débordantes, les lourds paquets ficelés qu'elles portent sur leur tête, bien en équilibre, n'inquiètent en rien l'aisance de leur flânerie. En fichus à fleurs, en jupes bien froncées, leurs solides pieds nus

(1) Villages.

étalés sur les dalles, elles admirent aux vitrines des cordonniers les fins petits souliers aux talons très hauts. Les bijoux aussi les attirent, surtout ces longues boucles d'oreilles, travaillées en filigrane d'or ou d'argent doré, et qui sont ici l'ornement de toutes, fût-ce les plus pauvres. Et puis, elles s'en vont acheter des étoffes, des châles, des nourritures aussi qu'on trouve seulement à la ville, sur la Plaza de Abastos. Les marchandes y sont accroupies près de leurs tréteaux en plein vent, ou de leurs paniers. Cela sent le poisson, le cuir et la percale fraîche, la pomme mûre et le piment chauffé. Quand elles ont traversé la Plaza de Abastos, les aldeanas sur leur tête, dans les larges corbeilles, portent un chargement plus lourd, mais dont elles continuent de n'être pas gênées. Les hommes vont près d'elles, balançant le bâton qui leur servira tout à l'heure à toucher leurs bœufs, silencieux, courbant un peu le buste, écartant les jambes, tels qu'ils ont pris l'habitude de se tenir dans les sentiers penchants de la montagne. Et comme la nuit va venir, ils s'en retournent tous vers les aldeas blanches, par les ruedas et les routes, le long des charrettes lourdes, ou bien au pas des chevaux qui portent au lieu de selle les couvertures éclatantes...

*
* *

— Ils doivent, dans ces villages, vivre comme au XVIIIe siècle ?

— Vous voulez dire au XVIe. Et encore!... Savez-vous par exemple que la charrue dont ils se servent est la charrue romaine, sans la moindre modification ?

La charrue est romaine; la charrette sans doute le doit être également. En regardant tourner tout d'une pièce, sur les places de la ville, les pesants véhicules aux roues pleines et cerclées de fer, à l'immobile timon, je me demande vainement en quoi pouvait être plus primitif, ce que les disciples attelèrent, pour y transporter le corps de leur maître, aux taureaux adoucis de « Madame » Lupa. Une sorte de raquette allongée, dont le manche fixe, passant entre les deux bœufs de l'attelage, vient s'attacher à leur joug, telle est la charrette galicienne. Des trous, de place en place, traversent le bois. On y enfonce de grosses branches, pas même équarries, qui maintiennent le chargement. Si celui-ci est de fougères sèches, de légumes ou de pommes de pin, une claie d'osier brun, tendue sur ces branches, transforme tout l'appareil en une espèce d'énorme corbeille.

Ainsi, chaque matin, je les vois arriver par la porte de Mazarelos... Aujourd'hui que les brumes traînantes ont mangé jusqu'aux tours de la cathédrale, aujourd'hui que la pluie tombe, que l'automne s'échevèle à la croix de tous les clochers, c'est du bois qu'ils ont apporté, les paysans de la montagne, du bois mort, de grosses branches avec toutes leurs ramures et de jeunes arbres moussus. Toujours silencieux, toujours calmes de gestes, ils ont jeté cela tranquillement sur la place à droite, à gauche, derrière eux. Et puis, les charrettes vides, ils ont touché leurs bêtes au front, crié un ordre, et s'en sont allés dans le grincement déchirant et long des lourds essieux carrés. Alors, les *partidores* (1) sont arrivés.

Jusqu'au soir ne cessera plus le bruit sourd de leurs hachettes, mêlé aux craquements du bois, au ruissellement de la pluie, au chant des petites cloches grêles, — fatiguées, elles aussi, usées comme la voix des nonnes mercedarias, — sonnant sans relâche l'heure et les fractions de l'heure sur le toit de tous les couvents. Jusqu'au soir, cette pluie, ces brouillards qui descendent jusqu'à la rue, et brusquement s'enlèvent dans un coup de vent, n'interrompront pas la besogne résignée des *partidores*. L'eau qui réveille, autour des branches abattues, de vivantes mousses vertes, verdit aussi le vieux velours noir de leurs vestes, le feutre lamentable de leurs chapeaux. Ces hommes ne semblent pas plus les maîtres de leurs gestes que ne le furent ces arbres de leur croissance et de leur mort. Ils acceptent, se meuvent avec inconscience. Et tandis que je les regarde, voici qu'une troupe singulière, — fantômes ou damnés, — passe en courant près d'eux sur les dalles miroitantes de la petite place.

Le train de Vigo, l'unique train desservant Saint-Jacques, vient d'arriver avec son quotidien chargement de poisson. Les femmes, qui sont allées le chercher, le transportent maintenant à la Plaza de Abastos. Sur leur tête, — toujours, — s'équilibrent les corbeilles au poids formidable. Il est si lourd, ce poids-là, si terriblement lourd, que les malheureuses oscillent et tremblent, comme prêtes à s'abattre. On ne voit pas leur visage enfoui sous le sac dont elles protègent leur tête et leurs épaules. Un autre sac en lambeaux leur sert de jupon. Ainsi,

(1) Coupeurs de bois.

toutes pareilles, elles courent l'une derrière l'autre; elles courent comme pour tenir jusqu'au bout, comme pour en finir plus tôt; elles courent, presque irréelles dans leur réalité terrible, obscures, informes, les jambes et les bras nus, toutes souillées par la boue qui saute, l'eau qui tombe, et par le sang ruisselant des grands poissons morts.

* * *

...Humbles coupeurs de bois, porteuses de marée, dos courbés, poids trop lourds, formes oscillantes... Je me rappelle, à quel point m'étonnait, dans les premiers jours de mon arrivée, cette plainte entendue sans cesse, et qui revenait dans tous les entretiens, et que je retrouvais dans les chants, dans les livres :

— *Pobre Galicia!*

— Pourquoi dites-vous toujours : pauvre Galice? Quand on arrive de la Castille, toute en sables, toute en rochers, et qu'on voit vos champs verts, vos bois, vos ruisseaux, vos belles montagnes, c'est « Heureuse Galice! » que l'on voudrait s'écrier.

Alors on m'expliquait :

— La misère est grande!

— Mais d'où provient-elle donc? La terre est bonne?

— Sans doute, mais si mal, si primitivement travaillée. Nous n'avons pas de chemins de fer, pas de routes. Le Gouvernement est là-bas... Bon... La Catalogne lui fait peur, parce qu'elle crie bien haut... Mais Galice est humble... Galice se résigne... Alors il ne s'occupe pas de nous... Et puis il y a les *foros*.

Les *foros*, le droit concédé par des rois si lointains qu'un bien petit nombre, parmi ceux qui payent, ou ceux qui empochent, en saurait dire le nom, l'impôt en nature, l'impôt inique, vieux de plusieurs siècles, qui pèse encore sur la Galice et qui écrase le paysan, fût-il maître de sa terre.

— Les volailles, les œufs, il doit les donner... La viande, c'est à peine s'il peut en manger... Le pain, il ne lui reste que le plus grossier... Ah!... l'on a dit beaucoup de choses dans les journaux à propos de cette visite que le Roi est allé faire à Las Hurdes... Mais allez-vous-en seulement à quatre lieues d'ici... Il y a là toute une région... La même misère qu'à Las Hurdes... la même vous l'y trouverez...

Alors, quand il en a assez de travailler beaucoup, de payer

toujours et de manger mal, il s'en va, le paysan de Galice, il émigre, il part pour les Amériques.

Este vaise e aquel vaise
E todos, todos se van
Galicia sin homes quedas
Que te podan travallar (1),

chante avec mélancolie la grande poétesse Santiaguaise Rosalia de Castro. Destin singulier que celui de ce coin de terre où l'étranger jadis venait de si loin et d'où maintenant l'on s'en va si loin, vers l'étranger. Quels rêves, quels désirs, quelles espérances dans l'ailleurs, continuent donc de rouler sur ce pays la grande mer qui le mord si profondément, le vent qui le traverse et tant de brumes errantes?

L'émigration est-elle la plaie de la Galice? Peut-elle devenir son salut? Ceux qui répondent à la seconde question par l'affirmative assurent : « Ce primitif qu'est le paysan galicien revient de ses voyages plus éclairé, plus digne et conscient de lui-même. » Car il revient toujours. Enrichi quelquefois, trop souvent misérable autant qu'au départ, il revient. Il l'aime tant, sa terre rude et trempée, plantée de sombres bois! Et qu'il en parle joliment, avec ces diminutifs câlins, ces roucoulantes consonnes, qui font si caressante la langue galicienne!

Teño una casiña branca!

. . . .

O miña terra... meu llar!...

D'où vient que ces terres mouillées, avec des fougères au bord des chemins, des calvaires en granit sous les bois de chênes, peuvent tenir au cœur si profondément? Ce même amour si tendre, ce grand besoin de s'en aller une fois, mais de revenir à jamais ne sont-ils pas toute l'âme d'un autre Finistère? Bretagne et Galice, vieux pays celtiques, vieux pays pareils, — mais dont le plus farouche d'abord, le plus méfiant, le plus hostile à l'étranger est peut-être celui de chez nous.

La courtoisie parfaite dont témoignent là-bas les gens du plus pauvre peuple, je n'en ai nulle part trouvé l'équivalent...

(1) Celui-ci s'en va et celui-là s'en va — Et tous, tous, ils s'en vont — Galice, tu restes sans hommes — Qui te puissent travailler.

(2) J'ai une petite maison blanche... Oh! mon pays... mon foyer!

J'ai pu me promener seule dans les lamentables faubourgs. Autour des maisons basses, tanières où l'on n'entre que courbé en deux, sèche une écorce pilée qui fait la terre toute noire et couleur de misère. Des porcs grognent dans la rue, se réfugient au fond des chambres ouvertes. Les enfants ne sont vêtus que de chemises en lambeaux. Les femmes, au seuil des portes, peignent leurs longs cheveux ou s'épouillent avec soin... Jamais je n'ai surpris le ricanement qui insulte, la parole grossière. Quelquefois seulement j'entendais dire, derrière moi : « Celle-là n'est pas d'ici. » Et si je demandais mon chemin, la plus sordide mendiante savait bien joliment répondre, quand je la remerciais :

— Cela ne vaut pas un merci...



L'âme d'un pays, d'une province, c'est peu de quelques jours pour s'imaginer la bien connaître. Mais il est permis de la pressentir. Et les chants populaires, là-dessus, disent bien des choses, les chants qui montent de la campagne derrière les gémissantes charrettes, ceux que répètent les lavandières en battant leur linge dans la « rivière des crapauds » ou les botteleuses de fougère dans le vieux bois de la Comtesse... Les chants surtout que j'ai entendus un soir, dans la modeste salle où se réunit la Société des *Coros gallegos*.

Elle est composée uniquement d'humbles gens de la ville, artisans, employés, petits boutiquiers. Un peintre, à qui la peinture ne donna pas de quoi vivre, photographe aujourd'hui très artiste et très fin, don Enrique Guerra, eut l'idée de les appeler, de les réunir, de leur donner le goût de connaître mieux que par bribes et de continuer à faire vivre la vieille musique de chez eux. Alors, ce soir, parce qu'on leur a dit : « Cette Française est une amie de l'Espagne, et elle serait contente d'entendre vos chansons, » ils ont renoncé à la flânerie sous les « arcos » ou dans les jardins de l'Alameda. Et tous sont là maintenant, rangés en demi-cercle, dans la grande salle humide meublée de quelques chaises et dont se décolle le papier fleuri.

L'orchestre est composé de deux petits tambours, larges et plats, de deux tambours de basque et d'une *gaïta*. (La *gaïta* de Galice, n'est-ce pas le biniou breton?) Il joue d'abord une *muhiñeira*. C'est ici la danse nationale. La simplicité des

notes, l'exubérance de la joie font ressembler son air à quelque vieux noël. Et puis les chants commencent : un solo bref, d'abord, que tous reprennent en chœur... A la fin de chaque couplet, un très mélancolique et poignant *alala* modulé longuement, interminablement... — ou bien l'*atruxa*, cet étonnant cri sauvage, que j'ai entendu une fois déjà, dans la nuit, le soir même de mon arrivée, ce cri qui se termine dans un ricanement...

Les voix sont belles, sonores, et leurs vibrations, dans cette salle pourtant vaste, semblent presque trop fortes. Le ton grave qu'elles gardent, et cette espèce de langueur poignante et profonde avec laquelle elles traînent sur chaque note, contrastent avec la naïve légèreté de l'accompagnement, les bondissements du tambour de basque, l'acide et dansante allégresse de la *gaïta*. Cette langueur-là, c'est un peu la langueur du *cantar flamenco*. Mais elle n'a point ici de sensualité; elle s'occupe peu des nerfs et va très loin dans l'âme. Et cette musique, ces chants racontent un peuple simple, facile à s'égayer, mais en qui se recueille et sait se désoler une intense vie sentimentale.

Je les regarde, ces chanteurs qui viennent régulièrement ici, pour leur plaisir, et pour leur plaisir se donnent la peine d'apprendre tout cela. Il y a sur leurs visages, dans leur application, comme une espèce de ferveur... Eux aussi, ils m'observent, curieux de savoir comment je les juge et si je sais aimer l'âme de leur Galice à travers leurs chansons. Le moindre applaudissement les fait sourire tous avec une cordialité heureuse. Et quand j'essaye de leur dire mon plaisir, de les remercier, ils écoutent gravement, s'étant rapprochés, rangés autour de moi, avec leurs attentives, leurs pensives figures. Ma sincère émotion, sans doute, leur est agréable... Tout d'un coup, spontané, émouvant, saisissant, un cri monte :

— *Viva Francia !*

Je réponds :

— *Viva España y viva Galicia!*

Alors toutes les mains se tendent. Ce sont eux maintenant qui me remercient. De quoi? Tout simplement, je crois, d'avoir cherché à les comprendre et d'y être un peu parvenue.

*
* *

Se comprendre! Entre deux êtres, comme entre deux peuples, n'est-ce pas à cela que se doit appliquer tout le meilleur de la bonne volonté? L'Espagne tout entière se tend en ce moment dans un formidable effort. Ici même, et longuement, je voudrais dire bientôt ce que sont aujourd'hui ses universités, ses littérateurs, surtout, fils du temps moderne, romanciers en même temps que critiques et philosophes, ses essayistes admirables. « L'Espagne meurt de son passé, » me disait à Madrid, il y a deux ans, un des hommes les plus remarquables que j'y ai rencontrés. Mais, il eût été plus juste d'affirmer : « Elle veut cesser d'en mourir; elle cesse déjà. » L'Espagne se soulève, elle se débat, elle cherche, et fait plus encore que tout cela : elle parvient. Avec quelle adresse et quelle patiente sournoiserie, l'Allemagne essaye de s'introduire dans le grand pays latin, de lui imposer ses lourdes méthodes, d'y diriger, d'y exploiter l'inquiétude, l'ambition nouvelles, nous croyons le savoir, mais point suffisamment. Et nous ne savons pas assez non plus, ce qu'est là-bas, dans certains milieux, l'influence française, ce que nos amis voudraient qu'elle y fût, ce qu'elle y pourrait devenir.

... Mais le sujet est vaste, presque infini. Il faut rester aujourd'hui sur cette terre de Galice, dans ce petit Saint-Jacques tout dallé de granit. Un seul train ou bien les diligences, disons-nous, pour y arriver. Des routes rares et mauvaises. L'isolement, en somme, l'abandon. Il n'est donc que plus merveilleux de trouver là ces pèlerins d'aujourd'hui que sont le souci de s'instruire, celui de s'élever, que plus émouvant d'y saluer, quand on le rencontre, cet autre pèlerin, bien plus vieux celui-là, venu derrière l'empereur Charles, peut-être, au temps des légendes, et qu'on appelle l'amour de la France.

*
* *

Dans une vaste salle claire de l'Université, la salle de physique, j'ai vu, placardées sur le mur, les affiches blanches de notre Sorbonne. Dans la petite bibliothèque particulière attenante à cette salle, et constituée depuis dix ans, avec tant de désintéressement, de patience et d'ardeur, par le doyen de la Faculté des sciences, don Ruperto Lobo y Gomez, j'ai vu

sur les planches, rangées avec soin, toutes les revues françaises, rien que les françaises...

Car il y a, à Saint-Jacques, une Université. Après celles de Salamanque, Valladolid, Oviedo, et les universités des grandes villes comme Madrid, Barcelone, Valence, elle fut, elle demeure une des plus importantes de l'Espagne. Et nous devons le savoir. En Galice, comme dans toute la Péninsule, n'est-ce pas dans les milieux intellectuels que nous avons le plus d'amis?

Et des amis vraiment, qui n'ont point peur de se montrer. La guerre, la grande guerre a si profondément, là-bas, partagé l'opinion! Son souvenir encore y demeure combatif, — « Francophile... » « Germanophile... » voilà le premier mot qu'on prononçait en me montrant un passant, en m'apprenant le nom de quelque personnage. — Et puis, comme en Castille, comme en Catalogne, comme partout, on déplorait :

— Ah!... Votre propagande!...

— Qu'a-t-elle fait par ici?

— Rien... Elle n'a pas seulement daigné songer que la « Galice » existe.

— Et les Allemands?... Ont-ils, eux aussi, dédaigné la Galice?

— Ah! mais non! Combien d'espions ont-ils envoyés à Santiago... Combien en ai-je signalé!... fait expulser!... Ils ont même acheté un journal de la ville... Alors, nous l'avons fait tomber.

Et don Manuel Maria Gonzalez, le jeune conseiller municipal qui faillit bien l'an dernier être élu député aux Cortes et le sera sans doute prochainement, don Manuel Maria, me donne encore bien d'autres détails. Que d'ardeur mise à nous défendre et à nous aider de si loin!... Que de noble passion, que de fidélité!...

— Pourquoi, n'y étant encouragés par rien, preniez-vous tant de peine?

— Parce que notre cœur était avec vous.

— Allez, me dit le très intelligent et très modeste employé à la bibliothèque universitaire, don Jésus Cimadevila, les autres ont eu beau faire... Nous n'en voulons pas. Pendant la guerre, ici, le peuple disait : *alemanes, animales*... Vous!... Si seulement vous aviez eu l'air de savoir que nous existions, la Galice entière se levait derrière vous.

Il ne faudrait évidemment pas prendre au pied de la lettre

cette phrase trop enthousiaste. Il ne faudrait pas naïvement généraliser, s'imaginer que s'étendent, à une région tout entière, de telles opinions. Ceux qui les ont doivent savoir du moins que nous ne voulons pas continuer à les ignorer.

***

La pluie tombe et se fond dans un lourd crépuscule. Toute la journée encore, sur la petite place, les *partidores* ont continué leur sourde besogne. Et puis les servantes aux pieds nus, aux longs cheveux, sont venues enlever dans des corbeilles tout ce bois coupé, et, le chargeant sur leur tête, l'ont emporté dans les maisons. Un instant, un pâle rayon a percé les nuages, et les vitres alors, dans leurs cadres de chaux blanche ou de très vieille peinture verte, ont eu comme un miroitement glauque, — livide reflet d'écailles au ventre d'un poisson mort. Maintenant, la nuit commence. Là-bas, derrière les sombres murs du couvent de Belvis, une faible lumière vient de s'allumer.

La nuit commence. Elle tombe. Elle enveloppe les rues étroites, les pierres sombres, toute la petite ville si lointaine. Mais dans cette ville du passé, n'est-ce pas hier que j'ai parcouru les salles claires de la grande Université? N'est-ce pas aujourd'hui que j'ai visité l'École des Arts-et-Métiers, avec ses beaux tableaux et son importante bibliothèque, l'Académie de médecine, où, sous l'*artezonado* d'un incomparable plafond du quatorzième, brillaient les verres et les cuivres des plus récents instruments combinés par la science; que j'ai visité enfin, véritable merveille de tenue, d'organisation et d'hygiène modernes, le sanatorium de Conjo?

La propreté étincelante des larges couloirs, des grandes chambres, des salles immenses toutes baignées d'un air pur et qui porte l'odeur des pins restera dans mon souvenir. Le directeur du sanatorium, don Juan Barcia Caballero, et le très aimable alcalde de Saint-Jacques, don Vicente Goyanes, médecins l'un et l'autre et de grand mérite, avaient quelque fierté de mon admiration, — je puis bien dire aussi de mon étonnement.

Don Juan Barcia Caballero est un savant et un écrivain. Ses livres, ses conférences sur : *la Folie dans l'Art*, *la Folie chez les enfants*, ont été fort remarquées. Il me disait avec orgueil :

— ... Oui, n'est-ce pas, c'est bien? De grands docteurs étrangers qui sont venus assuraient: « Des établissements de ce genre, organisés de la sorte, il y en a d'autres en Europe... pas beaucoup. Et de meilleurs, il n'y en a pas. »

Je crois bien que ces étrangers avaient raison, — comme avait raison don Juan Barcia Caballero, de répéter leurs paroles... Et ce n'est pas seulement sur de vieilles pierres, de vieilles rues, de vieilles églises, que tombe et s'alourdit cette nuit galicienne.

Elle enveloppe aussi, — jusqu'au soleil de demain, — tout ce bel effort vers l'action, la science, le progrès. Et puis elle enveloppe là-bas, au bout de la verte Alameda, le monument en marbre de Rosalia de Castro, la grande poétesse. A cette heure doivent venir autour d'elle les âmes de ses sœurs célèbres, Conception Arenal, Émilia Pardo Bazan..... Et l'on y pourrait évoquer d'autres fils de cette même terre, écrivains, bien vivants ceux-là, et qui sont aujourd'hui parmi les meilleurs de l'Espagne.

... Tout cela fait vraiment pour une cité provinciale d'aussi petite importance que ce Santiago, toute resserrée, lointaine, isolée, oubliée au bout de ses mauvaises routes, tout cela fait vraiment beaucoup de richesse... N'est-il pas bon de dire à nos amis de Galice que nous savons le reconnaître, et aussi l'admirer?...

André Corthis.

LA DAME DE LA RUE BLANCHE
FORTUNÉE HAMELIN

D'APRÈS SES LETTRES AU COMTE DE MONTBEL

On était en plein Directoire, en pleine frénésie joyeuse, en pleine « fureur dansante. » Il y avait ce soir-là bal à l'hôtel Thélusson. Mme de D..., une rescapée d'ancien régime, poussée par une curiosité intrépide, s'était décidée à se fourvoyer avec sa fille Ernestine dans ce monde nouveau. Pour une femme encore toute guindée par des soucis de bon ton aristocratique, se lancer ainsi dans le brouhaha des Merveilleuses et des Incroyables était une aventure imprudente.

Dès son entrée au bal Thélusson, Mme de D... eut la chance de trouver un homme de bonne compagnie, un de ses pairs, le marquis d'Hautefort qui, avec une philosophie indulgente et amusée, se plaisait à s'adapter à l'élégante société d'alors. Il s'était offert pour être l'introducteur de Mme de D... ; aussi prit-elle son bras pour faire le tour des salons. La duchesse d'Abrantès nous raconte bien joliment cette petite promenade.

Désireuse de pouvoir mettre un nom sur telle ou telle élégante qui attirait son attention, Mme de D... questionnait son cavalier. Il eut tour à tour à lui désigner la générale Bonaparte, sa fille Hortense et, *proh pudor!* Mme Tallien. C'en était trop. Quel milieu pour une personne de qualité ! Toute frémissante, la noble dame exhale sa mauvaise humeur ; elle apostrophe M. d'Hautefort : « Comment m'avez-vous amenée ici, mon cher ami ? » Mais elle n'était pas au bout de ses indignations ; d'autres motifs de scandale la guettaient.

« Dans ce moment, écrit Mme d'Abrantès, une forte odeur d'essence de rose se fit tout à coup sentir dans l'appartement. Un mouvement assez vif fit porter vers la porte une foule de jeunes gens au-devant d'une jeune femme qui arrivait seulement, quoiqu'il fût prodigieusement tard... Son regard vif et malin étincelait d'esprit et exprimait en même temps toute la bonté de la personne la plus simple. Elle était tout à la fois bonne amie et la plus séduisante des femmes. Enfin elle plaisait. Elle était à la mode et son nom était redouté ou souhaité, lorsqu'on désirait être jugé par elle. Tous les hommes remarquables du bal l'entourèrent, aussitôt qu'elle parut... M. Charles Dupaty, M. de Trénis, M. Laffitte lui demandèrent à l'instant de danser avec eux. Elle répondit à chacun avec une expression de bonne humeur et d'esprit, en souriant de manière à montrer deux rangées de dents d'ivoire, et continua d'avancer en agitant ses légères draperies parfumées, embaumant ainsi tout l'appartement. Mme de D..., que cette odeur tourmentait et comme toutes les personnes tracassières qui veulent toujours se plaindre de ce qui plaît aux autres, commença par s'agiter sur la banquette où elle avait enfin trouvé place et finit par dire très haut :

— En vérité ! Je crois que c'est la femme ou la fille de Fargeon (1). Il y a de quoi faire évanouir l'homme le plus robuste.

— C'est Mme Hamelin, dit M. d'Hautefort.

— Mme Hamelin... Mme Hamelin... Venez ici, Ernestine, mettez votre palatine et partons... Et ce marquis! m'assurer que je trouverais ici mon ancienne société ! Vraiment oui ! Depuis une heure je tombe de fièvre en chaud mal. Allons, ma fille, partons.

Qui était donc cette Mme Hamelin qui suscitait la vertueuse indignation de Mme de D... et alarmait sa vigilance maternelle ?

Au temps dont nous parle la duchesse d'Abrantès, Mme Hamelin tenait une des premières places parmi les élégantes, aimables et spirituelles vedettes du Tout-Paris mondain. Zélatrice de la mode, la mode en avait fait une des femmes les plus en vue, et il n'était pas de fêtes où elle ne vînt briller par sa verve étincelante et sa beauté du diable.

Elle était née, en 1776, à Saint-Domingue. Démentant toutes les théories tyranniques qui veulent que le milieu où nous

(1) Célèbre parfumeur.

avons vu le jour nous imposé notre façon d'être, elle n'avait en aucune sorte le charme langoureux qu'on veut trouver chez toute créole. Bien au contraire, elle nous apparaît comme une agitée. Pétillante d'animation, elle s'adonnait à des intrigues politiques, parfois à des intrigues amoureuses, s'appliquant à toutes choses avec un malicieux entrain.

Jeanne, Geneviève, Fortunée Lormier-Lagrave, c'était son nom de jeune fille, avait épousé, en 1792, Antoine, Marie, Romain Hamelin, fournisseur général des armées.

Balzac, dans son introduction à *la Physiologie du mariage*, met en scène, sans les nommer, deux dames qui seraient, paraît-il, la duchesse d'Abrantès et Mme Hamelin et nous rapporte certains propos de ces deux dames.

— Avez-vous remarqué, ma chère, dit Mme d'Abrantès, que les femmes n'aiment en général que les sots?

— Que dites-vous là, duchesse, réplique sa compagne, et comment accorderez-vous cette remarque avec l'aversion qu'elles ont pour leurs maris?

Pauvre M. Hamelin! Ces mots sont révélateurs et comment s'étonner après cela que Fortunée ait fait de son mariage un contrat à titre temporaire? Elle s'en affranchit par une séparation de biens le 3 Messidor an X. La tutelle maritale ne l'avait pas empêchée d'entrer bien joyeusement dans la grande fête du Directoire. Elle y trôna à côté de Mme Tallien. On imita ses manières et sa mise, on copia ses coiffures à la Titus, à la Caracalla, ses tuniques à la Flore, à la Diane, au lever d'Aurore, ses cothurnes, cette partie si importante de la toilette d'une Merveilleuse et qui, au dire de Cope, étaient parfois d'un coloris, d'une éloquence, d'une fraîcheur, d'une poésie incomparables. Mme Hamelin put même s'enorgueillir d'une réforme d'importance : ce fut elle qui rétablit le port des chemises.

La duchesse d'Abrantès nous a laissé de son amie de charmants portraits. « Il est difficile, nous dit-elle, de donner une idée de l'esprit de Mme Hamelin et, n'ayant jamais copié personne, elle est fort retranchée dans son individualité. Il faut l'entendre pour avoir l'idée d'une personne éminemment spirituelle. Elle était alors une forte jeune femme gaie, vive, aimant à rire et provoquant parmi ses amis cette joie confiante inséparable d'une réunion de quatre ou cinq personnes liées ensemble. Elle avait surtout un charme assez rare à rencontrer,

c'est beaucoup de naturel dans ses manières et dans ses paroles. Peut-être ce naturel n'aurait pas été bien à une autre, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'à elle il lui allait parfaitement... Son esprit avait de la malice et souvent cette malice de chatte avait les griffes un peu longues. Mais je crois que comme les chats aussi elle ne les allongeait que lorsqu'on lui marchait sur les pattes ou sur la queue. »

M. André Beaunier, dans son délicieux livre *Trois Amies de Chateaubriand*, nous dit qu'Hortense Allart avait le cœur sur la main et qu'elle tendait la main volontiers. Fortunée Hamelin ne manqua pas de faire assez souvent ce même geste : les bénéficiaires en furent nombreux. La chronique cite Montrond, le colonel Fournier (1), etc., non pas une multitude que nul ne peut compter, mais une liste assez copieuse. Évidemment la pimpante Merveilleuse ne sut pas garder tout ce qu'il faut pour être un sujet d'édification. L'hôtel de la rue Blanche, si coquet, si agréablement ombragé, sa demeure pendant plusieurs lustres, ne fut pas en tous points un temple austère de la Vertu.

Si notre héroïne se plut à danser avec tous les Vestris de bals Thélusson ou Longueville, elle fut surtout liée avec le monde militaire. Elle voyait beaucoup Bonaparte, Junot dont elle négocia le mariage, Marmont, pour lequel elle conserva toujours « un vieux fond d'habitude. » D'aucuns prétendent même qu'entre elle et Bonaparte il y eut un peu plus que des relations d'amitié. En tout cas, il est de fait qu'elle fut une des premières à vouer une fougueuse admiration au vainqueur d'Arcole. Pour être plus près du glorieux général et de ses brillants auxiliaires, ne vint-elle pas séjourner à Milan auprès de son amie Joséphine de Beauharnais? Elle aussi fut donc de l'armée d'Italie. Le prestige de nos triomphes enchantait son imagination ; l'épopée napoléonienne galvanisa ses enthousiasmes et elle eut au cœur un grand amour de la cause bonapartiste pour laquelle elle se prodigua.

Si l'Empire combla tous ses désirs, quelle fut son indignation au retour des Bourbons! Avec sa nature ardente, Fortunée Hamelin ne pouvait être une résignée. Elle n'était pas de ceux qui attendent sous l'orme des jours plus à leur convenance, de

(1) Sur le colonel Fournier et Mme Hamelin, voir les articles captivants publiés par M. Gilbert Augustin-Thierry : *Conspirateurs et Gens de Police*, dans la *Revue* d'avril-juin 1908.

ceux qui se bornent à se lamenter et qui, dans leur inaction, espèrent toujours qu'à la fin la patience restera dame. Elle était une agissante. Immédiatement elle part en guerre contre les Bourbons. Elle groupe les mécontents, stimule leur zèle, conspire tant et si bien que la police de Louis XVIII s'émeut et signifie à la dangereuse bonapartiste d'avoir à s'éloigner. Elle barguigne un peu ; cet ordre n'est pas de son goût ; enfin, elle se décide à partir pour Bruxelles en novembre 1815.

Deux ans après, la voilà de nouveau à Paris. Le duc de Richelieu avait autorisé ce retour. Il l'avait même sans doute provoqué, car Mme Hamelin allait se consacrer, au profit du Gouvernement, à d'assez vilaines besognes. Elle allait devenir une indicatrice. Qu'est-ce à dire ? On reçoit dans son salon, on va dans ceux des autres et, tout en papotant, en débinant son prochain, en jouant au whist, en causant théâtre et chiffons, en se permettant quelques prudentes digressions politiques, on se renseigne, on scrute les opinions, on évente des projets, on tâche de savoir comment pense un tel : peut-il être rangé parmi les fidèles ou faut-il le tenir en suspicion ? Bref, en d'élégants atours on fait du moutonnage mondain.

Déjà, sous l'Empire, Fortunée Hamelin avait été embrigadée dans la police politique, dans ce que Bourrienne, au cours de ses Mémoires, appelle la police d'opinions, et Napoléon faisait grand cas de ses rapports. A cette époque du moins, Fortunée Hamelin s'attachait à sa besogne avec une passion que commandait son enthousiasme bonapartiste ; mais comment concevoir qu'elle ait repris du service sous Louis XVIII ? Des besoins d'argent l'y poussèrent sans doute. M. Ernest Daudet, dans une très intéressante étude (1), nous a révélé que Mme Hamelin fut stipendiée par la Restauration au prix de 12 000 francs par an. Cette somme était peut-être indispensable à l'ancienne Muscadine (2) pour boucler le budget de ses élégances. Faut-il croire qu'ayant changé de maître, elle changea d'opinions? Nullement. Sa préférence pour les Bonaparte demeurera fidèlement au fond de son cœur et elle s'arrangea du mieux qu'elle put pour concilier cet amour avec les nécessités que lui imposaient des soucis pécuniaires.

(1) *La Police politique sous la Restauration : Revue des Deux Mondes*, du 1er janvier 1910.

(2) Sous ce titre : *Une ancienne Muscadine*, M. André Gayot a publié un charmant recueil de lettres de Mme Hamelin avec une préface d'Émile Faguet.

Si pour l'aimable policière les intrigues politiques allaient ainsi bon train, peut-on dire que les intrigues amoureuses vaquaient entièrement? Non. Le démon des heures précédentes ne l'avait pas mal tourmentée : celui de midi ne devait pas la laisser en repos. Il est vrai que ce midi commençait à se faire tardif. Le beau temps du Directoire, des bosquets d'Italie, des fêtes chez Barras, des danses avec M. de Trénis était déjà lointain. Cela n'empêche que Fortunée ne désarmait pas encore : comme tant d'autres, elle fut complaisante pour M. de Chateaubriand. C'est à l'époque où il s'abandonnait aux joies du pouvoir si ardemment convoité, qu'il témoigna une prédilection passagère à l'ancienne Merveilleuse. Celle-ci aura désormais et pour toujours deux cultes : celui de Napoléon et celui de l'auteur d'*Atala*.

La révolution de 1830 vint bousculer choses et gens. Mon grand père, le comte Guillaume, Isidore de Montbel, qui, sans grand enthousiasme, avait fait partie du ministère Polignac, était parti sur les routes de l'exil. Il séjournait à Vienne ; quelle ne fut pas sa surprise quand, un jour, il trouva dans son courrier une lettre de Mme Hamelin !

Dès lors, et pendant plusieurs années, elle éprouvera le besoin de lui écrire l'indignation passionnée qu'éveillait en elle la monarchie de Juillet. Dans les notes qu'il a laissées, mon grand père fait maintes fois allusion à cette correspondance et ainsi j'ai pu constater que beaucoup de ces lettres, — surtout parmi les premières en date, — ont été malheureusement égarées. Quoi qu'il en soit, ce qui subsiste est délicieusement alerte. Mme Hamelin y aborde un peu tous les sujets et avec un esprit inlassable. C'est un charmant bric-à-brac de politique intérieure, de politique extérieure, de mondanités, de littérature. C'est un reflet de sa vie agitée, de son âme ardente, de son amusante ironie; c'est aussi le reflet d'un temps troublé entre tous où les horions des émeutes étaient pour les défenseurs du pouvoir une gratification quasi quotidienne. On y trouve des mots cinglants, des aperçus ingénieux, des idées turbulentes.

Le comte de Montbel recevait presque tout son courrier de Paris par l'intermédiaire de son ancien secrétaire, M. Esquirol. Ainsi lui parvinrent les pages de Mme Hamelin.

Son rôle passé devait conférer encore à cette dernière un peu de ce mystère qui enveloppe les choses et les gens de la police.

Peut-être est-ce pour cela que M. Esquirol, quand il parlait d'elle, la désignait sous un nom qui serait pour un roman un titre alléchant et qui conviendrait assez bien à une héroïne de conspiration ; il l'appelait *la Dame de la rue Blanche*.

Et maintenant que voilà présentée *la Dame de la rue Blanche*, amusons-nous à faire quelques glanes dans ses lettres.

*
* *

Quand Mme Hamelin entame une correspondance avec le comte de Montbel, il y avait un peu plus d'un an que Charles X avait été renversé par Louis-Philippe, après les journées révolutionnaires de juillet 1830. Le vieux roi vivait en exil, choyant son petit-fils le Duc de Bordeaux en faveur duquel il avait renoncé à ses droits au trône. Ceux qui voulaient le rétablissement de la monarchie légitime appelaient déjà cet enfant Henri V, et Mme Hamelin, comme on le verra, favorable à une nouvelle Restauration, travaillait à provoquer l'avènement du jeune prince.

Au mois de septembre 1831, elle écrit : « Des amis proscrits réclament mes lettres, mes démarches, et désormais, levée à huit heures, recevant soixante, quatre-vingts personnes dans la journée, écrivant dans toutes les directions et parcourant tous les quartiers, — surtout aux jours d'émeute, — souvent je me couche brisée, n'ayant d'autre consolation que d'être utile à ceux que j'aime et nuisible à ceux que je déteste. » Notre ancienne Merveilleuse se dépeint là en toute vérité, avec sa pétulance, son ardeur acharnée contre ce qui n'est pas de son goût.

Dans ses lettres au comte de Montbel, elle se montre avant tout politicienne et, pour justifier ses diatribes contre Louis-Philippe, voici le tableau qu'elle se plait à faire de la France en cette aurore de la monarchie de Juillet :

« C'est un chaos, dit-elle, qu'en y regardant de près on ne peut même comprendre. Les tribunaux acquittent les gens qui appellent Philippe : *Usurpateur fainéant*. Les vainqueurs de Juillet refusent le serment et sont applaudis, encouragés. Le Roi est bafoué et sourit à toutes les insultes. Le pillage est au comble. L'état intérieur ne se peut comprendre d'où vous êtes. Les propriétaires sont écrasés par des impôts à peu près arbitraires et doublés. Les propriétés sont sans valeur, si on veut vendre et ne représentent plus rien comme hypothèque. Qui

que ce soit ne prête, surtout à Paris. Les notaires ayant ruiné leur clientèle se sauvent par douzaines. La semaine dernière seule, trois ont fait banqueroute. Les notaires G... et B.... m'ont volé près de 300 000 francs. Toute l'industrie de France, sans exception, est en banqueroute et par conséquent sans travail. La moitié des grands quartiers de Paris est vide et couverte d'écriteaux. Point d'étrangers. Dans les hôtels garnis, on paie 300 francs les appartements loués jadis 15 et 18. Plus de toilettes. Pour les arts, n'en parlons point, ce n'est pas pour eux l'agonie, c'est la mort.

« Dans ces affreuses circonstances, nos gouvernants mettent le comble à nos maux par leur fatale administration. Ce n'est pas encore un sauve qui peut, mais un *pille qui peut* général. C'est la seule chose bien faite en France. Toutes les entreprises sont renouvelées et données au coin du feu *entre amis*. Fi de la publicité ! On appelle tout l'urgence et, par urgence, on a donné l'Opéra à l'ami Véron avec la légère subvention de 850 000 francs. D'autres soumissionnaient pour 300, le plus haut pour 350. Les affaires plus obscures telles que fournitures, entreprises privées se *donnent* pour des participations. »

Au dire de Mme Hamelin, toute cette gabegie ne s'arrête pas là. Il y avait en outre de scandaleuses prébendes. Louis-Philippe se serait abandonné à la reconnaissance la plus prodigue envers ceux qui l'avaient hissé au pouvoir. « Ainsi, affirme-t-elle, nos meneurs ont reçu galamment, Benjamin Constant 300 000 francs au 23 août, Laffitte des millions, etc... Tous les fonds secrets ont été dévorés à l'instant et les 30 millions destinés au petit commerce ont été employés à payer l'intrigue et les vainqueurs civils, lesquels vainqueurs ne se montraient pas aux journées. » Pour qu'on fasse confiance à de telles assertions, l'auteur de ces lignes ajoute péremptoirement : « J'ai des notes précises et précieuses sur toute cette immense curée. Voilà la seule magnificence de Philippe. »

Mme Hamelin exècre ces révolutionnaires de 1830 et elle sort de ses gonds quand on veut les apparenter aux grands ancêtres. « Voulez-vous comparer ce gâchis à la première révolution? s'écrie-t-elle. Ça se ressemble comme Mirabeau et Guizot. La première révolution avait des motifs. Elle donna immédiatement le territoire à partager avec la planche des assignats. La rapace industrie n'existait pas encore. Enfin les

hautes capacités, l'énergie, le plus complet désintéressement caractérisaient la révolution d'alors. Non, les hommes des deux temps n'ont pas de rapports, ni ne veulent les mêmes choses. Les femmes mêmes, devenues des symboles, représentent bien leur parti. Madame Tallien, bonne, belle, est la colombe d'une révolution qui eut de l'éclat. La Feuchères assassinant sur un coffre-fort, est l'emblème de Philippe et de son élévation. »

Mme Hamelin fait ici allusion à un drame qui eut à cette époque un grand retentissement. Le 27 août 1830, le vieux duc de Bourbon, le dernier des Condé, avait été trouvé pendu dans sa chambre à Chantilly. Mme de Feuchères, sa maîtresse, qui avait obtenu de lui un testament en sa faveur, fut accusée de l'avoir assassiné avec l'aide de complices. Cette affaire restée mystérieuse vint devant les tribunaux. La Cour royale de Paris déclara qu'il n'y avait pas lieu à poursuites. La mort énigmatique du Duc de Bourbon déchaîna néanmoins les passions politiques; car le vieux prince, qui léguait une forte somme à Mme de Feuchères, instituait en même temps le Duc d'Aumale, le fils de Louis-Philippe, son principal héritier. Les ennemis de la famille d'Orléans soutinrent que d'habiles combinaisons avaient joué en l'occurrence. D'après eux, Louis-Philippe et les siens auraient circonvenu Mme de Feuchères pour qu'elle extorquât au Duc de Bourbon l'engagement de laisser sa fortune au Duc d'Aumale et, si ce résultat était obtenu, Mme de Feuchères ne serait nullement inquiétée pour ce qu'elle pourrait hériter du vieux prince.

Voilà ce que soutenait l'opposition et ses attaques se faisaient acharnées. Elle ne se lassait pas d'invectiver la sœur du roi, Mme Adélaïde, qu'il prenait pour Égérie et qui, prétendait-on, avait épousé secrètement le général Athalin. Contre cette coadjutrice du souverain, Mme Hamelin, elle aussi, lance des imprécations. « Le Palais-Royal, écrit-elle, est soumis à une camarilla bien autrement vive, jacasse, rapace, inepte que celle du pauvre Pavillon de Marsan. Mme Adélaïde est le seul monarque de France. Elle règne avec M. Athalin. Ça lui a pris sur le tard, mais de façon à réparer le temps perdu. Comme elle est courageuse et que le reste est poltron, ça explique d'un seul mot son immense ascendant. »

On l'a justement dit : la cocarde est une opinion qui ne tient qu'à un fil. Que de fois, dans les débuts du XIXe siècle, les

pauvres courtisans du pouvoir eurent-ils à couper cette mince attache, à troquer leur cocarde pour en arborer une autre de couleur différente ! Après tant de tribulations, tant de fidélités successives, dans quel état se trouvait donc l'armée, quelles étaient ses tendances? Mme Hamelin nous renseigne à cet égard.

« Les colonels sont bonapartistes, les officiers royalistes, les soldats républicains. Ce bout d'armée n'a de beau que son nom. Les chevaux sont pitoyables, parce qu'il a fallu gagner des millions sur eux. Les colonels, gros voltigeurs de l'Empire, ont de 50 à 62 ans et pèsent 200 livres. Ils sont là seulement pour attendre le grade et la retraite de maréchal de camp. Il n'y a plus le moindre accord entre eux et leurs régiments qui trouvent dur d'essuyer deux genres d'émigrés. Je parie que pas un seul des colonels actuels, — pas un, — n'est en état de supporter une campagne d'hiver et ce sont les colonels qui ont fait les succès de nos armées; c'est la vie, l'âme des batailles. Les officiers en masse sont en opposition, soit par bonapartisme, soit par royalisme. Oui, qu'on m'en croie, ce ne sont pas là les paroles d'une *émigrée*, d'une dame du Palais Caroline, d'une congréganiste enfin. C'est une personne qui écoute les hurlements de tous les partis, qui est mêlée à la littérature, aux arts, aux grands noms, à l'industrie, au commerce, aux colonies et même à ceux qui gouvernent et c'est avec une profonde et douloureuse conviction que cette personne vous déclare que ce pays n'a plus d'élan, plus de force. » Bref, si l'on n'y met pas bon ordre au plus tôt, Mme Hamelin pense que le pays est perdu. Et, mon Dieu! c'est ce que partout et toujours ont répété, et peut-être même cru, ceux qui n'étaient point satisfaits de la forme de leur Gouvernement.

L'humeur atrabilaire de Mme Hamelin s'explique sans doute, — et surtout, nous voulons le croire, — par le chagrin de ne point voir à la tête de la France ceux qui seraient le mieux faits pour conduire ses destinées. Mais n'a-t-elle pas d'autres motifs d'aigreur? Il est si triste pour une personne jadis influente de sentir que son crédit s'effrite! Et cette tristesse n'est-elle pas doublée, quand cette personne a été une jolie femme, qu'elle vieillit, que sa beauté est un souvenir et qu'elle doit désormais uniquement compter sur son esprit? Sa nature emportée, qui, aux heures de la jeunesse, avait procuré à Fortunée Hamelin une joie exubérante de vivre, lui valait peut-

être, au moment du déclin, des déceptions amères, des rancœurs. Un printemps, un été radieux ; mais l'automne n'épanchait pas cette douceur lénifiante, dont il est parfois empreint; il était maussade, il était quinteux.

En 1829, le journal *la Mode* rappelait cruellement à l'ancienne Merveilleuse, à celle qu'on appelait jadis « le premier polisson de Paris, » que le temps de ses merveilles était passé. Il la proposait ironiquement comme présidente honoraire d'un jury qui aurait à statuer sur les questions d'élégance. Elle n'était pas encore évincée du monde, elle était assidue à toutes les fêtes, mais ces fêtes ne faisaient qu'exciter son esprit caustique, et elle ne manquait pas de le verser dans les comptes rendus politico-mondains qu'elle adressait au comte de Montbel. En voici un où elle décrit un bal chez Louis-Philippe :

« Le Juif couronné par les Doctrinaires vient d'ouvrir les Tuileries. Il est trop prudent pour avoir fait des dépenses intérieures. Ainsi, sauf les fossés, les routes souterraines conduisant au dehors, rien n'a été restauré, ni même nettoyé. On a trouvé au Garde-Meuble quelques étoffes fort belles provenant des commandes faites par Charles X à Lyon, et vite on a tendu tout cela, remis des carreaux, frotté et dansé.

« La composition du premier bal fut incroyable ; néanmoins, ce beau palais, son air de grandeur, sa mélancolie frappèrent tous les conviés, qui sautèrent tristement dans ce lieu si peu dansant. Le souper servi dans la galerie ne remonta guère les esprits. Il fut détestable, pis même qu'au Palais-Royal. Partout on retrouvait des pâtés de veau, des longes de veau et de mauvaises galantines. Le vin de champagne du Roi se fabrique dans ses terres de Normandie, et il fallait se *nommer* pour en obtenir.

« Après ce festin, la famille royale se retira, et, le naturel prenant le dessus, on dansa des galopes si vigoureusement que les bandes joyeuses parcoururent les corridors et que, dans un escalier, vingt femmes furent culbutées, traînées aux rires de toutes les autres. C'étaient des gaietés de la rue Saint-Denis qui avaient vendu beaucoup de fleurs. Ce résultat doit encourager. Les rues Saint-Denis, Saint-Honoré, Saint-Martin étaient contentes, *la vente allait.* On a pu voir que près de trois mille personnes tenaient à l'aise dans ce noble palais, que le roi Charles X eût bien fait de substituer sept ou huit fêtes par an

aux tristes réunions du jeu et que le Palais-Royal a l'air d'une maison de filles en comparaison des Tuileries de Médicis. »

Passant ensuite au récit d'une soirée chez Casimir Périer, Mme Hamelin écrit : « C'était vraiment là le bal chez le roi de France et M. Périer fit le souverain. Carte blanche aux entrepreneurs. Une foule de jolies jeunes filles et les plus belles tentes imaginables éclairées par un milliard de bougies. Ici, il faut noter un changement inouï dans les modes françaises. Ce bal fera époque. Les femmes, les filles mêmes parurent presque nues. Les robes de bal s'échancrent sur l'épaule et dans le dos, de telle sorte qu'elles arrivent exactement à la ceinture et ne tiennent que par elle.

« Dans cette soirée, il a paru une jeune fille d'une beauté comparable aux Gazani, aux Tallien. Jamais je n'ai rien vu de si ravissant; c'est une Mlle Faturle, fille du député, industriel et propriétaire immensément riche, car cette jeune personne apportera avec ce visage une dot d'un million. C'était la vraie merveille de la fête, et les salles se vidaient pour la suivre. Il y eut au souper abondance de truffes, de bon vin, de glaces délicieuses, et les bougies, de première qualité, ne coulaient pas sur les robes. De chez le Roi, toutes les femmes rentrèrent avec des taches de graisse et disaient : « Regardez donc les bougies du Roi. » Les galops furent plus décents que chez le Roi, car la compagnie était meilleure, et jamais, non jamais, on ne vit tant de chair fraîche. Avec la mode, malheur aux maigres, anathème aux vieilles; jamais on ne vit tant de jolis pieds attachés à des jambes qu'on ne cache pas plus que les épaules. Enfin, la personne même fait tous les frais de la toilette; les tailles étant plus longues que jamais, les robes n'ont pas trois pieds de hauteur, puisqu'elles prennent aux mollets et finissent à la ceinture.

« Ces robes, difficiles à bien faire, ne s'exécutent que par Mlle Palmire, qui a détrôné Victorine aussi lestement que Philippe l'a fait des Aînés. Cette Palmire, fille d'esprit, a compris son siècle et a dit : « Faisons de la toilette à bon marché, « ne couvrons que le quart d'une femme et habillons-les par « entreprise. » Ainsi une robe de bal chez Philippe coûte, dessus dessous, de 130 à 150 francs avec tous les rubans, même les fleurs. Vous voyez que la nudité est ici très économique. On a répudié les blondes et surtout les colliers qui *coupent les*

lignes; aussi, pour dire la vérité, les bijoutiers, invités à tous ces bals, faisaient des mines épouvantables.

« Au bal de M. de Rothschild, MM. de Blancmesnil et de Chabot ont voulu murmurer un peu contre l'usage féodal que conserve M. le Duc d'Orléans de faire rompre tous les engagements des femmes qu'il a priées à danser. Ces messieurs dirent très haut : « Mais ce grand Poulot (1) nous enlève toutes les danseuses, c'est un usage du Moyen âge et pour un prince des barricades!... » On le répéta par toute la ville et les aides de camp du prince s'en mêlèrent. M. de Flahaut a déterminé le prince à une explication directe avec M. de Chabot. Eh bien! Eh bien!... M. de Chabot a été faible, il a consenti à écrire une rétractation dans la *Tribune*. M. de Chabot se rétracter dans une gazette! C'est bien la peine de tant ressembler à Henri IV! »

Les railleries de Mme Hamelin procèdent, je le crois, d'un peu d'amertume. Et pourtant, ne serait-ce pas aller vite en besogne que de juger ainsi et ne faudrait-il point voir encore dans ces douloureuses indignations ou dans ces sarcasmes, la spontanéité d'une femme qui prend tout à cœur, tout en ayant beaucoup d'esprit. Walpole a dit que la vie est une tragédie pour ceux qui sentent, une comédie pour ceux qui pensent. Mme Hamelin sentait et pensait. Ce qui se déroulait autour d'elle ne lui est-il pas apparu comme une tragi-comédie où l'on glane des sujets de tristesse, mais aussi des motifs de gaîté malicieuse?



Pour s'adresser à un ancien ministre de Charles X, avait-elle trouvé un chemin de Damas et s'était-elle subitement convertie à la foi légitimiste? C'est peu vraisemblable. En quête d'opinions sur la sémillante politicienne, j'ai feuilleté le journal inédit du comte de Montbel et j'y ai découvert ces mots : « Le maréchal Marmont a reçu une lettre de Mme Hamelin. Elle lui parle avec une colère extrême du gouvernement actuel dont elle proclame l'incapacité, l'impossibilité. Amenez-nous Reichstadt, dit-elle, nous le recevrons avec enthousiasme. Nous subirions Henri V avec résignation, tout hors ce qui est. Le maréchal, — ajoutait mon grand père, — aurait tort ainsi que moi de se fier à cette dame. »

(1) Surnom donné au duc d'Orléans par les légitimistes et les républicains.

Et plus loin, dans le même journal, je lis encore ceci à propos de quelques pages envoyées par l'ex-policière. « C'est là un tableau piquant de la France d'aujourd'hui. Le tout est vu des coulisses par une femme active, spirituelle, pénétrante, qui d'ailleurs connaît tous les acteurs et vit fort mêlée avec eux. Ses lettres sont un baromètre. Quand elle avait de l'espoir dans le bonapartisme, elle écrivait à Marmont; quand elle voit briller l'étoile d'Henri V, c'est à moi qu'elle s'adresse. En tout cas, elle est fort bonne à consulter, il lui arrive d'être sincère. »

Ces quelques mots nous révèlent l'état d'âme de celle qui nous occupe. Si, d'aventure, elle entre en coquetterie avec le parti légitimiste, c'est qu'elle veut avant tout renverser Louis-Philippe. Le moyen le plus réalisable serait, semble-t-il, de lui substituer le Duc de Bordeaux; aussi se montre-t-elle toute prête à s'y appliquer, mais avec sa raison qui hésite à poursuivre la chimère la plus séduisante, car si elle écoutait son cœur, elle appellerait l'Aiglon, l'Aiglon qui ressusciterait un peu la grande épopée, qui redonnerait du lustre à la France et peut-être une bonne situation à Fortunée Hamelin. Mais ne soyons pas sceptiques et croyons à la vérité de ses sentiments, quand elle nous apparaît comme ayant reporté sur le duc de Reichstadt son grand amour pour les Bonaparte. La prédilection qu'il lui inspire est assurément sincère, peut-être même désintéressée. Écoutons-la, pour nous en convaincre, crier son chagrin, quand elle apprend que le fils du grand Empereur est aux prises avec un mal implacable et qu'en Autriche on ne donne point à ce mal les soins qui conviendraient.

« J'ai lu en pleurant un passage touchant de votre lettre. On m'a suppliée de le laisser copier et il a paru dans *le Temps*. Ceux qui ne connaissent pas l'expression sèche de Raguse ont pensé que c'était de lui. Votre âme a bien un autre style. Dès que le cœur vibre, le talent est arrivé. Voilà pourquoi, monsieur, vos lettres sont charmantes.

« Ce que vous me dites de l'héroïque enfant est accablant. »

Et aussitôt M[me] Hamelin de suggérer quelques moyens de salut.

« D'abord un silence complet de six mois au moins, du lait, une fumée intérieure de goudron, puis les Pyrénées. De quoi les Pyrénées n'auraient-elles pas guéri le duc de Reichstadt? Mais cédons tout à la politique et parlons seulement de l'huma-

nité, de la voix du sang. Si l'Italie, les Pyrénées sont interdites à ce noble enfant, ne pouvait-on l'envoyer dans une île de la Grèce, à Madère si réputée pour les poitrines irritées? Que sais-je? Constantinople n'est pas républicaine et on y respire un air doux et embaumé. Tout valait mieux que Vienne. La distraction est si puissante à son âge! On faisait voyager *même le Masque de fer* avec lequel notre duc a plus d'un rapport.

« Mais enfin accordons encore Vienne. Pourquoi, aux premiers graves indices, n'avoir pas fait arriver deux des lumières de Paris? Quoi! ici un épicier est à peine malade que sa famille va porter son louis d'or à Dupuytren, Broussais, Biet; et on ne les fait pas venir pour un enfant dont on est responsable devant Dieu et devant les hommes! On dit que le choléra vous a enlevé vos vieilles expériences, que Malfatti (1) est systématique, on dit, on dit qu'on est au désespoir. Élevez votre voix courageuse, s'il en est temps encore. Qu'on fasse arriver de grandes renommées! Ne serait-ce, hélas! que pour déraciner les odieux soupçons. Je ne puis vous parler d'autre chose. De l'attendrissement, je passerais à la colère et j'aime encore mieux les larmes. Mon Dieu, qu'on en verse en France! Si elles arrivent au ciel, nous sommes sauvés. »

Si, par moments, Fortunée Hamelin a des ferveurs bonapartistes, il n'en reste pas moins qu'elle semble s'attacher à la cause d'Henri V et, pour la faire triompher, elle s'agite, cherche à faire naître de saintes haines, stimule les rancunes, secoue les découragés. Mais elle se lamente, elle trouve les légitimistes mous et sans cohésion. D'une plume alerte, elle nous les dépeint et en la lisant surgissent à nos yeux des ducs, des marquis ou des comtes à la manière de ce marquis de Claviers-Grandchamp dont M. Bourget nous a brossé le portrait.

« Je crains de vous affliger, avoue-t-elle au ministre proscrit, en vous parlant sincèrement du parti royaliste, ce parti si grand par le nombre, la richesse, la civilisation, les beaux souvenirs, l'immense clientèle. Eh bien ! il a trouvé le moyen de se faire émigré sans quitter le sol, émigré moins les dangers, moins le dévouement, moins le beau côté enfin. Certes, je n'ai pas l'injustice de lui reprocher son inaction en juillet. Là, tout fut surprise. Les amis du Roi ignoraient tout, les chefs d'armée

(1) Médecin du duc de Reichstadt.

perdirent la tête et la monarchie fut perdue sans avoir pu battre un rappel. Non, soyons justes. Nul ne pouvait prévoir que M. de Polignac allait livrer bataille sans troupes, sans subsistances et en choisissant Raguse pour cette si grande affaire. Mais depuis! Ils ont d'abord barricadé leurs hôtels, chassé leurs valets et se sont envolés de toutes parts. Passe. encore. Il fallait éviter la première bagarre, se rallier, se mettre en sûreté. Les voilà tous dans leurs terres.

« Là, bien en sûreté, on devait croire qu'ils n'allaient pas s'isoler du peuple, des électeurs, de leurs moyens d'influence. Rien. Les grilles furent fermées, la salle à manger scellée, les gens réformés, les ouvriers congédiés. Lorsqu'on voyageait, si on voyait un château délabré, des jardins abandonnés, on était assuré d'avance qu'ils appartenaient à un bon et riche carliste. Tout à côté, on voyait une propriété pimpante, des millions de fleurs, des valets, des terrassiers. A qui cette jolie demeure? — A M. un tel, député, banquier, fabricant. — Et ce château si sale? — A M. de Talaru : c'est Chamarante. A M. Aldobrandini : c'est Saint-Sevrin. A M. de Luynes : c'est Dampierre.

« A force, à force, ils revinrent un peu, mais toujours s'isolant, se craignant même entre eux. L'opinion se soutint et se soutient d'une façon respectable sans doute, mais avec l'égoïsme, l'étroitesse de toute notre époque. La passion dominante de la noblesse française, c'est l'économie et l'acquisition des terres. Tous achètent... aucun ne dépense. Ils possèdent en définitive les seules fortunes réelles de France. Ils pourraient avoir dans leurs terres une influence immense. Eh bien! non. Un peu de morgue, beaucoup d'avarice éloignent d'eux les classes aisées qui seraient heureuses, flattées de se rallier, de s'appuyer sur eux. La noblesse a changé de rôle. Elle s'est faite bourgeoise par sa lésinerie, et la bourgeoisie s'est faite noble par ses goûts élégants, son hospitalité et son luxe. Aujourd'hui, le peuple juge par les charités, les travaux, la dépense. Il ne sait pas l'histoire. Il serait facile de la lui bien enseigner.

« Le malheur réel du parti royaliste est de se croire individuellement trop considérable pour apprendre, obéir et faire des sacrifices. Maintenant, en France tout s'associe, se coalise. Depuis les savetiers jusqu'aux maréchaux, chacun apporte son tribut. Alors on accepte une direction, des chefs, on discute, on choisit; mais enfin on est classé, obéissant, payant pour sa

cause, sa pensée, son espérance. On appartient à son temps qui est un temps de révolution. On la combat, on la pousse suivant ses opinions, mais enfin on est homme de son époque et de sa cause. La noblesse seule n'a ni direction, ni chefs, ni société, ni coalition. Elle ne paye pour rien, ne souscrit jamais. »

Lassé de toutes les tribulations de sa vie, Charles X, en exil, achevait ses jours les yeux tournés vers le passé, tout au culte de ses souvenirs. Sa belle-fille, la Duchesse de Berry, ardente Napolitaine, s'accommodait mal de cette résignation. Avec intrépidité, elle se faufile jusqu'en Vendée pour tenter d'y soulever les Chouans. Voilà qui, pour le coup, plaît à Mme Hamelin. C'est de la hardiesse, c'est du mouvement, c'est de la folle aventure peut-être, mais qui ne risque rien n'a rien; et faisant allusion à des légitimistes plus débonnaires dont l'action se bornait à aller jusqu'en Bohême déposer aux pieds de Charles X le tribut de leur fidélité, elle leur décoche ce trait : « Ils préfèrent le voyage de Prague à celui de Vendée... Pour tout dévouement, ils s'abonnent à la *Gazette de France.* »

Et pourtant, si on voulait, quel parti d'opposition on pourrait créer, quels résultats on pourrait escompter ! Hardiment à la tâche et la moisson est proche. Oui, Mme Hamelin croit qu'avec un peu de volonté, d'adresse, voire d'entregent, on pourrait assurer l'avènement d'un monde meilleur, meilleur, car elle entrevoit la possibilité d'y satisfaire son insurmontable désir de jouer un rôle. La voilà donc qui dresse des plans de batailles, de concentrations, de forces contre le régime détesté. « Mon Dieu ! mon Dieu ! Quelle belle guerre sans canons, ni morts, ni blessés on pourrait faire à tout ceci ! Ce serait une petite armée disciplinée, habile, manœuvrant à la Turenne plutôt qu'à la Bonaparte, c'est-à-dire faisant beaucoup avec peu d'hommes et peu d'argent, visant à tous les chefs influents des armées ennemies, les traitant galamment, leur donnant de bons petits dîners où tout se dit, se réconcilie, se lie, où les haines s'apaisent et les ambitions s'aiguisent. En France, les chefs de parti aiment tous les truffes. » Bref, comme elle s'en explique ailleurs, Fortunée Hamelin rêve d'une coalition légitimo-républicaine.

Quand il fut question d'un rapprochement entre les partisans des princes d'Orléans et les légitimistes fidèles au comte de Chambord, une vieille dame, comptant parmi ces derniers, disait à tout venant : « Savez-vous ce que sera cette fusion ?

Une infusion de simples et de plantes vénéneuses. » Sans nul doute, quelque quarante ans plus tôt, elle aurait apprécié tout de même le mélange légitimo-républicain que voulait préparer Fortunée Hamelin. Celle-ci, bien au contraire, ne craignait nullement de contaminer les ultras de droite au contact d'éléments de gauche; c'est qu'elle pensait comme penseront toujours ceux qui veulent réaliser l'alliance de leur groupe avec un autre groupe. Sous cape, elle estimait que la meilleure manière pour le parti légitimiste de s'unir au parti républicain serait tout uniment de l'absorber. Mais pour ce faire, il faudrait du tact, il faudrait des charmeurs et où trouver de meilleurs séducteurs que parmi les gens de lettres ou les grands avocats?

« Dans notre armée, écrit-elle, je camperais au centre notre riche et glorieuse littérature, oui, glorieuse, monsieur, car vous ne comptez pas un seul de nos grands talents qui n'appartienne de cœur, d'âme, de génie, à l'un des partis généreux de la France. Vous comprenez que ces deux nobles opinions sont la royaliste et la républicaine. Quant au juste milieu, il possède la littérature de l'Empire qui consiste en trois vieux radoteurs tels que Jouy, Arnault et Étienne. Pas une recrue de talent ne lui a encore été possible, car vous ne croirez jamais aux calomnies contre Lamartine.

« Avec nos beaux génies au centre, nous serons bientôt en relation intime avec tous les astres républicains. Carrel, en première ligne, serait caressé, enivré d'éloges. Alexandre Dumas, Didier, Cavaignac sont déjà nos amis. Berryer arriverait le soir, leur parlerait de ce ton de modération, de grandeur qui me le fait prendre quelquefois pour un homme de l'intimité de Louis XIV. »

Mais bien vite, au galop de la plume, un tantinet de malice à l'adresse d'un grand ami.

« M. de Chateaubriand, continue Fortunée Hamelin, apprendrait un peu l'art de se communiquer, de parler des autres et de flatter les amours-propres. Tout lui sera facile. Bientôt l'union, la confiance existeraient entre notre armée et les brigades républicaines. Qu'elle serait bientôt immense, cette armée commencée avec un noyau d'élite, et que je serais heureuse d'en commander une division! Oui, le courage renaît à l'aspect des choses difficiles, mais possibles.

« Le parti républicain si nombreux en province, si instruit

à Paris, partout si brave, n'est pas si noir qu'on le pense de loin. Ses principes sont arrêtés et ses principes sont tellement différents de ceux qu'on lui suppose qu'on serait tenté de leur dire : Mais vous ne voulez donc pas la République ! Bref, leur République à la Périclès, à l'eau de rose se peut très bien arranger avec des idées plus sages, plus réalisables. Le jour des comptes arrivant, alors la petite propriété se jettera dans les bras des légitimistes et toutes les influences républicaines satisfaites par les concessions indispensables, le parti turbulent sera cerné le jour même de son triomphe. Pour arriver sans embrasement à cette solution, il faut se mettre à l'œuvre. Le commerce a ses commis-voyageurs, la noblesse peut bien avoir les siens.

« Le grand malheur des hommes de talent est de n'être jamais des hommes d'affaires. Bonaparte seul était tous les deux ; aussi c'était un génie. Les moyens d'influence, les séductions, la patience, la colère, tout était mis en jeu. La Restauration n'a pas compris ce principe si simple de gouvernement : prenez la force, l'influence où elles se trouvent. En 1814, la force, l'influence étaient dans l'armée et les impérialistes. Il fallait les accepter, ils auraient fait la monarchie puissante. Il faut donc maintenant marcher à côté des Républicains, ne pas s'en effrayer et s'emparer de leur force pour la diriger, pour s'en préserver. En ce moment, les deux partis s'estiment, se rencontrent avec plaisir. Cette estime mutuelle est déjà un grand pas. »

Pour faire porter tous leurs fruits à ces prémisses de fraternisation, Mme Hamelin compte beaucoup sur le talent de Berryer et de Chateaubriand. Elle voit en eux non seulement des semeurs qui pourront faire lever à nouveau de belles convictions sur les jachères légitimistes, mais encore elle les croit capables d'endoctriner d'autres partis et de sceller avec eux des alliances. Tout cela lui donne motif à parler de l'auteur d'*Atala*. L'amour n'est pas toujours aveugle, il n'empêche pas Fortunée de se gausser un peu de son illustre ami. Évidemment elle a foi dans l'influence du grand enchanteur, mais elle sourit en remarquant la foi que lui-même a en cette influence. Volontiers elle s'amuse à dépeindre le prestigieux vicomte en des attitudes qui dénotent un caractère exempt de simplicité.

« M. de Chateaubriand, écrit-elle, est ici où il ne devait

plus revenir. Il n'y a pas tenu trois mois. Il s'est fait conseiller ce retour par une chanson de Béranger. Badinage à part, je crois à la loyauté de son âme, à la force qu'il conservera, à ses écrits. C'est un bijou que toute couronne de France devra attacher à son bandeau, c'est le bas-relief de tout édifice. Mais sa politique! J'ai peine à conserver mon sérieux devant ce roman de Restauration, laquelle Restauration il trouverait détestable, si elle ne se faisait pas à sa troisième brochure et par lui et pour lui. Je lui disais : « Vous croyez diriger, arrêter et régner au fond de la grotte comme Egérie. Un beau matin, la révolution reviendra incendier Egérie, les palais et l'Europe. »Il ne le croit pas et s'imagine que, devant ce chaos, il apaisera les ambitions déchaînées, fera dire à la Reine d'emmener sa famille à la ville d'Eu et s'avancera aux Tuileries avec une brochure dans la main gauche et Henri V à la main droite. »

Dans une autre lettre, Mme Hamelin raconte encore : « J'ai vu M. de Chateaubriand. Il était d'une colère! C'est alors qu'il est charmant, il cesse d'être un peu guindé, il abonde en belles paroles, en images et vaut mieux que toutes ses préfaces. » A quelques jours de là de nouveau deux ou trois phrases pour finir en pointe sèche le portrait du grand homme. « Il s'opère un changement fâcheux dans l'humeur de M. de Chateaubriand. Il est sombre, inaccessible. Toute conversation dont il n'est pas le seul objet l'ennuie et le jette dans la distraction. Son talent au reste survit à sa bonne humeur. Il repousse un peu durement nos illustrations littéraires. »

Mme Hamelin nous parle alors de ces « illustrations littéraires » qui « seraient à couver pour des cœurs royalistes. » C'est d'abord son ami Balzac qui, avec ses beaux romans, « vous serre le cœur dans un étau ; » c'est Jules Janin qui, avec ses feuilletons des *Débats*, « vous fait rire en dépit de tous les chagrins ; » c'est Alfred de Musset dont il faut lire le délicieux *Spectacle dans un fauteuil;* c'est Mme Sand « qu'on place tout à coup fort au-dessus de Mme de Staël. » Toutes ces « illustrations » sont, peu ou prou, gagnées à la cause légitimiste. Il suffira de réchauffer leur zèle. « Inutile de parler encore de l'Aigle poétique. Victor Hugo persévère avec acharnement dans une opinion qui est toute de rage, de bile. Ses malheurs et ses passions augmentent ou abattent son talent, mais aux dépens de sa vie, car il change beaucoup. Lamartine qui a perdu sa fille

unique cherche dans l'occupation la possibilité de vivre. Il est député. La poésie y perdra beaucoup et la tribune y gagnera peu. »

Mais, au dire de Mme Hamelin, la grande affaire, l'affaire primordiale, c'est d'attirer, c'est de se concilier le fameux républicain Armand Carrel, « Carrel qui seul est une armée, le premier de nos publicistes, le plus fécond, le plus naturel, dont l'éloquence est jeune et fraîche, dont l'injure est accablante, dont l'épée est aussi alerte que la plume. Il est la pensée, la marche, l'emblème républicain. Dès que le bruit commence, les jeunes hommes s'en emparent pour le forcer à rester à l'écart, c'est leur religion, c'est la pagode. »

Pour développer ou faire naître de bons et solides sentiments royalistes dans toute cette république des lettres, il faut que des « salons sanctuaires s'ouvrent. » On y accueillera « ces jeunes gens » à bras ouverts, et, tout en les choyant, on leur fera entendre la saine doctrine. Malheureusement partout porte close et l'aimable politicienne s'afflige : « Je sais des gens, écrit-elle, qui avaient fort désiré que Mme Alfred de Noailles, si spirituelle, si ardente carliste, voulût bien ouvrir une maison où elle eût recueilli les sommités de toutes les opinions. Le grand âge de la princesse de Foix, les habitudes de son hôtel firent avorter ce dessein. Mme Arthur de la Bourdonnaye a fait quelques essais dont le succès devrait encourager, mais elle part de bonne heure pour la campagne et le manque d'union de son intérieur paralyse tout. J'ai vu Berryer au désespoir de la difficulté d'organiser seulement quatre maisons dans toute la ville. »

Ayant ainsi exposé les moyens de renforcer le parti pour lequel elle est toute prête à besogner, Fortunée Hamelin en vient à la tactique que ce parti devrait suivre. Sa politique n'est pas celle des pêcheurs de lune, mais plutôt celle des pêcheurs en eau trouble. Les temps sont fertiles en émeutes : pourquoi donc ne pas exploiter les commencements d'insurrection, pourquoi ne pas essayer de les manœuvrer habilement pour les faire tourner en fin de compte au plus grand dam de Louis-Philippe et au plus grand avantage du duc de Bordeaux? « Notre révolution de 1830, écrit-elle, devrait se prendre comme les buffles de mon pays : reculer lorsqu'il arrive, puis le pousser dans les ravins qu'il côtoie et là lui jeter ses biens. »

Les ravins que le gouvernement de Juillet côtoie, mais ce

sont les multiples manifestations de l'hostilité populaire, vrais précipices au fond desquels on pourrait aisément faire choir Louis-Philippe, roi des Français, pour instaurer à sa place le Duc de Bordeaux roi de France. Mme Hamelin nous montre quel beau ravin par exemple eût été la terrible explosion de révolte qui éclata à Lyon en novembre 1831. Elle regrette qu'on n'ait pas su en tirer profit. Les ouvriers exaspérés par leur misère auraient été à ceux qui leur eussent promis du pain. Il fallait tout simplement leur en promettre, déclare notre politicienne, et par eux, avec eux, on aurait fait une troisième Restauration. Il y a donc eu là une bonne occasion manquée, mais Fortunée Hamelin a tout l'air d'en attendre d'autres d'un avenir prochain. Il faudra, en l'occurrence, se montrer plus clairvoyants et aiguiller les soulèvements populaires vers des fins légitimistes.

Cette opportune utilisation des mouvements de révolte est un moyen de politique intérieure. Dans le jeu de la politique étrangère, n'y aurait-il pas aussi de bons atouts pour gagner la partie? Ici, Fortunée Hamelin s'abandonne à des ardeurs inconsidérées. Poussée par un belliqueux entrain, elle ne s'embarrasse pas de scrupules et elle ameuterait volontiers l'Europe entière contre la France pour voir bouter dehors Louis-Philippe. Ce prince est d'origine révolutionnaire, et comment tous les monarques ne comprennent-ils pas que son facile avènement est pour leurs peuples un pernicieux exemple? Les souverains devraient méditer l'aventure de Charles X et se convaincre qu'en admettant l'élévation au trône d'un ambitieux qui a bousculé le principe d'hérédité, ils risquent de voir un jour ou l'autre leur couronne saisie par quelque factieux. Tous les princes doivent sauvegarder où que ce soit la légitimité et ne point tolérer l'usurpation. Ainsi pense Fortunée, ainsi veut-elle que pensent tous les rois ou empereurs. Dès lors, elle estime que les chancelleries agiraient sainement en se servant de la première complication diplomatique venue, comme d'une machine de guerre contre le roi-citoyen qui trône aux Tuileries.

Dans l'affaire des Pays-Bas, par exemple, où l'une contre l'autre se dressaient la Belgique et la Hollande, il aurait fallu faire bloc avec cette dernière, puisque Louis-Philippe soutenait le gouvernement de Bruxelles. Une autre fois, c'est la question d'Ancône. Au mois de décembre 1831, une insurrection ayant

éclaté dans la Romagne contre le gouvernement de Grégoire XVI, les Autrichiens intervinrent en faveur du Pape. Casimir Périer, pour protester contre cette intervention, envoya des troupes qui débarquèrent à Ancône[1] et occupèrent la ville sans coup férir. « Metternich, tu dors donc? » s'écrie Mme Hamelin. Elle est tout étonnée que le célèbre homme d'État supporte que les soldats d'un souverain révolutionnaire viennent ainsi fouler le sol d'Ancône qui est la clef de toute l'Italie ; mais voilà que soudain cette grave question la jette dans d'attendrissants souvenirs. Elle se prend à évoquer un lointain passé et, en le rappelant, elle se donne la très douce émotion que l'on éprouve « en ressaisissant un peu de sa vie par ses commencements. »

« J'avais seize ans, écrit-elle, lorsqu'un soir, assise à broder près de Madame Bonaparte, j'entendis le Petit Général dire ceci au colonel Junot qui revenait d'Ancône : « Comment! tu as pu faire envoyer là-bas 3000 hommes? C'est plus qu'il n'en faut. Je ne puis leur faire comprendre qu'Ancône, c'est l'Italie. Ah! si la mer était libre! Avec la mer libre et Ancône, une campagne de six semaines suffit pour prendre toute l'Italie, en y étouffant toutes leurs armées. » Et Junot en riant aux éclats : « Oui, six semaines! Voilà pourquoi nous nous battons depuis dix-huit mois. — La mer était-elle libre? Tu vois bien qu'au lieu de tant de combats, de marches, de montagnes, Ancône seule nous épargnait tout cela, car elle prend à revers les Apennins et les Alpes. La France derrière tout cela, la mer libre et Ancône! Oui, certainement, en six semaines. » C'est sur l'honneur, ajoute Mme Hamelin, que je vous certifie ces paroles. Ce bon vieux souvenir s'est retracé si frais qu'il me semblait entendre encore la voix basse et timbrée de Napoléon et les éclats inconsidérés de Junot. Je me disais : la mer est libre, la France est derrière, les Apennins et les Alpes à revers, de plus l'Italie révolutionnaire. »

Bref elle entrevoit que le Gouvernement français, aidé par les hommes turbulents de là-bas, pourrait bien bouleverser à son profit l'Italie entière. Comment le laisse-t-on faire et comment ne trouve-t-on pas là un bon motif d'agir contre Louis-Philippe et de le chasser des Tuileries comme il en a chassé Charles X?

Conservant ses habitudes policières et le goût de fureter un peu partout, Mme Hamelin est tout heureuse, quand elle peut découvrir quelque dessous de la politique. En voici un. L'Em-

pereur de Russie, à l'instar de plusieurs autres souverains, boudait la monarchie de Juillet. Louis-Philippe s'alarmait de cet état de choses et cherchait à y remédier. Fortunée, à l'affût de tout ce qui se tramait aux Tuileries, apprend soudain que le Roi, pour améliorer ses relations avec le Tsar, tente tout d'abord de se concilier l'ambassadeur de Russie, Pozzo di Borgo. Comment s'y prend-il? Par des voies obliques, en adulant judicieusement la maîtresse du dit ambassadeur. C'est en somme toute une savante combinaison. Pour gagner le potentat moscovite, on essaye en premier lieu de gagner son représentant à Paris et l'on espère agir efficacement sur ce dernier en s'employant auprès de celle qui est toute-puissante sur son cœur.

Cette histoire est-elle vraie? C'est Fortunée Hamelin qui la raconte.

« En Sicile, écrit-elle, il existait en 1809 ou 1810 un magasin de modes tenu par deux Françaises, nées à Lyon. Ces demoiselles se prétendaient filles d'un émigré et elles firent bien, puisque cela inspira à Caroline (1) beaucoup d'intérêt pour elles. Un Anglais passablement riche, M. Greham, était amoureux de la cadette. Mme Dolomieux et la princesse P... se mirent en tête de la lui faire épouser. Mme la duchesse d'Orléans (2) entra dans cette innocente captation et le mariage se fit.

« A la Restauration, la petite Pauline Greham s'établit en France et y fut très appuyée par la famille d'Orléans. Elle est devenue la maîtresse de l'ambassadeur de Russie Pozzo. Cette liaison prend tous les ans plus d'empire sur lui. Il y passe sa vie et tombe dans le plus violent désespoir à toutes les infidélités. Cependant la cour a ramassé ce moyen de crédit. La petite Greham est dans la plus haute faveur et traite *de tout.* Elle donne moins de chagrin à Pozzo et ne le quitte plus. Elle proclame hautement ce que lui doit la France. Elle acquitte noblement, dit-elle, l'hospitalité de Sicile. Enfin, c'est une jactance complète, mais qui, au fond, a beaucoup de vrai. A tout âge, les hommes sont influencés par leurs maîtresses, mais à celui de Pozzo, on est dominé. Connaît-on bien cette affaire en Russie? Elle est importante. »

(1) Il s'agit ici de Marie-Caroline, reine de Naples. Chassée de ses États, en 1805, par l'invasion française, elle s'était réfugiée à Palerme.

(2) Marie-Amélie de Bourbon, fille de la précédente et qui épousa, en 1809, Louis-Philippe, duc d'Orléans, le futur roi des Français.

Sans nul doute, Mme Hamelin espérait que le comte de Montbel irait tout de go dévoiler cette intrigue à son ami M. de Tatistcheff, ambassadeur du Tsar à Vienne.

***

La dernière lettre de Mme Hamelin au comte de Montbel est de 1836, et c'est seulement dans une liasse datée de 1850 que je trouve à nouveau l'écriture si curieuse de la pétulante créole. Ces pages ne furent pas adressées à mon grand père, mais à Marmont de qui il les tenait. Elles furent griffonnées à l'heure où le pouvoir était enfin entre les mains d'un Bonaparte. Elle doit donc exulter d'aise, la grande admiratrice de Napoléon. Hélas! elle est au contraire toute désenchantée, et ce désenchantement fut un des derniers que la vie devait lui infliger, puisqu'elle mourut le 29 avril 1851.

Voyons comment à Marmont, ce vieil ami de l'armée d'Italie, elle raconte ses déceptions, en même temps que des choses assez curieuses à propos de Chateaubriand :

« Je suis si confuse d'être confuse ! Cette situation est si peu dans mes allures que je ne savais comment aborder mes aveux et rétractations. Cher ami, pardonnez à mes inconcevables illusions. Oui, oui, j'ai cru le prince Louis-Bonaparte neveu de l'Empereur, — au moins par ce reflet que les aînés impriment aux cadets, selon l'illustre Buffon. Lorsque j'ai aperçu ces yeux ternes et caves, ce corps d'une pièce où l'opium règne en maître, tempéré par le Xérès, je n'ai retrouvé ni le sang corse, ni le hollandais qui était très beau, ma foi, ni le gentleman rider. Hélas! Hélas! Quelle effroyable mystification! Quelle leçon désespérante, inouïe!

« Nous voguons sur une nacelle gouvernée par toutes les mains ou menottes. Une seule passion domine : la rage de poursuivre l'œuvre de caricature de l'Empire. Machiavel n'était qu'une rosière près de notre lâche majorité.

« Je vous le dis en toute franchise, depuis six mois la légitimité a perdu des chances immenses. Si, aux grandes époques, elle se fût manifestée par un manifeste, un geste, un principe bienveillant répété par des bouches écoutées! Les royalistes ne se voient qu'entre eux, jugez des progrès du parti. Lors de la réunion de la Législative, je fus trouver des amis qui ont *voix* au *Conseil*. Je priai, suppliai Berryer, d'appuyer l'opinion d'un

manifeste à la France. Je fis plus, j'eus l'insolence d'écrire ce manifeste. Je le présentai à Berryer. Il parut très content : j'admets par politesse. Il ne s'agit pas, croyez-le bien, d'un auteur mécontent, car je poursuis sans me lasser et sans demander qu'on fasse d'Henri V un héros au plumet blanc. Chaque époque a sa nécessité. Nous nous battrons en temps utile, en riant de ce nigaud de Congrès de la Paix. Ce qu'il faut absolument, mais absolument, c'est qu'on sache qu'Henri V est un prince de chair et d'os, ne vivant ni pour l'opium, ni pour le Xérès, ni pour des femmes pires que des filles. Ce qu'il faut, c'est qu'on croie à sa parole royale et chrétienne, qu'on cesse de le peindre comme une pagode indienne, comme vivant dans sa propre divinité. »

S'il faut tout dire, Henri V, là-bas dans son exil, lui semble bien inactif pour un prétendant au trône, et elle s'écrie : « Mais on prend donc aussi de l'opium à Frohsdorff! Il n'en restera plus aux Chinois. »

Ici, Mme Hamelin en revient à un sujet qu'elle développait déjà quelque vingt ans plus tôt dans ses lettres au comte de Montbel. A nouveau elle reparle de l'apostolat légitimiste que pourraient exercer ses bons amis les gens de lettres. « Pourquoi ignorer que la littérature bien conduite serait une influence incalculable? Que fait-on? On laisse perdre Victor Hugo, lui au fond si parfaitement bon, si aristocrate, même si religieux. Je vous vois tous sauter en l'air. C'est que là-bas vous ne savez rien des choses et des hommes. Oui, oui, Hugo ne cherche que le *chemin*. S'il s'égare, c'est qu'on n'a pas songé que de tels hommes sont des armées et que les armées ont des éclaireurs.

« J'habite dans le vieux donjon des La Tour d'Auvergne. Après février, la demeure des Hugo, place Royale, fut prise d'assaut, pillée. Les femmes se sauvèrent par les toits et ne voulurent jamais rentrer dans ce quartier volcanique. Je les engageai à voir un beau logement vide où le mobilier moyen âge serait bien placé. Ils y vinrent ; ils sont excellents, charitables, polis et très amusants. Ça m'allait, je les vois beaucoup. Toute la politique, la littérature arrivent là le soir. On y cause à ravir. Je quitte ce docte séjour pour aller à ma petite Madelaine (1) où je trouve à côté une muse assez sévère, la princesse

(1) Habitation de campagne de Mme Hamelin.

Nicolas Troubetzkoï. Celle-là est terriblement savante pour moi qui reste ignorante, hors l'improvisation. Je suis heureuse, recherchée fort au delà de mon mérite, mais la pauvreté me paralyse. Recevoir mille accueils, ne rien rendre, c'est dur. Les misères de l'Ile Bourbon m'enlèvent mes derniers écus. Tendez la main au Président, me dit-on, il fera Édouard (1) receveur général comme ses ancêtres. Non, non, ni Philippe, ni Louis. S'il faut quitter Paris, j'irai dans mon chalet manger des pommes de terre ; je vous avoue que je les déteste. »

Tournons la page et notons ce que Fortunée Hamelin nous dit encore de son cher, de son magnifique M. de Chateaubriand : « Avez-vous reçu ma lettre sur lui adressée à Mme Kisseleff? écrit-elle à Marmont. Elle a eu un succès fou. Je le dis tout naïvement. Dix mille ont été enlevés en huit jours. C'est que le sujet était charmant. Je disais vrai sur tout et, en admirant cet incomparable écrivain, je dévoilais ce caractère amer, dédaigneux et farouche. A dater de Philippe, il dépasse tous les classiques, car, dans sa variété infinie, en prenant tous les styles, il les a donnés dans leur suprême perfection. Ce séjour à Prague est divin. Girardin me dit que le onzième volume allait surpasser encore le dixième. Hugo, Musset, sont à genoux devant ce génie qui, à leur sens, n'a rien de comparable et qui termine, à l'âge où tout s'éteint, par un chef-d'œuvre effaçant les plus belles pages de sa jeunesse. »

En lisant ce qui suit, pensons que Fortunée a maintenant soixante-dix ans passés. Plus de coiffure à la Titus, mais sans doute de longues anglaises encadrant un visage tout ridé. Notre ex-Merveilleuse écrivant à Marmont est peut-être attablée devant un bonheur du jour où sont enfermés quelques galants billets de Montrond troussés dans la forme du XVIIIe, sans doute aussi des lettres à la hussarde du colonel Fournier voisinant avec des épitres de René toutes palpitantes de lyrisme.

Ce passé lui inspire-t-il des remords ou simplement le regret qu'il soit le passé ? Peut-être trouve-t-elle que Montrond, Fournier et les autres, ce fut en somme peu de chose ; ce furent des passades ne valant ni repentir, ni souvenir attendri. Mais, pour ce qui est de Chateaubriand, ah ! que la voilà surexcitée ! Il y a quelque chose d'un peu comique à entendre cette septuagé-

(1) Mme Hamelin parle ici de son fils. Elle avait eu aussi une fille qui devint la marquise de Varambon.

naire proclamer avec ardeur et contre toutes les allégations contraires qu'elle a occupé, — elle en est sûre, — la toute première place dans le cœur du célèbre écrivain. Pour en convaincre Marmont, Fortunée copie ce passage d'un billet que lui adressait Chateaubriand peu de jours avant d'être emporté : « Surtout, n'en voulez jamais à celui qui va mourir en vous aimant et en se souvenant que *vous avez été la plus charmante providence de sa vie*. »

Jadis, en 1829, arrivait dans la Ville Éternelle une pimpante écervelée, Hortense Allart. Elle y débarquait ayant en tête la ferme intention de faire la conquête de notre ambassadeur, M. de Chateaubriand. Ce gros indiscret de Sainte-Beuve a publié un manuscrit que lui avait confié Hortense et où elle raconte : « A Rome, je fus curieuse de voir M. de Chateaubriand, mais je n'osais. Enfin, je m'appuyai du nom de Mme Hamelin. Je lui écrivis. Il répondit tout de suite et j'allai chez lui le lendemain. » Voilà comment le nom de Fortunée présida aux amours du vicomte et d'Hortense. C'est piquant. Mme Hamelin, généreuse, n'en tint pas rigueur à sa « pauvre noble folle d'amie. » Bien au contraire, leur intimité persista. L'une et l'autre n'avaient-elles pas pour les rapprocher une haine commune? Toutes deux haïssaient Juliette Récamier. « Pardonnez-lui, écrivait encore Chateaubriand dans le billet déjà cité. Elle avait peur de vous. »

Lui pardonner, Mme Hamelin n'en a cure. Juliette n'a-t-elle pas empêché son adorateur de consacrer quelques lignes à Fortunée dans les *Mémoires d'Outre-Tombe?* C'est là un dommage qui ne se peut oublier.

« Hortense, écrit enfin Mme Hamelin à Marmont, possède des lettres très belles de M. de Chateaubriand, cent à peu près. Ces lettres jettent par terre la *comédie réciproque* de lui et de Mme Récamier. » Avec quelle insistance Fortunée souligne-t-elle ces mots « comédie réciproque. » Ah Dieu certes ! avec elle, ce ne fut pas une comédie. Et voilà que l'ancienne Merveilleuse s'éteint lentement, en gardant au cœur la grande consolation d'avoir été « la plus charmante providence de M. de Chateaubriand. »

GUY DE MONTBEL.

REVUE SCIENTIFIQUE

TREMBLEMENTS DE TERRE

Le violent tremblement de terre qui, dans la nuit du 10 au 11 novembre, a ébranlé la côte chilienne de l'Océan Pacifique et qui a pris les proportions d'une vraie catastrophe attire de nouveau l'attention sur la stabilité médiocre de cette mobile écorce terrestre qu'on appelle si fallacieusement la *terre ferme*.

Presque aussitôt après la catastrophe, les divers observatoires sismologiques d'Europe étaient en état de préciser qu'elle s'était produite à environ 10 000 kilomètres de la France.

Effectivement, dès que les communications télégraphiques furent rétablies (car la plupart des câbles avaient été rompus dans la région centrale du cataclysme), on apprit que le séisme s'était produit non loin du lac Titicaca entre la Bolivie et le Pérou. Les calculs plus précis auxquels on s'est livré depuis n'ont fait que confirmer ces premières données, et le Bureau central sismologique de Strasbourg a communiqué récemment le résultat de tous les renseignements qu'il a centralisés et d'où il ressort que l'*épicentre* de ce cataclysme se trouvait en un point situé très exactement entre Iquique et le lac Titicaca.

Je passe sur les nombreuses vies humaines (plus de 2 000), détruites dans cette affaire, tant par le séisme lui-même que par le ras de marée qui l'a suivi, dévastant ce qui avait survécu dans cette région de la côte chilienne. Quel que soit leur douloureux intérêt, ces considérations anthropocentriques échappent à la compétence de celui qui doit envisager les phénomènes uniquement sous l'angle de la physique, de la chimie et de la mécanique.

La description très succincte que je viens de faire de ce mouvement récent de la croûte terrestre pose d'ailleurs à ce point de vue

exclusivement scientifique une foule de questions. Tout d'abord, quelle est la cause des séismes? Ensuite, comment peut-on les situer avec cette précision et alors qu'on en est éloigné? Et ensuite comment recueille-t-on les ondes qui, jusqu'aux antipodes, font sentir dans les observatoires sismologiques les effets de ces catastrophes lointaines? Quelle est la nature de ces ondes? Ne nous peuvent-elles pas apprendre quelque chose sur l'intérieur de la terre qu'elles traversent avant de nous parvenir?

C'est l'état où les travaux les plus récents ont porté actuellement ces passionnants problèmes que je voudrais aujourd'hui examiner très succinctement, trop succinctement hélas! mais il y faudrait des volumes.

Auparavant, une petite question n'aura pas manqué de se poser à mes lecteurs. J'ai parlé des *séismes*, des phénomènes *sismologiques*. J'aurais aussi bien pu parler des *sismes* et des phénomènes *séismologiques*, car les uns et les autres se disent parmi les sismologues et les séismologues. A côté de M. Montessus de Ballore qui parle parfois de séismologie, M. Bigourdan, par exemple, préfère la sismologie. L'étymologie donne raison au premier, l'euphonie au second... à moins que ce ne soit le contraire.

Voilà un petit conflit que l'Académie pourra utilement arbitrer dans un sens ou dans l'autre lorsque le long déroulement de l'évolution planétaire l'aura amenée, dans son travail de révision, jusqu'aux confins inexplorés de la lettre S.

Autre chose. J'ai parlé tout à l'heure des renseignements réunis par le Bureau central sismologique de Strasbourg. Ce Bureau était avant la guerre un organe international, — dirigé en conséquence par les Allemands, — et qui avait la charge de centraliser et de dépouiller tous les renseignements fournis par les observations sismologiques des divers pays. A la suite d'un congrès international tenu à Rome il y a peu de mois, il a été décidé que ce Bureau reprendrait son activité et son rôle et que son siège serait de nouveau à Strasbourg. C'est donc un bénéfice nouveau que le retour de l'Alsace-Lorraine a rapporté à la France dans l'ordre international. Ce Bureau central sismologique est rattaché à l'Institut de Physique du Globe de Strasbourg que dirige un physicien de haute valeur, M. Rothé. C'est à lui que sont maintenant rattachées les nombreuses sections sismologiques répandues un peu partout et notamment, en France, la station sismologique du Parc Saint-Maur près Paris, qui est elle-même une dépendance de l'Institut de Physique du Globe de l'Université de

Paris que dirige avec tant d'autorité le professeur Charles Maurain.

Et maintenant, entrons un peu dans le vif de notre sujet.

* * *

Quelle est la cause des séismes? Depuis Aristote et son étrange théorie du vent de la Terre, depuis nos ancêtres antiques et médiévaux qui pensaient y trouver des signes de la colère céleste, nos idées ont bien évolué.

On sait aujourd'hui que les tremblements de terre ne viennent pas d'en haut, mais d'en bas. Ou plutôt, — car j'ai tort d'être aussi catégorique, — il n'y a plus guère d'hommes de science qui cherchent ailleurs que sous nos pieds l'origine exclusive des séismes. Il en est cependant, et de fort avertis, comme M. Mesnard ou comme le professeur Alphonse Berget, qui n'hésitent pas à penser que l'attraction luni-solaire pourrait avoir une action décisive sur le déclenchement des tremblements de terre. A l'appui de cette manière de voir, celui-ci rappelle, non sans force, que l'écorce terrestre toute entière subit chaque jour des sortes de marées non négligeables, encore qu'imperceptibles à nos sens, qui éloignent et rapprochent alternativement de plusieurs décimètres la croûte terrestre du centre de la terre. Il invoque des statistiques d'où il résulterait que les séismes sont particulièrement nombreux à l'époque des équinoxes (c'est-à-dire des grandes marées) (1). Il rappelle que l'éruption de la Montagne Pelée, à la Martinique, en 1902, et le séisme, et le ras de marée qui l'accompagnèrent, se produisirent un jour où le soleil et la lune, placés en ligne droite avec la terre, ajoutaient leurs attractions sur les éléments de celle-ci. Ne peut-on pas admettre que les marées correspondantes du magma interne du globe ne puissent dans ces conditions, favoriser en ses points faibles, la dislocation de la croûte superficielle? Cela n'a rien d'invraisemblable. C'est aussi l'opinion du célèbre géophysicien hongrois von Köveslighety, selon qui les facteurs externes (parmi lesquels il faut ranger la pression barométrique variable de l'atmosphère sur le sol), seraient les causes déterminantes déclenchant les mouvements brusques de l'écorce, grâce aux variations de son élasticité.

En face, nous voyons une école de géologues éminents, parmi lesquels se trouve une des principales autorités sismologiques, M. Montessus de Ballore, qui considèrent les séismes comme étant

(1) *La vie et la mort du Globe*, par Alphonse Berget. Ernest Flammarion, éditeur.

des phénomènes purement géologiques. Ces auteurs tendent à les débarrasser de ce qu'ils appellent « leurs entraves météorologiques et cosmiques, disons le mot, astrologiques (1). »

Ainsi, dès le seuil du mystère sismologique, nous voyons les opinions diverger. Tâchons du moins de situer, parmi l'incertitude mouvante des choses controversées, quelques points bien repérés et dont tous s'accordent à reconnaître la solidité.

Étudions d'abord la répartition géographique des tremblements de terre, ce que M. Montessus de Ballore, directeur du service sismologique du Chili, à qui on doit des résultats fondamentaux dans cet domaine, appelle la géographie séismologique.

Si on porte sur la carte les foyers des multiples tremblements de terre (au nombre de plusieurs centaines de mille) dont l'histoire et les chroniques font mention, on constate immédiatement que ces foyers se répartissent presque tous en un certain nombre de régions privilégiées, si j'ose dire, à l'exclusion des autres, et cela, quelle que soit l'époque historique considérée. Ainsi se justifie l'ancienne affirmation de Pline : « Il tremblera là où il a tremblé. »

Si on considère la répartition actuelle et annuelle des tremblements de terre, le résultat est le même, soit que l'on considère leur intensité ou leur fréquence, lesquelles marchent d'ailleurs de pair.

Pour cette comparaison annuelle, on possède des éléments largement suffisants, puisque, selon les évaluations de M. Montessus de Ballore, les observatoires sismologiques enregistrent, bon an mal an, avec leurs délicats appareils, une trentaine de mille secousses sismiques (près de 90 par jour en moyenne), dont le millième seulement produit des effets destructeurs.

Or, que montre la géographie séismologique ainsi étudiée? Elle établit nettement que les régions sismiques, les lieux d'élection privilégiés des foyers de tremblement de terre, jalonnent les arêtes de ce tétraèdre sphéroïdal que constitue le globe terrestre, c'est-à-dire suivent d'une part la ligne qui borde le continent américain, tout le long de son versant pacifique, d'autre part la ligne transversale à celle-ci, qui à travers le Nord du bassin méditerranéen, et la région transcaspienne, va rejoindre les îles de la Sonde. Bref, les régions sismiques jalonnent les grandes arêtes montagneuses du globe, ou, plus exactement, les points, où ces arêtes, dans une dénivellation rapide, vont se raccorder aux grands fonds océaniques.

(1) *La Nature*, 11 novembre 1922.

Et alors on comprend... ou du moins on commence à entrevoir un peu ce qui se passe. L'écorce terrestre, ce plancher du mauvais théâtre, où se joue le mélodrame luminaire est, la géologie nous l'enseigne, formé de compartiments rocheux, assemblés à peu près comme les pièces d'une grande marqueterie, ou les cellules d'une mosaïque. Cette mince carapace écailleuse flotte sur la masse ignée de l'intérieur du globe, comme la pellicule de crème qui se forme à la surface d'un bol de lait. Les cellules de la marqueterie terrestre ont des centaines, des milliers de kilomètres de largeur. Elles sont plus ou moins bien,.. plutôt mal que bien,.. de niveau les unes avec les autres, comme les carreaux d'une vieille cuisine dont le plancher, peu à peu, s'affaisse. Il est donc clair que les points où les cellules du parquet terrestre sont le plus disjointes, sont précisément ceux où l'on constate les plus grandes dénivellations, c'est-à-dire ceux que jalonnent, comme nous venons de le voir, les régions sismiques. Et alors, lorsque, pour une des causes que nous allons dire, l'une des cellules se trouve soulevée ou affaissée par rapport à sa voisine, cela produit à leur point de jonction un petit choc, qui est un tremblement de terre. C'est pourquoi les effets destructeurs des séismes peuvent être délimités, généralement avec une très grande netteté, sur le terrain. Ils seront évidemment désastreux aux points où le bloc déplacé se trouve détaché violemment des cellules voisines, c'est-à-dire sur ces fentes le plus souvent rectilignes, qui séparent les pièces de la marqueterie terrestre, et que les géologues appellent des failles.

San-Francisco qui, on s'en souvient, fut détruit par le séisme du 18 avril 1906, était précisément construit sur une faille.

Quelles sont maintenant les causes qui provoquent ou du moins peuvent provoquer l'affaissement de l'une ou l'autre des cellules du parquet terrestre ? En première ligne, on peut invoquer le refroidissement progressif du globe. Celui-ci, on le sait, contient à l'intérieur une masse ignée, dont la température doit être très élevée, si l'on en juge par ce que nous laissent entrevoir les laves volcaniques, et les sources thermales. Cette masse interne, perdant peu à peu sa chaleur par rayonnement à travers l'espace interstellaire, se refroidit lentement, et par là même se contracte. Il se produit donc des vides entre le noyau et l'écorce, et celle-ci, se trouvant par places en équilibre instable, la marqueterie terrestre sera défoncée aux endroits où les pièces sont le moins solidement assemblées.

Une partie de la Provence mise à part, le sol français jouit d'ailleurs à cet égard d'une solidité privilégiée.

La même cause peut, en certains cas, produire au contraire un effet très différent. Les physiciens ont en effet découvert naguère que sous de hautes pressions comme celles qui règnent dans l'intérieur de la terre, certains silicates rocheux augmentent brusquement de volume lorsqu'en se refroidissant, ils passent de l'état de fusion à l'état solide. Ils se comportent à cet égard à l'encontre de la plupart des substances usuelles et comme l'eau qui se dilate en se solidifiant. La preuve en est que la glace flotte. En ce cas, qui doit être d'ailleurs exceptionnel, l'effet du refroidissement terrestre est non un affaissement, mais un soulèvement local du sol. C'est peut-être ce qui s'est produit l'autre jour sur la côte chilienne, si le capitaine du vapeur anglais *Lobos* n'a pas été le jouet d'une illusion, lorsqu'il rapporte, — à ce que disent les journaux, — que, se trouvant au large de la côte entre Caldera et Cotiato, son navire a été violemment secoué pendant plusieurs minutes, et qu'ayant ensuite effectué des sondages, il trouva une profondeur de 86 brasses au lieu de 2800 brasses indiqués sur la carte. Ce sondage demande confirmation.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que toute diminution du volume interne du globe peut se traduire en certains points par une surélévation de la surface, de même que l'effondrement et la chute d'une partie d'un glacier, — on le constate souvent à Chamonix, — quoique entraînant un affaissement général de la région effondrée, provoque, par la réaction et l'entrechoquement des séracs, la surélévation de certains d'entre eux.

A cette première cause des mouvements différentiels qui s'accomplissent entre les divers compartiments de la marqueterie terrestre, il faut joindre les phénomènes de *stratoclase*, sur lesquels, dans son étude récente, M. Montessus de Ballore a attiré l'attention. On a remarqué depuis longtemps que, dans certaines carrières, lorsqu'on extrait certains blocs rocheux, ceux-ci ne pourraient plus ensuite être replacés dans la cavité qu'ils occupaient et qui semble devenue trop étroite pour les contenir. Il leur arrive même d'éclater après leur extraction, comme c'est le cas des grès américains de Monson. Pareillement, dans les galeries de mines, on observe souvent des détonations, des ruptures, des fléchissements soudains, comme si une masse rocheuse trop fortement comprimée se détendait soudain. Ces phénomènes nous permettent d'imaginer que, même dans les couches terrestres les plus stables en apparence, et dont l'équilibre paraît le

mieux établi, existent des forces latentes de tension, de pression dont l'exacerbation par des causes longtemps accumulées peut se manifester soudain par un choc, par une explosion qui doit nécessairement entraîner des vibrations sismiques.

Les phénomènes de stratoclase, si on peut les invoquer pour expliquer les tremblements de terre, ne sont nullement de nature à exclure les autres causes invoquées, mais plutôt à élucider leurs effets. Il est évident, par exemple, que le refroidissement de la masse interne, en dérobant sous un des compartiments de la surface terrestre le support igné où il s'appuyait, accumulera dans les couches de ce compartiment les effets de tension latente et de fléchissement dont le résultat pourra être finalement, par l'intermédiaire d'un phénomène stratoclasique, un tremblement de terre. Le refroidissement interne ou toutes autres causes de l'affaissement superficiel et hétérogène seront le *pourquoi* du séisme ; la stratoclase en sera le *comment.*

Parmi les autres causes d'affaissement de l'écorce qu'on peut invoquer à côté du refroidissement interne, il y a les effondrements des grottes et espaces vides souterrains que provoque le travail des eaux profondes. Il y a les éboulements même superficiels, si fréquents dans certaines régions côtières ou montagneuses.

Il y a enfin les volcans. On a longtemps cru et professé que les volcans et les séismes sont en étroite connexion et interdépendance. Un examen superficiel pouvait le faire supposer, car la répartition géographique des uns et des autres est assez analogue. Une étude plus approfondie montre que cette connexion est inexistante. Cela ressort surtout des observations faites au Japon, où les séismes et les tremblements de terre sont pareillement fréquents et où on a constaté qu'il n'y a aucun rapport réel entre la fréquence et la localisation des uns et des autres.

Assurément les explosions volcaniques sont parfois, — comme dans le cas du Mont Pelée, — accompagnés de séismes, mais ceux-ci ont un caractère particulier et exceptionnel et leurs ondes ne sont perçues que dans une zone très localisée.

Bref, il semble bien que si la nature emploie pour ses fins les voies les plus disparates, et, s'il existe assurément des séismes dus aux différentes causes que nous venons d'examiner, la plupart, la très grande majorité de ceux qu'on observe sont dus manifestement aux dislocations de l'écorce terrestre que nous avons invoquées d'abord. A peu près tous les géologues sont d'accord sur ce point.

C'est donc finalement la contraction progressive du noyau interne

de la terre qui semble bien être le *primum movens* de la généralité des tremblements de terre.

Qu'on ne se hâte pas d'en conclure que cette contraction est sensible et mesurable à la petite échelle que comportent une vie humaine, ou même l'histoire toute entière de l'humanité. On aurait tort. Albert de Lapparent a indiqué à cet égard le calcul suivant :

La terre ayant 510 millions de kilomètres carrés de surface, un affaissement général de *un millimètre*, quoique totalement insensible par lui-même, suffirait à contrebalancer la sortie de 510 *kilomètres cubes* de lave, quantité comparable à tout ce qui a pu être rejeté par les volcans depuis les temps historiques.

On est en droit de conclure que les affaissements de la surface terrestre, dont les séismes sont les manifestations, sont des phénomènes purement locaux et ne produisant pas, pour l'ensemble de la planète, des effets appréciables.

Que si maintenant j'ajoute que les causes essentielles des phénomènes sismologiques que je viens d'invoquer sont rangées par les spécialistes sous les noms de causes orogéniques, ou tectoniques, ou glyptogéniques, aurai-je appris à mes lecteurs quelque chose de plus que des mots..., des mots, comme disait Hamlet ?



Tout ce que nous venons de voir concerne en quelque sorte l'aspect géologique des séismes. Ceux-ci ne sont pas moins intéressants, ils le sont plus peut-être, lorsqu'on les analyse du point de vue de la physique et de la mécanique, car ici nous allons voir s'introduire, à côté des considérations passionnantes, mais toujours assez imprécises des sciences naturelles, les chiffres, les mesures et les calculs qui arment les sciences physiques. Le chiffre, la mesure et le calcul nous permettront de pénétrer plus avant l'âme même du phénomène qui nous intéresse. Ἀεὶ ὁ Θεὸς γεωμετρεῖ.

Sur les lieux d'un tremblement de terre, le phénomène se traduit par des trépidations, des oscillations des mouvements alternatifs du sol dont l'amplitude et la durée sont variables et influent séparément sur l'intensité des effets mécaniques et destructeurs produits.

Il est évident que, toutes choses égales d'ailleurs, un mouvement qui soulèvera le sol de dix centimètres démolira plus de maisons qu'un mouvement qui le soulèvera de cinq centimètres.

Il est évident aussi que, toutes choses égales d'ailleurs, un mouvement qui soulèvera le sol de dix centimètres en dix secondes démolira

moins de maisons que s'il le soulève de la même quantité en cinq secondes seulement. Ce qui agit ici, c'est l'accélération du mouvement, c'est-à-dire la rapidité de ses changements de vitesse. Les effets les plus violents sont, *cæteris paribus*, ceux qui correspondent aux vibrations les plus rapides. Un exemple ou plutôt une expérience simple le démontrera aisément : Si je soulève une table, d'abord lentement, puis brusquement, et chaque fois de la même quantité, les objets posés sur elle seront la seconde fois projetés beaucoup plus violemment que la première.

Si sur une carte du pays qui vient d'être ébranlé par un tremblement de terre on indique, à côté, de chaque localité, l'intensité plus ou moins grande du phénomène d'après les effets produits, et si on joint par un trait continu les points d'égale intensité, on obtient une série de courbes dites *isoséistes* et intérieures les unes aux autres. L'intensité observée croît à mesure qu'on approche d'une région à laquelle toutes ces courbes sont circonscrites et à peu près concentriques. Cette région du sol où l'intensité observée a été maxima est appelée l'*épicentre* du tremblement de terre. L'épicentre n'est pas l'origine même du tremblement de terre; il est la projection à peu près verticale sur le sol de cette origine qui est à une certaine profondeur. On suppose, pour simplifier, cette région d'origine réduite à un point qu'on appelle l'*hypocentre* ou foyer du séisme. La détermination de la profondeur du foyer est un des problèmes les plus importants et aussi les plus complexes de la sismologie. On l'a attaqué de diverses manières et, malgré quelques incertitudes, il est à peu près démontré que la profondeur des grands foyers sismiques au-dessous du sol est en général d'environ 15 à 20 kilomètres. Les chocs, les vibrations, les trépidations du séisme, qui durent parfois des heures et des journées entières, se transmettent au loin par suite de cette solidarité qui fait que les diverses parties du globe ne forment en quelque sorte qu'un seul bloc. De même quand on frappe sur une table, les vibrations produites se transmettent à son autre extrémité. De même et par un mécanisme analogue, les trépidations des lourds véhicules qui parcourent nos rues se transmettent à travers sol et murailles jusqu'aux habitations distantes.

Naturellement l'intensité des secousses transmises au loin diminue en général à mesure qu'on s'éloigne de l'épicentre. En ce qui concerne le récent tremblement de terre du Chili, et pour fixer les idées, les enregistrements obtenus à l'observatoire du Parc Saint-Maur (près Paris) ont montré que le sol parisien (situé à environ 10 000 kilo-

mètres du foyer), avait été déplacé de part et d'autre de sa position moyenne de 7 dixièmes de millimètre, ce qui correspond à une amplitude totale de près d'un millimètre et demie. C'est énorme, si on y réfléchit... bien que les passants n'aient pas soupçonné le phénomène et que le moindre autobus retentisse bien davantage dans leurs moelles.

Mais, en fait, depuis dix ans que l'Observatoire du Parc Saint-Maur enregistre les séismes, on n'en avait guère observé que 3 ou 4 aussi intenses que celui du 10 novembre dernier, et notamment le tremblement de terre de Chine du 16 décembre 1920, qui tua plus de 40 000 personnes dans le Kan-Sou et se traduisit à Paris même par un déplacement du sol d'environ 2 millimètres d'amplitude.

Ces vibrations très lointaines et affaiblies que nos sens ne décèlent pas dans le sol, les merveilleux et sensibles instruments que sont les *sismographes*, les mettent en évidence avec une parfaite netteté.

Ce qu'on utilise dans la construction des sismographes, c'est cette propriété essentielle de la matière qu'on appelle la force d'inertie et qui est peut-être, — et non pas seulement dans certaines administrations publiques, — la plus répandue et la plus irrésistible qui soit au monde.

Imaginons une lourde masse formant pendule et suspendue au plafond d'une auto par un fil léger. Donnons brusquement à l'auto un choc qui la déplace : arrêtée par son inertie, la boule suspendue va rester un instant immobile et, pour l'observateur placé dans l'auto, si celle-ci a été poussée vers l'avant, la boule semblera projetée vers l'arrière d'une quantité égale. Il est vrai qu'aussitôt après, entraînée par le fil qui la porte, la boule va se mettre à osciller, mais cet inconvénient sera d'autant plus faible qu'elle oscillera plus lentement.

Bref, par le moyen d'un pendule inerte et de durée d'oscillation suffisante, on peut observer les déplacements horizontaux du sol. Pour observer ses déplacements verticaux, il suffira au contraire de suspendre une masse inerte à un support horizontal, et il est facile de voir que pareillement ces déplacements seront constatés. Pour enregistrer les uns et les autres, il suffit de fixer sur la masse pendulaire un stylet traçant un trait sur un cylindre tournant enduit de noir de fumée. On obtient ainsi un enregistrement continu et permanent de tous les déplacements du sol petits ou grands. Bien entendu, dans la pratique, les sismographes comportent des perfectionnements délicats et nombreux, — et d'ailleurs variables d'un système à l'autre, — destinés à porter à un haut degré leur sensibilité et leur précision. Mais c'est leur principe seulement qu'il importait d'indiquer ici.

Et maintenant, sur les courbes obtenues, sur les *sismogrammes*, qu'est-ce qu'on observe? On remarque que presque tous les séismes lointains se manifestent par l'enregistrement de trois sortes d'ondes distinctes, qui parcourent la terre avec des vitesses de l'ordre de quelques kilomètres par seconde, vitesses qui sont naturellement plus grandes pour les ondes reçues les premières. Ajoutons que les trois sortes d'ondes qu'on enregistre correspondent en moyenne à des périodes qui sont d'à peu près 6 secondes pour les premières reçues, de 12 secondes pour les deuxièmes, et de 18 secondes pour les dernières. On remarque en général trois phases distinctes : tout d'abord et pendant un certain nombre de secondes, le sismographe manifeste de petites oscillations rapides qui ont commencé assez brusquement; puis commencent des oscillations beaucoup plus amples et aussi beaucoup plus lentes, qui durent un temps variable avec des paroxysmes ; et enfin le phénomène se termine par l'enregistrement d'une troisième sorte d'ondes, moins intenses, chevauchant plus ou moins sur les précédents et qui achèvent de donner au sismogramme son caractère.

Ces trois périodes à peu près toujours reconnaissables correspondent à ce qu'on est convenu d'appeler la phase préliminaire, la phase principale et la phase terminale de la courbe. Or, on a depuis longtemps remarqué que la durée de la phase préliminaire, ou, — ce qui revient au même, — les temps séparant le début de la première phase et celui de la seconde, sont d'autant plus grands que le foyer du séisme se trouve en un point plus éloigné. Cette remarque généralisée, vérifiée et trouvée toujours en accord avec l'observation, a permis de construire empiriquement des courbes et des tables numériques qui, connaissant la durée de la phase préliminaire d'un séisme qui vient d'être enregistré dans un observatoire, permet d'en déduire immédiatement, et avec une assez grande précision, la distance à laquelle s'est produit le séisme.

Supposons qu'un autre observatoire ait fait de même, et que tous deux, après s'être communiqué leurs résultats, tracent, sur la sphère terrestre deux cercles correspondants aux distances trouvées; le foyer sera nécessairement à l'une des deux intersections de ces deux cercles. Les données fournies par un troisième observatoire permettront de savoir laquelle des deux doit être choisie.

Mais un observatoire bien outillé peut à lui seul déterminer non seulement la distance, mais la direction (c'est-à-dire la position exacte sur la carte) d'un séisme enregistré par lui. Le rapport des déplace-

ments observés vers le Nord et vers l'Est, fournit en effet la direction du plan d'où proviennent les ondes initiales, c'est-à-dire, les plus rapides, et ce plan passe par la station, le centre de la terre et l'épicentre cherché et détermine donc sans ambiguité (en faisant intervenir supplémentairement la composante verticale enregistrée) la direction du foyer.

Cette méthode empirique admirable fournit des résultats remarquablement exacts pour les séismes lointains, parce que les ondes y sont moins superposées.

La théorie naturellement a voulu s'emparer de ces résultats, les codifier, et même les prévoir... après coup. Elle en a tiré de merveilleuses déductions relatives à l'élasticité de la masse interne du globe, à la répartition des densités dans son épaisseur et à beaucoup d'autres belles questions. Tout ceci est une autre affaire dont je parlerai quelque jour.

Ce que j'ai voulu montrer seulement, c'est que la séismologie s'est réellement élevée aujourd'hui à la dignité de science, puisque *savoir c'est pouvoir* et que les sismologues, *après* un tremblement de terre savent réellement prévoir le lieu où il s'est produit *avant* même que le télégraphe ne leur en apporte la position...

Charles Nordmann.

P. S. — M. Charles Richet et M. Arnaud de Grammont, président et vice-président de l'Institut métapsychique, m'ont écrit qu'ils se solidarisent entièrement avec le docteur G. Geley. Dont acte.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *L'Ivresse du Sage*, comédie en trois actes, par M. François de Curel. — *Les Grands Garçons*, un acte, par M. Paul Géraldy.

La nouvelle pièce de M. François de Curel ne satisfera peut-être ni ceux qui veulent qu'une pièce soit bourrée de péripéties, ni ceux qui aiment à voir sur la scène un grouillement de personnages. Elle réjouira ceux qui préfèrent la conversation sous un lustre, le jeu des idées, l'escrime des ripostes, le jaillissement et l'outrance des paradoxes. Une fois de plus, M. de Curel nous expose ses vues très particulières sur le train du monde et la vie des haras, sur les gens et sur les bêtes, sur l'éducation et sur l'élevage, sur les jeunes gens et sur les étalons. Et jamais sa philosophie amère, voire un peu cynique, ne s'était exprimée en un langage plus dru et plus savoureux.

L'oncle Sautereau est un oncle de comédie, riche, indulgent, et qui aime à se donner la comédie. Il a fait élever sa nièce, Hortense, comme une fille pauvre, qui serait la nièce d'un oncle besoigneux. Aussi quel n'est pas l'étonnement de cette jeune personne, quand, débarquant chez celui qu'elle s'attendait à trouver dans un taudis, elle découvre un décor somptueux : château, parc, prairies, bois, pièces d'eau, fermes et dépendances !

Le premier émoi passé, en bonne nièce et filleule, elle conte à son bon oncle et parrain sa petite histoire, qui est une histoire de petite fille moderne. Hortense est une intellectuelle; elle suit les cours de la Sorbonne; conséquence : elle s'est toquée de son professeur de philosophie, le célèbre Parmelin. Pour plaire à Parmelin et le conquérir, elle écrit un livre qu'elle intitule *la Création sensuelle*. L'énoncé de ce titre a d'abord un peu suffoqué le bon oncle. Il se rassure en constatant que le vocabulaire de sa gentille nièce est un peu incertain, et qu'elle donne au mot « sensuelle » la signification

qu'avant elle le Dictionnaire de l'Académie réservait au mot « sensible. » Hardie et naïve, Hortense est allée voir Parmelin, et lui a fait l'offre de sa main. Le philosophe s'est montré touché, mais non pas tenté ; il ne se soucie pas d'épouser une fille pauvre. Non qu'il soit avide, à la manière de Trissotin ; mais il ne veut pas être distrait de sa méditation par les tracas du ménage. « Qu'à cela ne tienne, répond l'oncle-providence. Tu es mon héritière, tu es riche : il se trouve d'ailleurs, par un de ces hasards qui ne sont pas rares au théâtre, que Parmelin est mon ami et qu'il sera ici avant un quart d'heure. Tu épouseras Parmelin. »

Voici Parmelin. A l'entendre causer avec son ami Sautereau, nous nous rendons tout de suite compte que, pour être métaphysicien, on n'en est pas moins sot. Il faut l'entendre conter, sans rire, certaine aventure de maison Tellier, qui fut de sa vie de philosophe la minute la plus philosophique. La présence inattendue de sa jeune élève lui cause d'abord quelque surprise ; mais un philosophe ne doit s'étonner de rien. Et tous deux parlent idées pures et mariage riche, en un jargon qui ferait de Parmelin un autre Bellac ; mais il s'en faut qu'il ait le charme pédantesque et la cuistrerie avantageuse de son illustre prédécesseur. Survient un voisin de campagne, le baron de Piolet. Celui-là n'est pas un métaphysicien, c'est un éleveur, et on s'en aperçoit tout de suite. Un éleveur, paraît-il, n'entre ni ne sort, ne pense ni ne parle comme ferait un homme qui ne serait pas éleveur. Éleveur des pieds à la tête, et dans les moëlles, il offre ce trait caractéristique que chez lui tout sentiment se transpose aussitôt et s'exprime en langage d'éleveur. Le madrigal qu'il sert à une jeune fille est le compliment qu'il ferait sur une pouliche. C'est l'homme de la nature, comme Parmelin est l'homme de la pensée. Contraste et antipathie éclatent entre eux dès la première rencontre. L'éleveur est d'ailleurs un jeune et beau gars. Et il est aisé de voir qu'il n'a pas été sans faire impression sur la petite intellectuelle. Cependant Hortense se fiance à Parmelin.

Le second acte, sans répéter le premier, servira surtout à en développer et en renforcer l'impression. Le dessin des caractères se précise et s'accentue. Le professeur qui reculait à épouser une jeune fille pauvre, hésite maintenant à épouser la jeune fille devenue riche. C'est décidément un homme que la vie du cerveau rend impropre à la vie réelle. Tout à l'heure ne va-t-il pas demander à lire le livre de sa disciple, afin de savoir si par hasard leurs concepts philosophiques ne seraient pas en opposition, ce qui compromettrait gra-

vement la vie du ménage! Quand on est en proie à tant de scrupules, le mieux, évidemment, est de ne pas se mettre en ménage. Le Piolet, lui, ne s'embarrasse pas de subtilités. Son âme n'est pas compliquée : ce serait plutôt un tempérament. Sensible, il l'est à sa manière : un jour qu'il avait à se défaire de neuf chiens, il les a fusillés lui-même, tous les neuf, pour leur bien. Il aurait parfaitement compris, jeudi dernier, les belles choses que disait Mgr Baudrillart sur les chiens que l'Académie a récompensés d'un prix Montyon. Mais pas de vaines rêveries. Avant de philosopher, il faut vivre. Il est, lui, plein de vie, débordant de vie. Santé robuste, humeur joyeuse... De plus en plus, dépitée et déçue par les atermoiements du philosophe, Hortense incline vers le bel étalon.

Au dernier acte, elle fait, pour dégeler Parmelin, une tentative suprême. L'ayant aperçu qui se promenait dans l'allée voisine, à la manière des péripatéticiens, elle se baigne dans le réservoir aux carpes. Lui, baissant pudiquement les yeux sur son livre, s'empresse de protester qu'il n'a rien vu... Quelqu'un pourtant a vu. Car Hortense a nettement distingué un regard luisant dans un buisson. Piolet serait-il l'Actéon de cette nouvelle Diane?... Ce n'était pas lui. L'indiscrète, car c'était une femme, est une paysanne, Angelina Pierrot, dont il nous a été plusieurs fois parlé, comme d'une personne de mœurs peu farouches. La scène, où elle nous est présentée, est une des meilleures de la pièce. C'est plutôt un bout de scène; mais il n'en fallait pas très long pour camper ce type de la bonne nature animale. Une sorte de poésie naturaliste s'empare de la scène et trouve en Piolet un interprète presque lyrique. Le couplet où il évoque une impression de jeunesse et de printemps, lors d'un retour à la campagne, est à mettre à côté des meilleures pages que l'émotion des grands paysages ait inspirées à M. de Curel. L'ivresse de la nature est en lui.

C'est pour une autre ivresse que se réserve Parmelin. Qu'allait-il faire? Succomber à la tentation? Sombrer dans la matière? S'enfermer dans la prison des sens? Il s'éveille à temps. L'unique griserie dont puisse s'exalter un philosophe, c'est celle de la pensée pure; le seul vertige, celui de l'infini. Parmelin boucle sa valise, sa petite valise d'homme d'étude, et cède à l'éleveur sa fiancée qui accepte et le remercie.

La pièce, on le voit, est toute en conversations. Mais on sait que M. François de Curel excelle à rendre vivants, étonnamment vivants, de simples discoureurs. Le portrait dessiné du crayon le moins

net, est celui du philosophe; au surplus, ne s'agit-il pas d'une conscience inquiète? Celui de l'éleveur est le mieux venu, peint en pleine pâte et haut en couleur. Mais ce qui leur donne, à l'un et à l'autre, une physionomie particulière, ce qui en fait bien des personnages de M. de Curel, c'est qu'ils sont vus sous l'angle de l'ironie par un observateur sarcastique. « Va, philosophe, pense et rêve, raisonne et ratiocine. Grimpe dans ta cervelle; te voilà bien embarrassé pour en redescendre. Enivre toi de tes idées : voilà que le monde t'apparaît dans un brouillard d'ivresse... » — « Toi, gentilhomme campagnard, qui te confines dans la nature, tu crois t'y conformer : tu oublies que l'humanité commence où cesse l'animalité... » — « Toi, jeune savante, petite sœur de l'Armande de Molière, tu te leurres de phrases creuses. Vienne à passer un beau garçon... » M. François de Curel ne veut certainement pas dire que l'instinct soit notre souverain maître. Mais sa philosophie désenchantée se complaît au spectacle des mille et un tours que l'instinct joue aux fragiles humains.

M. Alexandre est un baron de Piolet accompli : c'est un de ses meilleurs rôles. M. Bernard, dans celui de l'oncle, est plein de souriante bonhomie. M. Hervé nous a présenté un Parmelin bien triste. Mme Piérat est charmante de jeunesse et de grâce mutine sous les traits d'Hortense. Et Mlle de Chauveron a dessiné une plaisante silhouette de campagnarde bonne fille.

Il me reste peu de place pour parler des *Grands garçons* de M. Paul Géraldy, assez tout de même pour dire que cet acte est charmant de fine sensibilité et d'observation aiguë. On parle volontiers de l'hostilité qui oppose la génération des enfants à celle des parents. C'est fort exagéré, et c'est un poncif. Le mérite de M. Paul Géraldy est d'avoir très exactement démêlé, et exprimé avec nuances, un sentiment d'espèce particulière, cette espèce de gêne qu'un fils peut éprouver vis à vis d'un père qu'il aime tendrement, qu'il admire et de qui il a hérité, comme il convient, le fond de ses idées. Tout cela indiqué plutôt que dit, suggéré plutôt qu'expliqué, et de la nuance la plus juste. Ce petit acte, dont va s'emparer le répertoire, est interprété à ravir par M. de Féraudy, émouvant dans le rôle du père, et MM. Roger Monteaux et Fresnay qui jouent avec jeunesse et naturel des rôles de jeunes gens.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La Conférence de Lausanne poursuit sans précipitation, mais aussi sans irréparables heurts, le laborieux règlement de la question d'Orient. Dans les premiers engagements, on a évité d'aborder de front les obstacles ; on a commencé par les mesurer, par en faire le tour ; mais les questions sont posées et bien posées, les positions sont prises et bien prises. Partout où s'affirme le bon accord de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, les difficultés s'aplanissent d'elles-mêmes et les oppositions se taisent. On peut espérer qu'une œuvre de justice et de paix sortira des délibérations de Lausanne.

La première question examinée fut celle des frontières de la Turquie en Europe. Ismet pacha, ministre des Affaires étrangères et premier plénipotentiaire ottoman, demanda que, conformément au pacte national d'Angora du 28 janvier 1920, un plébiscite décidât du sort de la Thrace occidentale. Il fit valoir qu'un large territoire, situé sur la rive droite de la Maritza, a été cédé par la Turquie à la Bulgarie en 1915. L'argument n'était pas heureux, car c'est pour décider la Bulgarie à entrer en guerre contre l'Entente que la Turquie, sous la pression de l'Allemagne, a cédé ces riches plaines qu'elle réclame aujourd'hui. On touchait ainsi, dès la première escarmouche, au désaccord fondamental qui rend l'entente si malaisée : la Turquie oublie qu'elle a été, dans la Grande Guerre, agresseur et vaincue pour ne se souvenir que de ses récentes victoires sur de moindres adversaires ; les Alliés tiennent compte de ces derniers succès et de l'enthousiasme national qu'ils ont suscité parmi les Turcs, mais ils ne sauraient faire table rase de leur propre victoire dans une guerre plus longue, plus importante et plus décisive. Subsidiairement, Ismet pacha réclamait au moins Karagatch, faubourg d'Andrinople, situé sur la rive droite de la Maritza, avec la gare et le chemin de fer.

Les solutions, sur ces points délicats, ont été ajournées ; elles sont d'ailleurs préjugées par l'accord de Moudania qui, en reconnaissant aux Turcs la frontière de la Maritza, exclut par là même la Thrace occidentale des territoires qu'ils sont fondés à réclamer. Mais l'effet des revendications turques s'est manifesté tel qu'on pouvait l'attendre ; en Orient, à certains actes, à certains mots,, répondent, avec la spontanéité d'un mouvement réflexe, certaines réactions. La rentrée des Turcs dans la Thrace orientale et surtout leurs revendications sur la Thrace occidentale ne pouvaient manquer d'alarmer les États balkaniques qui, tous, sont des fragments affranchis de l'ancien Empire ottoman et qui, tous, comptent au nombre de leurs sujets une proportion plus ou moins importante de musulmans ; dociles et soumis tant qu'ils se sentent les moins forts, ils appellent dans le secret de leur cœur le retour d'une domination turque. La défaite des Grecs a eu, sur ces populations, un immense retentissement. Il suffirait qu'une armée turque s'approchât de la Macédoine, ou seulement que le bruit s'en répandît, pour qu'éclatent des troubles. Ne venons-nous pas d'apprendre qu'à Kustendil, en Macédoine bulgare, un soulèvement, dont on ignore encore le vrai caractère, vient d'éclater, et a jeté l'alarme jusque dans Sofia? Les Balkans ne sauraient retrouver la tranquillité et la stabilité dont ils ont tant besoin que si les résultats du traité de Bucarest de 1913 ne sont pas remis en question. Le rétablissement de la Puissance turque en Europe doit amener, comme parade immédiate, un retour à la politique d'entente balkanique ; pour la sécurité du continent, il est nécessaire d'établir une barrière solide sur la Maritza ; les Grecs seuls seraient aujourd'hui trop faibles pour assurer, sur cette frontière, la garde de la Chrétienté.

Nous avons signalé ici le voyage de M. Stamboulisky, président du Conseil de Bulgarie, à Bucarest et à Belgrade, au commencement de novembre, et la visite de M. Politis, alors ministre des Affaires étrangères de Grèce, à Belgrade. Pour la première fois depuis la Grande Guerre, des conversations diplomatiques amicales s'amorçaient entre la Bulgarie et les autres États balkaniques ; M. Stamboulisky affirmait la bonne volonté bulgare de vivre en paix et en bon voisinage. A Lausanne, les pourparlers reprirent entre MM. Nintchitch, Duca et Stamboulisky. M. Venizélos fut invité à se joindre à ses collègues. Les quatre États balkaniques se trouvèrent d'accord pour interdire à la Turquie de franchir la Maritza et pour garantir à la Bulgarie l'issue commerciale sur la mer Égée à laquelle l'article 48 du

traité de Neuilly lui donne droit. M. Benès, venu à Lausanne le 29, n'a sans doute pas manqué l'occasion d'encourager un rapprochement balkannique qui tend à rattacher la Bulgarie au système de la Petite Entente. La Pologne, que les Puissances auraient été bien avisées d'inviter à la conférence puisqu'elle est intéressée à s'assurer un débouché économique sur la Méditerranée par les Détroits, est tenue au courant de ce qui se passe à Lausanne par son alliée la Roumanie. Ainsi va se consolidant la nouvelle Europe centrale.

La Bulgarie pousse plus loin ses revendications. Elle allègue que la Grèce, même si elle en avait la volonté, n'aurait pas les moyens matériels de lui assurer à Dédéagatch l'usage d'un port bien aménagé et des voies d'accès qui y conduisent ; qu'elle restera impuissante à mettre en valeur cette Thrace occidentale qui, sous l'administration française du général Charpy, s'était, en quelques mois, transformée, et que la paix des Balkans serait moins précaire et leur prospérité économique mieux assurée si cette province était attribuée à la Bulgarie, quitte à en stipuler la démilitarisation. La Conférence ne sera sans doute pas disposée à entrer dans cette voie ; elle s'en tiendra aux stipulations du traité de Neuilly. Ce qui est important pour la politique générale, pour la France en particulier, c'est cette première esquisse d'entente balkanique que les événements ont fait naître et qu'ils se chargeront de développer. Dans les Balkans, le fondement de l'ordre et de la paix c'est l'alliance entre le royaume des Serbes, Croates et Slovènes et la Roumanie, qui furent nos alliés durant la Grande Guerre et dont la politique, par la Petite Entente, est si étroitement associée à la nôtre. Mais la Bulgarie occupe le centre géographique de la péninsule ; elle est habitée par un peuple d'agriculteurs vaillants au combat et au travail ; c'est elle qui, par sa position, est destinée à faire barrière en face de la poussée turque si elle venait à se manifester ; il est d'un intérêt capital pour la paix européenne de ne pas la rejeter dans l'alliance de la Turquie et de la Russie soviétique. La Grèce, au contraire, État maritime, insulaire et péninsulaire, sera toujours sous la dépendance de la Puissance maîtresse des mers. Là où notre intérêt est d'unir, le sien est de diviser. Ne possède-t-elle pas, du Mont Olympe aux bouches de la Maritza, une longue bande de territoire avec des ports tels que Dédéagatch, Cavalla, Salonique, qu'il lui serait bien difficile de défendre contre l'assaut éventuel d'un bloc balkanique reconstitué ?

Les récents désastres qui ont ruiné la puissance militaire de la Grèce viennent d'avoir à Athènes un sanglant épilogue qui compro-

met son renom d'État civilisé, déjà terni par les massacres qui ont marqué la retraite des troupes d'Anatolie. Le 26 novembre, le cabinet Krokidas ayant donné sa démission, le comité d'officiers révolutionnaires qui a détrôné le roi Constantin et qui gouverne la Grèce, présentait au roi Georges la liste d'un nouveau ministère présidé par le colonel Gonatas et composé en majorité de militaires. L'Europe n'allait pas tarder à connaître la raison d'un tel changement. Ce procès pour haute trahison de MM. Gounaris, Stratos et Protopapadakis, anciens premiers ministres, de MM. Baltazzi et Theotokis, anciens ministres, et du général Hadjianestis, ancien commandant en chef de l'armée d'Anatolie, était, depuis quelque temps déjà, pendant devant une Cour martiale. Le Comité militaire révolutionnaire exigeait la condamnation et la mort des accusés. Le ministre d'Angleterre, M. Lindley, fit, pour les sauver, une démarche impérieuse avec menace d'une rupture diplomatique s'ils étaient exécutés. Le nouveau cabinet fut formé avec la mission de faire exécuter la sentence. Reconnus coupables dans la nuit du 27 au 28, les six accusés furent, dans la matinée du 28, fusillés.

Cette conception insolite de la responsabilité des ministres, le caractère révolutionnaire du tribunal et du Gouvernement qui l'a constitué, les hautes fonctions que les victimes avaient occupées, produisirent en Occident une impression d'étonnement et d'horreur. De pareilles représailles paraissent moins surprenantes à qui connaît la violence des haines qui divisent en Grèce les clans politiques, l'ardeur des ambitions rivales dans l'armée et, dans le peuple, la force des passions nationales que les récents désastres ont humiliées. Les fusillés du 28 novembre avaient exercé contre leurs adversaires des violences qui, pour avoir été moins retentissantes, n'étaient pas plus excusables ; ils ont une lourde responsabilité dans le lâche assassinat de 70 marins français au Zappeion ; ils ont été les instigateurs du retour de Constantin et les ministres de ses vengeances ; ils ont compromis, pour servir leur ambition et leur clan, les intérêts de leur patrie. En vérité, dans cette affaire, si les bourreaux font horreur, les victimes n'inspireraient qu'une pitié mitigée si le plus grand coupable, le roi Constantin, ne se promenait en Sicile et si des influences étrangères ne s'étaient exercées sur ses anciens ministres pour les jeter dans l'aventure anatolienne ou les empêcher d'en sortir. Sur les encouragements, formulés parfois comme des injonctions, qui, de M. Lloyd George et de son entourage, vinrent aux divers gouvernements d'Athènes, le journal *le Matin*

vient de publier des documents qui jettent un jour singulier sur la politique britannique dans le Proche-Orient. Le prince André, frère de l'ex-roi, vient d'être condamné au bannissement perpétuel; plusieurs généraux, dont le chef d'état-major Dousmanis, qui fut l'âme damnée de Constantin, et M. Sterghiadès, ancien haut commissaire en Asie Mineure, vont être jugés ; mais il semble que l'ère sanglante soit close; l'effet produit en Europe sur l'opinion publique a été déplorable et la tâche de M. Venizélos ne s'en est pas trouvée facilitée. A peine la nouvelle de l'exécution était-elle connue à Londres que M. Lindley recevait l'ordre de demander ses passeports et quittait la Grèce. Les événements d'Athènes ont eu leur écho à Lausanne et auront peut-être leur répercussion sur la solution de la question de Thrace.

Ismet pacha, à l'une des premières séances, a soulevé la question des frontières de la Turquie en Asie. Du côté du Caucase, elles sont réglées par le traité de Kars, du côté de la Syrie, par les accords d'Angora que le Gouvernement turc tient pour définitifs. Reste le problème des frontières avec la Mésopotamie ; les Turcs revendiquent Mossoul et par là se trouve soulevé le redoutable problème des pétroles. L'Angleterre, a dit le 23 novembre M. Bonar Law, « ne tient pas à rester en Mésopotamie pour s'y approprier le pétrole qui s'y trouve; » mais la *Turkish Petroleum Company* n'est peut-être pas du même avis. Les États-Unis ne sont pas représentés à Lausanne par un plénipotentiaire mais par un simple observateur, M. Child; dès lors qu'il s'agissait des pétroles, M. Child, ému sans doute par le bruit qui s'accréditait qu'un accord se préparait dans les coulisses entre l'Angleterre et la Turquie, crut devoir sortir de sa réserve et fit, le 25, une déclaration; avant même que la question ait été officiellement portée à l'ordre du jour de la Conférence, il affirmait l'attachement des États-Unis au principe de l'égalité de traitement économique et spécifiait qu'ils ne reconnaissent aucun accord particulier passé avec les Turcs en dehors de la Conférence.

La surprise et l'émotion provoquées par l'intervention de M. Child furent d'autant plus fortes que les plénipotentiaires turcs s'en félicitèrent comme d'un succès et voulurent y voir une adhésion aux principes que, d'accord avec les bolchévistes, ils mettent en avant quand ils dénoncent la politique coloniale des Grandes Puissances, les zones d'influence, les privilèges économiques et même les capitulations. M. Child parut quelque peu embarrassé de son succès et préoccupé d'atténuer l'effet de ses déclarations; on lui fit remarquer que la

Standard Oil a, depuis un an, engagé des négociations avec la *Turkish Petroleum* pour les gisements de Mésopotamie; le 29, M. Child se rendit chez Ismet pacha et lui expliqua que sa démarche ne signifiait nullement qu'il prenait à son compte toutes les revendications turques. La question de Mossoul, à la suite de l'incident américain, fut ajournée.

Le débat sur la question des Détroits a été extrêmement intéressant. Il a renouvelé les vieilles rivalités historiques et mis en présence, une fois de plus, l'Angleterre et la Russie sur ce terrain classique de leur lutte séculaire. Malgré l'opinion des Turcs et des Italiens, la Conférence fut d'avis que le Gouvernement des Soviets, ayant signé avec les Turcs le traité de Kars et n'étant pas reconnu par les Puissances occidentales, ne pouvait être admis à toutes les délibérations; mais il fut entendu que. la Russie étant au premier chef intéressée dans le problème des Détroits, ses représentants auraient le droit de le discuter « sous tous ses aspects. » M. Tchitcherine est donc venu à Lausanne renforcer MM. Vorovski et Rakovski; il a eu de longs entretiens avec Ismet pacha; et on l'a entendu reprendre une vieille thèse du Gouvernement impérial et l'exposer avec beaucoup de force. Pour les Russes, enfermés dans la Mer-Noire, le problème des Détroits est vital; il s'agit de la clef de leur propre maison. La Mer-Noire avait été, jusqu'à Catherine II, une mer intérieure turque; depuis 1774 (traité de Kioutchouk-Kaïnardji) la politique et les armées russes n'avaient eu d'autre objectif que d'en faire une mer intérieure russe. Danilevski, dans son livre célèbre *Sur le panslavisme*, écrivait : « Le droit, pour les vaisseaux de guerre de la Russie de passer librement de la Mer-Noire à la Méditerrannée, n'est que le droit de sortir de sa cour intérieure au monde extérieur; le droit, pour les navires de guerre des autres Puissances, d'entrer librement dans la Mer-Noire n'est que le droit d'envahir notre cour et notre maison, uniquement pour les piller. » Le Commissaire du peuple aux Affaires étrangères a tenu à Lausanne précisément le même langage que le théoricien panslaviste. « Nous considérons comme un axiome que toute combinaison internationale dans les Détroits, déclarait-il au correspondant du *Temps* M. H. Rollin, que ce soit leur administration par la Société des Nations ou par une commission internationale munie de pouvoirs militaires, signifierait purement et simplement la domination de la Puissance navale la plus forte dans les Détroits et sur la Mer-Noire. »

La question ainsi posée, la Turquie passait au second plan; elle n'apparaissait plus que comme le portier chargé de fermer ou

d'ouvrir les Détroits selon les intérêts du puissant seigneur russe qui habite au fond de sa « cour intérieure, » la Mer-Noire. C'est, dans toute sa rigueur, la thèse du *mare clausum*, en face de laquelle se dresse la doctrine britannique du *mare liberum*. L'une et l'autre sont faibles par le même endroit; elles ne tiennent pas assez compte des droits de l'État turc, souverain territorial des rives des Détroits et de la Marmara. La première a été réalisée en 1833 quand le Tsar, en échange d'un appui militaire prêté au Sultan contre Ibrahim pacha, imposa à la Porte le traité d'Unkiar-Skélessi qui établissait sur Constantinople et les Détroits, sous prétexte de les défendre, un protectorat russe et chargeait la Turquie de tenir les Détroits fermés. La seconde a été réalisée jusqu'à l'absurde en 1856 quand, après la guerre de Crimée, le traité de Paris imposa à la Russie de n'avoir plus ni vaisseau de guerre, ni port militaire dans la Mer-Noire; la mer était libre, excepté pour la Russie. Elle ne l'était en fait qu'avec la permission de l'Angleterre; c'était un abus auquel la France avait commis la faute de se prêter, et qu'elle paya cher en 1871. En fait, la doctrine de la Russie, comme celle de l'Angleterre, ont varié selon leurs intérêts et leur puissance; quand la Russie se sent forte et cherche son expansion au dehors, elle réclame l'ouverture des Détroits; quand elle se croit menacée chez elle, elle en demande la fermeture. M. Tchitcherine aujourd'hui invoque le souvenir de l'intervention des Alliés à Odessa et en Crimée de 1918 à 1920 pour appuyer une thèse dont le véritable objet est d'établir, d'un coup, la suprématie russe dans la Mer-Noire et son hégémonie sur la Turquie reconstituée.

Mais la question des Détroits, depuis 1833 et 1856, a changé d'aspect; elle ne peut plus être un duel entre l'influence anglaise et l'expansion russe. La Russie et la Turquie ne sont plus, comme autrefois, seules riveraines de la Mer-Noire : la Roumanie, la Bulgarie sont nées et se sont développées; elles ont un commerce et une marine. Fermer les Détroits aux navires des Puissances non riveraines, ne serait-ce pas livrer la Roumanie aux coups des bolchévistes, sans que ses alliés puissent lui apporter par mer le secours qu'elle est en droit d'en attendre? Ne serait-ce pas abandonner la Bulgarie aux intrigues soviétiques? M. Duca, plénipotentiaire roumain, et M. Stamboulisky, président du Conseil bulgare, n'ont pas manqué de faire valoir en termes excellents ces arguments décisifs en faveur d'une liberté mitigée par un contrôle international. M. Duca a même proposé une démilitarisation complète des côtes de la Mer-Noire, ce

qui serait tomber dans l'abus jadis inscrit dans le traité de Paris. Dans la séance du 6, les Puissances occidentales se sont prononcées. Lord Curzon, en présentant le projet arrêté le 5 entre les Alliés, a fait ressortir que la thèse russe ne tenait pas compte des droits de la Roumanie et de la Bulgarie, et aboutissait en fait à une mise en tutelle de la Turquie ; l'égalité des droits et la liberté économique que revendique M. Tchitcherine ne peuvent être assurées que par l'ouverture des Détroits et non par leur fermeture. « Les Alliés n'ont nullement cherché des avantages personnels, » ils ont voulu l'égalité économique absolue entre les États qui commercent dans la Mer-Noire. Les Détroits sont une route internationale qui doit être libre, mais des mesures spéciales seraient prises pour assurer la sécurité de Constantinople, l'indépendance du Gouvernement turc et du Khalifat. Les deux rives des Dardanelles et du Bosphore seraient démilitarisées sous la surveillance d'une Commission composée des représentants des États riverains et des États intéressés au commerce dans la Mer-Noire (France, Grande-Bretagne, Italie, Japon, Grèce, États-Unis).

M. Barrère, en un langage très ferme et très précis, appuya la proposition présentée au nom des Alliés par lord Curzon, et insista particulièrement sur les « restrictions indispensables pour mettre la Turquie riveraine des Détroits à l'abri contre un abus du droit de passage... Ce droit ne peut, dans de telles conditions, constituer pour chacun des riverains de la Mer-Noire ni une menace ni une atteinte à leur souveraineté. Il comporte au contraire une garantie précieuse contre une politique d'hégémonie qui menacerait la sûreté de certains riverains de la Mer-Noire, et en particulier celle de la Turquie. » Le marquis Garroni, au nom de l'Italie, joignit sa voix à celle de ses collègues. M. Child tint à proclamer l'attachement des États-Unis à la politique de la porte ouverte et de la libre navigation. La Turquie, à son tour, s'est prononcée, dans la séance du 8. Aucune de ses observations ou contre-propositions n'apparaît incompatible avec l'esprit général du projet des Alliés ; quelques-uns de ses amendements semblent pouvoir être adoptés. Un accord paraît donc probable à bref délai. Le ton arrogant de M. Tchitcherine a produit l'effet qu'on en pouvait attendre ; les Turcs ont compris que, dans l'avenir comme dans le passé, le péril, pour leur indépendance, ne viendra pas de la Méditerranée, mais de la Mer-Noire du fond de laquelle la grande Russie tendra toujours à sortir par les Détroits de Constantinople.

Dans ces conditions, on se demande par quelle aberration d'un aveugle nationalisme, tandis que les plénipotentiaires français à Lausanne s'emploient dans l'intérêt des Turcs, à Constantinople, en Cilicie, ailleurs encore, les fonctionnaires d'Angora multiplient les vexations inutiles et les mesures prohibitives contre nos écoles, nos banques, nos chemins de fer. De toutes parts s'élève un concert de plaintes justifiées contre les procédés de l'administration turque qui paralyse les affaires et ruine l'œuvre séculaire des Européens dans l'Empire ottoman. Il est temps qu'une bonne paix intervienne pour mettre fin à une politique d'exclusivisme qui provoquerait sûrement la ruine définitive de la Turquie en achevant de lui aliéner les sympathies françaises. Il est encore impossible de dire si l'œuvre de restauration et de réparation entreprise à Lausanne aboutira à la pacification dont l'Orient a tant besoin; des questions très délicates, celle du régime qui remplacera les capitulations, par exemple, sont loin d'être résolues. Mais un résultat d'une haute portée générale a été déjà obtenu : les Alliés, et particulièrement l'Angleterre et la France, ont manifesté par des actes leur solidarité inébranlable et leur volonté d'aboutir. Quand cette condition première est réalisée, le reste est bien près de nous être donné par surcroît. Puisse l'entente établie sur le Bosphore et à Lausanne se prolonger jusqu'à Londres et à Bruxelles, où sa solidité va être mise à l'épreuve !

M. Poincaré, inaugurant, le 26 novembre, un monument à Bouligny, dans la Meuse, faisait entendre un éloquent et chaleureux appel à l'union sacrée de tous les partis en face de l'Allemagne récalcitrante : « Avant la fin de l'année, la France et ses alliés vont se trouver en présence des plus graves problèmes extérieurs ; ils auront à prendre des décisions importantes dont dépendra en partie notre avenir. » Le 23, M. Poincaré avait reçu à Paris MM. Theunis et Jaspar ; ils lui avaient déclaré qu'ils seraient heureux d'offrir à une Conférence interalliée l'hospitalité de Bruxelles, pourvu que, par avance, la France et l'Angleterre se fussent mises d'accord sur les lignes générales de la politique à suivre, et qu'elles ne vinssent pas donner à Bruxelles le désolant spectacle de leurs divisions. Le 27, un Conseil réunissait à l'Élysée les compétences financières et militaires pour étudier le programme que la France devrait présenter à l'agrément de ses alliés. Le 8 décembre, M. Poincaré est parti, avec M. de Lasteyrie, pour Londres où l'ont rejoint M. Mussolini et M. Theunis; les délibérations s'y poursuivent, à l'heure où nous écrivons, dans cette atmosphère de confiance et de franchise où,

depuis la constitution du cabinet Bonar Law, on est heureux de respirer.

L'Allemagne, par la note du 14 novembre que le Cabinet Cuno, succédant au Cabinet Wirth, a déclaré faire sienne, se reconnaît impuissante à payer, réclame un moratorium, sans offrir aucun gage et demande un emprunt international pour renflouer ses finances et stabiliser sa monnaie. A cette note, les Alliés doivent répondre. C'est l'objet des délibérations de Londres; si elles aboutissent à une entente, le plan d'action des Alliés sera précisé à Bruxelles avec le concours des États de l'Europe centrale qui sont nos alliés. Le nouveau ministère anglais paraît enclin à ne pas s'en tenir à la stricte application de la note Balfour : « La dernière fois que M. Poincaré nous a rendu visite, écrit le *Times* du 30, il avait un plan qui, à ce que l'on croyait savoir, était fondé sur le traitement simultané des réparations et des dettes interalliées et qui proposait une réduction des obligations de l'Allemagne et un emprunt international. Ce plan, malheureusement, la note Balfour le torpilla avant qu'il eût été exposé et M. Poincaré le garda dans son portefeuille, au lieu de l'exposer et de laisser au Gouvernement britannique la responsabilité. Nous ne savons pas s'il apportera de nouveau un plan de ce genre, mais nous croyons que ce plan rencontrerait, chez les ministres actuels, un plus vif désir d'en accepter les vues que chez l'ancien Gouvernement britannique. » M. Poincaré a, en effet, emporté à Londres un bref programme dont, naturellement, la teneur n'est pas connue ; nous ne serions pas étonnés cependant qu'il s'inspirât des vues suivantes.

La France ne renoncerait à aucune partie de sa créance, mais elle se préoccuperait d'abord d'obtenir sa part des bons A et B, c'est-à-dire les 52 pour 100 de 50 milliards, soit 26 milliards de marks-or; elle demanderait à ses alliés de lui reconnaître un droit de priorité pour le paiement des réparations des régions dévastées; elle espère aussi que l'Angleterre, qui n'a pas de régions dévastées, renoncerait à son profit à une partie des 25 pour 100 qui lui reviennent d'après « l'état des paiements. » Quant aux dettes interalliées, la France ne renoncerait pas à s'en acquitter, mais elles ne deviendraient exigibles qu'au moment où l'Allemagne commencerait à payer les bons C qui seraient en partie affectés à rembourser l'Angleterre et les États-Unis. Un moratorium de deux ou trois ans serait accordé à l'Allemagne, mais, en même temps, entreraient en vigueur des mesures très strictes de contrôle financier interallié, et les Alliés s'assure-

raient, tant dans les régions déjà occupées que dans celles que l'on déciderait éventuellement d'occuper, des gages productifs sur lesquels pourrait être garanti un emprunt d'essai, qui serait employé partie à un paiement de réparations, partie à l'assainissement de la monnaie du Reich.

Quel que soit d'ailleurs le plan adopté, l'Allemagne se rend compte que la politique de ses gouvernants l'a conduite à une impasse d'où elle n'aperçoit plus que de désastreuses issues. Les bruits d'une prochaine occupation de la Ruhr, qui ont couru à la suite du Conseil du 27 novembre à l'Élysée, ont alarmé le Gouvernement et l'opinion ; le Reich aperçoit enfin les dangers d'une politique de résistance purement passive et il se demande si, pour prévenir des mesures de contrainte qui deviennent de plus en plus inévitables, le mieux ne serait pas de chercher un arrangement direct avec la France. Le chancelier déclarait, le 3, à l'Association des journalistes berlinois qu'il était disposé à engager des pourparlers directs avec la France au sujet des réparations. Mais que pourrait-il nous offrir qui ne soit pas un leurre et qui ne consiste pas à nous payer avec notre argent ou celui de nos alliés ? Aurait-il seulement le pouvoir d'empêcher la presse d'accumuler sur la France les calomnies les plus ignobles et les accusations les plus ineptes ? Depuis qu'on a parlé, dans la presse parisienne, de prendre des mesures pour expulser de la Rhénanie les fonctionnaires prussiens qui y entretiennent la haine de la France et y fomentent les passions belliqueuses, les journaux allemands affectent de croire que M. Poincaré prépare l'annexion de la rive gauche du Rhin. La *Gazette de Francfort* donne le ton ; elle répète chaque jour que les Rhénans sont Allemands et veulent le rester. A force de ressasser que la France « impérialiste » s'apprête à violenter les sentiments des Allemands du Rhin, on est arrivé à le faire croire même à des hommes comme M. Fœrster, qui nous adjure de respecter le droit des peuples. C'est ainsi qu'on agite l'opinion et qu'on tient l'Allemagne dans un état perpétuel de haine trépidante et de folle crainte. C'est une véritable maladie mentale que l'on déchaîne sur un peuple devenu incapable d'esprit critique et de raisonnement objectif. Faut-il donc redire que la France a un trop grand respect pour la conscience des peuples pour les annexer malgré eux ? De tels attentats au droit, des Allemands seuls seraient capables; ne les entendons-nous pas, ouvertement, réclamer un nouveau partage de la Pologne de concert avec les bolchévistes russes? Il n'est pas question de séparer de force la Rhénanie du Reich; mais il est

conforme au droit des peuples que les Rhénans soient délivrés de la tyrannie des fonctionnaires prussiens et aient la faculté de régler eux-mêmes la place qu'ils veulent avoir et le degré d'autonomie dont ils souhaitent jouir dans le cadre du Reich. Les inquiétudes mêmes qui font délirer la presse allemande ne sont-elles pas l'indice le plus sûr que les sentiments des Rhénans ne sont peut-être pas tout à fait ce qu'affirme la presse de Berlin et de Francfort?

La note énergique que la Conférence des Ambassadeurs a envoyée le 1er décembre à l'ambassadeur du Reich à Paris a mis le comble à la fureur de la presse allemande et particulièrement bavaroise. Il s'agit des attentats dont furent récemment victimes des officiers de la Commission interalliée de contrôle à Stettin, Passau et Ingolstadt. Avant le 10 décembre, le premier ministre de Bavière devra écrire une lettre d'excuses à la Commission interalliée; les villes de Passau et d'Ingolstadt devront payer chacune 500 000 marks-or, faute de quoi les Alliés prélèveront à leur profit ces sommes sur les ressources que le Gouvernement bavarois tire du Palatinat occupé par les troupes françaises. Cette mise en demeure soulève, dans la presse, une véritable tempête; elle y voit la première application d'une méthode nouvelle et plus rigoureuse. C'est cette presse, ce sont les organisations réactionnaires et militaristes, qui excitent le sentiment public et provoquent de tels incidents. Comment s'étonnent-elles qu'à la fin la patience des Alliés soit à bout et ait recours à des moyens efficaces. La *Gazette de Francfort* « affirme avec une certitude tranquille qu'il n'y a pas, sur toute la terre, un peuple qui, en face des exigences de vainqueurs dont l'orgueil serait devenu aussi excessif, aurait surpassé la patience allemande. » De pareils propos, des discours tels que celui de M. Streseman le 26 décembre, ou encore les arguments de certains sénateurs américains en réponse à l'énergique campagne de M. Clemenceau, sont, en vérité, déconcertants; ils témoignent de l'étrange incapacité de certains hommes, peut-être de certains peuples, au raisonnement logique, à l'enchaînement des idées, à la justice. Ce sont, hélas! de telle incompréhensions qui suscitent, entre les peuples, les irréductibles malentendus d'où sortent les haines et les guerres.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

959

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DOUZIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1er Novembre

Pages.
CORRESPONDANCE INÉDITE, *publiée par M. Frédéric Masson*, D'ERNEST RENAN ET DU PRINCE NAPOLÉON 5
FRAGILITÉ, deuxième partie, par M. MARCEL DUPONT 30
UN CENTENAIRE OUBLIÉ. — JOACHIM DU BELLAY, par M. PIERRE DE NOLHAC, de l'Académie française 71
NOTES SUR L'ITALIE NOUVELLE. — III, *ROME*, par M. PAUL HAZARD 87
L'ACTIVITÉ DE LUDENDORFF, *** 121
UNE NOUVELLE HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS, par M. ANDRÉ HALLAYS. 153
SHAKSPEARE EST-IL SHAKSPEARE? par M. ALBERT FEUILLERAT 166
A LA RECHERCHE DE LA PATRIE. — III, *LA DERNIÈRE ŒUVRE D'ALEXÉIEFF SUR LA TERRE*, par M. BORIS SOUVORINE 201
REVUE LITTÉRAIRE. — *LITTÉRATURE FRANÇAISE DE BELGIQUE*, par M. ANDRÉ BEAUNIER 214
REVUE DRAMATIQUE. — *JUDITH*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 226
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . 230

Livraison du 15 Novembre

CORRESPONDANCE INÉDITE, *publiée par M. Frédéric Masson*, D'ERNEST RENAN ET DU PRINCE NAPOLÉON 241
DIX-HUIT MOIS DANS LES PRISONS BOLCHÉVISTES. — I, *DE LA TCHÉ-KA AU CAMP DE CONCENTRATION*, par Mme la PRINCESSE KOURAKINE. 271
FRAGILITÉ, troisième partie, par M. MARCEL DUPONT 301
LA PRÉHISTOIRE DE BOSSUET, par M. ALFRED RÉBELLIAU, de l'Institut. . . . 350

Pages

Souvenirs d'un officier de la grande armée. — III, *La Restauration. - Les trois glorieuses*, par J.-B. BARRÈS 381
Dans la Chine d'aujourd'hui. — II, *A Pékin et autour de Pékin*, par M. Abel BONNARD 421
Le problème des réparations, par M. Raphaël-Georges LÉVY, de l'Institut. . 444
Revue scientifique. — *Les mystères de l'ectoplasme*, par M. Charles NORDMANN. 453
Revue dramatique. — *Le Chevalier de Colomb*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 465
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON. . . 470

Livraison du 1er Décembre

Autour du continent latin. — III, *Au Pérou : les fêtes du centenaire*, par M. le Général MANGIN. 481
Madame Récamier et l'Abbaye-au-Bois. — *Journal, publié par le docteur C. Lenormant*, par Mme LENORMANT 503
Fragilité, dernière partie, par M. Marcel DUPONT. 531
Notes sur l'Italie nouvelle. — IV, *Naples*, par M. Paul HAZARD 576
Souvenirs d'un officier de la grande armée. — *Fin, Sous la monarchie de juillet*, par J.-B. BARRÈS 606
Dix-huit mois dans les prisons bolchévistes. — II, *La « justice » des Soviets*, par Mme la Princesse KOURAKINE 635
Le Livre de raison. — III, *Les Hybrides*, par M. Joseph de PESQUIDOUX . 654
Littératures étrangères. — *Le théâtre de Rabindranat Tagore*, par M. Louis GILLET. 672
Revue littéraire. — *M. Paul Bourget critique*, par M. André BEAUNIER. 685
Revue musicale. — *La fille de Roland. — Gianni Schicchi*, par M. Camille BELLAIGUE 697
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON 708

Livraison du 15 Décembre

Après l'arrêt de la Cour, par M. René DOUMIC, de l'Académie française . . 721
La Geôle, première partie, par M. Paul BOURGET, de l'Académie française. 731
Guillaume II et la Russie. — *Ses lettres et dépêches a Nicolas II*, par M. Alexandre SAVINSKY. 765
Poésies, par M. Henri de RÉGNIER, de l'Académie française 803
Une amitié de Balzac, par M. Marcel BOUTERON 814
Correspondance inédite, par H. BALZAC et Z. CARRAUD. 818
L'œuvre scientifique de Pasteur, par M. le docteur ROUX, de l'Académie des Sciences 842
Le pèlerinage a Saint-Jacques, par M. André CORTHIS 866
La dame de la rue Blanche : Fortunée Hamelin, par M. le Comte Guy de MONTBEL 903
Revue scientifique. — *Tremblements de terre*, par M. Charles NORDMANN. 931
Revue dramatique. — *L'ivresse du sage. — Les grands garçons*, par M. René DOUMIC. 943
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 947

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints Pères. — 56661.